801 BAL

vitriol blanc, l’aloès & le verd-de gris; on mêlera  
enfemble fur un petit fetl, la térébenthine & les  
huiles de lin, dloltVe & de laurier. Quand le mé-  
langeseraàdemi refroidi, on y incorporera exac-  
tement les poudres, agitant la matière quelque  
tems aVec un bistouri ; puis on y ajoutera les hui-  
les distilées de genleVre & de girofle, pour faire  
du tout un *baume* qu’on gardera dans un vaisseau  
bien bouché.

Il est propre pour mondifier les plaies & les ulceres, pour  
les incarner & cicatrifer , pour les morfures des  
bêtes vénimeufes. On en fait chauffer & l’on en  
applique dans la plaie aVec la barbe d’une plume,  
ou aVec des plumasseaux de charpie. On met par-  
dessus l’emplâtre styptique de Crollius.

Ce *baumes* été inVenté en premier lieu par M. Duclos ,  
Medecin de Mets. Madame Feuillet l’a mis en usage à  
Paris, & l’a fait appeller de son nom. LEMERY , *Phar.  
Univers.*

*Balsamumviridevulnerarium.* Baume Vulnéraire Verd.

Prenez *de l’Suisse de semence de lin, une livre et demie s  
térébenthines deux onces,  
feuilles de langue deserpent cueillies au mois de Mais  
six poignées ;*

Mêlez ces drogues, & mettez les infufer dans Peau chau-  
de; saites-les bouillir ensuite jusqu’à ce que les  
feuilles foient deVenues friables, &

Ajoutez-y *de la gomme élemi t quatre onces,  
huile de laurier nouvellement extraite , deux onces,  
térébenthine choisie , une once,  
fleurs de verd-de-gris, deux dragmes*

Faites-les fondre à petit feu en les remuant fans cesse  
pour faciliter leur mélange ; coulez-les, & les  
laissez refroidir. QeINCY , *Lond. Disp.*

11 y a un grand nombre de *baumes do* foufre dont on fait  
grand cas enMedecine.

Voici la maniere de les préparer.

*Baume de soufre avec des huiles tirées par expreissionk*

*Mettez* fur le feu dans un Vaisseau Vernissé telle quantité  
qu’il Vous plaira d’huile tirée par expression de  
quelque Végétal. Ajoutez-y une quatrieme partie  
de fleurs de foufre, lorsqu’elle fera suffisamment  
chaude pour les dissoudre. Elles se précipiteront  
Eous la forme d’une liqueur extremement rouge,  
qui ne fe mêlera point aVec l’huile tant que ce mê-  
me degré de chaleur fubsistera. Augmentez le feu  
peu à peu , mais pourtant aVec précaution , de  
peur que la matiere ne s’enflamme. L’huile femê-  
lera à la fin aVec le foufre ; ce mélange deViendra  
opaque, & ne composera plus qu’unfeul & même  
corps. On peut y dissoudre une plus grande quan-  
rité defoufre, en poussant l’huile jufqu’au point à  
peu près de la faire bouillir; & par ce moyen on  
pourra disseudre une quantité assez considérable  
de foufre dans un peu d’huile ; le foufre perdra  
entierement fa premiere nature.

*R E MA R QUE S.*

C’est-làle fameux *baume* de soufre de Van-Helmont,  
de Ruland & de Boyle , qui l’ordonne extérieurement  
pour échauffer, ramollir & résoudre , & intérieure-  
ment contre la suppuration & la putréfaction des reins  
& des poumons. Il assure en même tems qu’il est effi-  
cace pour la confomption des poumons : mais je fuis  
perfuadé que les parties acrimonieuses, indigestibles,  
*Tome II.*

BAL 802

onctifetsses & chaudes qu’il contient, offensent les pou'  
mons , l’estomac & les VÎfceres des personnes languisc  
sanjes, détruisent l’appétit, augmentent la foif& brsu  
lent le corps déja desséché par la maladie. Je n’aVance  
ceci que fur les expérienees que j’en ai faites. Je con-  
seille donc d’en ufer aVec précaution en observant aVec  
Eoin les effets qu’il produit. *Ce* n’est que par *sa* quali-  
té caustique qu’il guérit lorsqu’on l’emploie extérieur  
rement, les ulceres pâles, froids, aqueux, muqueux,  
fanieux & corrosifs. Peut-être a-t’on tort d’en conclut-  
re qu’il produit les mêmes esters lorfqu’on en ufeinté-  
rieurement ? Mais ce qu’il y a de certain , est qu’il cau-  
fe la fieVre lorsqu’on s’en fert. On Voit par cette *ex -  
périence* que le foufre qui ne reçoit aucune altération  
de la part de Palcohol, la plus fictile de toutes les  
huiles, fe diffout tout-à-fait & en très peu de tems ,  
dans une huile épaiffe & grossiere extremement chau-  
de, ce qui protiVe éVÎdemment qu’un exrreme degré  
de fubtilité & de pénétrabilité ne seroit point loi le mê-  
me effet qd'Line matiere Vssqueuse& grossiere» Ce n’est  
pas tout : les Chymistes s’étonnent foüVent qu’un  
grand nombre de fossiles fur lefquels les liqueurs les  
plus acides ne cassent aucune altération, fe diffoluent  
peu à peu dans une huile douce & indolente. Le foufre  
ne cede à aucun menstrue acide, car on n’en connoît  
aucun aussi fort que celui qu’il contient, ce qüi fait  
que les autres n’ont aucune priste fur lui : cependant  
l’huile Vient à bout de le dissoudre. Toutes les fois  
donc , qu’un fossile donne un *baume* sulphureux, lorsc  
qu’on le fait bouillir dans l’huile , il faüt que celle-ci  
agisse fur la partie Eulphureuse du mixte , si on en ex-  
cepte cependant le plomb , dont la partie métallique  
*se* résejut en *baume,* par le moyen dé l’huile.

*Baume de soufre préparé avec la t'erébenthinei*

*Mettez* une once de fleurs de soufre dans une cucurbité  
de Verre sort haute ; *versez* dessus six sois autant  
d’huile éthérée de térébenthine, & faites-les bouil-  
lir pendant une heure. Le foufre fe fondra d’abord  
au fond , une portion fe dissoudra aVec bruit dans  
l’huile qui la cotrvre, & il arrivera successivement  
la même chofe à toutes fes autres parties. Ce mé-  
lange étant refroidi, une grande portion du sou-  
fre *fe* précipitera au fond du Vaisseau en forme  
d’aiguilles & le *baume* furnagera, de forte que le  
soufre paroît précipité dans ce *baume* par une  
véritable crystallssation. Verfez la liqueur dans  
un autre Vaisseau ; ajoutez au résidu de nouVelle  
huile de térébenthine, faites-les bouillir comme  
auparaVant & le foufre fe dissoudra en *baume.*Lorfqulon le laisse trop refroidir, il *se* conVertit  
de nouVeau en crystaux fulphureux. Réitérez la  
même opération, jufqu’à ce que tout le foufre  
soit entierement dissous. On Verra qu’une partie  
de ce minéral en demande enVÎron quinze d’huile  
pour pouVoir *se* dissoudre entierement. Gardez  
tous ces *baumes* ainsi préparés fous le nom de *bau-  
mes de soufre térébenthines.* Cette opération de-  
mande d’autant plus de Eoin qu’elle né *se fait pas*sans danger ; car si llorifice du Vaisseau Venoit à  
*se* boucher, il se briieroit aVec une Violence qu en  
n’a jamais observée dans aucune autre expé\*  
rience.

*R E M A R QU E S.*

On voit par-là qu’une huile distilée , claire, pénétrante &  
acide,peut à peine dissoudre le foufre,tendis qu’une au-  
treplus douce,plus grossiere & moins active le fait avec  
beaucoup de facilité, comme on l’a Vu ci-deVant. Cej  
la prouVeroit que les huiles sont d’autant moins pro-  
pres à dissoudre le foufre, qu’elles font plus pénétran-  
tes, comme on le Voit manifestement dans *salcohel.* Il  
paroît aussi que le foufre fe dissout dans les huiles disti-  
lées, comme le fel dans l’eau, jufqu’à ce que celle-ci  
E e e

803 BAL

soit parfaitement faoulée , mais enfuite il fe précipite  
en forme de crystaux. La force explosive de ce *baume*de foufre est la plus Vloleme que l’on connoisie. Il est  
composé de l’huile du foufre, d’huile de térébenthine,  
d’un acide parfait qui est celui du foufre, pareil à celui  
que l’on tire par la campane & d’une terre fixe. Il est  
efficace dans les douleurs des nerfs, & pour guérir les  
ulceres fanieux, sinueux, aqueux & fistuleux. Pris in-  
térieurement il est fortifiant , diurétique & fuddrifi-  
que. On le recommande pour déterger & incarner les  
ulceres internes, pour la consomption , les ulceres des  
reins, pour chaffer & dissoudre le calcul : mais les Me-  
decins qui ont quelqueprudence , préferent les reme-  
des doux & *se* méfient toujours de ceux qui operent  
avec violence. 11 est certain, que la moindre dofe de  
ce *baume ,* communique fur le champ à l’urine une  
odeur de violette. On donne à cette composition le  
nom de *baume* de soufre de térébenthine; & comme  
l’on peut mêler pareillement d’autres huiles distilées  
avec le foufre , on donne aux *baumes* qui en résultent  
le nom de l’huile qu’on emploie dans leur composition  
& qui leur donne l’odeur qu’ils ont. Tels font les *bau-  
mes appeilos balsamum sulphuris anifatum , succinatum  
et jwelperinum. Baume desoufre anelfé aseucdné, etc.*

On prépare pour l’ordinaire le *baume* précédent avec  
l’huile commune de térébenthine, de la maniere fui-  
vante.

Prenez *fleurs de soufre > quatre onces s  
huile de térébenthine, une livre.*

Placez ce mélange fur un feu de fable ; couvrez légere-  
ment le matras avec un autre vaisseau ; faites un  
petit feu pendant une heure. Augmentez-le en-  
fuite jufqu’à ce que l’huile bouille & conservez-le  
dans ce degré trois ou quatre heures. Laissez re-  
froidir le mélange, & séparez l’huile imprégnée  
de ce qui n’est point dissous.

Ce remede est excellent pour toutes les maladies de la  
poitrine & pour les ulcérations & les obstructions des  
conduits urinaires : mais il est fort dégoutant à caufe  
de l’odeur d’empyreume qu’il a au sortir du vaisseau,&  
que le tems seul lui fait perdre. La dolse est depuis six  
gouttes jufqu’à quinze ou vingt dans du Eucre en pou-  
dre. C’est la meilleure maniere de le prendre, à catsse  
qu’il ne stauroit ste mêler comme il faut avec aucune li-  
queur. On prépare de même un *baume* avec telle au-  
tre huile que ce foit, celle d’anis, par exemple , que  
l’on donne en pareille dofe, ou telle autre que le Me-  
decin juge à propos.

On doit prendre garde que le mélange ne répande en cui-  
fant, parce qu’il s’enfiammeroit& briferoit le vaisseau,  
ce qui mettroit la maifon & l’opérateur en danger.  
Tour que ce malheur n’arrive point , il faut fe sc?rvir  
d’un vaisseau assez grand pour que le mélange n’en  
occupe que les deux tiers , afin qu’il puisse bouillir  
Eans *se* répandre. QUINCY , *Dispense*

Voici un cas extraordinaire rapporté par Hoffman , qui  
peut servir d’avertiffement à ceux qui composent le  
*baume* de soufre térébenthiné.

La Chymie étant aussi universellement cultivée aujour-  
d’hui qu’elle l’est , je crois que peu de gens ignorent  
les effets siarprenans de la poudre à canon, de l’or ful-  
- minant, de la poudre fulminante , qui est un mélan-  
ge de trois parties de nltre , fur deux de fel de tartre ,  
& d’une de foufre ordinaire : mais l’on fera peut-être  
surpris que l’huile distilée, surtout celle deterébenthi-  
ne dans laquelle on a fait dissoudre du foufre commun,  
égale & furpasse même par la violence de sim explo-  
sion celle de la poudre à canon, lorsqu’on l’enferme  
dans un vaisseau, & qu’on l’expofe à un' feu violent.  
Cet effet, pour être furprenant, n’en est pas moins vrai,

BAL 804

& c’est pour en attester la certitude que je vais rappor-  
ter un accident extraordinaire arrivé le 7 NoVembre  
1698. à Zellerfeldt en Allemagne, au grand étonne-  
ment de tous les habitans.

.. %

Un Apothicaire mit dans une retorte de verre fort épaisse,  
du *baume* de foufre fait avec l'huile de térébenthine ,  
& la pofa fur un feu de sable. Après avoir bien bouché  
les jointures dti récipient, il pouffa la matiere aVec un  
feti très-VÎf& très-violent : mais aussi-tôt un bruit ex-  
traordinaire qui se fit entendre, fit croire a ceux qui  
étoient dans la maifon, qu’il s’étoit élevé un ouragan  
qui allo'it la renverser de fond en comble. Un appren-  
tifqui étoit à piler des drogues dans une cour peu éloi-  
gnée du laboratoire, fut jetté contre la muraille, un  
autre qui étoit fur la porte du vestibule fut frappé corn-  
me d’un coup de foudre, tomba à la renverfefans con-  
noiffance. Lorsqu’il entrepris fes forces , il fentit une  
odeur extremement fétide & fulphureuse , & ayant  
foupçonné que cet accident n’avoit été causé que par le  
mauvais ménagement du foufre, il courut aussi-tôt avec  
un voisin que ce bruit avoit attiré, au laboratoire. Il  
trouVa une moitié de la retorte fur le fable & l’autre  
à laquelle le col tenoit, jettée bien loin dans le Vesti-  
bule contre les fenêtres d’une cuisine qu’elle aVoit mis  
en piece.

Ce ne fut pas les feuls effets que produisit cette cxplo-  
sion ; elle brifa encore la porte d’un cellier , & jetta  
dans la cour des pots & des plats qui étoient dans la  
cuisine. Une autre porte de communication entre le  
cellier & le laboratoire fut mife en pieces, la ferrure  
qui étoit fort péfante fut arrachée. Ce même cellier  
communiquoit par un efcalier dérobé fait en forme  
de spirale à un appartement fupérieur dont elle enfon-  
ça la porte & renVersa fur le plancher une caisse dans  
laquelle étoient des Vaisseaux destinés à renfermer les  
compositions. Il y avoit dans ce même appartement  
quelques autres Vaisseaux de même espece , qui furent  
brisés les uns contre les autres, sans parler des fenê-  
tres qui furent jettées dans la cour. Elle endommagea  
les fenêtres qui faifoient face à la porte qui donnoit  
dans la rue, elle brifa le plancher d’un petit apparie-  
ment, & en rcnversii la porte aVec la Ferrure & les  
gonds, Eans épargner les fenêtres. Elle enfonça aussi  
la porte de l’endroit où l’on gardoit les préparations,  
aVec celle d’un appartement qui aVoit communication  
aveC le laboratoire. Les Vitres de ce dernier furent  
aussi brisées , les chambranles des fenêtres ébranlés,  
mais elle ne les renVersa point.

Les voisins assurerent avoir vu sortir par la cheminée  
dans le même instant qu’on entendit le bruit , une fu-  
mée extremement épaisse. Qqe le bruit avoit égalé ce-  
lui du canon, qu’on l’avoit oui de tous les quartiers de  
la Ville, & queprefque toutes les massons avoient été  
ébranlées comme par un tremblement de terre.

Cet accident furprenant dont j’ai été témoin oculaire,  
fait voir quelle est la nature , & la force de l’éclair &  
du tonnerre, &fert à nous convaincre en même-tems  
que leurs effets ne viennent que de la violente percuf.  
sion de l’air, qui est agité avec impétuosité & chassé de  
la place qu’il occupe par un principe igné , expansif  
& extremement élastique ; de forte que toute la colon-  
ne d’air, qui a un poids considérable produit des effets  
sijrprenans sim les objets qui lui sont opposés, furtout  
lorsqu’ils scmt d’une nature capable de lui résister, en  
les brisiant, les agitant & les réduisant en poussiere. En  
effet, on ne doit point attribuer la force d’explosion  
de la poudre à canon au nitre ou au foufre, comme  
caufe matérielle; mais plutôt à la colonne d’air qui est  
chassée de *sa* place par la dilatation & la raréfacticn  
de Pair renfermé dans ces matieres. D’où l'on Voit  
qu’une fubstance fulphureufe peut produire lorsqu’el-  
le est enfermée, & qu’elle vient à s’enflammer, les me-  
mes effets que le tonnerre , fans le secours du nitre.

On ne doit point douter non plus que les tremblemens  
de terre ne doivent souvent leur origine aux silbstan-

805 BAL

ces sulphuteuf^ qui s’enflamment dans les entrailles  
de la terre , où elles font sort abondantes ; car, quant  
au nitre, il n’y a que l’air qui puisse le produire , & il  
ne sauroit s’engendrer ni *se former* dans le fein de la  
terre.

Nous apprenons de cette expérience que toutes les fubsc  
tances inflammables , fans en excepter les huiles & les  
efprits doiVent être ménagées *avec* précaution & aVec  
un degré de chaleur convenable , furtout lorsqu’elles  
Pont enfermées ; car farts cela elles mettent la vie de  
l’Opérateur en danger & expofent la maifon à être  
renversée de fond en comble. Il y a quelques années  
que des Chymistes de Leipsic en firent la funeste ex-  
périence ; car ayant voulu distiler à un feu violent  
dans un alembic de cuivre de l’esprit de νΐη rectifié ,  
les vaisseaux *se* briferent, la maticre prit feu, & il leur  
en couta la vie.

Je trouve à propos, pour mieux appuyer ce que j’aVance,  
de rapporter une obferVation que Mauchard a fait in-  
sérer dans les Ephémérides d’Allemagne.

«Un Tonnelier mit quelques mefimes d’esprit de vin dé-  
α phlegmé dans un tonneau pour ôter le gout du bois  
« qui étoit nouveau; & après avoir allumé du soufre  
« dessus , il en boucha avec foin toutes les ouvertures.  
« L’efprit de vin ne fut pas plutôt allumé qu’il *se* fit  
a une explosion si violente , que les voisins crurent  
« qu’il étoit arrivé un tremblement de terre. Le fond  
« du tonneau, quoique épais de trois pouces fut non-  
« feulement brisé en deux par le travers , mais encore  
« jetté à la distance de quatre piés contre une murail-  
a le où il *se* mit en mille morceaux. L’autre fond ne  
a bougea point, mais la traverfe qui le foutenoit fut  
« chassée avec tant de Violence, que les clous de fer qui  
« l’attachoient entrerent dans des ais qui étoient vis-  
α à-vis comme si on les y eût enfoncé à grands coups  
« de marteau. » HoffMAN *, Observ. Physico-Chymiq,*

*Balsamum sulphuris marris*, ou *Baume* de foufre préparé  
avec le mars.

*Prenez* de la limaille de fer bien nette , ou d’aiguilles  
rompues, une llure : mettez-les dans une cucur-  
bite , aVec cinq liVres d’efprit de fel. Laissez-les  
fur un feu de digestion pendant cinq ou six jours,  
le fer fera presque entierement dissous au bout  
de ce tems là. Filtrez la liqueur & mettez-la  
dans une cucurbite de Verre , que Vous placerez  
sur un fourneau aVec beaucoup de fable tout au  
tour. Poussez-la par un feu du premier degré  
pendant une heure, augmentcz-le jufqu’au *se-  
cond , &* entretenez-le de même jusqu’à ce qu’il  
ne monte plus rien. Changez de récipient, &  
augmentez le feu au troisieme degré pendant  
une heure, passez jufqu’au quatrieme, & entre-  
tenez-le pendant quatre ou cinq heures. Vous  
trouVerez des fleurs rouges attaehées au col de la  
retorte, & un esprit jaune dans le récipient. Laisi  
sez refroidir le tout, & retirez le Vaisseau. Il y au-  
ra dans le récipient en.Viron quatre onces d’esi-  
prit jaune, & si le procédé est régulier, enVÎron  
la même quantité de fleurs rouges foliées dans le  
col de la retorte. Prenez de ces fleurs, trois on-  
ces, d’efprit jaune , une once; mettez-les dans  
un mâtras, & *versez* dessus huit onces d’huile de  
térébenthine. Mettez-les en digestion fur du sa-  
ble chaud pendant Vingt-quatre heures, augmcn-  
tez le feu jusqu’à faire bouillir la matiere pen-  
dant deux heures. Laissez refroidir la liqueur ,  
& séparez-la aVec foin de la lie pour en faire  
ufage.

**Ce** remede passe pour un des meilleurs vulnéraires, foit  
qu’on l’applique extérieurement, ou qu’on s’en ferVe  
intérieurement. Il est bon dans toutes les maladies de

R AL 806

la poitrine & des poumons , pour la gravelle, & le8  
ulceres.des reins. Il cicatrice & consolide les ulceres  
lorsqu’on l’applique extérieurement : mais il est rare  
dans les boutiques, & on l’ordonne rarement , quoi-\*  
qu’il mérite mieux qu’un autre d’aVoir place dans la  
pratique. La dose est depuis quinze gouttes jnEqu’â  
vingt. QüINCY,Desp.

*Baumes odarriscrans préparés avec des huiles distilées ।  
de la cire, etc.*

*Prenez* une once depomadefans odeur, faites-la sondrê  
à petit feu dans une tasse de porcelaine, & ajou-  
tez-y peu à peu une dragme de cire blanche. Lé  
tout étant bien mêlé, retirez le Vaisseau. Lorsque  
le mélange commence^ s’épaissir, Verfez-y une  
dragme d’huile essentielle, en remuant la matie-  
re pour que le mélange foit plus parfait; mettez  
le Vaisseau dans Peau froide pour qu’il fe refroi-  
disse plutôt.-Lorfque le *baume sera* tout-à-fait  
froid , mettez-le dans de petites boîtes de plomb  
bien bouchées. Il fe garde plusieurs années sans  
fe corrompre. On peut au lieu de pommade & de  
cire , employer l’huile exprimée de noix musca-  
de, après llaVoir laice si long-tems dans Peau  
qu’elle deVÎenne blanche , Pans gout, Eans odeur,  
& pure. Telle est la maniere ordinaire de prépa-»  
ter ces *baumes.* On peut leur donner une plus  
belle couleur en y ajoutant, par exemple, une  
once de cochenille puluérisée , qui siiffit pour  
teindre une once de *baume* d’une couleur de  
pourpre fort agréable. La même quantité de fuc  
épaissi de nerprun le teint en verd , un peu de  
cinabre naturel pulvérisé en écarlate , la poudre  
de turmeric en jaune , ou quelque péu d’émail cn  
bleu. On peut choisir telle couleur qu’on Voudra,  
pourVti qu’elle n’ait point de mauvaife odeur ?ni de qualité pernicieufe.

*# R E M A R QU E,*

Comlflt ces *baumes* tiennent lieu des parfums les plus  
précieux, & fervent à réVeiller les esprits , lorsqu’ils  
font languissans , on peut y employer les meilleures  
huiles, ou séparément ou mêlées artificiellement. Les  
principales fiont celles de *baumes* de calamus aromati-  
cus , de canelle, de cedre , de citron , de girofles, de  
jasinin, de lavande, de lis, de marjolaine , de macis ,  
de mtsscade , d’origan, d’oranges de la Chine & de Se-  
Ville , de rofies, de bois de Rhodes, & de sirndal jaune.  
On peut y ajouter le *baume* du Perou , & celui de Ju-  
dée , qui sont naturellement odorans , sans qu’il soit  
befioin d’aVoir recours à la distilation. BOERHAAVE p  
*Chymie.*

*Balsamum Philosophorum.* C’est l’or potable des Chy-  
mistes.

On n’auroit jamais fait si l’on Voulait spécifier tous les  
*baumes* artificiels qui ont été découverts par les Au-,  
teursqui nous ont laissé des Dispenfaires. Lemery **en**compte foixante - treize efpeces différentes dans fa  
*Pharmacopee Universelle,* en y comprenant quelques-  
- uns de ceux dont nous aVons parlé plus haut. On en  
trouVe un grand nombre d’autres dans les Dispensai-  
res étrangers. Voici ceux de Lemery.

*Baume blanc de Leon Fioraventi , Medecin de Bou~  
logne.* Il est tout-àffait différent du *Baume* blanç  
dont on a déja parlé.

*Baume d’absinthe ou stomachique de Mynsicht.*

*Baume de la Frambosiere pour les piquures des  
nerfs.*

*Baume d’Angélique de Sennert.*

*Baume d’ Angeli que réformé.*

I *Baume anodyn ou arthritique sue Bat en***Eeeij**

807 BAL

*Baume contre lagoute, de Muller.*

*Baume antipodagrique de Philippe Muller,*

*Baume apoplectique.*

*Baume apoplectique réformé.*

*Baume apoplectique d’Ettmuller.*

*Baume d’Arcaeus.*

*Baume aromatique de Mynsicht.*

*Baume ou onguent de fympathie de Bates.*

*Baume de balsamines*

*Baume bezoardique.*

*Baume céphalique d’Angelus Sala.*

*Baume céphalique d’Italie,*

*Baume de Christ de Paracelse*

*Baume de Christ de Paracelso réformé.*

*Baume cordial d’Angelus Sala.*

*Baume cordial de Sonnera*

*Baume anodyn.*

*Baume du Chevalier de S. Victor.*

*Baume uterin de galbanum de Semnert,*

*Baume de Gui.*

*Baume d’Heurnius.*

*Baume d’Espagne,*

*Baume PHoullier.*

*Baume hypnotique de Mynsicht.*

*Baume hystérique de Penicher.*

*Psaume de Jacques Pinto.*

*Baume d’Italie.*

*Baume de Joseph Balfame, Chevalier de Sainte Croix.*

*Baume Hemosien.*

*Baume de LucatellI.*

*Baume Magistral de Bates.*

*Baume des Medecins de Florence.*

*Baume admirable de Fuller.*

*Baume admirable de du Renou.*

*Baume de Murnie de Lazare Riviere.*

*Baume néphrétique de Fuller.*

*Baume nervaI.*

*Baume de palme.*

*Baume paralytique de Mynsicht.*

*Baume paralytique de Bases, \**

*Baume polychreste.*

*Baume polychreste de le Mort.*

*Baume pour faciliter la sortie des dents aux enfans.*

*Baume Samaritain.*

*Baume pour arrêter lesang’*

*Baume sarcotique.*

*Baume de Saturne.*

*Baume ou huile bénite d’Apparia*

*Baume ouhuile tranquile de s Abbé Rousseau.*

*Baume de Soliman.*

*Baume contre la convulsion, de Mynsicht.*

*Baume de soufre anisé.*

*Baume pour les maux d’épines de Bates.*

*Baume styptique de Mynsicht.*

*Baume desoifre d’antimoine.*

*Baume de soufre composé.*

*Baume de soufre de Ruland.*

*Baume de soufre de Ruland réformé.*

*Baume de soufre simple ou térébenthine.*

*Baume ou beure desuccin de Bates.*

*Baume vénérien de Mynsicht.*

*Baume utérin de galbanum de Sennert.*

*Autre Baume utérin.*

*Baume vulgaire.*

*Baume vulnéraire de Fallope.*

*Baume vulnéraire de Minderere,*

*Baume de civette de Mynsicht.* χ

BALUX ; est le nom que l’on donne au fable de quel-  
ques rivieres qui est mêlé avec de For.

B A M

BAMBALIO; est un homme qui bégaie , ou qui  
grassaie.

BAMBAX ou'BOMBAX, *Cw»,*

BAN 808

I BAMBU. Voyez *ArundoTabaxifera.*

BAMIA. Voyez *Alcea Indica.*BAMMA. Voyez *Embamma.*

**BAN**

BAN, est le nom d’une plante d’Egypte, que l’on appeI-  
le aussi *Calas.* Voyez *Calas.*

BANANA, Offic. Raii Hist. 2. 1375. *Musa caulice  
maculato, fructu recto rotundo breviore odorato,* Cat.  
Jam. I92.Sloan. Hist. 2. 147. *Ficoides aseu ficus Indi-  
ca , longissimo 1 atissimo que folio, caule maculato, fructu  
minore,* H. Beaum. 2I.Boerh. Ind. A. 2. 171. *Musa  
fructu cucumerino brevi,* Plum. Nov. Gen. 24. *Senoriae,*Jonsi D. 143. *Pacoeira^*Pisi (Ed. 1658.) 154. *Bacobay*ejusil. (Ed.I648.) 76, *Pacoeira Lusitanis*, Marcg. 137.

Les vertus qu’on attribue au fruit de cet arbre, font de  
nourrir beaucoup, d’exciter la sécrétion de l’urine &  
de la femence. Il croît dans l’Amérique.

BANANIERA, est le nom *du Ficus Indica,*BANAUSIA , βαναυσία. *Art illibéral* ou *mécanique,*Hippocrate emploie ce mot dans fon traité, περὶἐυχη-3μοσύνης, pour exprimer un métier bas & desho-  
norant, indigne du caractere d’un Medecin ou d’un  
honnête homme, & qui n’est pratiqué que par des  
Charlatans ; à dessein de tromper en cachant leur igno-  
rance.

BANDURA *Congalensittm Gentianae Indicae species,* **P.**Amman. *Planta mirabilis destillat ori a,* Grimmii.

Elle ressemble à la gentiane par fes femences & par fon  
fruit : mais elle est particulierement remarquable par  
une gaine ou follicule qui a la figure d’un penis , qui  
a quelquefois plus d’un pié de long , & est beaucoup  
plus grosse que le bras d’un homme : elle est attachée à  
l’arbre par une feuille, & est à moitié remplie d’une li-  
\* queur fort agréable à boire.

Grimmius ajoute à cette description dans les *Journaux  
d’Allemagne s* que la racine absorbe l’humidité de la  
terre, laquelle après avoir été attirée dans la plante par  
le Soleil, se rend ensilite par les tiges & les fibres des  
feuilles dans ce vaisseau naturel, comme dans un ré-  
servoir , d’où on la tire pour les tssages de la vie. Ces  
réservoirs semt couverts jusqu’à ce qu’ils aient acquis  
toute leur maturité, d’une écorce fort mince, qui cede  
quelquefois à la pression du doigt, & donne cette li-  
queur douce , limpide , rafraîchissante & confortative.  
Dix ou huit de ces réfervoirs fuffifent pour étancher la  
foifd’un homme, & la liqueur qu’ils fournissent est  
très-agréable.

Voici quelles font fes vertus médicinales :

Sa racine a une qualité astringente ; *ses* feuilles rafraî-  
chissent & humectent ; & le fuc qu’on en tire par ex-  
pression , peut être utile étant pris intérieurement avec  
quelque liqueur distilée convenable, dans les fievres  
ardentes, & appliqué extérieurement dans les inflam-  
mations , les érésipeles & autres maladies femblables.

Elle croît à peu de distance de Columbo, dans des bois  
toufus & humidesi RaY , *Hist. Plant.*

ΒANGUE, Offic. Parla 1624. Garz.ab. Hort. 233. C.  
a Costa, 290. Raii Hist. 1. 159. *Bangue Cannabi simi-  
le* , J. B. 3. 440. *Cannabis Indica trifoliatai siveBan-  
gue Indorum ,* Pluk. Almag. 80. Phytog. 273. *Canna-  
bis peregrina, gemmis fructuum longioribus, Bangue  
dictai* Hist. Oxon. 3. 433. *Cannabi similis exotica,* **C.**B. 330. Com. Flor.Mal. 68. *Althaeaealiasepedes,foliis  
Cannabinis*, à *Garzia ab horto Bangue dicta,* Herm.  
HortU.Bat.26. *KalengiCansjava,H.MHOm.* 10.119.'  
Tab.60. *Ts.yeru-Cansjava,* Ejusil. 121. Tab.6I.DAiE.  
*Bangue* ou *Chamvre des Indes,*

**Acosta, de qui nous tenons la description de cette plan-**

*809* BAN

te, dit qu’elle est presque semblable au chanvre ; sa  
tige est haute de cinq palmes, quarrée, de couleur  
verte, claire, mal-aisée à rompre, moins creuse que la  
tige du chanVre : mais sim écorce peut aussi-bien être  
filée que celle de l’autre. Ses feuilles sont faites comme  
celles du chanVre, Vertes en haut, & au bas velues &  
blanchâtres, d’un goutterrestre & insipide.

Les Indiens , continue Acosta, mangent la graine &  
les feuilles de cette plante pour augmenter leur vi-  
gueur dans Pacte vénérien, & pour exciter l’appétit.

Les perfonnes de condition , & principalement les mili-  
taires qui veulent se délasser de leurs travaux & dormir  
sans inquiétude, en font une poudre à laquelle ils  
ajoutent de *i’areca ,* quelque peu d’opium & du fucre.  
S’ils ont enVle d’avoir en dormant des rêves & des illu-  
sions agréables, ils y mêlent du camphre , du macis,  
des girofles & de lamuscade. Si au contraire ils veu-  
lent être animés , réveillés & plus enclins aux plaisirs  
de l’amour, ils y ajoutent de l’ambre gris & du mufc ,  
& en font un électuaire avec du fucre. Quelques-uns  
assurent que les feuilles & la femence feule de cette  
plante produisent le même effet. « D’où il paroît, dit  
« Jean Bauhin, qu’elle n’a aucun rapport avec le chan-  
te vre, quoiqu’elle lui reffemble beaucoup , puisque le  
«chanVre, sulcant Dloscoride, est chaud & sec, &  
éteint les desirs amoureux.

Ray, de qui cette description est tirée , dit aVoir appris  
de M. HansSloane, qu’elle est différente du chanVre.

Elle croît dans PIndostan & dans plusieurs autres con-  
trées des Indes Orientales , où l’on en fait un grand  
ufage.

BANILIA. Voyez*Vanilia.*

BANISTERA , *Houst.* est une plante qui porte le nom  
d’un célebre Botaniste qui mourut dans la Virginie , où  
il aVoit été pour chercher des plantes.

Voici fes caracteres :

Sa fleur, qui est en papillon, est remplacée par unefe-  
mence unie , dont la membrane extérieure forme une  
feuille ailée, de la même maniere que la femence de  
l’érable.

Miller en compte cinq efpeces.

Elles croissent toutes dans les endroits les plus chauds de  
l’Amérique , dans les bois , & s’attachent aux bran-  
ches des arbres & aux plantes qu’elles rencontrent.  
Quelques-unes ont quatre ou cinq piés de haut, & d’au-  
tres s’éleVent à la hauteur de huit, dix, douze ou qua-  
torze piés : mais elles ont besifin d’être appuyées silr  
d’autres plantes ; car sans cela elles romproient.

Les trois premières estpeces sont fort communes dans les  
bois de la Jamaïque : les deux autres ont été découVer-  
tes dans les Indes Occidentales près de Carthagene,  
par le Docteur Houstoun.

M. HansSloane & le P. Plumieront donné à ces plantes  
le nom d’érable , à caufe de la ressemblance que leurs  
femences ont aVec celles de cet arbre : mais leurs fleurs  
font si différentes, que le Docteur Houstoun a eu rai-  
scm d’en faire une efpece séparée, & de leur donner le  
*rmmdcbasilstera.* MILLER ,Dict. *Vol.* 2.

B A O

BAOBAB, ou plutot BAHOBAB , est un fruit d’Afri-  
que , dont Profper Alpin donne la defcription fui-  
vante.

Le *Bahobab* , dit-il , est un fruit de lagroffeur d’un li-  
mon ; il reffemble à une courge, & renferme des *se-  
mences* noires, dures, dont les extrémités forment un  
demi-arc. Sa pulpe est femblable à celle de la courge;  
& lorsqu’elle est récente, elle est humide, rouge, &  
d’un gout acide fort agréable. Ce fruit est fort faVou-  
reux ; & dans les contrées de l’Ethiopie où les chaleurs  
font insilpportables , ceux qui en ont le moyen corri-  
gent son acidité avec dusticre. Il rafraîchit & desalte-

BAP 810

re beaucoup. J’ai appris qu’on l’emploie en Ethio-  
pie contre toutes les maladies chaudes , les fieVres pu-  
trides , scirtout contre celles qui sont d’une nature  
pestilentielle. On a différentes manieres de s’en EerVir  
pour cet effet ; car ou l’on mange sa pulpe aVec  
du sucre, ou l’on boit le suc qu’on en tire par ex-  
pression aVec du siicre, ou bien on prend une do-  
se conVenable du sirop que l’on prépare avec ce  
fruit. Au grand Caire, où l’on ne peut l’avoir dans sa  
fraîcheur, on réduit fa pulpe en une poudre qui resc  
semble à une terre rougeâtre d’un gout astringent, ap-  
prochant de celui de la terre de Lemnos. Plusieurs  
perfonnes *se* servent de cette poudre dans les fievres  
pestilentielles , le crachement de sang, les lienteries ,  
les dyffenteries & le flux hépatique , comme aussi pour  
arrêter le flux immodéré des regles. Quelques-uns or-  
donnent dans ces maladies une dragme de cette terre  
dissoute dans de Peau de plantain. D’autres la donnent  
dans des décoctions & d’autres dans des infusions ap-  
propriées. J’ai vu moi-même un de ces arbres dans  
unepépiniere, & j’ai trouvé qu’il ressemble beaucoup  
à l'oranger, tant par fes feuilles , que par fa figure &  
fa grosseur. PRosPER ΑΐΡΐΝυε , *de Plantis Ægypti.*

Il y a aussi une espece de pierre que l’on appelle *Baobab  
lapideum )* à cause de sa ressemblance avec ce fruit.

BAP

BAPT1SECULA. Nom *dxsCyanttsminor.*BAPTISTERIUM, *Fontaine* ou *bain.*

BAPTUS , est une efpece de fossile bitumineux d’une  
odeur fort agréable, dont il est parlé dans Agricola.

BAR

BARA. *Joseph* dans le troisieme chapitre de fon septie-  
me Livre de la guerre des Juifs avec les Romains,  
donne une defcription de cette plante, qui tient beau-  
coup de la fable & du roman. Voici fes propres ter-  
mes. « On trouve au côté du Nord de la Vallée qui en-  
« toure Macheron, dans un endroit appelle *Paras* une  
« plante du même nom qui ressemble à une flamme.  
« LorAquela nuit approche, elle jette des rayons écla-  
« tans qu’elle retire lorsqu’on Veut la saisir. Le seul  
« moyen de s’en rendre maître, est de jetter dessiis de  
a l’urine ou du seing menstruel. On ne saurait la tou-  
« cher silns mourir, à moins qu’on ne soit muni de sa  
« racine. On a découVert un autre moyen de la cueil-  
« lir sans danger. On creuse tout autour jusqu’à ce  
a qu’elle ne tienne plus à la terre que par une petite  
« portion de *sa* racine ; on y attache enfuite un chien  
« qui l’arrache en Voulant suÎVre son maître, & qui  
« par sei mort sauVe, pour ainsi dire , celle de la per-  
« simne qui l’a attaché. On peut la toucher ensuite en  
a toute silreté & approcher de celles qui restent encore  
« siur terre sans aucune crainte. Les démons , qui ne  
« fiant autre chose que les ames des méchans qui en-  
« trent dans le corps de l’homme, qu’ils ne manque-  
a roient pas de tuer si l’on n’y apportait les remedes  
« conVenables, sont forcés de l’abandonner dès qu’on  
« applique cette plante fur ceux qui en sont possedés. »

BARACH PANIS. Ruland rend ce mot par *nitrum  
salis.*

BARAS, dans M. A. Severini, signifie la même chose  
qu’*Alphus* ou *leuce.*

BARATHRA , Βάραθρα. On donne ce nom aux grot-  
tes de Memphis ou aux puits de Charon dont il est  
parlé dans Strabon.

BARBA , *Barbe.* Cette partie est si connue qu’elle n’a  
pas bestiin de description.

BÂRBA HIRCI. Voyez *Tragopogon.*

BARBA JOVIS , la *Barba Jovis* de CaEpar Bauhin , la  
*Jovis barba pulchre lucens* de Jean Bauhin, la *Jovis bar~  
b a frutex* de Parkinson est *P argentine.* R a γ , *Hisse  
Plant.*

Je ne sache point quson lui attribue de vertu médicinale,

811 BAR

Le *barba Jovis PlInii forte gefnero* est le *coggygria* , qui  
est une efpece de sumache. PaRKINsoN.

< Quelques-uns prétendent que le *barba Jovis Plinii* est lla-  
*leaster Germanicus.* PARKINSON.

On donne aussi ce nom au *semper vivum majus.* RaY ,  
*Hist. Plant.*

BARBAREA, Ossic. Ger. 188. Emac. 243. Raii Hist.  
I. 809. J. B. 2. 868. Mer. Pin. 14. *Barbarea , pfeudo-  
bitnias,* Merc. Bot. 1. 2 3-Phyt. Brit. 14. *Barbarea,  
Carperitaria,* Chab. 278. *Barbareafloresimplici*, Parle  
Theat. 819. *Eruca lutea latifolia, sive barbarea,* C. B.  
Pin. 98. Raii Synop, 3. 297. *Eruca latifolia Intea-s seu  
Barbarea major et minor*, Hist. Oxon. 2.230. *Nastur-  
tium hybernum,* Thaï. 80. *Sifymbrium erucae folio , flo-  
re luteo,* Elem. Bot. 192. Tourn. Inst. 226. Boerh.  
Ind. A. 2. 15. Dill. Cat. Giss. 64. Rupp. Flor. Jen.  
63.Buxb. 305. DaLE. *Herbe aux Charpentiers.*

C’eft une efpece de *fis.yrnserium* ou une plante qui pousse  
plusieurs tiges à la hauteur d’un pié & demi, branchues,  
creusies, portant des feuilles plus petites que celles de  
la taxe, & ayant quelque refl'emblance avec celles du  
ctesson , de couleur Verte , noirâtres , luifantes. Ses  
fleurs font petites , jaunes, ayant chacune quatre feuil-  
les disposées en croix. Il leur silccede de petites gouse  
ses longues , rondes , tendres, qui contiennent des  
femences rougeâtres. Sa racine est oblongue , médio-  
crement grosse & d’un gout acre. Elle croît dans les  
champs & on la cultiVe dans les jardins potagers pour  
les sodades. Elle contient beaucoup de fel essentiel &  
d’huile.

Elle est détersiVe & vulnéraire, elle excite l’urine; elle  
est fort bonne pour le fcorbut, pour les maladies de  
la rate & pour la colique néphrétique. On s’en fert in-  
térieurement & extérieurement. LEMERY, *des Drogues.*

Cette plante croît naturellement dans les lieux humides  
& scibloneux, silr les vieilles murailles , dans les prés  
& silr les bords des ruisseaux. Elle a les mêmes vertus  
& les mêmes qualités que le cresson. Elle est bonne  
pour la rate, pour le fcorbut & pour les plaies. On  
l’emploie quelquefois feule , quelquefois aussi on la  
mêle avec d’autres plantes. Ses feuilles pilées & mifcs  
insesset dans du vin& du fucre , font excellentes pour  
le fcorbut. Le’ sclc qu’on en tire par expression guérit  
les fluxions des humeurs fétides & scorbutiques dans la  
bouche, le seiignement des gencives & les excroissan-  
ces qui viennent dans la bouche, lorsqu’on s’en frotte  
les gencives. Elle est dessicatiVe & guérit les plaies fa-  
nieufes & fétides étant mêlée avec d’autres onguens  
vulnéraires. Cuite dans du Vin ou du lait, elle guérit  
les douleurs sidatiques, lorsqu’on applique fur la par-  
tie de la charpie trempée dans fa décoction. On pré-  
pare aVéc cette plante & aVec l’eatl tirée des oranges  
vertes , un remede excellent contre la goute des piés  
& des genoux & la sidatique. CkaBR.

Sa femence provoque l'urine & chasse le calcul. Elle en-  
tre aussi dans les vesicatoires & les sinapisines. BaR-  
THoli. ZoRN. *Botanolog.*

BARBARUM, est l'épithete d’une emplâtre pour les  
plaies récentes, dont on trouve la composition dans  
Scribonius Largus.

BARBOTA , *Barbotte,* est un petit poisson de riviere  
qui a la tête fort grosse & environ demi pié de long.

Ce poisson doit être choisi bien nourri, d’une chair ten-  
dre, blanche & délicate. Il nourrit médiocrement & fe  
digere assez aisément.

Il a une chair un peu molle & vifqueufe. Ses œufs aussi-  
bien que ceux du *barbeau,* ne sont point bons à man-  
ger, car ils purgent par haut & par bas.

Il contient beaucoup d’huile, de phlegme & de fel vo-  
latil.

H convient en tout tems aux jeunes gens d’un tempéra-  
ment chaud & bilieux.

BAR 812

*R E M A R QU E S.*

La *barbotte* est un petit poisson de riviere fort connu dans  
les poissonneries. Elle vit de boue & d’écume. Plu-  
sieurs perfonnes ne l’estiment pas beaucoup , parce  
qu’elles prétendent qu’elle conserve la saveur des ordu-  
res dont elle s’est nourrie.

Son foie est agréable au gout, & fort grand en comparai-  
fon du reste du corps. Quelques Auteurs assurent qu’il  
n’y a que cette partie qui fournisse un bon aliment.  
LEMERY , *des A Lumens.*

BARBUS, *Barbeau. Barbus,* Offic. Aldrov. de Pifc.  
597. Charlt. de Pifc. 37. Schonf. Ichth. 29. Gefn. de  
Aquat. 12 3. Raii Ichth, 259. Ejusil. Synop. Pifc. 121.  
Rondel. de Pisc. 2. 194. Salv. deAquat. 86. *Barbaet  
Barbus, Mer.* Pin. 189. *Barbo,* Schrod. 5. *vrsp.Myflus  
fluviatilis , Barbus,* Bellon. de Aquat. 301. DaLE.

On doit preferer les petits *barbeaux* aux plus grands,  
parce qu ils font plus aisés à digérer. Ils doivent aussi  
avoir été pris dans des eaux pures, limpides & éloi-  
gnees des rivages. On en connaît de deux especes , les  
uns font garnis de poils , les autres n’en ont point.

Le *barbeau* nourrit beaucoup,il produit même un ali-  
ment assez solide & assez durable. Il est estimé propre  
pour appaiser la colique, pour exciter les hémorrhoï-  
des & pour guérir la morfure des bêtes venimeuses &  
le flux hepatique. Les œufs de ce poisson font purga-  
tifs.

Le *barbeau* est un peu dur & difficile à digérer. Pisan-  
nelli & d’autres Auteurs rapportent que le vin où on  
l'a fait tremper & mourir étant pris intérieurement,  
rend les hommes impuissans & les femmes stériles.

Ce poisson contient beaucoup d’huile & de fel volatil, &  
médiocrement de phlegme.

11 convient en tout tems aux jeunes gens bilieux, à ceux  
qui ont un bon estomac, & qui font accoutumés à un  
grand exercice decorps..

*R E M A R QU E S.*

Le *barbeau* est un poisson de mer , de figure oblongue 8c  
de grandeur médiocre. Il est couvert d’écailles tendres  
& minces. Il pefe rarement plus de deux livres, Suivant  
le rapport de Pline. Cependant quelques Auteurs pré-  
tendent avoir vu des *barbeaux* beaucoup plus pésiins.  
Ce poisson fe nourrit d’algue, d’huîtres, de petits poise  
fions, de cadavres d’animaux, & surtout de lievre ma-  
rin , & de-là vient qu’on le conEacroit autrefois à Dia-  
ne : il engendre trois fois l'année. C’est pourquoi il est  
appelle en latin *trigla ,* comme on peut le voir par ce  
vers.

*Accipiunt triglae terno cognomina partu.*

La chair du *barbeau Olc* un peu difficile à digérer à cause  
de quelques fucs grossiers qu’elle contient. Cependant  
ces mêmes fucs la rendent sort nourrissante & propre à  
produire un aliment solide & durable. Ce poisson est  
d’un bon gout. Les anciens Romains en fiaifoient si  
grand cas, qu’il étoit parmi eux à un prix excessif,  
comme plusieurs Historiens le rapportent. La partie  
du *barbeau* la plus estimée , est le foie. La tête tient le  
fecond rang. Mais Galien fait aussi peu de cas de l’un  
que de l’autre, non-feulement pour le gout, mais en-  
core pour la santé. LEMERY , *des Alimens.*

Les œufs du *barbeau* font extremement purgatifs dans  
certains tems de l'année.

B ARDADIA , *Libra s livre.* RULAND.

BARDANA MAJOR, *Lasipa-,* Offic. *Bardana major,*Ger. 665. Emac. 809. Raii Hist. 1. 332. Synop. 88.  
Schw. 27. *Bardana vulgaris major,* Park. 1222. Lap-

I *pa major3 ardum Diofcorides,* C. B. 198. Hist. Oxolli

8ι; BAR

3. 146. Tourn. Inst. 450. Boerh. Ind. A. 146. Dill.  
Cat. 168. Buxb. 179. *Personata sive Lappa major aut  
bardana^* J. B. 3. 570. *Personata, lappa major, barda-  
nas* Chab. 514. DaLE. *Bardane, glouteron.*

Les racines de la grande *bardane* pénetrent fort avant  
dans la terre, elles sont épaisses, noirâtres en dehors,  
blanches en dedans & poustànt un grand nombre de  
feuilles amples, blanchâtres par-dessous & d’un verd  
foncé pardessus, rondes, terminées en pointe, creu-  
fes vers leurs pédicules, dentelées & fouvent assez lar-  
ges pour garantir la tête & le vifage du foleil. Ses tiges  
sont épaisses, un peu Velues, remplies d’une substance  
blanchâtre, quelquefois purpurine. Elles font dÎVÎsées  
en plusieurs branches d’où sortent un grand nombre de  
petites feuilles, & de leurs fommets plusieurs têtes  
écailleufes terminées en pointe , ce qui fait qu’elles  
s’attachent serrement aux habits. Du milieu de ces tê-  
tes s’éleVent dçs fleurs creufes de couleur de pourpre,  
auxquelles fuccedent des femences noirâtres , oblon-  
gues, applaties & anguleufes. Cette plante croît fur  
les chemins & fleurit aux mois de juin & de Juillet.  
Ses racines, *ses* feuilles & fa femence font d’ufage en  
Medecine.

Ses racines font fudorifiques & alexipharmaques, bon-  
nes dans les fieVres malignes, ce qui fait qu’on les em-  
ploie en grande quantité dans Peau thériacale. Elles  
font aussi fort falutaires contre la goute & les douleurs  
dans les membres. Ses feuilles cuites dans du lait & ap-  
pliquées sur la partie, font très-efficaces dans la même  
maladie. Estes guérissent les brûlures & les inflamma-  
tions, & font un des ingrédiens de l’onguent *popu-  
leum.* Le menu peuple les applique souvent aux piés  
& au poignet dans les fieVres. Sa femence puluérisée  
& prife dans du νΐη blanc, excite l’urine & appaifie les  
douleurs du calcul. MILLER , *Bot. Ossïc,*

**B A R D AN A ARCTIUM, Offic.** *Lappn major monta-  
na , capitulis tomentosis , feu arctium,* C. B. 198. Tourn.  
Inst. 450. Boerh. Ind. A. 146. Dill. Cat. 162. Buxb.  
174. Hist. Oxon. 3.147. *Bardana major alteras* Ger.  
Emac. 810. Raii Hist. 1.332. *Bardana major s lanugi-  
nosis capitulis*, Parla j 222. *Bardana montana* , Schw.

28. *Persanata seu lappa altera y cum capitulis villosis,*Chab. 514. *Personata altera , cum capitulis villosis,* J.  
B. 3. 571. *Personata montana y capitulis magis tomento-  
sis ,* Raii Synop. 88.

Cette efipece de *bardane* croît dans les lieux ruinés , le  
long des sentiers & fleurit au mois de Juillet.

Sa racine & *sa* semence sont d’tssage en Medecine, & ont  
les mêmes vertus que celles de la précédente. Cuites  
dans du vin elles appassent le mal de dents , lorsqu’on  
en garde la décoction dans la bouche ; on en fomente  
aussi les brûlures & les engelures. On boit celle qui est  
faite avec du vin, pour la fciatlque & la strangurie.  
DaLE.

BaRDANa , Offic. *Bardana rninor*, Ger, 664. Emac. 809.  
Schrod. 4. 25. Schw. 28. *Lappa rninor, Xanthium Diosc  
coridis*,C.B. 198.*Xanthium,* Elem. Bot. 348.Tourn.  
Inst. 439. Boerh. Ind. A. 2. 103. *XantlelumesiveLappa  
minor*, J. B. 3. 572. Raii Hist. 165. Synop. 55. Chab.  
514. Hist. Oxon. 3. 604. Park. 1223. Buxb. 342. *Mar-  
ra.Ùumetae Malab.* Act. Philofoph. Lond. n°. 224. pag.  
318. DaLE. *Bardane.*

Cette plante est beaucoup plus petite & plus basse que la  
*bardane* ordinaire , elle n’a ordinairement qu’une tige  
qui est pcu branchue, & haute d’un peu plus d’unpié,  
un peu Velue, ronde & cotiVerte de taches noires. Ses  
feuilles font portées fur de longs pédicules , elles *res-*semblent à celles de laguimauVe,plus larges & moins  
longues , dentelées à leurs bords , d’un Verd jaunâtre ,  
& quelque peu raboteufes des deux côtés. Ses fleurs  
naist'ent aux extrémités des branches, elles semt Yerdâ-

BAR §14

tres & garnie d’étamines. Ses semences ne sciccedent  
point aux fleurs , mais naissent parmi les feuilles ; elles  
sont oblongues& conVexes , armées de longues épines  
crochues, & dÎVÎsées en deux parties dont chacune ren-  
ferme une femencelongue. Sa racine est petite, fibreu-  
*se, Se* périt après que la semence est Venue à maturité.  
Elle n’est pas commune en Angleterre, elle aime les  
lieux gras & fertiles. On la troüVe particulierement  
près de *Dulmich s* fa femence est mûre au mois de Sep-  
tembre.

On fait rarement ufage de cette plante, quoique quelques  
Auteurs la recommandent pour les tumeurs ferophu-  
leufcs. On boit fon fuc, & on applique fes feuilles fur  
les tumeurs. Matthiole l’exalte beaucoup, comme une  
plante dsune efficacité admirable dans la lepre. MILLER,  
*Boa Osslc.*

\* BAREGIENSES AQUÆ, *eaux de Barege.* Ces eaux  
célébres depuis long-tcms , *se* trouVent dans la Bigorre.  
Elles ont une fa Veut douce à peu près comme si on y  
aVoit fait fondre un peu de manne qu’elles perdent en  
peu de tems lorsqu’on les expofe à l'air ; leur odeur est  
bitumineuse , & il s’éleve de dessus la fontaine des va-  
peurs plus ou moins denfe felon la différente tempéra .  
ture de Pair. L’eau fraîchement puifée fe recouvré  
d’une pellicule huilletlfe qui fe dissipe promptement.  
En exposilnt cette eau à Pair pendant Vingt- quatre heu-  
res , elle perd sim gout, sim odeur , & Pa consistance  
graissasse & ne diffère plus en rien de l’eau commune;  
elle déposie pendant ce tems un sédiment composé d’une  
substance légére , un peu grasse & disposée par fila-  
mens ; en exposimt ce sédiment au feu il sléVapore tout  
entier & donne une odeur sulphuresse. Ces eaux ne  
changent point de couleur par le mélange de la noix de  
gale,& ne fermentent ni aVec les acides ni aVec les alka-  
lis Eoit fixes ou Volatils. Quatre livres de cette eau *éva-  
porées* jusqu’à consomption des trois quarts & plus ont  
donné une liqueur assez semblable à l’huile de pétrole,  
grafl'e , huileuse, Ealée, douceâtre; après l’éVaporation  
entiere, il est resté un sédiment terreux, alkalin, d’une  
Eaveur approchant de celle du SH d’absinthe , qui fer-  
mentoit aVec llesiprit de nitre , mais dont le mélange  
aVec les alkalis fixes ou Volatils, ne donnoit pas le  
moindre signe de fermentation. Douze lÎVres de cette  
eau distilées ont donné quatre scrupules de Eel Volatil  
urineux. Il est clair par ces expériences que les eaux de  
*Barege* fiant bitumineuses, si.llphureuses, & imprégnées  
en petite quantité d’un principe alkali très-Volatil. Par  
le foufre léger & le principe alkali Volatil dont les eaux  
de *Barege* font chargées , elles sont en état de diViEer ,  
de dissoudre, & d’atténuer toutes les humeurs épaissies,  
dé leur tendre la fluidité qu’elles ont perdues & de fa-  
ciliter par là les secrétions & les excrétions suspendues  
ou retardées. Par leur principe alkalin, elles irritent &  
picotent les petites fibriles dont les plus petits Vaisseaux  
Pont composés , elles releVent leur élasticité diminuée,  
en rendent les oscillations plus fortes, & par ce moyen  
augmentent la trituration & lebroyement des liqueurs  
qu’ils contiennent, ce qui rend la séparation des par-  
ties excrémentielles plus prompte & la dépuration des  
liqueurs plus parfaite. Elles chassent & réfolVertt les  
matieres muqueufes & labile endurcies; elles fortifient  
les organes de la digestion , rendent le chyle plus put  
& plus homogend, & par conséquent plus propre aux  
différentes réparations auxquelles la nature l'employe.  
On s’en est fierVÎ utilement dans les ulceres de l’esto-  
mac & des intestins.

BARLERIA. Ce nom a été donné à une planté par le P.  
Plumier, en Phonneür de Jaeques Bareller, un des plus  
fameux Botanistes de Paris. Elle n’a point de nom en  
notre langue , mais les habitans de la Jamaïque l’ap-  
pellent *Snap-Dragon.*

Voici fes caracteres.

Elle a une fleur en gueule, composée d’une seule feuille,

815 BAR

dont la Ievre ou crête supérieure est droite & l’infé-  
rieure divisée en trois parties, lls’éleve du calyce dans  
la partie postérieure de la fleur un pistil qui *se* chan-  
ge en un fruit quadrangulaire , oblong& membraneux  
avec une capside, dans laquelle font renfermées des fe-  
mences rondes & plates.

Miller en compte deuxefpeces.

On ne lui attribue aucune vertu médicinale.

BARNA. JonhfOn rend ce mot par *Vas Vitreatum.* Je  
crois qu’il entend un vaiffeau vernissé.

BARNABUS. Ruland explique ce mot, si cela peut s’ap-  
pell.er explication , par *Barnaas. Sal Petrae urinarium ;  
urina salis Petraes acetum acerrimum.*

BARNACLES , *barnaques.* Ces oifeaux qui font extre-  
mement communs dans les parties septentrionales de  
l’Angleterre & de l'Ecosse, ont fourni à Gerard la ma-  
tiere d’une fable extravagante. Cet Auteur prétend  
qu’ils font produits de la coque d’un fruit qui venant à  
tomber dans la mer , s’ouvre & laisse fortir les jeunes  
*barnaques.*

La *barnaque* est un aliment extremement alcalefcent &  
fort fujet à fe corrompre, quelques-uns lui trouvent un  
gout fort agréable.

Je ne fai si la *barnaque* est la même que le *Vidpanser,* ou  
si elle en diffère. Voyez *Vulpans.er.*

BAROMETRUM, *baromètre.* Instrument pour mesu-  
rer la pefanteurde Pair.

BARONES. Sont des petits vers appelles aussi *Nepones*par *Jo amnes Angel eus.*

BAROS, βάρος , *pesanteur.* Hippocrate emploie fouvent  
ce mot pour exprimer une fenfation incommode de pe-  
santeur ou gravité dans quelque partie du corps.

Βαρυς signifie *véhément, violent, aigu ,* ou *pestant,* dans les  
Auteurs qui ont écrit fur la Medecine,

B ARUR AC , *verre.* **RULAND.**

BARYECOIA , Βαρυηκοία, de βαρύς , *émoussé, pestant , &*ἀκύω, *oielr. Difficulté d’olele.*

BARYOCOCCÂLON , est le nom du *stramonium ,  
pommier épineux.* BLANCARD. Voyez *Stramonium.*

BARYPHONIA , de βαρύς, *émousseé, pestant* , &φωνὴ,  
*voix ; difficulté de parler.* BLANCARD.

BARYPICRON , est le nom de *F absinthium latifolium.*RLANCARD.

BAS

BASAAL , est le nom d’tm arbre des Indes, qui croît  
dans les lieux fabloneux, particulierement auprès de  
Cochim II porte des fleurs & des fruits une fois l’an ,  
depuis la première fois qu’il a commencé à produire ,  
jufqu’à fa quinzieme année.

La décoction de fies feuilles dans l’eau avec un peu de  
gingembre fert de gargarifme dans les maux de gorge.  
Ses baies frittes dans du heure donnent un onguent  
dont on frotte le front & les tempes des phrénétiques  
avec beaucoup de fuccès, à ce qu’on dit. Les amandes  
qu’elles renferment tuent les vers. RAY , *H est Plant.*157°.

BASALTES, est une pierre de la couleur & prefque de  
la dureté du fer, ce qui la rend fort mal-aisée à couper.

BASANISMOS, βασανιςμὸς , de βάσανος , *pierre de tou-  
che. Recherche , examen*, ou *esseel* d’une chofe.

B ASC ΑΝΟΝ, βάσκανον *esiajcinaelon.*

*BASELLA, more lie grimpante du Malabar.*

Voici *ses* caracteres.

Sa racine est annuelle. Ses tiges grimpent fort haut & font  
de couleur de pourpre. Ses feuilles font rondes , épaise  
- fes , fucculentes & d’un verd foncé. Des pédicules des  
feuilles fortent des fleurs en épis , qui font mâles & fe-  
melles dans différentes parties de l’épi. Aux fleurs fe-  
melles Euccedent des baies plattes dans chacune desquel-  
les est enfermée une graine fort dure.

BAR 816

Miller en compte trois especes.

Je ne fache point que cette plante ait quelque vertu mé  
dicinale.

BASIATIO, le même *cps’Amplexatio.*

BASILAREOS, est un nom que l'on donne à Iles cunele  
forme.

BASILEION, βασίλειον, Epithete d’un collyre dont  
on trouVe la defcription dans Aétius.

BASILICA VENA; la *veine basilique s* une de celles du  
bras. Voyez *Vena.*

BA S I L 1 C O N , est l’épithete d’un onguent ou cérat,  
dont on trouve la defcription dans Aétius, *Tetrabiblos  
IV. Serm. ^.cap.* 21. & qui diffère peu de celui que l'on  
compose à présent sous ce nom. Quincy s’est trompé  
lorsqu’il en a attribué l’invention à M'esi-lé,

On le prépare de la maniere suivante.

Mêlez ces drogues & donnez-leur la forme d’onguent en  
les faifant fondre, S. A.

Cet onguent a toujours été le même dans tous les Dispen-  
faires, furtout dans ceux de notre College de Londres,  
& on l’emploie pour incarner les plaies. Quelques Chi-  
rurgiens modernes ont cependant commencé à lui en  
fubstituer d’autres qui ne semt pas si siujets à produire  
des fungosités.

*Unguentum B asilicumflavum.* Onguent Basilicon jaune.

Prenez^ *la cire jaune, ydeuaiUe,lroinivre!.*

*delà résine, ° 2*

*térébenthine de Strasbourg -s douze onces,  
huile de lin> trois livres, six onces,*

Faites fondre ces drogues à petit feu.

Etajoutez-y,

*de poix de Bourgogne, trois livres.*

Pour en faire un onguent, S. A.

Cet onguent qui n’étoit en usage dans aucun Dispensaire,  
a pour Auteur une personne très-distinguée, qui paroît  
avoir voulu principalement imiter l’onguent doré de  
Méfué : mais celui-ci est mieux composé, quoiqu’ils fa-  
tisfaffent tous les deux à la même intention. *Nicolaus*a donné, il est vrai, une composition Bous le titre d’iso-  
*guentum Basilicum citrinurn*, que le Dispensaire d’Ausi  
bourg a adoptée , quoique ce ne fiait qu’un mélange  
peu judicieux de drogues de différentes vertus, malgré  
les Eoins que Zwelfer s’est donnés dans *ses Animadver-  
sions* pour en diriger la composition. Tous les Difpen-  
seiires de Londres, excepté le dernier , ont pareille-  
ment retenu de Mésiué un *Unguentum Basilicon malus :*mais comme la composition en est fort embarraffante  
& qu’il n’est d’aucun ufage, nous n’en parlerons point  
ici. QUINCY, *Dispensaire.*

BASILICON , est encore l’épithete que l’on donne à un  
grand nombre de compositions que l’on trouve dans les  
anciens Auteurs. Il signifie *Royal.*

BASILICUM *t basilic.*

*Ocimum Basilicum* , Offic. *Ocimum medium citratum ,*Get. 547. Emac. 673. *Ocimum vulgatius,* C. Β. Pin.  
226. Rai Hist. 1. 547. Tourn. Inst. 204. Boerh. Ind.  
A. I70.RUPP. Flor. Jen. 178. *Ocimum mediumvulga-  
Plus et nigrum s* J. B. 3. 247. Chab. 419. *OmmitmvuIn  
grev.*

8i7 BAS

*gare majas*, Parla Theat. 18. *Basilicum aseu Ocimum 1mediumvulgatiusTTiffi* Oxon. 3. 406.

Plusieurs Auteurs prétendent que le *basiUcon* d’Hippo-  
crate est *ï’ammi,* mais la plante à qui nous donnons  
aujourd’hui ce nom, est tout-à-fait differente.

C’est une plante tendre qui croît à la hauteur d’environ  
un pié. Ses feuilles font fucculentes , arrondies à leurs  
extrémités , posées deux à deux à chaque nœud , por-  
tées fur des pédicules fort longs, femblables à celles de  
la pariétaire, mais plus amples, & peu ou point dente-  
lées à leurs bords. La tige est quarrée, un peu pefante ,  
peu garnie de Veuilles , & porte à fon extrémité des  
fleurs en gueule disposées en épi affez long, de couleur  
blanche, sous chacune desquelles naiffent deux petites  
feuilles vertes. Le calyce est grand, ouvert, & contient  
quatre petites semences noires. Sa racine est petite ,fi-  
breLsse , & périt au premier froid. Les feuilles & les  
fommités ont une odeur de parfum fort agréable, sur-  
tout lorfqu’on les froiffe légerementi On la cultive dans  
les jardins, elle fleurit aux mois de Juillet & d’Août.

*Tebastlicon* est peu d’uflage en Medecine , quoique d’une  
odeur & d’un gout fort agréable.Les anciens en condam-  
noient lùssage, comme étant nuisible à la vue. Schroder  
prétend qu’il évacue le phlegme des poumons,& qu’il  
excite les regles aux femmes.îl entre dans l’eau de bryoi-  
ne composée,ou eau hystérique. MILLER , *Bot. Ossic.*

Selon Hoffman , l’huile que l’on retire du *basilic* par la  
distilation est très-odoriférante, & convient dans les  
maladies de la tête & des nerfs.

BASILIDION. Nom d’un cérat décrit par Galien, &  
recommandé pour la gale.

BASILIS ; nom d’un collyre liquide dont il est fait men-  
tion dans Galien.

BASILISCUS , *basilic* ; serpent très-dangereux , sur  
le compte duquel on débite plusieurs fables extrava-  
gantes. On dit qu’il naît d’un œuf de coq un oifeau  
auquel on a donné le nom de *basilic , &c* qu’on regar-  
de comme l’animal dont le poifon foit le plus dange-  
reux de tous ceux que l’on connoît dans la nature.

En Chymie , on donne le nom de *basilic* au mercure  
fublimé philofophique. On entend encore par-là une  
pierre', que quelques Chymistes disent avoir la vertu ;  
de fixer le mercure , & de le convertir en argent fans  
le fiecours du feu. C’est aussi dans quelques Auteurs le  
nom de la pierre philofophale. La vérole est désignée  
dans Paracelfe par le terme *Basiliscus, basilic.*

BASIOGLOSSUS ; une des têtes de ce mufcle de la  
langue qu’on nomme *Ceratoglossets.* Voyez *Cerato-  
glossus.*

BÂSIS, Βάσις, de βαίνω, *aller.* Le foutien d’une chofe, |  
fa bafe, & furquoi elle est posée ; ou, pour fuivce l'é-  
tymologie, ce qui la porte. C’est pourquoi, Hippocra-  
te appelle dans son traité *de Articulis,* la plante ou le  
dessous du pié, la *base* du pié. On donne aussi le nom  
de *base* à la partie supérieure du cœur , pour la distin-  
guer de la pointe.

La *base* d’une composition médicinale , est l’ingrédient  
qui y entre en plus grande quantité qu’aucun autre; ou  
quelquefois l’ingrédient le plus énergique relativement  
à la maladie.

BASIUM, *baser.* Ce mot ne parole pas plus du ressort  
de la Medecine que d’aucune autre fcience ; cepen-  
dant on en fait quelquefois mention comme d’tme  
voie de communication des maladies contagicufes,  
furtout des maladies vénériennes, lorfqu’il y a ulcere  
aux levres ou aux environs des levres. On a quelques  
exemples de maladies vénériennes communiquées de  
cette maniere.

Le même mot pris au figuré, signifie une teinture de Mars  
& de Venus , ou de cuivre & d’acier , de l’invention  
de Closseus. CasTELLï.

BASSI COLICA; nom d’un médicament dont il est fait  
mention dans Scribonius Largus : il est composé d’aro-  
mates & de miel. Marcellus Empiricus en parle: il en  
**est** aussi question dans Aétius & dans Actuarius.

*Tome IL*

BAT 818

BASURA. Ruland rend ce terme par *femen*, semence.

BAT

ΒΑΤΕΜΑΝΙ *Pectorales guttae s Goutes pectorales de  
Bateman.* Voyez *Balsamum anodynum.*

BATHMIS, Βαθμὶς, *lien , base,fondement.* Hippocrate  
& Galien se sont servis de ce mot pour désigner le sinus  
ou la cavité pratiquée par la nature dans un os pour  
recevoir l’éminence d’un autre os, furtout à l’articula-  
tion de l’humerus & du cubitus.

BATHRON, βάθ-ρον, ou βάθριν, comme on lit dans  
Hippocrate , traité *de Flatibus s base, soutien.* C’est  
en ce Eens que l’Auteur que je viens de citer a dit dans  
le même traité, que l’air est le foutien de la Lune.

BaTHRoN est aussi iynonyme à *Scamnum Hippocratis ;*instrument inventé par cet Ancien pour l’extension  
des membres dans les luxations ou les fractures. Les  
Chirurgiens d’aujourd’hui ne sont aucun ufage de cet-  
te machine : ils lui en ont substitué une plus commode.  
Ceux qui seront curieux de voir une desicription exacte  
du *scamnum* d’Hippocrate, n’ont qu’à recourir siait à  
Scultet, soit à Oribase, *de Machinamentis* , c. 29.

BATHYPICRON » ou *Absinthium latifolium.* Βεαν-  
CARD. Voyez *Abfinthium.*

BATHYS ; espece de fromage qu’on servoit fouvent fur  
la table des personnes distinguées par leurs richesses  
dans Rome. Galien dit que le *Bathys* est le meilleur  
fromage qu’on ait, c’est-à-dire, celui auquel les per-  
sonnes qui l’aiment doivent donner la préférence. *De  
aliment.sacultat.* L. *III. c.* 17.

BATIA , une *retorte.*

BATINON MORON, *Framboise.* BtANCARD.

BATIS, Βατίς, ou *Crithmum* ou *Baticula.* Voyez l’un  
ou l’autre.

BATIS , *Raye,* poisson. Voyez *Rayai*

Hippocrate fait mention de ce poisson, & il recommande  
*sa* langue comme un pessaire convenable dans le cas où  
les regles font trop abondantes.

BATITURA ou BATTITURA. Voyez *Battitura.*BATOS, βάτος , *Ronce cm églantier.*

BATRACHIOIDES ; c’est, felon Blancard , une espe-  
ce *dOgéranium* ou de *ranunculus.*

BATRACHITES; efpece de pierre qui tire sa dénomi-  
nation de βάτραχος, *grenouille* ; de même que la pierre  
appellée *buforntsu* tire la sienne de *base, crapaud.* Je ne  
connois aucun usage en Medecine à cette pierre.

BATRACHIUM ou RANUNCULUS. Voyez *Ra-  
nunculus.*

BATRACHUS, Βάτραχος; tumeur inflammatoire qui  
vient fur la langue , surtout aux enfans. P. Εοινετε ,  
*L. III. c. 26.*

Le *batrachos***,1** dit Aétius, *Tetrab.II. serm.ep.c.* 23. est  
une tumeur qui vient aux parties situées sous la langue,  
mais principalement aux veines.

BATTATAS HISPANICA , *Batates , topinam-  
bours , pommes de terre.*

*Battatas,* Ossic. C. B. Pin. 91. J. B. 2. 790. *Battatas  
planta peregrina, Indica c amote s, amote s, et Aies etiarm  
dicta Clusile* Chab. 259. *Battates Occidentalis Indiae „*Parla Theat. 1383. *Battatas Hispanorum,* Parad.yIy.  
*Convolvulus Indicus Batatas dictus* ,Raii Hist. 1. 728.  
Pluk. Almag. 114. *Convolvulus Indicus s radice tube-  
rosa edidlp cortice rubro Batatas dictus s* Parad. Bat.  
Prod.325. *Indicus Orientalis Inhamaeaseeu Batatas* , S.i-.  
*fartum Peruvianorum s scu Battata ITispanorum* Hlst,  
Oxon. 2. 11. *Battata radice tuberosaosiculentâs fphna-  
chiaefolio, flore albo > fundo purpureo oscmine postsingulos  
flores singulo,* Cat.Jamaic. 53. Hist. 1. 150. *sistrum  
Peruvianum,sive Battatas Hispanorum,* Ger. Emac.  
925. *Jetica}vulgo Bahata*, Pisi 93. *Jetica Brasiliensi-*

-8 Ig B AU

*busy* Marcg. 16. *Kappa-Kelengu,* Hort. Malalu 7. 95.

On mange les racines de cette plante, après les avoir fait  
bouillir ourotirscirlefeu. Elles ont fort bon gout, &  
il y a beaucoup de personnes qui les préferent au pa-  
nais. Lorsqu’elles sont fraîchement tirées de terre, on  
n’a qu’à les broyer, les macérer avec unpeu d’eau , &  
elles fermenteront dlelles-mêmes , & donneront une  
boisson forte, très-ordinaire dans le Bresil.

Cette plante croît sans culture en Newfoundland & dans  
les Ifles circonvoisines. C’est de-là qu’elle fut transe  
plantée & portée d’abord en Espagne, & d’Espagne  
dans toutes les autres contrées de l’Europe. RaY , *Hist.  
Plant.*

BaTTATa VtRGINIANA , Ossic. Parla Theat. *ifrHy Batta-  
ta Virginiana, sive Velginianorum et Pappus,* Ger.  
781. Emac. 927. *Papas Americanum*, J. B. 621. *Pa-  
pas Americanum Pycnocomum, OpanancInsulae Virgi-  
niae radix chunno,* Chab. 523. *Papasfeu Battatas V.ir-  
gstrnanumy* Park.Parad. 517. *Solanum tuberosum escu-  
lentum,* C.B. Pin. 167. Prod. 89.Raii Hist. 1.675. Sy-  
nop.3.265. Hist.Oxon. 3.522. Tourn.Insu I49.Elern.  
Bot. 124. Boerh. Ind. *A.* 2. 67. Rupp. Flor. Jen. 37.  
Buxb. 306. *PatatesdeVirginie.*

Cette plante vient d’elle-même dans la Virginie ; quant à  
nous, nous sommes obligés de la cultiver dans nos jar-  
dins. Elle fleurit dans le mois de Juin & de Juillet.  
On ne *se sert* que de *sa* raçine ; encore ne s’en sert-on  
que dans les cuisines, & jamais dans les boutiques  
d’Apotsucaires oud’Herboristes. Elle paroît avoir les  
mêmes qualités que les *batates* d’Espagne , excepté  
qu’elle est.un peu narcotique. DaLE.

On doit choisir les *topinambours* gras , bien nourris, ten-  
dres , rougeâtres en-dehors, blancs en-dedans, & d’un  
gout approchant de celui de Partichaud.

Ils nourrissent, ils humectent beaucoup, & ils adoucissent  
les acretés de la poitrine. Ils produisent des humeurs  
grossieres, & ils excitent des vents.

Ils contiennent médiocrement d’huile , beaucoup de  
phlegme & d’acide : on en retire aussi un peu de feJ vo-  
latil alcali.

Ils conviennent en tout tems aux jeunes gens bilieux, & à  
ceux en général dont les humeurs semt trop acres & trop  
agitées.

Les *topinambours* sont appelles *poires de terre ,* parce  
qu’ils naissent dans la terre , attachés aux branches de  
la racine qui les porte ; leur origine vient du pays des  
*Topinambours* dans le Bresil. Ils sont ici assez en ssa-ge  
parmi les alimens.

Ils nourrissent beaucoup , & adoucissent les acretés de la  
poitrine par leurs principes huileux & balsamiques,  
propres à s’attacher aux parties qui ont besoin de répa-  
ration, & à embarrasser les sels acres qui picotent la  
poitrine. Ils produisent des humeurs grossieres , &  
ils excitent des vents, parce qu’ils contiennent un suc  
visqueux & épais.

Les *batates* semt très-émollientes , & conséquemment  
bonnes soit pour prévenir, soit pour dissiper les mala-  
âies qui naissent ou qui font accompagnées de la rigi-  
dité ou de la constriction des fibres. C’est un aliment  
très-convenable à ceux qui font beaucoup d’exercice.

BaTTATa CaNADENsIs , Ossic. *Battatas de Canada.* Parla  
1383. Parad. 516. *Flos felis pyramidalis, parvo flore,  
tuberosâ radice , Heliotropium Indicum quorumdam,*Ger. Emac.753. Raii Hist. 1. 335. *Flos solis tuberosus  
Indicus, sive Adenes Canadensis ,* Griil. Virid. Lusitan.  
*Corona solis, parvo flore, tuberosa radice,* Elem. Bot.  
39I.Tourn. Inst. 489. Boerh. Ind. A. 102. *Helian-  
themiim Indicum tuberosum,* C. B. 277. *Helenium In-  
dicum tuberosum,* H. R. P. 85. *Chrysanthemum Indi-  
cum, radice tuberossil* Herm.Hort.Lugd.Bat.I42.Pluk.  
Almag. 99. *Chrysanthemumperenne majas , soliis inte-  
grius Americanum tuberosumMiffi.OxQm* 3.23. *frhrysan-*

Β D Ε 820

*themum Canadenso strumosum s* Florent. Schw. Cat.  
Leyd. 22. *Flos solis Farnesianus, sive aster Peruanus  
tuberosus,* Col. Ecyh. 2. 11. *Flos solis tuberosus aseu flos  
ΐamneifianus,* Aldin. 91. *Tournesol de Canada, Arelchaud  
de Jérufalem.*

On cultive cette plante dans nos potagers , & elles n’est  
employée que dans nos cuisines.

BATTITURA, *batùtures* écailles des métaux qui fie dé-  
tachent de la masse, lorsqu’elle est battue à coup de  
marteaux.

BATCIA ; c’est , selon Blancard , un iynonyme à  
*Pastinaca fylvestris. \**

B A U

BAUDA; vaisseau d’ufage dans la distilation. BULAND.  
BAUHINIA, *Ebérner des montagnes.*

Le Pere Plumier a donné le nom de *bauhinia* à cette plan-  
te, en l'honneur des deux fameux Botanistes, Jean Bau-  
hin & Gaspard Bauhin.

Voici comment on la décrit.

Sa fleur est polypétale anomale, composée de cinq feuiI-  
les, & même d’un plus grand nombre : ces fleurs sont  
toutes rangées d’un côté. Du dedans de la fleur sléleve  
un pistil recourbé, accompagné de plusieurs étami-  
nes de la même forme: cette fleur dégénère en une  
gousse qui renferme des femences femblablespar la for-  
me à de petits reins.

Miller distingue fept especes *dcbauhelrna.*

BAUL, *Urine.* BULAND.

BAURAC , terme Arabe qui signifie *Nitre* ou *Sel* en  
général. R.ULAND. C’est de Baurac qu’on a fait le  
mot *borax.*

B A X

ΒΑΧΑΝΑ; plante Indienne, ainsi caractérisée dans les  
Auteurs.

*Baxana arbor venenata,* J. B. *Arbor fructu venenato, ra-  
dice venenorum antidoto*, C. B.

. A Queyonne proche Ormuz, naît un arbre appelle par  
les habitans circonvoisims de cette Ifle déferte, *Baxana;*On dit que fon fruit fuffoque ceux qui en goutent, en  
quelque petite quantité qu’ils en prennent ; & que si  
l’on demeure un quart-d’heure à l’ombre de l’arbre, on  
ressent le même effet : mais je regarde tout cela comme  
des fables, d’autant plus volontiers, que la racine, les  
feuilles & le fruit du même arbre paffent dans d’autres  
contrées pour un antidote à toutes fortes de poisons.,  
RaY , *Hist. Plant.*

B D A

B D A L SIS , Βδάλσις, de βδάλλω, *sucer s téter s* l’ac-  
tion de sucer, de téter.

Β D E

BDELLA, βδέλλα *isangfue.* Hippocrate dans le second  
Livre des *Prorrhet.* parle de la *sangsue,* ou de la *bdella*comme d’une maniere de saigner dafis la gorge : mais  
il est difficile de concevoir comment on peut appliquer  
une *sangsue* dans cet endroit ; c’est ce qui a donné lieu  
à quelques Interpretes de cet ancien Medecin , de ren-  
dre l’endroit où il est question de *bdella,* d’une façon  
différente; & d’entendre par ce mot une veine vari-  
queuse ; ce qu’il signifie évidemment dans Diofcoride.'  
Mais Galien n’est point de cet avis ; il entend par  
*bdella* une *sangsue* ; & il dit qu’il est question dans  
Hippocrate d’une *fangfue* qui se seroit insérée forte-  
ment dans la gorge , où elle *se* feroit enfuite atta-  
chée.

S’il arrivoit qu’on avalât une *fangfue ,* les Auteurs pré-  
tendent que cet accident auroit des suites fâcheufes.  
Dans ce cas, Celte ordonne de boire du vinaigre avec

Su B DE

' duEel, par forme d’antidote. CeLse, *Lib.* V. *cdp.*27.

On conjecturera qu’un malade a avalé une*fangsae Ί* lorse  
qu’il fentira à I’orifice de l’estomac qu’il est mordu &  
stucé. Si la *sangsue* s’étoit arrêtée dans le gosier, il ne  
manqueroit pas de cracher un sang rouge & fleuri.  
Pour détacher cet animal & le faire sortir, on fe fervira  
de saumure,defuc Cyrénéen,de feuilles de silphium ou  
de betes, avec du vinaigre , ou de neige dissoute dans  
*le posca ( le posca* est un mélange d’eau & de vinaigre : )  
on ordonnera encore un gargarisine d’eau & de nitre ,  
ou de vinaigre &’ de vitriol. On parviendroit encore  
à faire fortir une *sangsue* qui fe feroit attachée au fond  
du gosier , en lassant mettre le malade dans de Peau  
chaude jusqu’au cou , & en lui faisant tenir la bouche  
pleine d’eau froide : car il est naturel que cet animal  
qui fentira la chaleur, *se* jette dans l’eau fraîche où  
il a coutume de vivre. Il y en a qui ordonnent à ceux  
qui auront eu le malheur d’avaler une *sangsue ,* de  
prendre des punaifes ( κόρεις ; ) remede, dit Galien,  
auquel je n’ai jamais été dans le cas d’avoir recours ;  
car l’ail m’a toujours réussi. PaUL Εοινετε , *Liv. V.  
c.* 36.

Je ne sai si Paul Eginete entend par κόρεις , des punai-  
*fes, cimices,* comme l’a traduit Cornarius ; ou une  
espece d’hypericum que Diofcoride appelle κόρις.  
Voyez *Hirudo.*

BDELLERUM , fynonyme à *hyrudo ,* fangsue , felon  
Johnfon.

BDELLIUM, Offic. Park. Theat. 1571. C. B. Pin.  
503. J. B. 1. 317. Chah. 73. Mont. Èxot. 11. *Bdel-  
lium omnium auctorum*, Raii Hist. 2. 1844. *Bdellium  
gummi,* Ind. Med. 18. *Bdellium gomme.*

Le *bdellium* que les uns appellent aussi *madelcon* & d’au-  
tres *bolchus,* est la larme d’un arbre qui croît en Tur-  
quie.

On reconnoîtra qu’il est bon aux marques sulcantes. Il  
doit être amer au gout,transparent,gras dans sia contex-  
ture intérieure, facile à amollir; purgé décrasse &de  
nature étrangère ; rendant une odeur qui approche de  
celle de *s unguis odoratus,* lorsqu’on le brûle.

Il y a une autre forte de *bdellium.* Cette Porte est noire ,  
& chargée de crasse, elle a le grain gros & elle est en  
masse. On l’apporte de l’Inde.

On distingue encore une troisieme espece , sieche , rési-  
ncuse, de couleur de plomb ; elle vient de *Petras 8e*elle ne le cede en rien pour l’énergie au meilleur *bdel-  
lium.*

Le *bdellium* peut s’adultérer avec de la gomme ordinaire.  
Ce que l’on pourra connoître aisément ; car dans le cas  
d’altération, il n’aura ni cette amertume au gout, ni  
cette odeur qu’on aura remarquée au *bdellium* pur &  
vrai.

Cette gomme échauffe, amollit, & réfout les duretés ,  
les tumeurs à la gorge ; elle est bonne dans Phydro-  
celle, en la délayant avec de la sialive d’un homme à  
jeun. Si l’on s’en siert en pessaire ou en fumigation,  
elle relâchera les vaisseaux de la matrice , hâtera l’ac-  
couchement & facilitera l’expulsion des vuidanges.  
Prife en boisson, elle diflbudra la pierre & provoquera  
les urines. On l’ordonnera avec fuccès dans les toux,  
& dans les cas où le malade aurait été mordu ou pi-  
qué par des animaux Vénéneux. Elle est bonne dans les  
ruptures, les spasines , les conVulsions , les pleurésies ,  
& les flatulences errantes. C’est un ingrédient mer-  
veilleux dans les malagsnes composés pour la rigidi-  
dité, les duretés, & la nodosité des nerfs. Alors il faut  
la broyer & la paîtrir aVec de Peau chaude ou du vin.  
**DIOSCORIDE ,** *Lib. I. cap.* 80.

Les Arabes donnent au *bdellium* le nom *dc mokel,* &non  
celui de *molechil,* comme on lit dans la Traduction de  
Serapion, à laquelle tout le monde s’en rapporte. Per-  
fonne n’ignore que c’est une gomme qui vient d’un  
arbre odoriférant, qui croît aux Indes ou dans l’Ara-

BD Ê 821

oie. Les Arabes donnent encore le nom de *mokel* âü  
fruit d’une espece particuliete de palmier. Ils ont donc  
deux fortes de *mokel.* Serapion a traité de l’une & de  
l’autre, dans deux chapitres différens. Quant à Ανΐ-  
cenne, il confond le *mokel* gomme, & le *mokel* fruit;  
il n’en fait qu’un chapitre , quoiqu’ils filaient peut-  
être de commun que la dénomination. Pour les distin-  
guer, les Arabes nomment l’un *mokel de la Mecque, &*l’âutre *mokil de Judée.*

Brassavolus, dont l’autorité n’est fuspecte à perfortne ;  
s’est toutefois trompé , lorfqu’il a dit qu’Avicenne  
avoit distingué le *bdellium* des Anciens eh Judaïque, .  
& en Arabique. Cet Auteur, je veux dire , Avicenne,  
distingue le *bdellium* Judaïque qui est une gomme, du  
*bdellium* de la Mecque, qui est le fruit d’un arbre, il  
distribue le premier en deux fortes, l’tme qu’il appelle  
*bdellium* d’Êsilavonie, & l’autre *bdellium* d’Arabie ,  
laissant à toutes les deux Pépithete de Judaïque , pouf  
faird^Biscerner le *bdellium* gomme, du *bdellium* fruit ;  
c’est par la même raifon.que les Anciens ont donné le  
surnom de Syriennes à plusieurs plantes Indiennes, &  
Arabiques, ils n’avolent en cela d’autre fondement  
que l’importation de ces plantes de l’Arabie & de l'In-  
de dans la Syrie.

Marcellus Empiricus a dit des simples exotiques, & aro-  
matiques dont on fait ufage dans la Medecine :

*Addx et aromaticas species, quas mittit eous  
Vel quae Judaicis fragrant bene condita capsis.*

«Ajoutez les simples aromatiques que l’Orient noüs  
« envoie , ou les plantes dont les Juifs entretiennent  
«l’odeur en les enfermant dans des boîtes. » Le mot  
Judaïque est pris ici pour Syrien; cardans les Geogra-  
phes Grecs, la Judée est designée par Συρία Παλαιστίνη,  
*Syria Palaestina.* Ces simples étoient dits Indiens du  
nom de la contrée où ils croissaient, & Syriens ou  
Judaïques du nom de l’endroit où on en faifoit com-  
merce; ainsi le *bdellium* Judaïque est le même que le  
Syrien. Il y en avoit de deux fortes, l’Indien & l’Ara-  
bique. 11 paroît qu’Avicenne a pensé que le *bdellium*Judaïque étoit différent de l’Arabique, & du Sclavo-  
nien ; car on lit dans Ees Ouvrages qu’outre le *bdellium*Judaïque, il y avoit encore le *bdellium* Sclavonien,  
& l’Arabique. Dioscoride est tombé dans une erreur  
toute semblable, en distinguant mal-à-propos le nard  
Syrien, du nard Indien ; il y a toute apparence que cet  
Auteur reconnoissoit aussi trois fartes de *bdellium %*quoiqu’il en ait parlé d’une maniere assez obscure.  
«Nous avons, dit-il, la larme d’un arbre Sarrazin,  
« c’est-à-dire , Arabique ; cette larme est transtparente,  
« & semblable à de la colle de bœuf: » Il ajoute «qu’il  
« y a aussi une autre substance de la même eEpece , à  
« l’exception qu’elle est grossiere, & chargée de par-  
« iles hétérogenes, qui vient des Indes en morceaux. »  
Enfin, il en distingue une troisieme fiorte, sieche, rési-  
neusie, noirâtre, ὑπὸπέλιον, qu’on apportoit de Petra.  
On pourroit soupçonner Avicenne d’entendre par le  
*bdellium* Judaïque, le *bdellium* de Petra ; car Pline ,  
où cet Auteur a vraissemblablement puisé tout ee qu’il  
a dit de cette drogue, prend quelquefois *TPansiov,* pour  
*Judaeum,* & fait mention de *Petraea Judaeas* & Stepha-  
nus fait de Petra , d’où vient le nom *d’Arabia Petraeas*une ville de la troisieme Palestine , qui étuit assuré-  
ment la Judée. Avicenne parle dans un autre endroit  
d’un *bdellium* de couleur cendrée , qui est, felon toute  
apparence, le même que le *bdellium* de Petra de DioP-  
coride , otl que celui que cet Auteur appelle ὑπὸπέλιον,  
*hypopelium :* car le *bdellium* Indien est noir ; au lieu que’  
l’Arabique est de couleur des ongles humains , ou de  
la couleur d’une cire trassparente.

Tous les Auteurs Grecs depuis Diofcoride n’ont tecon-  
nu que deux sortes de *bdellium 1* savoir, pour me servir  
de leurs termes le Σκυθικὸν & ΙἈ’ραίικὸν ; le Scythieil &  
l’Arabique, ainsi parlent Galien , Aétius, Paul Egi-  
nete, & les autres ; quant au Scythien, je remarque

E f f ij

823 B D E

qu’ils en donnent la même description que celle que  
Dioscoride a donnée de l'Indien ; d’où il s’ensilit que  
leur Σκυθικὸν, est le même que Ρΐνδικὸν de Dioscoride,  
il faut entendre par le *bdellium* Σκυθικὸν celui qui ve-  
noit de PIndo-Scythie, ou de la Scythie Méridionale  
située à l’embouchure de l’Indus ; on lit dans l’Au-  
teur du *Periplus,* que le *bdellium* vient de ces con-  
trées.

PuifqssAvicenne & Serapion mettent de Ta différence  
entre le *bdellitim* Judaïque , ( dont l’Arabique est une  
sorte, ) & le *bdellium* de la Mecque, qu’ils convien-  
nent être le fruit d’un Arbre; & puifque la Mecque est  
en Arabie, comme tout le monde fait , il est démon-  
tré qu’il y a deux fartes de *bdellium* Arabique , l’un  
gomme & l’autre fruit. Avicenne lui-même fait men-  
tion dans le même chapitre d’un *bdellium* de la Mec-  
que , qu’il dit être le même que le *bdellium* Judaïque,  
& n’être point le fruit d’un arbre, ce qui donne à pen-  
fer que ce dernier *bdellium* étoit le même qtfe Celui  
que Diofcoride dit être apporté de Petra ; car le sien-  
timent général des Auteurs, est que la Mecque des  
Modernes est la même Ville, que celle de Petra des  
Anciens ; c’étoit jadis un entrepôt très-fameux des  
Marchandises Indiennes, & Arabiques qui y venoient  
d’Albus Vicus , Port du Golfe Arabique. Peut-être  
même que le *bdellium* Indien ne diffère point de celui  
que Diofcoride appelle *bdellium* de Petra ; du moins  
il est constant que les Grecs qui ont écrit depuis Diosc  
coride Pentendoient ainsi , & ne distinguoient que  
deux especes de *bdellium,* l’Arabique & l'Indien, au-  
quel ils donnent aussi le nom de Scythien ; l’Arabi-  
que passent pour le meilleur, & l’Indien qu’on appor-  
toit de Petra l’entrepôt des marchandises Arabiques,  
lui étoit fort inférieur en qualité. Quoi qu’il en foit,  
je ne puis nier qu’on ne puisse inférer de la maniere  
dont Diofcoride a parlé du *bdellium ,* qu’il en distin-  
guoit de trois sortes. Quant à Pline , il en comptoit  
beaucoup davantage , il a parlé du *bdellium* Babylo-  
nien, Mede, & Bactrien.

Quant au terme βδέλλιον, *bdellium^* il est dérivé de l’Hé-  
brcu Γ0Ί2 , *Bedolach ;* car *bdellium* est le diminutif,  
*& bdella* le primitif. Démocrate, dans fies notes sisr  
l’Auteur du *Periplus* , l’appelle βδέλλην. Marcellus  
Empiricus, *bedella.*

*Crocon atque bedellam.*

Je n’ignore point que la plupart des Commentateurs Juifs  
entendent par le *bedolach* Arabique , une perle :mais  
je sai aussi que quelques Anciens ont désigné par ce  
mot une épice, ce qui ne comporte aucun doute ; car  
les Grecs dériveront du *bedolach* des Hébreux, leur  
μεδαλκὸς , & leur μαδαλκὸς, qui signifient *bdellium i*car le μ & le β font souvent pris l’un pour l’autre, &  
la différence de sim qui *se* trouve entre βέδελλα & με-  
δαλκὸς ne doit point empêcher de croire que ces mots  
viennent l’un & l’autre du mot *bedolach ,* surtout,  
quand on vient à considérer qu’ils ont l’un & l’autre la  
même signification. Aussi trouvons-nous dans plusieurs  
Auteurs , que *VAgallochon* des Grecs vient de btnhln  
*VAhaloth* des Hébreux ; d’où par contraction d’autres  
on fait *Aloth* , & ont dérivé *d’Aloth-,* le mot *Aloe.* La  
contrée, d’Havilach, ΓἐνΓΤΊ ou de ChaVÎlaoù croît le  
*bedolach.* Gen. cap. 2.5t. 11. peut êtreprife pour l’Inde  
avec autant de vraifemblance que pour l’Arabie. Tout  
ce que l’Auteur facré en dit convient également à l’une,  
& à l’autre contrée ; car l’or ou l’onyx viennent de l'In-  
de, ainsi que de l’Arabie ; d’ailleurs , l’Auteur dtl *Pé-  
riplus,* parle fréquemment de Ροἐνυκίνη λ/θία , qu’il dit  
venir de l’Inde. ίεβἈυιλὰιοι *(Evilaei)* Peuples de l’In-  
de d'étoient pas éloignés de la contrée d’Havila. Epi-  
phanius leur donne aussi le nom *d’Evilaei.* L’ancienne  
Périegesis, ou l’ancien Itineraire du monde, fait men-  
tion des Evilites ( *Evilitae,* ) L’Inde produit aussi le  
*bdellium,* c’est-à-dire le *bedolach*; mais il faut conve-  
nir que ce qui est dit de la contrée, où la Genefe fait

B D E 824  
croître le *bedolach-,* convient beaucoup plus parfaite-  
ment à l’Arabie ; il est beaucoup plus naturel d’enten-  
dre l’Arabie par Chavila que l'Inde ; car l’or le plus  
pur vient de cette premiere contrée, & l’on y trouVe  
un Peuple χαυλόται *(Chaulotae)* ou, felon Eratosthe-  
ne χαυλοτάΐοι ( *Chaulotaei.* ) Le *bdellium* le plus pur est  
celui d’Arabie, il est tranfparent & de la couleur de la  
cire. « Ifodore dit que le *bedella* est un arbre qui croît  
a dans l’Inde, & dans l’Arabie ; que la larme de celui  
« qui croît dans l’Inde , est légere , graffe, semblable  
« dans toute fa substance à de la cire, & la meilleure ;  
« au lieu que la larme de celui qui croît dans l’Inde,  
« est noire , grossiere, chargée de parties hétérogenes ,  
a & en morceaux plus gros. » On lit dans AVicenne  
que le *bdellium* Arabique est rouge, & que les An-  
ciens n’en ont rien dit ; peut-être entend-t-il par rou-  
ge , la couleur de cire. Βδέλλιον τὸ ἈραΟκὸν διαυγές τὸ  
ξανθόν. « Le *bdellium* Arabique est transparent &  
« jaune. » AETIUs, *Lib. III.*

Il est évident, par ce que nous venons de dire, que le  
*bdellium* des Anciens étoit cette estpece de gomme que  
les Portugais appellent aujourd’hui *Gum anime.* C’est  
la larme d’un arbre , elle est blanchâtre , résineuse,  
transparente, à peu près de la couleur de l’encens en  
grains, mais un peu plus grosse , & de la couleur de la  
cire dans *sa* substance intérieure; le *bdellium* Oriental  
ou l’Indien est ὰδρόβαλον, ( *hadrobolum* ) en gros mor-  
ceaux. S a l m a s 1 U s, *de Homonym. Hyl. Iatric\*  
cap.* 109.

Le *bdellium* est une gomme d’un brun rougeâtre , plus  
foncé que celui de la myrrhe, & d’une consistance plus  
compacte & plus ténace; il fe diffout difficilement dans  
quelque liqueur que ce foit ; il rend une odeur à peu  
près femblable à celle de la myrrhe, mais un peu moins  
agréable, il est amer & chaud au gout. Le meilleur est  
celui qui vient de l’Inde & de la Turquie; il y en a  
d’une autre sorte qu’on nous apporte de Guinée. Sa  
couleur est plus blanche , il est en morceaux gros &  
ronds, il rend peu d’odeur & il est moins estimé ; l’ar-  
bre qui produit cette gomme nous estprestque inconnu.  
Ce que nous en avons de plus certain , c’est qu’il est  
épineux & que *sa* feuille approche de celle du chêne.

Cette gomme est chaude & dessicative ; elle est bonne  
dans les toux & dans les abfcès aux poumons ; elle pro-  
voque les urines & les regles , & elle hâte l’accouche-  
ment & lafortie de l’arriere-faix; on l’emploie à l’ex-  
térieur dans les emplâtres réfolutives & difcussives.  
**MILLER ,** *Bot. Offe*

Geoffroy dit qu’il est certain qu’il nous vient de PAhyssi-  
nie les deux efpeces de *bdellium.*

Il y en a qui penfent que le *bdellium* des anciens n’est au-  
tre chofe que la gomme animé des modernes.

Pline dit, H. N. *Lib. XII. cap.* 9. que l’arbre qui pro-  
duit le *bdellium* est épineux, noir & de la hauteur de  
l’olivier; que fes feuilles font toujours vertes & à peu  
près femblables à celles du chêne ; que la meilleu-  
re espece de cette gomme est pure,' jaunâtre, amere au  
gout, fort agréable à l’odorat & transparente, quand  
elle est broyée; qu’elle est graffe , combustible, qu’el-  
le se fond promptement & qu’elle s’enflammeavec fa-  
cilité ; celle qui est noire, impure, n’est bonne à rien.  
Voyez *Jo. Jacob. IVecker. Aneld. Spec. Lib. I. Sect.* 17.  
Galien donne *a\i bdellium lus* épithetes d’Arabique &  
de Scythien; Pline celle de Bactrien, *Lib. VI. cap.* 16.  
*& Lib.* C. Celfe l’appelle aussi, *Lib. VII. cap.* 4. Bac-  
trien, foit qu’il dérive ce nom de la contrée d’où iI  
naît, de la Bactriane, soit de la riviere Bactrium qui  
n’est pas éloignée de la Judée; il y en a qui penfent que  
*lu bdellium 8e* la myrrhe Eont produites par le même ar-  
bre , & qu’il n’y a aucune différence entre ces deux  
drogues. Monard prétend que le. *bdellium* est la vraie  
gomme animé. Voyez *Matelelolc, Comment, un Lib. I.  
Dioscor. cap. yo. Ruel. Lib. I. cap. yy. Ol. JVorm. Mu-  
seum. Lib. II. cap.* 1 5. et 23. *Joan. Dan. Mylel Antida-  
tai. Med. Chymic. Reform. Lib. II. cap, o. Georg. âTur-  
re. de Hist. Plant. Lib. I. cap.* 81. *Paul. Amman. Ma'*

825 BEC

*nuduc. ad Mater. Med.p.* 128. Le *bdelelum'ciït* chaud,  
confortatif, adoucissant, absorbant, dsscussif & apéri-  
tif. Pris intérieurement il nettoie la poitrine d’hu-  
imeLIrs acres. Il soulage dans les totix , il purge les  
reins, il déterge les ulceres des poumons , il proVo-  
que les urines & entraîne la pierre & les graVlers, Ga-  
lien, S. 6. *desimpl. Med. Lac.* Il arrête le flux immodé-  
ré des regles & des hémorrhoïdes. J’avertis que llusa-  
ge intérieur en est rare. Extérieurement il adoucit, ré-  
sout & mûrit toutes les especes d’enflures & d’absicès ;  
il guérit les blessures récentes & les arteres offensées.  
Nos Apothlquaires le sont entrer dans un grand nom-  
bre d’emplâtres , & d’ongüens adoucissans & discussifs.  
C’est aussi un des ingrédiens du *mithridate,* de Pcwz-  
*plast.* de mélilot, de *Femplast.* Apostol. de Mesi de  
*ï’emplast. Ceron. de Nicolas Alexand.* de *ï’emplast»  
stypelque Croll.* de *Vemplast. diaphoret. Mynz.* du cé-  
*rat ammoniac,* de Forest. du cérat matricaire ou *de  
Galbano August.* de l’onguent des Apôt. d’Avicenne.  
BaRTHGL. ZoRN. *Botanolyg.*

BDELLOS, Βδέλλος, l’odeur d’une lampe mal éteinte.  
Il signifie aussi un vent lâché par l’anlls, d’où l’on a  
sait le mot

BDELYGMIA , Βδελυγμίη on βδελυγμία, ουβδελυρίη ,  
odeur désagréable, fétide & capable de caufer des nau-  
sées, ou comme on dit communément, de faire sou-  
lever le cœur , telle est quelquefois celle des excré-  
mens grossiers & de certains ulceres.

BEC

BECABUNGA ou ANAGALLIS AQUATICA.  
Voyez *Anagallts aquatica.*

BECHICA, βηκικὰ, de βὴξ , *toux s* on donne ce nom à  
tous les remedes indiqués dans la *toux* , mais furtout  
à différentes efpeces de trochifques dont on trouve la  
composition dans tous les Compilateurs de Pharma-  
copées, *Beelelque* est fynonyme à pectoral.

*Trochifques bechiques blancs ou tablettes pectorales blan-  
ches de la Pharmacopée de notre Collége de Londres,*

Prenez *sucre fin , une livre,*

*sucre candi blanc, demi-livre,  
raciste d’iris de Florence , demi-once \*  
racine de réglisse asix dragmes ,  
empois, une once et dernier*

Faites de petites tablettes avec une quantité fuffifante de  
mucilage de gomme adraganth difl'oute dans Peau rofe.

Dans l’occasion on peut y ajouter

*de l’ambre gris, quatre grains,  
du muse trois grains.*

**La** composition de ces tablettes fe trouve dans les ancien-  
nes Pharmacopées, telle que nous la venons de don-  
ner seins la moindre altération. On s’en sert affez com-  
munément dans les toux & dans les rhumes. 11 y en a  
qui y ajoutent l’ambre gris & le muse ; ce qui les rend  
propres à adoucir l’haleine : mais pour en parler avec  
sincérité, il ne faut pas attendre grand effet de ces ta-  
blettes ; & si l’on en ufe, ce ne doit être que par plaisir.

La Pharmacopée d’Edimbourg les composie d’une ma-  
niere un peu différente.

*Tablettes pectorales blanches s de Qelncy.*

B È G §2^

Faites une pâte des semences.

Ajoutez-y les poudres.

Donnez au tout une consistance convenable avec le mu-  
cilage de gomme adraganth & l’eau rosie, & faites des  
tablettes.

Cette composition de Quincy est préférable à celle qu’on  
trouve fous le même nom dans la Pharmacopée de no-  
tre Collége de Londres : mais je crois qu’elle seroit  
encore plus parfaite si l’on fubstituoit les amandes dou-  
ces aux pignons. Au reste elle est tirée de la Phârma-  
copée Royale de Zwelffer, qui donne à ces tablettes  
une couleur rouge , en ajoutant aux ingrédiens précé-  
dons deux onces de bol. Ce qui fait un tout affez bon  
dans les ardeurs d’estomac, & un rcmede aussi bon, si-  
non meilleur que tous ceux que les Charlatans distri-  
bucnt fur nos places publiques ou font placarder aux  
coins de nos rues avec de si grands éloges.

*Trochifques bechiques noirs ou tablettes pectorales noires i  
de la Pharmacopée dx notre Collége de Londres.*

Faites-en des tablettes avec une quantité fuffifante de mu-  
cilage de graine de coin & d’eau rofe. S. A.

Ces trochisques sirnt surchargés dans la Pharmacopée  
d’Ausbourg de beaucoup d’autres ingrédiens : mais ils  
scmt décrits dans celle de notre Collége, comme nous  
avons fait ici, & on y attribue cette composition à Rha-  
zes. On trouve dans la Pharmacopée d’Ausbourg plu-  
sieurs autres compositions destinées aux mêmes ufages:  
mais elles ne font pas affez connues pour en faire men-  
tion ici, & les conferver dans la pratique. Au reste ,  
nous aVons des remedes beaucoup plus efficaces que ces  
trochiEques contre la toux causée par des humeurs  
acres : mais ils ne sont pas si agréables à prendre. Il y  
en a qui *se* servent de la gomme adraganth réduite en  
poudre, mais cette poudre est très-désiagréable au gout  
& n’adoucira pas tant que si on la délayoit avec de l’eaü  
rosie affez pour en faire une pâte avec les amandes dou-  
ces, auxquelles on ajouteroit les autres ingrédiens.

La composition de ces trochifques n’est pas dans la Phat-  
macopée d’Edimbourg, telle que nous la venons de  
donner; elle ordonne de prendre ,

Quincy donne un trochisque S0US le même titre, dont  
voici la préparation.

Prenez *des quatre grandessemencesfroides écossées) de ch a-’  
cune deux onces,  
de graine de pavot blanc s une once.*

Mettez le tout dans un mortier de marbre, & versez des-.  
Eus une suffisante quantité de jus de réglisse dé-  
layé avec de l’eau roEe, & de la consistance d’uri  
sirop.

Faites du tout une pulpe doucë.

Passez par un tamis, après avoir ajouté quatre ou cinq offa

827 B E H

ces de plus de pulpe de réglisse.

A joutez de *storax disseus et paisse, une once ,  
de poudre d’iris, trois onces s  
de graine d’anis, Ί i i*

*desumiu* J *dr chacune me once,*

*de sucre fin, deux livres et demie.*

Faites du tout une pâte.

Cette composition est aussi tirée de Zwelfer, elle est in-  
finiment supérieure à celle de la Pharmacopée de no-  
treCollége de Londres. On aura dans ces tablettes un  
pectoral excellent dans toutes les toux,quelles qu’elles  
Foient, & dont on pourra tsser à discrétion.

BECHION ou TUSSILAGO, *Tusselage, pas d’âne.*On a donné ce nom à cette plante, parce qu’on la croit  
bonne pour la toux.

BECIOIS, βηκίοις ou βηκείοις ; Galien rend ce mot par  
προβατίοις, *brebis.*

BECUIBA NUX , espece de noix brune qui est fort  
commune au Brésil. Elle est de la grosseur d’une noix  
mufcade ; elle est composée d’une amande huileufe  
renfermée dans une coquille lignetlfe. On met cette  
amande au rang des balsamiques & on l’emploie dans  
les paralysies & les rhumatifmes.

B E D

BEDEGUA, c’est dans les Auteurs Arabes le nomd’u-  
ne efpece de chardon. RaY , *Hist. Plant.*

Blancard dit que *bedegua* est synonyme à *spina alba.*

BEDEGUAR , c’est le nom que quelques Auteurs qui  
ont écrit sur lamatiere médicale donnent aux excroif-  
fances spongieuEes du rosier siauvage. On dit que les  
cendres du *bedeguar* font bonnes dans la gravelle &  
dans la dyfurie & qu’elles disposent ceux qui en met-  
tent sous leur oreiller, à dormir. RaY, *Hist. PI.* DaLE.

**BEE**

BEENEL , Arbrisseau toujours verd qui croît dans le  
Malabar.

On fait avec la racine de cet arbrisseau bouillie dans l’hui-  
le defefame, un Uniment qui passe pour être bon dans  
les maux de tête & dans les douleurs invétérées des  
membres.

BEESHA , espece de *bambit* qui croît dans le Malabar;  
on fe sert de fa décoction dans la suppression des re-  
gles, & on en fait un gargarifme dans les érosions des  
gencives & dans les maux de dents.

B E G

BEGMA, βύγμα, de βα'ξ, *toux.* Ce mot signifie dans  
Hippocrate , & la toux & les crachats qui l’accompa-  
gnent.

BÈGUILL; fruit de la grosseur d’une pomme avec une  
écorce rude & noueufe , dans laquelle est renfermée  
une pulpe femblable au fruit de l’arbousier. RaY ,  
*Hist. Plant.*

B E H

BEHEM. La racine de *behem,* telle qu’elle nous est en-  
voyée par les Arabes, a jetté nos Auteurs dans une er-  
reur considérable par fon homonymie ou fa dénomina-  
tion commune avec l’hermodacte. On a fait très-mal à  
propos le *been & ben* fynonyme au *balanus Myrepsica.*Le nom de cette racine en Arabe est *behem 8e albehem.*Les Grecs prononcent πεχἐμ, (pccûcw) parce qu’ils ren-  
dent le *he* des Arabes parxlq comme dans ταααρκενδι,  
pour *tamarhmdi.* C’est pourquoi nous lisons dans Cha-  
rito & les autres Medecins des derniers siecles, πεκἐμ,  
λευκὸν & ἐρυθρὸν, a *bechem* rouge & blanc ; » ce qu’il  
faut entendre du *behem* Arabique, dont il y a deux for-

B E Η 828

tes, le *behem* blanc & le *behem* rouge. Aussi AVicenne  
qui en a traité , met-il au titre de fon Ouvrage, ce mot  
au nombre duel *behemen.* Cet Auteur comprend les  
deux eEpeces Eous la description suivante. « Ce font,  
« dit-il, des parties ligneuses de racines séchées, ra-  
« cornies, resserrées & ridées, & il y en a de deux ef.  
« peces , l’une blanche & l’autre rouge. » Les Au-  
teurs Grecs des derniers siecles ont aussi distingués deux  
esipeces d’hermodacte , le blanc & le rouge, & il leur  
arrive presique toujours de désigner par ce nom le *be-  
hem* arabique, quoique les Arabes entendent par her-  
modactes , t'oute autre .chofe que le *behem.* Fuchsius  
nous assure que Myrepsie dans S011 Antidote , διὰ μαρ-  
γαριτῶν *Galeni,* s’est exprimé dans un manusicrit Grec  
de la maniere suivante : Μπεἐμ *dsuet* ῥύμπιε τὰ ἐπιλεγὸ-  
μενα ὸιμαι ἐρμοδάκτυλα μακρά. Nous liEons encore dans  
un manuEcrit de la Bibliotheque du Roi, Eur cet en-  
droit , ὰρμοδακτύλου λευκῦ καὶ ἐρυθρῶ. Cet ancien manuse  
crit substitue partout , ἀρμοδάκταλον ὰ ἐρμοδάκταλον.  
On trouve encore dans un ancien Lexicon Grec , Ara-  
be , μπουσαίταν καὶ μάκας τὸ ἐρμοδάκταλον, passage dans  
lequel μπουσαίταν est dit pour βουσαίδαν, ou *povlrlc bu-  
zidan o\x buzaidan* des Arabes. Or Avicenne nousap-  
prend que le *buzaidan* est une drogue Indienne ligneu-  
*se,* douée des mêmes vertus que les deux especes de *be-  
hem.* Ce bois, dit-il , a coutume d’être adultéré avec  
une autre espece qu’on appelle *alhaba de Barbarie ;*c’est une racine qu’on apporte d’Afrique, contrée que  
les Arabes appelloient Barbarie, *Barbaria,* nom qu’el-  
le porte encore aujourd’hui. Avicenne dit encore dans  
ce chapitre où il traite particulierement de *ccchabe al-  
berberi,* c’est-à-dire, du *chabé* de Barbarie ou d’Afri-  
que, que c’est quelque chofe d’assez femblable à l’her-  
modacte qu’on apporte d’Afrique, & avec lequel l'her-  
modacte est adultéré; ensorte que le *chabé,* cette ra-  
cine Africaine fervoit à adultérer également le *buzi~  
dan 8e* l'hermodacte, & que le *buzidan* avoit les mê-  
mes vertus que le *behem* ; il n’y avoit donc guere de  
différence entre l’hermodacte & les racines de *behem,*puifque la même chofeferVoit à adultérer l'hermodac-  
te & le *buzidan,* qui étoit sort femblable au *behem,* il  
n’est donc pas étonnant que les derniers Grecs aient  
fubstitué le nom d’hermodacte à celui de *behem.*

Hermodacte en Arabe *se* rend par *alsurengian,* mot dont  
nous allons développer la signification, *Surengian* n’est  
pas exactement iynonyme à *Fhermodactulon* des Grecs.  
Mais ce dernier est la fleur de la plante que les Arabes  
appellent*surengian.* C’est un point que nous siommes en  
état de constater par l'autorité d’Avicenne, qui appel-  
le cette fleur *Afaba Hermes ,* c’est-à-dire , doigts de  
Mercure, ce qui reVÎent parfaitement au mot Grec  
*hermodactulon s* il ajoute positivement que *i’asaba Her-  
mes* est la fleur du*surengian,* & qu’elle en a les vertus.  
C’est-à-dire, que le*surengian* est la plante & que l’her-  
modacte est la fleur. On lit dans le même Auteur que  
le *surengian* est la racine d’une plante qui porte des  
fleurs blanches & de couleur de citron.

Paul Eginete est le premier des Grecs que je fache avoir  
fait mention de *Fhermodactulon ,* & il n’en dit autre  
chofe, sinon qu’il est d’une efficacité particuliere dans  
les douleurs des jointures , lorsique l’humeur est fluide.  
Cet Auteur entend par *hermodactulon* cette esipece d’é-  
*pherneron* qui n’est point vénéneusie, dont Diosicoridea  
dit qu’elle résiout les enflures, & les Arabes qu’elle di-  
minue les douleurs de la goute , si on en frotte les par-  
ties affectées. Voilà ce que c’est que leur hermodacte  
blanc, auquel ils donnent aussi le nom de*surengian t*mais comme ce nom est parmi eux commun à deux  
plantes, l’homonymie a donné lieu à des erreurs.

Une de ces plantes étoit la léthiferc de Colchos, d’une  
efpece bulbeufe appellée par les Grecs *éphémeron*, pàr-  
ce que son poifon est si violent qu’il ôte la vie dans l’in-  
tervalle d’un jour. Quant à l'autre plante du même  
nom & qu’on appelloit encore iris sauvage , elle.n’est  
point du tout vénéneuse; c’est peut- être celle - ci que  
les Grecs ont appellée *hermodactulon s* car sa racine est

«

829 B E H

longue & de la grosseur du doigt, ce qui pourroit avoir  
donné lieu à la dénomination dellipsqs δακταλον « *doigt  
de Mercure* » ; dénomination qui convient beaucoup  
mieux à la racine qu’à la fleur. Ainsi , c’est en filmant  
la même analogie , que l’*Asabasafra ,* autre racine est  
appellée par les Arabes , à caufe de sa cOuleur & de *sa*forme , doigt jaune. Il est constant que Paul Eginete  
attribue à *i’hermodacte* les mêmes effets qui font attri-  
bués par AVÎcenne au*surengian ,* qui n’est point véné-  
neux, c’est-à-dire , de soulager dans les douleurs des  
jointures lorsque l’humeur est fluide.

Les Grecs ne connoissoient qu’une efpece d’hermodacte ,  
servoir l’innocent *éphémeron* , qu’ils appelloient ϊρ/ς ἀγ-  
ρία, iris flauVage , & à qui ils donnerent encore le nom  
*d’hermodacte,* à caufle que *sa* racine longue avoit la for-  
me & la grosseur du doigt. Quant à *Ϊ’ éphémeron* dont la  
racine étoit longue & bulbeufe, il n’aVoit rien par où  
il méritât le nom *d’hermodacte.* Cependant les Arabes  
comprenoient ces deux plantes fous le nom commun de  
*surengian.* Un ancien Botaniste Arabe rend *lcColeljicon*de Diofcoride ou l’*éphémeron* léthifere par le mot su-  
*rengian* , & il fait de l’autre *éphémeron*, qui vient im-  
médiatement après le premier dans le Diofcoride une  
autre efpece de*surengian* : ainsi il divifoit l’*éphémeron*en deux efpeces, le rouge & le blanc ; le rouge étoit  
**l’***éphémeron* de Colchos, où *séphémeron* léthifere , dont  
la racine a l’écorce rouge. AVÎcenne appelle cet *éphé-  
méron* du nom de *surengian* noir & rouge , & il ajoute  
qu’il est Vénéneux ; il dit qu’il est noir & rouge, parce  
que son fruit est d’un noir tirant fur le rouge ; on lit  
dans Diofcoride à propos de *V éphémeron* de Colchos ,  
καρπὸν *esiovL.* πυῤῥὸν , ἐν τῷ μέλανι , *ρίζαν φλοιὸν* ἔχουσαν  
ἔγκίῤῥον ; c’est à-dire , qui a le fruit noir, tirant sur le  
rouge, & l'écorce de *sa* racine rouge. C’est ainsi qu’on  
lit dans un manufcrit ancien & fort bon, & c’est ce qui  
est encore confirmé par Néophytus dans les éditions  
communes;ces épithetes font données à la racine & non  
**au** fruit, φλοιὸν ἔχουσαν ἔγκιῤῥον ἐν τῷ μέλανι ; il a la racle  
ne noire tirant fur le rouge. Cette plante n’est donc pas  
proprement l’hermodacte rouge ; car ce nom ne con-  
vient qu’à *i’éphémeron* dont la racine longue a la grosi-  
seur & la forme du doigt. Quant à *i’éphémeron* précé-  
dent, on l’appelle communément *hermodacte blanc,*& c’est la feule plante à laquelle Paul Eginete donne  
le nom *d’hermodacte.* Lorfqu’AVlcenne dit du *disants  
Mercurii,* que c’est la fleur du *surengian ,* il parle de  
l’une & de l’autre eflpece ; aussi les habitans de Barba-  
rie, ou d’Afrique appellent-ils la racine de l’un & l’au-  
tre, *éphémeron, hermodacte.* On peut encore reprocher  
une seconde erreur à AVÎcenne : c’est d’aVoir aVancé  
que le*surengian* est la racine d’une plante qui porte une  
fleur de couleur blanche & citron ; car les deux *éphé-  
merons* ont la fleur blanche. Cela Vient d’aVoir mal en-  
tendu l’endroit où Diofcoride parlant de *Féphémeron*de Colchos dit , *dvseo-iv* ἄνθος λευκὸν ό'μοιον κρόκου ἄνθει »  
« il produit une fleur blanche , ressemblante à celle du  
fafran. AVÎcenne a interprété cet endroit, comme si  
Dioscoride eût écrit , ἄνθος λευκὸν , καὶ ό'αοίον κρόκου ἄνθει ,  
« fleur blanche & semblable à celle du Eafran » ; au lieu  
que l’Auteur ne parle que de la ressemblance par rap-  
port à la forme , & non par rapport à la couleur. La  
fleur de *Véphémeron* de Colchos a la même forme que  
celle du safran ; mais non la même couleur ; car elle  
est blanche. Pline dit que la fleur de l’autre *éphémeron,*est bleue & non blanche, mais ne croyez pas que cet  
Auteur sioit alors fondé fur quelque autorité ; il s’est  
laissé tromper par la similitude des fons, & il a entendu  
χυάνεον ἄνθος, pour χίονεον, « fleur bleue , pour blanche  
comme neige ; car il aVoit l’habitude de fe faire lire  
par fon copiste ; cette habitude a donné lieu à mille  
fautes pareilles que l’on rencontre dans *ses* Ouyrages.

La plante que nous appellens *Pentaphyllon, fe* nommoit  
aussi *hermodactulos.On* lit dans l’Auteur des fynonymes  
de Diofcoride , προφῆται ἵβεως ο'νυξ , ὸι δἐ πὸερὸν ἲάεως ,  
ὸι δἐ ἐρμοδάκταλον, α les Prnphetes l’appellent *pié d’i-  
α bis,* d’autres *aile Tibis ,* & plusieurs , *hermodacte.* On

B E H 830

trollVe à l’article *pentaphyllum* le même passage latin >  
dans le Traité des plantes faussement attribué à-Apu-  
lée. On l’appelloit encore ἀνθρωπόχειρα, « *m tin de l'b.jm-  
« me ,* » &'Ερμου βοτάνη , « *herbe de Mercure* » : je lui ai  
trouVé ces noms dans leLexicon d’Harpocration. Cet-  
te plante est bonne aussi pour les douleurs aux jointures  
& pour la fciatique, & peut-être faut-il entendre de  
cet *hermodacte,* tout ce que dit Paul Eginete ; il est  
vraissemblable qu’il ne faut point appliquer fesparoles  
à *Féphémeron ,* car il en fait mention sépa ément, ainsi  
que de *Féphémeron* de Colchos. Cependant Sérapion  
confond *Vhermodactulon* de Paul Eginete *avec Véphet  
meron* qui n’est point léthifere. Ces deux Auteurs lui  
attribuent la Vertu de guérir les douleurs des jointures,  
ce qui ne peut être entendu de *V éphémeron* léthifere.  
Abix , dans fon Commentaire fur cet Auteur, estime  
que le meilleur des deux *hermodactes* est celui dont la  
racine est blanche tant à l’intérieur qu’à l’extérieur, &  
que celui dont la racine est rouge & noire,est perni-  
cieux. Il entend apparemment j ar ce dernier *séphéme-  
ron* de COlchos qu’il semble distribuer en deux ehpe-  
ces , l’une rouge , & l’autre noire ; quoiqu’il stoit cer-  
tain qu’il n’y ait qu’un *éphémeron* de Colchos, & qu’il  
est d’un noir tirant Eur le rouge. Abix ajoute dans son  
Commentaire sim Sérapion , que ceux qui pelssentque  
le *lagias sauvage* Vient d’Afrique , fe trompent ; le  
Traducteur écrit, *lagias agrestes ,* mais il est Constant  
qu’il faut corriger & lire , non-feulement *lagea,* mais  
*labia,* plante qui n’est autre choEe que le *caaba*, ou  
*chabe* d’AVlcenne , qui est semblable, dit eet Auteur ,  
à *i’hermodacte* , & dont on *se* Eert pour l’adultérer. Les  
Interpretes Arabes remarquent que ce *chabe* ressemble  
beatlCoup à un petit *radis -,* & la plupart d’entre eux le  
placent entre les espeees *d’hermodacte* , & les Arabes  
le désignent par le nom de *b'tzeidan.* Mais ce que llon  
doit obsierVer ici, c’est que ces Plantes ne different que  
par les lieux où elles croissent; cette derniere’croît aux  
Indes, & l’autre en Barbarie ou en Afrique. Le *labia*arabique & l’*hermodacte ,* ou *séphémeron* noir *fe* ressemé  
blent si fort, tant pour la forme que pour les effets ;  
qu’il étoit fort naturel qu’on s’y trompât, & qu’on les  
prît pour la même plante, d’ailleurs c’étoit assez la cou-  
tume d’adultérer une efpeceaVec l’autre , c’est-à-dire,  
*i’hermodacte* aVec le *labia.*

Les Arabes attribuent au *caaba* la Vertu d’augmenter la  
grosseur du corps : aussi les femmes en font-elles ufage  
pour se donner une habitude de corps replete , ou ce  
qu’on appelle du port. Nous lifons dans AVÎcenne que  
le *behem* a la même propriété. Les derniers Auteurs  
Grees lui donnent le nom d’*hermodactulon,* ainsi toutes  
les fois que nous rencontrons dans ces Auteurs le nom  
simple *d’hermodacte ,* nous deVons tenir pour Certain  
qu’il est question dti *pentaphyllon,* ou de l’une des deux  
efpeces *Péphémeron* ; mais quand nous lirons dans My-  
repEus & les autres ἐρμοδάκταλος λευκὸς καὶ ἐρυθρὸς , « *her-  
« rnodacte* blanc & rouge »; il faut entendre le *behem*rouge & blanc. Myrepfus le met ordinairement au nom-  
bre des cordiaux , des corroboratifs , & des remedes  
dont onpeut fe EerVlr pour sortifierle cœur & restituer  
les forees au corps , ainsi que pour guérir des palpita-  
fions ; effets que les deux sortes de *ben* siont très-propre  
à produire, fiston AVÎcenne & les autres Auteurs Ara-  
bes.

Puisque les *hermodactes* rouges & blancs sont des ingré-  
diens qui entrent dans la même composition pharma-  
ceutique, on en doit inférer qu’ils ne font pas la même  
plante que *i’hermodacte*rouge & blanc des Arabes, car  
*Fhermodacte* rouge des Arabes a des propriétes fort dif-  
férentes *dOVhermodacte* blanc, &ces propriétés ne leur  
permettent pas d’entrer dans la même composition.  
*L’hermodacte* touge, ou celui de Colchos a passé chez  
les Grecs & chez les Latins pour un poison tres-VÎolent,  
& n’a jamais eu lieu dans la Medeeine , que quand iI  
étoit question de donner la mort ; c’est-à-dire, qu’il en  
a toujours été banni ; Car la Medecine s’occupe beau-  
coup plus à chercher des remedes contre les choses nui-

831 B EH

sibles qu’à employer les choses nuisibles pn remedes.  
Lorsique les Auteurs disent que la décoction des feuil-  
les *d’hermodacte* dans de l’eau, prise en boiffon, dimi-  
nue les douleurs des jointures; il saut entendre cela de  
*Vhermodacte* blanc , ou de *l’éphémeron* qui n’est point  
vénéneux ; Myrepfus fait mention d’un antidote *d’her-  
modacte,* pour la goute aux piés & aux jointures, ce qui  
ne peut convenir qu’à *Vhermodacte* à longue racine.  
C’est pourquoi Brassavolus s’est trompé lourdement,  
lorsqu’il a dit d’après Mésué que *Vhermodacte* rond est  
plus efficace dans les cas où il lui accorde quelque  
énergie, c’est-à-dire dans les affections aux jointures ,  
qu’aucune autre *hermodacte* ; car *Vhermodacte* rond, ou  
*Vhermodacte* de Colchos n’a rien d’analogue avec les  
jointures, & ne peut être pris intérieurement dans les  
maladies des jointures sans être fort nuisible. Il est  
constant qu’il faut entendre par *Vhermodacte* rond celui  
de Colchos à racine longue & bulbeufe, car *Yhermo-  
dacte* à longue racine s’appelle , ἐρμοδάκταλον μακρὸν ,  
*hermodacte* long.

Enfin les *hermodactes* des Grecs font fort différens de ceux  
des Arabes. Les Arabes donnent à la fleur de*surengian*ou *doigts de Mercure,* le même nom qu’aux deux efpe-  
ces d’*éphémeron ,* & les Grecs appellent *hermodacte*blanc & noir α ἐρμοδακταλον λευκὸν καὶ ε’ρυθρὸν » ce que  
les Arabes nomment *behem* blanc & noir. Les Grecs  
donnent encore le nom *ffihermodacte* au *buzidan* des  
Arabes, plante assez semblable au *behem* blanc ; ils pré-  
tendent encore que ce *buzeldan* est une espece de *saty-  
rion* ; car c’est dans cette classe qu’il est rangé par Séra-  
pion ; on l’appelle vulgairement *satyrion basilicum , &*chez les Herboristes *palma Christi.* De Savans Mede-  
cins ont prétendu que le *buzidan* des Arabes n’étoit  
autre chofe que les *doigts jaunes* d’Avicenne. B rafla--  
volus d’après lequel Fuchsius a écrit, dit qu’Avicen-  
ne a traité du *buzidan,* qu’il appelle par corruption *bu-  
cheidan* , sous le titre *de doigts de couleur de citron :*mais le chapitre du *buzidan* & celui des *doigta jaunes,*font deux chapitres très - différens, & très - distingués  
dans Avicenne.

**Il** arrive , à la vérité, souvent à cet Auteur de traiter de  
la même chose Eous des noms différens , dans des cha-  
pitres sort distincts : mais ce n’est jamais fans en aver-  
tir sian Lecteur. Les *doigts jaunes,* ou l’*asabasafra* font  
assez semblables , dit-il lui même , au *palma Christi,*qu’il appelle *alcaf*terme qui revient au mot hébreu,  
*chaph,* qui signifie proprement le creux de la main ; car  
le mot *, chaph* vient du verbe , qui signifie  
fléchir, recourber. C’est par cette raisionque *cochleare*signifie un instrument concave, & la plante du pié. Un  
ancien Lexicon Latin-Arabe, rend ce mot par *pugil-  
lum , & alapa -,* parce que le semisset fie donne avec la  
paume de la main , d’où vient *depalmare* , κολαφίζειν,  
frapper avec la paume de la main. C’est par *sa* ressiem-  
blanceaussi avec la paume de la main, que cette racine  
a été appellée *pabrna Christi.* Avicenne parle du *doigt  
citron* comme d’une racine commune. Quant au *buzi-  
dan ,* dit-il, il nous vient de l’Inde. Les *doigts citrons*désignent leur couleur par leur nom , mais le *buzidan*est hlanc. Sérapion dit qu’il reffemble au *behem* blanc ,  
qu’il est de la même couleur , & qu’il vient des Indes,  
Il sieroit donc absilrde de confondre le *buzidan* avec le  
*doigt citron.* Scaliger s’est aussi fort éloigné de la vérité  
lorsqu’il a dit que le *buzidan* n’étoit autre chose que ce  
que les Peintres François appellent *turmeric ( terra  
mentae* ou *curcumae* ) d’où il s’enfuivroit toujours qu’il  
**est** très-différent des *doigts citrons.* SacmaIsE *, de Ho-  
monym. Hyl. Latrie, c.* 116,

Nous connoissons les especes suivantes de *behem*

*Behen album,* Geoff. Tractat. 286. *Behen album Rauwol-*sa, J. B. 3.37. *Behen album Rauwolfli,folio lapathi,flo-  
re luteo , et radice longânflexili,* Chab. 448. *Behmen  
aliud* , .Parla Theat. 1572. *J ace a Syriaca spinosa,folio  
laciniato , flore luteo*, Rauwolf. Itin. Ed. Angl. 231.

BEI 832

*Jacea Orientalis patula, Carthamifacie ustore luteo mag-  
no ,* Tourn. Cors. 32. Raii Hist. 3. App. 104. *Serra-  
tulae affinis, capitulo suit ammos.o luteo -, ut et flore*, C. B.  
Pin. *Raphonticoides lutea, foliis inferioribus dissec-  
tis, caeteris Carthami s* Vaill. Mem. Acad. Scienc.  
1718. I. 22p.

Les Auteurs distinguent deux fortes de *Behen,* l’un blanc  
l’autre rouge, & qui disterent l’un & l’autre du *ben* ara-  
bique , qui n’est autre chose que le *Glans unguentarias*

Le *Been* blanc est une racine que Rauwolfius trouva au  
pié dù Mont Liban , & que Tournesort apporta del’A-  
sie mineure. La plante qui pousse cette racine s’appelle  
*Jacea Orientalis Carthami lacies A.* R. H. selon Vail-  
lant.

Elle est cordiale, antispalmodique & bonne pour tuer les  
vers. GEOFFROY.

*Behen album* , Offic. Germ. 550. Emac. 679. Mer. Pilla  
14. *Behen album Monspelianum , et Officinarum*, Mer.  
Bot. 1. 23. Phyt. Brit. 14. *Behen album Officinarum,*J. B. 3. 356. *Lychniss.ylvestris, quae Behen album vulgô,*C. B. Pin. 205. Raii Hist. 2. 998. Synopsi 3. 337.  
Tourn. Inst. 3 3 5. Elem. Bot. 281. Buxb. 20I.Dill.4.  
Giss 110. Boerh. Ind. A. 211. *Lychnisfylvestriseseeren-  
ris , quae Behen album vulgo* , Hist. Oxon. 2. 535. *Pa-  
paver spumeum vulgare*, Herm. 4. Hort. Lugd. Bat.  
387. *Papaver spumeum t sive Ben album vulgo ,* Parla  
Theat. 263. *Mus.ripula pratensis vesicaria t* Rupp.Flosu  
Jen. *lOO.iBeen blanc.*

Cette plante a une racine longue, épaisse, blanchâtre,  
ligneuPe , pas trop branchue, de laquelle partent des ti-  
ges unies , foibles s’élevant à la hauteur de deux piés  
avecdes nœuds affez gros,auxquels croissent deux seuil-  
les opposées llune à l’autre, sans pédicules , longues de  
deux ou trois pouces , & larges d’environ un pouce, se  
terminant en pointes , d’une couleur bleue, ou d’un  
verd bleuâtreunies & Eans aucune découpure soir les  
bords. Les fleurs croiffent aux flommets de longs pédi-  
cules , elles y flont plusieurs ensemble , elles Eont com-  
posés de cinq petites feuilles blanches placées fur une  
gouste , ou vessie lâche sphérique gonflée , d’une cou-  
leur blanche tirant flur le verd , avec plusieurs petites  
veines très-fines , &plus foncées. Elles font enfermées  
dans un calyce à peu près fphérique , qui contient aussi  
de petites graines brunes ; on trouve fréquemment  
cette plante dans les prés ; elle est aussi commune dans  
les champs femés de grain , & elle fleurit en été.

On n’employe que les racines. Quant à leur propriétés *i*elles paffent pour cordiales, céphaliques, alexiphar-  
maques , & pour provoquer à l’acte vénérien; on s’en  
fert rarement. MILLER , *Bot. Offic.*

*Behen rubrum limonium -, et Behen rubrum*, Offic. *Limo-  
nium,* Ger. 332. Emac. 411. Raii Hist. 1. 395.Synop.  
3. 201. Chab. 508. *Limonium majus vulgatius*,Parla  
1234. *Limonium maritimum majus*, C. B. 192. Hist.  
Oxon. 3. 600. Boerh. Ind. A. 76. Tourn. Inst. 342.  
*Limonium majus multis, aliis Behen rubrum*, J. B. 3.  
846. *Lavande marine.* DaLE.

Le *been* rouge nous est apporté en morceaux ronds ; queI-  
ques Auteurs ont pensé qu’on le tiroit d’une espece de  
*limonium* , ou lavande de mer : mais Eon origine n’est  
pas encore bien connue ; on lui attribue les mêmes pro-  
priétés qu’au *been* blanc des Anciens, & l’on veut de  
plus qu’il Eoit astringent. GE0FFR0Y.

La racine de *behen* rouge , ou de la *lavande de mer est*affez longue & épaiffe, elle s’enfonce profondément en  
terre ; elle est ordinairement unique ; il sort de fou  
extrémité différentes fibres d’une couleur brunâtre à  
l’extérieur, & rougeâtre en dedans ; il en fort un grand  
nombre

833 BEL

nombre de feuilles larges, fermes, sortes, épaisses,ver-  
tes, croissant fur des pédicules longs & larges , arron-  
dies par le bout, & un peu ressemblantes à celles du li-  
mon, d’-où cette plante tire le nom de *limonium.* Ses ti-  
ges s’éleVent à peu près à la hauteur d’un pié, fans au-  
cunes feuilles; elles se divifent Vers le fommeten diffé- »  
rentes branches fur lesquelles croissent de longs épis do  
petites fleurs rouges purpurines chacune à cinq feuilles  
assez semblables à celles de la *lavande.* Il leur fuccede  
des cosses verdâtres qui renferment chacune une feule  
semence oblongue.

On la trouve dans tous les marais salins, comme au-dese  
sous de Gréenhith & aux enVÎrons de GraVesende , en  
grande quantité. Elle fleurit en Juillet & en Août.

Sa racine & fla graine sont astringentes & toniques, &  
bonnes dans la diarrhée, dans la dyssenterie, pour les  
fleurs blanches, & dans le cas où les regles sirnt trop  
abondantes.

Qoiqu’on ne puisse prouver démonstratiVement que cette  
plante, ou la précédente, stoit le vrai *behen* des Arabes,  
les descriptions qu’ils nous en ont données étant tron-  
quées & trop imparfaites , cependant les meilleurs  
Auteurs conVÎennent tous qu’elles ont beaucoup defes  
vertus , & qu’on peut les lui substituer aVec succès. Ce  
que les Droguistes vendent pour le *behen* blanc, n’est  
autre chofe qu’une racine foible , blanchâtre, & un  
peu plus petite que celle du panais satiVage. Quant à  
ce qu’ils appellent le *behen* rouge, ce sont des mor-  
ceaux d’une racine dont la couleur est brune & rougeâ-  
tre , & la forme assez semblable au jalap. Mais il est  
difficile de déterminer au juste ce que c’est que ces  
racines : on s’en fert fort peu maintenant, & elles  
n’entrent dans prefque aucune composition pharma-  
ceutique.

B E I

BEID-EL-OSSAR, ou BEID-EL-SSAR. C’est une  
plante Egyptienne dont Prosper Alpin & Veflingius  
nous ont donné la description. Elle croît aux environs  
d’Alexandrie dans un lieu appelle Mattharia , fur un  
des bras du Nil appellé Calig. Cette plante abonde en  
un silc laiteux qui coule de ses feuilles quand on les  
coupe. On s’en fert pour préparer les peaux, & les  
dépouiller de leurs poils ; à cet effet, on fait macérer  
les peaux dans ce fuc. Pris intérieurement, il caufe  
une diarrhée violente, & quelquefois mortelle : mais  
on en ufe à l'extérieur avec assez de succès dans la gra-  
telle & dans les maladies cutanées. Ses feuilles broyées,  
foit crues , soit bouillies dans de l'eau , font très-bon-  
nes en application fur les tumeurs froides & fur les par-  
ties douloureuses.

Le fruit de cette plante est enfermé dans un duvet ou esc  
pece de coton plus doux que la foie , dont on se fert  
pour faire des lits, des coussins ou des mèches.

Les abeilles aiment cette plante, & en tirent un miel  
excellent.

BEL

BELEMNITES LAPIS , ou LAPIS LYNCIS, *Be-  
lemnites*, Ossic. Geoff. Prælect. 70. *Lapis Lyncis,*Schrod. 353 Gefn. deLap. 92. *Belemnites*, Worm. 70.  
Charlt. Foss. 29. Mer. Pin. AldroV. Muf. Metall. 618.  
Schw. 369. *Belemnites lapis ,seu dactylus Idaeus*, Boet.  
476. DeLaet. 150. *Belemnites parvus ,* Kentm. *La Be-  
lemnite ,* ou *pierre de Lynx.*

On écrit-quelquefois *belenite.*

C’est une pierre polie & ronde, qui *se* termine cn mae  
pointe émoussée , de couleur tantôt jaune , tantôt blan-  
che, tantôt obfcure,qui est quelquefois concaVe, quel-  
quefois remplie,remarquable par des lignes qui partent  
du centre, & qui Vont à la circonférence, & qui est  
pour l’ordinaire de la grosseur & de la longueur du  
doigt, quoiqu’on en ait trouVé de la grosseur du bras.  
Elles ont toutes une goutiere ou une fente dans toute

*Torne II.*

BEL 834

leur longueur. Le mot de *belemnite* Vient d’un mot  
grec qui .signifie *fléche.* On l’appelle aussi *dactylus  
Idaeus-,* à caufe de Ea ressemblance aVec le doigt, & à  
caufe du mont Ida dans l’Ifle de Crete , où on la trou-  
ve. On en tire aussi des Alpes & de plusieurs endroits  
de la France , de l’Allemagne & de la Suisse. On la  
confond mal-à-propos aVec la pierre de Lynx des an-  
ciens ; car il est certain, felon Diofcoride, que celle-  
ci n’est autre chose que du fuccin qui attire la paille. Il  
obferVe que le fuccin a été appellé par quelques-uns  
*pierre de lynx,parce* qu’ils croyoient que ce n’étoit autre  
chose que l’urine du lynx qui s’étoit durcie & changée  
en pierre. Les Allemands croyent que la *belemnite* est  
bonne contre le cochemar & le calcul des reins. Ils en  
ordonnent la poudre depuis une démi-dragme jusissa  
une dragme & demie, dans une liqueur appropriée.

BELEMNOIDES, BELENOIDES, ou BELOIDES  
PROCESSUS , *Apophyse styloide.* On donne aussi ces  
noms à *F apophyse* de la partie inférieure du cubitus,  
d’où partent quelques ligamens qui unissent cet os au  
carpe.

BELESON, *baume.* **RULAND.**

BELI,ou SERIFOLE BENGALENSIUM; c’est le  
nom que Jean Bâuhin donne au *Covalam. Noyez Cova-*

*\* lam.* Cleileun grand arbre fruitier qui ressemble assez  
au coignassier.

BELILL A , *five frutex Indicus bacdfer fructu oblongo  
polyspermo',* arbrisseau Indien qui porte des baies : on se  
fert aVec succès de la décoction de sa racine pour ra-  
fraîchir le foie, & purger les humeurs pituiteufes.  
Broyée aVec de Peau , on en fera une embrocation  
bonne pour les douleurs qui fe feront fentir à quelque  
partie du corps que ce fost. Appliquée fur les yeux ,  
elle en dissipera la rougeur & l'inflammation. Digérée  
& bouillie dans de l’huile, on fe trouVera bien d’en  
faire boire aux enfans pour les pustules dans la bouche.  
La décoction de fon écorce dans de l’huile fera fort  
bonne dans le même cas. La Vapeur de la décoction  
de ses feuilles adoucira les douleurs extérieures. Le  
suc de fes feuilles & de fon fruit diftilé dans les yeux,  
en dissipera les taches & les taies.

BELLA-DONNA. On reconnoîtra de la maniere fut-  
vante cette plante dans les Auteurs.

*Solanum lethale,* Ossic. Ger. 269. Emac. 340. Raii Hissa  
I. 679. Park. Theat. 346. Mer. Pin. 1Τ4. *Solanum  
Melanocerasus,* C. B. Pin. 166. *Solanum maniacum »*Chab.523. *Solanum maniacum multisaseu Belladonna,  
]MsosiI 1. Solanumsuriosum luridèp 'rpureoflore Cala-  
thoide Melanocerasus,* Pluk. Almag. 1. 352. *Sola-  
num somniferum ,* Merc. Bot. 1. 70. Phyt. Brit. 115.  
*Solano congener, floreéampanulato vulgatius, latiori-  
bus foliis*, HiiI. Oxon. 3. 532. *Belladonna,* Clusi Pan.  
504. Elem. Bot. 68. Raii Synop. 3. 265. Dill. Cat. *Gis.*143. *Belladonna majoribus foliis et floribus,* Tourn.  
Inst. 77. Boerh. Ind. A. 2.69. Rupp. Flor. Jen. 204.  
*Belladone,* ou *Belledame.*

C’est la plus grande de toutes les morelles .\* elle a plu.\*  
sieurs racines épaisses, longues, éparfes, sortes, d’où  
partent de grandes tiges angulaires qui s’éleVent a la  
hauteur de l’homme & plus , enVironnées de feuilles  
d’un Verd fale, de la figure de celles de la morelle ordi-  
naire, mais beaucoup plus larges; ses fleurs font dise  
persées parmi les feuilles : elles croissent séparément  
fur de longs pédicules; elles font larges, prosondes, en  
cloche, diVÎsées en six fessmens à leurs extrémités,  
d’un brun foncé, Verdâtres à l’extérieur , & purpurines  
au-dedans. Elles font place à des baies larges, luisan-  
tes, rondes, noires , comme des cerises, placées fur un  
caylce brunâtre , & pleines d’une pulpe purpurine &  
succulente, d’un gout fade & douceatre. Cette pulpe  
est parsemée de petites graines plates ; cette plante  
croît en différens endroits de l’Angleterre , cependant  
on ne peut pas dire qu’elle y foit commune. On en

**Ggg**

§3 5 BEL

trouve dans un fossé situé au bout de Goswell-Street,  
Pur le chemin d’Iflington ; à Cuckston, proche Ro-  
chester , dans la ProVÎnce de Kent ; toutes les basse-  
court? & les derrieres des massons en simt couverts.  
MILLER, *Bot.Ossec.*

Les fruits de cette plante , pris intérieurement, font très-  
dangereux , comme il parole par plusieurs histoires  
que l’on trouve dans les Auteurs de Botanique. Les  
Peintres en mignature font macérer ce fruit , & en pré-  
parent un fort beatl verd. Les feuilles de *belladone*font fort adoucissantes & fort résolutives : on les ap-  
plique sijr les hémorrhoïdes & Eur le cancer. Quelques-  
uns les font bouillir avec le fain-doux,ou feferVent de  
leur fuc. M. Ray confirme ces expériences , furtout  
pour les ulceres carcinomateux, & pour les durillons  
desmamelles. ToURNEFORT.

Au mois d’Août, quelques enfans de GrandVaux, vile  
sage à quatre lieues de Paris, entrerent dans un Jardin  
inculte , & y mangesent du fruirde *Solanum belladona,*ou *dO.melanocerafum.* Peu de tems après ils eurent une  
fievre Violente , aVec des conVulsions & des battemens  
de cœur terribles : ils perdirent la connoissance des  
personnes, & tomberentdans une aliénation d’esprit.  
Un petit garçon de quatre ans mourut le lendemain.  
On lui trouVa trois plaies dans l’estomac , aVec des  
grains de *solanum* écrasés , & des pepins enfermés  
dans les plaies, le cœur lÎVÎde, nulle sérosité dans le  
péricarde. Ce fut Μ. Boulduc qui attesta ces faits à  
l’Académie. *Histoire de l’Académie Royale de Sciences,  
An.* 1703.

Nous pouVons trouVer un grand nombre d’exemples  
d’accidens causés par les baies de cette plante fans for-  
tir de notre pays. Je connolaun Gentilhomme, dont  
le fermier, *sa* femme, le beau-pcre & les enfans furent  
privés de leurs fens pendant quelque tems , pour aVoir  
mangé des herbes cuites aVec du lard auprintems, par-  
mi lesquelles il s’étoit trouVé de jeunes tiges de *bella-  
done.* Un chien qui aVoit bu de Peau dans laquelle on  
les avoit fait cuire, fut attaqué de la même maladie :  
mais tous recouvreront la fanté au bout d-j quelques  
jours.

Cette plante a reçu le nom de *belladona,* de l’ssa-ge  
\* qu’en font les Dames en Italie. Elles tirent de fon fuc  
ou de l’eaù distilée , une efpece de cofmétique , avec  
lequel elles fe laVent le vifage lorsqu’elles ont trop de  
couleur.

Malgré les qualités funestes de cette plante., quelques Au-  
teurs fe sont lessardés d’en ordonner une infusion dans  
le vin comme un remede contre la dyssenterie ; d’au-  
tresont sci' prendre à leurs malades une petite quantité  
de fonsctc cuit, réduit en sirop avec du fucre, comme  
un narcotique : mais cette pratique est plus empirique  
que raifonnée, & ces essais font au moins très-équivo-  
ques.

Quant à la cure de la maladie causée par cette plante,  
Gérard , qui nous raconte l’histoire de trois enfans  
de Wisbich dans l’Ifle d’Ely, qui en avoient mangé  
des baies, dit que deux en moururent ; mais que le  
troisieme s’étant procuré un vomissement violent en  
» buvant copieufement de l'eau avec du miel, recouvra  
la santé.

Ray rapporte , d’après Hæchstetterus, qu’un frere men-  
diant à Rome ayant bu d’une infusion de *belladone dans*du vin, perdit Tes Cens , & qu’il les recouVra en buvant  
un verre de vinaigre.

BELLARIA, *tablettes, gâteaux -> tartes*, & autres mets  
préparés avec le fucre , dont on forme les desserts. \*

BELLERIÇE ; épithete que l’on donne à une espece  
particuliere de myrobolans. Voyez *Myrobolam.*

BELVEDERE; c’est le nom que les Italiens donnent à  
*la Scopari a.* V oyez *Scoparia.*

BELLICULUS, où BELEIRICUS MARINUS ; esc  
pece de coquillage, comme le pétoncle ou limaçon de  
mer.

BELLIS MAJOR, Ossic. J. B. 3. 114. Chab. 362.

BEL 836

Ger. 509. Emac. 634. Schw. 28. Raii Hist. 1. 350.  
Synop. 91. *Bellis major vulgaris, sive solvestris,* Parla  
528. *Bellis solvestris folioso caule major*. C.B. 261.  
*Bellis, Polyclonosi solvestris major caule foliosa,* Hisse  
Oxon. 3.28. *Leucanthemumvulgare*, Elem. Bot. 393.  
Tourn. Inst. 492. Boerh, Ind. A. 107. Dill. Cat. 82.  
*Bellidioidesvulgaris,* Act. Reg. Parr. an. 1720. 281.  
*Raquette.* DaLE.

Les feuilles de cette espece de *paquette* font longues &  
rondes par le botlt, dentelées par les bords, devenant  
d’autant plus étroites qu’elles sont plus voisines de la  
racine , & finissant en pédicules longs & larges. Ses ti-  
ges sont ordlnairement de la hauteur d’un pié & plus,  
rayées, & environnées des feuilles les plus petites &les  
plus étroites. Elles portent là leurfommet des fleurs lar-  
ges composées de plusieurs pétales larges & blancs,ran-  
gés autour d’tm large bonnet jaune composé d’un nom-  
bre de fleurs concaves, creufes, ferrées les unes contre  
les autres. Sa racine est petite, foible & rampante.

Elle croît dans les pâturages & aux bords des champs.  
Elle steurit en Juin. La fleur de cette Marguerite est  
d’un uflage assez commun. On lui donne assez commu-  
nément le nom d’œil de bœuf. Sa nature est balfami-  
que ; elle passe pour salutaire dans toutes les maladies  
de la poitrine & des poumons , comme les toux, la  
difficulté de refpirer, la pleurésie, la consomption &  
l’amaigrissement. On s’en fert aussi avec quelque fuc-  
cès contre les coups qui ont affecté l’intérieur , les blese  
fures & les ruptures. Dans tous ces cas, on en fait des  
apofemes& des décoctions. MILLER , *Bot. Offe*

BbLLIs MINOR , *Symphytum minimum, consolida minimai*Ossic. *Bellis solvestris minor,* C. B. 261. Act. Reg.  
Par. an. 1720. 278. Raii Hist. 1. 349. Synop. 91.  
Tourn. Inst..49I. Elem. Bot.392. Dill. Cat.46. Boerhj  
Ind.A.IoS. *Bellismunorsolvestrissimplex*, Parla 531.  
*Bellis minor fylvestris-,* Ger. 510. Emac. 936. *Bellis  
minor solvestrisspontanea->* J. B. 3. m. Chab. 361.  
*Bellis mtnor pratensis ssou vulgaris ->* Hist. Oxon. 3. 31.  
*Margueritte des prés.* DaLE. .

La racine de cette plante est un amas épais de fibres. Ses  
feuilles croissent circulairement, ferrées contre la ter-  
re : elles sont épaisses & charnues, longues & étroites  
par le bas, larges & rondes par le bout; elles ne semt  
pas plus larges qu’un petit sial, un peu découpées par  
les bords-. Sa fleur sort immédiatement de fes racines :  
elle est posée Eur des tiges foibles de trois ou quatre  
pouces de hauteur , portant une petite fleur unique à  
leurs extrémités. Cette fleur est composée d’un pétale  
blanc , ou de feuilles rangées autour d’un bonnet jau-  
ne ; quelquefois ce pétale blanc, ou cette bordure a  
l’extrémité de couleur rougeâtre , & le dessous tout-à-  
fait rouge. Sa isemence est blanchâtre, petite & plate.  
*LOspaquettes* ou *marguerittes* croissent par trois dans les  
champs & dans les prés,& fleurissent en Avril & en Mal.  
On fe sert de Ees feuilles , & quelquefois de fes raci-  
nes. On les compte entre les plantes vulnéraires ; elles  
entrent dans les potions vulnéraires; on les estime pro-  
pres à dissoudre le stang caillé & coagulé, & à soulager  
dans la pleurésie & dans la péripneumonie ; dans les  
écrouelles, la décoction prisie intérieurement, &leca-  
taplasine des feuilles appliqué extérieurement, passe  
chez quelques Auteurs pour un remede excellent.MIL-  
LER,’ *Bot. Offe.*

Ses feuilles font acres , gluantes, & ne rougissent prese  
que pas le papier bleu ; ce qui marque que fonfel n’est  
egueres différent du fel naturel de la terre, c’est-à-dire  
. qu’il est composé de fel ammoniac , de nitre & de fel  
marin , enveloppé dans beaucoup de foufre & de terre  
qui épaississent la feVe de la *pâquerette* & la rendent vif  
queufe. Cette plante prife en tifane ou en extrait, est  
propre à fondre le fang épaissi par un air trop froid,  
comme il arrive souvent dans la péripneumonie ; elle  
emporte les obstructions, facilite le jeu de la circula-

837 BEL

tion, & donne lieu aux fibres de reprendre leur ressort ;  
c’est pourquoi elle passe pour très-vulnéraire. Ruel *as-  
sure* qu’un cataplasine fait avec la *pâquerette 8c* l’armoi-  
fe, fond les tumeurs fcrophuleufes, réfout celles où il  
y a de l’inflammation, & foulage lesgouteux & les pa-  
ralytiques. ToURNEFoRT.

Il y a un grand nombre d’autres plantes qui portent le  
nom de *bellis.* Les *Aphyllantes anguillarae* ou *globula-  
ria* s’appellent *Bellis caerulea mons.peliaca.* Voyèz *Glo-  
bularia.*

BELLOCULUS ; espece de pierre précieuse ressemblant  
à l’œil, d’où l’on a dit superstitieusement qu’elle étoit  
bonne dans les maladiès des yeux.

BELLON ; maladie extrêmement commune en Derby-  
shire, à laquelle les animaux & même layolaille, ainsi  
que les hommes sontssujets ; en général elle regne dans  
toutes les contrées infectées de l’odeur de la mine de  
plomb; c’est pourquoi, on distingue un certain efpace  
autour des lieux où l’on travaille la mine de plomb,  
que l’on appelle la fphere du *bellon* : il est très-dan-  
gereux pour tout animal de paître dans cet intervalle.

Les fymptomes concomitans de cette maladie, font la  
langueur, la foiblesse, des douleurs infupportables, des  
tiraillemens dans le ventre , & généralement la consti-  
pation: elle est ordinairement mortelle. La méthode  
de la guérir, qu’on a suivie jusqu’à présent avec le plus  
de siIccès, c’est d’ordonner au malade la crême, ou les  
crystaux de tartre en petite dose, mais fréquemment  
réitérée, par exemple, deux ou trois fois par jour.

Une obfervation que je ne dois point omettre, c’est que  
j’ai eu deux fois à traiter une maladie toute femblable  
à celle-ci, causée par l’usage du fucre de faturne, pris  
en remede contre les fleurs blanches. J’avertis donc  
que cet ingrédient est très-dangereux en pareil cas.  
Voyez *Plumbum.*

BELLONIA ; plante à laquelle le Pere Plumier a don-  
né ce nom en mémoire du fameux *Pierre Bello nia s ,* de  
qui nous avons un grand nombre deTraitésfort estimés  
fur l’Histoire naturelle.

Voici fes caracteres.

Elle a la fleur en forme de molette d’éperon. Cette fleur  
n’a qu’une feuille divisée en plusieurs fagmens à fon  
fommet, du fond de laquelle s’éleve un pistil fixé  
dans le milieu comme un clou : ce fond fe transforme  
dans la fuite en un fruit dur, ovale, pointu, qui con-  
tient plusieurs petites femences.

H n’y a qu’une efpece de *Bellonia,* qu’on appelle *Bellonia  
frutescens, folio melisse aspero.* PLINE , *Nov. Gene.*

Je ne lui connois aucune propriété médicinale. MILLER ,  
*Dictionn.*

BELMUSCUS. Voyez *Abelmuseus.*

BELONE , Βελόνη, *aiguille.* Voyez *Acits.*BELONOIDES. Voyez *Belemnoides.*

BELOERE, plante Indienne toujours Verte; fes seuil-  
les réduites en poudre purgent aVec une Violence ex-  
cessiVe ; fa graine broyée & prife chaude , purge plus  
modérément. RAY , *Hist. Plant.*

BELOS, Βέλος, *sache , dard.* Ce mot n’a lieu dans ,un  
Dictionnaire de Medecine, qu’à caufe des blessures  
qu’il fait.

BELULCUM , de βέλος,*floche, 8e* de ἔλκω, *tirer.* Ins-  
trument pour l’extraction des dards ou des fleches. On  
trouVe dans les Auteurs de Chirurgie les defcriptions  
de plusieurs instrumensde cette efpece.

BELUTTA , TSJAMPACAM ; c’est le nom d’un  
grand arbre qui croît dans le Malabar.

Sa racine broyée avec du gingembre frais & prife inté-  
rieurement, provoque puissamment la sueur. Son écor-  
ce prife de même ou réduite en poudre & répandue sur  
la blessure faite par la morfure d’un ferpent, la guérit.  
Les eataplafmes faits de fes feuilles bouillies dans du  
lait frais, aVec une addition d’huile de palmier, appli-  
qués fur le fommet de la tête , passent pour aVoir la  
vertu de résoudre les humeurs viEqueuses & pituiteuses

BEN 838

ramassées dans le cerVeau , de les atténuer & de les fai"  
re sortir par le nez. La décoction de ses feuilles prise  
en boisson, atténue le phlegme VÎfqueux , & par ce  
moyen guérit la toux. Le fruit quand il est frais, cuit  
dans le miel, relâche le ventre ; au contraire il est a sa  
tringent quand il estfec. On en tire une huile qui dif-  
sipe doucement les douleurs des membres, si on les en  
frotte. RAY, *Hist. Plant.*

BELZO1NUM. Voyez *Benzoinum.*

BEN

BEN ou BALANUS MYREPSICA. Voyez *Bala-  
nus Myrepsica. Noyez* aussi *Behem.*

BENATH, nom que les Arabes donnent à de petites  
pustules qui s’éleVent fur le corps pendant la nuit,après  
la fueur.

BENEDICTUS, *béni.* Epithete pompeufe que l’on don.  
ne à quelques plantes : on dit, par exemple, le char-  
don-béni & l’herbe bénite, qui est la même chofe que  
*la caryophillata.*

On la donne aussi à plusieurs compositions ; ainsi, on ap-  
pelle quelquefois l’infusion émétique du *crocus metallo-  
rum ,* ou fafran des métaux, *aqua benedicta.* Les Alchy-  
mistes appellent aussi de ce nom la pierre Philosopha-  
le , qui est aussi désignée dans leurs Ouvrages par *lapis  
benedictus.* Mynsicht entend par *eau bénite* une eau dss-  
tilée du serpolet. Bates parle de deux eaux, sous le  
nom *d’eau bénite.* La premiere ne diffère de l’eau de  
chaux que par la proportion de l’eau à la chaux. En  
voici la préparation.

*Eau bénite de Bates.*

Prenez *de la chaux vive, une livre.*

Vessez dessus,

*huit livres d’eau boitillante^*

Laissez reposer le tout pendant quelque tems.

Versiez par inclination & filtrez pour votre ufiage. Cette  
eau est recommandée comme un remede extraordinaire  
dans plusieurs cas opiniâtres.On dit que prise en boisson  
à la dofe de trois ou quatre onces,trois ou quatre fois par  
jour, elle guérit les rougeurs du vifage, les écrouel-  
les, les dyssenteries, les fleurs blanches , les douleurs  
de rhumatifme & le diabetes.C’est assurément un dessic-  
catif puissant & très-propre dans les décoctions de bois  
& les autres ingrédiens de cette nature.

Quoiqu’elle foit extremement aisée à préparer, si toute-  
fois l’on ne veut point en prendre la peine , on en trou-  
vera en tout tems ici ( à Londres) chez les Rafineurs  
de fucre , fous le nom *d’eau de chaux,* parce qu’ils en  
font un grand ufage. On s’en fert avec beaucoup de  
succès pour déterger & dessécher les ulceres vieux &  
sordides, soit en la prenant intérieurement, soit en en  
lavant fréquemment l’ulcere.

*Eau bénite compostée, de Bates.*

Prenez *réglisse fraîche , une once j*

*écorce de sassafras , demi-once s  
raisins pilés , six onces ,  
muscade , six dragrnes,  
eau bénite précédente s six pintes.*

Faites infufer le tout à froid pendant deux jours, & pasa  
fez la liqueur pour votre ufage.

Cette eau a les mêmes vertus que la préeédente, mais il  
y a des cas dans lesquels elle est plus énergique.

*Eau bénite laxative, tirée de la Pharmacopée de notre  
Collége de Londres.*

Prenez *de turbith choisi dix dragrnes ,*Ggg ij

839 BEN

Faites un électuaire selon Part.

Les Compilateurs de la premiere Pharmacopée de notre  
Collége de Londres & de celle d’Ausbourg, ont tiré  
cette composition de Nicolaus. Elle a subsisté dans ces  
Pharmacopées, telle qu’elle étoit à peu près dans sim  
Auteur, jusqu’à la réformation présente de la Phar-  
macopée de notre Collége de Londres, par laquelle on  
en a rejetté un grand nombre d’épices & de carmina-  
ti fs dont elle étoit inutilement silrchargée à titre de  
correctifs, ceux qu’on y a laissés étant fuffifans pour  
produire cet effet. Il y en a qui, felon Zwelffer, dou-  
blent la quantité de raeine d’épurge : mais cet Auteur  
est d’avis que celle que nous avons assignée dans la pré-  
paration précédente silffit, ajoutant que cette prépara-  
tion demande beaucoup de soin; surtout qu’il ne faut  
pas manquer de faire infuser la racine d’épurge pendant  
trois jours dans un vinaigre fort, & de la faire sécher  
enfuite. Cependant ce remede est si parfaitement né-  
gligé dans la pratique actuelle , qu’on ne le trouve  
point chez nos Apothicaires. QUINCY, *Pharmacopée.*

BENEOLENTIA, remedes dotlx & odorans.

BENGI-EIRI, espece de *ricin Indien* toujours verd,  
qui croît dans le Malabar.

Ses feuilles réduites en poudre & répandues fur les ulce-  
res , emportent les chairs fongueufes & luxuriantes. On  
fait encore de fes feuilles broyées & mêlées avec de la  
bouste de vache , & cousues dans un fachet, un fort bon  
topique pour les parties attaquées de convulsion. RaY ,  
*Hist. Plane*

BENIGNUS , *bernn, doux.* On donfie cette épithete  
aux maladies qui ne font point virulentes & aux re-  
medes qui operent doucement.

BENINGANIO, fruit qui croît dans la Baie de Saint-  
Augustin, de la grosseur du limon, rouge au dehors  
& bien-faisant à l’estomac.

BENZOINUM , *Benjoin. Benzoin , benzoinum ,* Offic.  
*Benzoin,* Comm. Plant. Ufual. 87. Park. Theat. 1 572.  
Boerh. Ind. A. 2. 259. *Benzoin , Asa dulcis*, Mont.  
Exot. 11. *Bels.oinum Officinarum*, Jonf. Dend. 3 5 5. C.  
B. P. 503. Raii Hist. 2. 1875. *Benlovinum ,* Chab. 74.  
*Benflelrntm cujus arbor folio citri,* J. B. 1. 328. *Arbor  
benzelni Grimmel* Ephem. Germ. A. 11. 376. f. 3 1. *Ar-  
bor benzoinifera,* Breyn. Prod. 2. 16. *Arbor Vlyginia-  
napisarnirns folio baccata, benzoinum redolens.* Pluk.  
Almag. 42. Phytog. Tab. 139. f. 3.4. *Arbor Virginia-  
na citriae, vel ltmoniaefolio benzoinum fundens*, Hortus  
Amstel. I. *isy.s. yy. Benjui Garziae,* Cluf. Exot. 155.  
DaLE.

Le *benjoin* s’appelle encore *afa dulds -, asa odorata belzoe,  
benzoe -, gummi benzoe , benzoinum 8e belzoinum.* C’est  
une gomme d’une odeur douce & agréable. Elle est  
produite aux Indes Orientales, où on la tire d’un arbre  
haut & gros, qui porte de longues feuilles reffemblan-  
tes à celles du citronnier & du limonier, mais un peu  
plus petites & moins vertes ; elles font aussi blanchâ-  
tres d’un côté. Cet arbre est appelle par *Herm. Nie.  
Grimrin Ephem. N. C. Dec.* 2. *An.* 1. *Obs.* 152. *Arbor  
benzjovni* Par *Jac. Breyn. in Prodrom. Arbor benzoini-  
fera.* Par *Garzia, Arbor bernrifera,* & par *Chab. Be-  
nivi arbor.* Il y en a qui le confondent avec le *lazerpi-  
tium Cyreniacum, 8e* le *benjoin* avec le fuc d’une plante  
ferulacée , dont les Cyreniens saifoient jadis dans leur  
pays une composition sort vantée. C’est peut-être de-là

Β E N 840

' qu’est venu le nom de liqueur Cyrenaîque ou Sire-  
naique.

Jacques Bontius dit que le *benjoin* est en abondance à  
Ceylan, à Sumatra, à Siam, à Camboya, à Java & à  
Malacca, mais que la meilleure forte vient de Boni-  
nas & Bairos ; on nous l’apporte fec.

Quelques Auteurs ont écrit qu’il étoit composé de phle  
sieurs morceaux de couleur différente. Le meilleur est  
dur, siolide, lussent , transparent *l* parsemé de taches  
blanches & d’une odeur agréable. Quelques-uns lui  
donnent le nom *d’amygdaloides >* parce que fes taches  
blanches lui donnent quelque ressemblance avec une  
amande pelée. Voyez *Ol. IVorm. Mus. c.* 34. *Joann.  
Dan. Horst. Pharmac. Part. I. L. VI.c. 260. Eras.m.  
Francisa.* Quoique le noir & le brun aient une odeur  
agréable, cependant comme ils sont chargés de beau-  
coup de parties hétérogenes, il s’en faut bien qu’ils  
foient aussi bons que le premier. La nature du *benjoin*est d’échauffer, de deffécher , de discuter , de réfou-  
dre , de purifier & de résister à la putréfaction ; il est  
bon dans les maladies de la poitrine & des poumons ;  
il en guérit l’oppression. On en ufe rarement à l’inté-  
rieur : cependant les fleurs , le magistere & la teinture  
qu’on en prépare dans les boutiques de nos Apothi-  
caires, font d’une efficacité singuliere dans les toux ,  
les oppressions de poitrine & les ulceres au poumon.  
Les fleurs, furtout prifes dans un œuf poché, operent  
merveilleufement dans la suppression des regles. *Arnat.  
Lusit,* dit avoir guéri avec ces fleurs & celles de soufre,  
une toux invétérée,*Cent. VI. Cur.* 90. Jean Beguin dans  
fon *Tyrocin. Chym. Lib. II. cap.* 28. affure s’en être bien  
trouvé dans les asthmes & dans toutes les maladies du  
poumon. Son Commentateur les recommande dans le  
même chapitre, lorsqu’il y a asthme & phthisie invété-  
rée. *Fabr. Bartolet. Lib. V. de Dyspn. c* 1. raconte du  
*benjoin* des merveilles dans les maladies de la poitrine,  
dans les difficultés de refpirer, & il l’appelle le baume  
du poumon : mais *Marc Banzer* s’efforce de démontrer  
le contraire , *Controvers. Medico - Miscellam Dec.* 4.  
*Thes.* 7. & il prétend que les fleurs de *beasoin* font fata-  
les dans la phthisie & dans les maladies du poumon.  
Ces fleurs font plus défagréables au gout que la gom-  
me même. Quant à Ptssage extérieur du *benjoin*, il en-  
tre dans<outes les compositions odoriférantes ; fon  
odeur est cordiale, elle fortifie les siens, desseche les  
humeurs froides du cerveau, dissipe les fluxions & gué-  
rit les maux de dents ; il faut toutefois avoir foin lorf-  
qu’on brûlera le *benjoin* de ne pas avaler une grande  
quantité de sa fumée, parce que non-seulement il af-  
fecte vivement le cerveau , mais encore parce qu’il  
agit avec tant de force fur la poitrine & les poumons,  
qu’il est capable d’ôter la refpiration.

Il y a une teinture cosinétique de *beasoin* qu’on prépare  
de la maniere suivante.

Prenez *benjoin, -> , ,*

*a j 1 > de chacun une once»*

*Jtorax calamtte,* **J**

Réduisez-les en poudre , mettez-les dans une phiole &  
*versez* deffus quatre ou six onces d’esprit de vin recti-  
fié. Tenez cette phiole dans un lieu chaud, où vous la  
lasserez en repos, observant seulement de la secouer  
de tems en tems jusqu’à ce que la teinture Toit extraite.

Filtrez-la à travers un papier.

Verfez-en un pen dans de Peau rose , dans de l’eau de  
fleur de feve ou dans quelqu’autre eau pareille.

Elle donnera sur le champ à l’eau dans laquelle vous la  
verflerez, la couleur du lait & vous aurez ce qu’on ap-  
pelle par cette raisim lait virginal; si vous vous laVez  
le visiage avec ce lait, il en emportera toutes les taches  
& rendra la peau blanche, nette & claire. On peut s’en  
siervir aussi pour dissiper les pustules causées par le vi-

841 BEN

rus Vénérien. Selon *P. Amman. Manuduc. ad Mater.  
Med.p.* 122. il fait ceffer les maux de dents, si on en  
impregne un peu de coton & qu’on l’applique fur la  
partie douloureufe. Voyez *Cohlect. Chym. Leydense cap.*94. et 95. et *Chem. Ration al. P. T cap.* 1. *Arelcl.* 10.  
Voyez aussi *Pharmacop. Brandenburg, p.* 170. L’huile  
odoriférante du *benjoin* purifie aussi & guérit les mala-  
dies de la peau , si on la mêle aVec l’esprit de νίη ou  
aVec le blanc d’œuf. BaRTHOL. ZoRN. *Botanolog.*

Le *benjoin* est une fubstance résineufe inflammable, quel-  
quefois rougeâtre, d’autres fois d’une couleur pâle &  
ordinairement fort fale. Lorsqu’il est marqueté de ta-  
ches blanches, on l’appelle *benjoin amygdaloide.* Il est  
agréable au gout, tant soit peu acre & fort employé  
dans les parfums. Il n’est pas fort certain que les an-  
ciens aient connu ce fuc. Il nous Vient des Ifles Philip-  
pines, deSiam & de Sumatra. M. Grimma décrit Par-  
bre qui le produit & la maniere de le préparer, dans  
les Ephémérides des Curieux de la Nature, *An.* 1. *Dec.*

2. Il conVÎent dans les asthmes; il atténue le phlegme  
qui opprime les poumons ; il est bon dans les ulceres  
qui attaquent la même partie, mais on donne la préfé-  
rence à *ses* fleurs dans les maladies internes. GEoffROY.

C’est la gomme résineuse d’un arbre qui croît aux Indes  
Orientales ; la meilleure est de Siam, on la tire des  
jeunes arbres qui n’ont pas plus de cinq ou six ans; pour  
cet effet on fait à leurs écorces des incisions longitudi-  
nales en différens endroits de la partie supérieure des  
arbres d’où cette gomme découle ; elle est d’abord dou-  
ce & glutineuse & elle se durcit aVec le tems. Ces ar-  
bres ont la feuille large &femblable à celle du citron,  
mais d’un Verd plus pâle ; elles font blanchâtres en desi  
Eous. Le fruit qu’ils portent est à peu près de la grosseur  
d’une mufcade, un peu applati , couVert d’une écorce  
pareille à la coque extérieure d’tmenoix, à l’exception  
qu’elle est un peu cotoneufe en dehors. MILLER , *Bot.  
Offic.*

Les Droguistes ont ordinairement deux sortes de *beasoin,  
le benjoin* en larmes comme ils l’appellent, & le *ben-  
join.* Le Vrai *benjoin* qui fut apporté en France par des  
gens de la fuite de PAmbassadeurdeSiam , étoit d’une  
couleur d’or, jaunâtre à l’extérieur, mais blanc au-de-  
dans & parPemé de petites Veines claires, blanches &  
rouges. îlétoi’t friable & fans aucun gout, mais d’une  
odeur très-agréable & très-aromatique. Il étoit fort dif-  
férent de ce *benjoin* en larmes que nous trouVons chez  
nos Droguistes, & qui n’est qu’une masse claire & transi  
parente, d’une couleur rougeâtre, parfemée de larmes  
blanchâtres, femblables à des amandes; ce qui lui a  
sait donner le nom de *benjoin amygdaloide.*

Il saut choisir celui de ce dernier *benjoin*, dont les quali-  
tés feront les plus approchantes de celles du premier.  
On obserVera surtout qu’il soit pur & débarrassé de par-  
ties grossieres & hétérogenes, ce qui est très-rare à trou-  
ver.

L’autre forte de *benjoin* qui est la plus commune, & qui  
est assez fréquemment adultérée avec plusieurs gommes  
fondues ensemble, doit être aussi choisie pure , d’une  
odeur agréable , très-résineux & chargé d’un grand  
nombre de larmes blanchâtres. Il faut absolument re-  
jetter celui qui est noir & sans odeur. Sa v ARY.

PREPARATIONS DU BENJOIN.

*Teinture de Benjoin.*

*Prenez le benjoin* qui coule de lui-même en abondance  
de l’arbre qui le produit. Réduisez-le en poudre.  
Faites-le bouillir dans un vaisseau de verre avec  
Pefprit de vin une fois rectifié , sans aucune au-  
tre préparation. Il en viendra une liqueur rouge,  
& odoriférante, laquelle vous verferez claire par  
inclination & vous mettrez ensuite de ηουνεΐ ef-  
prit fur le reste, avec lequel vous le ferez bouillir.  
Alors à peu près tout votre *benjoin* fera dissous ,  
& il n’en restera qu’un peu de matiere grossiere.

B E N 841

Si l’alcohol dont vous vous servirez , & que vous  
ferez bouillir de la maniere que nous aVons dit  
avec le *beasoin,* étoit parfait, votre teinture feroit  
plus riche ; quoiqu’il en foit, elles feront l'une  
& l’autre odoriférantes , & chaudes, ameres &  
balsamiques au gout.

*R E M A R QU E.*

Il fuit de-là qu’une résine onctueusie peut être dissoute  
dans un alcohol, si parfaitement qu’on l’aura après la  
dissolution sous la forme d’une liqueur homogene , &  
très-claire, dont une petite quantité étant versée fur  
une quantité considérable d’eau , il en naîtra fur le  
champ un mélange blanc, opaque & laiteux, appelle  
par cette raifon lait virginal. Si on *se* lave le vifage  
avéc ce lait, il prendra une couleur douce & vermeila  
le,& il fe couvrira d’une peau claire & brillante , si  
on laisse sécher le lait virginal dessus. Ce mélange  
passe pour un cosinétique innocent, & il donne aux  
savonnettes une odeur agréable. La résine de *beasoin*est extremement volatile , elle s’évapore au moindre  
degré de chaleur, & se dissout dans l’alcohol, d’elle-  
même, sans alcali. BoERHAAvE, *Chym.*

Ce procédé est un peu différent de celui que nous avons  
décrit plus haut, d’après Zorn.

*Teinture de Benjoin de* **QU I N C Y.**

*Réduisez* en poudre quatre onces de *beasoin* choisi. Met-  
tez cette poudre dans un matras, & ajoutez-y une  
livre d’esprit de vin tartarisé.

*Adaptez* le matras à une curcurbite, lutez-les enfemble  
& tenez le matras fur un feu de fable violent pen-  
dant trois ou quatre jours , observant de le *se-  
couer* de tems en tems : vous obtiendrez par ce  
procédé une teinture très-fine que vous décante\*  
rez & garderez pour llufiage.

Cette teinture est bonne dans les asthmes & autres ma-  
ladies du poumon, on en donne depuis vingt gouttes  
jufiqu’à soixante, ou soixante - dix, dans un véhieule  
convenable. Atl reste on en tsse beaucoup plus *fré-  
quemment* à l’extérieur , elle stert à adoucir la peau  
& à enlever les taches du vistage ; si vous en versiez  
une dragme dans quatre onces d’eau claire, vous au-  
rez un mélange blanc , qu’on appelle lait virginal.

On peut ajouter à cette teinture du storax, une once, &  
du baume du Perou, une dragme. Cette addition la  
rendra non-seulement d’une odeur plus agréable, &  
lui donnera une couleur plus foncée, mais la rendra  
meilleure encore pour l’intérieur.

Ces trois teintures de *beasoin* ne different que par les in-  
grédiens ajoutés aVec le *benjoin* à l’efprit de νίη.

*Fleurs de Benjoin.*

*Mettez* dans un Vaisseau fublimatoire deux ou trois on-  
ces de *benjoin* en poudre grossiere, m lirez dessus  
fon couVercle fans le luter ; tenez le Vaisseau fur  
un petit feu de charbon ou à un feu de fable du  
fecond degré, incontinent les fleurs commence-  
font à s’éleVer au couVercle que Vous aurez soin  
de lever une fois dans une heure, ou dans une  
heure & demie pour en enlever aVec une plume  
les fleurs que Vous ferez tomber fur un papier  
blanc, il faut aVoir deux couVereles tout prêts,  
l’un dont on couVrira le Vaisseau, si-iblimatoire  
lorsqu’on leVera l’autre. Lorsque les fleurs corn-  
menceront à prendre une couleur jaune, ôtez aVec  
une cuillere le *beasoin* fondu du Vaisseau fublima\*  
toire, dans lequel Vous remettrez du *benjoin* etl  
poudre comme ci-devant, & vous procederez dd

843 BEN

la même maniere jusqu’à ce que vous ayez des  
fleurs autant que vous en desirez.

Il faut avoir foin dans cette opération que le feu ne foit  
pas trop sort ; car fans cette précaution il s’élevera quel-  
que huile qui décolorera les fleurs.

Ces fleurs font merveilleusement pectorales , mais parti-  
culierement dans les asthmatiques ; car elles atténuent  
puissamment, résolvent les obstructions qui naissent de  
viscosités, & nettoyeur les bronches. On peut les pren-  
dre presique Eous toutes fartes de formes, & elles don-  
nent une odeur agréable à toutes les compositions dans  
lesquelles on les fait entrer ; leur dofe est depuis trois  
grains jufqu’à dix ou douze.

*Huile et esprit de Benjoin.*

*Prenez* de ce qui reste après la sublimation des fleurs du  
*benjoin* noir fondu, une livre; mettez cette ma-  
tiere dans une retorte que vous placerez dans un  
fourneau au bain de fable ; couvrez bien la retor-  
te de Eable, lutez-y le ballon, & faites un feu du  
premier degré pendant une heure ; pouffez enfui-  
te ce feu au fecond degré , & il vous viendra  
quelque huile, & quelque efprit avec un peu de  
fleur décolorée. Faites paffer enfuite le feu au  
troisieme degré , & enfin au quatrieme que vous  
entretiendrez jusqu’à ce qu’il ne s’éleve plus de  
fumée, & vous aurez une huile noirâtre avec un  
esprit acide. Le col de la rêtorte fera rempli de  
fleurs décolorées, que vous en pourrez tirer &  
mettre siur un papier brouillard qui soit propre,  
pour en tirer l'huile.

Quoique ces fleurs ne l'oient pas aussi belles que les pré-  
cédentes, elles ne siont pas moins bonnes dans Fustige,  
& quoique l’huile, l’esprit, & les fleurs aient alors  
une odeur empyreumatique ; cette odeur *se* dissipera  
en six ou huit mois, & fera place à une plus agréable.

On peut obtenir de la même maniere l’huile , Pefprit,  
les fleurs , & même le fel volatil de quelque baume  
que ce pusse être, comme de celui de Tolu , du Perou,  
& d’autres semblables. Llesprit est diurétique , mais  
l’empyreuffie lui donne une odeur désagréable. L’hui-  
le paffé pour un bon vulnéraire, tant à l’intérieur qu’à  
l’extérieur.

Pour llusiage intérieur, mettez dedans une cucurbite ca-  
i pable de contenir six pintes de liqueur, deux ou  
trois onces de cette huile ; jettez dessus cinq ou  
six livres d’eau, & mettez le tout sim un fourneau  
au bain de fable. Après avoir luté le récipient,  
augmentez le feu successivement jusipilà ce que  
l’eau seiit fur le point d’entrer en ébullition ; alors  
la partie spiritueuse de l’huile s’éleveraavec l’eau,  
elle aura une très-belle couleur d’ambre avec une  
odeur fort agréable, & vous trouverez en elle un  
remede merveilleux pour l'intérieur , ce fera un  
puissant diurétique; & il y a même des Auteurs  
qui la regardent comme un spécifique contre la  
pierre & la gravelle formée dans les reins , & dans  
la vessie. Sa dofe est depuis cinq gouttes jtssqu’à  
quinze, avec un peu de sucre rafiné. *Pharmaco-  
pée de Quincy.*

**BER**

BER., c’est le nom d’un arbre qu’on trouve en plusieurs  
contrées des Indes Orientales , il porte un fuit fem-  
blables aux jujubes.

BERBEL1CÉ, nom que Nicolas Myrepfe donne au *tase-  
silage* ou *pas-d’ârre.*

BERBERI, Βερβερὶ, c’est felon Athenée, le nom del’é-  
cail.le dans laquelle on trouve les perles.

BER 844

BERBERIS, *Oxyacantha, Galen.* Offic. *Berbaris,* Parla  
Theat. 561. Mer. Pin. 1 5. Chah. *^o.Berberis velOxya-  
cantha ,* Ind. Med. 20. *Berberiscresmnus* , Mont. Ind.  
38. *Berberis dumetorum*, C. P. Pin. 454. Raii Hist. 2.  
1605. Synop. 3. 465. Tourn. Inst. 614. Elem. Bot.  
487. Boerh. Ind. A. 2. 233. Jonf. Dendr. 219. Dil.  
Cat. Giss 66. Buxb. 36. *Berbaris vulgo, quae et oxya-  
cantha putata ,* J. B. I- 52. *Spina arida sive oxyacan-  
tha,* Germ. 1144- Emac. 1325. *Oxyacantha Galeni,*Merc. Bot. 56. Phyt. Brit. 86. *Epine vinette.*

L’arbre ou plutôt Parbriffeau qui porte *Vépine-vinette* ne  
s’éleve jamais à une grande hauteur. Son écorce est à  
l’extérieur d’une couleur blanchâtre ou cendrée , & à  
l’intérieur d’un jaune foncé. Ses branches font longues  
& fragiles, armées d’épines aigues à l’origine des feuil-  
les qui ont une forme ronde , à peu près, ou ovale ;  
elles font très-proprement découpées, ou entaillées silr  
les bords, elles fiant acides au gout ; les fleurs crûssent  
parmi les feuilles en longs bouquets, elles ont six seuil-  
les de couleur jaune , & elles font place à des baies  
rondes , cylindriques, rouges, & pleines d’une pulpe  
acide qui contient deux graines longues & dures. On  
cultive fouvent *Vépine-vinette* dans les Jardins : mais  
il y a beaucoup d’endroits où cet arbriffeau est sauvage.  
Il fleurit en Avril & en Mai, & ses baies fiant mûres  
en Septembre. On se sert en Medecine des baies, de  
la graine & de l’intérieur de l’écorce.

L’écorce interne est apéritive & atténuante ; on la met au  
nombre des spécifiques contre la jauniffe , prise soit en  
infusion, foit en décoction. Le fruit est astringent, très-  
rafraîchissant , & bon pour humecter la bouche, &  
étancher la'foif dans les fievres ardentes. On en sait  
une conferve qu’on ordonne avec succès dans toutes  
les eEpeces de diarrhées & de flux , & même dans la  
jauniffe ; la graine est resserrante , mais on s’en fert  
rarement. La conferve du fruit est la feule préparation  
officinale qu’on tire de cet arbrisseau. MILLER , *Bot.  
Osse*

La racine de cette plante est jaune, fort amere , & rou-  
git fort peu le papier bleu. Son fuc le rougit aussi vive-  
ment que l’alun. Cette plante analysée donne beau-  
coup de liqueur acide, peu d’efprit urineux , assez  
d’huile & de terre. On fe fert principalement du fruit  
de *F épine-vinette.* Il appaife la trop grande fermenta-  
tion des humeurs, furtout lorfqulelle est causée par  
desmatieres bilieuses. Tragus assure que le vin que  
l’on fait avec le fuc des fruits de cette plante, arrête le  
cours de ventre , la dyssenterie & les fleurs blanches.  
On fait boire l’infusion de ces fruits. On les confit au  
ftlcre. On en fait du sirop, de la gelée, du rob. Et on  
emploie ces préparations dans les juleps rafralehif-  
fans.

Simon Pauli enfeigne la maniere de faire le fel essentiel  
qu’il appelle le tartre du *Berberis.*

Prenez *du suc desfruits de* l’épine-vinette, *deux livres,  
dufuc de limon, deux onces,*

Faites évaporer doucement fur le feu.

Passez par la chausse, & faites crystallifer à la cave.

Ces crystaux font fort rafraîchissans. Dans l’ardeur d’uri-  
ne & dans les inflammations internes, on dissout le ni-  
tre dans le fuc de *berberis,* pour le faire crystallifer.  
L’écorce de la racine de cette plante est astringente,  
&détersive. ToURNEFoRT.

BERDIRAMON. C’est ainsi que Nicolas Myrepseap-  
pelle le *Parus,* ou *Draconelummesis,* ou *Bistortama-  
jor,* ou *Serpentaria major s* car tous ces noms désignent  
la même plante.

BEREAS. Ruland rend ce mot par *Rotundumi rond-*

845 BER

ECREDRIAS, nom d’un onguent décrit par Aétius,  
*Teirabib. IV. Serm. cap.* 113.

BERENI SECUM , ou *Artemisia , armoise.* CasTELLI.  
BERENICIUM, espece de nitre mentionné par Galien

& par Actuarius.

BERETINUS FRUCTUS, Fruit que les Matelots  
trotlVcrent dans les Ifles Malaga, lors de l’expédition,  
ou du Voyage autour du monde par François Drake.

BERGAMOTE, la *Bergamote,* ou l’essence de cédra , si  
odorante, si cordiale , & si estimée dans les parfums ,  
est tirée d’une efpece de citron d’Itaüe nommée *berga-  
mote,* dont on dit que l’origine vient de ce qu’un cer-  
tain Italien s’avifia d’enter une branche de citronnier,  
fur le tronc d’un poirier *bergamote.* Les citrons qui en  
font proVenus, tiennent du citronnier'& du poirier.  
L’inventeur fit un siecret de cette découverte pendant  
long-tems & en fut enrichi.

Pour tirer l'essence du cédra, on coupe l'écorce jaune ou  
superficielle du citron cédra par petits morceaux ; &  
on les rompt tout d’un coup l’un après l’autre , en les  
pressant aVec les doigts dans un Vaisseau de Verre, com-  
me on presse le zest d’orange dont on Veut parfumer  
un Verre de Vin ; mais il faut que ce Vaisseau foit étroit  
d’embouchure ; enforte qu’il n’y ait d’ouverture que  
pour laisser entrer les bouts des deux doigts qui pref-  
feront l'écorce, & même que cette ouVerture foit fer-  
mée autant qu’il fe pourra, les bouts dés deux doigts y  
étant entrés, aVec du parchemin mouillé, afin d’ernpê-  
cher PéVaporation de ce qu’on recherche ; il est bon  
aussi que le Vaisseau foit Ventru , & que fa capacité foit  
beaucoup plus large que fon col, pour donner de l’ef-  
pace & de la facilité à la partie eflentielle de l’écorce  
qui a été exprimée par les doigts , de circuler en for-  
tant, & dé fe résoudre en liqueur. Cette liqueur est  
une huile éthérée très - subtile , & d’tme odeur char-  
mante ; mais il saut employer dans ce procedé un grand  
nombre de morceaux, de l’écorce de citron *bergamote ,*nouvellement coupés ,‘pour aVoir un peu d’essence.

L’essence de cédra étant préparée sans feu, comme il â été  
dit, est bien plus agréable àl’odeur, & a beaucoup plus  
de qualité que l’essence qu’on peut tirer de l’écorcesde  
citron *bergamote ,* par la distilation, à la maniere des  
autres essences.

Elle est cordiale, stomachale, céphalique, propre pour  
résister à la malignité des humeurs. La dofe en est de-  
pula une goutte jusqu’à six. ΕεμεΒυ , *des Drogues.*

BERIBERll, efipece de paralysie fort commune dans  
quelques contrées des Indes Orientales. Le terme *Be-  
riberii* signifie dans la langue du pays *Breb is s,* & Bon-  
tius pense que les Naturels ont donné ce nom à cette  
maladie, parce que ceux qui en font attaqués femblent  
imiter les rnotrvemens de la brebis , lorsqu’elle mar-  
che ; car ils élancent leurs genoux , & leurs jambes en  
deVant : c’est, dit le même Auteur, une espece de pa-  
ralysie, ou plutôt de tremblement de toutes les parti es  
du corps., accompagné de la prÎVation du mouvement,  
& de fenfations aux mains , aux piés, & quelquefois  
dans tous les membres.

Cette maladie a pour catsse principale line humeur pitui-  
tcuse , grossiere & Vifqueufe , qui dans les tems plu-  
vieux, qui durent ordinairement fans ir.termission dc-  
puis le commencement de NoVembre, jusqu’au com-  
mencement de Mai , tombe pendant la nuit fur les  
nerfs, aux perfonnes qui, fatiguées de la chaleur du  
jotir , fe déshabillent entierement , & couchent sans  
cotiVerture ; car dans ces cas il arriVe que l’humeur  
pituiteuse engendrée en quantité , particulierement  
dans le cerVcau , fie répand aisément Pur les nerfs.  
D’autant que les nuits dans ces contrées , comparées  
aVec les jours, peuvent passer pour trop froides. Alors  
les jointures font relâchées , en conséquence du même  
ester produit fur les nerfs & les ligamens , par la ma-  
tiere pituiteuse qui s’y est insinuée ; quoique cette ma-  
ladie vienne ordinairement par des degrés fuccessifs,

BER §46

& lents ; il arrive cependant quelquefois, qu’on en est  
attaqué subitement , comme , lorEqulaprès aVoir beau-  
coup souffert de la chaleur, on s’avise de boire sim le  
champ, un grand coup de la liqueur que l’on tire du  
palmier Indien. Cette liqueur prsse dans cette circonsa  
tance , produit, ce que nous Voyons soüVent opérer  
parmi nous dans les jours caniculaires, par la bicre, lé  
petit lait, ou le lait caillé fur ceux qui en prennent,  
\* après s’être considérablement échauffés , soit à la cour-

Ee, soit à quelque autre exercice Violent ; c’est- à-dire,  
qu’elle les met dans un danger éminent de perdre la  
Vie, & qu’elle Pote même quelquefois.

Mais pour avancer dans le détail de cette maladie , nous  
dirons d’abord que fes fymptomes fe manifestent à la  
vue ; il fe répand fur tout le corps une lassitude fpon-  
tanée, le mouvement & la sensiltlma cessent, surtout  
dans les mains & dans les piés. Cette eljftce de titil-  
lation sautillante, telle que celle que l’on fent dans les  
doigts & dans les orteils en hyver , dans les pays  
froids , fe fait fentir dans les malades du *beriberii ,*mais axec un peu plus de violence & de douleur ; il  
arrive quelquefois que la voix s’éteint au point qu’ils  
ont beaucoup de peine à articuler : Il m’est arrivé à  
moi-même dans cette maladie de perdre la Vûix, pen-  
dant un mois entier ; enforte qu’à peine pouvois-jé  
être entendu de ceux à qui je parlois, quelque voisin  
que j’en fusse. Ces fymptomes sirnt accomj.agnés de  
beaucoup d’autres , mais qui tous ont éVidcmment  
pour catsse une humeur froide, ténace & vifqueufe.  
Les principaux étant toutefois ceux dont je viens de  
parler , nous pouvons paiïer à d’autres chofes.

Nous allons maintenant parler de la cure qui est ordi-  
nairement très-longue, parce que l’humeur froide &  
vifqueufe , ne *se* résout pas facilement. Cependant il  
n’arrive gueres que les malades en meurent, à moins  
que la matiere morbifique ne fe jette fur les mufcles de  
la poitrine ,& ne ferme le passage de la respiration &  
de la voix.

Les malades doivent éviter surtout, autant qu’il fera  
possible de demeurer dans leur lit, & l’on aura S0HI  
de leur faire prendre de l’exercice , foit à pié, foit à  
cheval, ou d’une autre maniere , autant qu’ils feront  
en état d’en supporter ; on ne leur conseille pas la cour-  
se, parce que pour l’ordinaire, ils ne sirnt pas en état  
de courir. Les frictions .Violentes font très - salutaires  
dans ce cas , & les domestiques de Bengale, de même  
que les femmes de Malaga font très adroites à les ad-  
ministrer ; quant aux domestiques Européens, c’est  
un soulagement” qu’il ne faut point en attendre. Le  
bain & les frictions qui font ici sort en ufage, leur  
étant entierement inconnus; il.faut recourir àd’autrcl  
pour fe faire servir , quand on a befoin ssêtre baigné &  
d’être frotté. On prépare aussi contre cette maladie  
des fomentations, & des bains aVec une plante appel-  
lée *lagondi*, fort énergique ; elle a la feuille comme  
la persicaire, & l’odeur douce & aromatique ; outre  
les vertus de la camomile , & du melilot, qu’on mla  
bien assuré qu’elle possédoit dans un degré sitpérieur ;  
elle l'emporte , à mon avis , fur ces plantes , par fes  
propriétés discussiVes & réfolutives ; on frottera de plus  
les piés & les mains avec les huiles de clous degiro-  
fle, & de macis; mais on les mêlera avec l'huile ro-  
saf; car elles font par elles-mêmes trop caustiques, &  
elles pourroient corroder la peau , si on s’en siervoit  
feules. Outre ces remedes , nous avons encore uneese  
pece excellente dé *Naphta,* qu’un nous apporte de  
Sumatra, qui est située à la vue , & à l’opposite du  
Royaume de Java. Les Instions appellent cette dro-  
gue *Minlac Tamnah,* ce qui signifie huile de terre ,  
parce qu’elle sort de la terre , de la même manie-  
re que l’huile de Pétrole, qui coule des rochers, &  
fie mêle à leur pié , aux eaux dès ruisseaux qui s’y  
trouvent.

Les Barbares sont si grand cas de cette huile, que le Roi  
Achem , le Prince le plus puissant de l'Ifle, en a défen-  
du l’exportation siaus peilte de mort ; ensiorte que les

*817* BAR

habitans font contraints de la porter à la dérobée pen-  
dant la nuit, de leur pays dans le nôtre, & si.lt les vaif-  
feaux Anglais qui bordent leurs côtes. Lorfque l’on  
frotte de cette huile les parties affectées, le malade en  
est foulagé d’une maniere prefque miraculeufe. Son  
odeur est forte & défagréable.

Lorsque cette maladie est devenue chronique, il.n’y a  
aucun remede plus salutaire que les décoctions de raci-  
ne defquine, de farfepareille & de bois de gayac ; etî  
effet, toutes ces choses font extremement propres à  
communiquer aux parties une^chaleur douce & bien-  
faisante , & par conséquent à résoudre les humeurs  
froides & épaiffes, & à les évacuer par les fueurs & par j  
les urines; il faut toutefois en couper de tems en tems  
l’usage par celui de quelque minoratif. Le cathartique  
le meilleur dont on puisse ufer en pareil cas, est celui’  
que nous Réparons ici d’un extrait d’aloès , & qu’on  
appelle communément *gutta cambodia,* &par corrup-  
tion *gutta gamba.*

La phlébotomie feroit fatale dans ce cas, car ce n’est pas  
une pléthore, mais une cacochymie qui constitue la  
maladie. Or qu’est-ce qui est assez peu versé dans la  
connoissance de l’œconomieanimale, pour ignorer que  
le fang est la fource de la chaleur & le tréfor de la vie ?

Après avoir attaqué le *beriberii,* comme nous venons de  
dire, on en emportera les restes avec la thériaque de  
Venife, le mithridate, les fudorifiques, les diuréti-  
ques & les autres remedes dont la vertu est de fortifier  
les nerfs ; un exercice convenable aideroit aussi beau-  
οουρ la nature à furmonter les fymptomes. fâcheux,  
dont cette maladie est accompagnée. BoNTIUs , *de Me-  
dimna Indorum.*

BERILLISTICA, espece prétendue d’art magique, qui  
consiste à tirer des augures, des apparences extraordi-  
naires qui se font dans les miroirs. Ces miroirs s’appel-  
lent *berilli,* d’où est venu le mot *beriUistica.* RULAND.

BERMUDIANA. Cette plante tire fon nom des Ifles  
*Bermudes*, d’où nous vient la femence de fa premiere  
espece.

Voici se:s caracteres.

Elle a la fleur du lis , elle est composée de six pétales ,  
dont le calyce dégénere en un fruit triangulaire qui  
s’ouvre en trois endroits & .qui est partagée en trois  
cellules pleines de graines rondes.

Il y en a de deux especes. *Dictionnaire de* MILLER.

BERNA ou BIRMINA. Ruland rend ces mots *parvas  
vitreatum, vaisseau vernissé.*

BERNARDIA, Plante à laquelle Guillaume Houstoun  
a donné ce nom en l’honneur de M. Bernard de Juf-  
sieu, Démonstrateur des Plantes au Jardin Royal à  
Paris.

Voici Ees caracteres.

Elle est mâle & semelle en différentes plantes ; les plan-  
tes mâles produisent de petits chatons qui tombent  
lorsqu’ils fiant mûrs.

Les plantes semelles ont des fleurs dont le pétale est cou-  
leur de vermillon ; elles sont place à un fruit à trois co-  
ques femblable à celui du ricin.

Il y a quatre especes de cette plante.

Je ne leurconnois aucunes vertus médicinales. *Dictionn.  
de* MILLER.

BERRIONIS, *Colophonne, gomme de génévrier* ou *ver-  
nis.* RULAND.

BERS, eEpece d’électuaire dont les Egyptiens font usa-  
ge dans la débauche , pour exciter en eux un délire gai  
& momentané , dans lequel ils trouvent vraisemblable-  
ment la même satisfaction monstrueuse que les Euro-  
péens dans l’ivresse. àfc

BAR 848

Voici comment ils préparent cet électuaire.

Réduisez tous ces ingrédiens en une poudre fine dans un  
mortier de marbre , & faites-en un électuaire avec trois  
parties de miel pur.

Il faut laisser repofer cet électuaire pendant six moii  
aVant que de s’en fervit, il dissere fort peu ce me sem-  
ble du *Philonium Romanum* , dont Avicenne nous a  
donné la recette, & l’expérience a appris aux Egyp-  
tiens qu’il en avoit l’énergie & les propriétés. PstosPER  
**ALPIN. j**

BERULA , Offic. Chom. 539. *Sium.* Rivin. In. Pent.  
Dill. Cat. Giss 142. *Sium erectum urnbellatum-s sive  
pastinaca aquatica,* Raii Hist. 1. 444. Merc. Bot. 1.

69. Phyt. Brit. 114. *Stum five apium palustre , foliis  
oblongis,* C. B. P. 154. Raii Synop. 3. 211.Rupp. Flor.  
Jen. 230. Tourn. Inst. 308. Elem. Bot. 258. Boerh.  
Ind. A. 55. Buxb. 305. *Sion ssive apiumpalustresoliis  
oblongis,* Botan. Monspelliana. 243. *Sium umbellisép  
rurnel.* B. 3. 172. Chab. 173. *Sium Medicum ejufdenel*174. & J. B. 173. *Sium minus alterum,* Parla TheatJ  
1241. *Stummajusangitstifolium,* Ger. Emac. 256. *Sium  
erectum soliisserratis,* Dood. *Nasturtium aquaticum\**Ger. Icon. 200. *La berle, l’ache d’eau,*

Cette plante croît pour l’ordinaire dans les lieux humides  
& aqueux ; elle fleurit au mois de Juin, on ne fe fert  
que de fes feuilles; elle passe pour anti-fcorbutlque;oti  
lui attribue de même qu’au sium, la vertu de dissoudre  
&dléVacuerla pierre, de provoquer les urines & les  
Yegles, de hâter la fortie du fœtus & de guérir les dyf-,  
fenteries,prifeavec les alimens. DaLE.

BERYLLUS , Offic. Boet. 214. Cale. Musi 221. Mont.  
Exot. 14. De Laet. 44. Aldrov. M11S. Meral. 952.  
Kentm. 47. *Berillus, sive beryllus,* Charit. Foss. 40. *Be-  
ril.* DaLE,

C’est une plorre précieufe, luifante, transparente , dont  
la couleur est ordinairement de verd detner : mais'il y  
en a de couleur d’huile ou d’ail, de pâle, de jaune, cle  
couleur d’or. On appelle ces derniers cûryseé»cr ils, com-  
me qui diroit *berils dorés.* On trouve cette pierre dans  
des mines aux Indes, en l’Ifle de Ceylan , au Marta-  
ban, auPegu, en Camboya.

Elle est propre pour arrêter le cours de ventre & les hé-  
morrhagies ; pour cet effet il faut la broyer & la pren-  
dre intérieurement : mais on n’en fait aucun ufage en  
Medecine. LEMERY , *des Drogues.*

BERYTION , βηρὑτιον. C’est le nom d’un collyre décrit\*  
par Galien , qui le recommande dans les inflamma-  
tions des yeux. C’est aussi celui d’une pastille dont le  
même Auteur fait mention , & qu’il dit être bonne  
dans les dyffenteries.

B E S

BES, Nom d’une efpece de poids; c’est les deux tiers  
d’un entier, communément d’une livre, ou huit oncse.

BESACHAR , *unsungus* ou une *éponge.* RULAND.  
BESASA, βησασᾶ, ou RUTA SYLVESTR1S, *Rue  
sauvage,*

BESLERIA

849 B E T

BESLERIA, plante ainsi nommée de *Basilîus Rester,*Apothicaire à Nuremberg, Auteur d’un Ouvrage inti-  
tulé, *Hortus Eystetensis.*

Voici ses caracteres.

Sa fleur n’est composée que d’une feuille, elle est tubu-  
leuse, d’une figure anomale ou en gueule, à deux le-  
vres, du fond de laquelle s’éleve un pistil fixé dans  
sa partie la plus profonde comme un clou. Ce pistil  
dégénere en un fruit oVale, doux & charnu , qui con-  
tient plusieurs petites femences.

11 y a quatre efpeces de cette plante.

Je ne leur connais aucunes vertus médicinales. MILLER ,  
*Dictionn.*

BESONNA. Ruland rend ce terme par *muscarum fun-  
gus ,* & il entend apparemment par *musc arum fungus,*quelqu’espece d’éponge , qui fert de nid à une forte de  
mouche.

BESSANEM. Avicenne entend par ce mot une rougeur  
des parties extérieures, semblable à celle qui précede  
la lépre; elle occupe quelquefois le vifage , & plus  
souvent les extrémités du corps.

Il paroît que c’est ce que nous entendons par *mules* aux  
talons, ou bien *engelures.*

BESTIA, un animal en général.

BESTO, nom qu’Oribafe donne à la *saxifrage,*

B E T

BETA, *Bette,* plante fort connue; il y en a de deux  
especes ; la rouge noirâtre ou plutôt sa racine cuite  
avec les lentilles, est un puissant resserrant. Quant à la  
blanche, elle tient le ventre modérement libre : cepen-  
dant on peut dire que le suc de l’une & de l’autre est  
mal-sain, parce qu’il a quelque nitrosité ; qualité en  
vertu de laquelle mêlé avec du miel & distilé dans les  
narines , il purge la tête & adoucit les maux d’oreille.  
La décoction des feuilles & des racines de *bette* guérit  
la teigne, tue les lentes & adoucit les engelures en les  
en fomentant. Les feuilles crues s’appliquent en cata-  
plasines dans la lepre blanche ou 1’*alphus,* après une  
friction avec du nitre; on s’en sert encore en cataplaf  
me dans l’alopécie, après avoir bien graté l’endroit af-  
fecté; on les emploie aussi dstns les ulceres qui s’éten-  
dent; bouillies elles guérissent les exanthcmes ou pustu-  
les qui fe répandent fur le corps, les brûlures & les éré-  
sipeles. DIOSCORIDE , *Lib. II. cap.* 149.

Il y a une autre espece de *bette,* appellée *betafylvestris* ou  
*bette sauvage,* dont Dloscoride traite Eous le nom de  
*limonium.*

JlcTA ALBA, Offic. Germ. Emac. 3I8.RaiiHist. 1. 204.  
*Beta,* Chab. 302. *Beta albas vel pallescens, quae Sicula  
& Cicla, Officin.* Hist. Oxon. 2. 596. Boerh. Ind. A. 2.  
94. *Beta communis*sssta,Parla Parad. 489.Ger. 251. *Be-  
ta candida,* J. B. 2.961. *Betaalba vel pallescens, quae  
Cicla Officm.* C. Β.118. Tourn. Inst. 502. *Bette blan-  
che.* DALE.

La racine de cette plante est large & épaisse, s’enfonçant  
profondément en terre, & poussant des feuilles assez  
larges, fur des pédicules larges & longs; fes feuilles  
vont en s’arrondissant par la pointe, elles font un peu  
froissées, insipides & fades au gout. Quant aux tiges  
de la *bette* blanche, elles font épaisses & angulaires &  
elles s’élevent à la hauteur de deux piés & même da-  
vantage , branchues & enVÎronnées de feuilles , mais  
un peu plus petites que celles qui partent de la racine;  
fes fleurs croissent en grappe, elles font de couleur ver-  
te, petites & herbaCées. La graine est dure & épineuEe.  
Cette plante croît ordinairement dans les jardins , il y  
en a cependant des eEpeces qui ssont siiuVages & qui  
*Torne II.*

B E T 850

croissent en plusieurs endroits sur les côtes de la mer.  
La *bette* est plutôt une plante potagere que médicinale ;

elle relâche le Ventre & tempere les humeurs chaudes  
& cholériques ; on emploie quelquefois le fuc de fa ra-  
cine en guife de sternutatoire; ce fuc refpirépar le nez  
débarrasse la tête de phlegme & de mucosité, & foula-  
ge conséquemment dans les maux de tête invétérés.

La *bette* est une des cinq herbes émollientes. MILLER ,  
*Bot. Oflic'*

ΒετΑ RUBRA , OssiC. Ger. 251. Emac. 318. Raii Hist I.  
204. Chab. 302. J. B. 2. 961. *Beta rubra vulgaris,* C.  
B. 118. Hist. Oxon. 2. 596. Tourn. Insu 502. *Beta  
communis rubra-.* Parla Parad. 489. *Bete rouge.* DaLE.

Cette plante est à tous égards femblable à la premiere ,  
excepté qu’elle est un peu plus petite , qu’elle a les  
feuilles plus étroites, & que fa tige, fes feuilles & sur-  
tout sa racine, sont d’un rouge ou d’un pourpre foncé ;  
elle croît dans les mêmes endroits que la blanche, elle  
a les mêmes vertus & on l’emploie aux mêmes ufages.

On fe fert plus fréquemment de fa racine dans les pota-  
ges, .qu’en remedes.

BETLE, Offic. *Betle , sive betresu* Germ. 1357. Emac.  
1541. *Betre, betle, betel Oesibethle,* Park. Theat. 1615.  
*BetreasiveTembid.* C. B. P. 410. JonsiDend. 172..C.  
Corn, Flo. Mal. 60. *Betle, sive betelle* , J. B. 1. 437.  
Chab. 33. *Betele,* Bot. 91. *Beetla, Codi.* Hort. Mal.  
7. 29. Tab. 15. *Piper longum foliorum nervis decurren-  
tibus tenuioribus i et mollioribus betle dictums* Hist.  
Oxon. 3. 603. *Buldtwaela*, Herm. Muss. Zeyl. 34. *Be-'  
tele ou poivre bâtard.*

Cette plante est de l’espece lscandante ; elle est fort vantée  
aux Indes Orientales; *ses* feuilles dont on fait princi-  
palement ufage, passent pour n’être jamais si bonnes  
que quand elles fiant tout-àssait mûres ; leur couleur est  
jaunâtre, on leur ôte leur vertu en les maniant, lorf-  
qu’elles fiant nouvellement cueillies.

Dans les Ifles Malacca la *betle* porte une espece de fruit  
tortillé en forme de queue de léfard, que les habitans  
dé ces contrées mangent & qui est fort agréableau gout.  
Bontius nous apprend que ce fruit ressemble beaucoup  
au poÎVre long blanc , ou plutôt à la queue d’un loir.  
Les habitans des Ifles Malacca l’appellent *Sirii Boa, 8e*l’estiment beaucoup plus que les feuilles de la plante  
qui le porte. On plante la *betle* Comme la vigne, & l’on  
fie fert dleehalas pour la soutenir, & l’aider à s’étendre  
& à s’élever. Il y en a qui pouf en tirer meilleur parti,  
la marient aux arbres qui portent *Farcea* ou la noix In-  
dienne, & ils ont encore l’avantage de former ainsi de  
très-beaux ombrages; elle croît dans toutes les Provin-  
des des Indes, fur les bords de la mer; on ne la trou-  
ve dans le milieu des terres ou dans les Contrées éloi-  
gnéesde la mer, que quand elle y a été tranfplantée.

La plupart des anciens Botanistes ont confondu la *betle*avec le *malabatrum* ou la feuille d’Inde : mais ce sont  
des plantes tout-à-fait différentes ; car felon Gardas ,  
la derniere est un petit arbre, au lieu que la premiere  
est de l’espece rampante & a befoin de fupport pour s’é-  
tendre ; les Indiens ont continuellement de la *betle* dans  
les mains & ils la mâchent le matin , l'après-midi, au  
coueher du foleil, & sur le foir, mais fon amertume  
les empêche de la mâcher feule; ils prennent une noix  
Indiennè, ils l’enveloppent avec un peti de chaux dans  
une feuille de *betle,* & ils assurent que ce mélange est  
très-agréable au gout; il y en a qui la joignent au *li-  
cium.* Les persimnes opulentes en usent avec le cam-  
phre de Borneo, & d’autres avec le bois d’aloès , le  
muEc , l'ambre gris ; lorsqu’elle est ainsi préparée, el-  
le est *si gracieuse* au gout, & donne à l’haleine une  
odeur si graeieuse , que les halutans opulens en mâ-  
chent prefque Continuellement ; quant aux autres, ils  
H h h

851 B E T

en proportionnent l’ufage à leurs facultés, & au défaut  
de *betle* ils prennent de la noix d’Inde avec du fafran  
ou des clous de girofle.

Voilà ce que Garcias nous apprend: mais nous lifons  
dans d’autres Auteurs qui ont fait eux-mêmes le Voya-  
ge des Indes , que tous les Indiens riches & pauvres,  
mâchent continuellement *F arcea* feule broyée & en-  
veloppée avec un peu de chaux dans des feuilles de  
*betle* ; ce qui rend une odeur si agréable & si sorte que  
les appartemens en font remplis. Le premier fuc qui  
sort de la *betle* ainsi mâchée , que quelques-uns con-  
servent & que d’autres rejettent, a la couleur du *sang ;*couleur qui ne vient point de la *betle,* mais de *i’arcea.*Ils augmentent successivement la dofe & l’Issage des  
feuilles de *betle* préparées de la maniere que nous avons  
dit : si les Indiens ne prenaient point cette précaution,  
on prétend qu’ils auroient l'haleine fort défagréable.  
Bontius assere que les feuilles de *betle* prifes sans l’ad-  
dition des fubstances ci-dessus mentionnées, minent  
les dents & les font même tomber quelquefois. J’ai  
vu moi-même aux Indes deux jeunes gens qui n’avoient  
pas plus de vingt cinq ans, à qui l’ufage fréquent des  
feuilles de *betle* n’avoit laissé aucune dent dans la  
bouche.

Lorsque les Indiens sont leurs adieux à quelqu’un , ils ont  
coutume de lui faire préfent d’une bourfe de soie plela  
ne de ces feuilles ainsi préparées ; & parmi eux les amis  
ne *se* séparent jamais fans s’être présenté de la *betle.*C’est ainsi dans ces contrées que l’on prend congé les  
uns des autres.

Lorsiqulon a à parler à quelque grand, on a coutume de  
mâcher de la *betle* aVant que de *se* présenter à sim au-  
dience, pour *se* rendre l’haleine agréable. Chez les  
Indiens, sortir sans avoir l’haleine parfumée c’est une  
faute impardonnable contre la décence & les manie-  
res. Lorfqule les personnes d’un état subalterne Ee trou-  
vent dans la nécessité de parler aux grands, elles met-  
tent la main si.ir la bouche , de peur que quelques parti-  
cules , poussées par leur haleine, n’aillent offenser  
l’odorat du grand auquel ils ont affaire. Les femmes  
ne manquent jamais de mâcher de la *betle* :avant que  
d’approcher des hommes , s’imaginant que cette odeur  
invite aux plaisirs de l’amour. Lorsque ces peuples se  
visitent entre eux, ils portent toujours de la *betle, Sc*ils *se* la présentent avec *Varcea* & la chaux dans une  
espece de tabatiere faite pour cet usage, comme une  
des plus grandes démonstrations de bienveillance. Ils  
en mâchent furtout après dîner, pourprévenir les maux  
d’estomac.

Ils s’en abstiennent quelquefois dans les jours de jeûne ,  
& lorfqu’ils célebrent les funérailles de quelques-uns  
de leurs parens.

Elle raffermit les gencives, fortifie le cœur& l’estomac,  
dissipe les flatulences, & purge l’estomac & le cerveau.  
Mâchée le matin immédiatement après le déjeûner,  
elle rend l’haleine agréable : mais elle noircit les  
dents, elle les ronge même, si l’on en croît Bontius, &  
les fait tomber.

Les sommes Portugaifes imitent en cela les Indiens, &  
elles mâchent de la *betle* avec tant de passion , qu’elles  
croiroient leur fanté en danger, si elles y manquaient.  
RaY , *Hist» Plana*

BETONICA, Offic.Ger. 557.Emac. 714. RaiiHist. 1.  
550. Synop.3. 238. Merc. Pin. 15. Ricin. Irr. Mon.  
Dill.Cat. Giss. 126. *Betonica vulgaris*, Merc. Bot, 1.23.  
Phyt. Brit. 15. *Betonica purpurea -sOTLV.* 235. Tourn.  
Inst. 202. Elem. Bot. I72.Boerh. Ind.A. 154. Rupp.  
Flor. Jen. I36.Buxb. 37. *Betomca vulgaris purpurea,*J. B. 301. *Betonica vulgatior flore purpureo ,* Park.  
Theat. 614. *Betomca asive Vetonica,* Chab. 43 I. *Bétoi-  
ne*, DaLE,

La racine de la *bétoine* est affez compacte à fon sommet,  
d’où part un grand nombre de petites fibres d’un gout  
fade & desagréable. Ses feuilles croissent fur de longs

B ET 852

pédicules: elles fiant rudes , velues , un peu froissées,  
pleines de veines , plus larges au commencement qu’à  
l’extrémité ; elles fie terminent en pointe émoussée, &  
elles ont les bords découpés en rond.

La tige de la *bétoine* est quadrangulaire , & elle s’éleve à la  
hauteur d’un pié & plus. Elle a quelques nœuds ; il y a  
à chacun de fes nœuds deux feuilles opposées l’une à  
l’autre , chacune fur un pédicule fort court. Ses fleurs  
font verticillées au haut de la tige , formant un épi  
assez gros, de couleur purpurine ; chacune de fes fleurs  
est en gueule, ou en tuyau découpé par le haut en  
deux levres. Elles croissent fur des calyces rudes & di-  
visés en cinqfegmens. Aussi-tôt qu’elles font passées, **il**fe forme dans le calyce quatre petites graines.

La *bétoine* croît dans les bois, dans les brossasses & fur le  
bord des haies. Elle fleurit en Mai & en Juin. On se  
fert de fes fleurs & de fes feuilles.

La *bétoine* est céphalique , hépatique & vulnéraire. Les  
Anciens en faifoient si grand cas, qu’Antonius Musia,  
Médecin de CéEar-Auguste, écriVit un Traité entier  
si.ir stes propriétés. Elle est fort bonne dans les douleurs  
de tête , les convulsions, les affections des nerfs. Ses  
feuilles séchées, coupées & mêlées avec le tabac , dis-  
siperont le mal de tête, le vertige & les maux d’yeux,  
si on en fume fréquemment. Mêlée avec la fauge des  
bois & la pomme de terre, on en tirera une boiffon très-  
bonne dans la goute & les douleurs de rhumatifme.  
Les feuilles fraîches de *bétoine* broyées, s’applique-  
ront avec fuccès fur les blessures récentes , furtout  
lorEqu’il Eera question d’attirer au-dehors des esquilles.

L’emplâtre de *bétoine* est la seule préparation officinale **de**cette herbe qui soit cuissage. MILLER , *Bot. Osse*

Les feuilles de cette plante ont un gout d’herbe un peu  
sellé ; elles font un peu aromatiques, & ne rougiffent  
point le papier bleu ; la fleur le rougit tant foit peu,  
ainsi que les racines, qui font d’ailleurs considérable-  
ment ameres. La *bétoine* est toute pleine de foufre,  
mêlé avec un peu de fel volatil huileux, & de terre.

On en tire par l’analyse chymique beaucoup d’huile, peu  
deterre & de fel fixe, point de sel volatil concret, mais  
un peu d’esprit urineux,

La *bétoine* est vulnéraire , apéritive & diurétique, adou-  
cissante, propre pour les maladies du cerveau & du  
bas-ventre. On se fert de *ses* feuilles à la maniere du  
thé, pour les vapeurs, pour la sidatique, pourlagou-  
te, pour les douleurs de tête, pour la jaunisse & pour  
la paralysie. La tifane des feuilles de *bétoine,* l’eau où  
elle a infusé à froid, la conferve de ses fleurs, le sirop  
des fleurs & des feuilles , le fuc & l’extrait de *ses* par-  
ties ont les mêmes Vertus. Ces remedes procurent aussi  
l’expectoration , & font cracher les matieres purulen-  
tes. Ils consolident les ulceres intérieurs, rétabliffent  
les fonctions des premières Voies , font passer les uri-  
nes, & leVent les obstructions des vifceres: On prépare  
des feuilles de *bétoine-,* une poudre à éternuer, uneem-  
plâtre pour les blessures, & furtout pour celles de la tê-  
te. Les racines n’ont pas les mêmes Vertus, elles pur-  
gentpar haut & par bas. ToURNEFoRT.

On recommande la décoction de *bétoine* & de turquette  
pour la pierre dans les reins & dans la vessie. D’autres  
conseillent la décoction de *bétoine* seule contre le flux  
immodéré des vuidanges après l’accouchement. Les  
Chirurgiens la font entrer dans les cataplafmes cé-  
phaliques. Ils composent une emplâtre de *ses* feuilles  
pour les blessures, surtout pour celles de la tête. Βοεε-  
**HAAVE.**

On trouve dans l’ancienne Pharmacopée de notre CoIlé-  
ge de Londres, la préparation d’une conferve de fleurs  
de *beloInsuasoona omise* dans la nouvelle; quelques Au-  
teurs en font toutefois beaucoup de cas.

*Emplâtre de bétoine'*

853 B E T

Broyez-bien dans un mortier toutes les plantes ; lassez-  
les en macération pendant une semaine dans le  
Vin blanc ; remuez-les beaucoup ensciite , & les  
faites bouillir.

Tirez-en le Vin blanc par expression ; paffez-le, & le sai-  
tes bouillir jusqu’à la diminution d’un tiers.

Ajoutez le goudron, la cire fondue, la résine, lesgom-  
mes , & enfin le dernier de tous les ingrédiens , la  
térébenthine.

Faites bouillir doucement le tout; retirez-le de dessus le  
feu, &le laissez refroidir; alors répandez dessus  
l’iris & l’aristoloche réduites en poudre très-fine.  
Battez-bienle tout enfemble, enforte qu’il foit  
de la consistance convenable à l’emplâtre.

Cette préparation a passé par toutes les réVÎsions de la  
Pharmacopée de notre Collége de Londres, sians prese  
que siouffrir aucune altération. On ne la trouve telle  
qu’elle vient d’être rapportée, dans aucune autre Phar-  
macopée officinale que je connoiffe. Elle demande , de  
la part de l’Artiste, beaucoup de foin & d’attention.  
Cependant comme on ordonne cette emplâtre affez  
souvent, nos Apothicaires font contraints d’en être  
fournis.

ΒετονιοΑ **AQUATICA. V**oyez *Scrophularia.*

ΒετονιοΑ **PAULI.** Voyez *Veronica mas».*

BETULA, Offic. C. B. P. 427. J. B. 1. 148. Raii Hist.

2. 1410. Synop. 3. 443. Chab. 60. Ger. 1295. Emac.  
1478. Parla Theat. 1408. Tourn. Inst. 588. Elem.  
Bot. 460. Boerh. Ind. A. 2. 182. Dill. Car, Giss 42.  
Rupp. Flor. Jen. 265. Buxb. 38. Merc. Bot. 1. 23.  
Phyt. Brit. 15. Mer. Pin, 15. Jonf. Dendr. 33. *Bou-  
leau.*

Cet arbre est g’ros & grand, couvert à l’extérieur d’une  
écorce blanchâtre , dont il fedépouille tous les ans. Il  
a un grand nombre de rameaux soibles , touffus, rou-  
ges , ou de petites branches chargées de feuilles petites,  
vertes, à peu près rondes & découpées par les bords.  
Elles font précédées par de petits cones écaillés qui  
contiennent la semence. Il croît dans les bois en diffé-  
rens endroits.

Lesfeuilles de *bouleau* passent pour bonnes dans l’hydro-  
pisie, ainsi que dans la grat.elle, employées soit inté-  
rieurement, soit extérieurement. Laliqueurqui coule  
de cet arbre, percé avec une tarriere au printems, passe  
pour bonne dans la pierre & la gravelle , dans le pisse-  
ment de sang & la strangurie.

Le bois de *bouleau* fait bon feu ; & c’est celui à qui on  
donne la préférence après le genievre pour être brûlé  
dans le tems de peste & de maladies contagieufes. MIL-  
LER, *Bot. Offi*

L’écorce de *bouleau* est sort fine. Tragus dit qu’il a vu  
dans une Biblsotheque à Coire en. Suisse,des vers écrits  
fur cette éeorce. On s’enEert aujourd’hui pour faire  
des cordes à puits. On assure que l’eau qui sort du tronc

B EX 854

de cet arbre , après l’avoir percé avec une tarriere  
dans le printems, est fort apéritive , détersive , & pro-  
pre à embellir le teint. On attribue les mêmes vertus à  
fonscic dépuré & à sim eau distilée. ToURNEFORT.

BETULUS, arbre appelle autrement, *Ostrys.* Voyez  
*Ostrys.*

B E X

BEX , Βὴξ, *toux.* La *toux* n’est autre chose qu’une expi-  
ration véhémente , par laquelle une grande quantité  
d’air étant poussée à l’extérieur avec vitesse, entraîne  
par sim impétuosité tout ce qui pouvoir embarrasser sion  
passage. Si la vitesse de cet air ne silffit pas pour em-  
porter du premier coup la matiere qui fait obstruction,  
le malade fe sent contraint de renouveller *ses* efforts,  
jusqu’à ce que cette matiere soit exptilsée au-dehors ;  
ce qui arrive toutes les fois quel’haleine a l'impétuosi-  
té requife, & que la matiere obstruante est disposée à  
fortir, c’est-à-dire lorsque le malade a de la force dans  
les poumons, & que l’humeur obstruante n’est ni trop  
aqueufe , ni trop vifqueufe. GaLIEN , *de Sympa Causis,  
L. II. cap.* 4.

La fin de la *toux* est de nettoyer le canal de la refpira-  
tion. *Idem, in 6. Hipp. deMorb. vulg. Commet* Voyez  
*Tasses.*

B E X U G O ; c’est la racine de la *Clematis Peruviana*de Cafpard Bauhin. Elle est purgative. Sa dofe est  
d’une dragme. Les Indiens la préferent au *méchoacan.*

B E Y

BEYA est spnonyme en jargon Alchymiste *aAqua mer-  
curiales,* ou *eau mercurielle.* C’est la femme du *Ga-  
briens OvLs.ulphur Philosephorum,* foufre des Philofo-  
phes.

B E Z

B E Z O A R D. Avenzoar est le premier qui ait fait  
mention du *bézoard,* comme d’un remede. Il dit dans  
l’histoire qu’il en fait, que le meilleur vient d’Orient,  
& qu’on le trouve dans la tête des cerfs , aux environs  
des yeux. Mais la pierre qu’on a désignée par ce nom  
dans ces derniers siecles , est formée, felon les Auteurs  
les plus fideles, dans l’efpece d’estomac , nommé *oma-  
fum,* d’une chevre fauvage.

Quant au mot *bézoard* ou *badzcher,* ou *bazcher* il signifie  
en Perfan ce qui chasse & dissipe le venin; & l'on entend  
par ce mot tout ce que les Grecs ont appellé antidotes  
ou simples, ou composés. Mais en particulier, on l’ap-  
plique à la pierre,que nous appellons par corruption du  
mot *Fersansiézoar.* Quelques Auteurs Arabes ont cru  
que cette pierre fe trouvoit dans les mines, & d’autres  
dans la tête de certains Eerpens. Mais les plus habiles  
ont écrit , ce qui a été confirmé depuis par les relations  
de plusieurs voyageurs, qu’elle fie forme dans les an-  
gles des yeux des cerfs qui ont mangé des ferpens, où  
grossissant peu à peu & par croûte, dont l’une couvre  
l’autre , elle fe détachesd’elle-même lorsqu’elle est ar-  
rivée à un certain poids , & tombe dans les sables des  
campagnes de la Chine & du Tobut ou Tebet. Sa pro-  
priété est d’attirer le venin d’une plaie qui en est in-  
fectée ; car lorsique vous l’en approchez , elle s’y atta-  
che d’elle même ; & après avoir tiré ce qu’elle en peut  
prendre, elle s’en décharge dans de l’eau où on la trem-  
pe. Après ce premier essai, on l’applique de nouveau  
à la plaie, où elle continue de faire fon effet jufqu’à ce  
qu’elle Eoit parfaitement guérie. Ηεεβεεοτ, *Biblio-  
thèque Orientale.*

Urne femble que M. Herbelot raconte un peu trop affir-  
mativement des fables tant sur la production que sur  
les vertus du *bézoard.* Si nous n’étions mieux informés  
d’ailleurs, fon autorité nous enimpoferoit.

Le *bézoard* n’est autre chofe qu’une pierre formée dans  
la vésicule du fiel de différentes fortes d’animaux  
Hhh ij

*8V* ΒΕΖ

qu’on trouve tant aux Indes Orientales qu’aux Indes  
Occidentales. Ces animaux fiant le bouc, le sanglier ,  
le singe, la chevre , &c. Les vertus de cette pierre  
naissent d’un fel volatil alcalin qu’elle contient ; car, à  
l’examiner à la rigueur, ce n’est autre chofe qu’une  
concrétion de la bile de l’animal qui la fournit. C’est  
par le moyen de ce fel alcalin volatil qu’elle détruit  
les acides & qu’elle pousse par la tranfpiration. Tout  
ce qui nous reste à dire fur ce remede , c’est que fa na-  
ture & fon activité varient felon l’animal dans lequel  
on l’a trouvé , & selon le climat Eous lequel l'animal a  
vécu ; & que tout *bézoard* étant composé de fiel, il fuit  
nécessairement la nature de ce fluide. Cependant, on  
dit qu’on trouve encore des *bézoards* dans d’autres  
caVÎtés du corps des animaux que dans la vésicule du  
fiel. Mais nous allons voir ce qui concerne cette piérre  
plus au long dans le Mémoire que M. Geoffroy a inséré  
slir cette matiere dans le recueil annuel de l’Académie  
**R** oyale des Sciences.

Parmi les drogues dont on *se siert en* Medecine, il y en a  
beaucoup d’un tssage très-commun & dont on ne fiait  
pas encore bien l’origine. Elles paffent quelquefois par  
tant de mains, avant que de venir jufqu’à nous , qu’il  
**est** difficile d’être parfaitement instruit de leur nature ,  
ou de leur composition.

Les Marchands qui en font le commerce n’en connoiffent  
fouvent que le nom & ne *se* mettent en peine que du  
débit. Les voyageurs ne font pas toujours au fait deces  
connoissances, de forte qu’ils se laissent siouvent trom-  
per par de faux recits, ou qu’ils ne vont pas eux-mêmes  
à la fource. Ainsi fur ces fortes de matieres un bon exa-  
men vaut quelquefois mieux que bien des relations :  
ce n’est pas qu’il ne faille les confulter; mais il ne faut  
pas toujours les croire. Voilà ce qm m’a porté à exami-  
ner foigneufemcnt les matieres qui portent le nom de  
*bezoard* ; nom que l’on donne ordinairement à certai-  
nes pierres qui fe trouvent dans le corps de quelques  
animaux. Les uns prétendent que ce nom dérive du mot  
Perfan *pazar* ou *pazan* , qui veut dire *bouc* ; & il vient  
felon quelques autres du mot Hébreu ou Chaldéensta-  
*Inzaar,* qui signifie , *contre-venin.*

Les premieres pierres connues fous le nom de *bezoard,*ont été apportées d’Orient. Depuis la découverte de  
l’Amérique, il en est venu,qui étant à peu près fembla-  
blcs aux premieres pour la structure & pour les vertus,  
ont aussi porté le même nom , avec cette différence  
qu’on appelle *bezoard Oriental,* celui qui vient du Le-  
vant , & *bezoard Occidental,* celui qu’on nous envoie  
d’Amérique. Ily a encore d’autres substances pierreu-  
fes tirées des animaux & disposées par couches , qui  
ont été nommées *bezoard,On* lui conservant le nom de  
l’animal dont on le tiroit. Telles font les pierres que  
que l’on nomme *bezoard de singe 8c bezoard de cay-  
man.* Quelques - uns prenant le nom de *bezoard* dans  
la signification de *contre-venin,* Pont appliqué indiffé-  
remment à toutes les matieres qui pouvoient avoir cet-  
te vertu. C’est de-là que ce nom a été donné à des com-  
positions de Chymie, qui Pont le *bezoard minéral, &*le *bézoardjoviasc* d’autres ont nommés *bézoard animal,*la poudre de cœur & de soie de viperes.Ona aussi donné  
le nom de *bezoard* ou de *bezoardique* à certaines pou-  
dres ou pierres artificielles dans lesquelles on sait eh-  
trer du *bezoard.* Telles font les différentes poudres bé-  
zoardiques, la poudre de la Comteffe de Kent , les  
pierres formées de cette poudre , & la pierre de Goa.

Sur ce qu’on a obfervé que le *bezoard* étoit difposé par  
couches, on en a donné le nom à une efpece de pierre  
figurée de la même maniere, que l’on trouve en Amé-  
riqueen différens endroits de la terre, & à laquelle on  
attribue aussi les mêmes vertus. Il fe trouve de ces *bé-  
zoards* en Italie, en Sicile, & même en France en dif-  
férens endroits & furtout en Languedoc.

Voilà en général les différentes matieres que nous con-  
noiffons fous le nom de *bezoard.* Mais à proprement  
parler , le *bezoard* est une fubstance pierreufe tirée de  
quelque animal, composée de plusieurs couches ou en-

**B E Z 856**

veïoppes comme les oignons , & qui a quelque vertu  
pour résister aux venins. Les duux principales efpeces  
font , comme nous avons dit, l’oriental & l’occiden-  
tal. Nous ne démêlons pas bien qui font les animaux  
qui les produifent, parce qu’on peut avçir dit de tous  
les deux ce qui ne convient qu’à un seul.'Nous siivons  
en général que cette pierre *se* trouve dans l’estomac  
d’une espece de chevre fauvage qui broute des plantes  
aromatiques. S’il en faut croire TaVernier, il s’en trou-  
ve plusieurs dans le même animal, & qu’on peut con-  
noître au toucher. Ces pierres font de figure & de grose  
feur disterentes. Il y en a qui ont la forme d’un rein ou  
d’une faséole, d’autres font rondes ou oblongues , ou  
de figure irréguliere.

Chaque pierre est composée de plusieurs lames & formée  
d’une matiere verdâtre ou olivâtre, tachetée de blanc  
dans leur épaisseur. Ces lames font attachées les unes  
aux autres , enforte qu’en les rompant on obferve di-  
verfes couches de matieres de différentes épaisseurs &  
quelquefois de diverfes couleurs. Il fe trouve même en  
cassant ces pierres, des lames qui s’éclatent & fe sépa-  
rent fort uniment les unes des autres. La même chose  
arrive lorfqu’on les chauffe un peu vivement. Ce qui  
occupe le milieu ou le centre de cette pierre , est pour  
l’ordinaire une masse dure , graveleufe & assez unie.  
Les couches bézoardiques qui couvrent cette masse ,  
s’écrasent fous la dent assez facilement & s’y attachent  
comme une matiere légerement glutineufe, qui teint  
un peu la falive.

J’en ai brûlé , elles s’enflamment aisément & paroissent  
contenir du fel volatil & de l’huile. La matiere restan-  
te ressemble au *caput mortuum* qui reste dans la cornue  
après la distilation des matieres animales. Ces pierres  
font fort polies extérieurement ; mais quelquefois un  
peu rudes , & en façon de chagrin dans certains con-  
tours. Elles font assez tendres & teignent en couleur  
jaune, verdâtre ou olivâtre , le papier frotté de craye,  
de céruse ou de chaux , quand on les passe dessus un peu  
rudement, parce qu’elles s’ufent & laissent de leurs par-  
ties fur la craye , la cérufe ou la chaux. J’ai fait trem-  
per à froid deux de ces pierres, l’une dans Peau & l’au-  
tre dans l’esprit de vin pendant douze heures , fans  
qu’elles aient paru altérées. J’ai laissé dans l’eau pen-  
dant quelques jours la même pierre , il ne s’en est dé-  
taché que très-peu de chofe, ce qui n’a fait que trou-  
bler Peau légerement, cependant Peau & l’esprit de **vin**les aVoient pénétrées toutes deux.

Dans le grand nombre de pierres de *bezoard* que j’ai ouver-  
tes, j’ai trouvé qu’il yen avoit beaucoup , comme le rap-  
portent quelques Auteurs qui avoient dans leurs milieux  
des pailles, du poil, des marcassites, des cailloux, des  
matieres graveleufes, unies enfemble & aussi dures que  
la pierre. J’y ai aussi trouvé du talc, du bois, des noyaux  
presque semblables à ceux des cerifes, des noyaux de  
mirobolans , des quartiers de quelques autres noyaux:  
& enfin des efpec^g de noyaux de casse & des faséoles  
renfermées dans une tunique ou membrane extérieure  
durcie par la matiere qui a formé le *bezoard 8e* dont la  
membrane propre fe trouve retirée & féchée après avoir  
été gonflée. Dans d’autres pierres , la premiere enve-  
loppe de la faséole, étant confumée , les pierres en leur  
entier fonnoient comme des pierres d’aigles. J’ai essayé  
de piquer ces pierres avec une épingle rougie au feu,  
pour voir si elles étoient contrefaites ; cette aiguille ou  
épingle n’y a pu entrer & a feulement bruni l’endroit  
où elle a été appliquée ; ce que les Auteurs proposent  
comme une des principales marques à quoi on peut  
connoître le bon *bezoard* , croyant au contraire qu’on  
doit rejetter ceux où l’on trouVe de ces faséoles qu’ils  
regardent comme une preuve qu’ils ont été falsifiés par  
les gens du pays.

Ils veulent donc qu’on choisisse le *bezoard* en pierres de  
moyenne grosseur , d’une couleur brune , jaunissant *la*chaux-vive, verdissant la craie, ne fe dissolvant point  
dans l’eau, & lorsqu’on le perce d’un fer rouge, qu’il ne  
s’éleve point de bulles autour qui fassent connoître qu’il **a**

857 B E Z

été falsifié par le mélange de quelque résine ; que les la-  
mes en foient fines, disposées par couches & que ces  
pierres aient été tirées des animaux qui vivent fur les  
montagnes, tels que font ceux de Perse. Après tout,il  
me paroît assez difficile de contrefaire *lobezoardéèc* pour  
peu qu’on en ait employé , on slappercevra à la simple  
Vue, de la fourberie, s’il y en a, aussi bien qu’aux mar-  
quesque je viens de rapporter; car s’il étoit contrefait  
avec du plâtre, ou avec quelque matiere femblable, il  
ne changeroit ni au feu ni à Peau. Il pourroit colorer la  
chaux de la teinture qu’on lui auroit donnée ; en un  
mot soutenir toutes les épreuves, quoiqu’il fut contre-  
fait.

Il n’est pas à croire non plus qu’on eût été chercher pour  
le contrefaire , toutes ces différentes matieres qui fer-  
vent comme de base aux couches dont il est composé ;  
puisque sans%mt de façcn , on n’auroit qu’à le com-  
mencer silr une petite boule de la même pâte , qui n’est  
apparemment pas affez rare pour l’épargner.

Je crois que les matieres renfermées dans le *bezoard fer-  
vent* précisément à nous indiquer la maniere dont il *se*prüduit, comme l’obferve Tayernier, qui dit que ces  
pierres se forment autour des petits boutons ou autour  
des fommités des petites branches d’une plante. Ces  
boutons de TaVernier peuVent être les faséoles dont  
parle Monard , & que j’ai observées. Ces corps solides  
& indigestes restés dans l’estomac de l’animal,. peuvent  
en irriter les glandes, dont la lymphe épaissie aVec le  
levain de l’estomac encore chargé du fisc des plantes  
aromatiques qu’il Vient de brouter, aura pu former ces  
couches pclies, unies & exactement liées , que l’art au-  
roit bien de la peine à imiter. Je vois même que quel-  
que corps que ce foit qui fasse le centre de cette pier-  
re, les couches en font finies & si bien contournées ,  
qu’extérieurement la pierre a la figure de la matiere  
qui est renfermée au dedans.

Si, par exemple, il s’y rencontre une paille, la pierre fe-  
ra longue; si c’est un caillou, elle en gardera la figu-  
re , si c’est une faséole, on y remarquera extérieure-  
ment la radicule, & une raie qui sépare fort distincte-  
ment les deux lobes de la faséole ; enfin on peut con-  
noître à la forme & la pesanteur ce qu’elles contien-  
nent. Ainsi comme dans le choix d’une matiere aussi  
précieufe que le *bézoard*, on n’a pas la liberté de tout  
ouVrir ; après s’être assuré d’un certain nombre des plus  
douteux fur lefquels on aura essayé les expériences  
précédentes, il faudra s’en rapporter à la vue & au tou-  
cher. A la Vue, on examine d’abordda couleur qui ne  
doit être ni trop pâle, ni trop foncée : en second lieu ,  
la finesse du grain , le poli & un tissu ferré, cnforte que  
les lames ne fe levent point trop aisément les unes de  
dessus les autres. Il faut encore obferVcr qu’elles aient  
ime figure réguliere, comme celle d’un rein, d’un œuf  
d’oifeau , ou quelque autre approchante. Le toucher  
peut aussi faire juger de la matiere qui est renfermée in-  
térieurement dans le *bézoard ,* ce que fa pesimteur ou  
sa légéreté nous détermineront fort bien. Si, par exem-  
ple , la pierre est pefante , la bafe en fera un caillou ,  
ou quelque autre forte de matiere qui en occupera la  
plus grande partie. Si, au contraire, la pierre est lége-  
re , elle Eera creuse intérieurement, ou ne renfermera  
que quelque matiere légere comme du poil ou de ces  
Cubstances Végétales dont j’ai parlé. Les pierres qui  
donneront quelque fon , marqueront un fruit qui s’étant  
desseché occupe moins de Volume , quelquefois même  
il s’est pourri ou brifé en une poussiere que quelques  
Auteurs estiment fort.

j’ai encore obferVé que lorsque les *bézoards* font formés  
en maniere de reins, accompagnés de légereté,& qu’ils  
fonnent, c’est ordinairement une faséole qui en occu-  
pe le milieu. Il s’en est trouyé d’autres qui étoient lé-  
gers , de figure ronde & un peu applatis ; ces pierres  
contenoient un fruit rond & plat,à peu près de la figure  
d’un noyau de casse. Au reste quand ces mêmes pierres  
renfermeroient un noyau ligneux , comme il.s’enest  
trouvé , ou même des morceaux de bois , la légercté

B E Z 858

doit toujours les faire préférer à ceux qui renferment  
desleailloux & qui seront beaucoup plus pefans , pour-  
’vu cependant que les matieres *bézoardiqucs* foutien-  
nent les autres épreuVes.

Pour Ptifage qu’on en sait en Medecine, toute la prépa-  
ration que l'on donne au *bézoard*, c’est de le réduire en  
poudre fine , foit que ce soit pour le prendre en fubse  
tance , ou pour le faire entrer dans quelques compost-  
tions ; obserVant feulement de ne pulVérsser que ce  
qu’il y a de bézoardique , & de séparer toutes les ma-  
tieres étrangeres qui se pourront trouVer dans le Cœur  
du *bézoard ,* surtout lorfqu’il s’y rencontre des cail-  
loux, ou d’autres substances qui n’ont aucune Vertu du  
*bézoard.*

Les sentimens me paroissent fort partagés fur l’animal qui  
porte le *bézoard* oriental, & fur celui qui porte le *bé-  
zoard* occidental : il paroît que l'oriental qui nous est  
apporté d’Egypte , de la Perfe , des Indes, & de la  
Chine, est produit par une efpece de bouc que les Per-  
fans nomment *pazan,* ou par une cheVre seiuVage plus  
grande que l’ordinaire, agile comme le cerf & qui à  
des cornes renVersées fur le dos;d’où Clusius la nomme  
*capricerva.*

On la distingue ainsi.

*Capra five Gazella bezoardica orientalis s* Offic. *Gazelld  
Indica, cornibus rectis longissimis nigris, prope caput tan-  
tum , annulatis, Raii* Synop. A. 79. *Capricerva orien-  
talis , è qua lapis bezoar orientalis -,* Shrod. 5. 277. *Ca-  
per sive hircus Bezoarelcies,* AldroV. de quad. Bisul.  
7 5 5. *Capra five hircus Bezoarticus vel potius Pazahar-  
ticus Aons* de Quad. 56. *Hircus Bezoarelcus*, Charlt.  
Exerc. 11. *Bezoard.*

Celui qui est apporté de l’Amérique est produit par uné  
espece de cheVre qui n’est point ou qui n’est que très-  
peu différente de l’autre, à l’exception des cornes;

Voici comme on la distingue dans les Auteurs,

*Cervus minor Americanus Bezoarelcus*, Offic. *Capricerva  
orientalis s* Schrod. 5. 278. *Maxamaseu cervus,* Hern.  
324. *Caguacu-ete* , Marcg, 235. *Caguacu-apara,* Gud.  
*Sive mas et faemina,* Raii Synop. Α. 90. Pisi ( Editi  
1658. ) 98.

Pomet donne d’après M. dii RenouJa defcription filmante  
de la cheyre qui produit le *bézoard* oriental. C’essdit-il.  
un animal très-agile,qui faute de rocher en rocher à sim  
aifë;i 1 est fort cruel, & il tue fouVent les Chaffeurs In-  
diens , lorsqu’ils le pressent trop. De plus, il a les ongles  
des piés fendus en deux,ni plus ni moins qu’une cheVre,  
ses jambes font assez grosses, fa queue courte & retrouse  
sée , fon corps Velu comme celui d’un bouc , mais d’un  
poil beaucoup plus court,de couleur cendrée tirant sur  
le roux, ou plutôt de couleur de Ventre de biche ; sa  
tête est quasi comme celle d’un bouc , & est armée de  
deux cornes sort noires , creusies en la partie inférieure  
& renVersées , prefque couchées fur le dos , fur lequel  
elles font un angle obtus en fe réunissant.

Les différens fentimens des Auteurs fur le nom & fur la  
figure de cet animal me font croire , qu’il peut y aVoir  
plusieurs efpeces d’animaux , dans lefquels on trotiVe  
de ces pierres, & que chacun aura décrit celui qu’il au-  
ra Vu. Cette même raisim peut sensu àprouVer la cause  
des différentes couleurs de *bézoard.*

Le *bézoard* occidental est facile à distinguer à sa couleur  
plus pâle ; il est quelquefois gris-blanc , engendré fur  
des matieres étrangeres , comme le *bézoard* oriental.  
Les lames en font quelquefois plus épaifl'es & striées  
dans leur épaiffeur.

Les *Bezoards* fossiles font des especes de pierres formées  
par couches, ayant la figure du *bezoard*animal. Ils ont  
ordinairement une couleur grise blanchâtre ; les cou-  
ches en font assez minces ; ils n’ont point d’odeur, &

§59 BÈZ

s’employent dans les mêmes maladies où on emploie  
les autres*bezoards.* L’Amérique, comme j’ai déja dit,  
nous fournit beaucoup de ces *bezoards,* aussi-bien que  
l’Italie & plusieurs endroits de France.

Ceux qui ont traité du *bezoard,* comme entre autres Case  
pard Bauhin, ont compris sous ce nom bien des ma-  
tieres qui n’y ont nul rapport ; ce qui ne peut apporter  
que de la confusion dans l'Histoire Naturelle. 8ΐΡοη  
vouloit donc ranger dans un ordre convenable tout ce  
qui peut participer au nom de *bezoard s* je crois qu’il  
feroit à propos d’en faire cinq clafles. Avant que de  
passer aüx classes de M. Geoffroy, nous allons donner  
la maniere de connoître dans les Auteurs le *bezoard  
minéral,* & faire mention de quelques fubstances qui  
portent ce nom.

ΒεζοΑΒ **MINERALE ,** *Terra Sicula. Bezoar Licum minera-  
le,* Mont. Ind. Exot. 14. *Bezoar minerale,* Aldrov.Muf  
?4etall. 805. *Lapis bezoar minerale Siculus,* Bocc.Obf  
Ed. Ital. 379. *Lapis bezahan Siculus albus, Orientali  
fragilior*, Cup. Hort. Cath. Supp. 1. 246. *Lapis bezoar  
fossilis,* Gcoff. Prælect. 69. de Laet. de Lap. 114. *Bel-  
zuar mineralis Sicili an a.* Bocc.Muf. Di Fisica. 55. *Be-  
zoard minéral.*

Autres fubstances auxquelles on a donné le nom de *be-  
zoard ,* parce qu’elles *se* forment d’une maniere fort  
analogue à celle du *bezoard* vrai.

BszoaR **GERMANICUM ,** *Bezoard d’Allemagne.* Voyez  
*Ægagropila.*

BEzoaR **HYSTRICINUM. Voyez** *Hystrix.*

BEZOAR MICROCOSMÏ, c’est la pierre qui fe forme dans  
les reins & dans la vessie de l’homme.

ΒεζοΑβ **StMIÆ. Voyez** *Simia.*

Revenons aux classes de M. Geoffroy.

La premiere contiendroit les véritables *bezoards* qui font  
l’Oriental & l’Occidental.

On mettroitdans la feconde toutes les pierres tirées des  
animaux qui approchent du *bezoard* par leur structure ,  
& par leur vertu, comme font le *bezoard* de singe, ce-  
lui de Cayman, & même les disserentes sortes de per-  
les , & les yeux d’écrevisses.

Dans la troisieme, les différentes sortes de *bezoards sos-*siles.

Dans la quatrieme, les matieres figurées comme le *be-  
zoard ,* fians en avoir les vertus ; silvose , la pierre hu-  
maine tirée de la vessie, celle des reins , celle de la vé-  
sicule du fiel, avec celles qui *se* trouvent dans la vési-  
cule du fiel des bœufs & des autres animaux.

Dans la cinquieme & derniere classe , les *Egagropiles ,*qui font des especes de boules de différentes figures ,  
assez légeres , formées par un amas de poils & de fi-  
bres des plantes que les animaux n’ont pu digérer. Ces  
fibres & ces poils s’ourdissent de maniere qu’ils ne  
forment plus qu’un corp§ qui reffemble à une boule de  
feutre. Il s’en trouve qui font recouvertes d’une croûte  
*bezoardique* fort mince. Elles naissent ordinairement  
dans le premier ventricule de tous les animaux qui ru-  
minent , ou dans l’estomac de ceux qui ne ruminent  
point. Tels font la pierre de porc-épi sauvage , & les  
autres boules de poil trouvées dans les chevres, dans  
les bœufs , dans les vaches & dans d’autres animaux.  
*Mémoires de l’Acad. Roy. des Sciences t* 1710.

M. Geoffroy poursuit la même matiere dans un autre  
mémoire, ainsi qu’on va voir :

J’ai remarqué dans mes premieres Observations qu’il y  
a preEque toujours au centre de chaque *bezoard* quel-  
que corps étranger, autour duquel les couches *bezoar-  
diques* fe forment & s’arrangent. Il m’a même paru  
que ce pourroit être une marque que ces pierres ne  
font point falsifiées , d’autant que ceux qui fe mêle-

B E Z 860

toicnt de les contrefaire, nes’aviseroient pas de s’assu-  
jettir à une précaution qui leur seroit fort inutile ;  
d’ailleurs , ils ne s’étudieroient point à rechercher une  
si grande varieté de matieres que celles qui fervent de  
baEes aux différentes pierres de *bezoard.*

Il n’y a pas jusqu’au *bezoard* fossile qui ne foit formé de  
la même maniere. Bocconi y a obfcrvé des noyaux de  
différentes efpeces , des cailloux, des graviers, du bois,  
du métal, du charbon, &c. J’en ai examiné qu’on nom-  
me *priapolites,* qui croît au Languedoc ; & il m’en a  
été donné un par M. Bon , dont le centre est occupé  
par une matiere de crystal de roche.

Entre les différens noyaux qu’on trouve dans les pierres  
du *bezoard* animal, j’en ai remarqué un qui meparoise  
foit assez semblable au noyau de casse ou de tamarin,  
mais plus petit. J’ai cependant trouvé depuis que ce  
pouvoit être le fruit d’une gousse que jF n’avois pas en-  
core vue pour lors, qui approche de celui de la gousse  
de l’arbre nommé *Acacia vera Ægyptiaca.* Cet arbre  
croît en Egypte, en Arabie, & en d’autres lieux.Cette  
gousse qui nous est venue du Sénégal est longue de  
trois pouces, ou de trois pouces & demi, large de  
neuf à dix lignes. Elle est composée de deux mem-  
branes, une externe & une interne. La membrane ex-  
terne est fort tendre, de couleur brune , & attachée à  
l’interne qui est cartilagineufe & fort mince. La ma-  
tiere qui les unit est gommeufe , de couleur jaunâtre,  
tranfparente ; elle fe fond en la bouche , & est d’tm  
gout fort acerbe. Dans les plus longues gousses , j’ai  
trouvé huit graines séparées les unes des autres par  
une espece d’étranglement qui réunit les deux parois  
de la membrane. Chaque cavité de ces gousses con-  
tient une graine plate, approchante d’un lupin, tan-  
tôt exactement circulaire , & tantôt un peu comprimée  
par l’étranglement de la gousse qui est plus ferrée dans  
son milieu que dans les deux extrémités ; ensorte que  
les fruits du milieu de la gousse font un peu compri-  
més , & que ceux des deux extrémités sont exactement  
ronds.

Ce qui m’a fait juger que ces fruits étoient ceux que j’a-  
vois obfervés dans le *bezoard ,* qui est rond & un peu  
applati ; c’est que je les ai trouvés avoir les mêmes mar-  
ques & entre autres, une ligne blanchâtre, circulaire,  
tracée fur chaque face du fruit, telle qu’elle paroît sur  
celui qu’on trouve renfermé dans le *bezoard.* J’ai mis  
de ces fruits dans l’eau , ils s’y font renflés à peu près  
de la même maniere qti’ils Pont pu être , lorsqu’ils *se*font trouvés dans l’estomac de PanimaF, où ils ont  
commencé à s’enduire de la matiere *bezoardique.* La  
teinture que j’ai tirée de ces fruits étoit rouge & très-  
acerbe ; j’y ai jetté un peu de vitriol, elle a noirci. On  
fe sert dans le pays, de ces fruits & de leur gousse pour  
taner les cuits ; de leur décoction faite dans l’eau, on  
tire un fuc qu’on épaissit & qu’on nous apporte fous le  
nom de*fuc d’acacia.* On prétend aussi que c’est de cet  
arbre d’acacia que coule la gomme que nous nom-  
mons gomme Arabique ou gomme du Sénégal. Y a-t-iI  
quelque apparence que les prétendus auteurs du *be-  
zoard* allassent chercher entre autres chostes , le fruit  
de l’acacia pour faire une des bafes de leur composi-  
tion ; & n’est-il pas plus vraissemblable que ces fruits,  
& quelques autres qui fervent à la nourriture des bes-  
tiaux , causent par leur astriction un épaississement des  
liqueurs dans l’estomac des animaux qui en mangent  
le.plus. Cet épaississement des liqueurs peut causer la  
formation des pierres de *bezoard.*

Voilà de quelle maniere ces pierres naissent dans l’esto-  
mac de l’animal qui les porte ,& s’accroissent au point  
que nous les voyons. Il s’en peut trouver plusieurs  
dans le ventricule d’un feul animal. Tavernier dit for-  
mellement que six de ces chevres dont on lui fit pre-  
fent avoient en tout dix-fept *bezoards',* qu’on pouvoit  
les tâter par dehors & les compter; ce qui augmentoit  
le prix des animaux, à proportion du nombre de *be-  
zoatstds* qu’on y sentoit.

Cela quadre parfaitement avec ce que rapporte Clusius

86ι B E Z

de l’animal qui porte le *bezoard* occidental. Il dit,  
qu’un ami qu’il avoit au Pérou, & qui le premier avoit  
fait la découverte du *bezoard* occidental; voulant *sa-  
voir* comment ces pierres se formoient dans le corps de  
ces animaux, en disséqua un, & trouva dans le ventri-  
cule une espece de poche où ces pierres étoient ran-  
gées de fuite, comme les boutons d’un habit.

Ces deux passages Pont entierement opposés à ce que nous  
dit Pomet, qui prétend qu’il ne *se* peut trouver qu’un  
*bezoard* dans le ventre de chaque animal. Aussi nous  
assure-t-il qu’il n’oseroit pas contredire les Auteurs  
qui en ont traité , s’il n’avoit eu piece en main pour  
justifier flan opinlon; c’est ce qu’il fiera bon d’exami-  
ner ici, d’autant plus que personne, que je fachc , n’a  
encore exposé publiquement l’erreur de Pomet fun la  
prétendue tunique du *bezoard* animal, qu’il diEoit être  
une des plus grandes curiosités qu’on eût vue depuis  
long-tems en France, au rapport de ce qu’il y a d’ha-  
biles gens.

Cette tunique, dit-il, est de la grosseur d’un œuf d’oie,  
garnie au-dehors d’un poil rude, court, d’une couleur  
tannée, laquelle étant coupée en deux, il s’y rencon-  
tre une coque mince & brune qui fert de couverture à  
une autre coque blanche & dure comme un os, où eft  
contenue cette pierre, à qui on a donné le nom *dc be-  
zoard.*

Or cette enveloppe si singulière du *bezoard,* dont il pré-  
tendoit avoir fait la découverte, n’est point du tout  
une partie de l’animal qui porte le *bezoard \* c’est un  
fruit exotique dans lequel , ou Pomet ou quelque  
Charlatan , par qui il s’étoit laissé tromper, avoit en-  
chassé une pierre de *bezoard* fort adroitement ; cette  
fraude n’a été découverte que depuis un an. Comme  
j’étois à examiner avec M. Vaillant, & M. de Jussieu,  
Démonstrateur des Plantes au Jardin Royal , cette  
piecesinguliere du Droguier de feu Μ. Pomet; nous  
nous apperçûmes que cette prétendue enveloppe ne  
pcuvoit point être une partie d’aucun animal, & qu’il  
falloit que ce fût quelque fruit peu connu : c’est ce qui  
fut ensuite Vérifié parM. Vaillant, qui fe trouVa aVoir  
de ces sortes de fruits , & qui n’eut pas de peine à en  
faire des *bezoards* aVec leur enVeloppe, tout fembla-  
bles au *bezoard* tant prisé par M. Pomet. J’en ai fait  
aussi de pareils.

Ce fruit Vient fur une sorte de palmier décrit par Jean  
Bauhin, qu’il appelle *Palma curiofera.QO* fruit est aussi  
décrit par Théophraste ; cet arbre croît en Egypte, dans  
la Nubie & l’Ethiopie. Cordus l’appelle *Nux Indica  
minor* ; & a donné une defcription de ce fruit, telle  
que je la Viens de rapporter de Pomet, en parlant de la  
tunique du *bezoard.* Il ne manque à cette defcription  
qu’une particularité omise par Pomet, qui est la peau  
qui recouVre tout le fruit qui est de couleur jaune ta-  
né ; ce fruit aunpédicule partagé en six parties , trois  
grandes & trois petites. Cela eût suffi pour le détrom-  
per , lui ou ceux qui ont été trompés après lui. Et il  
n’est pas inutile pour la perfection del’Histoire Natu-  
relle, que de pareilles fraudes soient réVelées aVec soin.  
*Mémoires de l’Acad. Roy. desScienc.* 1712.

Μ. Geoffroy le cadet a fait Voir à l'Académie un *bezoard*d’une efpece fo t singuliere. C’est une pierre d’une  
fphéricité irréguliere , de trois pouces & trois lignes  
de diametre dans fa plus grande dimension, & de deux  
pouces & demi de diametre dans fa plus petite. Elle  
ne peso que cinq onces; elle est d’un jaune Verdâtre.  
On l’a trouVée dans la Vésicule du fiel d’une tortue de  
terre dans l'Ifle de Bourbon. M. de Jussieu en a une  
de la même espece, mais plus plate, d’un pouce d’é-  
pais , & de la largeur de la main d’un homme. Elles  
siontl’une & l’autre formées par lits, comme tous les  
*bezoards.* D’où nous devons conclurrc, dit l'Histoire  
de l'Académie des Sciences, que les concrétions pier-  
reuses peuVent fe trouVer dans toutes les caVÎtés du  
corps de chaque efpece d’animaux.

Schroder assure que les *bezoards*font alexipharmaques, &  
qu’ils provoquent les fueurs. Qu’on peut s’en trouver

B E Z 862

bien dans les apoplexies , les palpitations de cœur, la  
jaunisse, les dyflênteries , la pierre, & les suppressions  
des regles ; qu’ils guérssent la mélancolie, & qu’ils  
hâtent la délicrance des femmes enceintes. Dans tous  
ces cas importans la dofe est, felon lui, de trois grains  
jufqu’à douze. Mais c’est dommage que l’expérience  
n’ait point confirmé toutes ces propriétés merveilleu-  
fes. Les *bezoards* n’ont ni odeur, ni faVeur. Cette fubse  
tance reçue dans l'estomac, n’y produit aucune *sensa-  
tion,* aucun effet sensible ; d’où l’on pctlt conjecturer  
qu’elle n’est bonne à rien. Quelques Medecins en font  
cependant ufage, & llordomlent en une dofe beatlcoup  
plus considérable que celle que Schroder prefcrit : Il  
y en a qui en ont fait prendre d’une feule fois une de-  
mie dragme, & quelques autres unédragme entière.

La poudre *bezoarasoue* de Gafcogne , qu’on appelle en  
Latin *Pulvis è Chelis composituss* est chere ; cependant  
il ne faut en attendre aucun effet, en qualité d’alexi-  
pharmaque : si elle a quelque réputation , c’est qu’on  
lui a attribué ce qui proVenoit uniquement des autres  
ingrédiens qui entroient aVec elle dans certaines cOm-  
posititions alexipharmaques. Elle doit tout fon crédit  
à l’ignorance de ceux qui l’employent. QUINCY.

Plusieurs circonstances concourent à rendre les proprié-  
tés du *bezoard* précaires & difficiles à fixer. Premiere\*-  
ment, l’incertitude où l'on est prefque toujours d’aVoir  
usé d’un Vrai *bezoard* ; cette pierre étant adultérée,  
même par les Indiens, & les Européens en compo-  
fant une grande quantité de fictices qu’il est très-aisé  
de prendre pour Vraies. Secondement, elle est d’un si  
haut prix, qu’il est rarement possible d’en ordonner  
l’issage, scirtout en suffisante quantité , pour détermi-  
ner si ses propriétés finit réelles ou imaginaires. Sans  
ces épreuVes cependant on ne peut rien prononcer siit  
l’énergie du *bezoard,* non plus que d’aucun autre in-  
grédient; la formation & l’analyfe ne nous fussifent  
point. Les conjectures que l’on tireroit de la faVeur  
ne seraient pas plus certaines, quolqu’en puisse dire  
Quincy.

Quant à moi, j’estime le *bezoard* de peu d’importance  
dans la pratique; car quelle confiance aVoir en,un re-  
mede qu’on a rarement occasion d’ordonner, & dont  
par conséquent les effets ne sirnt presque point connus ?  
Je ne peux me dispenser d’ajouter que je tiens de quel-  
ques Medecins qui en ont examiné les propriétés aVec  
quelque exactitude, qu’ils ne lui en ont point apper-  
çu de médicinale : d’où j’inférerois volontiers qu’il  
faut donner la préférence aux poudres testacées. Peut-  
être le.° chofes si,roient-elles autrement, si nousaVÎons  
la vraie pierre *bezoardique.* Mais voilà le jugement  
qu’il faut porter de celles que nous possédons.

L’espece *dc bezoard ypw* les Hollandais appellent *Pedro  
de Porco,* & les Portuguais qui l'apporterent les pre-  
miers en Europe , *Pedro de Vassear,* fe trouVe dans la  
vésicule du fiel, d’tm certain fanglier des Indes. Ce  
*bezoard* n’est gueres plus gros qu’une noifette ordinai-  
re , à laquelle il reffemble affez pour la forme , quoi-  
que pourtant il l’ait un peu plus irréguliere. Il n’est  
pas toujours de la même couleur, il est d’un blanc Ver-  
dâtre; mais fa couleur ordinaire approche beaucoup  
de celle du faVon de Toulon. Sa furface est douce au  
tact & comme polie.

Lorfqu’il arriVe quelques-uns de ces *bezoards* à Amf-  
terdam ( & les Vaiffeaux marchands les plus richement  
chargés en rapportent rarement des Indes Orientales,  
où *se* trou Vent ces *bezoards,* plus de cinq ou six ; ) ils  
y siont pouffés à un très-haut prix ; ils vont jusqu’à  
trois ou quatre mille lÎVres chacun , & quelquefois  
plus loin. Ce ne font point des marchands qui les ache-  
tent ; mais de riches particuliers qui en font préfentf  
à des Perfonnes dé distinction , ou qui les confer-  
vent dans leur famille, comme des choses précieuses,  
qui n’en doÎVent point fortir, & qui paffent de pere en  
fils, jusqu’à une postérité sort reculée.

Les Indiens appellent ce *bezoard, Mustica de Soho , 8c* IIs  
lui attribuent un grand nombre dé propriétés furpre-

86; B E Z

nantes. Les Habitans du Royaume de Malaga en  
font plus de cas que du *bézoard* Oriental ; ce n’est  
pas qu’ils en fassent un préfervatifuniverfel contre les  
poifons; mais c’est qu’ils le regardent comme un re-  
mede excellent dans le *mordoxi.* Le *mordoxi* est une  
espece de maladie à laquelle ils sont sujets ; & qui n’est  
pas moins dangereuste dans cette partie de l’Asie que  
la peste en Egypte.

Ils assurent encore qu’il est très-énergique dans les fievres  
malignes , la petite verole, & la plupart des maladies  
des femmes qui ne font pas enceintes. Quant aux fem-  
mes grosses, ils savent par expérience qu’il les fait  
avorter.

Pour conferVer cette pierre précieufe & en faciliter en  
même-tems l’infusion, on l’enferme dans une petite  
boîte d’or toute ronde , percée en différens endroits;  
cette boîte est fufpendue à une chaîne , par le moyen  
de laquelle on la tient dans une liqueur, lorfqulon  
veut s’en fervit.

Les *bezoards* qu’on tire des porc-épics & des singes , ne  
different de ceux qu’on trouve dans les sangliers d’In-  
de, qu’en ce qu’ils viennent d’animaux différens ; à  
moins que nous n’affurions avec Tavernicr , que les  
deux pierres qu’il appelle *Pierres de Malaga ->* font  
engendrées non dans la vésicule du fiel du porc-épic ,  
&dans celle du singe ; mais dans la tête de ces deux  
animaux , & que ces *bezoards* siont si rares , si précieux  
& si estimés par les Habitans de cette contrée , qu’ils  
n’en souffrent point l’exportation ; & qu’ils conEer-  
vent chez eux tous ceux qui ne sont point donnés en  
présent à des Ambaffadeurs, & à quelques puissims Po-  
tentats de l’Inde.

Il y en a qui asserent que le *bézoard* de Siam , tant van-  
té pour ses merveilleuses propriétés, est une pierre  
qu’on trouve dans le singe, & qu’il y en a à Siam , de  
même qu’à Malaga: cependant on a cru , siur le témoi-  
gnage des voyageurs, qu’il n’en falloir point chercher  
ailleurs que dans cette derniere contrée , jufqu’atl re-  
tour de M. Chaumont, de fon Ambaffade à Siam, où il  
avoit été envoyé de la Cour de France en 1686.

Il y a plusieurs compositions qui portent le nom de *bé-  
zoards,* ou Pépithete de *bézoardiques.* Les suivantes  
Font les principales.

*Bézoard animal* qu’on prépare ainsi :

*Prenez* de la corne de cerf calcinée jusqu’à ce qu’elle foit  
aussi blanche qu’elle peut le devenir , & réduifez-  
la en poudre; prenez-en quatre onces.

Broyez-la fur un marbre, jusqu’à^e qu’elle foit extreme-  
ment menue , verfant cependant goutte à goutte  
une quantité d’efprit de vitriol fussifante pour en  
faire une pâte, dont on fait de petites boules qu’on  
fera sécher fur le champ.

On donne encore le nom de *bézoard animal* au foie & au  
cœur de vipere réduit en poudre.

Ce remede est alexipharmaque, fudorifique, & tue les  
vers. Il arrête les flux immodérés d’humeurs quelcon-  
ques , étanche la foif, & sait un très-bon remede pour  
les enfans.

*Bézoard jovial.*

Il fe prépare de la maniere suivante.

Prenez *de régule d’antimoine fondu dans un creuset, trois  
onces ;*

Ajoutez *d’étain d’Angleterre fondu de la mème maniere,  
deux onces s*

Broyez le tout, & le mêlez avec six onces de mercure su-  
blimé, & distilez avec une retorte.

B E Z 864

Fixez le heure qui viendra par la distilation, avec l’esprit  
de nitre; distilez trois fois pour cela.

Calcinez ; & lorfque tout fera ardent, éteignez dans Peso  
prit de vin, & faites sécher.

Cette opération vous donnera une poudre verdâtre.

Cette poudre est un puissiint diaphorétique ; elle est d’une  
efficacité singuliere dans les maladies de la matrice , &  
dans plusieurs autres maladies des femmes, de‘même  
que dans les fievres pestilentielles , la peste & le fcor-  
but. Sa dofe est: depuis trois grains jufqu’à cinq.

*Bézoard lunaire. v*

Il fe prépare de la maniere suivante.

*Faites* disseudrede l’argent dans l’esprit de nitre ; siervez-  
vous de cette solution & du heure d’antimoine,  
procédant de la même maniere que quand il est  
question de produire le *bézoardjovial.*

Ce remede passe pour un spécifique contre l’épilepsie , les  
convulsions, les migraines & l’apoplexie. Il est ano-  
dyn, si.idbrifique , & d’une énergie singuliere dans la  
cure des érésipeles. Sa dofe est depuis six grains jusqu’à  
douze.

*Bézoard marelaI.*

Il fie prépare de la maniere qui stlit.

*Servez-vovtè* du fiafran de mars dissous avec du heure d’an-ί  
timoine, que vous fixerez comme dans le procédé  
du *bézoard jovial*, ou,

*Préparez-lu* en dissolvant une once de limaille d’aciet  
dans une quantité fuffifante d’eau régale , mêlant  
peu à peu huit onces de heure d’antimoine, & pro-  
cédant avec l’efprit de nitre.

Ce remede opere puissamment dans les flux hépatiques  
& autres. 11 fortifie les vifceres. Sa dofe est d’un demi-  
scrupule.

*B ézoard minéral.*

Prenez *du beure d’antimoines trois onces ;*

Versez dessus peu à peu, égale quantité d’esprit de nitre.’

Distilez le tout au feu de fable.

Vessez derechef dessus une once du même esprit.

Distilez encore, & répétez le même procédé deux OU  
trois fois.

Mettez en poudre la matiere restante.

Faites-la calciner dans un creufet pendant une heure.

Adoucissez-la enfuite en la lavant.

Et faites brûler dessus de Pefprit de vin, à trois ou quatre  
reprifes.

Cette préparation paroît être de l’invention de Crollius ;  
quoiqu’on trouve dans Quercetan, Sennert & Hartmafl  
différentes manieres d’obtenir le même remede. On  
trouve même dans Schroder un procédé qui est à peu  
près le même que celui que nous avons donné.

Il y a eu différens fentimens fur cette composition ; les  
uns veulent qu’elle fût antimoniale, & d’autres mercu-  
rielle.Mais j’omets le détail de cette contestation, corn-  
me n’étant d’aucune importance. Je me contenterai  
d’avertir que les Chymistes, & d’autres qui font tra-  
fic de drogues, peuvent être tentés de sophistiquer ce  
remede. Le vrai *bézoard* minéral revient au double de

*86^* B E Z

ce que les falficateurs le vendent communément, fans  
parler du danger de l’évaporation des particules aux-  
quelleson est exposé en le travaillant. On le mêle or-  
dinairement avec la moitié & même deux tiers de fleurs  
de stel ammoniac pour le falsifier.

Les fumées qui s’élevent du premier mélange sontvtai-  
ment nuisibles ; il faut fe précautionner là-contre.

Cette Composition opere par les fueurs ; elle purge quel-  
quefois. Elle est plus efficace que l’antimoine diapho-  
rétique Elle est capable de déraciner la lepre & les  
autres maladies de cette efpece, si on fait l’employer à  
propos. Il y en a qui en font un spécifique contre les  
poifons ; d’autres la recommandent dans les maladies  
pestilentielles. Sa dofie est depuis dix grains jufqu’à une  
demi-dragme.

**On** fait quelquefois calciner la matiere dans un creufet  
au fortir de la retorte. Quelques Chymistes préten-  
dent qu’il vaut mieux lui lasser la partie d’esprit de  
nitre qui lui reste. Ce qu’il y a de certain, c’est qu’on  
rendra par Ce moyen fon action plus douce.

Nelutez point le récipient que la violence des fumées ne  
foit paffée , de crainte que le feu venant à en aug-  
menter le mouvement, la retorte & le réeipient ne  
soient mis en pieces. Ne poussez-pas le feu au-delà du  
troisieme degré ; ne le lassez pas durer long - tems  
après que l’efprit de nitre fera tiré , car cela décolore-  
roit votre composition.

L’efprit de nitre que vous tirerez, étant chargé de celui  
dufel commun qui étoit dans le heure d’antimoine, fe-  
ra une eau régale, & dissoudra l’or. On l’appelle *esprit  
de nitre bézoardique.* **QUINCY.**

*Bézoard MercurieI.*

Il fe prépare de la maniere fuivante.

Le *bézoard mercuriel* se fait en extrayant une teinture  
du verre fait avec le mercure de vie, avec le heure  
d’antimoine, & fixant avec l’esprit de nitre.

Il passe pour un remede excellent dans les maladies véné-  
riennes.

*/ Bézoard de Saturne.*

Il fe prépare de la maniere qui fiiit.

Le *bézoard de faturne* Ee prépare avec une teinture de  
verre de plomb, avec le heure d’antimoine non-  
. rectifié , & fixant selon l’art avec l’esprit de nitre.

Ce remede est anti-hystérique & très-énergique dans les  
maladies de la rate. Sa dofie est de six grains.

*Bézoard Solaire,*

On le prépare avec des petites lames d’or dissoutes dans  
l’efprit bézoardique de nitre, versiant cette fissu-  
tion peu à peusiurle heure d’antimoine, &procé-  
dant comme ci-dessus.

C’est un excellent sudorifique. On l'emploie dans la vé-  
role., la peste, lagoute , l'hydropisic, les fièvres & les  
obstructions de la rate. Sa dofie est depuis trois grains  
jusqu’à huit.

*Bézoard de Venus. »*

**On** le prépare en extrayant une teinture de limaille de  
cuivre , avec le heure rectifié d’antimoine , &  
fixant selon Part avec l’esprit de nitre.

Il y en a qui *se servent* de cette composition pour la le-  
pre , & dans les maladies de la tête & du cerveau. Sa  
doEe est de six grains. On s’en siert à l’extérieur pour  
les ulceres inVétérés, les fistules & les dartres. Alors  
on le mêle avec quelque onguent conVenable. *Phar-  
macop. Batean.*

*Tome II.*

B H A 866

*Spirittts nitri bezoarticus* ; on obtient Pesprit bézoardique  
de nitre par la distilation de l’esprit de nitre & de heu-  
re d’antimoine mêlés ensemble dans une retorte.  
Voyez ci-deffus *Bezoarticum minérale.*

BEZÔARTICUM *rbézoartique ,* ou qui si les proprié-  
tés *dwbézoard. Alexipharmaque.*

B H A

BHACTA. Ce terme est synonime , selon Jonlsson, à  
*terra rubea ->* terre rouge.

B I A

BIA , βία*,force , violence* , d’où vient *βιαίως, violemment,  
parforce.* μετὰ *rsaç* signifie quelquefois *avecpelne, non,  
sans difficulté.* GALIEN.

BIARGkETNUSIM, *Cérusa* RULAND.

B I B

BIBINELLA, ouPIPENULLA, oùPIMPERNEL-  
LA. Voyez*Pimpemnella.* BLANCARD.

Ray prétend que c’est le *Plantago angustifoliaferrata* de  
Clusius & de Parkinfon.

BIBITORIUS MUSCULUS. C’est un nom qu’on don-  
ne quelquefois à *F adducteur de l’œiI.*

B I C

BÎCAUDAEIS MUSCULUS. On donne quelquefois  
ce nom au *triceps auris.* On l’appelle aussi *tricaudalis  
8e intricatus, â deux tétes.* CasTELLI,

BICEPS. Il y a plusieurs mufcles de ce nom. Un de ces  
mufcles s’appelle

*Biceps interne de l’humérus ,* pour le distinguer du *biceps  
externe,* autrement appelle *Gemellus.* V*oyez Gemellus.*On le nomme plus ordinairement *biceps humeri ,* fans  
ajouter l’épithete *internus.*

Le *biceps humeri* a deux têtes, oucommencemens. La  
premiere , ou la plus éloignée , prend sim origine par  
un tendon rond & lortg, de la partie supérieure du  
bord de *F acetabulum seapulae,* ( la cavité glénoïde de  
l’omoplate,) & s’avance fous le ligament de l’articula-  
. tion dans un sillon ou goutiere, jusiqu’àla tête de l’os  
du bras, où il s’infere par le moyen d’un ligament con-  
venable. Il devient en descendant charnu, à mesiIre  
qu’il procede finis l’extrémité du muEcle pectoral; où  
s’étendant lui-même en un corps large & charnu, il se  
joint avec sim autre tête ou commencement. Cette àu-  
tre tête naît par un tendon long, plat, & tant soitpeu  
large, de l’extrémité de l’apophyfe coracoïde de l’omo-  
plate : il s’attache fortement éndefcendantau coraco-  
\* brachial. C’est pourquoi, quelques Auteurs qui n’ont  
pas bien connu ce mufcle, & qui Pont mal décrit, l’ont  
pris pour un commencement charnu du coraco-bra-  
chial. Mais le *biceps* dont il est question , fe séparant  
bien-tôt du coraco-brachial, ses deux têtes forment  
tin large ventre charnu qui devient tendineux aux en-  
virons du coude, & paffe communément pour s’insérer  
par un tendon fort & long à la tubérosité du col du  
rayon. Nous avons obfervé que ce tendon est double ,  
fa partie extérieure est foible, & paste obliquement  
fur le mtsscle pronateur rond du rayon, d’où s’étendant  
ensuite en aponevroEe comme une membrane, elle fe  
réunit à la membrane commune des mufcles qui em-  
braffe tous les musitles extérieurs du carpe & des doigts.

LorEque ce mtsscle agit, le coude est fléchi.

La double terminaison tendineufe de ce mufde *se* remar-  
que très-évidemment. Je ne connois cependant aucun  
Atiteur qui en ait fait mentlon. J’en fis le premier la  
découverte il y a quelques années, en disséquant les  
mufcles dans la compagnie de l’infatigable & curieu#  
Botaniste M. Samuel Doody, mon ami.

On trouve la terminaifon tendineufe de ce mufcle immé-  
diatement Eous la peau & la membrane graisseuse du  
pli du bras.

I i i

*S6y* BIC

Quant aux usages du tendon extérieur que nous appel-  
ions l’aponévrose du *biceps,* la bande tendinelsse, (.sas.  
*cia tendinofa* ; ) cette bande me paroît avoir été desti-  
née, non feulement à favoriser l’élevation ou inflexion  
de l’avant-bras, quelle meut d’autant plus facilement,  
qu’elle s’éloigne davantage du centre de son mouve-  
ment ou point d’appui, vers la partie inférieure de l’os  
du bras , mais encore à embrasser fortement tous les  
mufcles extérieurs, soit de l'avant bras, foit du carpe,  
foit des doigts, & à les fortifier par ce moyen, & les  
soulager dans les actions Violentes auxquelles ils sont  
nécessairement & prefque continuellement employés.  
Ce dernier ufage nous a été suggéré par celui de ces  
bandages artificiels de cuir dont *se servent* quelques  
artisans laborieux qui les adaptent si-ir les Ventres des  
muficles de l’aVant-bras. C’est une obserVation que  
nous aVons faite particulierement fur les Tourneurs &  
ces OtiVriers occupés à travailler les bois des chasses à  
fond de cannes.

Il faut faire beaucoup d’attention dans la phlébotomie au  
cours de ces fibres tendineufes extérieures , & diriger  
le coup de lancette felon leur longueur, si l’on Veut en  
éviter une trop grande dÎVÎsion , & conséquemment  
tous les fâcheux fymptomes qui suieent la faignée ,  
lorsqu’elle est faite par des Phlébotomistes imprudens  
qui *se* croyent au-dessus de cette attention.

Je sclis tombé dans la pratique fur un cas fort extraordi-  
naire relatif à ce mufcle.-Une femme crut s’être diflo-  
qué l’os du bras trois jours aVant que de Venir nous  
consulter, en tordant du linge au sortir de la riviere ,  
comme c’est la coutume de faire pour en exprimer l’eau.  
Elle ajoutoit qu’en étendant fon bras dans l’action,elle  
avoir senti comme quelque classe se déplacer dans son  
épaule. J’examinai cette partie & je fus conVaincu qu’il  
n’y aVoit rien de difloqué : mais ayant remarqué un  
enfoncement Vers la partie extérieure du mufcle del-  
toïde, & trouVant les deux tendons inférieurs du *bi-  
ceps* roides , enforte que l’aVant-bras ne potlVoit faire  
toute fon extension; je soupçonnai que la tête exté-  
rieure tendineuse du mtsscle dont j’avois déja connoise  
fance, s’étoit échappée de *sa* goutiere à l’os du bras :  
mais m’apperceVant en même tems que cette partie  
étoit un peu enflammée, parce qu’il y aVoit très-peu de  
tems qLi’elle aVoit été fatiguée, je confeillai à cette  
femme une application émolliente & le repos jusqu’au  
lendemain matin : alors ma conjecture fe Vérifia , je lui  
pris le bras & le tournant dans fon entier à droite & à  
gauche, la partie du mufcle dérangée reprit fia place,&  
la malade recouvra llufiage du bras silr le champ.

*Biceps de la cuisse. (*

4

Le *biceps* de la cuisse a deux têtes ; la supérieure qui est  
aussi la plus longue, naît par un tendon rond de la  
protubérance de l’os ischion; à mesture qu’elle descend,  
elle deVient large & charnue , jusqu’à ce qu’elle soit  
parVenue au milieu de son cours; alors elle Va en di-  
minuant jusqu’à l’endroit où elle *se* réunit aVec sim au-  
tre tête. Celle-ci est large, partie tendineuse & partie  
charnue à sim origine qu’elle tire de la ligne apre de  
l’os fémur, immédiatement au dessous de la terminai-  
fon du *glutaetts maximus.* Après cette réunion ce muse  
cle deVient tendineux, à mefure qu’il s’avance dans une  
goutiere pratiquée à 1 lepyphife extérieure de l’os *fé-  
mur,* enforte qu’il est parfaitement tendineux à sim  
instertion dans l’épypbise supérieure du péroné.

Outre Fustige communément attribué à ce mtsscle de flé-  
chir la jambe avec le couturier & le membraneux, il  
sert encore à la tourner en dehors aeec les piés lorf-  
quson est assis & qu’on a les genoux fléchis. CowPER ,  
*Myotomia reformata.*

BICHîCHIÆ, nom de certains pectoraux ou plutôt tro-  
chisques décrits par Rafles composés de jus de régliffe,  
desilcre , d’empois & d’amandes pelées. CasTELLI.

BICONG1US, deux gallons ou douze septiers. Cas-  
**TELLI.**

B I D 868

BICORNE OS ou *os hyoides.* Voyez *Hieldes.*

BICORNIS MUSCULUS ou EXTENSOR CARPI  
RAD1ALIS. Voyez *Extensor,*

BICUCULLATA , *Canadens.e radice tuberosâs quam-  
matâ.* M. Marchand a donné ce nom à *iasumaria tu-  
berosa insipida Cornuti*, dont il fait un nouveau genre  
de plante , parce qu’elle diffère des autres *furnariae ,*furtout par la structure de *sa* fleur. *Mem. de P Academe  
Roy. des Scien.* 1733.

B I D

BIDENS, Offic. *fliderts Vorbasina,* Mont. 38. *Bidens  
soliis tripartito divisis,* Tourn. Inst. 462. Elem. Bot.  
367. Herb. Par. 60. Boerh. Ind. A. 122. Buxb. 39.  
*Verbesina ,* Dill. Cat. 166. *Verbefinaasive cannabina  
aquatica, flore minus pulchro, elatior ac magis frequens,*J. B. 2. 1073. *Cannabina aquaticasolio tripartito divi-  
sio,* C. B. 321. *Eupatorium aquaticumpoemina ,* Ger.  
Emac. 701. Raii Hist. 1. 360. Synop. 93. *Eupatorium  
aquaticum alterum,* Park. 596. *Chrysanthemum canna-'  
binum, bidens folio quinque partito sisive vulgare*, Hist.  
Oxon. 3. 17. *Chysanthemum aquaticum, folio triparti-  
to diviso ,* Herm. Flor. 2. 47. *Ceratocephalus vulgaris  
tripteris, etpentapteriofolio*, Act. Reg. Par An. 1720.  
p. 327. *Eupatoiresemelle bâtarde.*

Cette plante crott dans les lieux aqueux & fleurit ert  
Août ; on s’en sert en Medecine, sim herbe est hépati-  
que & vulnéraire. DaLE.

B I F

BIFIDUS , *fourchu,spina biflda,* est un nom par lequel  
on a désigné dans les Actes des Savans certaines tu-  
meurs aux apophysies épineuses des vertebres du dos  
dans les enfans nouveaux nés. CasTELLI.

BIFOLIUM , Offic. *Bisolium fylvestre vulgare ,* Park.  
Theat. 504. *Bisolium masus vulgare ,* Hist. Oxon. 3.  
489. *Bisolium majus sou ophris major quibnfldam,* J. B.  
3.533. Raii Hist. 2. 1232. Synop. 3. 385. *Bisolium  
vulgaresoylvestre ophris*, Merc. Pin. 15. *Ophris,* Chab.  
506. Merc. Bot.I. 54. Phyt. Brit. 82. *Ophris bifolia,O.*B. Pin. 87. Tourn. Inst. 437. Elem. Bot. 346. Boerh.  
Ind. A. 2. 153. Ger. 326. Emac.403. Buxb. 239.Dill.  
Cat. Gif 75. *Ophrys ,rsive ophris,* Rupp. Flor. Jen.  
238. *Orchisbisolia, herbaceoflore major,* Herm. Catal.  
Hort. Lug. Bat. 461. *La double feuille.*

Cette plante aune racine foible avec plusieurs fibres, de  
laquelle siort une longue tige ronde de la hauteur d’un  
pié ou davantage, unique, point branchue , au milieu  
de laquelle croissent deux larges feuilles, ovales, plei-  
nes de nervures un peu pointues, & de la figure des  
feuilles du grand plantain; leurpédicule est fort court.  
Ses fleurs croiffent au sommet en épi, comme celles du  
satyrion. Elles font d’un verd pâle, d’une figure à peu  
près circulaire & fans éperon.

Cette plante croît dans les bois, dans les broussailles &  
dans les prés humides, surtout dans ceux de Bettersea  
proche la tamiEe ; elle fleurit au mois de Juin, elle est  
astringente & incrassante , bonne pour consolider les  
ruptures & guérir les blessures : cependant on s’en sert  
rarement. MILLER, *Bot. Offic.*

BIFURCATUS ou BIFIDUS*,fourchu.*

B I G

BIGNONIA. M. Tournefort a donné à cette plante le  
nom de *Bignonia ,* en mémoire de M. l’Abbé Bignon,  
Bibltothéquaire de Louis XIV. Roi de France, &  
grand ami des Lettres & des Sciences.

Voici *ses* caracteres.

Sa flxlr est tubuleuse, elle n’a qu’une feuille qui s’ouVre

869 B I L

au sommet comme deux levres. Cette fleur est *succé-  
dée* par une gousse dixisée en deux cellules , qui con-  
tiennent plusieurs semences ailées.

Il y a siept efpeces de *bignonia.* Je ne lui connais aucune  
vertu médicinale. MILLER , *Dictionn.*

B I H

ΒΙΗΑΙ. C’est le nom d’une plante qui croît en Améri-  
que. Elle porte une fleur monopétale en cloche , assez  
semblable à celle du lys. Cette fleur est divisée en deux  
parties, entre lesquelles fiant renfermées les étamines.  
A ces étamines fuccede un fruit qui renferme trois se-  
’ mences raboteufes. Les fleurs font contenues dans un  
calyce commun. On connoît deux efpeces de cette  
plante. Elle n’est d’aucun ufage en Medecine. **MILLER,***Dictionn.*

B I L

BILADEN, *acier* ou plutôt *fer,* car par *acier* on entend  
*fer* en Medecine. RoiAND.

BILIMBI, C’est le nom d’uss petit arbre de la hauteur  
de huit ou dix piés , appelle par Bontius *billingbing ,  
8c* par les Botanistes Européens, *malus Indica fructu  
pentagono.*

On le cultive assez communément dans les jardins de  
Malabar; il porte fleurs & fruits pendant toute l’année.  
Il est fécond depuis la premiere année de fa plantation  
jusqu’à la quinzieme & par-delà.

Le fuc de fa racine pris en boisson calme la chaleur causée  
par la fieVre. Les cataplafmes faits de fes feuilles  
broyées, aVec une infusion de riz , amollissent puissam-  
ment& résolvent toutes fortes de tumeurs; fes feuilles  
bouillies ou macérées dans la même infusion , font une  
excellente décoction Vulnéraire. Le fuc exprimé du  
fruit guérit la gratelle, la teigne, la galle & les autres  
maladies de la peau, en appliquant dessus des linges  
imbibés dans ce fuc, prise en boisson aVec.

Bu aVec de l'arroche mife en cendres il guérit les tran-  
chées & arrête la diarrhée ; on fait de ses feuilles bro-  
yées aVec le fuc des fleurs du palmier, un cataplasine  
bon dans toutes sortes d’inflammations ; on prépare  
aVec fon fruit séché & les feuilles broyées du betel.une  
poudre qui prife aVec les cendres de Parrochessiâte l'ac-  
couchement & l'expulsion du fœtus mort & de l’arriere-  
faix.

Les fruits murs du *bilimbi* font délicieux au gout; quant  
à Ees fruits Verds, on les conferVe dans du fuc, ou on  
les fait confire dans du Vinaigre.

Bontius nous dit qu’il aVoit coutume de tirer du suc du  
fruit, un sirop qu’il ordonnoit dans les maladies chau-  
des du foie & dans l’intempérie inflammatoire du fang.  
Nous nous en ferVons encore, dit-il, dans une décoc-  
tion de riz non pelé, que nous appellens *pada,* comme  
d’un remede excellent dans les fieVres ardentes & con-  
tinues , car il contribue beaucoup à étancher la soif &  
à calmer l'efferVefcence de la bile.

Il y a une autre efpece de *bilimbi* qu’on appelle *nebipouli*ou *bilimbi altera minor.* Η. M.

Il y a deux efpeces de *bilimbi* ou plutôt le *bilimbi* à deux  
Eexes. Il y en a un qui ne porte jamais de fruit, quoi-  
qu’il fleurisse & qui a le nom particulier de *alapoidi.*

Il croît dans toutes les contrées du Malabar & dans beau-  
coup d’autres endroits.

La racine de cet arbre broyée aVec les graines de moutar-  
de & de cumin, & prife intérieurement, proVoque le  
vomissement & relâche le Ventre ; mais si on en ufe aVec  
le fruit tomara-tonga , elle arrête le flux immodéré du  
ventre & guérit la dyfpnée. La décoction des feuilles  
dans de l'eau commune excitera la fueur & fera fortir  
la petite Vérole ; on fait aVec la même décoction & le  
fafrande Malabar que les naturels appellent *manjaca-  
vas-s* un bain très-falutaire dans toutes les douleurs des  
membres. Le fruit est très-rafraîchissant & par cette  
raifon très-propre pour calmer la Violence de la foif  
dans la fieVre continue. Raγ , *Hist. Plant.*

J3ILIS , *Bile.* 11 y a peu de fujet fur lequel les Me-

B I L 870

decins, tant anciens que modernes, aient écrit plus au  
long que fur la *bile', 8e* il faut aVouer qu’il y en a peu  
qui le méritassent autant, ou qui fussent d’une aussi  
grande importance. La premiere chose que j’ai donc  
à faire, c’est de donner une esquisse générale des no-  
tions que les anciens aVoient des disterentes especes de  
*bile.*

Cette efquisse fervira beaucoup plus à rendre leurs écrits  
intelligibles , qu’à expliquer la Vraie nature de ce flui-  
de. C’est aux modernes qui ont étudié cette matiere  
aVec le plus de foin, & qui en ont parlé aVec le plus de  
clar .é . que nous aurons recours pour expofer la géné-  
ration , & les ufages de la *bile.*

*Bilis ,* χολὴ , pris absolument, & employé fans aucun épi-  
thete , signifie dans Hippocrate , *bile pâle , ou jaune :*c’est Galien qui nous l’assure en plusieurs endroits,  
comme par exemple dans fon Commentaire III.’ fur le  
LlVre *de Rat. Vict. in morb. acutis* , ἔιθισται γὰρ τοϊς ἰα-  
Tposo χολὴν μἐν ὰπλῶς ὀνομαζειν τὴν ώχράν τε καὶ ξανθὴν , τὴν  
*foeralvav* δὰ χολὴν όλον τουτο λέγειν ουχ ὰπλῶς χολὴν. « Les  
« Medecins pour désigner la *bile* pâle ou jaune , font  
a dans l’habitude de fie servir simplement du mot *bile :*« mais pour désigner la *bile* noire, ils disient *bile* noire,  
« & non pas seulement *bele, » & Comment. IV. oh δ  
o1av,8cc.* « nous aVons dit ci-deVant que par *bile* simple-  
« ment, on entend la *bile* amere ; » & dans sion Com-  
mentaire fur le siecond aphorilme du sieptieme LÎVre ,  
τὸ δἐ χολῶδες, &c. « la *Inde* est toujours la caufe des  
a maladies aiguës ; car, comme nous aVons dit, les an-  
« ciens Medecins entendent ordinairement par ce mot  
« une humeur bilieuse amere ; & j our désigner l’hu-  
*α* meur mélancholique , ils ne fe senent pas simple-  
a ment du mot *bel'* fans épithete, comme lorsiqu’iI est  
« question de la *bile* jaune, mais ils difent *bile* noire. »  
On lit encore dans le Commentaire siur le Liv’re *de Na-  
turâ humana s* ου μόνον *laesuav* ἔθος, &c. « C’est la coutu-  
a me non-sieulement des Medecins, mais encore de tous  
a les Grecs, de *se* ferVir du mot *bile ,* sans aucune épi-  
« thete; lorsqu’ils prétendent parler de la *bile paie,* ou  
« jaune , à laquelle ils ont donné les noms de ces deux  
a qualités, selon que cette humeur est plus ou moius  
« humide, ou plus ou moins feche : mais lorsqu’ils ont  
« parlé de toutes les autres efpeces de *bile,* ils les ont  
a caractérisées par les épithetes qui leur conVenoient,  
a comme celle d’érugineufe , de noire , de rouge , de  
a porracée ». Il dit dans un autre passage du meme  
Commentaire ; que c’étoit la coutume des Grecs de  
nommer la *bile* jaune , simplement *bile ’* mais qu’ils  
n’ont jamais parlé de la *bile* noire fans la désigner par  
cette épithete. On trouVe de plus dans le Traité du mê-  
me Auteur, siur les humeurs contre nature , le passage  
filmant : « il s’est introduit, je ne fai comment, parmi  
« les Medecins la coutume de dire simplement *bile,* ou  
a humeur bilieufe , lorsqu’il est question de lasoso pâ-  
« le, ou amere : mais s’il s’agit de la *bile* noire & acide,  
« ds n’en parlent jamais stans la désigner par l’épithete  
a qui conyient à *sa* couleur ». Il s’exprime d’une ma-  
niere beaucoup plus étendue , & plus pOsitÎVe dans le  
Commentaire cinquieme , siur le sixieme LÎVre des  
Epidémiques , où il fait l’énumération de disterentes  
especes de *bile -s* χλωριὴς *ουν* γλώττας ἔιρηκειν, &c. « Lorsi-  
« qu’Hippocrate , dit Galien , donne à la langue , l’é-  
« pithete de pâle; il s’exprime sielon la maniere ordi-  
« dinaire de parler, & il n’entend par cette épithete au-  
« tre choEe que ce que nous entendons lorsque nous di-  
α sons que quelqu’un a la couleur pâle; quand la cou-  
a leur de sim Vssage a été altérée par quelque humeur  
a pâle ou bilieuse. Dans ces occasions nous nous ser-  
« Vons simplement du terme de *bile,* mais il n’en est pas  
a ainsi des autres ; nous ne manquons point d’ajouter  
a l’épithete qui constent , & nous disions *bile* noire ,  
a *bile* érugineuEe, *bile* rouge , *bile* Vitelline , ou de la  
« couleur du jaune d’œuf. Mais de toutes les *biles,* il  
« n’y en a point qui approche plus de la *bide* jaune , que  
*« la bile* pâle , elles font l’une & l’autre prefque de la  
« même espece : or quand nous Voulons désigner la *bile*

Iii ij

g7I B I L

« pâle, nous nous fervons du mot *bile* tout simplement,  
« & nous disions qu’un homme a vomi de la *bisép* mais  
« lôrfqu’il est question de la *bile* jaune , il nous arrive  
« rarement de nous fervit du mot *bile* seins épithete ;  
« nous disons alors qtl’un homme a vomi de la *bile* jau-  
« ne, ou de la *bile* toute pure. Mais jamais aucun Me-  
« decin,ni aucun autre EcriVain,ne s’est avisé de parler  
« de la *bile* érugineuse ou noire,stans la désigner par l’é-  
« pithete convenable : il en est de même de la bleuâtre,  
« de la porracée & de celle de couleur de jaune d’œuf,  
« ou vitelline. C’est ainsi que quelques Medecins ont  
a distingué les *biles* par leur couleur : mais ils enten-  
a dent aussi par *bile* rouge la sérosité du fang ; quant à la  
« vitelline , c’est , felon eux, la *bile* jaune épaissie , de  
« même que la *bile* pâle & la *bile* jaune délayée avec  
« quelque humeur aqueuse. » Cette *telle* pâle est, selon  
Hippocrate , dans l’endroit précédent commenté par  
Galien,c’est-à-dire, *AphorismeXIII. Section pIIv.Vl.  
Ep.* une production de la graisse τὸ δὸ χυλῶδες ἐν- πίονος.  
Lorfque Hippocratte *se* sert des mots simples χολῶδες &  
χολῶδη , il entend *bile* pâle ou jaune , comme on peut  
s’en convaincre par le Livre quatrietne du Commen-  
taires de Galienssurlesixieme Livre des Epidémiques,  
λέλεκται δ’ ἢδη πολλάκις , &c. œ Nous avons obfervé  
« plusieurs fois, dit Galien, que quand Hippocrate em-  
« ploie le terme simple bilieux ( χολώδη ) , il entend la  
*« bile* pâle ou jaune ; car toutes les fois qu’il parle des  
« autres efpeces de *bile,* il ne manque pas de les distin-  
« guer par leurs différentes couleurs , il dit qu’un hom-  
« me a vomi de la *bile* érugineuse , rouge, brune &  
« noire. On lit encore , *Comment. II. in Lib III. Epid.  
a* il est vraifemblable qu’elle rendit une matiere pure-  
«ment bilieuse ( χολώδη) , c’est-à-dire, jaune ou rou-  
« ge ; car c’est la coutume d’Hippocrate & des autres  
« Medecins de désigner la *bile* rouge & érugineufe, en  
a faisiant mention de leur couleur. Nous dssons ordinai-  
« rement qu’un malade a rendu une matiere bilieuse,  
« lorsqu’il est question de la *bile* jaune : mais nous ne  
«parlons jamais des excrémens érugineux,noirs , ou  
a d’une autre couleur purement bilieuse , fans faire  
« mention de cette couleur. Cette coutume est deve-  
« nue générale : parce que non-seulement lesperfonnes  
« malades , mais encore celles qui font en santé , ren-  
« dent tous les jours, foit par les selles, soit par le vo-  
« miffement de la *bile* pâle & jaune : mais il n’en est pas  
a de même des autres sortes de *bile’,* elles ne font ren-  
« dues que par ceux qui font affectés de quelque ma-  
« ladie ». Hippocrate entend encore par χολὴ ξανθὴ ,  
*Lib. aesPesi* ἀρκ. l.nTp. πικρότας,l’amertume d’une humeur  
' ou l’espece la plus amere des humeurs;il ajoute, *L. IV.  
de Morb. Lib. II. de Nat. humana , 8c Aphorism.* 42.  
*Lib. VII.* que la *bile* est la cause productrice de toutes  
les fievres , par où il entend toutes les fievres putrides.  
Il arrive aussi de tems en tems à Hippocrate d’entendre

par le terme simple χολὴ , un flux de *bile, 8c Lib. de  
Loc. in Horn.* un flux général causé par une humeur  
claire logée dans quelque partie d’une nature propre  
au mouvement & à l’agitation. Il a employé en ce  
fens le même mot dans tout le cours de l’ôuvrage que  
nous venons de citer ; nous n’en apporterons qu’un  
exemple : ίΐς τὰ πολλὰ, dit-il, ἔμπυοι *ylvovL.i* ὓτανῥεῦ-  
μα ἐς τὸ ἀυτὸ όσπερ ἐν τῆσι χολησιν γε’νηται , ἀλλὰ τῆσι  
μἐνχολῥαι πολὑ ἀπώρῥέὶ'. «Un empyeme siurvient pour  
« la plupart du tems , lorsqu’un rhume tombe sim quel-  
« que partie , comme dans le cas des fluxions bilietsses  
« qui entraînent avec elles quantité de matieres ».

BiLIs ATRa , χολὴ μέλαινα. On ne fait prefque jamais  
mention de la *bile* noire, ou mélancolie , fans la défi-  
gner par fa couleur, on lui donne deux origines , on  
la fait naître de la partie la plus épaissie , ou pour ainsi  
dire limoneufe du fang, & on l’appelle proprement  
humeur mélancolique ; elle tire sim origine de la *bile*jaune échauffée & trop cuite. Il paroît que c’étoit-là le  
fentiment de Galien,à en juger par différens endroits de  
fes Ouvrages , comme par le Commentaire VI. fur le  
fIxieme Livre des Epidémiques, & fur le vingt-unieme

B I L 872

Aphorisine du troisieme Livre, ainsi que par le Com-  
mentaire silr le Livre *de Rat. Vict. tn Morb. Acut. &*par celui fur le cinquante-troisieme Aphorisine du si-  
xieme Livre : μεμνῆιθ’αι γὰρ, dit-il, χρὴ των περὶ της με-  
λαινης χολῦς ἐν ἄλλοις διωρισμένων ,ώς , &C. « Il saut que  
« le Lecteur *se* rappelle les définitions que j’ai données  
« de *bile* noire en d’autres endroits de mes Ouvrages,  
« & qu’il I.e rappelle qu’il y en a une esipece produite  
« par la *bile* jaune trop cuite , ( ὑπεροπὸηθέισις ) &  
« qu’elle est la plus mauvaife de toutes : une autre ef-  
« pece engendrée du limon, s’il est permis de s’expri-  
« mer ainsi , & des parties grossieres du fang. Celle-ci  
« à la vérité, est d’une consistance beaucoup plus épaisse  
« que la premiere, mais d’une qualité beaucoup moins  
« maligne. Nous avertissons encore que la *bile* pro-  
aduite par une esipece de lie du fang ne doit point ,  
« à parler exactement, être appellée *bile* noire, mais  
a humeur mélancolique : s’il arrive quelquefois qu’on  
« lui donne le premier de ces noms , c’est abusive-  
« ment, & par la raifon feule que , si ce qui s’appelle  
« proprement humeur mélancolique , n’est pas éva-  
« cué en peu de tems , il deviendra *bile* noire. FobsIUs.  
Χολὴμέλαινα, *bile* noire, felon l’acceptation commune de  
ces termes , signifie une humeur quelconque épaisse &  
noire, soit que cette humeur sent une partie limoneu-  
*se* du fiang ; foit que ce foit du fang brûlé ou de la *bile*cuite outre mefure , ou de la *bile* engendrée d’une au-  
tre maniere quelconque. Mais *bile* noire, felon l’accep-  
tation propre de ces termes , ne *se* dit que d’une hu-  
meur que la coction a rendue contre nature, mordante,  
acide , dure , luisante , corrodante , maligne , qui ré-  
pandue si.ir la terre y bouillonne, éléve des bulles com-  
me les fermens, ou le vinaigre, est la cause des ulce-  
res incurables, & a un gout si fade, que ni les mou-  
ches ni les fouris , ni aucun autre animal n’en appro-  
chera. Elle s’engendre de deux manieres : premiere-  
ment & principalement elle naît d’une humeur noire  
& féculente cuite & putride outre mefure. Seconde-  
ment d’une *bile* jaune violemment torréfiée , & cette  
espece est beaucoup plus maligne que la précédente ;  
d’autant que la *bile* jaune l’emporte en malignité stur  
l’humeur mélancolique, ou la lie du seing. Elle est  
quelquefois engendrée par la combustion de la *bilevi-*telline, ou de couleur de jaune d’œuf : cette combusi-  
tion de la *bile fe* fait par une chaleur excessive , & par  
une putréfaction contre nature qui lui donne de l’acre-  
té , & qui la réduit comme en cendre : il en est dans  
ces cas de la *bile* comme des lies de vin qui font froi-  
des , & feches avant que d’être enflammées, mais qui  
deviennent par la chaleur extremement brûlantes; ain-  
*si la bile* torréfiée confomme les chairs , les met en  
fonte , & y produit la putréfaction. Galien nous dit  
qu’il n’a jamais vu l’excrétion de cette espece de *bi-  
le ,* sans de fâcheufes fuites. Ce que l’on entend par  
μέλαινα χολὴ est à proprement parler, fort différent de  
Ρἀπὸ τῦ μελαγχολικῦ χυμῦ ἢ μελανος, « ou de l’humeur  
« mélancolique & noire » ; car l’humeur mélancolique  
est comptée entre les élémens du corps , & contribue  
avec le fang auquel elle est mêlée à la nutrition , & à  
l’accroissement de l’animal.n’ayant en elle aucune qua-  
lité acrimonieufe ou rongeante , mais étant, s’il est  
permis de s’exprimer ainsi , le limon , ou sédiment du  
fang, ou la partie de ce fluide correspondante à la lie  
dans les vins épais. La rate attire à elle-même cette  
humeur ; elle en purge le foie, & le fang; elle *se* l’ap-  
proprie quand elle est altérée , & elle s’en nourrit, re-  
poussant le fuperflu avec les autres sucs excrémentitieIs  
dans les intestins, pour en être enfuite évacué. Cettejex-  
crétion de la *Hle* noire , sont par les felles , sc)it par le  
vomissement est quelquefois falutaire ; lors, par exem-  
ple, qu’elle signifie que le corps est dans une justetem-  
pérature, & que la nature vigoureufe s’est délivrée par  
elle-même d’un fardeau d’humeur dont elle étoit sur-  
chargée. Mais si cette humeur séjourne trop long tems  
dans le corps, si elle n’en est évacuée par les voies fen-  
fibles, ou par quelque passage feçret ; elle affoiblit.

**873 B** I L

& opprime le foie, elle slaltere, & *se* putréfie, il fur-  
vient une inflammation fiévreuse qui la rend aduste ,  
& enfin elle dégénere parfaitement en cette humeur  
que nous avons appellée ci-dessus *bile* noire.

Athénée entend aussi par χολὴ μέλαινα, une humeur ron-  
, geante ( χυμὸς ξυστικὸς ) ; un *Trapehorethor* exprime la  
même chofe, & Galien nous assure que quelques Au-  
teurs *fe* font exprimés de la même maniere en par-  
Iant de la *bile* noire , ὓνομα ὀυδἐν ἲδιον , dit-il , τῷ  
τοιουτῳ χυμῷ , πλήν ἔιπου τινε'ς , ἢ ξυστικὸν ἢ ὀξωδη κεκ-  
λὴκασιν ἀυτὴν. « Cette espece d’humeur n’a pas de nom  
« particulier , sinon celui d’humeur rongeante & de la  
« nature du vinaigre , que quelques Auteurs lui ont  
a donné ».

Χολὴ signifie aussi un vaisseau contenant de la *bile* ( τὸ  
χοληδόχον ἀγΓἐἵον ) , *Pollux , Lib. II.* Ce terme fie dit  
aussi quelquefois pour désigner la liqueur noire de la  
feche.

BtLIs, *fel,* χολὴ, *bilenflels* C’est cette humeur du corps  
humain qu’on distingue par sa chaleur & fa sécheresse.  
Il y en a de deux especes ; l’une naturelle, qu’on nom-  
me simplement *bile*, χολὴ ; & l’autre contre nature. La  
*bile* naturelle qui est mêlée avec le *sang*, contribue à la  
nutrition des parties ; elle est d’une couleur pâle ou  
jaune, d’un gout amer , d’une consistance fluide , fem-  
blable à celle de la fleur du vin , & d’une qualité  
échauffante & dessiccative. Les premiers principes de  
cette humeur font dans les mets & les boissons. Lorf-  
que la coction de ces alimens est bien faite, la partie  
de la *bile* la mieux préparée va nourrir le corps avec le  
sang. Quant à la partie excrémentitielle,elle a son *réser-  
voir* tout prêt dans la vésicule du fiel. Ainsi que l’on  
distingue dans le vin nouveau, lorfqu’il est en fermen-  
tation , deux efpeces de fubstances excrémentitielles  
séparées par la chaleur, l’une légere, que l’on appelle  
la fleur; l’autre terrestre & pefante, que l’on nomme  
la lie : ainsi dans la coction des alimens il s’engendre  
deux humeurs , dont l’une est la *bile* jaune d’une con-  
sistance fluide, & l’autre la *bile* noire d’un tissu plus  
denfe & plus grossier. Mais toute la *bile* naturelle qui  
**est** en nous ne provient pas des allmens feula. Si lacha-  
leur du foie & des veines se trouve exaltée un peu au-  
dessus de l’état naturel de tempérie, elle convertira  
quelquefois la partie la plus pure du fang, la plus flui-  
de en *bile* jaune. De même que l’humeur qui fait le  
*choiera* provient d’une chaleur foible , le fang d’une  
chaleur modérée , ainsi la *bile* naît d’tlne chaleur ex-  
cessive qui lui donne les qualités dont nous avons par-  
lé ci-dessus. Cette humeur est tellement amie de notre  
constitution, qu’on doit la regarder comme un des  
élémens de notre corps tant qu’elle est dans un état  
siain & naturel. Mais s’éleve-t’elle en s’échauffant, ou  
enfe refroidista-nt au-dessus ou au-dessous de la tempé-  
rie convenable, elle perd bien-tôt le nom simple de  
*bile,* pour prendre celui qui est indiqué par fa mauvai-  
fe qualité. Comme l’excès & le défaut de chaleur &  
des autres qualités génératrices de la *bile* ont des de-  
grés variés à l’infini ; il doit y avoir une multitude infi-  
nie de *biles* vicietsses. Mais prefque toutes les différen-  
ces que les Medecinsont remarquées entre elles,fie bor-  
nent à celles qui résultent de la couleur & de la consis-  
tance. Ainsi ils ont distingué, relativement à ces deux  
qualités ,.les *biles* filmantes.

Ἀρυθρὰ, la rouge. C’est ou une sérosité acrimonieufe &  
mordicante du fang , ou une humeur qui a ces qualités  
avec la consistance à peu près d’un seing fluide : mais  
parce qu’elle ne *se* coagule pas après l’effusion comme  
le siang, on l’appelle *bile.*

’ΐσατα'δης. La glastée, ou celle qui.est à peu près de la  
couleurdugûistuzra, pastel, mais un peu plus noirâtre,  
& approchante de la couleur du choux. Cette *bile* est  
extremement acrimonieuse, chaude & poignante , &  
à peu près semblable en consistance , en couleur & en  
énergie, à la *bile* noire; c’est de toutes les esipeces de  
*bile* la plus maligne: elle est engendrée dans l’estomac  
**ou** dans les parties adjacentes par une chaleur violente.

B I L **874**

Τώδης, l’érugineuse, la verte, otl celle qui est de couleur  
de verd-de-gris. Elle est acrimonieisse , chaude &  
poignante à un grand degré, & elle ne le cede en mali-  
gnité qu’à celle de couleur de *glastum.* Elle s’engendre  
dans l’estomac, ou dans le foie affecté d’inflammation,

Κυανέη ἢ κυανίζουσα , l’azurée. Cette *bile* paroît approcher  
beaucoup de la glastée ; car *Visatis* ou le *glastum* masse  
que la même couleur.

Λεκιθώδης, la vitelline, ou celle qui est de la couleur & de  
la consistance d’un jaune d’oeuf cru. Cette efpece est  
d’une consistance grossiere & d’un jaune sort haut ; elle  
est formée de la *bile* jaune trop cuite, & desséchée par  
une chaleur excessive ; & c’est par cette raifon qu’elle  
fe condenfe dans la fuite. Elle tient à peu près le mi-  
lieu entre la *bile* naturelle,& celle qui est parvenue au  
plus haut degré de malignité. Galien dit dans sim Li-  
vre de *Atrâ bile >* qu’elle est engendrée dans les vtif-  
seaux, quoiqu’on la rende quelquefois parles felles &  
le vomissement.

Ξάνθη , la jaune. Elle approche beaucoup de la *bile* na-  
turelle, qui tient le milieu entre la *bile* pâle & la *bile*jaune.

' Ορφνώδης, la brune , ou obfcure. Galien s’est fervi de  
cette épithete dans son *Comment. TV.* seule sixieme Li-  
vre des *Epidémiques.* Il me semble entendre par-là,  
τὴν κυανέην καὶ τὴν *hrasidT».*

’Πρασοειδὴς ἢ πρασω'δης, la porracée. Elle s’engendre  
souvent dans l’estomac d’alimens non-digérés, ou dans  
les veines , à la sciite d’une maladie , par quelque cha-  
leur contre nature ; & des veines elle est portée dans  
l’estomac & dans les intestins. Mais on ne peut pas  
dire que la chaleur qui la produit soit véhémente com-  
me dans l’érugineufe ; car quoiqu’il y ait deux sortes  
de *bile* verte , l’érugineuse est, en raison de l’excès de  
la violence de la chaleur qui la produit, plus acrimo-  
niesse , plus mordicante & plus épaisse qüe la porra-  
cée , qui a à la vérité toutes ces qualités, mais dans un  
degré inférieur. Galien dit, dans fon troisieme Livre  
*de Aliment.sacult.* que l’on rend dans les grandes ma-  
ladies toute forte de *bile*, excepté la porracée ; mais  
que les personnes en Eanté rendent, tant par haut que  
par bas, la jaune pâle , & la porracée même , ce qui est  
une preuve, ajoute-t’il , que la porracée & l’érugi-  
neufe n’ont pas été engendrées par le même degré de  
chaleur.

πυῤῥὰ. Celle de ce nom procede d’un degré de chaleur  
moins grand qu’il ne le faut pour la jaune. Sa couleur  
est moyenne entre la jaune & la pâle ; aussi le peu de  
différence qu’il y a entre fa couleur & celle de *iabile*jaune, est-elle cause, à ce que nous dit Galien , *Lib. de  
Crisibus, cap.* 12. qu’on les confond ordinairement.

Ἀγρὰ, la liquide. Cette *bile* est délayée avec de lasérosi-  
té , ou quelque autre humeur.

Ἀδατώδης, l’aqueufe. C’est la même que la précédente.  
Ύπέρυθρος, la rougeâtre. Elle est composée de la sérosité,  
ou de la partie la plus fluide du fang mêlée avec une  
autre fubstance , d’une couleur différente de celle du  
l'ang.

φαια la brune. C’est la même que Ι’ὀρφνώδης , & la  
χυανεην.

χλωρὰ , la verte ou la pâle ; car τὸ χλωρὸν signifie pâle &  
verd, ainsi que Galien Pa remarqué en plusieurs en-  
droits : mais ce mot convient proprement à ce qui a  
une teinture de pâle & de jaune.

’ίΐχρὰ , la pâle. Cette *bile* est la moins chaude & la plus  
tempérée de toutes les *sales.* Elle est amere & poignan-  
te ; elle s’engendre dans les veines du corps dans fou  
état naturel. Sa nature est humide : mais quant à sa  
couleur, elle tire un peu fur le jaune, paree qu’elle est  
mêlée de quelque humeur excrémentitielle,claire & pi-  
tuiteufe, ou aqueufe; on désigne plus fréquemment  
cette espece par le nom simple de *bile,* que la jaune;  
celle-ci supposant un exeès de chaleur qui est toujours  
contraire à la nature. GcRRÆUs.

La chaleur naturelle étant répandue dans toutes les par-  
ties du corps pour que la coction des humeurs s’y fasse

87 5 B I L

ces humeurs s’y engendrent’&s’y séparent, mais de  
manieres différentes. Chaque partie a une génération  
& séparation d’humeurs qui lui est propre. C’est ainsi  
que la chair engendre & sépare la fueur; les yeux, les  
larmes; les jointures & les narines, la mucosité ; les  
oreilles , la cire. Si donc la chaleur naturelle est inca-  
pable de produire ces différentes fonctions, les hu-  
meurs deVlennent acrimonieuses, &fe changent tou-  
tes en *bile’,* car c’est la chaleur qui donne aux humeurs  
leur amertume, & qui les rend bilieufes. Si l'efpece  
d’indigestion dont il est question furVlent dans le fang ,  
il devient bilieux , & répand sim infection dans toutes  
les parties du corps, à la nutrition desquelles il fert.  
Aussi ces effets font-ils universels, & la *bile* est-elle vi-  
siblement épanchée de tous côtés.

Il y a une espece de *bile* subtile,transparente, d’tme cou-  
leur jaune, & d’une espece plus déliée que celle qui tire  
fur le noir ou silr le livide. Celle qtu est d’une couleur  
plus foncée, comme de fafran ou de jaune d’œuf, yasse  
pour la même espece.

Il y a une feconde espece de *bile* d’une couleur plus obf-  
cure, tirant fur celle du porreau ou du *glastum,* ou  
tout-à-fait noire.

Entre ces deux especes, il y en a une infinité d’autres qui  
varient par la couleur : cette variété dépend de la cha-  
leur & des humeurs. Les vificeres ont aussi quelque in-  
fluence sur elle, comme le foie,si elle est jaune; la rate  
si elle est livide. Αρετε’ε. περὶ aiT. καὶ σημ. χρον. παθ.  
*Lise I. cap.* 15. «

Si une inflammation est produite par une irruption de la  
*bile ,* ce que l’on fe propofe ordinairement en pareil  
cas, c’est d’éVacuer la matiere peccante foit par le vo-  
miffement, foit par les felles. Pour cet effet, on or-  
donne quelques colagogués , tels que le thlafpi , qui  
agiffent par l’une & l’autre voie. Un *acetabulum,* ou  
deux onces & demie du fuc de cette plante, ( la plus  
grande dose possible, ) évacuera par haut & par bas.

Tous les remedes préparés avec la fcammonée agiront  
fur la *bile* jaune, & la purgeront. Nous ne nous ferons  
donc aucun fcrupule en pareil cas d’ordonner une pur-  
gation, & d’y revenir même, s’il est befoin; car les  
évacuans subjuguent cette maladie en agissant immé-  
diatement si-lr elle. Si le malade a quelque raison de  
retisser la purgation, ou s’il n’est point en état de  
la supporter, alors on appliquera fur le nombril des  
ingrédiens capables d’agir silrles intestins , & de pro-  
curer l’évacuation. On pourra produire le même effet  
par les suppositoires. On ne manquera pas non plus  
d’ordonner un clystere , & de faire appliquer des ca-  
taplasines composés de farine d’orge ou de feves, avec  
de la grasse de cochon récente & non sodée, de la fine  
fleur de camomile ; mais il ne faudra recourir à ces re-  
medes que fur la fin de la maladie. Dans fon commen-  
cement, lorsqu’elle est à sim plus haut période, il faut  
user de médicamens composés de porreaux, de roses  
fraîches, *de perdicium,* ou helxine, d’orcanette, de  
corne de cerf, d’impératoire, de crapaudine , de pour-  
pier, de patience fauvage, d’arroche, de douce amere,  
de plantain, dejufquiame, de lentilles de marais,  
d’herbe au lait, de blette, de laitue, de chicorée , de  
mauve des jardins , de rapure de callebace, de nombril  
de Venus, de violette & d’écorce de grenade.

Chacune de ces plantes appliquées avec le pain de farine  
de polenta , soulagera le malade : mais il faut donner  
la préférence à la femence de *psollium* macérée dans  
l’eau bouillante, & réduite ensuite en un mucilage,  
qu’on appliquera en forme de cataplafme. L’onguent  
de litarge est aussi très-propre pour réprimer l’influx du  
sang, de même que les pommes appliquées avec la mie  
de pain , & autre chofe semblable. On se trouvera  
bien aussi des cérats composés de cire, de camomile &  
d’huile de *roses,* avec le si.lc de l’un ou de l’autre des  
réfrigérans dont nous avons fait mention ci dessus ; le  
blanc d’oeuf, l’eau, & un peu de vinaigre. Le cérat  
d’huile de rofe, aVec une quantité fuffifante de fuc de  
bette, est un excellent remede. J’ai vu des personnes

B I L 876

traVaillées de la maladie dont il est question, qui se  
fiant trouVées merVeilleusement soulagées , après  
aVoir mis & tenu pendant quelque tems leurs piés  
dans Peau froide, j’en ai Vu d’autres qui usinent en  
pareil cas de la chair d’huitres aVec la litharge, de  
feuilles de jufquiame , & de vieille huile, en parties  
exactement égales , & qui ont été guéries par des lini-  
mens & des applications faites aVec ces ingrédiens. Si  
l’inflammation & la chaleur font modérées, ces re-  
medes suffiront : mais en cas qu’elles fussent exccssi-  
ves , il faudroit changer la curation, & traiter le ma-  
lade comme dans les érésipeles , c’est-à-dire, aVec la  
ciguë, le paVot , la mandragore , la jufquiame, les  
narcotiques composés dlopium, & autres choses sem-  
blables. Mais il faut obferVer que notre but, en nous  
servant de ces remedes, n’étant que de modérer l’ex-  
cès de la chaleur, ce qui fe fait quelquefois en une  
heure, nous ne manquons point d’écarter , au bout  
de ce court interValle , tous ces remedes asseupisi  
fans, & de leur fubstituer un cataplasine de farine de  
seVes , de graisse & d’eau. Car si ces rafraîchissans  
Violens séjournoient long tems fur la partie , ils la jet-  
teroient dans l’engourdissement, la stupeur & l’infen-  
sibili té. Lors donc que dans les douleurs aigues nous  
S. rons contraints d’avoir recours aux narcotiques, nous  
aurons soin de réVeiller ensuite & de ranimer lespar-  
ties par des remedes chauds. AETIüs , *Tetrab. III.  
serm.* 4. *cap.* 28.

La *bile* est la plus chaude de toutes les humeurs de l’ani-  
mal. Ce degré de chaleur Varie stelon la couleur, car la  
*bide* jaune est plus chaude que la pâle, & l’érugineuse  
plus chaude que la jaune, elle n’a pas même un égal  
degré de chaleur dans différens animaux. La *bile* ou le  
fiel de cochon est la plus foible de toutes, & elle gué-  
rit les ulceres dans les oreilles sans qu’on y remarque  
rien de mordicant; la *bile* de mouton est plus acrimo-  
nieufie que celle de cochon, & celle du bouc plus acre  
que celle de brebis; le fiel de bœuf est plus fort que les  
précédens , & celui d’hyene plus fort que celui de  
bœuf. Celui du *callionymus* & du fcorpion est plus fort  
que celui de l’hyene, il dissipe les cataractes, il gué-  
rit *F albugo 8c* éclaircit la vue : on dit que le flol de tor-  
tue de mer a les mêmes propriétés, & que celui de bouc  
fauVage est bon dans les nyctalopies.

La *bile* des animaux aîlés est plus acre & plus dessicatÎVe  
que celle des quadrupedes; & entre ces premiers, cel-  
le de coq & de perdrix passe pour l’emporter fur les au-  
tres.Le fiel d’aigle & d’éperVÎer est cependant plus acri-  
monieux& plus corrosif ; fa couleur est érugineisse &  
même quelquefois noire. PaüL Εοινετε, *L. VII. c.*

La *bile* jaune est un excrément jaune & amer ; la *bile*porracéeest acrimonieufe & Verdâtre ; l’érugineufe ou  
de couleur de Violette, est extremement pure & déga-  
gée des parties étrangeres ; la noire n’est qu’un sédi-  
ment épais du sang; il y a même des Auteurs qui don-  
nent le nom de *File* noire au fang noir. RUFFUs Ερηε-  
sIUs, *L. I. c. ^6.*

Je Vais maintenant passer à ce que les Modernes ont dit  
sur la *bile.*

Une des observations les plus sensées qu’Hippocrate ait  
faites , c’est que nous ne devenons malades que par le  
moyen des cltofes mêmes qui stont immédiatement né-  
cessaires à la vie & à la stanté. Nous avons une triste,  
mais sensible preuve de cette vérité dans ce que nous  
appellons *les choses non-naturelles.* L’air, les alimens,  
les boissons, le mouvement, le sommeil, le repos, sont  
absolument nécesi^iires à la conservation de la vie, & il  
n’est pas moins constant que la plus légere imperfec-  
tion dans ces choses , produit les plus terribles mala-  
dies & les plus statales à notre constitution. C’est ce  
que nous pouvons assurer non-seulement par rapport  
aux choses qui nous sont extérieures, mais encore par  
rapport à ces substances intérieures qui servent immé-  
diatement & par elles-mêmes au soutien de la vie & à  
la conservation de la santé, telles que le sang, la lym-  
phe, le chylc & les esprits animaux j car la perfection

*Syj* B I L

des fonctions vitales dépendant de l’état, de la tempé-  
rie, dti mélange & du degré de mouvement de ces  
fubstances, c’est dans les défauts qu’elles auront relati-  
vement à ces disterentes qualités, & dans l’éloigne-  
ment plus ou moins grand où elles feront de leur état  
naturel, que nous deVons chercher les causes les plus  
directes des maladies. Outre ces fluides, il y en a d’au-  
tres dans le corps , qui pour ne pas servir si immédiate-  
mentà la conservation de la simté, lui font toutefois si  
néCessaires, qu’ils ne peuvent fe dépraver, fans que l'œ-  
conomie animale s’en ressente,& fans donner lieu à des  
maladies. Je n’entrerai point ici dans le détail infini  
des exemples qui confirmeraient ces maximes : je me  
bornerai quant à préfent, à la *bile.* L’utilité de cette li-  
queur, je dirai même sa nécefl»té,pour la confervation  
de la vié & de la fauté, est suffisamment connue de tous  
ceux à qui les principes solides & raisonnés de la Me-  
decine ne sont pas entierement étrangers. Une preuve  
de sa nécessité qui doit satisfaire tout le monde , c’est  
qu’elle *se trouve* dans les plus petits animaux : il *n’y* a  
peut être pas dans toute l’étendue de la nature un seul  
infecte destitué de l’humeur bilietsse : & comment ce-  
la pourroit-il être autrement? Car lorfque nous en  
viendrons à l’exposition de nos sentimens sur cette ma-  
tière , on Eera contraint d’avouer que la *bile* logée dans  
les corps des animaux, est une réelle & Vraie médecine  
préparée par la Eagesse de la nature pour préVenir les  
maladies, détruire leurs casses,& corriger les défauts  
de notre constitution ; en un mot, que c’est par la ver-  
tu & l’énergie incomparable de ce fluide, que les ani-  
maux continuent de VÎVre & qu’ils font conferVés dans  
l’état de fauté. Voilà ce que je démontrerai plus atl  
long dans la silite de ce discours. Puisque la *bile* est si  
efficace , puisqu’elle est si nécessaire pour maintenir le  
corps dans l’état de santé , en deVenantpour ainsi dire,  
une medecine unÎVerfdle& naturelle,il s’ensuit néces-  
sairement que cette liqueur ne peut pécher, soit par  
fa quantité, soit par *sa* qualité, ni s’éloigner de sa  
vraie température , fans jetter les fondemens d’une  
multitude de maladies. Puisque la plupart des maladies  
& même des plus terribles , tirent leur origine de quel-  
que défaut de la *bile,*l’énergie & la Vertu principale des  
remedes qu’on emploie pour les guérir , doit donc ten-  
dre à corriger cette liqueur lorfquselle pecheen quali-  
té ; à la régénérer lorsipilelle peche par défaut ; & à  
l’éyacuer, lorfqulelle peche par excès. Si la *bile* dans  
fon état naturel doit être regardée comme une réelle &  
vraie medecine du corps, il faut conVenir que les plus  
importans de tous les autres remedes, ce seront ceux  
qui auront la Vertu de restituer cette liqueur dans sim  
état naturel & tempéré ; & que la fonction principale  
d’un Medecin consiste à inVenter & à appliquer ces re-  
medes aVec jugement. Je ne me contenterai donc pas  
de considérer ici la *bile* dans son état naturel comme une  
medecine uniVerfelle du corps : mais je l’examinerai  
de plus dans fon étatdépraVé & contre nature, comme  
la caufe & l'origine de toutes les maladies.

Les Medecins & les Anatomistes n’ignorent point que  
par les lois d’un mécanisine admirable, la principale ,  
pour ne pas dire la feule fonction du foie, est de passer  
& de filtrer cette humeur actice, faline & fulphureufe,  
apportée du fang, par les troncs de la Veine porte & par  
l’artere hépatique.

**Il** faut convenir que les Anatomistes ne font point d’ac-  
cord entre eux fur la maniere dont la Vésicule du fiel,  
qui est adhérente au foie, fe remplit de *bile.* Lcs uns  
penfent que la tunique glanduleufe la fepare du fang  
qui y est porté par les arteres cystiques, d’autres au  
contraire prétendent qu’il y a au fond de la vésicu-  
le du fiel quelques canaux extrêmement petits, par le  
moyen defquels la *bile* y est apportée : & ces Anatomif-  
**tes** Ofent assurer qu’elle fe rend immédiatement dans  
**ce** réferVoir par de certains conduits cysti-hépatiques.  
Quel parti prendrons-nous entre ces Auteurs ? Quel  
jugement porter de ces différentes opinions ? C’est  
sur quoi nous allons être décidés par les expériences

B I L 878

fuÏVantes, que Bohnius & d’autres ont faites. Un chien  
ayant été ouVert, on fit fortir toute la *bile* de la Vésicu-  
le du fiel , & le canal cystique fut lié ; mais l’animal  
ayant encore Vécu pendant quelque tems, on s’atten-  
doit à Voir la Vésicule du fiel fe rempljr de *bile,* malgré  
la ligature qu’on aVoit faite au canal cystique & les pré-  
cautions qu’on aVoit prifes, pour couper toute corn-  
munication entre la Vésicule du fiel & le pore hépati-  
que : mais les chofes ne furent point, comme on aVoit  
préfumé ; au lieu de *bile,* on ne trouVa dans la Vésicule  
qu’un peu de fang grumelé, d’où les Anatomistes les  
plus exacts ont eu raison de conclurre que la liqueur  
qui remplissait la Vésicule du fiel y étoit portée par le  
canal hépatique commun lui-même.La communication  
entre ces canaux est très-palpable: en fouillant dans le  
canal cholidoque , on Voit la Vésicule du fiel , & le ca-  
nal hépatique s’enfler ; d’un autre côté, si l'on intro-  
duit un petit tuyau dans le canal hépatique biliaire, &  
qu’on souffle par ce tuyau, on Verra le canal hépatique  
même, le canal cystique & le conduit cholidoque s’en-  
fler. Dans l'homme ainsi que dans d’autres animaux,  
les conduits hépatiques & cystiques s’unissent & for-  
ment enfemble un seul canal commun. Maintenant, si  
nous considérons la situation de la Vésicule du fiel, si  
nous faisions attention que sim fond est placé dans un  
lieu bas & incliné , mais que fon col & les conduits bi-  
liaires, ont une position plus éleVée ; nous en infére-  
rons qu’il est Vraisemblable que, quand la *bile* deEcend  
lentement par le canal cholidoque, à cause de sim in-  
sertion oblique entre les tuniques du duodénum ; stlr-  
tout lorsqu’il arriVe que cet intestin est Vlude , elle  
tombe dans la Vésicule du fiel qui est placée plus bas, &  
cela d’autant plus commodément qu’elle est moins  
pleine, & qu’elle y demeure jusqu’à ce qu’elle en fiait  
chassée, sioit par la compression des intestins, fiait par  
une contraction propre à la Vésicule même. Tout cela  
*se* fait éVÎdemment dans le bœuf, où le canal hépatique  
est tellement ouVert dans le col de Ja Vésicule du fiel  
qui est silffifamment tendineuse & nerVeisse, que la *bile*peut descendre aisément dans la Vésicule même, & pasi  
sier aVec la même facilité de la Vésicule dans le duodé-  
num par le canal commun. On remarque dans le même  
fujet une circonstance assez singuliere. C’est fine espece  
depetit mamelon situé presique au milieu de la mem-  
brane intérieure de la Vésicule du fiel, & prominent  
presique de la même maniere que l’extrémité du canal  
commun paroît faire dans le duodénum. On a tout lieu  
de conjecturer que ce petit mamelon est l’orifice du con-  
duit qui passe entre les membranes de la Vésicule du fiel  
& que la protubérance fait la fonction d’une Valuule  
qui empêche *iabile* passée de reVenir fusses pas.

Mais la *bile* dans la Vésicule du fiel est fort disserente dé  
ce qu’elle est dans le foie Dans la Vésicule, elle est  
plus épaisse, plus acre, plus amere & d’une couleur plus  
foncée que dans le foie, où on la trouVe plus fiuide,plus  
délayée & moins amere. Par quel moyen & à quel-  
le fin la *bile* contenue dans la Vésicule foussie-t’elle **un**pareil changement? C’est une question importante &  
qui demande les recherches & l’attention la plusexac-  
tc. Pour jetter fur cette partie de notre dissertation toü-  
tc la lumiere dont elle est sissceptible, je crois qu'il est  
à propos de faire précéder quelque chofe fur la struc-  
ture de la Vésicule dti fiel. Nous obserVerons d’abord  
que la Vésicule du fiel est composée de différentes mem-  
branes, dont la plus intérieure est presque semblable à  
la tunique Veloutée du duodénum ; on Voit de plus dans  
cette membrane dissérens plis & canàux aVec des val-  
Vulesqui leur fiant appropriées, mais on n’y découVfe  
pas la moindre glande. La membrane couchée immé-  
diatement siur celle-là, est un tissu spongieux , vafcu-  
leux, & fait pour ainsi dire, de différentes pellicules  
dans lesquelles Eont logées de petites bulles d’air. **Il**ne faut pas douter que cette membrane ne donne naisa  
sance à un grand nombre de Vaisseaux lymphatiques,  
quoique la plupart de ceux qu’on trouVe dans la vésicu-  
le y viennent immédiatement du foie. La troisieme

*lyp* B I L

membrane ou tunique est musculaire ou fibreufe : mais  
nous ne remarquons point aucune membrane nerveufe  
ou tendineuEe, foit au fond de la vésicule, foit dans le  
reste de fa cavité ; cependant il est constant, que non-  
seulement son col, mais même les canaux hépatiques  
& cystiques consistent en une tunique nerveuse & ten-  
dineufe assez forte. La membrane ou tunique extérieu-  
re vient du péritoine. On remarque des canaux artériels  
& veineux distribués entre cette membrane & la muse  
culeufe. Le col de la vésicule est fort étroit, & cette  
étroitesse est très-remarquable dans la vésicule du bœuf,  
mais on *n’y* remarque point de valvules. Cependant  
Spigel & Bauhin ont découvert dans l’homme une Val-  
vule femilunairequi s’étend en forme de coquillage fpi-  
ral, & couVerte de plusieurs sillons ou rides qui en ren-  
dcntla furface inégale ; jlaVoue d'être jamais parVenu  
à appercevoir dans l’homme la Valusse de Bauhjn & de  
Spigel : mais j’y ai bien Vu le passage étroit dont je viens  
de parler ; il n’est point rectilinaire, au contraire il s’a-  
vance d’une maniere si oblique & si tortueuse, que je  
l’ai toujours trottvé résistant à l’introduction de la fon-  
de. Cette étroitesse & cette obliquité du passage ne pa-  
roissent être destinés à d’autre ufage qu’à celui de pré-  
vênir le retour de la *bile* la plus épaisse, lorsqu’une fois  
elle est parvenue dans la vésicule , & de laisser un paf-  
sclge assez commode à la *bile* hépatique la plus délayée  
& la plus claire.

La tunique intérieure de la vésicule étant veloutée comme  
celle du duodénum, elle fait la fonction de couloir en  
séparant la partie claire & aqueuse de la *bile, 8c* en la  
transfufant dans les vaisseaux lymphatiques ; car on ne  
peut nier que les vaisseaux distribués non-feulement  
dans la vésicule elle-même, mais encore autour d’elle ,  
contiennent une lymphe qui a quelqtle amertume.D’ail-  
leurs on fait par un grand nombre dlobfervations que,  
quand les choses sirnt dans un état contre nature, ilsie  
filtre une plus grande quantité de *bile* claire à travers  
les pores des tupiques de la vésicule du fiel. Mais cette  
membrane intérieure séparant la partie la plus fluide  
de la *bile,* il est nécessaire que ce qui reste prenne plus  
de consistance & foit plus amer. Or la vésicule étant  
douée d’une extreme sensibilité & d’tme grande mobi-  
lité en vertu de *sa* tunique charnue, & des nerfs dont el-  
le est parfemée ; les conduits biliaires eux-mêmes étant  
encore plus mobiles & plus sensibles en vertu de la mê-  
me caisse, il s’enfuit qu’il doit sijrvenir dans ces parties  
les douleurs & les spasines les plus terribles. Selon une  
des plus exactes observations de Vieussens, il part six  
fibres nervetsses du plexus hépatique sémilunaire du  
nerfintercostal droit. De ces six fibres, les trois plus pe-  
tites & inférieures sont distribuées aux vaisseaux cho-  
lidoques de la vésicule du fiel, au pylore, au duodé-  
num & au pancréas , pour leur donner la constriction  
& le ton convenable. C’est par ces fibres , dont l’ori-  
gine est commune, qu’il faut expliquer la fymphatie  
que l’on remarque entre ces parties. Il ne faut point  
douter que la *bile* ne defcende dans les intestins par fon  
propre poids, & qu’elle ne foit aidée dans fon cours ,  
par l’action propre des canaux : d’ailleurs nous ne de-  
vons pas manquer de porter notre attention fur l’infer-  
tion du canal cholidoque qui ferpente presque de la  
longueur d’un pouce entre les tuniques intérieures &  
extérieures du duodénum, & qui s’ouvre enfin par un  
orifice rond dans la cavité de cet intestin.

Mais avant que de traiter des usages remarquables & de la  
nécessité abfolue de *iabile,* ou de considérer les diffé-  
rens défauts ou imperfections auxquelles elle est sujet-  
te, je crois qu’il est à propos de faire précéder les cho-  
fes que l’expérience nous a apprifes fur fa nature & fes  
qualités', afin que nous foyons plus en état de porter un  
jugement des différens phénomenes & des différentes  
maladies qu’elle produit. Commençons donc par cel-  
les que nous tenons de l’évidence de nos sens, car l’o-  
deur & le gout d’une fubstance quelconque nous ren-  
dent capables de juger en quelque maniere de la fia-  
turc des principes qui entrent dans fa composition. Je

B I L 880

tiens pour généralement vrai que l’amertume de la *bile*d’un animal quelconque est si grande, qu’il n’en faut  
verfer qu’une très-petite goutte dans une demi-Once  
d’eau, pour lui communiquer la même qualité. Or ce  
qu’il y a de Chymistes les plus savans & les plus expéri-  
mentés, conviennent que l’amertume au gout procede  
d’un mélange intime d’un foufre terreux avec un fel.  
Mais quelle est la nature & le caractere de ce fel ? C’est  
ce que nous allons maintenant chercher. Selon les no-  
tions chymiques que nous aVons des classes, & le résill-  
tat des expériences., nous assurons qu’un acide intime-  
ment uni avec une fubstance terreufe, alcaline & sijl-  
phureuste, formera un mélange amer. C’est ainsi que  
ï’efprit acide & fulphureux de vitriol coagulé avec le  
fel de tartre ou le nitre fixé, produit un fel neutre com-  
me dans le tartre vitriolé, ou *V arcanum duplicatum ;*un vinaigre très fulphureux versé fur du corail, ou des  
yeux d’écrevisse préparés donne un sel neutre amer.  
D’ailleurs nous savons par des expériences chymiques,  
que les silbstances les plus ameres, telles que l'aloès,  
la coloquinte & l’absinthe , perdent beaucoup de leur  
amertume, lorsqu’on les mêle avec des fel s alcalins.  
D’où il s’ensilit, qu’un acide ne contribue pas peu à  
la production de l’amertume que l’on remarque dans la  
*bile* des animaux, puiEque cet acide une fois détruit,  
*la bile* devient fade & insipide. L’expérience nous ap-  
prend encore que les végétaux amers donnent par l'in-  
cinération une plus grande quantité de sel que les au-  
tres : mais il est constant qu’un fel fixe alcalin est pro-  
duit par la combinaifon intime d’un acide sistphurcux  
avec quelque chose de terreux.

D’ailleurs le gout pénétrant, & permanent de la *bile,*quand on en prend fin- la langue , est une circonstance  
qui prouve suffisamment combien elle est active de *sa*nature : car toute substance qui pénetre & s’étend self  
les organes du gout, est subtile de sa nature. Parmi  
les autres observations qui démontrent la force péné-  
trante delasu’so, une des plus importantes; c’est que,  
quand il s’en est répandu quelques gouttes fur la mem-  
brane interne de l’estomac ou des intestins , l’endroit  
touché par les gouttes est teint fur le champ d’un jau-  
ne foncé , que l’art avec tous fes Eecrets ne peut em-  
porter. Sa qualité pénétrante est aussi bien connue des  
Chapeliers, qui\*he manquent point de la mêler avec  
les substances dont ils forment leur noir, pour donner  
une couleur plus foncée & plus durable à leurs ouvra-  
ges. Sa couleur de fafran peut aussi passer pour une  
indication bien certaine de la présence d’un soufre  
actif & fubtil ; si l’axiome des Chymistes est vrai, que  
les couleurs vraiment jaunes ou rouges font produites  
par le foufre. Mais rien n’est plus capable de nous  
éclairer fur les élémens , ou les parties compostantes  
de la *bile, que sa* distilation chymique, & *ses* mélanges  
avec d’autres substances. Ainsi douze onces de fiel de  
bœuf donnent onze onces d’un phlegme parfaitement  
insipide. On tire enfuite de l’once restante un esprit d’u-  
ne odeur défagréable, & empyreumatique qui produit  
fur le champ une effervefcence avec l’efprit de nitre, &  
qui teint le sirop violat en verd, preuve de sa nature  
alcaline. On en obtient encore quelque chose d’hui-  
leux qui tient de la nature de cet efprit, & qui produit  
les mêmes effets. Le *Caput mortuum* terreux qui reste  
dans la retorte, peste deux dragmes & demie , & don-  
ne par l’incinération une dragme d’un Eel fixeévidem-  
ment alcalin. Il s’ensuit de cette expérience qu’il y a  
une grande quantité d’eau dans la *bile* ; ce qui est en-  
core démontré par la facilité que l’on a de la réduire en  
extrait : car deux onces de fiel de bœuf épaissi sur un  
feu modéré, donnent une dragme, & rien de plus d’ex-  
trait épais. D’ailleurs, on fait par le moyen d’un insi  
trament inventé pour estimer la péfanteur rélative des  
fluides, que quatre onces de *bile,* pestent à peine deux  
dragmes de plus qu’une égale quantité d’eau pure dise  
tilée. Si on. mêle l’extrait de fiel de bœuf avec une  
égale quantité de fel de tartre, & qu’on distile le tout  
dans une retorte de verre au feu de fiable ; alors on aura  
**un**

*881* B I L

un esprit urincux , & manifestement alcalin , qui  
fera une ébullition violente, avec un acide quelcon-  
que. Cet esprit donnera aussi à la solution de fublimé  
corrosif, une couleurlaiteufe, & au sirop de fleurs de  
giroflée une couleur verdâtre ; effet que tous les fels  
vOlatils urineux produifent généralement. Quant à la  
raison pour laquelle une addition de fel de tartre pro-  
duit un fel volatil urineux plus alcalin ; la voici, ce  
me Eernble : Les sels alcalins calcinés attaquent avec  
force le tissu des fubstances huileufes, & détruifent  
leurs parties acides, & volatilifent & alcalifent beau-  
coup plus leur foufre. Il fe passe quelque chofe de fort  
analogue à ce que nous venons de dire,dans la distilation  
de la fuie, de l’ambre & du tartre. Ces fubstances dise  
tildes seules donnent un esprit acide , huileux : mais  
mêlées avec un sel fixe avant la distilation , elles don-  
nent un eEprirplus urineux & plus huileux.

Je passe maintenant au mélange de la *bile* avec les autres  
fubstances. Cette méthode d’examiner les corps , jette  
un grand jour Eur leurs propriétés, & silr leurs parties  
élémentaires. Nous Eavons par l’expérience que nous  
en avons faite , que la *bile* ne produit effervefcence  
aVec aucun acide , qu’avec notre esprit fumant de ni-  
tre. Ce phénomene femble croifer les expériences or-  
dinaires; car la *bile* passe pour être de nature alcaline:  
Le fiel de bœuf ne produit point d’ébullition avec  
l’huile de vitriol la plus concentrée , ni ne *fe* teint  
point immédiatement d’une couleur verdâtre; comme  
plusieurs *se* l’imaginent : mais le trouble , la coagula-  
tion & la précipitation fiant plutôt les résultats de ce  
mélange. Une chofe qui mérite d’être remarquée ,  
c’est que l’efprit de Eel rend la *bile* plus épaisse que  
l’efpritde nitre & de vitriol, & qu’elle n’est point dti l  
tout coagulée par l’esprit de nitre. Quand on mêle  
avec la *bile* l’esprit concentré de Eel ammoniac prépa-  
ré avec la chaux vive , Ea couleur est exaltée , & elle  
devient plus foncée, & le mélange reste diaphane. Les  
mêmes phenoménes feront produits si l’on emploie  
dans l’expérience , l’huile de tartre par défaillance;  
mais il faut observer ici qu’un alcali mêlé avec la *bile,*lui ôte considérablement de son amertume. Quand on  
la mêle avec le sirop de fleur de giroflée ou de violette,  
le mélange ne devient point verd , mais il prend une  
couleur telle que celle qui est produite ordinairement  
par l’addition d’une substance jaune ou rouge. *L’es-  
prit* de vin bien rectifié rend la *bile* trouble, & il perd  
*sa* tranfparence mêlé avec elle : mais si la quantité de  
*bile* est fort petite , elle fera précipitée dans l’esprit de  
vin , & cet esprit deViendra très-amer. Au contraire,  
une petite quantité de silcre de Saturne répandue sur  
*la bile* donnera un *coagulum* fort épais. Si l’on verfe  
fur la *bide* épaissie de l’esprit de vitriol, il n’y aura  
point d’effervescence : mais elle perdra *sa* couleur noi-  
râtre, & deviendra peu à peu lÎVide. Ce mélange ré-  
pandra dans le même tems une odeur fort défagréa-  
ble. Notre esprit fumant de nitre mêlé avec l’extrait  
de *bile ,* produit une violente eflerVefCence accompa-  
gnée de beaucoup d’écume, de chaleur, & de fumée  
rougeâtre; l’extrait est diffous & réduit en mucosité,  
qui par le moyen de l’huile de vitriol devient un *coa-  
gulum* d’une couleur plus obfcure. Cet extrait fe dise  
sout preEque entierement dans l’esprit de vin , ainsi que  
dans Peau , l’extrait de *bile* séché & exposé à la flam-  
me *se* fond : mais il ne prend pas feu fur le champ. Il  
ne commence à brûler, que quand fies parties humides  
Eontévaporées. Il répand une odeur de Eel volatil, séti-  
de, & ses cendres demeurent imprégnées d’une grande  
quantité de sel alcalin, comme on peut s’en assurer  
par leur gout.

J’ajouterai les observations suivantes aux expériences  
précédentes. La *bile* du bœuf nouvellement tirée de  
fa vésicule, est diaphane, & suffisamment fluide: mais  
quand elle a été exposée en plein air pendant quelques  
heures, Ea transparence diminue, elle devient plus  
épaisse , elle change d’odeur, & elle devient fétide à la  
longue. C’est une chofeprefque incroyable que la fa-  
*Tome H.*

*B I L* 882

ciIité & la promptitude avec laquelle la *bile* contracte  
une puanteur abominable : le fang fe putréfie moins  
promptement qu’elle ; ce qui prouve qu’elle est com-  
posée , ainsi que tous les autres fluides des animaux de  
parties dont la chaleur seule de Pair est capable de  
rompre l’union & le tissu. J’observerai encore que la  
sérosité du sang ou la lymphe, tenue dans unecuillere,  
Pe convertit en une masse gélatineuse ; expérience que  
j’ai vainement tentée fur la *bile* ; elle *se* laisse moins  
coaguler par la chaleur, par la raisim que la lymphe  
nourriciere n’est point une de Ees parties composantes.

Quant aux usages que les ouvriers font de la *bile,* on  
fait que les teinturiers s’en servent pour enlever les tâ-  
ches de dessus les habits, & que les Peintres l’em-  
ploient pour relever leurs couleurs , & nettoyer leurs  
tableaux, ce à quoi elle est fort bonne. Outre ces usa-  
ges , le fiel de bœuf est eneore dans un clystere un sti-  
mulant excellent, & il y a des Auteurs qui ontordon-  
né avec fuccès le fiel d’autres animaux dans les épilep-  
fies , les fleVres quartes , les accouchemens laborieux,  
& les affections hystériques.

Voilà les expériences que j’ai faites fur le fiel de bœuf.  
Je ne nie point que celui des autres animaux n’en dise  
fere en quelque chofe, & même que celui d’un feul &  
même animal ne varie, quant à sa nature & fes qualités.  
Je n’ai jamais été à portée de mettre en distilation une  
quantité considérable *do fiel* humain, parce que je n’ai  
jamais été à portée de m’en pourvoir : mais je pense  
qu'il ne diffère *do fiel* de bœuf , qu’en ce qu’il est un  
peu plus épais ; d’où il s’enfuit que si l'on verfe deflus  
de Peau forte ou de l’efprit de vitriol, & que si on met  
le tout fur un feu violent, il y aura effervefcence , &  
que le mélange deviendra verd ; de-là vient aussi qu’il  
est promptement coagulé par l’csprit de vin rectifié.  
Ainsi, il n’y a aucun doute que le *fiel* humain ne soit  
d’une nature plus active , & plus richement imprégné  
d’un principe salin & Eulphureux que la *bile* des autres  
animaux. Une observation générale que j’ajouterai ici,  
c’est que plus les animaux Eont chauds , &plus, pro-  
portion gardée, la nature de leur fiel est active & réci-  
proquement.

Les expériences que nous venons de rapporter, prouvent  
suffifamment que la *bile* d'est point d’une nature pure-  
ment alcaline. C’est par cette raisim qu’elle ne pro-  
duit effervescence qu’avec les acides les plus forts.  
Tout alcali pur , foit fallu , sent terreux fait ébullition  
fur le champ, avec l’acide le plus doux & le plus soi-  
ble : d’où nous inférerons que la *bile* est d’une nature  
huileufe & fulphureufe, puisqu’elle s’allume; mais  
qu’elle n’est pas purement sulphuresse , autrement,  
quand on la mêle avec l’esprit de nitre ou notre eEprit  
fumant de nitre, elle exciteroit une eflèrvefcence tu-  
multueufe; car telle est la nature des huiles subtiles ,  
que quand on les mêle avec ces esprits, elles produi-  
Eent une effervescence.

Il paroît donc que la *bile* est une liqueur fort tempérée, &  
qu’elle est composée de particules, huileufes,terrestres,  
aquetsses, Ealines , & volatiles ; & pour m’exprimer en  
peu de mots, le fisc amer bilieux de tous les animaux ,  
reffemble presque tant par Ton tiffu, que par *sa* qualité,  
auxEues des herbes ameres, surtout à celui de la petite  
centaurée,dont l’extrait ne diffère preEque en rien de la  
*bile* épaissie;car les Eues de toutes les plantes ameres sont  
composés de soufre, & d’un fel alcalin terreux. Nous  
obferverons, par rapport à ces plantes , que leurs fiscs  
dépurés & distilés de la même maniere que la *bile,* pro-  
dussent, quand on les mêle avec des menstrues acides,  
‘alcalins, ou spiritueux, les mêmes phénomenes que  
ceux qui font produits par la *bile.* D’où nous avons la  
plus forte raifon de croire que ces simples ressemblent  
parfaitement à la *bile,* tant par rapport à leurs parties  
constituantes, que par rapport à leurs propriétés. D’où  
l’on voit pourquoi les extraits & les essences des plan-  
tes ameres produifent un effet si surprenant, & si sin-  
gulier , lorfqu’il est question d’augmenter la *bile* en  
quantité, quand il y a défaut de ce fluide, & de la cor-  
Kkk

883 B I L

riger, quand elle est dépraVée : deux chofes qui necon-  
tribuent pas peu, tant à préVenir qu’à guérir les ma-  
ladies.

Après aVoir examiné la nature & les qualités de la *bile,* il  
nous reste à chercher quelle est la maniere particuliere  
dont elle est engendrée , & traVaillée dans le corps.  
I °. Il faut obferVer que la *bile* n’existe point dans le fang  
fous la même forme & dans le même état où nous la  
voyons dans fes réferVoirs, qui font le canal hépatique,  
& la vésicule du fiel ; car ni le sang ni fa sérosité ne  
font amers, ils ne font point jaunes non plus dans leur  
état naturel, & la sérosité ne prend cette couleur que  
par le mélange de la *bile',* d’où il sfénsiiit que les prin-  
cipes dont elle est composée font feulement épars dans  
le sang, ce qui ne paroîtra pas entierement dénué de  
vraisemblance à ceux qui savent combien grande est la  
quantité de soufre , de terre & de mucosité , qui font  
tous autant de principes élémentaires de la àiso,que l’on  
trotiVe dans le fang. Il est maintenant décidé par des  
expériences chymiques & mécaniques , que les quali-  
lités, propriétés , gouts , & odeurs des corps dépendent  
entierement du mélange , de l’union, de la position &  
du tissu de leurs différentes parties, & que ces chofes  
une sois changées ou détruites, il se fait une altération  
proportionelle, ou un anéantiffement dans le gout, l’o-  
deur , la consistance & les propriétés des corps. C’est  
pourquoi un mélange particulier des parties huileufes,  
falines , terreufes & aqueufes du fang , séparées du  
sang même & de fa sérosité par le moyen de leur mou-  
vement intestin, peuvent constituer & faire la *bile.*Quant à moi j’avoue qu’il ne me paroît point vraissem-  
blable que la *bile* pusse être composée immédiatement  
des parties huileufes du sang , ou de celles qui leurs  
font le plus foibiement unies : mais je pense que tou-  
tes ces parties étant résolues & séparées du seing par le  
moyen de sein mouvement intestin, elles *se* réunifient  
enfuite & constituent la *bile* d’où il est évident que  
ceux dont le sang est dans un mouvement intestin vio-  
lent , doivent faire beaucoup de *bile :* aussi arrive-t’il  
que les jeunes gens fujets à la colere , qui font beau-  
coup d’exercice, & qui fe nourrissent d’alimens chauds  
abondent en *bile* ; au lieu que les vieillards, les enfans,  
les phlegmatiques , les indolens, & les paresseux ont  
une *bile* aqueufe, claire , & inactive.

Nous avons une preuve démonstrative de ces vérités dans  
les fievres tierces , ardentes & continues ; car dans ces  
cas le mouvement intestin violent du fang en dissol-  
vant la contexture , il fe sait une quantité de *bile* ex-  
cessive , & il est étonnant combien ceux qui font atta-  
qués des maladies dont nous venons de parler, en ren-  
dent par les urines, les felles, & le vomissement ; ce qui  
avoit fait imaginer aux Anclens , que la *bile* étoit la  
caufe génératrice de la fievre ; au lieu qu’elle n’en est  
que l’effet : aussi remarquons nous que plus la fievre est  
violente & durable , plus les excrémens scmt bilieux.  
La nature ne ceffe pas même de produire de nouvelle  
*bile* pendant le paroxysine de la fievre : mais la fievre  
est-elle dissipée , ou plutôt sisspendue par l’ufage de  
l’écorce sameufe du Pérou, le quinquina ; alors la  
couleur ardente de l’urine disparoît, elle devient clai-  
re , & aqueufe , & les excrémens grossiers reprennent  
leur couleur naturelle ; la fievre revient-elle , tous les  
iymptomes précédons renaiffent avec elle.

Il est suffisamment démontré par tout ce que nous avons  
dit jusqu’à présent, que le simg lui-même peut être réfo-  
lu,par un mouvement intestin trop violent, en *bile* & en  
d’autres liqueurs excrémentitielles. La vérité de cette  
proposition nous est encore démontrée par les fievres  
hectiques & lentes, où le fang étant dans une agitation  
Intestine continuelle & excessivement violente, fie con-  
sume lui-même & *se* convertit en *bile* & en excrément.  
Parmi ceux qui fie fiant apperçus de cephénomene,aucun  
ne s’en est expliqué plus clairement que Hildan : voici  
comment il en parle dans *Select. Med.*

a C’est quelque chose de bien silrprenant, dit-il , que la  
& quantité de *bile* que de certains malades rendent, &

B I L 884

a dont toutefois on trouve la vésicule pleine encore de  
a cette liqueur aprèsleur mort. Cela ne nous permet pas  
« de douter, dit-il.que le siang desséché par une chaleur  
« inflammatoire ne fe convertiffe en su7c».Nous obferVe-  
rons deplus, que, plusgrande est l’abstinence d’alimens,  
plus violens font les exercices ; plus grande aussi est la  
quantité de *bile* engendrée , au lieu que l’inaction & la  
bonne chere préVÎennent *sa* formation.

Après avoir examiné l’origine de la *bile -,* & ses causes *gé-  
nératrices ,* je vais maintenant expofer comment ses  
particules séparées du fang , par la Violence de fon  
motlVement intestin ,fe réunifient de rechef pour cons-  
tituer ce fluide. Je déduirai ce phénomene de la circu-  
lation du sang, lente & languissante dans le foie: mais  
pour donner plus de jour à mon explication, je poferai  
d’abord les axiomes mécaniques si-livans.

1°. Lorfque des substances peuvent être mêlées ensemble,  
plus elles sirnt agitées , plus leur mouvement est vio-  
lent,plus leur molécules sirnt divisées & broyées.

2,0. Plus les particules sirnt divisées par lé mouvement,  
plus fortement elles font unies , & plus difficilement  
elles font séparées du reste ; car les gros corps étant di-  
visés ont plus de furface, & conséquemment plus peti-  
tes font les particules dans lesquelles ils sirnt résidus ;  
plus grande doit être la force d’un fluide qui tâcheroit  
de les séparer. Or par la raison des contraires, il s’en-  
Euit que des particules homogenes doÎVent s’unir , se  
rassembler, & se séparer d’elles-mêmes plus facilement  
d’un mélange de particules hétérogenes , quand leur  
mouvement est diminué ou détruit, que quand il est  
entier & violent : c’esqce que nous voyons éVÎdemment  
arriVer dans le fang extravasé , où la séparation de la  
sérosité du *coagulum* fuit prefque immédiatement la  
cessation du mouvement. Or, puifque nous favons par  
des obfervations anatomiques , que la circulation du  
sang est très-lente dans le foie , parce que ce fluide y est  
conduit par la veine-porte qui n’a point de pulfation ,  
& qu’il est introduit dans des ramifications très-petites  
dispersées dans le parenchyme de ce vifcere, où elle  
fait la fonction d’artere ; puifque nous savons, dis-je ,  
que le sang manque de force motrice dans le foie , &  
que par conséquent il doit s’y mouvoir très-lentement,  
& que cette langueur de circulation doit encore fe sai-  
re sentir proportionellement dans toutes les parties qui  
reçoivent des vaisseaux émanés de la veine-porte , nous  
ne devons point être étonnés que le soie, la rate, le pan-  
créas, le mésentere & les intestins sinent pour l’ordi-  
naire le siége des maladies chroniques les plus violen-  
tes ; car il est évident qu’il n’y en a point qui seiient  
plus sujettes aux obstructions , aux skirrhes , aux in-  
flammations , & aux corruptions. D’ailleurs le sang  
étant dépouillé dans cette veine , de *sa* partie douce ,  
& chyleuse; il s’ensi.iit par les deux axiomes que nous  
avons posés , que Ees particules grossières, scdphureuses  
& Ealines , brûlées, pour ainsi dire, par la chaleur , de  
même que *ses* parties lymphatiques & mucilagineuses,  
fe mouvant d’ailleurs fort lentement; n’en ont que plus  
de facilité pour fe réunir & *se* séparer : or le change-  
ment dans la couleur, le gout & le tissu est une con-  
séquence nécessaire de cette séparation , & de cette  
réunion. Mais il n’y a aucun doute que la *bile* nouVel-  
lement engendrée ne s’assimile peu à peu à celle qui est  
dans la vésicule & dans les conduits biliaires, & que  
celle-ci ne lui *serve ,* pour ainsi dire de ferment ; car  
de même que le fang aidé par sim mouvement intestin  
produit la transmutation du nouveau chyle en sang, &  
de même que le vinaigre convertit en vinaigre le vin  
que l’on versie sisr lui ; de même la *bile,* à l’approche  
d’un sclc congeneré & séparé du sang comme elle, lui  
communique fans peine sa forme, fon tissa & *sa* nature.

Après avoir considéré la nature de la *bile 8c* développé la  
maniere particuliere dont elle est engendrée , je vais  
maintenant faire voir qu’elle est dans toutes les efpe-  
ces d’animaux, une Medecine aussi énergique qu’utile;  
& voici les raifonnemens dont je me fervirai pour le dé-  
montrer. Premierement il n’y a aucun animal dans la

885 ML

nature destitué de cette liqueur ; car on la trouvé nort-  
feulement dans les quadrupedes , & les oisieaux „ mais  
on la crouVe encore dans les insectes les plus petits, &  
quoique quelques animaux manquent de vésicule , ce-  
pendant ils ont un soie & des conduits qui portent la  
*bile* du foie dans l’estomac & dans les intestins. Secon-  
dement, ce qui prouve la néeessité de la *bile* dans les ani-  
maux, c’est la grosseur & l’espace considérable qu’oc-  
cupe dans l’abdomen l’organe que la nature qui ne fait  
rien en vain, a destiné à sia sécrétion , & à *sa* distribu-  
tion seulement. Or il est certain que cet organe ne man-  
que dans aucun animal. Troisiemement, entre les cho-  
ses du genre anatomique, il y en a une-qui mérite bien  
notre attention, c’est que dans les animaux les plus con-  
sidérables , la *bile* est portée par un double canal, du  
foie dans le duodenum ; car outre le canal hépatique ,  
qui reçoit laZ>iso immédiatement du foie, il y a encore  
le canal cystique, & ces canaux fe joignent ordinaire-  
ment , & *se* réunissent pour ne former qu’un canal com-  
mun qu’on appelle le conduit cholidoque. Pour peu  
que nous arrêtions notre réflexion sut ce mécanifme fur-  
prenant , nous ne manquerons pas de prendre de fon  
Auteur les idées les plus nobles & les plus élevées ;  
car la *bile* étant absolument nécessaire à la vie de tout  
animal, il étoit important qu’un des conduits destinés  
à *sa* distribution pût être obstrué siins que l’animal pé-  
rit : or les choEes fiant ainsi, pourvu qu’un des deux  
conduits du canal cholediquesoit libre, cette liqueur  
bassamique n’en ira pas moins dans les lieux où elle  
est nécessaire ; & si dans quelque occasion il s’en fait  
en trop grande quantité, elle sera confervée dans un ré-  
fervoir pour les usages à venir. Quatriemement, ce qui  
constate l’ufagc & les avantages de la *bile* ; c’est que  
dans tous les animaux, elle est portée dans le premier  
intestin , ou le duodenum , fort proche de l’estomac ;  
c’est-à-dire, qu’elle est versée fur la masse des alimens,  
Si cette liqueur tût été excrémentitielle & nuisible à la  
constitution du corps , il est à présumer que le silge  
Auteur de la nature, l’auroit dirigée droit au colon ,  
ou au rectum , afin que le chyle, qui est l’aliment du  
fang & la nourriture de tous les corps , ne fût point al-  
téré par ces ordures. Enfin rien ne prouve mieux fon  
ufage singulier, & sim absolue nécessité que la grande  
quantité qui en est engendrée ; car fiston quelques Au-  
teurs, & spéCÎalement sielon Borelli, il s’en fait une li-  
vre par jour dans les gros animaux.

J’avoue que les rassonnemens précédens ne sont fondés  
que fur des conjectures seulement vraisemblables. Ce-  
pendant je crois qu’ils silffiroient pour démontrer Futi-  
lité de la *bile* : mais pour donner à ce point plus d’éVÎ-  
dence, & plus de certitude, je poserai comme une ma-  
ximeincontestable, que la vie & plus encore la stanté,  
dépendent d’une circulation juste & égale, constante ,  
& non interrompue du fang & des humeurs dans tout  
le corps. C’est avec raision qu’on a donné à ce mouve-  
ment du fang l’épithete de vital; car c’est par lui que le  
corps est garanti de putréfaction ; c’est lui qui le rend  
fain & durable , & qui nourrit ou répàre ce principe  
occulte & inconcevable en vertu duquel l’union & la  
correspondance entre l’ame & le corps subsistent : ainsi  
donc, tant que cette circulation des humeurs est libre ,  
& non interrompue , nous jouissons de la vie & de la  
fanté : mais aussi-tôt qtI’elle commence à s’altérer, cette  
altération est siuivie d’une foule d’indispositions , de  
maux,de dérangemens dans les actions animales,de pu-  
tréfaction,& enfin de la mort. Or pour maintenir cette  
circulation, il est absolument nécessaire que le fang sent  
dans un état de fluidité qui lui donne la facilité de fe  
mouVoir dans les canaux du corps les plus étroits, & les  
plus petits. Il faut de plus que les particules hétéroge-  
nes constituantes du fang foient intimement mêlées &  
unies ; car c’est ce mélange & cette union qui lui donne  
la forme de fang & le tissu qui lui est propre. Mainte-  
nant nous favons par expérience que rien ne nuit & ne  
préjudicie davantage à la contexture du fang , que les  
Pubstances ténaces, acides & Yssqueufes ; car elles font

B I L 886  
destructives de ïa fluidité, elles prennent difficilement  
un mouvement intestin, & ne peuvent s’unit intime-  
ment avec les autres fluides. Or il est constant que nous  
mangeons différentes fubstances qui abondent en un  
principe ténace & viEqueux , & qui doivent en consé-  
quence produire un chyle, & un simg épais , viEqueux,  
& immiscible. D’ailleurs il est effehtiel à la vie, non-  
seulement que le seing soit dans un état propre à la cir-  
culation : mais encore que cette circulation *se fasse \*car point de vie , point de fanté sans circulation :  
mais il est évident que les fibres de nos corps qui sont  
destinées à donner aux fluides le mouvement, en *so*contractant, remplissent beaucoup mieux & beaucoup  
plus promptement leurs fonctions relatives , lorsque  
des corps qui leurs sont extérieurs , & qui sont mus  
agissent fur elles par des qualités actives & pénétrantes;  
car nous remarquons que la seule odeur pénétrante du  
vin, des liqueurs spiritueuses & des sels volatils réveil-  
le subitement , & ranime les mouvemens foibles  
& languissans de toute la machine. La nature a besoin  
d’une pareille force motrice innée pour donner le mou-  
vement & l’impulsion nécessaire aux parties folides fans  
lesquelles la circulation ne *se* faisant point, la vie & la  
santé ne pourraient être conservées.

Je passe maintenant à l'examensdes moyens par lesquels  
*la bile*deVient dans nos corps une medecine naturelle  
& générale, & de la maniere dont elle entretient la  
fluidité & le mouVement du Pang, deux qualités par  
lesquelles les maladies & la mort sont préVenues. J’ai  
déja fait Voir que la *bile* est d’une nature très-active &  
très-pénétrante , puisqu’elle est composée de parties  
fulphureufes, huileuses, mêlées avec des Eels fixes &  
volatils, & en même tems d’tme nature fort tempérée  
par la présence des parties aqueuses & terretsses. Cette  
liqueur tant par *sa* qualité pénétrante que par sa con-  
texture particuliere, divife, incise, tempere & corrige  
lesmatieres épaisses, acides & visqueuEes qui viennent  
de l’estomac ; & ce qui est un effet des plus importans,  
elle contribue beaucoup à rendre le chyle & consé-  
quemmentle sitng, doux , volatil & spiritueux. Or il  
n’y a aucun doute que les alimens ne si-lbissent non-  
seulement dans l’estomac , mais encore dans les plus  
petits intestins , une solutlon intime & une fermenta-  
tion par lesquelles leur adhésion & leur tissu sont chàn-  
gés & détruits, comme l’altération produite en eux re-  
lativement au gout, à l’odeur & à la consistance, le  
prouvent suffisamment. Mais nous savons que les li-  
queurs actives & spiritueuses ajoutées aux sifbstances  
qui siint en fermentation les dissolvent intimement par  
un mouvement intestin & leur donnent une qualité spi-  
ritueufe, excellente. La même chose arrive, lorfquela  
*bile* est versée fur les alimens pendant leur fermenta-1tion : car par *ce* moyen leurs principes acides & vif-  
queux font corrigés & réduits : mais il y a plus, la mass  
fe chyletsse elle-même en est rendue plus douce, plus  
spiritueisse, plus subtile, plus tempérée & plus propre  
aux usiiges auxquels elle doit servir. Que la *bile* excite  
une'fermentation dans les intestins, c’est un fait dé-  
montré par la perte totale de fon amertume ; car d’où  
viendroit cette perte , sinon du mouvement intestin  
de fermentation qui dissout intimement & détruit l’u-  
nion & le tissu des parties qui constituent fon gout &  
sei qualité. C’est ainsi que la *bile* prépare le chyle dans  
les premieres voies, & le rend propre à siiivre la circu-  
lation vitale, & à porter la nourriture dans toutes les  
parties du corps. Sans cette humeur, le chyle deméu-  
reroit épais , cru , non travaillé & inepte au mouve-  
ment progressif. Or le chyle porté en cet état dans la  
masse du fang, ne pourroit manquer de donner lieu à  
une multitude d’indifpositions & de maladies.

*J’ai été obligé de conscrver ici le mot de fermentation dont  
s’est fervi M. Hoffman, dans le dessein de rendre exac~  
tementscs pens.ées, mais j’avoue que je n’en tire aucun»  
idée satifaisante et qu’il n’éclaircit rien pour moi.*

Le chyle assaisionné par ce moyen d’un baume fpiritueux,  
lorsqu’il parvient à la fouclaVÎerc, fe mêle intimement

K k k ij

*S87* B I L

avec le fang; car plus les parties des fluides font fines &  
déliées, plus il leur est facile de *se* mêler intimement,  
& au contraire plus les parties d’un fluide font grossieres  
& visqueuEes, moins elles ont de facilité pour s’unir &  
fe mêler à d’autres parties hétérogenes. Le chyle im-  
prégné de cette maniere d’un certain Eel stimulant, de-  
' vient un excellent promoteur de l’impulsion, & un ex-  
cellent consierVateur du ton des fibres motrices de tout  
le corps : de cette maniere la circulation des humeurs  
qui s’acheve toujours avec acticité, tant que les fibres  
font dans une vigueur convenable , en deVÎent plus  
prompte & plus libre. La *bile* est donc appellée à juste  
titre, tant par les anciens que par les modernes , le bau-  
me du corps, non dans le siens qu’elle prévienne la pu-  
tréfaction par *sa* qualité balsiunique, mais parce qu’elle  
contribue à entretenir la circulation du simg prompte  
& libre. Car c’est cette circulation qui est, s’il est per-  
mis de s’exprimer ainsi, le vrai baume dti corps, puisi-  
qu’il ne peut y aVoir de corruption tant qu’elle subsiste  
dans un état de perfection , le mouvement progressif &  
perpétuel du fang fe réunissant avec fa fluidité & fa qua-  
lité fpiritueufe, pour résister au penchant à la putréfac-  
tionsd’ailleurs c’est par le moyen de ce mouVement pé-  
riodique que les parties excrémentitielles & fuperflues  
qui ont le plus de tendence à la corruption , font éva-  
cuées & chassées parles émonctoires convenables.

La *bile* produit encore dans les premieres voies un autre  
effet très-important & très-considérable : c’est d’irri-  
ter & de picoter doucement les intestins , d’y exciter  
leur mouvement péristaltique ; mouVement très-nécese  
faire à l’impulsion du chyle dans les Vaisseaux lactés &  
à la protrusion des excrémens grossiers. Il est constant  
que le Vrai ton des intestins, qui constitue leur diastole  
& leur stystole, contribue beaucoup à la sécrétion & à  
l’expulsion de ce qui est inutile & reCrémentitiel.Il n’est  
pas moins constant que, si les excrémens n’étoient pas  
exactement & régulierement expulsés, ils porteroient  
dans le fang & dans la lymphe des impuretés , & qu’ils  
dispoferoient les parties à des maladies spasinodiques.  
Mais la *bile* Versée dans fon état naturel & conVenable  
sclr la masse du chyle , hâte la précipitation des excré-  
mens, en partie par fon acrimonie irritante, & en par-  
tie par l’actÎVlté & la partie spiritueufe qu’elle com-  
munique au chyle.

Je pourrais π/en tenir à ce que j’ai dit, & regarder com-  
me suffisamment démontré que la *bide* est dans nos  
corps un remede qui les préserve de maladie, & qui  
écarte les dispositions qu’ils y auroient : cependantl’ef-  
ficacité peu commune & la Vertu singuliere des amers,  
tant pour préVenir que pour dissiper les maladies, étant  
une confirmation de la même Vérité, je vais encore ajou-  
ter la pretiVe qu’elles me fournissent à celle que j’ai déja  
donnée. J’ai déja fait remarquer combien il y avoit de  
ressemblance & d’affinité, tant par rapport au mélange  
qu’au tissu, entre la *bile 8c* entre les extraits & les fucs  
des plantes ameres, spécialement de la petite centaurée.  
Or l’expérience journaliere que nous faisons de tout ce  
qu’on appelle *amers,* nous convainc qu’il n’y a point de  
remede plus sûr qu’eux, fiait pour la conservation de la  
santé, sclit pour la cure des maladies. L’élixir de pro-  
priété &l’aloès même, réduits siaus une forme convena-  
ble, avec les extraits amers & les additions de gommes  
balfamiques font, de même que les essences d’absinthe,  
de petite centaurée, defumeterre & de gentiane avec  
leurs extraits, des remedes si certains & si généraux  
pour prévenir ou guérir prefque toutes les maladies  
chroniques , que la Medecine feroit très-imparfaite, si  
elle en étoit privée. On pourroit ôter à Part un grand  
nombre de remedes fans prefque lui faire de tort : mais  
les amers font assolement nécessaires à fa perfection ;  
ils produisent bien d’autres effets que les sels volatils,  
spiritueux, huileux, fixes & terreux : & cela ne doit  
point étonner, car ils fiont beaucoup plus analogues à  
la constitution & beaucoup plus tempérés dans leurs  
qualités, conséquemment plus propres à corriger d’une  
maniere douce & successive ce qui est vicieux, Supposé

B I L 888

toutefois qu’on en fasse ufage pendantun tems consi-  
dérable. En un mot les amers considérés en eux-mê-  
mes, ne peuvent manquer d’être des remedes excellens  
& très-essicaces , puifqu’ils concourent à la production  
des effets de la *bile* qu’ils augmentent, lorfqu’elle pé-  
che par défaut, & qu’ils corrigent, lorsqu’elle peche  
parla qualité. Il n’est pas possible que nous nous trom-  
pions fur les propriétés que nous attribuons aux amers,  
. & star le cas que nous en lassons, puisque la nature qui  
ne Ee trompe jamais, traVaille& prépare dans nos corps  
une liqueur amere, qui y est un puissant préservatif con-  
tre les maladies.

Je passe maintenant à la folution de cette question, savoir  
*si la bile* circule. Borelli est le premier Auteur de cette  
opinion. Il fuppofe dans fon Traité *dx Motu Anima-  
li um,* que la *bile* étant une humeur extremement utile  
dans nos corps, il en passe par heure quelques onces des  
conduits biliaires dans les intestins, qu’il n’est pas possi-  
ble que le stang stifisse à la production de la quantité né-  
cessaire ; conséquemment que la plus grande partie de  
celle qui est produite repasse dans le simg par le moyen  
des veines mésaraiques, qui comme autant de simgfues  
tirent l’humeur bilieuse qu’elles renvoyent au soie par  
la veine porte , & qu’un grand nombre des particules  
actives de la *bile se* mêlant avec le chyle rentrent dans  
le Eang, où elles augmentent la matiere propre à la gé-  
nération de cette humeur. Cette opinion a été défen-  
due il y a quelque tems à Leyde, dans une Dlsserta-  
tion en forme, intitulée, de la *Circulation de la bile.*L’Auteur de cet Ouvrage penfe que dans l’espace de  
vingt-quatre heures, il entre au moins six onces de *bile*dans le duodénum ; ce qu’il prouve par une expérience  
faite fur un chien, & il prétend qu’il n’est pas possible  
qu’une si grande quantité de *bile* foit engendrée dans le  
foie, & que par conséquent il faut en fuppofer la circu-  
lation. Il dit que la sécrétion de la *bile* dans l’homme  
va à une lÎVre cntiere par jour ; ce qu’il entreprend de  
démontrer par la capacité des veines mésaraiques, qui  
est si grande, dit-il, qu’elles ne paraissent pas destinées  
à porter du fang seul, mais du sang avec un autre flui-  
de. Il s’eflorce de prouver le même sait par le méconium  
d’un embryon, qu’il regarde comme de la *bile* épanchée  
dans' les intestins. Mais comme ces choses ne répon-  
dent point à la quantité de *bile qui* coule journellement  
dans l’intestin, il est d’avis que cette humeur passe de-  
rechef par les pores des veines méfaraiques : il croit ces  
veines d’autant plus propres à cet effet qu’en y intro-  
duifant un tuyau,on pousse, en soufflant parleur moyen,  
de l’air dans les intestins; & que dans les animaux aî-  
lés qui manquent de vaisseaux lactés, le chyle passe par  
les veines dti mésentere.

Mais tout cela ne fuffit point encore pour nous détermi-  
ner à adopter la circulation de la *bile* : car en premier  
lieu, il n’y a point encore de preuve bien fatisfaifante  
& bien concluante, qu’il fe sépare dans l’homme une si  
grande quantité de *bile.* Mais, quand nous convien-  
drions de l’abondance de cette sécrétion ; je crois que  
la grande quantité de sérosité produite par les alimens  
que nous prenons , si-issiroit pour l’expliquer. Car ces  
alimens étant perpétuellement en mouvement, & une  
chaleur continuelle agissant sifr eux; ils doivent néces-  
sairement être résous en des parties excrémentitielles &  
Ealines de différentes especes. Car quand nous pren-  
drions nos alimens, insipides & sians fel, il s’en forme-  
roit cependant tous les jours une grande quantité de  
fulphurèux que nous remarquerions dans la *bile* & dans  
les urines : or à quoi attribuer la génération deces sels,  
sinon à l’agitation intestine du sang feul. Puis donc  
que l’urine contient une si grande quantité de fel, de  
foufre , de graisse & de mucosité , que l’excrétion s’en  
fait tous les jours , que ces parties ne viennent point  
immédiatement des alimens, & que le fang seul les  
fournit, je ne vois point pourquoi il n’en feroit pas de  
même de la *bile ,* en un mot, pourquoi le Eang ne silffi-  
roit pas seul à Ea production : d’où je conclus qu’il n’y  
a point de nécessité d’en admettre la circulation. Quant

*88g B I L*

aux embryons, la *bile η’γ* doit point être engendrée en  
si grande quantité, parce que l’agitation de leurs flui-  
des est très modérée, & que ces fluides fiant, pour ainsi  
dire, déja dépurés des excrémensbilieux par les visice-  
res de leur mere. Cette opinion ne tire non plus aucune  
foree de la capacité des veines mésaraïqucs : car les vei-  
nes sont toujours dans tout le corps plus larges que les  
arteres, & lorsque le sang porté par les branches distri-  
buées dans le foie, trouve quelque empêchement à sa  
circulation dans les ramifications de la veine-porte hé-  
patique , il est naturel qu’il s’accumule & qti’il disten-  
de les vaisseaux de la veine - porte ventrale. D’ailleurs  
on ne peut prouver par aucune expérience que dans  
l’homme les veines méfaraiques reçoiVent quelque  
fubstance fluide des intestins; & les bouches des vei-  
nes lactées étant ouvertes, ainsi que celles des veines ’  
méfaraiques, il n’y a point de rasson de supposer que la  
*bile* passe plutôt dans les unes que dans les autres, &  
beaucoup moins encore de prétendre qu’étant mêlée  
avec le si.lc chyleux elle en soit spécialement séparée  
par les veines mésaraïques, enfiorte qu elle passe dans  
ces veines fans emporter avec elle la moindre particule  
de ctiyle. J’ajouterai à cela que la *bile* elle-même après  
son mélange avec les alimens dans les intestins & mê-  
me dans les grêles , est évidemment transformée par  
la fermentation & la solution intime qu’elle y produit;  
que son tissu est détruit, sim amertume perdue ; en un  
mot, qu’elle Cesse vraiment d’être *bile.* Je ne nie point  
que quand cette humeur est versée trop abondamment  
dans le duodénum , s’il arrive que l’estomac & les in-  
testins stoient vuides , comme cela arrive quelquefois  
dans des cas contre nature, une partie de cette *bile* ne  
passe actuellement dans les vaisseaux lactés. Si l’on est  
forcé de convenir que ce fait arrive, lorfqu’on prend  
des remedes amers en trop grande quantité ,»je ne con-  
çois pas pourquoi l’on nieroit que la même chofe se  
passe, lorfqu’il y a congestion de *bile.* Il faut aussi con-  
venir que les parles fulphureufes & fpiritueufes de la  
*bile résolues* par la fermentation passent derechefdans  
le fang, mais il est faux que ce foit fotls la forme de  
*bile.*

Puifque la *bile* est si nécessaire dans nos corps, qu’elle y  
fait, ainsi que je viens de le démontrer, l’office d’un re-  
mede naturel & général, il s’enfuit évidemmentqu’el-  
le ne peut pécher, Toit par *sa* quantité, fiait par sia qua-  
lité, Eoit par le degré de mouvement qui lui convient,  
fans que notre constitution sioit, je ne dirai pas simple-  
ment, disiposée au dérangement , mais actuellement  
dérangée. La premiere chosie que j’aie à examiner,c’est  
si une trop grande quantité de *bile* bien qualifiée & due-  
ment tempérée, peut être désavantageuse & nuisible au  
corps. Je dirai d’abord que, dans des contrées telles que  
les nôtres, où l’air est dense /où les habitans boivent de  
la biere, & où les eaux ne siont ni claires ni subtiles, il  
est difficile qu’il fie fasse une trop grande quantité de *bi-  
le* louable & bonne. Cependant je ne nie point que ,  
lorfque des perfonnes à la fleur de leur âge s’abandon-  
neront indifcretement à l’ufage du vin, des aromates &  
des alimens doux que fournit l'été, il ne defcende une  
trop grande quantité de *bile* dans les intestins, & que  
cette *bile* venant à fe mêler avec le fang, ne produifc  
des maladies considérables, furtout si l’usiage des ali-  
mens solides est en même tems trop rare. Car on fiait  
assez que les remedes actifs, les plus salutaires nuifent,  
sans en excepter même les amers, lorsqu’on les prend  
en trop grande quantité. De même une trop grande  
quantité de *bile* produira des intempéries chaudes du  
fang, & dispofera aux hémorrhagies , aux inflamma-  
tions, aux vomissemens, aux diarrhées & aux colssomp-  
tions. Mais le défaut de cette humeur, ou fa trop peti-  
te quantité est beaucoup plus fréquente. Les vieillards,  
les enfans, les personnes d’une constitution phlegma-  
tique & séreufe y donnent lieu par un ufage immodéré  
des opiates & des remedes rafraîchissans,par de fréquen-  
tes Eaignées, par des purgations réitérées & parla perte  
des forces causée par quelque longue maladie. Le dé-

B I L 896

faut de *bile* incline, comme Van-Helmont l’a sort bien  
obEervé, aux cachexies, aux hydropisies, aux affections  
hypocondriaques & aux maladies chroniques les plus  
terribles. Fernel observe judicieusement dans *sa* Pa-  
thologie , qu’on n’a trouvé dans plusieurs personnes à  
l’ouverture de leur cadavre, d’autre catsse de mort, si-  
non que la vésicule du fiel étoit entierement vuide de  
suso.Moebiusnous apprend dans *sOsFundamentThysiol-*qu’ayant ouvert trois enfans qui étoient morts de côn-  
somption, il avoit trouvé leur vésicule Vuide de *bile : &*l’on raconte, *Observat.* 224. *Dec.* 2. *Miscel an. Curiose  
Nat.* qu’une perfonne en qui des fréquens Vomissemens  
de *bile* aVoient épuisé ce fluide, en étoit morte.

Une certaine quantité de *bile* manque dans les intestins;  
où elle eft toutefois nécessaire , s’il arrÎVe que l’orifice  
1 du canal cholidoque foit obstrué par une pierre oucon-  
tracté par des fpasines. Cet accident est ordinairement  
sellai de plusieurs fymptomes terribles, à la fuite def-  
quels Vient ordinairement la jaunisse. Car quand la  
*bile* n’a plus de passage dans les intestins , & que la for-  
mation s’en fait toujours dags le foie, elle est contrain-  
te de fe porter impétueufement non-feulement dans la  
Vésicule du fiel qu’elle distend alors considérablement,  
mais encore dans les canaux biliaires & dans les glan-  
des du foie, où par la dilatation excessiVe qu’elle pro-  
duit dans les pores , elle parVlent jusqu’aux Vaisseaux  
lymphatiques , d’où elle entre dans le fang , & teint  
toute la masse de la sérosité de cette couleur jaune &  
desagréable , qui fe répand enfuite fur toute la furface  
du corps.Que dans ce cas il passe une grande quantité de  
*bile* du foie dans le fang ; c’est ce que nous fommes en  
droit deconclurre, de ce que l’urine est alors épaisse,  
femblable en couleur à la *bile, &* teignant le linge de  
couleur de safran. La constipation est encore undes  
accidens concomittans de la jaunisse. Dans cette mala-  
die , les excrémens font blancs , & l’on fouffre des  
tranchées en les rendant ; l’expulsion en est aussi accom-  
pagnée de vents. On fent une douleur pesante de l’hy-  
poeondre droit ; elle est quelquefois violente & très-  
aiguë. On vomit, on a des nausées, on manque d’appé-  
tit , & l’on est attaqué de cardialgie , furtout *si* la pier-  
reest logée dans les conduits, ou si la bile est extrava-  
sée ; car les conduits biliaires étant nerveux, fiant très-  
sensibles , comme je l’ai déja fait remarquer. Si donc iI  
arrive que ces canallix foient distendus ou picotés, soit  
par une pierre , foit par une *bile* épanchée, l’estomac,  
l’ossophage &le duodénum, fouffriront en même-tems  
par fympathie. Plusieurs circonstances concourent à  
démontrer que le conduit biliaire &sion orifice dans le  
duodenum, sont si-ssceptibles de contraction ; ce qui  
produira une jaunisse qu’il fiera à la vérité facile de dissi-  
per. Nous remarquons souvent dans les maladies hy-  
pocondriaques & hystériques , dans les coliques vio-  
lentes , & dans les grands accès de colere, qu’il *se* ré-  
pand stur tout le corps une couleur jaune, accompa-  
gnée d’une douleur pestante dans le creux de l’estomac,  
du côté de l’hypocondre droit, & des lieux où stont  
placés le duodenum , le pylore & les conduits biliai-  
res : cela vient de ce que Porifice du canal cholidoque  
étant obstrué par des flatuosités , ou contracté par des  
spasines , la *bile* est contrainte de refluer dans le sang.  
Il n’y a point de remede plus propre à dissiper ces cau-  
fes , que les antispasimodiques carminati fs , & que  
ceux qui corrigent Pacreté des humeurs. Ainsi l’on S0  
siervira avec succès , selon les expériences de Sylviuss  
du safran , des opiates, du lait & des émulsions de  
graine de lin ou de chenevi. Quant aux fudorifiques  
chauds , & aux remedes stimulans & apéritifs , ilscon-  
viennent moins. Les fievres bilieufes ardentes & les  
fievres tierces , foit continues , foit intermittentes,  
font fréquemment accompagnées d’une jaunisse, qui  
n’a d’autre caufe que la constriction ou l’obstruction  
des conduits biliaires qui aboutissent au duodenum.  
Il sijrvient quelquefois dans les fievres ardentes une  
inflammation au duodenum , ou à cette partie du pan-  
créas qui y est adhérente, de même qu’au pylore , fur-

891 B I L

tout lorfque la fievre est causée par un usage inconsi-  
déré de liqueurs fraîches, ou par un chagrin violent  
qu’on a voulu furmonter. Il ne faut pas douter que  
dans ces cas les conduits ne foient comprimés par l’in-  
flammation., & que le gonflement, la douleur & le  
spafme de ces parties ne préviennent l'importation de  
**la** *bile* dans le duodenum. Nous favons encore par ex-  
périence que les poifons , & la morfure des viperes  
& des chiens enragés , produisent entre autres chofes,  
la jaunisse. Il me semble qu’il ne faut point chercher  
la raifon de ce phénomene ailleurs que dans l’inflam-  
mation & dans les spafmes violens de llestomaC & des  
Intestins grêles qui serment en même-tems le passage à  
la *bile.*

Lorsqu’il y a obstruction considérable dans les conduits  
biliaires,alors la vésicule du fiel est extremementdisten-  
duepar l’abord trop abondant de *iabile,* Enconséquen-  
ce de la stagnation & du repos , la partie la plus épaisse  
& la plus mucilagineuse *dciabile se* séparesseramasse,&  
donne lieu à une concrétion bilieuse.Quant aux parties  
les plus acres & plus le^tenues, elles sortent par les  
pores dilatés de la vésicule, & excitent des tranchées,  
des cardialgies, des vomissemens, des constrictions vio-  
lentes dans l’estomac & dans les intestins , & des con-  
vulsions. On trouvera un exemple de ces effets dans la  
*quarante-scptieme Observation de la premiere Centurie  
de* Stalpart Vander Wiel.

Tulpius a démontré que la *bile* suintoit à travers la vési-  
.cule du fiel, par l’observation qu’il en a faite fur une  
femme grosse , dans le cadavre de laquelle il fe trouva  
un abfcès du méfentere qui s’étoit ouvert dans le tra-  
vail : mais de plus le colon flottant dans une si grande  
abondance de *bile* jaune , qu’on auroit pu la prendre à  
cuillerée. *D. Melch. Fribe Ephem. nat.Qtrios. Gernt.  
Dec. Ann.* 3. *Obscrv.* 100. rapporte quelque chofe  
d’assez femblable à Poccasiim d’un Cocher qui mourut  
d’une fievre ardente continue, dont le cadavre ayant  
été ouvert, il remarqua que la partie la plus fluide de la  
*bile* étoit fortie à travers la vésicule qui étoit entiere, &  
pas plus grosse alors qu’un œuf de pigeon; que cette  
*bile* avoit arrosé & corrodé les parties circonvoisines en  
tout siens, & qu’elles étoient teintes d’une couleur de  
Eafran , à la distance de deux ou trois pouces de tous  
côtés ; enforte que tout cet intervalle teint & imbu de  
*bile,* étoit devenu manifestement putréfié , &que cet-  
te liqueur avoit corrodé & corrompu , outre la fubf-  
tance du foie , une grande partie de Phypocondre.  
Quant à la vésicule elle-même, elle étoit évidemment  
Paine & entiere.

**La** *bile* est encore troublée considérablement dans son  
cours, lorfque la vésicule est pleine de mucosité, ou  
qu’une pierre est engagée dans fon col; car dans ces cas  
cette vésicule ne peut recevoir la *bile* hépatique qui  
conséquemment doit être portée dans le duodenum en  
plus grande quantité qu’il ne faut, & qu’elle n’y est né-  
cessasse, si l’estomac est vuide : s’il est plein, au con-  
traire cette *bile* ne fuffit pas ; car pour la chylification  
& pour l’exaltation du chyle, iï faut une *bile* plus  
épaisse, plus riche & plus foncée , telle en un mot que  
celle qui est préparée dans la vésicule. Faute de cette  
*bile,* il s’engendre au tems des repas , dans l’estomac  
des crudités acides & vifqueufes qui disposent aux conse  
trictions, aux tranchées de ventre & aux hydropisies.  
Je me souviens qu’il y a déja du tems on ouvrit à Gê-  
nes un Fourbisseur qui avoit été tourmenté pendant les  
vingt dernieres années de fa vie , de tranchées violen-  
tes , de cardialgies, & d’un sentiment de chaleur aux  
environs du creux de l’estomac. Il avoit la vésicule  
d’une structure singuliere ; elle étoit si large & si lon-  
gue , qu’on y trouva trois mil six cens quarante-six  
grains de *bile* coagulée, partie en forme de pois ,t & par-  
tie en forme de grains de plomb. Il n’est pas extraor-  
dinaire que dans des cas de cette nature les malades  
Fentent des douleurs à Phypocondre droit, ni qu’ils  
Eoient attaqués de vomissemens , de jaunisse, de coli-  
ques , & de iymptomes hystériques & sipasinodiques.

B I L 892

La pierre dans la vésicule du fiel, est fuivie fréquent-  
ment de Phydropisie ; ce qui nous est confirmé par  
Cnoefelius, M.N.C. *Dec. AnrT Obs.* 260. Georgius  
Francus rapporte, *Dec. z.An. 6. Obs.* 194. d’après un  
autre Medecin, un cas qui prouve la même chofe:  
c’est celui d’un foldat qui mourut de Phydropisie de  
poitrine, & dans la vésicule duquel on trouva une pier-  
re qui pesioit une once & une demi-dragme. Le mala-  
de sie plaignoit beaucoup pendant scm indisposition  
d’une douleur dans la région du foie, si violente , qu’il  
ne pouVoit ni fe tenir droit, ni marcher, mais qu’il fut  
obligé jusqu’à fa mort d’être assis sur fon lit dans une  
posture courbée.

Il arrive quelquefois que la *bile* est poussée irréguliere-  
ment contre nature & en trop grande quantité hors les  
conduits du foie dans l’intestin ; dans ce cas elle pro-  
duit un grand nombre de maladies, & des iymptomes  
vraiment terribles , furtout lorfqulelle peche en même-  
tems en qualité. Cette expulsion violente de la *bile se*fait principalement dans les violens accès de colere.  
Alors les fibres mufculaires de la vésicule & des con-  
duits biliaires étant en convulsion violente, on ressent  
de l’amertume dans la bouche, on a des nausées, on  
perd l’appétit, on est attaqué decardialgie, de vomisse-  
mens, de tranchées & de diarrhées bilieufes. On a re-  
marqué que cet accident n’a point de fuites fàcheuEes,  
lorEque la *bile* est évacuée stur le champ. Dans les cas  
où la colere a été contrainte, & surmontée , il arrive  
quelquefois que la *bile* séjourne dans les cavités des in-  
testins, & que n’en étant point expulsée, elle passe  
dans la masse du fang : alors elle excite communément  
des fievres, des convulsions violentes , des sipasines &  
de la douleur. Mais c’est lui donner occasion de faire  
du ravage dans la constitution, que d’employer alors  
des fudorifiques violens , & des substances spirituetsses  
& volatiles ; car par ce moyen on fera passer en abon-  
dance des particules impures dans la masse du fang;  
ces particules aflècteront aussi les parties nerveufes, &  
exciteront les fymptomes les plus dangereux. On.irou-  
ve à cette occasion dans le Livre d’Hippocrate, *de  
Medicina veteri,* un très-beau passage à ce fujet : « Lorf  
« qu'une certaine liqueur amere , dit-il, que nous ap-  
α pellons *bile* jaune, est répandue, quelles anxiétés,  
« quelles ardeurs & quelle foiblesse ne sentira pas alors  
« le malade ? Mais si l’on emporte l’excès de cette li-  
« quèur par un purgatif ordonné à tems, ou si elle s’é-  
« vacue d’elle-même, alors les douleurs & les ardeurs  
« cesseront fur le champ. Mais devient-elle à la lon-  
« gue crue , intempérée & exaltée au-dessus de fon  
« état naturel, alors toutes les ressources de Part ne  
« suffiront pas pour calmer les douleurs & la fievre. En  
« effet, de quelle rage , de quel deEespoir, de quelle  
« douleur de poitrine, de quels tiraillemens d’entrail-  
« les ne font pas affligés ceux qui abondent en une *bile*« acre, irritante & érugineufe ? » Hippocrate observe  
Eensément, que la *bile* ne produit ces terribles effets  
que dans scm intempérie ; car si une *bile* tempérée est  
pouffée dans l’intestin en trop grande quantité dans un  
accès de colere , non-seulement elle n’est pas aussi  
nuisible que le paffage précédent le seroit craindre,  
mais c’est au contraire un remede salutaire dans les  
constitutions froides , comme Hippocrate l’insinue en  
un grand nombre d’endroits.

Je paffe maintenant aux maladies causées par une *bile*dépravée & corrompue , portée dans la masse du sang.  
Entre ces maladies nous pouvons compter à bon droit  
les fievres appellées bilieuses, & les fievres doubles-  
tierces continues. Quoique ces maladies engendrent  
elles-mêmes la *bile,* il ne faut point douter qu’elles  
n’en puissent être engendrées, furtout lorsque ce fluide  
peche en qualité. Ce sentiment fle trouve confirmé par  
l’autorité d’FIippocrate. Il dit au Livre *de Naturâ  
hominis,* que la plupart des fievres, spécialement les  
continues, les fievres tierces & quartes sont produites  
par la *bile.* Car il ne faut point douter, & toute l’an-

893 B I I.

tiquité se réunit pour nous assurer, que Pôtigine & le  
siége de la plupart des fievres , spécialement des fie-  
vres intermittentes, des ardentes, & de celles qu’on  
appelle cholériques, est dans la région principale du  
corps, c’est-à-dire aux environs du cœur , dans les  
petits intestins , dans les cavités du foie, dans la rate,  
dans le pancréas & dans *Fomentum* ; & la raifon en est  
fort simple. La circulation se faisant généralement  
avec lenteur dans ces parties, il s’y engendre des im-  
puretés, il coule des humeurs acres & corrompues du  
pancréas dans les intestins ; & l'on voit naître les  
lymptomes fpafmodlques & fiévreux qui accompa-  
gnent les maladies hypocondriaques , & toutes les fie-  
vres dont nous avons parlé ci-deisus. Les fyrnptomes  
qui accompagnent généralement ces fievres , fe mani-  
festent ordinairement d’abord dans la région principa-  
Ie du corps, comme il paroît évidemment par le gon-  
flement de l’estomac & de l’abdomen, les douleurs aux  
dos, les nausées , le vomissement & la constipation.  
Mais lorsque quelque partie considérable du corps est  
affectée de spafme , l’affection *se* répandant prompte-  
ment si.ir toutes les autres par confpiration, voilà ce  
qui donne lieu au friffon, à la rigidité qui occupe tou-  
te la siurface du corps, au froid, aux douleurs convul-  
sives des parties extérieures , aux bâillemens , aux an-  
xiétés ; car tous ces accidens tirent leur origine de l’ir-  
ritation des premieres voies. Ajoutez à cela que les  
diarrhées, les vomissemens bilieux, les urines rou-  
geàtres & hautes en couleur, la foif insatiable, la  
chaleur considérable , les toux violentes , l’érosion de  
la gorge ; ainsi que le foulagement que les malades  
reçoicent des réfrigérans, des évacuans doux, & de  
toutes les préparations de nitre qui corrigent & tempe-  
rent llacrimonie de la *bile',* & les mauvais effets que  
produifent au contraire les remedes volatils, chauds,  
huileux & acres , font autant de preuves évidentes de  
mon opinion ; je veux dire, que la *bile* corrompue est  
logée dans les premieres voies & dans la malle du fang.  
Nous observerons encore que les jeunes gens dont la  
constitution est bilieuse, &qui font siIjetsà la colere,  
le sirnt aussi aux fieVres ; & que ceux qui ont des diar-  
rhées critiques bilieuses , sirnt presque infailliblement  
attaqués l’année suivante de fievres tierces , accompa-  
gnées de douleurs aiguës & d’un tiraillement d’esto-  
mac, qui ne cessent qu’après une évacuation abon-  
dante d’une matiere bilieuse & jaunâtre, soit par levo-  
miffement, foit par les Eelles, lorfque cette évacuation  
ne s’est pas faite d’elle-même, à peu près dans le tems  
de fon retour périodique.

Entre autres passages d’Hippocrate qui confirment mon  
sentiment, il y en a un très-beau dans le Livre *de Af-  
fectionibus.* « Lorsqu’il y a de la fievre , dit-il, il y a  
« une fioif insiltiable , la langue est âpre & noire , & la  
« couleur est bilieuse, les crachats font bilieux , l’ex-  
« térieur est froid, & l’intérieur assez chaud. Lesréfri-  
« gérans font alors les remedes convenables, & la ma-  
« ladie procede d’une *bile* renfermée dans le corps. »  
Les fievres de cette efpece fe terminent ordinairement  
en Eept jours, & la maniere dont cela se fait n’a rien de  
contraire à mon opinion ; car elles *se* terminent com-  
munément le feptieme jour par une jaunisse critique ,  
sans aucun féntiment de pesirnteur , de tension, ou  
douleur dans l’hypocondre droit, furtout lorsque la  
fieVre est tierce continue. Hippocrate obsterve sensé-  
ment dans fon LÎVre *de Morbis,* que l’évacuation de  
*la bile* faite à propos ne contribue pas peu à la guéri-  
fon des malades attaqués de la fievre.

Les Anciens, & furtout Hippocrate, & Fernel parmi  
les Modernes , donnent pour cause de l’accroissement  
des fievres la putréfaction de la *bile.* On lit dans la *Pa-  
thologie de Febribus* de ce dernier, le passage fuivant :  
*« Labile* aquiert, en fe putréfiant dans lesfievres,une  
« qualité maligne. Or dans le commencement de Pac-  
« cès elle est portée avec violence & en grande quan-  
« tiré dans les membranes du duodenum , ce qui est  
« suffisamment prouvé par la toux sache , le bâille-

B I L §94

« mefit, la suffocation , l’anxiété , la distension des  
'« parties voisines du cœur , la douleur, les nausées, le  
« vomissement & les urines claires & blanches. »

A la vérité, il faut convenir que la *bile* dans un état de  
repos & de stagnation est très-disposée à la putréfac-  
tion; mais rien n’est plus nuisible à la constitution,  
rien ne diminue tant la vigueur & les forces, tienne  
trouble & ne pervertit davantage les mouvernens na-  
turels, que des substances corrompues & putréfiées.  
C’est pourquoi nous avons rasson de placer l’origine  
des fievres violentes dans les malades cachectiques &  
phlegmatiques, dans une grande quantité de *bile* cor-  
rompue dans les premieres voies. Mais si la *bile* pu-  
tréfiéeest logée dans les premieres voies, elle contrac-  
tera facilement, multipliera & rendra active la conta-  
gion de la peste, les fievres malignes & pétéchiales , la  
petite vérole, la rougeole, la dyssenterie & les autres  
maladies pestilentielles. D’où il s’enfuit que tout ce  
qui tend à nettoyer les premieres voies , soit par le vo-  
missement, sent par les Eelles, comme les eaux acidu-  
les, le nitre, l’efprit de vitriol, l’efjorit dulcifié de vi-  
triol, & l’élixir de propriété préparé avec un acide  
convenable, semt dlexcellenspréservatifscontrelapese  
te, & les maladies malignes.

J’ajouterai à ce que je viens de dire, qu’une *bile* impure  
régénérée en grande quantité, est une source nouVelle  
pour les paroxysines des fievres intermittentes. D’où  
il paroît que les remedes les plus propres pour étein-  
dre l’origine, & détruire la casse des fievres intermit-  
tentes, ce font les évacuans qui operent sans casser des  
spasines, & fans altérer le ton des intestins; comme  
les pilules ameres , les fiels neutres donnés à grande  
dose, le mercure doux, tous les ingrédiens qui tendent  
à corriger la trop grande acrimonie de la *bile,* comme  
les préparations de nitre, ceux qui peuvent en préve-  
nir la corruption, comme les substances ameres , ter-  
reuses , l’écorce de quinquina , & ceux qui font capa-  
bles de fortifier le ton des parties nerveufes, & d’en  
prévenir les contractions spafmodiques.

Je passe maintenant à l’examen d’un phénomene de la  
derniere importance dans la pratique de la Medecine;  
c’est que dans toutes les fievres, non - feulement il *se*fait une grande quantité de *bile',* mais encore de *bile*vicieuse & peccante ; en conséquence de la dépraVa-  
tion des humeurs, & de l’altération de la circulation  
du sang. Or cette *bile* coule nécessairement dans les  
intestins , & si elle n’est point évacuée, elle s’y loge &  
passe dans les vaisseaux lactés, & dans le sang même :  
d’où naissent les maladies les plus terribles. C’est pour-  
quoi une des circonstances les plus heuretsses qui puise  
fient accompagner toutes les fievres, c’est la liberté du  
ventre procurée sioit parla nature, Eoit parles remedes.  
Aussi , lorsque la constipation est jointe aux fievres de  
cette espece, voyons-nous paroître communément le  
pourpre, les aphthes, les inflammations à la bouche &  
au gosier, & les éruptions exanthémateufies de toutes  
Eortes d’especes : & il n’y a point d’autre raisim de ces  
accidens, sinon que les humeurs corrompues & bilieu-  
ses engendrées pendant l’agitation fievretsse , & contre  
nature, du Eang, semt poussées à leur abord dans le sang  
à la surface du corps. J’obferverai en cette occasion que  
les pourpres qui paroissent principalement en été, &  
dont communément sont attaquées les perfonnes en  
qui les fluides font impurs, comme les femmes grof-  
fes, & ceux qui font d’une constitution scorbutique ,  
naissent, pour la plupart, ainsi que ceux qui paroissent  
le sieptieme , ou le neüvieme jour de plusieurs fievres  
aiguës, d’humeurs bilieuses fluctuantes dans les pre-  
mieres voies. C’est pourquoi tous les remedes capa-  
bles de corriger l’acrimonie, & d’évacuer doucement,  
préviennent & guérissent les pourpres ; surtout si on  
en coupe l'usage de tems en tems, & à propos par ce-  
lui des diaphorétiques doux avec des acides coflvena-  
bles. Les femmes en couche font fréquemment atta-  
quées de fievres pourpreufes causées par la suppression  
des vuidanges , & l’embarras des premieres voiess

'895 B fla

Toutes les fois que cette maladie ne fera pas trai-  
tée avec jugement & circonspection, elle sera mor-  
telle. Λ

Examinons maintenant quelqu’autre maladie dont l’ori-  
gine est proprement dans un vice de la *bile.* La pre-  
miere dont je ferai mention, est l’érésipele qui furvient  
furtout lorfque le malade est constipé, & que la transe  
piration est sisspendue ; car rien ne tend plus à cor-  
rompre la Z>i/i, & à la remplir de siels impurs & cause  
tiques, que l’obstruction & la suppression des évacua-  
tions qui *se* font ordinairement par la peau. Or quant  
une *Inde* de cette qualité caustique est logée dans les  
premieres voies, elle ne manque point d’exciter les  
frissions, les anxiétés, &les vomissemens,& passant de  
là dans lefang, elle fe manifeste communément le  
troisieme jour par un accès de fievre. Les douleurs de  
Iagoute, qui proviennent, felon les Anciens, d’une  
caisse chaude , font aussi principalement produites par  
un vice dans les premieres voies occasionné par une  
*bile* corrompue, qui portée de-là dans le fang , devient  
la fource de ces maux ; les fels caustiques , dont la  
*bile ustc* imprégnée , venant à se fixer siir les membra-  
nesdes jointures : c’est par cette rasson que les accès  
de la goute sirnt ordinairement annoncés par des maux  
d’estomac, des anxiétés, & la perte de l’appétit. Celui  
donc, qui dans ces occasions, siaura débarrasser les pre-  
mieres voies , & corriger en même -tems l’acrimonie  
des humeurs, seins exciter en même tems une agita-  
tion tumultueuse dans l’oeconomie animale, réussira  
vraiffemblablement à éloigner, ou du moins à calmer  
les douleurs de la goute. Une chosie qui mérite encore  
une grande attention de notre part, c’est que les hé-  
morrhagies qui ont un retour périodique, de même que  
celles qui siont symptomatiques & critiques dans les  
maladies, ont aussi leurs caufes principales dans les pre-  
mieres voies : car dans ces cas on apperçoit des flatu-  
lences, des contractions, une douleur pesimte & op-  
pressive *se* fait fentir dans les hypocondres, & dans le  
dos; le malade est constipé, les extrémités font froi-  
des, & l’impétuosité du fang le détermine enfuite à fe  
jetter fur quelque membre particulier du corps, com-  
me la tête, les poumons , la matrice, ou l’anus. Les  
remedes les plus propres à fuspendre ou à calmer la  
violence de cette impulsion , ce font ceux qui purgent  
doucement, & fans altérer le ton des intestins, & qui  
rendent la *bile* tempérée & balfamique, comme les  
préparations de rhubarbe , les pilules de Becher, les  
pilulesgrnacrocostines , mon élixir balfamique, amer,  
corrige,& les Eels volatils huileux, donnés fréquem-  
ment, mais à petite dose : mais il n’y a rien qui ibit  
plus efficace dans les cas où il est question de détrui-  
re l’acrimonie & la volatilité de la *bile* corrosive &  
caustique , que les préparations du nitre & les pou-  
dres précspitantes, ainsi qu’on les nomme quelque-  
fois.

De tout cela, pourrions-nous balancer à conclurre que la  
*bile* viciée, accumulée dans les premieres voies proVO-  
queles hémorrhagies dans les constitutions qui y font  
difposées , par les spasines qu’elle cause ? A ce propos  
nous ferons obferver que les évacuations de fang ré-  
'glées & périodiques, de même que les goutes, & les  
catarrhes font plus fréquentes,auprintems & enautom-  
ne , ou aux environs des mois de Mai & d’Octobre ,  
que dans tout autre tems. Ce dont il ne faut point  
chercher d’autre raifon, sinon que le ton convenable  
des fibres est altéré dans ces faisions , par les inégalités  
qui *se* font fentir successivement dans l’atmosphere,&  
dans le tems; d’où il arrive que l’équilibre des fluides  
& des flolides qui constitue la sianté est détruit, &  
que les sels actifs excrémentitiels, qui devroient être  
dissipés par la transpiration , passent alors en grande  
partie dans la *bile ,* d’où ils fiant portés dans les intesi-  
tins, & catssent une multitude de maladies.

Mais il faut remarquer furtout que la corruption , l’acri-  
monie & la qualité corrosive de la *bile* causées par l’in-  
flux des particules hétérogenes, stimulantes & corro-

B I L 896

sives, cassent des inflammations violentes dans les in-  
tcstins mêmes ; d’où slensiuivent des diarrhées, des  
*cholera,* des vomissemens, des tranchées, des dyssen-  
teries. Les Modernes sont d’accord avec les Anciens,  
pour attribuer ces maladies à une *bile* éruginesse, &  
porracée, dont cette couleur contre nature prouve  
suffisamment que *sa* constitution, & sim état naturel  
ont été détruits par un mélange de quelques acides cor-  
rosifs. Car il est certain que la couleur verdâtre que  
la *bile* acquiert, provient de l’addition d’un acide; &  
les excrémens verds démontrent dans les enfans, qu’il  
s’engendre du lait dont ils font nourris, une grande  
quantité d’acide. Les acides en détruisent la couleur  
naturelle, & la maladie fuit cette destruction. Il y a  
long tems qu’Hippocrate a proscrit la *bile* verdâtre.  
Voici comment il en parle dans sim Livre *de Naturâ  
Hominis :* « La *bile* verdâtre épanchée aux environs du  
«foie, où elle est toujours en ébullition, est la cause  
a de la corruption & du trouble qui surviennent à l’in-  
œ térieur. » D'ailleurs les Observations anatomiques  
& pratiques, prouvent silffifamment que les maladies  
mentionnées ci-dessus, sont produites par la *bile* verte.  
Diemerbrock assure qu’ayant ouvert le corps d’un ma-  
lade qui étoit mort d’une violente diarrhée bilietsse,  
dans laquelle les excrémens étoient verds , il trouva  
la vésicule du fiel pleine d’une *bile* d’un verd foncé,  
& distendue jusqu’à la grosseur d’un œuf de poule. Le  
même Auteur nous apprend qu’ayant disséqué dans  
PHôpital, dont il étoit le Medecin, quelques malades;  
il trouva la *bile* contenue dans la vésicule extreme-  
ment verte, érugineufe, & ayant de plus une teinte  
noirâtre. J’ai moi-même trouvé dans la jeune fille de  
M. Ulyches qui mourut d’un flux dans lequel les ex-  
crémens étoient érugineux, dont j’ouvris le cadavre  
en préfence de plusieurs Medecins , la vésicule disi-  
tendue jusqu’à la grosseur d’tm œuf de poule, & plei-  
ne d’une *bile* érugineufe; particularité que j’ai encore  
eu occasion d’obferver dans d’autres enfans qui font  
morts d’tine pareille diarrhée, & dans quelques per-  
sonnes que le *Cholera morbus* a emportées. Pechlin dit  
dans sim *Exercitatio de Purgantibus* , qu’il a vu plu-  
sieurs fois la *bile* hépatique, noire, livide, & de cou-  
leur de plomb. J’ai trouvé dans un jeune homme de  
distinction , d’un tempérament mélancolique , la *bise*contenue dans la vésicule épaisse & noire , com-  
me celle d’un poisson; ce que je me souviens d’avoir  
aussi remarqué dans un Maniaque , dont j’ouvris le  
cadavre. Nous lisems dans Bontius *de Medecinâ Indo-  
rum ,* qu’il trouva dans un enfant asthmatique, qui  
mourut d’une dyssenterie , la vésicule du fiel pleine  
d’une humeur noirâtre ; couleur dont il ne faut cher-  
cher la raifon que dans la grande quantité d’un acide  
qui la lui donne , en la mettant en stagnation. D’où il  
paroît que dans les maladies dont nous avons parlé,  
spécialement lorsqu’elles commencent, les émétiques  
doux, la rhubarbe, les poudres nitreuses précipitantes,  
le lait, le petit lait, l’huile d’amandes douces, les clyse  
teres anodyns& émolliens, &les crêmes d’orge, doi-  
vent être de tous les remedes les plus efficaces ; car  
lorsque la su’soest devenue très-acre, & très-caustique,  
elle excite les mêmes symptômes , que le poison. Bor-  
richius, *Act. Med. Haffu. Tom. III. Obs. su.* fait l’hise  
toire d’un jeune homme attaqué des fymptomes pro-  
duits généralement par le poison, & dont la maladie  
étoit une érosion de la membrane intérieure de l’esto-  
mac, causée par une *bile* très-acre. Le même Auteur  
écrit, que non-feulement la *bile ,* mais encore les au-  
tres humeurs affectent le corps, & l’estomac, de ma-  
niere qu’on seroit tenté de croire que le malade a pris  
une dose de posson. Dans ce cas il ne faut point dou-  
ter que la *bile, 8e* les humeurs n’aient contracté une  
qualité maligne , en conséquence de laquelle elles  
picotent, rongent les membranes & les autres par-  
ties fensibles, de la maniere la plus cruelle , & exci-  
tent les douleurs les plus insupportables.

Pour s’assurer que la *bile* peut devenir corrosive, au point  
d’exciter

*8p7* BIL

d’exciter une ébullition , comme Peau forte, lorfqu’on  
la répand fur la terre. Voyez BoRELL ι, *Observ. I.  
Centurie* 2.

De tout ce que j’ai dit jusqu’à présent, jepeisse qu’il s’en-  
fuit évidemment que la *bile* dans son état naturel, tant  
par rapport à sa quantité qu’à sa qualité , est dans le  
corps une Medecine & une humeur d’une très grande  
importance & d’un très-grand useige; au contraire que  
c’est un poison quand elle est viciée ; conséquemment  
que la semté de l’homme peut être entretenue ou alté-  
rée par la Aise, & que par cette raisim nous devons faire  
une attention particuliere , en examinant les fympto-  
mes des maladies, en prenant nos indications & en or-  
donnant des remedes^ l’état & aux qualités de cette hu-  
meur; & observer soigneusement en quoi elle peche,  
si c’est en quantité, en qualité ou dans le degré de mou-  
vement ; car il est constant que plusieurs remedes qu’on  
emploie avec beaucoup de succès dans la cure des ma-  
ladies, n’operent toutefois qu’en augmentant la quan-  
tité de la *bise,*lorfqu’il n’y en a point affez,qu’en Péva-  
cuant, lorsqu’il y en a trop, qu’en la corrigeant, lorf-  
qu’elle est viciée, & qu’en conservant sim abord dans  
les intestins dans un degré de viteffe juste & modéré ;  
car il y a peu de medecines qui agiffent directement &  
immédiatement fur le fang & les humeurs : la plupart  
exercent leurs vertus & leur efficacité fur les premieres  
voies, où elles corrigent d’une maniere secondaire les  
humeurs viciées qui serntles causes formelles & directes  
des maladies. Or entre ces humeurs, la *bileeffi* une des  
principales. Cette obfervation a lieu particulierement  
par rapport aux émétiques, aux relâchans, aux abfor-  
bans, aux acides , aux préparations de nitre, auxtem-  
pérans, aux émolliens , aux amers, aux fels fixes , aux  
martiaux, aux corroboratifs & autres remedes de la  
même nature. HoffMAN,

Le même Auteur que je viens de citer fait dans un autre  
endroit de fes Ouvrages, les remarques suivantes fur  
*la bile 8e* silr les organes qui servent à sa préparation &  
à sa séparation.

La veine-porte amene le fang au foie & sa circulation est  
plus lente que dans les arteres, parce que c’est un vaise  
feau veineux; on peut voir ce que nous en avons dit plus  
haut. La veine-cave rapporte au cœur le fang apporté  
.par la veine-porte;l’artere hépatique apporte à ce visite-  
re le Euc nécessaire à sa nourriture; & les pores biliaires  
conduisent la *bile* séparée du fang, en partie au duodé-  
nurn par le canal cholidoque,& en partie à la vésicule du  
fiel.par le canal cystlque L’usiage du foie n’est donc que  
de séparer la partie fulphureufe, brûlée,& la partie lixi-  
vielle délayée d’un peu de sérosité, du fang qui y vient  
par la veine-porte, & les anciens *se fiant* trompés en re-  
gardant le soie, comme le principe & l’agent de la san-  
guification.

La sécrétion de la *bile* qui est une liqueur épaisse, plus pé-  
semte que le sang, demande un mécanisme particulier.

**La** séparation d’une liqueur épaisse veut qu’un siing épais  
foit apporté au couloir, de peur qu’une liqueur plus dé-  
liée ne passe en trop grande quantité par un filtre trop  
large.

La séparation d’une liqueur épaisse supposant nécessaire-  
ment des canaux & des vaisseaux sécrétoires proportion -  
nés, une liqueur déliée y passeroit avec une aussi grande  
& même une plus grande facilité qu’une épaisse. Ilfal-  
soit donc pour que la *bile* ne fût pas trop fluide, que le  
fang fût dépouillé avant d’arriver au foie, de la meil-  
leufe partie de la lymphe la plus déliée. C’est ce qui fe  
fait dans les reins, le ventricule, tout le ca»al intesti-  
nal, Pépif loon & le pancréas, parties par lesquelles le  
fang doit passer avant d’entrer dans le foie.

Pour que la sécrétion de la *bile se fasse* dans le foie , il  
faut que les liqueurs aient un mouvement plus lent  
dans ce vifcere.

**Les** sécrétions &les excrétions en général fuccedent mieux  
lorfque les liqueurs ont un mouvement plus doux, que  
quand il est trop violent, parce qu’alors les parties flule  
*Tome II.*

B I L 898

des se séparentbeaucoup plus aisément des solides &  
que les parties aquetsses enfilent plus aisément les vaise  
feaux lymphatiques, & les plus épaissi s, les canaux bi-  
liaires,

La situation & la connexion particuliere de la veine cave  
avec la veine-porte , dont il ne *se* trouve point d’exem-  
,ples dans le reste du corps, contribuent beaucoup à la  
sécrétion de la liqueur épaisse qui fait la *bile* & mérite  
une attention particuliere.

Dans toutes les parties du corps , les extrémités des arte-  
res répondent à celle des veines, & la jonction de ces  
deux vaisseaux ne forme qu’un canal continu. Lescho-  
fes sont bien autrement disposées dans le soie , car les  
ramifications capilaires de la veine-cave , pénetrent  
dans les côtés de la veine-porte avec laquelle elles sont  
des atfgles droits, sim s doute pour que le fiang qui est  
moins épais que la *bile* s’échappe par les orifices de la  
veine-cave, de la même maniere que le chyle est poussé  
dans le velouté des intestins, en laissant dans les ramaux  
de la veine-porte la liqueur épaisse dont doit être for-  
mée la *bile,* qui enfile les canaux biliaires, lefquelssont  
continus à la veine-porte, pour être portée par le canal  
cholidoqueau duodénum , & par le canal cystlque à la  
vésicule du fiel.

Quoique *iasiile* ( si on ne regarde que *sa* composition )  
fioit une liqueur entierement étrangere & excrémen-  
teufe pour les parties sialides & fluides du corps; elle  
est extremement utile à la perfection du chyle: ainsi  
elle doit être employée à cet ufage avant d’être portée  
hors du corps.

L’expansion du ventricule causée parles alimens& leur  
fermentation , aident beaucoup l’abord de la *bile* au  
foie.

La situation de la vésicule du fiel dans l’homme mérite  
une attention particuliere; car le fond regardant em-  
bas ou étant plus bas que le col, il est difficile que la  
*bile* monte, furtout ayant à passer d’un espace pluslar-  
ge dans un plus étroit. D’ailleurs le canal choluloque  
coule assez long-tems entre la feconde & la troisieme  
membrane du duodénum , dans lequel il s’ouvre par  
un orifice rond. La *bile* ne peut donc entrer en tout  
tems dans cet intestin, mais feulement pendant le re-  
lâchement des intestins & lorsque la vésicule du fiel est  
comprimée parla partie droite du ventricule : ce qui  
arrive lorsqu’il est gonflé par l’abondance & la fer-  
mentation des alimens.

Plus on prend d’alimens, plus le ventricule s’étend &  
plus la vésicule du fiel, à causie de la compression qu’el-  
le siouffre, envoie de *sa bile* aux intestins.

C’est une observation bien singuliere, qu’après une lon-  
gue diete on trouve aux animaux la vésicule du fiel  
toute pleine, & qu’elle ne le fioit qu’à demi lorsqu’ils  
ont beaucoup mangé.

Il est aussi très-remarquable que la vésicule du fiel est  
pleine de *bile* dans les fœtus humains, parce que leur  
ventricule est oisif & ne fouffre pas d’expansion.  
**HOFFMAN.**

Il y a d’autres chofes relatives à la *bile* & d’une trop gran- -  
de importance pour être omifes.

La *bile* hors du corps est extremement amere ; c’est le  
plus acre de tous les fluides des animaux; elle n’est ni  
alcaline ni acide, elle résiste à Pacefcence,& elle com-  
munique la même qualité aux autres fubstances avec  
lesquelles on la mêle. Elle est extremement disposée à  
la putréfaction, & elle la hâtera dans les autres fubstan-  
ces auxquelles on l’ajoutera, & qui y auront quelques  
dispositions. Elle *se* mêle assez promptement avec  
Peau. Si on l’exposie à l'air après l’avoir fait épaissir sisr  
un feu modéré, elle fe dissoudra. Elle ne s’enflamme  
dans le feu qu’après avoir été desséchée. Elle rend  
les huiles & les substances oléagineuses miscibles avec  
l’eau. Si onpaîtrit avec cette humeur quelque substan-  
ce visqueuste, telle que les résines & les gommes , elle  
les résioudra & les atténuera. Le feu, l’efprit de vin,  
les extraits de noix de galle, & les efprits acides la  
coagulent. Voyez BoERnAAYE, *Chym. Vol. Lp.* 1.343.

899 B I L

732. 736. 842. et*fes Institua de Med. Scct.* 99.

Je vais maintenant exposer en abregé les différentes ex-  
périences que des Curieux ont faites fur la- *bile* des  
différens animaux.

Lorsque l’on mit le fiel de bœtif en différens vaiffeaux\*&  
qu’on le mêla avec diverses liqueurs pour découVrir  
quels changemens arriveroient foit dans *sa* consistance,  
foit dans sia couleur ; on trouva constamment que l’ef-  
prit de fel ammoniac n’y produiEoit aucune coagula-  
tion; que l’esprit de vin tartarisé n’y en produssoit  
qu’une fort petite, qu’il étoit un peu plus coagulé par  
l’esprit de vin pur, & que l'huile de tartre par défail-  
lance ne le coagulait point dtl tout. L’efprit de vinai-  
gre & le vinaigre même y produisirent de larges con-  
crétions fibreufes. L’efprit de verd-de-gris & de scju-  
fre , l’huile de vitriol, l’efprit de heure d’antimoine ,  
l’esprit de miel & l’extrait de noix de galle préparé  
avec l’eau commune , formeront avec la *bilerm coagu-  
lum* très-ferme ; celui que l’esprit de nitre produisit  
étoit peu de chofe ; l’eau-forte fit un *coagulum* un peu  
plus considérable. Les fucs exprimés d’aconit ou de  
ciguë ne donneront point de *coagulum* ; le mélange des  
fucs de dulcamere vénéneuse, d’oignon , de grand rai-  
fort & de fcorfonnaire, ne produisirent qu’un *coagulum*très-petit; les fucs de tanesie, de Eauge, de menthe ,  
d’impératoire, d’angélique, de lavande & de baume,  
n’y firent, ni condensation, ni changement ; les si-ics  
de chicorée, d’ache, debistorte, d’armoise & de fcro-  
phulaire ne produisirent qu’une condensation & qu’un  
changement légers. Lorsqu’on mêla toutes ces liqueurs  
avec la *bile* & qu’on lassa reposer le mélange jusqu’au  
jour suivant, il ne se fit que des concrétions fibreuses  
& légeres, car elles flottoient dans la liqueur & n’a-  
voient rien de fiolide. Quant aux parties non coagu-  
lées , elles ressembloient à la sérosité du lait ou à celle  
du fang. Outre ces parties séretsses & coagulées, on  
en appercevoit encore quelques grasses qui adhéroient  
aux côtés des vaiffeaux.Les seules concrétionsprodui-  
tes par PeEprit de nitre & par l’eau-forte, n’étoient  
point fibreufes, mais elles étoient grumeufes & écu-  
meuses. Le *coagulum* fait par l’extrait de noix de gal-  
le, parut le plus ferme de tous ; il étoit prefque entie-  
rement dégagé de toute sérosité, & séparé du reste du  
fluide, il prit la consistance de la gelée. DUHAMEL.

Si vous prenez une livre de fiel de bœuf, avec une demi-  
once d’alun en poudre & que vous les battiez enfem-  
ble , ilfe fera fur le champ une ébullition très-considé-  
rable avec effervescence, & toute la liqueur deviendra  
trouble comme de la boue épaiffe, à peu près de lamê-  
me couleur qu’étoit le fiel de bœuf avant que d’avoir  
été précipité par l’alun, c’est-à-dire , d’un verd tirant  
fur le jaune, mais le précipité se jettant peu à peu au  
fond du vaiffeau, la liqueur *se* clarifie au soleil & chan-  
ge *sa* premiere couleur en un rouge tirant sclr le gris  
de lin. Si vous laissez repofier le tout pendant cinq ou  
six jours, & qu’après en avoir séparé les saletés qui sclr-  
nageront & un épais sédiment, vous remettiez cet-  
te liqueur claire au soleil pendant trois ou quatre  
mois , dans une phiole bien bouchée : il *se* fera en-  
core quelque sédiment & il s’amassera peu à peu fur la  
furface de la liqueur une graisse fort blanche & fort du-  
rc, de la grosseur environ d’une noix. Et la couleur  
rouge d.e la liqueur fe changera en un jaune foible,  
couleur de citron, & acquerra une odeur semblable à  
celle des écrevisses cuites. Il *se* fait dans cette derniere  
opération une précipitation fort ample : comme cepré-  
cipité furpasse de beaucoup la quantité de l’alun qu’on  
y avoir mis, il faut, continue M. Homberg , que le  
fiel de bœuf y ait contribué en partie, & qu’une por-  
tion terreufe séparée de la *bile* ait été entraînée au fond  
du vaisseau avec l’alun. Quant à la graisse, il n’y a point  
de doute qu’elle ne proVînt de la *bile.* Après avoir dé-  
crit cette expérience, M. Homberg indique la manie-  
re d’en tirer un remede. Le fiel de boeuf, dit-il, ayant

B I L [900]

été dégagé de fa partie terreuse & grasse , par la cha-  
leur du soleil, à laquelle on l’aura laissé exposé pen-  
dant deux ou trois mois, on aura un des meilleurs in-  
grédiens dont on puisse *se* servir pour ôter commodé-  
ment les tanes qui paroissent à la peau, & particu-  
lierement au nez de la plupart des hommes. Ces tanes  
ne sirnt autre chose qu’ufie matiere épaisse & onctueu-  
Ee, amassée & coagulée dans les pores de la peau , &  
qui lorsqu’on l’en tire a la forme d’un ver & se noircit  
à Pair.

Voici la maniere de le préparer.

Prenez *une demi-dragme de bile préparée comme ci-desseus.*

Ajoutez une égale quantité d’huile de tartre par défait-  
lance.

Mettez là-dessus une once d’eau de riviere & gardez le  
tout pour l’ufage.

Cet usage consiste à mouiller un doigt dans ce mélange,  
& à l’appliquer fur les tanes, Eept ou huit fois par jour.  
*Mémoires de P Académie Roy. des Sciences, Ann.* 1709.

Je passe maintenant aux expériences que Baglivi a faites  
fur le fiel de bœuf.

Le fiel de bœuf mêlé avec l’huile de tartre par défaillan-  
ce, donne une efpece *de coagulum* fibreux avec de Pé-  
cume : mais *sa* couleur ne change point. Mêlé ave?c le  
mercure fublimé, il *se* coagule Pur leichamp & prend  
une couleur d’un verd obEcur , qui devient de jours en  
jours plus foncé. Avec l’esprit de vitriol, il produit d’a-  
bord beaucoup d’écume, il fe coagule ensuite & forme  
une masse verdâtre : mais il conferve sa couleur & de  
l’acidité. Au bout de vingt-quatre heures on appercevra  
au fond du vaisseau un sédiment épais & verd, mais le  
gout de la liqueur ne fera point changé. La *bile* d’un  
veau fraîchement tué , perd fur le champ *sa* couleur  
jaunâtre, & devient verte en la mêlant avec l’huile dé  
vitriol : elle conserve cette couleur pendant trois jours.  
L’esprit.de nitre la rend moins verte; elle se coagule  
avec l’huile de tartre preEque entierement, & elle se  
met en caillots blancs qu’on voit flotter dans le reste  
de la liqueur. BagLIvI.

Six livres de fiel de bœuf mifes en distilation ont donné  
huit onces au moins de liqueur , trois onces & deux  
dragmes d’huile , vingt-quatre dragmes de fel volatil,  
& cinq dragmes de Eel fixe. *Hist. Acad. Roy. Sc.*

Hartman a fait l’analyfedu fiel de bœuf en deux manie-  
res différentes. Premièrement en le distilant par la re-  
torte. Il prit neuf onces & cinq dragmes de fiel, & les  
ayant mêlées avec du fable, il mit le tout dans une re-  
torte : il en tira d’abord fept onees d’un phlegme de  
couleur d’eau : ce phlegme fut fuccédé par un autre de  
couleur de lait, mêlé d’un peu d’huile ; le tout pris en-  
femble fe montoit à deux onces & trois dragmes. Cet-  
te huile étcit de deux especes; une partie nageoit fin\*  
le phlegme laiteux , & l’autre desitendit au fond du  
vaisseau: mais au bout de quelques semaines la par-  
tie flottante tomba aussi au fond de la liqueur; il ob-  
ferva qu’alors elle prenoit une consistance à peu près  
femblable à celle de la poix; il ne put découvrir la  
forme du fel volatil, quoiqu’il frappât fon odorat. Le  
*caput mortuum* calciné donna Eept grains de Eel fixe.  
Une matiere obscure, noirâtre & presque insipide, ad-  
héroit au col de la retorte sians presique aucune ténacité.  
Secondement, en distilant le fiel de bœuf à l’alembîc;  
ce qu’il fit de la maniere fuivante. D’abord.il prit une  
livre, trois onces & sdeux dragmes de fiel.

Le phlegme rendu par cette quantité étoit tout de la mê-  
me couleur , c’est-à-dire , aqueux;.il répandoit une  
odeur faline fulphureuse femblable à celle du phlegme  
laiteux obtenu parla retorte.

Le phlegme qui vint ensciite avec l’huile n’avoit pas d’au-

90ΐ B I L

tre odeur que le premier : *sa* couleur n’étoit point lai-  
tesse , mais elle ressembloit plutôt à celledufeu, lorsi  
que le resto de la masse parut épais & noir dans l’alern-  
bic.

Le poids de cette huile & de ce phlegme pris ensemble  
étoit d’une once & demie. Mais une chofe qui mérite  
quelque attention, c’est que l’huile rendue par cette di-  
stilation , ne ressembloitpoint à celle qu’on avoit obte-  
nue par la retorte , & qui étoit de deux estpeces ; car  
elle demeura toujours flottante flur la si-lrface du phleg-  
me , & retint constamment la forme d’huile fluide.

Ce qui resta n’étoit point une colophone résineuse , mais  
un *caput mortuum* noir & poudreux. Quant au sict vola-  
- til qui devoit s’attacher à l’alembic dans *sa* propre for-  
me & montrer fes pointes purement alcalines, il ne pa-  
rut point.

Le *caput mortuum* dOnna une dragme & treize grains de  
fel fixe. BURGGRAVE , *Lex.*

Baglivi a fait les expériences fuivantes fur le fiel de mou-  
ton.

Je divifiai, dit-il. un matin du fiel de mouton en différen-  
tes parties , que je mis dans différens vaiffeaux. Le tems  
étoit pluvieux ; sim odeur désagréable , & pour ainsi  
dire , urineusie & putréfiée , me porta à la gorge, & me  
donna un petit mal de tête. Ce fiel étoit transparent,  
& à peu près de la couleur du tabac ; les doigts aVec lese  
quels j’en avois touché étoient propres & blancs, mais  
la peau en devint un peu ridée , à peu près comme  
quand on s’est lavé les mains avec du fiavon.

1°. La *bise* mêlée avec l’esprit de vin rectifié ne produisit  
point de fermentation en se mêlant. Vingt-quatre heu-  
res après le mélange fait, elle étoit d’une couleur bru-  
nâtre , dans Cette liqueur tranfparente brunâtre flot-  
toient confusément quelques petits filamens blancs >&  
il y avoit au fond du vaiffeau un sédiment farineux.  
L’amertume étoit la même , sinon tm peu plus grande.  
Elle étoit encore la même le troisieme jour. La couleur  
brunâtre devint un peuples claire par l’addition d’eau  
commune. Le douzieme jour elle répandoit une odeur  
agréable, la liqueur étoit tranfparente, mais sa couleur  
étoit brunâtre, & il y avoit un sédiment au fond du vaise  
feau.

**2,°.** L’huile de tartre mife fur la fisc, ne produisit dans le  
mélange aucun phénomene nouveau. Vingt-quatre heu-  
' res après la *bile prit* une couleur obscure brunâtre, mais  
la liqueur étoit parfaitement limpide & transparente ,  
& au fond du vaiffeau il y avoit une petite quantité de  
sédiment blanc. Son odeur approchoit de celle d’œufs  
brûlés. L’amertume étoit la même , sinon plus grande.  
Le troisieme jour elle était encore la même, & Paddi-  
tion d’eau commune ne produisit rien denouVeau, Le  
douzieme jour elle avoit l’odeur de la chaux. Il y avoit  
au fond du vafe un peu de sédiment, mais la liqueur  
étoit tranfparente & sa couleur étoit un peu verdâtre.

3°. Le SH d’absinthe réduit en poudre & ajouté à la *bile ,  
n’y* produisit d’abord aucun changement. Vingt-quatre  
heures après , le siel étoit entierement précipité au fond  
sans être dissous. La liqueur étoit tant foit peu transpa-  
rente & sa couleur tirant fur Pobfcur, semblable à celle  
du tabac. Elle avoit la même odeur urineufe & putri-  
de & la même amertume; mais petl après étant deve-  
nue plus acre, & sim amertume s’étant beaucoup aug-  
mentée, une petite quantité que je goutai me causa un  
violent vomiffement. Une addition d’eau commune  
changea fa couleur en un jaune foncé. Trois jours après  
l’addition, l’odeur étoit un peu fétide , mais la couleur  
étoit la même. Ce fel étoit toujours au fond du vaisseau  
sans être dissous , & il y séjourna pendant quinze jours  
Eans souffrir la moindre altération.

**4°.** L’alun crud réduit en poudre & ajouté à la *bile* ti’ypro-

B I L pôi

duisit d’abord aucun changement remarquable. Cepen-  
dant le Eecond jour la liqueur parut sort trouble , fa  
couleur étoit obfcure, mais transparente & verdâtre à la  
surface. Vers le fond du vaisseau elle étoit denfe & vise  
queufe , & la portion qui touchoit au fond , étoit cen-  
drée. Elle avoit l’odeur du poisson faléi Son amertume  
étoit un peu diminuée; le troisieme jour elle étoit la  
même à tous égards. L’addition d’eau commune lui  
donna fur le champ une couleur semblable à celle du  
heure. Le douzieme jour la liqueur étoit transparente,  
mais sa couleur étoit la même. Il y avoit au fond du  
vaisseau un sédiment brunâtre.

5°. Vingt quatre heures après une addition faite d’eau de  
caneîle , il parut un sédiment blanc cendré au fond du  
vaisseau: mais la liqueur étoit transparente & d’une cou-  
leur brunâtre , mais peu foncée. L’odeur étoit la mê-  
me que celle de l’eau decanellequis’étoit trouvée plus  
que suffisante pour surmonter l’odeur putride urineuse  
du fiel. L’amertume en étoit assez agréable, peupoi-  
gnante , mais fort femblable à celle que j’ai remarqué  
aVoir été produite par le fel d’absinthe.Trois jours après  
elle étoit la même à tous égards. Lladdition d’eau corn-  
mune n’altéra point sei couleur ; mais sim odeur en de-  
vint beaucoup plus agréable : le douzieme jour la li-  
queur étoit trouble & sim odeur desagréable.

6°. La teinture de cantarides extraite fur des cendres  
chaudes avec l’eau commune ajoutée à la *bile,*n’y pro-  
duisit d’abord aucun changement. Deux jours après, il  
parut au fond du vaisseau une petite quantité de sédi-  
ment clair & farineux : mais la liqueur étoit transpa-  
rente, & de couleur du tabac. Son odeur étoit desagréa-  
ble, & femblable à celles des feuilles broyées de Pieble.  
Son amertume n’étoit pas defagréable , & elle étoit la  
même le troisieme jour. L’addition d’eau commune ne  
produisit rien de nouveau. Le douzieme jour toutes les  
parties de la liqueur étoient troubles, d’une couleur  
rougeâtre , féculentes, & d’une odeur desagréable.

7°. L’addition d’esprit acide de fel commun produisit une  
fermentation & un changement de couleur ; la *bile*devint d’un jaune obfcur. Le fecond jour la couleur  
étoit très-verte , & il paroissoit au fond du vaisseau une  
farine blanche grossiere. L’odeur étoit defagréable &  
semblable à celle du poisson salé. Son amertume n’étoit  
pas moins desiigréable, & une petite quantité que je  
goutai me donna des envies de vomir. Le troisieme  
jour elle étoit la même à tous égards. Lladdition d’eau  
commune rendit la liqueur plus transparente , & un  
peu blanchâtre. Le quinzieme jour l’odeur étoit la *mé-  
mo* ; mais seulement un peu moins forte. Il y avoit  
au fond un sédiment verdâtre. Quant à la liqueur elle  
étoit verte & transparente.

8°. Llefprit de corne de cerf ajouté à la *bile,* lui donna fur  
le champ une belle couleur , mais d’un jaune un peu  
obfcur. Il ne parut aucun sédiment au fond du Vaisseau,  
L’odeur de l’efprit fe trouVa plus que stlfissante pour  
balancer celle de la *bile.* Son amertume étoit agréable ,  
& fort approchante de celle que l’eau de canelle aVoit  
produite. Le troisieme jour la couleur de la *bile , sa*tranfparence & sim odeur étoient les mêmes, & demeu-  
rerent en cet état jufqu’au huitieme. Lladdition d’eau  
commune faite alors en éclaircit toutes les parties. Le  
vingt-cinquieme jour une addition d’eau chaude ren-  
dit la liqueur trouble & fale , lui donna une odeur dese  
agréable, & une couleur femblable à celle de jaune  
d’œuf.

9°. Dix-huit jours après le mélange de fel ammoniac,  
elle prit une belle couleur généralement transparente ,  
& semblable à celle du rubis. L odeur du sel ammoniac  
*se* trouVa plus sorte que celle de la *bile.* Le gout en étoit  
d’une amertume agréable, semblable à celle que pro-  
duiEent l’eau de canelle, & l’esprit de corne de cerf. Le  
Lllij

Jso3 B I L

'troisieme jour tout étoit dans le même état, excepté  
"que la couleur étoit un peu plus obscure. Les choses de-'  
meurerent les mêmes jusqu’au dixieme jour , que l’ad-  
dition d’eau commune donna au mélange une belle  
couleur transparente semblable à celle d’un vin blanc  
pur ; mais le tout devint, en conséquence de l’addition  
d’eau, trouble, sale, & d’une odeur desagréable.

10°. L’addition dlesprit de nitre donna Eus le champ à la  
*bile* uhe couleur semblable à celle des jaunes d’œufs ,  
& produisit une fermentation légere. Le fccond jour la  
couleur étoit extremement verte , plus même que dans  
le mélange de l’efprit de vitriol. L’odeur étoit acide,  
& defagféable, & il fe forma au fond du vaisseau une  
masse blanche & épaisse. La partie supérieure de la li-  
queur étoit verte & tant soit peu tranfparente & limpi-  
de , mais sim gout étoit acide & amer. Le troisieme  
jour elle étoit la même à tous égards : mais l’addition  
d’eau commune affaiblit un peu la couleur. Le douzie-  
me jour il parut au fond une grande quantité de sédi-  
ment, & la liqueur étoit tranfparente , mais d’un grand  
verd qui demeura toujours le même.

Ιι°. L’addition d’esprit de vitriol changea sa couleur na-  
turelle brunâtre en couleur de jaune d’œufs , & il fe fit  
une petite ébullition. Le fiecond jour toutes les parties  
de la liqueur parurent troubles & parfiemées de filamens  
grossiers quiflottoient confusément entre elles. Sa cou-  
leur étoit verdâtre par tout, tirant un peu fur le bleu  
d’azur. Son odeur étoit celle du poiffon fàlé , & scm  
gout entierement acide. Le troisieme jour elle parut  
dans le même état à tous égards. Son odeur acide affec-  
toit fortement l’odorat,

12°. L’eau forte versée fur la *bile*, produisit silr le champ  
des bulles qui devinrent incontinent vertes. Une espe-  
ce d’écume azurée flotoit à la surface de la liqueur.  
Vingt-quatre heures après, scm odeur étoit extreme-  
ment pénétrante & acide, & la liqueur extremement  
trouble. J’observai au fond du vaiffeau un sédiment  
grossier farineux. La liqueur étoit tant foit peu tranf-  
parente au milieu. Sa furface étoit couverte d’un muci-  
lage grossier d’un blanc cendré, & les bords du vaisseau  
étoient couverts d’écume & de bulles. Le troisieme jour  
les apparences étoient les mêmes,excepté que l’odeur  
ressembloit à celle du lait aigre & corrompu. Le dou-  
zieme jour tout étoit dans le même état.

13°. L’addition de vinaigre changea sur le champ la cou-  
leur de la *bile* en celle de jaune d’œuf, & l’épaissit en-  
tierement. Le fecond jour, il parut au fond du vaisseau  
un sédiment grossier farineux ; la liqueur furnageant  
étoit verdâtre & trouble ; fon odeur urineuse & putri-  
de comme celle du poisson fàlé , & S011 amertume un  
peuaffoiblie. Tout étoit dans cet état au troisieme jour,  
& y persistoit au douzleme.

140. L’eau commune ajoutée à la *bile,* change fur le  
champ *sa* couleur brunâtre & jaune : mais le tout est  
moins transparent qu’auparavant; l’odeur est la même,  
sinon plus forte. Este est encore la même vingt-quatre  
heures après : mais la couleur est un peu plus verdâ-  
tre. Cette couleur verdâtre n’est point altérée par une  
addition d’tm peu d’eau fraîche , mais fon amertume  
s’àffoiblit. Le troisieme jour la liqueur étoit trouble,  
& fa furface couverte d’une pellicule femblable à celle  
qui fe forme ordinairement fur les liqueurs corrom-  
pues. Elle étoit extremement fétide.

15°. La même *bile* mêlée avec du vin modérément doux,  
devient trouble fur le champ, & fe teint d’un jaune  
fale. Son acrimonie qui agissait auparavant si puissam-  
ment fur l'odorat ,s’affoiblit considérablement. Vingt-  
quatre heures après, fon odeur defagréableest entiere-  
ment dissipée. 11 paroît au fond une fubstance fembla-  
ble à de la farine blanche. La liqueur furnageante est

B I L 904

jaune, tranfparente & extremement amere. Le troisie-  
me jour tout étoit dans le même état, & fans aucune  
odeur fétide. Le douzieme, toutes les parties de la li-  
queur étoient troubles & fétides. BagLIVI.

Cinq livres de fiel de cochon fraîchement tiré de l’ani-  
mal, donnerent dans la distilation environ foixante  
onze onces de différentes liqueurs fulphureufes , &  
cinq onces & demie d’huile. Là-dessous il y avoir envi-  
ron une once & demie d’une matiere épaisse & com-  
pacte , femblable au bitume ou à la colophone, & deux  
dragrnes de fel fixe. Ces liqueurs ne firent aucun sédi-  
ment, ne devinrent point fétides , ’& ne fouflrirent  
aucune altération. Mifes enfemble en digestion fur un  
feu modéré pendant trente-un jours, elles perdirent  
quatre onces de leur poids. Les quatre livres & onze  
onces restantes dépoferent au fond du vaisseau quatre à  
cinq onces d’un sédiment épais. La liqueur posée fur ce  
sédiment étoit transparente & d’un verd foncé. Dcka-  
MEL . *Hist. Ac. R. S.*

La *bile* humaine mife en distilation fur un feu modéré,  
rend d’abord du phlegme , & il reste au fond du vaise  
feau une résine épaisse & prompte à s’enflammer. En  
augmentant le feu , on obtient une quantité modérée  
de fel acre volatil, qui laisse après lui dans la partie in-  
férieure du vaisseau une grande quantité de fel fixe,  
acre &lixiviel, fous la forme d’une masse noire, d’un  
gout très-acre, & d’une odeur très-pénétrante. La *File*humaine mêlée avec les acides, mais spécialement avec  
ceux qu’on tire du regne minéral, produit une légere  
effervefcence , & change très-sensiblement de couleur.  
L’addition dlesprit ou de vitriol, ou de soufre, la met  
aussi dans unefoible ébullition, & lui ôte par degré fa  
couleur verte. Il se forme en même-tems un sédiment  
acre au fond du vaisseau, & elle perd quelque chofe de  
fon amertume. Au contraire,les fubstances volatiles al-  
calines non-seulement la rendent plus transparente &  
plus claire, mais augmentent encore sa couleur jau-  
nâtre. BagLIvI.

Il paroît par toutes les expériences que nous venons de  
rapporter, que la susse est une humeur composée d’hui-  
le, de Eel & d’eau. C’est pourquoi, on peut la considé-  
rer comme un savon liquide animal, d’autant plus  
qu’elle est abstergeante & résolutive. La pratique de  
quelques ouvriers prouve suffisamment qu’elle a ces  
qualités. Car les teinturiers se servent de savon ou d’u-  
rine putride qui a pris une nature alcaline, ou de la  
lessive de quelque alcali fixe,pour enlever la graisse  
qui s’attache à la laine, ou pour prévenir l’adhésion de  
la couleur, c’est-à-dire , pour empêcher que les cou-  
leurs ne prennent. Mais ils pourroient employer à la  
même fin & avec le même sisccès le fiel de bœuf Les  
Peintres fie ferVent aussi de la *bile* des animaux pour  
mélanger & délayer leurs couleurs. On en reconnoît  
aussi l’efficacité & les ufagesdans la Medecine,lorsqu’il  
est question d’employer les remedes savoneux , ou  
lorsique le but est dedéterger, de stimuler les vaisseaux  
relâchés, de résoudre une substanceténace, ou d’atté-  
nuer une substance Visquetsse. D’ailleurs , comme la  
*bile* porte avec elle un fel, qui pour n’être point alcali,  
cependant y incline, & en approche comme les autres  
Eels animaux, ce doit être un remede efficace dans mu-  
tes les maladies où il sera question de s’opposer à un  
acide , ou de le corriger. Ainsi elle fera salutaire dans  
toutes les constitutions disposées à la génération des  
acides, c’est-à-dire, à toutes les personnes qui abon-  
dent en humeurs pituiteuses & mucilaginetsses, à *cel-  
les* qui menentune vie sédentaire, ou qui ont perdu  
l’appétit. On la joint aussi aux remedes purgatifs, dans  
le dessein de faire glisser , de stimuler & de résoudre.  
La maniere de s’en fervir, c’est de la faire un peusé-  
cher, & d’en compofer de petites pilules. La dose  
pour les adultes, est de trois ou quatre grains : mais  
un grain fuffit pour les enfans. C’est à *sa* qualité réso-  
lutive & savoneufe qu’il faut attribuer l'effet falutaire  
que produisent dans la cure de l’épilepsie quelques

905 B I L

gouttes de *bile* extraites d’un chien vivant, & mêlées  
avec Peau épileptique de Langius. Voyez *Act.Haffe  
Vol. III. Observ.* 20. Toutes ces choses nous mettent  
en état de rendre raison de ce que Boerhaave recom-  
mande Pufage de la *bile,* non-seulement contre les  
viscosités spontanées en général , mais particuliere-  
ment contre ces *coagulum* formés dans les premieres  
voies des enfans.

C’est par la même raifon qu’il recommande le fie! des  
quadrupedes & des poissons, furtout du brochet &de  
l’anguille.

Voici la maniere dont il veut qu’on s’en serve.

Prenez *de fiels de bœuf &* n *de chaque s quatre*

*de brochet » J onces.*

Faites-les évaporer doucement fur un feu modéré, juf-  
qu’à ce qu’ils aient la consistance du miel.

Ajoutez *une quantitésuffisante de poudre de racine fraîche  
d’arum.*

Faites-en des pilules qui pefent chacune trois grains , &  
couvrez-les de feuilles d’or.

Le malade en prendra une le matin, une à midi, & une le  
foir, une heure avant fon repas.

Il faut ranger dans la même classe la Pierre que les Ef-  
pagnols appellent *Pedra delporco.* Il faut en boire l’in-  
fusion dans de Peau distilée de chardon-béni. La dofe  
est de deux ou trois onces. A Peau distilée de chardon-  
béni , on peut fubstituer le vin du rhin.

Mettez encore dans la même classe le remede d’Helmont  
préparé avec le foie & le fiel de l’anguille réduits en  
poudre fur un feu modéré. La dofe est d’une dragme  
dans trois onces de vin du Rhin pour véhicule. **BoER-  
HAAVE ,** *Matera Medica*

On trouve dans le même Ouvrage, page 228, un clystere  
pour les enfans malades d’une coagulation cafeufe  
du lait dont on les a nourris.

Prenez *du fiel de boeufs une demi-dragme,  
miel mercuriel, une demi once,  
eau distilée de mente, une once et demie ,*

Faites un clystere.

On peut eneore employer la *bile* pour déterger les ulce-  
res fordides & glutineux , de même que dans les mala-  
dies des yeux, où le même effet est indiqué. Aussi li-  
fons-nous dans Pline, *Lib. XXVIII. cap.* 1 que le fiel  
humain guérit les cataractes. Voyez *Dios.com Lib. II.  
cap.* 17.

Et Muller nous apprend que le fiel de poisson , mais sur-  
tout celui de la îamproye de mer & du brochet, Peau  
distiléede ce fiel & fon essence, font de bons remedes  
dans le *pannus oculi,* ou dans cette maladie des yeux  
qui a pour caufe une inflammation dans les petits vaise  
feaux de la conjonctive ; ( Voyez *Pannus* ) & que le  
fecret de Burrhus pour cette maladie n’étoit que le fiel  
humain distilé par une petite cucurbite de verre, au  
moyen d’un alembic de cuivre ou d’airain.

II fautconclurre de tout ce que nous avons dit, que le fiel  
des animaux doit être mis au nombre des remedes dé-  
tergeans, anti-acides & résolutifs. Il ne s’enfuit pas  
moins évidemment que la vertu stimulante & ànti-aci-  
de de ces pierres , qu’on trouve dans la vésicule du fiel  
des animaux, provient de la Aise; ce qui semble être  
prouvé d’une maniere particuliere par la pierre appcl-  
lée *Pedra delPorco.* Comme la *bile se* putréfie promp-  
tement, & conséquemment deVÎent acre, il est éVident  
que pour Pssa-ge il vaut mieux la prendre récente que

B I L 906

Vieille. Il s’enfult encore très-clairement de ce qui pré-  
cede , que la *bile* ordonnée intérieurement aux peison-  
nes d’un tempérament chaud & sujettes à la colere,  
doit faire plus de mal que de bien. La *bile* des animaux  
prife inconsidérément, ou en trop grande dose, passe  
pour exercer fur les parties une qualité acrimonieuse,  
préjudiciable à la simté. C’est par cette raison quç l’on  
met toutes les especes de fiel au nombre des poifions,  
parce qu’ils excitent tous des vomissemens bilieux &  
des iyncopes. Voyez *Forest. Obs. Med. Liv. XXX.  
Obs.* 7. *SchoI.* Mais je laisse à juger au Lecteur si ce n’est  
point jetter de l’absurdité siur la notion que nous avons  
des poisons, que d’en augmenter le nombre , en re-  
gardant comme tel tout ce qui , pris inconsidérément,  
produit un effet fatal. Quant aux autres propriétés du  
fiel.il paroît que Pline ne les a point ignorées. « Entré  
« toutes les fubstances, dit-il, *Lib.XVIII. cap. 9. le*« fiel est une de celles dont les effets soient les plus  
a importans & les plus salutaires ; car il a la vertu d’é-  
« chauffer, de stimuler, d’inciser, d’attirer & de résou-  
«dre. Le fiel des plus petits animaux passe pour être  
« d’une nature plus subtile que celui des grands, & con-  
« séquemment il seroit meilleur dans les maladies des  
« yeux. Il est vraiffemblable qu’il y a quelque différen-  
« ce entre *lus biles* des différens animaux ; car premie-  
« rement la *bile* des poiffons est plus acre que celle des  
« animaux terrestres. Secondement, entre les animaux  
a tant terrestres qu’aquatiques , ceux qui sont les plus  
« petits , qui font le plus d’exercice , & qui *se* repaissent  
« des autres animaux, ont la *bile* plus acre & d’une au-  
α tre nature que celle des plus gros. Entre les poissons,  
« on donne la préférence à celles de PanguiIle & du  
« brochet ; & entre les animaux terrestres, à celles de  
« l’épervier & du serpent. » Dioscoride a obfervé, *Liv.  
II. cap.* 17. que la *bile* de quelques animaü ; l’emporte  
en acrimonie fur celle de quelques autres. Mais Paul  
Eginete s’est expliqué siir cette matiere d’une maniere  
si claire & si précise , que ce qu’il a dit mérite toute no-  
tre attention. V oyez *plus haut le passeage tiré de cet Au-  
teur.*

Quant à la maniere de conferver la *bile* pour les usagés  
médicinaux, on donne les préceptes silivans.

Il faut prendre des animaux d’un âge moyen, qui usaient  
fouffert ni la faim, ni la soif, qui n’aient fait aucun  
exercice trop violent, & qui n’aient point été habituel-  
lement irrités. Après avoir lié les vaisseaux qui don-  
nent l’entrée & la fortie à la *Fil ’,* il faut l’aller cher-  
cher immédiatement dans le foie, & la jetter enfuite  
dans Peau bouillante, où l’on la laissera pendant quel-  
que tems; enfuite on l’en retirera pour la fa ire sécher,  
& on la tiendra renfermée pour l’usage. Pour la sale  
re sécher , on la pend quelquefois dans la cheminée  
fans l’avoir jettée dans Peau bouillante. On s’en sert  
aussi lorsqu’elle est toute récente & nouvellement tirée  
des animaux, spécialement des coqs, des perdrix, des  
poissons , & de tous ceux qu’on peut avoir aisément &  
à bon marché. Les Chinois emploient le fiel des ani-  
maux à Fustige le plus détestable qu’il soit possible d i-  
maginer: ils le mettent secretement avec d’autres in-  
grédiens pour prolonger la cure des plaies , &augmen-  
ter leur émolument avec lemal du patient. Pline a ob-  
Pervé il y a long-tems, *Lib. XI. cap. yy.* que le fiel de  
bœuf teignoit de couleur d’or les fubstances siIr les-  
quelles il étoit appliqué.

On trouve dans Lemery , *Pharmacop. Univers,* une autre  
préparation médicinale dti fiel de bœuf.

Le fiel de bœuf contient du sel volatil qui le rend détersif  
& propre à nettoyer la peau : mais comme il est fort vise  
queux & qu’il fe corromproit facilement étant gardé ,  
on lui donne quelque préparation, comme on va voir.

Prenez *de sucre candi » une once s*

907 fl I L

*de l’alum de roche, demi-onces*

*de borax, -y de chaque trois drage*

*defel de verre,* J *mes s*

Mettez toutes ces drogues pulvérisées dans une bouteille  
deverre.

Versiez dessus une pinte de fiel de bœuf distilé.

Bouchez enfuite très-exactement la bouteille & l’expofez  
pendant quinze jours aux rayons du foleil ,la remuant  
souvent pendant ce tems-là.

Ensuite filtrez-la & la gardez pour l’usage.

Ce cofmetique rend la peau douce & délicate ; il passe  
pour un remede excellent pour dissiper les taches de  
rousseur & de hâle. On s’en lave le *visage* le foir avant  
que de *se* coucher, & le matin avant que de fortir ; on  
enlevé ce cofmétique avee Peau de lis. Si l’on a quel-  
que voyage à faire & que l’on craigne pour le teint les  
ardeurs du foleil, on en préviendra les effets en ufant  
avant que de fe mettre en route, de la préparation que  
nous venons d’indiquer, & en la lassant fur le vssage  
pendant tout le jour.

On fait distiler le fiel de bœuf, afin qu’il se conferve  
mieux, & qu’il foitplus convenable à être employé sur  
1e vssage des Dames. On y ajoute ordinairement du  
camphre, mais il n’y Eert gueres ; car il ne s’en dissout  
rien dans les liqueurs aquetsses, & il donne une odeur  
desagréable. J’en ai retranché l’alun de plume & le siI-  
blimé corrosif que quelques-uns y font entrer , parce  
que ce sont des ingrédiens dangereux.

Les fels qui entrent dans la préparation du fiel de bœuf,  
fervent à le rendre plus pénétrant & plus détersif, afin  
qu’il efface mieux les taches du visage.

Il ne faut pas que la bouteille foit tout-à-fait pleine afin  
qu’on puisse commodément remuer la liqueur de tems  
en tems.

Il y a une maniere d’obtenir de la *bile* un cosinétique plus  
commode que la précédente.

C’est de prendre de la *bile* épaissie , de la dissoudre dans  
de l’esprit de vin tartarisé, & de la précipiter avec  
Peau de frai de grenouilles.

Cette préparation est tirée des notes d’Hoffinan fur Po-  
terius.

B I N

BINARIUS , *binaire.* Le mot latin *binarius* ne signifiait  
chez les anciens Romains que le nombre deux; mais  
le? Alchymistes y ont attaché des notions qu’il n’est  
prefque pas possible de rendre dans une autre langue  
que la leur. Je vais donc me fervir de leurs propres ter-  
mes , pour exposier leurs sentimens.

Le *binarius* est, felon eux, ou naturel ou contre nature. Le  
*binarius* naturel est celui que Dieu a produit en consé-  
quence de la division qu’il a établi entre les objets fu-  
périeurs & les inférieurs , &qui enveloppé , pour ainsi  
dire, & renfermé dans la limite de l’unité, constitue le  
*ternarius,* lorfqu’il est siur le point de revenir à l’unité.  
Le *binarius* contre-nature est tout ce qui étant ennemi  
déclaré non-seulement de la nature, mais spécialement  
de Dieu même , tenta jadis de détruire tous les objets  
créés, c’est ce fatal *binarius* qui est , felon eux, source  
de toutes les maladies & de la mort, parce qu’il n’est  
renfermé dans aucune limite, & qu’il est au contraire le  
divorce primordial qui met tout en œuvre pour rom-  
pre les liens de paix & de concorde , non-feulement  
entre les êtres surnaturels , mais encore entre les créa-  
tures naturelles du Dieu tout-puissant qui a formé tou-  
tes choses. *Théat. Chymiq.vol.* 1.

Je préfumerois que ces Philosophes entendoient par ce

B I N 509

galimathlas , ce que les Perses entendent par leur *Or-  
mozd* & leur *Arimamus.*

BINSICA, terme Rabinique qui signifiesselon Van-Hel-  
mont, maladie de l’esprit, ou plutôt de l’imagination»  
ou pour m’exprimer de la maniere mystérieuse de cet  
Auteur ; c’est une atrophie de l’organe de la fantaisie,  
telle que celle , dit-il, qui est causée par la piquure de  
la tarentule, ou par la morfure d’un chien enragé, dont  
la fuite fatale est la mort binsique , *mors binsica*

BINTAMBARU *Zeylanensibus ,* ou *convolvulus ma-  
ritamus Zeylanicits folio crasse cordiformi. Pes caprae*( à *folii similitudine) Lusitanis.* Herman. Catal. Hort.  
Leyd.

Il croit dans le Malabar , dans l’Ifle de Ceylan , & dans  
d’autres contrées des Ifles Orientales. M. Herman pen-  
fe que ce *convolvulus* abonde ainsi que les autres du mê-  
me genre, en fel purgatif ; ce qu’il infere de l’acrimo-  
nie de fon fuc laiteux, qui picote la langue & le gosier,  
& de quelques autres expériences réitérées, telles que  
la sclivante. C’est qu’une dragme de résine de sa racine  
donnée dans un jaune d’œuf, ou dans quelque autre  
émulsion appropriée, évacue doucement l’eau dans les  
hydropisies ; effet que l’extrait de sa racine préparé  
avec l’esprit de vin produit aussi. D’oû il croit que l’o-  
pinion que les Portugais & quelques Indiens ont con-  
que de fes vertus diaphoniques ( & qui n’est peut-être  
fondée que fur la ressemblance extérieure avec la falfe-  
pareille) est un préjugé. Quoique sa racine foit dans la  
liste des cathartiques ; fes feuilles font la nourriture or-  
dinaire des lapins , des daims, & des boucs tant privés  
quefauvages. RAŸ,77iflo *Plant.*

Β I O

BIOLYCHNIUM , βιολύχνιον, de βίος, *vie, 8c* de λυχ.\*  
νίον, *lampe ; la lampe de la vie.* Façon de parler usitée  
dans les Medecins Grecs du dernier âge ; elle est fyno-  
nymeà chaleur naturelle & à flamme vitale. On entend  
encore par ce mot un secret préparé avec du sang hu-  
main, dont Beguinus sait mention. CasTELLI.

BIOS , βίος, βιοτα'ς, βιοτα', en général la vie , otl la durée  
de nos jours. Quelquefois on entend par ces mots la  
vie , ou les élémens nécessaires pour la conferver. Cas-  
**TELLI.**

B1OTE , βιοτα', *vie* ; signifie aussi le fejour des alimens  
dans le corps , felon Galien , *Aphoris.* 20. *Lib. VI.*On lit *Epid. Sect. fa* τὰ ἀοςενέστερα σιτία όλιγοχρόνιαν  
*βίοΊην* ἔχει, « les alimens foibles abregent la vie ; ou  
« ceux qui ufent d’alimens foibles ne vivent pas long-  
« tems ; ou felon le premier fens, les alimens foibles  
a ne séjournent pas long-tems dans le corps.

BIOTHANATI, βιοθάναται, deβίος, *vie, 8c* de θάνατικ,  
*mort.* On donne cette épithete à ceux qui meurent de  
mort violente.

B I Ρ

BIPINELLA*,plante ,* ou Ριμρινεεελ. Voyez *P impi-  
nella.*

BIPUL*N,espece de vers,selon* l’interprétation de Gaza,dont  
Aristote fait mention dans fon Histoire des Animaux.  
**CASTELLI.**

Β I R

BIRA ou CEREVISIA. Voyez *Cerevisut.*

B I R S E N, mot Arabe ou Persan, qui signifie une m-  
flammation ou un abfcès à la poitrine; car *bir-*signifie  
poitrine, félon Avicenne & d’autres Auteurs. Cas-  
**TELLI.**

BIS

BISCOCTUS, δίεφθος , διπυρίτης , *cuit deux sois; remis  
sur le feu.* Cela se dit du pain qui est plus sait & plus  
cuit qu’à l’ordinaire, *biscuit.*

*sa O est* BIS

BISEMATUM , plomb le plus pâle, le plus léger & le  
plus grossier.

BISERMAS, espece *déhorminum.* Voyez *Hormirntm.*

BISL1NGUA, *Laurier Alexandrin. Hepoglossetm, Uvu-  
laria,Offic. Hippogloscfumsive distingua* , Parla Theat.  
702. *Hippoglosseurn mas etfœmina ,* Ger. 761. Emac.  
908. *Bonifariasive biflingua ,* J. B. I. 575. *Hippoglose  
sotm Biflingua, Bonisacia,* Chab. 45. *Laurus Alexan-  
drina, fructu pediculo insidente s* C. B. Pin. 305. *Rusas  
angustifolius,fructu folio Innaseente ,* Tourn. lnst. 79.  
Elem. Bot. 70. Boerh. Ind. A. 2. 63.

On cultive cette plante dans les Jardins des Botanistes &  
on la met au nombre des vulnéraires. DaLE , *Pharma-  
colog.*

BISMALVA ou ALTHÆA. Voyez *Althaea.*BISMUTHUM

*Bismuthum* , Ossic. Charlt. Foss. 49. Aldrov. Muf Metal.  
161. *Bismutum Plumbum cinereum ,* Worm. 125.  
*Marcasuasive bis.mutum,schrOd. 456. Marcasita ar-  
gentea ,* Cæsalp. *Galena inanis , Germants Blende ,*Woodw. Att. Tom. 1.182. *Bismuthum ,* Idem. Tom.  
II. Part. 1. p. 28.

Le *bismuth* est une espece d’étain. C’est une matiere mé-  
tallique blanche, cassante, disposée en petites facettes,  
luifante comme du verre , ce qui la fait nommer  
*étain déglace.* Il paroît être composé d’un fel minéral,  
d’im foufre grossier, de mercure, d’un peu d’arfenic , &  
de beaucoup de terre. M. Poli ayant pilé séparément  
une partie de *bismuth* , & deux de fublimé corrosif, &  
les ayant mêlées enfemble dans une cornue à laquelle il  
aVoit adapté un récipient, en tira par la distilation une  
efpece de gomme ou heure qui s’étoit attachée en par-  
tie au col de la cornue, & en partie étoit tombée dans  
le récipient. Il distila ce heure une feconde fois, & ou-  
tre un nouVeau heure qui Vint comme le premier ; il  
resta au fond de la cornue une poudre très-fine, de cou-  
leur de perle orientale , douce au toucher & gluante.  
Une troisieme opération lui donna une poudre encore  
plus fine & plus belle ; enfin il réitéra l’opération juse  
qu’à ce que le heure fût entierement changé partie en  
mercure coulant, partie en poudre de couleur de perle.  
Cette poudre pourra fervir , foit à imiter les perles fi-  
nes, Eoit à les représenter en peinture, foit à donner  
cette agréable couleur à tels ouvrages qu’on voudra.  
*Hist. Acad. Roy. An.* 1713.

Le *bismuth ,* ou *l’étain de glaces Bismuthum,* Ossic. *Plum- ’  
bum cinereum , Agricol. Marcasita argentea, quorum-  
dam ,* est unefiubstancemétallique qui ste fond au feu,  
qui n’est pas ductile, qui est pefante, fragile , différen-  
te du plomb par fa couleur & Ea dureté , brillante ,  
quelquefois de la couleur de l’argent, quelquefois de  
pourpre clair , qui ressemble au régule d’antimoine ,  
mais qui est composée de lames plus larges.

Sa mine est femblable à celle du plomb , & elle noir-  
cit les mains de même.

Les OuVriers ont coutume de la torréfier , & de la fondre  
en régule. On en trouVe souvent dans les veines d’ar-  
gent , & dans l’endroit où on la trouve , elle marque  
souvent qu’il y a de l’argent ; c’est pourquoi les mi-  
neurs l’appellent le *toit de l’argent.* On ne trouve des  
mines de *bismuth ,* que dans la Mifnie & la Boheme.

Quelques-uns distent qu’en fondant le cobolt d’une cer-  
taine maniere, on en retire un régule qu’ils assurent  
être du *bifmuthi)* mais on n’est pas certain de cette ori-  
gine.

Il paroît que les Grecs & les Arabes ne connoissoient pas  
*le bismuth* ; car la marcassite des Arabes est une Pyrite.

On en Tait rarement usage en Medecine. Cependant quel-  
ques-uns en préparent des fleurs , qu’ils assurent être  
diaphorétiques : mais beaucoup de personnes redoutent  
llufage intérieur de ce minéral, à cause de quelques  
parties arsenicales qu’il contient. On en prépare un

BIS 910

magistere en le dissolvant avec l’esprit de nitre, & en  
le précipitant enfuite dans l’eau où l’on a fondu du fel  
commun. Cette poudre étant édulcorée est très blanche,  
& c’est un excellent fard que les femmes recherchent  
beaucoup pour fe blanchir la peau. Les Perruquiers  
s’en servent aussi très-fouvent pour donner la couleur  
de cendre aux cheveux.

Les Potiers d’étain mêlent du *bismuth* avec Pétain, pour  
lui donner plus d’éclat & de dureté , & afin qu’il coule  
mieux lorfqu’il est fondu. GboffRoY.

**PROCEDE’S SUR LE BISMUTH.**

*Flores Bifmuthi ,* Fleurs de Bilmuth.

*Réduisez* le *bismuth* en une poudre très-fine. Sur quatre  
oncés, mettez une demi-livre de nitre réduit aussi  
en une poudre très-menue.

*Mettez* de ces poudres mélangées , une demi-cuillerée à  
chaque fois dans un pot de terre , percé par le *co-  
té* , auquel on aura ajusté des aludels. Lorfque le  
vase sera rouge & l’opération parfaite, ôtez les  
aludels & ramassez les fleurs avec une plume.

Ces fleurs font très-blanches ; c’est un excellent fard, *G.*on les mêle avec de la pomade ou de Peau rose.

J’estime pourtant qu’il faut être très-circonfpect dans  
llufage qu’on en fera, car les parties falines & arfeni-  
cales dont elles font chargées peuvent nuite de plu-  
sieurs manieres. Si par une folution fréquente dans de  
l’eau chaude , on vient à bout de les débarrasser du ni-  
tre & des fels arsenicaux qu’on y trouvera, elles seront  
alors un excellent cosinétique ; on pourra même en  
faire usage intérieurement, car il y a des Auteurs qui  
les regardent après cette correction , comme un dia-  
phorétique falutaire. Cependant comme la matiere  
médicale fournit un grand nombre d’ingrédiens capa-  
bles de produire les effets qu’on peut attendre des fleurs  
de *bismuth,* il n’est pas nécessaire de travailler ce poi-  
ssonpour en faire un remede. Il faut le laisser tel qu’il  
est, & recourir à d’autres chofes. Sa dofe est depuis dix  
grains jusqu’à deux fcrupules ou une dragme. *Phar-  
macopée de* QUINCY, *d’après la Chymie de IIVils.on.*

La méthode dont Lemery fait les fleurs de *bismuth* est un  
peu différente.

Cette opération n’est autre chofe qu’une portion d’étain  
de glace élevée en forme de farine par des fels volatils.

*Calcinez le bismuth* comme on calcine le plomb, puis  
Payant mêlé avec une fois autant de fel ammo-  
niac , procédez à fa sublimation comme à celle de  
l’étain : vous aurez des fleurs que vous pourrez  
dissoudre dans de Peau, & les faire précipiter avec  
de llesprit de Pel ammoniac ou avec de l’huile de  
tartre.

Ce magistere ou précipité a les mêmes usages que celui  
dont nous allons parler.

*Magistere de Bismuth.*

Le magistere de *bismuth* est de Pétain de glace distbus &  
précipité en une poudre très-blanche.

*Disselvez* dans un matras , une once de *bismuth* en poudre  
. grossiere, avec trois onces d’esprit de nitre; ver-  
fez la dissolution dans une terrine bien nette , &  
jetiez dessus, cinq ou six livres d’eau de fontaine  
en laquelle vous aurez fait fondre auparavant de-  
mi-once de fel marin, vous verrez qu’il fe préci-  
pitera au fond une poudre blanche. Verfez l’eau  
par inclination, & lavez plusieurs fois ce magiste-  
re, puis le faites sécher à l’ombre : vous en aurez  
une once& une dragme; c’est un colmétiqueap-  
pelle *blanc d’Espagne,* qui blanchit le vifage. On

pu BIS

s’en sert mêlé dans une pommade ou délayé dans  
de l’eau de lis. Les Perruquiers s’en servent aussi  
pour embellir leurs cheveux.

**OBSERVATIONS.**

**On** doit se servir d’un matras assez grand pour dissoudre  
*le bismuth* , afin de donner suffisamment de l’espace à  
une effervescence furieuse qui *se* fait aussi-tôt qu’on a  
jcttéPefprit de nitre fur ce minéral; il faut éviter au-  
. tant qu’on peut, d’en recevoir les vapeurs par le nez  
ou par la bouche, parce qu’elles font préjudiciables à  
la poitrine.

Cette prompte & violente effervescence procede de ce  
que les pores du *bismuth* étant assez grands, l’acide les  
pénetre aussi-tôt qu’il est dessus, & il écarte avec vio-  
lence ce qui s’oppose à sim mouvement ; il arrive  
aussi que le matras s’échauffe tellement , qu’on ne  
peut souffrir la main dessus, parce que les pointes du  
dissolvant *se* frottent avec beaucoup de force contre le  
corps folide dtl *bismuth ,* d’où résulte une chaleur ap-  
prochante de celle qu’on remarque quand on a frotté  
long-tems deux corps folides l’un contre l'autre. Ajou-  
tez à cela qu’une bonne quantité de parties de feu con-  
tenues dans l’esprit de nitre, peuvent beaucoup con-  
tribuer à cette chaleur.

Si la diffoIution est trouble à cause de quelque impureté  
qui se fera trouvée dans le *bismuth,* il faut y mêler en-  
viron deux fois autant d’eau & la filtrer : car si on la  
filtroit fans eau , elle *se* coaguleroit en forme de fel  
dans le filtre & elle ne pafferoit point. Cette coagula-  
tion procede des efprits acides du nitre qui *se* sont em-  
barraffés dans les particules du *bismuth* , & qui trou-  
vant trop peu de liqueur pour nager & *se* disperser , se  
ramaffent en forme de crystaux quand la diffolution fe  
refroidit.

L’impureté qui furnage ordinairement la diffolution du  
*bismuth,* est une matiere graffe ou bitumineufe qui ne  
fe dissout point dans Pefprit de nitre.

On peut faire ce magistere en jettant beaucoup d’eau de  
fontaine fans fel.fur la diffolution : mais il fe fait plus  
vite lorfqu’on yen met, & la précipitation en est plus  
exacte , parce que le fel ébranle & rompt quelques aci-  
des que Peau seule n’avoit pas eu la force d’àffoiblir  
en les délayant. Il y a aussi une difficulté; c’est de fa-  
voir pourquoi l’eau commune feule fait précipiter le  
*bismuths* le plomb, l’antimoine que l’acide avoir dise  
fout ; & qu’elle ne peut faire précipiter l’or ni l’ar-  
gent, ni le mercure, qu’elle ne foit aidée de quelque  
fel ou d’un autre corps. Je crois que c’est parce que les  
premiers ayant les pores grands , les acides n’y font  
point si sort attachés que Peau ne soit capable de les  
en faire fortir : mais For, l’argent, le mercure, qui  
ont des pores sort étroits en comparaison, retiennent  
l’acide si fort attaché, qu’il ne peut s’en séparer par  
l’ébranlement trop foible de l’eau feule, il faut quel-  
que corps qui lui donne de plus rudés fecouffcs.

L’augmentation qui arrive au *bismuth* quand il est en ma-  
gistere, vient de quelque partie de l’esprit de nitre qui  
y est resté nonobstant la précipitation & la lotion. Si  
l’on veut le conferver dans fa grande blancheur, il faut  
non-feulement que l’eau qui a servi à le laver ait été  
bien claire & bien nette, mais après qu’il a été bien sé-  
ché à l’ombre, le garder dans une bouteille de verre  
bien bouchée, car l’air le brunit.

On mêle d’ordinaire une dragme de ce magistere dans  
quatre onces d’eau de lis ou de feves, ou dans une on-  
ce de pommade; il est bon pour la gratelle, parce qu’il  
mange les acides ou les sels qui fomentent cette ma-  
ladie : mais il est rare qu’on emploie ce magistere à  
d’autres usages qu’en cosmétique ; c’est le fard le plus  
ordinaire des femmes qui veulent se blanchir la peau ,  
parce qu’il s’étend & s’attache mieux que les autres  
blancs : mais comme la marcassite dont il est tiré est  
métallique, la chaleur fait réunir & revivifier fes par-  
ticules qui ne te^oient leur blancheur que de leur di-

BIS 912

vision, & les rend brunes, d’où vient que les persim-  
nes qui ssent beaucoup de ce blanc, ont souvent un vi-  
fage plombé & une peau rude ou moins polie qu’au-  
paravant.

Si par curiosité l’on prend de l’eau qui aura servi à la  
précipitation du magistere de *bismuth ,* qu’on la filtre  
& qu’on écrive avec cette liqueur , Ee servant d’une  
plume neuve sim du papier blanc , l'écriture ne paroî.  
tra point : mais si après l’avoir laissé sécher on la frot-  
te légerement avec un coton imbu de la décoction des  
sicories d’antimoine, elle paroitrafort noire, LEMERY,  
*Cours de Chymie. .*

**BISON.** *Bison* est une efpece de bœuf faôvage des Indes  
Sa tête est courte, son front large, fes cornes crochues,  
pointues, noires, luisiintes , *ses* yeux grands, féroces,  
affreux, enflammés, sa langue si rude qu’en léchant il  
enleve la peau & siait sortir le seing ; sim col revétu &  
orné d’une grande quantité de crins longs qui ont une  
odeur de mufc. Il habite les bois. Il est dangereux &  
cruel.

Ses cornes font estimées sudorifiques & propres pour *ré-  
silier* au venin , si on les prend en poudre. La dafe en  
est depuis demi-scrupule jtssqd'à une dragme. Sa fiente  
est fort résolutive. LEMERY , *des Drogues.*

**BISTACIUM, ou PISTACIUM,** ou **PISTACIA.**

Voyez *Pistacia.*

BISTORTA, Offic. *Bistortaserpentina,* Chab. 507s  
*Bistorta major,* Ger. 322. Emac. 399. Raii Hist. 1.  
186. Sinop. 59. *Bistorta major vulgaris,* Park. 391.  
*Bistorta major , rugosioribus foliis,* J. B. 3. 538. Dill.  
Cat. 89 *.Bistorta radice minus intortâ,O.* Β. 192. Hist.  
Oxon. 2. 5 8 5. Tourn. Inst. 511. Boerh. Ind. A. 2. 86.  
Buxb. 39. *Bistorte.*

Les racines de la grande *Bistorte ->* sont à peu près de la  
groffeur du petit doigt, brunes au dehors & rouges au  
dedans, un peu tortillées, & garnies de petites fibres  
de tous côtés. Les feuilles ressemblent tant foit peu à  
celles de la patience commune : mais leur substance est  
un peu plus ferme ; elles font d’un bleu verdâtre en  
dessus, & cendrées en deffous, un peu plus étroites  
vers le bout proche la racine ; n’ayant qd'un seul fila-  
ment étroit de chaque côté du pédicule. Ses fleurs vien-  
nent en épi comme le blé; elles font d’un rouge pâle;  
ces épis fiant composés de petites fleurs imparfaites à  
étamines, dans lesquelles croiffent des semences noi-  
res triangulaires ; elles scmt soutenues sim des tiges d’urt  
pié , ou d’un pié & demi de haut, qui ont à chaque  
articulation une feuille ou deux qui les environnent,  
& qui font plus petites vers le haut, & pointues sur le  
bout.

La *bistorte* croît dans les lieux , humides , cependant elle  
n’est pas fort commune aux environs de Londres. On  
la trouve dans les prés de Battersea, fur les bords de  
la Tamsse ; elle fleurit au mois de Mai.

Les racines de la *bistorte*, les seules parties de cette plan-  
tedont on *se serve,* sijnt dessicatives, & resserrantes,  
bonnes dans toutes les especes de flux, & d’hémorra-  
gies, scfit d’intestin, Eoit d’une autre partie. Elles S0U-  
lagent aussi dans l’écoulement involontaire des urines,  
& dans le piffement de seing. Elles fiant aussi alexiphar-  
maques, & salutaires dans les fievres pestilentielles;  
elles resistent aupoision , & l’on peut s’en servir dans  
les morsilres & piquures d’animaux vénimeux. Μιε-  
LER , *Bot. Ofsi*

La racine de *bistorte* est fort employée par nos Apothi-  
caires, elle est astringente & falutaire furtout dans les  
dyffenteries , le flux de fang, les exulcérations dyssen-  
tériques des intestins, & les vomiffemens de stang. Elle  
corrige le flux excessif des regles, & des hémorrhoL  
des,& elle arrête les vomiffemens violens. Elleétan-  
che la *sois :* c’est pourquoi Paracelfe l’appelle *A n a\*  
sacra,* voulant dire apparemment *Anasarca.* Leprin-  
cipal ufage qu’on en fait, c’est en la mêlant aVec  
d’autres

9ΐ; BIT

d’autres herbes convenables pour la cure del’hydropi-  
fie. L. Thurneisser dit, *de Aquis Min. et Metall. LJVI.  
cap. 6y.* qu’elle tue les vers dans les intestins. On s’en  
fert aussi dans les fluxions, les douleurs & les maux de  
tête , les fievres malignes , la petite vérole , la rougeo-  
le, & la peste. Elle calme l’ébullition trop violente du  
fang , & elle empêche lleffervefcence de fes parties les  
plus fpiritueuses. Elle prévient les avortemene , &  
guérit les blessures & les ruptures. Lorsqu’il y a quel-  
ques vaisseaux de rompus dans l’abdomen , on la fait  
entrer ordinairement dans les boissons vulnéraires  
qu’on ordonne. Sa racine mife en poudre , répandue  
fur les blessures récentes, arrête l’efsusion de fang & les  
guérit. La décoction de fa racine avec le vin & le vi-  
\* naigre sisspend fur le champ l’hémorrhagie la plus vio-  
lente d’une blessure qu’on en aura lavée ; il y en a qui  
prennent deux parties de fa racine réduite en poudre,  
’ & fine partie de chaux vive , qui les mêlent avec le vin,  
& le vinaigre, & qui après en avoir fait évaporer l’hu-  
midité fe fervent de la potidre qui reste au fond du  
vaisseau pour la cüre du cancer. La racine mêlée avec  
quelques eaux convenables dans les maladies de la bou-  
che, guérit le mal de dent, raffermit les dents ébran-  
lées, & arrête l’écoulement d’humeur des gencives en  
les refferrant. Il y en a qui distilent *sa* racine, fes feuil-  
les , & fes fleurs pour en avoir l’eau ; d’autres font avec  
fes racines un sirop , qu’ils appellent *Sifttpus Colubri-  
nus.* Tous ces remedes paffent pour excellens dans la  
peste, la dyffenterie, le flux, les vomissemens de siang,  
l’abondance excessive des règles, & les vomissemens.  
L’eau de cette plante nettoye, & guérit les ulceres in-  
vétérés, & les cancers, en en lavant les parties , & en  
répandant dessus un peu de la poudre de sa racine. On  
assure avec confiance qu’elle chasse tous les infectes  
d’unemaifon. BaRTkoL. ZoRN, *Botanolog.*

**B I T**

**BITHNIM ALC A,** ou **G ASTER ANAX,** ce sont deux  
mots fabriqués par Dolæus, pour signifier certain prin-  
cipe actif, résidant dans l’estomac, & dominant fur  
les différentes fonctions de chylification., distribution  
& sécrétions

**BITHYNICI TONSORIS EMPLASTRUM, Pem-**plâtre du Barbier de Bithynie pour les maux de rate ,  
& les hydropisies ; on en trouve la defcription dans  
AETIUs , *Tetrab. ÏII.Serm.* 2. *cap.* 22.

**BITHYNOS,** Βίτυνὸς, nom d’une emplâtre décrite  
par Galien, *Lib. IX. de Comp. Med. Sec. Loc. cap.*31. C’est aussi, dans le même Auteur , le nom d’un  
trochisqüe. *Lib. V. de Comp. Med. per Gen. cap.* 12.

**B I T I,** nom d’un grand arbre toujours verd qui croît  
dans le Malabar, & dans d’autres contrées des Indes  
Orientales. Le seul ssa-ge connu qu’on en tire dans la  
Medecine ; c’est l’huile qu’on prépare avec sa racine ,  
& qui guérit les alopécies. RaY. .

**BÎTRINATI,** *Vernissés.* **RULAND.**

**BITTERN.** Dans les endroits où l’on prépare le fel  
tiré de Peau de la mer, on donne le nom de *Bittern*à la liqueur qui coule du fel commun, & qu’on reçoit  
dans des vaisseaux convenables ; ou c’est la liqueur qui  
reste après la crystallssation du Eel commun. *Phnl.  
Tranfac.* Nous l’appelions *Eau Mere.* Voyez *Sal Ca~  
tharelcurn amarum.*

BITUMEN, Offic. *Bitumen vulgare Pisseassphaltum i*Mont. Exot. 12. Gæbal. 20. *Pisseassephaltos nativum ,*Schrod.4. 208. Diusitor. *Pisseassphaltum,* Worm. Mlss.  
30. Charlt. Fossi 14. *Bitumen scissile*, Aldrov. Musi  
Metall. 382. *Bitume.*

**Le***pisseasphalte* est produit à A pollonie proche Epidaure ,  
& il est entraîné du haut des Monts Cérauniens, par  
le courant d’une rivière qui le jette fur Fes bords, où  
il se met en masse, & répand une odeur semblable à  
*Iorne II.*

BIT 9 isp

celle de la poix mêlée avec le souffre. DIoseoRIDE ὴ  
*Lib. I. cap.* 100.

Le *pisseasphalte* de DioEcoride, est une espece de *bitume*roux & noir , d’une odeur forte, *bitumineuse* qui n’est  
pas désagréable, gluant & vifqueux, d’une consistan-  
ce qui tient le milieu entre le pétrole & le *bitume,* Eem-  
blable à la poix ordinaire , qui *se* fond à la chaleur, qui  
fe condenfe par le froid, & qui s’allume aisément lorse  
qu’on llapproche de la flamme. On l’appelle *Pittasu  
phalte* ou *Pisseasphalte* des mots Grecs , qui signifient  
poix & *bitume,* comme si l’on disent *poix-bitume,* ou  
poix *bitumineuse ;*parce que comme le prétend Diofco-  
ride, il a l’odeur de la poix mélangée avec le *bùume, Se*non pas, parce que c’est un mélange de *bitume 8e* de  
poix, comme quelques-uns le soutiennent.

Il découle des rochers, où il s’éleve du fond de la terre  
en plusieurs endroits. Dioscoride recommande celui  
qu’on tiroitdu territoire des Apolloniates près d’Epi-  
daure. On se sert en Italie d’une poix minérale,que l'on  
ramasse auprès d’un Village appelle Castro, à soixante  
mille de Rome. Ce bitume découle en été par les fentes  
des rochers d’une certaine montagne. Il à une consisi-  
tance de miel. Sa couleur est noire, & fon odeur très-  
pénétrante. On l’appelle ordinairement *pece di Castro.*En Auvergne il y a une fource très abondante de-ce Z>i-  
*tame.Xi* est mou comme de la poix noire,& il a une odeur  
de *bitume.* Si on le garde long-tems il fe durcit: mais  
il retient cependant un peu de graisse , & il ne fe feche  
jamais assez pour acquérir la dureté du *bitume.*

*Le pisseasphalte* nouvellement tiré de la terre est digestif,  
maturatif, & résolutif. On s’erf fert pour faire mûrir  
les Anthrax & les bubons , pour refondre les tumeurs,  
pour guérir les douleurs de la sciatique & les catarrhes,  
pour fortifier les parties luxées , après qu’on les a re-  
mifes en leur place , & pour en affermir le ressort. Ce  
*bitume* mêlé avec le limon argileux, fait un ciment  
pour joindre les pierres des murailles, qui tient lieu  
de celui qu’on prépare avec la chaux. Vitruve dit  
qu’on s’en est fervi pour cimenter les murs de Baby-  
lone. GEOFFROŸ.

*L’asphalte* dont nous avons parlé à l’article de ce'nom ;  
est une espece de *bitume* dont le Docteur Shaw parle  
de la maniere suivante, dans *ses* Voyages. Il dit àpro-  
’ pos de la Mer morte.

On m’a raconté que le *bitume* , dont ce Lac a toujours  
abondé, s’éleve à certains tems du fond engrosglo-  
bgs , qui ne font pas plutôt parvenus à la surface, &  
n’ont pas plutôt fenti l’impression de l’air extérieur ,  
qu’ils crevent avec bruit & fumée, comme la poudre  
fulminante des Chymistes & qu’ils font dispersés de  
tous côtés en mille pieces. C’est ainsi que cela fe passe  
seulement aux environs du rivage ; car dans les en-  
droits où les eaux font profondes, l’éruption est censée  
ne fe manifester que par ces colonnes de fumée qu’on  
apperçoit de tems en tems s’élever fur ce Lac. C’est  
peut-être à de pareilles éruptions qu’il faudroit attri-  
buer cette multitude de trous, de fosses & de fondrie-  
res , qu’on trouve aux environs de ce Lac , & que Μ.  
Maundrell a fort bien comparé à ces lieux de l’An-  
gleterre , où il y a eu jadis des fours à chaux. Le *bitu-  
me* fort vraissemblablement des eaux accompagné du  
soufre ; car on les trouve mêlés sur le rivage, ce der-  
nier est exactement le même que le soufre naturel  
commun ; le premier est friable, plus pefant que l’eau,  
& rendant, quand on le frotte, ou qu’on le met fur le  
feu, une odeur fétide. On ne lui remarque point, ainsi  
qu’à l’*Asphalte* que Diofcoride a décrit, une couleur  
de pourpre ; il est noir comme le jayet, & exactement  
de la même couleur luifante à l’extérieur.

B I V

BIVALVA , BIVALVULA, à deux valvules ou deux  
’ panneaux, façon de parler en Botanique, qu’on ap-  
Μ m m

915 B L A

pli que aux gousses des plantes , qui *se* partagent en  
deux en s’ouvrant longitudinalement. MILLER,  
*Diction.*

BIVENTER, διγαστρικὸς, à *deux ventres , digastri-  
que.* Voyez *Digastricus.*

**B I X**

BIX A OVIEDI, ou ACHIOTL. Voyez ce dernier.

**B L A**

BL ABE, βλατικ, *blesseure, offense , préjudice >* d’où vient  
βλα&ρὸς, nuisible, offensant, préjtidiciable.

BLACCIÆ, nom que Rhasies donne à la rougeole.

BLACHMAL. Johnsion dit que c’est une matiere com-  
posée de differens métaux fondus enfemble, & jettés  
dans du foufre.

BLACTARA, *Cérufe, blanc de cérus.e.*

BLÆSITAS, *Bégayem'ent. Noyez Balbuties.*BLÆSUS, qui a les jambes tortues en dehors.  
BLANCA, *Cérus.e, blanc de cérus.e.*

C’est encore le nom d’une medecine purgative, & léni-  
tive , dont on trouve la préparation dans *F Antidota-  
rium* de Nicolaus.

BLANCNON, nom qu’Oribase donne à la fougere,  
*Med. Coll. Lib. XII.*

BLANDUS, ἐὓς, ήὓς, *doux* ; épithete que les Chymistes  
& les Apothicaires donnent communément atl feu , par  
opposition *a.sortis* ou*véhémens,* violent. Ainsi, il faut,  
difent-ils, dans la préparation de la pierre Philofopha-  
le , un feu doux, *Blandus ignis.*

BLAPTISECULÀ, nom Grec & Latin , fynonyme à  
*Cyanusy* Bluet, de βλάπτα, offenfer, & de*seco*, couper,  
parce qu’il émouffe le tranchant des faucilles des mois-  
sonneurs. BLANCARD.

BLAS, terme fabriqué par Van-Helmont, pour mar-  
quer , dit-il, la force du mouvement tant altérant que  
local. Il distingue le *B las* en deux especes, le *Blas  
Meteoron, & le Blas Humanum* : le premier convient  
aux corps célestes, dont le *Blas motivum,* dit-il, n’est  
autre chofe que la force motrice, en vertu de laquelle  
ils achevent leurs révolutions , & forment différens  
afpects, felon les lieux où ils *se* trouvent, & c’est-là leur  
*blas* local. Le *blas*altérant des étoiles, consiste dans la  
production du froid & du chaud par le changement  
des vents. Le *Blas humanum* qui opere dans l’homme,  
& dans la brute , est analogue à ce *Blas meteorum, 8e*il y en a aussi de deux especes, le naturel, & le volon-  
taire. Le premier, est ce que chaque vifcere produit  
en lui - même, felon le modele de sel constellation ,  
d’où il est appelle *Blas astrale, Blas* céleste ; l’au-  
tre qui tient scm mouvement de la volonté des ani-  
maux , n’a aucune connexion avec le mouvement  
des corps supérieurs ; c’est - à - dire, avec le *Blas  
céleste.*

BLASIUS , *Blais.e,* Martyr dont Aétius prétend que le  
nom a l’efficacité de faire remonter ou defcendre tout  
ce qui est arrêté dans le gosier. Voyez l’Article *Aétius.*

BLASO ou PLASO. ( Je ne fuis pas bien certain lequel  
des deux est le vrai mot. ) C’est le nom d’un arbre In-  
dien autrement appelle. *Arborsiliquosa trifolia Indelca  
flore papilionaceo, siliqua grandipilosâ unicam intus fa-  
bam continente.* Le fruit réduit en poudre & pris inté-  
rieurement tue les vers. On prend aussi l’écorce pulvé-  
risée avec le gingembre réduit en poudre, contre la  
morsure de la vipere. RaY, *Hist. Plant.*

BL ASTEM A, Βλαστύμα, de βλαστάνω, pouseér. Ce mot  
signifie proprement bouton ou rejetton de plante. Mais  
Hippocrate s’en fert pour désigner une certaine érup-  
tion cutanée. Fœsius soupçonne que ce pourroit bien  
être un bubon ou tumeur glanduleuse : mais ce soup-  
çon ne me paroît fondé fur rien.

BLATTA BYZANTINA, Offic. *Blatta Byzantia,*Schrod. 5. 32 *5. Blatta Byzantia ,sive ungitis odoratus,* i

B L A 916

Part. Thcat. 1573. Ind. Mcd. 21. *Blatta Byzantina,  
unguis odoratus,* Mont. Exot. 6. *Operculum cochlea-  
rum marinarumsubrotundum vulgare-,*Lang.Meth.Tesi  
56. *Blatta Byzantia Arabum,* Aldrov. de Exang. 346.  
*Operculi Conchylii et Buxinsp* Rondel. de Pifcibus. 2.  
86.

Pris intérieurement, il rend le ventre libre , il amollit la  
rate & difcute les humeurs vicieufes. Pris extérieure-  
ment en fumigation, il foulage les épileptiques & les  
femmes tourmentées de passion hystérique. Ses effets  
dans les autres maladies font à peu près les mêmes que  
ceux des autres substances testacées. DaLE , *Pharma-  
colog. T après Schroder.*

Les Droguistes & les Apothicaires attribuent communé-  
ment le nom & les propriétés de *F unguis odoratus* ou  
*Indicus* des anciens, ou de Ι’όνυξ ’ΐνδικὸς de Dioscoride,  
au *blatta bizantia,* & ils l’employent au même tssage.  
Myrepsils fait mention de *Vungitis odoratus* en quel-  
ques endroitss siaus le nom de ονυχοςΤνδικὸς, ( *onychus  
Indicus,* ) mais surtout dans l’Antidote des cinquante  
drogues. Et ailleurs il nous donne sim βλάττα Βυζάντικ  
pour l’ingrédient appelle par les Italiens, τὸ ὀστδν τῆς  
ῥινὸς τῆς πορφύρας , α l’os du nez du pourpre poisson. »  
Ceux qui ont traduit les Auteurs Arabes ont rendu les  
termes Arabes *adsar althaib,* qui signifient en Latin  
*ttngues odorati et aromatici, 8e* littéralement en Grec ,  
ο'νυξ ἀρωματίζων,ρΒΓ *blatta Byzantia,*ont-il eu raisian ou  
non? C’est ce que nous allons examiner, apres avoir fait  
quelques remarques sur le nom même de cette drogue.  
*Blatta* ou *blattea* étoit le nom que les anciens Latins don-  
noient à une bouteille de terre, comme Paul nous l’ap-  
prend d’après Festus; dans la fuite on se servit du mê-  
me terme pour exprimer un caillot de sang , comme  
l’Auteur des Gloses anciennes l’a remarqué. « *Blattea*«signifie, dit-il, une concrétion grumeufe du siang. »  
Et on a coutume de regarder cet ingrédient comme le  
fiang eoagulé ou la Eanie du pourpre , c’est ce qu’on lit  
encore dans les glostes citées; *blattea* est , Eelon elles,  
θρόμβος *αΑματος* τών κογχυταων. Aussi *blatteumsIgrsffioit-'*il fous les Empereurs du moyen,âge, quelque choste de  
teint avec la pourpre, & *blatta Infectum* , assaisonné  
avec le pourpre. Les anciens font encore mention des  
pourpres de Byzance, qu’ils appelloient *blattae Byzan-  
tiae,* & les Grecs de l’Empire de Constantinople, βλατ-  
Tla βυζνὰτια; c’est pourquoi le Bibliothécaire Anastafe  
parle si fouvent dans *ses* vies des Papes , des *Pallia è  
blattio Byzantino :* d’où il paroît qu’on n’entendoitrien  
autre chose par *blattae Byzantiae,*que les *conchyliaByzan-  
tia* ou les pourpres de Byzance. Mais comme le mot  
κογχύλιον, *conchylium -,* signifie quelquefois chez les  
Grecs & les Latins tantôt la chair d’un huître, tantôt  
fon écaille, il en est de même de *blatta Byzantia',* on le  
prend & pour le pourpre & pour l’enveloppe pierreuse  
du pourpre.

Il est donc éVident que stous ce rapport, les *blattae Byzan-  
tiae* sont toute autre chose que *F unguis odoratus* des an-  
ciens, qu’on recueilloit dans les marais des Indes,& que  
les Grecs appelloient par cette raisim ο'νυξ’ΐνδικὸς. Mais  
nous lisons dans Dioscoride que cet *onyx* des Indes resi-  
sembloit beaucoup à l’enveloppe du pourpre, τανυξ ἐστι’  
πῶμα κογχυὲάου ύμοιον τῷ τῆς πορφύρας ; « *Vonyx* est une  
α écaille ou une enveloppe de coquillage qui ressemble  
« beaucoup à celle du pourpre. » Accordons que la *res-  
semblance* des choses ait fait donner le nom de l’enve-  
loppe du pourpre, à celle de *F onyx* des Indes : toute la  
difficulté ne fera pas levée ; il en restera beaucoup en-  
core dans la fuite du passage de Diofcoride. Qu’entend-  
il par πῶμα κογχυλίου ? L’enveloppe dlun *conchylium* ou  
d’un coquillage. Tous les Interpretes modernes disent  
qu’il est question dans cet endroit de l’écaille du *con-  
chylium.* Brassavole rend cela par la croûte & l’écaille  
du *conchylium, crustas & conchas conchyliorum t* mais je  
silis bien sûr qu’il fe trompe & qu’il n’a point rencon-  
tré la vraie signification du mot πῶμα. Les Grecs en-  
I tendent en général par όστρακον, l’écaille de toutes fior-

917 B L A

tes d’huîtres. Dloscoride dit à propos de la chaux, τῶν  
θαλαττίων κηρύκων τὰ ο'στρακα, « les écailles du péton-  
« cle. » D’ailleurs il est constant que Diostcoride n’en-  
tend pas par όνυξ qu’il dit être le πῶμα *conchylii*, l'écail-  
le entiere. Cela est démontré par ce qu’on lit siir la fin  
du chapitre. « Le *conchylium* calciné , dit-il , produit  
« les mêmes effets que le pourpre & le pétoncle ; »  
*dicto* δἐ τὸ κογχύλιον καέν ποιέῖ ό'σα καὶ ὴ πορφύρα καὶ ὸ  
κὴρυξ. *L’onyx* ou *unguis* n’est donc qu’une partie du  
*conchyelum,* & cette partie n’est donc pas même toute  
scm enVeloppe. C’est ce que les Arabes stvoient fort  
bien compris. On rend les mots d’AVÎcenne *adfar al-  
thaib,* par *frusta vel fragmenta similia unguibus,* « des  
« morceaux ou des fragmens qui ressemblent à l’on-  
« gle : » mais AVÎcenne entend par *adfar althaib ,* la  
même chofe que Diofcoride par όνυχες ἀρωματίζοντικ.  
Une ancienne glose interprete ces mots Arabes au plu-  
rier par *concisio, incisio, decisio, comma , morsum*, « con-  
« cision, incision, décision , fragment, morceau. » On  
rend dans la même glose *mukatha* par *decerptum*, cou-  
pé, ou par une partie ulcérée du tout. Il faut donc pren-  
dre ici ο'νυξ pour une partie de l’écaille,& non pour l’é-  
caille entiere; & cette partie de l’écaille pour le πῶμα  
de Diofcoride, qui sera alors expliqué selon *sa* propre  
signification.

Ce qui ferme ou l’orifice des vaisseaux à long col & à em-  
bouchure étroite, ou la partie par laquelle on les em-  
plit de quelque liqueur, fe dit en Latin *operculum 8e*en Grec πῶμα. Comme *F operculum* a la forme ronde  
du bouclier , Severus Sulpitius l’appelle *umbo.* Mais  
on entend communément par πῶμα ce qui sert à bou-  
cher un vaiffeau dont l’orifice a quelque largeur. Aussi  
lssons nous πῶμα χύἐνας , *πωμα, aseasioç,* le couvercle  
« d’un pot, le couvercle d’un puits. » Or on peut con-  
sidérer le pourpre, le pétoncle & les autres poissons de  
la même espece, que les Grecs appellent στρομβαδη, &  
les Latins *turbinati,* en quelque façon , comme des  
vaisseaux à petits orifices , car leur écaille n’a qu’une  
ouverture, par laquelle ils fortent leur tête & fe nour-  
rissent. Il y a plus; ces écailles ont même une estpece  
de couvercle, dans l’endroit où le col du poisson est si-  
tué; c’est fous ce couvercle qu’ils passent leur langue,  
pour l’appliquer & attirer à eux tout ce qu’ils jugent à  
propos. Ce couvercle est appelle par Dloscoride, πῶ-  
μα, par Aristote ἐπικάλυμμα. Voici comment ce dernier  
parle du pourpre : ἔχει δἐ καὶ *dvsili èj* ὸ κήρυξ τὰ ἐπικαλύμ-  
*μ,ΛΤΛ* κατὰ τὰ *dicta., èj* τὰ ἄλλα τὰ στρομβώδη ἐνο *ytvéînç*πάντα. νέμονται δ’ ἐξείροντα τὴν καλουμένην γλῶτταν ὑπὸ τὸ  
κάλυμμα.αίε poisson appelle pétoncle & les autres de la  
« même espece, *generis turbinati,* ont tous des cotiVer-  
« des semblablement situés, finis lefquels ils passent ce  
« qu’on regarde comme leur langue , & prennent les  
« fubstances destinées à leur nourriture.» Le *calumma  
8c ieporna fiant* donc une même choste ; ils *se* distent donc  
l’un & l’autre du pourpre , du pétoncle & des autres  
poissons de la même estpece , entre lesquels *se* trouve  
*le conchylium* Indien odoriférant,dont le couvercle s’ap-  
pelle ο'νυξ, *unguis,a* caisse de fa ressemblance,tant par fa  
forme que par fa blancheur , avec l’ongle de l’homme.  
**Ce** couvercle est ce qu’on appelle dans le pourprejo/αί-  
*ta Byzantia,* parce que c’est de ce couvercle qu’on dé-  
tache le *blatta* ou la partie dont on fe fert pour la tein-  
ture. Pline dit que cette partie est située dans le milieu  
des mâchoires du pourpre ; Aristote la place, ἀνὰ μέσον  
τραχήλου καὶ μήκωνος , « entre le cou &- l’excrément. »  
D’où il s’enfuit qu’on a pris la partie *blatta* pour le  
couvercle même, pour le πῶμα que les Grecs des der-  
niers âges ont appellé όστὴν τῆς ῥ/νὸς τῆς πορφυρας, « l’os  
«dunez du pourpre, » & quelquefois ὸστουν τῆς πορ-  
φύρας, « l’os du pourpre; » ce qu’il faut entendre de  
l’os qui fert de couvercle à l’écaille du pourpre.

Sérapion traitant, *cap.* 433. des parties du pourpre, fait  
mention entre autres des *adser ,* c’est-à-dire, des *un-  
gues.* Il nous apprend que ce font des couVercles qui  
enferment ce poisson dans fon écaille. Le traducteur  
éclairé a donné à ce chapitre le titre de *blattae Byzantiae,*

B LÀ 918

car ces couvercles du pourpre font proprement les *blasu  
tae* qui Venoient de Byzance. Sérapion a fait un autre  
chapitre fur les *ungues odorati,* ou sur les couvercles  
d’un coquillage Indien, assez femblable au pourpre.  
Le traducteur a été cette fois moins heureux dans fes  
conjectures ; il a pareillement entendu par *ungues odo-  
rati , le blatta Byzantia :* mais le *blatta Byzantia* est  
réellement , comme il l'a dit plus haut, *\’unguis* du  
pourpre , & cet *ungtels* n’a aucune odeur aromatique'.  
*L. unguis odoratus* est le cotrvercle d’un coquillage In-  
dien ; on faifoit ordinairement entrer cet *unguis* avec  
d’autres ingrédiens odoriférans , dans certaines fumi-  
gations. Il en est sait mention dans ce que Myrepfus a  
dit des fumigations, &cet Auteur l’appelle ο'νυχας με-  
γώλους καὶ μικρους, « le grand & le petit *unguis.* » Nous  
listons dans Dloscoride que le grand venoit d’Arabie &  
le petit ; de Babylone. Myrepsils les appelle quelque-  
fois simplement ο'νυχας , *ungues* ; quelquefois ’ΐνδικουὸ  
ὸνυχα; ; ce qu’il faut entendre des *ungues odorati* : mais  
lorfqu’il dit ὀστῦν τῆς ῥινὸς τῆς πορφύρα?, « l’os du nez  
« du pourpre, » cela doit s’entendre du couvercle de  
ce poisson, connu sous le nom de *blatta Byzantia , 8c*chez les Grecs stous celui de *βλατΊιον steédvffiov :* ce cou-  
vercle n’étoit point odoriférant; au contraire il corn-  
muniquoit une mauvaife odeur aux mains , quand on  
l’avoit touché. Il paroît toutefois qu’on confondoit les  
deux especes fous la dénomination commune de *blatta  
Byzantia.* Alpagus dit dans fon Lexicon que le *blatta  
Byzantia* est le couvercle d’un certain coquillage qu’on  
trouVe dans la mer rouge , & que ce couvercle étoit  
dans la gueule même du pqisson renfermé dans ce co-  
quillage ; qu’il s’àbaissoit ou fe levolt a discrétion de  
cet animal; qu’on l'appelloit *blatta Byzantia* , & qu’il  
l’a Vti quelquefois adhérent à la coquille même. Rien  
ne répand plus de jour f?r fa signification ; & c’est tout  
ce qu’on pcuvoit dire de l.homoymie des mots *poma  
8c calumma* , tant dans le pourpre que dans le pétoncle  
& dans les coquillages Indiens odoriférans.

Les Grecs entendoient encore par όνυξ une espece d’huî-  
tres autrement aj pellécsjT«Xn'v καὶ ἀυλὸς, «*Jolen 8c au-  
« lus.* » Pline leur donne le nom *d’ungues, Lib. IX. c,*31. ainsi qu’Isidore , *Lib.* des Huîtres ; *ttngues a simili-  
tudine humanorum unguium dictae Ί* dit ce dernier; on  
les app elle *’mgues,* à caufe de leur ressemblance avec  
les ongles humains.

Je fuis furpris que Diofcoricle nous dife quson trouvoit ce  
*concseelium* Indien dans les marais desséchés de l'Inde *s*où croît le nard , & que c’est par fon séjour à côté de  
cet aromate qu’il àcquéroit de l’odeur ; & toutefois  
qu’il n’en compte que deux fortes, l'un qu’il appelle  
Babylonien, & l’autre qu’il nomme Arabique ou qu’il  
fait venir de la mer rouge. Si l’on trouve un *conchy-  
lium dars* les marais de l'Inde qui produisent le nard ;  
pourquoi n’en compte-t’il que deux sortes, leBabylo-  
nien & l'Arabique? Il n'y a du nard ni à Babylone, ni  
dans la mer rouge ; il croît dans l’Inde , aux environs  
du Gange, d’où il prend le nom de ΓαγΓετικὴ, *nard  
Gangetique.* Mais il saut aeouer que ce qu’il raconte  
des marais qui donnent le nard , ne mérite t as qu’on y  
fa fie une attention sérieuse : car qui d’entre les anciens  
a jamais avancé que le nard Indien croissait dans l’eau  
& dans les marais ? Mais Diofcoride lui-même ne nous  
assure-t’il pas qu’on le recueille Eur une montagne de  
l’inde. Il fa;t à la Vérité mention d’une autre sorte de  
nard qu’il dit croître dans 1 lieux aqueux Ἀ’ ὑδατω-  
δῶι. Mais il ν a bien de la différence entre des lieux  
aqueux & humides, & le fond d’un marais ou d’une eau  
croupissante. Garcias nous apprend que le nard Vient  
rarement de lui même dans l'Inde, & qu’il a befoin  
d’être entretenu par la culture. Diofcoride a compilé  
fon chapitre de *\’unguis odoratus* sur deux Auteurs dise  
sérens , fans s’apperceVoir q”’il.s étoient en contradic-  
tion ; car il est impossible d’assener sans *se* contredire,  
qu’il Vient des marais de l’Inde, un *unguis odoratus,8e*de n’en compter ensiiite que deux Eortes, l’une qui  
vient de Babylone & l’autre de la mer rouge, différens  
M m m ij

*psépf)* B L A

tes en grosseur & en couleur. Je ne m’amuferai point à  
répondre à ce qu’on pourroit m’objecter fur la possibili-  
té du transport des *ungues* Indiens de la mer rouge à  
Babylone. Cela, ne tire point Diofcoride d’affaire.  
Car dans l’endroit où il fait mention des *ungttis,* il  
n’en compte d’abord qu’une forte, qu’il dit odorilm  
îrante ; & la rasson qu’il rend de sim odeur, c’est qu’il  
se nourrit de natd. Or il est constant que le nard ne  
vient que dans l'Inde. D’ailleurs il distingue partout  
*V unguis* Indien de *F unguis* Arabique.

Enfin, il est évident que *i’unguis odoratas* des Arabes  
n’étoit autre chofe que Ι’όνυξ’ΐνδικὸς des anciens, non  
que cet *unguis* vînt de l’Inde, mais de Babylone & de  
la mer rouge. Quant à ce que Dioscoride raconte des  
marais qui donnent le nard & des *conchylia* aromati-  
ques , ce n’est qu’une fable. 11 paroît encore que les  
*blattae Byzantiae* different réellement des *ungues odorati,*quoiqu’on confonde affez communément ces dénomi-  
nations, les *blattae Bizanelae* étant des couvercles du  
*conchylium* de Bizance, ou du poision dont on fe ser-  
voit jadis pour teindre en pourpre, & les *ungues odo-  
rati* étant des parties du *conchylium* Arabique , quin’a-  
voit du pourpre que la reffemblance. S AU ma ι se, *de  
Homonym. HyI. Iatr. cap. <y6.*

**je** trouve dans les Transactions Philosophiques les re-  
marques suivantes du Docteur Lister , silr le *Blatta  
byzantia,* en réponEe aux questions de M. Dale.

Le *blatta byzanel a* me paroît avoir luccédé à *F unguis odo-  
ratus,* auquel nos Droguistes l’on substitué.

**Je** conjecturerais volontiers que le vrai *unguis odoratus*étoit quelque chose de sort semblable à la moitié du  
*pectunculus fluviatilis l* si commun dans la Tamisie, de  
la largeur & de l’épaisseur de l’ongle du pouce ; & voici  
surquoi je fonderais mes conjectures.

1. Parce que *s ungitis odoratus* paroît avoir été la coquille  
d’un petit limaçon d’eau douce; car il demeuroit dans  
lariviere du Gange, jusqu’à ce que les lacs qu’elle for-  
me fussent desséchés. Maintenant on les trouve enfeve-  
lis dans le fable & dans le limon. Il n’en fort point, ne  
nage point, semblable en cela au limaçon , avec cette  
différence que ce dernier est fort commun , & qu’il est  
fort aisé de le prendre.

i. Dioscoride appelle ce limaçon, *conchylium, &* ledif-  
stingue par ce nom générique de toutes les autres espe-  
ces de limaçons, dont il traite en différens chapitres ;  
& quoiqu’il l’applique en général aux *turbinati* & aux  
*bivalves,* cependant il s’en Eert plus particulierement  
pour désigner les coquillages de l’espece des *bivalves.*

3. Pline compte expressément *s onyx* entre les *bivalves ;*car il prend, *Lib. XXXII. cap.* I ι. tous ces termes  
pour iynonymes, *Solen, sive aulos, sive donax, sive  
onyxrsive dactylus* ; & plus positivement encore, *Lw.II.  
cap. 6i. ex concharum genere aseunt dactyli ab humano-  
rum unguium similitudine appellati,* d’où il s’ensuit  
avec quelque vraissemblance, que *sonyx odoratus ,* tiré  
anciennement des eaux douces des laes du Gange dans  
l’Inde, n’étoit pas fort différent de *s onyx* commun de  
la méditerranée, qui est de l’efpece des*solen.*

Quoiqu’il en foit du *blatta bysanela* de nos Droguistes,  
il n’a certainement rien de *F unguis aromaticus* des an-  
ciens , dont on a perdu, felon toute apparence, la con-  
noissance, à caufe de la difficulté du passage du Gange  
en Europe. Je regrette la perte de cette drogue, parce  
que scm odeur forte aromatique que nos poudres testa-  
cées n’ont point, au nombre defquelles elle devroit  
être , & dont nous faifons si grand usage, quoiqu’elles  
soient toutes très-insipides ; sim odeur, dis-je, aro-  
matique me l’a sait regarder comme un très-bon re-  
mede.

**BLATTA, Ossic. Aldrov. de Issect. 499.** *Blatta foetida,*

BLE 920

Mouffet. Infect. 138. Charlt. Exerc. 49. Jonsi de In-  
siect. 82. Mer. Pin. 202. *Scarabaeus impennis tardipes,*Pet. Gazophylac. Nat. & Art. Pl. 27. fig, 7. *Espece  
d’Escarbot.* DaLE.

Le dedans du *blatta* qilson trouve dans les boulangeries,  
broyé ou bouilli dans l’huile , calmera les maux dlo-  
reille, si on y distile cette huile. DIoseoRIDE, *Lib. II.  
cap.* 38.

Dale s’est trompé en attribuant les vertus du *blatta* ou de  
*ï’escarbot* qu’on trouve dans les boulangeries, qui est  
un insiecte fort alerte, à une autre espece de *blatta Oa*d’*escarbot* qui marche fort lentement.

BLATTARIA, Offic. *Blattaria lutea,* J. B. 3. 874.  
Raii Hist. 2. 1096. Synop. 3. 288. *Blattaria vulgaris  
lutea ,* Chab. 495’ *Blattaria lutea folio longo laeliniato ,*C. B. Pin. 240. Tourn. Inst. 147. Elem. Bot. 123.  
Boerh. Ind. A. 147. Buxb. 40. Rupp. Flor. Jen. 195.  
*Blattaria Plinii,* Ger. 633. Emac. 776. Mer.Pin. 16.  
*Blattaria major flore luteo, vel Blattaria Plinii*, Merc.  
Bot. 24. Phyt. Brit. 16. *Blattaria lutea minor , fivevul-  
garis ,* Parla Theat. 64. *Blattaria annua ramosa usto-  
ribus luteisustaminibus purpureis,* Hist. Oxon. 2.489.  
*Herbe aux mittes.*

On trouve peu de chofe dans les Auteurs fur les proprié-  
tés médicinales de cette plante : tout ce qu’ils nous en  
disient, c’est qu’elle a celles du *verbascum.*

Cette plante ressemble à la mollene, & on la prend quel-  
quefois pour elle : mais elle a plus de tiges. Ses seuil-  
les font moins blanches, & fa fleur est jaune. Lorsi-  
qu’elle est répandue par terre, elle attire les mittes ;  
e’est pourquoi, dit Pline, nous l’appelions à Rome  
*blattaria»*

Outre cette espece, Ray fait mention des suivantes.

*Blattariamagnoflore s* C. B. J. B. *Flore amplo>* Ger.  
*Blattaria lutea major asive Hispanica,* Parle.

*Blattariaflore caerulaeo, vel purpureo* , J. B. *Flore purpureo-,*Ger. Park. *Purpurea,O.* B.

*Blatariaperennis ,flore gilvo, feu obsoleti coloris ,* Moris.  
*Blattaria lutea odorata,* Park.

*Blattaria pilosa Cretica, sive arctos quorumdam,* J. B.  
*Verbascum humile Creticum lacmiatum,* C. B. *Verbasc  
cum brajsicaefolio* , Col.

*Blattaria cretica incana rotundo > laciniato folio,* Park.  
C’est *i’Arcturus Creticus Belli.*

*Ab hac diversam,* C. B.*Eumquefecutus>*Park. *Verbascum  
suumaseoliissubrotundis ustore blattariae, quod Inprodro-'  
masic describit.*

*Blattaria Creticas.psnosu,* Park. *Leucoium Creticumspino-i  
sum ,* Clusi. J. B. *Creticumspinos.umincanumluteum*,C.  
B. *Galasuvida Cretensium Belli. Leucoicium spinosum  
cruciatum,* Alp. *Spinosum Creticum*, Ger. Emac.

*Blattaria incana multifida,* Bocconi.

**B L E**

BLECHNON. *Blechnon mintus, pinnulis integris. Filix  
querna,* C. B. Pin. 358. *Filix ramosa minor,* j. B. 741.  
*Filix arborea j* Trag. 538. *Espece de fougère.*

Elle croît dans les lieux couverts, mais elle y est assez  
rare.

C. Bauhin n’a pas eu rasson de rapporter à cette plante  
celle que Tabernæmontanus a nommée *Filicula petraea  
foemina,i.* Il faut plutôt y rapporter, avec J.Bauhinla  
*silicula petraeafoeminaiv.* de cet Auteur. Aufli l’on ne  
doit pas distinguer la plante dont nous parlons de la  
*filix ramosa melior, pinnulis dentatis,* Pin. C. Bauhin  
s’est trompé , lorfqu’il a dit que *lopteridion masculum  
Cordi* étoit la même plante que celle-ci ; car Cordus la  
compare à la fougere mâle qui ne fait point de bran-  
ches, & il n’y trouve d’autre différence que celle de la

921 BLE

grandeur. J. Bauhin a mieux connu ces deux especes  
que sim frere , qui a séparé de la*silix quxrna iasilixpu-  
milasaxatili s,* Clusi Ceux qui examineront bien la fi-  
gure de Clusius, ne la distingueront pas de celle de  
Tragus. Cela posé, la plante dont nous parlons est  
répétée trois fois dans le *Pinax* ; favoir, fous les noms  
de*silix querna,* de*silix ramosa melnor -, pinnulis denta-  
tis* ,&de *filix saxatilis sramos.a, nigris maculis puncta-  
tis.* Pena & Lobel ont donné une mauvaife figure de  
cette plante. Quant à celle de Camerarius , elle ne  
paroît qu’une copie de la figure de Matthiole. ΤουΗ-  
**NEFORT.**

BLECHROS, βληχρὸς, *foible, léger.* Βληχρὸς πυρετὸς  
*L.V.Epid.* fievre légere, par opposition à περικαέης,  
fievre ardente, *Aphxr* 17. *LMI. soct.* 1. On dit aussi  
βληχρὸς σφυγμὸς, « unpouls très-soible & très-bas, » par  
opposition à *οζύς,* « pouls fort & élevé, » *L. I. au-rsi  
yovurae.* Βληχρὸς signifie dans *i’Exegesis* de Galien ,  
une espece de pouls : alors on écrit encore βλήχιον.

BLEMA , βλύμα. Voyez *Intritum.*

BLENNA, *Blena*, βλέννα, μύξα, κορύζα. Ces termes  
signifient dans Hippocrate , un phlegme épais & une  
mucosité qui coulent du cerveau par les narines , & qui  
font des signes d’une coction commencée , selon le  
Commentaire de Galien sim plusieurs endroits de cet  
Auteur II dit aussi que φλεγμα (phlegme) est siyno-  
nyme dans quelques Ecrivains à βλέννα , ou βλίνα. On  
lit encore βλαίννα dans le second livre des maladies  
d’Hippocrate. « S’il y a effusion d’eatl ou de mucosité,  
«βλαίννα, par les narines, la maladie sie termine. » Ga-  
lientlans sion *Exegefis,* écrit πλεννα, & rend ce mot par  
μύξα. Hesychius fait βλεννὸς fynonyme à νωθρὸς & à  
μωρὸς , « fou, stupide , » comme qui diroit, hebeté par  
l’abondance excessive de mucosités. Festus a remarqué  
que *blennus* avoit la même signification dans Plaute.  
Dans Erotien , βλέννα est le nom d’un poisson, qu’il ap-  
pelle aussi βλὰξ, ou βλακὶς.

BLENNUS, Βλέννος, βλινὸς, ou , comme Suidas écrit,  
Βαιών ; poisson qu’on pêche dans les eaux bourbeu-  
fes qui n’est pas bon à manger; ce qui est indiqué par  
fon nom, qui revient à muqueux. Il est fade, insipi-  
de & excrémentitiel. Adrovandi en dqnne la defcrip-  
tion.

BLEPHARA, βλέφαρα , *Paupieres.* Voyez *Palpebrae.*BLEPHARIDES, βλεφαρίδες. Heiychius & Celfe ren-  
dent ce mot par les poils qui Pont à l’extrémité des pau-  
pieres. Il signifie dans Hippocrate, *Coac.* les paupieres  
mêmes, comme dans βλεφαρίδων καμπυλότης, le re-  
broussement des paupieres. Cœlius Aurelianus rend,  
*Lib. IV. cap.* 3. *Tard. Passe* βλεφαρικὰ, par *palpebraria.  
( Collyria. )*

BLEPHAROXYSTUM , Βλεφαρόξυστον , de βλέφαρον,.  
*paupiere ,* & de ξύω , *searisier* ; instrument de Chirur-  
gie pour la scarification *despaupieres.*

On a plusieurs instrumens pour la scarification des *pau-  
pieres.* Il fiemble qu’Hippocratefe fervoit en pareil cas  
d’un chardon , ou de quelque plante épinetsse, telle que  
*Vattractilis.* D’autres anciens Medecins inventerent  
un instrument de fer ou d’acier , à peu près femblable à  
une rape finesse la forme d’une cuilliere , tel qtl’on le  
voit repréfenté *Planche VII.sig.* 20. C’est de cet inse  
trument qu’ils *se* fervoient pour scarifier le dedans de  
la *paupière.* Celfie *Se* Eginete nous apprennent qu’ils  
frottoient avec cette rape, que le dernier de ces Au-  
teurs appelle *blepharoxyston* , le dedans de *la paupiere,*jufqu’à ce que le sang en coulât; l’autre nomme cet  
instrument *as.peratumspeciUum ,* ou fonde en forme de  
rape. Il yen avoit qui fe fervoient d’une plante que les  
Botanistes ont appellée *eqielsotum rnasets.* Quelques-  
uns , au nombre defquels il faut compter Celfe, fe  
ferVoicnt de la feuille du figuier, d’autres de la pierre-  
ponce,.ou de l’os de feche, ou d’autres classes propres à  
la même opération. HEISTER.

BLESTRISMUS, Βληστρισμὸς de βάλλω , *agiter* ; c’est  
dans Hippocrate une agitation irréguliere & continuel-  
le, par laquelle le corps est fatigué, & jetté d’une pof-

B L E 922

ture dans une autre. Hippocrate appelle encore cet  
état, ῥιπτασμὸς : il fe *sert* fréquemment de ce mot dans  
fes Epidémiques. Aretée *se* Eert du verbe Βληστριζέιθ-αι,  
pour désigner l’agitation de corps , & les mouVemens  
irréguliers d’un phrénétique.

BLETA, *blancs* nom que Paracelsie donne aux urines  
laiteusies rendues lorsque les reins scmt affectés ; ce qu’il  
compte entre les symptômes de la phthisie, *de Tartaro.  
Tract. III. cap. Ts.* **CASTELLI.**

BLETI, Βλητώ, de βάλλω , *frapper.* C’est ainsi que les  
anciens appelloient ceux qui étoient*frappés* subitement  
de suffocation,accompagnée de râlement & de difficul-  
té de respirer, en conséquence d’une inflammation de  
la pleure. Ils les appelloient *siyderati , blaeti s frappés,*parce qu’on leur remarquoit les côtés marquetés de ta-  
ches noires & bleues , comme s’ils y avaient reçu des  
coups , *Hippoc. de Rat. Vict- in Morse Acut. et Coac,  
T’ecbolium ,* ἐνοβόλιον , est , selon cet Auteur , *Lib. I.*περίγυναικχε qui expulse le fœtus mort ou tué, έ'τὸ παι-  
δίον βλητὸν γενομενον οκβάλλει. Heiychius rend le mot  
βλητὸς par ἀπόπληκτος, καὶ ὸ ὑπο των οξεων νουσηματων ἀιφνι-  
δίως τελευτῶν, « frappé d’apoplexie, » ou qui meurt fu-  
bitement de quelque maladie aiguë. Le même terme  
signifie dans Varinus , « qui est attaqué d’apoplexie,  
*soderatus,* « ou dont le corps est privé de mouvement. »  
βλητὸς est aussi dans Hippocrate, *Lib. II. cresi vivant.* une  
herbe qui a la figure de la langue. On trouve le mot  
*βλητον* dans l’Histoire des Plantes de Theophraste,  
*L. VII. cap.* 1. & βλῦττον pour βλίτον dans Diofcoride ,  
*Lib. II. cap.* 143.

**B L î**

BLICARE ; c’est, felon Ruland, *dupraesil* préparé: mais  
je ne fai ce qu’il entend par*praesil.*

BLICHODES, βλιχω'δες. Epicles,commentant Erotien,  
rend ce mot par τὸ λελιπασμἐνον μετὰ γλοιώδους ὑγρα-  
σίας ἀκαθάρτα , « gonflé par quelque humeur impure &  
visqueuse. » Euphorion entend de fon côté par le.mê-  
me terme , τὸ ἐνοπεπιεσμένον καὶ *uascgstifeov, «* preffé &  
« defféché. » Au lieu de *Blichodes,* Bacchius & Lysi-  
machus lssent πληρῶδες, qu’ils interpretent pas ἐξεπταγ-  
μένον , « poli , » comme qui diroit, plein, bien tendu,  
sans plis ni rides. Erotien nous apprend que quelques-  
uns fubstituoient γλι^ρῶδες à βλιχῶδες, « glutineux ou  
« visqueux, à gonflé ; » ce qui s’accorde assez avec  
l'interprétation d’Epicles. sludas fait signifier au  
βλιχωδες d’Hippocrate , τὸ λελεπισμένον καὶ καθαρὸν ,  
« écossé & pur. » Hesuchius a suivi Suidas.

BLINCTA, ou TERRA RUBEA, *terre rouge f* selon  
Ruland.

BLITI. Μ , *Blette,* plante. \*

On cultive cette plante dans les Potagers, & on slen fert  
en alimens. C’est une assez mauvaife nourriture, & le  
Eang qu’elle engendre est sort mauvais. Pline en parle  
de la maniere suivante, *Lib. XX. cap.* 22. « Le *blitum*« paroît n’avoir aucune vertu, il est Eansgout , ousims  
«acrimonie, c’est pourquoi les femmes qui ont des  
« maris froids & indifférens , les comparent dans le  
« Poëte Menandre par mépris au *blitum.* » H est nuisi-  
ble à l’estomac, il caufe à quelques personnes uneagi-  
tation si grande dans les intestins qu’elle estsifiviedu  
*choiera.* Je n’omettrai point ici ce que Eoban. Hess en  
dit dans son Pocme *de Bona Valetudine.*

*Ignavum sine honore blitum fine viribus estur,  
Hoc solo , ventrem quod bene deficiat.*

Galien met au nombre des herbes potageres, Eans gout  
4le *blitum* , ou la *blete s Lib. II. de Alim. sac. cap.* 42.  
on en fait si peu d’ufage pour la table , que dans un  
proverbe, qui marque tout le mépris qu’on en fait , on  
dit de quelqu’un qui n’est bon à rien, qu’il est dans la  
fociété, comme la *blete* en ragout. On donne le nom de  
*bletae* à tout ce dont on ne fait aucun cas. Les Grecs  
appelloient βλίτον, tout ce qui n’étoit bon à rien, lsio-

B L I

dorepensie, *Lib. XVII. Orig. cap.* 10. que *blitum* a  
été dit pour *vilis beta.* Nous lisims dans Suidas que les  
Grecs appelloient leurs Courtisannes βλιτανίδες, ou  
βλίταδες, ou *bliteae uxores.* Plaute a dit, d’une Cour-  
tisane usée , vieille, & méprisable, que c’étoit une  
*blitea, & lutea meretrix s* Catulle a aussi une expref-  
sion qui revient beaucoup à celle-là, *non assis faris, 0  
blitum lupanar s* tu n’es bonne à rien , vile Courtisii-  
ne. Hesychius nous apprend que les Grecs entendoient  
par ( *blitas* ) βλίτας ; & ( *blitonas* ) βλιτω'νας, fous, idiots,  
termes dérivés de βλάξ , qui signifie stupide. Voyez  
JoAN. R.UELL. *de Natumâ Stup. Lib. I. cap.* 20.

La siemence de cette plante est employée dans les dyssen-  
teries, & dans lléCoulement immodéré des regles. Ta-  
bernæmontanus , nous dit qu’on la fait bouillir en  
Silesie comme le millet, & que le petit peuple s’en  
nourrit. Le fuc exprimé de la plante appliqué fur les  
cors aux piés les guérit. En fumigation , elle provo-  
que les regles, lorsqu’elles font supprimées , & elle  
hâte l'expulsion du fœtus & de l’arriere-faix. Selon  
Gasipard Schwenkf. dans fon Catalogue des Plantes ,  
les Habitans des campagnes s’en fervent dans les hé-  
morrliagies de leurs bestiaux. Tabernæmontanus  
nous apprend que sim S11C pris dans dtl vin guérit la pi-  
quure du scorpion & de l’araignée. BaRTkoL, ZoRN ,  
*Botanolog.*

Il y a différentes especes de *blette,* voici comment on  
reconnoîtra dans les Auteurs llespece la plus com-  
mune.

«

*Blitum albums* Offic. Park. Parad. 488. *Blitum album ma-* j  
*jus,* Germ. 252. Emac. 320. C. B. 113. Tourn. Inst.  
507. Hist. Oxon. 2. 599. Boerh. lnd. A. 2. 91. Dill.  
Cat. 164. Buxb. 40. *Blitum pulchrum album magnum,*J. B. 2. 967. Raii Hist. 1. 200. *Grande blette blan- ’  
che.*

*Tablette* commune croît de la hauteur de deux piés, elle  
a des tiges fortes, creuses, environnées de plusieurs  
grandes feuilles allez femblables à celles de la *bette ,*mais elles font plus petites ; elles croissent sur de longs  
pédicules, elles font d’un tissu assez foible ; fesfleurs  
forment de longs épis composés de petites fleurs en  
mousse, & verdâtres; elles contiennent de petites fe-  
mences rondes & noires. Sa racine est assez épaisse ,  
mais elle meurt dans l’année. Toute la plante a un  
gout fade & insipide, elle croît dans les Jardins & fieu-  
rit en Juillet.

Ses feuilles qui font la seule partie dont on fasse ufage ,  
& même assez rarement, font de la nature de celles de  
l’arroche , elles rafraîchissent & amollissent, & on les  
fait entrer quelquefois dans les clysteres. MILLER,  
*Bot.Offe*

Les *blettes* fe mangent parmi les autres légumes, & elles  
font bienfaifantes pour le ventre qu’elles lâchent fans  
devoir être regardées pour cela comme purgatives.  
DïosCoRIDE , *Lib. II. cap.* 143.

Une autre espece de cette plante c’est le

*Blitum rubrum,* Offic. Park. Parad. 489. *Blitumrubrum  
msois,* Ger. 252. Emac 320. Raii Hist. 1. χοο. C. B.  
Pin. 118. Tourn. Inst. Elem. Bot. 407. Boerh. Ind.  
A, 2. 91. Hist. Oxon. 2. 599. *Blitum , pulchrum, rec-  
tum, magnum rubrum ,* J. Β. 2. 966. Buxb. 40. *Bli-  
tum,* Chab. 304. *Blette rouge.*

Les vertus médecinales de cette plante font les mêmes  
que celle de la plante précédente. «

*Blitum*, Cod. Med. 21. *Blitumfylvestre spicatum,* Tourn.  
Inst. 507. Herb. Par. 399. Mart. Hist. 106. Vaillant,  
Bot. Par. ZI. *Blitum minus album,* C. B. Pin. 118.  
Hist. Oxon. 2. 592. J. Β. 2.967. Raii Hist. 1. 200.  
Boerh. Ind. A. 2. 91. Ger. 252. Emac. 321. B/ituwI

B L I 924

*albumfylvestre minus,* Park. Theat. 752. *Petite blette  
blanche.*

Camerarius est le feul Auteur qui ait décrit exactement  
cette plante ; elle ressemble si fort au *blitum minus,*qu’on ne peut les distinguer que par leurs fruits.Cette  
espece - ci en est fort chargée ; ils font non-feulement  
au milieu des feuilles , mais ils forment même au fom-  
met des tiges un assez grand épi. D’ailleurs, chaque  
fruit est une efpece de vésicule membraneufe d’un rou-  
ge grisâtre , d’une figure ovale , pointue, applatie, &  
d’une ligne de longueur. Elle ne s’ouvre point tranf-  
verfalement comme le *blitum rubrum minus ,* mais  
elle creve comme une vessie comprimée , & jette une  
petite graine noire, luifante & polie, de la figure d’une  
lentille.

Tournefort fait mention de l’espece fuivante de *bli-  
tum.*

*Blitum rubrum minus -, O.* B. Pin. 118. J. B. 2. 967. *BH-  
turn , rubrum supinum i* Lib. Icon. 250. *Amaranthus  
s.y lv estria vulgaris, Inst. Petite blette sauvage, rouge,*

On la trouve souvent fur les fumiers.

J. Bauhin & Lobel ont donné de bonnes figures de cette  
plante. Celle du *blitum rubrum minus* Cam. Epit»  
235. convient mieux au *blitum album minus-,* C. B.  
Pin.

\ La racine de cette plante est blanchâtre, tant foit peu  
j purpurine, à peu près d’une demi-ligne de longueur,  
I sur quatre ou cinq lignes d épaisseur au haut, & corrpo-

sée de fibres capillacées. Ses tiges font inclinées, bran-

; chues., environ d’un pié de long , cannelées , de deux  
’ outroi" lignes d’épaisseur, rougeâtres, pleines de suc,

ornées de feuilles rangées alternativement, fembla-  
bles à celles de l'iopératoire , d’environ deux pouces  
de long , terminées en pointe , & soutenues par unpé-  
dicule assez court. Ses -uilles fiant d’un verd luisant,  
tant foit peu purpurines par les bords , larges de sept  
ou huit lignes, divisées en deux parties égales,par  
une côte qui s’étend de l’un à l’autre bout, & forme  
de petites veines veco rbées qui fe perdent vers les

I bords. Du fond de chaque feuille, il en part quelque-  
fois d’autres qui font plus petites ; de leurs aisselles  
naissent des fleurs qui font rangées les unes au-dessus  
des autres , & font des grappes assez courtes; cesgrap-  
pes ont trois ou quatre lignes de diametre. Ordinaire-  
ment Chaque fleur est composée de trois feuilles très-  
petites, pointues, engoutiere, d’une ligne de long,  
blanchâtres en dessus, & verdâtres en dessous. Du mi-  
lieu de ces fleurs s’élève un pistil ovale, pointu, en-  
vironné de trois petites étamines fort foibles, qui ont  
à peine une ligne de long , & qui font chargées de  
sommets jaunes pâles. Le pistil dégénere'en une cap-  
sule ovale, plate, membraneuse, rougeâtre, d’une si-  
gne de long, terminée par une petite fibre. Cette cap-  
fille est de deux pieces placées l’une stur l’autre , & se  
séparant transversalement. Dans chaque capside est  
une fiemence presque ronde, noire, polie, luisante, &  
qui a à peu près la figure de la lentille.

Nous n’avons aucune bonne figure de cette plante ; car  
on peut reprocher à celle de J. Bauhin d’avoir les seuil-  
les trop obtufies, & de convenir beaucoup mieux à Pesa  
pece précédente ; & celle du *blitum rubrum minus,*Cam. dont les feuilles font plus ressemblantes à celles  
de la plante dont nous parlons, a des épis de fleursque  
notre *blitum* n’a point. La figure de Lobel a précisé-  
ment le même défaut. VAILLANT. ToURNEfoRT.

BLITYRI, βλίτυρι, mot qui n’a proprement aucune si-  
gnification , non plus que *Scmdaps.us* σκινδαψὸς ; Ga-  
lien les a imaginés l’un & l’autre, & il s’en fert fou-  
vent pour ridiculifer la vanité de faire de nouveaux  
mots. *Gal. de Disse Puls. Lib. III. cap.* 1. et *Meth.  
Med. Lib. II. cap. 7.*

925 B O C

**B L Ü**

**BLUMATI TERREUM,** *vaisseau vernisse.* JoHNsoN.

**BOA**

**BOA.** Jonst. Le *boa* est un Berpent aquatique, d’une  
grosseur prodigieuse , qui fuit les troupeaux de bœuEs,  
d’où lui vient le nom de *boa.* Il stlce les pis des va-  
ches, car il aime sort le lait; on en trouve quelque-  
fois dans la Calabre. On en tua un fous'le regne de  
l’Empereur Claude, dans le ventre duquel on trouva  
un enfant tout entier qu’il avôit avalé. Sa morsure  
caufe de l’inflammation à la partie. On dit que ce  
Eerpent est quelquefois si gros qu’il peut avaler un  
bœuf ; ce qui est difficile à croire. Εεμεευ, *des Dro-  
gues.*

**BOANTHEMON,** Βοάνθεμον, iynonyme, felon Galien  
dans fon *Exegesis*, à *Buphthalmum* , βουφθαλμὸν, & à  
*Chrysanthemum, igyvo-avièesucv.* FœsIUs.

**TBOAk. Voyez** *Boops.*

**B O C**

**BOCCA, la** bouche, ou la grande ouverture d’unfour-  
neau de verrerie.

**J3OCCARELLA ,** petite ouverture pratiquée au côté  
de la *bocca,* ou de la grande ouverture d’un fourneau  
de verrerie. Cette petite & cette grande ouverture,  
font à peu près sur la même ligne horifontale. C’est par  
*la boccarella* que les Ouvriers tirent de la fournaife la  
matiere la plus pure.

BOCCONIÂ, plante ainsi nommée de Bocconi de Si-  
cile, qui a publié differenç Ouvrages curieux fur la  
Botanique. Cette plante a une fleur monopétale : du  
milieu de cette fleur s’éleve un pistil qui devient un  
fruit ovale, pointu, plein de fuc , & contenant une  
graine ronde, il n’y en a qu’une efpece ; elle est ori-  
ginairede la Jamaïque,& M. Hans-Sloane l’appelle,  
dans fon Histoire Naturelle, *Chelidonium majus arbo-  
reseens ,felii\*quercinis.* On ne lui attribue aucune *ver-  
tu* médicinale.

**Ï3OCHETUM,** décoction seconde du gayac, de la *sarse-*pareille, de la Equine & des autres bois sudorifiques.  
**CASTEL.**

**BOCIA,** vaisseau de verre bien fermé, d’une figure sphé-  
rique , avec un long col, d’un demi- pié de diametre ou  
environ; on l’appelle encore *Ovum , sublimatorium ,  
urinale s & cucurbita.* **11** faut bien fe garder de porter  
dessus des mains froides, tandis qu’on s’en fert, car cela  
pourroit le faire brifer. CasTEL.

**BOCIUM** ou **BRONCHOCELE.** Voyez *Broncho-  
cele.*

**B O D**

**B O D A G I, c’est, felon Ruland , la même chose que***aliud vas.*

**BODID,** *œuf* Idem.

**B O E**

**ΒΟΕ,βοή. Voyez** *Clamor & Anaphonesis.*

**BOERHAAVE.** Sur le rôle que *Boerhaave* a fait  
dans le monde en qualité de Medecin , pendant qu’il  
vivoit;& sclr la réputation qu’ont eu ses Ouvrages  
après fit mort; le Lecteur est en droit d’attendre de  
nous la vie de ce grand homme , & un jugement de  
fies écrits.

HERMAN B0ERHAAYE naquit en Hollande le dernier Dé-  
cembre de l’année 1668. à une heure après minuit,  
dansun Bourgnommé Voorhout, attenant la Ville de  
Leyde, du côté par où on va à Harlem. Ses ancêtres  
qui tiroient leur origine de Flandres, vinrent s’établir

Β O E 926

à Leyde au tems de la révolution des Pays-Bas , & y  
exercerent le commerce avêc honneur, fion pere qui  
étoit Ministre du Bourg que je viens de nommer,s’ap-  
pelloit Jacques *Boerhaave ; son* ayeul Charles *Boer-  
haave, 8e* son bisayeul Marc *Boerhaave* ; tous honnê-  
tes Marchands de Leyde. Marc fut le premier de sa  
famille qui s’acquit de la réputation par sa fcience ; il  
fut Pasteur de la Ville de Medenblick. Nous avons  
delui plusieurs écrits qui ne respirent que la piété.

Jacques *Boerhaave l>* pere d’Herman , favoit le Latin , le  
Grec & PHébrcu ; il avoit fait une étude particuliere  
de l'Histoire. C’étoit un homme ouvert , d’une can-  
deur & d’une franchife charmante ; excellent pere de  
famille, qui n’ayant qu’un revenu modique pour l'é-  
ducation de neuf enfans ; fit voir à combien de frais  
on peut fournir par une sage œconomie. C’est ainsi  
qu’Herman, dans le petit abrégé qu’il a fait de fa vie,  
fait l’éloge fon pere.

Lifdixieme Juillet 1663. Jacques *Boerhaave* épotssa Ha-  
gar Daelder, fille d’Herman Daelder, honnête Mar-  
chand d’Amsterdam , aussi-bien qu’ingénieux Ouvrier,  
& de Magdeleine Dubois. Hagar Daelder aimoit la  
Medecine, & la savoir.

Jacques *Boerhaave* eut de *sa* femme cinq filles, & pour  
fils unique , Herman dont il s’agit ici.

Hagar Daelder étant morte au mois d’Août 1673. Jac-  
ques *Boerhaave* fit une feconde alliance avec Eve Du-  
bois , fille de Jacques Dubois , un des Ministres de  
Leyde. Cette feconde femme fut si bien partager sia  
tendresse entre *ses* propres enfans & ceux du premier  
lit, que les uns & les autres la regarderent toujours  
comme leur véritable mere.

Herman l’estimoit tant, qtllaprès la mort de fon pere, il  
resta toujours avec elle, vivant ensemble dans une par-  
faite union. Il a aussi toujours beaucoup aimé Jacques  
*Boerhaave* fon frere du côté paternel, homme célebro  
dans le ministere ; c’est à lui qu’il a dédié *sa* Chymie,  
comme nous le dirons.

Herman , dès les premieres années , fit des progrès sur-  
prenans dans l’étude : sim pere qui le destinoit au mi-  
nistere, lui fit apprendre de bonne heure les langues  
scivantes & l’histoire. Herman , avant l’âge d’onze ans,  
possédoit à fond le Latin & le Grec , à quoi il joignoit  
une grande connoissance de l’histoire universelle.

**A** douze ans il lui furvint une maladie qui interrompit  
considérablement le cours de fes études ; mais qui ne  
l’empêcha pourtant pas de faire toutes fes classes dahs  
la moitié moins de tems qu’il n’en faut aux autres. Ce  
fut un ulcere malin à la cuisse gauche, lequel dura fept  
ans de fuite , sans qu’aucun remede ni de la Medecine  
ni de la Chirurgie pût y être d’aucun secours. Au bout  
de sept ans , il renonça à tous les médicamens qu’il  
avoit essayés, & *se* contenta de bassiner sim ulcere avec  
de Burine & du sel , ce qui étant continué quelques  
jours, lui procura une guérison entiere.

Malgré ce mal opiniâtre , Herman fut envoyé à Leyde  
en 1682. où il avoit fait fa Rhétorique à quinze ans ,  
& s’y étoit distingué comme dans toutes seshumanités :  
mais il pensta être arrêté tout court au milieu d’une si  
belle carriere ; car son pere mourut alors, laissant  
avec très-peu de bien une femme & neuf enfans, dont  
l’aîné n’avoit au plus que feize ans ; on ne voyoit point  
d’où Herman pourroit tirer de quoi continuer fes étu-  
des , & mettre à profit *ses* talons ; heureusement Jac-  
queFErigland, un des amis desim pere, le prit en ami-  
tié , & le recommanda si fortement à Van-Alphen,  
qu’il *se* chargea de fa fortune.

De l’avis donc de ces deux hommes célébres, *Boerhaave*apprit la Philosophie fous Senguerdius , le Grec fous  
Gronovius , & la Geographie Eous Rickius. Jacques  
Trigland lui-même & Charles Schaaflui enseigneront  
PHébreu & le Chaldéen, toujours dans la vue de le  
pousser au ministere.

Au milieu de Pes occupations ; il fe sentit du gout pour les  
Mathématiques ; il ne s’y appliqua encore que légére-  
ment en 1687.mais quand sim uleere sut guésl.ûl se plon^

ρ 2 '7 B O E -

gea bientôt tout entier dans cette étude , tant recom-  
mandée par Hippocrate\*, & si négligée par la plupart  
de sies difciples, qui est labafe & comme la clef de tou-  
tes les autres , que Pévidence accompagne, & qui a cela  
de particulier, qu’elle transporte & fixe prefque tou-  
jours ceux qui font capables de s’y adonner.

Èn 1688. c’est-à-dire à 20 ans , il donna des preuves de  
son érudition & de son éloquence ; car ce fut en ce  
tems-là qu’il prononça fous la présidence du célebre  
Gronovius , un Difcours Académique dans lequel il  
fit voir que Ciceron avoit folidement réfuté le fenti-  
ment d’Epicure sur le fouverain bien , sujet épineux.  
& qui ne pouvoit être traité que par un grand génie ,  
*Boerhaave* s’én tira à merveilles : mais la multitude in-  
finie des chofes qui *fe* présentent, m’empêche de m’é-  
tendre là-dessus; je ne dois pourtant point oublier que  
la ville , pour le récompensier & l’encourager, lui fit  
préfent d’une médaille d’or. \*

En 1689. *scs* talons perçoient de plus en plus : outre le  
latin , le grec , l’hébreu , & le chaldéen qu’il. Eavoit  
parfaitement, il s’attacha enfuite avec un fuccès pro-  
digieux à PétLlde de l’histoire Ecclésiastique , & à la  
lecture des Peres de l’Eglife.

En 1690. il fut fait Docteur en Philofophie , & pour ré-  
pondre à l’honneur qu’il recevoir , il foutint dans fa  
dispute inaugurale, la distinction de l’ame & du corps:  
c’est dans cette thefe qu’il réfute avec une grande for-  
ce Epicure , Hobbe fon compilateur, & ce monstre  
d’incrédulité , Spinofa, dont l'athéisine ressemble assez  
au labyrinthe de Dédale, tant il y a de tours & de dé-  
tours dans fon Ey sterne. Mais *Boerhaave* le fuit par-  
tout , & par-tout il porte la lumiere ; plus fort qu’Her-  
cule,il abat d’un feul coup toutes les têtes de Phydre.  
Ceux qui liront cette dissertation auront peine à croire  
qu’elle foit l’ouvrage d’un jeune homme , tant elle est  
forte de choses, de raisonnement & de Métaphysique.  
Son Président en cette occasion fut Volder, pour le-  
quel il eut toute sa vie le plus profond respect, comme  
Volder eut pour lui l’amitié la plus tendre.

Il étoit tems qu’il s’appliquât à la Théologie , il eut le  
bonheur d’avoir en ce genre les plus grands maîtres ,  
Jacques Trigland, Fréderic Spanheim,& Jean Mar-  
kius. Il étudia fous Trigland les antiquités hébraïques,  
& fous Spanheim l’histoire Ecclésiastique ; mais pour  
ces études, il ne s’arrêtoit point aux versions , il con-  
fultoit les originaux ; de plus il lut assidument les Ou-  
vrages des Peres , admirant tout à la fois & la fainteté  
de leur vie & la pureté & la simplicité de leur doctrine,  
qu’il trouvoit altérée & quelquefois corrompue par les  
fubtilités de l’école. Avoit-.il tort de ne pouvoir fouf-  
frir qu’on expliquât PEcriture fainte dans le gout des  
fophistes, & quelquefois par l’autorité de Platop , d’A-  
ristote, de Defcartes &par des regles de métaphysi-  
que ?

Il s’étoit donc dévoué au foin des ames & aux fonctions  
de Ministere,fanS que cela l’empêcha de faire de grands  
progrès dans les Mathéma-tlques ; mais comme il ne  
pouvoit suffire aux dépenfes qu’il faut faire nécessaire-  
ment dans les Académies, & qu’il avoit d’ailleurs trop  
de fentimens & de délicatesse pour continuer d’être à  
charge à ses Patrons, il s’avifa de donner des leçons  
de Mathématiques. Cela lui valut la connoilsance de  
Jean Vandeberg , qui pour lui donherdes marques de  
l’amitié qu’il avoit pour lui, le fit nommer pour con-  
férer le catalogue des manufcrits de la bibliotheque de  
Vossius, que Leyde avoit achetée depuis peu, & qu’elle  
avoit fait venir à grands frais d’Angleterre, il s’ac-  
quitta de fa commission en homme d’esprit, & sim tra-  
vail plut si fort au Senat, & à Vandeberg en particu-  
lier , qu’il réfolut de faire tout pour la fortune d’un  
homme de ce mérite ; & d’abord il lui confeilla de  
joindre à fes autres connoissances celles de la Mede-  
cine ; mais ce qui surprendra beaucoup , c’est que  
*Boerhaave* n’eut jamais que quelques leçons du fameux

B O Ε 928

Drelincourt , & qu’à proprement parler , il a été fon  
maître dans une fcience qu’il a portée si haut, que la  
postérité en sera étonnée.

Il commença par l’Anatomie , qu’il étudia dans Véfale ,  
le prince des Anatomistes ; dans Fallope, Bartholin,  
&c. & pour joindre la pratique à la théorie , il assistoit  
régulierement aux leçons de Nuck ; & de plus , il tra-  
vailloit chez lui à des dissections particulieres , exami-  
nant toutes les parties du corps avec des yeux géome-  
tres. Il Fe mit enfuite à la lecture des Anciens Mede-  
cins dans l’ordre & suivant le tems qu’ils avoientvécu;i!  
examina fans relâche tout ce que les Grecs & les Latins  
nous ont fourni d’hommes illustres en ce genre : mais  
il s’apperçut bientôt que les Auteurs postérieurs à  
Hippocrate avoient pris de lui tout ce qu’ils avoient  
de bon. Ce fut donc aux ouvrages de ce grand homme  
qu’il s’arrêta particulièrement ; il en considéra le plan  
& les preuves, il en fit des extraits; en un mot, il fe  
remplit si bien de *sa* doctrine , qu’on eût dit qu’elle  
étoit passée du maître , dans le cœur & l’esprit du dise  
ciple. Il lut avec la même rapidité, & pourtant arec  
autant de soin & d’exactitude , les Ecrits des Medecins  
modernes; mais ce fidele Historien de la nature, qui  
en a, pour ainsi dire, sitivi toutes les allures pas à pas,  
& qui nous les a tracées avec la derniere précision , Sy-  
denham fut fon Auteur favori. C’est lui, c’èst cet hom-  
me fage , ce moderne légiflateur , qui, à force dlob-  
ferver, nous a laissé les regles les plus sûres pour gué-  
rir ; en Architecte judicieux , il a bâti fur les plus *so-  
lides* fondemens un édifice plus durable que le bronze  
& l’airain , où la critique & l’envie scmt plus d’tme fois  
venus fe briser ; qui fera toujours l’admiration des plus  
connoisseurs ; fervira de guide aux jeunes Praticiens ;  
d’azyle assuré aux malades,& de modele aux plus grands  
Maîtres.

Aussi M. *Boerhaave* lut-il plusieurs fois tous les ouvrages  
de cet Hippocrate Anglais, & toujours avec le même  
plaisir, & cette forte d’avidité qu’on ne sent gueres que  
pour les excellens Livres ; mais parmi toutes les ob-  
servations de Sydenham , il a toujours paru préférer  
celles qu’il nous a laissées sur la petite vérole, car lorsi  
qu’il a eu dans la sitite occasion d’écran fur la même  
maladie , il s’est prefque contenté de réunir les diver-  
ses descriptions de ce grand ObsterVateur dans un petit  
tableau plein d’expressions,recommandant d’ailleurs de  
les lire dix sois : *Sydenhami,* dit-il, Aph. 1729. *adeo  
accurata variolarum deseriptio , ut decies legi merenti  
pauca modo addenda habeam, etc.*

Notre Auteur passa à la Chymie , ensitite à l’étude de la  
Botanique, avec cette précaution , qu’il voulait voir  
de fes yeux & toucher, pour ainsi dire, de *ses* mains ,  
ce qu’il avoit remarqué dans *ses* Livres. On croiroit  
après cela que *Boerhaave* étoit tout Medecin , & qu’il  
ne siongeoit plus à l’étude de la Théologie : mais sion  
resipect pour les ordres connus de scm pere , sion zele &  
scm amour pour l’Eglisie , lui firent prendre la résolu-  
tion de *se* mettre au nombre des Propofians ; mais avant  
tout, il voulut *se* faire recevoir Docteur en Médecine;

Il sut pour cela à Hatdevick , où le servant difciple  
d’Efculape reçut le bonnet le 10 Juillet 1693. Lefujet  
de l’acte qu’il foutint pour parvenir à ce degré , con-  
cernoit l’importance dont il est que les Medecins exa-  
minent avec stoin les déjections de leurs malades : *dise  
putatio habita de utilitate explorandorum excremento\*  
rum in aegris , et signorum.*

*A* scm retour, il songeoit plus que jamais à être tout à la  
fois Medecin de l’ame & du corps ; c’etoit aussi Pidée  
de fon illustre ami Vandeberg : il avoit même déja  
composé le diiseours que font d’ordinaire les Propofans;  
& dans ce difcours Eait exprès, il entreprit de chercher  
la cause pourquoi on voyoit autrefois des gens grossiers  
du tems des Apôtres & des premiers Chrétiens , con-  
vertir tant d’hommes, & qu’aujourd’lun lês plus favans  
ont bien de la peine à en convertir un petit nombre :  
on juge bien que ce fùjct fut traité avec toute la piété  
& la religion qu’il demande ; mais ce dsscours est resté  
parmi

929 B O E

parmi ses papiers, parce que une infame calomnie lui  
ayant alors fermé l’entrée au ministere, il n’eut plus  
d’occasion de le prononcer.

Voici comment le fait est rapporté dans M. Schultens.

**Μ.** *Boerhaave* revenoit à Leyde , déterminé à embrasser  
l’état Ecclésiastique : mais à fon arrivée dans cette vil-  
le, il la trouva imbue des préventions les plus défavo -  
rables fur fon compte. Il s’étoit répandu qu’il avoit  
abandonné le christianisme pour devenir disciple de  
Spinosa;& cette horrible calomnie qui n’avoit pour tout  
fondement que la chaleur avec laquelle il avoit foute-  
nu quelques questions problématiques , mais que de  
petits esprits croyoient toucher de fort près à la Reli-  
gion , étoit pieufement accréditée par une multitude  
prodigieufe de perfonnes qui n’étoient ni instruites des  
fentimens de *Boerhaave,* ni en état de connoître des  
matieâla , fur lesquelles elles ne laissoient pas que de  
le travestir comme Athée.

Cette affaire désagréable, & qui eut des conséquences si  
fâcheuEes, provint d’un évenement dont il parossoit  
qu’on n’avoit rien à craindre de tel. *Boerhaave* s’étant  
trouvé dans une voiture d’eau, & la conversation ayant  
tourné silr le systeme impie de Spinosa , que tous con-  
venoient être fatal à la religion, écouta en silence tout  
ce qu’on disioit, jusqu’à ce que quelqu’un s’étant lassé  
emporter par sim zeïe, abandonna l’exposition des opi-  
nions de Spinosa , pour fie jetter en reflexions person-  
nelles sur cet Auteur; alors notre Auteur impatienté  
d’un disitours qui n’avoit rien de commun avec les cho-  
fes en question, & qui marquoit aussi peu de lumières  
que de charité, fe leva brusquement & demanda au  
Déclamateur s’il avoit jamais connu Spinosii.

Cette vive apostrophe excita en celui à qui elle étoit faite  
d’autant plus de ressentiment, qu’il étoit moins en état  
d’y répondre. Quelqu’un qui étoit dans le batteau s’en  
apperçut; on demanda au Batelier comment il s’ap-  
peîloit : & lorfqssil arriva à Leyde , il trouva que le  
bruit public étoit qu’il avoit embrassé le Spinosissime.

Ses amis mirent tout en œuvre pour le justifier : ils cite-  
ront les Discours admirables qu’il avoit prononcés con-  
tre l’Athéisme en général & contre leSpinosisine en par-  
ticulier : mais c’étoit au tems à détruire ce préjugé. Ce-  
pendant cela détermina *Boerhaave* à abandonner le  
projet qu’il avoit formé d’être Medecin du corps & de  
l’ame, & d’aider les hommes par des fermons & par des  
consclltations. Il s’en tint au dernier parti & fe livra  
tout entier à la Medecine du corps.

Jufques- là ce beau génie avoit allié l’étude de la Théolo-  
gie avec celle de la Medecine : mais il fe crut obligé de  
renoncer à la premiere pour *se mettre* à couvert des re-  
proches que quelques ennemis, jaloux de sim mérite,  
lui fassoient injustement, de favoriser les erreurs^lu  
Spinosissime. Ainsi il regarda la Medecine comme un  
pays plus tranquile pour lui , & où la malice de fes  
Adversaires auroit moins occasion de lui faire de tels  
reproches. Il embrassa donc cette profession par préfé-  
rence & d’autant plus volontiers, qu’il détestoit tout  
ce qu’on appelle parti, & que fa propre expérience lui  
avoit fait connoître tout le fiel de certaines ames dé-  
votes, & ce qssa pu fouvent la haine de ceux qui ne prê-  
choient que l’amour de Dieu,

**Il** faut avouer que fes commencemens ne furent point  
heureux, sa pratique ne rendit point d’abord autant  
que son habileté fembloit le lui promettre : mais il ne  
*se* découragea pas pour un mal nécessaire à prefque  
tous ceux qui entrent en pareil exercice : au contraire,  
donnant à fes Livres l’heureux loisir dont il jouissait, il  
amassa ces thréfors defcience , qui lui ont acquis dans  
la fuite tant de gloire & de fortune. Le vrai mérite per-  
ce tôt ou tard ; Je sien ne tarda point à fe répandre. Un  
homme de la premiere condition, favori de Guillaume  
III. l’invita à des conditions très-honnêtes & fous des  
efpérances encore plus flateufes, de fixer fon domicile  
à la Haye, où il lui faifoit entendre que la fortune  
*Tome IL*

È O Ë 930

Pattendoit : mais il refusa poliment des offres si enga-  
geantes, préférant à tout une vie libre, éloignée des tu-  
multes de la Cour, où c’est peu de parler autrement  
qu’on ne pense, quand pour parvenir il faut fouvent  
agir contre sem gré & *ses* propres lumieres.

Cependant fes amis fongeoient à le faire entrer dans  
le corps de l’Université de Leyde: mais loin defepré-  
ter à leurs vues , il s’y oppofa, difant que le préjugé  
contre lui étoit encore trop récent , & que ceux qui  
avoient cabale pour l’exclurre du ministere, ne s’endor-  
miroient pas en cette occasion ; qu’ils rifqueroient leur  
crédit & leur autorité , & qu’il ne fouffriroit jamais  
que pour lui rendre service ils s’exposissent à un réfus.  
Ces motifs ne firent aucune impression fur Pesiprit de  
Van - Berg, qui de concert avec l’illustre Van-Al-  
phen, traVailla si efficacement à ce qu’il avoit résidu  
pour *Boerhaave s* qu’il le fit nommer le 18 Mai 1701.  
parles Curateurs de l’Académie à la place du célebre  
Drelincourt, dont il soutint & silrpaffa bien-tôt la hau-  
te réputation. Il préluda par un DiEcours, où il recom-  
mande fortement l’étude de la doctrine d’Hippocrate,  
perfuadé, avec rasson , qu’il n’y a point de meilleur  
modele à silivre pour un Praticien, que celui-là. Ce  
Prince de la Medecine étoit alors dans une espece de  
décri ; on trouvoit & on vouloit que scm regne fût pase  
sé , que le fuivre encore, c’étoit adorer de vieilles ima-  
ginations, & un Auteur, qui n’avoit rien de refpecta-  
ble que fon antiquité. Mais il fit voir au contraire, que  
jamais homme rffavoit pénétré plus avant que lui dans  
les fiecrets de la nature; que ses regles pour connoître  
& distinguer les maladies , que fies remedes pour les  
guérir étoient de tous points conformes à l’expérience :  
il parla fur ce sistet avec tant de force, d’érudition &  
de clarté , qu’on n’ofera plus vraissemblablement dise  
puter à Hippocrate ce furnom de Divin, cet Empire  
que nos peres lui ont donné, & qu’il mérite à tant de ti-  
tres. En effet, quelle prudence dans l’application des  
remedes ! Quelle attention à en obferver les effets !  
Quelle sagacité dans le diagnostic & le prognostic !  
Quelle franchise dans les événemens sinistres ' Quelle  
mOdestie dans *ses succès!* Quelles vues.' Quelle éten-  
due de génie ! Quelle profondeur de jugement & de  
connoissances ! Quelle simplicité . Quelle clarté dans  
fes defcriptionsl Que de lumieres dans un seul Apho-  
risine! Quel art de commander aux maux, en sachant  
y obéir 1 Enfin , s’il entreprend de relever la nature  
accablée & expirante de langueurs, ou s’il en veut cal-  
mer les fureurs , qu’emploie-t’il ? Peu de remedes , &  
des remedes très-communs,mais convenables pour l’in-  
dication & certains pour l’effet.

Parcourez les Grecs, les Romains & les Arabes, Dioclès,  
Carystius, Aretée de Cappadoce, Russes d’Ephefe ,  
Soranus, Galien, Eginete, Trallius, Aétius, Oribafe,  
Celfe , Pline , Rhafes, Avicenne, &c. & vous verrez  
que tout ce qui fe trouve de meilleur dans leurs Ou-  
vrages est dû au fondateur del’art;& que parmi tous les  
Praticiens modernes,le fage Anglais que j’ai déja cité,  
en est le feul & digne Emule,non qu’un Medecin doi-  
ve ignorer les découvertes de Vesiale , d’Afellius , de  
HarVée, de Gliffon , de Willis, de Léal, de Louver ,  
de Pecquet, de Warthon, des Bartholins, de Drelin-  
court, de Malpighi, de Hok, de Leuvenhoeck, d’Eusi  
tachi, de Fallope, de Nuck , de Boyle , de Borelly ,  
de Bellini, de Pitcarn , &c. au contraire , ce n’est que  
par l’usage de ces connoiffances qu’on peut mériter le  
titre de Physicien de la nature : aussi *Boerhaave* les  
réunit toutes, & les appliqua toutes à l’art doublement  
grand, d’enfeigner & de’guérir : mais il n’en est pas  
moins vrai que Hippocrate & Sydenham font les meil-  
leurs fources où l’on puise les vraies regles Therapeu-  
tiques , puisqu’elles sont tirées d’observations mille  
fois vérifiées & incontestables.

Ce Difcours prononcé en l'honneur du vénérable Efcu-  
lape, & encore plus la profondeur des leçons du jeune  
*Boerhaave,* lui acquirent en peu de tems une si grande  
renommée, que l’Académie dc Groningue lui offrit en

**N nn**

931 B O E

1703. une Chaire enMedecine: maissilrsort refus,de  
l’avis encore de Van - Berg, qui ne manquoit jamais  
l’occasion d’avancer son ami, les Curateurs de Leyde  
lui promirent la premiere place vacante : en attendant,  
ils augmenteront fes gages, pour le dédommager de ce  
qu’il perdoit par zele & par attachement à sim corps.  
C’est à ce sifjet qu’il prononça le 24 Septembre de cet-  
te même année un second Dsscours Eut l’issage & l’uti-  
Üté des mécaniques dans la Medecine : *De Usu Me-  
chanices in Medicina.* Il remarque avec douleur que la  
plupart des Medecins ignorent cette partie des Mathé-  
matiques, quoique pourtant elle soit dans l'exercice de  
la profession Médicale d’tme indifpenfable nécessité,  
puifqu’en esset il est constant que c’est de ces lois pu-  
rement mécaniques , que dépendent entierement les  
mouvemens des folides de notre corps , & que c’est  
sur ces mêmes regles que coule le sang dans nos veines.  
Celui doné qui ne connoît point les moyens requis pour  
l’entretien des fonctions vitales, naturelles & anima-  
les, qui ignore quelles font les causies de la vie & de la  
fanté, qui ne sachant que ce que ses yeux lui découvrent  
de la superficie & de la forme du corps, est entierement  
aveugle fur toutes les merveilles qui sont cachées au-  
dedans; celui qui ne connoît pas même lesparties,bien  
loin d’être au fait de tous les ressorts, comment peut-  
il être en état de s’appercevoir des dérangemens qui *se*dérobent souvent aux yeux les plus clair - voyans ? Que  
pelsseroit on d’un homme qui entreprendroit de rac-  
commoder une montre, fans connoître les parties qui  
entrent dans fa composition 1 Aussi quel est le siuccès  
de ceux qui osient *se* charger du grand art de guérir,  
fans rien connoître de la composition de notre corps &  
des divers mouvemens des fluides ? C’est ce que peu-  
vent nous apprendre Paracelsie , Van-Helmont, Ta7chenius, habiles Chymistes d’ailleurs, & tous les gué-  
risseurs qui n’ont point l’Anatomie pour guide. M.  
*Boerhaave* les attaque & les renversie tous dans le Dise  
cours dont il s’agit, ainsi que cette foule d’autres Em-  
piriques mieux marqués , qui ne femblent répandus  
dans le monde que pour le détruire : il veut , enfin,  
qu’un Medecin foit au faitdes Ouvrages mécaniques  
d’Archimede, de Mariotte, de Boyle , de Defcartes,  
de Newton , d’Huygcns , de Borelli, & de plusieurs  
autres, tant Philofophes , qu’Anatomist es ou Mede-  
cins.

On sait avec quel fuccès *Boerhaave* exerçoitfon emploi,  
& toujours fous le titre de simple Lecteur en Medeci-  
ne, lorsqu’on le nomma enfin Professeur à la place  
d’Hotten.

Le décret de la nomination est du 18 Février 1709. fon  
Difcours inaugural, du 20 Mars suivant. C’est-là qu’il  
revient à la charge contre les Empiriques , qui croi-  
roient fe deshonorer s’ils traitaient tout simplement  
un art très simple en lui-même, puifqu’au fond il ne  
s’agit que d’étudier, de suivre la nature comme à la  
piste, de l'aider, de la réparer par elle - même : mais  
l’extraordinaire a toujours été du gout des ignorans:  
& si l’on en croyoit les Paracelsistes, la Medecine fe-  
roit comme une Reine de Théâtre fardée, & qui ne  
marcheroit que sur le cothurne, tandis qu’elle tire fon  
plus brillant éclat du simple & du naturel. Quiconque  
lira fes Difcours avec attention, y remarquera le ca-  
ractere aimable de vérité & de candeur qui fe fait fen-  
tir dans tous les écrits de ce grand homme, mais dans  
celui-ci plus particulierement que dans aucun autre.  
Le titre est : *Oratio qua repurgatae Me de mnaefacilis ase  
seritursimplicitas s de lasimplicité de la Medecine.*

L’Académie de Leyde, pour s’attacher de plus en plus  
un aussi grand fujet, le nomma Professeur de Botani-  
que. On s’attendoit bien à des augmentations : mais  
on fut surpris de trouver en lui un nouveau Tourne-  
fort. Il augmenta bien-tôt de moitié le nombre des  
plantes du jardin ; le tout avec un choix qui décele  
l’habileté du Collecteur, & la profondeur de fes cosse  
noissances.

En 1714. il fut nommé Recteur de l’Université. Peu de

Β Ο E 932

tems après, le 8. d’Août de la même année, il fut sale  
Professeur du Collége Pratique; & outre fes leçons or-  
dinaires, il endonnoit deux fois la semaine dans 1Ή0-  
pital fur les maladies régnantes, tant pour le Eoulage-  
ment des pauvres malades , que pour l’utilité de ses  
écoliers : & il en résiIltoit sans doute un grand avanta-  
ge ; car de Pœil & de la main on voyoit joindre la pra-  
tique à la théorie. La théorie fait, pour ainsi dire, le  
corps de la Medecine : mais, puisqu’il faut le dire, la  
pratique en est l’ame. Ayez tant que vous voudrez des  
connaissances \ réunissez en vous feul ce que faVent  
tous les autres , s’il est possible, vous ferez très-habile :  
l’essentiel, c’est l’expérience ; stans elle, on n’est jamais  
digne du nom de Medecin. Disims-le hardiment, finis  
cette pratique consommée, le grand *Boerhaave* eût été  
un SaVant, mais non un Praticien du premier ordre ;  
Pans elle , l’Angleterre n’auroit pas eu fon Sydenham;  
la Grece, sim Hippocrate ; ni Paris sein Duret, son  
Fernel, &c. φ

Le nouveau Recteur prononça à la fin de *son* Rectorat un  
Dificours sur le chemin qu’il faut tenir pour découvrir  
la vérité en Physique : *De comparando certo in Physicis.*C’est-là qu’il s’éleve contre la paresse de ces Philoso-  
phes , qui ne voulant pas *se* donner la peine de silure  
la nature dans fies marches, aiment mieux se fabriquer  
à leur mode des principes des chofes , que d’examiner  
en effet s’ils sirnt conformes à l’expérience. Une propo-  
sition si simple ne méritoitque des applaudiffemens,  
bien loin de s’attirer des cenfures ameres. Un Prosef-  
feur en Théologie s’éleva contre avec fureur : il pré-  
tendit, que soutenir, comme avoit fait *Boerhaave,*qu’on ignoroit les principes de la Physique , c’étoit  
renverfer la Religion, établir fur fes ruines l’athéisi  
me le plus monstrueux, élever fur fes débris le spino-  
sisine le plus abfurde. Jamais accufation plus folle.  
*Boerhaave* ne dit dans ce Difcours autre chose, sinon  
qu’on ne peut connoître la nature que par la nature  
elle-même ; qu’il faut l'étudier dans fes propres effets ;  
faire en quelque forte les mêmes pas avec elle ; & qu’à  
cet égard tout ce qui n’est point fondé fur l’expérience,  
est douteux , faux ou chimérique.

L’Université de Franéker ne put souffrir qu’un de ses  
Membres eût ainsi attaqué l’honneur & la Religion  
de l’illustre Profeffeur de Leyde ; & elle obligea cet  
Accufateur à fe rétracter publiquement, offrant mê-  
me , après lui avoir fait chanter cette palinodie, de le  
punir plus sévèrement, si *Boerhaave* le Vouloit. Sa ré-  
ponfe fut, que la plus grande fatisfaction qu’on pou-  
voir lui faire, étoit de laisser ce Théologien tranquile,  
& de lui pardonner fa faute aussi sincerement qu’il la  
lui pardonnoit lui-même.

Mais tandis que fon mérite supérieur lui attiroit des en-  
nemis jaloux de *sa* réputation, l’Académie des Scien-  
res de Paris, comme pour le dédommager des injusti-  
ces qu’on lui fassoit, lui écrivit, pour lier avec lui un  
commerce de Botanique & de Physique. Il ne fut pour-  
tant reçu dans ce refpectable Corps, à titre d’Associé  
étranger , qu’en 1728. à la place de l’illustre Comte  
de Marsilly. Après la mort de M. Freind , la Société  
R.oyale de Londres lui fit un pareil honneur ; car tant  
que ce favant Medecin Anglais a vécu, comme il étoit  
Président de cette Société, & qu’il lj’avoit pas pour  
M. *Boerhaave* toute l’estime qu’il méritoit par je ne  
Bai quels motifs qu’on n’a pu pénétrer, jamais *Boer-  
haave* ne put être reçu dans cette Compagnie;non qu’iI  
fît un pas pour cela : mais tous fes amis parlaient pour  
lui, & n’étoient point écoutés. Heureufement l’hon-  
neur que devoient un jour recevoir & *Boerhaave ,8e le*célebre Corps dont il s’agit, n’étoit que différé. La So-  
ciété eût été trop flatée de posséder à la fois un Freind  
& un *Boerhaave,* les deux plus grands ornemens de  
leur nation ; & si le nuage, qui, aux yeux de l’un  
obfcurcissoit l’autre, est une tache Ton peut dire qu’il  
en est comme de celles que les Astronomes ont remar-  
quées dans le Soleil, qui d’ailleurs n’en éblouit pas  
moins.

933 B O E

Mais tandis que *Boerhaave* se Iivre tout entier aux péni-  
bles fonctions de fes charges, sim corps ne pouvant

\* plus résister à tant de fatigues, succomba enfin fous le  
poids de *ses* travaux. On verra ci-deffous l’histoire de  
cette affreuse maladie qui le retint au lit pendant cinq  
mais. Je r. marque, quant à présent, qu’étant encore  
retombé en 1727- puis en 1729. il *se* démit cette der-  
niere année de *scs* places de Professeur en Botani-  
que & en Chymie , ne fe réservant que scm Collége-  
Pratique.

En 1730. il fut nommé une seconde fois Recteur. Sulcant  
Ilafage’, en quittant l’emploi dont je viens de parler ,  
il prononça un Difcours intitulé : *De honore Medid ,  
servitute.* Celui-ci lue paroît, comme à M. Schultens ,  
au-dessus de tous ceux que M. *Boerhaave* ait jamais  
prononcés. Voici comme il entre en matiere : j’ai des  
raifons pour en rapporter plusieurs traits.

« Tout ce que les hommes peuvent atteindre par lapen-  
« sée, est, ou Dieu, ou quelques-unes des chofes con-  
a tenues dans ce vaste univers. Nous ne pouvons resu-  
*« fer* notre hommage à la Divinité supreme, quoique  
a nous n’én connoissions.point la nature; car Dieu seul  
« se connoît. » Cela revient à ces beaux vers qui furent  
couronnés par l’Académie Françoise.

*Loin de rien décider fur cet Etre supreme s  
Gardons, en l’adorant, un silence profonde  
Le mystère est immensc, et l’esprit s’y confond,  
Pour dire ce qu’il est, il faut être luFmême.*

*%*

Ἀ Toutes les diverses merveilles que la nature étale  
« à nos yeux, sirnt donc émanées d’une premiere cause ;  
« mais d’une façon trop incompréhensible pour en pou-  
« voir parler. Tout est ou planetes , ou étoiles , ou  
« leurs athmospheres ; elles fuivent chacune depuis  
« plus de cinq mille ans le même ordre & les mêmes  
« lois , fans jamais s’en écarter en aucune maniere, &  
« sans qu’aucun mortel ait jamais osé porter la téméri-  
« té jufqu’à vouloir troubler cette admirable harmo-  
« nie. Cette terre que nous habitons est une vraie pla-  
«nete, composée d’animaux, de végétaux, deminé-  
« raux, de feu , d’air & d’eau ; toutes chofes qui font  
« encore fujettes aux décrets inviolables du Créa-  
« teur. »

« Dans la classe des animaux, est l’homme, cette ma-  
« chine pleine de confiance, curieux de tout, & au fait  
«de mille connoissances : il prédit à point nommé les  
« astres qui paroîtront plusieurs siecIes après lui, &  
« montre assez par-là quelle force & quelle étendue de  
a génie Dieu lui a donné préférablement aux autres  
« animaux. Mais ce même homme, si industrieux dans  
« fes recherches , si heureux dans ses découvertes , est  
« dans une honteufe négligence, dans une crasse igno-  
« rance de lui-même : il fe gouverne plus mal que tout  
a ce qui lui est Eoumis par la Providence. Qu’il estpe-  
« tit, quand il s’agit de mettre un frein à fes passions ,  
« de régler son esprit, & de rétablir les lois physiques  
« du corps , quand elles sont dérangées ! »

a L’homme est composé de corps & d’ame, qui, quoique  
a d’une nature différente , font tellement unis , qu’ils  
« ne font qu’un. Par le mot d’ame , j’entens l'intelli-  
agence, la mémoire, la volonté, les affections, Pima-  
«gination. Le corps est fait de folides & de fluides,  
*a* qui fe meuvent les uns par les autres. Les maladies  
« du corps influent fur l’efprit, & celles de l’esprit fe  
a communiquent au corps. Je conviens que les Mathé-  
« matiques aiguifent, rectifient l'esprit, & lui donnent  
a de la sagacité ; que la Philosophie apprend à modé-  
« rer les passions : mais la Medecine feule guérit le  
« corps. Tout le monde sait que pour produire ce  
' a corps, il faut qu’un homme s’unifie à une femme , &  
a lui fourniffe la matiere propre à féconder l’œuf.  
Mais, s’il y a eu un premier homme, comment a-t’il  
«été fait, mâle ou femelle? Dès qu’on le fuppofera  
« feul, on conViendra qu’il étoit hors d’état de multi-

B O Ë 934

« pIier fon espece ; & si les deux ont été nécessaires  
a pour être la fource de tous les autres, il faut encore  
« qu’ils ne foient pas nés comme les autres. D’où il  
« fuit, 1°. que cette terren’étoit atltrefois habitée par  
«aucun homme; & que s’ils venoientune fois à ; ’ -le  
« tous , il féroit impossible à toute la nature d’en faire  
« revivre un feul. *z°.* Que le premier homme est né  
«d’une caufe infiniment supérieure à la nature de  
a l’homlue & à tout l’univers , & qu’il a fallu au com-  
« mencement de la création deux perfonnes, mâle &  
α femelle, d’âge & de structure à procréer leurs fembla-  
« bles , & à faire conséquemment toutes les autres  
« fonctions du corps.Tous leurs defcendans ont partici-  
« péau talent d’exercer *tfvec* aisance les mêmes facul-  
«tés; & voilà ce que j’entens par la nature humaine;  
«Or, quiconque voudroit ajouter au corps humain,  
a ou en retrancher quelque chofe , violeroit fur le  
« champ les lois de la nature ,\* ou du Créateur. »

a Ce n’est que parles sens qu’on peut connoître la structu- -  
«re du corps, & encore a-tlon bien de la peine ; car  
« toutes les parties sirnt enchaînées ensemble. Par où  
a commencer pour débrouiller un ©tarage qui n’a ni  
a commencement ni fin ? Notre corps est un cercle,  
«dont le milieu, le principe & la fin fie ressemblent,  
a Pourquoi le cœur feroit-il la premiere partie ? Sa  
«vigueur ne vient-elle pas des nerfs, de l'aorte & des  
« veines qui s’y déchargent ? L’homme n’est en grand  
a que ce qu’il étoit en petit ; tout est fait à la fois, &  
a ce n’est qu’un développement de la nature. Le cœur,  
a le cerveau, le poumon, le foie, &c. tout cosspireà  
« des usages qui ne font différens qu’en apparence t  
a mais comme le tout a besoin de chaque particule ,  
«chaque particule a besoin du tout.S’il n’existoit pas au-  
aparavant, tous les arts auroientbeau concourir, ils ne  
« sauroient pas produire un seul cheveu. Il n’est donc  
«pas possible de rien comprendre d’une seule parcelle  
a du corps, que par la connoissance des lois qui ont  
« fait naître le tout dès la premiere origine. Mais , en-  
a core une fois , ces lois ne fe manifestent que par les  
« fens. »

« Quelle est la premiere caufe du mouvement dans  
a le corps ? Pour le dire , il faut en consulter la  
« nature. Tant que le cœur bat, on vit; dès que font  
a mouvement vient à ceffer, on meurt. Mais pour que  
« le cœur agisse, il a befoin de la vertu des nerfs. Les  
a nerfs qui fervent au cœur, empruntent la leur du cer-

. « velet. Celui-ci tire la sienne d’un fluide très-fubtil  
« qui s’y sépare. Ce fluide vient dtl fang qui est porté  
« par les arteres. La causte dépend donc autant ici de  
« l’effet, que l’effet de la cause. »

« Mais le corps humain n’agit pas seulement silr lui-mê-  
« me’, Fur les alimens qui réparent Ees pertes , & sim  
a tous les corps ; ils agissent aussi tous sisr lui, témoins  
a les médicamens & les venins ; & comme ils n’agise  
a sent point sisr le cadavre, si ce n’est le feti & un petit  
« nombre de remedes corrosifs , il fuit qu’ils doi-  
« vent toute leur vertu à l’action continuelle des  
«folides & des fluides , flans laquelle les os une fois  
« rompus , ne pourroient plus fe joindre. Ainsi, celui  
« qui veut découvrir la maniere dont les remedes agise  
« fent, doit foigneufement examiner le changement  
« qu’ils font dans le corps , & ceux qu’ils ont à essuyer  
« de la part. »

Notre Auteur cite tant d’autres exemples , que je m’é-  
carterois trop si j’en voulois feulement faire l’abrégé.  
Son but est pourtant dans cette harangue, comme dans  
celle du *Mécanisme des corps,* de prouver la nécessité  
de l’étude de la nature. Que Part de guérir les mala-  
dies n’est jamais plus puissant que lorsqu’il est soumis  
à la nature, & qu’il en est le fidele ministre ; que ΙΊιοη-

1 neur du Medecin comme du Chirurgien , est de fe ren-  
dre humble fervimur de cette souveraine maîtresse.

J’ai cru devoir rapporter quelques-uns des principaux  
traits de cette belle harangue , pour fame voir que le  
Eavant Professeur ne reconnoissoit d’autres casses de  
Nnnij

935 Β O E

tout ce qui se passe dans le monde, que le souverain  
Créateur , & que c’est à cet Etre des êtres , comme  
aux lois qu’il a imprimées à chaque partie du corps hu-  
main, qu’il veut que le Medecin *se* soumette dans tous  
les cas. On eût dit que M. *Boerhaave* ne pouvoit trai-  
ter cette matiere sans attirer sim lui les traits de l’en-  
vie : on renouvella les accusations d’athéisine & deSpi-  
nosifme , & , ce qu’on n’avoit point encore fait, on  
l’acctssa nettement de nier l’immortalité de l’ame. Or,  
peut-on mieux être convaincu que par ce que j’ai rap-  
porté , que s’il étoit besoin de chercher des preuves de  
cette opinion , on n’en trouveront nulle - part de plus  
fortes que dans ce difçours ? Mais tel est l’affreux aveu-  
glement de la calomnie. Apres tout, la vie de *Boer-  
haave ,* indépendamment de fes écrits , prouve affez ce  
qu’il penfoit de la vie suture , & je croirais le desho-  
norer que de chercher à le justifier sérieusement fur ce  
fujet,

11 purgea la Chymie de toutes *ses* erreurs , comme porte  
le titre d’un savant diEcours qu’il prononça le 21 Sep-  
tembre 1728. lorsqu’il fut fait Professeur de Chymie :  
je n’en ferai point l’extrait, parce que cela me mene-  
roit trop loin. Ceux qui Pont lu peuvent juger du foin  
que M. *Boerhaave* eut toujours de combattre les Para-  
celsistes. M. Schultens sait là-deffus une remarque sort  
simple ; il dit que ce qui est caisse que leurs erreurs si  
opposées à la raison, se perpétuent & gagnent comme  
une espece de contagion , c’est que peu de gens ont de  
l’intelligence , & que tout le monde, cependant, veut  
juger & décider. *Paud nempè intelligunt, omnes judi-  
cant atqtte decidunt.*

.Voici maintenant la liste des Ouvrages de M. *Boerhaave-,*telle qu’il la donne presque entierement lui - même  
dans la préface de *sa* Chymie.

*Oratio de commendando studio Hippocratis.*

*De usa ratiocinii mechanici in Medicinâ s quâ repurgatae  
Medicinaefacilis asseritur simplicitas.*

*De comparando certo in Physicis .*

*DeChymiâ fiels erroribus purgatae*

*De vitâ et obitu Clarissimi Bernardi Albini, cum Botani-  
cam et Chemicam Proscissionem publicè exponeret.*

*De honore Medici,fervitute.*

*Institutiones Medicae:*

*Aphorismi de cognosicendis et curandis morbis.*

*Libellus de materia Medica et remediorum formulis.*

*Index Plantarum s quae in horto Academico Lugduno-Ba-  
tavo reperiuntur.*

*Epistola de Glandulis ad Clarissimum Ruyfchium. .*

*Atrocis nec descripti antea morbi historia , fecundum Me-  
dicae artis leges conscripta.*

*'Atrocis s rariissimique morbi historia altera.*

*Editio procurata operum Anatomicorum et Chirurgico-  
rum Andreae Ves.aPel.*

*Tractatus dx Peste.*

*Tractatus de lue Aphrodisiaca , praefixus Aphrodisiacth*

*Aretaei Editio de causis , signis.que morborum , eorumque  
curatione.*

*Elementa Chemiae.*

*Index alter Plantarum, quae In horto Academico Lugduno-  
Batavo aluntur.*

*Observata de argento vivo-.*

*Editio Stvammerdamiana.*

Le premier en date de ces Ouvrages, & peut - être d’un  
aussi grand mérite que les Aphorisines , est *les Institu-  
tions de Médecine*, que M. *Boerhaave* dédia à scm beau-  
pere Drolenvaux, pour le remercier de lui avoir don-  
né une bonne femme,. Un fait très-remarquable , c’est  
que le Moufti d’aujourd’hui traduit actuellement les  
Institutions en Arabe , qu’on imprimera incessamment  
à Constantinople ; la premiere édition de ce,t Ouvrage  
parut en 1707.

B O E 936

Les Aphorisines font de 1708. ils semt aussi traduits en  
Arabe & en François , pour ne rien dire des autres  
langues dans lesquelles cet Ouvrage a été traduit. Voi-  
ci le jugement que tous les connoiffeurs en portent,  
même & plus encore de précision que dans les Institu-  
tions ; même enchaînement arithmétique,même clarté,  
mais pour les Savans; car aux yeux des ignorans, ce  
qui n’est que profondeur devient un abîme d’obfcurité  
impénétrable. *Qti antiqua scrutati , nova non ignorante  
videbunt quid praefluum sit* , dit l’Auteur dans sa présa-  
ce; c’est-à-dire , que pour juger de’ces Aphorisines,  
il faut avoir dans la tête tousses thréfors de l'antiquité,  
par rapport à la pratique ; & pour ce qui est de’ la théo-  
rie , tout ce que l’Anatomie & la méchanique ont sait  
découvrir aux Medecins modernes.

JVI. *Boerhaave* a été non-seulement le plus habile Profef-  
feur , l’homme le plus propre à enfeigner & le plus  
grand Théoricien qu’on ait jamais vu, mais un Prati-  
cien du premier ordre , à en juger par le Livre dont il  
s’agit ; c’est en effet l’essence , & pour ainsi dire, le fuc  
de la doctrine d’Hippocrate , & il falloir s’en être au-  
tant rempli qu’avôit fait notre illustre Hollandois ,  
pour pouvoir ainsi la réduire en Aphorisines. Au reste,  
qu’on ne s’attende point à trouver ici du merveilleux,  
du spécifique dans les remedes ; rien de plus simple; &  
dans leur simplicité, rien de plus conforme à la na-  
ture ; partout l’expérience & lsobfervation,diagnostlcs  
clairs, prognostics fur s , pêinture vive des accidens ,  
point de terme qui ne foit le plus énergique , pointée  
tableau qui ne foit plein de la plus forte expression ; à  
chaque cause , chaque remede , & chaque signe certain  
pour la distinguer ; c’est donc partout, non un étala-  
ge de médicamens spécieux ( car comme il l’a dit lui-  
même , il n’est de remede que ceux qui naissent de la  
circonstance , & font appliqués à propos , ) mais de  
justes indications.

J’avoue que la briéveté, qui est l’apanage du style apho-  
ristique , n’éclaire point assez au lit des malades , les  
jeunes gens qui n’ont point eu le bonheur d’assister aux  
leçons de ce grand maître : aussi insinue-t’il à la fin de  
fon admirable Préface, que ces Aphorisines auroient  
peut-être befoin d’un Commentaire , & je crois que c\*e  
*peut-être* est là par politesse.

\* Nous avons l’obligation à M. Van-Swieten de ce Corn-  
mentaire si nécessaire pour l’intelligence & l’explica-\*  
tion des Aphorisines de *Boerhaave.* L’esprit de ce  
grand homme dont il a été le disiciple *a* passé tout en-  
tier dans fon Commentaire qu’il a enrichi de tout ce  
qu’une érudition *sage &* confommée pouvoient four-  
nir d’utile & d’intéressant. La satisfaction avec laquelle  
le public en a reçu les deux premiers volumes, & l’a-  
vidité avec laquelle il attend les autres ,font le plus  
sûr & le plus grand éloge que l’on puisse faire de cet  
Ouvrage.

Son troisieme Ouvrage , *de materia Medica,* doit être  
bien distingué d’un autre Livre qui a été donné par  
quelques-uns de fes écoliers : il a pour titre *de Virfbus  
Medicamentorum* des vertus des médicamens , & De-  
vaux , Chirurgien de Paris , l’a traduit en François,  
croyant qu’il étoit réellement de M. *Boerhaave,* com-  
me porte le titre. Le volume dont il s’agit ne contient  
prefque que des formules de remedes qui ont tant de  
rapport avec les Aphorisines, qti’on ne peut gueres sé-  
parer ces deux Ouvrages. Un habile Medecin peut  
bien entendre le premier sans le fecond : mais on ne  
peut entendre le second fans le premier, l’un donne la  
clef de l’autre : c’est comme un Commentaire qui fe-  
roit placé fous chaque article de curation : tel est le  
rapport nécessaire de la matiere Médicale avec les  
Aphorisines. J’avoue avec tous les Connosseurs, que  
ce petit Ouvrage est sort peu de chofe dans le fond .

*ply* δΟΕ

& M. *Boerhaave* en convient dans le dileours prélimi-  
naire qu’il y a mis ; il dit même qu’il ne l’a fait que  
pour ceux qui assistent à fes leçons , & qu’un grand  
nombre de médicamerts qu’il recommande, seroit fort  
dangereux entre les mains de ceux qui n’en sauroient  
pas la juste application.

Suivent fes écrits fur la Botanique , qui se réduisent à  
deux Catalogues raisonnés des Plantes du jardin de  
l’Académie de Leyde. Le second qui parut en 1720.  
est le double du premier , qu’on imprima en 1710.  
C’est que dans cet estpace de tems le nombre des plan-  
tes s’augmenta tellement Eous la direction de *Boerhaa-  
ve,* qu’on voyoit dans un terrain beaucoup moins grand  
que le Jardin du Roy , de Paris , tout ce qu’il y a de  
plus rare en plantes dans les quatre parties du monde.

Plus heureux & non moins industrieux dans les recher-  
ches anatomiques que Malpighi, le prince des Obster-  
valeurs, il remit en honneur le sentiment sur les glan-  
des, qui paroissoit abandonné : il faut voir là-dessus fon  
Epitre à fon ami Ruysch, si connu par les surprenantes  
injections; elle sut imprimée en 1722.

En 1725. il donna l’édition des Ouvrages anatomiques &  
chirurgiques d’André Vésale; ce qui feql le seroit con-  
noître assez avantageusement du côté de l’Anatomie &  
de la Chirurgie, si fes Instituts, ses leçons & la profon-  
deur avec laquelle il a écrit dans *fes* Aphorifmes silr les  
principales maladies chirurgicales , ne décidoient en-  
core pour lui d’une façon plus heureufe. Il est vrai que  
notre Auteur partagea l’honneur de ce travail avec M.  
Albinus, mais c’est lui qui conçut, dirigea le projet ,  
& qui fe chargea en particulier de la vie de Véfale.

La defcription de l’étrangî maladie du Baron de Vasse-  
nar, Seigneur de Rosembourg , est de 1724. & celle  
de la maladie du Marquis de S. Alban est de 1728.  
Ces deux écrits qui semblent ne présenter qu’une sim-  
ple histoire, sont pleins d’observations & de raifon-  
ncmenssut la Medecine; les jeunes Praticiens ne sau-  
roient trop les lire , ne fut-ce que pour apprendre la  
maniere de donner une consultation , & de plus , l’ex-  
treme foin qu’il faut avoir de rencontrer jusqu’aux pre-  
mieres caufes du mal; fans quoi on court risque de mar-  
cher à tâtons & de *se* tromper fur des effets dont on  
ignore l’origine.

En 1728. parut sim Traité silr la Peste ; ouvrage excel-  
lent , & qu’on trouve à la tête des écrits composés en  
ce tems-là à l’occasion de la contagion de Marseille. Il  
n’est point parlé de cette maladie dans fes Aphorisines,  
non plus que de l’asthme , dont il n’a cependant fait  
aucune mention expresse dans aucun de fes écrits ; je ne  
fai pas pourquoi : nlauroit-il point eu des idées assez  
claires de toutes les catsses de ce mal ?

M. Schultens ne fait aucune mention du tems que la peste  
fe répandit à Leyde , ni de la façon dont notre fecond  
Hippocrate, après avoir délivré fa ville de cette con-  
tagion , en fut lui même attaqué & guéri : il se sentit  
. à peine pris de la peste, qu’il envoya cherchér fes Con-  
freres , & leur fit écrire par ordre tous les accidens ac-  
tuels & futurs de cette maladie , & les moyens de re-  
médier à chacun en particulier quand fa tête feroit at-  
taquée. Tout ce qu’il prédit arriva ; on suivit de point  
en point la cure marquée , 84 elle eut tout le succès  
que le malade attendait.

Le prognostic n’est pas la partie guérissante de la Mede-  
cine; mais il fert beaucoup , & fait bien de l’honneur  
au Medecin. Hippocrate est le premier de tous en cet  
art divin: nul Moderne ne l'emporte fur les deux di-  
gnes rivaux du Praflcien Grec , Sydenham & *Boer-  
haave.* Il donna en 1731. la magnifique édition d’A-  
retée de Cappadoce , fur les caufes, les signes & les  
remedes des maladies. Les bornes de ces mémoi-  
res ne me permettent pas de m’étendre silr Aretée ,le  
premier émule d’Hippocrate , ni fur les notes qui ac-  
compagnent cette édition : mais je dois dire que *Boer-  
haave* profita des lumieres de Jean Van-Groemuld,  
aussi profond Jurifconfulte, que favant Medecin. Ces  
deux grands hommes, que la vertu & les mêmes étu-

B O E 938

des unirent ensiemble., avoient résolu de donner au  
publie la *Bibliothèque des Médecins Grecs*, & je ne fai  
ce qui a empêché l’exécution de ce dessein.

J’ai déja fait mention du mérite de *Boerhaave* comme  
Chymiste: mais pour mieux l’apprécier, il faut lire  
fes Eléméns de Chymie , qu’il donna en 1732. car  
ceux qui ont paru avant ce tems ne font point de lui ;

& il ne feroit pas nécessaire d’en avertir, s’il ne Pavoit  
fait lui-même, en pleurant fur l’avarice ou l’intérêt  
sordides des Libraires & de ses Ecoliers , qui, pour  
donner plus de succès aux compilations les plus ridi-  
cules , ne manquoient pas d’y mettsie sim respectable  
nom. On ne fauroit croire combien ces Livres pose  
tiches *se* sont multipliés , & *se* multiplieront peut-être  
encore davantage à l’avenir. C’est ce qui ne laissoitpas  
de répandre beaucoup d’amertume parmi les délices  
de la réputation dont il jouissent. Les plus beaux jours  
ne sirnt pas exempts de nuages. Que j’aime à entendre  
les plaintes intéressantes qu’il fait dans fa Préface.  
*« Ingratus auditorum quorumdam animus , quibus ta-\*  
« men commoda sedulo promovere annisus sum, et in-  
&satiabilis Librariorum quorumdam avaritia , qui in  
« re turpissima lucrum facere gestiunt , amaram mihi  
«fecerunt Chemiae professionem. Utrique scilicet falso pre-  
« texentes artium bonum, In honesta et legibus coercen-  
« da licentia, et In publicum, et In me peccaverunt-, dum  
« ignaro me y ausi sunt protrudere institutiones et expe-  
te rimenja Chemiae meum Inscripta nomen , in eo falsa ,  
« ridicula , barbara t in qualibet pagina mihi imputata  
« haud indicabo, ne nauscam concitem : effecit intérim  
« faecali calamitas , documenta infelicitatis suae datura*<χ *posteris , ut turpiter editum emptores mox invenerit,  
« magno certè ementium , imo et laudantium malo et  
« opprobrio.... OccurrebatPetraeloae recordatio,qui infora  
« ttrnia suculi sui deflebat, quum tanti videret fleri sua  
« carmina, ut eximiis ideo Poects insereretur*, etc. »

Les faux Elémens de Chymie , qui ont heureusement  
engagé M. *Boerhaave* à donner les siens, étoient regar-  
dés comme desjeçons prifes de fa bouche même; c’est  
pourquoi on en faisoit grand cas.

Avant que de finir cet article, je crois qu’il ne sera pas  
inutile de donner le titre des autres Livres postiches  
qui ont paru fous le nom de *Boerhaave,* outre ces trois :

*Commentaria in Aphorismos.*

*Institutiones et Experimenta ChemIn  
De viribus Medicamentorum.*

Il faut encore en compter deux autres, dont le premier  
est intitulé : *Methodus discendi Medicinam.*

Et l’autre : *Index Plantarum quae in horto Leydensi crese  
cunts cum appendicibus et caracteribus eorum s des.umja  
tis ex ore Clarissimi viri* H. B.

♦

Je reviens aux vrais Elémens Chymiqües de notre Au-  
teur. On n’avoit point encore écrit fur cette matiere  
avec autant de profondeur, de justesse, d’érudition mê-  
me ; car il a eu le fecret d’en répandre fur un sistet dont  
le fond & le langage paroissoit trop obsitur pour être  
stssceptible de quelques agrémens. Aussi a-t-il dépouil-  
lé cette science de tout ce qu’elle avoit de barbare  
avant lui ; & en cela on peut hardiment avancer qu’il  
a surpassé sim modele , le célebre Georges Agricola, \*  
dont il parle en ces termes : *Vocabula evitari qitae arti  
unicèfamiliaria exemplofuo docuit aeterno opere de fosse  
lisius, metallica re , et subterraneis i vir omnes exsupe-  
rans Georgius Agricola.*

Enfin, cet Ouvrage est le premier que nous ayons en ce  
genre, du moins pour ce qui est de la théorie de Part,'&  
principalement des quatre beaux Traités Physiques sur  
le feu, Pair, l’eau & la terre, &c.

Il faut ranger dans la classe des écrits de *NiÆoerhaave* siir  
la Chymie, des observations fur le vif argent, qu’il en-  
voyaen 1734. àl’Académiedes Sciences, & à la so-  
ciété Royale de Londres. Je ne dis rien des expérien-

939 B O E

ces, parce qu’il est facile de les lire dans les deux  
sources que j’indique.

Je ne parle point du Livre de Swammerdam, intitulé,  
*la Bible de la Nature s* parce qu’au fond, c’est M. Gau-  
bius, Professeur de Chymie à Leyde, qui l’a traduit  
en Latin, parle confeil, à la vérité, & peut-être avec  
les lumieres de fon protecteur *Boerhaave ,* qui fe char-  
gea de l’édition, & l’orna d’une magnifique Préface.  
Je ne dis rien non plus de tous ces difcourspréliminai-  
rés dont il embellit tous ces Auteurs , qu’il ressufci ta,  
pour ainsi dire, par de nouvelles éditions ; comme  
Prosper Alpin , Bellini , Borelli, & tant d’autres, qui  
n’avoient point été imprimés depuis long-tems; ni de  
cette belle Préface qu’il a russe à la tête de *VAphro-  
disiacus,* & qui est un petit Traité des maladies véné-  
riennes.

Je passerai sous silence ce nombre infini de lettres, de  
réponses à des Consultations, de Mémoires fur des  
maladies. Je ne dis rien de cet empressement avec le-  
quel les Rois, les Princes , le Pape , & tant d’autres  
personnes éminentes qui lui éccivoient, attendoient *ses*réponses. Un homme de ce mérite & de cette réputa-  
tion pouvoit-il manquer d’être consulté de tous les  
coins du monde ? Ce qui est surprenant, c’est que mal-  
gré le nombre infini de, *ses* occupations , malgré sim  
Collége public, *ses* leçons particulieres, & le tems  
qu’il donnoit aux malades, & à *ses* Ouvrages , il étoit  
très-exact à répondre de vive voix ou par écrit en quel-  
que tems que ce fut, laissant tout pour le service & Pu-  
tilité des particuliers. Tel étoit le haut degré de re-  
nommée où *Boerhaave* étoit parvenu depuis plus de  
vingt ans , que *sa* maifon étoit regardée comme letem-  
ple d’Eseulape : on y venoit de toutes parts, & un cha-  
cun en Portoit satisfait. Une foule innombrable d’Etu-  
dians en Medecine, accouroient de toute l’Europe à  
Leyde, pour apprendre aux leçons de ce grand hom-  
me , les principes de leur art, ou perfectionner les con-  
noissances qu’ils avoient déja acquifes.

Je passe au désintéressement de *Boerhaave :* les pauvres  
étoient également admis chez lui cofome les riches, aux  
heures marquées ; mais il paroît par la fortune immen-  
se qu’il a laissée, que les riches le dédommageoient  
amplement.

11 ne venoit perfonne à Leyde d’un certain rang, qui ne  
*se* fît du moins un plaisir de rendre visite à cet oracle  
de la Medecine moderne : des Princes mêmes lui ont  
fait cet honneur. Le fameux Czar qui acheta une par-  
tie des injections de Ruyfch, entretint *Boerhaave* en  
1715. pendant plus de deux heures, & ne pouvoit fe  
lasser d’admirer sem beau genie, & la vaste étendue de  
fesconnoissances. Le Duc de Lorraine , aujourd’hui  
Grand Duc de ToEcane, le visita pareillement.

*Boerhaave* garda long-tems le célibat. Ce sut à quarante-  
deux ans qu’il épousa le 16 Septembre 1710. Marie  
Drolenvaux, Demoifelle d’un.mérite accompli, fille  
unique decet Abraham Drolenvaux, célèbre Sénateur  
de Leyde , à qui il dédia *ses* Institutions , comme il a  
déja été dit. Il eut en elle une époufie douée de toutes  
les qualités qu’un mari puisse souhaiter pour être heu-  
reux , & elle eut en lui un mari digne d’elle.

Le 19 Mars 1720. *Boerhaave* eut pour le premier fruit  
de fon mariage , une fille, qui fut nommée Marie-  
Jeanne, & ensuite deux autres! l’une nommée Magde-  
leine, & l’autre Magdeleine-Jacobe ; ces deux cadettes  
moururent dans leur enfance. Le 9 Juin 1721. vint un  
fils, qui ne vécut que trois jours. La fille aînée Marie-  
Jeanne, vit encore.

C’est dans fes écrits qu’il faut chercher l’image deTon  
esprit & de fon cœur. Ce que j’en puis dire, c’est qu’on  
ne vit jamais un ami plus tendre & plus sincere; ilai-  
moit la vérissé fur toutes chofes , mais il ne la défen-  
doit jamais aux dépens de la charité. Ceux qui fe  
trouvent engagés dans quelques disputes, feront bien  
de lire sa lettre à sim célebre ami Ruyssch : ils trouve-  
ront-là de quoi s’instruire ; point de reproches odieux,  
**point de personnalités, point de recherches Eur la yie I**

B O E 940

& les mœurs de sim adversaire : la question toute nue,  
preuve d’une part, objection de l’autre; le tout avec  
une bonne foi qui ne fe trouve gueres dans la plupart  
des Auteurs polémiques ; il n’étoit point foupçon-  
neux, il ne jugeoit mal de perfonne, au contraire, il  
interprétoit tout en bien. Il ne *se* mettoit jamais en  
colere, quelque lieu qu’il en eût. Interrogé un jour par  
M.Schultens, d’où vient qu’il ne lui arrivoit jamais  
de Ee laisser aller à cette passion ; il répondit que c’é-  
toit par le moyen de la priere & de la méditation qu’il  
avoit résisté à ce formidable ennemi. Ses confeils  
étoient stages & modérés, la paix & encore la paix. Il  
a eu des ennemis, & le mérite n’en donne-t-il pas tou-  
jours ? Il les forçoit à fe taire par fils bienfaits ; & s’il  
trouvoit de ces efprits opiniâtres qui ne veulent pas *se*rendre, il s’expliquoit publiquement silr leur accufa-  
tion; après quoi il restoit tranquile , content du té-  
moignage de *sa* conscience : souvent il ne répondoit  
rien, il étoit persuadé que c’étoit trop honorer la ca-  
lomnie, que d’y répondre; il la comparoit .à ces étin-  
celles qui s’éteignent d’elles-mêmes, quand on ne les  
releve pas.

Il ne vantoit jamais *ses* Ouvrages, ne parlait de lui-  
même qu’avec une vraie modestie , & non avec cette  
fausse humilité qui cherche les louanges.

*Boerhaave* trouvoit qu’il n’y avoit pas de plus beauthéa-  
tre pour la vertu, que la confcience. Il étoit compa-  
tissant & très-charitable envers les pauvres. Illesassif-  
toitleplus fecretementqu’ilpouvoit. *Ce* n’est qu’a-  
près fa mort qu’on a sû comme il soulageoit les misé-  
tables, les pauvres honteux , & tout ce qu’il donnoit  
à un grand nombre d’honnêtes familles indigentes. Π  
n’étoit cependant rien moins que prodigue ; on l’eût  
même peut-être soupçonné de donner dans l’extrémi.  
té contraire ; car au milieu de l’abondance, & dans le  
fein des plus grandes richesses, il vivoit chez lui aVec  
une médiocrité qui tenoit pour le moins du Philofo-  
phe : il ne mangeoit chez perfonne, & personne ne  
mangeoit chez lui ; ç’eût été trop *se* livrer ou s’expo-  
fer à perdre un tems précieux.

Génie supérieur, Philosophe inébranlable , l’adversité &  
la prospérité ne causioient aucune altération dans sion  
ame ; aussi tranquile à la mort de sion pcre , quand il  
manqua de tout, que lorsqu’il *se* vit un de.s plus pusse  
sans Particuliers de *sa* République. Mais *sa* vertu fa-  
vorite étoit la reconnoissance ; jamais cœur ne fut plus  
pénétré de ce fentiment qui fait tant d’honneur à l’huI  
manité; on en pourroit juger par la dédicace de fes  
Instituts à ston beau-pere, & par celle de *sa* Chymie à  
sem frère Jacques *Boerhaave*, homme de beaucoup  
d’esprit, & profond Théologien.

Jacques *Boerhaave* étudioit en Medecine, lorsque Her^  
man étudioit en Théologie : mais le premier céda llé-  
tendart d’Eseulape à fon frere, & fit ainsi un heureux  
échange de Prosession. Avant le changement d’étu-  
des , ils travailloient nuit & jour de concert à la Chy-  
mie , comme on en peut juger par ces paroles de no-  
tre Auteur, qui marquent que scm frere l’a beaucoup  
aidé à faire l’Ôuvrage dont il s’agit.

*« Novisti et ipso, neque opinor, meminisse pigebit, utsolL  
« doss.aepèscies, noctescque ordine vigilantes impenderi-  
« mus una explorandis arte Chemica corporibus natura-  
« libus, eo jam tempore, quo Medicinam tu imprimis,  
« ego Theologica maxima cogitabamus. Deo aliter vI.  
« sum, dum sorte.permutata} tu dein sacris totum te de-  
« vovisti t cultumque Dei v erunt simplici sormone, vitae-  
« que integritate docere contendisti unice. Ego contra,,  
« minora modo ausus, atque impares aleloribusfacilita-  
«tes nimium expertus, ad medendi artem dilapsus fui.*α *Jure ergo tibi debebatur , cui absolvendo et operam  
« ipso contuleras, opus. »*

Telle étoit Ia reconnoissance d’Herman envers fon frere.  
Pour Van-Berg , Van-Alphen , fes illustres Pa-  
trons, il n’en parloit qù’avec un zele, une effusion,

P41 B O Ë

une chaleur de sentiment, qui marquoit si véritable-  
ment sa gratitude, que sion cœur semblait passer fiur  
fes levres : Bon pere, bon mari, bon citoyen , bon  
ami, bon chrétien : voilà en cinq mots le portrait de  
*Boerhaave.* Veut-on llenvisitger du côté des Langues  
& des sciences qu’il possedoit : il n’y a qu’à faire une  
petite récapitulation de tout ce qui a été dit ci-devant.  
Il faVoit le Hollandois , l’Allemand , le François ,  
l’Anglois ,l’Italien, l’Espagnol, le Latin, le Grec ,  
l’Héhreu, le Chaldéen. Il nous a laissé fur toutes les  
parties de la Medecine, ( Anatomie, Physiologie, Pa-  
thologie. Diagnostic, Prognostic , & cure des mala-  
dies Chirurgicales & Médicinales, matiere Médica-  
le, Botanique, Chymie, &c. ) desOuVrages qui pase  
seront éternellement pour des chef-dloeuVres.

Mais *Boerhavve* n’étoit pas seulement le plus éclairé  
Théoricien & le plus célebre Praticien que la Mede-  
cine ait vû naître ; il étoit de plus, profond Théolo-  
gien,grand Mathématicien, Physicien , fubtil Méta-  
physicien. La lecture des OuVrages de M. *Boerhaa-  
ve* peut faire juger combien il étoit grand Anatomiste.  
Perfonne n’a mieux sait voir ce que M. Freipd desi-  
roittant, l’utilité de cette sicience dans la pratique.

Μ. *Boerhaave* eut de grandes connoissances dans l’Hif-  
toire Naturelle : mais leur détail me meneroit trop  
loin. Son édition de Swammerdam , fuffiroit pour en  
juger d’une façon favorable , si on n’en trouvoit des  
preuves vivantes dans plusieurs endroits de fes OuVra-  
ges, & surtout dans son disicours *de Honore Medici,  
servitute ,* & au commencement de *sa* Préface de *FA~  
phrodisiacus.*

*Boerhaave* étoit naturellement d’une complexion forte ;  
& l’éducation qu’il avoit reçue, la promenade à pié,  
l’exercice de cheval qu’il aimoit beaucoup, les vian-  
des feches, folides , le pain fec, bien fermenté, le bise  
cuit même dont il faifoit fa nourriture ordinaire, &  
qu’il recommande tant à ceux qui ont les fibres lâches  
& fiont siljets aux aigreurs ; toutes ces chosies avoient  
encore augmenté la vigueur de sim tempérament :  
mais à force de travailler tant d’esiprit que de corps ,  
pour ses Ecoliers, pour ses Lecteurs & pour ses Mala-  
des, dont le nombre l’accabloit partout ; de trop ru-  
des épreuves lui attirèrent trois maladies considéra-  
bles.

La première commença au milieu du mois d’Août 1722.  
Celle-là par sa faute ; car s’étant exposé au fortir du  
lit, contre fes propres lumieres , à un air froid, &  
chargé d’un brouillard glacé & pénétrant, les pores ou-  
verts par la chaleur, *se* resserrerent promptement , la  
transpiration s’arrêta , le froid pénétra jufques dans les  
nerfs & dans les articles ; la goute fe joignit ainsi à  
une paralysie qui le rendit perclus des deux jambes ; il  
foussrit furtout pendant cinq mois, des douleurs *ex-  
trêmes,* avec une patience admirable. Il disoit à ses  
amis que sion unique consolation , au milieu de ses  
maux, aVoit été de rappeller à Ea mémoire tout ce  
qu’il avoit vu en sa vie ; voilà le charme avec lequel il  
trompoit, pour ainsi dire, sies douleurs. Il tâcha en vain  
d’adoucir fon cruel tourment par le secours de la Me-  
decine ; semblable à Sydenham qui écrivoltsurlagou-  
te , dont il ne pouvoitEe guérir, il se retraçoit tous les  
remedes vantés pour la cure des maux qui l’assiégoient,  
& fe convainquoit par *sa* triste expérience , de *leur fu-  
tilité.* Il fallut attendre que la maladie se détruisît  
d’elle-même, & fe ruinât dans fon propre fonds. Un an  
aprè^, lorsqu’il crut pouvoir aider la nature avec plus  
de succès, il but pendant plusieurs jours beaucoup de  
fuc de chicorée, d’endive, de fumeterre, de cresson  
& de véronique, & cela le guérit enfin.

Le malade reparut; ce fut un jour de fête pour la Ville  
de Leyde ; il y eut des feux & des illuminations : té-  
moignagesbien flateurs, &il faudroit être bien Phi-  
losophe , même trop Philosophe, pour n’en pas gou-  
ter la douceur, dans des circonstances au moins où il  
est clair qu’on d'honore que le mérite. Bel exemple en  
même-tems, pour ceux, qui loin d’être flatés de l’élé-

Β O Ë 942

vation & de la célébrité de leurs Compatriotes, hé  
cherchent qu’à en diminuer le mérite, ne listent leurs  
Ouvrages que pour y trouver des défauts, & qui ne  
font jaloux que de ne pas les voir ramper, comme eux,  
dans un obfcur oubli.

Une seconde maladie moins longue, moins douloureuse,  
mais beaucoup plus dangereuse que la premiere, l’at-  
taquasurlafin de l’année 1727. C’étoit une fievre ar-  
dente dans un sijjet très-robuste : aussi les redouble^  
mens étoient-ils si terribles, qu’en peu dé jours on dé-  
fespera de *sa* vie. Il fût traité comme il le prefcrit dans  
ses aphorifmes pour la même maladie , & il en rechap-  
pa. Mais comme il fut long-tems à fe rétablir parfai-  
tement, & fans parler en public : pour dissiper l’ennui  
de fa convalefcence, il composa cette belle disser-  
tation siIr le mal vénérien, dont j’ai parlé ci-devant;  
on en peut juger par ces paroles qui s’y trouvent à la  
fin

*Neque rectius mihi videbar posse locare tempus, quod pe\*  
surgenti afatali fere morbo donec pallendum erat, dum  
languor virium vetabat in publicum prodire. Fastidiosa  
certè aegrimoniae sensam levat tristem tota cogitatio , quod  
haec humano generi sortè quandoque prodessent, Vale t*

*Sa* derniere maladie commença par une difficulté de réfi-  
pirer, qui augmenta toujours peu à peu, & en 1738. il  
l'entit un battement d’arteres inégal, & d’une violence  
extraordinaire au côté droit du cou , qu’il attribua à  
un polype, & en conséquence à une dilatation devaise  
fieaux entre le cœur & les poumons. Voilà ce qu’on  
trouve sisr cette maladie dans le petit Commentaire  
de sa vie : mais il s’explique plus au long dans une let-  
tre à un de *ses* amis de Londres. Cette lettre est du  
huit Septembre, quinze jours avant *sa* mort.

« Mon âge, mes travaux, mon embonpoint, m’ont ten-  
« du lourd , pefant & paresseux. Comme j’ai de la pela  
« ne à respirer , & que je fins fort replet, j’étouffe au  
« moindre mouvement que je me donne. Ces étouffe-  
« mens font si continuels , & mon pouls si intermit-  
letent, que je stiis incapable de tout exercice. Ce qui  
a m’incommode le plus , c’est que ma respiration siem-  
able s’arrêter dès que je veux prendre du repos, en  
« sorte qu’il faut que je combatte contre le fommeil,  
a crainte d’être étouffé ; j’ai eu encore pendant du tems  
« toutes les parties inférieures enflées, cela s’est dissi-  
« pé , il m’en reste feulement une douleur dans le bas-  
« ventre, accompagnée de grandes inquiétudes , &  
«d’une extreme foiblesse , jamais de repos, ou c’est un  
« stommeil vague & interrompu. Jugez de la situation  
« de mon esiprit ; accablé S0US le poids de tant de maux,  
« & Eans espérance de les voir finir, j’attens la mort  
« avec une parfaite résignation aux décrets de la Pro-1a vidence. »

Les maux les plus ordinaires càufent des défordre^ éton-1nans dans les efprits foibles : ceux mêmes qui paroise  
fient plus forts, fe laissent abbattre à de plus grands  
maux. Pour *Boerhaave,* tranquile au milieu (lofes  
souffrances, il prenoit encore si,ir lui de consoler fa fa-  
mille & *ses* amis affligés, & conserVa cette paix juse  
qu’à la fin. Lespiés s’enflerent de nouveau, le Ventre  
deVÎnt plus douloureux , la refpiration deVÎnt prodi-  
gieufiement embarrassée, le délire stirVlutj la raifion fie  
troubla , ce qu’il eut de mortel s’éclspsa peu à peu , &  
ce grand homme rendit enfin les derniers soupirs, le  
23 Septembre 1738. âgé de soixante-dix ans, moins  
trois mois & dix jours. DE La Μετριε,

BOETHEMA , Βοήθημα , *remede.*

BOETHEMATICA SEMËIA , Βοηθηματικὰ σημέτα ,  
signes auxiliaires dans les maladies qui indiquent quel-  
le est la méthode qu’il saut scsiVre en les traitant, ( ἐξ  
ών ὑπομιμνησκομεθα της επ auToiç TfTnpnsavnç Αεραπίίας. J  
GaLIEN , *Des. Med\**

943 B O I

**B O F**

**EOF ,** *Chaux vive.* **RULAND.**

**B O I**

**BOICININGA.** Johnst. *Boicininga.* **G.** Pifon. *Domini-  
caserpentum,* Nieremb. en Portugais & en Espagnol,  
*casoavel* ou *tagendor* ; en François , *serpent âsonnettes,*Sc en xAnglois, *rattle-fnake.*

**Le** *boicininga* est un ferpent du Brésil & du Canada, long  
de quatre ou cinq piés , gros comme le bras , de cou-  
leur rougeâtre, tirant siur le jaune ; sa tête est longue  
& large d’environ un doigt & demi ; sies yeux font pe-  
tits, sia langue est fourchue, sies dents font longues &  
aiguës, sa queue est chargée vers son extrémite d’un  
corps parallélogramme,long de deux à trois doigts, lar-  
ge d’un demi doigt, composé comme de petits chaî-  
nons entrelacés les uns avec les autres, *secs,* unis, lui-  
fans, de couleur cendrée, tirant Eurle rouge; ce corps  
croît à chaque année d’un chaînon ; il fait le même  
bruit que de&sonnettes lorsque le serpent rampe, en-  
sorte qu’on l’entend de loin. Il *se* tient dans les chemins  
détournés; il est sort venimeux & dangereux ; on dit  
que les voyageurs pour s’en garantir, portent attaché  
au bout d’un bâton, un petit morceau d’une racine de  
Virginie appellée *viperina radix,* de laquelle je parle-  
rai en sim lieu; que , quand ils entendent par le bruit  
des sonnettes que le ferpent approche, ils lui font sen-  
tir cette racine, qui par son odeur le fait mourir ou le  
met hors d’état d’aVancer. Les Indiens du Mexique ap-  
pellent ce ferpent *hoacoalt.*

sa chair a pour résister au venin , pour purifier le fang &  
pour exciter la scleur , la même vertu que celle de la *vi-  
père.* **LEMERY,** *des Drogues.*

Il paroît que cet animal est le *serpent* à *sonnettes*, si connu  
& si terrible par scm poifon. Je trouve dans les Tranfiac-  
tions Philosophiques , les observations suivantes sim  
cette eEpece de vipere. ’

**On** dit que les Medecins du Mexique *se* servent avec  
beaucoup de Euccès de la graisse de ce serpent dans la  
Eciatique , dans toutes les douleurs aux membres, &  
lorsqu’il s’agit de réfoudre des tumeurs contre nature.

La pierre que les Portugais appellent *de Cobras de Cabelo,*passe pour un antidote présent contre le posson du *boi-  
cininga.* Elle est fametsse parmi les Indiens; Garcias ,  
*ab Horto,* Kircher & d’autres en ont donné la descrip-  
tion, mais particulierement Redi, qui a jetté beaucoup  
de doute sisr tout ce qu’on rapporte communément de  
son énergie & deEes propriétés. Quoiqu’on dise Redi,  
je stlis convaincu par l’expérience que plusieurs perfon-  
nes en ont faite dans ce pays,qu’elle opere quelquefois.  
Entre autres exemples de fon efficacité, je n’en citerai  
qu’un que je tiens d’un célebre Medecin de cette ville.  
Une personne des environs de Londres fut mordue par  
une vipere, fa main & fon bras s’enflerent fur le champ,  
& il ressentit de grandes douleurs. Cette pierre ayant  
été appliquée fur la blessure pendant une nuit , la dou-  
leur cessa, le malade se crut guéri & ôta la pierre qui  
étoit fort attachée à fon bras. Mais bien-tôt après les  
premiers fymptomesreparoissant avec violence, il eut  
recours àfon antidote, il l’appliqua fur la blessure, l’y  
laissa jufqu’à ce qu’il fe détachât de lui-même, & il fut  
guéri. , .

J’ai fait moi-meme l epreuve de cette pierre fur une per-  
fonne tourmentée d’une goute à l’estomac, je la chasi  
Eai de là & elle defcendit fur l'orteil, mais la malade ne  
pouvant supporter la douleur qu’elle sirntoit, pour fem-  
bler travailler à sa guériEon, & l’empêcher par ce moyen  
de faire usage dlune multitude de remedes qu’on lui ap-  
portoit de tous côtés & qui auroient été capables de fai -  
re remonter la goute à l’estomac, je m’avisai de ceci. Je  
tenois la pierre en main; sans en parler à la perfonne ,  
je l’approchai tout contre la jointure, où la douleur la

B O I 944  
plus violente fe faifoit sentir ; alors je m’apperçus  
qu’elle faisoit effort contremes doigts, & qu’elle tcn-  
doit à s’attacher à la partie. La malade mlaVertit aussi-  
tôt qu’elle sentoit tout le long de fil jambe & de fa cuss-  
Ee une titillation & une attraction considérable; effets  
que la suspension de la douleur ne tarda pas de siiivre.  
Je croirois volontiers qu’on pourroit *se* servir avec  
succès de cette pierre dans les tumeurs pestilentielles,  
**EDOUARD TYSON.**

Ce Eerpent me semble tirer sim nom des petits chaînons  
entrelacés les uns dans les autres, qui sirnt *a sa.* qucue  
au nombre quelquefois de vingt, & qui font, pour ainsi  
dire, comme autant de petites sonnettes molles. Plus  
on les trouve du côté du septentrion, & moins ils fcnt  
vesdmeux : mais ils sont en grand nombre. On dit qu’on  
n’en a jamais vu au-deffus du Merimack , rivicre qui  
coule à quarante milles environ au nord de Boston.

Tous les Indiens distent qu’on trouve souvent ces Eerpens  
entortillés au pié d’un grand arbre , les yeux fixés en  
haut silr quelque écureuil, qui après aVoir manifefté  
pendant quelque tems sa frayeur par des cris, & fon  
agitation,tombe enfin au pié de l’arbre & est dévoré par  
le ferpent. Ce terrible reptile *se* retire pendant l’hiver  
dans des fentes de rochers inaccessibles, d’où il fort au  
commencement du printems pour s’expofer au ibleil :  
il est alors très-foible, & c’est le tems que les Indiens  
prennent pour le détruire. La vésicule de fon fiel est  
alors pleine d’une liqueur acre de couleur d’azur, si fpi-  
ritueufe, que pour peu que l’on tarde à boucher le vafe  
dans lequel on l’enferme , elle s’évapore & difparoît.  
C’est pourquoi l’on mêle ce fiel avec une quantité con-  
venable de chaux réduite en poudre ou de farine de  
maïs, & l'on a un très-bon remede contre la morsere  
de ce ferpent. Il y a quelques Auteurs qui l’appellent  
*trochisci Connecticotiani t* de Connecticut, Colonie ou  
ils *se* font. Il faut remarquer que, lorfque les chaleurs  
de l'été se fiant fait fentir, ce ferpent n’a plus dans la  
vésicule du fiel cette liqueur azurée dont nous ayons  
parlé. On n’y trouve alors qu’un sédiment épais qui  
n’est d’aucun ufiage; d’cùllon conjecture que le fùc  
spiritueux dont il occuppe la place a été porté dans fes  
gencives, & qu’il remplit la cavité de fies dents, d’où il  
coule dans la blessure de ceux qui en fiant mordus après  
qu’il a éprouvé une seconde digestion , & est devenu  
plus exalté en passant à travers différens couloirs & dif-  
férentes glandes avant que d’arriver dans les genctVes.

Voici un exemple de la prodigieufe virulence de cette li-  
queur. Un voyageur qui avoit assommé un de ces *ser-  
pens,* lui préfenta le bout de la baguette dont il l’aVoit  
frappé. L’animal expirant la mordit. En chemin fai-  
sant une mouche s’étant par hasard attachée à sa tem-  
pe, il y porta l’extrémité de la baguette opposée à cel-  
îe que l’animal avoit mordue. A peine s’en fut-il frot-  
té que la tête lui enfla d’une groffeur excessive;le poifon  
ayant vraiffemblablernent traversé toute la longueur de  
la baguette , s’étoit insinué dans les pores de la peau.  
Une autre perfonne ayant irrité ce même animal , lui  
présenta à mordre le bout d’une verge de fer qu’elle te-  
noit à la main, & la morfure lui fit changer fur le champ  
de couleur. De plus, au premier effort qu’il fit avec cet-  
te verge, elle fe rompit & laissa dans l’endroit une  
grande fente. Mais pour en revenir aux trochifques  
faits avec le fiel, on les regarde comme un remede  
cordial, fudorifique, & commè un excellent anodyssi  
On en prend depuis trois grains jufqu’à quatre , pour  
se procurer du repos après le traVail. C’est un^son re-  
mede pour toutes les fievres, surtout pour les mali-  
gnes. Les Indiens le vantent comme infaillible dans  
les obstructions qui furviennent aux femmes lorfqu’el-  
lesprennent du froid pendant leurs couches.

Il est sûr dans la fievre quarte, pris en quantité convena-  
ble douze heures avant l’accès.La dofe est de quatorze  
grains plus op moins, felon la constitution du malade,  
dans un véhicule approprié. MaTHER,

Les habitans de l’Amérique ont différens remedes COntre  
la morfure du *serpent â sonnettes.* Celui dont ils font le  
plus

945 B O I

plus d’usiige est une racine qu’ils appellent sanguine ,  
nom qui lui vient sims doute, tant de sa couleur rouge,  
que de celle de son *lue.* Elle croît en abondance dans,  
les bois, Ils la broyent & l’appliquent sim la partie mor-  
due, à laquelle ils ont commencé par faire des fcarifi-  
cations. L’effet de ce remede efl? d’arrêter les progrès  
dupoifon. Ils font aussi bouillir cette racine, & la pcr-  
fonne mordue en boit la décoction. PaUL DeDLey ,  
*Phil. Transact. Abr.*

La racine*scnekssa* prife intérieurement, passe pour guérir  
la morfure du serpent dont elle porte le nom, car on  
l’appelle aussi racine du *serpent* à *sépnettes.* Mais il est  
vraissemblable que l’huile commune ou l’huile d’olive  
guérira aussi-bien la moriure de ce Eerpent qu’elle  
fait celle de la vipere, en en frottant bien la partie de-  
vant un bon feu.

\* Ce fera une question à examiner , favoir si les frictions  
avec l’huile d’olives font un spécifique infaillible dans  
les morsures de la vipere, jlexpoferai à l’article *Oleum*ou à celui de *Vipera,* ce que l’on a dit pour ou contre  
cette Opinion.

BOJOBI, Pifon. Jonsu

*Lcboiolel* est un ferpent du Bresil, que les Portugais ap-  
pellent *cobre verde.* Il est long d’environ une aune &  
gros comme le pouce , de couleur porracée, luisante,  
sa gueule est grande & sa langue noire. Il se tient en-  
tre les pierres dans les édifices, & il ne fait point de  
mal si on ne l’irrite point. Mais alors il fe leve droit  
fur fa queue & fe jette fur la main la plus proche de  
lui. Sa morsure est si venimeufe, qu’à peine cede-t’el-  
le aux remedes les plus puissans. Celui dont les Mede-  
cins Indiens fe fervent le plus, est de faire avaler au  
malade de la racine d’une herbe qu’ils appellent *coa-  
apia.* Cptte racine est noueufe. Ils l’écrafent bien & la'  
font prendre dans l’eau.

La chair de ce ferpent a des vertus qui approchent de  
celle de la vipere; & si l’on en tiroit le sel, il pourroit  
produire contre fa morfure, un bien meilleur effet que  
celui que produit le *coa-asita.* LEMERY, *des Drogues.*

**BO1TIÀPO ,** *Marcg. Jonst.* est un serpent du Éresil  
nommé.en Portugais *cobus deCipo.* Il a sept àhuitpiés  
de long & est gros comme le bras d’un homme. Il va  
toujours en diminuant vers sa queue, qui est aussi poin-  
tue qulune alêne. Il est recouvert d’écailles fines, trian-  
gulaires, d’un blanc jaunâtre. Il fie nourrit de grenouil-  
les, &fa morfiure est très-dangereuse. Sa chair est ale-  
xipharmaque,& on s’cn Eert pour purifier le sang com-  
me de la chair de vipere. LEMERY , *des Drogues,*

**BOL**

**BOLBIDION,** *βολβΐίΐιον,* petit polype, espece de poisi-  
fion. On lit dans Hippocrate,nspi γυναικ. *Lib. II. li* δ’ἄρτον  
βύλεται, καὶ βολβίδια καὶ σηπίδια τῶν σμικρῶν. « Si elle a du  
« gout pour le pain ,, pour les petits oignons & pour les  
« petits polypes. » Il conseille encore dans le même  
Livre, lorsqu’il y aura inflammation de matrice , en  
alimens, « les petits oignons & les petits polypes dans  
«le vin, » βολβιδίοισι καὶ πολυποδίοισιν ἐν ο'ινῳ καὶ ἐλαίῳ.  
FœsIUs.

**BOLBION ,** Βόλβιον. Ce mot est un diminutif, ainsi  
que le précédent; il vient de βολβὸς, & on le rend en  
Latin par *bulbuli -,* & en François par *petites bulbes.*Hippocrate conseille , *Lib. II. rwesi yuvttuc.* les petits  
oignons, Pail & le nitre en pessaire dans le relâche-  
ment de la matrice & dans la perte de la semence. Il  
recommande souvent les petits oignons comme un  
peffaire propre à déterger la matrice dans les affections  
de cette partie, comme on peut voir, *Lib.* περὶ ἐπικυή-  
σιος, & *Lib. II. TTesi* γὓναικ. si l’on broye les petits oi-  
gnons aVec de la myrrhe & du miel, on aura, dit-il,  
dans le dernier de ces LiVres , un excellent peffaire  
contré les fleurs blanches ; il ordonne dans le même  
ôuVrage le même ingrédient broyé dans du νίη blanc  
& enVeloppé dans de la laine pour dégager la matrice  
*Torne IL*

BOL 946

& disposer à la conception. On y lit encore ces mots  
βόλβαν ἐνο τῶν πυρῶν , « ou broyez, macérez dans le vin  
« & enVeloppez dans de la laine la *bulbe* qui croît par-  
« mi le froment, & faites en un pessaire. » Ce peffai-  
re fera bon pour les femmes nouVellement accouchées\*  
Voyez *Bulbus.*

**BOLB1TION,** ΒολΟτίον. Galien entend dans son *Fixe-  
gesis* par *bolbition,* ce qu’il dit que d’autres entendent  
par *bombylion->* ou un petit polype ; efpece de poiffon.  
F0ESIUS.

BOLB1TON, βολβίτον, *flente de vache.* On l’appelle  
encore βόλιτον , à ce que dit Galien dans fon *Exegesis.*Hippocrate conseille, *Lib. rsPrsi* γύναικ.φυσ. pour l’hy-  
dropisie de matrice, de fomenter cette partie aVec la  
*bouse de vache,* πυριῆν ἐν τῳ βολκίτῳ ; & dans tous ses  
traités fur les maladies des femmes , il prescrit à tout  
moment les fumigations de *bouse de vache,* lorfque la  
matrice est affectée. On lit dans Diofcoride , *Lib. II.  
cap.* 98. que la *bouse* de taureau arrête la defcente de la  
matrice. On dit encore *bolbitos 8e bolitos,* selon la dia-  
lecteAttique. Hesychius lit *bolynthon.* FœsIUs.

**BOLBONAC.** Voyez *Bulbonac. e*

**BOLBOS,** Βολβας. Erotien dit dans fon Commentaire  
silr Hippocrate, que *bolbos* est le nom d’une plante »  
βολβὸν βοτανης όνυμα : mais au lieu de βολβα, peut-être  
faudroit-il lire βόλβαν ; cependant on trouVe, *Epidem.  
Lib. VII. Scelèè χυλσς-,* « fuc de bulbe. » Voyez *Bul-  
bus.*

**BOLCHON,** Βολχὸν, ou *Bdellium. a*

**BOLESIS** ou **CORALLIUM.** Voyez *Corallium.* **Rc-**

**LAND.**

**BOLÉSON,** *Baume.* JoNHsoN.

**BOLETTO.** Voyez *Fritta.*

**BOLETUS***, Mousseron.* Voyez *Amanitae.*

On trouVe dans M. Tournesol! le catalogue salivant des  
*mousserons.*

*Boletus major pileo fusco , poris albidis. Fungus porosus j  
magnus crassetis, exfusco albicans***, J. B. 3. 817.** *Lib.  
XL. c. erasu*

La tête de celui-ci a quelquefois dix à onze pouces de dia-  
metre. VaILL.

*Boletus masor t pileo purpurascente. Fungusporosus magnus»  
crassius purpurascens.*

Celui-ci ne differe du premier que par la couleur.

*Boletus majors pileo tuberculis aspero, coloris aurantilI  
porits albidis. Fungusporosus, magnust crassius, tuber-  
culis minimis exasperatus, colore pomi aurantii exsicca\*  
ti,* Vaill. 59.

La tête de celui-ci a depuis quatre jusqu’à six pouces dè  
diametre. Sa tige s’éïeve à quatre ou cinq pouces de  
haut ; elle a plus d’un pouce d’épaiffeur à la bafe, &  
va en diminuant vers fon sommet. Elle est blanche, &  
pour ainsi dire, velue. Ce duvet qui la couVre *se* noir-  
cit avec le tems, & la peint de diverses couleurs.

*Boletus major, pileo castanei coloris, poris ex luteo virentlu  
bus. Fungus porosus magnus crassius, coloris castanei  
nunc liquidioris, nunc magis scrdidi*, Vaill. 59.

Sa tête a depuis quatre jtssqu’à neuf pouces de diametre.  
Sa fubstance est blanche: mais elle fe teint en rouge  
aussi-tôt qu’il est cueilli. Il a un pouce d’épaiffeur dans  
l’endroit où il est le plus épais. Le sommet de *sa* tête"  
est d’une belle couleur de châtaigne ; mais quelquefois  
elle est d’un blanc fâle, & d’autrefois de couleur d’am-  
bre. sll tige est blanche, & quelquefois jaune\* Elles’é-  
leVe à la hauteur de cinq pouces ; elle en a deux **ou**trois à fa lasse , surtout lorEque la plante prend ses ac-  
croissemens ; elle va en diminuant de la base au s©m\*

**Ο 0 o**

94.7 BOL

met. On trouve ce *mousseron* fur la fin d'Août & au  
commencement de Septembre. Le *Fungus porosus,  
maximus crasseus luteus lacer , pediculo longissimo  
virescente,* Cimel. Rcg. & *lu Fungus porosus nostras  
brachiatus maximus*, ibid. ne font que deux especes  
de celui-ci. Vaill.

j’imagine que c’est encore le même que le *Fungusporosus  
magnus,* Raii Hist. 100. qu’on trouve quelquefois fur  
la fin de l’été.

*Boletus pileo purpurascente, pori*s *flavis. Fungus porosus me-  
dius, serdidêpurpurafcens.YTffid, <ii<y.*

Sa tête a environ deux pouces de d.iametre ; elle est un  
peu convexe. Sa tige s’éleve à environ un pouce & de-  
mi ; elle a cinq lignes d’épaiffeur, & est de la même  
couleur que la tête. Ce pourvoit bien être *lu Fungus  
Italicus, pediculo tumente, pileolo supina parte coloris  
viscifaecum -> prona vero luteo.* Cimel. Reg. Vaill.

*Boletus pileo serdeldè albo, tuberculis castaneis variegato,  
poris flavis. Fungus porosus medius, superficie for dide  
albât tuberctdis castaneis variegata 1* Vaill. 59.

Sa tête est d’abord hémi-sphérique; elle devient ensuite  
plus plate. Il s’éleve à la hauteur de deux ou trois  
pouces; il est d’un blanc siale. Sa.bafc a environ un  
pouce d’épais : mais au sommet il n’a que six lignes. Je  
pesse.que c’est le même que le *Fungus brizzatus ma-  
didus* jRaiiSupp. 25. Vaill.

*Boletus laevis et visci dits, superni coloris scisci castanei, in-  
ferne Intel,* Dillen. Cat. Giss 188. *Fungi lutei perni-  
ciosi sub pinu habitantes,* J. B. 3. 816. Lib. 40. c. 24.

Sa tête a depuis un pouce jusqu’à trois en diametre. Elle  
est un peu convexe ; elle est de la couleur du pain d’é-  
pices, ou d’un jaune rougeâtre, unie, & tant foit peu  
luisilnte. Ce luisant vient d’une glu dont elle est prese  
que toujours couverte , surtout lorsqu’elle commence  
à *se* former. Sa fubstancç est blanche. Ses pores font  
de la couleur du foufre & du citron. Il en distile une  
liqueur blanchâtre qui s’amasse en forme de gouttes. Sa  
tige est blanche ; elle a un pouce ou deux de longueur,  
& elle est un peu enflée au-dessus dé la bafe.

*'Boletus pileo serdidè albo, caule ovali. Fungus porosus ,  
pediculo ovali} pileoli superficie sordissimè alba*, Vaill.  
60.

Sa tige *ses* pores & sa tête font de la même couleur. Si  
on le rompt ou qu’on le coupe, fa fubstance intérieure  
paroîtra bleuâtre, & teindra le papier de la même cou-  
leur. Vaill.

*Boletus pileo crocco’i cause ovali. Fungus porosus, pediculo  
ovalia pileoli supersidesplendidè crocea,* Vaill. 60.

Sa tête est d’une couleur de fafran foncée; *sès* pores, d’u-  
ne couleur légere de fafran, ainsi que la partie fupé-  
rleure de fa tige. Quant à fa partie inférieure, elle est  
de la même couleur que la tête. Sa fubstance est d’un  
jaune verdâtre , immédiatement après qu’on l’a divi-  
sée : mais elle devient bien-tôt d’un verd fille. C’est le  
*Fungus Italicus s suseusy pileolo patulo, pediculo tumese  
centei et in apice rubros* Cimel. Reg. Vaill.

*Boletus pileo castanei coloris , poris albidis, pediculo ovali.  
Fungus porosus pediculo ovali, pileoli superficie castanea,*Vaill, 60.

Sa tige est de la même couleur que *sa* tête. Sa substance  
est blanche, & ne change point de couleur après qu’el-  
le est divisée. Vaill.

*Boletus fiscus, pediculo tumescente, Fungus porosusfuscus 9*

BOL 948

*pediculo tumescente,* Vaill. 60.

Voici ceqtl’on entend communément par *boletus* ou *mous,  
feron :* c’est le

BoLETUs, Offic. *Tubera cervina '-s* C. B. 376.Park. 1320.  
Hist. Oxon. 3. 638. *Tubera perniciosa terrestria sive  
.. cervina ,* Sterb. 315. Tab. 32. B. *Tuberum genus qusu  
bis.dam cervi boletus,* J. B. 3. 851. Raii Hist. 1. m.  
*cervi boletus ,* Chab. 591. *Efpecede Truffe.*

On le tire de la terre. Il est tout entier d’ufage. Il est de  
la grosseur d’une noix ; fa furface est inégale. Il est de  
couleur cendrée à l’extérieur : mais au-dedans, de cou-  
leur purpurine. Il est agréable au gout.

On en sait rarement ufage en Medecine. Quelques Au-  
teurs le recommandent comme un ingrédient qui pro-  
voque puissamment à l’acte vénérien, & comme un re-  
mede très-propre pour faire venir du lait aux nour-  
rices. On dit qu’il a quelque vertu dans les maladies  
hystériques & dans les accouchemens laborieux. DaLE  
d’après *Schroder,*

BOLISMUS. On trouve ce mot dans Avicenne, où il  
s’est glissé pour *bulimus.* CasTELLI.

BOLUS, *bol* ou *bolus s* forme de médicament.

Le *bolus* ou *bol* est un remede pour l’intérieur, mou co-  
hérent, un peu plus épais que le miel, & dont la quan-  
tité est d’une petite bouchée. C’est pourquoi quelques  
Auteurs fe fervent du mot *buccella,* au lieu de *bolus.*

Tout ce qui peut être pris intérieurement, ou seul, ou  
mêlé avec d’autres substances, peut être mis en *bols*pourvu qu’il foit capable de recevoir la consistance  
dont nous avons parlé : telles sirnt toutes les silbstan-  
ces saches qu’on n’ordonne qu’en petite dosie, & tou-  
tes celles qu’on réduit en poudre pour l’ssa-ge. On leur  
donne en pharmacie le nom *ffiexcipienda,* par la rai-  
sim que n’étant point capables par elles-mêmes de  
former un *bol*, elles ont befoin d’une envelope ouexci-  
*piens.*

Les substances molles plus ou moins épaisses, comme les  
conferves, les électuaires, les extraits mous , les robs,  
les pulpes, les confections molles, les baumes épais ou  
naturels, ou factices, lesonguens liquides & les sirops,  
font des excipiens ; parce que mêlées avec les substan-  
ces dont nous avons parlé plus haut, elles forment le  
*bol* ; ce que quelques-uns de ces excipiens peuvent faire  
aussi par eux-mêmes, & fans mélange.

Les substances liquides qu’on donne en petite dofe, com-  
me les baumes liquides , ou naturels, ou factices ; les  
huiles, les esprits, les teintures, les essences & les  
élixirs, étant par elles-mêmes incapables de former un  
*bosc* doivent par cette raifon admettre avec elles d’au-  
tres ingrédiens, ou être admises avec eux, fans quoi  
on n’en pourra former un *bol.*

\*

Le choix des matieres propres pour former un *bolt* doit  
être déterminé par les observations fuivantes.

Une cohésion convenable, la mollesse & le mélange uni-  
forme, sont des qualités très-convenables , pour ne  
pas dire essentielles, au *bol,* considéré rélativement à  
fa consistance. C’est pourquoi, les substances ou *sc-  
elus* , ou liquides, ne font pas propres par elles-mêmes  
pour former un *bol.* On ne les réduit fous cette forme  
que par l.'addition de quelques ingrédiens d’une qualité  
molle & glutineufe qui leur donne la consistance con-  
venable.

Il est nécessaire d’épaissir la plupart des fubstances molles  
par l’addition de quelques ingrédiens fecs pour la for-  
mation du *bol.* Il y en a d’autres dont on peut former  
un *bol* fans aucune addition ; telles sirnt les conserves,  
les électuaires & les robs les plus épais. Toutes ces  
dernieres substances peuvent faire par elles mêmes un  
*bol* simple , & être ordonnées fous cette forme.

Tous les ingrédiens qui entrent dans un *bol,* doivent être

*çdfrçp* BOL

d’une nature propre au mélange & à la formation d’u-  
ne composition uniforme.

Les fubstances acres , celles qui choquent l’odorat ou le  
gout, ainsi que les vifqueuses, feront ordonnées plus  
convenablement en *bol* qu’en poudre. La premiere de  
ces formes dérobera beaucoup mieux au malade les  
qualités defagréables de ces fubstances que la derniere.  
Le *bol* est donc la forme & le véhicule le plus conve-  
nable que l’on puisse donner aux préparations de mer-  
cure violentes & drastiques.

**Il** est à propos de divifer les fubstances grasses, comme  
les baumes & les onguens liquides, en les mêlant avec  
le sclcre, ou quelques autres ingrédiens secs qui en fa-  
cilitent d’abord la déglutition , & ensuite la dissolution  
dans l’estomac.

Les sels alcalins fixes & volatils, ainsi que les autres  
fubstances qui deviennent aisément liquides, ne sirnt  
pas des ingrédiens propres à entrer dans un *bol* qu’on  
veut garder pendant quelque tems; car leur liquéfac-  
tion ne manqueroit pas d’occasionner la dissolution  
du *bol s* & la destruction de fies vertus par l’évaporation.

D’où il s’ensijit qu’il n’y a point de substances aux-  
quelles la forme de *bol* convienne moins qu’à celles  
qui entrent foit en effervefcence, foit en fermentation,  
lorsqu’elles font mêlées , à moins que le malade ne  
prenne les *bols* aussi-tôt qu’ils feront préparés.

Il ne doit pas entrer dans un *bol* plus de trois ou quatre in-  
grédiens différens.

L’ordre qu’on observe le plus ordinairement dans une  
ordonnance entre les ingrédiens d’un *bol,* c’est d’abord  
de spécifier la quantité de l’excipient ; ensilite la quan-  
tité des *excipiendas* ou des ingrédiens fiecs ; puis celle  
des liquides. Enfin, s’il Eaut encore ajouter quelque  
excipient,& que cet excipient fiait à la dificrétion de F A-  
pothicaire, c’est une circonstance qu’il ne faut pas  
omettre.

On peut pousser la dofe d’un *bol* depuis une dragme ou  
une dragme & demie, jufqu’à deux dragrnes : mais il  
ne faut pas passer cette quantité inconsidérément, il  
faut fe renfermer dans ces bornes, à- moins que les dif-  
férentes matieres du *bolrw* Posent d’une pesiinteur spé-  
cifique considérable, ou que le malade ne puisse pren-  
dre ceremedefians répugnance & avec facilité : mais si  
les ingrédiens font légers , la dofe doit à peine excé-  
der une dragme. Lors donc que la quantité des ingré-  
diens doit passer la dragme oti la dragme & demie pour  
être efficace, il vaut mieux divifer la masse en différens  
petits *bols,* que de présenter à un malade *vmbol* d’une  
grosseur si considérable, qu’ayant de la peine à l’ava-  
ler, il pourroit bien en être dégouté & ne le pas pren-  
dre. Lorsqu’il s’agit de poudres, on recommande de  
les broyer le plus menu qu’il sera possible : on doit ob-  
ferver, par rapport aux *bols ,* de les faire petits ; quand  
bien même ils me devroient point excéder la quantité  
d’un scrupule , on ne rifque jamais rien à les faire  
ainsi.

**Le** nombre des *bols* ne passe pas ordinairement celui d’un  
ou de deux ; c’est très-rarement qu’il y en a trois ou  
quatre pour une dofe : cela n’arrive que dans les cas où  
on les prend à de petits intervalles les uns des autres ;  
car lorfque la masse est divisée en plusieurs parties, il  
arrive, si ces parties doivent être pristes séparément,  
de ces deux chofes l’une , ou qu’elle *se* seche, ou  
qu’elle Eefond.

**La** proportion relative des ingrédiens *se* déterminera par  
leur consistance & le\*ir efficacité. Ainsi on nlobsiervera  
point indistinctement les mêmes rapports dans la com-  
position de tous les *bols.*

Lorsique les substances molles, dont chacune priste séparé-  
ment pourroit former un *bol*, font préparées, on déter-  
minera la quantité dans laquelle chacune doit entrer  
dans le *bol* par l’efficacité qu’elle auroit , si on la don-  
noit feule, & par la dose dont le *bol* ordonné doit être,  
dans ce cas il ne faut point avoir égard à la consis-  
tance.

Lorfqu’il est question d’incorporer des fubstances steches

BOL 950

avec quelque excipient , leur dose peut être d’une  
demi-dragme , deux scrupules , ou tout au plus d’une  
dragme. Quant au rapport des excipiens avec ces subsis-  
tances , il variera felon qu’ils auront plus ou moins de  
consistance.

Les substances qu’on emploie le plus ordinairement en  
excipient, sont les conferves, les électuaires, le miel,  
les baumes épais ; & la quantité en est depuis deux  
fcrupules jtssqu’à une dragme ou une dragme & demie.

LorEque l’on prend pour excipient les robs, les pulpes  
& les confections molles, la quantité est depuis une  
demi-dragme jufqu’à une dragme, ou quatre icru-  
pules.

Lorsqu’on se serVÎra de sirops, comme ils sont plus li-  
quides que les excipiens précédens , la quantité sera  
depuis un scrupule juscpi’à unedragme, ou unedemi-  
, dragme.

La quantité des ingrédiens secs étant supposée la même|  
pour donner au *bol* la consistance convenable , il faudra  
que la quantité de l’excipient foit d’autant plus petite,  
qu’il fera plus liquide.

De-là il est évident , que lorsique la quantité des ingré-  
diens secs est petite , il est à propos d’sser d’excipiens  
épais ; au lieu que si cette quantité est considérable,  
on choisira des excipiens plus liquides, afin que la  
dosie totale du *bol* ne Toit pas d’une grosseur déraifion-  
nable.

S’il falloit ajouter aux ingrédiens mentionnés quelque  
fluide, *sa* quantité ne devroit point excéder une, deux,  
trois ou quatre gouttes au plus ; & même dans ces cas, il  
faut diminuer proportionnellement la quantité des in-  
grédiens mous.

Il y a des occasions où les quantités précifes des ingré-  
diens secs & liquides étant déterminées, on abandonne  
à la difcrétion de l’Apothicaire la proportion des exci-  
piensmous, ce que le Medecin exprime dans fon or-  
donnance par les deux lettres *q.s.* qui signifient *quantité  
suffisante.* Il y àuroit de l’imprudence à laisser la quan-  
tité de ces excipiens indéterminée, s’ils étoient capa-  
bles de produire un effet considérable en petite dofe :  
mais lorsique la quantité des ingrédiens focs est assez  
considérable, ou lorsique l’excipient principal est de-  
mandé fort épais, &en même-tems en si petitequanti-  
té, qu’il est incertain si elle fuffira pour donner au *bel*la consistance qui lui convient ; alors on demande quel-  
quefois l’addition d’tm excipient subalterne & plus  
liquide, comme, par exemple, d’une quantité susissa-n-  
te de quelque sirop.

Au contraire, lorsqu’il est à présiumer que la mollesse du  
*bol* siera trop grande , c’est la coutume de demander  
l’addition d’une quantité suffisante de Encre, de pou-  
dre de reglisse oti de quelqu’autre substance conVena-  
ble; ce que l’on ne manque presque point d’observer  
lorsqu’il est question de donner de la consistance à des  
ingrédiens presque liquides, comme aux baumes, &c.

Voici la formule dont on fe sert. M. *F. bolus ou boli s N°\*  
ij. iij.* c’est-à-dire, faites un *bol* ou faites-en deux ou  
trois.

Quant à la division des dofes, il faut y apporter toute  
l’exactitude possible , furtout lorfque les ingrédiens  
scmt violens & drastiques. On ajoute quelquefois pour  
l’ornement ou pour tromper la répugnance d’un mala-  
de, *aurifolio aut nebulâ obvolvatur*, ou *exhibeatur cum  
nebulâj* c’est-à-dire, enveloppés dans une feuille d’ér  
ou donnés dans une enveloppe. On met le *bol* dedans  
un papier ou dans un petit pot de fayence : mais ces  
circonstances font trop légeres pour s’y arrêter.

L’ordonnance doit contenir l’effet préfumé du *bol,* lado-  
fe, le véhicule, le tems de le prendre, & le régime qu’on  
doit obferver après l’avoir pris. Il y en a qui ne veqjent  
d’autre véhicule que l'enveloppe, quelques-uns au con-  
traire exigent qu’on fasse d’abord disseudre le *bol* dans  
quelque liqueur. On aura soin d’ordonner quelque li-  
queur convenable à prendre après le *bol,* si l’on foup-

O o o ij

951 BOL

çonne qu’il se dissoudra lentement & avec peine dans  
l’estomac. C’est une précaution qu’il faut avoir, fur-  
tout par rapport aux fubstances térébenthinesses & au-  
tres de la même nature.

L’tssage des *bols* est presique universel, foit pour évacuer ,  
Eoit pour altérer : cependant il y a des cas où cette for-  
me est proscrite, l.o\*lt par la nature de la maladie , sim  
siege, ses Eymptomes, la constitution du malade , la  
coutume ; fiait par la nature de la curation indiquée,  
c’est un point à examiner avec attention. Il est éVÎdent  
que les *bols* ne conviennent point dans les esquinancies,  
les ulceres à la gorge, les apoplexies, les épilepsies &  
les iyncopes. Quoique les poudres puissent être rédui-  
tes en *bol* ainsi que toute autre fu'bstance, cependant  
comme elles ne produisent pas toujours Eous cette for-  
mc leur effet aussi promptement qu’on pourrait le dé-  
sirer, ce n’eft pas l’ordinaire de la leur donner. Au *res-  
te,* il y a des gens qui aiment la variété & qui aiment  
mieux ordonner un *bol* que des poudres.

Voici quelques formules de *bol* qu’on peut prendre en  
exemple.

*Bol émétique pour une persépne replètes*

Prenez *vitriol blanc , vingt-quatre grains ,  
rob de genièvre, suffisante quantité.*

Faites un *bol* que vous renfermerez dans une enveloppe  
de pain à chanter.

Maniere de le prendre.

Ce *bol* émétique doit être pris dans un peu de biere ou  
dans une infusion de thé-bout.

On prendra quelque gorgée de la même infusion tiede à  
chaque fois que Fon vomira.

*Bol purgatifpour une personne qui a la fievre et qui ne  
repose point.*

Prenez *électuaire diaprttn de Sylvius, une dragme et de-  
mie ,*

*feuilles deféné en poudre, un scrupule.*

Faites un *bol.*

*Bol anti-hystérique.*

Prenez *mitlrridate, une dragme,  
trochis.ques de myrrhe, un demi-scrupule ,  
huile delstilée desuccin, deux gouttes.*

Faites un *bol* enveloppé dans une feuille d’on

Maniere de le prendre.

*Bol* calmant, qu’il faut prendre dans un verre d’eau de  
pouliot.

*Bol balsamique. Voyez Harris , dx Mortels Infant, Lib, IJ  
Obsorv.* 2.

Prenez *térébenthine de Chio , deux dragmes,  
de poudre de réglisse , susses.ante quantité.*

Mêlez & faites deux *bols.*

Maniere de les prendre.

*Bols* pour les nerfs; on prendra l’un le matin & l’autre le  
foir , dans un jaune d'oeuf frais ; on boira après chacun  
.deux onces d’eau de lait alexitaire.

*Bol salivant. Voyez Boerhaave, Mat. Med.*

Prenez *conserve de roses rouges, demi-dragme 9*

BOL 952

*de mercure doux trituré, neufgrains.*

Faites des *bols* pareils & donnez -les en disserens tems.

Maniere de les prendre.

*Bols* apéritifs ; on prendra l’un à quatre heures de distan-  
ce de l’autre , après s’être préalablement humecté  
d’une grande quantité de tifanne convenable.

*Bol astringent.*

Prenez *rob de cornouille, trois dragmes,  
extrait de tormentille, une dragme,  
bol d’ Armenie porphyris.é, deux scrupules ,  
sanguine préparée, de mi-dragme,  
sirop de myrthe, quantitésuffisante.*

Mêlez & faites quatre *bols.*

Maniere de les prendre.

*Bols* astringens, qu’on prendra à trois heures l’un de Pau-  
trc, dans un peu de gros vin rouge.

Il y a un grand nombre de terres dont on fe fert en Mede-  
cine fous le nom de *bols > boli,* comme

BoLUs ARMENA, Offic. *Bolus Armena Orientalis,* Mont.  
Exot. 13. *Bolus Orientalis,* Charlt. Foss 5. Calc. Musi  
111. *Bolus Armena, sive Armeniaca* , Dugd. Ind. 113.  
*Bolus Orientalis, quibus.dam Armena*, Worm. Musi 11.  
*Bolus aseu terra Arme-nid ,* Aldrov. Musi Metal. 269,  
*Bolus Armenicus verus,* Kentm. 7. *Bolus vera quibuf-  
dam.* DaLE. *Bol d’Armenie.*

C’est une fubstance terrestre, d’un jaune pâle, tirant tant  
soit peu sur le rouge. Elle est pésante, grasse, tres-fria-  
ble & styptique au gout; on la tire des mines de Tur-  
quie , d’où on nous l'apporte ; elle est fort rare actuel-  
lement , car ce que l’on donne dans les boutiques de nos  
Apothicaires fous ce nom, vient d’Espagne & de Nor-  
mandie, & ne differe prefque en rien du *rubrica smo~  
pica.*

Elle est alexipharmaque, & corrige dans le corps les aci-  
dités nuisibles à la fanté; elle est astringente à quelque  
degré, c’est pourquoi l’on s’en fert dans les fluxions ;  
appliquée à l'extérieur elle desseche & fait cicatriser  
les plaies. DaLe,

Nous lisions dans Fracastor que le *bol d’Armenie* donné à  
une persimne qui étoit siir le point de mourir de la pi-  
quure d’une araignée, la guérit si.ir le champ.

BoLUs ARMENA ALBA , Mont. Εχοῖ/ΐ3. *Bol blancd’Ar-  
menie.* DALE.

Ce *bol* nous vient d’Armenie; ses vertus font les mêmes  
que celles du *bol* précédent, mais on ne le trouve point  
chez nos Apothicaires. DaLE.

**BOI.US ARMENA LUTEA** , Mont. Exot. *s'y Bolus Inteus  
Theophrasti,* Kentm. 7. *Bolus Armentis naturalis fla-  
vus* , Aldrov. Muf. Metall. 270. *An terra Arabica si-  
gillata sublutea,* Charlt. Foss. 6. *Bol jaune d’Armenie.*

Ce *bol* adhere à la langue; il esttrès-astringent& Pondit  
qu’il résiste puissamment à la malignité.

BOLUs BLESENSIS , Ind. Med. 21. *Terre de Blois.*

Cette terre est d’un rouge pâle, mais je ne lui connois au-  
cune propriété médicinale. Daîe,

BgLUs BoHEMICa , Offic. Aldrov. Musi Metall. 271.5o-  
*lus Bohemicus rubens,* Kentm. 7. *Bol d’Allemagne.*

953 BOL

C’est une fubstance terreufe de la même couleur que le  
*bol* d’Armenie oriental, excepté qu’elle est un peu plus  
foible. Elle est parsemée de quelques veines jaunâtres ;  
elle est pésimte , friable & astringente. On la tire des  
mines de Boheme, d’où on nous l’apporte.

Elle a les mêmes vertus que le *bol* d’Armenie,& nos Dro-  
guistes n’en manquent pas. Aldrovandi nous assure  
qu’elle est très-efficace dans toutes les fievres exanthé-  
mateufes. DaLE.

BûLUs CANDIDUs , Offle. *Bolus candidus Lignicenfis feu  
terra sigillata Goltbergensis ,* Charlt. Fossi 5. Worm.  
Muf. 10. *Bolus candidats Ligrelcenfis,* Schw. Foss. 397.  
*Terra figillata Lignicensis*, schrod. 318. Aldrov. Muf  
Metall. 265. *Unicomu minerale ,* Schrod. m. 318.  
*Axungia lunae Chymicis. Bol blanc , terre sigillée.*

On tire ce *bol* de la terre à Gran en Hongrie & à Coltberg  
Fur le territoire de Liege.

Il calme & dissipe les maux de tête, il fortifie le cerveau,  
& il est d’une efficacité singuliere dans les dyssenteries  
& les fleurs blanches. DaLE.

BoLUs RUBRA NosTRAs, Ind. Med. 21. *Bol François.*

Dale convient que ce *bol* lui est entierement inconnu.  
Quant à moi, je crois que c’est ce *bol* rouge qu’on a en  
différentes contrées de la France.

Voici ce que Pomet en dit.

« Le *bol* que nous vendons fe trouve en divers endroits  
« de la France. Le plus estimé est celui qui nous vient  
« du coté de Blois, de Saumur ou de la Bourgogne ;  
« il y en a de plusieurs couleurs. Le jaune passe pour  
« le meilleur; c’est .en effet celui qui approche le plus  
« du *bol* du Levant. D’ailleurs les Doreurs s’en accom-  
« modent mieux. »

ικ Comme ces fortes de *bols* coutent beaucoup à faire ve-  
« nir de Blois ou de Saumur, ici, nous préférons celui  
« de Bâville ou d’autres endroits des environs de Pa-  
« ris, parla raifon que les payfans qui nous Pappor-  
«tent, le donnent à beaucoup meilleur marché. Tou-  
« tes fortes de *bols* ne peuvent paffer pour bons, qu’ils  
« ne soient tendres , friables , doux à manier, non gra-  
aveleux, luifans & fort astringens, c’est-à-dire qu’en  
a les approchant de la langue ou des levres , on ait de  
« la peine à les en tirer. Ils font tous d’un grand ufage.  
« Ils ont de l’astringence, ils sirnt dessiccatifs,& on les  
« fubstitue souvent à la terre sigillée ; d’ailleurs les  
« Doreurs s’en servent beaucoup , surtout du jaune.  
« Celui qui est contrefait & adulteré , est d’un rouge  
« foncé, graveleux, rude ati toucher &he vaut pas le  
« tiers de l’autre. Le *bol* est bon dans les flux & dans  
« les ulceres. Il, épaissit les humeurs , résiste à la putré-  
« faction & chasse les poifons. On l’emploie aussi dans  
« les crachemens de fang , dans les plaies fanglantes  
« & lorfqti’il s’agit de confolider des os rompus & de  
« fortifier des membres foibles. »

BoLUs ToCCavIENsIs , Ossic. Charlt. Foss. 5. Worm.  
Muf. 2. *Bolus Hungaricus* , Crato. *Bolus Tokaiktts ,*Schw. 370. *Bolus Paiinonicusverus ,* Kentm. 7. *Bol de  
Trans.ylvanie.*

**Ce** *bol* a tous les caracteres du vrai *bol* d’Armenie. Il fe  
fond dans la bouche comme le heure. On le tire de la  
terre en Tranfylvanie, aux environ de Tokai.

On en parle comme d’tm remede très-efficace dans les ca-  
tarrhes & dans la peste. C’est Craton qui l’a introduit  
le premier dans la Medecine ; il le présure au *bol* Ar-  
menien qui nous vient de Turquie. Je ne déciderai  
point s’il est ou n’est point différent des précédons,  
DaLE.

BoLUs FABRILIS. Voyez *Rubrica Fabrilis.*

B O M 954

BoLUS **JUDAICUS OU ALTHÆA ,** *laguimaUVC.* **J0HNS0N1**

**B O M**

BOMBAX, Offic. *Gossepium rsive xylon*, Ger .753. Emac\*  
901. *Gossepiumfruteseens annuum,* Parla Theat. 1553,  
*Gossepiumfrutescens,sumine nigro*, C. B.Pin. 430. Xy-  
*lon asive gossepium herbaceum,* J. B. 343. Raii Hist. 2.  
1064. Tourn. Inst. 101. Elem. Bot. 84. Boerh. Ind.  
A. 273. *Gossepium herbaceum,semine albo*, Hist. Oxom  
3. 517. *Le Coton.* DaLE.

Le *coton* est un arbrisseau qui sléleve à la hauteur d’une  
aune ou plus, qui pousse un grand nombre de branches  
& de tiges ligneufes & fragiles , fur lesquelles croissent  
des feuilles divisées en cinq fegmens, peu disserentes  
de celles de l’érable & placées fur de longs pédicules.  
Parmi ces feuilles au fommet des branches , poussent  
des fleurs d’un jaune pâle , dont le fond est purpurin,  
de la forme de celle de la mauve ou du petit ketmia ;  
ces fleurs font sinvies de capsides ou vaisseaux feminai-  
res ronds ou ovales qui s’ouvrent ordinairement, lors-  
qu’ils semt mûrs, en trois fentes & quelquefois quatre,  
a travers lesquelles on voit un *coton* blanc mollet, fut  
lequel est posée une graine brune , obfcure, ronde &  
longuette.

On cultive ce *coton* en Grece, en Turquie, en Sicile & à  
Malte; il fleurit en Juin.

La graine qui est la feule partie dont on fasse ufage en Me-  
decine, est d’une nature balsamique; on s’en sert dans  
les toux, dans la difficulté de respirer & dans l’exulcé-  
ration des poumons; elle facilite l’expectoration & el-  
le réfout les phlegmes épais; elle est encore astringente  
& bonne dans les flux de toutes especes. MILtER, *Bot.  
Offic.*

Nos Droguistes ont de la graine & du *coton* de cet arbrif-  
seau. Le *coton* brûlé & réduit en poudre & mis Eut les  
blessures, y arrête l’effusion de fang. La graine est bon-  
ne dans les maladies du foie & des reins : mais elle est  
mal-faifante à la tête & à l’estomac. Elle passe pour ex-  
cellente dans les toux & dans la difficulté de respirer.  
Elle calme les douleurs de la pierre ; elle fortifie la  
constitution & guérit la dyssenterie; elle émousse par  
fa qualité lénitive les humeurs acres & exulcérantes ,  
*Caso. Hoffe de Medic. Offic. Lib. II. cap.* 105. L’huile  
qu’on en exprime, diffipe les taches de la peau & guérit  
les plaies purulentes de la tête. *Zacut. Lusitan. Prax.  
Hist. List, I. cap.* 2. *in Obs.* Si l’on en croit Prosper Al-  
pin, les Egyptiens en tirent un mucilage, comme ils  
font du pfyllium & du coing, qui est salutaire dans les  
fievres ardentes & dans les toux corrosives, il ref-  
traint aussi l’écoulement immodéré des regles. *Rein.  
Solenand. Consth Medic.* 8. *Sect.* 4. Les habitans de Mal-  
te en engraissent leurs troupeaux, elle a le meme gout  
que le gland. Voyez *Henm Buntinge Itinerar. S. S. p.* 2.  
*sol. o'i. Noyez Pline, Lib. XII. cap.* 10. et 11. *Theo-\*  
phrasi, de Plantis s Lib. IX. cap,* 4. *Claud, S almas- ad  
Solin.* p. 2. 296. et 998. et *Eras.m. Francises Part. I.* p4**552. BARTHOL. ZoRN.** *Botanolog.*

**BOMBUS ,** Βομβος, mot qui imite le fon de la chose  
qu’il exprime, bruit raisonnant & qui s’échappe en  
sifflant par un passage étroit & va en s’étendant; s’il ar-  
rive que Pair qui caisse ce bruit s’engage dans des passa-  
ges plus étroits encore, le sifflement augmente. Hippo-  
crate dit, *in Coac.* que le *bombos* ou tintement d’oreil-  
le dans les maladies aiguës est un signe mortel ; βόμβος  
*z’J dsp.au ,* καὶ ηχος ἐν ώσἰ θανασιμὸν.

**BOMBYL1UM,** Βομβα'λιον ; Galien rend ce mot, dans  
S011 *Exegefis,* par vaisseau dont le col est étroit, & qu’on  
appelle ainsi du bruit qu’il rend quand on le frappe. On  
trouve ce mot, *Lib. III. de Morse* « Que le malade, dit  
a Galien , prenne du vin doux, délayé, non froid, avec  
« un *bombylium* dont l’orifice ou le col foit large; » καὶ  
*οινον γλυκόν,* καὶ ὑδαρέα προπινειν , μὴψ'υχρὸν, ολίγον ἐνο βομ-  
βυλ,ιου ἐυρυστὸμου.

955 B O M

BOMBYX, Offic. Schrod. 5. 339. Goedart, ι. II2. T.  
42. List. Ed. Angl. 41. Num. 32. Mar. Eruc. Hort. 1.  
p. 1. Aldrov. de Issect. 278. Jonsi de Issect. 114. *Ver  
dseyc-*

Cette insecte silbit dans le cours de sa vie des métamor-  
phofes bien surprenantes. Nos Naturalistes l’appellent  
*bombyx.* Il se)rt de petits œufs que la chaleur du foleil  
fait éclorre au printems. Il se repalt de feuilles de mu-  
fier jufqu’à ce qu’il foit dans sa force. Alors on l’en-  
ferme dans un petit cornet de papier, où il fe traVaîlle  
lui-même une coque aVec un fil de foye qui lui flirt de  
la bouche, & qu’il passe autour de sim corps, jusqu’à ce  
que *sa* coque fiait finie, fans interruption. Cette coque  
est quelquefois d’un blanc pâle & quelquefois jaunâ-  
tre. Il y demeure enVeloppé, jufqu’à ce qu’ilfoit trans-  
formé en *sa* chrysidide ; pendant tout ce tems il est  
comme mort, mais enfin il rompt sa coque & il en sort  
fous la forme d’iin papillon à quatre ailes. Après un  
accouplement qui' dure trois jours , & dont le mâle  
meurt, la femelle pond un grand nombre d’œufs, &  
meurt aussi. On fe fert en Medecine du *ver,* de la soye  
& de la coque.

Il y a des Praticiens qui font appliquer fur le fommet de  
la tête, dans le Vertige & les convulsions, le *ver a,soye*séché & réduit en poudre. La foye & la coque ne font  
ni froides, ni chaudes : mais elles fortifient & réparent  
les esprits animaux, naturels & Vitaux. DaLE , *d’après  
Schroder.*

*Nota.* Il faut aVoir l’attention de ne point fe servir de la  
coque, si elle est tachée d’excrémens, ou si la chryfali-  
de est morte enfermée dedans. DaLe.

La foye rend par la distilation un fel & un fort bon esprit  
volatil; c’est cet efprit qu’on appelle gouttes de God-  
dard , *guttae Goddardianae.* Elles étoient jadis fort van-  
tées.

BOMPOURNICKEL, efpece de pain noir, fortcom-  
pact, dont on mange beaucoup en Westphalie & qui a  
donné lieu à la dssertation suivante d’FIoffman.

C’est tine vérité au-dessus de toute contestation, que les  
corps des animaux étant incessamment & diverfement  
agités par la chaleur & le mouvement perpétuel de  
leurs fluides, doivent en conséquence perdre continuel-  
lement quelques-unes de leurs parties & avoir besoin  
d’une réparation continuelle.

Cette réparation Fe fait aVec fuccès par les alimens qui en-  
trent dans nos corps, les nourrissent & prennent la pla-  
ce des humeurs chassées ou dissipées,fe revétant de leur  
nature & fe transformant en fang ou en autres humeurs.  
Mais entre les différens alimens, le *pain* tient la pre-  
miere place ; car, felon Isidore, le mot Latin *panis*qui  
signifie *pain,* vient du mot Grec πᾶν, qu’on peut ren-  
dre en François par *tout en tout.* Il est constant que le  
*pain* est, pour ainsi dire, la lusse des alimens, l’aliment  
unÎVerfel, la nourriture la plus conforme à notre cons-  
titution, la plus agréable à notre estomac, celle dont  
la plupart des nations depuis l’enfance du monde juse  
qu’à préfont ont sait non-feulement un ufage journa-  
lier, mais qu’ils ont encore le plus estimé; c’est donc  
avec raifon que nous Rappelions l’aliment principal &  
universel. En effet, toutes les substances farineuses ,  
ainsi que les *pains* qu’on en prépare contiennent des  
principes plus analogues à nos fiscs Vitaux , qu’aucune  
autre de celles dont nous nous nourrissons.

Il est constant que les fluides qui circulent dans nos corps  
scmt composés de particules qui different considérable-  
ment, tant en masse qu’en figure, & qu’ils admettent,  
ainsi que les procédés chymiques ne nous permettent  
pas d’en douter, une grande variété de principes ou  
d’élémens tels, par exemple, que le foutre , l’huile ,  
le fiel Volatil, le mucilage, la terre, Peau & autres de  
même nature. Or le plm? contient les mêmes élémens :  
car il rend dans la distilation un esiprit huileux & un  
peu acide , qui outre beaucoup d’autres substances ,

B O M 956

dissout promptement le corail, & produit par une di-  
gestion préliminaire une teinture rouge, qui est un re-  
mede d’une grande efficacité. On en tire de plus une  
grande quantité d’huile inflammable, & l’on trouVeau  
fond du Vaisseau après la distilation, beaucoup de ter-  
re noire fixe. Quant à la fubstance épaisse & mucilagi-  
neuse que je dis qu’il contient ; nos fens fuffifent fans  
le fecours de la Chymie pour nous assurer de fon exila  
tence. Il est démontré non-feulement par l’autorité des  
Saintes Ecritures, mais encore par le témoignage de  
nos sens, qu’il est composé de parties spiritueuses, sub-  
tiles & confortatives ; car la Eeule odeur *du pain* rafraî-  
chit & les eaux qu’on en prépare , surtout aVecl'efpe-  
ce la plus compacte, sirnt Vantées en Medecine par leurs  
qualités analeptiques & cordiales. Llusiige journalier  
que nous en saisirns ne nous permet pas de douter qu’il  
ne nourrisse & fortifie ; d’ailleurs fon acide modéré &  
fubtil en Vertu duquel la force & l’actÎVlté réfolutÎVe  
du menstrue approprié pour la macération & la digef-  
tion des alimens , reçoÏVent de l’accroissement & dé  
l’énergie, cet acide, dis-je, en fait une fubstance que  
l’estomac appete aVec aVÎdité.

Je pourrois dire ici beaucoup d’autres choses d’après les  
anciens sim la nature, les Vertus & les différentes efpe-  
ces *de pain,* si mon but me le permettoit : mais je me  
contenterai de renVoyer le Lecteur à Hippocrate, *Lib.  
II. de Rat. Vict.* à Athenée, *Lib. III. cap.* 17. et 18. à  
Pollux, *Lib. VII. cap.* 11. & à Pline, *Lib. XVIII.  
cap.* 7.

Mon deffein ici est d’examiner en peu de mots, mais  
aVec exactitude, la nature & les qualités du *pain grOs-*sier que mangent les habitans de Westphalie, & qu’un  
voyageur François a nommé *bompoumickel.* Je me prO-  
poste de montrer combien il mérite peu le mépris qu’on  
en fait communément.

Cette efpece de *pain* étoit connue de quelques-unes des  
Nations les plus anciennes, sc>us le nom de *panis surfo-  
raceus,* parce que selon Aulu-Gelle, *Lib. II. cap, <y.*le S011 n’en avoit pas été séparé exactement. On l’appel»  
loit aussi*panis impunis ,palu* impur. Voyez Hippocrate.  
Athenée, *Lib. III.* lui donne le nom de*fyncomiston ,*ou de *pain* préparé avec de la farine non blutée. Les  
Grecs le nommoient *coliphium,* de χῶλον, *membres &*de ἲφι *asorce,* par où ils faifoient entendre que *copain*donnoit de la force au corps. Voyez *Pet. Faber Ago~  
nistices, Lib. III. cap. 3. Coelius Rodiginus, Lib. IX. cap.  
16.* l’appelle *panis cibarius 8e panis gregarius, &* Te-  
rence, *panis ater.* Cette efpece de *pain* a toujours passé  
pour nourrir le corps & pour le fortifier. C’est par cet-  
te raifon que le *panis furfur aceus* étoit appelle par les  
Grecs πολυτροφώτερος, c’est-à-dire, *pain* qui contient  
beaucoup de nourriture, & celui qui étoit fait avec la  
fleur ou la farine la plus fine, ὀλιγοτροφοότερος, ou *pain*qui nourrit peu ; c’est ce qu’Athenée nous apprend  
dans le Livre que nous venons de citer. Aussi les Lu-  
teurs dont les membres étoient forts & robustes , &  
qui abondoient en chair & en fang , ne mangeoient-ils  
jadis à dîner que du *coliphium* ou *pain* grossier, & à fou-  
per que du porc non bouilli, mais un peu rôti au feu :  
- ils buvoient là-deffus de Peau chaude , non-feulement  
dans le deffein de tirer plus de nourriture de leur ali-  
ment épais & grossier, mais encore afin qu’il séjournât  
dans leur estomac & dans leurs intestins, & qu’ils en  
fussent remplis plus long-tems. Voyez *Pet. Faber,* dans  
le LÎVre que nous avons déja cité. Voyez Galien, *de  
Alimentis, &* Arrian, *Lib. III.* Verrius nous apprend  
dans *ses* notes fur Pline, que le peuple Romain n’a em-  
ployé *en pain,* pendant trois cens ans, que le son de  
fon blé. Voyez *Fulvii Ursini, Append. p.* 316. cet  
aliment ferme & folide, engendre des humeurs moins  
fujettes à corruption, nourrit beaucoup plus que celui  
qui est pur & mollet, rassasie mieux & pour plus de  
tems, & fait des corps propres à résister à la fatigue &  
aux traVaux, & moins exposés aux maladies qui pro-  
viennent de la liquéfaction du fang, que la chaleur ex^  
cessive ne manque jamais de casser.

*pgy* B O M

Les habitans de Westphalie , peuple vigoureux & robuf-  
te, capable de supporter la plus grande fatigue & de  
soutenir les travaux les plus pénibles, font des preu-  
ves vivantes des qualités salutaires du *bompoumickel.*Il eft d’obfervation que les Westphaliens font rarement  
attaqués de fievres aigues, de ces maladies quEprovien-  
nen.t de l’ébullition des humeurs & d’une certaine dif-  
folution du fang & des élémens,ou principes dont il est  
composé. Mais les maladies qui fe font fentir parmi  
eux , font prefque toutes du genre froid & chronique;  
ce qu’il.faut attribuer à la grossiereté de leurs mets & à  
la dureté de leurs alimens:car lorsqu’on n’a pris qu’une  
petite quantité d’alimens, & que ces alimens fiant peu  
disposés à la putréfaction , alors la fermentation qui fe  
fait, est plus lente & moins forte. La cohésion des par-  
ties vifqueufes prévient l’excès de la chaleur, & les  
humeurs du corps qui ont acquis un tissu ferme & du-  
rable ne sont pas aisément altérées ou détruites par un  
ferment morbifique & contre nature. Je ne doute donc  
point que les Westphaliens ne doivent en partie à leur  
éducation & en partie à la maniere dont ils fe nourris-  
sent, cette vigueur d’esprit, cette égalité de tempéra-  
ment & ce jugement exquis qu’ils apportent dans les  
affaires. Nous venons de voir que leur façon de vivre  
est la fource de ces qualités. Gsost à la même caufe  
qu’ils semt redevables de cette/aptitude au travail au-  
quel ils sirnt accoutumés dès leur enfance. Mais on fait  
qu’un peuple s’habitue insensiblement à faire mal en ne  
rien faisant ; il est donc naturel qu’en s’occuppant hon-  
nêtement il devienne insensiblement vertueux , les *se-  
mences* du vice n’ayant guere occasion de fructifier en-  
tre des gens laborieux. Aussi remarque-t’on que les  
passions font moins extravagantes en Westphalie qu’en  
aucune^utre contrée. C’est encore un des heureux ef-  
fetsdeleur sobriété. Aristote observe judicieusement,  
*Lib. IÆol.* 3. que la diversité des mets & des alimens  
doit jetter une variété proportionnelle dans la vie &  
dans les mœurs ; & cet effet est fondé en raifon ; car  
puifqu’il y a une union intime & un commerce conti-  
nuel entre le corps & l’ame ; tel sera l’état de ce que  
nous appellens les esprits animaux ; telles seront les  
Inclinations, les pensées & les opérations de Pefsprit :  
mais cette vérité est si bien connue des Medecins, elle  
leur est confirmée par des raisionnemens si forts & par  
tant d’expériences, qu’il est inutile de s’y arrêter plus  
long-tems.

Qu’on ne dife pas que la grossiereté des mets auxquels les  
Westphaliens font accoutumés, doit engendrer en eux  
des esprits grossiers; car le travail & le mouvement di-  
visent suffisamment les particules visqucuEes , & les  
préparent non-seulement à augmenter la grosseur des  
parties solides, par une union & une adhésion plus  
étroite aux parois des canaux, mais encore à former,  
s’il m’est permis de m’exprimer ainsi, des esprits foli-  
des en vertu desquels un peuple constant dans fes dese  
feins & vigoureux dans *ses* actions, supportera les plus  
grands travaux de corps & dlesprit, & exécutera les  
choses les plus difficiles. J’avouerai que sim seing sera  
un peu froid : mais cela n’empêchera point que *ses es-  
prits* animaux n’aient une activité fuffifante. Il est évi-  
dent que la partie la plus volatile qui réside dans les  
pores d’un fluide quelconque, contenue par la pression  
des parties fortes & rigides, fera moins sujette à *se* dissi-  
per. Au contraire repoussée au centre , & rendue plus  
forte par cette réunion, elle fera douée d’une vigueur  
& d’une énergie peu commune. On ne peut nier que  
cet aliment grossier ne soit peu salutaire pour ceux qui  
ont le malheur d’être nés d’une constitution foible ,  
pour ceux qui menent une vie oisive & sédentaire,  
& pour ceux qui n’ont pas l’habitude du travail. Hip-  
pocrate obsierve avec rasson , *de Med. Prise.* « que les  
« alimens sorts sirnt un excellente nourriture, si la na-  
« ture a la force de les digérer, mais qu’ils produisent  
a des maladies froides , fi la nature n’en peut faire la  
a coction; » & nous lifons dans Celfe, « que les ali-  
« mens forts fe digerent difficilement, mais qu’ils nour-

B O Μ 958  
a rissent beaucoup plus que les autres , lorsqu’ils font  
« digérés. » D’où je conclus que le travail & & le mou-  
vement sont absolument nécessaires. Les corps athleti-  
ques & accoutumés aux exercices & à la fatigue, re-  
çoivent une nourriture plus folide que ceux qui vege-  
tent dans un état tranquile & oisif. La nutrition est or-  
dinairement soupçonnée d’être mauvaise dans les per-  
sonnes oisives ; car c’ést le mouvement & la circulation  
dusimg, qui par sion attrition interne & *sa* force élasti-  
que, réfout, digere, dépure & convertit les particules  
des alimens dans la substance de nos corps, au lieu que  
le repos déprave la nutrition & engendre des obstrue-  
tiens qui font une source de maladies, & qui rendent  
lqgénie foible & flottant.

Il paroît évidemment par tout ce qûe nous avons dit, que  
le *bompournickel* des habitans de Westphalie .eft très-  
nourrissant, & que Fustige de cet aliment folide par  
lequel les forces de leur corps & de leur esprit fiant ré-  
parées , est plus fain , & produit des effets plus falutai-  
res chez ce peuple accoutumé au travail , que des ali-  
mens plus délicats n’en pourront jamais produire chez  
un peuple abandonné à l’oisiveté & à la paresse. Mais  
si, sans nous en rapporter à l'expérience feule, nous  
voulons encore consulter ici la raiscon , nous trouverons  
plus d’une preuve satisfaisante’de l’excellence dû pain  
de Westphalie. Sa nature & ses qualités fiant bien dif-  
férentes de celles du pain fait avec la farine la plus  
fine.

Le pain grossier de Westphalie rend dans la distilation  
une grande quantité d’huile inflammable empyreuma-  
tique: au contraire le pain mollet, celui qu’on appelle  
Communément le pain blanc, ne rend qu’une quantité  
modérée d’huile femblable : le pain fait de la fleur la  
,plus fine, n’en rend qu’une petite quantité , ou plutôt  
n’en rend point du tout. Dlailleurs <3n tire du fon mê-  
me par la distilation , unp grande quantité d’huile,  
produite, à mon avis, par l’action continuelle de la  
chaleur de Patmosphere environnasse fur cette écorce  
dure extérieure. Mais perfonne n’ignore que l’huile  
distilée est un principe actif, très-analogue à notre  
constitution, & très nécessaire dans la masse du fang.  
En un mot, que c’est pour ainsi dire un baume dans les  
' humeurs, & le foutien du tempérament naturel. Le  
fang même distilé donne une huile inflammable ; &  
plus il abonde en ce principe oléagineux, plus il donne  
de force , &plus il est puissant pour conferver la vie&  
la fanté. Ces huiles Jistilées font les réfervoirs, ou  
pour mieux dire, la matrice d’un sel volatil qui abonde  
dans le regne animal<eCeci est une vérité qu’il est inu-  
tile de démontrer à ceux qui font tant foit peu versés  
dans la Chymie.

D’où il s’enfuit que le *bompoumickel* est préférable à tou-  
tes les autres especes de pain , & qu’on peut l’appeller  
à juste titre un aliment médicinal , puifquloutre la  
qualité de pain qui le rend si ami de notre constitution,  
il possede encore celle de rétablir les forces , de corri-  
ger les intempéries humides , de dessécher & de recru-  
ter des efprits épuisés & dissip’és. C’est pourquoi, j’esti-  
me qu’on peut l’ordonner comme un remede dans un  
cas où les forces Eeroient perdues, la contexture du Eang  
altérée, & la dissipation des esprits prochaine. Il saut  
alors le prendre dans du vin avec le fucre & la canelle,  
ou même dans sim eau distilée qui est extremement  
douce au gout, & qui est excellente dans la dissipation  
des forces & dans les phthisies. Je peux me dispenser  
demlétendre ici sur *sa* vertu singuliere lorsqu’on l’ap-  
plique extérieurement dans les maux de *tête,* & dans  
les occasions où il siera question de dissiper des humeurs  
stagnantes.

Enfin, ce pain grossier a une qualité qtllon ne trouve point  
dans les autres; c’est que malgré la fermeté de fon tisse,  
il rend le ventre libre. Hippocrate avoit obferVé il y a  
long tems cette propriété du gros pain. pa^i, dit  
« cet Ancien, fait de farine non-blutée , est purgatif,  
« & le pain a d’autant moins cette qualité qu’il est plus  
« pur ; enforte que le plus pur de tous non-feulement ne

.7 59 BON

« purge point, mais au contraire constipe ceux qui en  
« usent habituellement. » Je pense que cette qualité  
purgative du gros pain lui vient du tissu roide & de la  
figure des particules du scm , qui est un aiguillon  
prompt & continuel qui contraint les fibres des intef-  
tins grêles d’exercer leur mouvement excrétoire ; car,  
selon Galien, le sim est détersif : aussi obfervons-nous  
que les gruaux faits de farine grossiere, possedent dans  
un degré éminent la vertu de relâcher.

Quant aux remedes que l’on retire du *bompournickpl,*l’eau fuivante est le principal, & le plus vanté : elle  
**est** excellente pour rétablir les forces, & restituer l’hu-  
midité homogene du corps dans les ardeurs de la phthi-  
sie.

On la prépare ainsi :

Prenez *de pain broyé, une livre,*

*Juc d’écrevisses, une demi-livre ,  
'rosée de mai, quatre livres s  
eau rosie , quatre onces,  
museade, demi-once,  
safran, une dragme s*

ÎDistilez le tout au bain-marie fur un feu modéré.

Cette eau est extremement cordiale ; elle a l’odeur fort  
douce, elle est bienfaisimte à l’estomac, & fon effet  
principal est de calmer les chaleurs de la phthisie. Pour  
cet effet il en faut prendre par jour une demi-pinte,  
ou Eeule , ou avec la poudre de corne de cerf cal-  
cinée.

Si l’on vouloir avoir une eau stomachique spiritueufe,  
distilez ce pain avec du vin du Rhin, ajoutant une fuffi-  
sante quantité de mufcade & de canelle ; ce procédé  
vous donnera une eau d’une efficacité siflguliere pour  
fortifier l’estomac, dans les cas où par un relâchement  
excessifil y auroit vomissement ou perte d’appétit. L’ef-  
prit de ce pain distilé fec dans une retorte, & bien pur-  
géde fon huile fétide, est un fudorifique assez ami de  
notre constitution, & très-bon pour purifier le fang.  
Cet esprit exposé pendant quelque tems aux rayons du  
Soleil, prend une couleur rougeâtre. Jo. Tackius a  
beaucoup insisté sur les vertus de cet esprit dans fa  
*Chryseg. Anim.* **HOFFMAN.** *Obs. Chymic.*

**BON**

BON ; arbre qui porte le caffg. Voyez*Jasminoides.*BONÂ ou BOONA *esieve.* **BRANCARD.**

BONASUS. Le *bonasus* est une efpece de bœuf sauvage,  
haut comme un taureau, & plus gros qu’un bœufordi-  
naire. Sa tête & fon cou font couverts de longs crins  
jaunes , plus grands & plus mous que ceux du cheval.  
Ses cornes font contournées en-dedans,enforte qu’elles  
ne lui font pas d’une grande défenfe; elles font d’tm  
beau noir , luifant. Le poil de fon corps est gris , cen-  
dré , tirant fur le roux. Sa peau est fort dure, & à l’é-  
preuve des coups. Son cri est femblable à celui du  
bœuf. Il naît entre la Pæonie& la Médie. Il habite les  
lieux montagneux. Sa chair est bonne à manger.

Ses cornes font astringentes, fudorifiques, & résistent au  
venin. LEMERY , *des Drogues.*

BONATI ou VITREATI, felon Ruland ; c’est appa-  
remment *vernisse.*

BONDUCH, Offic. *Bonduch Indorum,* Jonf. Dcndr.  
300. *Bonduch cinerea s foliis longioribus*, Act. Philof.  
Lond. N°. 267. 702. *Bonduch vulgare majus Polyphyl-  
lum,* Plum. Nov. Gen. 25. Boerh. Ind. A. 2. 59. *Bon-  
duch Pistiasita Indiano,* Zan. 44. *Bonduch Indiano?*Pon. Ital. Bald. 32. *Arbor exoticafpinofa ,foliis lentif-  
ci,* C.B.Pin. 399. Raii Hist. 2. 1743. Herm. Musi  
Zèyl. *Arbor spinosa Indica s muricatis siliquis,*Park. Theat. 1251. *Lobus echinatus,* ou *Noix de bé-  
zoard* ,Ger. Emac. 1554. *Lobus echynatus s fructu caesio.*

BON 960

*foliis longioribus,* Herm. Parad. Bat. Prod. 348. Cat.  
Jam. 144. Hist. 2. 41. *Lobus alius exoticus hirsutus,  
eum piso duro cinerei celoris,* Chab. 92. *Lobus lposcdJni  
cum piso duro cinerei coloris* , J. B. 1. 439. *Acacia glo-  
riosa , lentisci foliis, spinosa , flore spicato luteo, filiquâ  
magna muricata,* Pluk. Almag. 4. Phyt. Tab. II. fig.  
2. *Caretti,* Hort. Mal. 2. 35. Tab. 22. *Irimbay Braflo  
li ensibus*, Macg. 12. *Inimboy B rasilianorum frutex spi-  
nosas spicatus platylobis, echhnoidscbus, glycyrrhizae foliis,*Breyn. Prod. 1.40. *Inimboyasive Sylva deprayaLusi-  
tanis,* Pif 95. ( Ed. 1648. ) *Inhrnboy ,* ejufdem 205.  
( Ed. 1658.) *Crista pavonis , glycyrrhizaefolio minor,  
repens, spinosissema, flore luteo spicato minimo, siliqua  
latissima echinata , femine rotundo cinereo , lineis cir-  
cularibus , cincto majore,* Breyn. Prod. 2. 38.Commel.  
Flor. Mal. 93. *Bonduch.*

Cette plante croît de la hauteur de l’homme ; elle est ori-  
ginaire des deux Indes. On fe fert de fes baies rondes,  
de couleur cendrée, blanches en-dedans, extremement  
ameres & insipides.

Elles siont bonnes dans les hernies ; elles dissipent les  
flatulences, soulagent dans la colique , fortifient l'esto.  
mac , provoquent les regles , & chassent la pierre.  
DaLE.

Il y en a encore une éspece dont Ray ne nous apprend que  
le nom, qui est *Bonduch Indorum asieliquâ minime spi-  
nosa.*

BONIFACIA, ou *Laurus Alexandrina. Noyez Lau-  
rus.* **BLANCARD.**

BONTIA ; vulgairement *Olivier sauvage des Barbades.*

Cette plante a la fleur en gueule, composée d’une feule  
feuille, dont la lèvre supérieure est relevée , & l’infé-  
rieure divisée en trois parties. Le pistil part du milieu  
de fon calyce, fiché comme un clou dans impartie posi  
térieure. Ce pistil dégénere en un fruit oval, mou&  
plein de fuc, qui contient une femence oblongue, en-  
fermée dans une coque de la même forme. Μιεεεκ,  
*Dict. Vol. z.*

On ne lui attribue aucune propriété medicinale.

BONUM , ἀγαθόν καλὸν, *bon* C’est en général ce que  
Pon doit aimer, faire & préférer, *Galen. Lib. VII. de  
Hippoc. et Platon.Dec. cap.* 2. Ce mot fe peut prendre  
abfolument ou en lui-même, & relativement : dans ce  
dernier fens, il signifie moins mauvais , *Galen, cap.*20. *itiEpidem. T* 36. CasTELLI.

BONUS HENRICUS, *Tota bona mercurialis,* Offic. *Bol  
nus Henricus,* J.B.2.965. Ger. 259. Emac. 329. *Bonus  
Henricus'-, totabona,* Chab.303.E0/7uj *Henricus1Ossici-‘  
narnmi* Volck. 67. *Bonus Henricus,salso Mercurialis,*Pharmac. Edimb. 4. *Blitum bonus Henricus dictum,*Raii Hist. 1. 195. *Blitumperenne s bonus Henricus dic-  
tum ,* Synop. 64. *Blitum perennespindelelae facie,* Hist.  
Oxon. 2. 599. *Atriplex chenopodia, solio triangulo,*Hort. Monsip. *Chenopodiumsolio triangulo* ,Elem. Bot,  
4Q6.Tourn. Inst. 506.Dill. Cat. 67. Buxb. 70. *Lapa-  
thum unctuosumsolio triangulo*, C. B. 115. *Lapathum  
unctuosum, sive Bonus Henricus,* Park. 1226. Munt.  
Herb.Brit. 207. *Mercuriale Angloise.* DaLE.

Cette *mercuriale* a la racine épaisse , jaunâtre, vivace,  
& garnie de fibres. Ses feuilles croissent fur de longs  
pédicules triangulaires , comme l’épinar. Elles Eont  
d’un verd jaunâtre , graissetsses ou onctuetsses au tou-  
cher. Ses tiges croissent & s’élevent de la hauteur d’un  
pié; elles fiant garnies de feuilles femblables auxpre-  
mieres, portent fur leurs sommités des épis de peti-  
tes fleurs herbacées, qui contiennentune graine, peti-  
te, noire, ronde, luisante. Elle croît parmi les dé-  
combres , & entre les moélons. Elle fleurit au Prinr  
temps.

Cette plante est détersive. Ses jeunes rejetions bouillis,  
( avant qu’ils aient porté graine ) comme l’épinar ou  
l’asperge, Eont agréables au gout, rafralehissans', relâ-  
chans, bons pour le scorbut & provoquent les urines.

**On**

961 BON

On en emploie souvent la décoction dans les clysteres;  
& les cataplasines faits de fes feuilles, calment les dou-  
Ieurs de la goute.

Le miel *mercurial* est la feule préparation officinale  
qu’elle fournisse.

Voici comme on le fait.

Prenez *dusuc de mercuriale ; trois livres s  
de miel, deux livres,*

Dépurez-les, & les faites bouillir ensemble, jusqu’à ce  
que le tout ait la consistance du miel.

On s’en fert rarement, si ce n’est en clystere,

**BOO.**

**BOOPS ,** *boax, box t* Βώξ, βόαξ, βόωξ ; c’est le nom d’un  
poisson qui ne s’éloigne pas du rivage. On compte *sa*chair entre les alimens faciles à digérer , & on la con-  
feille aux perfonnes malades. On trouve la defcription  
de ce poisson dans Aldrov. *Lib. II. de Fisc.*

**BOOS THALASSIU ,** βοὸς θαλασσίου, de θάλασσα, *mer,*génitif de βους θάλασσιος , *boeuf de mer.* On trouve ces  
mots dans *VExegesis* de Galien fur Hippocrate ; il les  
rend par σελαχώδὴς ἐστὶν, ὸ *Ιρ^θϋς* ουτος, œ c’elt-à-dire ,  
« poisson cartilagineux ». Pline nomme en *sa* langue,  
*Lib. IX. cap,* 24. cette espece de poisson , *plani*, & il  
met le *boeuf de mer* entre *lus plani* ; de même qu’Arif-  
tote qui nomme cette efpece de poisson , σελάχη, « car-  
« tilagineux » ; à ce que dit Pline , qui cite le *Liv. V.  
Hist. Anim. chap.* 5. & le *Liv. VI. chap.* 12. d’Aristo-  
te. Les poissons cartilagineux sirnt distingués des au-  
tres , en ce qu’au lieu d’une épine , ils ont le long du  
dos un cartilage.

**B O R**

**BORACO ,** *capistrum auri,* « litéralement *la bride de  
T or.* RULAND. Voyez la remarque de Saumaise stur le  
borax, à l’article *Borax.*

**BORADES,** *limaille.* **RULAND.**

BORAGO, Offic. *Borrago,* Parla Parad. 249. Chab. 515.  
*Borrago hortensis*, Ger, 653. Emac. 797. Raii Synop. 3.  
228. Hist. Oxon. 3437. *Borragofloribus caeruleis.* J. B.  
3. 574. Tourn. Inst. 133. Boerh. Ind. A. 188. *Borra-  
go floribus caeruleis et albis,* Raii Hist. 1. 493. *Buglose  
fum latifolium, Borrago* , C. B. Pin. 256. *Bourrache.*

Jl.a racine de *bourrache* est épaisse , blanchâtre & un peu  
branchue; il en part plusieurs feuilles larges, longues  
& presique fphériques ; elles font ridées, rudes & presi  
que épineuses au toucher. Sa tige est pareillement rude  
& épinetsse ; elle est entourée de feuilles plus petites  
que les précédentes ; elle porte à fa fommité des fleurs  
composées d’une feule feuille divisée en cinq fegmens  
étendue en forme d’étoile , d’une belle couleur bleue,  
avec un noir dans le milieu ; ces fleurs font place à  
des graines brunes , angulaires ; ces graines font au  
nombre de quatre , & elles font contenues dans un ca-  
Iyce rond. La *bourrache* croît dans les jardins ; on la  
trouve aussi autour des massons & fur les murs. Elle  
fleurit au mois de Juin.

**On** sait ufage de *seS* fleurs & de fles feuilles.

Ses feuilles passent pour cordiales : on leur attribue la  
vertu de fortifier le cœur & de dissiper la foiblesse & la  
mélancolie. Pour, cet effet, on prend les sommités que  
l’on met influer dans du vin. Elles font aussi aléxiphar-  
maques & bonnes dans les fievres malignes.

Les fleurs *de\a bourrache* paffent pour une des fleurs cor-  
diales. La conferve est la seule préparation officinale  
qu’on en fasse. MILLER , *Bot. OlfL.*

*\* Tome H.*

BOR 962

**BORAX , espece** de fel dont on se fert dans quelque?  
Arts mécaniques & dans la Medecine.

Voici comment il est caractérisé dans les Auteurs.

*Borax , Chrysocolla factitia, Santerna Plinii et Tincar* i  
Offic. *Borax ,* Charlt. Foss 9. Dougl. Ind. 18. *Nitrum  
ttnde Borax coquitur ,* Aldrov. Muf. Metall. 324. *Ni-  
trum factitium, Arabice Borax ,* Worm. 21. *Nitrum  
nativum aliorum sessilium , modo in terra repertum du-  
rum etfpisseum, ut lapidi non abs re assemilari posset. Tin-  
car est Arabum, ex quo Chrysocolla Graecorum , Borax  
eorumdem Arabum , Veneelis conficitur ,* Cale. MUS  
162. *Nitrum nativum seissile durum-, ex quo Vonetiis  
Borax coquitur ,* Kentm. *Bauracb* , Mayem. Syntag,  
I. *Borace.* DALE.

**Le** *borax* le meilleur est celui qui vient d’Arménie & qui  
est d’un beau verd de poireau. Celui qu’on estime le  
plus ensuite, c’est celui de Macedoine. Celui de Chy-  
pre est inférieur en qualité aux deux premiers. Il faut  
choisir dans le *borax* de Chypre , celui qui est le plus  
pur, & rejetter celui qu’on remarquera chargé d’ordu-  
res & de pierres.

Voici la maniere de laver le *borax.*

Premierement, on le broye ; enfuite on le met dans utf  
mortier : on verse de Peau dessus , & on le frotte  
avec la paume de la main, contre le pilon, de tou-  
te fa force. Après cette opération , on le lasse re-  
pofer & on le passe. Cela fait , on *verse* dessus de  
Peau fraîche, & on le travaille , comme nous ve-  
nons d’indiquer , & l’on recommence jhsqu’à ce  
qu’il foit devenu pur & sans aucun mélange.  
Après quoi on le fait fischer au foleil & on le fer-  
re pour l’ufage.

Voici comment on s’y prend pour le brûler.

On en prend une quantité suffisante, qu’on met dans un  
vaiffeau, & le vaistèau sur les charbons. Le reste  
s’acheve comme nous l’avons enseigné en d’àu-  
tres occasions.

Le *borax* efface les marques que les efcarres ou cicatri-  
ces lassent après elles, & il arrête les progrès des ex-  
croissances. Il est détergent, astringent & chaud. C’est  
un styptique modéré; il a quelque degré de causticité. Π  
est compté entre les ingrédiens qui provoquent le vo-  
missement ; il passe aussi pour vénéneux. DIOSCORIDE ,  
*Lib. V. cap.* 104.

Le *borax* est une fubstance liquide qui coule dans les mi-  
nes d’or & à laquelle le froid de l’hiver donne la con-  
sistance de la pierre ponce,en le condensant.Le meilleur  
est celui qu’on peut trouver dans les mines de cuivre ;  
& après celui - là, celui qu’on trouve dans les mines  
d’argent. On en tire aussi des mines de plomb. Le plus  
mauvais est celui qui vient des mines d’or. On a de plus  
des méthodes pour en obtenir de tous ces métaux.'maisi  
*le borax* factice n’est pas comparable en qualité au *bo-  
rax* naturel. Une de ces méthodes consiste à faire en-  
trer un filet d’eau pendant l’hiver, dans les mines ; cette  
eau qu’on a fait couler jusqu’au mois de Juin, feféche  
dans ce mois & dans le mois fuivant, & laisse après elle  
*le Chrysocolla.* Il ne faut pas espérer de produire pat  
cette méthode quelque chose de bien parfait ; on n’au-  
ra qu’une veine ou matière putride. Le *Chrysocolla* na-  
turel a bien une autre dureté que celui-ci. Ils Rappel-  
lent *lutea* ; apparemment parce qu’ils le teignent avec  
une plante qui porte ce nom. Il est de la nature de la  
laine ou du lin , en ce qu’il s’empregne de toute forte  
de SUCS. On le pille dans un mortier ; on le passe en-  
suite à travers un tamis fort fin ; puis on le broye ; lors-  
qu’on l’a réduit de cette maniere, en une poudre très-  
menue , on le passe de rechef au tamis ; ce qui reste fut

Ppp

*pei* B O R

le tamis, se remet dans le mortier, & *se jette* dans un  
moulin pour y être broyé. On met cette poudre dans de  
petits vaisseaux, *Catinos.* On la laisse macérer avec dtl  
vinaigre dans lequel elle perd sa dureté. On la pile  
pour la seconde ou troisieme fois ; on la lave dans des  
bassins, & on la fait fécher. On la teint enfuite avec  
l’alun de plume & la *lutea* dont nous avons parlé ci-  
dessus. Ainsi avant que d’employer en couleur le *Chry-  
socolla ,* on commence par le colorer lui-même. Il est  
bon qu’il boive facilement ou qu’il prenne facilement  
les fucs destinés à le teindre ; mais s’il en arrivoit au-  
trement, on y ajouteroit du *Schytanum 8e* du *TurbJstums*car c’est ainsi qu’on nomme les ingrédiens qui le dise  
postent à prendre couleur. Lorsqu’il est teint ainsi que  
nous venons de l'exposer ; les Peintres ont ce qu’ils ap-  
pellent *ï’orobitis*, & ils en font de deux fortes , du jau-  
ne , qu’ils emploient en peinture , & du liquide qui  
vient de la distilation des globules humides.

On prépare l’tin & l’autre dans Piste de Chypre.

L’espece la plus estimée de *Chrysocolla* , c’est l’Armé"  
niene : vient ensi.iite le *Chrysocolla* de Macedoine ; le  
plus commun est celui d’Espagne. Le plus grand éloge  
qu’on en puisse faire, c’est de dire qu’il fournit aux  
Peintres le verd d’herbe le plus naturel & le plus beati  
qu’ils puissent souhaiter. L’Empereur Néron fit jon-  
cher dans des jeux publics , l’arene, de *Chrysocolla* ; il  
y parut enfuite habillé de la même couleur , & condui-  
sant à fil suite une vile populace d’ouvriers , il *se* fit un  
honneur devant eux d’exceller dans Part de conduire  
un char.

On distingue trois especes de *Chrysocolla :*

Le rude , qui *se* vend sept livres.

Le moyen , qui fie vend cinq deniers.

Et *F attrita,* qu’on appelle encore l’herbacé, qui se vend  
treize deniers.

On *se* fiert en Medecine du *Chrysocolla* pour déterger les  
plaies ; c’est pourquoi on le mêle avec l’huile & la cire.  
Comme il est sec de sii nature ; il desseche & resserre.  
On l’ordonne dans Pesquinancie & dans l’orthopnée. Il  
provoque le vomissement ; il entre dans les collyres  
qu’on prépare pour dissiper les cicatrices qui Pont aux  
yeux , & dans les emplâtres verds qu’on emploie pour  
calmer les douleurs & faire cicatriser. Les Medecins  
comprennent fous la dénomination dlccesps, toutes les  
fortes de *Chrysocolla,excepté l’orobitisL.es* Orfevres s’en  
servent pour Eouder l'or ; c’est deleet emploi que lui  
vient le nom de *Chrysocolla,* terme composé de χρύσος  
& de κόλλη ,glu; tous ceux qui en font le même ufage,  
lui conservent cette dénomination. Si on y mêle du  
verd de gris , qu’on y ajoute de l’urine d’enfant avec  
du nitre, & qu’on pile le tout avec des pilons de cui-  
vre de Chypre , dans des mortiers de même métal ; on  
aura le *Yanterna.* Le *Santerna* fait une foudure pour  
l’or, qu’on appelle *argenté,* ou allié avec de l’argent;  
il fait plus , si on l’unit à cet or , il lui communiquera  
de l’éclat. Quant à l’or cuivreux, ou mêlé avec le cui-  
vre , on a beau y ajouter du *fanterna* ; il s’aigrit , fe  
ternit, & fe foude difficilement. On prépare pour cette  
forte d’or une soudure particuliere ; cette soudure est  
composée d’or, d’un septieme d’argent ; le tout ajouté  
& mêlé avec la stoudure dont nous avons parlé. Ρεινε ,  
*Lib. XXXIII. cap. y.*

On trouve parmi les métaux quelques especes de *Chryso-  
colla* ; il y a même des Auteurs qui ne traitent devrais  
*Chrysocolla*, que ceux-là : mais iI y a un *Chrysocolla*factice qui fe fait en pilant ces vrais *Chrysocolla* dans  
un mortier de cuivre rouge, avec un pilon de même  
métal, à la chaleur des rayons dufoleil, dans de l’tirine  
d’enfant. Cette composition est plus énergique en qua-  
lité de remede , que le vrai *Chrysocolla* ; elle est excel-  
lente pour les ulceres malins, foit qu’on l’emploie feu-  
le, foit qu’on la mêle avec d’autres ingrédiens appro-  
priés. Si on la brûle , on lui ôtera de fa qualité causti-

Ê O R 96

**que. PAUL EGINETE ,** *Lib. VII. cap.* **3. AETIUs,** *Tetr.  
I. Serm.* **2.** *cap.* **81.**

*Borax* est un terme barbare latinisé , & dont on se sert  
généralement, au lieu de *Chrysocolla.* Les Grecs des  
derniers âges difent aussi βοράχιον , *boraclelon* ; ainsi  
qu’on peut lire dans Myrepfus , à propos de l'onguent  
διὰ KiTpsov, de citrons ; entre les quarante-deuxingré-  
diens qui entrent dans fa composition , il compte une  
certaine dofe λίθου βοραχίου\*, de pierre de *borax* ; d’où  
l'on voit que le *Chrysocolla* étoit pour les anciens une  
pierre. Mais Diofcoride prétend qu’une des propriétés  
du meilleur *Chrysocolla ,* c’est d’être sans pierre;c’est-  
à-dire , que la meilleure pierre de *borax* ne doit point  
être pierreufe ; ce qui est abfurde. Mais ce qui m’a fur-  
pris plusieurs fois, c’est que les Grecs & les Latins en  
foient venus à fubstituer les mots barbares βορὰχ & βο-  
ραχίον, au terme de *Chrysocolla.* Il *n’y* a guere que les  
Arabes qui aient pu leur communiquer ces façons de  
parler ; cependant elles ne font point de leur langue.  
C’est pourquoi j’estime qu’un très-habile homme s’est  
trompé dans fes notes fur Garcias, *cap.* 3 5. *Lib. I.* lorsi  
qu’il a prétendu que le terme *borax* étoit un mot cor-  
rompu & qu’il falloit dire *baurac. Baurac* est bien un  
mot Arabe, mais qui n’a jamais été lynonyme à *Chry-  
socolla.* Il signifie nitre ou aphronitre. Avicenne l’em-  
ploie pour *nitrum* ; car il appelle 1’*dphronitrum, zebed  
baurac,* c’est-à-dire , écume de nitre. Ce n’est pas que  
les Arabes n’ufent quelquefois du mot grec *nitrorr3*mais ce n’est point comme fynonyme à *Chrysocolla,*qu’ils appellent *Tincar.* Un Glossateur Arabe, fur une  
copie fort ancienne de Diofcoride , rend χρυσόκολλα,  
*Chrysocolla>* par *Tincar va lezac alzeheb , « Tincar,* ou  
a Eoudure d’or » ; phrase dans laquelle le *Chrysocolla*des Grecs est rendu en Arabe par foudure dlor. *Zeheb*est mis pour *deljeb ,* & Avicenne entend par ce mot le  
*Chrysocolla,* ainsi que par *lezac aldeheb.* Cette derniere  
maniere de dire est particuliere aux Chaldéens. Ils ont  
le mot 2ΠΊ *> dahab,* qu’ils substituent au mot hébreu,  
2ΠΪ, *zahab ,* or. Brassavole & d’autres Auteurs re-  
marquènt que les Arabes ont surnommé le *Chrysocolla-  
capistrum auri -s* la bride de l’or. Ce qui les a induits  
en erreur, c’est l’autorité d’un ancien Interprete qui  
dit sur *loTincar* d’Avicenne, qu’on l’appelle *capistrum  
auri -> et dicitur capistrum auri* ; & on l’appelle la bride  
de l'or. Il y a dans l’Arabe Eoudure ou consolidation  
d’or. Avicenne *se* fert par tout du verbe souder en ara-  
be, pour ceux de joindre & conglutiner des parties sé-  
parées , & il en fait un synonyme aux verbes grecs  
συγκολλῷν & κολλῷν, *agglutinare* ; d’où on a fait *κολλη-  
Tuid. <Hyg.aa,a,* remedes agglutinans. Mais comme il ne  
faut ajouter qu’un point au même verbe, pour lui don-  
ner la signification *defraenare,* mettre un frein, & pour  
pouvoir en dériver les *nomsfraenum 8e capistrum*, frein,  
brider ; c’est-là , sans doute , la fource de l’erreur de  
l’ancien Glossateur; il s’est laissé tromper par la ressem-  
blancedes mots ; cette ressemblance l’a conduit à une  
absi.lrdité ; en effet, quoi de plus absijrde que d’appel-  
ler le *Chrysocolla,* qui est la vraie sejudure de l’or, la  
bride de l'or.

Les Arabes semblent reconnoître quelque affinité entre  
*le Chrysocolla* & le nitre, ou le *baurac^* car nous lisions  
dans sérapion , *cap. de Chrysocolla* ,413. que le *Tincar*est: une sijrte de Eel qui a quelque gout de nitre , ou du  
*baurac.* Il dit encore dans sem chapitre du nitre, selon  
le sentiment de Rhasis, qu’il y a une espece de nitre,  
ou d’aphronitre d’où vient le *Tincar -,* c’est-à-dire , le  
*Chrysocolla.* Quoiqu’il en Eoit, je ne doute nullement  
que les Barbares , n’aient tiré leur *borax* , ou leur dé-  
nomination du *Chrysocolla ,* du *baurac ,* ou *borac* des  
Arabes ; quoique *baitrac* en Arabe ne *se* dise que du  
nitre ; ainsi qu’ils ont fait du*sandarac* des Arabes, leur  
*fandamax, 8c* du βερνίκη. des Grecs , leur *vemix* ; quoi-  
qtl’ils attribuent à *vemix ,* un tout autre siens que celui  
qui convient au *bernice* des Grecs.

Ce qui acheve de démontrer que les Arabes instituoient  
quelque rapport entre le *Chrysocolla 9* communément

*psi* B O R

appelle *borax , 8c* le nitre qu’ils appellent vraiment  
*baurac*, c’est la maniere de préparer le *Borax* ou *Chry-  
socolla* factice.

On fe fert pour cela de l’alun de plume & du fel ammo-  
niac. C’est pourquoi Sérapion le met au nombre des  
sels.

Albert le Grand entend par le terme *borax*, une pier-  
re que l’on trouve , dit-il, dans la tête du crapaud.  
Mais cet Auteur né mérite aucune foi. SaUMaIsE , *de  
Homonym. Hyl. Iatr. cap.* **I 2 I.**

Aristote dit dans fon Livre περὶ θαυμασ. ἀκουσμάτων , de  
Demonesus, Iste située en opposition à Chalcedoine ,  
qu’elle produifoit l’espece la plus parfaite de *Chryso-  
colla* ; & que comme on en faifoit un remede pour les  
yeux ; il fe vendait au poids de l'or. *Idem. Plin. Exerc,*

Voici ce que M. Geoffroy nous apprend fur le *borax.*

*Mémoire de M.* **GEOFFROY** *sur le borax.*

Le *borax* est un fel dont la composition ou naturelle ou  
artificielle, est peu connue. L’histoire naturelle , tant  
ancienne que moderne, nous fournit fur ce fel étran-  
ger, peu d’éclaircissement ; & de ce qu’elle en rappor-  
te,nous ne pouvons conclurre que ce foit la véritable  
*cbrysocolle* desAnciens ; quoique les Espagnols qui tra-  
vaillent les mines du Chili ; les Venitiens, & d’autres  
modernes lui donnent encore ce nom qu’ils ont pris  
dans l’ancienne Histoire naurelle.

Pline en parlant de la *chrysocolle* de fon tems, la divife  
en deuxefpeces, la naturelle qui fetiroit des mines de  
cuivre; l’artificielle qu’on faifoit, en agitant & en  
triturant de Purine d’enfant , dans des mortiers de  
bronze.

Paul Herman, dans fa matiere Médicale , de l’édition  
de Strasbourg de 1706. pag. 651. dit qu’on fait le *bo-  
rax* aux Indes Orientales, d’une terre nitreufe ; qu’a-  
près l’avoir calcinée & mife en poudre, on la fait bouil-  
lir & qu’on en fait une sorte lessive, qu’on l’expofe en-  
fuite à Pair, pour la faire crystallifer, que ce fel ne *se*perfectionne pas davantage dans le pays , & que c’est  
dans les lieux où on le transporte qu’on le purifie.

**Α** ces deux descriptions , & principalement à celle de  
Pline, on ne reconnoît pas le *borax* d’à présent ; car ,  
par les essais que je fais fur la solution de ce fe! dans  
l’eau seins addition , je n’y ai pu trouver aucun atome  
de cuivre ; quoiqu’il dût y en avoir considérablement,  
si c’étoit la *chrysocolle* de Pline.

Je ne trouve pas non plus qu’il puisse être fait d’une terre  
nitreufe, prife dans le fens & felon les propriétés de  
notre nitre d’à présent ; parce qu’il crystalltseroit au-  
trement & suseroit silr le charbon ; que si M. Herman  
entend par le nitre des Indes, le nitre d’Agra, & de  
quelques autres endroits des Indes Orientales , qui est  
un *natrum, 8e* par conséquent un fort alcali ; le *borax*feroit un fel alcali, beaucoup plus penetrant, & auroit  
un gout beaucoup plus acre, à moins qu’en fabriquant  
ce fel on n’ajoute au *natrum* , quelque matiere qui  
adoucisse cette acreté, & en fasse un felfalé , impar-  
fait, où l’alcali domine encore.

Feu mon Frere a dit dans les leçons qu’il dictoit auCol-  
lége Royal, fut la matiere Médicale, & d’après des  
Mémoires qu’il avoit eus dlun Voyageur Allemand ,  
nommé M. Narglin , bon Naturaliste , qui avoit fait  
beaucoup de recherches fur ce Eel, tant aux Indes, qu’à  
Venise, où l’on le purifioit autrefois; que le *borax  
se* tiroit de divers endroits des Indes Orientales ; mais  
en plus grande quantité des Etats de Mogol & de la  
Perfe ; qu’en différentes contrées de ces deux Etats ,  
il couloit lentement de plusieurs mines,& principale-  
ment de celles de cuivre, une eau faline, trouble &  
verdâtre qu’on recueilloit avec foin ; qu’après l’avoir  
éVaporée jssqu’à une certaine consistance, on laver-  
foit dans des sosies creusées en terre, & enduites d’une  
pâte composée du limon déposé des mêmes sources  
minérales, & de la graisse des animaux; qu’on recou-

B O R 966  
vroitces fosses d\*une épaisseur convenable de la même  
pâte ; qu’au bout de quelques mois on les ouvroit ,  
qu’on trouvait Peau évaporée en partie, & le fel de  
*borax* crystallisé, qu’on en retiroit ces crystaux encore  
mêlés & recouverts de ce limon gras , & qu’on nous  
l’apportoit des Indes en cet état.

Nos Commerçans tirent aussi du *borax* de la Chine/où  
il coute peu ; ce qui feroit soupçonner que ce seroit  
un Eel naturel dans le pays, ou du moins d’une fabri-  
que très-aisée.

On raffine à présent ces différens *borax* en Hollande :  
mais ce n’est pas un secret propre aux Hollandais ,  
puisqu’il y a un particulier dans le Fauxbourg S. An-  
toine, qui en a raffiné, & qui en a livré aux Marchands  
d’aussi beau & d’aussi pur que celui de Hollande. En  
cet état de purification parfaite, il est tranfparent corn-  
me le crystal de roche.

Brut, tel qu’on l’apporte des Indes, fes crystaux font or-  
dinairement gros comme des avelines, d’une couleur  
verdâtre, fale & obsiture comme la pierre de lare de  
la Chine , ou comme le jade verd pâle. Ils font tous  
chargés d’impuretés , de terrestréités, & enduits d’une  
matiere gtaffe qui est peut-être celle de la pâte dont je  
viens de parler, ou quelqu’autre grasse dont on les a  
recouverts, pour les empêcher de fe calciner & de fe  
reduire en farine, pendant leur tranfport dans ces pays  
chauds; car on fait que le *borax* fe calcine aisément à  
Pair; aussi-tôt qssaprès l’avoir lavé dans de l’eau frolm  
de , on l’a dégagé de son enveloppe onctueuse, laquela  
le blanchit Peau & s’y diffout comme le favon.

Les crystaux de ce fel ont la figure d’un prisine oblique  
à six faces, dont la basie a six côtés , tels que les côtés  
opposés font paralleles & égaux ; le grand diametre ou  
la longueur de cette basie est à peu près double & quel-  
quefois plus que double de fa largeur. Une singularité  
de ces crystaux, est que si l'on considere les deux planà  
opposés qui peuvent réciproquement fervit de basie;  
onapperçoit un petit côté de ce plan, ou arrête de ce  
solide, émoussé dans toute sii longueur & quelquefois  
aussi l’angle aigu, qui l’avoisine & les deux arrêtes ainsi  
émoussées , une dans chaque plan, siont tellement si-  
tuées qu’elles sont diametralement opposées. Quoi-  
que cela ne soit pas exactement vrai dans tous ces cryse  
taux; on voit cependant qu’ils affectent assezgénéra-  
lement cette figure. Le plus grand diametre de la bafie  
des plus gros que j’aie pu trouver, a environ dix à dou-  
ze lignes ; & le petit diametre ou celui qui marque Pé\*  
passeur a cinq ou six lignes. La longueur n’est pas tou-  
jours proportionnée à la grandeur de la basie ; car tel  
dont le grand diametredela bafie n’a que huit lignes,  
en a treize à quatorze de hauteur; & tel autre dont le  
grand diametre de la base à douze lignes, n’a que dix  
lignes de hauteur.

Il y a des crystaux qui ne sont pas à beaucoup près si gros;  
il y en a même d’aussi petits que des grains de millet.

Comme il y a grande apparence que ce siel s’est formé  
dans une liqueur trouble ou bourbeufe; on y trouve  
en le dissolvant , beaucoup de tetre grossiere ou de *sa-  
ble* , & fa couleur verdâtre disparoît, si on le crystal-  
life de nouveau.

Voilà à peu près tout ce que je puis dire de l’extérieur  
du *borax* ; quant à fon intérieur, qui a été l’objet des  
recherches de la plupart des Chymistes de l’Europe ,  
je n’en pourrais rien dire que par conjecture. Becher  
femble avoir connu la composition de ce siel ; si ce n’est  
pas au hasiard qu’il a dit dans *Ta Physica Subterranea ,*& dans sion *Alphabetum minerale,* que l’acide univer-  
Eel dissolvant une pierre ou terre fusible forme le *bo\*  
rax* ; comme il forme l’alun , lorsqu’il rencontre une  
terre propre à faire la chaux.

Sur cette idée, j’ai tenté quelques expériences dont je fe-  
rai part, si elles réussissent.

Peut-être aussi quelques jours le *borax* fe découvrira-t-il  
à nos yeux, dans des matieres où l’on ne soupçonne  
pas qu’il puisse être ; comme on a trouvé le fiel de  
Glauber , & le tartre vitriolé dans des eaux minérales,  
**Pppij**

*ë Sfr* B O R

dans des plantes & dans d’autres mixtes naturels.

M. Homberg a cru que le *borax* étoit un fel urineux mi-  
néral ; M. Lcmery le pere l’a qualifié de fiel moyen,  
qui ne fermentoit ni avec les acides, ni avec les alca-  
lis ; & en dernier lieu M. Lemery l’a défini un sel al-  
cali , parce qu’il précipite la terre métallique des vi-  
triols , & la terre de l’alun , presqu’aussi-bien que le  
peut faire le fel de tartre. Il a fait voir aussi que le *boJrax* fe sclblimoit, non-seulement avec l’acide vitrioli-  
que, mais avec les autres acides minéraux & avec le  
vitriol blanc. *Mémoires de l’Académie Roy. desScienc.*1732.

Les propriétés particulieres du *borax ,* sont les suivan-  
tes-:

**i.** On nous l’apporte des Indes , sous la forme de mor-  
ceaux filles ,& fous l’apparence d’une substancegrof  
siere , saline, & surtout fétide, chargée d’une matiere  
onctueuEe, terrestre , & pierreuse. Dans cet état on  
l’appelle communément *elncar* ou *tincal.*

*È.* Lorsqu’il est affiné , ses crystaux purs & entiers ont la  
figure d’un pristae octogone, très-bien fait. Cependant  
ce minéral est rarement parfait par la méthode com-  
mune de le raffiner.

3. Son gout particulier est assez difficile à définir, il est  
douceâtre, âcre & un peu urineux ou lixÎVÎel.

**4.** Sa grande propriété est celle de faciliter l'alliage des  
métaux, ou d’aider leurs particules à fe mêler les unes  
aVec les autres , & à s’unir étroitement; maisparticu-  
lierement celles de l’or.

**5.** C’est un excellent flux pour les métaux, & pour cer-  
taines mines. Si on le fait fondre aVec une quantité  
convenable de fable ou de cailloux, on aura en fort  
peu de tems un Verre si dur, qu’on pourra s’en servir  
pour couper le verre ordinaire, prefque comme d’un  
diamant.

**6.** Π se vitrifie avec tant de facilité, que par lui-même  
fur un feu modéré, & en quelques minutes , il devien-  
dra un verre permanent & réel.

L’usage du *borax* dans la Medecine, est le même que  
celui d’un fel incisif, & apéritif, falutaire dans les ma-  
ladies qui proViennent del’épaissiffement des humeurs,  
& des obstructlons qui en font les fintes. Il agit en  
même-tems contre les acides , seins exciter d’effervesi-  
cence. Sa dose est d’tme dragme entiere, il y a des Au-  
teurs qui lui attribuent une vertu spécifique, emména-  
gogue, & expulsure , qui lui vient apparemment des  
qualités incisiVes, defiobstruantes & apéritives , dont  
nous venons de parler. Cependant sim aiguillon ne me  
paroît point allez fort pour procurer un fecours prompt'  
dans un accouchement laborieux, à moins qu’on ne le  
releve par quelques autres ingrédiens, dont les poin-  
tes volatiles, & aiguës foient plus énergiques. C’est  
pourquoi on l’ordonne communément en poudre avec  
le fafran, la myrrhe , l’huile de canelle , le castor, le  
Eel volatil de fuccin , & d’autres poudres dont on con-  
noît l’efficacité dans les cas où il faut hâter l’accouche-  
ment & faciliter la délivrance.

jl y en a qui difent que quelques grains de *borax* pris dans  
un œuf poché , produiront l’effet d’un remede aphro-  
disiaque, particulierement fur ceux que les œufs po-  
chés feula sclffifent pour exciter.

Le *borax* calciné passe pour un spécifique dans le flux de  
ventre , & dans l’écoulement de la semence, parce que  
c’est une esisece de terre styptique. La dose est depuis  
un Ecrupule, jusiju’à une demi-dragme, dans la conser-  
ve de roses, ou seul, ou avec d’autres ingrédiens ap-  
propriés , comme la muscade, ou l’os de seche tor-  
réfiés.

**«**

B O R 968

On s’en sert à l’extérieur, mais rarement à la vérité, pour  
consijmer les excroissances spongieuEes & charnues  
dans les ulceres sordides. On en fait cas pour la gratel-  
le, & il entre dans les cosmétiques. Dans tous ces cas  
l’on ne doit attendre l’effet du *borax* qu’en conséquen-  
ce de fes qualités salines, incisives & résolutices. Ce  
sont elles qui l’ont fait admettre dans l’onguent de  
citron , dont la vertu est de nettoyer la peau & de l’a-  
doucir. Le *borax* dans fon état cru, tel qu’on nous  
l’apporte des Indes, seroit peut-être beaucoup plus  
propre à produire *ses* effets, à casse de *seS* vertus *savo~  
neuse &* détersive. Cependant Garcias nous apprend  
que les Medecins Indiens ne s’en servent que pour la  
gratelle.

Le *borax* est la bafe du pftsuis *diaboraris* de Mynsicht,& il  
y a pour acceffoire des aromatiques stimulans & des  
absilrbans. On le donne aux femmes en travail pour  
faciliter l’accouchement, & expulfer le fœtus mort &  
l’arriere-faix. Sa dofe est d’une dragme.

J’apporterai pour exemples de la maniere d’ordonner le  
*borax,* la poudre emmenagogue de Fuller, & la pou-  
dre *diaboracis* de Mynsicht.

*Poudre emménagogue de* **FULLER.**

Prenez *borax de Venism quinze grains ,  
myrrhe , douze grains t  
fafran , trois grauns ,  
huile de doux de girofle i une gouttes*

Mêlez, & faites une poudre.

Cette poudre est bonne pour provoquer les regles; il faut  
en prendre deux fois par jour.

*Pulvis Diètboracis de* **MYNSICHT»**

Mêlez, & faites une poudre.

Il faut faire sécher la *cassia lignea,* la fabine, le gui, l’os  
de cœur de cerf, le fafran & les fleurs de violette, & en  
mettre les poudres enfemble, unir l’ambre au *borax }èc*mêler le tout.

On fait cas de ce remede pour hâter l’accouchement &  
l’expulsion de l’arriere-faix. On le met au nombre des  
bons emménagogues.

BORBONICUS, BORBONENSIS. Nom patronymi-  
que de quelques sources chaudes appellées communé-  
*memtlcs eaux de Bourbon.* CasTELLI. Voyez *Bourbon.*

BORBORODES , Βορβορῶδες, *limoneux, sale, terreux,  
jéculent.* βορβορῶδες πυὸν , « pus selle & féculent,»  
*Hippoc. Prognostic et Aph.* 44. *Lib. VII. et Coac.* Βορβα-  
ρώδέες *éfoaead,* «odeur terreuse, Τίῦ.περὶ χυμῶν. Βορ-  
€ορώδεα ουρα, « urine trouble.» GaLIEN, *ad Aph. 6p.  
Lib. I V.*

BORBORYGMUS, Βορβαρρυγμὸς , *Borborygme* ; bruit  
excité dans le ventre par des vents accompagnés de  
quelque humidité. Galien dit, dans fon Commentaire  
Eur le soixante-treizieme Aphorisine du quatrieme Li-  
vre, que le *borborygme* est un bruit de vents sourds &  
longs, accompagné d’une humidité modérée, & qui se  
fait entendre en descendant vers les parties inférieures.  
On lit dans cet Auteur *Actb. III. Symptom. cause* cap.4.  
qüe le *borborygme* est un murmure causé par des humi-  
dités contenues dans les intestins, & qui annonce or-  
dinairement une excrétion humide. Ainsi , les tu-

B O R

meurs dans les parties situées dans les hypocondres,  
se terminent en *borborygmes.* Les vents, les flatulen-  
ces, sortent par la voie des déjections avec les excré-  
mens & les urines ; car le *borborygme* n’est pas seule-  
ment un signe de flatulence , mais il indique encore la  
présience de quelque humeur , ou même d’un corps  
plus solide. Βορβορυγμὸς γενόμενος ἐν ὑποχονδρίῳ ,  
« bruit dans les hypocondres , *Coac.* » Βυρβορίζειν &  
διπὸορβορίζειν , se dssent du χοιλίη , « ventre, » lorf-  
qu’on y entend du bruit, & qu’il est sollicité à l’excré-  
tion , *fib. de Rat.V.ct. inMorb. Acut.*

Λιαίορβ’ορύζουσα κοιλίη κενάΓς ἐξαναστάσεσι, « le ventre fai-  
« fiant du bruit & de vains aflorts pour *se* soulager,  
*« Prorrhet.* Δια^ορ^ορύζοντα ὑποχόνδρια μότέωρα, « les  
hypocondres bruyans & élevés, *Aph. Jase IV.* » On  
dit aussi ύπο&ῥαορύζειν , κοιλίη ὑποβορβορύζουσα φυσησι.  
α le ventre bruyant par des flatulences , » *AretéeadL. II.  
cap. 6. de Causis et signis, Acut. Morse* ὸι ἐνίφτοσιν  
ὑπὸβορβ’ορύζουντες , « au dedans desquels on entend du  
« bruit lorsqu’ils boivent, *Coac.* » Cette espece de  
bruit est semblable à celui que l’on produit en mar-  
chant dans la boue, βόρβορος, d’où vient *borborygme.*

**BOREAS, BOREALES VENTI.** Les *vents scpten-  
trionaux* I.ont froids, & par conséquent les plus fains ,  
furtout pour les personnes chargées de chair & d’une  
complexion chaude. Αετιιμ, *TetrabH. serm. cap.*163.

**On** a remarqué que les *vents* d’Orient & de Nord appor-  
tent dans Pair l’acide dont il est rempli *(a)* ; d’où on  
peut conclurre avec rasson qu’ils sont froids à *priori ; &*c’est ce que l’expérience nous confirme. C’est en con-  
séquencede cette qualité qu’ils détruisent dans le sang  
toute tendance à la dissolution, & à la putréfaction al-  
caline ; c’est-à-dire, qu’ils font en quelque degré con-  
traires à toute contagion, que les *vents* de Midi, qui  
font chauds, favorifent& accroissent.

Gela posé, il ne sera pas difficile de déterminer en géné-  
ral quelles sortes de maladies les *vents* du Nord doi-  
vent apporter, l’accroissement de la rigidité des fibres  
& de la viscosité des siics étant la suite du froid, toutes  
ces maladies feront fondées fur ces deux effets. Aussi  
remarque - t’on que prefque toutes les fievres , &  
celles furtout qui prennent pendant l’hiver , sirnt ac-  
compagnées dans les pays septentrionaux de coagula- \  
tion de sang ; au lieu que dans les pays chauds où  
elles font plus fréquentes, c’est la dissolution des fucs  
qui les accompagne, c’est-à-dire les maladies pestilen-  
tielles.

**BORIDIA ;** efpece de mets falé, préparé avec une forte  
de petit poisson qu’on mange cru. Ce ragout, ainsi que  
tous ceux de la même esipece, sirnt nuisibles à l’esto-  
mac, durs à la digestion, & malfaisimspour le ventre  
qu’ils relâchent. OstIBAsE d’après *Xenocrate. Med.  
Coll. L. II. cap. sid-sur la sm.*

**BORITIS. La** pierre des Philosophes qui fond le cuivre  
des fages, & qtu le rend fluide comme Peau.

**BOR1ZA** ou **LUNARIA. Voyez** *Lunaria.*

**BOROMETZ ou AGNUS SCYTHICUS.** Voyez  
*Agnus.*

**BOROS,** Βορὸς , *Vorace.* Ainsi ῦδωρ βορὸν , eau *vorace »*ou qui excite l’appétit, *Aph.* 18. *L. VI. Epid. Sec.* 4.

Galien dit que tous les Grecs appellent les grands man-  
geurs dans la partie de l’Asie qu’ils habitent, du nom  
commun de *bori,* Βορὴ, en Ionique , pour βορὰ , signi-  
fic mets, *L. I.* περὶ γυναικ. Βορὰ est rendu dans Hefy-  
chius par βρῶσις, σϊτος, τροφὴ , « mets , nourriture,  
« aliment. »

Castelli a sait une bévue singuliere en confondant βορός  
avec βοῤῥός.

**BOROZÀIL,** ou le *Zaildes* Ethiopiens. C’est une ma-  
ladie épidémique aux environs de la riviere de Sene-

B O R 970

ga. Elle attaque partieulierement les parties honteu-  
fes ; cependant elle dissere de la vérole, quoiqu’elle  
doive fon origine à un usage immodéré des femmes,  
pour lesquelles les habitans de ces contrées ont une  
passion violente. Cette maladie s’appelle dans les hom-  
mes *aseab, 8e* dans les femmes *asseabatus.* BLANCARD.

BORSELLA ; -instrument dont on fe Eert dans les ver-  
reries , pour étendre ou pour resserrer les ouvrages de  
verre selon qu’il est à propos. CasTELLi.

**Β O S**

BOS, Offic. schrod. *5.* 269. Schw. Quad. 63.Aldrov. de  
quad. BisiIl.13. Gesn. de quad. 25. *Bos domesticus,* Jonsi  
dequad. 26. Charlt. Exer. 8. Raii Syno-p. A. 70. *Mas  
Taurus. Boeuf* DaLE.

*J*

On entend par le mot *bos* ou *boeuf,* une vache , un veau,  
une genisse , ou tout autre animal à peu près de l’ef.  
pece du *bœuf. «*

Le gros bétail, ainsi que tous les autres animaûxqui paise  
sient & vivent d’herbes,sontfoibles, mollasses & d’un  
mauvais sclc en hiver & au commencement du prin-  
tems : mais à mesilre que l’été s’approche & que l’her-  
be renaît, ils reviennent sensiblement en embompoint,  
& leur chair est meilleure. Quant aux animaux qui  
broutent le gasion & l’herbe tendre , ils ne sirnt meil-  
leurs dans aucune staffon qu’au commencement & au  
milieu du printems ; il en est ainsi des brebis. Le com-  
mencement& le milieu de l’été, est, s’il est permis de  
s’exprimer ainsi, la fisson des boucs & des animaux  
de leur espece ; leur chair est la plus siaine, lorsqu’ils  
ont brouté lest tendres rejetions des arbrisseaux.

Le *bœuf* nourrit beaucoup : mais il engendre un sang  
épais , &des humeurs difficiles à diviser. Celui qui Ee-  
ra naturellement d’un tempérament mélancolique,  
tombera infailliblement dans quelque maladie analo-  
gue à fon tempérament, s’il mange beaucoup de *boeuf*Autant la chair de *bœuf* surpasse celle du porc en solidi-  
té, autant celle-ci l’emporte sim l’autre en délicatesse,  
& en facilité à être digérée. ORIBasë , *Med. Coll. L, II.  
cap).* 8.

Lorsque les fibres de l’estomac font tellement relâchées,  
que ce vifcere ne peut plus retenir les alimens, il faut  
préférer les mets d’une nature froide & de difficile di-  
gestion , à ceux qui se corromproient aisément, l’esi-  
tomac en fera moins incommodé ; c’est pourquoi nous  
Voyons des personnes qui digerent très-bien le *bœusa*& qui ne peuvent digérer autre chose. CELSE, *L. IV.  
cap.* 5.

Le même Auteur conseille de manger la rate d’un jeune  
*bœuf* à ceux qui Pont enflée ou dure, *L. IV. cap. o.*

Oribafle estime la moelle de veau la meilleure après celle  
de cerf. Il dit que celle du *boeuf* & du bouc est plus  
acrimonieufe , & par conséquent moins propre que les  
autres pour résoudre les duretés ou tumeurs skirrheu-  
Ees, *de Virt.somp. L. II. cap.* 1.

Le même Auteur compte, d’après Zopyrus, la graisse  
de *boeuf* entre les sudorifiques , *Med. Coll. Lib. XIV.  
cap 5 6.*

La fiente de *boeuf* varie aussi peu que leur nourriture ; elle  
est dessiccative & attractive. Un Medecin fort habile  
dans fa profession en faifoit couvrir ses malades dans  
l’hydropisie, & enfuite expofer au Soleil ; ce qui leur  
faifoit beaucoup de bien. Pour cette opération , il  
choisissait le printems , c’est-à-dire, la *saison* dans la-  
quelle les *boeufs* broutent l’herbe nouvelle, & que leür  
fiente est plus humide. Il la fassoit ramasser & sécher,  
& il la confiervoit pour cet usage. Il Pappllquoit aussi  
en cataplafme sur les tumeurs écrouellesses, & autres.  
AETIUS , *Tetrab. I. Serm.* 2. *cap. 115.*

\* (4) Cette observation me paroît bien hasardée ; je crOlequlon  
feroit assez embarrassé de prOUVer que l’air eft plus chargé d’a-  
pide quand les Vents dOrient & du Nord fOufflent, & confié-

quemment qu’il est la cause du froid que l’on reflent alors. Je  
n’en connois point de preuyes,

ι BOS

Il faut obferver, par rapport au gros bétail considéré com-  
me aliment, que les animaux de cette espece ne *se*nourrissent que d’herbe & d’eau, & qu’ils font peu  
d’exercice , employant prefque tout leur tems à paître,  
dormir & ruminer , à moins qu’on ne les occupe à des  
travaux durs, comme c’est la coutume dans quelque  
contrée. L’exercice habituel ne rend donc pas leut  
chair trop dure; ni leur nourriture, leurs sels trop exal-  
tés. Ce doit donc être un sort bon aliment lorsqu’il est  
bien apprêté, & qu’il est pris dans une quantité propor-  
tionnelle à l'exercice que l’on sait.

Mais les Anglois abusent généralement des dons de la  
Providence dansPustage qu’ils font de ce mets falutai-  
re : ils n’épargnent aucun foin pour convertir le *bœuf ,*c’est-à-dire le plus folide & le plus nourrissant de tous  
les alimens, en poifon, en le rendant dur, & consé-  
quemment indigeste ; car c’est ce qu’ils operent en le  
laissant dans le fel pendant plusieurs jours avant que  
de le préparer, & en le mangeant peur la plupart du  
tems à moitié cru, d’où il arrive que les organes destle  
nés à la digestion n’étant point en état de distbudre cet  
aliment endurci, & d’en faire un bon chyle , la plus  
grande quantité desipartioules fe tr©uve trop grossiere  
pour circuler dans les petits Vaisseaux du corps, y de-  
meure engagée, & y catsse des obstructions , mais fur-  
tout dans les glandes ; telle est la cause de la maladie  
que nous appelions le scorbut, qui est elle-même la  
source d’une infinité d’autres , tant aiguës quechrohi-  
ques, auxquelles nos marins qui ne mangent que des  
choses salées, fiant particulierement scijets.

C’est moins à notre climat, qu’à ce défaut de préparation  
qu’il saut s’en prendre, si les Anglois sont plus fujets  
que les autres peuples à la mélancolie & à un abatte-  
ment qu’on leur remarque, surtout dans les tems plu-  
vieux, lorfque l’atmosphere est léger, & que l’élastici-  
té de Pair est diminuée. J’ai remarqué que c’étoit alors  
-qu’ils paroissoientfombres, tristes , infociables &por-  
tés a s’enfoncer dans quelque lieu obscur & retiré, où  
ils.pussent se donner commodément la mort; coutume  
qui n’ést quetrop ordinaire parmi eux, & qui leur'est  
particuliere ; le fuicide si commun parmi eux, est  
prefque inouï dans les autres contrées.

Les François semt beaucoup plus prudens dans la ma-  
niere d’isser de cet aliment. Ils font bien bouillir  
leur *bœuf,* ils ne le salent point avant que de le mettre  
cuire, & ils en tirent une grande quantité de potage,  
n’y ajoutant que des végétaux & qulautant de fel qu’il  
convient. Par ce moyen ils évitent les inconvéniens &  
les maladies dans lefquels les Anglois se précipitent vo-  
lontairement. Aussi simt - ils toujours gais & vifs. Le  
Ecorbut & *ses suites fâcheuses* ne font connus en France  
presque que des matelots.

Sillon en croit Hippocrate, *de DiaetaHyiF II. le bœuf*est un aliment fort, qui resserre le ventre & dont la di-  
gestion fe fait difficilement, parce que cét animal abon-  
de en un fang épais & que *sa* chair est péfante. Il dit  
ailleurs, dans le Traité *de Rat. Vict.* que le *bœuf*aug-  
mente les maladies atrabilaires, parce que lacoction  
s’en fait difficilement, & que cet aliment n’est pas fait  
pour tout estomac; la digestion , ajoute-t’il, & la dis-  
tribution , en seront plus faciles & plus parfaites , si on  
ne le mange qu’après l’avoir conservé quelque tems.

Simeon Sethi nous apprend dans le Traité qu’il a fait des  
Fentimens des anciens Pur les alimens , que le *bœuf*fournit une nourriture fort folide, & que le sang qu’il  
engendre est excessivement épais; c’est pourquoi, ajou-  
te-t’il,il catsse différentes maladies dans les constitu-  
tions mélancoliques, analogues à ces constitutions. La  
digestion & la distribution s’en font difficilement : mais  
il nourrit & foutient beaucoup, s’il est bien digéré. Re-  
lativement au mouton , il est d’une nature froide &il  
fait un fang mélancolique. Le bouillon qu’on en tire  
arrête le flux de ventre qui provient de bile jaune. Ce-  
lui qui aimera le *bœuf* ou qui *se* trouvera dans la *néces-  
sité* d’en manger , qu’il le corrige avec le vinaigre ,  
l’ail & la rue, s’il en craint quelque lui te fâcheuse pour

B O S 972

sa santé. Quand je dis que le suc du bœuf est mal-sai-  
sant, ce n’est que dans les cas dont j’ai parlé; c’est un  
rcmede pour les estomacs trop chauds , & c’est l’ali-  
mcnt convenable à ceux qui font beaucoup d’exercice.  
Il s’enfuit de-là que le *boeuf* est beaucoup meilleur pour  
les persimnes fortes, que pour celles qui font foibles;  
pour celles qui font de l’exercice, que pour les séden-  
taires ; pour celles qui sont dans la force de leur âge,  
que pour les enfans & les vieillards, & dans les fai-  
fons froides de l’année <que dans les chaudes.

Voilà la raison pour laquelle Nonnius appelle le *boeuf*l’aliment des Héros : c’est aussi par la même raison que  
son bouillon arrête le flux , furtout lorfqu’il est d’u-  
ne nature à être guéri par des fubstances glutineufes,  
vulnéraires & capables de tempérer l’acrimonie; enfin  
on voit en même tems pourquoi il est nuisible à ceux  
qui font d’un tempérament mélancolique, & qui en  
fofl^un trop grand ufage,Si ceux qui font beaucoup d’e-  
xercice en mangent avec modération , ils vérifieront  
ce que Celfe dit, *Lib. II. cap.* 24. qu’il est bon pour  
l’estomac.

La chair du taureau est inférieure en qualité à celle d’un  
*bœuf* qui fe porte bien , surtout lorEque n’ayant  
point été employé à des travaux durs, *ses* fibres ne  
*se* fiont ni endurcies, ni séchées. La chair du *bœuf*l’emporte aussi silr celle de la vache.

L’odeur de la peau du *bœuf* ou plutôt celle du vieux cuir  
brûlé ou grillé, est recommandée dans la passion hyf  
térique. Son fuif est bon toutes les Eois qu’il est quesi  
tion d’amollir. Sa grasse fondue avec sim sabot, est  
plus pénétrante & plus émolliente , parce que ses par-  
ties *sont* plus déliées. Mais sa moelle produit ces deux  
eflèts en quelque endroit du corps qu’elle S011 appli-  
quée. On dit que ses os calcinés & pulvérisés fortifient  
les entrailles, arrêtent les flux immodérés,& fontfalu-  
taires contre les vers & dans l’épilepsie, pris intérieu-  
rement, ou en onguent & emplâtre; ce qu’il faut en-  
tendre feulement des cas où la maladie provient d’un  
excès d’humidité ou d’une trop grande quantité d’acide  
auquel il faut oppofer des dessiccatifs & des absorbans.  
Il y a des Auteurs qui prefcrivcnt la rapure de corne de  
*bœuf* avant le coït, pour l’épilepsie & l’impuissance:  
mais j’imagine que ce remede n’opérera efi pareil cas  
que comme anti-acide, par fon fel volatil alcalin. Les  
Auteurs recommandent aussi la fumigation de corne  
de *bœuf* dans les tems de peste ; mais je laisse à décider  
si la fumée de cette substance étant d’une nature alca-  
line, ne rendroit pas les humeurs plus disposées en-  
cote à la putréfaction. Le sabot de cet animal a quel-  
que vertu anti-épileptique, mais toujours dans les cir-  
constances que nous aVons indiquées. Si on le brûle &  
qu’on s’en serve dans la dyssenterie , on pourra s’en  
trouver bien , si cette dyssenterie demandoit un re-  
mede alcalin, anti-acide & glutineux. Forestus parle  
de l’astragal de la vache pulvérisé & pris dans du vin,  
comme un spécifique contre les vers logés dans les in-  
testins. Le membre génital ou ce qu’on appelle com-  
mtiném.ent le nerf, pulvérisé ou pris en décoction, pasi  
*se* pour exciter dans les hommes le désir du coït & l’a-  
version de cet acte dans les femmes; la raifon de ces  
contrariétés ne fe présente point, & elles ne semt point  
attestées par l’expérience. On trouve quelquefois dans  
la vésicule du fiel de cet animal, une pierre qu’on ap-  
pelle bézoar de *bœuf* ou pierre *alcheron*, en Portugais  
*mesang de vaca,* & en Arabe *haraczi,* qu’on dit être  
alexipharmaque & anti-épileptique. Il ne faut pascOn-  
fondre cette pierre avec le *bulithe,* ou masse que Ι’οιι  
trouve dans l’estomac ou dans les intestins du *bœuf.* Le  
*bulithe* qu’on désigne plus ordinairement par *tophi bo-  
vini*, est composé de poils que le *bœuf* détache de fon  
corps en se léchant, qu’il aVale & qui *se* ramassent peu  
à peu , & forment une boule dans fon estomac. Cette  
boule est ordinairement de la couleur du poil del’ani-  
mal. M. Hans Sloane dit dans sim histoire de la Jamaï-  
que, que quelques Medecins en ordonnent une de-  
mi-dragme en poudre eu qualité d’astringent. Ces

973 BOS

boules font quelquefois couvertes d’une croute Iuisan-  
**te;** ce en quoi elles imitent la vraie pierre bézoardi-  
que. Quant au fiel, nous en avons parlé fort au long à  
**l’**Article *Bilis.* Sa rate est non-feulement recomman-  
dée en décoction , mais encore en applications exté-  
rieures dans les maladies de la rate, telles que la dure-  
té, l’inflammation, la douleur & la tumeur. Nous li-  
scms dans Etmuller que Paracelfe fit une épreuve re-  
marquable de la vertu de cette partie. Il la fit bouillir  
dans de l’eau après l’avoir coupée en petits morceaux,  
& il parvint à guérir avec ce remede une suppression de  
regles & une cachexie qui en étoit la sitite. La rasson  
n’éclaire point sur cet effet, mais il faut céder à l’expé-  
rience. Etmuller ajoute que l’effence de rate de *bœuf,*préparée avec l’efprit de baume, est bonne dans la fup-  
pression des regles & dans la cachexie qui en provient.  
On pourroit mêler cette effence plus convenablement  
avec une essence liquide d’acier, ce second ingrédient  
étant beaucoup mieux approprié à ces cas, & furtout  
lorsqu’il est question d’agir fur les parties intérieures ,  
de leVer des obstructions & de dissiper les oppilations  
du mésentere. M. Michaeli poffédoit une certaine *es-  
sence* composée de rate de *boeuf* mêlée avec l’effence d’a-  
cier, dont il usent dans la suppression des regles accom-  
pagnée de douleur. Hyades Auteurs qui recomman-  
dent cette préparation pour provoquer l’appétit. La rate  
**de** *bœuf* distilée avec l’esprit de vin , est recommandée  
dans toutes les maladies de l’estomac. Jusqu’ici nous  
avons sclivi Etmuller.

Je pensprois volontiers que la vertu de cette liqueur disti-  
lée provient de l’esprit de vin, ou de l’essence des au-  
tres ingrédiens, plutôt que de la rate de *bœuf* On trou-  
**ve** dans la Pharmacopée de Berlin une préparation Eous  
le titre de *Essentia splenis bovini.* Cette essence est eA  
traite de la rate d’un jeune taureau nouvellement châ-  
tré, par le moyen de llesprit de vin ou du baume,après  
avoir été coupée en petits morceaux, & macérée pen-  
dant quelques jours dans llesprit de vin imprégné de  
myrrhe ou de poudre d’angélique, & essuite séchée à  
Pair.

Le foie de *boeuf* séché & pulvérisé, passe pour un bon re-  
mede dans les flux de ventre & dans les hémorrhagies.  
S’il est vrai que l’on s’en serve dans ces cas avec fuc-  
**cès,** ce fera en qualité d’abforbant & de poudre alcali-  
ne; cela supposé, les foies de tous les autres animaux  
produiront le même effet. On dit que fa décoction est  
biensaifante dans les maladies du foie, si on lui joint  
les plantes hépatiques. Mais il faut attribuer l’énergie  
de cette décoction, si elle en a quelqu’une, aux plan-  
tes feules.

**La** vertu discussive de la fiente de *boeuf* la rend très-re-  
commandable en applications. On l’emploie récente  
en forme de cataplasine , comme un anodyn reconnu  
dans les inflammations & surtout dans la goute. Il y a  
des Médecins qui la font appliquer fur l'abdomen mê-  
lée avec des vers de terre, pour guérir la colique & dise  
cuter les flatulences ou pour réprimer les tumeurs &  
dissiper les eaux dans Phydropisie astice. La fiente de  
*bœufne* le cede dans ces cas qu’aux excrémens humains.  
Etmuller dit qu’on s’en trouvera bien dans les tumeurs  
œdémateufes. On la recommande aussi dans la réten-  
tion d’urine, en application sur le periné & sur la ré-  
gion des os pubis. Le petit peuple en fait prendre le  
Luc exprimé dans les douleurs de la colique ; & Et-  
mullcr nous assure avoir des expériences qui constatent  
que ce suc est non-seulement un excellent remede pour  
la colique, mais encore pour la pleurésie ; & que de cet-  
te fiente, ainsi que des excrémens humains, on obtient  
par des digestions & sublimations réitérées, le *zibe-  
thum occidentale,* ainsi nommé par Paracelfe, parce  
qu’il exhale une odeur douce comme celle de la civet-  
te. Diosicoride dit, *Lib. II. cap. V}.* que la fiente de  
*b au J*paissant, appliquée récente sur les plaies, en cal-  
me l’inflammation; il faut , ajoute-t’il, l’envelopper  
dans des feuilles, la faire chauffer fur la cendre & llap-  
pliquer fur la partie affectée ; il assure aussi qu’en fo-

B O S 974  
snentation elle calme les douleurs de la sidatique ;  
qu’infusée dans du vinaigre elle réfout les duretés &  
les tumeurs fcrophuletlfes, si on les en frotte ; & qu’eii  
fumigation elle empêche la defcente de matrice : mais  
dans ce dernier cas il ajoute qu’il faut choisir la fiente  
du *boeuf* plutôt que celle de la vache. Il prétend que  
l’odeur de cette fiente allumée chasse les cousins.

Matthiole obferve fur ces endroits de Dloscoride, que  
tous les remedes de cette espece font proportionnés à  
la constitution robuste des habitans de la campagne ,  
comme les moissonneurs, les laboureurs» & autres gens  
accoutumés aux travaux les plus pénibles ; que c’est sur  
eux qu’on peut appliquer en cataplasine la fiente de  
bœuf avec le vinaigre , lorfqu’ils font affectés de quel-  
que tumeur skirrheufe. Valefcus de Tarante nous affu-  
re que la fiente de *bœuf,* ou de cheval, est d’un excel-  
lent usage dans la gangrene pour préferver les parties  
saines de la corruption. Sylvius & Barbette, qui fe font  
fervis après lui du même remede dans le même cas, en  
faisoient un grand secret. Mais, si l’on en croit Heif-  
ter , ce remede n’est pas moins foible que fordide , &  
il conseille à un Medecin de ne le jamais employer fur  
les perfonnes d’un certain état, mais de l’abandonner à  
ceux qui ne pourront s’en procurer de meilleurs. *Heisu  
ter, Chir. p.* 323.

Etmuller dit que si l’on prend intérieurement l’urine de  
vache au mois de Mai, qu’on s’y baigne les piés pen-  
dant quelque tems, & qu’ensitite on y applique l’em-  
plâtre de Nuremberg, on guérira de la goute. Diosico-  
ride affure que l’urine de taureau, mêlée avec la myr-  
rhe , & distilée dans les oreilles , en calmera la dou-  
leur. Helmont proposie , comme un remede éprouvé  
dans la pierre , la liqueur qui remplit ordinairement la  
vessie du fœtus dans une vache, prife tous les matins ,  
à la dofe d’environ deux onces dans une quantité pa-  
reille de vin blanc.

Le fang de taureau recemment tiré cause la difficulté de  
refpirer , & la fuffocation , & paffe pour un poifon :  
mais Mathiole dit dans fes observations sur Dloscori-  
de , qu’à moins qu’on n’en boive en grande quantité ;  
chaud , au sortir de la veine, & avant qu’il Eoit coagu-  
lé , il fera peu de mal, ou n’en fera point du tout. Les  
dcrnieres expériences faites sur le fang de taureau ne  
confirment point cette qualité vénéneufe. Au contrai-  
re , on ordonne pour l’intérieur le fang de *bœuf8c* de  
taureau dans la dyffenterie , dans la surabondance des  
regles , & dans d’autres hémorrhagies internes : ainsi  
que dans le crachement de sang , pris dans du vinaigre;  
on s’en sert encore , lorsqu’il est question d’amollir, &  
de distcuter les tumeurs , & de nettoyer le visage de *ses*taches. Etmtdler prétend qu’on ne *se sert* gueres du  
sang de taureau, que dans les cas d’atrophie des mem-  
bres & des jointures, occasionnée par des bleffures con-  
sidérables; lorsiqu’il y aura foiblesse& douleur dans les  
mêmes parties , on les fera plonger dans le fang de  
*bœuf,* ou d’un chien nouvellement tué, & elles en fe-1ront singulierement ranimées & rendues plus simples,  
& plus propres au mouvement. Le sang de *bœuf*appli-  
qué à l’extérieur a les propriétés comrfluncs ; u lang  
des autres animaux ; c’est-à-dire , qu’en conséquence  
de fa nature favoneufe , & de fa chaleur naturelle , il  
est dissolvant & apéritif ; comme il est de fon essence  
de fe coaguler , il ne peut être que nuisible à l’estomac  
qui n’aura pas la force de le résoudre. Helmont dit  
que le simg de taureau est un posson , mais non celui de  
*'bœuf*ou de vache; la raison qu’il apporte de cette dise  
férence ; c’est que le taureau est un animal furieux qui  
ne meurt point fans être agité d’un desir violent de  
vengeance ; ce qui transinet à son sang une forte im-  
pression ; & une qualité qui le rend venimeux. Guai-  
nerius dit aussi que non-seulement le sang du taureau,  
mais encore celui *dubœuf agé* est un poison, ΚιεΟΑΡ..

BOSA, terme Egyptien qui signifie une pâte faite avec  
la farine d’ivraye , dechenevis , & avec de l'eau , qui  
a la vertu d’eniVrer , de même que *Fasses, Yoyoi  
Assise*

*VFi* ROT

BOSCADES , Βοσκάδης ; épithete que l’on donne aux j  
pigeons qui habitent des colombiers situés dans les  
campagnes. On leur donne aussi le nom *d’agrestes,*sauvages , pourles distinguer des pigeons domestiques,  
τῶν χατακιδιῶν , *Galen. Lib. II. de C. M. S. G. cap.* 10.  
βυσκὰς, est une espèce de poix féche & tenace comme  
la glu. CORRÆUS.

**BOSCI SALVIA,** espece de fange , qui prend *sa* déno-  
mination de *boscum ,* ou *boseus ,* bois , parce qu’elle  
croît dans les bois. BLANCARD.

**BOSMORO^u BOSPOROS ,** de βόσκω, *nourrir, &*de μόρος , *division.* Esipece de blé ainsi appellé , parce  
qu’il est divisé par les dents du moulin, ou de la meu-  
le, ou parce que les bœufs en le foulant fous leurs piés,  
le séparent de fon épi. *Bosmoros* peut être dérÎVé de  
βουό en dialecte Dorique, βῶς , *bœuf* ; ou de βῶς, *bœif,*& de πείρω , *passer par-dessets.* BLANCARD.

**BOT**

**BOTAMUM** *, plomb lavé.* **RULAND.**

**ΒΟΤΑΝΕ ,** Βοτάνη, *herbe,* d’où vient

BOTANICA, *Botanique.* C’est une fcience qui a pour  
objet les herbes & les plantes. Quoique les anciens  
Medecins n’eussent pas négligé cette partie de laMede-  
cine ; cependant comme ils l’étudioientsans principes,  
& qu’elle n’avoit point encore de forme réguliere, ils  
ne la regardaient pas proprement comme une fcience,  
&elle n’étoitpas encore distinguée par un nom parti-  
culier.

Mais avant que d’entrer dans l’histoire de la *botanique ,*je crois qu’il est à propos de définir les termes les plus  
usités dans cette science , ne fut-ce que pour épargner  
au Lecteur la peine de recourir à une infinité d’arti-  
cles,pour l’intelligence de ce que nous avons à dire dans  
celui-ci.

**A**

*i*

ABAjQUR , c’est un terme d’architecture qui signifie une  
espece de fenêtre embrasée de haut embas, & qui fert  
à éclairer les lieux souterrains. Ce terme m’a paru pro-  
pre pour exprimer certaines lucarnes qui se trouvent  
sous le chapiteau du fruit de plusieurs fortes de pavot ;  
car ces especes de lucarnes éclairent les loges de ces  
fruits , & ressemblent tout-à fait à des soupiraux de  
cave.

AIGRETTE , en latin *pappus* : c’est une espece de brosse ou  
pinceau de poil déliée qui *se* trouve au haut des graines  
des chardons , de la dent de lion , des aster , &c. Ces  
sortes de semences ressemblent à des volans : le vent  
les emporte facilement, & la graine qui est plus folide  
que l’aigrette, se préfente toujours la premiere à terre  
lorsqu’elle tombe, ce qui fait que ces graines fe sement  
d’elles-mêmes.

AIGUIERE a DEUx BECS : c’est celle qui dans son ouver-  
ture a deux becs opposés & propres à verfer de Peau.  
Le fruit du*geum* a la figure d’une aiguiere à deux becs.

AIGUILLE. Parmi les Architectes fe prend pour un clo-  
cher haut & pointu , ou pour un obélifque dressé dans  
une place publique. Je me sers de ce terme pour décri-  
re certains fruits qui ressemblent à ces fortes de pieces.

AïssELLE, en latin , *ala.* On appelle aisselle en *botanique*l’espace compris entre les tiges des plantes & leurs  
feuilles, foit que ces feuilles foient soutenues par une  
queue , ou qu’elles soient attachées par elles-mêmes.  
On dit que certaines fleurs naissent dans les aisselles des  
feuilles.

ALTERNATIVEMENT & A LTERNE , souilles placées alter-  
nativement & feuilles alternes, ce font des feuilles pla-  
cées l’une après l’autre , & tour à tour des deux côtés  
d’une branche. On dit que les parties de certains fruits  
font relevées & rabattues alternativement , lmssque  
leurs pointes font tournées l'une en haut & l’autre em-  
bas tour à tour.

AME ou NoYAU. Parmi les Sculpteurs c’est le soutient  
d’une figure de stuc ou de plâtre. Je me suis Lenti de

BOT 976

ce terme pour exprimer le soutien de certains fruits.

ANALYSE CkYMIqUE DEs PLANTEs. On entend par ce  
mot la réfolution des plantes en leurs principes sensu  
bles, faite par le moyen de la Chymie ; c’est-à-dire ,  
avec des vaisseaux propres pour séparer les fubstances  
qui composent les plantes , & avec le degré de feu qu’il  
faut pour les séparer aussi pures que l’on peut. M.  
Bourdelin, de l’Académ le Royale des Sciences, à p'or-  
té ces fortes de travaux à un tel point de perfection ,  
qu’il est difficile de pouvoir aller plus loin,

ARBRE, est une plante d’une grandeur très considérable ,  
qui n’a qu’un feul & principal tronc diVisé en maî-  
tresses branches ; tels font le chêne , le noyer, le peu-  
plier, &c.

**ARBRE DE PLEIN VENT,** *arbre de haut vent , arbre de ti-  
ge.* On fe fert de ces termes pour exprimer des arbres  
qui s’élevent naturellement fort haut , & que l’on ne  
rabaisse pas.

ARBRE DE BstIN. Parmi les Charpentiers est un arbre de  
belle venue , & dont la tige est haute & droite, tels que  
font ceux dpnt on fait les poutres , les fablieres , les  
mâts, &c. Parmi les Jardiniers on dit un arbre d’un  
beau brin , pour dire un arbre droit, de belle venue &  
assez gros dans fon espece.

**ARBRE** CoNIFERE. Voyez *Conique.*

**ARBRE** NaIN ou *buissen.* Ce font les arbres que l’on tient  
bas , & auxquels oh ne laisse qu’un demi-pié de tige.  
On les vuide en dedans, afin que leurs branches s’éten-  
dant fiur les côtés, forment une boule ou buisson ar-  
rondi.

ARBRIssEAU ou *Arbuste.* On nomme arbrisseau une plan-  
te ligneufe de moindre taille que l’arbre , laquelle ou-  
tre Ja principale tige, produit très-fouvent de la même  
\*racine plusieurs piés considérables : tels font le troêne,  
la filaria, &c.

ARESTE. Parmi les Menuisiers, c’est l’angle vif d’une pie-  
ce de bois : on dit qu’une piece de bois est à vive arê-  
te , ou qu’elle est bien avivée, lorsque fon tranchant  
est sort aigu. Ces termes font propres pourles defcrip-  
lions de certains fruits.

ARGOT ou *Ergot* , signifie proprement une pointe dur®  
qui est au derriere de la jambe des coqs. L’on fe fert  
de ce terme en *botanique ,* pour signifier l’extrémité  
d’une branche qui a été taillée; & qui est morte dans  
le bout , comme il arrive fouvent aux branches qu’on  
écussonne. On coupe ce bois mort jusqu’au vif ou juf-  
qu’à l’écusson , & c’est ce qu’on appelle tailler *F argot.*Cette coupe donne lieu à l’écorce de couvrir infensi-  
blement ce qui reste de bois vif taillé.

ARRESTER ou *Châtrer.* On doit *arrêter* les melons , elssIn  
*trer* les melons, pour dire qu’il faut couper les bras de^  
melons & des concombres qui s’allongent trop ; car la  
séve trouvant plus de facilité à fe mouvoir dans leg  
vaisseaux de ces bras, qui sont en ligne droite, ne se  
détourne qu’en petite quantité dans les queues qui sou\*  
tiennent les fruits , à caufe que les vaisseaux de ces  
queues font placés obliquement ; au lieu que quand 011  
a *châtré* les melons , la séve passe dans les queues de^  
fruits, parce qu’elle trouve plus de facilité à fe mou-s  
voir en ce fens-là, qu’à forcer les orifices des vaisseau^  
coupés qui font flétris, & que l’air extérieur comprimé  
par sim ressort.

ARTICULER , *articulation, pieces articulées.* Ce sirnt des  
termes empruntés de l’Anatomie , & dont je me sers  
dans la defcription de certains fruits , ou de quelques  
autres parties des plantes , pour faire connoître que ces  
fruits ou ces parties font composées de quelques pie-  
ces jointes entre elles bout à bout, & avec quelque  
Eorte de flexion à peu près comme sirnt les os des doigts  
de la main : mais comme ces mouvemens ne font pas  
fort sensibles dans les parties des plantes, on juge de  
l’articulation de leurs pieces quand elles fe cassent fa-  
cilement dans l’endroit de leur jonction , comme on  
le peut voir dans les gousses de*securidaca,* du piéd’oi-  
feau, de *i’hedyfarum clypeatums* de *coroniUa ,* &c.

AceIER , en Latin *Alburnum,* c’est une couche ou enve-  
loppe

977 BOT

loppe tendre, ordinairement blanchâtre, & différente  
en couleur de l’écorce & du bois, entre lesquels elle se  
trouve dans le tronc des arbres ; l’aubier est propre-  
mentle jeune bois qui n’a pas encore acquis la dureté  
du vrai bois, & qui ne devient vrai bois que dans llese  
pace d’une ou de plusieurs années ; car les fibres de cet-  
te couche qui font placées du côté du bois, *se* durcissent  
& deviennent ligneuses , tandis que les autres qui tou-  
chent l’écorce venant à se gonfler, forment ce qu’on  
appelle le nouvel *aubier s* aussi l’on peut dite que le  
bois d’un arbre est l’ancien *aubier* , & que le nouvel  
*aubier* n’est autre chofe que le jeune bois de ce même  
arbre. C’est de-là que viennent tous ces differens cer-  
cles concentriques que l’on découvre dans un tronc  
que l’on scie en travers : car toutes les couches que l’on  
appelloit *aubier,* lorsqu’elles étoient tendres, & qui  
font devenues ligneuses en certain espace de tems,  
font un peu différentes en couleur, les unes des autres ;  
soit qu’il y ait quelque diversité dans leur tissure, soit  
que le fisc nourricier qui s’est arrêté & figé chaque  
année dans leurs pores, n’y ait pas toujours répandu  
la même quantité de certaines matières que. la terre lui  
devoir fournir , foit enfin que l’évaporation de ce mê-  
mefiuc nourricier qui fie fait plus facilement dans les  
couches ligneufes qui font près de l’écorce, que dans  
celles qui forment le cœur du bois, contribue à ces  
fortes d’altérations. On peut ajouter à ces caufes l’ac-  
tion du foleil, & celle de la matiere subtile qüî n’a-  
giffent pas également son- toutes ces couches.

**B**

BasE , c’est le foutien ou le pié de quelque chose. Le bas  
des feuilles ou des tiges,est appelle par les Botanistes la  
bafe des feuilles ou des tiges ; on l’appelle autrement  
la naissance des feuilles; car on dit, ces feuilles font  
arrondies à leur naissance ; cette tige est cannelée à *sa*naissance ; les feuilles entourent la tige par leurs bafes ;  
elles font découpées jusqu’à leur base, &c.

BassIN , espece de plat assez profond & dont les bords  
ne font pas fort larges par rapport au reste. Je me  
fers quelquefois de ce terme dans la defcription de  
certaines fleurs , qui approchent de la figure d’un  
bassin.

BaLE, en Latin *Gluma.* On appelle *bâlelos* petitesf^lil-  
les en écailles qui fervent de calyce aux fleurs du blé,  
clu chien-dent, &c. & qui servent ensuite d’envelop-  
pes à leurs semences. On dit la *bâle* du froment, du  
seigle, &c.

BaIE , en Latin *Bacca.* C’estun fruit mou, charnu, suc-  
culent, & qui renferme des pepins où des noyaux. On  
se sert proprement du mot de *baie* pour exprimer les  
fruits clair-femés, comme le fruit du laurier , de l’o-  
livier, & femblables : mais lorsque les fruits font ra-  
massés en grappe ou en bouquet, on les appelle des  
grains; ainsi l’on dit un grain de raisin, & un grain de  
fureau, & non pas une baie de raisin ou de siureau :  
mais on dit une baye de laurier, & non pas un grain  
de laurier.

Bise AU. Voyez *Chamfrain.*

Βοιτε a SavoNNETTE. J’entens parler de celles qui sont  
faites en boule, qui s’ouvrent en travers en deüx hé -  
mispheres, & dont les Barbiers fe servent pour porter  
une savonnette. Il y a plusieurs fruits qui ressemblent  
assez à une boîte à favonnette, & furtout celui du mou-  
ron, du céterac, de l’ofmonde, &c.

BORDURE, c’est ce qui termine la circonférence de quel-  
que *chose-* Il y a des fruits plats , dont la bordure est  
taillée en chapelet ; c’est-à-dire incisée en grains qui fe  
tiennent à peu près comme les grains d’un chapelet  
bien enfilé. Il y a quelques autres fruits dont la bordu-  
re est en feuillet délié.

BosseLURE , c’est une efpece de cifelure naturelle qui fe  
trouve fur certaines feuilles. Les feuilles bosselées ont  
des éminences à grandes mailles , & ces éminences  
font creufes en dessous, comme celles des plaques d’ar-  
*Tonte H.*

BOT 978

gent cifelé : telles sont les feuilles du chou, de la toute-  
bonne , &c.

BossETTE , c’est un ornement rond dans fa circonféren-  
ce, mais un peti applati& couvert, que l’on met aux  
deux bouts d’un mord de cheval. Il y a certaines par-  
ties de fruits qui ressemblent à des *bossettes\**

BoTANIQUE, c’est la science qui traite des plantes, tant  
médicinales . que pctageres & autres. Ainsi l’agricul-  
ture & le jardinage, font des parties de la *Botanique.*Ce mot vient de *βοτανη , herbe :* βοτάνη, vlent de βοτὸς,  
*mangeaille, 8c floroç,* vient de βόω, *jonoitrris.* Car la  
plupart des animaux fe nourrissent d’herbes. On ap-  
pelle *Botanistes* ceux qui s’appliquent à la connoissan-  
ce des plantes, & qui s’en fervent pour la guérison des  
maladies : car une personne qui fe contente de favoir  
le nom des plantes, n’est *Botaniste* qu’à demi, & celui  
qui cultive les plantes fans en connoître les vertus, n’est  
proprement que Jardinier. Toute la différence qu’il y  
a de *Botaniste* à Medecin, c’est que le *Botaniste* s’appli-  
que plus particulierement à cette partie de la Medeci-  
ne, qui traite des plantes, qu’aux autres parties ; au  
lieu que le Medecin, pour être parfait, doit pofféder  
également toutes les parties de la Medecine.

BOTTE, c’est un amas de fleurs & de fruits naturellement  
disposés en gros paquets. Les fleurs du millet naissent  
par *bottes* : dans ce siens-là une *botte* s’appelle *panicula.*On dit que certaines racines naissent par *bottes* ; mais  
les Auteurs Latins ne fe fervent pas du mot de *pani-  
cula* en cette rencontre.

Βοννετ a la POLONOISE, c’est un *bonnet* fort long &  
prefque de même largeur, depuis l’ouverture jusqu’au  
bout. Ce bout est émoussé, & tant foit peu courbé. Je  
n’ai pas trouvé de terme plus propre pour exprimer la  
figure de la partie supérieure de l’aconit appelle *Tue-  
loup.*

**BOUCLIER ,** arme défensive, propre à couvrir un soldat.  
Elle est couverte en dessus, & elle approche un peu de  
la figure conique. Je me fers quelquefois de ce terme  
dans la defcription de certains fruits.

Βουτ-Α-Βουτ. On dit que deux pieces sont assemblées  
*bout-â-bout,* lorsqu’elles scmt attachées seulement par  
les deux bouts l’une contre l’autre. On voit quelques  
fruits dont les pieces scmt assemblées *bout-â-bout , &*surtout ceux que j’appelle fruits articulés.

βόυτθΝ ou *Bourse : oculus* en latin *Sc gemma,* particulie-  
remefit lorsqu’on parle de la vigne. Un *bouton* en ce  
fens-là est un bouquet de feuilles, ou une fleur qui n’est  
pas encore épanouie ; ainsi l’on dit un *bouton* à feuilles,  
& un *bouton* à fleurs. Ces *boutons* font comme autant de  
petits œufs d’où fortentles feuilles feules, ou les fleurs  
entremêlées le plus souvent de quelques feuilles. Les  
*boutons* à feuilles font plus pointus & plus minces que  
les *boutons* à fleurs qui font plus gros & plus arrondis.

ΒουτθΝ, morceau de bois applati par le bas, arrondi dans  
le reste , mais ordinairement un peu pcintu dans le  
bout. Ce morceau de bois *se* couvre de Eoye, de fil ,  
ou de quelque étoffe , & il *sert* pour arrêter quelque  
partie d’un habillement lorsqu’il est engagé dans une  
fente proportionnée à fa grosseur , & qu’on appelle  
boutonniere.

ΒουτθΝ , parmi les Serruriers , est un ornement de fer ou  
de cuivre arrondi, mais un peu applati sim le devant.On  
met ces sortes de *boutons* aux portes ou aux tiroirs pour  
les tirer à foi. J’ai comparé certains fruits aux *boutons*pris dans ces deux derniers fens.

BOUTURE , en latin *Talea.* C’est une branche de plante  
lignetsse que l’on coupe des deux côtés , & que l’on  
plante par un bout tout droit, ou en la coudant dans  
une terre assez humide , afin de lui faire pousser des ra-  
cines. Toutes les plantes ligneuses viennent *do bouture*jufques aux plus résineuses , comme le fapin , le Picea,  
la melefe, mais c’est avec pflus de peine que celles qui  
ne font pas résineuses, & qui ont beaucoup de moelle.

BR as. On fe sert ordinairement de ce mot pour exprimer  
les branches des melons, des concombres & des plantes  
semblables.

979 BOT

**C**

CaLYCE. Je me fers du mot de *calyce* , non-seulement  
pour exprimer cette partie extérieure qui couvre la plu-  
part des fleurs , surtout lorsqu’elles sont en bouton ;  
mais je me fers aussi du terme même de *calyce* pour si-  
gnifier cette partie extérieure qui est différente du pé-  
dlcule , & qui siert àfoutenir certaines fleurs. J’emploie  
aussi le même terme pour exprimer la même partie qui  
foutient & qui couvre tout à la fois quelques autres  
fleurs ; ainsi lorfque je dis que le *calyce* devient fruit ,  
ou que le fruit tire fon origine du *calyce ,* j’entends  
que le fruit naît de cette partie extérieure, foit qu’elle  
couvre ou qu’elle foutienne simplement la fleur , foit  
qu’elle la couvre & la foutienne tout à la fois.

CaLoTTE. J’ai employé ce terme dans la description des  
parties de certains fruits, & dans celles des calyces de  
certaines fleurs ; car la figure de ces parties ou de ces  
calyces approche de celle d’une *calotte.*

CaMBRs’ : piece *cambrée* est une piece courbée, cintrée,  
voutée.

CaMBRURE ; c’est le tour que l'on donne à une piece que  
l’on *cambre* : il y a trois pieces *cambrées* dans la fleur de  
l’iris.

CaMPANè , forte d’ornement que l'on emploie dans les  
dais , dans les thrones, &c. C’est une efpece de cloche  
allongée & rétrécie par le haut , & delaqtlelle pendent  
ordinairement des cordons à houpes. Je me sters de ce  
terme pour décrire certaines fleurs qui approchent de  
la figure de ces ornemens,

CaNELURE & CaNELURes , demi-canaux ou sillons pa-  
ralelles , ou tournés en vis , dont on fie siert pour orner  
les colonnes. On emploie communément ces termes  
dans les descriptions des tiges & des fruits de quelques  
plantes.

CaNELUREs a COTES, font celles qui font séparées entre  
elles par des côtes , ou plates en dessus, ou arrondies en  
côte de melon.

CaNELURes a νινΕ ARESTE, sont celles dont les sépara-  
tions sont en feuillet vif & tranchant.

CaPsULE ; c’est proprement une petite boîte , *capsula ,  
capsa.* On appelle *capsule* en *botanique* généralement  
toutes les enveloppes des femences, foit qu’elles foient  
osseufes, cartilagineuses , ou membraneuses. Lorfque  
les *eapsules* n’ont qu’une cavité , on dit simplement que  
ce siont des *capsules* : mais lorsiquelles en ont plusieurs  
séparées par des cloisons, on dit que ce siont des *capsu-  
les* à plusieurs loges. *Capsulae Inplura loculamenta divisa.*

CARACTERE. Le *caractere* d’une chsse est ce quila distin-  
gue comme essentiellement de toute autre chose. Le  
*caractère* des plantes est ce qui distingue si bien les  
plantes les unes d’avec les autres , qu’on ne sauroit les  
confondre quand on fait attention à leurs marques esi  
' fentielles.

CaRToUCHE , forte d’ornement en maniere de table ap-  
platie , ou un peu convexe, dont la bordure a des en-  
roulemens, & dont l’aire ou le champ , c’est-à-dire ,  
l’efpace compris entre les côtés de la bordure, est dese  
tiné pour recevoir quelque inscription. Je me Eers quel-  
quefois de ce terme pour décrire certaines fleurs qui  
ont du rapport à ces fortes d’ornemens.

Cas QUE ou *Heaume*, se prend pour un pot-en-tête entier,  
ou pour la partie du pot-en-tête qui couvre le dessus de  
la tête , & qu’on appelle aussi l’armet; car outre cette  
partie, le pot-en-tête ou heaume a encore les oreillet-  
tes qui couvrent les oreilles , & la mentoniere qui cou-  
vre le bas du viflage. Les fleurs de quelques especes  
d’aconit semt en *cas.que*, & l'on y trouve des parties  
qui representent assez bien les oreillettes & la menton -  
niere. Il y a d’autres fleurs dont la partie supérieure est  
seulement tournée en *cafique* : mais elles n’ont ni oreil-  
lettes ni mentonniere; telles sont les fleurs de l’ormin,  
du dracocephalon, de la brunelle, &c.

CaYEU ou CaYEUx. On appelle *cayeu* ou *cayeux* les pe-  
tits oignons qui naissent aux côtés des vieux oignons

BOT 980

de la tulipe , de la jacinthe, du narcisse, &c. Chaque  
*cayeu* est un petit œuf que l'on détache de la maîtresse  
racine , & que l’on plante séparément lorsqu’il a acquis  
une certaine grosseur. Ce qu’on appelle une gousse  
d’ail est proprement un *cayeu* de la racine de l’ail.

CELLULE ; *loculamentum et tellula.* On appelle *cellules*de petites chambres séparées entr’elles par des cloi-  
sons. En *botanique* le mot de *cellule se* prend peur les  
loges, ou les cavités des fruits, séparées entre elles par  
des cloifons.

CkagRIN; sorte decu.lt dont la furface est grainée à peu  
près comme les grains de la poudre à canon. Onfe *sert*de ce cuir pour couvrir des livres, des boîtes, des étuis,  
&c. On appelle furface *chagrinée*, feuille *chagrinée,*celles dont le dessus est grainé comme le *chagrin* ; tel-  
les font les feuilles de plusieurs fortes dlormin, de fau-  
ge, &c.

CkaMFRAIN ou *Biscau* ; c’est une surface inclinée ou pla-  
te-bande faite par l’arête rabattue d’une piece de bois  
équarrie. On dit taillée en *chamfrain s* rabatu en *cham-  
fraeli.* Je.me fers de ce terme dans la defcription de  
certains fruits.

CHAPITEAU. On appelle ainsi le fommet de quelque chose  
que ce soit,lorsque ce fommet fert comme de couvertu-  
re à la chose qu’il termine ; ainsi l’on dit le *chapiteau*d’une colonne, le *chapiteau* d’une lanterne, le *chapiteau*d’un moulin à vent, d’tm alembic , &c. Je me fers de  
ce terme pour exprimer certaines parties des fleurs &  
des fruits qui ont quelque rapport à cette forte de  
corps.

CkassIs. C’est une espece de quadre divisé le plus sou-  
vent en plusieurs quarreaux que l'on garnit de verres,  
de papier ou de toile : ce *chasses sert* à remplir le vlli-  
de d’une croisée. Je me siers souvent de ce terme pour  
exprimer la partie de certains fruits qui ressemble  
assez à un *chasses,* & dont le vuide est rempli par une  
membrane ou peau délicate.

ΟηΑΤον. *Juins, nucamenturnnflos amentaceus.* On appelle  
*chaton* en *botanique,* certaines fleurs attachées ordinai-  
rement fur de longues queues , & qui approchent ert  
quelque façon de la figure de la queue d’un chat. Ces  
fortes de fleurs ne laissent aucune graine après elles;  
telles font les fleurs du noisetier, du chêne, du fa-  
p^p,&c.

CkaüssE D’HIPPoCRAs, piece de drap eu d’étamine qui  
a une grande ouverture & qui aboutit en pointe com-  
me un capuchon. Cette *chausse* sert pour clarifier les lla  
queurs. H y a certaines parties des fleurs qui ressem-  
blent dans quelques efipeces à une *Chausse d’Hippocras.*

CHENILLE , insecte qui Eetraîne selon *sa* longueur, & qui  
Ee roule quelquefois fur lui-même comme en volute.  
11 y a des fruits qui ressemblent assez à ces fortes d’in-  
sectes.

CYLINDRE , rouleau d’égale grosseur dans toute sa lon-  
gueur.

’ CYLINDRIQUE , qui a la figure d’un cylindre. On appelle  
quelques fruits *cylindriques ,* ou quelques parties des  
fleurs & des fruits *cylindriques* ; mais on ne prend pas  
ce terme dans la rigueur géométrique , on fe contente  
d’une figure qui approche d’un *cylindre.*

CLassE DE PLANTEs. J’appelle *classe de Plantes* l’amas  
de plusieurs genres de plantes qui conviennent tous en  
ce qu’ils ont certaines marques communes qui les dis-  
tinguent essentiellement de tous les autres genres de  
plante.

CLOCHE. Je me fers du mot de *cloche* pour exprimer la fi-  
gure de plusieurs fieurs , & celle de certains fruits qui  
font en *cloche.*

CLOISON ; c’est parmi les Botanistes une séparation qui  
partage une capside en deux loges. *Septum,paries inte^  
gerrimus,* dans Pline, & *cratielusparies* dans Vitruve,  
Ee prennent pour une *cloison* qui sépare les chambres  
d’un appartement. On fe sert quelquefois de ces ter-  
mes pour signifier les *cloisons* des capsides des fruits;car  
le mot *soptum* signifie aussi une enceinte dont on ferme  
un jardin , ou un parc.

9«ι BOT

CcIFE, *Calyptra.* Je mePers souvent du mot de *crise* peur  
exprimer l’enveloppe déliée & légere de quelques fleurs  
& de quelques semences.

**CoIN** ARRONDI. Il y a plusieurs fruits dont les *coins* font  
arrondis; c’elt-à-dire, que leur arête est rabatue & ar-  
rondie.

CoLLET. Quand on parle du *collet* d’un arbre, on entend  
le bas de la tige qui est couverte de terre dans cet en-  
droit; mais quand on parle du *collet* de la racine, on en-  
tend le haut de la racine d’où fortent la tige & les  
jets considérables. Lorsqu’on dit que les feuilles d’une  
plante font disposées *en collet,* on entend qu’elles font  
placées sur la tige à peu près comme le *collet* d’un man-  
teau est placé fur le manteau; car tout le monde sait  
que ce *collet* est une piece de drap qui regne sur le man-  
teau dans l’endroit où le manteau porte silr le cou.

CoLLIER. Dans la description des anémones doubles, le  
*collier* est un cordon d’étamines qui *se* trouve dans quel-  
ques-unes de ces fleurs, & qui en diminue le prix &  
la beauté.

CoLoNNE. Piece d’architecture qui approche de la figure  
d’un cylindre, mais qui est un peu renflée dans *sa* lon-  
gueur, & qui est ordinairement destinée pour servir de  
soutien à un entablement. Le bas d’une *colonne* s’appel-  
le la bafie, la tige de la *colonne* s’appelle le fût, & le  
haut fe nomme le chapiteau. 11 y a quelques parties  
des fruits qui approchent de la figure d’une *colonne.*

**CoLoNNE BANDEle.** C’est une *colonne* qui d’espace en *es-  
pace* a des bandes placées horifontalement, & qui ex-  
cedent le nu de fon fût. Je me fers de ce terme pour  
décrire certains fruits qui ont la figure de cette *colonne.*

**CoNE.** Espece de pyramide arrondie dont la bafe est un  
cercle & qui fe termine en pointe.

CoNE TRoNQUEl. C’est le reste d’un *cone* dont on a re-  
tranché le fommet.

CoNIQUE , qui a la figure d’un *cone.* On ne prend pas ces  
termes dans la rigueur géométrique en décrivant les  
plantes. On fie contente d’une ressemblance considéra-  
hle : ainsi l.lon appelle *coniqueslos* fruits qui approchent  
de la figure d’un pain de fucre ou quelquefois d’une  
pomme de pin. Les arbres coniferes, *arbores coniferae ,*sont ceux dont les fruits font de figure *conique,* comme  
le pin, le sapin, le picea, la melefe.

CoNsoLE. Ornement en faillie qui fert à porter des buse  
tes , des val.es, &c. Je me Eers de ce terme pour expri-  
mer les baEes des feuilles de certaines plantes qui font  
taillées en *console.*

**CoNTREsPALIER.** Voyez *Espalier.*

CoqUe, En parlant des femences on appelle *coquelos* en-  
veloppes qui font preEque oVales, légeres& déliées.

CoRDEl. On dit qu’une racine se corde ou qu’elle est *cor-  
dée,* lorsque de charnue & solide qu’elle étoit, elle est  
devenue creuEe & filamenteuse.

**CORNET.** Morceau de corne tourné en gobelet, évasé par  
le haut, retréci en tuyau & applati dans le fond. On  
*fe* fert des *cornets* pour jouer aux dés, & l’on compare  
souvent les calyces de certaines fleurs ou quelques au-  
tres parties des plantes à ces *cornets.* On les compare  
aussi à ces sortes de *cornets* qui ressemblent à un pam  
de sucre renversé , & qui sont faits d’une feuille de  
papier roulée en pointe par un bout , & évasée par  
l’autre. X

CcssE & COssEs. Les *cosses* sont les parties qui forment  
les gousses des légumes.

CÔTE. On appelle *cotes* les arêtes relevées qui font fur  
le dos des feuilles. *Cote* est aussi le brin qui soutient les  
feuilles de *F acacia ,* par exemple, & des autres seuil-  
les composées. On appelle *cotst branchue* celle qui est  
diVÎsée en branches.

COUCHE. Dans la description des fleurs, la *couche* est l’en-  
droit qui soutient les jeunes graines. On *se sert* de ce  
terme principalement dans la description des fleurs  
composées. *Couche* parmi les Jardiniers est une espece  
de planche élevée d’un, de deux ou de trois piés, &  
longue Eelon le besoin, large ordinairement de trois ou  
quatre piés. Cette planche est faite de fumier de che-

BOT 982

val entassé, & fur lequel on met du terreau, salivant  
que la *couche* est chaude, c’est-à dire , huit, douze ou  
quinze jours après qu’on l’a dressée. On Eeme dans ce  
terreau échauffé par le fumier, où l’on y enterre **les**pots des plantes qui demandent beaucoup de chaleur.  
On dit dresser une *couche,* fcmer fur *couche,* élever fur  
*couche.*

COUCHE sOURDE. C’est une *couche* faite dans la terre ,  
telles que font les *couches* où l’on fait venir les cham-  
pignons.

CoULER. On fe sert de ce terme pour dire que les fruits  
de quelques plantes font avortés, & qu’ils n’ont pas  
noué : ainsi l’on .dit que la vigne a *coulé,* que les me-  
lons ont *coulé i* &c.

COURONNE. C’est le tour des fleurs radiées , .formé par  
des demi-fleurons qui entourent le difque de la même  
fleur.

COURONNE ANTIQUE. C’est une *couronne* formée par une  
feuille tournée en cercle & découpée en grandes poin-  
tes jufques vers la bafe ou cercle qui entoure le front ,  
telle que sont les *couronnes* des Princes d’Italie. Il y a  
des especes d’amarante qui ont les étamines découpées  
en *couronne* antique.

CûURsoN ou CROCHET. C’est proprement la branche de  
la vigne qui a été taillée & racourcie à trois ou quatre  
, yeux.

CRENELE’, c’est-à-dire, dentelé à creneaux, à peu près  
comme les murailles des anciens Châteaux, terminées  
en haut par plusieurs embrafures placées à égale dise  
tance les unes des autres.

CRENELURE. C’est cette manlere de dentelure.

CaossETTE , *Malleolus.* C’est une branche de vigne qu’on  
coupe de telle maniere qu’outre le bois de l'année, iI  
y a encore du bois de l’année précédente. Les *crosset-  
tes* mifes en terre poussent des racines, & c’est de cette  
maniere que l’on plante la vigne.

CUILLIERE & CUILLERoN. Une *cuilliere* est composée de  
deux pieces, savoir d’tm manche & d’un *cuilleron* ova-  
le ou rond à demi creux. Je me fers souvent de cefl  
termes pour décrire les parties de certaines fleurs. La  
fleur du *lamium* a la levre supérieure en *cuilleron > 8cc.*

D

DaMIER ou ECHIQUIER. Table divisée en plusieurs quar-  
rés égaux, mais distingués par deux couleurs différen-  
tes, comme de noir & de blanc, & placés alternative-  
ment. La fritillaire a les fleurs , pour ainsi dire, mar-  
brées en *échiquier,* &c.

DeMI-FLeüRON. J’appelle *demi-fleurons* les feuilles qui  
forment la couronne des fleurs radiées.Ces feuilles font  
fistuleufes par le bas, plates dans le reste, & elles por-  
tent ordinairement fur un embryon de graines qui  
pousse un filet pointu ou fourchu , lequel passe au  
travers d’une gaine dont le *demi-fleuron* est garni. Cet-  
te graine commence le plus souvent par cinq autres pe-  
tits filets qui naissent des parois internes du *demi-suu-\*  
ron.*

Οεντε’ ne differe de *dentelé ase cm ce* que les découpures  
d’une chofe *dentée sont* plus fines & beaucoup plus éga-  
les que celles d’une chofie *dentelée :* ainsi l’on dit qu’une  
roue de montre est *dentée ,* c’est-à-dire, quelle a des  
entailles fort délicates, fort égales & fort ferrées.

DENTELEle découpé en pointes assez écartées les unes des  
autres ccmme l’ancienne dentelle que l’on portoit aux  
rabats. On fe Eert de ce terme pour exprimer les dé-  
coupures qui sont sur les bords des feuilles de plusieurs  
plantes.

DENTICULes. Ornemens de la corniche de l’ordre Ioni-  
que taillés en dents équarries. Je me fuis servi de ce  
terme pour exprimer les découpures de la langue de  
serpent l’*ophioglosseum* lorsqu’elle est mure.

DEPOUILLER. On dit qu’un arbre *se dépouille* lorstquTI  
perd ses feuilles sans qu’il en revienne d’autres de quel-  
ques tems, comme il arrive au poirier, au pêcher , à  
la melefe, &c. car les arbres qui sont toujours verds **fie**

Qstst ij

983 B O T

perdent leurs feuilles qu’à mefure qu’ils en poussent de  
nouvelles; ainsi iis ne paroissent pas dépouillés; tels  
Eont l’if, le fapin, &c.

DISQUE. C’est la partie des fleurs radiées qui en occuppe  
lexçntre ; je l’appelle quelquefois le bassin. Le *discute*estleomposé de plusieurs fleurons posés à plomb.

DR AGEONS ou PETREAUX , *Stolones.* Ce font les Tejettons  
enracinés qui naissent des piés des pruniers, de Paca-  
cia , &c. On les confond fouvent avec les boutures. On  
dit qu’un arbre *drageonne* trop.

DRAPE’, fruit *drapé s* feuilles drapées. Ce font des fruits  
otl des feuilles qui font" épaisses & velues comme du  
drap. Les fruits de la pÎVoine font *drapés,* les feuilles  
de bouillon blanc font *drapées.*

**E**

EeAILLEl. C’est-à-dire, incisé , travaillé en *écaille, la*racine de la dentaire est *écaillée,* c’est-à-dire, incisée  
en *écailles.*

ECaILLEUx ; composé de plusieurs écailles. La racine du  
lis est *écailleusc.*

ECHANCREl. Feuille *échancrée* ; c’est une feuille dont  
le tour est vuidé en cœur , en croissant, ou d’autre  
maniere.

ECHANCRURE; c’est une coupe faite en croissant, en cœur,  
en pointe ,&c. Les *échancrures* d’un calyce font les  
entre-deux des crenelures d’un calyce.

**ECHIQUIER. Voyez** *Damier.*

ECORCE ; c’est la partie de la tige, des branches, &dela  
racine qui cotrvre le curps ligneux.

**EMBRY0N DE G R** a **IN E,** ou simplement *embryon.* Je me fers  
de ce terme pour exprimer la jeune graine, ou le jeu-  
ne fruit ; car il y a apparence que toute la plante est  
renfermée en peti t dans les germes des graines, tout de  
même que les poussins font enfermés dans les germes  
des œufs.

Εμονοτοιρε ; partie destinée pour la séparation de quel-  
que humeur , que l’on regarde comme inutile ou com-  
me nuisible dans les animaux , après qu’elle a circulé  
quelque tems avec leur fang. Je crois que les fleurs qui  
ne flont pas notules , sirnt des *émonctelres* qui servent à  
séparer quelques parties de la masse de la feve , qui doi-  
vent en être séparées dans un certain tems, fuyant les  
lois de l’œconomie naturelle.

ENTONNOIR ; c’est parmi les Ferblantiers une piece com-  
posée de deux parties ; savoir, d’tm bassin évasé que  
l’on appelle le paVÎllon, & d’un tuyau soudé au fond de  
ce bassin. Tout le monde fait Pufage que l'on fait d’tm  
*entonnoir.* Je me fers de ce terme pour désigner lafigu-  
re de certaines fleurs, & des calyces de quelques autres  
fleurs.

Ερεεον , parmi les Botanistes , *se* prend pour la pointe  
de certaines fleurs. Une fleur *éperonnée* est celle 'qui a  
des *éperons.* La fleur de la linaire est *éperonnée*, ou ter-  
minéeen derriere par un *éperon.* La fleur de la grassette  
est *éperonnée.*

Ερι ,*spica.* C’est un bouquet de fleurs ou d’e graines fort  
grêle & fort allongé. Les fleurs & les graines du fro-  
ment naissent en épi. Les fleurs de la laVande , de l’her-  
be aux verrues, de la *galeopsis,* naissent en épi.

EsPALIER. C’est une efpece de haie plantée le long d’une  
muraille, & dont les arbres font palissés; c’est-à-dire,  
appliqués & attachés contre le mur depuis le pié juse  
qu’en haut.

Le *contre-espalier* est une haie femblable , mais qui n’est  
soutenue par aucune muraille , & qui forme une allée  
avec l’*espalier* opposé.

EsPECE DE ΡεΑντε. Sont celles qui, outre le caractere  
générique, ont quelque chofe de singulier , que l’on ne  
remarque pas dans les autres plantes du même genre.

ETAMINEs, *Staminei, Capillamenta.* Les *étamines* font les  
filets qui font vers le centre de la fleur, & qui semt  
chargés chacun d’tm petit corps appelle sommet.

EvasER, c’est étendre & élargir l’ouverture de quelque  
choEe en maniere de vase, *s’évaser,* c’est fe dilater Vers

BOT 984

Eon ouverture en maniere de vase Une piece *évasées*c’est une piece qui est dilatée à sim ouverture. Onem-  
ploie très-souvent ces termes dans la description des  
fleurs & des fruits.

**F**

FaUssb-FLEUR ; c’est une *saur* qui ne tient à aucun em-  
bryon, commefont les fleurs des melons & desconcom-  
bres qui ne font pas nouées.

**FEUILLE.** Lorsqu’on parle des *feuilles* des plantes, on les  
appelle *folium* en latin. *Se folia* auplurier : mais quand  
on parle desfeui *lies* des fleurs, on les *appelle petalunzèc  
petala.* Columna est le premier qui a fixé le mot grec  
πέταλον, à signifier les feuilles des fleurs. 11 seroit à  
fouhaiter qu’on eût en françois un terme particulier  
pour signifier les feuilles des fleurs. *Onfe fort du mot  
de pétale.*

On peut considérer les *feuilles* des plantes par rapport à  
leur structure, à leur superficie, à leur figure, à leur  
consistance, à leurs découpures, à leur situation & à leur  
grandeur.

Par rapport à leur structure, *losfeuilles* semt ou simples ou  
composées.

*Losfeuilles* simples semt celles qui naissent feules sur la mê-  
me queue, ou qui siont attachées immédiatement à la ti-  
ge & aux branches sians être subdivisées en d’autres  
*feuilles* ; telles semt les feuilles du poirier, du pommier,  
du giroflier, de l’œillet.

Les *feuilles* composées font rangées plusieurs enfemble  
fur la même queue, ou fur la même côte, ou bien elles  
font divisées en plusieurs autres*feuilles* ; enforte que le  
tout enfemble *se* prend pour une seule feuille : telles  
font les*seuielles* du rosier , du persil, de l’angélique, du  
chanvre , &c.

Par rapport à la fuperficie, *losfeuilles* font plates, creufes,  
en bosses , lisses , rudes , velues, &c.

*Lcsfeuilles* plates , considérées par rapport à leur figure,  
font rondes comme celle de la nummulaire , rondes à  
oreillons, comme celles du cabaret ; en fer de pique ,  
comme celles de l’origan ; oblongues , comme celles  
de *F andros.aernum* ; à pans , comme celles de la *bryonia  
canadenfis j* pointues par les deux bouts & larges» vers  
le milieu, comme celles du laurier-rose ; étroites &  
longues , comme celles de l’œillet & du chien-dent ;  
prefque ovales, terminées en pointe , commes celles  
du *cannabis lutea fertilis.*

Les *feuilles* creufes semt ou fistuleuses, comme celles dtl  
petit asphodele, de l’oignon, &c. ou pliées en goutiere,  
comme celles de llasphodele commun, qui sont aussi re-  
levées en côtes par-dessous.

Les *feuilles* en bosses sont cylindriques dans quelques  
plantes , comme celles de plusieurs sortes de soude, de  
falicat & de joubarbe. Elles sont quelquefois à trois  
coins , comme on le voit dans quelques efpeces de su  
*coides.* Il y en a quelques-unes qui sont anguleuses &  
irrégulieres ; savoir , celles de *iafritillaria crassez.*

Par rapport à la consistance, *losfeuilles sont* ou minces &  
défiées,comme celles du mille-pertuis & du chien dent;  
ou épaisses , comme celles du pourpier ; ou charnues ,  
comme celles de plusieurs sortes de joubarbe ; ou dra-  
pées, comme tellesuu pouillon blanc.

Par rapport aux découpures , *losfeuilles* sont découpées  
légerement ou profondément.

Les *feuilles* découpées légerement sont crenelées, dente-1lées, frisées & plissées.

*LOS feuilles* crenelées ont les découpures à anfe à panier,  
ou en tiers-point, comme celles des efpeces de *'geum.* I  
Les *feuilles* dentelées semt découpées à dentde *scie,* plus  
ou moins régulierement, comme celles du rosier &du  
*carinabis lutea fertilis.*

*Les feuilles* découpées profondément sont découpées juse  
qu’à la côte, ou jufqu’àla bafe, ou d’une maniere parti-  
culiere ; favoir, en trefle, ou fleche, &c.

Celles qui font découpées jufqu’à la côte, le font en dif-  
férentes manieres. Il y en a quelques-unes qui font dé-

*psi* BOT

«coupéesirrégulierement jusqu’à la côté, comme celles  
de l’armoise, quelques-autres le font *enfeuilles* d’acan-  
te, *effeuilles*de céterac,*OO. feuilles* de méliante. Cette  
derniere découpure est singuliere, & j’ai cru devoir la  
proposter, quoique la méliante foit une plante affez rare.  
*LOS feuilles* composées sont soutenues par une queue ,ou  
rangées si-ir une côte .simple, ou sur une côtebranchue.  
Les*fouilles* soutenues sur une queue, semtou deux à deux,  
comme celles dusastagc; ou trois à trois, comme celles  
du trefle & de *Vhelleborus niger trifoliatus* ; ou sur la  
même queue, comme celles de *i’agnus castus ,* ou  
en plus grand nombre disposées en évantail ouvert ;  
favoir, celles de la plupart des especes d’hellébore  
noir.

Les *fouilles* rangées silr une côte , font ou rangées par  
paires, ou elles naiffent alternativement fur une côte.

La côte de celles qui sont rangées par paires, est terminée  
par une seule feuille, comme celle de la régliffe ; ûu  
terminée par une paire *do feuilles,* comme celle de se-  
*phera,* de l’orobe, &c. *Les feuilles* qui font fur ces cô-  
tes sont à peu près égales , comme on le voit en celles  
dont on vient de parler : mais il s’en trouve aussi quel-  
ques-unes qui font entre-semées de plusieurs autres  
*souilles* plus petites , comme celles de l’aigremoine.

*Les feuilles* composées de plusieurs *feuilles* rangées fur  
une côte branchue, font ou à *grandes feuilles,* ou à pe-  
*rites feuilles* ; ou bien elles font laciniées, c’est-à-dire,  
composées *do feuilles* étroites. & longues comme des  
lanieres. Celles de *i’ Angelica alpina ad nodos florida,*font à grandes feuilles : celles du persil ou de la ciguë  
font à petites feuilles : celles du fenouil & du *meum,*font laciniées ou découpées en lanieres fort étroites.

Par rapport à la situation , les *feuilles* font ou alternes,  
c’est-à-dire rangées alternativement le long des tiges  
& des branches, comme celles de l’alaterne; ou oppo-  
sées deux à deux, comme celle de *iaphillyrea* ; ou op-  
posées en plus grand nombre , & disposées en rayon ;  
ou en fraife, comme celle des especes de *rubia.*

Par rapport à la grandeur, les feuilles font ou très-gran-  
des comme celles de *colocasia ,* de*sphondylium, 8cc.* ou  
médiocres comme celles du pié de veau, de la bistorte,  
du figuier, &c. ou petites comme celles du pommier,  
du poirier, du pêcher, &c. ou enfin,-très-menues comme  
celles du mille-pertuis, de la renouée, du *coris, 8e* de  
plusieurs autres plantes.

FEUILLET, c’est parmi les Menuisiers une bordure très-  
déliée, & comme aiguisée en feuilles. J’appelle feuil-  
leté , ce qui est composé de plusieurs *feuillets* appliqués  
parallelement les uns sur les autres. Je me fuis servi  
de ce terme pour décrire certains fruits dont l’intérieur  
est garni *d« feuillets.*

FESTON, ornement d’Architecture, composé de fleurs,  
de fruits & de feuilles liées enfemble, & difposées en  
cordon plus gros par le milieu que par les bouts. Le  
fruit du charme naît dans des festons à plusieurs feuil-  
les.

FtEUR. *La fleur* est cette partie de la plante qui *fe* distin-  
guç ordinairement des autres parties par des couleurs  
particulieres, qui est le plus souvent attachée aux em-  
bryonsdes fruits, & qui dans la plupart des plantes,  
femble être faite pour préparer les fucs qui doivent  
servir de premiere nourriture à ces embryons , & qui  
doivent commencer le développement de leurs par-  
ties.

J’ai dit que dans la plupart des plantes, *losfleurs* fem-  
bloient être destinées à ces ufages; car il y a quelques  
*sieurs* qui apparemment ne fervent que d’émonctoires  
pour décharger la maffe de la séve de plusieurs parties  
inutiles ; telles siont les *fleurs* qui naiffent silr des piés  
qui ne portent point de fruits, comme on le voit dans  
le houblon, dans le faule, &c.

FLEUR εν C AMP ANE, c’est une *fleur* qui a la figure d’une  
campane.

FLEUR εν CLOCHE , c’est une *fleur* qui a la figure d'une  
cloche.

FLEUR οομροϊε’ε , celle qui dans fon calyce renferme

BOT 986  
des fleurons ou des demi-fleurons, & fouvent les deux  
enfemble : telles semt les *fleurs* à fleurons, à demi-fieu-  
rons , & *losfleurs* radiées.

ELEURs εν CROIX , ce fiant des *fleurs* composées de qua-  
tre feuilles : leur calyce est aussi à quatre feuifles , &  
leur pistil devient toujours fruit ; telles font les *fleurs*du giroflier, du chou, &c.

FLEUR a DEMI-FLEURON, c’est un bouquet composé de  
demi - fleurons. Les *fleurs* de la dent de lion , du lai-  
tron , de la laitue , font des *fleurs* à demi-fleurons.

FLEUR εν ENTONNOIR , c’est *vmofleur* qui approche de la  
figure d’un entonnoir ; c’est-à-dire , qui est éyasée en  
pavillon fur le haut, & qui est rétrécie en tuyau par le  
has. La *fleur* de l’oreille-d’ours est une *fleur* en enton-  
noir.

FtEURs a ETamINEs , ce font des *fleurs* qui ne font point  
composées de feuilles, mais feulement de quelques fi-  
letschargéssse sommets. Nous avons appelle ces fi-  
lets des étamines. Les feuilles qui font autour de ces  
étamines ne doivent point être prises pour les feuilles  
de ccs fortes de*fleurs,* mais bien pour leur calyce,par-  
ce que ces feuilles deviennent dans la fuite une enve-  
loppe ou capside qui renferme leurs femences, ce qui  
ne convient qu’au calyce *dos fleurs.* Il est effentielaux  
feuilles des *fleurs* de ne point fervit d’enveloppe aux  
semences qui siiccedent à ces mêmessaurs; & c’est par  
ce steul endroit que l’on peut distinguer les fetlilles des  
*fleurs* d’avec leur calyce. Il est constant que la couleur  
particuliere des feuilles des saurs, n’est pas une mar-  
que fur laquelle on puisse décider si les parties contes-  
tées sont les feuilles des*fleurs,* otl si elles font le ca-  
lyce de ces *mémos fleurs s* puisqu’il y a quelques feuil-  
les des *fleurs* qui fiant verdâtres ainsi que le calyce ; &  
puisqu’il y a quelques calyces qui fiant colorés d’une  
maniere particuliere ainsi que les feuilles des *fleurs.*

FtEURs a feUILLEs , *ce* font des *fleurs* qui sont compo-  
sées de feuilles ; & il est effentiel à ces feuilles, com-  
me l’on vient de dire, de ne point fervir d’envelop-  
pe, ni de capside aux semences qui succedent à ces mê-  
mes *fleurs.*

ELEUR FLEURDELIsEle. Je me suis Eervi de ce terme pour  
décrire les *fleurs* de plusieurs plantes à parasiol : car ces  
*fleurs* siont à cinq feuilles inégales, difposées ensaurs-  
de-lis de France, à l’extrémité du calyce, telles sont  
les *fleurs* du Ecandix, du cerfeuil, de la carote.

FliEURs a FLEURONS , ce sont des *fleurs* composées de  
fleurons. Les *fleurs* de l’absinthe & du bluet, font des  
*fleurs* à fleurons.

FliEUR εν GRELoT, c’est une *fleur* qui a la figure de cette  
efpece de sonnette qu’on appelle *grelot. La fleur* de  
l’arbousier & celle de la bruyere sont des *fleurs* en gre-  
lots.

FLEURs εν GUEULE, *losfleurs* en gueules simt de petits  
tuyaux percés ordinairement dans le fond , terminés  
en devant par une efpece de masque qui reffemble affez  
à la gueule des monstres, & des grotestques, que les  
Peintres & les Sculpteurs représentent dans leurs orne-  
mens. Le calyce de ces *fleurs* est un tuyau ou cornet,  
dtl fond duquel fort un pistil composé de quatre em-  
bryons quis’emboitent dans un trou qui est au bas de  
*iafleur ,* & qui deviennent lorsqu’elle est paflée au-  
tant de semences qui mûriffent dans le calyce de la  
*fleur*, comme dans une capside : telles sont les *fleurs*de la Eauge , de l’ormin, du marrube, &c.

FLEURs LEGUMINEUSES. On *wppcilofleurs* légumineuses  
celles des plantes légumineuses. Ces*fleurs* ont en quel-  
que maniere la figure d’un papillon volant, c’est pour-  
quoi on les nomme en Latin *flores pajalionacel>* Les  
*fleurs* légumineuses sont composées de quatre ou cinq  
feuilles. La feuille d’en haut ou la feuille supérieure  
s’appelle *vexelllum,* ou étendard. La feuille inférieure  
est double , & a été nommée *carina* en Latin , à cause  
qu’elle a la figure du fond d’un bateau. Les feuilles  
qui fe trouvent entre la feuille supérieure & l’inférieu-  
re, ont reçu le nom de feuilles latérales, en Latin *alae,*Le calyce des *fleurs* légumineufes est un cornet, du

B O T

fond duquel fort le pistil enVeloppé d’une gaine fràn-  
gée en étamines. Ce pistil devient toujours le fruit,  
& ce fruit s’appelle ordinairement la gousse , en Latin  
*filiqua.* Les *fleurs* des pois, des féves , des astragales,  
font des *fleurs* légumineuses.

ELEURS E.N LIs. J appelle *fleurs* en lis les *fleurs* de tou-  
tes les plantes bulbeuEes, tubéreuses -, & autres qui en  
approchent. Ces *fleurs* Eont ou d’une feule piece dé-  
coupée en six parties, ou de six feuilles, & rarement  
de trois. Leur calyce ou leur pistil deVÎent toujours  
un fruit divisée en trois loges remplies de femences.  
*Los fleurs* de la jacinthe, du narcisse , de la tulipe font  
*dos fleurs* en lis.

FleURs εν MUFFLE. Les *fleurs* en muffle fiant des tuyaux  
percés ordinairement dans le fond , & terminés en de-  
vant par une espece de rnafque qui ressemble assez à ces  
muffies ou mafques fcultés fur la clé des portes cin-  
trées , ou qui servent d’ornement aux fontaines. Le  
calyce de ces *fleurs* est un tuyau dentelé fur les bords  
ou bien il est composé de cinq feuilles; mais c’est le  
pistil qui distingue essentiellement les *fleurs* en muffle  
des *fleurs* en gueule : car le pistil dans les *fleurs* en  
muffle devient une capfule tout-à-fait disterente du ca-  
lyce,& cette capsi.de renferme les femences. ; au lieu  
que dans *lus fleurs* engueule, le pistil est composé de  
quatre embryons qui deVÎennent autant de semences ,  
à quoi ce même calyce sert de capside. *Los fleurs* du'  
muffle de veau, de la linaire, de lletifrasse semt des  
*fleurs* en muffle.

ELEUR ΝουΕἈ , c’est une *fleur* qui est jointe à l’embryon  
du fruit, comme celles des melons & des concombres  
qui portent fur leurs jeunes fruits.

FhURs εν œILLET, ce sont *dos fleurs* composées de plu-  
sieurs feuilles, difposées à peu près comme celles de  
l’œillet. Les *fleurs* du *lychnis*, de la *statice,* du *limo-  
nium* font *dos fleurs* en œillet.

FLEURS EN PARASOL OU en OMBELLE , *CO fiant* des *fleurs*à plusieurs feuilles disposées en rosie , & dont le caly-  
ce devient essentiellement un fruit à deux femences  
unies ensemble avant leur maturité , & quisse séparent  
facilement l’une de l’autre lorfqu’elles font mûres.On-  
les appelle *sieurs en parasol,* parce que la plupart de  
ces *fleurs* font soutenues par des brins ou filets, qui  
partans du même centre fiant disposés à peu près corn-  
me les bâtons d’un parafol & forment un bouquet dont  
la furface est un peu convexe. Les *fleurs* du fenouil,  
de l’angelique , du persil, &c. font des *fleurs* en pa-  
rasisu

ELEURs RADIEles. Les *fleurs* radiées semt des bouquets  
composés de deux parties. Celle qui en occupe le cen-  
tre s’appelle le disique ou le bassin de la *fleur*, & il est  
formé par un amas de fleurons. Celle qui en occupe la  
circonférence ou le tour est nommé la couronne, &  
cette couronne est formée par plusieurs demi-fleurons  
disposés en rayons. Les *fleurs* des efpeces d’aster , de  
doronic, de jacobée, &c. sis fit *dcsfleurs* radiées.

**FLEURS REGULIERES & FLEURS IRREGULIERES.** LCS*fleurs  
régulier es* font celles dont le tour paroît à peu près éga-  
lement éloigné de cette partie que l’on peut regarder  
comme le centre de la fleur : telles flontles *fleurs do*l’œillet, les rosies, &c. Les*fleurs irrégulières* font cel-  
les où cettte proportion ne fe trouVepas, comme Eont  
*lusfleurs* de la digitale, de l’aristoloche, de l’aconit, de  
*lathyrus*, &c.

FtEURs.EN ROSE. Ce Eont des *fleurs* composées de plu-  
sieurs feuilles difposées à peu près comme celles de la  
rose. Les *fleurs* du poirier, du pommier, des renoncu-  
les , &c. font des *fleurs en rose.*

ELEURs εν ROSETTE. *Los fleur s en rosette* semt des fleurs  
d’une seule feuille coupée en rofette ou molette d’é-  
peron. Telles font les fleurs de la bourrache, du mou-  
**ron, &c.**

FliEURs sIMPLEs. J’appelle *fleurs simples* celles qui ne  
renferment qu’une seule fleur dans le même calyce,  
**ou** pour parler plus exactement, qui ne font point  
composées de fleurons ni de demlafleurons , comme

BOT 988

sont les fleursdépêCher, de la renoncule, de *Fanthir-  
rlelnurn,* &c. La *fleur simple 8e la fleur* double font de  
même structure & ne different que par le nombre de  
souilles, comme on le voit dans les œillets, dans les re-  
noncules , &c. Ainsi la *fleur simple* n’est pas opposée à  
la *fleur* double , mais feulement à la *fleur* composée.

**FLEUR** εν **SOUCOUPE.** C’est une *fleur* dont la figure’ap-  
proche de celle d’une soucoupe, comme la *fleur* de la  
primevere.

FLEURs **VERTICILLEles.** Ce sirnt des *fleurs* qui Eont ran-  
gées par étage & comme par anneaux ou rayons le long  
des tiges : telles font les *fleurs* du marrube, de l’or-  
min , de la *sideritis -,* &c.

Toutes *lusfleurs* naiffent ou sur des pédicules, où elles  
sont attachées immédiatement par elles-mêmes. Elles  
semt ou dispersées le long des tiges & des branches,  
ou ramaffées à la cime de ces mêmes parties.

Celles qui Eont dispersées le long des tiges & des bran-  
ches sortent prefque toujours des aiffelles des feuilles,  
& font attachées par elles-mêmes ou soutenues par des  
pédicules.

Ces sortes de*fleurs* semt ou clair-Eemées & rangées sims  
ordre dans les aisselles des feuilles , comme celles de  
la germandrée, ou elles naissent par bouquets dans les  
aisselles des feuilles, comme celles de l'amandier; ou  
bien elles font difposées en rayon & comme par an-  
neaux & par étages dans les aisselles des feuilles, com-  
me on le voit dans la *sideritis ,* dans le faux dictamne,  
&c. Il y ên a quelques-unes dont les anneaux font si  
près les uns des autres, qu’ils forment un épi au bout  
de la tige : telles font *lus fleurs* de la bétoine, de la la-  
vafide ordinaire, &c. Quoiqu’il en soit, ces fortes de  
plantes s’appellent*verticillées* du mot Latin *verticillus,*qui est un petit poids percé d’un trou où l’on engage  
le bas d’un fufeau à filer, afin de le faire tourner avec  
plus de facilité. Les tiges des plantes *verticillées res-  
semblent* assez à des fufeaux qui feroient garnis dans  
leur longueur de plusieurs de ces poids. Il est vrai que  
l’on a fort étendu le nom de *plante verctrillée,* & qu’on  
l’a même donné à plusieurs autres plantes, qui ont quel-  
que rapport à celles qui font véritablement *verticillées i*ainsi l’on compte le calament, la melisse , le thym &  
quelques autres parmi les plantes *verticillées,* quoique  
leurs *fleurs* ne foient pas exactement rangées par *ver-  
ticilles.*

Les *fleurs* qui naissent au bout des tiges & des branches  
font ou feules, comme on le voit fouVent en la rosie ,  
ou ramassées en bouquet, en parafol, en épi.

Les bouquets fiant ronds dans la rose de Gueldres,oblongs  
dans le *stoechas,* en grappe dans la vigne, en girandoles  
dans la valériane, en couronne dans la couronne Im-  
périale, en parasol dans le fenouil. Le froment, le *se->*gle, l’orge, &c, ont les fleurs en épi, ramassées par pa-  
quets rangés en écailles. On voit des épis formés par  
plusieurs *verticilles* de *fleurs ,* comme font ceux de la  
lavande commune, de la bétoine, de la *galeopsis,* &c.  
On trouve des épis courbés en volute comme ceux de  
l’herbe aux verrues. Il y en a quelques-uns où l’on lae  
remarque aucun ordre , comme ceux de la vetvene  
commune.

FLEURON. Les.*fleurons* font ordinairement des tuyaux  
éyasés fur le haut & découpés en pointes. Il s’en trou-  
ve quelques-uns qui ressemblent à de petites vessies. La  
plupart des *fleurons* portent fur un embryon de graine  
& font garnis d’un autre tuyau plus délié, que l’on ap-  
pelle la graine du *fleuron.*

ERAISE. Sorte de collet arrondi & godronné qu’on por-  
toit autour du cou. Il y a des plantes qui ont les seuil-  
les disposées *enfrais.e,* savoir la .garance, &c. *Fraise,*dans la description des anémones , c’est un cordon de  
feuilles très-menues & fort courtes qui fe trouve entre  
la peluche & les grandes feuilles des fleu s anémones  
doubles. On estime une anémone double qui a la *fraise,*

**FRANGE.**Tissu d’où pendent plusieurs brins de foye, or OU  
argent,de même longueur. *Frangé,* découpé en maniere

989 BOT

de *frange.* Je me fiers de ces termes dans la defeription  
de certaines*fleurs.*

ERUIT. Par le mot defeuit j’entens toutes fartes de grai-  
nes, soit nues, soit renfermées dans une enveloppe ose  
Eeufe, charnue, fcmblable à du cuir, membraneufe ou  
d’autre nature. La structure des fruits est décrite dans  
le caractere de chaque genre. Leur situation est la mê-  
me que celle des fleurs.

**FflUIT** εν **GRAPPE.** C’est un fruit dont les grains font  
disposés comme ceux d’un raisin.

ERUIT Νουε’. C’est le jeune fruit qui tient au pédicule  
de la fleur, & qui grossit infcnsiblement à mefure que  
la fleur fe flétrit. \*

**G**

CAINE. Je me sers de ce terme pour exprimer certains  
fruits dont la figure approche dn celle de la *gaine* d’un  
couteau.

GENRE DE PLANTEs. Un *genre de plante* c’est l’amas de  
plusieurs plantes qui ont un caractere commun établi  
fur la structure de certaines parties , qui distingue *es-  
sentiellement* ces plantes de toutes les autres.

GENRE DU PREMIER ORDRE. J’appelle de ce nom les *gen-  
res* dans l’établissement desquels on n’a égard qu’à la  
structure de la fleur & du fruit. Cette structure doit  
être la même dans toutes les especes du meme genre.  
L’aconit, la renoncule, le rosier, la mandragore , &c.  
font des genres du premier ordre.

GENRE DU SECOND ORDRE, J’appelle de CG nom les *gen-  
res* dans l’établissement defquels ont fait entrer outre  
la fleur & le fruit, quelque chofe de plus particulier, de  
quelque nature que cette chose puisse être. Le lis, la  
sritillaire, la rave, le safran, &c. semt *des genres* du *se-*. cond ordre.

GERME, C’est la partie de la graine qui renferme en petit  
une plante de la même espece. C’est de *cogerme* gonflé  
que sortent la radicule & la plume : or la radicule en se  
gonflant devient racine, & la plume en fe gonflant de-  
vient la tige garnie des feuilles, des fleurs & des grai-  
nes.

GERMINATION. C’est le premier développement des par-  
ties qui font contenues dans le germe de la graine d’u-  
ne plante. Ce développement se fait par l’introduction  
de la *seve.*

GIRANDOLE. Sorte de chandelier ou lustre à plusieurs  
branches. Les branches de la tige de la grande valéria-  
ne chargées de fleurs,ressemblent assez à une *girandole.*

GOMME. Parmi les Botanistes sic dit de certains grumeaux  
qui *se* fondent dans Peau, & qu’on Voit sotiVcnt silr les  
pêchers, pruniers, cerisiers, abricotiers , amandiers &  
autres arbres à noyau. Ces grumeaux sont formés par  
le fuc nourricier, qui dans les grandes chaleurs étant  
deVenu fort gluant, bouche les conduits par où il passe  
& donne lieu au nouVeau fuc que la racine fournit de  
s’extraVafer. Ce fuc en *se* desséchant forme ces gru-  
meaux.

GoRGE, Les endroits où certaines fleurs fe dilatent aVant  
que de le découper en deux leVres , ressemblent en  
quelque sorte à la *gorge* d’un animal.

G0USSE, en latin *siliqua.* C’est le fruit des légumes & des  
plantes qui ont la fleur légumineuse. *Cette gousse* est or-  
dinairement composée de deux cosses plates ou ωηνε-  
xes, qui étant appliquées l’une fur l’autre & collées par  
les bords, laissent entre elles un intervalle occuppé par  
les semences. *Les gousses* sont simples, doubles & com-  
posées.

GoUsse o’aIL. Voyez *Cayeu.*

GREFFER ou ENTER. C’est engager un brin d’une jeune  
branche d’un arbre dans le bois d’un autre arbre ; ou  
appliquer un bouton ou plusieurs boutons d’un arbre  
contre le bois d’un autre arbre, aVec les précautions  
nécessaires & dans la faifon conVenable,

Les meilleures manieres de *greffer* sirnt en *fente* & en  
*écusseon.*

Four *enter* en *fente,* on coupe horifontalement la tige, ou

BOT 990

le tronc du sujet ou fouche que l’on veut *greffer,* On le  
fend en long & l’on introduit dans cette fente le bout  
de la branche d’un autre arbre un peu aiguisée en coin  
& chargé feulement de trois ou quatre boutons. Cette  
brandie s’appelle la *greffe.* On tâche en insérant cette  
*greffe* de faire enforte que fon écorce réponde à l’écor-  
ce de la fouche , & voilà tout le mystere : car le tronc  
fendu serre par S01I ressort cette nouVelle branche, &  
la seVe qui passe des Vaisseaux du siljet dans les vaisseaux  
de*dagreffe* en fait éclorre les boutons, qui font autant  
de petits œufs d’où sortent les feuilles. La même seve  
s’épanchant dans les pores de la *greffe,* colle irssensi-  
blement ses fibres contre les fibres de la fouche ; de  
sorte que dans la stlite la souche & *lu'greffe* ne sont  
plus qu’un seul corps. Il faut prendre garde à trois cho-  
SCS pour *greffer* avec fuccès. I. *Greffeer* dans la faifon  
qu’il faut. 2. Garantir *lâgreffe Sc* le siljet des injures du  
tems. 3. Couper les rejetions du siljet. Pour ce qui est  
de la faifon, il faut prendre celle où les boutons de la  
*greffe* font encore fermés : s’ils étOÎent sort épanouis , il  
est certain que les nouvelles feui Hes qu’ils aVoient pouse  
sées courroient risque de *se* flétrir faute d’assez de nour-  
riturc; car la seve du sistet passe aVec un peu de con-  
trainte dans les Vaisseaux de la *greffe* pendant les deux  
ou trois premiers jours, & dans cet interValle les seuil-  
les fe flétrissent. Cette méthode m’a pourtant réussi  
quelquefois , & j’ai connu par expérience que lorsu  
qu’on *greffe* un peu tard, la fouche dont la feve est plus  
agitée fournit aussi une plus grande quantité de nourri-  
' ture : ainsi la meilleure pratique est de couper *ia greffe  
8c* de l’insérer dans la fente lorfque l’on s’apperçoit  
que les boutons Veulent s’ouVrir : d’ailleurs il *se* trouve  
que dans ce tems-là la *seve* de la souche commence à  
*sè* mettre en mouvement. On garantit la *greffe* des in-  
jures du tems en passant une couche de poix fondue silr  
la partie du siljet qui a été coupée & fendue : il faut  
couVrir avec foin la partie de la *greffe csm* est engagée  
dans.la fente ; mais il n’est pas nécessaire de lier le tronc  
pour coller la fente contre *ia greffe,* le ressort de ce mê-  
me tronc fuffit ordinairement. Le cataplafme que l’on  
fait avec la terre glaife & la mousse, & que l’on appli-  
que fur *Fente ,* ne fert prefque de rien, puifque Peau  
passe au traVers & s’imbibe dans le sistet, outre que les  
infectes s’arrêtent ordinairementsur le cataplasme, &  
quelquefois rongent les boutons de la *greffe.* Enfin il  
faut prendre foin de retrancher tous les rejetions du  
fujet, & d’empêcher les nouveaux de pousser : car la  
*seve* trouVant plus de facilité à fe mouvoir dans leurs  
vaisseaux , dont les routes sont, pour ainsi dire , bat-  
tues’ & fans interruption, fe porte en moindre quantité  
dans ceux de la *greffe-* H est certain que les vaisseaux de  
la fouche & ceux de la *greffe* ne *se* répondent jamais  
bien directement, & la seve est obligée de se détour-  
ner pour passer des uns dans les autres, tout de même  
que fait le suc nourricier dans les bleisures des ani-  
maux, & c’est ce qui fait les cicatrices dans les animaux  
& dans les plantes; car il n’est gueres possible que les  
vaisseaux coupés puissent fe rencontrer tous bout à bout  
& en ligne droite.

Pour *greffer en écusseon,* ou' *écusseonner ,* l’on applique les  
boutons d’un arbre contre le bois de la jeune branche  
d’un autre arbre : on enleve ce bouton tout entier ,  
c’est-à-dire avec le cœur qui Pattachoit contre le bois,  
ou même avec un peu de bois, & c’est ce qu’on appelle  
proprement un écusson , parce qu’il a la figure d’tm  
écusson d’armoirie. On l’applique fur le bois d’une  
branche qui est en séve , & dont on a fendu l'écorce en  
forme de T. On remet cette écorce fendue fur Récuse  
fon ; on la lie avec de la filasse ; & la feve de la branche  
passant dans le bouton de l'écusson, fait éclore cet œuf,  
& développe les feuilles qui y étoient enfermées. On  
appelle en latin cette opération *emplastratio ; & emphase  
trare* signifie *écusseonner.*

Il y a deux faisions pour écussonner ; car *greffer* ou *enter â  
la pouffe* , c’est ecustonnerà la mi-Juin certains fruits à  
noyau; faVoir, les cerisiers, griotiers&bigarotiers fur

99ΐ BOT

merisiers, les pêchers star des vieux amandiers, &c. On  
applique alors un écusson sim la branche d’une ou de  
deux années.

*Greffer* ou *enter en oeil dormant* , c’est écussonner dans le  
mois de Juillet & d’Août : on applique alors l’écusson  
sim une branche de l’année.

*Greffer* ou *enter en couronne*, c’est appliquer plusieurs gref-  
fes en fente fur le même tronc.

*Greffer* ou *enter en écorce-,* c’est ficher une greffe aiguisée  
entre l’écorce d’un tronc coupé & le bois. *Inter corticem  
et lignum ,vel inter librum et materiem.*

*Greffer ,* ou *enter enflute* ou *fluteau ; inoculare, 8e* l’opéra-  
tion *inoculatio* ; c’est détacher Pécorce d’une branche  
qui est en feve, & l’enlever toute entiers en maniere  
de tuyau ou flute, emportant un œil avec fon cœur ; &  
c’est appliquer furie champ cette flute sur la branche  
d’un autre arbre qui est à peu près de même diametre, &  
que l’on a dépouillé à pareille hauteur.

*Greffer* ou *enter franc fur franco* c’est greffer un arbre flur  
un sauvageon de même efpece, ou Fur un sauvageon du  
même genre, mais d’une eEpece différente, comme  
lorsque l’on ente un poirier fur un poirier sciuvage, ou  
un pommier fur un sauvageon de pommier.

GkoTesqUes. On appelle *grotesaues* des figures leapri-  
cieufes d’animaux , mêlées de feuillages, de fleurs, de  
fruits ,&c. que les Peintres & les Sculpteurs anciens em-  
ployoient dans les ornemens des grottes ; & c’est appa-  
remment ce qui leur a fait donner le nom de *grotesaues.*Je me sers quelquefois de ce terme pour exprimer cer-  
taines fleurs qui approchent de la figure de ces *grotese  
ques.*

GUEULE ; c’est l’ouverture de la bouche de certains ani-  
maux, dans laquelle les dents & la langue sirnt pla-  
cées. On dit *iagueule* d’un lion, d’un chien, d’un cro-  
codile, & aussi des animaux qu’on peint en monstres.  
J’ai appelle *fleurs en gueule,* celles qui ont une oüver-  
ture femblable en quelque maniere à la *gueule* de ces  
Tortes de monstres : telles font les fleurs de *lamium,*de la *casseda, 8cc.* Il est effentiel, comme on l’a dit plus  
haut, à ces Aortes de fleurs, de lasser quatre graines qui  
mûrissent dans le rend de leur calyce.

**H.**

**IInAUME.** Voyez *Cas.que.*

HERBE. Le nom d’herbe, à proprement parler, convient  
à toutes les plantes dont les tiges poussent tous les ans  
après que leurs semences fiant mûres. Il y a des *herbes*dont les racines vivent pendant quelques années, &  
d’autres dont les racines périssent avec les tiges. On  
appelle *annuelles* celles qui meurent dans la même an-  
née , après avoir porté leurs fleurs & leurs graines, com-  
me le froment,le segle & les autres.On nomme *bisan-  
nuelles ,* celles qui ne donnent des fleurs & des graines  
que la feconde ou même la troisieme année après qu’el-  
les ont levé , & qui périssent ensuite : telles sirnt l’an-  
gélique'des jardins & quelques autres. Les *herbes* dont  
la racine ne périt pas après qu’elles ont donné leurs *se-  
mences ,* s’appellent des *herbes vivaces :* telles sont le  
fenouil, la mente & les autres. Nous en trouvons plu-  
sieurs parmi celles qui font toujours vertes, comme le  
cabaret, le violier,&c. & d’autres qui perdent leurs  
feuilles pendant une partie de l’année , comme le pas-  
d’âne , le pié-de-veau, la sougere, &c.

HeRBIER ; c’est proprement un amas de plantes sieches  
que l’on conserve dans des boîtes ou dans des livres ,  
afin de les pouvoir examiner avec fioin dans toutes les  
fassons de l’année. On l’appelle en latin *herbarium,*ou *hortussiccus.* La meilleure maniere de faire un *her-  
bier ,* c’est de couper les plantes lorsqu’elles ne Eontpas  
mouillées, les étendre proprement dans des vieux li-  
vres ou dans du papier gris, de sorte qu’il y ait plusieurs  
feuilles de papier entre-deux, les presser médiocre-  
ment, les changer deux ou trois fois de papier, suivant  
qu’elles font plus ou moins humides ; & lorsqu’elles  
sont bien Eeches, les conserver chacune dans une feuil-

BOT 992

le de papier ,& renfermer toutes ces feuilles dans des  
boîtes où Pair penetre le moins qd'il.puisse, & dont le  
dessus & le devant fe relèvent & fe rabattent aVec des  
charnières .afin de pouvoir tirer ces feuilles fans embar-  
ras quand on veut examiner les plantes. On colle ordi-  
nairement les plantes sim du papier : mais outre qu’on  
n’en sauroit voir qu’un côté, savoir le dessus ou le dese  
fous, il est certain que la colle entretient toujours des  
mites qui rongent les plantes , & qui gâtent tout. La  
meilleure colle que j’aie trouvée , c’est la colle faite  
aVec les rognures de peau de gans , dans laquelle on  
mêle du mercure doux Ou du fublimé corrosif à difcré-  
tion. Le mercure doux op le fublimé corrosif, font des  
puissans ennemis de la Vermine : mais il faut prendre  
Loin de remuer bien cette colle aVec une brosse, lors-  
qu’on l'emploie ; car le mercure fe précipite facilement  
au fond du pot.La colle de gans faite aVec la décoction  
de *semen-contra y* de l’absinthe commune, de l’aloès &  
de femblables drogues, ne m’a pas si bien réussi. On  
peut passer un Vernis sort léger sim les plantes cOltées,  
pour les garantir de l’action de Pair & de la Vermine:  
mais il altere toujours la couleur des plantes, & ce  
changement ne plaît pas à ceux qui veulent consierver  
les plantes pour vérifier les descriptions que les Auteurs  
en ont faites. Peur sécher les plantes à la campagne où  
l’on manque de vieux livres, & où fouvent l'on n’a pas  
le tems de les changer d’un livre à l’autre, on peut fe  
servir d’un fer applati, tel qu’est le fer dont les blan-  
chisseufes polissent leur linge. Il faut le faire chauffer  
médiocrement , & le passer fur deux ou trois feuilles  
de papier gris , entre lesquelles on a mis la plante que  
l’on veut sécher, & dont on a pris foin d’applatir **un**peu les côtes , & de ranger proprement les feuilles.

*- Herbier* signifie aussi un traité, ou une histoire des plan-  
tes. Gefner avoit dessein d’écrire une grande histoire  
des plantes, qu’il appelloit*Herbarium.* Brunfelsiusa  
intitulé fon traité des plantes, *Herbarium, 8cc.*

**L**

LANIERE ; sorte de courroie , ou bandelette decuirétroi-  
te & longue. *Découpé en lanières* ou *lacinié,* c’est être  
découpé en parties longues & étroites, comme sont les  
feuilles de fenouil, *do peucedanum*, &c.

**LEVRE.** Je me fuis fervi du mot de *levre* pour exprimer  
les découpures recourbées ou relevées des fleurs en  
gueules ; car on peut dite que ces découpures sirnt en  
quelque maniere un prolongement des machoires de  
ces sortes de gueules : aussi les Botanistes ont donné aux  
fleurs en général le nom de *flores labiati.*

LIERRE’; c’est-à-dire à feuilles de *lierre.* On appelle ane-  
mones lierrées celles dont les premieres feuilles font  
en quelque maniere semblables à celles du *lierre.*

LOBE. Les *lobes* simt les parties de la semence qui fiant at-  
tachées au germe, & qui scmt ordinairement plus grosset  
que ce germe.

LOGE ; cellule, en latin *loculamentum, cellula.*

M

MaINs. On appelle en Botanique *loSmAns* des plantes,  
ce que les Latins ont nommé *capreoli, claviculi, clavi-  
culae.* Ces *mains* stmt des filets qui s’entortillent contre  
les plantes voisines & les embrassent fortement , ainsi  
que l’on voit en la vigne , en la couleuvrée , & en la  
plupart des légumes. On les appelle aussi des *vrilles.*

MaRCOTTER, c’est coucher les branches des plantes li-  
gneufes, & les couvrir de quatre ou cinq pOuces de  
terre , afin de leur faire pousser des racines. Cesbran-  
che§, quand elles on fait des racines, s’appellent des  
*marcottes.* On les coupe & sépare de leurs meres;&  
c’est proprement ce qu’on appelle sévrer les *marcottes,.*Toutes les plantes ligneufes viennent de *marcottest* les  
unes plus, les autres moins facilement.

Masse ü’armes ; efpece de bâton garni d’une tête ou  
massue de fer dont on *se* Eervoit autrefois à la guerre.

**Cette**

993 BOT

Cette tête étoit ordinairement anguleufe ou gar-  
nie de pointes. Je me Puis fervi de ce terme dans la  
description de certains fruits, qui par leur figure appro-  
chent de celle d’une *masse d’armes.*

MasqUE. Parmi les Architectes, c’est une tête d’homme,  
de femme, ou de quelques animaux / sculptée à la clef  
d’une porte ou à une fontaine. Je me fers de ce terme  
dans la defcription de certaines fleurs qui ont quel-  
que ressemblance avec ces sortes de masques.

MaTIERE **MEDICINALE.** On appelle matiere médicinale  
le grand amas de drogues qui se tirent des végétaux ,  
des animaux & des minéraux , & qui entrent dans la  
composition des médicamens que l’on emploie en Me-  
decine.

**MEDIASTIN.** Le *médiasiin* est une membrane qui sépare  
la poitrine dans *sa* longueur en deux parties. Je me fuis  
sierVÎ de ce terme pour décrire des membranes qui fe  
trouvent dans l’intérieur de certains fruits , & qui rese  
femblent en quelque maniere au *médiasiin.*

Μεντοννιεεε ; c’est la partie du caEque qui couvre le bas  
du *visage ou* du menton.

McffLE, c’est la partie antérieure du bas de la tête de  
quelques animaux. On dit le *mussle* d’un bœuf, d’un  
lion, &c. & l’on appelle en sculptant *mussles,* lesorne-  
meris qui ressemblent au *mussle* de ces animaux. Je me  
fuis servi de ce terme dans la description de certaines  
fleurs, comme dans celle du *mussle* de veau, qui a pris  
son nom de la ressemblance qu’elle a avec le *mussle*de cet animal.

**N**

NERVURE. On se fert de ce terme pour exprimer les cô-  
tés élevées des feuilles des plantes.

NoMBRIL. On appelle *nombril* certaines enfonçures qui  
fe voyent dans quelques fruits, & qui ressemblent assez  
au *nombril,* le fruit de l’airelle a un petit *nombril* op-  
posé au pédicule.

N UTRITION. La *nutrition* des plantes fe fait par la distri-  
bution du fuc nourricier qui fe répandant dans la tif-  
fure de leurs parties, les fait gonfler, s’y fige , & en  
augmente ou en entretient le volume, en réparant ce  
qui s’en est dissipé.

**O**

OEILLETON, se dit des bourjons qui font à côté des raci-  
nes des artichauds & autres plantes. On détache les  
*œilletons* pour multiplier ces plantes : car ils font com-  
me autant de petits œufs qui renferment une plante  
femblable à la mere dloù on les a tirés.

OEUF, c’est cette partie qui se trouve dans les femelles  
des animaux, & qui renferme un petit animal de mê-  
me espece dont les parties fe développent, & *se* gon-  
flent par le fisc nourricier ; il y a apparence que les se-  
mences des plantes renferment chacune en racourci  
une plante de même efpece dont les parties *se* déve-  
loppent par le sclc nourricier : ainsi l’on peut dire que  
les semences des plantes sont des petits *oeufs.*

ONGLE &ΟνοΕετ, c’est une estpece de tache différente  
en couleur du reste des feuilles de certaines fleurs. Cet-  
te tache a la figure d’un *ongle s Sc se* trouve à la naif-  
sance de ces feuilles ; ainsi qu’on le voit en la rosie, en  
la fleur des pavots , & en plusieurs autres.

OsiEILLETTEs, ce sont les parties latérales d’un casque  
qui couvrent les oreilles. Les fleurs de l’aconit ont  
deux *oreillettes* ou feuilles latérales.

OvaïEE. Parmi les *Botanistes* fe doit prendre pour l’en-  
droit où les semences des plantes sont attachées, &  
où elles reçoivent leur nourriture. Il y a des plantes  
dont *F ovaire* est découvert, comme celui des renon-  
cules , du *clematitis s* &c. Il y en a d’autres dont *VovaL  
re* est fait en cornet, en gaine, en boîte, &c. & par  
conséquent dont lesfemences font couvertes , comme  
on le voit dans l’aconit, dans la ltnaire, dans Papocin,  
&c. Ainsi le mot *d’ovaire* est plus étendu que celui de  
capside : car toutes les capfules font des especes *d’o-  
Torne IL*

BOT 994

*vaire, Sc* tous les *ovaires* ne font pas des capfules.

OvaLE. *L’ovale* mécanique, qui est celle dont on par-  
le en *Botanique-,* est une figure ronde & oblongue qui  
approche de celle d’un œuf. On appelle un fruit *ovales*non-feulement celui qui approche de la figure d’un  
œuf, mais encore celui dont la coupe d’un boutàl’au-  
tre reffemble à une *ovale* mécanique.

OvALE-POINTU. J’ai appelle *ovale-pointu* quelques fruits  
qui ont la figure d’une *ovale* mécanique, mais qui font  
pointus par un de leurs bouts.

**P**

Pa’LAIs. Dans les fleurs le *palais* est cette partie qui se  
trouve entre deux parties semblables aux mâchoires *z*comme l’espace qui est compris entre lcs.deux mâchoi-  
res de la fleur de *melarnpyrum.*

PaLIssaDE , c’est une haie de plusieurs arbres’feuilleux  
dès le pié , & taillés en maniere de mur. Le charme  
est de tous les arbres le plus propre à faire de grandes  
*palissades.* On emploie, le buis , l'if, la *fidaria, &*autres, pour les *paelsseades* qui font à hauteur d’ap-  
puis.

PANNEAU. Parmi les Menuisiers , c’est une table d’ais  
minces , qui fert à remplir le quadre d’un lambris ou  
d’une porte. Je me fers de ce terme pour exprimer les  
parties de certains fruits qui ont du rapport aux pan-  
neaux de menuiferie. »

PaqUET. Je me fuis fervi de ce terme pour exprimer les  
petits tas de fleurs qui naissent flur l’épi du blé , du  
chiendent, &c. Car ces fleurs naissent par petits pa-  
quets attachés aux dents de la rape de l’épi. On les ap-  
pelle *locustae.*

Pas DleNE vIs. On appelle *Pas d’une vis,* chaque tour  
de la ligne ou de la lame qui forme la vis. Il y a des  
fleurs & des fruits qui ont la forme d’une vis, ou d’un  
tireboure.

PaTTE. On dit une *patte* d’anemone, *vme patte* de renon-  
cule; pour dire la racine d’tme anemone, ou d’une re-  
noncule; parce que ordinairement ces racines appro-  
chent de la figure de la *patte* d’un animal.

PavILLoN. Parmi les Ferblantiers , c’est la partie évasée  
de l’entonnoir qui fert à recevoir les liqueurs,

PEDICULE, c’est proprement le petit brin qui foutient  
la fleur; car le brin qui soutient la feuille, s’appelle  
queue.

Ρεριν , c’est une femence dont l’enveloppe n’est pas *os-  
seuse,* mais plutôt cartilagineuse, & femblable à un  
petit cuir. Telles sont les semences des poires , des  
pommes ,&c.

**PIQUANT.** On dit un fruit garni de *piquans t* hérissé de  
*piquansi* armé *dcpiquans,* pour dire un fruit épineux.

**PYRAMIDE.** La *pyramide* est un folide dont la bafe est  
triangulaire ou quarrée, & qui va toujours en dimi-  
nuant , & fe termine en pointe. Si la bafe est triangu-  
laire , la *pyramide* s’appelle *pyramide* à trois faces : si  
c’est un quarré, elle s’appelle *pyramide* à quatre faces.  
L’ame du fruit de la langue de chien est une *pyramide*à quatre faces.

PISTIL. J’appelle pistil la partie de certaines fleurs qui  
en occupe ordinairement le centre, & qui par consé-  
quent est toujours renfermée dans la fleur; comme l’on  
peut voir dans la couronne impériale , dans le lis, dans  
le pavot, &c. On l’appelle pistil, du mot Latinpistil-  
*lumScpistillus,* qui signifie un pilon : car bien que la  
figure des *pistils* des fleuts ne foit pas déterminée , &  
qu’il s’en trouve qui font d’une figure fort différente  
de celle d’un pilon ; il est pourtant certain que le plus  
grand nombre des *pistils* approche plus de la figure  
d’un pilon que de toute autre chofe. M. Malpighi a  
appelle cette partie *stylus* à causie qu’elle est ordinaire-  
ment en pointe. Ilyade favans *Botanistes* quine con-  
viennent pas de ces noms : mais il me fulsit d’avertir  
ici que je n’emploie le mot de *pistil,* dans tout cet ou-  
vrage, que dans ce Eens-là, soit que cette partie soit  
le jeune fruit, foit qu’elle ne le foit pas.

**R r r**

BOT

PliACENTA. Je me sers de ce terme pour exprimer un  
corps qui se trouve placé entre les semences & leurs  
enveloppes , & qui sert à préparer leur nourriture. Ce  
corps est différent du cordon qui porte la nourriture à  
ces mêmes semences ; & je n’ai pas trouvé de terme  
plus propre pour le signifier que celui *de placenta :* car  
dans le sisteme des œufs , on peut comparer le corps  
du fruit au corps de *i’uterus.* La graine enveloppée de  
fes membranes doit être comparée *au foetus*, & le corps  
Epongieux ou de quelque nature qu’il foit qui *se* trouve  
entre *ce foetus 8e* le corps de *s utérus* doit être comparé  
au *placenta* ; ainsi l’on trouve une analogie affez par-  
faite entre les œufs des animaux & ceux des plantes.

PLANTE. Une *plante* est un corps organisé qui a effentiel-  
lement une racine, & peut-être une femence : & ce  
corps produit le plus fouvent des feuilles, des tiges &  
des fleurs.

PLANTE ANNUELLE, BIS ANNUELLE , VIVACE.

PLANTE ετιοεε’ε, c’est une plante qui s’élève & s’allon-  
ge trop : telles font les plantes qui font trop pressées.

ΡεΑντε MARINE, c’est une *plante* qui naît dans le fond  
de la mer ; comme le corail, la madrepore , &c.

PLANTE MARITIME, c’est une *plante* qui naît fur le bord  
de la mer; comme la soude, la bacille , &c.

PLANTE a PaRasoL , c’est une *plante* dont les fleurs scmt  
verticillées ou approchantes ; comme la mente , le  
marrhube, &c.

«PELUCHE ou PaNNe , c’est cette touffe de feuilles menues  
& déliées que l’on voit dans les anemones doubles, &  
qui fait leur principale beauté.

PLUME. La *plume* est la partie supérieure du germe d’une  
graine qui commence à se développer sensiblement :  
car outre les deux lobes de la graine on découvre une  
espece de tuyau dont la partie inférieure s’appelle la  
*radicule, 8e* contient en petit la véritable racine; mais  
la partie supérieure de ce même germe qui renferme  
en petit la tige & tout le reste de la plante s’appelle la  
*plume su* casse qu’elle ressemble quelquefois à un petit  
bouquet *deplumes.*

PoINçoN ou SOUTIEN , en Latin *Columen*, c’est une pie-  
ce de bois posée fur une autre perpendiculairement,  
& contre laquelle font affemblées les autres pieces qui  
servent à soutenir un comble. Je me sers qtlelquefois  
de ce terme pour exprimer le noyau , contre lequel  
font affemblées les principales parties de certains  
fruits.

PûRT ; le *port d’une plante.* On fe sert de ce mot en par-  
lant des plantes dans le même fens qu’on emploie celui  
*d’air* dans les animaux. On dit cette plante a *loport* de  
la ciguë ; cette plante approche de l’angélique par sim  
*port,* & non pas cette plante a Pair de la ciguë ou de  
l’angélique. Le port ne résulte pas de la structure parti-  
culiere de quelque partie ; mais plutôt du tout ensem-  
ble. *Facies exterior plantae\**

Q

QUARREJMENT , *piece équarrie ou coupée quarrémenti,* c’est  
une piece coupée d’une maniere quarrée : prefque tous  
les demi-fleurons Pont coupés quarrément par le bout.

QUEUE , c’est proprement cette partie qui soutient la feuil-  
le ; car le brin qui soutient la fleur s’appelle le pédi-  
cule.

R

RaCïNE. La *racine* est la partie de la plante qui reçoit la  
premiere le silc de la terre , & qui le transinet aux au-  
tres. Cette partie est presque toujours dans la terre ; il  
y a très-peu de plantes où elle foit hors de terre , &  
nous n’avons prefque que le lierre & la eufcute qui  
aient une partie de leurs *racines* découvertes. Nous ne  
cdnnoissons aucune plante qui n’ait sa racine attachée à  
la terre ou a quelque corps terrestre.

Toutes les racines font garnies de fibres & d’une écorce  
plus ou moins épaiffe ; mais comme les différences des  
*racines se* tirent de leur principale partie, nous n’essi-

BOT 996

ployerons le terme de fibres que lorsqu’elles feront  
cette principale partie.

On peut considérer les *racines* par rapport à leur tiffu, à  
leur structure, & à leur figure.

Le tiffu des *racines* est ou charnu ou composé de fibres  
fensibles. Les *racines* charnues ou d’un tiffu charnu,  
siont celles dont le corps est une espece de chair dans  
laquelle on ne découvre pas de fibres sensibles ; telles  
sont les *racines* de l’iris , du cyclamen, du safran , du  
lis, &c.

Les *racines* dont le corps est tissu de fibres entrelacées &  
ferrées à peu près comme les brins de filasses, font ou  
molles QLi dures. Les molles sont semblables à celles  
du fenouil , du chardon-roland. On peut les appeller  
*racines â trognons.* Les *racines* dures & ligneufes font  
celles du poirier , de l’amandier, du chêne, &c.

Par rapport à la structure, les *racines* font composées, ou  
de fibre» , ou de plusieurs autres *racines >* ou d’écailles,  
ou enfin de tuniques.

Les *racines* composées de fibres font ou chevelues ou fi-  
brées. On appelle chevelues celles dont les fibres sont  
très-menues, & semblables aux cheveux d’une perru-  
que ; comme celles du froment,du seigle , &c. On nom-  
me fibrées les *racines dont* les fibres font d’une grosseur  
considérable comme celles de la violette , de la prime-  
vere , &c. Il y en a quelques-unes parmi celles-ci qui  
poussent des jets qui courent entre deux terres. On peut  
les àppeller *racines* fibrées & traçantes

Les *racines* composées d’autres *racines* ont les memes *ra-  
cines* disposées en botte, & fe nomment *racines en* bot-  
te, comme celles de la guimauve , ou bien elles ont les  
mêmes *racines* disposées seins ordre dans leur longueur,  
comme celles du poirier. Lorsque ces *racines sont plu-*sieurs navets joints ensemble , on les appelle *racines a  
navets,* comme celles de l’asphodele, de la pivoine,&c.  
Si ce sclnt des grumeaux entassés, on les nomme *raci-  
nes grumeleus.es, comme* celles de plusieurs renoncules.  
Il y a quelques *racines* composées, qui siont des tuber-  
cules appliqués l’un sim l’autre, comme on le voit dans  
le silfran, & dans le glàyeul. On en trouve quelques-  
unes qui font des tubercules attachés l’un contre Pau-  
tre ; Pavoir celles de la fritillaire , du colchique, &c.

Les *racines â écailles ou écailleases* scmt composées déplu-  
sieurs écailles attachées à un pivot. Il ne faut pas con-  
fondre les *racines écailleuses avec* les *racines* écaillées;  
car les *racines* écaillées font d’une feule piece dont la  
Eurface est taillée en écailles comme celles de la den-  
taire , au lieu que les *racines* écailleufes sont à plu-  
sieurs écailles séparées les unes des autres.

Les *racines bulbeuses* ou les *racines* à oignons font com-  
posées de plusieurs peaux ou tuniques appliquées **les**unes fur les autres & emboîtées, pour ainsi dire , les  
unes dans les autres ; elles forment un massif presque  
rond ou oblong ; telles font les *racines* de l’oignon  
commun , du narcisse , de la jacinthe , &c.

Par rapport à la figure , les *racines* font rondes & tubé-  
reuses comme celles du cyclamen, du fafran , du *bulbo  
castanum,* ovales comme celles de plusieurs oignons &  
de quelques efpeces d’orchis ; appïaties en patte corn-  
me celles des anemones & de plusieurs especes d’orchis;  
longues & en pivot, que l’on appelle *racines* piquantes  
comme celles de la rave ; à genouillet comme celle de  
l’iris , du fceau de Salomon ; en perruque comme la  
plupart des *racines* chevelues, &c.

RaDICULE ; c’est la partie inférieure du germe d’une grai-  
ne qui commence à fe développer fensiblement; car ou-  
tre les deux lobes on découvre une espece de tuyau  
dont la partie inférieure s’appelle la *radicule , 8e* con-  
tient en racourci la véritable racine. La partie fupérieu-  
re qui renferme le reste de la plante s’appelle la plume.

RaPE. Je me *sers* de ce terme pour exprimer le noyau qui  
soutient l’épi du froment ,du feigle, &c. Car ce fou-  
tien est élevé en denticules comme une rape.

RENU RE ; c’est un petit canal fait fur l’épaisseur d’une  
planche pour arrêter les ais d’une cloifon ,ou pourfer-  
vir de coulisse. Je me fers de ce terme dans la defcrip.

*p97* BOT

tion de certains fruits dont les parties font enchassées  
dans des efpeces de rénure.

REssoRT, force qu’ont les corps de *se* remettre en leur  
premier état quand on les lâche après les avoir courbés,  
**ou** après les avoir étendus plus qu’ils ne le font natu-  
rellement. *Ressort de l’air ou vertu élastique de 1’air ;***c’est la** force par laquelle les parties de Pair fe compri-  
ment les unes les autres, & se débandent comme autant  
de petits ressorts,lorsque les parties qui les environnent  
n’ont pas une force égale.

RosETTE ou RosE , ornement de ferrurerie rond, ovale ou  
à pans , relevé de quelques feuilles & qui a quelque  
rapport à une rofe. Je me fers de ce terme pour décrire  
certains fruits qui approchent de la figure de cesorne-  
mens.

S

SEVE. La seve est l’humeur qui fe trouve dans le corps des  
plantes , & qui leur tient lieu de seing ; je n’ai pas fait  
difficulté de dire la masse de la*feve* , comme l’on dit la  
masse du fang.

StLIQUE & GoUssE , c’est la même chose. *Siliqua* en la-  
tin. Il seroit à souhaiter qu’on fixât le nom de *gousse*pour signifier les fruits des plantes qui ont les fleurs Ié-  
gumineufes , & qu’on n’employât celui de*silique ,* que  
pour signifier les fruits qüi sont à peu près de pareille  
structure , mais qui fuccedent à des^leurs qui ne font  
pas légumineufes , ainsi que l’a proposé M. Marchant,  
très - habile Botaniste & Physicien , de PAcademie  
Royale desSciences,digne fils de M. Marchant,qui étoit  
aussi de PAcademie Royale des Sciences & très-favant  
en Botanique.

**S0MMET ,** *apex, apices , antherae, croci.* On appelle *som-  
mets* dans la *botanique* les corps qui terminent les éta-  
mines ou filets des fleurs. Ces corps font des réservoirs  
remplis de poussiere très-menue , & le plus fouvent  
jaune.

SPIRALE, c’est une ligne courbe qui a plusieurs circonvo-  
lutions l’une dans l’autre , semblables à celles d’un li-  
maçon.

SrILE, *stylus* ; c’est proprement la pointe d’un jeune fruit  
ou de quelque autre partie de plantes. M. Malpighi  
appelle *style* le jeune fruit entier, qui est placé au mi-  
lieu de la fleur.

**STRUCTURE.** Par la *structure* des parties des plantes on en-  
tend la composition & l’assemblage des pieces différen-  
tes qui en forment le corps.

SUC NOURRICIER ; c’est la partie de la feve qui est propre  
à nourrir les plantes.

**T**

TALON. On appelle *talon* la petite feuille échancréequi  
soutient la feuille des orangers. On appelle aussi *talon*1a partie basse , & la plus grosse d’une branche coupée.  
On appelle encore *talon* l’endroit d’où sortent les feuil-  
les de l’oeilleton, que l’on détache d’un pié d’artichaud,  
& cet endroit a ordinairement un peu de racines.

TESTE. On dit que les fleurs ou les graines sont ramassées  
en maniere de *tete ,* lorsqu’elles sont entassées par pe-  
tits bouquets. *Flores in capitulum congesti.*

Τιοε ; c’est la partie des plantes qui naît de la racine, &  
qui soutient les feuilles , les fleurs & les fruits. La *tige*dans les arbres s’appelle tronc , *caudex , truncus* ; dans  
les herbes elle fe nomme *caulis & scapus,*lorsqu’elle est  
droite comme une colonne; les Auteurs Modernes Pont  
appellée *viticulus,* lorsqu’elle est grêle & couchée par  
terre comme celle de la nummulaire ; dans les diffé-  
rentes *sortes* de blé & dans les plantes semblables , on  
l’appelle *culmus.*

Τιοε AlLEla ; c’est celle qui dans *sa* Iongeur est revétue  
de quelques feuillets déliés qu’on nomme *ailes.*

ToQUE ; bonnet de figure cylindrique en forme de cha-  
peau , dont le bord est étroit. Il y a des fruits qui res-  
semblent à de petites toques.

**TRACER ;** c’est en Botanique courir & couler entre-deux

Β O T 998

terres. Le chiendent *trace* extraordinairement, c’est-  
à-dire que fes racines entrent peu avant dans la terre , &  
s’étendent fur les côtés. On dit aussi que les fraisiers  
*tracent* ; mais c’est par des jets qui courent fur la terre,  
& prennent racine à leur extrémité.

TRACHEle , ou vaiffeau Aérien. La découverte des *tra~p  
éhées* des plantes est une des plus belles qu’on ait fait  
dans ce siecle-ci. Nous en sommes redevables à M.  
Malpighi. Ce savant Homme, qui a si bien étudié la-  
nature , appelle *trachées* ou poumons des plantes, cer-  
tains vaiffeaux formés parles différens contours d’une  
lame fort mince, plate & affez large, qui fe roule fur  
elle-même en ligne spirale ou tirebourre, forme un  
tuyau assez long, droit dans certaines plantes, bossu en  
quelques autres', étranglé & comme divisé dans fa lon-  
gueur en plusieurs cellules. Quand on déchire ces vaise  
feaux, on s’appérçoit qu’ils ont un espece de mouve-  
ment péristaltique.

Ce mouvement vient peut-être de leur ressort ; car ces  
lames qui ont été allongées & qui ressemblent à des  
tirebourres, revenant à leur premiere situation , fie-  
couent Pair qui *se* trouve entre les pas de leurs con-  
tours : cet air par S011 ressort les secoue aussi à sim tour ►  
de Porte qu’elles vont & viennent pendant quelque tems  
jusqu’à ce qu’elles aient repris leur premiere situation,  
ou qu’elles aient cédé à Pair ; car si on les allonge uri.  
peu trop, elles perdent leur ressort & *se* flétrissent.  
M. Malpighi a remarqué que ces lames étoient com-  
posées de plusieurs pieces posées par écailles, comme  
sont les *trachées* des visiceres.

Pour découvrir facilement les *trachées ,* on n’a qu’à choi-  
sir dans le printems & dans Pété des jets de rosier,  
*dO viburnum,* de tilleul, de tendrons de vignes & de  
quelques fortes d’arbres, d’arbustes, ou de telles autres  
herbes qu’on voudra : on les trouvera tous remplis de  
*trachées ,* pourvu qu’ils soient assez tendres pour pou-  
voir être cassés nets ; car s’ils *se* tordent, on ne pourra  
pas découvrir les *trachées.* Rien n’est si aisé que de fai-  
re ces observations; & j’ai toujours ététrès-fatisfaitde  
ces recherches dans toutes les plantes où j’ai examiné  
les *trachées.*

Il est vraissemblable que les *trachées* sirnt des vaisseaux  
destinés à contenir de l'air, & il y a beaucoup d’appa-  
rence qu’ils servent à faciliter le mouvement de la fe-  
ve , & à la rendre plus fluide. Pour ce qui est du mou-  
vement de la feve , quelque grande que foit l’agita-.  
tion que cette liqueur acquiert à l’occasion du mouve-  
ment de la terre, ainsi qu’un des plus grands Philofo-  
phes de ce siecle l’a proposé , il est pourtant vrassem-  
blable que Pair contenu dans les *trachées* des plantes y  
contribue aussi ; car ces *trachées* doivent être plus ou  
moins dilatées, fuivant que le ressort de Pair est plus ou  
moins fort; ce qui arrive assez fouvent pendant le jour  
& la nuit, & Eelon les différens degrés de chaleur, de  
froideur, de sécheresse ou d’humidité qu’il est capable  
de recevoir dans les différentes faifons de l’année.  
L’air donc s’étendant plus qu’à l’ordinaire par fon ref-  
fort, dilate les *trachées*, & comprime les parois dè  
telle forte , que la seve, qui est contenue dans les valse  
Ecaux qui sont aux côtés des *trachées*, est obligée de *fe*mouvoir vers l’endroit où elle trouve moins de résistan-  
ce, & de passer d’une partie à l’autre, sulcant que cet-  
te compression est plus ou moins soutenue. Il *se* peut  
faire aussi qu’il fe filtre au travers des *trachées* quelque  
matiere aérienne qui augmente la fluidité de la feve  
contenue dans les vaisseaux voisins.

TUNIQUE. On appelle *tuniques* les différentes peaux d’un  
oignon qui font emboîtées les unes dans les autres. On  
*fe sert* aussi quelquefois du mot de *tunique* pour signi-  
fier simplement une enveloppe.

**V**

VaIssèaUx εχοβε’τοιβε.5. On appelle *vaisseaux excré-  
toires* ceux qui siervent à vuider les humeurs qui ont  
été filtrées dans les glandes des animaux. Je me fers

**R rr ij**

*ppp* BOT

de ce mot pour exprimer les vaisseaux qui νυίdent les  
Eues qui ne sirnt pas propres pour la nourriture des  
plantes , &qui ont été filtrés dans leurs vificeres. Les  
poils dont les feuilles font revetues ou parsemées, sirnt  
les *vaisseaux excrétoires* de ces mêmes seuilles. Les  
étamines semt les *vaisseaux excrétoires* des fleurs.

VELU, On dit le *velu* d’une plante , pour dire la partie  
*velue* de *sa* surface.

VERTICILLEle. Voyez *Fleur vertidllée.*

Vts. Le pas d’une *vis.*

VIscFRE. On appelle *viscere* une partie du corps tissue  
ordinairement d’une infinité de petites glandes qui fer-  
vent à la préparation & filtration de quelque liqueur.  
Le soie, la rate, le cerveau, les reins, le pancréas,  
sont *dos viscères* considérables. Les feuilles & les fleurs  
des plantes, par rapport à leur usage, peuvent être ap-  
pellées *dcsvis.ceres* ; & c’est dans ce fens-làque je me  
suis fervi de ce terme.

UMBELLE. Voyez *Parafes*

VoLUTE; ornement du chapiteau Ionique & du Composi-  
te Eait en ligne spirale. 11 y a des fruits & des épis de  
fleurs en *volute.*

URNE ; efpece de Vase dont l’ouverture & la bafe font  
plus étroites que le ventre. Il y a quelques fruits qui ont  
îa figure d’une *urne.*

**ELOGE**

*De M. de* T Ο U R N E F *O* R T.

Jofeph Pitton de Toumefort naquit à Aix en Provence  
le 5. Juin 1656. de Pierre Pitton, Ecuyer, Seigneur  
de Toumefort ,&d’Aimare de Fagouc,d’une Famille  
noble de Paris.

On le mit au Collége des Jesuites d’Aix : mais quoi-  
qu’on l’appliquât uniquement, comme tous les autres  
CColiers , à l'étude du latin , dès qu’il vit des plantes,  
il *se* sentit Botaniste ; il vouloit favoir leurs noms, il  
remarquait soigneusement leurs différences , & quel-  
quefois il manquoit à fa claffe pour aller herborifer à la  
campagne , & pour étudier la nature , au lieu de la lan-  
gue des anciens Romains. La plupart de ceux qui ont  
excellé en quelque genre , n’y ont point eu de maître:  
il apprit de lui-même en peu de tems à connoître les  
plantes des environs de fa ville.

Quand il fut en Philosophie , il prit peu de gout pour  
celle qu’on lui enseignoit. Il n’y trouvoit point la na-  
ture qu’il *se* plaifoit tant àobferVer, mais des idées va-  
gues & abstraites, qui *se* jettent pour ainsi dire à côté  
des chofes & *n’y* touchent point. Il découvrit dans le  
cabinet de fon pere la Philosophie de Desitartes, peu  
fameuse alors en Provence , & la reconnut aussi-tôt  
pour celle qu’il cherchoit. Une pouvoir jouir de cette  
lecture que par siirprise &'à la dérobée, mais c’étoit  
avec d’autant plus d’ardeur ; & ce pere qui s'opposent  
à une étude si utile, lui donnoit fans y pensser une ex-  
cellente éducation.

Comme il le destinoit à PEgliEe , il le fit étudier en  
Théologie , & le mit même dans un Séminaire :mais la  
destination naturelle prévalut. Il falloir qu’il vît des  
plantes : il alloit faire ses études chéries, ou dans un  
jardin affez curieux qu’avoit un Apothicaire d’Aix, ou  
dans les campagnes voisines , ou fur la cime des ro-  
chers. Ilpénétroit par adreffe ou par présent dans tous  
les lieux fermés où il pouvoir croire qu’il y avoit des  
plantes qui n’étoient pas ailleurs. Si ces fortes de  
moyens ne réussiffoient pas , il *se* résiIlvoit plutôt à y  
entrer furtivement ; & un jour ilpenfa être accablé de  
Pierres par des payfans qui le prenoient pour un vo-  
leur.

Il n’avoit guere moins de passion ponr l’Anatomie & pour  
la Chymie que pour la Botanique. Enfin la Physique  
& la Medecine le reVendiquerent avec tant de force  
fur la Théologie, qui s’en étoit mise injustement en  
possession, qu’il fallut qu’elle le leur abandonnât. Il  
étoit encouragé par l’exemple d’un oncle paternel qu’il (

BOT [1000]

avoit, Medecin fort habile & fort estimé ; & la mort  
de fon pere arrivée en 1677. se laissa entierement maî-  
tre de siliVre fon inclination.

Il profita aussi tôt de fia liberté, & parcourut en 1678. les  
montagnes de Dauphiné & de Savoye, d’où il rappor-  
ta quantité de belles plantes fieches, qui commence-  
rent sim Herbier.

La *Botanique* n’est pas une silence sédentaire & paresseuse  
qui fie puisse acquérir dans le repos & dans l’ombre d’un  
cabinet , comme la Géométrie & PHistoire, ou qui  
tout au plus, comme la Chymie , PAnatomie & l’Af-  
tronomie ne demande que des opérations d’assez peu  
de mouvement. Elle veut que l'on courre les monta-  
gnes & les forêts , que l'on gravisse contre des rochers  
efcarpés, que l’on s’expofe au bord des précipices. Les  
feuls LÎVres qui peuVent nous instruire à fond dans  
cette matière, ont été jettés atl hafard fur toute la silr-  
facc de la terre , & il faut fe réfoudre à la fatigue & au  
péril de les chercher & de les ramasser. De là vient  
aussi qu’il est si rare d’exceller dans cette silence : le  
degré de passion qui fuffit pour faire un favant d’une  
autre efpece, ne suffit pas pour faire un grand Bota-  
niste, & avec cette passion même, il faut encore une  
fanté qui puisse lafuivre , une force de corps qui y ré-  
ponde. M. de Toumefort étoit d’un tempérament yif,  
laborieux, robuste, un grand fond degayeté naturel-  
le lefoutenoit dans le traVaila & fon corps, aussi-bien  
que fon esprit TaVoit été fait pour la *Botanique.*

En 1679. il partit d’Aix pour Montpellier, où il fe per-  
sectionna beaucoup dans l'Anatomie& dans la Mede-  
cine. Un Jardin des Plantes établi en cette Ville par  
Henri IV. ne pouVoit pas, quelque riche qu’il fût, fa-  
tisfaire fa curiosité, il courut tous les enVÎrons de Mont-  
pellier à plus de dix lieues, & en rapporta des plantes  
inconnues aux gens même du pays. Mais ces courses  
étoient encore trop bornées; il partit de Montpellier  
pour Barcelone au mois d’AVril 1681. Il passa jufqu’à  
la Saint Jean dans les montagnes de Catalogne , où il  
étoit fuÎVÎ par les Medecins du pays & par les jeunes  
Etudians en Medecine, à qui il démontroit les plantes.  
On eût dit prefque qu’il imitoit les anciens Gymnofo-  
phistes, quimenoient leurs difciples dans des déferts ,  
où ils tenoient leur éCole.

Les hautes montagnes des Pyrenées étoient trop proches  
pour né le pas tenter. Cependant il faVoit qu’il ne  
trouVeroit dans ces Vastes folitudes qu’une,subsistance  
pareille à celle des plus austeres Anachorètes, & que  
les malheureux habitans qui la lui potrvoient fournir,  
n’étoient pas en plus grand nombre que les Voleurs  
qu’il aVoit à craindre. Aussi fut-il plusieurs fois dé-  
pouillé par les Miquelets Espagnols. Il aVoit imaginé  
un stratageme pour leur dérober un peu d’argent dans  
ces siartes d’occasions. Il enfermoit des réaux dans du  
pain qu’il portoit siur lui, & qui étoit si noir & si dur,  
que quoiqu’ils le volassent fort exactement & ne fussent:  
pas gens à rien dédaigner, ils le lui laissoient avec mé-  
pris. Son inclination dominante lui faifoit tout furmon-.  
ter ; ces rochers affreux & prefque inaccessibles qui l'en-  
vironnoient de toutes parts, s’étoient changés pour lui  
en une magnifique Bibliotheque, où il avoit le plaisir  
de trouver tout ce que *sa* curiosité demandoit & où il  
paffoit des journées délicieuses. Un jour une méchante  
cabane où il couchoit, tomba tout-à-coup , il fut deux  
heures enfeveli fous les ruines & y auroit péri , si Ι’οπῥ  
eût tardé encore quelque tems à le retirer.

Il reVÎnt à Montpellier à la fin de 1681. & de-là il alla  
chez lui à Aix, où il rangea dans fon Herbier mutes  
les plantes qu’il avoit ramassées de Provence, de Lan-  
guedoc, de Dauphiné , de Catalogne , des Alpes &  
des Pyrenées. Il n’appartient pas à tout le monde de  
comprendre que le plaisir de les voir en grand nom-  
bre, bien entieres, bien confiervlées, disposées selon un  
bel ordre dans de grands Livres de papier blanc , le  
payoit suffisamment de tout ce qu’elles lui aVûient  
couté.

Heureusement pour les plantes, M. Fagon , alors pre-

**1001** BOT

mier Medecin de la feue Reine, s’y étoit toujours fort  
attaché, comme à une partie des plus curieuses de la  
Physique 8qdes plus essentielles de la Medecine, & il  
favorisioit la *Botanique* de tout le pouvoir que lui don-  
noientsii place & fon mérite. Le nom de M. de Totir-  
nesort vint à lui de tant d’endroits différens, & tou-  
ioursavec tant d’uniformité, qu’il eut envie del’atti-  
rer à Paris, rendez-vous général de prefque tous les  
grands talens répandus dans les Provinces. Il s’adressa  
pour cela à Madame de Venelle , Sous-Gouvernante  
des Enfans de France, qui connoissoit beaucoup toute  
la famille de M. de Tournefort. Elle lui perfuada donc  
de venir à Paris, & en 1683. elle le préfenta a M. Fa-  
gon, qui dès la même année lui procura la place de Pro-  
fesseur en Botanique au Jardin Royal des Plantes, éta-  
bli à Paris par Louis XIII. pour l'instruction des jeunes  
Etudians en Medecine.

Cet emploi ne l’empêcha pas de faire différens voyages.  
Il retourna en Espagne & alla jufqu’en Portugal. Il vit  
des plantes , mais prefque fans aucun Botaniste. En  
Andalousie, qui est un pays fécond en palmiers , il  
voulut vérifier ce que l’on dit depuis si long-tems des  
amours du mâle & de la femelle de cette espece, mais  
il n’en put rien apprendre de certain ; & ces amours si  
anciennes , en cas qu’elles foient, font encore mysté-  
rieuses II alla aussi en Hollande & en Angleterre , où  
**il** vit & des plantes & plusieurs grands Botanistes, dont  
il gagna facilement l'estime & l’amitié. Il n’en faut  
point d’autre preuve, que Penvie qu’eut M. Herman ,  
célebre Professeur en Botanique à Leyde, de lui rési-  
gner fa place, parce qu’il étoit déja fort âgé. Il lui en  
écrivit au commencement de la derniere guerre avec  
beaucoup d’instance ; & le zele qu’il avoit pour la  
fcience qu’il professait, lui faifoit choisir un fuccesseur  
non-feulement étranger, mais d’tme nation ennemie.  
Il promettait à M. Tournefort une pension de 4000  
livres de Messieurs les Etats Généraux, & lui faifoit esi  
pérer une augmentation quand il seroit encore mieux  
connu. La pension attachée à sa place du Jardin Royal  
étoit fort modique; cependant l’amour de fon pays lui  
fit refufer des offres & si utiles & si flatteufes. 11 s’y joi-  
gnit encore une autre raifon , qu’il dssoit à *ses* amis ,  
c’est qu’il trouvoit que les sciences étoient ici pour le  
moins à un aussi haut degré de perfection, qu’en aucun  
autre pays, la patrie d’un favant ne feroit pas sa vérita-  
ble patrie, si les sciencesn’y étoient floriffantes.

**La** sienne ne fut pas ingrate, L’Académie des Sciences  
ayant été mife en 1691. fous l’infpection de M. l’Abbé  
Bignon, un des premiers ufages qu’il fit de fon auto-  
rité deux mois après qu’il en fut reVétu, fut de faire  
entrer dans cette Compagnie M. de Tournefort & M.  
Homberg, qu’il ne connoiffoit ni l’un ni l’autre que  
**par** le nom qu’ils s’étoient fait. Après qu’ils eurent été  
agréés par le Roy fur fon témoignage, il les préfenta  
pous deux ensemble à l’Académie, deux premiers nés,  
pour ainsi dire, dignes de l’être d’un tel pere, & d’an-  
noncer toute la famille spirituelle qui les a suivis.

En 1694. parut le premier Ouvrage de M. de Tourne-  
fort, intitulé, *Elemens de Botanique,* ou *Méthode pour  
connoître les Plantes,* imprimé au LouVre en trois *vo-  
lumes.* Il est fait pour mettre de l’ordre dans ce nom-  
breprodigieux de plantes, femées si confusément fur  
la terre & même fous les eaux de la mer , & pour les  
distribuer en genres & en efpeces, qui en facilitent la  
connoiffance & empêchent que la mémoire des Bota-  
nistes ne foit accablée fous le poids d’une infinité de  
noms différens. Cet ordre si nécessaire n’a point été  
établi par la nature , qui a préféré une confusion ma-  
gnifique à la commodité des Physiciens , & c’est à eux  
à mettre prefque malgré elle de l’arrangement & un  
fystcme dans les plantes. Puisque ce ne peut être qtl’tm  
ouVrage de leur efprit, il est aisé de préVoir qu’ils *se*partageront & que même quelques-uns ne voqanont  
point de fy sterne. Celui que M. de Tournefort a pré-  
féré après une longue & savante difcussion , consiste à  
régler les genres des plantes par les fleurs & par les

B O T 1002  
fruits pris enfemble, c’est-à-dire, que toutes les plan-  
tes femblables par ces deux parties seront du même gen  
re, après quoi les différences otl de la racine ou de la  
tige, ou des feuilles, feront leurs différentes efpeces.  
M. de Tournefort a été même plus loin ; au-dessus des  
genres il a mis des classes qui ne fe réglant que par les  
fleurs, & il est le premier qtfî ait eu cette pensée ,  
beaucoup plus utile à la *Botanique* qu’on ne *se* l’imagi-  
neroit d’abord. Car il ne trouve jufqu’ici que 14 figu-  
res différentes de fleurs qu’il faille s’imprimer dans la  
mémoire ; ainsi quand on, a entre les mains une plante  
en fleur, dont on ignore le nom , on voit aussi-tôt à  
quelle classe elle appartient dans le Livre des Elémens  
de *Botanique*, quelque jour après la fleur, paroît le fruit,  
qui détermine ce genre dans ce même Livre & les au-  
tres parties donnent l’espece ; de forte que l’on trouVe  
en un moment, & le nom que M. de Tournefort lui  
donne par rapport à fon fysteme, & ceux que d’autres  
Botanistes des plus fameux lui ont donné , ou par rap-  
port à leurs fystemes particuliers ou fans aucun fyste-  
me. Par là on est en état d’étudier cette plante dans  
les Auteurs qui en ont parlé, sans crainte de lui attri-  
buer ce qu’ils auront dit d’une autre, ou d’attribuer à  
une autre ce qu’ils auront dit de celle-là. C’est un pro-  
digieux soulagement pour la mémoire, que tout fie ré-  
duise à retenir 14 figures de fleurs , par le moyen dese  
quelles on deficend à 673 genres, qui comprennent finis  
eux 8846 cEpeces de plantes, soit de terre, soit de mer,  
connues jufqu’au tems de ce LÎVre. Que seroit-ce s’il  
falloir connoître immédiatement ces 8846 efpeces, &  
cela sous tous les noms différens qu’il a plu aux Bota-  
nistes de leurimposer ?

Il parut être fort approuvé des Physiciens ; c’est-à-dire,  
& cela ne doit jamais s’entendre autrement, du plus  
grand nombre des Physiciens. Il sut attaqué siur quel-  
ques points par M. Ray, célebre *Botaniste* & Physi-  
cien Anglois, auquel M, de Tournefort répondit en  
1697. par une Dissertation Latine adressée à M, She-  
rard , autre Anglois habile dans la même fcience. La  
dispute fut fans aigreur ; & même assez polie de part &  
d’autre , ce qui est assez à remarquer. On dira peut-  
être que le siljet ne valoir gueres la peine qu’on s’é-  
chauffât. Car de quoi s’agissoit-il ? De favoir si les  
fleurs & les fruits fuffifoient pour établir les genres,  
si une certaine plante étoit d’un genre ou d’un autre.  
Mais on doit tenir compte aux hommes, & plus parti-  
culierement aux Savans, de ne s’échauffer pas beau-  
coup fur de légers fujets. M. de Tournefort, dans un  
OuVrage postérieur à la difpute, a donné de grands  
éloges à M. Ray, & même *sur* fon Systeme des Plan-  
tes.

Il fe fit receVoir Docteur en Medecine de la Faculté dé  
Paris , & en 1698. il publia un LÎVre intitulé, *Histoire  
des Plantes qui naissent aux environs de Paris, avec  
leur ufage clans la Medecine.* Il est facile dejuger que  
celui qui aVoit été chercher des plantes fur les sommets  
des Alpes, & des Pirenées, aVoit diligemment herbo-  
risé dans tous les enVÎrons de Paris, depuis qu’il y fai-  
soit sim séjour. La *Botanique* ne seroit qu’une simple  
curiosité, si elle ne *se* rapportoit à la Medecine, &  
quand on Veut qu’elle foit utile ; c’est la *Botanique* de  
scm pays, qu’on doit le plus étudier, non que la nature  
ait été aussi soigneusie qu’on le dit quelquefois de met-  
tredans chaque pays les plantes qui deVoient conVenir  
aux maladies des habitans ; mais parce qu’il est plus  
commode d’employer ce qu’on a sous sa main , & que  
siluVent ce qui Vient de loin n’en Vaut pas mieux. Dans  
cette Histoire des Plantes des enVÎrons de Paris, M.  
deTournefortrassemble outre leurs différens noms, &  
leurs descriptions, les analyEes Chymiques que l’A-  
cadémie en aVoit faites, & leurs Vertus les mieuxprou-  
vées. Ce LÎVre Peul répondroit suffisamment au repro-  
che que l’on sait quelquefois aux Medecins de n’ai-  
mer pas les remedes tirés des simples , parce qu’ils siont  
trop faciles, & d’un effet trop prompt. Certainement  
M. de Tournefort en produit ici un grand nombre ;

1003 Ê O T

cependant ils Pont la plupart assez négligés, & il sern-  
ble qu’une certaine fatalité ordonne qu’on les desirera  
beaucoup, & qu’on s’en fervira peu.

On peut compter parmi les Ouvrages de M. de Tourne-  
fort un Livre, ou du moins une partie d’un Livre ,  
qu’il n’a pourtant pas fait imprimer. Il porte pour titre  
*Schola Botanica , fistte Catalogus Plantarium , quas ab  
aliquot amnis in horto regio Parisiensi studiosis indgcta-  
vit vir Clarissimus Joscphus Pitton de Tournefort, Doc-  
tor Medicus , ut et Pauli Hermanni Paradisi Batavi  
Prodromus, 8cc. Amstelodami. i6oo.* Un Angloisnom-  
mé M. Simon Warton, qui avoit étudié trois ans en  
*Botanique* au Jardin du Roi, fous M. de Tournefort,  
fit ce Catalogue des Plantes qu’il y avoit Vues.

Comme les Elémens de *Botanique* aVoient eu tout le  
fuccès que PAuteur même pouVoit desirer, il en don-  
na en 1700. une traduction Latine en laveur des étran -  
gers, & plus ample , fous le titre *de Institutiones Rei  
Herbariae s* en 3. Vol. *un-est.* dont le premier contient  
les noms des plantes distribuées félon le sisteme de  
PAuteur, & les deux autres leurs figures très-bien  
graVées. A la tête de cette Traduction est une grande  
Préface ou *Introduction â la Botanique* , qui contient  
aVec les principes du sisteme de M. de Tournefort,  
ingénieusement & solidement établis , une Histoire de  
*iaBotanique* & des *Botanistes,* recueillie aVec beaucoup  
de soin & agréablement écrite. On n’aura pas de peine  
à s’imaginer qu’il sloccupoit aVec plaisir de tout ce qui  
aVoit rapport à llobjet de sim amour. Cet amour cepen-  
dant n’étoit passi fidele aux plantes, qu’il nesie portât  
presque aVec la mêmeardeur à toutes les autres curio-  
sités de la Physique , pierres figurées, marcassites rares,  
pétrifications, & crystalltsations extraordinaires , co-  
quillages de toutes les esipcces. II est Vrai que du nom-  
bre de ces sortes d’in fideli tés , on en pourroit excepter  
fon gout pour les pierres ; car il croyoit que c’étoit  
des plantes qui Végétoient, & qui aVoient des graines ;  
il étoit même assez disposé à étendre ce sisteme jusi-  
qu’aux métaux , & il siemble qu’autant qu’il pouvoir il  
transformoittouten ce qu’il aimoit le mieux. Il ramasi  
soit aussi des habillemens, des armes , des instrumens  
de Nations éloignées , autres sortes de curiosités, qui  
quoiqu’elles ne soient pas sorties immédiatement des  
mains de la nature, ne laissent pas de deVenir Philo-  
sophiques, pour qui sait philosopher. De tout cela en-  
Femble, ils’étoit fait un cabinet si.lperbe pour un par-  
ticulier, & fameux dans Paris, les Curieux Pesti-  
moient à 45 ou 50000 liv. Ce feroit une tache dans  
la vie d’un Philosophe, qu’une si grande dépenfe si elle  
avoit eu tout autre objet. Elle prouve que M. de Tour-  
nefort, dans une fortune aussi bornée que la sienne,  
n’avoit pu gueres donner à des plaisirs plus frivoles &  
cependant beaucoup plus recherehés.

Avec toutes les qualités qu’il avoit , on peut juger aisé  
ment combien il étoit propre à être un excellent Voya-  
geur; car j’entens ici par ce terme, non ceux qui voya-  
gent simplement; mais ceux en qui se trouvent & une  
curiosité fort étendue qui est assez rare, & un certain  
don de bien voir, plus rare encore. Les Philosophes ne  
courent gueres le monde, & ceux qui le courent ne sont  
ordinairement gueres Philosophes , & par-là un voya-  
ge de Philosophe est extremement précieux. Aussi  
nous comptons que ce fut un bonheur pour les Scien-  
ces , que l’ordre que M. de Tournefort reçut du Roi  
en 1700. d’aller en Grece, en Asie & en Afrique, non-  
seulement pour y reconnoître les plantes des Anciens ,  
& peut-être aussi celles qui leur auront échappées;  
mais encore pour y faire des obfervations fur toute  
PHistoire naturelle , fur la Géographie ancienne &  
moderne, & même sur les mœurs, la religion & le com-  
merce des Peuples. IJ eut ordre d’écrire le plus fouvent  
qu’il pourroit à M. le Comte de Pont-Chartrain qui  
lui procuroît tous les agrémens possibles dans fon voya-  
ge, & de l’informer en détail de fes découvertes & de  
Ees avantures.

M. de Tournefort , accompagné de M. Gundelsheimer ,

BOT 1004

Allemand, excellent Medecin, & de M. Aubriet, ha-  
bile Peintre, alla jusqu’à la frontiere de Perfe, tou-  
jours herborisant & observant. Les autres Voyageurs  
vont par mer le plus qu’ils peuvent, parce que la mer  
est plus commode, & fur terre ils prennent les che-  
mins les plus battus. Ceux-ci n’alloient par mer que  
le moins qu’il étoit possible , ils étoient toujours hors  
des chemins, & s’en faifoient de nouveaux dans des  
lieux impraticables.

On lira bien-tôt avec un plaisir mêlé d’horreur le récit  
de leur defcente dans la grotte d’Antiparos, c’est-à-  
dire dans trois ou quatre abîmes affreux, qui fe fucce-  
dent les uns aux autres. M. deTournefort eut la fen-  
sible joie d’y voir une notlVelle efpece de jardin dont  
toutes les p lantes étoient différentes pieces de marbre ,  
encore naissantes ou jeunes, & qui, selon toutes les  
circonstances dont leur formation étoit accompagnée,  
n’avoientpu que végéter. En vain la nature seroit ca-  
chée dans des lieux si profonds & si innaccessibles pour  
travai ler à la végétation des pierres ; elle fut , pour  
ainsi dire, prife fur le fait par des curieux si hardis.

L’Afrique étoit comprise dans le deffein du voyage dé  
M. de Tournefort: mais la peste qui étoit en Egypte,  
lefit revenir de Smirne en France en I702. Ce fut-là  
le premier obstacle qui l’eût arrêté. Il arriva , comme  
l’a dit un grand Poète, pour une occasion plusbrillan-  
te & moins utile, *chargé des dépouills de IOrient.* Il  
rapporta , outre une infinité dlobfervations différentes,  
1356 nouvelles efpeces de plantes , dont une grande  
partie venoitferanger d’elle-mêmefous quelqu’un des  
673 genres qu’il avoit établis; il ne fut obligé de créer  
pour tout le reste que vingt-cinq nouveaux genres,  
lans aucune augmentation des classes, ce qui prouve la  
commodité d’un sisteme, où tant de plantes étrangc-  
res & que l’on n’attendoit point,entroient si facilement.  
H en fit fon *Corollarium Institutionum rei herbariae,* im-  
primé en 1703. Quand il fut revenu à Paris, il fongca  
à reprendre la pratique de la Medecine qu’il avoit fa-  
crifiée à fon voyage de Levant, dans le tems qu’elle  
commençoit à lui réussir beaucoup. L’expérience fait  
voir qu’en tout ce qui dépend d’un certain gout du pu-  
blic, & furtout en ce genre-là , les interruptions font  
dangeretsses. L’approbation des hommes est quelque  
chofe de forcé , & qui ne demande qu’à finir. M. de  
Tournefort eut donc quelque peine à renouer le fil de  
ce qu’il avoit quitté. D’ailleurs il falloir qu’il s’acquit-  
tât de ces anciens exercices du Jardin Royal, il s’y joi-  
gnit encore ceux du Collége Royal, où il eut une pla-  
ce de Professeur en Medecine ; les fonctions de l’Aca-  
démie lui demandaient aussi du tems ; enfin il voulut  
travailler à la Rélation de fon grand Voyage dont il  
n’avoit rapporté que de simples mémoires informes &  
intelligibles pour lui feul. Les courfes & les travaux du  
jour qui lui rendaient le repos de la nuit plus nécessai-  
re, l’obligeoient au contraire à passer la nuit dans d’ju-  
tres travaux : & malheureufement il étoit d’une sorte  
constitution qui lui permettoit de prendre beaucoup  
fur lui pendant un assez long-tems fans en être fensi-  
blement incommodé. Mais à la fin fa santé vint à s’al-  
térer , & cependant il ne la ménagea pas davantage;  
lorfqu’il étoit dans cette mauvaife disposition, il reçut  
par hasard un coup sort violent dans la poitrine, dent  
il jugea bien-tôt qu’il mourroit, il ne fit plus quelan-  
guir pendant quelques mois, & il mourut le 28 Dé-  
cembre 1708.

Il avoit fait un testament par lequel il a laissé son cabinet  
de Curiosité au Roi pour Fustige des Savans ,&fesLi-  
vres de *Botanique* à M. l’Abbé Bignon. Ce fecond ar-  
ticle ne marque pas moins que le premier son amour  
pour les fciences. C’est leur faire un présent que d’en  
faire à ceux qui veillent pour elles dans un Royaume.

Des deux volumes *in-esi.* que devoir avoir la Relation  
d^Voyage de M. de Tournefort, le premier étoitdé-  
ja imprimé au Louvre quand il mourut, & on aeheVa  
le fecond sur le manisscrit de PAuteur, qu’on trouVa  
dans un état où il n’y avoit rien à desirer. Cet Ouvrage

1005 BOT

qui a conservé faipremiere forme de lettres fldressees à  
M. de Pqntchartrain, a deux cent planches en tailles-  
douces très-bien gravées de plqptes , d’antiquités, &c.  
On y trouve outre tout le favoir que nous avons *re-  
présenté* jusqu’ici dans M. de Tournefort, une grande  
connoissance de l'Histoire ancienne & moderne, & une  
vaste érudition dont nous n’avons point parlé, tant  
mos éloges font éloignés d’être dateurs. Souvent une  
qualité dominante nous en fait négliger d’autres qui  
mériteroient cependant d’être relevées. *Histoire de  
P Acad, des Sciences s* 1708.

*Système de M. de Tournefora*

La connoissance des Plantes a été estimée dans tous les  
siecles , & chez toutes les nations. Les hommes font  
assez communément persiiadés que les simples renfer-  
ment prefque toute la Medecine , & comme la nature  
a donné à certains animaux un instinct qui leur fait dé-  
cotiVrir dans quelques plantes les remedes dont ils ont  
befoin ; il femble aussi qu’elle ait donné aux hommes un  
instinct pour les plantes en général , & une extreme  
confiance pour les remedes qui en font tirés; mais elle  
- a laissé à notre raifon à découvrir qu’elle peut être l’u-  
tilité de chaque plante en particulier , & c’est-là que  
la raison a bien de la peine à remplacer l’instinct de quel-  
ques animaux.

Les OuVrages de Théophraste, de Diofeoride,de Pline,  
& de Galien, marquent assez que les Anciens ont eu  
quelque connoissance des plantes ; mais peu étendue ,  
& assez superficielle. Dioficoride qui s’y est attaché le  
plus particulieretnent, & qui s’est fait le plus grand  
nom fur cette matiere , n’a parlé que d’enVÎron six cens  
plantes , & les a décrites de maniere qu’il est souvent  
difficile, & quelquefois impossible de les reconnaître.

Les siecles qui suivent celui de Diofcoride , n’enrichirent  
gueres la *botanique-* Enfin toutes les fciences s’éclip-  
ferent, & elles ne reparurent qu’au quinzieme siecle.  
Alors on ne fongea qu’à entendre les Anciens pouf en  
tirer les lumières , qui avoient été si long-tems *enseve-  
lies* : les Botanistes ne chercherent les plantes que dans  
les LlVres des Grecs & des Latins , & Mathiole , le  
plus fameux Interprete de Diofcoride , n’alloit pas  
comparer les plantes que la nature a produites avec les  
descriptions de sim Auteur ; mais fur ces descriptions,  
il imaginait des plantes que la nature aVoit du produi-  
re, ou qu’elle aVoiteu tort de ne produire pas.

**Il** n’étoit pas possible qu’enfin la raifon ne revînt au mon-  
de après les sciences. On *se* mit à étudier la nature  
aussi-bien que les Livres , & on ofa chercher les plan-  
tes dans les campagnes. Aussi-tôt la *botanique* devint  
plus étendue, & elle s’accrut de jour en jour.

Mais d’un autre côté cette immenfe quantité de plantes  
toutes différentes les unes des autres , commença à ac-  
cabler les Botanistes. Quelle mémoire pouvoir suffi-  
re à tant de noms? Où prendre même tous les nouveaux  
noms dont on aVoit besoin ?

Les Botanistes songerent donc à inventer une méthode  
qui les soulageât: mais il faut avouer qu’il y en eut  
peu qui y fongerent , qu’ils n’y songerent que tard ,  
& que quelques autres contestèrent ou la possibilité ou  
l'utilité d’une méthode /tant il est naturel que les pro-  
grès des fciences foient lents & traversés par les Sa-  
vans mêmes.

La seule méthode que l’on put ou imaginer ou désirer ,  
consistoit à distribuer toutes les plantes connues fous  
certains genres, de sorte que la connoissance de chaque  
genre contînt en abrégé celle de toutes les plantes qu’il  
renférmoit , & qu’en même tems elles fussent toutes,  
autant qu’il feroit possible, appellées d’un même nom  
commun à tout le genre , & qui épargnât un trop grand  
nombre de noms particuliers tous différens. C’est ce  
que l'usiige commun a fait de lui-même fur les renon-  
cules, par exemple ; mais la difficulté est plus grande  
sur une infinité d’autres plantes, dont les différentes  
efipeces ne présentent pas si aisément aux yeux cequ’el-

BOT 1006  
les ont de commun, & ce qui peut servir à établir leur  
genre.

Pour garder dans le fysteme des plantes l’uniformité si  
nécessaire à toute méthode, il faut que la même idée  
regne dans l'établiffement des différens genres-, & qu’ils  
foient tous tirés des mêmes principes. Une plante, fe-  
lon la définition de M. de Tournefort , est un corps  
organisé , qui a toujours une racine-, toujours vraiffem-  
blablement un fruit ou unefemence , prefque toujours  
une tige , des souilles & des fleurs; Voilà cinq parties  
ou essentielles ou ordinaires aux plantes. Il est éVident  
que la ressemblance entre quelques-unes de ces parties,  
constituera les genres ; mais elle doit être toujours en-  
tre les mêmes parties , & il n’est question que de sa-  
voir lesquelles on préférera aux autres.

Après plusieurs raifonnemens que nous fommes obligés  
de passer fous silence , parce qu’ils sirnt déja connus  
du public, M. de Tournefort *se* détermine pour les  
fleurs & pour les fruits pris enfemble.

Gefner & Colomne, deux des plus habiles Botanistes qui  
aient jamais été , ont eu la même idée : l’intention dé  
la nature nous conduit à regarder ces deux parties,  
comme les principales ; car toute la plante , & tout  
l'appareil de fes organes, plus grand sans comparaison  
qu’on ne se l’imagine communément , ne paroît fait  
qu’en vue de la production de la femence , ou, ce qui  
revient au même , du fruit qui n’est que l’enveloppe &  
la nourriture de la femence ; & j. our ce qui regarde la  
fleur , elle n’est destinée qu’à donner, pendant un tems  
assez court , une nourriture au seule naissant, plus dé-  
licate, mieux préparée & plus convenable que celle  
qu’il tireroit des feuilles.

Toutes les plantes dont les fleurs & les fruits auront la  
même figure & la même difposition, feront donc du  
même genre dans le systeme de M. de Tournefort. Les  
racines , les tiges & les feuilles ne font alors comptées  
pour rien. Mais lorfque ensiIÎte il s’agit de diviser un  
genre en fes eEpeces , on considere les racines , les ti-  
ges & les feuilles , & on prend pour efpeces différen-  
tes celles qui different, ou en toutes ces trois parties,  
ou feulement en quelques-unes.

Comme il n’est pas précisément question dans tout ceci  
de suivre ou d’imiter la nature , qui ne paroît pas trop  
s’être msse en peine d’un systeme , mais feulement d’é-  
tablir un ordre arbitraire qui facilite la connoissance  
des plantes , il n’appartient pas tant au raisonnement  
de prouver la bonté d’une méthode, qu’à la commodi-  
té , à la clarté , & peut-être aussi à un certain agrément  
qu’on y trouvera , & c’est soir ces principes que le pu-  
blic peut juger de celle de M. de Tournefort.

Il est vrai qu’elle n’est pas universelle ; il y a des plantes  
qui n’ont ni fleurs, ni fruits ou femence ; ils ne font  
pas visibles sans le siecours du microsicope ; ou avec le  
microsicope même ils ne sont pas aisés à découvrir &  
on les suppose par raisonnement, silns les appercevom.  
Or en cette matiere il faut des marques fensibles &  
manifestes aux yeux, le microfcope n’y est point ad-  
mis , & moins encore les hypothefes les plus folides.  
M. de Tournefort est donc réduit à faire de ces fortes  
de plantes des genres à part, qu’il regle silr leurs par-  
ties les plus remarquables, & comme ces genres fiant  
en petit nombre , ils ne font qu’une assez petite breche  
à l’universalité de fa méthode , qui *se* trouve encore  
plus universelle qu’aucune autre n’eût été.

Quelquefois aussi, quand les fleurs & les fruits ensemble  
ne lui fuffifent pas pour bien régler les genres, il ap-  
pelleà fon secours , non-seulement les racines, ou les  
tiges ou les feuilles , mais même , s’il le saut absolu-  
ment, quelques propriétés fensibles, comme leur ma-  
niere de croître, ou ce que les Botanistes appellent le  
*port de la plante ,* c’est-à-dire, *sa* conformation géné-  
rale , & ce qui réfulte du premier coup d’œil : car en-  
core une sois , puifqu’il n’y a point ici de fysteme na-  
turel, dont les regles steroient sim^cxception , il saut  
se contenter d’un systeme artificiel , le moins défec-  
tueux qu’il soit possible.

1\*007 BOT

TEa distribution dés plantes sious leurs genres donne une  
.plus grande facilité de les nommer. EIles ont d’abord  
le nom générique & commun , auquel on ajout# ce qui  
les fpécifie , de forte que leur nom est une définition.  
Il est vrai que comme les Botanistes précédens n’ont  
pas eu en vue, ou les genres ou les mêmes genres , M.  
deTournefort est fiouvent obligé de changer les noms  
qu’ils avoient imposés; mais il marque avec siain les  
anciens noms , même selon les différens Botanistes ,  
pourvu qu’ils stoient affez fameux ; & si l'on s’accoutu-  
me aux nouveaux noms qu’il propofe , on y gagnera  
de connoître plus promptement les genres & les efpe-  
ces des plantes , dans un fysteme qui femble devoir être  
fort avantageux à la *botanique.*

Des plantes nouvellement découvertes font venues, pour  
ainsi dire, fe ranger d’elles-mêmes fous certains gen-  
res déja établis par M. de Tournefort ; & quand il fe  
découvrira d’autres plantes, qui par leurs fleurs & leurs  
fruits demanderont des genres nouveaux, il n’y aura  
qu’à les établir.

M. de Tournefort a tout réduit dans fes Institutions à en-  
viron six cens soixante-treize genres, qui comprennent  
plus de huit mille huit cens especes de plantes , foit de  
terre , foit de mer , connues jtssqu’à présent. Ainsi l’on  
connoît aujourd’hui plus de genres de plantes queDiose  
coride n’en à connu d’especes.

Mais comme la mémoire seroit extremement chargée de  
673 genres, dont il faudroit connoître les différens ca-  
racteres , fans compter que certainement le nombre en  
augmentera beaucoup, M. de Tournefort a trouvé le  
fecret d’adoucir ce traVail en réduisant les genres à des  
classes; & il est le premier *Botaniste* qui ait eu cette  
pensée. Pour établir les classes , il ne prend que la fleur  
des plantes, supposé qu’elles aient une fleur, comme  
elles en ont preEque toutes. Il détermine toutes les fi-  
gures connues de fleurs de plantés, &n’en trouve que  
quatorze classes , si le nombre n’en étoit augmenté par  
les plantes qui n’ont point de fleur, & par la distinc-  
tion qu’il a fallu mettre entre les herbes ou sous-arbrisi-  
feaux , & les arbrisseaux ou arbres que la différence de  
grandeur n’a pas permis de ranger flous la même classe,  
quoique leur fleur fût la même. Cependant avec ces  
augmentations , il ne se trouve que 22 classes dans lese  
quelles est partagé tout le Livre des *Institutions de Bo-  
tanique.*

11 silffit donc d’avoir dans la mémoire 14 figures de fleurs;  
& dès que l’on verra la fleur d’une plante que l’on ne  
connoîtra pas, on trouvera dans les Institutions à quel-  
le classe elle fie rapporte. Quelques jours après la fleur,  
paroîtra le fruit, & l’on aura le genre ; & toutes les au-  
tres parties de la plante donneront l’espece. Si l’on n’a  
pas la plante inconnue dans le tems de fa fleur, il faut  
attendre pour prononcer finement.

M. de Tournefort a réglé fes classes par les fleurs plutôt  
que par les fruits, parce que quand on voit la fleur, on  
a peu de tems à attendre pour voir le fruit & pour  
déterminer le genre ; au lieu que quand on voit le  
fruit, il faut attendre jufqu’à l’année suivante pour  
avoir la fletir.

Voilà toutes les difficultés de la *Botanique* applanies au-  
tant qu’on puisse esipérer qu’elles le soient; & ce nombre  
prodigieux de plantes connues qui couvrent la surface  
de la terre, & même le fond delà mer, renfermé dans  
des bornes assez étroites pour fe laisser aisément em-  
brasser par notre mémoire & par notre imagination :  
ce ne semt-là que les institutions de la *Botanique.* Après  
cela, la connaissance des vertus des plantes, qui fait le  
fond de la fcience, est un autre champ d’une immense  
étendue, & encore plus immenfe , si l’on joint aux  
vertus qu’elles ont, celles qui leur font attribuées.

M. deTournefort, dans fon Histoire des Plantes des en-  
virons de Paris, a déja donné un Essai de la maniere  
d’expliquer les vertus & les tssages des plantes, & a  
proposé de nouvelles vues, fondées fur les plus folides  
principes de la Physique,

BOT 1008

La *Botarelqtte,* ou la fcience qui traite des plantes, adeuxparties qu’il faut distinguer avec foin ; la connoissancedes plantes, & celle de leurs vertus.

Connoître les plantes', c’est précisément favoirlcs noms  
qu’on leur a donnés par rapport à la structure de quel-  
ques-unes de leurs parties. Cette structure fait le ca-  
ractere qui distingue essentiellement les plantes les  
unes d’avec les autres. L’idée de ce caractere doit être  
inséparablement unie au nom de chaque plante ; & fans  
cette précaution, le langage de la *Botanique* feroit dans  
une confusion étrange.

On ne craint pas de dire que la connoissance des plantes  
établie fur ce fondement, est tout-à-fait digne de notre  
application. L’art merveilleux & les variétés infinies  
que Fon découvre en faifant l'anatomie des parties,  
dont la structure disterente fait le caractere essentiel de  
chaque plante , contentent agréablement la curiosité  
de ceux qui s’y appliquent ; & l’on démêle aisément  
les plantes quand on les connoît par des endroits si re-  
marquables.

C’est à la premiere partiede la *Botanique* qu’appartient le  
traité des genres des plantes, & celui de leurs classes.  
Car il ne fuffit pas de rapporter les plantes à leurs véri-  
tables genres. Il faut réduire ces mêmes genres fous  
certaines classes; enforte que l’on puisse voir d’un coup  
d’œil & comme dans une carte générale , toute la ma-  
tiere qui fait l’objet de cette fcience.

L’examen des parties sensibles des plantes par où nous  
connoissons leur caractere essentiel , nous engage en  
quelque maniere d’en faire l’anatomie, afin de connoî-  
tre leurs parties intérieures.Pourpeu qu’on foitPhilofO-  
phe,l'on est naturellement porté à disséquer les fibres,les  
vaisseaux & les petits *sacs* dont les plantes fonttissues.  
La germination , la nutrition, l’accroissement, la du-  
rée des plantes , & plusieurs autres phénomefies, de la  
connoissance defquels la *Botanique* enrichit tous les  
jours la Physique , dépendent entierement de la con-  
formation , de l’arrangement & de la liaifon de ces  
parties. Les analystes chymiques des plantes\*doivent  
être regardées comme une espece de dissection qui en  
développe les principes. On peut découvrir par ce  
moyen plusieurs remedes excellons ; & l’on peut ren-  
dre des raisions vraissemblables des principaux effets  
des plantes par les hipotheses établies sijt ces prin-  
cipes.

La connaissance des vertus des plantes qui fait la feconde  
partie de la *Botanique* , est fans comparaison plus utile  
que la premiere : mais la connoiffance des noms des  
plantes doit nécessairement précéder celle de leurs  
vertus. Connoître les vertus des plantes , c’est propre-  
ment connoître les rapports qu’elles ont avec quelques  
autres corps, & principalement avec celui de l'homme.  
L’tssage de ces vertus appliqué avec prudence dans la  
gsserifon des maladies, est le fruit des travaux que doi-  
vent furmonter ceux qui veulent acquérir une connoisi  
Eance profonde d’une matiered’où laMedecine tire de  
si puissans fecours.

L’ordre naturel veut donc que l'on commence l’étude des  
plantes par celle de leurs noms.

Plusieurs chofes ont éloigné de tout tems de l’étude des  
plantes la plupart de ceux qui ont voulu s’y appliquer.  
Le grand nombre de noms que l’on est obligé d’em-  
ployer pour les désigner chacune en particulier; la di-  
versité bisiarre de ces mêmes noms ; la multitude de fi-  
gures qu’il faut avoir présentes à l’esprit pourdistin-  
guer les différentes especes de plantes , & l’incertitude  
des vertus qu’on leur attribue. Cependant, il n’est  
pas difficile de faire voir que l’on a outré ces difficultés.

I. Il est certain que les noms des plantes *fe* peuvent *ré-  
duire* à un nombre médiocre, si l’on veut fe fixer à ceux  
qui sont nécessaires. On aura, pour ainsi dire, la clef de  
cette fcience, en retenant les noms d’environ 600 gen-  
res, auxquels on peut rapporter la plus grande partie  
de plantes connues. Il seroit inutile de charger *sa* me-  
moire de tous les iynonymes qu’on leur a donnés : on

ιοοφ BOT

les trouve aisément dans les Auteurs. Pour ce qui est  
des noms superflus, il faut les rejetter hardiment, ainsi '  
que les noms équivoques ; ou si llon’retient ceux qui  
font équivoques , il ne leur faut lasser qu’une feule  
signification. Si après ce retranchement on slavifioit  
encore de *se* plaindre que les noms des plantes Pont en  
trop grand llOmbre , ce seroit accuser la nature d’être  
trop féconde dans *ses* productions. Outre que l’on  
potirroit répondre à ceux qui seroient une plainte si  
mal fondée, qu’il n’est pas nécessaire que ceux qui cul-  
tÎVent la *Botanique* connaissent toutes les plantes décri-  
. tes ; mais qu’il suffit qu’ils en connaissent un assez grand  
nombre pour travailler à perfectionner la Medecine &  
la Physique,

**II.** Les noms des plantes paroissent quelquefois étranges,  
à caufe qu’ils font presque tous tirés d’une langue assez  
ignorée aujourd’hui : mais comme il n’est pas possible  
d’en donner qui soient du gout de tout le monde , il  
vaut mieux se servir de ceux qui sont en usage, & qui  
ont été presque tous donnés par les Grecs , dans le  
, tems que cette nation étoit la plus polie. Si les plantes  
n’avoient point encore de noms, onpourroit en facili-  
ter la cùnnoissance en les désignant par des noms sim-  
ples, dont les terminaifons marqueroient les rapports  
qui sont entre les plantes du même genre & de la mê-  
me classe ; mais il faudroit pour cela renverfer tout le  
langage de la *Botanique.* Il n’étoit pas possible de gar-  
der cette exactitude dans les premiers commencemens  
de cette fcience, à caufe que l’on étoit obligé de don-  
ner des noms aux plantes à mefure que l’on en décou-  
vroit les ufages.

III. L’étude des plantes ne fatigue pas beaucoup l’imagi-  
nation quand on s’y prend avec méthode. Leurs figu-  
res fe préfentent facilement à l’esprit quand on s’accou-  
tumeà les observer par les endroits essentiels. S’il y a  
de la fatigue à herboriser , c’est parce qu’il faut aller  
bien fouvent chercher les plantes dans les plus hautes  
montagnes ou dans des précipices affreux; au lieu que  
l’on peut apprendre les autres sciences dans l’Ecole &  
dans le Cabinet : mais on est assez récompensé de cette  
peine par le plaisir qu’on a de voir une partie de ce  
qu’il y a de plus beau dans la nature.

**IV.** Pour ce qui regarde les vertus des plantes, elles ne  
Pont pas aussi incertaines que l’on croit, on s’en est tou-  
jours servi avantageusement dans la Medecine : mais  
la plupart des habiles gens sont morts & meurent tous  
les jours fans communiquer leurs connoissances.D’ail-  
leurs la guérifon des maladies dépend de caisses si diflé-  
rentes, qu’il ne faut pas toujours rejetter fur les her-  
bes le pcti de succès des remedes. Un des meilleurs  
moyens de perfectionner la Medecine, feroit de ramaf  
ser tout ce que l’on connoît de bon dans chaque pays  
fur l’usage des plantes, afin qu’on pût s’instruire réci-  
proquement : mais il n’y a que des Souverains qui puise  
fent faire exécuter un pareil dessein. Les maladies  
qu’on appelle incurables en Europe, cedent peut-être  
en quelque autre partie du monde à leurs remedes fpé-  
cifiques , ainsi que lafievre intermittente, la dyssente-  
rie & quelques autres maladies très-fâCheufes cessent  
au quinquina , à l’ipécacuanha, au laudanum, au mer-  
cure , à l’antimoine.

Enfin de quelque maniere qu’on prenne la chofe, l’on  
doit conVenir que ceux qui s’attachent par profession à  
la Medecine & à la Physique, doivent au moins con-  
noître les plantes qu’ils ordonnent tous les jours, &  
celles qui renferment des phénomenes dignes de leur  
attention. Or l’expérience montre qu’il n’est guere  
possible de distinguer les plantes dont nous venons de  
parler, fans en connoître un très-grand nombre d’au-  
tres, qui leur ressemblent si fort, que l’on peut s’y trom-  
per facilement.

Mais pour mieux éclaircir tout ce qui regarde la *Botani-  
que* , il est à propos d’en donner ici une histoire abré-  
gée, & de faire voir par quels degrés cette fcience est  
parvenue en l’état où nous la voyons aujourd'hui.

*Tome II,*

BOT iero

De tous les Livres de plantes qui sirnt venus jusqu’à nous,  
ceux des Grecs fiant les plus anciens : mais Toit que les  
Grecs aient les premiers donné des noms aux plantes ,  
ou qu’ils les aient reçus des autres nations, il ne parole  
pas qu’ils aient eu dessein de faire de la *Botanique* une  
fcience régrée,en distribuant les estpeces dans leurs véri-  
tables genres. La plupart de ces.Auteurs considéroient  
la *Botanique* par rapport à la Medecine, & la Mcdeci-  
ne ne consistoit presque alors que dans Pusage d’un cer-  
tain nombre de plantes,

Pyrhagore , Anaxagore, Démocrite , Diagoras & plu-  
sieurs autres , que Théophraste & Pline citent souvent,  
composèrent divers Traités de Plantes qui ont été per-  
dus : ainsi nous devons reconnoître Hippocrate pour  
le premier qui nous ait instruits de leurs vertus. Ce fa-  
meux Medecin vivoit environ 453 ans avant Jefus-  
Christ. Cratere fon contemporain fe distingua fort  
dans cette partie de la Medecine : mais Théophraste ,  
disciple d’Aristote , qui vivoit 310 ans avant Jefus-  
Christ , fit l’Ouvrage le plus considérable que nous  
ayons de ce tems là. Il traite amplement de la nature,  
des différences & des vertus de plusieurs plantes , & il  
explique enfuite quelques phénomenes qui regardent  
leur végétation & leur culture.

Les Romains n’écrivirent des plantes qu’après la défaite  
de Mithridate. Pompée fit traduire par fon Affranchi  
plusieurs recettes que l’on trouva dans la cassette de ce  
Prince, qui avoit fait faire des recherches très-curieu-  
fies fur cette matiere. Caton, Æmilius Macer, Varron,  
Antonius Musa, Medecin d’Auguste, & C. Valgius,  
qui dédia fon OuVrage à cet Empereur, publierent  
plusieurs Traités fur les plantes. Il ne faut pas oublier  
Julius Basses & Sextius Niger, lefquels, quoique La-  
tjns, écrÎVÏrent en Grec fur la même matiere.

Diofcoride de Cesarée, qu’on appelloit alors Anazarbe ,  
dans la Cilicie appellée aujourd’hui la Caramanie, sur-  
passa tous les autres par *sa* diligence & par la grande  
passion qu’il eut pour la matiere médicinale. Galien  
avoue que cet Auteur l’a traitée plus savamment que  
tous ceux qui l'ont précédé. Quelques Auteurs croyent  
que DioEcoride fut Medecin de Cléopatre & de Marc-  
Antoine : mais il témoigne lui-même dans la Préface  
de fon Livre qu’il écrivoit du tems de Licinius Basses,  
qui fuivant la conjecture de quelques Auteurs , fut  
Conful fous l’Empire de Néron , Pan 64. de Jefus-  
Christ. Columçlle véeut aussi fous cet Empereur, &  
l’an 57. de Jefus-Christ il compofa cet excellent LiVre  
*de re Russecâ,* que nous avons de lui.

L’an 72. de Jefus-Christ , Pline se distingua fous l'Em-  
pereur Vespasien, par cette grande Histoire Naturel-  
le, dans laquelle il tâcha de renfermer tout ce que l’on  
connossoit de fon tems, & tout ce que l’on avoit con-  
nu fur les plantes avant lui : maisfelon la conjecture de  
Scaliger , il étoit si dissipé par les affaires publiques ,  
qu’il ne laissa que des mémoires imparfaits.

Galien foutint la Medecine avec beaucoup d’honneur  
dans le fecond siecle, finis l’Empire d’Antonin, &  
l’an 140. de J. C, il ne traita pas seulement des vcr-  
tus des plantes, il,entreprit encore de déterminer ces  
vertus par certains degrés de chaleur, de froideur, &c.

La *Botanique* sut portée bien loin par les Auteurs dont  
nous venons de parler : mais comme ils ne cherchoicnt  
que des remedes, il femble que plus ils enrichissaient  
la Medecine, plus ils jettoient de confusion dans la *Bo-  
tanique,* par l’introduction de nouveaux noms , qui  
n’étoient pas donnas fuiVant la méthode qu’il adroit fal-  
lu garder pour en faire une fcience réglée; car on re-  
marque facilement dans les OuVrages des anciens qu’ils  
ne donnoient ordinairement les noms aux plantes que  
par rapport aux cireonstances suivantes. 1°. Par rap-  
port à leurs vertus. 2°. Par rapport à certaines ressem-  
blances qu’ils trouvoient entre les parties des plantes  
& les choEes les plus connues. 3°. Par rapport aux noms  
de ceux qui les avoient msses en réputation. 4°. Par  
rapport aux lieux où elles naissoient. Ainsi la mauve &  
l’aristoloche reçurent ces noms, parce que lsune est

IOII BOT

propre à ramollir, & que l’autre soulage les femmes  
nouvellement accouchées.Les noms de buglofe & d’iris  
furent tirés de la ressemblance qu’on crut trouver entre  
quelques-unes des parties de ces plantes & la langue  
d’un bœuf où l’arc-en-ciel .‘ l'armoife, la nentiane , la  
lifymachie, portent encore les noms de lanReine Arte-  
mlm, & des Rois Gentius & Lifymachus. Enfin les an-  
ciens appellerent stœchas une certaine plante qui vient  
dans les Ifles d’Hieres fur la côte de Provence, qu’on  
nommoit alors les Ifles Stœcades. Le colchique & le  
carvi\* prirent leurs noms de la Colchide & de la Ca-  
rie.

Cependant tous ces noms n’étoicnt fondés que fur des  
vues particulieres : on ne pouvoir pas prévoir que l’on  
dût fe fervit un jour de ces noms potlr en faire des noms  
génériques , c’est-à-dire, des noms qui pussent conve-  
nir à toutes les especes de genres que l’on devoit éta-  
blir dans la fuite des tems. Ainsi nous n’avons pas siijet  
de nous plaindre de ce que les anciens n’ont pas réduit  
cette sicience àfes véritables principes. Il n’y avoit que  
l’expérience de plusieurs sieclesquipût montrer les re-  
gles que l’on devoit si-livre dans l’imposition des noms ;  
& c’est l’étrange confusion que la multiplicité des noms  
a jettée dans la *Botanique,* qui a fait fentir aux Auteurs  
modernes combien il importe de ne fe fervir que des  
noms convenables.

lNous aurions lieu de nous consister en quelque maniere  
du peu d’exactitude qu’on a gardé dans l’ancienne *bo-  
tanique ,* par rapport aux noms ; si les Ouvrages que  
nous avons des anciens étoient en état de nous faire  
connoître les plantes dont ils fe fervoient,nous profite-  
rions par ce moyen des découvertes, & des travaux  
des premiers tems : mais les mémoires qui paroissent  
sous les noms de ces Auteurs font si défectueux, &Jes  
matieres y font traitées si légerement qu’on n’en peut  
tirer que très-peu de lumieres. Les Anciens n’avoient  
pas le secours de la gravure pour pouvoir laisser la fi-  
gure des plantes dont ils fe fervoient. Ce n’étoit point  
leur coutume d’en faire des descriptions exactes. Il  
femble même qu’ils contoient plus silr la tradition que  
sur leurs écrits , & dans cette vue ils crurent qu’il sclf-  
fisoit de proposer les plantes qui étoient les plus con-  
nues de leur tems , comme des modeles pour faciliter  
la connoissance de celles qui nel’étoient pas. Ilsfecon-  
tenterent donc de les comparer ensemble, sans décrire  
exactement ni les unes ni les autres. Mais les choses ont  
bien changé depuis. Ce qui leur étoit si familier est un  
mystere aujourd’hui, & faute de connoître ces premiers  
modeles, nous ne trouvons que doutes, & qulobfcuri-  
tés dans leurs Livres.

Dans le troisieme siecle , l’an 265. fuivant VolseGrafigus  
Justus; mais l’an 3 30. fuivant René Moreau, vintÔri-  
base Medecin de Julien l’Apostat ; & l'année 420. se-  
lon Volf. Justus , & 380. stelon René Moreau, parut  
Paul d’Egine; essuite vers le milieu ducinquieme fie-  
cle , l’an 455. suivant Vandcr-Linden, & silivant Re-  
né Moreau 350. & 437. si-iivant quelques-autres, pa-  
rut aussi Aétius. Ces trois Auteurs s’attacheront avec  
Loin à la matiere médicinale : mais ils ne se mirent pas  
fort en peine d’éclaircir les Ouvrages des premiers  
Maîtres dont ont vient de parler. Ils fuiVirent Galien  
à l’aveugle,perfuadés que la connoissance qu’ils avoient  
des herbes dont les Anciens s’étoient servis , passeroit  
à nous avec la même facilité, qu’elle avoit passé jufqu’à  
eux.

Les Arabes ajouterent essuite quelques drogues de leur  
pays, à la matiere médicinale des Grecs & des Latins :  
mais ils embrouillerent cette matiere, bien loin de Pé-  
claircir.

L’an 742. si-livant René Moreau, & 1066. silivant Volf.  
Justus , parut Sérapion , qui est de tous les Arabes ce-  
lui qui s’est le plus appliqué à la connoissance des plan-  
tes & des drogues. Ôn voit à la tête de fes œuvres les  
noms de soixante-dix-neuf Auteurs , prefque toqs de  
fon pays, des lumieres defquelles il avoit profité : mais  
le corps de l’Ouvrage est prefque tout tiré deDiosco-

BOT 1012

ride & de Galien. Rhasés écrivoit dans le dixieme  
siecle du tems d’Almanzor,Roi de Courdoue , en 966.  
sielon René Moreau, & selon Volf. Justus, en 1070.  
ou 1085. Axvicenne professait la Medecine avec éclat  
dans le Levant fur la fin de ce même siecle , & en 982.  
fuivant René Moreau & silivant quelques Auteurs *c’é-  
toit* l’an 1145 ou 1165. Quelques Auteurs le mettent  
dans le douzieme avec Mésilé , qui vivoit en Arabie ,  
& Actuarius ; mais Volf. Justus le met en 1163. &  
René Moreau en 1158. Ces mêmes Auteurs le mettent  
aussi avec Averrhoès , qui vivoit en Espagne , l’an  
1165. fuivant Volf. Justus, & 1170. fuivant René Mo-  
reau , & silivant d’autres en 11 50. Abenbitar , dont  
Guillaume Poste!, envoyé par François I. en Orient,  
apporta le manuscrit , fit un grand Ouvrage rempli  
d’une infinité de remedes. Postel étoit persuadé qu’a-  
vec ce secours, on pourroit rétablir plusieurs endroits  
de Diosicoride , de Galien & d’Oribasie. Il sic roi t à fou-  
haiter que feu M. Thevenot , de PAcademie Royale  
des Sciences , eût exécuté le dessein qu’il avoit de faire  
imprimer une traduction de cet Ouvrage.

Après la mort de ces Medecins Arabes , l'ignorance qui  
devint comme générale, fit oublier ce que la Tradition  
avoit confervé de meilleur touchant la connoissance  
des plantes. On peut juger de la barbarie de ces tems-  
là par les œuvres de l'Abbesse Hildegarde , qui fuivant  
Gesiser vivoit en Allemagne environ Pan 1180. pat  
celles qu’on attribue à Arnauld de Villeneuve qui vi-  
voit en 1340. & qui tenoit le premier rang parmi les  
Medecins de sim tems dans le commencement du qua-  
torzieme siecle. Par le dispensiitaire de Jacobus de  
Dondis, qui existoit en 1385. par le Traité des plan-  
tes & d’agriculture que Petrus Crescentius de Boulo-  
gue , fit imprimer dans le quinzieme siecle en 1473. &  
par celui que Cuba mit au jour en 1486.

On s’avssa silr la fin du quinzieme siecle, de tirer les An-  
ciens Botanistes de la pousslcre où ils étoient depuis  
long-tems, &l’on entreprit dans le commencement du  
fieizieme siecle, de rétablir l’ancienne *botanique.*

Nous avons l’obligation à Théodore Gaza, de Thessalo--  
nique, mort en 1478. d’avoir traduit Théophraste de  
Grec en Latin. Hermolaus Barbarus , noble Venitien,  
& Patriarche d’Aquilée, mort en 1493. fut le premier  
qui mit Diofcoride en Latin & qui tâcha de rétablir  
l’histoire naturelle de Pline. Dioscoride fut ensuite  
traduit par Marcellus Virgilius, Florentin , qui vivoit  
en 1506. mais la traduction que Ruel en fit quelque  
tems après fut la plus fuivie. Il étoit de Soissons, Doc-  
teur en Medecine, & Chanoine de Notre-Dame de  
Paris ; il mourut en 1537. Il parut dans la fuite de ce  
siecle là tme foule de Commentateurs , de Critiques  
& de Restaurateurs , de l'ancienne *botanique.* Les plus  
fameux furent Leonicenus de Vicence,mort en I 524.  
Antonius Musta, Brasavolus de Ferrare , il vivoit en  
1534. ou 1540. Otho Brunfelsius de Mayence, mort  
en 1 534. Euricius Cordus , de Simestsse dans la Hesse,  
mort en 1538. Ryffius, de Strasbourg, mort en 1539.  
Valerius Cordus, fils d’Euricius, mort en 1544. Ama-  
tus Lusitanus, mort en 1550. André Lacema, de Se-  
govie , mort en 1552. Maranta , de Venusie dans la  
Pouille , mort en 15 54. Tragus , mort en 1554. Cor-  
narius , Saxon , mort en 1558. Goupil, Medecin de  
Paris,mort en 1560. Fuchsius, Grision , mort en 1566.  
Mathiole, de Sienne , mort en 1577. Dalechamp , de  
Caen,mort en 1587. Camerarius, de Bamberg en Fran-  
conie , mort en 1591.

Qn doit tenir compte à ces Auteurs de leur bonne inten-  
tion : mais ils s’appliquerent peut-être avec trop d’at-  
tache à chercher dans les Livres des Anciens des éclair-  
cissemens qu’il d'est pas possible d’y trouver , à causie  
qu’il n’y a presique rien dans les débris de leurs Ouvra-  
ges , sur quoi l’on puisse compter avec certitude. Π  
étoit à props de tenter ce qu’on pouvoir faire fur Théo-  
phraste, sur Diofcoride , sijr Pline , & sur les autres  
Auteurs dont nous avons parlé plus haut : mais il fala  
loit se consoler du peu de profit qu’on en pouvoit reti-

1013 BOT

rer , fur l’impossibilité qu’il y avoit de pouvoir recon-  
noître les plantes dont les Anciens n’ont prefque laissé  
que les noms. On auroitpu, ce semble , faire de la *bo-  
tanique* une fcience fort utile & fort agréable, si l'on  
eût joint à l’étude des LiVres anciens une exacte recher-  
che de la nature ; & surtout si l’on eût commencé par  
établir les genres, & les classes des plantes sur despnn-  
cipes assurés;

Mais bien loin de donner dans ce dessein, il semble que  
l’application de la plupart des Auteurs de ce tems-là  
n’alloit qu’à ramasser les bons & les mauvais endroits  
des Livres anciens dans lesquels ils croyoient entre-  
volt l'ombre , pour ainsi dire, de la plante qu’ils cher-  
clwicnt.

Leurs plus grands efforts fil terminoient à retrancher du  
, texte, ou à y ajouter quelques mots, sclivant qu’ils fa-  
vorifoient ou qu’ils détruisaient leurs conjectures ; &  
pour donner plus de poids à leurs fentimens , ils fup-  
pofoient souvent d’anciens manufcrits bien différens  
des communs. Mathiole même a poussé fes conjectures  
jusqu’à faire graver quelques plantes fur l’idée que lui  
avoit fournie fon imagination fortifiée par quelques ter-  
mes de Diofcoride.

J’ai peine à croire que les Anciens fe reconnussent au-  
jOurd’hui dans les Ouvrages qui portent leurs noms.  
Peut-être que Théophraste , & que Dioscoride ne con-  
viendroient pas avec leurs Commentateurs fur soixante  
ou quatre-vingt plantes, & il semble que le seul moyen  
de découvrir les autres , dont ces Auteurs ont parlé ,  
feroit d’aller silr les lieux où ils les ont eux-mêmes  
trouvées : car enfin les plantes qui y naissent aujour-  
d’hui fiont sans doute les mêmes que celles que ces Au-  
teurs y ont observées dans leurs tems ; & s’il est per-  
mis de faire dés conjectures fur une matiere si peucon-  
nue , il est hors de doute que celles qu’on feroit fur  
les lieux feroient incomparablement mieux fondées  
que celles que l’on fait dans nos campagnes. Que peut-  
on conclurre dans ce pays-ci fur une courte descrip-  
tion dans laquelle on compare ordinairement la plante  
dont il s’agit à une autre qui est aussi peu connue que  
celle que l’on cherche. Il fe peut faire que les noms  
que les anciens donnoient aux plantes ne foient pas si  
sort déguisés que l’on ne reconnût encore dans le lan-  
gage ordinaire de ceux du pays, quelques-unes de leurs  
fyllables. L’ssage de leurs vertus n’est peut-être pas  
entierement perdu. Après tout, c’est une recherche que  
l’on ne devroit pas négliger , & il y a lieu d’efpérer  
que l’on développeroit par ce moyen une partie des  
difficultés qui n’ont pas été éclaircies par Belon , du  
Mans, qui vivoit en 1564. par Rauvolfius , d’Aus-  
bourg , qui vivoit 1576. par Profper Alpin, Profese  
feur de Padoue , mort en 1616. ni par les autres Au-  
teurs, qui , dans cette vue , ont parcouru la Grece,  
l’Asie & l’Egypte.

Si les Botanistes n’ont pas réussi dans le dessein qu’ils  
aVoient d’expliquer les Livres des anciens Auteurs ;  
il s’est né^intmoins trotlvé de grands hommes fur la fin  
du siecle passé & au commencement de celui-ci, qui  
ont travaillé les premiers à former le corps d’une fcien-  
ce dont on ne trouvait que de foibles vestiges dans les  
Ouvrages de ceux qui les avoient précédés. Nous de-  
vons aux veilles & aux fatigues de Dodonée de Mali-  
ncs, mort en 1 585.de Cefalpin d’Arezzo,mortem603.  
de Clusius d’Arras mort en 1609. de Lobel, de l'Ifle ,  
mort en 1616. de Colomna de Naples , qûi vivoit en  
1616. de Prosper Alpin, des deux Bauhins, & dequel-  
ques autres, ce que la *Botanique* a de plus préeieux, &  
de plus folide. Ils l’ont enrichie de ce que l’Europe  
produit de meilleur fans fe trop embarrasser , si Theo-  
phraste & Diofcoride en avoient parlé. C’étoit le parti  
qu’il falloir prendre, & la facilité avec laquelle nous  
pouvons nous fervit des plantes qui naissent parmi  
nous, doit nous porter avec plus d’ardeur à les connoî-  
tre.qu’à déCouvrir celles des Pays étrangers- Les plan-  
tes du Levant ne font devenues célebres que .par le foin  
des Habitans de ce pays-là. Les Princes qui s’appli-

BOT 1014

Iquoient eux-mêmes à les connoître, permettoient qu’on  
leur fit porter leurs noms ; & Pline nous apprend qu’E-  
vax, Roi d’Arabie dédia à l’Empercur Neron un Ou-  
vrage qu’il avoit écrit sur les plantes de fon Royaume.

On a donné dans ce gout en Europe depuis quelques an-  
nées. Plusieurs personnes de grande distinction ont ho-  
noré la *Botanique* de leur attachement : mais je ne vois  
rien de si glorieüx pour cette science, que cette admi-  
rable Histoire des Plantes peintes au naturel, qui fait  
un des plus beaux ornemensdu Cabinet du Roi. Elle a  
été commencée par l’ordre de feu Monfeigneur Gaf-  
ton, Duc d’Orleans, qui employoit à ce travail le sieur  
Robert, excellent Peintre enmignature. EtSaMajese  
, té, dont la puissante protection fit fleurir les Sciences,  
& les beaux Arts , donna la conduite de cet Ouvrage  
à M. Fagon fon premier Medecin , qui a joint une  
profonde connoissance des plantes, & de tout ce qui re-  
gardela Physique, à une extraordinaire habileté dans  
laMedecine. L’Academie Royale des Sciences dont  
la *Botanique* fait un des principaux exercices fournira  
bien-tôt au public des Mémoires fervant à l'Histoire  
des Plantes, avec des figures , des descriptions & des  
analyses dignes, si l’on l’ofe dire, de la magnificence  
duRoi, & qui feront voir jufqu’à quel degré de per-  
fection cette fcience a été portée.

L’établissement des genres auxquels il falloit travailler  
avec plus de soin qu’à toute autre chofe , fut proposé  
dans le siecle passé par les Auteurs de meilleur gout,  
mais l’on ne s’y est appliqué que fort long tems après.

Pour avoir une idée claire du mot de genre au fens qu’on  
dojt le prendre dans la *Botanique*, il faut remarquer  
qu’llest abfolument nécessaire dans cette science, de  
ramasser comme par bouquets, les plantes qui Ee ressem-  
blent , & les séparer d’avec celles qui ne se ressemblent  
pas. Cette ressemblance doit être tirée uniquement de  
leurs rapports prochains, c’est à-dire de la structure de  
quelques-unes de leurs parties ; & l’on ne doit point  
faire attention aux rapports éloignés qui fe trouvent  
entre certaines plantes, comme font les rapports des  
vertus qu’elles ont, ou des lieux où elles naiffent.Nous  
considérerons donc les plantes, parmi lesquellesla mê-  
me structure des parties *se* trouvera, comme des plan-  
tes renfermées dans le même genre; de forte que nous  
appellerons un genre de plante , l’amas de toutes cel-  
les, qui auront ce caractère commun qui les distingue  
essentiellement de toutes les autres plantes.

Mais comme les plantes de même genre different encore  
entre elles par quelques particularités , nous appelle-  
rons esiDeces, toutes celles qui outre le caractere géné-  
rique, auront quelque chofe de singulier que l’on ne,  
remarquera pas dans lesaautres plantes de même genre :  
par exemple, celles que nous appellerons desrenoncu-  
les auront un caractere commun tiré de la structure de  
quelques-unes de leurs parties qui établira leur genre,  
& qui ne conviendra qu’aux seules renoncules. Mais  
comme toutes les renoncules ne Ee reffemblent que  
dans ce caractere commun, & qu’elles fiant différentes  
dans quelques autres de leurs parties ; la différence de  
ces parties établira les différentes eEpeces de renoncu-  
les. Les caracteres des genres doivent aVost deux con-  
ditions : 1°. Etre aussi semblables qu’il *se* peut dans  
toutes les efpeces. 2°. Etre sensibles & faeiles à remar-  
quer , fans qu’on sioit obligé d’employer le microsco-  
pe pour les découvrir.

Les genres étant établis , il est néceffaire de fixer pour  
toujours les noms dont il faut fe fervir pour les expri-  
mer. On ne doit attacher qu’un feul nom à l'idée de  
chaque genre, & ce nom ne doit jamais être employé à  
signifier un genre different : il faut pour cela fe servir  
des noms reçus jusiqu’à présient, comme nous avons re-  
marqué plus haut.Mais comme il y a beaucoup de chan-  
gement à faire pour reduire la *Botanique* à cette exacti\*.  
rude, & qu’il ne faut pas feulement retrancher plu-  
sieurs noms que l’on a quelquefois donnés au même gen-  
re ; mais en donner aussi de nouveaux à plusieurs autres  
qui n’en ont point, ou que l’on a confondus avec quel-

ιοι; BOT

qu’autre genre ', nous ne proposerons rien que dans la  
vue de consulter le public , & tout ce que nous dirons .  
doit être regardé comme un projet, auquel on a dessein  
d’ajouter, ou de retrancher selon le jugement qu’en  
feront les Savans, & selon les conseils qu’ils voudront  
bien nous donner.

Rien n’est si opposé à la réformation de la *Botanique s*que la grande habitude que l'on s’est fait de juger de la  
nature d’un genre par l’étymologie de fon nom. Les  
premiers qui ont donné des noms aux plantes , n’ont  
eu égard qu’à des choses fort particulieres, qui ne con-  
viennent le plus souvent qu’à deux ou trois especes du  
même genre; au lieu que nous devons avoir des vues  
générales qui conviennent à toutes les especes ; car en- <  
fin, établir les genres des plantes n’est précisément que  
découvrir ce que plusieurs plantes ont de commun en-  
tre elles, & attacher cette idée générale à un nom qui  
leur soit commun. Il seroit bien souvent plus avanta-  
geux d’ignorer les étymologies des noms génériques  
que de les savoir : & pour bien faire, l'on ne devroit  
employer dans cette fcience , que des noms qui d’eux-  
mêmes , n’ont aucune signification , comme font ceux  
de *Soldanella ,* de *Stramonium* & quelques autres ; ou  
au moins, il seroit à souhaiter que l’on *se* ferVît de ceux  
dont les étymologies ne fauroient brOuiller l’idée que  
l’on a d’un genre de plante comme ceux de *Cortusa ,* de  
*Lysimachia, 8c* quelques autres. Onn’auroit alors qu’u-  
ne idée nette du caracterè qui exprimeroit chacun de  
ces noms; c’est-à-dire, que l’on *se* souviendrait feule-  
ment que par un tel nom on entend un genre de plan-  
te , dont le caractere consiste dans la structure particu-  
liere de certaines parties ; au lieu qu’il *se* trouve bien  
souvent qu’un nom générique fait naître deux idées  
fort différentes du genre qu’il exprime, savoir l’idée  
du caractere qui doit être indispensablement attaché à  
ce nom , & l’idée des raisons particulieres qu’ont eues  
en vue les premiers qui ont donné le même nom , les-  
quels ne conviennent pas le plus souvent aux especes  
que l'on examine. En voici des exemples.

Le nom de renoncule, qui par sim étymologie , signifie  
une plante marécagetsse , fait naître d’abord l’idée d’u-  
ne plante aquatique , & enfuite celle d’un genre de  
plante^, dont le caractere est d’avoir certaine marque  
essentielle. Cependant comme l'on n’a pu se dispenser  
de placer fous le genre de renoncule plusieurs especes  
de plantes qui ont les mêmes marques essentielles, &  
qui naissent dans des lieux extremement siecs, il semble  
qu’il n’y ait pas de raison de vouloir obliger ceux qui  
trouvent des plantes semblables dans des lieux arides ,  
d’avoir l’idée d’une plante aquatique. Ne vaudroit-il  
donc pas mieux que le nomade renoncule fût dépouil-  
lé de fon ancienne signification, & qu’il ne fut em-  
ployé que pour exprimer un genre , dont le caractere  
essentiel est d’avoir une telle struéture ; le mot de *Leu-  
coitem* , qui signifie une violette blanche , ne convien-  
droit qu’aux feuls.violiers blancs ; & nous n’aurions  
qu’une idée confuse de ce genre, si nous voulions nous  
en tenir à fon étymologie. L’angelique a reçu ce nom,  
à caisse des grandes vertus qu’on a remarquées dans  
une espeêe de ce genre, qui est assez commune dans les  
jardins, & que l'on emploie contre la peste, & contre  
le posson. Cependant sillon en trouvoit une autre qui  
eût le même caractere, laisseroit-on de lui donner le  
nom d’angelique , quoiqu’elle fût un poifon ? On voit  
par-là que c’est une nécessité d’oublier, pour ainsi dire,  
les anciennes significations, non-feulement des noms  
dont nous venons de parler ; mais celles de prefque  
tous ceux dont on fie sert pour exprimer les autres  
genres. Il faut absolument les definir de nouveau par  
des marques essentielles tirées, comme nous avons dit  
si souvent, de la structure des parties des plantes.

La voie la plus sûre pour éVÎter les faux pas qu’on court  
rifque de faire quand on commence à étudier les plan-  
tes, est de confulter une perfonne intelligente, qui  
prenne foin d’avertir que l'impératoire , par exemple,  
porte telle ou telle marque pour le caractere de S011 gen-

BOT 1016

re, & qui développe en même-tems les parties où *se*trouvent ces marques.

La seule choEe qui reste à faire après ce que nous aVons  
dit des genres des plantes, est de les disposer d’une ma-  
niere propre à dresser une histoire générale des plan-  
tes, qui stoit réguliere & commode. Il est nécessaire  
pour cela de partager les genres en certaines classes.  
J’appellerai donc une classe de plantes, l’amas de plu-  
sieurs genres , entre lesquels fe doÎVent nécessairement  
trouVer certaines marques communes qui les distin-  
guent de tous les autres genres.

On connut sur la fin dti fieizieme siecle de quelle impor-  
tance il étoit d’établir les genres des plantes fiur des  
principes assurés : mais ceux qui proposeront lest^re-  
miers ce grand dessein, n’eurent ni le tems, ni l’occa-  
sion de l’exécuter. Ce projet fut même abandonné pen-  
dant plusieurs années ; & il femble que cet ouvrage  
étoit réfervé à notre siecle.

Nous deVons à Gefner, Medecin de Zurich en Suisse,  
mort en 1565. la pensée d’établir les genres des plan-  
tes par rapport à leurs fleurs, à leurs femences & à leurs  
fruits. Ce saVant Homme,à qui l'Histoire Naturelle est  
si redevable, s’explique assez clairement fur ce fujet en  
deux endroits de fes lettres imprimées Pan 1567. *Ex  
lois potius quamfoliis stirpium naturae et cognationes ap-  
parent. His notis a fructu,femine, et flore stapbisagriam  
et consolidam regalem vulgo dictam aconito congenerem  
facile deprehendi,* Gen. Epist. p. 103. *Les caracteres  
des plantes font plus fensibles*, dit-il, *dans les fruits, dans  
les semences et dans lesfleurs , que dans lesfeuilles. C’est  
par leur moyen que j’ai reconnu que l’herbe aux poux et  
le pié d’alouette étoient de même genre que l’aconit Ai* dit à  
peuples la même choPe dans une autre lettre adressée à  
Adosphus Occo, fameux Medecin d’Ausbourg : Mc-  
*lissa Constantinopolitana ad lamium vel urticam mor-  
tuam quodammodo videtur accedere i seminis tamen un-  
dè ego cognationes stirpium indicare soleo asigura differt,*Gen. Epist. *Il semble,* dit-il, *que la Melisse de Constan-  
tinople approche en quelque maniere du Lamium : mais  
elle en dissere par la figure de la semence, qtel est la par-  
tie dont je me sers principalement pour juger des rapports  
des plantes.*

On doit regarder comme une perte considérable celle du  
grand herbier que Gesincr aVoit entrepris , & dont il  
parle si siouvent dans fes lettres. On peut juger de la  
beauté de cetotrvrage par l’excellence des figures qu’il  
aVoit fait graVer, & qui étoient caractérisées de leurs  
marques particulieres. S’il avoit continué de même ,  
nous n’aurions prefque rien à faire aujourd’hui : mais  
la mort PenleVa dans le tems qu’il traVailloit à jetter  
les fondemens d’une fcience qui n’est demeurée con-  
fufe qu’à caufe que l’on n’a pas suÎVÎ *ses* Vues. Came-  
rarius, entre les mains de qui les écrits & les planches  
de Gesucr tomberent, s’en setVit pour illustrer un  
abrégé de Mathiole , aVec qui Gesoer aVoit eu de  
grands démêlés. Il en inséra aussi une partie dans le Li-  
Vre qu’il appella *le Jardin Médicinal et Philosophi-  
que.* Il auroit peut-être mieux fait de nous donner ces  
précieux débris stous le nom de leur Auteur.

Césillpin νΐνοΐί alors en Italie : il étoit d’Arezzo ; &  
après aVoir professé la Medecine à Pise aVec applau-  
dissement, il fut fait premier Medecin du Pape Clé-  
ment VIII. Céfalpin étoit un génie supérieur, dont  
l’exactitude & la pénétration Furmontoient les plus  
grandes difficultés. Son Histoire des Plantes doit être  
regardée comme un ouVrage accompli pour ce tems-  
là ; & si elle a fait moins de bruit que les ouvrages de  
Mathiole & de Fuchs , c’est qu’elle manque de figu-  
res; car on fait qu’en ces fortes de matieres, c’est sc>u-  
vent plus le stecours des figures , que le mérite des Au-  
teurs qui donne de la réputation aux ouVrages. Cet  
Auteur regardoit les fruits & les femences comme les  
parties les plus essentielles des genres. *Et merito ex  
fructificandi modo multa emerserunt genera planta-  
rum : tn nullis enim aliis partibus tantam organorum  
multitudinem et distinctionem natura molita esis quanta*

1017 BOT

*in fructibus condendis spectatur ,* Cesalp. Lib, i. *On a  
eu raison,* dit-il, *d’établir plusieurs genres de plantessur  
la, production etsur la structure des fruits iputs.que la na-  
ture n’emploie pour la production dé aucune autre par-  
tie des plantes un aussi grand nombre de disserentes pieces.*Fabius Columna, dont l’illustre famille tient un rang si  
considérable en Italie, fit imprimer en l’année 1592.  
un LÎVre des plantes intitulé *Phytobatanos\* & en 1606.  
il rendit publique fon Histoire des Plantes , dont  
il donna la seconde partie en 1616. On Voit dans  
ce dernier ouVrage l'excellence de sim gout silr le choix  
des genres. Je ne fai s’il aVoit lu les endroits de Gesc  
ner & de Césalpin que je viens de citer : mais je stlis  
très-persi.iadé qu’il étoit capable de connoître de lui-  
même une vérité de cette importance. *Foliorum effigiem  
in conferendis generibus parvi facimus s non enim ex fo-  
liis sed ex florefeminifque conceptaculo et ipso potius se-  
mine plantarum affinitatem dijudicamus, respondente  
praesertim sapore in reliquâ plantae parte*, Col. Part. Alt.  
62. *Nous ne comptons prefque pour rien ,* dit-il, *les feuil-  
les dans l’établissement des genres : mais nous jugeons de  
leur caractère par la fleur, par la capsule, ou, pour  
mieux dire, par la semence mèrnei et surtout si le meme  
gout se trouve dans le reste de la plante.*

Gaspard Bauhin n’étoit pas tout-à-fait du sentiment de  
ces Auteurs : il.considéroit beaucoup plus les vertus  
des plantes dans Pétabliffement des genres, comme il  
paroît par ce qu’il dit dans son édition de Mathiole;  
aussi étoit-il d’avis qu’on mît parmi les especes de *sa-  
fran* bâtard la plante qu’il nomme *Helereltm Indicum  
maximum ,* à cauPe qu’il étoit persuadé que les vertus  
de cette plante approchoient de celles du safran bâtard.  
Suivant cette regle, le sené, la rhubarbe, la fcammo-  
née & tous les purgatifs ne feroient qu’un seul genre.

Quelques louanges que méritent ces grands Hommes, il  
est pourtant vrai qu’ils fe font contentés de nous indi-  
quer la maniere d’établir les genres. Les plus habiles  
de leur tems, & ceux qui font venus dans la fuite, ont  
tout-à-fait négligé ces beaux commencemens. Peut-  
être que la chofe seroit encore à faire, si Morifon d’A-  
berdeen en Ecoffe, mort à Londres en 1683. que les  
libéralités de Son Altesse Royale Monfeigneur Gaf-  
ton , Duc d’Orléans , arrêteront en France, ne s’étoit  
avisé de renouveller cette méthode. On ne fauroit assez  
louer cet Auteur : mais il femble qu’il fe loue lui-mê-  
me un peu trop ; car bien loin de *se* contenter de la  
gloire d’avoir exécuté une partie du plus beau projet  
que l’on ait jamais fait *cmBotanique s* il ofa comparer  
fes découvertes à celles de Christophe Colomb ; & fans  
parler de Gefner, de Césidpin , ni de Columna , il af-  
sure en plusieurs endroits de fes ouvrages , qu’il n’a  
rien appris que de la nature même. On Pauroit peut-  
être cru fur *sa* parole, s’il n’avoit pris la peine de transe  
crire des pages entieres de ces deux derniers Auteurs;  
ce qui fait voir que leurs ouvrages lui ésoient assez fa-  
miliers.

M. de Tournefort, dont on peut confulter ci-dessus le  
fystcme, établit vingt-deux Classes de Plantes, qui se  
fous-divisent ensilite en genres & en especes.

*Classe I.*

Des herbes à fleur d’une seule feuille réguliere , fembla-  
ble en quelque maniere à une cloche , à un bassin ou à  
un godet.

*Classe II.*

Des herbes à fleur d’une feuille réguliere , femblable en  
quelque maniere à un entonnoir, à une soucoupe ou à  
une rosette.

*Classe III.*

pes herbes à fleur d’une seule feuille irréguliere.

*Classe IV.ê*

Suite des herbes à fleurs d’une feule feuille irréguliere ,  
que l’on appelle proprement des fleurs en gueule.

BOT 1018

*Classe V.*

Des herbes qui ont les fleurs en croix, c’est-à-dire, qui  
font composées de quatre feuilles disposées en croix.

*Classe VI.*

Des herbes dont les fleürs font composées de plusieurs  
feuilles disposées en rofe.

*Classe VIL*

Suite des herbes à fleur en rofe, savoir des fleurs en para\*  
sol ou en ombelle.

*Classe VIII.*

Des herbes à fleur réguliere composée de plusieurs seuil-  
les disposées en œillet.

*Classe IX.*

Des herbes dont les fleurs approchent en quelque manie-  
re de la fleur du lis, & que l’on appellera dans la fluite  
des fleurs en lis.

*'Classe X.*

Des herbes à fleurs irrégulieres composées de plusieurs  
feuilles, & qu’on appelle ordinairement des fleurs lé-  
gumineufes.

*Classe XI.*

Suite des herbes à fleurs irrégulieres, composées de plu-  
sieurs feuilles.

*Classe XIL*

Des herbes qui portent des fleurs à fleurons.

*Classe XIII.*

Des herbes qui portent des fleurs à demi-fleurons.

*Classe XIV.*

Des herbes à fleurs radiées.

*Classe XV.*

Des herbes qui ont les fleurs à étamines.

*Classe XVI.*

Des herbes qui ne fleurissent point & qui ne portent que  
des femencessi

*Classe XVII.*

Des herbes dont on ne connoît ordinairement ni les fleurs  
ni les graines.

*Classe XVIII.*

Des arbres & des arbrisseaux, dont les fleurs sont à éta-  
mines & attachées aux jeunes fruits»

*Classe XIX.*

**Des arbres & des arbrisseaux à chatons.**

*Classe XX.*

Des arbres & des arbrisseaux dont la fleur est d’une seule  
feuille.

*Classe XXI.*

**Des arbres & des arbrisseaux à fleurs en rose.**

1019 BOT

*Classe XXII.*

Des arbres & des arbrisseaux à fleurs légumineufes.

Ceux qui voudront en flavoir davantage silr la maniere  
dont M. Tournefort a distribué leu plantes en genres  
&en especes, n’auront qu’à confulter fon Ouvrage in-  
titulé, *Rei Herbariae Insiltuelones s* il faudroit le tranf-  
crire, si l’on vouloit entrer dans les détails.

M. Tournefort eut un‘grand antagoniste. Ce fut le céle-  
bre Jean Ray,né à Black Notly,Village obfcur du Com-  
téd’Essex, en 1628. Quoique fon pere ne fût qu’un  
Forgeron, il ne négligea point fon éducation , & il  
l’envoya étudier à Cambridge. Entre les différentes  
fciences dont on fassoit des leçons dans cette Universi-  
té5 Ray choisit la Phytologie : il *se* licra entierement a  
cette étude. Bien-tôt il se mit à parcourir les campa-  
gnes des enVirons de Cambridge ; il chercha toutes les  
plantes qui y croissent & même celles que produit toute  
cette contrée de l’Angleterre; & le catalogue qu’il en  
donna , fut pour les connoisseurs un présage qui leur fit  
annoncer les grands progrès que Ray feroit dans la *Bo-  
tanique.* En 1661.1Ι entra dans les ordres facrés : en  
1673. il époufa une. des filles de M. Oalaley, de Laun-  
ton dans la Province d’Oxford^Depuis 1648. jusqu’au  
tems de fon mariage, il s’occupa à Voyager dans les dif-  
férentes parties de l’Angleterre, de l’Ecosse & de l’Ir-  
lân«e; & le but de tous ces Voyages fut de s’instruire  
dans l’histoire naturelle de fon pays. Mais ce théâtre  
ne sijffisoit pas à *sa* capacité : il embrassa plus d’espace  
dans ses recherches. IÎ passa en Hollande, en Allema-  
gne, en Italie & en France, compagnon de voyage de  
M. Willoughbi, homme de naissance, animé du même  
gout & livré aux mêmes recherches que Ray. Ce fut  
dans ces voyages qu’il ramassa les matériaux qui ont  
fervi de fondement aux *Synopsis s* tant des plantes de  
l’Angleterre , qu’à un autre Ouvrage fous le même ti-  
tre, sur les plantes de l’Europe en général. Tous ces  
travaux lui avolent faitlceaucoup d’honneur: mais ils  
n’avoient point amelioré fa fortune : il étoit devenu  
membre de'la Société Royale : après avoir passe quatre  
ans dans la ProVÎnce de Warwick, il se retira dans l’en-  
droit de fa naissance, où content de peu ( car une modi-  
que pension Viagere que lui aVoit laissé M. Willoughbi  
étoit la plus grande partie de Pes revenus) il s’appli-  
qua à enrichir la *Botanique* de ses observations; en les  
comparant toujours aVec celles de Jean Bauhin & de  
Clusius, il *se* fit une méthode , qu’il sitivit dans une  
histoire générale des plantes, écrite d’un ftyle rempli  
d’élégance & de modestie : *sa* Méthode fut un premier  
Otrvrage : l’Histoire générale des Plantes fut le *se-  
cond.* Dans celui-ci regne un ordre plus naturel que  
celui qtl’on aVoit mis jusqu’alors dans la matiere qui y  
est traitée. M. Willoughby compilait en meme tems  
une histoire des oifeaux & des poissons; & si l’on vou-  
loit déterminer fur la quotité de ce que M. Rayfour-  
nit a fon protecteur, & silr ce que M. Willoughbi four-  
nit de I.on côté, à qui appartient l'OuVrage qui porte  
fon nom ; οη ne balanceroit pas à l’attribuer à M. Ray.  
Il *se* préparoit à donner aussi une *méthode pour la con-  
noissernce des Insectes,* mais la caducité & des ulceres  
qui lui rougeoient les jambes , suspendirent ces tra-  
vaux & Remporteront en 1705.

Ce Pysteme de M. Ray dissere beaucoup de célui de M.  
Tournefort : felon la derniere édition de l’Ouvrage  
intitulé, *Synopsis methodica stirpium Britannicarum ,*auquel l’Editeur a fait quelques additions, il distribue  
les plantes en vingt-huit genres différens.

Le premier genre contient les différentes especes *dèfun-  
gus,* qu’il divife en

L *Fungi pileati et llamellaL.*

BOT 1020

II. *Fungi pileati lamellis Carentes\**111. *Fungi pileis destituti.*

Ceux-ci fe sijudivisent en

1. *Fungoides-.*

2. *Pezizae.*

3. *Agarielt.*

4. *Fungi pulvcrulemel  
y. Fungi subterranei.*

Le second genre contient les plantes qui croissent au fond  
de la mer; & il les divife en

*I. Spongiae.*

II. *Alcyonia.*

III. *Escharae.*

IV. *Corallia. .*

V. *Lithophyta.*

VI. *Corallunae.*

Et celles-ci *se divisent en*

1. *Corallhnae per Gomphosin articulatae.*

2. *Coralelnae vel denticulatim divisa î vel capillamentis 3pi lise e obstitae.*

VII. *Fucoides.*

VIII. *Fuci.*

Et ceux-ci *se* divisent eti

1. Fuci *non ramosi.*

*2. Fuci ramosi.*

IX. *Algae.*

Le troisieme genre comprend les différentes Portes de  
mousses.

I- suffi-

II. *Confervae.*

Et celles-ci se soudiVÎsentêfl

1. *Confervae simplices et aequabili fisc prolensm*

*2. Confervae geniculatae.*

3. *Confervae nodosa.*

III. *Ulvae.*

IV. *Lichenoides.*

Et celles-ci se soudivisent efl

I. *Lichenoides caulifera.*

2. *Lichenoides cauliculis destituta.*

V. *Mnia* qui ic divisent en

I. *Mnion capuulels in eadem planta cosilunctiI.*

*z. Mnion capitulis tota planta remotis.*

VI. *Fontinales.*

VII. *Hypna,*

Cellesrci *se* soudivisent eri

I. *Hypnum capitulis erectis, vel paulum saltem isteliqaels\*

2. *Hypnum unicum capitulis reflexisu*

VIII. *Polytricba.*

Celles-ci *se* soudiviEent en

1. *Polytrichum capsula quadrangulare  
z. Polytrichum capsula subrotundae*IX. *Brya* qui *se* soudivisent çu

1. *Bryon capitulis erectis.*

*2. Bryon capitulis reflexis,,*

X. *Sphagna.*

XI. *SelagInes.*

XII. *Selaginoides.*

XIII. *Lycopodad*

1021 BOT

XIV. *Lycopoidesi*

XV. *Lichenaflra.*

Celles-ci se soudlVÎsent eïl

I. *Lichenustrum capitulis bifariam se aperientibus.*

*2. Lichen astrum capitulis In quatuor segmenta florida tan-  
quam totidem petala je aperientibus.*

XVI. *Lichenes,* qui fe I.oudivisent en

I. *Lichen pileatus.*

2. *Lichen stellatus.*

3. *Lichenes* ou *lychenastra dubia dtuu*

Le quatrieme genre contient les plantes capillaires &  
d’autres qui leur ressemblent.

Elles se diViI.ent en

*I. Foliis integris et indivisis.*

II. *Foliis laciniatis aut pinnatis.*

1 J. *Herbae capillares soliis semel divisis.*

IV. *Herbae capillares foliis bissabdivisis aseeu ramosia*

V. *Herbae capillaribus affines.*

Celles-ci *se* soudivifent en

1. *Ophioglosseurn.*

2. *Lunaria minor.*

3. *Lentes palustres,* dont il y a trois especes.

4. *Equisetum,* dont il compte douze especes-.

5. *Charae)* dont il y a, dit-il, cinq especes.

Le cinquieme genre renferme les plantes qui portent une  
fleur imparfaite, ou à étamine ou fans pétale.

Il les divise en

*I. Herbaeflore imperfecto aseeu apetalostamhelbus carente\**

II. *Herbae flore apetaloi staminibus donatae-\**

Celles-ci *se soudivssent* en

I. *Calyce vel nullos (secundum Tournefortium) vel mona-  
phyllo et indivise.*

*st. Calyce donatae in plures lacinias divisa*

Il faut mettre fous cette division

I. *Flore* à*femine sejuncto, vel totis plantis, quae sexu disserre  
dicuntur vel in eadem.*

*2. Herbae florehmperfecto > quarum semina floribus contigua  
et triquetra.*

3. *Herbaeflore imperfecto, fructui contiguo , seminibus ro  
tundis.*

Le sixieme genre contient toutes les plantes qui portent  
une fleur composée & qui donnent un siuc laiteux.

Sous ce genre siont :

I. *Herbae femine papposco.*

II. *Herbaeflore planifoelo, natura pleno, lactescentes sumi-  
nibus solidis ) seu flore è flosculis irregularibus tantum  
composito.*

Le septieme genre contient les plantes qui ont une fleur  
composée en disique, une siemence cotoneuse, mais qui  
ne donnent point de I.uc laiteux.

Le huitieme, celles qui ont la fleur composée en disique,  
la siemence fans duvet & qu’on appelle *corymbisores.*

Il joint à celles-ci , les *corymbiferis affines*, qui sont des  
especes de scabietsse & de *dipfacus.*

Le neuVieme, les plantes dont la fleur est composée de  
fleurons faits en forme de petits tuyaux.

BOT 1022

Le dixieme comprend les plantes qui portent une fleur  
simple parfaite,& dont chaque fleur n’a qu’une femence.

Le onzieme.les plantes ombelliferes ou celles qui ont  
une ombelle.

Elles fe divisent en

*I. Umbelliferaesemine lato compresse , seu foliaceo t aut ald  
foliacea cincto.*

II. *Umbelliferae semine et tumidiore et longiore.*

III. *Umbelliferaesemini breviore.*

IV. *Umbelliferae radice tuberosâ.*

V. *Umbelliferae femine striato minore.*

VI. *Umbelliferaesemine hirsuto, hispido I aut echsnattn*

VII. *Umbelliferaesoliis integris.*

Le douzieme genre est composé des plantes radiées, 0U  
de celles dont la tige est environnée de feuilles écale-  
tées les unes des autres, & imitant par leur disposition  
l’arrangement des rayons de lumieres autour d’un corps  
lumineux.

Le treizieme, des *asperifoliae.*

Le quatorzieme, des*suffruelces verelculatae\**

Le quinzieme, des *polyspemmées.*

Lb feizieme , des *baccifores.*

Le dix-feptieme, des *corniculatae.*

Le dix-huitieme, de celles qui ne portent qu’un feul fruit  
fec, fans fleur monopétale.

On les divise, relativement à leur fleur, en

*I. Flore regulari.*

Et celles-ci en

I. *Flore Integro aut minus profundè divise.*

2. *Flore tetrapetalum referente aseeu tetrapetaleltstée*

*3. Flore pentapetalelde.*

Et celles-ci en

I. *Unicapsulares,*

2. *Bicapsulares.*

3. *Midticapsularesi*

II. *Uore irregulari.*

Le dix-neuvieme & le vingtieme sont composés depïaft-  
tes vasculaires, avec fleur tripétale ou bipétale.

Le vingt-unieme comprend les plantes *tetrapétalés*, qui  
*se* diviflent en

*I. Siliquosa*

II. *Siliculos.ae* ou *Siliculae*, au nombre desquelles.on compte  
les *tetrapetalae siliculos.ae monos.permae.*

Le viùgt-deuxiejne comprend les plantes vasculaires,  
d’une espece anomale, à fleur tétrapétale.

Sous le vingt-troisieme genre on trouve les plantes dont  
la fleur est en papillon, ou les plantes légumineuses.

Elles *se* distribuent en

*I. Pdpilionaceae,sou legumtnos.aescandentes.*

II. *Pdpilionaceae , sou leguminofae s non trifoliatae s clavictsu  
lis carentes.*

III. *Herbaepapelionaceoflore aseeu legumhnosa trifoliatae.*

Le vingt-quatrieme contient les plantes vaflculaires peu-;  
tapétales qui *se* distribuent en

*I. Pentapetalaefoliis in cause ex adverso binis.*

II. *Pentapetalae fouis in caule alterno aut nullo ordine po-  
sitis.*

Et celles-ci se Eous-divisent en

1023 BOT

1

ι. *Flore regulari.*

*2. Flore irregulari.*

Le vingt-cinquieme comprend les vafculaires hexapétales  
& les polypétales.

Le vingt-sixieme, les plantes qui ont la racine bulbeuse ,  
& celles qui ont quelque affinité avec elles.

Le vingt-feptieme , les culmiferes, avec une fleur impar-  
faite.

Sous ce genre font ':

*I. Culmiferae grano majore s frumentacea et cerealia dictae.*

**II.** *Culmiforae grano minore rgramina dictae.*

Celles-ci fe fous-divifent en

ι. *Graminafpicata.*

2. *Gramuna paniculata.*

Et ceIles-ci fe divifent en plantes qui ont une gousse sim-  
ple & en plante qui ont une gousse squameufe.

Et ces dernieres en

*Muticae, Se*

*Aristatae.*

Le vingt-huitieme genre comprend enfin les *graminifo-  
liatae,flore imperfecto etflamineoso.*

Elles fe divifent en

î. *Gramen Cyperoides Polystachion.*

**II.** *Gramina Cyperoidea cum spicis in summo caule , qtiem  
fpicapaleacea non terminat.*

III. *Cyperi Botanicis Dicti.*

**IV.** *Scirpus.*

Ces dernieres se fous-divifent erç

ι. *Scirpi nudi.*

2. *Scirpi foliosi.*

V. *Juncus*

Qui *se* fous-divise eft

1. *Juncus aphyllos.*

2. *Juncus foliosus.*

Il ajoute à celles ci les *Graminifoliae non culmiferaesingula-  
res et fui generis.*

Pour completter cette méthode , il a distribué de même  
en genre & en efpeces les arbres & les arbrisseaux , re-  
lativement à la différence de leurs fleurs.

Le premier genre comprend les arbres & arbrisseaux qui  
ont les fleurs séparées de leur fruit ; comme les

*I. IYuciferae.*

**II.** *Coniferae.*

**III.** *Bacciserae.*

**IV.** *Lanigerae'.*

y. *Vasculisfoliaceis.*

Le fecond contient les arbres & les arbrisseaux dont le  
fruit est contigu à une fleur pétaloïdale : & ce font  
les

*I. Arbores etfruticesflore summo fructui Insidente-*

**II.** *Arbores quarum flos basi fructus aseu imo fructui co-*

S O T 1024

*haeret et primo fructu per maturitatem humido»*

Ceux-ci fe sious-divifent en

1. *Pruniferae.*

2. *Bacciserae.*

III. *Arbores flore imo fructui adnaseente, fructu per ma-  
turitatem sicco.*

Il y a encore de grands Botanistes , qui, quoiqu’ils aient  
fait honneur à leur pays & rendu de grands services au  
genre-humain, n’ont pourtant pas été nommés parmi  
ceux dont nous avons parlé ci-dessus. Le premier qui  
me revient est Charles Plumier. Il étoit né à Marseille  
en 1646. & étoit contemporain de Tournefort. Quoi-  
qu’il fût d’une famille obsiture , il devint bientôt céle-  
bre,non-feulement par les observations qu’il fit en ma-  
tiere de mécanique & de *botanique ,* mais aussi par les  
figures qu’il donna dessinées & gravées de *sa* main. Ou-  
tre cette disposition admirable qu’il avoit pour les Ma-  
thématiques & la Mécanique , c’étoit encore un habile  
& industrieux Botaniste. Il présenta *ses* premiers tra-  
vaux en ce genre à Louis XIV. qui pour récompenser  
sim mérite naissant, lui donna le titre de Botaniste du  
Roi avec des appointemcns. Outre sa description des  
plantes de l’Amérique , sim histoire des fougeres , &  
la distinction de plusieurs especes dont on lui doit la  
connoissance ; on a encore de lui plusieurs manuscrits  
qui appartiennent au monastere des Minimes de Paris.  
Ces Ouvrages contiennent non-seulement les figures  
& les descriptions d’environ neuf cens plantes Améri-  
quaines, mais encore l’histoire d’tm grand nombre d’oi-  
feaux , de poissons , de coquilles & d’infectes qu’il a  
vus & dessinés en Amérique. Comme il *se* préparait à  
entreprendre un voyage au Pérou pour faire quelque  
nouvelles découvertes au sia jet du quinquina, il fut at-  
taqué d’une pleurésie dont il mourut à l’âge de soixante  
ans, en 1704.

On peut juger du mérite de Samuel Doody, par les ob-  
servations *botaniques* qu’il a faites fur l’histoire des  
Plantes de Ray. Il étoit né dans le Comté de Stafford,  
& par fes foins , scm industrie & set sagacité , il *se* dise  
tingua bientôt parmi les Apothiquaires de Londres ;  
ce qui fit qu’en considération de sion habileté dans Phise  
toire naturelle & la *botanique ,* il devint le Directeur  
de leur Jardin de *Cbelsea.* Ray avoue ingénuement  
qu’il a emprunté de lui bien des chosies. Il mettoittout  
en œuvre pour approfondir la nature des mousses , des  
plantes capilaires , des *sucus 8c* des coraux; de forte  
que l’histoire naturelle & la *botanique* ont beaucoup  
perdu par *sa* mort qui arriva en 1706.

Parmi les illustres Botanistes qui sont morts depuis Mon-  
sieur de Tournefort, on doit compter Pierre Hotton.  
Il étoit né à Amsterdam en 1648. Après avoir pris le  
degré de Docteur en Medecine dans l’Université de  
Leyde, il évita de fe jetter dans la pratique , afin d’a-  
voir plus de loisir pour fe livrer à l’étude de la *botani-  
que.* Dans cette vue il fit un voyage en Danemarc afin  
de reconnoître les plantes qui croistent dans ce Royau-  
me. Mais il en fut rappelle par les Magistrats de Ley-  
de pour remplir la chaire de M. Herman , qu’on en-  
voyoit aux Indes pour y faire des obfervations fur les  
plantes éxotiques ; & cette chaire lui restait pour tou-  
jours , si M. Herman fut mort dans fon voyage. Hot-  
ton remplaça dignement le Profeffeur absient, leque!  
étant de retour reprit fa chaire;mais lorfqu’il sut mort,  
ce qui arriva en 1695. Hotton lui fuccéda.

Outre fon élégant dsscours silr l’histoire & la destinée de  
*la botanique ,* qu’il donna cette année là même , il en-  
treprit de concilier les méthodes de Tournefort &  
d’Herman ; mais fa mort qui arriva en 1709. l’empê-  
cha d’exécuter un deffein si utile.

Parmi tous les Botanistes de ce siecle-ci, il n’y en a pas  
qui aient mérité plus d’éloge que M. Sherard. Il corn-  
menca à fe former dans l’école appellée *Merxhansu  
Taylori.*

1025 BOT

*Taylors ,* après quoi il devint associé du College de S.  
Jean d’Oxford. Sa capacité jointe à fes autres bonnes  
qualités lui procurèrent la facilité de faire deux voya-  
ges en différens tems, avec deux Seigneurs , pendant  
lefquels il parcourut plusieurs contrées de l’Europe ,  
obsiervant soigneusement dans chacune les plantes qui  
leur étoient propres. A sein retour dans *sa* patrie, il sut  
fait Conful de Smyrne, ce qui lui donna la commodité  
de voir les plantes de l’Asie. A fa mort il lassa trois  
mille livres pour l’entretien du Jardin de Medecine  
d’Oxford. Boerhaave le regardoit comme un grand  
**homme &** fait même une mention honorable de fon  
frere Jacques Sherard , comme d’un Botaniste exact &  
curieux.

Messieurs Ifaac Rand , Martin , Dillenius & Miller sirnt  
si fameux par leurs connoiffances dans la *botaniqueycpaO*c’est faire leur éloge que de les nommer , ainsi que  
Messieurs Buddle , Lawson, Lhwyd , Newton , Sto-  
nestreet, Dubois, Dale , Manningham , Richardfon.

**Je** ne dois pas omettre non plus M. Hans-Sloane , qui  
par fa capacité, sim industrie & sa générosité a beau-  
coup contribué à la perfection de la *botanique, &* en a  
facilité les progrès.

Le dernier Auteur que je placerai ici, qui a aussi beau-  
coup concouru à l’avancement de la *botanique s* est M.  
Boerhaave ,si digne de la réputation qu’il s’est acquifc;  
en effet, parles Ouvrages qu’il a donnés dans ce genre,  
il a tout à la fois rendu de grands fervices aux hommes,  
& montré la force & l’étendue de fon rare génie ; car  
autant Ees Aphorisines & ses Institutions annoncent  
**un** Medecin plein de pénétration & de sagacité ; *sa*Chymie un habile .Physicien & Chymiste ; autant sies  
productions silr la *botanique* montrent un Botaniste ac-  
**tif,** soigneux & intelligent. Quoiqu’on pût sioupçon-  
**ner,** attendu le haut degré de perfection qu’il a atteint  
dans les différens genres de fciences qu’il a embrassés ,  
qu’il ne lui pouvoir pas rester assez de tems pour faire  
quelques progrès considérables dans la connaissance  
des plantes; cependant lorsqu’on vient à voir la netteté,  
la précision qui regnent dans sies divisions, on est tenté  
de croire qu’il a passé *sa* vie toute entiere à l’étude de  
*la botanique.*

En I 710. un an après avoir été nommé Professeur de *bo-  
taniques* il publia dans un volume in-8S. une liste des  
plantes qui fe confervent dans le Jardin de Medecine  
de Leyde. Cet Ouvrage , quoique peut - être le plus  
parfait qu’on eût jamais vu dans ce genre,parut pour-  
tant au bout de quelque tems -fort imparfait à fon Au-  
teur; car son impartialité,jointe à la sijpériorité de fon  
jugement, le rendoient capable de découvrir dans fes  
productions, des défauts qui ne pouvoient être apper-  
çus que par un très-petit nombre de personnes , à qui  
le ciel, par une faveur singuliere , a donné un discer-  
nement plus exquis qu’au reste des hommes. Il avoit  
donné des noms modernes aux plantes anciennes: mais  
comme il s’apperçut que rien n’étoit plus capable de  
jetter du desiardre & de la confusion dans la *botanique,*il  
réfolut de réparer cette faute , dont peut-être n’y avoit-  
il guere que lui qui fe fût apperçu. En conséquence, il  
publia en 1720. un nouvel *Index* en deux volumes *in-  
quarto* , avec une ample préface en tête , & un plan &  
une courte histoire du Jardin de Medecine. Dans cette  
préface,il donne des preuves de cette candeur désinté-  
ressée qui le caractérifoit , & de cette noble modestie  
qui fait tant d’honneur , & qui en même tems dénote si  
spécialement une ame véritablement grande. Il est aussi  
ordinaire aux hommes de s’aveugler fur les productions  
de leur esprit, que fur les défauts de leurs enfans. Les  
peres les plus faciles , les meres les plus tendres font  
moins aveugles fur les vices, les difformités & la mau-  
vaife conformation de leurs enfans, que ne le font cer-  
tains Auteurs fur leurs Ouvrages, quelque défectueux,  
quelque imparfaits , quelque monstrueux qu’ils foient.  
Mais le Lecteur jugera par un morceau de fa préface ,  
dont nous donnons ici la traduction , combien l’incorn-  
parable Boerhaaxe étoit éloigné de cette foiblesse si  
*Tome II.*

BOT 1026

préjudiciable à l’intétêtréelde la vérité.

« Dans cette édition , j’ai eu foin d’éviter l’innovation des  
« noms autant que lefujet l’a pu permettre. Dans mon  
«premier *Index* j’avois péché contre cette loi fonda-  
« mentale, en donnant de nouveaux noms à des plan-  
œ tes déja connues depuis long-tems sous d’autres dé-  
a nominations. Je confeffe ingénuement ma faute , &  
« j’en ai un sincere regret. Ce qui me la fit commet-  
« tre fut la précipitation avec laquelle je fis cette corn-  
« pilation, & le peu de tems qu’il y avoit que j’étudiois  
*« la botanique* : mais je m’en corrige aujourd’hui, & le  
« peu de fautes semblables qui pourroient fe trouver  
« dans POuvrage que je donne , me sera , je crois'  
a pardonné, par tous ceux qui ont reçu de la natu-  
a re un caractere bon , & compatissant pour les foi-  
a blesses auxquelles tout homme est infailliblement  
« sujet. Je penfe très-ferrnement que ce feroit un grand  
a mal pour la *botanique,* que chaque Auteur, fans né-  
le cessité & fans autre raifon que sim caprice , s’avisât  
a de donner de nouveaux noms à des plantes qui ont  
a été décrites avec exactitude & sirnt en poffession de  
« dénominations qui leur conviennent ».

Rien ne peint si bien un homme véritablement grand ;  
aux yeux des personnes qui savent juger avec justice ,  
qu’un aveu de *sa* foibleffe sterti de fil propre bouche. Il  
nlusii pas de détours bas & indignes d’un homme d’hon-  
neur , comme de décrier les Botanistes plus anciens  
que lui pour établir *sa* réputation à leurs dépens : au  
contraire, l’histoire qu’il fait de fes prédécesseurs est  
une fuite perpétuelle d’éloge , & de panégyriques. Il  
n’y a que les hommes fans mérite à qui il vient en tête  
de décrier les autres,& de Ee fonder une réputation qui,  
à la vérité , ne dure pas long-tems , quoiqu’ils fassent,  
fur la ruine de celle des perfonnes les plus considérées  
& qui méritent le plus de l’être.

Une chofe entre autres fait connoître avec quelle activité  
& quelle affection il s’acquitta de l’emploi qui lui étoit  
confié. C’est qu’en dix ans qui s’étoient éeoulés depuis  
la publication de son premier *Index,* jufqu’à celle de  
fon second , il avoit enrichi le Jardin de Medecine du  
double des plantes qu’il contenoit auparavant. Ce n’est  
pas tout encore : il fit voir fon bon gout par le choix  
qu’il en avoit fait, & par l’ordre admirable dans lequel  
il les avoit difposées ; & outre qu’elles étoient rangées  
avec gout, elles étoient aussi cultivées avec beaucoup  
d’intelligence ; car il ne faut pas oublier de dire que  
par les foins attentifs de Boerhaave, toutes ces plantes  
naturellement tendres & délicates , avoient acquis  
beaucoup plus de force & de vigueur qu’elles n’erî  
avoient eu sous la direction des précédons Botanistes.

Dans fes Ouvrages de *Botanique,* il montra toujours un  
efprit ouvert à la vérité & entierement dégagé de ce  
bas & fervile attachement aux noms & aux autorités ,  
qui a été dans tous les tems la ruine de la fcience & du  
bon Eens. Il avoit du jugement par lui-même, & il ofoit  
en faire ufage. Il fuivoit la vérité par tout où elle le  
menoit’& ne s’affujettissoit pas aveuglément comme  
quelques-uns de ses prédécesseurs à la méthode de Rays  
ou celle deMorifon : mais il choisissent dans les différens  
Auteurs les matériaux qui lui convenoient pour for-\*  
mer le fysteme le plus raifonnable & le plus univerfelj  
& lorfqu’il les trouvoiten défaut, il tiroit de fon pro-  
pre fonds de quoi y suppléer.

Linnæus, Juge compétent dans ces fortes de matieres,  
lui rend ce témoignage dans sim *Genera Plantarum,*fait avec tout le jugement possible; qu’il est le premier  
de tous les Botanistes qui ait fait entrer dans ses dese  
criptions de Plantes toutes les parties qui concourent  
à la fructification, & qu’il les a développées avec tant  
d’exactitude & de détail qu’il eût été inutile après cela  
de les graver ou de les peindre. J. Bauhin , Morison ,  
Tournefort & quelques autres recommandables à bon  
droit, pour avoir grossi le Catalogue des Plantes, ont  
cependant rendu plus rebutante la fcience de la *Bota-\*  
nique* qui n’étoit déja que trop fatiguante pour la mé-  
moire, en la chargeant de nouveaux noms qu’ils sue»

Ttt

10 27 BOT

geoient, pour exprimer des plantes déja connues fous  
de plus anciens qui leur convenoient assez. Cet incon-  
vénient faifoit que Boerhaave Eoupiroit avec impatien-  
<c après le *Pinax* qu’on attendoit du Cossul Sherard,  
Ouvrage où PAuteur Pe proposent de fixer les disterens  
noms donnés à chaque plante d’une maniere si correcte  
& si exacte , qu’il ne restât plus à l’avenir de prétexte  
pour s’aviser de leur donner de nouvelles dénomina-  
tions. Parce moyen il comptoit fixer pour toujours la  
*Botanique* quant à cette partie & la rendre immuable  
& invariable pour tous les siccles à venir. Mais je ne sa-  
chcpas que cet Ouvrage ait jamais été publié.

Quoiqu’il fioit certain qu’une espece individuelle de plan-  
tes n’est jamais effentiellement différente d’elle-même ;  
il est cependant également avéré que par la différence  
de terrOÎr, d’exposition & de culture, elles peuvent *va-  
rier* tellement quant aux apparences extérieures, qu’on  
s’y trompe, à moins de les distinguer comme a fait  
BOcrhaave par les parties de la fructification qui ne *va-  
rient* jamais. C’est-là en quoi paroît l’excellence parti-  
culiere de la méthode de Boerhaave, au-deffus de tou-  
tes celles qu’on a vues jusqu’à lui. Car les Botanistes,  
après avoir comparé les plantes ainsi particularisées par  
les descriptions des Auteurs, ont ramaffé tous les noms  
différens qui ont été donnés par différens Auteurs à  
chacune; & M. Vaillant & quelques autres , nous en  
ayant fourni des descriptions exactes conformes à te  
qu’elles font dans les différens lieux où elles viennent  
naturellement, & pouvant en les confervant comple-  
tcs & entieres, entre des feuilles de papier , former ce  
qu’on appelle un *Hortus siccus ,* ou herbier, on s’est vu  
en état de fixer le nombre précis de toutes celles qui  
Font connues jusqu’à préfent, & de les tranfmettre bien  
spécifiées & bien distinctes jufqu’à la postérité la plus  
reculée : or cet avantage entre autres, est un de ceux  
dont nous fommes redevables à la perfection & àl’é-  
rendue du fysteme de M. Boerhaave. La publication  
de fon *Index,* fans parler du mérite de l'Ouvrage, quant  
au fond,produisit un effet très-avantagcux & à PAuteur,  
& aux autres Botanistes, qui auparavant ne vouloient  
pas donner de copies de ce qu’ils avoient fur les plantes,  
qu’on ne les assurât de leur donner en revanche de quoi  
suppléer à ce qui leur manquoit : car quand son *Index*parut, ils y trouverent des especes qui leur manquoient :  
& par-là il fe vit assuré d’obtenir d’eux en échange cel-  
les qu’il n’avoit pas. Ainsi la même plante passa fous  
les yeux & dans les mains de plusieurs Botanistes , au  
moyen de quoi chacun d’eux eut la commodité de faire  
Les propres observations dessus ; circonstance qui tend  
plus directement à l’avancement de la *Botanique* que  
peut-être on ne *se* l’imagine. A sim habileté dans la *Bo-  
tanique,* il ajoutoit les témoignages les plus marqués  
d’une vive gratitude ; car dans le distcours qu’il pronon-  
ça en 1731. lors de la résignation qu’il fit de fia Chaire,  
il immortalifia les noms de ses correspondans, & dans  
la chaleur de ses remercimens, il fit le récit des servi-  
ces & des faveurs qu’il avoit reçues des deux freres She-  
rard , de M. Hans-Sloane , & d’enViron quarante au-  
tres de differens pays. «

De plus, les connoissances qu’il avoit dans la *Botanique,*n’étoient point en lui une fcience stérile ; car il en tira  
de nouvelles matieres pour ses opérations Chymiques,  
& de nouveaux médicamens pour Fustige. Environ dix-  
Eept ans après la publication de sim *Index ,* il dorina  
dans Pes leçons publiques une ample description des  
plantes avec une explication de leurs vertus : mais, ce  
qui est très-malheureux, elle n’a jamais été publiée.

Je vais maintenant exposer quelques découvertes des mo-  
dernes touchant la structure & la végétation des plan-  
tes.

*La structure des Végétaux.*

La méthode que nous suivrons en traitant cette matiere  
intéressante , stera celle que fuit la nature elle-même ,  
comme le remarque très-bien M. Grew, dans les disse-

BOT 1028

rens degrés de végétation ; commençant à l’instant où  
la graine est Eemée , & suivant la plante dans *ses* pro-  
grès, lorEque la racine commence à Eeformer, qu’cn-  
fuite il paroît un tronc, puis des branches, des feuilles,  
des fleurs & du fruit ; & à la fin de nouvelle graine.  
Nous allons parler par ordre de ces différens degrés  
d’accroissement.

La graine de la plante est la portion d’elle-même, par la-  
quelle elle fe propage, & consiste dans un embryon er-  
veloppé ou couVert, lequel contient toute la plante  
en petit; c’est pourquoi on l’appelle bouton ou bour-  
geon ; elle est enfermée dans un placenta ou cotyléUbn,  
lequel fert au même uEage dans les végétaux que le  
placenta , le chorion & l’amnios dans les animaux.

Mais quoique la constitution de la semence ioit effentiel-  
lement la même dans tous les végétaux ; cependant,  
comme il y en a quelques-uns sur lesquels les obfer-  
vations *se* font plus commodément que les autres ; neus  
choisirons pour fujet la féve de marais ; qu’on la dif-  
feque , on la trouvera garnie d’une double tunique ou  
membrane , qu’on fepare & qu’on distingue aisément  
l’une de l’autre, tant que la féve est verte ; mais quand  
elle est feche, elles font si fortement collées l’une à  
l’autre, qu’on croiroit qu’il n’y en a qu’une, si l’on  
n’étoit pas prévenu du contraire ; la tunique intérieu-  
re qui est celle dont la contexture est moins ferrée , *se*serrant alors tellement, qu’il semble que ce ne foit que  
des rides de la tunique extérieure.

Au gros bout de la féve, à la tunique extérieure , il y a  
une petite ouverture ou trou , qu’on trouve, en en fài-  
sant la diffection, terminé à un point de la partie appel-  
lée radicule, dont nous parlerons ci-après. Ce trou est  
de grandeur à y pouvoir introduire un fil de fer menu:  
on l’apperçoit mieux quand la féve est encore verte.

On peut appercevoir ce trou non - feulement dans les  
féves de marais, mais aussi dans d’autres sortes. On le  
voit très distinctement dans les féves de France, dans  
les pois, lés lupins , les vefces, les lentilles & autres  
légumes, & même dans plusieurs autres graines qui ne  
font pas de cette espece, telles que le fœnugrec, &  
plusieurs autres dans lesquelles pour la plupart, ce trou  
est si petit qu’on ne siauroitle distinguer sims lesiecours  
d’une loupe, &que même il faut dans quelques-unes  
enlever une partie de la graine, qui autrement empê-  
cheroit qu’on ne le vît.

Toutes les graines qui ont des tuniques épaissies & dures,  
ont un trou au même endroit d’une façon ou d’une au-  
tre; & quoique ce trou ne foit. pas apparent à celles  
qui font enfermées dans des coquilles ou noyaux ; il  
l’est du moins dans les noyaux & les coqiulles elles-  
mêmes.

Dans les glands, les noix, les féves, les graines de con-  
combres & beaucoup d’autres racines, la radicule est  
placée tout près de l’ouverture, afin que la feve pusse  
entrer facilement & librement au dedans de l’envélop-  
pe qui la couvre.

Pour s’assurer par *ses* yeux: mêmes fur les féves vieilles  
qu’elles ont cette ouverture, il n’y a qu’à les mettre  
auparavant tremper dans Peau ; car les en retirant en-  
fuite & les écrafant un peu , il en fort successivement  
plusieurs petites bulles d’air. Et en effet le libre accès  
de Pair dans la graine feche, est aussi nécessaire pour  
maintenir le principe de la végétation, qu’à la plante,  
lorsqu’elle est germée pour *sa* nutrition : cette maxi-  
mé n’est pas ignorée des Grainetiers ; ils ont recon-  
nu par expérience que le meilleur moyen de conserver  
des graines de toute forte est de les laisser dans les *cOs  
sies* ou gaines dans lesquelles elles scmt venues , & de  
ne les point enfermer dans un endroit où Pair ne puisse  
pas avoir d’entrée.

La tunique extérieure de la féve étant alors enlevée, on  
verra la graine à nu , laquelle, comme nous l’avons ob-  
fervé plus haut, consiste en une partie principale qui  
en fait le corps, fon enveloppe ou cotyledon & un  
embryon ou jeune plante. Cette dernierepartie *se* di-  
vife en deux, la radicule & la plume.

IO2p BOT

Or le corps de la féve n’est pas tout d’une piece : il est  
toujours partagé fur sa longueur en deux moitiés ou  
lobes qui ste joignent ensemble à l’endroit de la base.  
Quand les féves sont seches, il est difficile de séparer  
& d’observer ces deux lobes : mais lorsqu’elles sont  
encore jeunes on les détache bien aisément l’un de  
l’autre.

Il y a quelques graines qui *se* divisent en plus de deux lo-  
bes; telles que celle du cresson qui en a six; il y en a  
aussi qui siont tout d’une piece comme le blé. Excepté  
ce très-petit nombre, toutes les autres, même les plus  
petites, *se* partagent comme la féve en deux lobes. Or  
dans toutes les graines, telles qu’elles soient, ces lo-  
bes ont le même ufage pour les jeunes plantes que le  
placenta ou cotyledon , avec les membranes appellées  
par les Anatomistes le *Chorion 8c V Amnio s,* ou autre-  
ment l’arriere-faix, pour les embryons des animaux.  
Quand la plante commence à prendre racine & qu’elle  
reçoit quelque nourriture de la terre, ces lobes, si l’on  
excepte les graines des légumes deviennent des feuil-  
les séminales ou feuilles de graine qui fervent à pré-  
server la jeune plante des injures du dehors. Mais aussi-  
tôt que la plante a assez pris racine pour *se* suffire à  
elle-même, les feuilles séminales qui ne lui sont plus  
nécessaires fe flétrissent & meurent comme les mem-  
branes que je viens de dire, dans les animaux.

En dehors des lobes, & un peu au-dessus du gros bout  
de la féve, est la radicule qu’on appelle ainsi, parce  
que lors de la végétation de la graine elle devient la ra-  
cine de la plante. On la voit très-distinctement en dé-  
pouillant la féve de fon enveloppe, elle est d’une cou-  
leur plus blanche & plus luifante que le corps de la  
graine, furtout si c’est une jeune féve.

La partie qu’il faut examiner enfuite est la plume, laquel-  
le est enclavée dans deux petites cavités formées dans  
les lobes de la févepour la recevoir. Sa couleur appro-  
che beaucoup de celle de la radicule à la bafe de laquel-  
le elle est attachée, quoiqu’elle germe en un fens tout  
contraire, c’est-à-dire , vers le petit bout de la féve;  
car c’est cette partie , qui avec le tems devient le corps  
& le tronc de la plante.

Elle ne forme pas comme la radicule un corps tout d’une  
piece; mais elle est divisée par le bout qui n’est point  
attaehé en plusieurs parties pressées les.unes contre les  
autres, comme des plumes en paquet d’où lui est ve-  
nu fon nom; & ces parties sont si ferrées , que d’abord  
on n’en peut appercevoir que deux ou trois des plus  
sortantes : mais en les détachant avec bien de l’adresse  
& de la légereté , on en découvre encore d’autres , qui  
sontautant de véritables feuilles déja toutes formées,  
quoiqu’elles ne soient pas encore déployées , rangées  
le long du tronc, & empaquetées avec, comme on le  
voit essuite plus distinctement quand la féve pousse.  
Dans la féve de France deux de ces portions de la plu-  
me, les plus sortantes, s’apperçoivent très-bien ; on en  
voit deux aussi, sinon toujours, du moins très-ordinai-  
rement, dans la féve de marais, qui ne disterent de la  
plume principale que par la grosseur. Mais il est vrai  
que dans un grand nombre d’autres femences, on n’ap-  
perçoit que le tronc fans aucunes feuilles; & cepen-  
dant ces autres parties qu’on ne voyoit pas ne man-  
quent jamais à fe montrer après que la femence est de-  
meurée quelque-tems en terre. La graine ainsi consor-  
mée en dedans est enfermée dans deux membranes  
communes , la plus extérieure qui est mince, &l’inter-  
ne qui est plus épaisse ; & d’une propre que nous appel-  
ions cuticule, qui enveloppe les lobes par dehors &  
par dedans, aussi-bien que la radicule & la plume.

Mais avant que d’entrer plus avant dans la defcription  
des différentes parties des plantes, il fera très-à-propos  
de donner une idée de l’analogie singuliere qui est en-  
treles plantes & les animaux, ce que nous allons faire  
en peu de mots.

Prcmierement, comme dans les animaux, la coopération  
du mâle & de la femelle est nécessaire pour la généra-  
tion ; elle l’est aussi, quoiqu’on en dise , dans les plan-

BOT 1030  
tes, comme on le voit par un grand nombre d’expé-  
riences.

Secondement, de même que le premier effet fefisible du  
mélange des deux fexes dans les animaux, est la pro-  
duction d’un œuf, lequel est déposé dans la matrice  
de la femelle, ou mis dans un nid pour y éclorre par  
la chaletir du corps de la mere, ou caché peut - être  
par elle dans quelque endroit convenable où la cha-  
leur du soleil le puisse amener à *sa* perfection ; il en est  
précisément de même de la plante où le premier effet  
dtl mélange des sexes opere la production d’tme graine  
qui est, à proprement parler, l’oeuf de la plante, lequel  
étant déposé dans la terre comme jdahs sia propre ma-  
trice, est aussi couvé dans fa setiEon par la chaleur du *so-*leil, & devient une plante de même efpece que celle  
d’où il est Eorti.

Tandis que l’embryon de l’animal est dans l’œuf, il est  
enveloppé d’une double membrane, & nourri du fluide  
contenu dans l’œuf, qu’il reçoit par le moyen d’un  
cordon ombilical, ou quelque chose qui en tient lieu \*  
étant environné dès le commencement d’un grand  
nombre de vaisseaux qu’on appelle le placenta , ou  
dans quelques animaux les cotylédons; De même aussi  
dans les graines des plantes , l’embryon est enfermé  
dans des membranes , & la jeune plante est pendant  
quelque tems nourrie par des vaisseaux analogues au  
cordon ombilical, & au placenta ou cotyledon, lef-  
quels portent à l’embryon la nourriture qui lui est pro-  
pre.

Quand l’animal est né ou éclos, fa nutrition fe fait d’une  
façon toute différente de celle dont elle fe faifoit dàns  
l’œuf ; car alors il y a un grand nombre de petits vaif-  
feauxque les Anatomistes appellent lactés, qui pussent  
dans les intestins les parties les plus fixes des alimens  
que l’animal mange, & les portent dans les vaiffeaux  
sanguins, où ils circulent avec le reste des fluides , jusi-  
qtl’à ce que l’animal s’en décharge par la transpiration,  
les urines ou quelque autre évacuation. Dans la plante  
les fibres de la racine font l’office de vaiffeaux lactés ,  
& distribuent àtoutc la plante une nourriture cohvena-  
ble, qui, après avoir circulé dans ses vaiffeaux, fie dissi-  
pe aussi à la fin dans la transpiration; & comme des  
Obfervateurs curieux ont trouvé qu’un homme enfan-  
té dissipe par la transpiration environ trente-une onces  
en vingt-quatre heures : de même Monsieur Halés a  
démontré par une expérience , qu’un tourne-siol transi\*  
pire vingt-deux onces pendant le même espace de  
tems; & ce n’est pas le tournesol seul parmi les plantes,  
ni l’homme Eeul parmi les animaux qui tranfpirent;  
mais toutes les plantes & tous les animaux dissipent  
une quantité de leurs fluides parla transpiration, tantôt  
plus , tantôt moins , à raison du degré de seintédont ils  
jouiffent.

L’air est effentiellement nécessaire aux animaux pour vi-  
vre, il ne l’est pas moins aux végétaux ; car telle plante  
que ce foit, *se* flétrira & mourra bien-tôt, si on lui ôte  
la communication avec Pair extérieur.

Ce qui fait vivre , ce qui nourrit & maintient en fanté les  
animaux, c’est la circulation du sang : c’est aussi la cir-  
culation de la steve qui sait silbsister les végétaux.

Ici nous ne pouvons assez admirer la fagesse du Créateur  
dans cette analogie étonnante qu’il a établie entre les  
plantes & les animaux.

Les lobes , ainsique je l’ai déja observé, répondent à la  
même fin que les membranes pour les fœtus des ani-  
maux ; car le tendre embryon est logé entre-deux,  
chaudement & furement , & par ce moyen garanti de  
toutes les injures du dehors , foit de la part de la terre  
même , foit par l’impression d’un froid nuisible ; abri  
qui reste à la jeune plante, jufqu’à *ce* qu’elle soit accou-  
tumée à son nouvel élément, & qu’elle ait pris assez de  
racine; auquel tems les deux lobes deviennent des  
feuilles séminales, destinées à conserVer la plante enco-  
re tendre, jufqu’à ce que la plante ait pris assez de *seve*& de croissanCe.

Et ce d'est pas-là la seule utilité de ces lobes : car tandit

Io; ι BOT

qu’ils tiennent au petit embryon , non-feulefflent ils le  
garantissent & le présentent d’accidcns de la maniere  
qu’on Vient de Voir : mais de plus, ils préparent pour la  
nutrition de la plante le silc de la terre, qui seins cela  
Eeroit trop cru pour elle , en le filtrant à traVess leur  
propre substance, & Py assimilant. La jeune plante ti-  
re ce stuc à elle par un grand nombre de petits Vaisseaux  
distribués chacun en plusieurs branches qui Penvoyent  
dans le placenta, & font l’effet que feroient des cor-  
dons ombilicaux dans des animaux.

De plus, nous trouVons que chaque plante ou cotyledon  
de la graine enferme dans des cellules faites exprès  
une grande quantité d’une espece de baume hui-  
leux & ténace, qui fert non-feulement à défendre  
l’embryon de l’humidité du dehors, mais qui est propre  
aussi par fa vifcosité à envelopper & à retenir l’esprit le  
plus fin, le plus pur & le plus Volatil, qui est la pro-  
duction la plusacheVée de la plante, & qu’on appelle  
*spiritus rector,* ou *esprit recteur;* H est Vrai qu’on ne  
voit pas que cette huile entre dans les vaisseaux del’em-  
bryon, qui font trop déliées pour donner accès à un  
fluide si épais : mais cet efprit étant animé par une fa-  
culté actixe , insinue vraissemblablcment parmi les  
fucs qui nourrissent l’embryon, ce principe Vital qui lui  
Imprime le caractere par où on le distingue de toute au-  
tre plante ; après quoi, tout ce qui fert à fa nutrition,  
continue de *sc* transformer en sa fubstance.

Mais aVant que de fortir de l’article des graines, il est à  
propos d’obferVer qu’il n’y a pas de plante si petite  
& si Vile qu’elle foit, qui ne vienne d’une graine, &  
qu’il n’y en a aueune qui vienne par une autre voie;  
& quoique la terre nourrisse chaque individu, elle ne  
.peut pas former elle même un corps organisé.

Après avoir donné une idée de la graine-, venons à la raci- ‘  
ne, ou cette partie de la plante qui la tient attachée à la  
terre & lui transinet la nourriture : mais avant que de |  
l’anatomifer, il n’est pas inutile d’obferVer ici que les I  
racines étant différentes selon les disterentes plantes; ;  
les Botanistes ont soin de marquer ces différences.  
Voyez l’explication de ces différences au mot *Radix.*

Mais nonobstant ces Variétés quant à la forme, les racines  
dans toutes les plantes ont les mêmes parties essentiel-  
les, qui sirnt :

i. L’Ecorce,

2. Le bois ou corps ligneux ; ou dans les plantes pure-  
ment herbacées, ce qui répond au bois ;

3. La moelle ou poix.

L’écorce , le bois & la moelle de la racine ne paroissent  
pas différens de ce qu’ils sirnt dans le tronc ou les  
branches.

L’usage de la racine est de receVoir dans *ses* Vaisseaux  
le fuc nourricier de la terre, & de le transinettre dans le  
tronc par des vaisseaux qui s’abouchent avec ces pre-  
miersssans pourtant vouloir combattre le sentiment de  
quelques uns , qui Veulent que les Vaisseaux du tronc ne  
foient qu’une continuation de ceux de la racine. C’est  
pourquoi les obfervations que nous aVons à faire fur  
l’écorce, le bois & la poix de la racine, doiVent s’enten-  
dre aussi des mêmes parties dans le tronc & les bran-  
ches.

L’écorce fe doit diVÎfer en peau extérieure ou cuticule, &  
en fubstance intérieure ou corticale.

Cette peau extérieure ou cuticule semble tirer fon origi-  
ne de la silbstancc intérieure ou corticale, & n’être rien  
autre chofe que l’écorce feche & ridée , qui est rempla-  
cée tous les ans par une nouVelle, de même qu’on Voit  
le sterpent se dépouiller de sa peau lorsqu’il s’en est for-  
mé une autre dessous.

Elle est composée de petites Vessies, ou vésicules, placées  
horifontalement en forme d’anneaux, parmilefquels  
Pont entrelacées quelques fibres ligneufes ou Vaisseaux  
destinés à contenir la steve, & cela en plus grande ou  
plus petite quantité selon la nature de la plante.

*Va* substance interne consiste, ι. en plusieurs tuniques de

BOT 103-2

fibres ligneuses, tissues en forme de filet, enveloppées  
l’une dans l’autre comme les peaux d’un oignon; 2. en  
une grande quantité de petites vessies ou vésicules, foit  
de forme ovale ou de forme angulaire qui remplissent  
les petites places ou espaces que les fibres laissent entre  
elles, & font rangées à peu près horifontalement fur le  
bois ; 3. Dans les vaisseaux qui lui font particuliers,  
& qui contiennent le *lue* propre & spécifique de la  
plante.

Les fibres ligneuses sirnt certains corps tubulaires creusés  
pour receVoir le fluide propre à la plante , & composés  
de quantité d’autres fibres plus petites qui ont commu-  
nication les unes dans les autres, & font d’une forme  
carrée. Ces Vaisseaux ne s’étendent point en droite  
ligne ouparallclement:mais ils font ramassés pour l’or-  
dinaire tous enfemble en paquets , qui en s’étendant  
*& se* séparant les uns des autres, forment une efpece de  
filet ou de tunique réticulaire qui embrasse le bois. M.  
Grew les appelle des conduits lymphatiques , parce  
qu’ils contiennent un fluide aqueux, limpide, &pour  
l’ordinaire flans saVeur.

Les Vessies ou Vésicules qui font pleines de la liqueur  
qu’elles reçoivent des fibres ligneufes, font pour la  
plupart placées horisontalement en ligne droite, la-  
quelle aVance de la cuticule Vers le bois. M. Grew les  
appelle parenchyme de l’écorce , parce qu’elles ont un  
tssage analogue à celui des parenchymes dans lesVif-  
ccres des animaux. C’est dans ces vésicules transi/ersii-  
les que fie dépofe le fluide afcendant qu’on peutappel-  
ler le chyle de l'arbre; où après avoir séjourné quelque  
tems & s’être confondu aVec le fuc que nous aVons dit,  
il s’exalte à la fin pour faire fonction d’aliment, & *ss*distribue dans les autres parties de la plante. Et comme  
il y a une grande abondance de cette forte de fluide dans  
ces petites Vessies ou Vésicules, il n’est pas étonnant que  
l’écorce du bois fasse un feu plus ardent &plus durable  
que les autres parties.

La matiere enfermée dans les vaisseaux destinés à la *seve,*est différente felon les différentes plantes. Dans le fa-  
pin, c’est une résine qu’on y trouve ; dans l’espurge ,  
c’est une liqueur laiteusie. M. Ray appelle ce fluide la  
quinteffence de la plante, parce qu’elle en contient non.  
seulement l’odeur & le gout, mais même toutes les  
autres qualités.

Le bois consiste dans les mêmes parties, & arrangées de  
la même maniere que dans l’écorce : à savoir, 1. en  
certaines fibres ligneufes, creusies en-dedans , ramas-  
sées en forme de paquet , & entrelacées comme les  
brins d’un filet. 2. En petites vessies qui remplissent  
l’espace que les fibres que je viens de dire laissent entré  
elles. 3. En des vaiffeaux qui contiennent le fuc fpéci-  
fique de la plante. 4. En certains Vaisseaux destines à  
contenir l’air,qui répondent aux poumons dans les ani-  
maux.

Les fibres lignqpses font précisément les mêmes que dans  
l’écorce, aVec cette différence feulement, que si l’on  
coupe le tronc en traVers, la seVe découle de celles de  
l’écorce , & rarement de celles du bois. Elles forment  
la plus considérable partie du bois, & fcrVent à le rendre  
plus fort & plus compact. Malpighi veut qu’elles aient  
communication les unes avec les autres, comme les  
branches des veines dans les animaux.

Les petites vessies font rangées en ligne horifontale entre  
les fibres & les vaiffeaux, avançant de l’écorce vers la  
moelle qui est au centre : si on en excepte quelques-  
unes qui ne s’étendent pas tout-à-fait si loin , étant  
quelquefois interrompues dans leur cours par de petits  
ronds qui *se* forment dans les parties les plus intérieu-  
res du bois. Dans les arbriffeaux & les plantes qui n’ont  
pas toute la consistance du bois , & qui ont beaucoup  
de moelle , on voit distinctement que ces vésicules s’é-  
tendent ju/qu’à la moelle & fe résolvent en sa siibstance;  
ce qui prouve bien que ces vésicules sont les mêmes dans  
l’écorce & dans la moelle.Elles sirnt composées de corps  
ovales qui *se* communiquent les uns aux autres ; elles  
*se* gonflent du suc de la plante, qui dans quelques-unes

Io;; BOT

est une liqueur limpide, & dans d’autres, colorée.  
Chaque vésicule consiste en une membrane fine &  
transparente:elles different selon les différentes plantes,  
en nombre, en figure, en tissure & en extension.

Les vaisseaux qui contiennent le stuc particulier & spécifi-  
que de la plante, Pont disposés en maniere de cercles  
qui forment autant de tuniques ou d’enveloppes entre  
la moelle & l’écorce,que l’arbre a d’années d’accroisse-  
ment ; car ces enveloppes rte font autre chose que  
la partie interne de l’écorce, qui tous les ans s’ap-  
plique silr le bois, étant devenue ainsi compacte par  
la pression des fibres ligneusies qui l’environnent de  
tous côtés.

Les vaisseaux destinés à recevoir Pair, consistent en cer-  
taines lignes sipirales composées chacunes d’un grand  
nombre de fibres squameuses , & d’un grand nombre  
d’autres plus petites qui traversent celles-là & les cou-  
vrent comme une tunique.

Ces petits tuyaux à air contiennent, pour ainsi parler,  
des especes de vaisseaux pulmonaires; & à l’endroit où  
ils s’abouchent l’un dans l’autre, ils Eont quelquefois  
de forme ovale,& toujours fermés par l’autre bout, de  
forte qu’ils ne ressemblent pas mal aux vaisseaux des  
poumons dans les insectes. Car la nature semble avoir  
donné , tant aux plantes qu’aux insectes, au lieu de  
poumons , de ces sortes de vaisseaux spiraux composés  
de fibres creuses & squameuses pour les mettre en état  
de supporter la pression & la dilatation si.ibite de l’air,  
dans ces inflexions violentes auxquelles les afbres sirnt  
seljets, & le mouvement élastique de Pair qu’ils con-  
tiennent.

**Il** Pont pour l’ordinaire soutenus & environnés de tous  
côtés , & quelquefois fortifiés par les fibres ligneufes ;  
ce qui fait qu’en coupant le bois en travers , on en voit  
fouvent les orifices qui semt ovales ou ronds , ou quel-  
quefois angulaires. Ils s’avancent ordinairement en  
ligne droite delà racine vers le tronc , d’où ils *se* dise  
perfient dans les branches, & fie courbant dans les seuil-  
les, s’y entrelacent en forme de filet. Ces vaisseaux, en  
en exceptant ceux de l’écorce qui portent la feve, font  
les plus larges de tous , & fe rencontrent en plus gran-  
de quantité dans toute la substance’ du bois : mais on  
n’en a point encore observé de semblables dans l’é-  
corce.

La moelle qu’on regardoit anciennement comme une  
substance analogue à celle du cœur & du cerveau dans  
les animaux , consiste en un grand nombre de petits  
globules rangés longitudinalement. Ces globules qui  
semt autant de petites vessies ou de vésicules membra-  
neusies , Eont dans la plupart des plantes, d’une figure  
ronde , dans quelques-unes d’une figure angulaire ou  
cubique, ayant cinq ou huit côtés.

Or la moelle, qui a un nom différent de celui de la sises-  
tance spongieuse du bois & de l’écorce, est pourtant de  
même substance & de même nature, comme il paroît  
& par fit tissure & par Ea continuité ; car les petites vef-  
fies qui forment cette fubstance spongietsse, passent en-  
tierement de l’écorce à la moelle à travers les fibres li-  
gneufies, d’où il Cuit assez’clairement qu’elles sirnt de  
même nature. Et en effet elles ne different en rien que  
par la capacité, les vésicules de la moelle étant les plus  
larges, celles de l’écorce un peu moins, & celles du bois  
**encore** moins que celles de l’écorce. La quantité de  
moelle est différente aussi felon la diversité des plantes ;  
& en général il y en a plus dans les arbriffeaux & les  
plantes herbacées à proportion de leur grosseur, que  
dans les arbres.

Il faut mettre bien de la différence entre les vaiffeaux &  
les vésicules; les vaiffeaux font placés aux extrémités  
de la moelle qu’ils environnent & embraffent : ils con-  
tiennent le fisc propre & particulier de la plante.

Les Vésicules de la moelle font aussi de différente grandeur  
Eelon les différentes plantes, & Eont cent fois plus gran-  
des dans quelques-unes que dans d’autres, comme par  
exemple, dans le chardon commun en comparaison de  
ce qu’elles sont dans le chêne. Il faut aussi obferver que

BOT 1034

Ia grosseur *de ces* vésicules n’est pas proportionnée à la  
quantité de moelle ; car dans la moelle du fureau qui  
est en bien plus grande quantité que dans l’épine-vinet-  
te, les vésicules qui la compofent font aussi petites que  
celles de ce dernier.

La moelle n’a du Euc & de la seve que la premiere année,  
*ses* vésicules devenant après cela seches , flasques &  
molles ; elle tire vraissemblablement *sa* EéVe des vaisi-  
Eeaux réticulaires qui l’enVironncnt.

La tissure des branches est précisément la même que cel-  
le du tronc.

Mais nous ne devons pas oublier ici deux parties impor-  
tantes remarquées par les curieux observateurs de la na-  
ture, qui semt les nœtlds & les boutons.

Les nœuds semt les parties de la plante dans lesquelles  
sirnt logés les boutons & d’où sortent les branches. Ils  
servent non-seulement à dilater la *seve* pour la mettre  
en état de déployer toute *sa force* au-dessus, mais aussi  
à empêcher qu’ainsi dilatée, elle ne quitte trop aisé-  
ment la moelle.

Les boutons, pour me ferVir des expressions de M. Brad-  
ley, ont leur premiere origine dans la moelle. C’est-là  
qu’ils se forment ; & devenus actifs après s’être four-  
nis de toutes les parties nécessaires à la Végétation, ils  
arrivent par de certains canaux à Pair libre, à traVers  
l’écorce qu’ils percent, & ils tomberoient par terre s’ils  
n’étoient retenus par quantité de Vaisseaux àfeVe, au  
moyen defquels ils tirent comme par des racines leur  
nourriture du corps de l’arbre. Ces boutons font à quel-  
ques égards aussi parfaits que la graine, & même plus :  
car le bouton contient la plante toute entiere roulée  
fur elle-même, & il renferme pour l’ordinaire des fucs  
si bien digérés qu’ils mettent moins de tems à porter du  
fruit que la plante enVeloppée dans la graine.

La différence qu’il y a entre le bouton & la graine , c’est  
que celle-ci consiste en lobes ou feuilles épaisses qui  
enferment la jeune plante & servent à lui donner fit  
premiere configuration, en lui déterminant l’espece de  
fuc qu’elle doit tirer de la terre pour fa nourriture : au  
lieu que le bouton n’a pas de ces lobes, parce qu’il **a***sa* racine dans le corps même de l’arbre où il trotrve **un**fuc déja tout préparé pour lui.

Il y a encore cette différence entre les boutons & les raci-  
nes, que ces boutons ou bourgeons font toujours par-  
faitcment femblables à l’arbre qui les produit, au lieu  
que les graines donnent des especes différentes & de  
différentes complexions ; chacune des plantes produi-  
tes par la même graine, disserant des autres en quelque  
chofe , Eoit par de petites Variétés dans la couleur de la  
fleur, par le gout ou par le tems auquel le fruit Vient à  
maturité , par la configuration de la fleur ou par la for-  
me ou la couleur des feuilles. Il semble que la nature  
ait obferVé à cet égard la même conduite que dans la  
formation des animaux, dont on ne Voit pas deux dans  
une même espece qui *sc* reffemblent parfaitement, oti  
qui reffemblent en tout soit au pere ou à la mere.

Cette parfaite reffemblance du bouton aVec l’arbre qui le  
porte , femble aVoir pour but de perpétuer le mérite &  
les qualités de la plante, & pour en faciliter la propa-  
gation en toute forte de lieux; car au moyen du bour-  
geon on peut naturaliser dans tous les endroi s du mon-  
de, tel fruit ou tel arbre que ce foit.

Mais il faut obferVer qu’il y a des boutons de plusieurs  
sortes : à saVoir des boutons à feuilles & des boutons **a**fleur. La différence entre les uns & les autres fe peut  
connoître fur beaucoup d’arbres fruitiers : elle consiste  
en ce qu’avant qu’ils foient ouVerts, les boutons a feuil-  
les font longs, menus & pointus , au lieu que les bou-  
tons à fleurs font courts & gros. De plus dans les bou-  
tons à feuilles les fucs font plus fluides & plus aqueux,  
& dans les autres, plus digérés & plus gommeux. Or  
ces fortes de boutons, proVÎennent de la moelle du jeu-  
ne bois, & sont destinés à différens offices , Eelon que la  
plante ou les branches qui les produifent sirnt plus ou  
moins Vigoureuses. Celles qui le sont davantage pouse

103 5 B O T

sent des boutons à feuilles, celles qui le font moins ,  
des boutons à fleurs.

En s’étendant ils forment des branches quand la tempéra-  
ture de Pair est de nature à donner à la feve ou aux silcs  
de la plante autant de fluidité qu’il en faut pour qu’el-  
Ie circule dans les vaisseaux fans interruption; auquel  
cas la *seve* étant suffisamment fluide , elle pousse des  
bOtltons qui fe développant par degrés , forment des  
rejetions & des branches, dont chacune est une espece  
d’arbre distinct de celui fur lequel elle est poussée ; aussi  
peut-on la retrancher entierement stans faire périr Par-  
bre, au lieu que si elle ne faisioit avec l’arbre qu’un  
tout, comme font enfemble les différentes parties de  
l’animal, on ne pourroit la retrandler fans mettre l’ar-  
bre en danger.

Mais ce n’est pas seulement à la partie de la plante qui  
est hors de terre qu’il vient des boutons , il s’en forme  
aussi à la moelle de la racine aufll-bien qu’ailleurs ; & il  
**est** important de remarquer ici que ceux qui viennent  
aux racines font déterminés à prendre forme de racines  
en fe développant, & ceux qui viennent aux branches  
d prendre forme de branches : mais dans leurs commen-  
cemens ils font tous semblables. Car si on met les raci-  
nes d’un arbre à Pair, après qu’elles sieront accoutu-  
mées à cet élément, les boutons qu’elles pousseront pro-  
duiront des feuilles; ou si au contraire vous faites en-  
trer une branche d’arbre en terre, au bout de quelque  
tems les boutons qui fe feront formés dans fa moelle  
venant à sortir, au lieu de feuilles,de fleurs ou de fruits  
qu’ils auraient produits , s’ils étoient'restés en plein  
air,ils pousseront des racines defquelles par la fuite il en  
viendra encore d’autres.

Il est encore à observer que comme la moelle ne se trou-  
ve que dans les jeunes pousses, si l’on vouloir marco-  
ter un arbre, il faudroit ne fe sentir pour cela que de  
jeunes branches où la moelle soit encore dans *sa* per-  
fection, autrement on n’auroit pas les graines ou bou-  
tons si néeeffilires à la production de la racine.

La fepille consiste dans les mêmes parties que le tronc &  
les branches, c’est-à-dire , en des fibres ligneuses ou  
conduits remplis de lymphe , en vaisseaux qui contien-  
nent le stuc spécifique de la plante, en vaisseaux faits  
pour recevoir Pair, en un perenchyme ou des anneaux  
de petites vessies qui remplissent l'efpace que laissent  
**entre** elles les fibres réticulaires & la cuticule. Mais la  
cuticule de la souille , par exemple, n’est autre chofe  
qu’une extension de celle de la brandie , de même que  
les fibres ou les nerfs dispersés dans la feuille ne font  
autre chose que des ramifications du bois dela branche  
ou du corps ligneux. De même aussi le parenchyme de  
la feuille , lequel est entre les nerfs & en remplit Pin-  
tervalle, n’est autre chofe que la continuation du corps  
cortical, ou la partie intérieure de l’écorce, comme il  
**est** aisé de le voir distinctement dans la plupart des  
plantes dont la feuille est bien nourrie. Car il est à re-  
marquer que le pédicule de la feuille lequel est com-  
posé de toutes ces parties, fe divise en entrant dans la  
feuille en un grand nombre de branches , lesquelles se  
divifent elles-mêmes encore en un plus grand nombre  
de plus petites qui *se croisant* les unes les autres, *for-  
ment* une espece de filet, qui slapperçoit très-distinc-  
tement dans quelques plantes, & singulierement silr le  
revers des feuilles de fauge.

Une preuve par laquelle on peut fe convaincre que ces  
fibres fiant aussi accompagnées de vaisseaux qui contien-  
nent le Puc spécifique de la plante, ce sont les diffé-  
rentes couleurs du liquide que contiennent ces vaif-  
seaux dans différentes plantes : c’est ainsi que dans Pesa  
purge & la chicorée ce liquide est laiteux, & dans l’é-  
claire, jaunâtre. Et quoique *sa* couleur ne foit pas siap-  
parente dans les feuilles de plusieurs plantes où les  
vaisseaux dont nous parlons font remplis d’un fluide  
aqueux & limpide, les exemples que nous venons de  
citer suffifent pour nous convaincre qu’il y en a d’une  
forte ou d’tme autre , dans les feuilles de toutes les  
plantes.

BOT 1036

Les espacés que laissent entre eux ces vaisseaux & ces fi-  
bres, étant remplis, comme nous ayons dit, par de pe-  
tites Vessies, forment le parenchyme ou partie charnue  
de la plante ; & ces Vésicules felon la nature de la *seve*qu’elles contiennent, selon aussi que leurs pores sont  
plus ou moins serrés, forment différentes figures fur la  
furface de la feuille, étant dans quelques-unes angu-  
laires, & dans d’autres, de toute autre configuratlon.

Entre les vésicules & les fibres réticulaires, Malpighi  
obferve qu’il y a d’efpace en efpace plusieurs petites  
cellules ou pores qui fervent à la décharge de quelque  
fluide, ou à exhaler quelque Vapeur.

Le tout est couVert d’une mince cuticule ou épiderme de  
la même couleur que les parties contenues en dedans.

M. Grew diVsse les fleurs des plantes en empalement,  
foliation & les parties intérieures ou la fourniture de  
la fleur en dedans.

L’empalement est la partie la plus extérieure de la fleur  
qui la couVre toute entiereaVant qu’elle foit éclofe, &  
qui lui fert après cela comme de fupport. Quelques-uns  
l’appellent *perianthium,* parce qu’il regne tout autour  
de la fleur; d’autres l’appellent caIyce ou godet : mais  
ce n’est pas là ce qu’on peut appeller proprement caly-  
ce; car le calyce à la lettre , est une coupe ou godet  
creux que forme le perianthe ou empalement, duquel  
sortent les autres parties de la fleur. Il y a des fleurs  
dont les pétales ont une bafle ferme & assurée autant  
qu’il le faut pour les soutenir , & qui par cette raisim  
n’ont^as besoin d’empalement ou perianthe ; aussi la  
nature ne leur en a-t-elle point donné, comme on le  
voit dans la tulipe. Cependant ces fleurs ont un calyce  
ou godet.

Par la foliation de la fleur, M. Grew entend l’assemblage  
des pétales, c’est-à-dire, ces feuilles de la fleur ornées  
d’une teinte agréable qui constitue *sa* beauté. Ces pé-  
tales nassent pour l’ordinaire immédiatement en de-  
dans du perianthe ou empalement, s’élevent des bords  
du calyce ou godet, & enferment l’intérieur dela fleur  
ou *ses* parties mâles & femelles. Il y a des fleurs qui  
n’ont qu’un feul pétale & font de différenteWformes *se-  
lon* les différentes plantes, telles que la campanelle &  
le fenouil; d’autres en ont deux, trois, quatre ou cinq;  
d’autres en ont encore un plus grand nombre, telles  
que le fouci & le tournefol.

Il y a quantite d’especes de plantes qui n’ont point de pé-  
tales du tout : c’est pourquoi on les appelle fleurs apé-  
tales, telles que le houblon , la mercuriale, Portie &  
la patience. On les appelle aussi fleurs staminées, à cau-  
*se* du grand nombre de leurs étamines ou filets.

Ces pétales font destinés par la nature à la conservation  
des parties de la génération dans la fleur : aussi les vo-  
yons-nous s’ouvrir au lever du soleil pour recevoir la  
chaleur, & *se* fermer les unes plus, les autres moins, à  
l’approche de la pluie ou dela nuit. Et ce n’est pas-là  
leur feule fonction : ils tirent aussi du corps de la plante  
une nourriture qu’ils portent à l’embryon, au fruit & à  
la graine; car aussi-tôt que le pistil s’est transformé en  
un petit fruit, imprégné de petits arbres en graine, en-  
veloppés de leurs feçondines ou membranes, la fleur  
tombe, laissant l’œuf nouvellement formé ou le fruit  
naissant, prendre de la nourriture pour lui-même &  
pour les fœtus dont il est imprégné, laquelle nourritu-  
re il tire des feuilles qui PenVÎronnent, au moyen de  
la faculté de fuction dont il est doué.

Venons à préfent aux parties génératives de la plante que  
M. Grew appelle l’intérieur ou la fourniture de la 1fleur. Elles consistent dans les parties mâles de la fleur  
qui sont les étamines ou filets, & leurs sommets, & les  
parties femelles qui font le style ou pistil.

Les étamines sont des filets déliés qui Viennent en dedans  
des pétales, à l’entour des pistils, comme on peut Voir  
dans les tulipes & les lys.

Au haut des étamines ou filets font des sommets ou  
bossettes , qu’on peut appeller proprement les testicu-  
les des fleurs , parce qu’ils contiennent une farine fé-  
condante , ou la graine nécessaire pour l’imprégnation

1037 BOT

du pistil, qu’on peut appeller la matrice de la plante.  
Dans quelques fleurs les étamines font extremement cour-  
tes ; dans quelques-unes même il n’y en a point du tout:  
mais dans ce cas les fommets aVec la farine fécondan-  
te ou la poussiere dont il faut que la partie femelle foit  
imprégnée, font fixés immédiatement à la capside ou  
cosse qui contient la graine.

Dans d’autres fleurs, telles que celles du chardon & de la  
laitue , plusieurs de ces étamines unies enfemble for  
ment une espece de tube ou tuyau , qui enferme des  
fommets fournis de la même poussiere.

La farine fécondante fe forme dans les fommets qui cre-  
vent lorsqu’ils sont mûrs ; alors la farine tombe fur la  
tête du pistil oti la partie femelle de la fleur, & est por-  
tée de là dans la matrice pour y imprégner la femence.

C’est cette farine que les abeilles ramassent pour faire  
leur cire.

**Le** pistil est la partie femelle de la plante. Il monte droit  
**en** enhaut, du milieu de la caVÎté que forment les pé-  
tales , laquelle on appelle calyce , & quand il mûrit il  
forme une cosse qui contient la graine , où il fe trans-  
formeen fruit. Quelquefois il est plus gros à ses deux  
bouts qu’au milieu, c’est-à-dire , figure comme un pi-  
Ιοη , & c’est-là d’où lui Vient fon nom de pistil ; de  
*pestel* ancien mot françois , qui signifioit pilon. Ce n’est  
quelquefois, pour ainsi dire , qu’une espece de filet.  
Quelquefois il fe termine en plusieurs branches ou cor-  
nes , qui ont leur origine d’autant de cosses contenantes  
des graines. Quelquefois il est rond ; dans d’autres plan-  
tes il est carré, triangulaire ou oVale.

Dans quelques fleurs , le pistil est couVert au fommet de  
petits poils fins qui le rendent semblable à du velours.  
Dans d’autres , il est garni d’tme espece de plume :  
dans d’autres, il est couvert de vésicules ou petites vef-  
fles pleines d’un silc gluant : mais tous les pistils , de  
quelque forme qu’ils foient ont de petites ouvertures au  
' fommet, par où entre la farine séCondante, & de petits  
canaux en-dedans qui la portent à la graine pour l’en  
imprégner.

Plusieurs Auteurs ne mettent point de distinction entre  
le style & le pistil; mais Malpighi & après lui Brad-  
ley, appellent ce tube ou filet, *pistil,* quand il contient  
la graine ;& ils appellent *style,celui* qui dans quelques  
fleurs fe desseche & tombe après que la graine est im-  
prégnée.

Il y a plusieurs opinions différentes parmi les Auteurs fur  
la génération des plantes : fans vouloir nous en rendre  
juge , nous allons exposer les plus probables ; après  
avoir observé préalablement que la plupart des plantes  
siont hermaphrodites ; & que le plus grand nombre de  
celles de cette espece contiennent dans la même fleur  
les parties mâles & femelles de la génération. D’au-  
tres, telles que le melon , par exemple , portent fur la  
même tige des fleurs de différens *sexes* ; la femelle qui  
produit le fruit, & le mâle qui ne produit rien. Il y a  
, aussi quelques plantes qui portent des fleurs fans fruit ;  
tandis que d’autres de même efpece & de même nom  
produisent du fruit fans fleurs ; ce qui fait qu’on dif-  
tingue parmi ces plantes l’espece mâle & l’espece fe-  
melle. De cette derniere forte font le palmier , le peu-  
plier , le houblon & le chanvre. La plante mâle est  
celle qui produit la fleur ; & la femelle , celle qui pro-  
duit la graine.

**Or il** est très-probable que l’embryon de la jeune plante,  
ou cette partie que nous avons dit fe trotlver au milieu  
de sa graine , & que nous avons distinguée en radicule  
& en plume , est formée par la farine fécondante qui  
tombant fur le pistil entre dans l’utérus ou la matrice  
de la plante où elle est reçue, & où elle fe fixe ; & que  
les lobes de la femence , que nous avons aussi décrits ,  
lesquels font dans les plantes la fonction de placenta ,  
de cotyledon , ou d’arriere-faix, font fournies par la  
partie femelle de la plante.

Quand les parties mâles & femelles de la fleur sont bien  
voisines les unes des autres, il n’est pas difficile de con-  
cevoir comment la farine fécondante , ou comme on

BOT 1038

peut Rappelles Bon fperme mâle peut-être porté au  
pistil ou à la matrice : mais quand les fleurs mâle &fe-  
melle font à quelque diftance l’une de l’autre fur la  
même tige , & furtout quand elles viennent fur disse-  
rentes plantes de même espece , il n’est pas aisé de  
comprendre comment la poussiere imprégnsttive de la  
plante mâle parvient à la plante femelle, furtout si elles  
font à une grande distance l’une de l’autre.

On trouve dans Jovianus Pontanus, une histoire qui sait  
concevoir à quelle distance étonnante la poudre impré-  
gnative peut être portée. Il dit qu’il y avoit un palmier  
femelle dans le bois d’Otrante, & un mâle à Brindes,  
à quinze lieues du premier; que pendant plusieurs an-  
nées le palmier femelle avoir toujours été stérile , &  
n’avoit jamais porté aucun fruit; mais qu’avec le tems  
s’étant élevé au-dessus des autres arbres de la forêt, il  
commença à porter du fruit, & meme beaucoup , quoi-  
qu’il n’y eût pas de palmier mâle plus proche que celui

. qui étoit à Brindes.

La plupart des Auteurs qui ont traité de la génération  
des plantes rapportent cette histoire, &, à ce qu’il me  
femble penfent tous unanimement que c’est levent qui  
a apporté la poudre du palmier mâle de Brindes au pal-  
mier femelle d’Otrante ; d’où ils concluent que le vent  
est l’agent qui tranfporte la poussiere des plantes mâ-  
les aux plantes femelles. Cela pourroit être probable si  
ces deux palmiers eussent été situés entre les deux trd-  
piques, où le vent les trois quarts de l’année vient d’o-  
rient, & que le palmier mâle eût été à l’orient du pal-  
mier femelle; mais si c’eût été le palmier femelle qui  
fût à POrient, c’eût été une situation très-malheureu-  
*se pour* lui , & il n’èût pas manqué d’être stérile.

Quant à moi, je ne regarde point du tout comme plausi-  
ble que l’Etre fupremequi a établi dans les opérations  
de la nature l’ordre le plus parfait , ait abandonné une  
chofe aussi importante que la génération des plantes, à  
la conduite d’tm agent aussi aveugle & aussi incertain  
que le vent, qui indubitablement laisseroit un grand  
nombre dé plantes stériles , s’il arrivoit qu’il ne soufflât  
pas précisément à l’instant que la poudre du mâle arri-  
vée à une parfaite maturité , feroit en état d’être portée  
à la plante femelle.

C’est pourquoi je pense qu’il y a dans la nature quelque  
faculté inconnue jufqu’à présent aux Eavans , qui est  
capable de procurer le transport de la poudre de la plan-  
te mâle, d’une maniere si infaillible que la plante fe-  
melle ne saurait manquer d’en être imprégnée.

Il y a une faculté dans la nature que les Physiciens ont  
appellée électricité,parce qu’o nl’a obfervée pour la pre-  
micre fois dans l’ambre qu’on appelle en Latin Fsoc-  
*trum.* C’est une force attractive ou magnétique qui se  
rencontre dans l’ambre , comme nous venons de dire ,  
& même dans le verre & dans plusieurs autres fubstan-  
ces , qui, lorfqu’on les frotte jufqu’à les échauffer, ti-  
rentà elles les corps légers qui les environnent & quel-  
quefois les repoussent. M. Grew, qui étoit un des mem-  
bres de la Société Royale de Londres , & M. Dufay ,  
de l’Académie des Sciences de Paris , par des recher-  
ches infatigables, ont découvert quantité de propriétés  
surprenantes dans les corps électriques , qu’il seroit  
trop, long de détailler ici. Mais ce qui revient très-fort  
à notre sujet, c’est d’obferver qtle la cire d’abeilles pose  
fede cette faculté attractive en un degféau moins aussi  
éminent qu’aucune autre fubstance , & cela fans qu’il  
soit besiiin de la frotter , & qu’elle la conferve aussi  
plus long-tems.

Or , si l’on fait attention que la cire n’est presque qu’une  
masse de farine fécondante, ou de la poudre imprégna-  
tive des fleurs ramassée par les abeilles ; il paroît trés- g.  
vraissemblable que chaque particule de cette matiere  
avoit elle-même quelque force électrique ou attracti-  
ve avant d’être enlevée de dessus la fleur ; & si cela est,  
pourquoi ne pourrions-nous pas presumer que le pistil  
ou la matrice de la plante, & la farine fécondante ou  
la poudre imprégnative s’attirent l’une l’autre avec  
beaucoup de force ? Et comme il y a des corps qui at-

1039 BOT

tirent de très-loin , il me parole aisé à concevoir com-  
me très-possible que la farine fécondante du palmier  
mâle ait passé même contre le vent , de Brindes à  
Otrante, quoique distant de quinze lieues, lorfque le  
palmier femelle a été assez élevé pour recevoir cette  
farine, qui auparavant étoit interceptée en chemin par  
les autres arbres de la forêt.

Il y a quelques circonstances par rapport à l’électricité  
qui semblent confirmer cette idée silr l’attraction des  
plantes. L’une est que l’air humide diminue beaucoup  
la vertu électrique des corps ; l’autre, que cette vertu  
n’agit pas avec tant de force pendant la plus grande  
chaleur du jour.

Les perfonnes qui étudient la nature avec Eoin, s’apper-  
cevront que cette poudre , principe de la génération  
des plantes est transportée précisément à l’heure du  
jour où la chaleur est le plus tempérée, & que le soleil  
toutefois est levé depuis un assez long-tems pour fécher  
l’air & en élever les vapeurs à quelque distance de la  
terre. C’est à cette heure-là en effet qu’on voit le mû-  
rier & plusieurs autres arbres pendant la faifon de leur  
génération , environnés d’une efpece de nuage de  
poussiere ; ce qu’on n’observe point dans toute autre  
saisim de l’année que celle de leur génération , ni dans  
un autre tems de la journée que le matin de bonne-  
heure.

Ayant fini ce que nous avions à dire de la structure des  
plantes & de leur génération ; il faut à préfent paffer à  
leur végétation & leur crue.

*De la Végétation ou Crue des Plantes.*

Pour nous former quelque idée de la végétation des Plan-  
tes, je crois qu’il est à propos de la considérer dans un  
point de vue analogue aux opérations chymiques : ici  
îa nature tiendra la place du Chymiste ; & celui qui  
cultive la terre fera comme fon aide.

**La** premiere chofe qui fe fait est de marner la terre , ou,  
ce qui est la même chofe de lui procurer des sels alca-  
lins. Ceci sijppose que la terre qu’il est question de  
marner avoit perdu tous fes stels pour avoir travaillé  
trop long-tems sans relâche : autrement, cette premie-  
re opération ne sera pas nécessaire ; car la nature toute  
Eeule suffit pour réparer une perte modique de sels :  
mais quand ils sirnt entierement épuisés, elle est long-  
tems à en suppléer d’autres.

Tant que ces sels retiennent leur nature alcaline , confor-  
mémentà la propriété qu’on leurconnoît, ils divssent  
la terre en petites particules , la rendent légere, & la  
dssposent à *se* brsser de plus en plus en parcelles min-  
ces & ténues , ainsi qu’il arrive à la chaux , lorsqu’on  
*verse* de Peau dessus ; ce qui la rend plus fertile. C’est  
par cette même raifon que la charrue & la bêche la fer-  
tilssent aussi ; & c’est cette atténuation , cette divi-  
sion en plus petites parcelles qu’on entend lorsqu’on  
parle d’amollir la terre.

Cela fait, la nature fournit des fels alcalins avec un flui-  
de propre à les dissoudre ; car ils attirent eux-mêmes  
avec force les vapeurs & la rosée qui nagent dans Pair  
& font elles-mêmes huileufes jufqu’à un certain point  
**au** moyen des huiles des animaux & des végétaux ,  
perpétuellement répandues dans l’atmosphere. Par  
cette rosée huileuse ils font disions en une efpece d’hui-  
le par défaillance, & pénetrent au fond de la terre,qui  
Eert comme de vase dans l’opération de la végétation ;  
là ils rencontrent encore une huile dont toutes les ter-  
res scmt plus ou moins imprégnées.

Il a été obfervé à l’article *alcali,* que si l’on mêle des siels  
alcalis avec un acide, surtout s’il est dans un état flui-  
ό de, il en arrive une effervescence accompagnée d’ébul-  
lition & d’une violente agitation au-dedans ; & qu’ils  
attirent l’acide de l’air avec tant de force, qu’avec le  
tems ils s’en imprègnent & deviennent entierement  
neutres. Il est aisé de comprendre que tandis que ces  
fels séjournent au fond de la terre, diffous en cette ese  
pece d’huile que les Chymistes appellent *per deliquium,*qu autrement, *lixivium* , lessive , comme ils attirent

BOT 1040

perpétuellement l'acide de Pair , il doit fe faire une  
douce effervefcence ott ébullition qui rompt & divise  
les parties de la terre qui étoient auparavant fortement  
adhérentes,& rendent le fel plus léger & plus tendre.

Concevons enfuite que quand les fels alcalins font digé-  
rés ave’c l'huile , ils s’y unifient intimement,& qu’il en  
réfulte une fubstance pénétrante & détersive , qui fe  
peut dissoudre dans Peau , qui est d’une nature fort dif-  
férente du fel & de l’huile dont elle est composée, &  
que nous appellens communément favon.

C’est pourquoi quand ces fels alcalins font dans la terre ,  
où ils fe dissolvent en une efpece de lessive , par la ren-  
contre de l’huile qu’ils y trouvent ; ces fels & cette  
huile digérés par la chaleur du soleil, s’unissent enfem-  
ble & se convertissent en un seivon beaucoup plus par-  
fait que l’artificiel dont nous nous servons ; car ce  
dernier retient toujours quelque chofe de l’acreté du fel  
qui entre dans fa composition, ce qui le rend impro-  
pre à contribuer à la végétation , jusqu’à ce qu’il ioit  
devenu parfaitement neutre : au lieu que celui qui *se*forme dans la terre , est rendu entierement neutre dès  
qu’il est fait, les fels attirant à eux l’acide de l’air, &  
s’en imbibant en même tems qu’ils fe mêlent avec les  
huiles de la terre pour s’y transformer enfavon. Voyez  
l’article *Acetum.*

Tous les végétaux, quels qu’ils soient, contenant une  
grande quantité de terre , il paroît difficile à la premie-  
re vue , d’expliquer comment elle a pu s’y introduire,  
les pores des racines étant trop petits pour y admettre  
de la terre non dissoute , ou peut-être même pour y  
donner entrée à Peau ; & quand même l’eau pourrcit  
s’y introduire, elle n’est point du tout capable de dil-  
Poudre la terre. Nous allons donc tâcher d’expliquer  
comment la terre se dissout & devient capable d’entrer  
dans les pores des racines.

La solution d’un corps n’est autre chofe que la division  
de sta silbstance en des parcelles assez petites pourqtil.l  
puisse nager dans sim menstrue ou sim dissolvant sans  
être visible. Ainsi quand un siel d’une sorte ou d’une  
autre est dissous dans l’eau, sies parcelles sont tellement  
divisées dans l’eau sim menstrue tant qu’il y nage,  
qu’on n’en peut appercevoir aucunes. Ainsi divisier la  
terre en petites parcelles, comme nous avons dit, c’est  
en avoir commencé la solution.

A présent considérons le siucsiaponacé neutre, formé dans  
la terre par le fel alcalin, l’huile & l’acide de Pair ,  
comme un menstrue ou dissolvant, faponacé ou faVQ-  
neux ; & voyons comment il est capable d’agir silr  
la terre pour y parvenir. Je vais apporter un exemple  
dont il n’y a personne qui n’ait connoissance.

Quand de la toile , du linge ou toute autre chose sirnt sa-  
les, c’est-à-dire qu’il s’y est attaché des concrétions  
terreuses, ce que nous savons de mieux pour le net-  
toyer, est de le laver dans de Peau où on a fait fondre  
du savon. Le favon pénetre les pores de la-terre, la di-  
vife en particules extremement fines,& la dissout en  
quelque sorte. Ainsi le fluide saponacé est ce que nous  
avons de mieux pour servir de menstrue ou de dissol-  
vant à la terre ; & il y a toute apparence que le fluide  
Eavoneux qui est formé au fond de la terre par une  
longue digestion, est bien plus pénétrant qu’aucun fa-  
von artificiel, & conséquemment bien plus capable de  
dissoudre la terre.

Nous trouverons encore dequoi nous affermir dans cette  
idée, si nous considérons ce fuc de la terre comme un  
menstrue ou dissolvant neutre ; car il est avéré par un  
grand nombre d’expériences chymiques, que les mense  
trues neutres font ceux qui dissolvent un plus grand  
nombre de fubstances, furtout celles qui sirnt d’une na-  
turc terreuse, sur lesquelles il n’y a que ces sortes de  
menstrues qui operent.

De ce qui vient d’être dit, il paroît clairement que quand  
au bout d’un tems considérable que la terre est restée  
en digestion dans une liqueur saponacée neutre é-  
chauffée par la chaleur du Soleil, la pluie vient à tom-  
ber en abondance, elle délaie de plus en plus cette  
liqueur

1041 BOT

liqueur,& extrait pour ainsi dire une teinture de la ter- !  
re, c’est-à-dire , en dissout assez pour opérer la végéta- I  
tion ; que ce qui est dissous entrant par les pores des ra- !  
cines, monte par-là dans la tige de la plante; &que |  
c’est ainsi que *se* fait la dissolution de la terre , qui  
ne se feroit point faite par le moyen de Peau seule.

Les Anciens, qui avoient foin de cacher toutes leurs con-  
noissances fous des allégories , semblent cependant  
nous donner à entendre que la terre est imprégnée des  
vapeurs de l’air. C’est alqsi qu’Homere nous dit, que  
quand Jupiter, par qui l’air est désigné , coucha avec  
Junon, qui signifie la terre , siur le sommet du mont  
Glargara, il sortit des fleurs pour leur former un lit.

Η ῥα, καὶ ἀγκὰς saapnTg Κρονου πάις ἢν παράκοιτικ,  
Τοισι δ’ ὑπὸ χθω'ν διὰ φύεν νεοθήλεα *yrcsev ,*Λωταν θ’ ἐρσήεντα , ἰδε' κροκὸν , ήδἐ ὑάκινβον  
Πυκνὸν καὶ μαλακὸν" *ος απο Aoste* ὑψοσ’ ἔεργε.

Τῷ ἔνι λεξάο8"ην, ἐπὶ δε' νεφέλην ἔσσαντα  
Καλὴν, χρυσείην’ στιλπναὶ δ’ απέπιπταν ἔεσσαι.

/1. *XIV.* 346.

« Il la contemplait en lui parlant ; & enflammé par fa pré-  
a fence, il s’élança vers elle avec ardeur, & la ferra  
« étroitement dans ses bras. La Terre s’en apperçut; &  
«pour en marquer sa joie, elle fit à l’instant sortir de  
« sim fiein un verd gafion & de brillantes fleurs. La ten-  
« dre violette forma un tapis mollet ; le lotus fournit  
« par fon épais feuillage un agréable couvert ; le fol  
«que leurspiésfouloient, fut jonché d’hyacinthe ; &  
a le vif crocus fit paroître la montagne tout en feu.  
« Alors un nuage doré vint cacher le couple divin plon-  
âgé dans une douce ivresse, & environné du fouille  
« gracieux des Zéphirs. Une rosée céleste descendant  
« Eur la terre, parfuma toute la montagne, & y répan-  
« dit une fuave odeur d’Ambroisie. »

Virgile paroît avoir voulu rendre ce passage d’Homerepar  
ces trois Vers, où il parle du printems.

*Tum Pater Omnipotens foecundis imbribus Æther  
Conjugis in gremium laetae descendit, et omnes  
Magnus alit, magno commixtus corpore foetus.*

Georg. L. II. V. 325.

« Le tout-puissant Jupiter defcend , & yerfe dans le fein  
«de fa docile épouse ses pluies fécondantes ; & con-  
« fondant fon Vaste corps aVec le sien, il nourrit fes  
«productions par de doux fucs,& donne l’accroissement  
« aux fertiles femences. »

Ces deux grands Poètes paroissent également persuadés  
que la terre doit fa fécondité à l’air : mais je ne fache  
pas que ni l’un ni l’autre, ni aucuns Auteurs moder-  
nes aient expliqué comment fe fait cette imprégna-  
tion.

Nous aVons observé déja qu’il y a une grande analogie  
entre les animaux & les Végétaux. Nous allons jetter  
un grand jour sur la doctrine que nous Venons d’établir  
aufujetdela préparation de la nourriture des Végétaux,  
c’est-à-dire, des fucs qui entrent dans leurs racines pour  
leur nutrition ; en expofant la méthode que fuit la na-  
ture , pour préparer les alimens des animaux dans leur  
estomac.

Il y a eu pendant plusieurs siecles de grandes difputes en-  
tre les Auteurs qui ont écrit de l’œconomie animale au  
sujet de la digestion des alimens reçus dans l’estomac.  
La plupart font conVenus qu’ilfaut nécessairement qu’il,  
renferme quelque espece de menstrue propre à leur fo-,  
lotion. Mais les uns ont assuré que ce dissoluant étoit'  
alcalin, les autres qu’il étoit acide. Il y en a eu d’autres  
qui ont attribué sa dissolution à un ferment contenu  
dans l’estomac; d’autres ont imaginé que la digestion fe.  
faifoitpar la Voie de la trituration , ou par une espece  
de broyement des alimens par Faction du diaphragme  
& des mufcles du ventre. Mais Papin & bien d’autres

*Tome IL*

BOT 1042

depuis lui, s’accordent à dire que la digestion si; fait pat  
la chaleur de l’estomac , qui raréfiant Pair contenu

.. dans l’aliment, le dÎVÎfe en plus petites particules , &  
le réduit en une fubstance fluide. Je ne finirois pas, si  
jeVoulois entrer dans,le détail de tous lcsspstemesqui  
ont été forgés à ce fujet : c’est pourquoi je me conten-  
terai dsobEerver que la faluve, conjointement aVec les  
fiscs que versent dans l’estomac fes glandes particu-  
lieres, lefquels font de même nature que la salive,  
soumissent vraissemblablement un menstrue ou dissol-  
vant, d’une nature saponacée ousavonetsse, extreme-  
ment pénétrant & capable de dissoudre les alimens avec  
l’aide d’une chaleur douce , seins qu’il faille avoir re-  
cours à un menstrue acide ou alcalin, à des fermens ou  
à la trituration feule. Cette premiere opération finie  
dans l’estomac; l’aliment ainsi bien digéré, est poussé  
par une douce pression du diaphragme & des mufdes  
du bas-ventre dans l’intestin ou boyau, que les Ana-  
tomistes appellent *duodénum,* où il rencontre encore  
un autre fluide, peut-être le plus fiavoneux & le plus  
pénétrant de tous ; je veux dire la bile; & s’y mêlant, il  
éprouve une seconde dissolution qui le rend encore plus  
fluide , &le met en état d’entrer dans les embouchu-  
res des vaisseaux lactés , qui ont leur ouverture dans  
les intestins, & font dans les animaux la fonction des  
parties fibreufes dans les racines des végétaux.

Si l’on doute que la salive foit d’une nature favoneufe, il  
ne faut, pour s’en convaincre, qu’une expérience bien  
facile à faire, si toutefois l’on croit que la chofe ert  
mérite la peine ; car on verra que la sillive dissout des  
concrétions terresses, ou saletés qui *se* font attachées  
à quelque corps, bien plus vite que ne feroit Peau.

Il y a un remede que les bonnes femmes recommandent  
pour les boutons ou autres tubérosités fur la peau , qui,  
quoique vulgaire, passe néantmoins pour être fort bon,  
c’est d’oindre la partie avec delafalive à jeun : or l’ef-  
fet de la falive en pareil cas, s’opere en conséquence de  
fa nature saponacée & pénétrante.

Le fiel est si connu pour être un siavon naturel, qu’on  
l’emploie très-fréquemment pour laver, surtout celui  
de bœuf, parce qu’on peut fe le procurer aisément, au  
lieu de savon artificiel.

Il est à remarquer que le brochet, l’anguille, & les autres  
poissons de proie qui ont befioin de digérer mieux qu’au-  
cuns autres, ont aussi la bile la plus pénétrante & la  
plus savonetsse. Voyez l’article *Bilis.*

Par ce qui vient d’être dit Eur la digestion, on voit corn-  
bien peu consultent leur santé ceux qui se procurent  
une évacuation considérable de sialive en fumant ou mâ-  
chant du tabac.

On voit aussi par-là que la nature est simple & uniforme  
dans la méthode qu’elle fuit pour la préparation de la  
nourriture tant des minéraux que des végétaux.

Mais il ne faut pas quitter cette matiere fans faire connoî-  
tre combien est mal fondée & fausse la comparaifon que  
font quelques Auteurs des racines des plantes avec  
l’estomac des animaux. Car l’aliment des plantes,  
c’est-à-dire les fucs qui doivent circuler dans leurs *ca-  
naux ,* scmt préparés au fond de la terre avant d’entrer  
dans les pores de la racine; qui ne semble gueres fai-  
tc pour autre chofe que pour fournir des conduits &  
des canaux par où les fucs arrivent à la tige ; si ce n’est  
que ces sucs, comme il y a apparence, reçoivent enco-  
re quelque modification en passant par les vaisseaux de  
- la racine.

Les fiscs nourriciers de la plante ainsi préparés au fond  
de la terre ; voyons à préfent comment ils s’introdula  
fient dans la semence. Pour y parvenir, commençons  
par remarquer que tous les corps, quels qu’ils siaient ,  
fe dilatent, c’ell-à-dire, grossissent par la chaleur. Lors  
donc que la graine est restée tout l’hiver en terre stans  
aucun signe de germination , le printems venu , comme  
elle est distendue par la chaleur du Soleil dans toutes  
ses dimensions, si peu qu’elle le sioit , il saut qu’elle  
contienne des espaces vuides en-dedans d’elle. Or le  
fisc nourricier qui est dans la terre , & dont la graine

1043 BOT

est environnée, pressé de toutes parts, entrera dedans  
par l’ouverture ou trou qu’elle a à un de fils bouts,  
comme nous l’avons décrit, & remplira ses vuides.  
Une sois entré dans la graine , comme il est extreme-  
ment pénétrant, il s’insinue dans les pores des cotyle-  
dons ou lobes, par la même raison que nous avons dit  
qu’il pénétroit dans la graine. De-là passant le long du  
*funis umbilicalis s* ou cordon ombilical, il parvient jtss-  
qu’à la radicule ou plume, qu’il distend & développe.  
Voilà comme *se* fait la circulation dans la jeune plante,  
jufqu’à ce que la radicule , s’allongeant par degrés en  
terre, s’y fixe, & devient à la fin capable de fournir à  
toute la plante du fuc nourricier, tandis que la plume  
poussant en un fens tout contraire , perce en très-peu de  
tems le fol qui la couvre, & île montre au-dehors.

Quelques Auteurs fe sont donné la torture pour tâcher  
d’expliquer par desraifons sensibles pourquoi la plume  
monte & la radicule desicend, lorsqu’il arrive , comme  
il *se* fait très-fouvcnt , que la graine est en terre fens-  
dessus-dessous, c’est à-dire quand la plume, qui pour  
être dans sa situation naturelle , doit tendre en en- haut,  
*se* trouve tournée en embas. Il est certain dans lesalt  
que toutes sortes de graines , depuis la plus petite jiss-  
cpi’à la plus grosse, si confusément qu’elles aient été *se-  
mées , 8c* dans quelque situation qu’elles soient en terre,  
prennent la direction qui convient quand elles vien-  
ncnt à lever, & que la plume ne manque pas de monter  
perpendiculairement pour percer la surface de la terre :  
c’est-là un de ces exemples furprenans de la fagesse de  
la Providence, qui ne laisse jamais le Euccès de fes pro-  
ductions au hasilrd, mais qui Ee conduit dans les plus  
petits détails avec tant d’art & d’œconomie , que plus  
nous la sitivons dans ses opérations, plus nous en som-  
mes frappés d’admiration. Cette aEcension de la plume  
en direction perpendiculaire , me paroît bien facile à  
expliquer, si l’on fait attention que tandis que la radi-  
cuîe est fixée en terre, la plume est couchée entre les  
deux lobes , lefquels sortent essuite de terre avec la  
plume, & deviennent des feuilles séminales danstou-  
tes les plantes, excepté dans celles qui font de llespece  
légumineuse, lesquelles pourtant ont quelque chose  
d’analogue à ces feuilles. Il faut considérer aussi que  
les fluides de toute efpece contiennent une grande  
quantité d’air.

Voici, je crois, comme *sc* fait cette partie de l’opération  
de la végétation : les lobes de la graine font distendus  
& remplis du fuc favoneux qu’elle a tiré de la terre  
pour fa nutrition : or, ce suc contient une grande  
quantité d’air, lequel étant raréfié enfuite par la cha-  
leur du Soleil, fait des efforts perpétuels pour monter  
& s’élever au-dessus de la furface de la terre , afin d’y  
pouvoir tranfpirer à travers les pores des lobes, & s’y  
mêler avec l’atmosphere, comme nous voyons qu’il  
arrive en effet, quand ces lobes deviennent des feuilles  
séminales, & font fortis de terre ; au lieu que les pores  
des lobes étant bouchés par la terre qui les environne,  
l’air qui ne peut point alors s’échapper, agit perpétuel-  
lement dans la même direction au-dedans des lobes, &  
les force à monter perpendiculairement en en-haut,  
aussi-bien que la plume.

Si l’on m’objecte que les grains d’orge mis en infusion  
pour en faire de la dreche , ou que les glands ,les cha-  
taignes , les pistaches ou autres graines qu’on met ger-  
mer dans un lieu humide, ne laissent pas de pousser  
leurs racines en embas & leur plume en en-haut,  
quoiqu’on ce cas leurs lobes ne foient point environ-  
nés de terre qui puisse en boucher les pores : je répons  
que même en fllppofant que les pores des lobes ne  
soient point bouchés du tout, il ne laissera pas de s’en-  
sciivre le même effet, & que les lobes , aussi-bien que  
la plume , feront élevés perpendiculairement par l’air  
raréfié qui transpire à travers des pores, en tendant tou-;  
jours en en-haut.

Mais si nous supposions que l’air qui transpire porte avec  
soi une portion de sclcs nourriciers, en forme de *va-  
peur* imperceptible aux yeux ; comme ces vapeurs mon-

BOT 1044

tent toujours,!! faut qu’elles donnent la même direction  
aux lobes à travers defquels elles tranfpirent ; car elles  
doivent avoir cette tendance à monter en-haut, avant  
d’avoir quitté les vaisseaux dans lesquels elles étoient  
contenues, & tandis qu’elles circulent encore dans **les**lobes.

Or ce raifonnement silr la casse qui fait lever la plume,  
une sois admis, il n’est pas nécessaire de chercher pour-  
quoi la radicule pousse en embas ; car la radicule doit  
pousser nécessairement en une direction contraire à cel-  
le de la plume.

Suivons à préEent les progrès du suc nourricier ou de la  
Eeve, & tâchons de découvrir par quelle méthode la  
nature conduit l’embryon à *sa* dcrniere perfection.

Nous avons obfenle plus haut que la radicule & la plume  
reçoivent leur premiere nourriture des lobes : mais  
quand la radicule s’est ancrée dansla terre , & a poussé  
assez de fibres pour tenir la plante assurée, il y a appa-  
rence que l’ordre de la circulation change, & que les  
lobes dans le tems qu’ils deviennent feuilles séminales ,  
reçoivent à leur tour la nourriture de leur racine, foit  
par le canal des mêmes vaisseaux qui portoient origi-  
nairement la nourriture à la radicule,ou par d’autres; &  
c’est ce dernier que je crois le plus probable.

Ces lobes devenus feuilles séminales & fortis de terre,  
font d’une grande utilité à la plante : car si on les arra-  
che avant que leurs feuilles véritables fe foient siiffi-  
famment développées pour faire leur fonction,la plante  
aussi-tôt fe flétrit & meurt. Or voici en quoi peut con-  
sister leur utilité.

C’est une maxime constante en hydraulique , que quand  
il part plusieurs branches d’un large tuyau ou canal, si  
l’une de ces branches est ouverte, il coulera dans cha-  
cune une plus grande quantité du fluide qui circule  
dans le principal tuyau. Or ces feuilles séminales une  
fois forties de terre, semt dans un état de transpiration  
perpétuelle, quand une fois la chaleur de l’atmosphere  
est à un degré fussifant pour raréfier les fucs des plan-  
tes, ou dans un état d’afpiration si la chaleur n’est pas  
assez forte pour les faire tranfpirer ; enEorte que les  
plantes tranfpirent le jour par leurs feuilles, & la nuit  
pompent par la même voie, & l’air & les vapeurs dont  
il est chargé. C’est pourquoi quand les feuilles sémina-  
les font dans un état de transpiration, il monte une plus  
grande quantité de fuc nourricier non-seulement dans  
ces feuilles séminales , mais même dans la tige princi-  
pale & à la fommité de la plante , qui est nourrie par  
des vaisseaux partant du même tronc que ceux qui nour-  
rissent les feuilles séminales. Au moyen de cette transi,  
piration il fe fait un fupplément perpétuel de fluide  
nourricier qui s’éleve dans les branches afcendantes de  
la plante pour fa conservation & sim accroissement,  
qui cesse, si la transpiration de ces feuilles séminales  
est arrêtée par quelque voie que ce foit, ou si elles sont  
arrachées avant que les véritables feuilles soient déve-  
loppées & aient acquis assez de volume pour faire leur  
propre fonction , & tranfpirer autant qu’il est nécessai-  
re pour que la principale tige ou la sommité de la plan-  
te tire assez de nourriture.

Aussi-tôt que les vraies feuilles font en état de remplir  
leur fonction, les feuilles séminales n’étant plus alors  
bonnes à rien , elles ne tardent guere à fe flétrir & à  
tomber ; & leur chute est fans doute causée par l'air qui  
entrant dans les pores des véritables feuilles fe commu-  
nique de-là aux vaisseaux à air du tronc, lefquels étant  
par-là distendus jssqu’à la racine , les petits qui por-  
toient auparavant le silc nourricier aux feuilles sérnina-  
les, font comprimés & bouchés; ce qui doit infailli-  
blement faire périr les feuilles séminales. C’est encore  
là un exemple de la grande conformité qu’il y a entre  
les productions animales & les végétales ; & cette ana-  
logie qui est entre les unes & les autres, est une chofe  
qu’on ne sauroit remarquer sans admirationi

L’animal avant sa naissance reçoit *sa* nourriture du pla-  
centa ou cotylédon par le canal du cordon ombilical.  
Mais aussi-tôt que l’animal est né & qu’il est capable d©

1045 BOT

prendre de la nourriture par la bouche, comme il n’est  
plus besoin de placenta ni de cotyledon , le cordon  
ombilical se rompt & ne laisse plus de communication  
entre eux & l’animal. Cependant Pair entrant dans les  
vaisseaux des poumons change entierement la circula-  
tion du Pang & des fluides.

C’est précisément la même chose dans les végétaux, où  
la plante est d’abord nourrie des stucs qu’elle reçoit des  
lobes par le moyen de vaisseaux analogues au cordon  
ombilical : mais aussi-tôt que les bouches de la plante ,  
c’est-à-dire , les pores de *sa* racine Eont suffisamment  
ouverts pour fournir à fa nutrition , le cours de fa cir-  
culation change , & la racine nourrissant les lobes , ils  
deviennent des feuilles séminales , lesquelles tombent  
aussi-tôt que la plante n’a plus lassolo de leur assistance.

Les animaux fiant conservés envie par une inspiration &  
expiration alternative de l’air , c’est-à-dire, par Pair  
que les poumons reçoivent & rendent successivement ;  
& pour peu que cette inspiration & expiration soient  
interrompues , l’animal meurt. Il y a aussi, selon tou-  
tes les apparences, quelque substance mêlée dans l’air  
qui ste communique au sang des animaux & entre dans  
les poumons par les pores des vaisseaux sanguins pendant  
l’inspiration. Je m’imagine que cette substance est un  
acide qui flotte dans Pair; & elle est si nécessaire à la  
vie de l’animal qu’il ne tardera pas à périr, si on l’en-  
ferme dans un lieu qui lisait point de communication  
avec Pair extérieur. O)

Il arrive quelque chosie de semblable aux végétaux. Ils  
inspirent ou reçoivent Pair par les pores de leurs feuil-  
les, pendant la nuit & les tems humides; & le jour,  
surtout le matin, quand il fait chaud , ils expirent,  
c’est-à-dire, que Pair est expulsé de la plante, & em-  
porte avec lui une partie du fuc nourricier ou de la se-  
ve en forme de vapeur fine comme il fait au fortir du  
poumon des animaux d’une maniere assez fensiblepour  
qu’on puisse s’en convaincre par les yeux dans un tems  
de gelée. Or cet acide de Pair ou telle autre fubstance  
que ce foit, si nécessaire à la vie des animaux , ne l’est  
pas moins pour celle des végétaux; car une plante tel-  
le quelle fiait, mourra bien-tôt, si on l’enferme otl si  
on la couvre d’un vaisseau , de maniere qu’elle n’ait  
plus de communication avec Pair extérieur.

Les feuilles des végétaux peuvent justement passer pour  
leurs poumons, & font si nécessaires à leur bien être ,  
que si on les arrachoit toutes, la plante n’auroit plus ni  
infpiration ni expiration ; ce qui l’empêcheroit de pro-  
fiter & de croître, & même pour l’ordinaire la feroit  
mourir. C’est à caufe de cette transpiration des plantes  
par les feuilles, que quand on tranfplante des arbres on  
leur coupe une grande partie de leurs feuilles & de leurs  
branches, afin qu’ils ne tranfpirent pas trop & ne fe  
procurent pas la mort à eux-mêmes , avant que leurs  
racines aient suffisamment repris pour leur transmettre  
une quantité suffisante de nourriture. Et même les Jar-  
diniers prudens tiennent leurs arbres nouvellement  
tranEplantés, à l’abri du Eoleil, de peur qu’il ne leur  
caufe une transpiration trop abondante avant que les  
racines soient en état de transinettre autant de Eues  
qu’il s’en Eera dissipé.

Mais l’inspiration & l’expiration des plantes par leurs  
feuilles n’est nécessaire que dans la saisirn où elles  
croissent : c’est pourquoi nous voyons qu’au retour de  
l’hiver les feuilles tombent, attendu qu’il n’en est plus  
befoin, excepté aux arbres toujours verds, qui felon  
toutes les apparences inspirent & expirent toujours un  
peu.

Voilà que nous avons amené les plantes jusqu’à la surface

BOT 1046

de la terre : il nous reste à examiner quelques circons-  
tances concernant leur accroissement, & à faire voir  
par quels moyens elles parviennent à leur plus haute  
perfection.

Ce que nous avons dit de la maniere dont les feuilles sé-  
minales tirent leur nourriture , a lieu aussi pour les *vé-  
ritables* feuilles ; car leur nutrition & celle des parties  
adjacentes fe fait par les mêmes voies : & comme cet  
air raréfié dont nous avons parlé, & les vapeurs dont il  
est chargé tend toujours en en-haut, il tient la plante  
droite & dans une direction perpendiculaire, à moins  
que quelque obstacle plus fort ne la contraigne à en fui-  
vre une autre.

Il y a encore une autre caufe qui peut contribuer à la  
perpendicularité de la plante : c’est la différente densité  
de Pair à mesiure qu’il est plus ou moins proche de la  
terre. On sait que l’air le plus proche de la terre est le  
plus pestant, & qu’il devient plus léger d’un pouce à  
l’autre à mesi.ire qu’il s’éleve , jusqu’au plus haut degré  
de l’atmosphere. Or quand un végétal est une fois  
monté au-dessus de la siurface de la terre , il est naturel  
qu’il tende en montant du côté où il trouve moins de  
résistance; & comme l’air est moins densie au-dessus de  
la plante qu’à l’entour, la plante trouve moins de ré-  
sistance en en-haut, & conséquemment fuit cette di-  
rection.

Je sai bien que la différence de pésianteur dans les diffé-  
rentes couches d’air à une si petite distance de la terre,  
est bien peu de chose : mais si petite qu’elle sioit, elle  
peut faire beaucoup fur quelque chose d’aussi tendre  
qu’une plante naista-nte.

Comme le corps entier de la plante est de jour en jour  
plus distendu dans toutes stes dimensions par la chaleur  
du sioleil ; les fluides qu’il contient le sont encore plus  
par cette cause. Je dis plus , parce que les parties des  
fluides étant moins liées ensemble que celles des S0I1-  
des, elles s’écartent plus aisément les unes des autres,  
& occupent par conséquent plus d’espace ; l’effet de  
cette dilatation des fluides est que les vaisseaux qui les  
contiennent s’élargissent; de plus Pair contenu dans les  
vaisseaux à air est aussi raréfié & distendu de maniere  
qu’il se trouve conséquemment au même degré de  
densité que Pair extérieur. Ainsi la plante , comme l’on  
voit, est toujours comprimée entre Pair intérieur &  
l’extérieur; tandis que les vaisseaux de la plante sont  
élargis par la raréfaction de Pair interne, Pair externe  
est aussi raréfié, & conséquemment pressant moins fur  
la sifrface de la plante, il lui laisse plus de liberté d’ac-  
croître fon contour, & de céder à la pression delaseve &  
de Pair interne. Mais comme la chaleur de Patmosphere  
n’est guere la même plusieurs momens de stlite, lararé-  
faction & la densité tant de Pair interne que de Pair ex-  
terne changent perpétuellement à mesure que la cha-  
leur augmente oti diminue : de Porte que la force de l’air  
qui agit Eur l’intérieur de la plante & de celui qui agit  
en dehors, varie presque à tous les momens, & fait à  
peu près le même effet qu’un Potier fur le vase qu’il  
paîtrit, dont il preste le dedans d’une main & le dehors  
de l’autre.

Le lecteur attentif verra bien qu’il faut encore pour la vé-  
gétation quelque autre chose que ce que nous avons  
dit jusqu’à préfent : car la plante feroit bien à la vérité  
distendue , mais stes vaisseaux en deviendroient plus  
minces ; de même qu’ufl vaisseau de verre Eous la main  
de l’ouvrier s’amincit à mefure que le Verrier lui don-  
ne plus de volume. Il est donc à présent q uestion d’ex-  
pliquer comment les plantes augmentent en folité en  
même tems qu’elles augmentent en volume.

(a) \* Cet acide flottant dans l’air qui s’insinue à trarers les  
membranes des Vésicules pulmOnaires po# fe mêler arec le  
fang ; qui eft absolument nécessaire à la Vie de l’animal , eft à  
ce que je crois un être de raison. Il faudrOlt aVant d’en démon-  
trer la nécessité en prouyer l’exiftence, & c’est ce que l’on n’a  
point encore fait. D’ailleurs tous les phénOmenes, pOur l’ex-

plication defquels οη a employé Cet acide universel imaginaire,  
fe déduisent beaucoup plus naturellement des propriétés connues  
de l’air. Si l’animal périt renfermé dans un eipace étroit dônt  
l’air ne communique point ayeC l’extérieur , cet air échauffé ,  
raréfié , sarchargé des vapeurs de la transpiration , dépouillé la  
fon élasticité , en offre la Véritable cause.

ïô47 BOT

Ge phénomène arrive, je crois, par le moyen du froid ;  
ce que nous allons expliquer de la maniere qui fuit.

La chaleur du foleil pendant le jour ayant distendu la fe-  
ve dans les vaisseaux , &en ayant fait tranfpirer une  
partie à travers les pores des feuilles , pour faire place  
à la nourriture qui montoit dans ces feuilles & dans  
les parties adjacentes, le froid de la nuit-, qui fuccede  
Immédiatement, arrêtant la tranfpiration condense les  
folidés & les fluides de la plante ; car il est de la natu-  
re du froid de condenfer tous les corps, & de leur faire  
occuper ainsi un moindre efpace; ce qu’il opere en ap-  
prochant toutes les parties les unes des autres. De plus  
Oh fait que les particules de matiere s’attirent avec for-  
ce lorsqu’elles sirnt proches les unes des autres, mais  
encore infiniment davantage lorsqu’elles *se* touchent  
C’est pourquoi les parties fluides de la fieve , qui fiant  
les plus proches des patois fiolides des vaisseaux, font  
appliquées par l'action du froid qui condensi? les fluides  
& les solides fur ces parois auxquelles elles s’attachent  
avec d’autant plus de force que leur vertu attractive fe  
trouve augmentée par cette approche ; & ainsi les fels  
& la terre qui font dissous dans la feve s’appliquent  
aux vaisseaux & *fe* réduifent en folides, en quoi les fels  
& la terre font beaucoup aidés par l'huile & Peau qui  
entrant avec chaque parcelle de matiere, remplissent les  
espaces vüidés & rendent la cohésion plus forte ; de mê-  
me que si l’on applique deux marbres polis P un fur Pau-  
tre, ils fe colleront bien plus fortement ensemble , si  
on a huilé leur furface ; & qu’un cuir ou un papier  
s’appliquent bien plus exactement siir quelque corps  
que ce foit, si on les mouille auparavant.

Lors donc que ces particules de matiere ont acquis le de-  
gré de cohésion que j’ai dit, la chaleur du sioleil venant  
le jour siuivant par degrés modérés , n’est point capa-  
ble de rompre cette union, comme elle seroit si elle  
*se* faisoit sentir tout d’un coup dans toute *sa* force. En  
effet nous voyons que cette union est absolument rom-  
pue, si l’on donne aux végétaux une chaleur d’tm cer-  
tain degré ; car quand les végétaux sirnt brûlés, l’hui-  
le & l’eau semt dissipés ou détruites, tandis que les sels  
& la terre subsistent sans aucune adhésion considérable.

Et bien loin que cette chaleur graduée du soleil puisse  
détruire l’adhésion réciproque de ces parties de matie-  
re, elle l’augmente , & desséchant l’humidité super-  
flue, les durcit & les rend plus solides; de même qu’a-  
vant de mettre la brique au four , on la fait sécher &  
durcir au foleil.

On voit par-là combien est nécessaire aux végétaux cette  
vicissitude de chaleur & de froid ; car sans cela il ne  
viendroit pas une plante fur la terre. Si l’atmosphere  
étoit toujours chaud , les végetaux feroient dans un  
état de transpiration perpétuelle , tant que la terre  
pourroit fournir un nouveau supplément de sucs: mais  
aussi ils ne s’élargiroient jamais & ne grossiraient point  
mais feroient à peu près comme un tuyau d’alembic  
qui ne fait que ferVÎr de canal au fluide que le feu y a  
fait monter. Pour preuve de cela , qu’on obferVe ce  
qui arrive dans un été fort chaud à des plantes exposées  
à toute l’ardeur du foleil : elles s’épuisent par la tranf-  
piration jtssqu’à périr, & cela sims avoir pris beaucoup  
d’accroissement, tandis que d’autres plantées à l’om-  
bre & à l’abri de l’ardeur excessive du soleil, profitent  
& grossissent incomparablement davantage.

Si Patmosphere étoittoujours froid, la plante ne feroit  
jamais distendue, &par conséquent ne croîtroit point  
du tout.

Dans l'un & l’autre cas les animaux n’auroient pas de  
quoi fe nourrir, ni conséquemment l’homme non plus.

Ainsi comme nous avons été originairement créés par  
miracle , c’est aussi par une chaîne de miracles que nous  
fommes consterVés : de sorte que si l'Etre supreme vou-  
loit mettre fin à toute la race des animaux qui cou-  
vrent la terre , il n’auroit qu’à rompre un fieul anneau  
de cette chaîne.

**Il y eu bien des disputes entre les Naturalistes touchant**

BOT 1048

la circulation de la heve dans les végétaux. Quelques-  
uns veulent qu’elle monte le long de vaisseaux analo-  
guesaux arteres des animaux, & qu’elle revienne en-  
fuite à la racine par d’autres vaisseaux analogues aux  
veines : d’autres au contraire soutiennent que la EeVe  
ne rétrograde point ainsi; & les uns & les autres allé-  
guent des expériences pour appuyer leurs sentimens.  
Quant à moi, je ne crois pas qu’il y ait dans les plan-  
tes des vaisseaux particuliers qui ressemblent aux arte-  
res ou aux veines des animaux ; mais que la *seve* mon-  
te & redesicend tantssoit-peu par les mêmes vaisseaux ,  
selon que les sialides & les fluides de la plante sont di-  
latés par la chaleur ou condensés par le froid.

C’est ici la place de marquer encore une analogie qu’il y **a**entre les animaux & les végétaux.L’Anatomie nous ap-  
prend que les corps des animaux ont quantité de glan-  
des de différentes fortes, lesquelles font destinées parla  
nature à séparer dü sirng différens fluides , nécefla-ires,  
ou pour la conservation de l’animal ou pour sa propa-  
gation : ainsi le foie fert à la sécrétion de la bile ou  
du fiel, les glandes de la bouche & du gosier à filtrer  
la fialive. Je ne doute aucunement qu’il n’y ait un mé-  
canisine tout semblable dans les plantes, & qu’elles  
n’aient un grand nombre de glandes, dispersées dans  
leurs différentes parties , pour y introduire la liqueur  
particuliere qui y est propre; & je suis persuadé qu’el-  
les servent à convertir le fisc nourricier de la terre en  
celui qui est le stuc spécifique de la plante ; & que ce  
semt les sucs filtrés par ces glandes, qui constituent  
chaque plante dans S011 efipece, & en caractérisent tou-  
tes les diVisions.

Ce que nous avons appelle parenchyme , d’après M.  
Grew, je le regarde comme un amas de glandes desi  
tiné à séparer de la seve un fluide particulier. Je re-  
garde aussi la moelle comme une assemblage de glafi-  
des tenantes les unes aux autres, ou ce que les Anato-  
misses appellent glande conglomérée : & comme cette  
moelle est bien plus abondante & plus succulente dans  
les plantes & les tiges jeunes ; j’en conclus qu’elles  
fournissent un fluide abfolument nécessaire à l’accroif-  
fement de la plante. Car, comme les boutons fe sor-  
ment & sortent de la moelle , ne puis-je pas conjectu-  
rerque ce sirnt les glandes de la moelle qui servent à  
filtrer la liqueur nécessaire pour la formation & la con-  
fervation du bouton ? Et les fommets des fleurs ne  
pourroient-ils pas être considérés comme les glandes  
qui séparent la farine fécondante, pour l’imprégnation  
du pistil ou uterus de la plante ?

Je fuis bien éloigné d’embrasser le sisteme romanesque de  
quelques Auteurs modernes , qui Ee sirnt mis dans la  
tête que la premiere plante de chaque espece que Dieu  
créa, contenoit en petit toutes celles qui en devoient  
provenir par la fuite, avec leur graine : car il me sem-  
bleplus conforme à l’ordre général de la Providence ,  
que chaque plante , par un mécanifme particulier, foit  
rendue capable d’en produire une autre de fon espece,  
fans autres matériaux que les fucs mêmes de la terre ;  
que de vouloir que lors de la création , la premiere  
plante en contînt une autre ; celle-ci une troisieme, &  
ainsi à l’infini, comme autant d’étuis enfermés les uns  
dans les autres.

Faisions ici quelques observations sim les fleurs. La pre-  
miere circonstance digne d’attention qui se présentes  
moi silr ce sistet ; c’est qu’elles font aux parties généra-  
tives de la plante ce que font les feuilles aux autres par-  
ties ; c’est-à-dire, que par leur tranfpiration elle procu-  
rent de la nourriture à ces parties. Or ilélt certain que  
les fleurs transpirent, & même considérablement, puise  
qu’elles transinettent à nos organes des corptsscules  
qui nous affectent de la sensation, qu’on appelle odo-  
rat. Ces corpuEcules font une portion du *Spiritus rector,*esprit recteur , «lequel n’est pas le même dans deux  
plantes de différente sorte, mais le même dans toutes  
celles d’une même flirte, aux petites différences près  
que peut cauEer la diversité de terroir & de climat.  
**L’art ne siauroit parvenir à l’imiter. Cet esprit recteur**

1049 BOT

réside dans les huiles effentielles des végétaux, & est  
probablement formé des parties les plus fixes & les  
plus volatiles de ces huiles effentielles , exaltées par  
les particules de lumiere & de feu avec lesquelles elles  
scmt incorporées, & qui y résident siousune forme foli-  
de ; & cela, je crois, parce que les huiles des plantes  
semt d’une nature alcaline, furtout celles des plantes  
aromatiques qui viennent dans les climats chauds , &  
ont par conséquent en elles plus de ces particules de  
feu. On en voit la preuve dans les huiles de girofle, de  
‘sassafras, decarvi, qui produisent une violente effer-  
vefcence quand on les mêle avec de l’efprit fumant de  
nitre. D’ailleurs, plusieurs exemples prouvent que le  
feu alcalife les corps fur lefquels il agit, ou du moins  
qu’il dissipe les acides qu’ils contiennent, & les rend  
neutres. C’est pourquoi., je regarde comme très-pro-  
bable que les huiles effentielles , qui sirnt alcalines ont  
été rendues telles par les particules de feu qui entrent  
dans leur composition. Et quand je considere l’extre-  
me volatilité de cetefprit recteur, je me confirme en-  
cote plus dans le fentiment, qu’il entre dans fa compo-  
sition des particules de lumiere ou de feu.

Si l’on est curieux d’un exemple qui prouve que le feu  
détruit les acides, on en trouvera un dans la plupart  
des fruits, lefquels originairement sirnt d’une nature  
acide, mais dont l’acidité est détruite par degrés &les  
fucs neutralisés, à mesilre qu’ils s’imprégnent depar-  
ticules de feu , c’est-à-dire, à mefure que le fruit  
mûrit.

J’ai quelques observations à faire fur les fleurs, par rap-  
port à leurs couleurs, dont nonobstant leur variété &  
leur beauté admirable, on peut aisément rendre raifon  
par l’action de l’acide de l’air dont nous avons déja par-  
lé , silr une partie de ces huiles, que les Chymistes ap-  
pellent le soufre de la plante, lorfque la furface des  
pétales qui en font pénétrés est exposée à l’air.En effet,  
si l’on considere que les variétés dans les couleurs dé-  
pendent entierement des différentes manieres dont les  
rayons de lumiere fiant réfléchis, refractés ou absorbés  
par les surfaces des corps ; il n’est pas surprenant que  
quelque chose d’aussi pénétrant qu’est l’acide de Pair,  
agissant avec force fur le foufre, qui est, comme Pont  
prouvé les Chymistes, par une foule d’expériences,  
ce qui engendre les couleurs , il foit capable de chan-  
ger fes dispositions & la tissure de *ses* particules , au  
point de produire ces admirables couleurs que nous  
voyons dans les pétales des fleurs. Et comme la plus  
petite différence qu’on puisse imaginer dans les sioufres  
& dans les huiles, peut en produire aussi dans l’action  
de l’acide siureux ; on peut aussi parces principes ren-  
dre raision des nuances & des variétés de couleurs dans  
la même fleur.

Il y a bien des liqueurs qui étant originairement claires  
& limpides deviennent rouges si on les exposie à Pair ;  
& si même on ne remplit une bouteille quejusiqusamoi-  
tié ou aux trois quarts , quoiqu’on la bouche bien, la  
petite quantité d’air qui y sera contenu ne laissera pas  
de produire le même effet sur la liqueur qui *sera* au  
fond. Et la preuve que c’est l’air qui le produit, c’est  
que si l’on remplit une autre bouteille de la même li-  
queur, & qu’on empêche l’air d’y entrer, la liqueur  
conservera sa limpidité.

Et en effet, rien n’est si commun que de voir des acides  
faire changer de couleur les corps. Ainsi le nitre qui  
contient de l’acide, & la fumée de bois, feront rougir  
la viande.

Ceux qui font métier de teindre des étoffes, obfervent  
qu’un air humide & couvert empêche leurs couleurs  
d’être aussi vives & aussi belles ; & qu’au contraire un  
tems serein les exalte & les rend bien plus parfaites :  
or il est certain qu’il n’y a pas tant d’acide dans un air  
humide & couvert que dans un air ferein.

Les couleurs mêmes des fleurs font fujettes à ces impres-  
sions ; car par un tems humide & pluvieux elles ne font  
jamais si vives ni si exaltées que par un tems sec & fe-  
rein.

B O T 1050

Nous avons déja parlé assez au long des graines & de leur  
génération pour qu’il ne foit plus befoin d’y revenir  
ici. Tout ce qui nous reste à prefent est donc de par-  
ler du déchet des végétaux.

Lorsiqulune plante annuelle est parvenue à amener sa  
graine bien conditionnée , elle a fait tout ce à quoi la  
Providence l’avoit destinée. Alors les vaiffeaux qui  
fournissoient de la nourriture aux feuilles, s’engor-  
geant & s’incrustant tellement en dedans qu’ils n’en  
sauraient plus transinettre , les feuilles ne pouvant  
plus tranfpirer *se* flétrissent & tombent. Il en arrive  
bien-tôt autant aux racines & aux tiges, la plante tou-  
te entiere meurt & fert à engraisser la terre , & à lui  
fournir des alimens pour l’année fuivanté’.

Il y a une grande quantité de plantes qui durent plus d’u-  
ne année : telles font les arbres , qui vivent des siecles  
entiers. Celles-là comme les plantes annuelles, & par  
la même raifon, perdent leurs feuilles au retour de l'hi-  
ver : mais les vaisseaux à *seve* du tronc & de la racine  
ne s’obstruent point pour cela, énforte qu’il s’y fait  
toujours une circulation languissante , comme dans les  
tortues, les ferpens & plusieurs fortes d’inEectes qui  
restent en vie pendant l’hiver. Au retour du printems  
& de la chaleur , lorsque la terre pendant plusieurs  
mois a fait provision de nouveaux fucs ; ces plantes re-  
poussent des feuilles, transpirent & prennent de l’ac-  
croissement, & ainsi d’année en année, jusqu’à ce qu’en»  
finies vaisseaux àfeve de la racine & du troncslobf-  
truant & ne laissant plus monter de fucs, la circula-  
tion s’arrête d’abord dans une partie, puis dans une au-  
tre, Pair détruit leur tissure , elles périssent par degrés ;  
meurent enfin & *se* pourrissent.

Comme c’est par le cœur que les arbres commencent à  
mourir; il est clair que Pair pénetre dans leurs parties  
les plus intimes; car rien ne peut pourrir s’il n’est ex-  
posé à l’air. Et cette observation sert encore à confir-  
mer ce que nous avons dit plus haut, des vaisseaux à ale  
des plantes.

Je me fuis abstenu exprès de rapporter quelques objection s  
qu’on pourroit faire encore fur les principes que j’ai  
établis , mais qu’il seroit aussi très-facile de réfoudre ;  
dans la crainte d’être trop long. C’est pour la même  
raifon que je ne déduis pas de ce qui a précédé , des co-  
rollaires , ainsi que la matiere siembleroit en être fisse  
ceptible. Au reste, je me flate d’avoir mis le Lecteur  
en chemin de faire pat lui-même fur ces matieres de  
belles réflexions, propres à lui faire découvrir quanti-  
té de vérités philosophiques très-intéressantes, que je  
n’ai point placées ici, & quelques-unes peut-être que  
je n’ai point encore découvertes. Et plus il approfon-  
dira les mysteres de la Nature, plus il adorera le pou-  
voir & la bonté de l’Etre supreme , qui a créé toutes  
choses au commencement, & continue encore de les  
conserver & de les protéger par une fui te de miracles  
qui ne sont pas moins dignes de notre admiration que  
la création même, sans quoi toute l’harmonie & Par-  
rangement de cet Univers Peroient bouleversés en  
un instant, & on le verroit retomber dans sim ancien  
chaos.

Il y a une expérience qti’il faut placer ici, avant que de  
finir l’article de la végétation : c’est que si vous plon-  
gez dans Peau un petit tuyau de verre ouvert par les  
deux bouts, l’eàu montera dans le tuyau au-deflùs de  
la furface de celle dans lequel il est plongé , & mon-  
tera d’autant plus haut que le tuyau fera plus étroit,  
C’est vraissemblablement ce mécanisme qui fait mon-  
ter la feve dans les tuyaux à *seve* des plantes, & qui  
est le principal mobile de toute végétation.

Je vais terminer ce présent Article de *Botanique,* par une  
Liste des principaux Auteurs qui ont écrit sur cette  
matière. J’y ajouterai même les noms de ceux quionfl  
écrit si.ir les autres parties de la matiere médicale ; & ert  
celasse n’ai point en vue d’instruire les Medecins déjàatt  
fait de cette science; malade guider ceux qui s’y desti-  
nent , en leur apprenant quels semt les Auteurs qd'il

Yoyï BOT

leur sera le plus utile de consulter. J’expliquerai aussi  
les abreviations des noms d’Auteurs usitées ordinai-  
rement , & les éditions citées dans cet OuVtage.

*Ac. Reg. Sc.* C’est-à-dire, PHistoire & les Mémoires de  
l’Académie Royale des Sciences de Paris.

*rAct. Med.* I. Thomæ Bartholini acta Medica & Philo-  
sophica Hafniensia, vol. I. *Hafn.* 1673. iu-4°.

2. *vol. II. ibid.* 1675. *in-est.*

3. uct. *III. ibid.*

4. *vol, IV. ibid. sasosu*

*5. vol. V. ibid.* 1680. i/7-40.

*Act. Phases, et Transitât. Philos,* signifie les Transactions  
Philosophiques.

*'Agricol.* Agricola de reMetallicâ, *Basil* 1657.

*Alsiln. insc* Albin Eleazar , Histoire naturelle des Insec-  
tes d’Angleterre, *Lond.* 1720. 4°.

*Aldin, et Aldin. Hort. Farm* Exactissima descriptio ra-  
riorum quarumdam plantarum horti Famesiani, To-  
biæ Aldini, *Romae* 162 5. *fol.*

*Aldrov. Dendr.* Aldrovandi Dendrologia *Bonon.* 1668.

*Aldrov. Exange* Aldrovandus de animalibus exanguibus.  
*ibid.* 1642.

*dx Infect.* Aldrovandus de Issectis, *ibid.* 1638.

*Mus. Metal.* Aldrovandi mufeum metallicum,  
1648.

*Ornith.* 1, 2,3. Aldrovandi Omithologia, *vol.*

*IHI.III.* 1640.

*de Fisc.* Aldrovandus de Piscibus, 1638.

*de Quad>* Aldrovandus de Quadrupedibus Bisill-  
cis, 1642.

*de Quad. Digit.* Aldrovandus de Quadrupedi-  
bus digitatis, *ibid.* 1645.

*Hist. Serpent*. Aldrovandi historia serpentium ,  
*ibid.* 1640.

*Alpin. Ægype.* Prosperus Alpinus de plantis Ægypti ,  
*liber* 40. *Patav.* 1640.

*de Bals.* Prosperus Alpinüs de Balsitmo, *Patav.*4ό. 1639.

*Exot.* Prosperus AIpinus de plantis exoticis, *Li-  
bri duo,* 4°. *Venet. ï6zy.*

*Amman.* Pauli Ammani Brevis ad materiam medicam in  
ufum Philiatrorum manuductio , ad finem suppellecti-  
lis Botanicæ, *Lipsiae*, 167 5.8°.

*Amman. Char. Plant.* Ammani Character Plantarum,  
*Lips.* 1685. la-12.

*Ang. et Anguil.* Simplici d’ell’ excellente M. Luigi An-  
guillarâ. *Venet.* 1561. *in-sQ.*

*Barr. Icon.* Jacobus Barrelierus. Icones Plantarum per  
Galliam, Hispaniam & Italiam observatarum, *Paris.*1714. fel.

*: Spec. Insect.* Idem specimen insectorum quorum-  
dam marinorum mollium, &c. *ibid.* 1714.

*Bauhine. Noyez C B. Se J. B.*

*Bellon. de Aquae* Petrus Bellonius de aquatilibus, *Li-  
bri II. Paris.* 1553. *in-s°.sorma longa.*

*des Oise. Ejus.dem )* l’Histoire des Oiseaux , *Pa-  
ris.* 1555*sol.*

*. Obs.* Observationes tribus libris expressae , *Antw.*

160 5 .fel.

Elles ont été faites d’abord en François. Clusius les mit  
enfuite en Latin.

*Best, fafric.* Basilii Besteri fafciculus rariorum, &c. *No-  
rimb. i6i6.sol.*

*Best. Gazophyl.* Gazophylacium rerum naturalium Mi-  
chaelis Ruperti Besteri, *Norimb.* 1613.*fol.*

*Best. Hort. Eys.* Besteri Hortus Eystetensis, *Norimb.  
i6ï^.soI.*

*Bocc. Plant, Rarior.* Paulus Bocconus. Icones & def-  
criptiones rariorum plantarum Siciliæ , &c. *Oxon.*

1674. *in-asi.*

*Obs.* Obfervationi naturali. *Bolog.* 1684.^1-12.

*Mus. di Fis. Museo* di Fisica, *Venet.* 1697. *in-est.*

BOT 1052

*Museo di Piant.* Mufeo di piante rare di Paulo  
Boccone. *Venet. ssmy. in-asi.*

*Bod. â Stapel.* Joannes Bodæus à Stapel in Theophrasti  
historiam Plantarum. *Amstel.* 1644-/0!.

*Boerh. Ind.* Index Plantarum , quæ in horto Academicd  
Lugduno-Batavo reperiuntur, 1710. *in-S°.*

*Index A.* Hermanni Boerhaave index alter Plan-  
tarum. *Lugd. Bat. -sspiOrin-esu*

*Boet.* Anfelmi Boetii de Boet Gemmarum & Lapidum  
historia. *Lugd. Bat. iy2oeln-est.*

*Bonam* Philippi Bonanni Recreatio mentis & oculi, &c.  
*Romae.* 1684. *in-est.*

*Boni.* Jacobus Bontius de historiâ naturali Indiæ Orien-  
talis à Guillelmo Pifone edit. *Amstel. lofoe.fol.*

*Boymii,* Flora Sinica.

*Breyn. Cent.* Jacobi Breynii exoticarum aliarumque mi-  
nus cognitarum Plantarum centuria prima. *Gedani s*1678.30!.

*Prod.* ι. Ejufdem, Prodromus fafciculi rariorum  
plantarum , &c. *GedanT* 1680. *in* 4°.

*Prod.* 2. Prodromus fafciculi rariorum Planta-  
rum secundus, *Gedani,* 1689.

*Hist. Cocc.* Joannis Philippi Breynii historia na-  
turalis Cocci Radicum Tinctorii, *Gedani,* 1731.

*Sched.* Schediasina de Echinis, *Gedani,  
 Dissert. Bot.*

*Brom. Chlor. Goth.* Olai Bromelii Chloris Gothica, seu  
Catalogus stirpium circa Gothoburgum nasitentium,  
1694. ic-8°.

*Broffeus.* Description du Jardin Royal des Plantes médis  
dicinales, par Guy de la Brosse, 1633. ic-40.

*Brunsfelsius* (Otho) Historia Plantarum, 1. *vol.* 1530.  
2. ὑπὸ. 1531. 3- *vol. 1536.*

Elle a été publiée en Allemand à Strasbourg. 1539. *in* 40.

*Bry* ( Joannes Theodorus de) florilegii, *ParsI.* 1612.  
*Pars II.* 1614. *Pars III.* 1618.*fol.*

*Buxb.* Joannis Christiani Buxbaumi Enumeratio planta-  
rum, *Halae Magdel.* 1721. ic-8°.

*Caes. et Caesalp.* Andreas Cæsalpinus. De plantis. *Libri*16*.Florent.* 1583. izz-40.

*Calc. Mus.* Museum Calceolarium Veronense, *Verom  
1622.soli*

*Cam.* Joachimus Camerarius de Plantis epitome, *Fran\*  
cofurti s ad Maen.* 1586. *in-esu*

*Hort.* Hortus Medicus & Philosophicus, *ibid.*1588. *inasi.*

*CameI. Syllab.* Georgius Josephus Camellus. Stirpium  
Insula Luzonis, &c. Syllabus.

*Car. Steph. Praed. Rust.* CaroH Stephani Prædium Rust.  
*Paris.* 1629.

*Casi.* Dur.Herbaria nuovo di Castore Durante.*Roms* 1585\*  
*Venet.* 1684.

C. *B. Pin.* Caspari Bauhini Pinax Theatri Botanici, *Basil.  
i6yi, in-est.*

*Phyt.* Ejusilem Phytopinax, *ibid.* 1596. *in-esi.*

*Prod.* Ejusilem Prodromus Theatri Botanici ;  
*ibid. i6yi. in-est.*

*Cat. Basil.* Ejusclem Catalogus Plantarum circa  
Basileam sponte nascentium, *Basil.* 1622. ic-8°.

*Theat.* Ejusel. Theatrum Botanicum, *Basil.* 1658.  
*in-fol.*

*Matth»* Idem. In Matthiolo. *ibid. loyq.sol.*

*Chab.* Dominicus Chabræus, M. D. stirpium Icones &  
Sciagraphia , *Genev.* 1*6yys.ol.*

*Chalt. Exer.* Gualterus Charltonus. Exercitationes ste  
differentiis & nominibus animalium, *Oxon. loyy.soI.*

*de Pise.* Idem , de Piscibus , *ibid. loyy.feI.*

*Cluse et Clus. Hist.* Carolus Clusius. Rariorum planta-  
rumhistoria, *Anew. looi.fol.*

Expt.Ejusd. Exoticorum, *Libri decemelbid.* 1605.

*His.p.* Ejusd. Rariorum aliquot stirpium, per  
Hispanias obsiervatarum historia, *ibid. i^y6eln-3°.*

*Pan.* Ejusd. Rariorum aliquot stirpium, per Pan-  
noniam, Austriam, & vicinas quasdam Provincias ob-

1053 BOT

fervatarum historia , *ibid.* 1583. *in-s°.*

*Cur. Post.* Clusii curæ posteriores , *Antw.* 1611.  
*in-fol. & in-esi.*

*Col. et Colum. Ecph.* Fabius Columna. Minus cognita-  
rum rariorumque ΛΪΓρΐυπιΈκφραστὴ ι. *2.Romae,* 1616.  
ïle-40.

*Aquae* Ejusil. aquatilium & terrestrium aliquot  
animalium, &c. Observationes, *ibid.*

*— Purp.* Ejusil. Purpura. *Romae 1616. in-esi.*

*Phyt.* Ejusil. Phytobasanos sive plantarum ali-  
quot historia , *Nleap.* 1592. ss-40.

*Coi. in Rech.* Columna in Rechum in Hernandez, *Romae,*1649.

*Cornmel. Plant, us.u.* Cafparus Commelinus. Horti Me-  
dici Amsteladamensis Plantarum ufualium Catalogus,  
*AmsteI.* 1724. ic-8°.

*Commel. Praelud.* Idem , Præludia Botanica , ad publicas  
plantarum exoticarum demonstrationes, *Lugd. Bat.*1715. 117-4°.

*Flo. Mal.* Idem , Flora ^Ulabarica, sive horti  
Malabarici Catalogus, *ibid.* ι6|Βιαί-8°.

*Hort. Amst.* 2. Idem, Horti Medici Amstelte-  
damensis rariorum plantarum , &c. Pars altera, *Amst.*1701. *sol.*

*inNot.* Joannes Commelinus , Notæ ad hortum  
Malabaricum.

*Hort.* Idem, Catalogus Plantarum horti Medici  
Amsteladamensis , *Amst.* 1689. *in-S°.*

*Med.* Idem , Horti Medici Amsteladamensis  
rariorum plantarum desicriptio & Icones, *Amst. Paso  
in-fol.*

*Indig.* Idem, Catalogus Plantarum Indigenarum  
Hollandiæ , 1685.^7-12.

*Cord.Eur.* Euricii Cordi Botanologicon, sive colloquium  
de herbis.*Coloniae,* apud Joannem Gymnicum, 1534.  
ic-8°.

*Cord.* Valerii Cordi historia stirpium, L. IV. *Argent.*1561. sol.

Cordus a aussi écrit des Remarques fur Diofcoride.

*Corn.* Jacobus Cornutus, M. D. Canadensium plantarum,  
&c. historia,*Paris.* 1635.4°.

*Cup. Hort. Caelo. et Hort. Caeli. Supp.* Francifcus Cupa-  
nus Hortus Catholicus, &c. *Neapol. i6o6.*

*Hort. C.sctppl.* Horti Catholici supplementum  
primum. \*

*Sup.Alt.* Idem. Supplementum alterum ad hor-  
tum Catholicum, *Panor.* 1697. 4°.

*Dale.* Samuel, Pharmacologia feu manuductio ad mate-  
riam Medicam , *Lond.* 1737. 4°.

Thomæ, dissertatio Medico Botanica inaugura-  
li s, *Lttgd. Bat.* 1723.4°.

*Dalechamp. Lugd.* Historia generalis Plantarum Dale-  
champio Elaborata,*Lttgd.* 1586. 2 vol. sol.

*App.* ejusidem appendix, ibid.

*Dill. Cat. Gisse* Joannes Jacobus Dillenus, Catalogus  
Plantarum sponte circa Giisam nasicentium, &c. *Franc,  
ad Maen.* 1719. 8°.

*Diosc.* Pedacius Diofcorides Anazarbeus.

Il y a plusieurs éditions des Ouvrages de cet Auteur ;

L’une a paru en grec à Venife, 1499. *inespl-* chez Alde.  
L’autre en grec, en 1518. chez Alde. La troisieme fous  
la direction de Janus Cornarius , à Bâle, 1 529. *in-esi.*

*Editions Latines et Grecques.*

*Colon.* 1529. sol. aVec la Traduction & le Commentaire  
de Marcellus Virgilius, & les Corollaires d’Hermo-  
laus Barbarus.

*Paris.* 1549. aVec la Traduction de Joan. Ruellius, re-  
vueparGoupilus.

*Francos.* 1598. aVec une nouVelle Traduction & des  
Notes, par Janus Antonius Saracenus. Cette édition  
est la meilleure & la plus utile.

Il y a encore d’autres Traductions latines du même Au-  
teur ; & il a été aussi traduit en différentes langues *vi-  
vantes.*

*Dod,* Rembertus Dodomeus stirpium historiæ Pemtades

Β ΟΤ 1054

fex, siVe Libri triginta *Αηίτυ.* 1616. fol.

*Dodart.* Desicription de quelques Plantes nouVelles , *Pa\*  
ris. 1676.* 8°.

*Donat,* Trattato dei Eemplice, &c. di Antonio Donati,  
*Venet.* 1631.4°.

*FL et Elem. Bot.* Voyez *Tournefort.*

*Ephem. Germ,* Ephemerides Medico-Physicæ Germa-  
niæ, sive Miscellanea Curiosia Medico-Physica, Linsiae,  
4°-

*Ferrari Hesp.* Ferrarii Hesperides, *Romae ,* 1646.

*Flor.* Ferrarius de Florumculturâ, *Romae* 1655.  
*AmsteI.* 4°.

*Flor. Altdort.* Voyez *Heffeman.*

*Flo. Lugd. Bat. Flor. Noyez Herman.*

*Fuch.* Fuchsiide historiâ stirpium Commentarii, *BasiI.*1 54211 sol.

*Gal. et Galen.* Claudius Galenus. Voyez *Galenus.*

*Garid. hist.* Petrus Garidel. M. D. Histoire des Plantes  
qui naissent en ProVence, & principalement aux ρηνΐ-  
ronsd’Aix, *Paris.* 1719. sol.

*Garz.* Garzia ab horto. Aromatum & simplicium aliquot  
medicamentorum apud Indos nasicentium historia,  
siVe Caroli Clusiii exoticorum Liber septimus, *Antw^*1695. sol.

*frazoph. Rup. Best. And. Rar. Mus. Best.* Rariora Mtssei  
Bezleriani, &c. edita *Lochnero,* 1716. fol.

*Ger.* L’Herbier ou l’Histoire générale des Plantes , par  
Jean Gerard, *Lond.* 1597. fol.

*Emac.* L’Herbier ou l’Histoire générale des  
Plantes, corrigée & augmentée par Thomas Jhonfon,  
*Lond.* 1636. fol.

*Gesuer. de Aquat.* Conradus Gefnerus. Historia anima-  
lium, Lib. IV. Qui est de pifcium, & aquatilium ani-  
mantium natura , *Francos.* 1620. fol.

*Avib.* Ejufdem, historia animalium, *Lib. IV.*Qui est de Avium natura, *ibid. soiy.fol.*

*Gesa, de Plant.* Ejusidem , historia Plantarum & Vires,  
*Basil.* 1 54I.

*Qtadr.* Ejusilem, historia animalium, *Lib. I.*de Quadrupedibus VÎVsparis, *ibid.* 1*60^.fol.*

*Ovip.* Ejusilem, 1586.\_fct.

*Serp.* Ejusilem, historia animalium, *Lib. V.* qui  
estde Serpentium natura, *ibid.* 1621.

*DeLap.* Ejusilem, de rerum fossilium, lapidum  
& Gemmarum, &c. *Ictber, Tigur.* 1565. 8°.

*Gaeda. ins.ect.* 1. Joannes Gædartius, Metamorphosis &  
historia naturalis Infectorum , Pars I. *Medioburge*1662.

2. Ejusilem, Pars altera,*ibid. stitisse*

3. Ejusilem, Pars tertia & ultima, *ibid. 1667.*w-8°.

*Grcw ( NehemiahO* L’Anatomie des plantes.

Catalogue des choses curieuses qui Eont au Col-  
légede Gresham.

*Grifley ( Gabriel')* Viridarium Lusitanicum, *Ulysseopon,*1660. 12°.

*Gtelland.* Melchior Guilandinus de Papyro , 4°.

*Hehw. Lithogr.* ι. M. Georgius Andreas Hclwing. Lifo-  
graphia Angerburgica, siVe lapidum , & fossilium in  
districta Angerburgensi , &c. *Region, tysy-* 4°.

2. Ejufdem ,pars 2. *Lips.* 1720.

*Hemm. Cat. Hort. Lttgd. Bat.* Paulus Hermannus , Hor-  
ti Academici Lugduno-BataVÎ catalogus , *LugdÆasu*1687.8^

*Flor.* ι. Ejusil. Floræ Lugduno BataVæ flores,  
*Lugd. Bat.* 1690. 8°.

2. Ejusil. principio editionis , 2.

*iMus.Zeylam* Ejusil. Mtsseum Zeylanicum , siVe  
catalogus Plantarum in Zeylana sponte nasitentium,  
*Lugd. Bat.* 1717. 8°.

*Parad. Bat. Prod.* Ejusil. Paradisi BataVÎ Pro-  
dromus , siVe Plantarum exoticarum in BataVorum  
hortis obsierVatarum Index , *Amsteh* 1691. 12°,

*Herman. Parad. Bat.* Ejusil. Paradisius Batavus conti-  
nens plus centum plantas affabrè ære incisias , & desi-  
criptionibus illustratas, *Lugd.B'at.* 1698. 40.

ïô55 BOT

*Hern.* Francsscus Hernandez, Nova plantarum, anirna-  
iium,& mineraliumMexicanorum historia, &c. *Romae,*1651.fel.

*Hieronymi* Brufwicensis Apodixis Germanica , *Argent.*Μ31. *soi-*

*Hoffeman.* CasparusHoffrnannus, M. D. de Medicamen-  
tis Officinialibus , tam simplicibus , quam compositis,  
Libri duo, *Paris. 16M-* 4°.

*Flor. Alt.* Mauritius Hoffrnannus, Floræ Alt-  
dorffinie dèliciæ hortensies , sive Catalogus Plantarum  
'horti Medici, *Altdorffe* 1660.40.

Ejusdem , Deliciæ Sylvestres , siye Catalogus  
Plantarum in agro Altdorffino locisque vicinis sponte  
nascentium , &c. *Altdorffe 1662.* 4°.

*H.Beaum.* Herbertusà Beaumont, horti Beaumontiani  
exoticarum plantaTum catalogus, *Hagae Comir'ïosii.*8°.

*H. M. et H. \Mal.* 1. Hortus Malabaricus Henrici Al-  
driani Van-Rheede, vol. 1. *Amstel.* 1678.fel.

--—— 'Ejufd. 2. *ibid. t&IIL* 1 3. *ibid.* 1682.

! 4. *ibid.* 1683.

5. *ibid.* 1684.

*6. ibid.* 1686.

7. *ibid.* 1688.

8. *ibid.* 1688.

9. *ibide* 1989.

— 10. *ibid.* 1690.

11. *ibid.* 1692.

12. *ibid.* 1703.

*H. Oxon.* Voyez *Morisonus.*

*Hora Reg. Par.* Antonius Vallot. Hortus Regius, *Paris.*1665. *fel.*

*Imperat.* Historia Naturale di Farrante Imperato, *Venet.*1672.50/.

*Ind. Med.* Index Medicamentorum,*Paris.* 1732.*sol.*

*J.B.* I. Historia Plantarum universidis, autoribus Joan-  
ne Bauhino, & Joanne Henrico Cherfero, Tom. I.  
*ELrod. Ί 6^0.sol.*

\*— 2. Ejusil. Tom. II. 2. *ibid.* 1651. *sol.*

3 . *ibid. 1651. fel.*

*Tons, de Avise* Joannes Jonstonus, Historia naturalis de  
Avibus , *Amstel. lo^y.sol.*

*Pise.* Ejusd. Historia naturalis de Piscibus& Ce-  
tis, *ibid.*

*Exang.* Ejuscl. Historia naturalis de Exanguibus  
aquaticis, *ibid.*

*Infect.* Ejusd. de InFectis, &c. *ibid.*

*Quad.* Ejusil. Historia naturalis de Quadrupedi-  
bus, *ibid.*

*; Serpent.* Ejusil. de Serpentibus, *ibid.*

*Dendr.* Ejusd. Dendrographia, sive Historia na-  
turalis de Arboribus & Fruticibus, *Francos.adMaen.  
i66z.sol.*

*John. Iter.* Thomas Johnston. Iter investigationis ergo  
silsceptum, &c. in agrum Cantianum *Hond.* 1629. 4°.

*— Deseript.* Ejusil. Descriptio itineris Plantarum  
investigationis in agrum Cantianum , *ibid.* 1632.

Ericetum Hampstedianum , sive Plantarum ibi  
cresicentium, *ibid.* 1629.

Idem enumeratio Plantarum in Ericeto Hamp-  
stediano locisque vicinis crescentium*, ibid.* 1632.

-i *Merc. Bot.* I. Mercurius Botaliicus, sive Planta-

rum gratiâ suscepti itineris, anno 1634. descriptio ,  
*Lond.* 1634.8°.

2. Mercurii Botanici pars altera, sive Planta-  
mm gratiâ sisscepti itineris in cambriam, sive Walliam,  
desicriptio , *Lond.* 1641.

*Jspncq. Hora* Dlonysii Joncquet hortus, *Paris.* 1659.4°.

*Jus. Obs.* Antonius de Jussieu. Plantæ per Galliam, &c.  
in lucem editum, & ad fecentiorum normam digese  
tum, *Paris.* 1714. fel.

*Kemp. Amaenit. Exot.* Engelberti Kempferi Amoenitates  
exoticæ, *Lengov.* 1712.

B O T 1056

*Kentm.* Joannes Kentmannus , M. D. Nomenclatura  
rerum fossilium, quæ in Mifnia , &c. *Tigur.* 1565.  
*in-s°.*

*Klein.* Echin. Jacobus Theodorus Klein, naturalis diEpo-  
sitio Echinodermatum, *Gedanis* 1734. 4°-

*Lael. Triumph. ad fratrem.* Lælii Triumfetti catalogus  
Plantarum, cum obfervationibus J. Baptistae Trium-  
fetti ejus fratris editus.

*Laet. et de Laet.* Joannis de Laet, de Gemmis & Lapidi-  
bus, *Lugd. Bat.* 1647. 8°.

*De Laet. Ind. Occid.* Ejufd. Novus Orbis, seu descriptio-  
nés Indiæ Occidentalis, *ibid.* 1633.*sol.*

*Lange Hist, Lap.* Carolus Nicolaus Langius, historiaLa-  
pidum Helvetiae, &c. *Venet.* 1708. 40.

*Meth. Test.* Ejusil. Methodus nova & facilis Tese  
taceamarina, &c.*Lucern.* 1722.

*Lauremb.* Petri Lautembergii apparatus Plantarius,  
*Francos..* 1632.

*Lister et List. Hist. A. A.* Martinus Lister, M. D. Hist  
toria animalium Aflssiæ, tres Tractatus, *Lond. i6y%.*

**4°. W**

*Conch.* Ejufd. Historia sive methodus Conchylio-  
-rum, *Lond. 168 sol.*

*Exerc. Anat.* 1. Ejufd. Exercitatio anatomica,  
*Lond.* 1694. 8°.

\* 2. Ejusil. Exercitatio anatomica  
altera, *ibid.* 1695. 8S.

3. Ejusil. Conchyliorum Bivala  
vium utriusque aquae, exercitatio anatomica tertia,  
*ibid.* 1696. 4°.

*Lob. adv.* Matthias de Lobel, dilucidae simplicium me-  
dicamentorum explicationes, & stirpium adversaria,  
*Lond.* 1605. *sol'*

*Obs.* Plantarum Peu stirpium historia, *Antwi  
sPy6.sol.*

*Icon.* Ejufd. Plantarum Peu stirpium icones, *ibid.*

*IjoI.fl.forrna longa.*

*Inisse.* Ejusd. Stirpium illustrationes,*Lond.i6y*5.’

*Loes.* Joannis Loesclii, Flora Prussica, *Regiomona* 1703.  
ic-40.

*Lugd. Noyez Dalechampius.*

*LuidHitho. Bria* EdwardiLuidii LithophylaciiBritan-  
nici Ichnographia, *Lond.* 1699. 8°.

*Magnol.* Petrus Magnol, M. D. Botanicum Monspe-  
liense> sive Plantarum circa Monspelium nasicentium  
index , *Mons.pel.* 1686. 8°.

*Marcg.* Georgius Marcgravius, Historifl rerum Natura-î  
lium Brasiliæ , libri octo, *Lugd. Bat.* 1648.50/.

*Malp. An, Plani.* Marcelli Malpigii Anat. Plant. *Lond:  
i6s6.fol.*

*Matth.* Petrus Andreas Matthiolus. Commentarium irt  
*sex* libros Pedacii Diosicoridis Anazarbei dê Medica  
materia, *Venet. isuç.sol.*

*Cornpend.* Ejusd. Compendium , *Venet.* 1571. 40.

Petri Matthioli opera illustrata à Casp. Bauhine , *Basil.  
16yHyol.*

*Mentz.* Index nominum plantarum multilinguis , operi  
Christiani Menzelii, *Berolelel,* 1682. fel.

*PugilI.* Ejuscl. Pugillus rariorum plantarum, *ib.*

*Mer. Pin.* Christophorus Merret, Pinax rerum natura- ’  
lium Britannicarum continens vegetabilia , animalia  
& fossilia *s* in hac infula reperta , inchoatus. *Lond.  
ι66γ.* .8°.

*Merc. Bot.* Voyez *Jonstonus.*

*Mill. Bot.* Joseph. Miller. Botanicum Officinale.

*Cat.* Philippus Miller. Catalogus Plantarum  
Officinalium, *Lond.* 1730. 8°.

*Philipp. Miller -,* Dictionnaire des Botanistes, vol. I. *Lond.*

1733. 2. vol. *Lond.* 1739.

*Mont. Ind.* Jostephi Monti , index plantarum , quæ irt  
Medicum tssum recipi solent, *Bonam* 1724.4°.

*Mont. Exot.* Ejusil. exoticorum simplicium medicamen-  
torum. *Ibid, etc.*

*Prod.* Ejusid. Catalogi stirpium agri Bononiensis  
prodromus, *Bonon.* 1719. 4°.

*Mor. Praelud.* Robertus MorTonus, hortus regius Ble-

**(ensis**

1057 BOT

Blesensis auctus, &c. Præludiarum Botanicarum pars  
prior. *Lond. 166p.* 8°.

*Umb.* Ejusd. Plantarum umbelliferarurn distribu-  
tio nova, &c. *Oxon. i6gi. sel.*

*Hist. Oxon.* 2. Ejusil. Plantarum historiae uni-  
versidis Oxoniensis, pars II. *Oxon.* 1680. *fol.*

3. Plantarum historiæ universalis Oxoniensis,  
pars III. *ibid.* 1699.

*Morton.* John Morton , M. A. Histoire naturelle du  
Comté de Northampton. *Lond. lyiz.sol.*

*Mous. Infect.* Thomas Moufetus , insectorum sive mini-  
morum animalium theatrum, *Lond.* 1634.*sol.*

*Muni. Herb. Brit.* Abrahamus Muntingius, de Vera anti-  
. quorum herba Britannica, &c. Dissertatio historico-  
medica, *Amst.* 1681.4°.

*Aloid.* Ejusd. Aloidarium sive aloes, &c. Histo-  
ria , *ibid.* 1680. 4°.

Dissertation silr le plantin. *Amstel.* 1682.

*Mus. Pet.* Voyez *Peelver.*

*Offic.* signifie ce qui *se* trouve communément dans les  
boutiques d’Apothicaires.

*Ogilb. Chin.* John Ogilby. Histoire de la Chine, part. I.  
*Lond.* 1673.

Ejusd. Pars II. *Lond.* 1671.30/.

*Farad. Bat. Prod.* Voyez *Hermannus.*

*Parc Par ad.* Paradis terrestre de Jean Parkinfon , ou  
jardin choisi de fleurs, &c. *Lond.* 1656.*sol.*

*Theat.* Theatrum Botanicum , &c. ou théatre des  
plantes, par Jean Parkinfon, *Lond.* 1640.*fol.*

*Peelver.* Jacobi Petiverii, Musei centuriæ decem, *Lond.*1695. &c. 8°.

*Gazoph.* Ejusil. Gazophylacei naturæ & artis de-  
cas I. &c. *Lond. Iyoz.sol.*

Phytologia Britannica , *Lond.* 1650. 8°.

*Pis. Se Pison.* Guillelmus Pisionis , M. D. de facultatibus  
simplicium , *Amstel.* 1648.*sol.*

De lndiæ utriufque re naturali & medica, *ibid.*1658. *sol.*

*Maut.* Ejusd. Mantissa aromatica, *Amstel.* 1658.  
*sel- . '*

*Plin.* C. Plinius fecundus in historia naturali.

*Plot. Hist. Nat, Staffe* Histoire naturelle du Comté de  
Stafford, par le Docteur Plot.

Histoire naturelle du Comté d’Oxford. .

*Pluk. Almag.* Leonardus Plukenetius , M. D. Alma-  
gestum Botanicum, sive Phytographiæ. Pluknetianæ  
onomasticon, *Lond.* 1696.*sol.*

*Amala* Ejufd. Amalthæum Botanicum, &c. *ibid.*1705.701.

*- Maut.* Ejusd. Almagesti Botanici Mantissa, *ibid.*

Iyoo.fe?!.

*Phytog.* Ejusil. Phytographia, sive stirpium illus-  
triorum & minus cognitarum icones, *ibid. looi.sol.*

*Plum.* Description des plantes de l’Amérique, par le Pe-  
re Plumier, à *Paris* 169 3. *fol.*

On a du même Auteur un Traité des fougeres de l’Amé-  
rique, imprimé à Paris en 1705. *fol.* & un autre de  
quelques nouveaux genres de plantes de l’Amérique,  
imprimé à Paris en 1704. 4°.

*P on. Bald.* Monte Baldo definitto di giovanni Pon, *Venea*1617. 4°.

*Pont.* Julii Pontidera anthologia, *Petav<* 1720. 4°.

*Rand. Ind.* Inaacus Rand, index plantarum Officinalium ,  
&c. *Lond.* 1730. 8°.

*Rauwolf* Leonhartius Rauwolfius, itinerarium in orient.  
*Lond.* 1693. 8°.

*Raii Hist-* I- Joannes Raius. Historia plantarum, Tom.I.  
*Lond.* 168 6. *sol.*

2. Ejusd. Tom. II. *Lond. loss.sol.*

3. Ejusd. Tom. III. *ibidt* 1704.30/.

*Dendr.* Ejusd. Dendrologia, 1704.fel.

*Cat.* Ejufd. Catalogus plantarum Angliæ & in-  
sularum adjacentium, *Lond.* 1670. & 1677. 8°.

*Cat.* Ejufd. Catalogus plantarum circa Canta-ι  
brigiam nasicentium, *Cantab.* 1660. 8°,

ΒΟΤ iojS

*:— Meth.* Ejusd. Methodus plantarum nova , &c.  
*Lond.* 1682. 8S.

*A.* Ejusd. Methodus plantarum emendata & auc-  
ta , *ibid.* 1703. 8S.

*Omith.* L’ornithologie de Willoughby. *Lond.*

K578.X

*— Ichth. Noyez JVilloughby.*

*-Synop. Α.* Ejusil. Synopsis methodica animalium  
quadrupedum & sierpentini generis, *Lond.* 1693. 8°.

*Avi.* Ejuselem Synopsis methodica avium, &c.

*Lond.* 1713.,8°. \* -

*Raii Pis.* Ejusd. Synopsis methodica pisicium , *Lond.*1713.8°.

*Synop.* Ejusid. Synopsis methodica stirpium Bri-  
tannicarum, *Lond.* 1690. 1696. 1724. 8°.

Dillenius a donné, je crois, la derniere édition.

*Hist. Infect.* Ejufd. Historia Insiectorum, opus  
posthumum, *Lond.* 1710.4°.

*Rea* (J.) flora, ou florilege complet. *Lond.* 1702.

*Rivin. Introd.* Augustinus Quirinus Rivinus. Introductio  
generalis in rem herbariam. *Lips. lopo.foI.*

*Inr, Mon.* Ejusid. Ordo plantarum quæ sunt flore  
irregulari monopetalo , *Lips.* 1690-/0!.

*Tetr.* Ejtssd. Ordo Plantarum quæ siunt flore irre-  
gulari tetrapetalo, *Lips.* 1691. *fol.*

*— Perit.* Ejusil. Ordo plantarum quæ simt flore irre-  
gulari pentapetalo, *Lips.* 1*6pp.sol.*

*Icon. Robert.* Variæ & multiformes florum species ap-  
pressæ ad vivum, auctore Nicolao Robert, *Paris,* 4°.

*Rob.* Joannis Robini catalogus stirpium, *Paris}* 1601.  
*in-*12.

*Roch.* Rochesort.Description des Antilles de l’Amérique.

*Rondel. de Fisc.* 1. Guillelmus Rondeletius, M. D. Libri  
de pisicibus marinis, *Lugd.* 1 *^y^.sol.*

*——— Aquat.* 2. Ejusil. Universie aquatilium hist. pars  
altera, *Lugd.* 15*sa.fol.*

*Rttel.* Joannes Ruellius de natura stirpium, libri tres, *Ba\*  
fil. s^S.fol.*

*Rupp. Flor. Jen.* Henricus Bernhardus Ruppius, Flora Je-  
nensis, sive enumeratio plantarum, &c. *Franc. & Lips.*1726. 8°.

*Salv. de Aquae* Hippolytus Salvianus , aquatilium ani-  
malium historiae liber primus, *Romae ,* 1 5 57rsol.

*Scheuchz.* Joannes Scheuchzeri, Agrostographia, *Tiguri s*1719. 4°.

Ejuld. Prodromus, *ibid.* 1708.*sol.*

*Sch. Bot. Par.* Schola Botanica Parisina , *Amst,* 1689. 8°.

*Seleones. Ichth.* Stephanus SchoneseldeIchthyologia, &c,  
*Hamb.* 1624,4°.

*Schrod.* 4. Joannes Schrodetus. Pharmacopola, sivethe-  
sciurus Pharmacologicus, Lib. IV. *Ulmae Suev.* 1649.  
*eln-esi.*

Ejusid. 5.

*Schw. A.* Cafparus Schwenckfeld aviarium Silesiæ, *Ligns*1603. 4°.

*QuadP*Ejufd. Quadrupedum, &c. *ibid.* 40.

*Infect.* Ejusil. Insectorum , &c. *ibid.* 4°.

*Sib. Phal.* Robertus Sibbaldus, Eques Auratus, Phalaino-  
logia nova, sive observationes de balanis. *Edirnsil*1692. 4°.

Ejusil. scotia illustrata , *Edimbt* 1684. *sol.*

*Sloan. Cat. Jam.* M. Hans-Sloane, Bart. Catalogus plan-  
tarum quæ in issula Jamaica Eponte proveniunt, *Londs*1696.8°.

*Hist. V.* 1. Voyage à la Jamaïque,avec l’lustolo  
re naturelle de ce pays , vol. I. *Lond. iyoyifol.*

2. vol. II. *ibid.iy2^.*

*H. Eding.* Jacobi Sutherland hortus Medicus Edimbur-  
gensis, *Edimburg.* 1683.8S.

*Sterbeck^* Theatrum fungorum.

Citri cultura.

*SuverPel ( Emanuelis')* Florilegium , *Francof.* 1612.*fols*

*Tab.* Tabernæmontani icones plantarum feu stirpium,  
&c. *Francof. ad Maenum.* 1590.4°.

*Thal.* Joannis Thalii Sylua Hercynia , **cuni Camerarii**horto excufa, *Francof* 1588. 4°,

ιο59 BOT

*Tourn. Elem- Bot-* Pittonde Tournefort,Elemens de Bota-  
nique, ou Méthode pour connoître les plantes , *Par.*ï 694. 8°.

*Instet.* Ejusil. Institutiones rei herbariæ , *ibid.*1700. 4°.

*Cor.* Ejusil. Corollarium Institutionum rei her-  
bariae , *Par-* 1703. 4°.

*Hist.* Histoire des plantes qui naissent aux envi-  
rons de Paris, *ibid.* 1698. 8°.

Voyage par le LeVant, *Par.* 3. νοΐ. 4°.

*Trage* Hieronymus Tragus, de stirpium, maxime earum  
quæ inGermania nostra *nascuntur,8ec.Argent>i* 552.4°.

*Triums.* Obstervationes de ortu ac vegetatione plantarum,  
autore Joanne-Baptista Triumfetti, *Romae,* 1685. 40.

*Syllab.* Triumfetti Syllabus plantarum horto  
Medico Romano additarum, *Romae,* 1688. 40.

*Tum.* William Turner, M. D. la premiere & la feconde  
partie de l’herbier, avec la troisieme considérablement  
augmentée, *Collen.* 1568.*fol.*

Vaillant, Discours fur la structure des fleurs, 1718.

4°.

Botanicon Parisienfe, ou dénombrement par or-  
dre alphabétique des plantes qui fe trouVentaux envi-  
rons de Paris , 1727. *avec figures»*

*Vallet. Noyez Hortus Regius.*

*Vesungius,* in Prosp. Alpinum, *Patav.* 1638. 4°. *Lugd.  
Bat.* 1735.

*Volsil* Joannes Georgius Volkamerus, M. D. flora Nori-  
bergensis, feu Catalogus plantarum in agro Noriber-  
gensil, &c. *Norib.* 1700. 4°.

*PVillugh. Ichth.* Francifcus Willughbeus , Armig. de hif-  
toria Pisitium, Libri quatuor , *Oxon* 1686. *sol.*

*Ornith.* Ejusil. Ornithologia , *Lond.sol.*

*JVorm. Mus.* Olaus Wormius, M. D. Museum Wormia-  
num seu historia rerum rararum tam naturalium quam  
artificialium , &c. *Lugd. Bat. 16^. sol.*

*Zom. Hist.* Historia Botanica.

*Zorn ( Bartholomeus* ) Botanologia Medica.

\* La nouvelle méthode pour divifer les plantes en claf-  
*ses.* en genres & en especes, dont nous fommes rede-  
values àM. Charles Linnæus, Docteur en Medecine,  
& Professeur de *Botanique* à Upfal en Suede, est trop  
importante, pour que l’on ne foit pas endroit d’en at-  
tendre un extrait ou précis. Dans cette nouvelle mé-  
thode M. Linnæus prend pour regle de fes divisions  
les différentes parties qui fervent à la fructification.

Voici comme il s’exprime lui-même.

**1.** Pour se convaincre que toutes les plantes fructifient,  
il ne faut que l’œil feul dans les plantes de la grande  
espece; dans les plus petites, comme les moufles, les  
fungus, les algues & celles de la nature de la fougere,  
le microfcope constate la même vérité : on s’en perfua-  
de de plus en plus en considérant leur analogie, leur  
usage, leur fin, leur structure & leur développement.  
Toutes les autres parties des plantes ne leur font point  
essentielles, on voit manquer dans plusieurs la racine ,  
la tige, les feuilles, &c. les feules parties nécessaires à  
la fructification s’y trouvent toujours.

**2.** La division fystematique des plantes & leur réduction  
en genres & en especes, peuvent être regardées com-  
me un des articles les plus importans de la *Botanique.*C’est aux Auteurs qui ont traVaillé d’après ces princi-  
pes que cette fcience est redevable de fes plus grands  
progrès.

3. La division flystematique des plantes doit être faite *se-  
lon* leur partie premiere & essentiellement nécessaire :  
or la nature nous apprend elle-même que les pieces  
qui fervent à la fructification font seules dignes de  
ce nom ; aussi les Botanistes les plus renommés, tels  
que CeIalpin , Moriston , Herman , Boerhaave , &c.  
les ont-ils prises pour regles de leurs divisions.

4. Les parties de la fructification font ou universelles ou  
particulieres.

Les universelles flont au nombre de deux, la fleur & le  
fruit.

BOT 1060

Les particulieres au nombre de fept, avec leurs sous-di-  
visions ou especes.

La fleur a quatre parties,

La premiere est le calyce, dont les fous-divisions ou esi-  
pecesTont, le *perianthnum , F involucrum-, Fomentum >*le *spatha,* le*gluma, & le calyptra.*

La sieconde est le *corolla ,* dont les sousndivisions ou ef-  
peces font le pétale & le *nectarium.*

La troisieme font les étamines , dont les parties font les  
filamens & les sommités ou bossettes , qui contiennent  
la farine oti poussiere fécondante.

La quatrieme les pistils composés de trois pieces, le gcr-  
me ou l’embryon, le stile & le *stigma.*

Le fruit a trois parties, dont la premiere est,

Le péricarpe , qui a neuf efpeces ou fous-divisions , la  
capsiule , le *conceptaculum ,* la gousse, le *legumen, lc*nois, le *drupa-,* la pomme, la baie & le *strobilus.*

La sieconde est la semence, qui a deux parties, le germe,  
& la courone ou les lobes.

La troisieme est l’enveloppe ou *receptaculum ,* qui quel-  
quefois appartient à la fleur, au fruit & à la totalité des  
parties qui fervent à la fructification.

5. L’essence de l’étamine consiste dans la fommité ou bosi  
fette, celle du pistil dans le *stigma* ; les parties essen-  
tielles de la fletjr font donc l’étamine & le pistil ; la  
femence du fruit étant fa partie essentielle, la fleur &  
le fruit font donc les pieces de la fructification , & la  
nature de cette derniere constitue le caractere essentiel  
de la plante. Ainsi les sommités ou bossettes des étami-  
nes, *antherae ,* le stigma & la semence, simt les parties  
essentielles de la fructification , & même de toute la  
plante.

6. Comme toutes les plantes portent du fruit, que la se-  
mence est précédée de la fleur & que l’essence de la  
fleur consiste dans les sommités des étamines *, antherae,*& le stigma, il est aisé de s’appercevoir de la justesse  
& de la simplicité d’un flysteme de division des plantes  
sondé siur la dicersité de leur sexe.

7. Ceux qui ont fait des observations sur les palmiersssa-  
vent que les étamines & le pistil, ou plutôt les bossct-  
tes *antherae* des premieres, & le *stigma* du dernier cons-  
tituent le stexe des plantes.

8. Les bossettes des étamines sirnt les organes mâles de  
la génération des plantes : lorsqu’elles déposent la fari-  
ne ou poussiere fécondante dont elles font remplies fur  
*lestegmaffix* pistil, que l’on peut regarder comme la  
matrice ou l’organe femelle de la génération des plan-  
tes, alors se fait la fécondation ; effet prouvé par des  
obfervations constantes, des expériences réitérées, &  
l’analogie.

9. Les fleurs qui portent ces boffettes remplies de cette  
poussierefécondante, fe nomment fleurs mâlest celles  
qui ont *lostegma* fleurs femelles , celles enfin qui ont  
les deux parties enfemble fleurs hermaphrodites.

10. On donne aussi le nom de plante mâle à celle qui a  
des fleurs mâles1, celui de plante femelle à celle qui  
porte des fleurs de ce fexe, celui *d’androgyne* à la plan-  
te qui porte des fleurs mâles & femelles. On l’appelle  
hermaphrodite si elle a des fleurs de cette nature, &  
enfin *hybrida* si elle porte à la fois des fleurs herma-  
phrodites avec d’autres mâles ou femelles. ( .

Après ces expositions générales , M. Linnæus propofe  
vingt-quatre claffes des plantes, toutes déduites de Ia  
diflérence qui fe trouve entre les parties qui fervent à  
leur fructification.

Il donne à la premiere le nom de *Monandria*, de deux  
mots Grecs μόνος, feul, & ανήρ, *mari t* & cette classe  
renferme toutes les plantes qui n’ont qu’une feule éta-  
mine dans une fleur hermaphrodite.

Il appelle la seconde *Diandria, 8c* les plantes qui ont  
deux étamines dans une fleur hermaphrodite lui appar-  
tiennent.

S’il y a trois étamines dans une fleur hermaphrodite, alors  
cette plante appartient à la claffe des *Triandria.*

Mais s’il y en a quatre également dans une fleur herma-

1061 BOT

phrodite, alors cette plante est de la classe qu’il nom-  
me *Tetrandria.*

Cinq étamines dans une fleur hermaphrodite constituent  
la classe *Pentandria.*

Six étamines égales ou alternativement plus courtes re-  
glent celle qu’il nomme *Hexandria.*

*Eptandria* est la classe qui contient les plantes dont les  
fleurs hermaphrodites ont sept étamines.

*Octandria* sera celle des plantes dont les fleurs herma-  
phrodites auront huit étamines.

*Emneandria* celle des plantes à fleurs hermaphrodites & à  
neuf étamines.

*Decandria* celle des plantes à fleurs hermaphrodites & à  
- dix étamines.

*Dodecandria* fera le nom de celle des plantes à fleurs  
hermaphrodites & à douze étamines.

S’il y a plus de douze étamines dans une fleur hermaphro-  
’ dite & qu’elles tiennent à la paroi interne du calyce &  
non au *receptaculum,* alors cette plante appartiendra à  
la classe des *Icos.andria.*

Si au contraire cette fleur qui a plus de douze étamines,  
les porte attachées au *receptaculum ,* cette plante est  
de la classe des *polyandria* ; elle doit aussi aVoir deux  
étamines plus courtes que les autres.

La plante dont la fleur a deux étamines plus longues que  
les autres, est de la classe des *Didynamia*, mot dérivé  
de διὸ, *deux, 8e* de δύναμις, *ptelrsance.*

Elle est de celle des *Tetradynamia*, si la fleur a quatre  
étamines plus longues que les autres , attachées par  
quelqu’une de leurs parties, ou ensemble ou avec le  
pistil.

Si les étamines font ramassées en un feul corps avec des  
filamens, alors les plantes qtli portent ces fleurs fe ran-  
gent fous la classe des *Monadelphia,* de μόνος, *seul, 8e*ἀδελφὸς, *frere.*

Les fleurs dont les étamines font rassemblées en deux pa-  
quets par des filamens , appartiennent à la classe des  
*Diadelphia.*

Au lieu qu’elles appartiennent à celle des *Polyadelphia si*les étamines font ramassées en trois ou un plus grand  
nombre de paquets. ,

Il nomme *Syngenesia* la classe dans laquelle il. range les  
plantes dont les fleurs ont les fommités des étamines  
réunies en forme de cylindre. Ce mot est dérivé de  
σὑν, *ensemble,* & γένεσΐς, *génération.*

*Gynandria* de γυνὴ,*femme*, & ἀνὴρ, *mari -,* est la classe des  
plantes portant une fleur dont les étamines font atta-  
chées au pistil & non.au *receptaculum.*

*Monoœda* de μόνος*,seul, Info , maison,* est le nom de  
la classe fous laquelle il range les plantes qui portent à  
la fois des fleurs mâles & femelles.

Si ces fleurs mâles & femelles font fur des plantes sépa-  
rées , alors ces plantes appartiennent à la classe nom-  
mée *Dioecia.*

Si des fleurs hermaphrodites & mâles ou femelles *fe* trou-  
vent à la fois dans une même espece, elles appartiennent  
à la classe qu’il nomme *Polygamia,* denoAuç, *plusieurs,*& γάμος, *mariages.* Ces fortes des fleurs font à, peine  
fensibles à la vue.

La vingt-quatrieme classe enfin *se* nomme *Cryptogamia,  
de* κρυπτὸς*, caché, 8e yasi&, mariage,* & on y ren-  
ferme toutes les plantes dont la fleur est ou cachée dans  
ce qu’on appelle communément le fruit, ou si petite  
qu’elle ne peut pas être apperçue.

Les classes fe déduisent des parties mâles de la fleur de la  
plante ou de *ses* étamines : mais ces classes *se* fous-di-  
viflent ensuite en ordres différens, & ces ordres *se* tirent  
des différences des parties femelles de la fleur ou du  
pistil.

Ainsi la premiere *clcffisOMonandriaSO* divisera en *monogy-  
nia, trigynia, 8cc.* de μόνος, δίς, τρεὶς, &c. *un, deux ,  
trois,* &c. & γυνὴ,*femme ,* c’est-à-dire , un , deux ou  
trois pistils : ainsi ce fera le nombre des pistils qui re-  
glera ces Eous-divisions des classes en ordres.

Ce nombre fe prend de la baEe du style. Quand le style  
manque, on compte alors par les *stigmata.*

BOT îo6i

Il y a cependant une. différence dans la distribution des  
ordres pour la classe que nous avons nommée *Synge\*  
nesia s* par exemple, on y nomme *polygame* une fleur,  
composée de plusieurs fleurons : si les fleurons siont hcr-  
maphrodites dans le disique & dans les rayons de la  
fleur, on la nomme *polygame égale s* si les fleurons du  
difque font hermaphrodites & ceux des rayons femel-  
les , on la nomme *polygame superflue,* si les fleurons du  
difquesiontmâles, & ceux des rayons femelles, on la  
nomme *polygame nécessaire, 8e* enfin *monogame* quand  
elle n’est point composée de fleurons.

Parcourons maintenant les sous-divisions des différentes  
claffes; je ne ferai que les indiquer, renvoyant leLec-  
teur qui en fouhastera davantage, à l’Ouvrage de M.  
Linnæus, intitulé, *Genera Plantarum.*

La premiere classe des plantes nommée *Monandria, se*fous-divife en *monogyrnas* qui font ou à fleurs rccou-  
vertes, comme le gingembre & le balisier, ou à fleurs -  
nues , comme la criste-marine , & en *dygelela,* telles  
que la blete.

La seconde claffé *Diandria* est composée des *rnonogynia,*qui scmt ou à pétales égaux , comme le jasinin & le  
troesise, ou à pétales inégaux, comme la circée , la  
véronique ; des *digynia,* comme l’*anthoxanthum , &*des *trigynia s* comme le poivrier.

La troisieme classe *Triandria a* pour Eous-divisions, ι°.  
les *monogynia,* qui semt ou sans*spathum,* ( cette écor-  
ce membraneuse qui *se* détache de la tige dont la con-  
sistance varie beaucoup, & qui embrasse souvent une  
ou plusieurs fleurs) comme la valériane, ou avec une  
portion de cette enveloppe, comme dans le siafran, 2°.  
les *digynia,* qui sont ou à calyces d’une sieule fleur,  
comme dans le millet, ou à calyce contenant plusieurs  
fleurs, comme dans le froment, 30. les *trigynia* , de  
l’espece defquels est le *mollugo.*

La quatrieme classe *Tetrandria* fe partage , 1°. en *mono\*  
gyrna ,* ou à empalemens communs , comme dans la  
globulaire , ou à fruits folitaires, comme dans le gra-  
teron, ou à fleurs monopétales , comme dans le *bUria,*ou à fleurs tétrapétales completes , comme dans le  
fufain , ou incompletes, comme dans le pié de lion,  
2°. en *digynia,* comme le percepier, 3°. *tetragyrela,*comme le houx.

La cinquieme classe *Pentandria* fe Eous-divise en *mono-  
gyrna ,* qui seront ou monopétales à quatre graines,  
comme l’héliotrope ; ou à fleur monopétale, l'empale-  
ment de la fleur étant recouvert d’une capside", comme  
la soldanelle; ou à fleur monopétale, le fruit étant fous  
l’empalement de la fleur, comme le quinquina ; ou à  
étamines inclinées, comme la belle de nuit ; ou à fleur  
monopétale avec une base au-dessus de l’empalement  
de la fleur, comme le nerprun ; ou à fleur polypétale ,  
comme le grosseiller ; ou à fleur incomplete, comme  
*le thesium i,* ou à pétales découpés dont les bords pan-  
chent du côté droit, comme le lauri errofle, 2°. en *di-  
gynia* qui flont ou avec un fruit à deux capsides, corn-  
me le dompte-venin, ou avec un fruit à une feule *se-  
mence,* comme la poirée, ou avec un fruit à deux lo-  
ges, comme l’orme, ou avec une semence renfermée  
fous une double enveloppe, comme la carotte, ou avec  
une semence renfermée fous une seule enveloppe ,  
comme dans le cerfeuil, ou avec une femence nue &  
fans enveloppe , comme dans le panais, 3°. en *trigy-\*  
nias* comme le laurier tin , 40. en *tetragynia->* comme  
*ïapsimaissia , si.* en *pentagsinia*, comme le lin, 6°. eîl  
*poligynia,* comme le *myosurus.*

La sixieme Classe *hexandria ,* renferme fous elle. ι°. les  
*Monogynia ,* ou à trois rangs de pétales comme l’ana-  
nas , ou à pétales reçus dans un calyce écailleux corn-  
me le narcisse, ou composé de six pétales nus comme  
la fritillaire , ou monopétales nuds comme le muguet,  
ou à fleurs renfermées dans une bale ou soutenues par  
un empalement, comme l’épine-vinette. 20. les *Digy-  
nia* comme le ris. 3°. les *Trigynia* , comme llofeille.  
4°. les *Tetragsinia }* comme la *Petiveria.* 50. les *Hexa\**

X x x ij

1063 BOT

*gynia,* comme *VAlisma. 6°.* les *Polygynia,* comme le  
*Darnafonium.*

La septième Classe *Heptandria* n’a fous elle que cette  
Eous-division , ou ordre, ou genre que nous avons nom-  
mé *Monogynia*, ou fleurs à un sieul pistil , comme le  
' maronier d’Inde.

La huitieme Classe *Octandria,* contient ι°. les *Monogy-  
nya ,* tels que la capucine. 2°. les *Digynia ,* comme le  
*Chrysosplenium.* 3°. les *Trigynia,* comme la bistorte.  
4°, les *Tetragynia,* comme *FAdoxa. esi'* les *Polygynia,*comme la plante nommée *Michelela.*

La neuvieme Classe *Enneandria,* contient sious elle des  
*Monogynia ,* comme le laurier , des *Trigynia s* ainsi que  
la rhubarbe , des *Hexagynia s* comme le *Butomus.*

La dixieme Classe *Decandria,* renferme \* ι°. des *Mono-  
gynia, Ou* à étamines recourbées comme l’anacarde,  
ou à étamines droites comme l’arbousier. 2°. des *Digy-  
nia ,* comme l’œillet. 30. des *Trigynia* , ainsi que la  
molgeline. 4°. des *Pentagynia,*comme l’alleluia. 5°. des  
*Decagyrna,* comme la *Nevrada.*

Llonzieme Classe qui est celle des *Dodecandria,* renfer-  
ferme des *Monogynia*, comme le cabaret ; des *Digy-  
nia,* comme l’aigremoine , & des *Polygynia s* comme  
la joubarbe.

La douzieme Classe *Isocandriaa* des *Monogynia,* comme  
l’amandier, des *Digynia>* comme l’alizier, des *Trigy-  
nia ,* comme le forbier , des *Tetragynia* , comme le  
*Philalelsihus* , des *Pentagynia s* comme le nessiier, des  
*Polygynia* ; comme le rosier.

La treizieme Claste *Polyandria, se* divise. 1°. en *Mono-  
gynia ,* ou à styles raccoucis &*stygmata* déprimés,com-  
me l’argemone , ou à styles très-longs, comme le til-  
leul. 2°. *en Digynia,* comme la pivoine. 3°.en *Trigy-  
nia,* comme le pié d’alouette. 4°. en *Tetragynia,* com-  
me la *Tetracera.* 5°. en *Pentagynia*, comme l’ancolie.  
6°. en *Hexagyrna* , comme le *Statiotes. A.* en *Polygy-  
nia ,* comme la clematite.

La quatorzième Classe, ou *Didynanela,* fe divise ou ren-  
ferme sous elle, ι°. les plantes auxquelles on donne le  
nom de *Gymnospermae ,* ou dont les graines semt à dé-  
couvert , & elles ont ou la levre supérieure du *Corolla*applatiè, comme la germândrée , ou concave comme  
le màrrube. 2°. les *Angiosperme,* ou dont la semence  
**est** renfermée dans un vaisseau convenable , & elles  
ont ou les pétales représentant une fleur en masque  
comme Peuphrasse , ou les pétales ouverts comme la  
scroplullaire, ou leurs fleurs font polypétales comme la  
meliante.

La quinzieme Classe *Tetradynamia , se sOus-dluise* en  
*Siliculofa ,* comme la passerage. 2°, en *Siliquosa ,* com-  
me le raifort.

La feizieme Classe *Monadelplela,* renferme, ï°. les *Pen-  
tandria ,* comme la *Melochnd\*.* 20. les *Decandria*, com-  
me le bec-de-grue. 30. les *Polyandria,* comme la gui-  
mauve.

La dix-feptieme Classe *Diadelplela AO* divife, ι°. en *He-  
xandria,* comme la fumeterre. 20. en *Octandria*, com-  
me le *Polygala.* 3°. en *Decandria*, ou dont toutès les  
bossettes des étamines font réunies comme le genest ,  
ou à fleurs légumineuses régulieres , comme le pois ,  
ou à fleurs légumineuses d’une structure particuliere  
comme la coronile.

La dix-huitieme Classe est des *Polyadelphia*, qui sirnt ou  
*Pentadria,* comme le cacoier , ou *Icofandria -,* comme  
le citronier, ou *Polyandria ,* comme le mille-pertuis.

La dix-neuvieme Classe est des *Syngenesia,* qui fe Eous-  
divisent, ι°. en *Polygames égales,* qui sirnt encore ou  
planipétales , comme la laitue, ou à pétales radiés ,  
comme *VAtractylis,* ou à *Corollis* tubulés, comme Par-  
tichaud. 20. en *Polygames superflues s* qui Pont ou corn-  
posées de fleurs dont les pétales semt faits en tuyau,  
comme l’absinthe , ou de fleurs radiées, comme la ca-  
momile. 30. *en Polygames nécessaires,* comme le porte-  
collier. 40. en *Monogames y* comme la violette.

La vingtieme Classe *Gynandria,* renferme, 1°. les *Dian-  
dria*, comme la vanille. 2°. les *Triandria,* comme la

BOT 1064

bermudiene. 3°. les *Tetrandria ,* comme le *Nepenthes.*4°. les *Pentandria ,* comme la grenadille. 5°. les *He-  
xandria,* commed’aristoloche. 6°. *lus Decandria-,* com-  
me *ï’hélicteres.* 7°. les *Polyandria s* comme la serpen-  
taire.

La vingt-unieme Classe *Monooeela, se sous-divise ,* 1°. en  
*Monandria s* comme l’alguette. 20. en *Triandria*, com-  
me la platanaire. 3°. *Tetrandria*, ainsi que l’ortie. 4°. en  
*Pentandria s* comme l’amaranthe. 5°. *Hexandria,com-  
met* la *Zizania.* 6°. en *Polyandria ,* comme le chêne.  
7°. en *Monadelphia* , comme le siapin. 8°. en *Polyadel-  
phia,* tel que le ricin. 9°., en *Singenesia,* ainsi quelecon-  
combre.

La vingt-deuxieme Classe *Dioecia,* a Eous elle les *Monan-  
dria,* tels que la nayade ; les *Diandria,* comme le fau-  
le ; les *Triandria ,* comme l’osyris ; les *Tetrandria,*comme le piment royal ; les *Pentandria,* comme le ca-  
roubier ; les *Hexandria ,* comme la salsepareille ; les  
*Octandria ,* ainsi que le peuplier ; les *Emneandria ,*comme la mercuriale ; les *Decandria ,* par exemple  
le papayer ; les *Icofandria t* comme la barbe de che-  
vre ; les *Polyandria ,* comme la *Cliffertia* ; les *Mona-  
delphia ,* comme le genevrier ; les *Syngenesia,* ainsi que  
le fragon; les *Gynarfdria ,* comme la *Clusia.*

La viugt-troisieme Classe , *Polygamia* , renferme , ι°. les  
*Monooeda,* comme l’arroché. 20. les *Diœda,* comme le  
frene. 30. les *Trioecia,* comme la camarigne.

La vingt-quatrieme Classe enfin , *Cryptogàmia,* renferme  
ou des plantes comme le figuier , ou des *Filices* des  
especes de fougeres comme le capilaire, ou des mouse  
fes, comme la perce-mousse, ou des algues comme la  
lentille d’eau , ou des *fungus,* comme l’agaric, ou des  
lithophytes comme l’éponge.

Moyennant cette courte exposition, il est aisé de conce-  
voir comment les plantes viendront se ranger d’elles-  
mêmes aux Classes auxquelles elles appartiendront, &  
ensuite aux fous-divisions ou ordres qui leur sierontpar.  
ticuliers : le sieul examen des parties qui servent à leur  
fructification met en état de leur assigner la place qui  
leur convient. L’Auteur a été obligé d’employer de  
nouveaux mots inconnus aux Botanistes qui l’avoient  
précédés; mais outre que ces mots ne font point em-  
ployés pour désigner les plantes en particulier , com-  
me ils semt tous tirés du différent arrangement des par-  
ties de la fructification, bien loin de charger la mémole  
re d’uné nouvelle nomenclature ( qui au reste feroit  
peu étendue ) ils ne serviront ^u’à fixer les idées & fa-  
vorifier la libre application de fies principes. On peut  
dire à la louange de cette méthode qu’aucune de celles  
qui l’avoient précédée n’avoit encore offert autant d’u-  
niversalité dans l’application , & autant de simplicité  
dans les principes, deux choses si difficiles à concilier.  
Je renvoie aux planches de ce volume pour l’explica-  
tion des figures des différentes parties qui servent à la  
fructification des plantes.Chacune de ces pieces fera dé-  
signée par le mot latin qui lui est propre , & par le mot  
François correspondant, ou par une périphrafe, quand  
il ne s’en trouvera point dans notre langue.

Outre la commodité qui réfulte de cette méthode de pou-  
voir ranger d’après des marques infaillibles & non  
équivoques , les plantes de la même nature fous des  
Claffes communes ; on y trouve encore une autre avan-  
tagesdes expériences réitérées ayant appris que les plan-  
tes qui portent ces caracteres communs poffedent aussi  
à peu près des vertus analogues. Ainsi la Claffe de plan-  
tes que nous avons appelle *Triandria ,* dans sa sious-di-  
vision nommée *Dygelela*, ne renferme que des plantes  
dont les feuilles sont propres à nourrir les bestiaux, **les**plus petites graines, les oifeaux , & les plus considéra-  
bles les hommes.

La fous-division *Monogynia*, de la Classe nommée *Tetran-  
dria* , contient des plantes astringentes & diurétiques.

La Eous-division des *Monogynia,* de la Claffe des *Tentant  
dria*, est composée de plantes astringentes , glutineu-  
*ses &* vulnéraires. Dans la même Claffe les monopé-  
tales portant des baies, sijnt pour la plupart vénéneu-l

1065 BOT

ses. Les *Digynia* ou ombelliferes de la même Classe ,  
qui croissent dans les lieux fecs , sirnt chaudes, aroma-  
tiques , & carminatives ; celles qui viennent dans des  
lieux humides font presque toutes vénéneuses. Leur  
principale vertu réside dans leur racine & leurs femen-  
ces.

**La** Classe nommée *Icos.andria* dans ses sous-divisions de  
plantes portant des pommes, des baies, &c. pour fruit,  
fournit une bonne nourriture.

**H** faut apporter une grande attention dans l’ufage des  
plantes qui appartiennent à la Classe nommée *Polyan-  
dria ,* parce que la plupart en font vénéneufes,

**La** Classe des *Dydinamia* à graines nues donne des plan-  
tes odorantes, céphaliques & résolutives , dont la prin-  
cipale vertu réside dans les souilles.

La Classe des *Tetradynamia* est toute composée de plan-  
te antiscorbutiques & diurétiques , dont l’exsiccation  
diminue les vertus.

Les plantes de la Classe nommée *Monadelphia* sont comp-  
tées entre les mucilagineuses & les émollientes.

Les plantes ameres & stomachiques appartiennent à la  
Classe que l’on a nommé *Gynandria.*

Si j’aVois entrepris de célébrer ici tous les Botanistes qui  
ont enrichi cette Ecience de leurs découvertes , & qui  
Pont illustrée par leurs travaux,je courtois risque d’ê-  
tre trop long: je me contenterai de nommer Messieurs  
Vaillant, que l'on peut regarder comme le premier in-  
venteur de la méthode qui divise les plantes en classes,  
&c. d’après leur sexe ; Danti d’Isuard, & Chomel Me-  
decin de la Faculté de Paris, de qui nous avons un  
Traité des plantes usuelles. Il en est peu à qui cette Ecien-  
**ce** soit plus redevable qu’à Messieurs de Jussieti, Mede-  
cins de la même Faculté , & actuellement Professeurs  
& Démonstrateurs au Jardin Royal des Plantes, à Pa-  
ris: les nommer est faire leur éloge vis-à-vis les per-  
fonnes qui ont pu assister aux leçons qu’ils donnent  
dans ce Jardin;les Mémoires qu’ils ont donnés & qu’on  
trouve répandus dans ceux de l’Académie Royale des  
Sciences,leur assurent l’estime de ceux qui auront pu les  
parcourir.

**BOTANICON,** Βοτανιχὸν,ηοιη d’une emplâtre décrite  
par Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 17.

**BOT**ARGUM, frai falé du mulet, & préparé de la ma-  
niere suivante.

Prenez *les follicules du frai,*

Couvrez - les pendant quatre ou cinq heures de gros sel  
broyé.

Mettez-les ensilite en presse entre deux planches, & les y  
laissez pendant un jour & une nuit.

Lavez-les & les exposez au soleil pendant treize ou qua-  
torze jours de si-lite, ayant soin de les mettre à couvert  
pendant la nuit.

Il y en a qui les pendent dans la cheminée , & qui les  
tiennent exposées à la fumée assez haut pour que ces  
follicules ne soient point endommagées par la violen-  
**ce** de la chaleur.

Elles rappellent l’appétit, elles provoquent la soif & font  
trouver le vin meilleur. **D** a L E *, de* l’*Ichthyolog. de  
Ray.*

**BOTHOR,** c’est dans quelques Auteurs un abfcès àux  
narines. Ce mot a trois significations en Arabe. Il *se*dit en général de toutes les tumeurs ; en particulier  
d’une tumeur avec solution de continuité; & dans sem  
acception la plus étroite seulement des petites tumeurs.  
CaSTELLI.

**BOTHRION,** βοθριον, *petit fosse* ; c’est un petit ulcere  
creux dans la cornée. GaLIEN, *Des. Med.*

Entre les ulceres des yeux , celui qui est situé dans la  
cornée & qui est creux , s’appelle *Bothrion* ; quant à  
celui qui est un peu plus large, mais qui n’est pas si  
profond , & qui attaque la même partie, on le nomme

BOT Iq66

*Cceloma,* PaUL EGINETE , *Lib. III. cap. 2Ï.* ACTUARIUS,  
*de Meth. Med. Lib. II, cap.* 7.

**BOTIN , BUTINO ,** *térébenthine,* ou baume de *téré-  
benthine* , ou fon odeur bassamique , lorsque l’on l’a  
ramassée dans unefaifon convenable. BULAND.

Paracelse fait mention du *botin* distilé, pour l'extraction  
de la fleur de cuivre ou d’airain , *Lib. X. Chirurg.*

**BOTIUM ,** tumeur fcrophuleufe , ou abfcès à la gorge.  
BULAND, Voyez *Bronchocèle.*

**BOTOTHINUM ,** terme obfcur de Paracelse , qu’il  
rend par *flos morbi ->* la fleur de la maladie , dans l’en-  
droit où il appelle la goute au pié , *locusta gummata  
Botothima, Lib. II. de Podagric. Necromantia.*

**BOTOU ou BOTOUA , 6u PARE1RA BRAVA-**Voyez *Celui-ci.*

BOTRACHOU, βοτράχου , dans Hippocrate pour Βα-  
τράχου, flelon *VExegesis* de Galien : βάτραχου est le ge-  
nitif de βατραχος grenouille. Il y en a, dit Galien, qui  
lisent *Batrachou.* Hespchius rend aussi βότραχος, par  
βάτρακος. FœsIUs.

**BOTRY1TES, BOTRITIS ,** βοτρυίτις , deβότpuς,pro-  
prement grappe ; espece de cadmie brûlée, qui ressem-  
ble à une grappe & qu’on tire de la partie supérieure  
du fourneau, où elle a été brûlée, on appelle *placitis  
ττλΛϋΙτις,* la partie qui s’est ramassée au fond du four-  
neau. GoRRÆUs.

Schroder dit, *Lib. III. cap.* 19. que le*Botryites fe* tire de  
la partie moyenne du fourneau , le *placitis* de la par-  
tie supérieure, & *Fostracitis* de la partie la plus basse.

BOTRYS,Offic. Ger. 250. Emac. H08. Pharmacop.  
Edimb. 4. Raii Hisse 196. *Botrys vulgaris* Parle. 89.  
*Botrys pleris.que Botajacis ,II.* B. 3. 198. *Botrys ambro-  
sioides vulgaris*, C. B. 138. *Botrys sive ambrosia,* Cod,  
Med. 22. *Atriplex odora, seu suaveolens,* Hist.Oxon.  
2. 605. *Atriplexchenopodia, ambrosioidesfolio sinuato,*Hort. Monspell. 29. *Chenopodium ambrofioi des folio sil  
nuatos* Elem. Bot. 406. Tourn. Inst. 506. Boerh.Ind.  
A. 2. 90.

I

Le *botrys* est une plante tout-à-fait jaune en buisson, s’é-  
tendant beaucoup , & poussant une grande multitude  
de branches, autour defquelles croissent *seS* graines.  
Elle est sort chargée de feuilles, & fes feuilles reflem- -  
blent assez à celles de la chicorée. Toute cette plante  
dansfon entier est fort odorante; c’est pourquoi on la  
met dans le linge, & dans les armoires, & dans les ha-  
bits. Elle croît surtout au bord dés précipices, & des  
torrens ; prife dans du vin , elle a une vertu calman-  
te dans l’orthopnée. Les habitans de Cappadoce l’ap-  
pellent *ambrosia,* & d’autres Peuples *artemisia.* Dws-  
C0RIDE, *Lib. III. cap.* 130.

Les feuilles de *botrys* font assez semblables aux feuilles  
du chêne ordinaire , ce qui lui a fait donner le nom de  
chêne de Jerufalem ; elles font feulement un peu plus  
longues, & en proportion un peu plus étroites, poin-  
tues par le bout avec la même découpure ; un peu ru-  
des , d’un verd jaunâtre, & d’une odeur sort agréable.  
Sa tige est rayée ou cannelée ; elle s’éleVe à la hauteur  
environ d’un pié & demi , elle est fort branchue, &  
pleine de feuilles femblables à celles que nous avons  
décrites. Au sommet des branches croissent de longs  
épis chargés de bouquets de petites fleurs rondes , ver-  
dâtres, en forme de mousse; ces fleurs contiennent de  
petites graines rondes , noires & luisantes.

Cette plante est amere au gout, & fon odeur est forte,  
mais non désagréable. Elle est chaude de sa nature ,  
desséchante, résolutive, apéritive, détersive & purga-  
tive. Elle empêche la putréfaction , & elle est d’une  
efficacité singuliere dans les oppressions , les toux, la  
difficulté de respirer, & toutes les maladies froides de  
la poitrine. Elle est encore très-propre pour dissiper  
les matieres visqueufes contenues dans la poitrine.  
*Hyer. Cappivacc. Pract. Medie. Lib. II.cap, 2. Hyer.  
Mercurial. Med. Pract. Lib. II. cap, z.* Elle love les  
pbstructions du soie, des reins> & de la matrice ; guérit

1067 BOT

la jaunisse, prévient les hydropisies, hâte les regles,  
& les vuidanges, & calme les douleurs de matrice &  
de ventre. Les femmes Venitiennes regardent le âo-  
*trys* comme un remede infaillible contre les paroxyf-  
mes hystériques ; elles s’en fervent à l’intérieur , & à  
l’extérieur, *G. H. Velseh. Mictomim, ad Societat. Nat.  
Cur. Cent.* 2. *Obscrv.* 35.

Les fumigations de cette plante font excellentes pour  
provoquer les regles , & expulser le fœtus mort,  
*Dom. Chabr.* Ses feuilles séchées réduites en poudre  
& mêlées avec du miel font merveilleuses dans le vo-  
missementde sang, & dans les maladies ou ulceres des  
poumons, *Cameram in Hort. Med.* Mathiole nous  
assure n’avoir point employé d’autre remede pour gué-  
rir des personnes qui avoient craché des parties déta--  
chées du poumon. La décoction de *botrys* avec le sirop  
de violette est recommandée dans les abfcès par *J.  
Heurn. Lib. II. Meth. adPrax. cap.* 8. Les Apothicai-  
res étrangers font une conferve de *seS* feuilles encore  
jeunes, & tirent de toute la plante lorfqulelle est en  
fleur, une eau distilée. Cette conferve & cette eau sirnt  
de fort bons remedes dans les oppressions de poitrine,  
& dans les maux de ventre. On recommande lé looch  
de *botrys* comme excellent dans toutes les maladies de  
la poitrine. Voyez *Pet.* f oresp. *Lib. XVI. Obs. Med.*4. *inSchol. Guil. Fab. Hildan. Cent.* 1. *Epist. Chirurg.*49. Levin Fifcher recommande fon sirop dans la  
phthisie, *Lib. III. Corpor. Med. Imper, tit.* 4. L’herbe  
même bouillie dans une lessive quelconque tue la ver-  
mine , & si l’on en lave la tête , elle en emportera la  
gale. Jean Theod Tabernæmontanus nous assure que  
si onfeme cette plante avec le grain, elle tuera tous les  
petits vers qui sont nuisibles au grain. BARTHOL. ZoRN.  
*Botanolog.*

BOTRYs ΜεχιοΑΝΑ, Cod. Med. 22. *Botrys amserosioides  
Mexicana,* C. B. Pin. 136. Raii Hist. 1. 196. *Botrys  
Americana ,* Parla Theat. 89. *Atriplex odorata suave-  
olens Americana, Mexicanave*, Hist. Oxon. 2. 605.  
*Chenopodium ambrosueldes Mexicanum.* Tourfi. Inst.  
529. Elem. Bot. 406. Boerh. Ind. A. 2. 90. *Epazoth,  
atriplex odorata Mexicanas* Hern. 159.

On ne trouve cette plante en Europe que dans les jardins  
des Curieux. Son herbe & *sa* racine semt d’usage, elles  
passent pour fortifier l’estomac, &pour soulager dans  
l’asthme & dans les obstructions. La décoction de fa  
racine arrête les dyssenteries, refoutles inflammations,  
& l’on dit que les animaux venimeux ont beaucoup  
d’antipathie pour elle, & qu’ils s’en tiennent éloignés.  
DaLE , d’après *Hernandez.*

BOTUS,BOCIA, BOTUS BARBATUS, vaisseau  
Chymique, autrement appellé cucurbite, ou vaisseau  
à faire fondre les métaux, ou creufet. CasTELLï.

**B O U**

BOUBAL1OS , Βουβάλιος, Galien rend ce mot dans fon  
*Exegesis* fur Hippocrate par σίκυς ἄγριος, *concombresatu-  
vage.* Hefychius sur Hippocrate lui donne la même  
signification, mais il lui donne encore celle de *puden-  
dum muliebre.*

BOUBON ,βουβαν,οε terme signifie quelquefois dans Hip-  
pocrate,l’aine, & le lieu, où l’os de la cuisse & l’os de la  
hanche fe rencontrent; d’autres fois les glandes del'un  
& de l’autre côté des aines avec la tumeur & l’inflam-  
mation de ces glandes. De-là cette dénomination a été  
transportée aux tumeurs ou inflammations des glandes  
du cou & des aisselles, qu’on appelle quelquefois βου-  
βανες. On lui trouve cette acception dans plusieurs pase  
fages d’Hippocrate. Voyez les Livres, *de Epid. Coac.  
et Lib. II. de Morbis.* Voyez aussi *Aretée & Galien.*

*sursav* fe prend généralement pour l’inflammation d’une  
glande en quelqu’endroit que ce foit, au cou, fous l'aise  
Celle, à l’aine, ou derriere les oreilles. On lit dans  
Hippocrate , ὸι ἐπὶ βουβῶσι πυρετοὶ,« fievres causées par  
« des bubons ou inflammations des glandes, » *Aph.*

Β O U 1068 ’

55. *Lib. IV. 8e Lib. IV. Epid.* On lit ençore *Lib. II.  
Epid. eu Gel ττυξίτοΐΓΐ* βουβανες κακόΐεροι, « les bubons  
« causés par la fievre font les plus dangereux. » Ga-  
lien dit *Meth. Med. Lib. XIII. woadbsunv* δἐ τῦς ἐξαρθέν-  
τας ἀδένας βουβῶνας, « on entend par bubons , des tu-  
« meurs aux glandes ; » & dans le premier LÎVre *de  
Disse Febr.* βουβα'ν ἐν. του γένους εστὶ των φλεγμονων ,μ un bu-  
« bon est une espece d’inflammation. » Voyez *Bubo.*

BOUGERAS , Βουκερας, de βῦς, *bœuj, Se* de κέρας, *corne ;  
ce* mot est fynonyme dans *FExegesis* de Galien àτῆλις,  
*foenugrec.* Il ajoute que Mnethrus dans fon Vocabulai-  
re de Medecine, prenoit le *bourreras* pour *Fanagalels,*On llqdans Theophraste βουχέρως, de βουκεραος, par con-  
traction. Pline dit *Lib. XXIV. case.* 19. que le *bouceras*est appellé tantôt *telis,* tantôt *carphos,* quelquefois âu-  
*ceras,* dlautres fois *aegoceras,* parce que fon fruit est  
en corne, &par les Latins*sieliria.* Columelle l’appelle  
*siliqua,* parce que fa gousse ressemble à celle du *siliqua.*Hefychius dit qu’il faut entendre par βουκερας, la *se-  
mence* du foenugrec. τὸ σπέρμα τῆς τήλιος. Hippocrate  
s’est aussi fervi de ce mot, *Lib. osPesi γυνα,υο.* καὶ βύκερας,  
ἢ πὸισσάνης πυρίνης μᾶλλον χυλὸς, « & le foenugrec , ou  
« plutôt le suc de tifanne faite avec le froment, »

BOVILLÆ. Les anciens Medecins entendent par ce  
mot, la même chofe que par *morbilli,* c’est-à- dire,  
Eelon Raym, Vinarius , *de Peste Lib. III. ce* que les  
Modernes entendent par *rougeole.* CasTELLI.

BOVINA AFFECTIO, maladie qui attaque le gros  
betail. Elle est causée par un ver, logé entre la peau,  
& la chair , & qui les ronge.

Cette maladie a quelque analogie avec l’affection cuta-  
née dont les constitutions scorbutiques semt souvent  
affectées. Il semble qu’il faille en chercher la caufe  
dans l’obstruction de la matiere perspirable qui *se* fige  
dans les pores de la peau, & forme une fubstance sé-  
bacée affez femblable à un ver, avec une tête noire.  
On peut faire sortir cette fubstance, elle catsse quel-  
quefois une petite sclppuration ,. & elle vient avec le  
pus. Je n’ai jamais entendu dire que cette maladie ait  
eude fâcheuses suites : mais comme elle gâte la peau,  
j’ai donné à l’article *Bilis* une préparation du fiel qui  
paffe pour un bon remede en pareil cas. Cette prépara-  
tion est de M. Homberg.

BOVISTA. *NoyczLycoperdon.*

BOULIMUS, Βύλιμος, de βῦ particule augmentative ;  
& de *λΐμ,ος asiaim s* c’est une maladie dans laquelle oti  
a de fréquentes envies de manger. Les personnes af-  
fectées de cettf maladie, font foibles , dépériffent,  
ont les extrémités du corps froides , fe fentent l’ese  
tomac opprimé, & ont le pouls foible. GaLIEN*,Desc  
Med.*

*Boulâmes,* est, felon l’étymologie du mot même , une  
grande faim. La raifon femble nous suggérer que cet-  
te maladie provient d’une chaleur excessive , & d’une  
foibleffe à l’orifice de l’estomac ; d’où il arrive qu’à  
moins que d’être foutenu par une quantité excessive  
d’alimens, on .s’affoiblit & l’on dépérit. Il *rsy* a per-  
fonne affez peu versé dans la pratique de la Medeci-  
ne , pour ignorer qu’en pareil cas il faut avoir recours  
auxchofes dont l’odeur est propre à rappeller, & à *ras-  
sembler lus* esprits vitaux dissipés. Parmi les chofes ca-  
pables de produire cet effet ; il faut donner la préfé-  
rence au pain trempé dans du vin , à la chair du porc  
rotie, ou au chevreau, en général à tout ce qui a une  
odeur forte, & nidoreufe. Quand les malades font dans  
un état de défaillance , on leur comprime les extré-  
mités, on les pique par tout, on leur frotte les oreil-  
les , & on les tire par les joues & par les cheveux. Ce  
qu’il y a de mieux à faire après que la lypothymié est  
dissipée, c’est de donner du vin , & enfuite d’autres  
alimens. Quant au reste du régime, il faut essayer de  
guérir ces malades, en leur saifant prendre des alimens  
qui fournissent une nourriture abondante & bonne ;  
mais qui foient d’altération & de digestion difficiles. II  
faut encore leur ordonner des remedes corroboratifs,  
& rafralchissans ; en fuivant cette méthode on peut

1069 B O U

espérer de rétablir à la longue le tempérament dans son ।  
état naturel. Il y a des Medecin^ qui pour calmer la  
chaleur excessive, ont ordonné de l’opium dans de  
l’eau froide. Mon avis feroit qu’on n’usât de ce re-  
mede qu’avec la derniere circonspection. Jlaimerois  
mieux en pareil cas, qu’on eût recours aux alimens  
qui ^alterent & fe cuifent difficilement.

J’ai connu une femme qui mangeoit une grande quantité  
de mets , & de toute forte dlespeces , & qui n’étoit  
jamais rassassiée, elle les digéroit tous : mais elle étoit  
tourmentée d’un mal de tête, & d’un tiraillement d’ese  
tomac continuels. Enfin , ayant pris de la poudre ca-  
thartique appellée *hier a,* elle rendit par les felles un  
ver de la longueur de douze coudées ; après quoi son  
appétit immodéré se passa, & il parut que ce n’étoit  
pas proprement de *boulimie* qu’elle étoit tourmentée,  
mais que ce symptôme provenoit de la présence de ce  
dangereux animal, qui la contraignoit à prendre des  
alimens en grande quantité, & qui les confumoit tous.  
ALEXANDRE TRALL. *Lib. VII. cap.* 4.

On trouve dans Paul Eginete la même explication des  
causes de la *boulimie,* que celle que nous avons tirée  
d’Alexandre.

Dans la faim canine, l’envie de manger est violente, &  
la quantité d’alimens prise est très-considérable : mais  
ces alimens opprimant enfuite l'estomac, le malade est  
contraint de les rejettes. Le vomissement apportant  
quelque soulagement l’appétit revient, & cet appétit  
n’est pas plutôt satisfait, que le vomissement reprend ;  
ainsi l’appétit fuccede au vomissement, & le vomisse-  
ment à l'appétit.

L’assoupissement profond, la lienterie , l’hydropisie, l’a-  
trophie, & la mort même font quelquefois les fuites  
de cette maladie.

Dans la *boulimie*, le malade commence par sentir une  
faim violente, mais qui dure petl ; cette faim est fuc-  
cédée par une défaillance, dans laquelle il y a difficul-  
té de respirer; alors il est à craindre qu’il ne furvienne  
une fyncope qui emporte le malade. LommIUs , *Med.  
Obs.*

On donne quelquefois à la *boulimie* l’épithete de phage-  
dénique, qui lui est commune avec les ulceres ron-  
geans , & qui s’étendent. On appelle encore cette ma-  
*iadiesaim canine,* parce que ceux qui en font affectés  
dévorent les mets qu’on leur présente, comme on voit  
faire aux chiens.

Il faut remarquer qu’il y a des Auteurs qui mettent de  
’ la différence entre *boulimie 8c faim canine , ce* que les  
autres ont coutume de confondre.

Ils difent que dans *iafaim canine* le malade est faisi d’un  
vomiffement pareil à celui qui arrive aux chiens qui *se*font trop gorgés d’alimens , quoiqu'il y en ait qui  
aient aussi le flux de ventre, la nature évacuant par ce  
moyen le fuperflu des alimens que l’estomac n’a pu di-  
gérer ; au lieu que la boulimie, *bouelmos,* ne caufe  
point de vomissement, mais quelquefois des défaillan-  
ces.

Il y a des personnes qui ont une faim insatiable , sans  
avoir ni vomissement, ni flux de ventre , & qui di-  
gerent tout ce qu’elles mangent : elles font même ma-  
lades lorsqu’on n’a pas soin de leur donner prompte-  
ment à manger. Sennert rapporte l’histoire d’un Eco-  
lier d’un tempérament mélancolique, qui mangeoit  
jour & nuit, & digéroit parfaitement tout ce qu’il pre-  
noit sans vomir. Les mets délicats ne pouvoient le  
rassasier , & il lui falloit de ce pain dont fe nourrissent  
les paysans, parce qu’il étoit plus folide &plus nour-  
rissant. Il mangeoit souvent à jeun une grande quantité  
de panais crus, sans en ressentir la moindre incommo-  
dité,

Galien attribue la caufe immédiate de cette maladie à une  
humeur vicietsse & acide qui picote l’estomac, & au  
besoin de nourriture qu’occasionne la trop grande di-  
gestion.

L’humeur vicieusie logée dans l’estomac , excite une  
faim immodérée , parce qu’elle contracte & picote

BOL 107Ô

par fa froideur, son acidité & fon austérité excessive,  
l’orifice supérieur de l’estomac, & qu’elle excite par-là  
une fenfation pareille à celle qu’occasionne la faim na-  
turelle.

Cette faim insatiable dont on est tourmenté , même après  
avoir mangé , provient quelquefois du défaut de nu-  
trition , à caufe des évacuations excessives par une hé-  
morrhagie, un flux de ventre , le vomissement, les  
fueurs, ou de la trop grande consomption de la siIbse  
tance alimentaire occasionnée par la chaleur immodé-  
rée des visiceres , la fluidité des humeurs , le tissu rare  
du corps, le relâchement des pores, le défaut de fom-  
meil, le trop d’exercice , ou le trop grand ufage du  
plaisir vénérien. Toutes ces choses causent une grande  
dissolution de la matiere alimentaire, & par consé-  
quent une grande inanition & un défaut de nutrition ;  
d’où il arrÎVe que les alimens sortent de l’estomac beau-  
coup plus vite qu’ils ne deVroient.

Cette maladie vient quelquefois des vers qui consument  
le chyle , comme dans le cas rapporté par Trallien.

Les signes diagnostics de cette maladie font assez fensi-  
blés, tant au malade qu’à ceux qui l’assistent, puif-  
qu’on ne peut s’empêcher de remarquer dans lui urt  
appétit excessif & dépravé qui le porte à fe gorger d’u-  
ne grande quantité d’alimens, qui surchargeant ensili-  
te la nature , l’obligent à s’en débarrasser par le vo-  
missement, & dans ce cas c’est *une faim canine :* **ou**bien, au lieu de vomissement, le malade tombe en  
défaillance ; & pour lors, c’est une *boulimie; bouli-  
mos.*

Les caufes de cette maladie sirnt aisées à distinguer par  
les stymptomes qui la précedent, qui l’accompagnent  
& qui lui siIccedent. Les évacuations & les vomisse-  
mens acides , les selles crues & le défaut de foif, prou-  
vent une surabondance d’acide dans l’estomac. Le dé-  
faut de nutrition paroît assez par la maigreur du mala-  
de ; & enfin il est aisé de s’appercevoir qu’il y a dcs  
v^rspârles fymptomesqui leur font propres.

Quant aux prognostics de cette maladie, si elle dépend  
entierement de caufes externes, il n’y a aucun danger  
pour la vie du malade , pourvu qu’on y remédie  
promptement. Celle qui provient des vers est peu dan-  
gereuse , parce que leurs effets cessent dès qu’on les a  
détruits. Si une sommé enceinte a souvent un appétit  
desordonné, on-ne doit rien en appréhender.

Mais cette maladie est extremement dangereuse lorse  
qu’elle est fuivie d’évacuations copieuses , ou que le  
corps s’amaigrit,surtout lorsque le malade, après avoir  
mangé, quoiqu’il ait encore l’estomac plein, tombe en  
foiblesse ; car lorEqueles chosesqui devroient lesoula-  
ger ne lui fiant d’aucune utilité, c’est une preuve que le  
ton de l’estomac est extremement dérangé.

La faim canine est aussi extremement dangereufe, lorse  
que le vomissement ou le flux de ventre font obstinés ;  
car elle dégénere pour l’ordinaire en cachexie , hydro-  
pisie, lienterie, atrophie, & autres fâcheufes indisposi-  
tions.

Quant à la partie thérapeutique , puifque la faim canine  
est ordinairement causée par la surabondance des hu-  
meurs qüi résident dans l’estomac , on doit usierd’éva-  
cuans & d’altérans , sans oublier les remedes qui siont  
propres à fortifier la partie affectée.

On doit procurer l’évacuation ou par des émétiques, ou  
des purgatifs , & cela au moyen des remedes qui font  
propres à ceux qui ont perdu l’appétit ; car quoique ces  
maladiesfoienttout-à-fait opposées, elles font néant-  
moins produites par les mêmes humeurs, qui ne diffe-  
rent que par leurs degrés de froideur , & par quelques  
qualités fecondes qui affectent l’estomac d’une maniere  
tout-à fait différente.

Un remede de cette espece dont Galien fait grand cas s  
c’est *Vhiera* réduit en pilules de la maniere fuivarfte.

Prenez *d’aïoès choisi s macéré* ( nutritæ ) *dans du sue d’aL.  
sinthe, une dragme^*

1071 B O U

Faites-en avec du sirop d’absinthe une maffe de pilules,  
dont six avec les feuilles d’or dont on les envelop-.  
pera , doivent peser une dragme , & fervit de dofe  
le matin au malade, supposé qu’il veuille fepur-  
ger. On peut aussi en prendre trois deux heures  
avant le dîner, deux ou trois fois la semaine.

Les remedes qui échauffent & fortifient l’estomac, foit  
qu’on s’en serve extérieurement ou intérieurement,  
font encore d’une très-grande utilité. Tel est le sirop  
d’absinthe du Pont, pris le matin à jeun à la dosie d’une  
once pendant quelques jours. On peut lui substituer si  
l’on veut le vin d’absinthe ; ou bien,

Faites-en un opiate avec du sirop de mente, ou une con-  
serve avec du sclcre rosiit. On doit en usier le ma-  
tin, & boire par-dessus un verre de bon vin.

On peut ajouter commodément du fel d’absinthe, ou de  
l’huile chymique de mente aux remedes précédens ;  
**ou,**

Prenez *sol essentiel d’absinthe et écorce d’orange, ou l’un des  
deux , demi-dragme , dans du vin ou du bouijo  
lom*

Le mélange stlivant est encore très-efficace î

Mêlez, & donnez-en une cuillerée au malade parinter-  
valles convenables.

L’eau de canelle est d’un usiage admirable dans les gtim-  
des froideurs d’estomac. On peut la mêler avec du si-  
rop d’absinthe , de mente ou de corail, auquel on join-  
dra si l’on veut Pambre-gris.

Les remedes externes font les fomentations, les linimens  
& les emplâtres suivantes :

B O U io72

On peut aussi composer un Uniment avec de l’huile de  
mufcade& du baume du Pérou, ou avec de l’hui-  
le d’absinthe & ce même baume.

Polir emplâtre,

Prenez *mastic, une once \  
aromaticum rosatum, une dragme,  
bielle de muscade, une quantitésuffisante.*

Mêlez & faites-en une emplâtre , que vous appliquerez  
fur la région de l’estomac.

Craton fait grand cas de l’emplâtre fuivante :

Prenez *labdanum s deux onces s  
cire -, quatre onces,  
huile de muscade, trois dragrnesp*

Faites-en une masse pour une emplâtre, & y ajoutez

Galien, *Lib. VII. MetFMed,* confeille de ne pas laisser  
trop long-tems ces fortes d’emplâtres fur la partie, par-  
ce qu’elles alterent la chaleur naturelle.

Le vin pur, si on en croit Hippocrate, *Aphom u.scct.* 1.  
pris en quantité suffisante , est le meilleur remede que  
l’on puisse employer pour appasser la faim. L’eau-de-  
vie est encore plus efficace pour cet effet.

Les remedes qui relâchent & humectent l’estomac, &  
corrigent l’acidité des humeurs , font très-propres à  
appaifer la faim. De ce nombre sont toutes les fubstan-  
ces graffes & huileufes, les graines, les huiles & les *ex-  
trémités* des animaux. Villanovanus rapporte , qu’un  
homme qui avoit une pareille maladie, mangeoit du  
pain chaud trempé dans du marc d’huile ; & qu’une  
femme, dans une semblable circonstance, but deux  
fois de fuite de la grasse de bœuf mêlée avec une égale  
quantité d’huile,' & que l’un & l’autre conçurent une  
si grande aversion pour les alimens, qu’ils pallerent  
cinq jours fans rien prendre ; ce qui les guérit.

Les narcotiques, en émoussant le sentiment trop Vif de  
l’estomac , ont aussi la vertu de modérer la faim canine.  
On peut ufer, entre autres remedes de cette espece,  
de la thériaque de Venife nouvelle ; car outre fa Vertu  
narcotique, elle poffede en qualité d’antidote, celle de  
corriger la qualité maligne des humeurs , qui est ordi-  
naire à cette maladie.

Mais

1073 B O U

Mais comme l’on ne doit user des narcotiques que fort  
rarement & dans une extreme nécessité,on peut prendre  
dans d’autres tems de la vieille thériaque de Venise,  
tant pour les raifons que nous avons alléguées , qu’à  
dessein de fortifier les parties.

*T’ambre gris* pris à la dose de cinq ou six grains dans un  
œuf poché , non-feulement fortifie l’estomac , mais  
passe encore pour avoir une vertu spécifique contre  
cette maladie. RtvIERE , *Prax. Med.*

Voilà ce que dit Riviere.

Il faut avouer que le moyen le plus sûr de guérir une  
maladie qui est causée par une humeur acre qui irrite  
l’estomac, est de l’évacuer ou d’en corriger l'acrimo-  
nie , & de rétablir enfuite le ton de l’estomac & des  
organes qui fervent à la digestion, pour qü’il ne puisse  
plus s’y en former de nouvelle.

BOUNIAS , βουνιας, efpece de navet dont la racine est  
ronde & qui croît dans les lieux raboteux. BLANCARD.  
Voyez *Bunias.*

\* BOURBON AQUÆ, *Eaux de Bourbon.*

*Bourbon* est une petite ville du Bourbonnois, célebre par  
les *eaux* minérales chaudes qui s’y trouvent. La grande  
réputation que ces *eaux se* semt acquistes, & les cures  
surprenantes qui ont été opérées par leur moyen, m’o-  
bligent à rendre compte de leur nature & des principes  
que l'analyse y a fait découvrir & que l'on doit regar-  
der comme les agens des cures merVeilleufes qu’on  
leur attribue.

La fource de ces *eaux* est dans la ville du même nom ;  
elles font fournies par trois puits qui communiquent  
ensemble, & dans lefquels *Veau* est à la hauteur d’en-  
viron fept piés. On y pusse *seau* que l’on fait boire au  
malade, dans laquelle on le baigne, ou que l'on lui  
applique par le moyen de la douche ; car elles s’em-  
ployent de ces trois manieres, felon que les Medecins  
le jugent à propos pour les maladies qui y font recou-  
rir.

Ces *eaux* qui dans les puits bouillonnent d’une maniere  
très-fensible & exhalent une fumée abondante , ont la  
furface un peu grasse & huilasse. Dans le verre elles  
ont une limpidité crystalline qui les rend semblables à  
*Veau* commune ; elles ne portent aucune odeur au nez.

Elles font fentir dans la bouche une chaleur assez vive  
qui n’a rien d’acre ni de brûlant, & qui y laisse un  
gout vif & fallu, lequel y excite le sentiment d’une  
acidité obscure.

Ces propriétés des *eaux de Bourbon* comparées avec les  
effets qu’elles produisent, menent à y soupçonner le  
mélange d’tm fel silbril & piquant, quelle que soit six  
nature, & d’un soufre vif, mobile & animé, principe  
de leur chaleur. L’analyfe a confirmé ces soupçons ;  
car une pinte de cette *eau* nouvellement puisée à sa  
source & miEe dans un vaiffeau de terre en évaporation  
fur un feu de Eable , a laissé une résidence sialine, qui  
dissoute, filtrée & évaporée, a donné cinquante grains  
de fel bien pur, & siept grains d’une terre blanche , lé-  
gere, restée siur le filtre.

Quand on fait cette évaporation dans un lieu froid & avec  
un vaisseau de terre rétréci vers fon col & élargi dans  
fon fond , placé fur un feu de fable ; ce qu’il y a de plus  
léger & de plus volatil dans le Eel de ces *eaux-,* s’atta-  
che aux parois du vaisseau fous la forme de petits cryse  
taux déliés , luifans & ayant une figure pyramidale ,  
tandis que la partie la plus fixe & la plus péfante fe  
coagule au fond en des monceaux plus épais & d’une  
couleur moins blanche.

U est à obferver que si le vaisseau où l'on évapore ces  
*eaux* n’est pas bien net & qu’il y ait quelques fcories  
d’attachées à fes parois, le sel fixe de ces *eaux* en *se-  
ra* la dissolution & prendra par cet alliage une consis-  
tance de talc.

Le fel crystallisé de ces *eaux* n’a aucun gout d’amertu-  
me , de stypticité, de falure, de douceur, ni aucune  
*Tome II.*

Β Ο U 1074  
de ces staveurs mêlées : on a trouvé seulement qu’il im-  
prime un sentiment aigu si.ir la langue où l'on démêle  
quelque Eorte d’acidité.

Ce Eel mis en poudre & mêlé avec l’huile de vitriol, ne  
donne aucun signe d’effervescence , ce qui fait voir  
qu’il n’est pas alcali.

Etant disions dans de l’eau de fontaine, cette diffolutioti  
jettée fur du Eel de tartre, du sel de vipere , ou quel-  
qu’autre sel alcali , n’a occasionné aucune eflêrvesu  
cence ; ce qui prouve que ce siel n’est point actuelle-  
ment acide.

Ce siel jetté sim la flamme d’une chandelle , petille corn-  
me le flel marin qtllon décrépite , & éleve une flamme  
bleue à la façon du falpetre.

Sa dissolution blanchit celle du fublimé corrosif, comme  
fait la folution de nitre.

Elle précipite en blanc la diffolution du Eel de Saturne,  
ainsi que fait le nitre distbus.

Elle rougit un peu la teinture de tournefol, comme fait  
l’imprégnation de falpetre.

Elle fait le même effet fur l’huile de tartre, & fur les dise  
solutions du camphre & du vitriol, que la diffolution  
du nitre y imprime.

Toutes ces expériences marquent fans doute que le sel  
naturel des eaux de Bourbon est une estpece de nitre ,  
un sel neutre d’une nature moyenne entre le volatil &  
le fixe.

Dans ce fiel l’union de l’acide avec la bafie alcaline où  
terreufie, qui constitue sim état neutre est extremement  
soible, de forte qu’tme chaleur un peu considérable ,  
quelquefois celle du feu de fable peut la détruire; alors  
l’acide comme plus volatil *se* dégage de sa base qui  
reste alors alcaline, & donne tous les signes de l'alcali ;  
ce qui a engagé quelques personnes à croire que le siel  
naturel de ces eaux étoit alcali : mais si l’on en fait l’é-  
vaporation à la chaleur du foleil, l’union des princle  
pes dont le Eel de ces eaux est composé subsistant dans  
l'on entier, on aura un Eel absolument neutre, &, qui ;  
comme nous l’avons dit plus haut, ne donnera aucun si-  
gne d’acide ou d’alcali.

Comme ces eaux ne pourroient par leur mélange fcrmen-  
teravec les acides ou les alcalis qu’à raisim du Eel de  
l’un ou de l’autre espece qu’elles contiendroient, il est  
clair que leur SH naturel étant absolument dans un état  
neutre, elles ne doivent dans ce mélange donner au-\*  
cun signe d’effervescence.

Le principe sillphureux qui entre dans la composition de  
ces eaux est trop subtil pour qu’on puisse le soumettre  
aux expériences ; il s’évapore lorsque ces eaux ont resté  
quelque-tems exposées à l’air. Il n’est sensible que par  
sies effets ; l’odeur que ces eaux répandent à leur sisur-  
ce, celle qu’exhalent les vapeurs qui s’en élevent, sirnt  
des garans de sim existence.

Nous n’examinons point ici quelle peut être la cause de  
la chaleur naturelle de ces eaux, ce détail nous mene-  
roit trop loin. On proposera à l’article *Thermales* les  
conjectures les plus vraiffemblables pour l’expli cation  
de ce surprenant phenomene : nous nous contenterons  
ici d’examiner les parties constituantes des eaux qui  
font le fujet de cet article, & d’en déduire leurs prin-1cipales vertus.

On peut donc regarder les eaux de *Bourbon* comme corn-  
posées d’une eau extremement légere, limpide & cou-  
lante, animée par le mélange d’tm principe fusphureux,  
volatil, très-pénétrant, & imprégnée d’un fel fubtil,  
neutre, d’une espece nitreuse , & tenant le milieu en-  
tre le fixe & le volatil ; tous ces principes acquierent  
encore une nouvelle activité par le degré de chaleur  
qui est naturelle à ces eaux.

Il est aisé de s’appercevoir maintenant que dans toutes les  
maladies qui auront pourprincipe l’épaississement des  
humeurs, leur défaut de circulation , l'obstruction des  
vaisseaux ou l'affoiblissement des fibres dont ila Eont  
composés , leur relâchement, leur atonie ; on trouvera  
un secours sûr & efficace dans l’usage de ces eaux, qui  
par leur nature chaude & pénétrante, seront propres à  
Yyy

1075 B O U

délayer les humeurs vssqueuses , à divifer les matieres  
épaisses qui occasionnent les obstructions à leur redon-  
ner la fluidité qu’elles avoient perdue, & à les faire en-  
trer dans le cours de la circulation. Par les principes  
actifs dont elles font chargées, elles ranimeront le  
mouvement languissant des fluides en redonnant un  
nonVeau ressert & une nouvelle élasticité aux fibres qui  
composent les vaisseaux dans lesquels ils circulent.  
De-là vient que dans les paralysies & presique toutes les  
affections des nerfs de cette espece, elles produisent  
des effets si siurprenans ; car pénétrant jusqtf’à leurs ori-  
gines, elles divisient & elles atténuent les matieres visi-  
queuEes qui les obstruent, & qui interceptent la libre  
distribution des esprits animaux ; elles animent leurs  
oscillations, & rendent à ces principes du mouvement  
&du sentiment, la liberté de le communiquer & de le  
recevoir : de-là vient encore que dans la suppression des  
regles , & dans les fâcheuEes maladies qui en sirnt des  
Euites trop ordinaires , dans la stérilité, dans les obsi-  
tructions , siait du foie, du mésentere, ou de quelque  
autre viscere , elles sont d’un si grand siecours ; en ce  
que par leur vertu active & stimulante elles attaquent,  
brisient & atténuent les humeurs épaissies qui séjour-  
nent dans les cavités des glandes ou dans les plus petits  
vaiffeaux dont elles sirnt composées, les forcent à for-  
tir de l’état de stagnation où elles étoient réduites , &  
tant par la fluidité qu’elles leur communiquent, que  
par le ton des vaiffeaux de ces parties qu’elles relevent ;  
elles préviennent le retour de ces fâcheux états, & les  
suites dangereuses qu’ils auraient fouvent entraînées  
après eux.

L’effet que l’on attend de Ptssage intérieur de ces eaux,  
est accéléré encore par l’extérieur ou par les bains :  
c’est à la prudence du Medecin à les prefcrire, & pour  
la forme & pour la durée, félon l’exigence des cas. Ce  
que nous venons de dire de Ptssage intérieur des *eaux  
de Bourbon ,* indique affez quel Eecours on doit atten-  
dre des bains de ces mêmes *eaux.* On a expliqué fort  
au long à l’article *Bahnea* quel étoit leur façon d’agir :  
on peut consulter à cet égard ce que l’on y a dit.

Quant à la douche, qui est une troisieme façon d’etn-  
ployer les *eaux de Bourbon* , on s’en fert dans lespara-  
îysies, les foibleffes & les rhumatisines qui attaquent  
quelque membre en particulier. On expofe cette par-  
tie nue à l’action d’une colonne des *eaux de Bourbon,*que l’on fait tomber d’tine hauteur considérable. Par  
cette chute les *eaux* font appliquées avec force fur la  
partie affligée, la pénetrent, s’y insinuent, & y portent  
avec plus d’énergie leur action & leurs vertus.

Il est des précautions à prendre avant de commen-  
cer Ptssage *dos eaux de Bourbon j* il en est d’autres qui  
doivent l’accompagner, il en est enfin d’autres qui doi-  
vent le fuivre; c’est au malade qui fe fert de ces *eaux*à confulter un Medecin, qui l’instruife de ce qu’il doit  
ou faire ou éviter : les regles générales ne pourroient  
être que dangereufes, eh ce qu’elles souffrent prefque  
autant d’exceptions que de cas.

*Nota.* Il *sc* trouve quelques eaux minérales chaudes dont  
on n’a point parlé dans le cours de cet Ouvrage fous un  
article particulier ; telles sirnt, par exemple, celles de  
Balaruc. On réserve à le faire à l’article *Thermales*avec l’étendue convenable.

BOUSTHE, βου'σθη, mot corrompu, quoiqu’on le trouve,  
à ce que prétend Fœsiusdans toutes les copies d’Hip-  
pocrate , comme dans un paffage de fes préceptes , où  
il dit, ἀιτήσαιμι δ’ ἄν θαρσαλέως βύσθην. Il paroît claire-  
ment ici, dit Fœsius, qu’il y a faute au texte, car tous  
les Traducteurs lisent βοηθέιν & rendent ainsi ce passa-  
ge. « Je leur demanderois hardiment leur avis, » ou ,  
« je les prierois avec asturance de dire leur avis ». Il s’a-  
git ici de ces Medecins qui étant dépourvus de la mé-  
thode qui dépend de la connoissance de l’art , s’insi-  
nuent dans les bonnes graces du peuple par des difcours  
pompeux. Hippocrate déclare que s’il fe trouvoit avec  
eux il ne confulteroit point fur la méthode de l’art

B R A 1076

stu’ils ignorent , mais qu’il leur demanderoit hardi-  
ment leur avis, & les fommeroit d’effectuer par leurs  
actions, ce dont ils fe vantent avec tant de confiance.

**BOX**

BOXUS , *gui,* qui croît fur les Arbres, comme le *gui* de  
chêne. CasTELLI , dicprèsDoRNÆUs.

**B R A**

BRABE, dans Oribafe, est une plante haute d’une cou-  
dée, qui pouffe de chaque côté des rameaux garnis de  
feuilles fiemblables à celle de la pafferage , mais plus  
simples & plus blanches. Ses fleurs font blanches & dise  
posées en parafol comme celles du fureau. ORIbasE ,  
*Med. Coll. Lib.* 11.

BRABYLAjTaistpa'safeassont des groffes prunes d’un bleu  
foncé , douces , communément appellées prunes de  
damas ou de Hongrie. Galien,Zss. *II. de A limen- Fac.  
cap.* 38. les met au nombre des alimens qui donnent  
peu de nourriture & engendrent des mauvais fucs; mais  
leur fuc bouilli paffe chez le même Auteur, *Lib. VI.  
de C. M. SH. cap.* 2. pour un remede stomacal.

BRACHERIUM , *brayer > bandage pour les descentes.*CasTELLI. Scultet donne la figure de deux de ces  
*bandages s Plane. XXXIX. Fig.* 6. et 7. de fon *Arma-  
mentar. Chir.* imprimé en 1657.

BRACHIA, Βραχίονες, les rameaux des plantes, surtout  
des arbres ainsi nommés à cause qu’ils s’étendent com-  
me les bras, *brachia*, d’un homme. **BLANCARD.**

BRACHIÆUS , *brachial.* Il y a deux muscles à qui on  
donne ce nom. Le premier est le *brachial* interne ,  
*brachiœus internus.*

Il tire sim nom de *sa* situation , étant placé en partie sious  
*le biceps.* Il *sort* tout charnu de la partie interne de  
l’humérus , à l’endroit de l’insertion des mufcles del-  
toïde *8e cOraco-brachiali)* & descendant silr l’articula-  
tion du cubitus avec l’os du bras ,il s’attache en partie  
charnu & en partie tendineux à la partie supérieure &  
antérieure du rayon ; il sert à fléchir l’avant-bras sur le  
bras.

Le second est le *brachial* externe *brachelaeus externus.* Il  
part du milieu & de la partie postérieure de l’humérus  
& va aboutir à *sa* cavité,qui reçoit Polecrane dans l’ex-  
tension de l’avant-bras . où se joignant avec la partie  
extérieure tendineuse du gemeatl, il va s’insérer dans  
la partie supérieure & externe du cubitus.appellée olé-  
crane , *ancon ,* ou coude. CowPER. Voyez *Gemellus.*

BRACHIALE, le même que *Carpus,* Voyez ce dernier  
mot.

BRACHIUM , *bras ,* βράχιον , signifie dans Hippo-  
crate l’os compris entre le coude & la jointure de î’é-  
paule. GaLIEN, au commencement de fion siecond *Com-  
mentaire sur le Traité des Fractures d’Hippocrate.*

On entend proprement fous le nom *d’avant-bras,* cette  
partie des extrémités supérieures qui est située entre le  
coude & le poignet.

Afin que le Lecteur ne soit point obligé de parcourir dif-  
férens articles pour s’instruire de ce qui concerne les  
parties du *bras ,* je traiterai dans celui-ci des extrémi-  
tés supérieures en général aussi-bien que des os, des  
cartilages & des ligamens qui les compofent.

L’humérus ou os du *bras* est le plus grand de tous les os  
de l’extrémité supérieure,tant en longueur qu’en *gros-  
seur.* Il est situé fous l’acromion , le long de la partie  
latérale du thorax dont on le peut écarter par embas  
en tous siens. Sa figure est longue, irrégulierement cy-  
lindrlque, épaiste à une extrémité & large à l’autre.

On le divise en trois parties; savoir.

En corps, & en deux extrémités; ou en partie supérieure,  
moyenne & inférieure.

La partie ou extrémité supérieure est ordinairement ap-  
pellée la tête de l’humérus, & on nomme col la partie

1077 B R A

qui *se* trouve immédiatement au-dessous.

On considere à la tête un demi globe obliquement incli-  
né encroûté d’un cartilage lisse & poli ; deux tubéro-  
sités , une grosse élevée en pointe vis-à-vis le demi-glo-  
be , une petite à côté entre la grosse & le demi-globe ;  
une cannelure ou goutticre entre les deux tubérosités :  
quatre facettes musiCulaires, dont trois font silr lagrose  
*se* tubérosité, une si.ir la pointe , une à côté & à l'oppo-  
site de lagouttiere , la troisieme plus bas du même *co-  
té* & vis-à-vis la petite tubérosité, sim laquelle fe trou-  
ve la quatrieme. De ces quatre facettes celle de la pe-  
tite tubérosité & la feconde de la grosse font les plus  
larges. Toutes ces parties de la tête de l’humérus sont  
enfemble dans la jeunesse une seule épiphyse dont  
les traces restent quelquefois très-distinctes jufqu’à un  
âge bien .avancé.

La cannelure ou goutiere qui est entre les deux tubérosi-  
tés, si: continue par embas comme une espece de cou-  
lisse un peu oblique, & ayant parcouru en descendant  
un peuples que le quart de la longueur de l’os du bras,  
elle devient raboteuse , & forme une empreinte muf-  
culaireplus ou moins fensible. Les bords de cette gou-  
tiere ou coulisse font comme deux lignes faillantes, &  
comme la continuation ou des allongemens des deux  
tubérosités. Celle qui vient de la grosse tubérosité est la  
plus considérable. Elle avance jusques vers la partie  
moyenne du-brasX où elle va fe confondre avec une  
empreinte mufculaire, éminente, longuette , large &  
plus ou moins raboteufe. L’autre ligne qui naît de la  
premiere tubérosité est moins faillante & plus courte.  
Au bas & à côté de cette ligne , il y a deux marques  
musculaires , longitudinales, étroites & superficielles;  
l’une au-dessus de l’autre, de façon que l’extrémité  
inférieure de l'une passe devant & à côté de l’extrémi-  
té supérieure de l'autre.

La partie moyenne ou le corps de l’humérus approche  
plus de la figure cylindrique que les extrémités. Elle  
. est un peu élevée à l’endroit de l’éminence rabotesse  
ou empreinte éminente dont je viens de parler. A cha-  
que côté de cette éminence,il y a une impression mtsscu-  
laire.Ces deux impressions *se* réunissent immédiatement  
au-dessous de l'éminence en une seule & l’embrassent  
en maniere de fourche. On y voit encore du côté qui  
répond au milieu du demi-globe une marque musculai-  
re longitudinale ; & environ sur le milieu du côté qui  
regarde la grosse tubérosité , on Voit un contour obli-  
, quement caVe , long & large , qui defcend à côté de  
l’empreinte fourchue , & fait paroître cette portion de  
l'os comme torfeou en Vis.

L’extrémité inférieure de l’humérus cn quittant la partie  
moyenne, deVÎent comme triangulaire & enfuite fort  
large, plate & un peu recourbée par sim extrémité Vers  
le côté qui répond à la petite tubérosité de l’extrémité  
supérieure de l'os. Elle est dicisée en trois faces , deux  
antérieures & une postérieure qui est la plus large, &  
r en trois angles, un antérieur & deux latéraux.

Au bas de cette extrémité large il y a deux tubérosités,Pu-  
ne courte & faillante , qui répond directement au mi-  
lieu du demi-globe de la tête ; l’autre oblonge, rabo-  
teuse & comme une crête, qui répond à la pointe de la  
grosse tubérosité. On les appelle condyles , & on don-  
ne le nom de condyle interne au court, & celui de con-  
dyle externe au long.

Entre les deux condyles, tout au bas de la face caVe de  
l’extrémité du bras , il y a deux éminences articulaires  
qui ne font qu’une feule piece , l'une double & en ma-  
niere de poulie, qui est du côté du condyle court; Pau-  
tre arrondie & comme une petite tête, qui est du côté  
du condyle long. La poulie a deux bords, un grand &  
un petit, distingués par un enfoncement mitoyen. Le  
petit bord fe confond aVec la petite tête ; le grand est  
éVasé, & fe termine par une circonférence aiguë. Le  
tour de cette poulie est oblique, de forte que Vers la fa-  
ce caVe de llos elle s’approche du condyle court &  
vers la face convexe elle s’en éloigne.

On obferYe encore au bas de l’os du bras trois fossettes ,

B R A 1078

deux antérieures, dont l’une est immédiatement au-  
dessus de la poulie , & l’autre au-dessus de la petite te-  
te, une postérieure très-considérable, qui est aussi im-  
médiatement au-dessus de la poulie. Dans la jeunesse  
ces parties, savoir la poulie, la petite tête & le condy-  
le court, font des épiphyPes.

La scibstance extérietlre est compacte , mais principale-  
ment dans la partie moyenne de l’os du *bras ,* où elle  
forme un gros tuyau garni intérieurement d’un tissu *ré-  
ticulaire.* Les extrémités de cet os font moins folides  
en dehors, & en dedans elles font spongieufes ou cel-  
lulaires,

La situation particuliere de cet os mérite d’être bien ob-  
sensée, à cause de l’idée peu exacte qu’en donnent sou-  
vent l’inspection du *bras* détaché du tronc, les figures  
& même les termes d’externe, d’interne , d’antérieur  
& de postérieur qu’on applique aux différentes parties  
de llos. Ceci est très-important par rapport à plusieurs  
cas de Chirurgie.

Quand on examine l’os du *seras* comme placé le long de  
l’un ou de l’autre côté du tronc, dans sia situation natu-  
relle, on en trouve la tête tournée de maniere que, le  
demi-globe est en dedans & en arriere, & répond à la  
situation proportionnée de la caVÎté glénoïde de l’o-  
moplate , la grosse tubérosité en dehors & en dedans ,  
la goutticre ou PinterVàlle des deux tubérosités presi-  
que directement en devant, le long condyle nommé  
communément externe, tourné autant en deVant qu’en  
dehors, le condyle court, appelle Vulgairement inter-  
ne, tourné autant en arriere qu’en dedans.

L’os du *bras* est articulé en haut aVec la caVÎté glénoïde  
de l’omoplate par énarthrodie, qui ne paroît pas tant  
dans le siquelete que dans les os frais. Il est articulé en-  
bas aVec les deux os de *l’avant-bras,* de la maniere qui  
fera exposée ci-après.

L’ufage de ces os est naturellement assez connu. L’expli-  
cation de ses mouVemens demande la connoissance des  
os frais, de leurs ligamens & de leurs mufcles.

*Les os de l’avant-bras et premièrement le cubitusè*

*L’avant-bras* est composé de deux os longs , dont l’un est  
nommé *cubitus* ou os du coude , & l’autre *radius* ou  
rayon.

L’os du coude est inégalement triangulaire, d’une épaise  
Eeur qui diminue de plus en plus. On le peut divsser  
en deux extrémités, une grosse & une petite, & en  
partie moyenne.

On Voit Eur la grosse extrémité deux éminences, une  
grande appellée olecrane ou *anconi\** une petite nom-  
mée coroné ou apophyEe coronoïde, deux caVÎtés sé-  
mi-lunaires ou sigmoïdes, une grande & une petite,

L’olecrane ou *ancon* est une grande apophysie qui *se* ter-  
mine par une tubérosité raboteusie, .& par une pointe  
mousse. La tubérosité fait le coin du coude. La pointe  
fe loge dans la caVÎté postérieure de l’extrémité du  
*bras,* quand on étend *F avant-bras.* La tubérosité est  
siliVie d’une facette prefque plate, oblongue & trian-  
gulaire. Au côté externe de cette facette il y en a une  
presque pareille, mais plus longue & un peu caVe, aVec  
une fossette mufculaire.

L’apophyEe coronoïde est sort faillante & un peu aigue  
ou pointue, comme une espece de bec large & court.  
Elle fe loge dans la caVÎté qui est au-bas de l’os du  
*bras* ati-dessus de la poulie , quand on fléchit le coude.

La grande caVÎté sigmoïde est directement entre ces deux  
éminences, & s’étend depuis la pointe de l’une jusqu’à  
la pointe de l’autre. Elle est articulaire, rcVétue d’un  
cartilage fort poli, & elle est partagée en deux demi-  
faces par une ligne angulaire qui Va le long du milieu  
de fa courbure depuis la pointe de l’olecrane jufqu’à  
celle du coroné. Cette caVÎté est conforme à la poulie  
du bras, fur laquelle elle roule obliquement. Elle sur-  
me aVec elle un ginglyme très-parfait, tant par rap-  
port à la conformation, que par rapport à la fonction.  
Les deux demi-faces font encore dÎVÎsées tranfverfale-

**Y y y ij**

ι079 B R A

ment par une ligne très-légere & un peu enfoncée, qui  
fe termine de côté & d’autre au milieu de chaque bord  
par une très-petite échancrure.

La petite cavité sigmoïde , qu’on peut aussi appeller  
transverfale ou latérale , est comme une échancrure  
transeesse de la portion inférieure de l’un des bords de  
la grande cavité sigmoïde, à côté de la pointe coronoï-  
de, précisément à l’opposite de la facette mufculaire  
dont jeviens de parler. Elle est aussi cartilagineufe com-  
me la grande, dont elle paroît une vraie continuation,  
& fait une partie de l’articulation du rayon. Près de  
cette cavité,directement au-dessous de l’apophyse coro -  
noïde, il y a une empreinte mufculaire fort raboteuse  
& quelquefois élevée en maniere de tubérosité.

Il faut remarquer que cette extrémité supérieure de l’os  
du coude est oblique, & que cette obliquité répond à  
celle de la poulie du bras.

La petite extrémité est cylindrique , & plus étroite que  
le reste de cet os : elle est comme une espece de cou qui  
Ce termine en une eEpece de tête renversée, applatie  
par le Eommet & cylindrique par la circonférence. Le  
fommet applati & le contour cylindrique, sont tous  
deux revétusd’un même cartilage très-poli .Le contour  
a plus de largeur aux endroits du côté de l’apophyse  
coronoïde & de la petite cavité sigmoïde qu’ailleurs.  
Cette tête a une petite apophysu styloïde sur le côté qui  
répond à la tubérosité de l’olecrane. Elle est fort cour-  
te , & distinguée du contour par une petite échan-  
crure.

La portion moyenne est comme le corps de l’os, & divisée  
en trois faces & en trois angles. Des trois faces , il y en  
a une étroite & arrondie , une large & cave , une plate  
& marquée d’une ligne oblongue à fa partie supérieu-  
re. La face arrondie répond à la tubérosité de Folecra-  
ne, & n’est couverte que de tégumens. Les deux au-  
tres faces font distinguées de celle-ci par deux angles  
mousses, & elles s’unissent par un angle tranchant à  
T’opposite de la face arrondie. Cet angle tranchant re-  
garde la pointe de l’apophyfe coronoïde. La face cave  
est du côté de la petite cavité sigmoïde -, & la face plate  
du coté opposé. Ces deux faces donnent attache à plu-  
sieurs mtsscles; l'angle aigu qui les unit, fert d’attache  
à un ligament qu’on nomme interosseux. Au haut de  
cet angle aigu , il y a une impression mufculaire,  
oblongue & étroite. L’angle commun de la face plate  
& de la face arrondie , fe termine embas en une émi-  
nence mufculaire, oblongue & inégale.

La fubstance de l’os du coude est à proportion comme  
celle de l’os du bras marquée ci-dessus. La tubérosité  
de l’olecrane , & la petite tête inférieure avec fon  
apophyfe styloïde, restent souvent épiphyses très-long-  
tems.

Il est articulé avec la poulie de l’os du bras par un gingly-  
me angulaire ; avec les deux extrémités du rayon, par  
un ginglyme latéral composé ; avec la main, par liga-  
ment, & non pas par articulation.

On peut considérer la situation particuliere de cet os en  
deux façons , ou felon l’attitude de l’avant-bras étendu  
& appliqué le long du côté du tronc, ou felon l’atti-  
tude de l'avant-bras fléchi & posé au bas de la poitrine.  
La premiere façon paroît la plus commode pour déter-  
miner ce qui est fupérieur, inférieur, antérieur, posté-  
rieur, externe, interne. La féconde paroît la plus na-  
turelle, comme celle qui dans le vivant est la plus ordi-  
naire, foit qu’on foit debout, soit qu’on foit couché.  
Elle a été fuivie par quelques Anciens.

*L’os du rayon.*

*ieos* du rayon est presque de la même étendue que celui  
du coude, plus gros par un bout que par l’autre, irré-  
gulierement triangulaire , & un peu courbé selon sa  
longueur. On lui a donné ce nom , à cause de sa ressem-  
blance avec un rayon de roue. Il est situé à côté & le  
long de l’os du coude.

B R A 1080

On considere dans cet os deux extrémités & une pOrtion  
moyenne. Des deux extrémités , l’une est petite, &  
comme une espece de tête avec un cou ; l’autre est grof  
*se , &* ressemble à une bafe. Ainsi on le peut aussi divi-  
ser en tête, en corps & en base.

La tête du rayon, qui en est la petite extrémité, est très-  
courte , c’est-à-dire, a très-peu de hauteur : elle est en-  
foncée & concave par le fommet, & cylindrique par le  
contour. La cavité du sommet qu’on appelle cavité  
glenoïde , & le contour ou le bord cylindrique, sont  
tous deux revétus d’une même croute cartilagineuse  
fort polie & luisante. Ce contour ou bord a environ le  
quart de *sa* circonférence, plus épais ou large que le  
reste. Le cou est étroit & posé un peu obliquement. Il  
fe termine par une tubérosité latérale , directement au-  
dessous de la portion épaisse de la tête. Cette tubérosi-  
té est raboteufe silr un de ses côtés & silr le milieu , &  
elle est polie & superficiellement cartilagineuse silr le  
côté opposé.

La bafe du rayon , ou la grosse extrémité de cet os, a  
beaucoup plus de largeur que d’épaisseur. Elle a deux  
faces larges, & une étroite. L’une de ces faces larges  
est légerement concave & assez égale ; l’autre face lar-  
ge est inégalement convexe, & partagée par des émi-  
nences longuettes ou lignes osseufes, en trois ou quatre  
gouttières longitudinales, plus distinctes dans les os  
frais que dans les os fecs. La face étroite est concave  
felon *sa* longeur ; & par la rencontre de ses bords avec  
les bords voisins des faces larges, elle forme deux an-  
gles qui distingent les trois faces. Les faces larges font  
à l’opposite un bord commun & un troisieme angle. La  
face étroite fe termine par une échancrure sémi-lu-  
naire, qui est bordée d’un cartilage poli, & à peu près  
dans la même direction que la tubérosité. Les faces  
larges fe terminent à leur angle commun par un allon-  
gement en maniere de pointe mousse, à laquelle on  
donne le nom dlapophyEe styloide du rayon. Elle est la  
continuation d’une des lignes osseuEes dont il est fait  
mention ci-devant.

Le contour de ces trois faces latérales, ou , pour mieux  
dire, de la base du rayon , fe termine par une cavité  
glenoïde, oblongue & triangulaire, dont le cartilage fe  
continue silr le bord échancré de la petite face latérale.  
Cette cavité est articulaire , & comme une arcade, qui  
d’un côté aboutit à l’apophyse ou pointe styloïde, &  
de l’autre côté est tronquée par l’échancrure de la peti-  
te face latérale. Elle paroît divisée en deux portions  
par la traverfe d’une ligne très-mince. Sa portion tron-  
quée a, dans l’état naturel, une espece de supplément  
par une languette cartilagineuse, dont la description  
appartient à l’histoire des os frais.

La portion moyenne , ou le corps du rayon, est un peu  
courbée, de maniere que la concavité de la courbure  
est entre la tubérosité de la tête & l’échancrure sémi-  
lunaire de la base. Elle a trois faces ; une arrondie,  
qui fait la convexité de la courbure de l’os ; deux con-  
caves : trois angles ; deux mousses qui distinguent la  
face convexe d’avec les faces concaves ; un aigu &  
tranchant, qui est commun aux deux faces concaves, &  
*fe* trouve du côté de la concavité de la courbure. Tou-  
tes les trois ont différentes marques mufculaires.

La fubstance de cet os est à proportion semblable à celle  
de l’os du coude. Il faut remarquer que la tête & la ba-  
fe du rayon font des épiphyses dans la jeunesse, &  
qu’elles restent quelquefois épiphyfes très-long-tems.

L’os du rayon est articulé avec l’os du coude, l’os du bras  
& les os du carpe. Le rayon est articulé avec l’os du  
coude par les deux extrémités au moyen d’un double  
ginglyme latéral. Le bord ou contour cartilagineux de  
*fa tête* , roule dans la petite cavité sigmoïde de l’os du  
coude, pendant que l’échancrure sémi-lunaire de sa  
basie roule autour de la petite tête de l’os du coude.

Dans cette connexion, les petites extrémités de ces deux  
os se rencontrent réciproquement avec les grcsses.

Il est articulé avec l’os du bras parla cavité du sommet de  
, fa tête, appliquée à la petite tête de l’extrémité issé-

ι08ι B R A

rieute de l’os du bras. Par cette conformation, il est  
mobile en tout siens ; au lieu qu’étant lié par les deux  
extrémités, il ne pourroit avoir que deux sortes de  
mouvemefis silr la petite tête condyloïde de l’extrémi-  
té de l’os du bras; seivoir, en pivot quand il roule fur  
les cotés des extrémités de l’os du coude ; & en char-  
niere, quand l’os du coude l’emporte avec lui dans *ses*flexions & dans ses extensions : il peut avoir ces deux  
fortes de mouvemens tout à la fois.

Son articulation avec les os du carpe fera expliquée après  
l’exposition de ces os.

*Les os de la main, et premier ement ceux du carpe.*

**La** main est la derniere partie de l’extrémité supérieure.  
On la divise en carpe ou poignet, en métacarpe & en  
doigts. On peut encore la divisier généralement èn face  
cave & en face convexe. La face concave est aussi ap-  
pellée face interne, parce qu’elle est pour l’ordinaire  
& comme naturellement tournée vers le corps, & ca-  
chéeUa face convexe est pour la même raifon nommée  
externe, comme étant le plus souvent en-dehors & en  
vue. On appelle communément la face interne , le  
creux ou la paume de la main ; & la face externe, le  
dos de la main.

Le carpe est composé de huit petits os très-inégaux & ir-  
réguliers. Leur assemblage repréfente une espece de  
grotte irrégulierement quadrangulaire, attachée prin-  
cipalement à la base du rayon. Cet assemblage, consi-  
déré en sim entier, a deux faces & quatre bords. Des  
deux faces, l’une est convexe & externe, l’autre con-  
cave & interne. La face externe a une convexité assez  
uniforme. La face interne ou concave porte quatre  
éminences, une à chaque coin. Des quatre bords , un  
touche l’avant-bras, & est comme la tête du carpe, l’au-  
tre en est la bafe, & touche le métacarpe ; un est vers la  
pointe du rayon, & un vers celle du coude. J’appelle ce  
dernier le petit bord, & l’autre le grand.

**On** distingue les os du carpe en deux rangs ; un premier  
qui regarde llaVant-bras , & un fecond qui regarde le  
métacarpe. Chacun de ces rangs est composé de quatre  
os, aVec cette différence que le quatrieme du premier  
rang est comme hors de place. Tous ces petits os ont  
des feuilles cartilagineufes tout-au-autour pour leur ar-  
ticulation mutuelle. Quelques-uns en ont aussi pour  
s’articuler avec le rayon , & d’autres pour la connexion  
aVec le métacarpe & le pouce.

Il n’est pas possible de distinguer en chacun de ces os les  
trois dimensions ordinaires, excepté un.On peut consi-  
dérer dans la plupart six côtés ou six faces , une externe  
du côté de la conVexité du carpe , une interne du côté  
de la concaVité du carpe , une du côté de llaVant-bras,  
une du côté des doigts. J’appelle l’une de ces deux, face  
brachiale, & l’autre, face digitale ; une du côté de la  
pointe du rayon, que je nomme face radiale ; une du  
côté de la pointe de l’os du coude , que j’appelle face  
cubitale.

De ces faces , les unes font osseufes, les autres cartilagi-  
neufes ou articulaires. J’appelle les articulaires, sacet-  
tes ; & je donne aux autres le nom de faces, étant des  
portions de la furface générale du carpe dans fa situation  
naturelle.

Pour distinguer les huit os les uns des autres, on les nom-  
me le premier, le fecond, le troisieme & le quatrieme  
du premier rang ou du second rang, en commençant du  
côté du rayon ou du pouce.

Lyserus a donné des noms à chacun de ces os. Il a nommé  
le premier du premier rang, os scaphoïde ou navicu-  
laite; le second , os lunaire ; le troisieme, os cunéifor-  
me ; le quatrieme qui est hors du rang, os pisiforme  
ou lenticulaire.

Dans le fecond rang, il a nommé le premier os, trapeze ;  
le second os, trapézoïde; le troisieme, le grand os; &  
le quatrieme, l’os croehu ouunciforme.

Ê R A 1082

*L’Os scaphoïde.*

Le premier os du premier rang a été ainsi appelle en Grec,  
ou naViculaire en Latin, parce qu’il est sait à peu près  
comme un petit bateau. Il a du côté du ràyon une fa-  
cette convexe, qui s’articule avec la bafe de cet os, &  
un tubercule qui est une des quatre éminences de la fa-  
ce concave du corps. Il a du côté du pouce deux demi-  
facettes , une grande pour l’os trapeze, une petite pour  
l’os trapezoïde. Il a une facette cave pour le grand os,  
& une petite femi-lunaire pour l’os lunaire. La face  
externe & la face interne font raboteuEes.

*L’Os lunaire.*

Le siecond os du premier rang est ainsi nommé de ce qu’u-  
ne de ses facettes est en croissant. Il a quatre faces arti-  
culaires; une convexe pour la bafe du rayon, une semi-  
lunaire pour la pareille de l’os scaphoïde ; une comme  
triangulaire pour l’os cunéiforme, & une concave, qui  
avec la face concave de l’os fcaphoïdé, forme une ca-  
vité cotyloïde pour la tête du grand os. La facette con-  
vexe forme avec celle de l’os fcaphoïde, une convexité  
oblongue qui repond à la cavité oblongue de la bafè du  
rayon. La face externe & l’interne font petites & rabo-  
teufes. Je l’appelle os femi-lunairei ♦

*L’Os cunéiforme^,*

Le troisieme du premier rang, ainsi nommé à caufedesa  
figure , paroît plutôt comme un coin enchassé entre  
deux rangs. Il a une face raboteufe qui porte un petit  
tubercule, & forme principalement le bord cubital du  
carpe. Il a quatre facettes articulaires; une convexe,  
qui achevé la convexité articulaire du carpe; une orbi-  
culaire qui est interne , c’est-à-dire, du côté de la con-  
cavité du carpe, & qui porte l’os pisiforme; deux qui  
sont un angle, & dont l’un repond à l’os femi-lunaire s  
& l’autre à l’os crochu.

*L’Os orbiculaire.*

Le quatrieme du premier rang, appelle aussi pisiforme,  
ou lenticulaire , est irrégulierement arrondi. Il n’a  
qu’une feule facette carulagineufe irrégulierement or-  
biculaire. Le bord ou la circonférence de cette facette  
est comme une espece de collet fort étroit : le reste est  
une conVexité raboteufe irrégulierement arrondie. Cet  
os fait une des quatre éminences de la concaVité du  
carpe. On pourroit le regarder aVec l’os cunéisor-  
me, comme lassant aVec lui un troisieme rang.

Les quatre os du second rang vont de fuite. Le premier  
s’articule avec le pouce, &les trois autres avec le mé-  
tacarpe.

*L’Os trapeze.*

Le premier du second rang, a été ainsi nommé parce qu’on  
l’avoit regardé comme une espece de quarré inégal. Sa  
face externe est raboteufe , & fait une portion de la  
convexité du carpe. Sa face interne a une éminence  
oblongue, qui est une des quatre éminences de la con-  
caVité du carpe. Elle a une gouttiere ou coulisse du *co-  
té* de la même concavité. La face externe porte aussi un  
petit tubercule.

Cet os a plusieurs facettes articulaires; favoÎr, une bra-  
chiale, une digitale ou palmaire, & deux cubitales.  
Elles font cartilagineuses.

La facette brachiale qui^st cave, s’articule avec l’os sca-  
phoïde ; la facette digitale avec la premiere phalange  
du pouce ; l’une des deux facettes cubitales avec l’os  
trapézoïde ou le fecond os du même rang, & l’autre  
avec le premier os du métacarpe.

La facette qui s’articule avec la premiere phalange du  
pouce, est comme composée de deux demi-facettes lé-  
gerement sigmoïdes ou femi - lunaires, & distinguée

1083 B R A

par une éminence sigmoïde ou femi-lunaire. La conca-  
vité de ces demi-facettes est plus cretice par les côtés  
que dans le milieu; ce qui fait comme une portion de  
poulie superficielle & usée parles bords.

Des deux facettes cubitales l’une est grande, qui s’arti-  
cule aVec l’os trapézoïde ou le second os du fecond  
rang, & l’autre petite, qui s’articule aVec la bafe du  
premier os du métacarpe.

*L’Os trapézoïde.*

Le second os du fecond rang mérite mieux le nom depy-  
ramidal que celui de trapézoïde. Il est comme une *es-  
pece de* pyramide dont la pointe est rompue. Sa bafe  
sait partie de la face'externe , ou de la conVexité du  
carpe , & *sa* pointe fait partie de la face interne ou de  
la concavité.

Cet os a plusieurs facettes articulaires ou cartilagineufes ;  
savoir, une facette brachiale qui est la plus petite de  
toutes , & est articulée aVec l’os fcaphoïde ou nsivicu-  
laire : une facette digitale ou palmaire, en maniere de  
poulie ; elle est longuette , entaillée des deux côtés, &  
comme angulaire ou composée de deux demi-facettes.  
Son articulation est aVec la base du premier os du mé-  
tacarpe. Une facette radiale , irrégulierement trian-  
gulaire, qui est articulée aVec Vos trapeze ou le pre-  
microsdu même rang. Une facette cubitale , un peu  
concaVe, articulée aVec le troisieme os du même rang,  
nommé le grand os du carpe.

*Le grand Os dut carpe.*

Le grand os du carpe , ou le troisieme du fecond rang ,  
est en effet le plus grand de tous. Il a un peu de lon-  
gueur & une espece de tête articulaire arrondie, qui est  
reçue ou logée dans la caVité cotyloïde faite par les  
deux os du premier rang. Cette articulation peut faire  
un petit mouvement de ginglyme.

Sa facette digitale est une bafe cartilagineufe , inégale-  
ment & obliquement triangulaire , dont la pointe est  
tournée en dedans. Elle est articulée aVec le fecond  
os du métacarpe, & elle est comme un peu entaillée  
Eur le bord radial pour s’articuler aVec le petit bord du  
premier os du métacarpe.

La facette radiale est très-petite & près la basi: ; elle est  
articulée aVec l’os pyramidal. Le reste de ce. côté est  
Eans cartilage. La facette cubitale est double, & arti-  
culée aVec une pareille de l’os crochu.

La face externe qui fait partie de la conVexité du carpe ,  
est large, raboteufe & inégale , pour l’attache des li-  
gamens. La face interne est plus étroite & .pareille-  
ment raboteufe ; toutes les deux Font sans cartilage.  
Il y a tout autour de ces deux faces des enfoncemens ,  
qui dans l’état naturel font occupés par de petites glan-  
des & des ligamens.

*L’Os uneliforme.*

Il faut considérer dans le quatrieme os du fecond rang ,  
le corps & l’apophyse crochue , dont il a tiré le nom.  
Cette apophyse crochue est à la.face interne du corps;  
elle est plate, recourbée , & la concaVÎté de *sa* cour-  
bure est tournée Vers le grand os. C’est l'une des qua-  
tre éminences de la concaVÎté du carpe. :La face exter-  
ne du corps de l’os est raboteufe, & comme un peu  
triangulaire; elle acheVe la conVexité du carpe. Cette  
face se termine du côté de l’os du coude par une très-  
petite tuberosité, qui tient lieu de la face cubitale de  
cet os.

On y distingue trois facettes articulaires ou cartilagi-  
neuses ; une radiale , une brachiale , & une digitale  
ou palmaire.

La facette radiale est double, & repond à la facette cu-  
bitale du grand os. La facette brachiale est très-obli-  
que, en partie légerement concaVe, & en partie lége-  
rement convexe , conformément à la facette digitale

BR A 1084

ou palmaire de l’os cunéiforme. La facette digitale ou  
palmaire est double, ou composée de deux demi-fa-  
cettes un peu concaVes & distinguées par une ligne sig-  
moïde. Elle est articulée aVec les deux derniers os du  
métacarpe.

Les os du carpe font articulés entre-eux par arthrodie.  
Le premier rang forme aVec le fecond une eEpece de  
ginglyme , en ce que la tête du grand os peut rouler  
dans la caVité cotyloïde du premier rang, en même-  
tems que les deux premiers du second ranggliffent Eur  
la facette digitale de l’os fcaphoïde , & l’os crochu de  
même Eur l’os cunéiforme.

L’arangement naturel de tous ces os forme fur la conve-  
xité générale du carpe, un enfoncement tranfVerfal,  
qui distingue le fecond rang d’avec le premier, & qui  
paroît principalement entre l’os scaphoïde & les trois  
derniers os duEecond rang. Cet enfoncement estcom-  
me un pli, par lequel le fecond rang est un peu rcn-  
versé Eur la conVexité du premier rang. Les quatre  
éminences de la concaVÎté dsl carpe serVent d’attache  
à un fort ligament transeerfal. Tous ces os sontspon-  
gieux en dedans, & leur furface est un peu com-  
pacte.

*Les Os du métacarpe.*

Le metacarpe est la feconde portion de la main , située  
entre le carpe & les doigts. Les anciens qui aVoient  
donné au carpe le nom de brachial , d’où le mot de  
bracelet paroît être tiré , ont appelle port-brachial le  
métacarpe.

Le métacarpe est composé de quatre os, & forme d’un  
côté une concaVÎté large qu’on appelle la paume de la  
main, & de l’autre une conVexité légere qu’on nom-  
me le dos de la main. Les anciens Anatomistes comp-  
toient cinq os au métacarpe, parce qu’ils y rangeoient  
celui qu’on prend à préfent pour la premiere phalan-  
ge du pouce.

Ces quatre os font longs, plus épais dans leurs extrémi-  
tés que dans le milieu, inégaux en longueur & en  
grandeur. Le premier est le plus grand de tous ; les  
autres Vont en diminuant par degrés dans toutes leurs  
dimensions. Rarement on trouVe les deux premiers  
égaux.

On dtvife chaque os en extrémité & en partie moyenne ;  
ou en bafe, en corps & en tête. Les basies simt angu-  
laires & tournées Vers le carpe ; les têtes Eont arron-  
dies en maniere de condyles,& tournées Vers les doigts.  
Les unes & les autres font recouVertes de cartilages.  
Les têtes restent long-tems épiphyses très-distinctes.

Les bastes siant fort étroites & comme angulaires Vers la  
concaVÎté de la main. Elles ont quelque largeur **sur la**conVexité de la main. Elles sont très-larges aux deux  
autres côtés, où elles ont de petites facettes articulai-  
res, que j’appelle facettes latérales, & leur plus gran-  
de conVexité s’avance Vers la concaVÎté de la main, où  
elle fe termine par deux pointes moufles. Les facettes  
latérales font interrompues par des échancrures & des  
foffettes. Les côtés applatis des têtes font un peu en-  
foncés, & ont enVÎron au milieu de cet enfoncement  
une petite tubercule.

Le corps de chacun de ces os est rétréci, triangulaire, &  
distingué en trois faces, dont une est externe, un peu  
conVexe , & qui aide à faire le dos de la main. Les  
deux autres faces font internes, un peu concaVes, tour-  
nées obliquement, l’une Vers le rayon, & l’autre Vers  
l’os du coude. Ces trois faces font distinguées par trois  
angles ,-dont celui qui sépare les faces internes est ai-  
gu & comme tranchant. Ces faces internes avec leurs  
angles communs forment la concavité ou la paume de  
la main. .

*Le premier Os.*

Le premier os du métacarpe est le plus long, le plus gros  
& le plus grand de tous. C’est celui qui foutient le  
doigt index. Sa base est un peu cave , proportionnée  
à la face digitale du fecond os du second rang du car,-

ιοδ; B R A

pe. Elle a une petite échancrure angulaire au bord ex-  
terne. Sur le bord cubital de sa base, il y a unepeti-  
te facette latérale qui s’articule avec la bafe de l’os  
voisin.

**Le** bord interne de la bafe *se* termine latéralement par un  
angle oblique qui s’articule avec l’angle voisin de la  
bafe du grand os. Autour de la basie il y a des inégali-  
tés & des enfoncemens qui servent aux ligamens & aux  
glandes articulaires. La face externe dti corps de l’os  
est plus large vers la tête que vers la bafe.

*Le fécond os.*

**Le** fecond os du métacarpe soutient le doigt long. Il a cela  
de particulier,que sa bafe est fort oblique,& fe termine  
au bord externe par unie pointe angulaire du côté du  
premier os. Il est articulé par la face triangulaire de  
cette bafe avec la base du grand os , & par fes facet-  
**tes** latérales avec les facettes latérales voisines du pre-  
mier & du troisieme os du métacarpe.

*Le troisieme* os.

Le troisieme os du métacarpe foutient le doigt annulaire.  
Il est plus petit que les précédens. Sa bafe est irrégu-  
Iierement triangulaire , & à proportion plus petite que  
celle des autres.Il est articulé par la facette principale de  
fa bafe avec la premiere demi facette de l’os crochu.  
Les petites facettes latérales de cette bafe le font avec  
les facettes latérales voisines du fecond & du quatrie-  
me os.

*Le quatrieme os.*

Le quatrieme os du métacarpe foutient le petit doigt. La  
principale facette de fa bafe n’est pas triangulaire com-  
me aux basies des autres os du métacarpe. Elle est éga-  
lement large en rond, un peu oblique, en partie lége-  
rementconvexe, & en partielégerement concave. Cet  
os est articulé par la principale facette de sta baste avec  
la seconde demi-facette de l’os crochu, & par une fa-  
cette latérale avec la bafe du troisieme os. Cette arti-  
culation est beaucoup plus libre que les articulations  
pareilles des autres os du métacarpe. Au côté opposé  
de la facette latérale il y a une petite tubérosité parti-  
culiere.

*Les doigts en général.*

Les doigts sont la troisieme partie de la main, & termi-  
nent toute l’extrémité supérieure. Ils fiant au nombre  
de cinq à chaque main, nommés le pouce, l’index, le  
long doigt, l’annulaire, l’auriculaire ou petit doigt.

En général ils représentent comme autant de pyramides  
ossetsses, composées, longues, menues, convexes d’un  
côté, légerement caves de l’autre , attachées par leur  
bafe au carpe & au métacarpe, d’où elles vont ensisite  
en diminuant aboutir à une eEpece de petite tête.

Le pouce est le plus gros de tous les doigts. Après lui  
c’est le troisieme , auquel on donne en particulier le  
nom de long. Le second & le quatrieme siont moins  
longs & prefqu.e égaux , mais le quatrieme un peu  
moins que le second. Le cinquieme est le plus petit de  
tous.

Chaque doigt est composé de trois pieces , qui portent le  
nom de phalanges, dont la premiere a plus de longueur  
& d’épaiffeur que la seconde , & celle-ci plus que la  
troisieme. Chacune de ces phalanges est divisée à peu  
près comme le doigt entier , en bafe , en corps ou por-  
tion moyenne, en tête, en deux faces, l’une convexe  
& l’autre concave , & en deux bords. Les bases des  
phalanges paroissent très-long-tems épiphyfes, comme  
les têtes des os du métacarpe.

*La premiere phalange du pouce\**

**La** premiere phalange ne ressemble pas aux premieres pha-  
langes des autres doigts. Elle a été regardée parmi les

B R A io86

anciens Auteurs comme un os du métacarpe, & elle  
en a véritablement la ressemblance. On comptoir alors  
cinq os du métacarpe, & on ne donnait que deuxpha-  
langes au pouce. La face convexe de cette phalange est  
sort applatie & plus large vers la tête que vers la bafe.  
Sa face concave est légerement distinguée en deux par  
une espece de ligne angulaire. Sa tête est comme celle  
des os du métacarpe, excepté qu’elle est applatie par  
le sommet.

La facette articulaire de fa bafe est proportionnée à la sa-  
cette digitale de l’os trapeze du carpe, & taillée à  
contre-fens; de forte que leurs cavités & leurs émi-  
nences sigmoïdes sie croisient. Cette articulation est asc  
fez particuliere & comme une esipece de double gin-  
glyme , qui permet aisément la flexion, l’extension ,  
l’adduction & l’abduction , mais difficilement les tftou-  
vemens obliques; car alors les deux facettes *se* bar-  
rent réciproquement.

La tête & la basie portent toutes deux très-long-tems les  
marques d’épiphyses. Ainsi cette phalange paraît un  
os du métacarpe dégénéré.

*La scconde phalange,*

La sieconde phalange du pouce est plus courte que la pre-  
miere. Son corps est convexe ou demi - cylindrique  
d’un côté, applati de l’autre & rétréci entre les deux  
bords. Sa bafe est légerement cave par *sa* facette arti-  
culaire & environnée de côté & d’autre par de petites  
tubérosités vers les bords & vers l’angle de la phalange.  
La tête est une portion de poulie assez réguliere, dont  
le tour s’avance plus fur la face concave ou plate de la  
phalange, que fur la face convexe. Cette poulie a fur  
chaque côté une petite fossette & des inégalités en ma-  
niere de tubercules. On voit fur la face plate ouconca-  
ve de la phalange deux lignes raboteufes , une à côté  
de chaque bord de la face. On les détruit très-foùveni  
en nettoyant les os pour un squelete. Ce font des em-  
preintes ou marques d’attache de gaines annulaires,  
dont il *sera* parlé dans l’exposition des os frais.

La connexion de cette phalange est avec la premiere par  
une espece d’arthrodie, ou par une énarthrofe appla-  
tie, qui en permet le mouvement en plusieurs fens,  
mais plus borné qu’ailleurs. Elle est articulée avec la  
troisieme par un ginglyme très-parfait.

*La troisieme phalange.*

La troisieme phalange représente la moitié d’une espece  
de cone partagé en long ; de forte que mettant la  
troisieme phalange de l’un des deux pouces contre cel-  
le de l’autre, elles forment enfemble le cone entier. La  
face convexe est plus égale que la face plate. Les deux  
bords ont chacun une tubérosité attenant la bafe. Cet-  
te bafe a deux facettes caves unies enfemble par l’arti-  
culation ginglymoïde avec la tête de la seconde pha-  
lange. La tête de la troisieme phalange est petite  
& plate, & aboutit à un rebord demi-circulaire fort ra-  
boteux , qui du côté de la face plate représente un  
fer à cheVal.

*Les quatre doigts.*

Les quatre doigts en général & leurs phalanges en parti-  
culier , fe ressemblent beaucoup par rapport à leur  
structure, & ne different principalement qu’en volu-  
me. L’indice ou l'index & le troisieme font prefque  
égaux ; l’indice néantmoins est ordinairement plus  
gros & quelquefois paroît le plus court des deux. Ce-  
lui du milieu est le plus long de tous, & le quatrieme  
est le plus petit. On obferve à peu près les mêmes pro-  
portions aux phalanges.

*Les premieres phalanges.*

Les premieres phalanges de ces quatre doigts font faites  
à peu près comme la feconde du pouce : mais elles

1087 B R A

font plus longues à proportion, plus plates sur leurs  
faces concaves , & plus arrondies sijr leurs faces con-  
vexes. Les faces concaves ou plates ont le long de leurs  
bords ufie efpece de ligne rabotetsse comme la seconde  
phalange du pouce. Leurs bases sirnt plus caves, pro-  
portionément à leur articulation avec les têtes des os  
du métacarpe. Leurs têtes fiant ginglymoides ou en  
poulie , comme la tête de la seconde phalange du  
pouce.

*Les secondes phalanges.*

Les fécondes phalanges font plus courtes, moins larges &  
moins épaisses que les premieres. Elles sirnt légere-  
ment courbées comme elles, & au reste elles leur res-  
semblent par rapport à la structure, excepté qu’elles  
^Rétrécissent peu à peu depuis leurs bafes jufqu’à leurs  
'têtes, qui stont très-petites, & que leurs bafes ont une  
double cavité pour s’articuler par charniere avec les  
premieres phalanges. Leurs faces concaves ou plates  
sont aussi marquées de deux lignes raboteufes comme  
celles des premieres phalanges.

*Les troisieme s phalanges.*

Les troisiemes phalanges ressemblent à la derniere du  
pouce, excepté qu’elles font plus petites & propor-  
tionnées à chaque doigt.

Il faut remarquer en général de toutes les phalanges,  
que leurs bafes ont de petites tubérosités, & que leurs  
têtes, excepté les dernières phalanges, ont chacune à  
chaque côté une fossette inégalement arrondie, & bor-  
dée de petites éminences.

*Situation particuliere et usage des os de l’extrémité  
supérieure.*

**La** main est communément représentée par le squelete &  
par la plupart des figures, comme étant dans le même  
plan & dans la même direction longitudinale que les  
os de *i’avant^bras.* Cela donne une très-fauffe idée de  
sa vraie situation particuliere par rapport à l’avant-  
*bras.* Cette situation est naturellement oblique en deux  
manieres. Le dos de la main est incliné fur la convexi-  
té du carpe, & fait angle avec les deux os de l'avant-  
*bras.* Le quatrieme os du métacarpe est outre cela in-  
cliné vers l’os du coude en particulier. En un mot, la  
largeur de la main fait angle avec la largeur de l’avant-  
*bras,* & l'épaisseur de la main fait en même tems angle  
avec l’épaisseur de l'avant-àrus. Je parlerai ici de la por-  
tion de *i’avamt-bras* la plus voisine de la main.

Cela dépend de la conformation & de l'assemblage des  
os du carpe & de leur connexion avec les os de l’avant-  
*bras.* Premièrement les deux rangs de ces os font fur  
la convexité du carpe comme un pli tranfverfal, & les  
facettes articulaires brachiales des deux premiers os  
du premier rang font tournées un peu vers la convexi-  
té du carpe. C’est ce qui oblige la main d’être un peu  
renversée dans fon attitude naturelle. Secondement,  
le bord qui répond à l'os dtl coude est beaucoup plus  
court que le bord qui répond au rayon. C’est ce qui  
fait incliner le bord voisin d.e la main vers le même  
côté.

Faute de cette attention on laisse communément dans les  
fqueletes un grand vuide entre l'extrémité de l’os du  
coude & l’os cuneiforme du carpe. Il est encore à ob-  
ferver que le bord du métacarpe du côté de l’os du  
coude est aussi plus court que l’autre bord ; de forte  
qu’on peut également distinguer le grand bord & le  
petit bord dans le carpe ou poignet, & dans le méta-  
carpe ou la paume de la main.

Dans cette situation oblique & naturelle de la main, les  
doigts étant étendus & un peu écartés , on verra que  
l'extrémité de l’index répond à l’interstice de l’os de  
*Vavam-bras* ; & si avec cette attitude on fait alterna-  
tivement les mouvemens de pronation & de supina-  
tion , on verra qu’alors l’extrémité de l’index devient

B R A 1088

comme le centre commun de ces mouvemens.

Cet arrangement de tous les os de la main est encore très-  
commode pour lui donner plusieurs fortes d’attitudes;  
car elle peut par ce moyen s’allonger , s’applatir, s’ac-  
courcir , & se rétrécir. On la peut élargir & applatir  
par l’extension générale de tous les doigts , & par le  
renversement particulier du pouce. C’est ce qu’on ap-  
pelle étendre & ouvrir la main. On la peut accourcir  
en fléchissant tous les doigts , foit pour faire ce qu’on  
appelle fermer la main, foit pour empoigner quelque  
chofe ; à quoi la situation du pouce contribue particu-  
lièrement , aussi-bien que la difposition oblique des os  
du métacarpe & des doigts ; & comme dans ce cas le  
pouce contrebalance tous les autres doigts , l’articula-  
tion de *sa* premiere phalange avec l’os trapezoïoledu  
carpe paroît rendue plus ferme & plus sûre , en parti-  
cipant un peu du ginglyme parla conformation , quoi-  
que fon mouvement en général foit en plusieurs fens.  
Enfin on peut rétrécir la main & en former une efpece  
de rigole par l’adduction du pouce, & par la mobilité  
particuliere du quatrieme os du métacarpe dont j’ai  
parlé. Et si en même tems on fléchit & sierre les doigts,  
on fait enfemble l’accourcissement & le rétrécissement  
de la main , d’où il résillte un creux qu’on appelle la  
tasse ou le gobelet de Diogene.

Les doigts ont encore cela de remarquable , que l’articu-  
lation de la seconde phalange du pouce , & celle des  
premieres phalanges des autres doigts étant mobiles en  
plusieurs siens, & laites à peu près comme l'articulation  
de l'os du *bras* avec l'omoplate, on ne peut cependant  
mouvoir ces phalanges autour de leurs axes. Cela ne  
dépend pas de leur conformation , mais du défaut des  
mufcles propres à faire ce mouvement. L’articulation  
de la premiere phalange du pouce n’est pas dans le  
même cas , parce que quand il auroit des mufcles pro-  
pres à faire ce mouvement , fa conformation demi-  
ginglymoïde ne le permettroit pas.

Le pouce est dans une situation différente de celle des au-  
tres doigts. Ceux-ci par rapport à leurs faces & à leurs  
bords ou côtés,ont dans leur attitude naturelle & la plus  
ordinaire à peu près la même direction que le plan du  
métacarpe.

Le pouce étant dans fon attitude naturelle & libre de tou-  
te action musculaire , sa face convexe répond à la face  
convexe du rayon, & sa face concave ou plate est tour-  
née vers le petit doigt. Sa premiere phalange fait an-  
gle entrant avec le rayon , & angle faillant avec la *se-*conde phalange, laquelle & la troisieme semt dans une  
direction droite & pareille à celle de *Favant-bras.*

Le carpe est la bafe & comme le centre de tous les mou-  
vemens de la main, excepté celui de rotation. Parsem  
moyen on peut incliner la main en tous siens , mais  
avec plus de facilité vers les faces & vers les bords,  
qu’en tout autre fens. Les quatres os de ce fecond rang  
peuvent avoir un petit mouvement fur les trois princi-  
paux du premier rang. Ce mouvement est une espece  
de ginglyme.

Le rayon est comme le manche de la main , & c’est prin-  
cipalement par son moyen que l'on fait avec la main  
des mouvemens réciproques comme fur un pivot, en  
tournant l'un ou l'autre bord de la main vers le corps.  
Quand c’est le grand bord ou bord radial qui y est tour-  
né , on appelle le mouvement ou l’attitude pronation.  
On leur donne le nom de fupination, quand c’est le pe-  
tit bord ou le bord cubital. Dans l’attitude naturelle la  
plus ordinaire , c’est la paume ou la concavité de la  
main qui regarde le carpe, & non pas les bords.

Cette attitude de la main détermine la vraie situation  
particuliere du rayon , qui n’est pas parallelement àcô-  
té de l’os du coude, cemme on le représente vulgaire-  
ment par les figures & par le squelete. Il *se* croise  
obliquement avec l’os du coude , de maniere que sa  
pointe ou apophyPe styloide est directement vis-à-vis  
celle de l’os du coude, & c’est sa vraie situation natu-  
relle. La courbure du rayon fait qu’on le peut croifer  
davantage , & c’est ce qui arrive dans la pronation.

Quand

ιό§9 BR À

Quand on la met parallelement, c’est l’etat de la supi-  
nation.

Le coude soutient le manche de la main , fahs qü’il Eoit  
lui-même articulé avec la main. Il tient le rayon étroi-  
tement attaché par deux ginglymes latéraux & par le  
moyen des ligamens forts qui l’empêchent de s’en écar-  
ter dans les mouvemens les plus violens. Mais quand  
on pousse ou presse quelque chofe avec la main , c’est  
le rayon qui foutient tout l’effort. Dans ce cas sa bafe  
large est un appui du poignet, & sta tête concave est  
fortement appuyée sur la petite tête inférieure de l'os  
du *bras.* L’obliquité de la poulie de l’os du coude sait  
qu’en fléchiffant l’avant-stavrs de bas en haut, fon extré-  
mité fe porte naturellement vers la poitrine , difficile-  
ment vers l’articulation de l’omoplate.

**La** connoissance des cartilages & des ligamens qui compo-  
sent les extrémités supérieures n’étant pas moins né-  
cessasses que celles des os, je trouve à propos de don-  
nerfur ce fujet les

*Remarques de M. JVinslow, sur les O s frais.*

**Le** cartilage dont le demi-globe de la tête de l’os du *bras*est encroûté , est par degrés plus épais vers le milieu  
de la convexité, que vers le contour du bord.

Les quatre facettes qui font aux tubérosités , & qui pa-  
roissent cartilagineufes dans les os décharnés & dans  
les os fecs , ne fervent que d’attaches tendinetsses aux  
quatre mufcles de ceux qui meuvent l’os du *bras* sisr  
l’omoplate.

**La** gouttiere ou coulisse qui descend entre les deux tubé-  
rosités, est en partie enduite d’une croûte très-mince ,  
qui paroît plutôt être ligamenteuse, que cartilagineuse,  
& en partie d’une couche tendineuse, dont il sera parlé  
dans la stlite.

La poulie & la petite tête de l’extrémité inférieure de  
l’os du *bras,* font revétues d’un même cartilage corn-  
mun & continu, dans lequel on obferve la même pro-  
portion d’épaisseur que dans celui de l’extrémité supé-  
rieure. Cette remarque paroît assez générale dans les  
cartilages articulaires convexes.

Les fossettes voisines de la poulie & de la petite tête font  
légerement enduites d’une espece de vernissure cartila-  
gineufe ou ligamenteuse.

**Le** ligament capfulaire ou tunique mucilagineuse de l’ar-  
ticulation de la tête de l’os du bras avec l’omoplate ,  
environne toute l’articulation assez largement. Depuis  
fon attache autour du bord de la cavité glenoïde, il s’é-  
tend autour du bord de Phémisphere de la tête du bord,  
& s’attache près de ce bord vers les facettes mufculai-  
res de la grande tubérosité, & la facette mufculaire de  
la petite.

Ensi-iite il s’en éloigne de côté & d’autre dans le grand  
intervalle des deux tubérosités , c’est-à-dire, entre la  
petite tubérosité & la facette la plus inférieure de la  
grande tubérosité cartilagineufe, en defcendant com-  
me par degrés sur le col de l’os jusqu’au dessous, & à  
quelque distance de la portion inférieure de l’hémisi-  
phere cartilagineufe.

Dans tout ce trajet la capside s’attache fortement à l’os ,  
excepté au petit intervalle des tubérosités; c’est-à-dire,  
à l’endroit de la gluttiere ou coulisse où elle forme un  
allongement comme un tuyau d’entonnoir proportion-  
né à la capacité de la coulisse , & fortement attaché à  
la portion supérieure de la même coulisse. Ce tuyau  
membraneux est la gaine du tendon inter- articulaire  
du biceps.

Le vrai ligament de cette articulation paroît être compo-  
sé de deux Eortes de ligamens fortement unis enfem-  
ble ; savoir d’un ligament capfulaire qui environne  
tout-à-fait l’article, & de plusieurs vrais ligamens, qui  
d’efpace en esipace s’étendent fur le capsidaire , & s’y  
unissent fort étroitement.

Ainsi la capfule ou tunique mucilagineuse de cette artlcu-  
Iation est en partie fortement unie aux quatre tendons  
plats attachés aux facettes des deux tubérosités ; & elle  
est en partie couverte des vraies bandes ligamcnteufes,-

***Torne II.***

B II À Ï09Ô

qui entre ces quatre tendons & à côté du premier & du  
dernier d’eux, forment quelque épaifleur. Le reste de  
l’intervalle qui est entre la premiere 0U la plus fupé-  
Heure des trois facettes de la grandê tubérosité & la  
facette de la petite tubérosité, est si peù garnie dé fibres  
ligamenteufes qu’on a cru qu’il n’y en avoit point du  
tout.

On s’est cohtenté de dire qu’en ces endroits le ligament  
orbiculaire étoit fort raboteux en-déhors,quoique très-  
luisant & poli au-dedans.

Il y a fur le corps de l’os du *bras \* deux Iigamens parti-  
culiers, que j’appelle ligamens inter-musculaires ; ou  
ligamens latéraux de l’humérus, ce sont des ligamens  
longs, plats , minces , & très forts, fans beaucoup de  
largeur, attachés par un bord & comme de champ le  
long du corps de l’os, depuis environ le tiers supérieur  
de ce corps juEqu’à l’un & l’autre condyle ; ils sirnt mé-  
diocrement bandés, fort étroits en haut , & plus lar-  
ges vers les condyles.

L’extrémité inférieure de l’os du *bras* est jointe aux os de  
*Vxvamt-bras* par le moyen de deux trousseaux de liga-  
mens , dont l’un est attaché au condyle interne ; l’autre  
au condyle externe. Chaque trousseau est composé de  
filets ramassés enfemble à la pointe du condyle, enfuite  
écartés pat bandes en maniere de pattes d’oie.

Le ligament capsulaire est immédiatement attaché aux  
condyles qu’il couvre à ces endroits ; essuite il est at-  
taché tout autour de l’une & l’autre face de l’extrémité  
de l’os , au-dessus des cavités ou fossettes voisines de la  
poulie & de la petite tête. Son attache aux faces de  
l’os est comme en arcade ; de forte qu’elle est beau-  
coup plus éloignée de l’articulation silr le milieu de  
ces faces que fur les condyles. Les fossettes sirnt très-  
légerement vernissées d’tine matiere cartilagineuse.

Cette capside paroît fortifiée par une toile ligamenteufe  
dont les filamens fe croisent en divers Eens. Mais il  
faut avoir grand foin de ne pas prendre pour filamens  
ligamenteux quelques fibres tendinetsses des mufcles  
auxquelles elle est très-adhérente. Elle paroît plus lâ-  
che & plus ample quand on en a détaché les mufcles ;  
qu’elle ne l’est naturellement & pendant qu’elle y est  
attachée.

Les deux cavités flygmoïdes de la grosse extrémité sont  
encroûtées d’un cartilage commun à l’un & à l’autre.  
Il est un peu interrompu fur le milieu des bords de la  
grande cavité par les petites échancrures transversales  
dont on 4 parlé ci-devant. Cette croûte cartilagineuse  
paroît plus épaisse vers le bord des cavités que dans le  
milieu.

L’extrémité inférieure ou la petite tête de l’os du coude,  
est couverte d’un cartilage qui s’étend autour de fon  
bord cylindrique, si.ir la petite échancrure du côté du  
stylet & un peu sijr ce même stylet.

Le cartilage qui couvre la tête du rayon s’étend de même  
w à proportion autour du bord cylindrique de cette tête.

Une portion latérale de la tubérosité musiculaire qui est  
immédiatement au-dessous du col, est encroûtée d’un  
cartilage luisant, très-mince.

La basie du rayon est cartilagineuse par toute sa face cqn-  
cave, qui *se* trouve dans plusieurs scljets comme divisée  
en deux par une ligne saillante très fine du même car-  
tilage. L’échancrure latérale de la baEe est aussi recou-  
verte d’une continuation de ce cartilage.

Les coulisses ou demi-gouttieres latérales de la baste dti  
rayon paroissent aussi un peu revétues d’une mariere  
cartilagineuse, mais c’est plutôt par des portions de  
ligamens annulaires.

Outre ces incrustations le rayon porte à sa baste un car-  
tilage accessoire particulier. C’est une languette trian-  
gulaire d’environ une ligne d’épaisseur, plus longue  
que large, plus plate que cave par Ees faces qui font  
très-polies. Elle est attachée par sa bafe, c’est-à-dire  
par la petite côte de sim triangle, à toute l’échancrure  
sigmoïde ou latérale de la lusse du rayon ; de siorte  
qu’une de sies faces est de niveau avec la grande face  
cartilagineufe de la baEe du rayon, & *sa* pointe diree-  
Z z z

1091 B R A

tement vis-à-vis ou à l’opposite de la pointe styloïde  
du rayon. L’autre face touche\* le fommet plat de la  
petite tête de l’os du coude, fans y être attachée.

Ce cartilage peut être appelle cartilage inter-articulaire  
de l’articulation du carpe avec *\’avarit~bras.* Il estatta-  
ché par des ligamens extremement courts au rayon,  
dont il fuit les mouvemens en glissant fous le fommet  
de la petite tête de l’os du coude. Ainsi il est comme  
un allongement articulaire de la face inférieure de la  
bafe du rayon , & remplit dans l’état naturel le vuide  
qui paroît si grand dans le siquelete, entre la petite tête  
’ de l'os du coude & l’os voisin du carpe.

Quelques-uns des ligamens des os de *Favasat-bras* sirnt  
communs avec l’os du bras ; il y en a qui leur sirnt com-  
muns avec les os de la main, & il y en a qui leur fiant  
propres. Ces derniers semt au nombre de deux ; un  
qu’on appelle le ligament interosseux de *Ϊ’avant-br as,*& un qu’on peut nommer le ligament coronaire du  
rayon. On y peut joindre des ligamens particuliers ap-  
pellés ligamens annulaires , qui ne servent point aux  
os, mais seulement au passage d’un vaisseau ; & on y  
peut encore ajouter des expansions ligamenteuses ,  
auxquelles on peut donner le nom de ligamens mtsscu-  
laires.

Le ligament interosseux de *F avant-bras* est à peti près  
comme celui de la jambe. Il est attaché, d’une part du  
côté de l’angle tranchant de l’os du coude, & de l’au-  
tre part le long de l’angle tranchant de l'os du rayon.  
**Il** est principalement composé de deux plans de fibres  
très-fortes , qui fe crûssent obliquement , & forment  
d’efpaceen efpacedes trous par où passent les vaisseaux  
fanguins.

Ce ligament fert à lier fortement ensemble les deux os,&  
ces plans ou faces fervent d’attache à plusieurs musi-  
des. Il est fort tendu dans la fupination de la main,  
& paroît un peu plié felon fa longueur dans la prona-  
tion.

Le ligament coronaire du rayon est comme un cerceau  
ligamenteux qui environne la circonférence ou le bord  
circulaire de la tête de cet os, depuis un côté de la pe-  
tite caVité sigmoïde latérale ou tranfverfe de l’os du  
coude jufqu’à l’autre ; de forte que sim contour fait en-  
viron trois quarts de cerde. 11 est très-fort , & appro-  
che beaucoup d’une folidité cartilagineufe. Il est lisse  
& poli dtl côté de la tête dti rayon ; & quoiqu’il la tien-  
ne ferrée contre l’os du coude , il lui donne assez d’ai-  
sance pour pouvoir rouler de côté & dantre par le  
mouvement de pronation & de supination.

Le ligament capfulaire de l’articulation de l’os de Pavant-  
*bras* avec l’os du coude, descend depuis scm attache à  
l’os de *Vavant-bras j* & s’attache du côté del'olecrane  
tout autour du bord de la grande cavité sigmoïde, en  
renfermant la pointe de l’olecrane, & la pointe ou apo-  
physe coronoïde. Il s’avance aussi sur la tête du  
rayon, & s’attache tout autour au ligament coronaire.  
Ainsi il environne tout-à-fait l’articulation de ces trois  
**os,** & fert de capsule à la liqueur mucilagineuse four-  
nie par les glandes , & la substance adipeuse ou graise  
4 fetsse qui s’y trouvent, fourtout à l’extrémité de l’os du  
coude.

Les vrais ligamens communs qui lient les os de l’avant-  
*bras* avec l’os du *bras,* nommés ligamens latéraux,  
Eont les deux trousseaux ligamenteux que j’ai dit ci-  
dessus être attachés aux condyles de l’os *doseras, &*former par leur division comme des pattes d’ôie. On  
peut appeller ligament brachio-cubital celui qui est  
attaché au condyle interne, & brachio-radial celui qui  
est attaché au condyle externe.

Le ligament brachio cubital s’aVancesi.lrle ligament cap-  
fulaire , auquel il est fort adhérent, desicend enfuiteau  
de-là du grand bord de la poulie de l’os du coude , &  
s’attache au côté de la grande cavité sigmoïde de Pos  
du coude en maniere de rayons, dont le centre ou Pat-  
tache centrale est au condyle interne du *bras.* Il est  
couvert de plusieurs tendons qui y Pont fortement col-  
lés , & paroissent le fortifier.

B R A 1092

Le ligament brachio-radial est disposé à peu près de la  
même maniere, mais avec plus d’étendue. Depuis le  
condyle externe de l’os du *bras ,* il s’épanouit comme  
d’une efpece de centre, & s’attache au contour du liga-  
ment coronaire dti rayon, jusqu’au col de cet os, &  
même très-fortement aux parties voisines de l’os du  
coude. Dans tout ce trajet, il recouvre le ligament  
capfulaire,& est lui-même recouvert de plusieurs ten-  
dons qui font sottement attachés à tous les deux.

Des ligamens qui font la connexion de ces os avec ceux  
de la main , il y en a un qui est comme un cordon un  
peu rond, attaché à l’apophyfe styloïde de.Pos du  
coude , d’où il passe directement fur l’os cunéiforme du  
carpe , en s’y attachant d’une maniere particuliere. Il  
y en a un qui est large , & attaché autour de la poin-  
te du rayon , & qui de-là va s’attacher aux os dü  
carpe.

Depuis ce ligament styloïde du rayon, tout le long de  
chaque côté du bord de la bafe durayon,ily a des ran-  
gées de fibres ligamenteufes, dont la direction est à peu  
près comme celles du même ligament, lesquelles ran-  
gées semt silivies d’autres semblables , jufqu’au liga-  
ment styloïde de l.los du coude. Ces dernières rangées  
renferment le cartilage accessoire oti inter-articulaire  
de la bafe du Vayon ; & du côté du ligament styloïde  
de l’os du coude, elles forment comme un trousseau  
particulier attaché à la pointe du cartilage inter-articu-  
laire.

Tous ces ligamens recouvrent entierement & étroitement  
le ligament capfulaire,qui y est si intimement uni, que  
l’on a de la peine à l’en distinguer. Il est aussi en partie  
recouvert d’une portion d’un grand ligament oblique,  
lequel étant très-largement attaché à la grosse extrémi-  
té du rayon , environ deux travers de doigt au-dessus  
de la pointe styloïde, traverfe enfuite obliquement en  
partie la convexité de la bafe du rayon, en partie la  
convexité du carpe, *fe* contourne enfin vers l’os orbi-  
culaire , & s’y attache. On l’appelle ligament transe  
verfal externe du carpe. On le peut aussi nommer le  
grand ligament oblique du poignet.

Il y a plusieurs petits ligamens annulaires de distance en  
distance fur la convexité de la base du rayon, depuis sa  
pointe styloïde jufqu’à sim articulation avec Pextrémi-  
té du coude. Il y en a pour le moins six ; quelquefois  
il y en a de doubles & de triples.

Le premier est attaché fur la pointe styloïde ; le fecond,  
à la gouttiere voisine de la pointe styloïde ; le troisie-  
me, à la petite gouttiere étroite ou mitoyenne ; lequa-  
trieme, à la gouttiere suivante ; le cinquieme au coin  
de l’échancrure sémi-lunaire de la base,comme sijr l’ar-  
culation de la base avec Pos du coude ; & le sixieme,  
à l’extrémité voisine de l’os du coude vers fon apophyse  
styloïde.

Ces ligamens particuliers Pont pour la plupart couverts  
du grand ligament oblique, & ils y semt aussi fortement  
attachés d’un côté, qu’ils le font à l'os même de l’autre  
côté. Ils font très-forts; & leurs concavités, qui ser-  
vent de passage & de bride aux tendons des mufcles  
particuliers, font très-polies , & accompagnées d’une  
efpece de gaines, mucilagineuses, très-minces.

On peut ranger ici les expansions ligamenteuses qui cou-  
vrent plusieurs mtsscles au-dehors , en maniere de ban-  
de large, & qui en séparent plusieurs comme par au-  
tant de clossons particulieres. Les unes & les autres  
servent d’attaches à des mufcles, & font l’office d’os.  
Elles font très-épaisses à leurs attaches aux os, & très-  
fortes. On peut appeller les unes bandes ligamenteu-  
tetsses ou gaines mufculaires; &les autres, classons li-  
gamenteuses , ligamens inter-mufculaires.

Tous les os du carpe, du métacarpe & des phalanges des  
doigts, font encroûtés de cartilages aux mêmes en-  
droits que j’ai appelles facettes cartilagineuses. La feu-  
le différence , est, que les cartilages qui répondent à  
ces facettes defféchées , font dans les os frais plus  
épaisses , moins dures, & très-blanches. Leur figure est  
la meme dans ceux d’un corps parfaitement adulte :

ιο93 B R A

elle est altérée dans les os secs des scijets plus jeunes, &  
très-dérangée dans ceux des petits enfans. Les imprese  
fions & les échancrures qui logent les glandes mucila-  
gineufes, font plus marquées dans les cartilages des os  
frais, à caufe de leur épaiffeur, que dans les os fecs.

Les ligamens du carpe font en grand nombre. Il y en a  
qui attachent chaque os en particulier immédiatement  
à un ou à deux des os voisins dans le même rang. Ces  
ligamens font composés d’une grande quantité de fi-  
lets : mais ils sirnt extrêmement courts, & ne permet-  
tent aux os qu’un petit mouVement fort obfcur. Il y  
en a qui attachent les os d’une rangée à ceux de l’autre.  
Ils font de même composés de beaucoup de filets ,  
mais ils sirnt moins courts que les précédens ; & aussi  
permettent-ils un mouvement plus manifeste , comme  
il paroît affez quand on fléchit le poignet. Il y en a en-  
fin qui font la connexion des trois premiers os du car-  
pe avec les os de *Y avant-bras.* On y peut encore ran-  
ger ceux qui attachent les os du fecond rang avec  
les os du métacarpe & la premiere phalange du pouce.

Les ligamens qui fervent à l'articulation du carpe avec les  
os de l'avant-é’nts, ont été décrits ci-dessus avec ceux  
de ces deux os , excepté leurs attaches au carpe. Le  
ligament styloïdien du rayon s’attache autour de la tu-  
bérosité voisine de l’os fcaphoïde. Le styloïdien du  
coude se colle d’abord à l’os cunéiforme , & enfuite à  
l’os crochu, d’où il s’étend quelque peu fur lequatrie-  
me os du métacarpe.

Les rangées ligamenteuses qui scmt entre ces deux liga-  
mens, autour de la base du rayon & autour d’une par-  
tie de la petite tête de l’os du coude, s’attachent aussi  
autour de la convexité commune des trois premiers os.  
La capsi.lle mucilagineuse qui revêt intimement la sclr-  
face interne de ces rangées ligamenteufes, s’attache  
avec elles aux mêmes endroits.

Outre ces petits ligamens courts de chaque os de l’un &  
de l’autre rang, les surfaces raboteufes de tous ces os,  
furtout celles qui composent la convexité du carpe,  
servent d’attaches à quantité de bandes ligamenteu-  
ses qui s’étendent silr les petits ligamens particuliers,  
s’y unissent très-étroitement , & femblent par-là les  
fortifier. Il s’en trouve aussi dans la concavité du car-  
pe : mais ils font en moindre quantité & moins forts.

**Il** y a encore un ligament considérable qu’on appelle le li-  
gament tranfverfal interne du carpe. On lui avoit don-  
né le nom de ligament annullaire, qu’il peut toujours  
porter à juste titre, felon l’explication de ce terme an-  
nullaireque j’ai rapporté ci-devant en parlant des liga-  
mens en général.

Les os du métacarpe , outre les ligamens courts qui les  
attachent au fecond rang des os du carpe, en ont de  
particuliers qui les attachent les uns aux autres par leurs  
bases & par leurs têtes. Les bases du troisieme & du  
quatrième de ces os sont moins serrées que celles du  
premier & du second ; ce qui rend le mouvement de ces  
deux os très-sensible, surtout celui du quatrième os  
du métacarpe.

Les têtes de ces os sirnt aussi fortement attachées les unes  
aux autres par un ligament sort, qui est placé trans-  
versalement dans la paume de la main , & attaché par  
des allongemens particuliers aux extrémités voisines  
des têtes, de maniere qu’il forme fur les intervalles des  
têtes une efpece de brides percées ou échancrées, par  
où passent librement les tendons des mufcles qu’on  
nomme fléchisseurs des doigts. Ces brides ligamen-  
teuses sirnt soutenues par des expansions aponévro-  
tiques.

La première phalange du pouce est attachée à l’os trape-  
ze par des ligamens courts qui passent obliquement sijr  
leur articulation. Les premieres phalanges des quatre  
doigts après le pouce, sirnt attachées aux têtes des os  
du métacarpe à peu près de la même maniere & par  
des ligamens à peu près semblables , qui sirnt fortifiés  
par l’adhérence du ligament transeerfal dont je viens  
deparler. La feconde phalange du pouce est attachée

B R A 1094

à la premiere par des ligamens prefque pareils auxpré-  
cédens.

La troisieme phalange du pouce est jointe à la feconde ,  
de même que les fécondes phalanges des quatre doigts  
Euivans , font jointes avec les premieres, & les troisie-  
mes , avec les secondes par des ligamens latéraux, à  
peu près comme les os de *Favant-bras -,* avec l'os du  
*bras* ; clestlà-dire , que les filets de ces ligamens laté-  
raux fiant ramassés comme en pointe dans leurs attaches  
aux tubercules latéraux des têtes de ces phalanges, &  
ils fiont écartés comme en rayons silr les côtes des ba-  
Ees des phalanges voisines.

Les deux premieres phalanges de chaque doigt ont cha-  
cune une gaine ligamenteuse très-sorte attachée aux  
lignes raboteusies de leurs faces plates. Le dedans de  
ces gaines est tapissé d’une membrane mucilagineufe  
qui s’étend en sorrfle de tuyau d’une phalange à l'autre  
par dessus leur articulation. Elles fervent de passage  
& de brides aux tendons des mufcles fléchisseurs des  
doigts. WINSL0W.

Tous ces os fleroient inutiles & embarrassans , s’ils n’é-  
toient munis de mtsscles propres à les mouvoir dans  
toutes les directions que les diverses circonstances où  
l’ôn se trouve peuvent exiger. Tous ces mtsscles scmt  
décrits, & leurs usages spécifiés fous leurs noms pro-  
pres. Je me contenterai donc de donner leurs noms &  
quelques observations de Cowper qui y ont rap-  
port.

Galien, JacquesSylvius& Vefiale donnentfiept muficles  
à chaque *bras,* dont voici les noms :

Le pectoral,

Le deltoïde,

Le grand rond,

Le très-large du dos,.

Le sus-épineux,

Le sous-épineux, &

Le sous-scapulaire.

Arantius, dans ses Observations Anatomiques , en ajou-  
te un autre aux précédens, qui est appelle par Rîq-  
lan. ♦

Coraco-brachial.

**Auquel Julius Casserius de Plaisance, ajoute**

Le petit rond.

Que quelques Auteurs regardent comme le huitieme  
musitle de cette partie, ce qui lui a fait donner le **nom***d’Octavus humeri Placentini.*

*Les masecles de l’avant-bras.*

La partie inférieure du *bras ,* comprise depuis le coude  
jusqu’au poignet, est appellée avant - *bras.* Elle fe  
fléchit & s’étend au moyen de cinq muscles, qui sirnt S

Le Biceps,

Le brachial interne.

Le jumeau.

Le brachial externe, &  
L’anconé.

*Les museles de la paume de la main'.*

Les anciens Anatomistes ne donnoient qu’un mufcle à la  
paume de la main, qui est le long palmaire.

Mais Fallope donne la description du court palmaire,  
dont Jean-Baptiste Cananus, un des plus célèbres A-  
natomistes de sim tems , lui donna la connoissance.  
Valverda en a parlé le premier dans **le Traité d’Ana-;**tomle qu’il a écrit en Espagnol.

Zzz ij

1095 B R A

*Les muselés des quatre doigts.*

On divife les mufcles des quatre doigts en communs &  
en propres. Les premiers font attachés aux protubé-  
rances externe, ou interne des 0s de l'avant-etus. Ils  
*se* subdivisent ensilite, & vont s’insérer dans quelques-  
uns des doigts, si ce n’est dans tous. Ces muicles font

Le perforé,

Le perforant,

Les lumbricaux,

L’extenfeur commun des doigts.

Les propres sont ceux dont l’origine est distincte, & qui  
s’infercnt fans aucune subdivision dans les doigts qui  
leur siont respectifs. En voici leWom

Les interosseux ,

L’extenfeur de l’index.  
L’abducteur de l’index,  
L’extenfeur du petit doigt,  
L’abducteur du petit doigt.

*Les muscles du pouce,*

Les Auteurs ne sont point d’accord fur le nombre, Pori-  
gine & l’insertion des musses du pouce ; ce que l’on  
peut attribuer en partie à la grande variété qu’on re-  
marque dans divers si-ljets. Ces muscles fiant

Le long fléchisseur du pouce ,  
L’abducteur du pouce,

Le fléchisseur du premier & du second os du pouce.  
L’adducteur du pouce,

L’extenseur de lapremiere phalange du pouce.  
L’extenseur de la seconde phalange du pouce,  
LlextenEeur de la troisieme phalange du pouce.

*Les muscles du poignet ou du carpe.*

La description que les Auteurs nous ont laissée de ces  
musc:les est généralement la même. Ils tirent leurs noms  
de leur situation & de leurs Æsages : ils sont au nombre  
de quatre.

Le fléchisseur radial du carpe.  
Le fléchisseur cubital du carpe ,  
L’extensieur radial du carpe ,  
L’extensieur cubital du carpe.

*Les muscles du rayons*

Le rayon a un mouvement commun avec l’os du coude.  
Il a outre cela un mouvement qui lui est propre , dans  
lequel le carpe avec la main *se* meuvent par haut OL1  
par bas. Il y a pour cet effet deux Aortes de mtsscles ,  
dont les uns sont appelles pronateurs & les autres  
supinateurs. Les premiers le tournent en dedans & la  
paume de la main en bas , les autres en dehors & la  
paume de la main en haut. Ils ont reçu leurs noms de  
leurs figures & de leurs ufiages.

Le pronateur rond ,  
Le pronateur quarré,  
Le long si-lpinateur,  
Le court supinateur.

Pour les vaisseaux sanguins des extrémités supérieures,  
voyez les articles *Arteriae & Venae, 8e* pour leurs nerfs,  
voyez *Nervi.*

**BRACHUNA.** Le même *OsuAcrai. Noyez* ce dernier  
mot.

**BRACHYCEPHALI ,** βραχυκεφαλοί, de βραχὑς , *court,  
èc* κεφσ λὴ, *tète s* espeçe de poisson dont Oribafe, *Med.*

B R A 1096

*Coll. Lise II. cap.* 28. condamne l’usage à cause du  
mauvais fuc qu’il soumit, & de son odeur rance.

BRACHYCHRONIUS,βραχυχpόvιος, de βραχὑς, *court»*& χρόνος, *tems* ; épithete d’tine maladie qui ne dure  
que sort peu de tems. GaLIEN , *Des. Med.*

**BRACHYLOGIA ,** βραχυλογία , de βραχὑς, *court, &*λόγος, mot ou sentence. Sentence abrégée comme les  
aphorisines d’Hippocrate.

**BRACHYPNOEA,** *Brachypnée, βξΛχύπνοια.,* de βραχὑς,  
*court,* & πνέω, *respirer* ; signifie le plus souvent une *res-  
piration* courte & lente , & prisie par longs intervalles,  
suivant Galien, *Lib. III. de Disse Resp. cap.* 8. Ainsi  
βραχύπνοος, est celui qui prend sa respiration peu à  
peu , & par longs intervalles, ce qui vient d’un rescoi-  
diffament universel de tout le corps, & de l’extinction  
de la chaleur naturelle, *Lib. III. Epident. Ægr-* 1. et  
15. Mais , *Lib. I. Epid. et Lib. VI. Epid. Sect.* 2. *Aph.  
o. βςαχυπνκς,* est une respiration courte prsse à petits  
intervalles , ou une respiration foiblc & fréquente,  
opposée à μάκροπνους. GaLIEN, *Lib. III. de Disse Res.p.  
cap.* 11. FœsIUS.

BRACHYPOTÆou BRACHYPOTI, βραχυπόταιή  
βραχυπότοι, de βραχὑς, *court, foeble -> 8c , boise  
s.on ; petits buveurs.* Les phrenétlques font, à ce que  
prétend Hippocrate, *Ictb. I. PorrhetsuayjjTelL.o CCM*à-dire, qu’ils boivent peu & souvent. *Galen. Com.III. in*3. *Epid.* les appelle aussi βραχυπότοι, ce qu’il traduit  
par *οσ-οι elfloaysi* διὰ πολλῦ πινουσιν, ceux qui boivent  
peu à la fois & par longs intervalles.

Quelques-uns ont cru mal-à-propos qu’Hippocrate a  
voulu désigner par ce terme la crainte qu’ont des flui-  
des lesperfonnes attaquées de la rage : mais il est clair  
qu’il n’a voulu parler que d’un fymptome très-fré-  
quent dans les fievres de la mauvaise espece, & qui ne  
peut être que fâcheux, puifqu’il empêche les malades  
de boire autant qu’il le faut, ce qui est pourtant *ex-  
trêmement* nécessaire dans la cure des maladies ai-  
gues.

Il y a toute apparence que ce dégout pour les fluides ne  
vient que de la sécheresse, &par conséquent du rester-  
rement des vaisseaux lactés qui empêchent les liqueurs  
d’y entrer. De-là vient que les liqueurs surchargent  
les intestins & occasionnent des nausées.

Je me souviens à ce siljet d’une observation qui m’a été  
communiquée par un Medecin fort célcbre , qui assis-  
tant un malade qui avoit la fievre, ne put jamais ve-  
nir à bout de le faire boire , quoiqu’il eût pu ê tre guéri  
par ce moyen. Mais à la fin lui ayant offert de l'huile  
d’amande douce , il la prit aVec plaisir & en grande  
quantité , jufqu’à ce qu’il eut entierement recotrvré la  
famé. Si l’on considere dans ce cas les Vaiffeaux lactés,  
obstrués par trop de séchereffe, & que l’on faste atten-  
tion à la nature relâchante de l’huile , on comprendra  
facilement pourquoi cette liqueur deVoit plaire à ce  
malade, tandis qu’il ne pouVoit fouffrir les autres.

**BRACH YS.** Voyez *Brevis.*

**BRACIUM,** *Cuivre.* RULAND.

BRACTEA , ’Ελασμα, ἐλασμὸς , πέταλον , le même qua  
*lamina,* une plaque ou piece de métal fort mince. RU-  
LAND.

**BRADYPEPSIA ,** βραδυπεψίη , de βραδὓς, *lent, Se*πεπὸω, *cuire, digérer s digestion lente , foible et im-,  
parfaite.* GaLIEN , *de Disse Sympa cap.* **4.**

**BRADYS,** βραδὓς, *lent.* Voyez Turàus.

**BRAN CA.** Mot Italien qui signifie *pié.* De-là vient  
qu’on appelle l’acanthe *branca ursina*, c’est-à-dire, pié  
d’ours, à cause de la ressemblance qu’ont les feuilles  
de cette plante avec le pié de cet animal. BLANCARD.

**BRANCA LEONIS ou PES LEONIS. Voyez** *AL.  
chimilla.*

**BRANCA URSINA ,** *Germanica.* Voyez *Sphondyct  
lium.*

**BRANCHUS ,** βράγχος, τὸ, fluxion d’humeurs fur la  
gorge , ou eEpece de catarrhe appelle par *Cœlius Au-  
relianus , Lib. II. Tard. Passe cap.* 7. *Raucitas, enroue-  
ment.* De-là, *Lib. I. Epid.* βραγχώδεεςφωναὶ, & βραγ-

1097 B R A

χωδέστατα ὓδατα , *Lib. de Aer. Loc. et Aqtu* sont des  
eaux qui difpofent la Voix à deVenir rauque. FœsIus,

ERANCH1 ou BRANCHÆ , est le nom de ces tu-  
meurs glanduleuses de la gorge , qui reflemblent à  
deux amandes, & qui sont accompagnées de la dissicul-  
té de cracher & de respirer. CasTELLI.

BRANCIA, *Verre.* RULAND.

BRANTA ou BERNICLA , est une espece d’oie que  
l’on troilVe en Angleterre & en Ecosse, & qui a donné  
lieu à plusieurs fables. On a prétendu quelle naissait  
fur les arbres, & demeuroit fufpendue à leurs bran-  
ches. D’autres ont aVancé qu’elle s’engendre du bois  
vermoulu. *Aldrov. Ornith. Lib. XIX. cap.* 23. en  
donne la defcription. Sa chair est moins faVoureufe &  
d’une odeur plus forte que celle de l’oie ordinaire,  
mais les Montagnards d’Ecosse l’estiment un mets  
très délicat.

BRASE, *Charbon.* RULAND,

BRASILIA, *Bois de Brésil* ou *de Fernambouc ,* Offic.  
*Arbor Brasilia ,* Raii Hist. 2. 1736. Park. Theat.  
1644. *Brasiliitrn lignum,* J. B. I. 490. *Brasieliurn li-  
gnum,* Chab. 37. *Lignum Brasilianum,* Geoff. Tract.  
316. Mont. Exot. 8. *Pfeudis.antalum rubrum, sive ar-  
bor Brasilia -> O.* B. Pin. 393. *Ibirapitangasive lignum  
rubrum.* Pif. ( Ed. 1658.) 164. *Ibirapitanga Br asili en-  
si b us* , Marcg. 101. *Cristapavonis coronillaefolio tertia,  
sive elnctoria maxima Brasieliana, flore variegato parvo  
o dor atissimo asili qua aculeata, lignum B rasilium dictum*ferons, Breyn. Prod. 2. 37. *Etythoxylum Brasilianum  
spinosum , soliis acaciae*, Herm. Pan Bat. Prod. 333.  
DaLE.

C’est le bois d’un arbre appelle *pseudossantaelum rubrum,  
BrasiUae,* C. B. P. Les Teinturiers l’employent pour  
teindre en rouge. Il y a encore un bois de Brésil jaune  
qui est en ufage pour la teinture. GEoffROY.

Il est chaud & fec; il passe pour calmer la fievre , pour  
fortifier & pour reflerrer , de même que les sandaux.  
DaLE.

BRASIUM. Voyez *Byne.*

BRASMA, βράσμα , dans *Dios.coride, cap.* 189. *Lib. II.*est une espece de poÎVte noir vuide & léger qui n’est  
bûn à rien. Jean Bauhin assure que l’on doit entendre  
par ce nom celui qui fe pourrit fur la plante qui porte  
le poÎVre ordinaire fans jamais parvenir à maturité.

BRASMOS , βρασμός , le même que ζύμωσις, *fermenta-  
tion ,* d’après un Auteur Grec fort ancien nommé  
*Pharnuthus.* Elle est encore appellée *ecbrasmus,*ἐνεἴρασμός. CasTELLI.

BRASSATELLA . *Brasseadella,* le même *coscophioglose  
sum* ou *langue deferpent.* RULAND.

BRASSICA, *Chou ,* plante fort célebre parmi les an-  
ciens& d’un gralSufage chez les modernes.

Le *chou* de jardin est agréable à l’estomac quand il est  
peu cuit; car lorfqu’il l’est trop il resserre beaucoup,  
furtout si on le fait cuire deux fois, ou si on le fait  
bouillir dans une lessiVe. Le *chou* d’automne est plus  
acrimonieux & plus nuisible à l’estomac. Celui qui  
croît en Egypte est si amer qu’on ne peut le manger.

Le *chou* en tant qu’aliment est bon pour fortifier la vue &  
pour guérir les tremblemens. Etant mangé après les  
repas il préVÎent les mauvais effets de la replétion &  
de l’ÎVreffe. Ses jeunes pouffes font plus agréables à  
l’estomac , mais plus remplies d’acrimonie & plus  
diurétiques. Etant confites aVec de la faumure elles  
nuifent à cette partie & dérangent le Ventre. Le scic  
de *chou* pris aVec de l’iris & du nitre, lâche le Ventre ;  
& pris dans du Vin il est bon pour la morfure de la yi-  
pere. Mêlé avec la farine de fœnugrec & du Vinaigre ,  
il foulage lagoute des piés & des mains, & on l’appli-  
que aVec fuccès si-ir les ulceres sales & inVétérés. Tiré  
par le nez, il dégage le cetVeau ; & employé en forme  
de pessaire aVec de la farine d’ÎVraie , il excite les re-

, gles.

Un cataplasine de fes feuilles, feules ou pilées avec de

B R A 1098  
l’orge séché au feu , est efficace contre toutes sortes  
d’inflammations, les tumeurs œdémateuses & l’érési-  
pele, & guérit les épinyctides & la lepre. Ces mêmes  
feuilles appliquées aVec du sel, font fuppurer les char-  
bons & empêchent la chute des cheVeux. Cuites aVec  
du miel elles arrêtent les progrès de la gangrene; &  
mangées crues aVec du Vinaigre, elles soulagent ceux  
qui font affligés des maladies de la rate. Elles sont re-  
Venir la Voix lorsqu’on les mâche & qu’on en aVale le  
fuc. La décoction de *chou* lâche le Ventre & excite les  
regles aux femmes. Ses fleurs employées en forme de  
pessaire apres l’accouchement, caufent la stérilité. Sa  
femence, celle principalement du *chou* d’Egypte, chase  
*se* les Vers. Elle entre aussi dans la thériaque. Elle dise  
sipe les taches de rousseur. Ses tiges & fes racines ré-  
centes étant réduites en cendres & mêlées aVec dufain-  
doux, appaifent les douleurs ilTvétérées des côtés lorf-  
qu’on les applique fur la partie. DIoseoRIDE, *Lib. II.  
cap.* 146.

Le *choit* sauVage croît pour la plus grande partie dans les  
lieux fcabreux& fur le bord de la mer. Il ressemble au  
*chou* cultiVé, excepté qu’il est plus blanc, plus Velu &  
plus amer. Ses jeunes pousses cuites dans une lessive ne  
l'ont point défagréables au gout.

Un cataplasine de fes feuilles confolide les plaies & dise  
cute les tumeurs & les inflammations œdémateuses.^/»  
*cap.* 147.

Nous n’aurions pas si-tôt fait si nous voulions rapporter  
tout ce qui a été dit à la louange du *chou.* Le Mede-  
cin Chrysippe a composé fur ce siljet un volume, qu’il  
a distribué en différens chapitres & sections, sisiVant les  
différentes parties du corps humain ; & Dieuches a imi-  
té sa conduite. Pythagore & Caton qui les ont précé-  
dés ne *se* font pas moins étendus sur les louanges de cet-  
te plante. Il est d’autant plus utile de faVoir quelle a  
été l’opinion de Caton touchant les vertus du *chou,*qu’elle nous instruit de l’état dans lequel la Medecine  
a.été chez les Romains pendant six cens ans.

Les anciens Grecs distinguoicnt trois especes de *chou,* Ie  
*frise,* qu’ils appelloient *felinas,* à caisse de la reffem-  
blance que ses feuilles ont avec celles del’ache. Cette  
espece est amie de l’estomac & lâche le ventre. L’au-  
tre est celui dont les feuilles sont amples & unies , &  
qu’ils appelloient *caulodes ;* il n’étoit d’aucun usage  
en Medecine. Le troisieme est le *crambe ,* dont les  
feuilles sont minces, unies*8e* fortpreffées. Ce dernier  
est amer , mais possède des grandes vertus. Caton pré-  
féroit le *chou* frisé à tout autre, & mettoit au fecond  
rang le *chou* uni dont les feuilles font amples & la tige  
épaisse.

Il dit qu’il est efficace pour les maux de tête, la foiblesse  
de la Vue & les éblouissemens, pour la rate, l’estomac  
& les intestins, lorsqu’on en prend le matin à.jeun la  
quantité d’un quart-de pinte dans du Vinaigre & dut  
miel, mêlé aVec de la coriandre, de la rue, de la men-  
te & de la racine de laster; que les Vertus de ce remede  
font si grandes, que ceux qui pilent les drogues sien-  
tent augmenter leurs forces. On peut le manger après  
llaVoir pilé aVec ces simples, ou tiré de la liqueur dans:  
laquelle il trempoit. Mêlé aVec de la rue, de lacorian-  
dre, un peu de fel & de la farine d’orge, il compose  
un cataplasine excellent pour la goute. Sa décoction  
dans Peau foulage les nerfs & les articulations ; c’est  
une fomentation admirable pour les plaies & même  
pour les cancers qui ont résisté à tout autre remede. **Il**Veut que l’on commence par fomenter la partie aVec  
cette décoction tiede,& qu’on y applique deux sois par  
jour la plante après llaVoir pilée. Il assure que par ce  
moyen on Vient à bout d’incarner les fistules creuses &  
de réfoudre les tumeurs.

Rien n’est meilleur, Euicant lui, pour rappeller le som-  
meil , que de manger le matin à jeun du *chou* cuit aVec  
de l’huile & du Vinaigre : cuit deux fois, & mangé  
aVec de l’huile , du fel, du cumin & de la surine d’orge  
séchée au four, il appaife les tranchées: mais ilpro-  
duit beaucoup plus d’effet lorfquson le mange fan^

1099 B R A

pain. Bu dans du vin rouge, il purge la bile noire.  
L’urine de ceux qui font usage du *chou,* étant gardée  
pendant quelque tems, & chauffée ensi-lite, est un ex-  
cellent remede pour les nerfs. Je vais rendre la pensée  
de PAuteur dans fes propres termes : « Si vous lavez ,  
« dit-il, un petit ensant avec cette urine, vous le ren-  
« drez extrcmement robuste. » Il assure que le fuc de  
*chou,* mêlé avec du vin & versé dans les oreilles, gué-  
ritla furdité, &, ce qui est bien plus, guérit les dar-  
tres vives fans ulcérer les parties. Voilà ce que Caton  
dit du *chou.* Je trouve à propos de rapporter ici ce que  
les Grecs ont dit de cette plante : mais je ne m’arrête-  
rai feulement qu’aux circonstances que Caton a omi-  
fes. Ils tiennent donc que le *chou* est cholagogue, &  
qu’il lâche le ventre lorsqu’il est bouilli : mais qu’il le  
refferre lorsqu’on le fait cuire deux fois ; qu’il empê-  
che l’effet du vin dont il est ennemi ; qu’il prévient l’i-  
vreffe lorfqtllon le mange au commencement du repas,  
& l’indigestion lorfqtllon en ufe après. Ils assurent en-  
core qu’il éclaircit la vue, surtout lorsqu’on met dans  
les angles des yeux quelques gouttes de sim fuc cru ,  
mêlé avec du miel attique ; qu’il *se* digere aisément &  
réveille les sens. Les Difciplcs d’Erasistrate affurent  
d’tme commune voix, que rien n’est plus efficace pour  
l’estomac & pour les nerfs, & l’ordonnent dans la para-  
dysie, les tremblemens & les crachemenssde fang.

Hippocrate l’ordonne après qu’on lui a fait prendre  
deux bouillons , avec du fel à ceux qui ont la colique  
& la dyffenterie. Il le croit bon encore dans le ténesine  
& les affections des reins, pour augmenter le lait &  
pour exciter les regles. Sa tige, mangée crue , chaste  
le fœtus qui est mort dans la matrice. Apollodore or-  
donne fa femence ou fon fuc contre le venin des cham-  
pignons, *(fungi. ) Philistius* en recommande le suc  
dans du lait de chevre , avec du fel & du miel, dans la  
convulsion appellée *opisthotonos.* Je trouve encore que  
quelques perhonnes ont été guéries de la goute par l’u-  
sage du *chou.* On en prend dans du vin blanc pendant  
40 jours dans la cardialgied'épilepsie & les maladies de  
la rate. Le fuc tiré de *sa* racine , est un gargarifme &  
une boiffon excellente pour la jauniffe & la phrénésie.  
On l’ordonne dans du vinaigre avec de la coriandre, de  
l’anet & du poivre pour le hoquet. On en oint l’esto-  
mac pour en dissiper l’enflure. Sa décoction avec de la  
farine d’orge, ou fon silc avec du vinaigre, ou du see-  
nu-grec, guérit les morsi-ires des serpens, & les ulceres  
fordides invétérés. Quelques-uns appliquent ce fisc sur  
les jointures affectées de la goute. Il guérit, étant em-  
ployé de la même maniere, les épinyctides ou telle au-  
tre maladie de la peau , & les éblouiffemens soudains,  
*( caligines.* ) Il les dissipe aussi étant mangé avec du  
vinaigre. Il efface ces marques livides du vifage, ou de  
telle autre partie du corps que ce soitssi on l’en frotte. Il  
guérit aufflimêlé avec de l’alun rond & du vinaigrera le-  
pre *Seiaps.ore,* & empêche la chute des cheveux. Epi-  
charme affure que le *chou* est un topique admirable  
pour les maladies des parties naturelles, & qu’on aug-  
mente fa Vertu en le mêlant avcc de la farine de feves.  
Il appaife les convulsions étant mêlé avec de la rue ; &  
pris avec les semences de cette plante, il modere la cha-  
leur des fievres ardentes , il guérit les maladies de  
l’estomac, & chaste l’arriere-faix. Ses feuilles pulvéri-  
sées , guériffent lapiquuredelamufaragne.

De toutes les efpeces de *chouxsos* plus doux font les *cy-  
mae* (les broccolis: ) ils ne font d’aucun tssage en Mc-  
decine ; ils *se* digerent difficilement , & nuisient aux  
reins. Il est bon de siavoir encore, que l’eau dans la-  
quelle on a fait cuire des *choux,* & dont on fait tant de  
cas, répand une grande infection lorfqtllon la *verse* à  
terre. Les tiges du *chou* réduites en cendres, paffent  
pour être caustiques, & guériffent la sciatique lorsqu’on  
les mêle avec du vieux oing. Avec le fuc du silphium &  
dsi vinaigre , elles servent de dépilatoire, & empêchent  
le poil de renaître. Prises dans de l’huile chaude, ou  
dans Peau où on les a fait bouillir , elles font efficaces  
dans les convulsions , les ruptures internes , & les

B R Α [1100]

meurtrissures occasionnées par des chutes.

Le *chou* n’a-t’il donc point de mauvaifes qualités ? Oui,  
fans doute ; & ces mêmes Auteurs reconnoissent qu’il  
rend l’haleine puante, & gâte les dents & les gencixes.

Caton ne donne pas de moindres louanges au *chou* fau-  
vage. Il assure qu’étant réduit en poudre & tiré par le  
nez, il en corrige la mauvaise odeur. Quelques-uns  
l’appellent *chou* de roche, & prétendent qu’il est enne-  
mi du vin. Il a deux petites feuilles rondes & lisses , &  
ressemble beaucoup au *chou* cultivé, excepté qu’il est  
plus blanc & plus velu.

Chrysippe le recommande pour l’enflure & pour la mé-  
lancolie. Il l’estime propre pour les plaies récentes,  
pourvu qu’on l’applique avec du miel, & qu’on ne  
l’ôte qu’au bout de fept jours. Il veut qu’on le pile aVec  
de Peau pour les tumeurs fcrophuleuses & les fistules.  
D’autres assurent qu’il arrête le progrès des ulceres  
chancreux appelles *nomae,* qu’il confume les excroissan-  
ces & rend la peau unie. Etant mâché, il confolide les  
ulceres de la bouche,& guérit les maladies des amygda-  
les. Sa décoction aVecdu miel, employée en forme de  
gargarssme,produit le même eflet.Un liniment compo-  
sé de trois parties de *chou* fur deux d’alun, avec du vi-  
naigre , guérit la *pscre* & la lepre invétérée.

Epicharme assure qu’il ne saut que l’appliquer fur la mor-  
fured’un chien enragé pour la guérir : mais qu’il pro-  
duit beaucoup plus d’eflèt avec le lafer fétide & du vi-  
naigre très-fort. Il passe aussi pour tuer les chiens qui  
en mangent. Sa femence rotie est un remede contre le  
venin des ferpens, les mauvais effets des champignons  
& du simg de taureau. On emploie fes feuilles cuites  
pour les maladies de la rate. On les applique avecfuc-  
cès toutes crues avec du foufre & du nitre fur la partie  
malade, comme aussi fur les mamelles pour en dissiper  
la dureté. Les cendres de fa racine dissipent l’enflure  
de la luette lorsqu’elles la touchent. Employées en  
forme de liniment avec du miel, elles répriment les  
parotides, & guérissent les morfures des ferpens. J’a 1  
jouterai à ce que je viens de dire, une circonstance,  
c’est qu’il écure & nettoie parfaitement les marmi-  
tes dans lesquelles on le fait cuire, quand même il  
s’y seroit formé une croute que rien n’auroit pu ôter.

Le *lapsana* est une espece de *chou* fauvage, haut d’un pié,  
dont les feuilles font velues. Il ressemble beaucoup au  
navet, excepté que sa fleur est plus blanche. C’est un  
aliment qui a la vertu de lâcher le ventre.

Le *chou* marin purge avec beaucoup plus de violence que  
toutes les autres efpeces de *chou.* On l’apprête en gras  
pour corriger sim acrimonie, qui estextremement con-  
traire à l'estomac. Ρεινε, Zss.XX. c. 9.

Le *chou* que l’on a fait cuire deux spps resserre le ventre :  
mais il est plutôt laxatif qu’astringent, lorfqulon ne le  
cuit qu’une feule fois, & qu’on le mange avec de l’hui-  
le, de la saumure ou du fel. Son fuc est aussi plus pur  
gatif que celui des lentilles. Le chou marin , *brassica  
marinas* a une qualité beaucoup plus purgative, corn-  
me cela paroît par fon gout amer & falé. P. Εοινετε,  
*Lib. I. cap.* 74.

Le *chou* est dessiccatisq foit qu’on le mange ou qu’on l’ap-  
pliqûe extérieurement, fans aucune acrimonie appa-  
rente ; ce qui fait qu’il confolide lesplaies, qu’il gué-  
rit les ulceres malins, & les tumeurs qui fiant difficiles  
à discuter. Il est aussi détersif ; ce qui le rend propre à  
guérir la lepre. Sa femence, celle principalement du  
*chou* d’Egypte, tue les vers. Ses tiges calcinées ont  
une qualité caustique, & fiant très-essicaces , étant mê-  
lées avec de la graillé pour dissiper les douleurs invété-  
réesde côté. Le *chou* fâuVage a beaucoup plus de force  
que le cultivé ; ce qui fait qu’on ne sauroit en manger  
sans en être incommodé. *Idem , Lib. VII. cap.* 3.

Le suc du *chou* est quelque peu purgatif, bien que fuivant  
la notion que nous avons des dessiccatifs, il dût plutôt  
resserrer que relâcher. Il desseche autant que les lentil-  
les ; ce qui le rend nuisible à la vue, à moins que les

1101 B R A

yeux ne foient extraordinairement humides. Il n’est i  
point aussi sain que la laitue, & contient un stuc fétide. |  
**ORIBASE,** *Med. Coll. Lib. II. cap.* 5.

Le même Auteur recommande la décoction de la racine  
du *chou* comme diurétique & emménagogue. 5υνορ  
*Lib. I. cap.* 22.

*Maniere de préparer le chou citée par* **ORIBASE,** *d’après  
Mnesithée de Cyzique.*

*Coupez* votre *chou* par morceaux , lavez-le bien &jettez  
l’eau ,pilez-le enfuite avec une quantité suffisante  
de rue & de coriandre ; arrosez-le avec del’oxy-  
mel, & saupoudrez - le de quelque peu de sil-  
phium.

Ce remede, pris à la dose d’un demi-quart de pinte , ne  
souffre aucune matiere nuisible dans le corps , la pré-  
vient & la chaste, supposé qu’elle s’y soit déja amassée,  
**ll** éclaircit la vue, guérit la courte haleine, & toutes  
les maladies qui ont leur siége dans la région du dia-  
psiragme & des hypocondres , leve les obstructions de  
la rate, & la diminue lorsqu’elle est trop grosse. Il est  
extremement efficace dans les maladies causées par la  
bile noire dont il débarrasse les veines. Rien n’est com-  
parable à cette préparation du *chou,* lorsqu’on en tsse à  
jeun, pour les maladies des articulations.

**Pour** les tranchées on le prépare de la maniere suivante.

*Faites* macérer le *chou* dans une grande quantité d’eau;  
mettez-le ensuite dans Peau chaude, & faites-le  
cuire jusqu’à ce qu’il soit beaucoup diminué. Cela  
fait, égoutez-le , & mettez-y de l’huile. Faites-  
le bouillir de nouveau, & gardez-le dans un vaise  
feau. 11 faut en manger tous les matins pendant  
plusieurs jours, ou froid, ou avec quelque autre  
aliment, mais fans donner dans l’excès, de peur  
qu’il ne fasse plus de mal que de bien. ORIBASE ,  
*Med. Coll. Lib. IV. cap.* 4.

Simeon Séthi, qui vivoit vers l’an 1070. parle du *chou en*ces termes :

Le *chou* engendre des fucs grossiers & de la bile noire ;  
il affoiblit la vue , & interrompt le fommeil par des  
fonges effrayans. Son silc est purgatif, mais fa sisose  
tance resserre : de-là vient que lorsqu’on veut arrêter  
une diarrhée , on fait bouillir le *chou deux* fois, & on  
en use sans l’expofer à l’air, ni fans le faire refroidir  
dans l’eau froide. Son fuc est beaucoup plus nuisible  
en automne qu’en hiver. Il excite l’urine, il tue les  
vers, & empêche les mauvais effets de l’ivresse. On  
assure qu’il affoiblit la vue, & qu’il dissipe en même-  
tems cette esipece d’aveuglement qui naît d’une humi-  
dité superflue. On diminue sia qualité nuisible en le  
faifant cuire avec de la viande bien graffe. Sa siemen-  
**ce** appliquée fur les parties génitales , corrompt par  
une certaine qualité occulte la liqueur séminale, &  
empêche les femmes de concevoir. Elle nuit encore  
aux poumons.

On prétend que le *chou* est de tous les alimens le plus  
propre pour prévenir l’ivreffe, & que fon silc pris dans  
du miel fait revenir la voix lorsqu’on l’a perdue. Appli-  
qué fur les plaies, il les consolide, il guérit les ulceres  
malins & les inflammations. 5ιμεον 8ετηι.

Il fuit de ces observations que l’on doit considérer dans le  
*chou* deux efpeces de substances d’où dépendent les  
différens effets qu’il produit : l’une est un principe S0-  
lide & terrestre, dont il tire *sa* qualité dessicative, as-  
tringente & obstruante, & le défaut qu’il a d’engen-  
drer des mauVais fucs & de la bile noire. L’autre est  
fon fuc, auquel on doit attribuer fa vertu détersive ,  
apéritive & désobstruante. Cette doctrine est confirmée  
par ce vers de l’Ecole de Salerne.

B R A 1102

*Jus caulis solvit, cujus substantia stringit.*

« Le fuc du *chou* lâche le ventre & fa substance le resserre. »

Mais comme l’autorité de M. Hoffman ne peut manquer  
d’être d’un grand poids dans notre siecle, je vais rap-  
porter ce qu’il dit du *chou.*

Le *chou* rouge ordinare , dit cet Auteur, possede une  
qualité médicinale & contient un stuc, qui par sei quali-  
té nitreuste , douce, émolllente, laxative , apéritive,  
atténuante & irritante, procure les excrétions qui font  
absolument nécessaires pour la conservation de la fanté.  
De-là vient qu’il est non-seulement un préservatif con-  
tre les maladies chroniques, mais qu’il contribue enco-  
re efficacement à leur guérision. *BartholsnÆib. de Med.  
Danorum Domest. Disse* 1. parle du *chou* en ces termes :  
« Le *chou* dont les payfans se fervent est préférable aux  
a autres herbes potageres, puifque par fes qualités fa-  
« lutaires, foit qu’on le mange cru ou cuit, il prévient  
« les maladies qui obligent de recourir aux remedes  
« des boutiques. Un Medecin étranger qui étoit venu  
a en Danemarc pour s’y établir, n’eut pas plutôt vu la  
a quantité de *choux* dont les jardins étoient remplis ,  
a qu’il comprit qu’il n’y auroit pas grand chose à faire  
a & qu’il abandonna le pays. Il tient le ventre libre ,  
a & la décoction de fes sommités évacue une si grande  
« quantité de bile & de phlegme, qu’on auroit peine à  
a trouver un purgatif plus sûr, plus efficace, fans en  
a excepter l’hellébore & la scammonée. » On trouve  
dans les pousses du *chou* rouge ordinaire, lorfque l’au-  
tomne est fort avancé, un fuc qui a le gout de la man-  
ne & du miel , & qui en découle lorfqu’on les laisse  
pendant quelque tems dans un lieu froid. J’ai fouvent  
éprouvé qu’il possede une qualité purgative. C’est une  
très-mauvaife méthode de faire d’abord bouillir le  
*chou* pendant quelque tems, de l’écouler & de le faire  
bouillir dans de nouvelle eau, car par-là on le dépouil-  
le de la plus grande partie de fon fuc , dont les pro-  
priétés fiant si falutaires ; je ne puis donc m’empêcher  
de recommander la maniere dont le préparent les ha-  
bitans de la Westphalie & du Duché de Brunfwich,  
Ils ne jettent point l’eau qui est imprégnée des vertus  
de cette plante, mais ils y ajoutent de la graisse & du  
siel, & en compostent un mets, qui non-seulement flatte  
le palais , mais qui est encore extremement sain. On  
prépare avec les fommités du *chou* rouge , le cresson  
d’eau , le lierre rampant, l’épinard , l’asperge, la ra-  
cine de chicorée & l’ortie morte, cuites dans du bouil-  
lon de bœuf ou de chapon , un aliment préférable à  
tous les remedes dans la phthisie & le fcorbut. Hoff-  
**MAN ,** *de Praestantia Medic. Domest.*

Le suc du *chou* est de telle nature qu’il nourrit non-seu»  
lement le corps, mais qu’il corrige encore l’acreté des  
fels contenus dans les liqueurs, adoucit l’acrimonie du  
fang , nettoyé les intestins & les reins. De-là vient  
qu’il est extremement falutalre dans les maladies de  
la poitrine , lorsqu’on le fait cuire au four dans un vaise  
feau fermé & qu’on le mange avec du fuere ou du  
miel. Carpar ce moyen il fe change en m uns de de-  
mi -heure en une gelée , qui employée en forme de  
looch , est d’une essicacité singuliere dans les toux fe^  
ches , les écorchures de gosier auxquelles les vieillards  
fontfujet#', & dans les cas où il est befoin dléVacuer  
par l’expectoration une matiere purulente. Quelques  
Prédicateurs & quelques Musiciens ont coutume de  
boire souvent de la décoctlon de *chou* rouge, avec des  
raisins fecs , pour guérir l’enrouement qui furvlent  
quand on a beaucoup parlé. Son suc employé pour boise  
/on ordinaire, est un excellent remede pour le fcorbut,  
& c’est Eelon toute apparence la raison pour laquelle  
le Medecin dont Bartholin parle, fe promit si peu de  
st1ccès en Danemarc , où le sicorbut est endémique ,  
lorsqu’il vit une si grande quantité de *choux* dans les  
jardins des habitans. Les Italiens mangent les jeune\*

1103 B R À

pousses du *brassica fimbriata*, ou broccoli en salade, à  
deffein de lâcher le ventre & d’exciter Purine. Koni-  
gius rapporte l’histoire d’un paralytique , qui après  
avoir été abandonné fut heureusement délivré de sa  
maladie par du *chou* infusé dans du vin avec des cor-  
rectifs convenables. Cette plante lorsqu’on la fait un  
peu cuire, & qu’on y ajoute du fuc de citron & du heu-  
re frais, est un remede excellent pour la phthisie & la  
consomption. Le *chou* rouge est préférable au blanc ,  
dans les cas où le corps est affligé d’tllceres, parce que  
dans ces sortes de tempéramens, le blanc acquiert d’a-  
bord une qualité putride & devient fétide. Je fuis per-  
suadé que l’usage modéré de cette espece de *chou,* peut  
quelquefois produire des effets salutaires : mais je ne  
saurois croire qu’il engendre des bons sucs lorsqu’on  
en fait un trop grand usage. Quand il est question d’ex-  
citer l’urine & de lâcher le ventre, il ne faut qu’ufer  
de ce *chou,* car par sa qualité muriatique il produit  
cet effet fur ceux qui ne font point accoutumés aux  
remedes. La plupart des Polonois se servent du *chou*mariné pour prévenir les effets de la débauche, & s’en  
trouvent son bien. On a aussi remarqué que la saumure  
du *chou* bue copieusement, a guéri des fievres conti-  
nues , Phydropisie & des fievres tierces opiniâtres.  
Lorfique les Paysems de la Croatie ont la fievre, ils  
s’en délivrent en s’appliquant sur le front un cataplas-  
me de *chou* mariné. La saumure.dans laquelle on a fait  
mariner cette plante paffe pour être efficace dans les  
brûlures, la gangrene & les inflammations du gosier  
qui ne font que commencer, lorsqu’il est question de  
Rafraîchir & de répercuter, surtout lorsqu’on y ajoute  
du sclc de citron. Le *chou* mariné n’est pas moins effi-  
cace lorsqu’on l’emploie à l’extérieur, puisqu’il est ra-  
fraîchissant, répercussif, apéritif & détersif. C’est l'or-  
dinaire d’appliquer après les vésicatoires des feuilles  
de *chou* blanc ointes avec du heure, mais on doit avoir  
foin de les changer toutes les heures. Suivant Etmul-  
1er, on peut en appliquer fur les cauteres, pour en *éva-  
cuer* la matiere & empêcher qu’ils ne fe ferment. Les  
nourrices appliquent aussi ces mêmes feuilles fur leurs  
mamelles, pour prévenir la trop grande quantité de  
lait & l’empêcher de se coaguler. Ôn les applique de  
même sur les asscès qui viennent à ces parties, pour  
prévenir l’inflammation & consolider les plaies. Les  
paysans verfent du fisc de *chou* dans les plaies & les  
ulceres pour les déterger, ou y appliquent des feuilles  
pilées. Quelques-uns se fervent des feuilles de *chou*rouge après en avoir ôté la premiere peau & les côtes en  
forme d’emplâtre dans les plaies aecompagnées d’in-  
flammation , & les ulceres qui caufent de la deman-  
geaifon.

Les feuilles de *chou* ointes avec l’huile de rave sauvage ,  
sont un topique excellent pour hâter la suppuration  
des ulceres & des charbons pestilentiels. *Diemerb. de  
Peste.* Ses feuilles cuites & employées avec du heure en  
forme de cataplafme, murissent & percent les abfcès.  
On assure que lorsque les achores des enfans viennent  
à rentrer, il ne faut qu’y appliquer des feuilles de *chou*nommé *brassica capitata,* pour les obliger àreparoître.  
Simon Pauli a vu des verrues frottées de ce fuc de *chou*dssparoître en quatorze jours, sur une servante qui en  
avoit les mains toutes couvertes. Elle les laissoit sécher  
d’elles-mêmes seins les essuyer. Dans les chaleurs des  
fievres on applique les feuilles de *chou* avec du fel à la  
plante des piés en forme de vésicatoires.

Etmuller nous apprend que l’on prépare^avec la racine  
de *chou* mêlée avec du miel & de la giroflée mufquée,  
un onguent admirable contre la pleurésie. Bartholin  
Indique la méthode d’en faire ufage dans ces maladies,  
& assure qu’il a vu plusieurs perfonnes guéries par ce  
remede, fans avoir besisin de la saignée. D’autres le  
préparent de la maniere suivante.

B R A 1104

Faites-en un onguent que vous appliquerez fils la partie  
affectée. ETMULLER. \*

Un Charlatan Hollandois a éprouvé l’efficacité du *chou*que les anciens ont si fort vantée dans les douleurs de  
la goûte, fur plusieurs persionnes , qu’il a guéries de  
cette maladie , aussi-bien que des enflures qu’elles  
avoient aux piés, aux mains & aux yeux. Lorsqu’on  
veut employer à cet usage les feuilles de *chou* rouge,  
on les fait chauffer au feu & on les applique fur la pàt-  
tie malade. Quelques-uns les oignent avec du heure  
du mois de Mai. *Forest. Obs. Med. L. XXIX. Obs.* 10.  
Les Eemences du *chou* rouge , surtout celles du *brasseca  
fimbriata,* poffedentune qualité anthelminthique; &  
lorsqu’on les pile avec du fucre, elles fortifient les or-  
ganes de la voix qu’elles rendent claire , forte & fô-  
nore. On assure qu’elles guérissent la colique lorfqu’on  
les pile grossierement & qu’on boit le bouillon dans le-  
quel on les a fait cuire. Etant réduites en émulsion  
avec de l’eau de chicorée, elles font admirables pour  
les douleurs néphrétiques & pour le scorbut. On peut  
à leur défaut fe servir de celles du navet.

Le sirop de *chou* rouge, *fyrupus brassecae rubrae ,* de la  
Pharmacopée de Strasbourg, est fait avec le fuc de  
cette plante que l’on mêle avec du sucre. On le recom-  
mande beaucoup dans les maladies de la poitrine, fur-  
tout dans la toux & l’asthme.

Le *looch de Caulibus Gordonii,* dont on trouve la descrip-  
tion dans les Pharmacopées d’Ausbourg & d’Anvers >  
est un mélange de stuc de *chou* rouge, de safran, de  
fucre & de miel. Il est fort estimé pour l’enrouement  
& la toux qui provient du froid. Mefué prépare ce  
même remede avec le fuc de *chou,* du fapa & du miel.  
Le *chou* est un aliment très-flatueux & fort difficile à  
digérer. On a donc raifon de le faire cuire avec de la  
viande, pour le rendre plus tendre & plus aisé à digé-  
rer , & de le manger avec du poivre grossierement pi-  
lé pour empêcher qu’il n’engendre des vents. Une  
preuve que le *chou* est d’une fubstance fort dure, c’est  
que le froid le rend plus doux & plus tendre ; il  
est probable que le froid pénetre tellement les fi-  
bres & en charge tellement le tissu, qu’il devient plus  
tendre quand on le fait cuire , & par conséquent plus  
facile à digérer. Quant à la méthode de préparer le  
*chou ,* écoutons ce qu’en dit Bruyerinus.

a Voici une erreur, dit-il, qui n’en est pas moins perni-  
« cieufe pour être plus commune. La plupart des cui-  
« siniers ont coutume de faire cuire long-temsle *chou,*a ignorant qu’ils lui ôtent par-là fon gout, & le pri-  
a vent de *ses* qualités salutaires. Ceux qui savent un  
« peu mieux leur métier, le font cuire légerement &  
a l’assaifonnent avec de l’huile & du fel , & par ce  
a moyen ils rehaussent non - seulement *sa* couleur ,  
« mais le rendent encore d’un gout plus agréable &  
a plus propre à tenir le ventre libre. C’est une cir-  
a constance que tie doivent point oublier ceux qui font  
« amateurs de ce mets. » Les anciens fassoient cuire  
leurs *choux* avec du nitre , qui le rendoitplus agréable  
au palais , &plus sain pour les yeux. C’est l’avis que  
donne Martial, *Lib. XIII. Epigr.* 17.

*Ne tibi pallentes moveant fastidia caules»  
Nitrata viridis brajsica flet aqua.*

C’étoit une opinion reçue des Anciens, que le *chou* pré\*  
vient non-seulement les mauvais effets del’ivreste,  
mais empêche encore qu’on ne s’enivre , lorsqu’on en  
mange avant que de boire. Une preuve de l’intempé-  
rance des Egyptiens, c’est qu’ils faisoient servir des  
*choux* à l’entrée de tous leurs festins, pour pouVoir fe  
livrer avec plus de sureté à la’boiffon. Plusieurs per-  
sionnes chez eux *se* Pervolent de la semence de cetta  
plante pour le même effet.

On étoit si persuadé de l’antipathie qu’il y a entre le *chou*

&

1105 B R A

& la vigne,qu’on n’eût osé en planter auprès, de peur  
qu’elle ne donnât du mauvais vin. Voyez *Athen. Lib.  
I.cap. Alex. Trallian. L. I. cap.* 10. *Pallad. R. R.  
Lib. IX. cap.* Ils expliquent cette antipathie par une  
fable que nous passerons fous silence tant elle est ridi-  
cule.

On assure encore que c’est par une suite de cette antipa-  
thie que lessuc de *chou* cru remet la luette lorsqu’elle  
est relâchée, & que iorfqulon plante des *choux* auprès  
des vignes , les fermens de ces dernieres, plutôt que  
d’en approcher prennent une autre route, comme s’ils  
étoient instruits de l'antipathie mutuelle qu’il y a en-  
trc^eux & cette plante. On prétend aussi que lorsqu’on’  
verse du vin fur du *chou* qui boût, il ne peut plus *se* cui-  
re ni perdre sa couleur. Οεορον. *Lib. XII. cap. sy.*

Aristote , *Lib. III. Probl.* 17. après avoir proposé cette  
question, d’où vient que le *chou* empêche les effets de  
l’ivresse , paroît en attribuer la casse à la douceur & à  
la qualité discussive de sim fisc. Que ce sentiment  
s’accorde avec la Philofophie ou non, il\*n’est pas  
moins certain que les liquides aqueux, doués d’une  
qualité astringente , comme l’est le suc de *chou,* non-  
seulement délayent les humeurs de nos corps, & en  
moderent l’ardeur , mais font encore une révulsion  
des parties supérieures vers les inférieures , & par-là  
préviennent les effets de l’ivresse , en débarrafsant la  
tête de la matiere qui peut l'offenfer ; & stuc le *chou ,*que l'on mange au commencement d’un repas, délaie  
les liqueurs fpiritueufes qu’on a bues & en émousse la  
force, au point d’en empêcher l'effet. Cependant l’ex-  
périence nous apprend que les vertus du *chou ,* à cet  
égard, ne font point aussi grandes qu’on veut bien le  
faire croire.

Quant à l'antipathie naturelle qu’il y a entre la vigne & le  
*chou,* quelques Auteurs modernes ont tâché de la dé-  
dusse de la nature de ces deux plantes. Ils difent donc,  
qu’elles sont toutes deux si avides de fuc nourricier,  
qu’elles abforbent en peu de tems l’humidité qu’il y a  
dans la terre, d’où il arrive qu’on ne siluroit les plan-  
ter l’une près de l’autre, qu’elles ne *se* nuisent, parce  
qu’il y en a toujours une qui prive celle qui est auprès,  
de la nourriture dont elle a besoin pour croître. *Levin.  
Lemn, Mtr. L. II. cap.* 52. *L. IV. cap.* 10. et *Bacon  
. IJ, N. Cent. V. Exp.* 479. 480.

Cette rasson toute ingénietsse qu’elle est a, un très-grand  
défaut, qui est d’être contraire à l’expérience, puif-  
quc l’on remarque que les *choux* ne profitent jamais  
mieux que parmi les jeunes vignes, qui à leur tour  
réussiffent aussi-bien , que s’il n’y aVoit point de *choux*auprès. Voyez *Eph. N. C. D.* 2. art. 7. o. 64.

Voici le détail des différentes especes de *chou* connues,  
ou d’usage.

BRassICA SaTIVA , *Caulis,* Offic. *Brasseca capitata alba.*Ger. 244. Emac. 312. C. B. Pin. m. J. B. 2. 826.  
Chab, 268. Raii Hist. 1. 794. Tourn. Inst. 219. Elem.  
Bot. 188. Boerh. Ind. A. 2. 21. Hist. Oxon. 2. 206.  
*Brasseca capitata->* Park. Theat. 268. *Brasseca capi-  
tata vulgaris,* Park. Parad. 503. *Chou pommé blanc.*

Les Allemands font un plus grand usage de cette espece  
de *chou* que de toute autre, & c’est avec elle qu’ils font  
leur *Sauer kraut-,* dont Gefner dit que si Caton avoit  
goûté, il eût prié les Dieux de convertir toutes les  
parties de fon corps en palais , *Totum ut je facerent  
Dii palatum,* pour mieux favourer cet aliment déli-  
cieux.

BhassïCa CAPITATA RUBRA,Offic. Ger. 245. Emac. 313.  
J. B. 2. 831. Chab, 270. C. B. Pin. 111. Raii Hist, ι.  
794. Hist. Oxon. 2. 207. Park. Parad, 204. Tourn.  
Insu 219. Elem. Bot, 188. Boerh. Ind. A. 2. 10. DaLE.  
*- Chou cabus rouge.*

Gn cultive cette efpece de *chou* dans les jardins, & l’on

*Tome* Isp

B R A 1106

n’emploie que *ses* feuilles#dont la décoction adoucie  
aVecun peu de *lucre, 8e* prife aux heures prescrites,  
est un excellent remede pour faciliter l’éVacuation de  
la matiere purulente de l’empyeme par les urines.  
DaLE , d’après *Etmtdler.*

Cette plante resiste à l'hicer mieux que toute autre, & on  
la présure au *chou* blanc dans les préparations des sirops  
& des loochs.

CaULïs RUBRa , Offic. *Brassica rubra,* C. B. Pin. m.  
Germ. 244. Emac 312. Tourn. Inst, 219. *Brassica ru-  
bra vulgaris,* J. B. 2. 831. Chab. 270. Raii Hist. I.  
796. *Brassica sativa rubra aperta laevis*, Hist. Oxon.  
2. 207. *Chou rouge.*

On cultÎVe cette plante dans les jardins. La décoction  
de fes feuilles adoucie aVec un peu de fucre, est un  
remede excellent pour l’asthme. DaLE, d’après\* *Ri-  
viere.*

Cette espece de *chou* fupporte très-bien le froid , & ce  
n’est qu’après qu’il a essuyé les premieres gelées qu’on  
l’emploie dans les cuisines. Quelques perfonnes man-  
gent au commencement du printems les fommités de  
fies tiges en salade.

BRassICA saBAUDa, Offic. Ger. 247. Emac. 315. Park.  
Parad. 504. *Brassica alba capite longo non penitus elau-u*fe , C. B. Pin. m. Tourn. Inst. 219. Elem. Bot. 188.  
Hist. Oxon..2. 207. Boerh. Ind. A. 2. 11. *Brassica  
Italica tenerrima glomerosa s flore albo,* J. B. 2. 827.  
Chab. 268. Raii Hist. 1795. *Chou de Savoie.*

Si l’on cultive cette espece de *chou* dans les jardins d’An-  
gleterre, ce n’est que pour la cuisine. DaLE.

Le *chou* frisé blanc est très-délicat & fort tendre, & ceux  
qui aiment les bons morceaux le recherchent avec em-  
pressement.

BRAssICA FLORIDA, Offic. Parla Theat. 269. Ger. 246.  
# Emac. 314. Raii Hist. 1. 795. *Brassica cauliflora,* C.

B. Pin. m. Hist. Oxon. 2. 208. Tourn. Inst. 219.  
Boerh. Ind. A. 2. 11. *Brasseca multiflora,* J. B. 2. 828.  
Chab. 269. *Caulis florida,* Park. Parad. 505. D a *l* e.  
*Chou-fleur.*

On cultiVe cette espece de *chou* dans les jardins, & l’onett  
fait un grand ufage dans les cuisines. DaLE.

Les Cuisiniers préparent le c/wu-fleur comme les autres  
*choux.* Ils en font des ragouts & des pâtés qui ne font  
pas moins agréables aux malades qu’à ceux qui fe por-  
tent bien.

**BRASSICA GONGYLODES, B.** *Brasseca caulorapa rapocau-  
lis vulgo ; & Brasseca cause rapum gerens.*

On mange le cœur du tronc de ce *chou,* après l’avoir fait  
cuire dans du bouillon gras comme le naVet.

En Egypte les Eunuques coupent ce *chou* par petits mor-  
ceaux , & le font cuire dans du bouillon ; quelquefois  
aussi ils le font bouillir dans l'eau aVec de l'huile , du  
fel & du Vinaigre. ERosP. Αεριν.

La femence de cette plante donne par expression une hui-  
le fort propre pour les lampes, & pour la préparation  
des étoffes de laines : ce qui reste après qu’on en a tiré  
l’huile fert de nourriture aux bestiaux.

**BRASSÏCA FIMBRIATA , B.** *Brasseca tophosa s Brasseca crise  
pa larinios.a.* Chou fauVage.

Cette efpece de *chou* n’est point inférieure au *chou* rou-  
ge, tant pour les ufages de la Medecine , que de la  
Cuisine.\*

Ses femences sont noirâtres , & d’un gout aromatique,  
acre, d’une odeur assez agréable quoique foible.

**BRASSICA CAMPESTRIS ,** *persoliata , ssero albo,* C. B. P.  
*Perfoliatasiliquosa.*

**Cette espece de** *chou* **croît naturellement en Espagne tA A a a**

5107 B R A

dans quelques endroits esc l’Autriche, en Provence ,  
& parmi les blés aux environs de Marbach, dans le  
Duché de Wirtemberg. Elle fleurit en été. Elle passe  
pour posséder une plus grande vertu que les autres  
*choux,* ce qui lui a fait donner par quelques-uns le nom  
de *Braissica rustica,* elle ne vaut rien à manger. D’au-  
tres Auteurs la distinguent par les noms de *Perfoliata,  
napifolia , Bauh. Moris. Gatidel. Boccler. et dus. Hist.*Morifon croit que c’est le κράμέη ἀγρία de Diofcoride,  
*& le Braissicasiylvestris* des Latins. Quant à fes vertus  
on peut voir ce qu’en difent Pline dans le passage que  
nous avons cité , *Lib. XX. cap.* 9. & Diofcoride,Tic,  
*II. cap.* 114.

BRassiCa **CAMPESTRIS ,** *perfoliata,flore purpureo*, C. B.  
**Pin. ou,** *Perfoliatasiliquosa purpurea.*

Ses femences, set racine & fes vertus médicinales font les  
mêmes que celles de llespece précedente.

**BRASSICA RADICE NAPIFORMI, C. B. Plu. 0U ,** *Brasseca  
fylvestris,* **appelle** *Napobrasseca.*

On cultive cette ePpece de *chou* dans les parties Septen-  
trionales de l’Allemagne, silrtout dans les montagnes,  
& vers la Bohême. On mange *sa* racine, & onlacon-  
fit comme le cûou-fleur,

**BRASSICA ASPARAG0DES CRISPA,** *Braissica EplphyUitis ,* C.  
Β. Pin. *Braissica thyrscïdes.*

Cette ePpece dure long-tems en Angleterre, & résiste  
aux froids les plus cuifans. Les Grecs l’appelloient  
*asparagodes* à caufe qu’elle pousse des tiges comme  
llasperge. On les fait cuire dans de la graisse de cha-  
pons, ou dans du bouillon de mouton. RAY.

BRassICA **3ATIVA ALBA ,** *vel viridis, vulgaris aperta lae-  
vis ,* ou. *Braissica vulgaris sativa. Brasseca laevis Theo-  
phrasti , Catonis et Plinii.* Ce dernier Auteur l’appelle  
*caulodes.*

BRassICa **ALBA CRISPA; &** *BrassecaSabauda***rugosa.Chou  
frisé blanc.**

«

On cultive cette espece dans les jardins ; mais elle ne fau-  
roit résister au froid. MoRIsoN.

**BRASSICA CAPITATA ALBA MINOR MUSCOVITICA , H. A.***Chou* de Russie.

Cette efpece étoit autrefois plus estimée qu’elle ne l’est  
aujourd’hui. On ne la cultive que dans les jardins de  
quelques particuliers, il est rare qu’on l’apporte au  
marché. **MILLER.**

**BRASSICA CAPITATA ALBA C0MPRESSA. Boésu** *Ind.*

BRassICA *capitata albapyramidalis,***BRA.SSICA** *capitata alba praecox.*

BRassICa *Sabauda hyberna,* Lob. Ic.

**BRAssICA** *capitata viridis sabauda.* Boerh. *Ind.*

BRassICa *capitata virescens Italica crispa.* Munt. Hist,  
BRassICA *peregrina moschum olens.* H, R. Par.

**BRAssICA** *maritima arborea, sou procerior ramosa.* **Mor.  
Hist.**

BkassICA *rugosa, longioribus foliis.* J. B.

**BRASSICA** *arvensis.* C. B. Pin.

BRassICa *Alpina Peremnis.* Tourn.

e

**SoLDANELLA ,** *Braissica marina-s* Offic. Chab. 123. *Solda-  
nella,* Merc. Bot. 1.72. Phyt. Brit. 115. *Soldanella ma-  
rina-,* Ger. 690. Emac. 838. Messi Pin. 114. Rail Hist.  
1. 726. *Soldanella maritima minor,* C. B. Pin. 293.  
*Soldanella vulgaris volubilis marina* , Park. Theat.  
167. *Brasseca marina , sivesoldanella ,* J. B. 2. 160.  
*Convolvulus maritimussoldanella dictus ,* Raii Synop.  
3. 276. *Convolvulus maritimus nostras rotundifolius*Hist. Ox.on. 2. 11. Boerh. Ind. A. 245. Tourn. Inst.  
83. Elem. Bot. 73. *Soldanelle* ou *Chou marin.*

Cette plante croît dans la plupart des endroits fabloneux  
qui sont fur le rivagesae la mer, & fleurit au mois de

BRA 1108

Juin. Elle est d’usage en Medecine. La vertu qu’elle  
a d’évacuer les eaux , la rend extremement propre à  
la cure de l’hydropisie-& du scorbut. DaLe d’après  
*Selrrod.*

Miller fait mention des trois especes sauvantes.

**I.** *Soldanella alpina rotundifolia,* C. B.Pin.

2. *Soldanella alpina rotundi solia ustore niveo,* **C. B. P.**

3. *Soldanellaalpina,solio minus rotundo,* **C. Β. P.**

La plante que l’on appelle *chou marin* differe à tous  
égards de l’efpece que l’on cultive dans les jardins.  
Elle jette un grand nombre de feuilles minces & dé-  
liées , pareilles à celles de l’aristoloche ronde, lefquel-  
les Portent d’un rameau rougeâtre, & font portées sur  
un pédicule comme celles du liere. Son suc est blanc,  
peu abondant, d’un gout stase mêlé de quelque amertu-  
me, & de consistance de graisse.

Cette plante est nuisible à l’estomac & acrimonieusie ; elle  
purge violemment lorsqu’on en mange après l'avoir  
faite bouillir. Quelques perfonnes la font cuire avec  
quelque chofe de gras pour corriger scm acrimonie.  
DIOSCORIDE , *Lib. II. c.* 148.

La racine de la*soldanelle* est petite, blanche & cordée.  
Elle pousse de longs rameaux qui s’attachent à tout ce  
qu’ils rencontrent, comme le listeron ordinaire. Ses  
feuilles croissent alternativement fur les tiges ; elles ont  
la figure & la grosseur de celles de la petite éclaire, &  
fiont portées siir de longues queues. Ses fleurs fiont en  
cloches qui fiortent des nœuds de la tige avec les péta-  
les de couleur purpurine, semblables à celles du lise-  
ron. Sa semence est noire, anguleuse, & enfermée dans  
une capfule ronde. Sa racine, fes feuilles & fes tiges  
donnent un suc laiteux.

Elle croît fur le rivage de la mer dans plusieurs contrées  
septentrionales d’Angleterre, & fleurit au mois de  
Juin,

Le *chou marin* évacue avec beaucoup de force les hu-  
meurs aqueufes ; & quelques Médecins l’ordonnent  
dans l’hydropisie comme un purgatif excellent. 11 ope-  
re violemment, & dérange beaucoup l’estomac; ce qui  
fait qu’il a befoin de correctifs. On le donne dans le  
fcorbut & dans le rhumatifme, quoique fort rarement.  
**MILLER ,** *Bot. Offic.*

BRASSIDELLICA , *Ars.* Méthode de guérir dans Pa-  
racelfe , *Lib. II. de Vita longa, cap.* 14. en appltquant  
la plante appellée *braissidella>* ou *ophioglossem* lur la  
partie malade.

BR.ATHU, βραθὓ; dans Oribafe & Aétius, est la *Sa-  
bine.* Voyez *Sabina.*

**B R E**

BREGMA, Βρέγμα, βρέχμα, βρέχμος, de βρέχω; *arro-  
ser,* ou *humecter* ; la partie moyenne & antérieure de  
la tête , qui est située au-dessus du front, & s’étend des  
deux côtés jufqu’aux tempes. Cœlius Aurelianus,  
*Tard. Passi Lib. I. cap.* 4. l’appelle *medium testae.* Βρε'γ-  
μα est traduit dans Héiychius par τὸ μέσον τῆς κεφα-  
λὴς, « le milieu de la tête ; » par d’autres , le *sinciput,*

Homere, *Iliad.* V. ὸυεργεὸς ἔκπεσε δίφρου , κύμβαχος ἐν  
κονίησιν ε’πὶ βρεγμὸν τε καὶ ώμους ; « il tomba de fon  
« char, la tête la premiere, dans un endroit où le fissile  
« étoit mou & profond. » Eustathius remarque fur cet  
endroit, que cette partie est appellée βρέγμα, parce  
que dans les enfans elle est non-seulement tendre,  
mais encore très-humide; essorte qu’on diroitqu’elle  
est arrosée βε^ρέχθαι. Hippocrate, *Lib. de cap Vuel.*dit que l’os le plus mince & le plus foible de toute la  
tête, est τό κατα βρέγμα, celui qui est à l'endroit du  
*bregma.* Il dit aussi dans le même endroit , « le cer-  
« veau est sort tendre, & très-sensible aux blessures qui  
« affectent la chair & l’os, κατὰ τὸ βρέγμα,qui est aux  
« environs du *bregma ; »* καὶ ὸ πλἐνστος ἐγκέφαλος ὑπὸ τῷ

i 109 B R Ë

βρέγματι κέΓται, α & cette grande portion du cerveau  
« située fous le *bregma. »*

**BRELISIS;** le *Caranrna* (efpece de gomme. ) RULAND.

BRlqNTHUS, βρενθος; efpece de toulque que les Bæo-  
tiens regardoient comme un mets délicieux. ALDRo-  
vanDUs *, Ornitholyg. Lib. XlX.*

BREPHOS, τὸ βρέφος- Je lasse aux Philologistes le  
Poin de déterminer si ce mot dérive de τρέφω, *nourrir,*en changeant τ en β , ou de φέρβα , qui signifie la mê-  
me chofe, par la transposition des lettres p & ε ; *enfant.*CasTELLI,

**BREVE VAS,** ou **VASA BREVIA ,** font des va if-  
seaux formés par quelques rameaux de veines qui par-  
tent des veines coronaires de l’estomac, *8c se* joignent  
avec les veines fpléniques dans la rate.

Les Anciens croyoientque ces vaiffeaux fervoient à con-  
duire de la rate dans l’estomac, une humeur mélanco-  
lique qui excitoit l’appétit en aiguillonnant fes mem-  
branes. Mais ce fentiment est réfuté par la découverte  
de la circulation du fang , qui a démontré que rien ne  
paffe par ces vaiffeaux de la rate dans l’estomac ; mais  
qu’au contraire le fang paffe de ce dernier dans la  
veine splénique, & de celle-ci dans la veine-porte.  
DRAKE.

BREXANTES , Βρέξαντικ ; épithete d’une efpece de  
petite grenouille verte.Elle Ee trouve dans Galien,*L.X.  
de San. tttend.* où cet Auteur fait voir l’inutilité d’un  
remede préparé avec le fang de cet animal pour empê-  
cher le poil de renaître. Le mot *brexantes* est formé  
par onomatopée du fon de voix de ces animaux. Cas-  
**TELLI.**

**BREYNIA ,** est une plante à qui l’on a donné ce nom  
... en l’honneur du Docteur *Breynius,* fameux Botaniste  
de Dantzick. Sa fleur, qui est en rofe, consiste en un  
grand nombre de pétales disposés en rond. Il s’éleve du  
calyce un pistil, qui fe change en un fruit ou coffe  
molle & charnue, qui contient plusieurs femences qui  
ont la figure d’un rein. Il y a deux eEpeces de cette  
plante, qui sont la *breyma* avec les feuilles femblables  
à celles de l’amandier, & celle dont les feuilles ref-  
femblent à celles de l’olivier fauvage. Elle est fort  
commune dans la Jamaïque & dans plusieurs autres  
endroits de l’Amérique. C’est un arbre qui a trente  
piés de haut, dont le tronc est aussi gros que la cuisse  
d’un homme. On ne lui attribue aucune vertu médici-  
nale. MILLER, Dict.

**B R I**

**BRICUMUM,** nom que les Gaulois donnoient à Par-  
**moîfe. MARCELLUS ÊMPIRICUS ,** *caps 2.6.*

**>BRINDONES.** *Indicifructus rubentes acidi,* **J. B.**

Il croît, à ce que rapporte Garcias, à Goa dans les Indes  
Orientales, un fruit que l’on appelle *brundones,* Il est  
ün peu rougeâtre par-dehors, d’un rouge de fang en-  
dedans , & d’un gout fort aigre. Il est quelquefois noi-  
râtre par-dehors lorsqu’il a atteint *sa* maturité , & moins  
aigre , mais également roüge en-dedans. Ce fruit plaît  
à un grand nombre de personnes : mais je ne saurois m’y  
faire , dit Garcias, tant il est aigre. Les teinturiers s’en  
servent. On conserve sim écorce, & on la transporte en  
Portugal, où plusieurs l’employent pour faire du vi-  
naigre. RaY , *Hist. Plant»*

**BRITANNICA,** Βρεταννική ; *espece de Patience.*

**La** plante que l’on appelle *britannica oobettonica,* a fes  
feuilles semblables à celles de la patience fauvage,  
excepté qu’elles sirntplus noires, plus velués , & d’un  
gout astringent. Ses tiges font petites , & *sa* racine  
courte & grêle. On tire par expression de *ses* feuilles,  
un fuc que l’on fait épaissir au Soleil , ou à un feu  
lent.

Elle a une vertu astringente, & elle est propre partieu-  
lierement pour les ulceres corrosifs de la bouche & des  
amygdales. Elle est aussi très-efficace dans tous les cas

BRI i i i Q

où les astringens font nécessaires. DIOSCCR IDE, *Lib TV.  
cap. 2.*

Les animaux féroces ne font pas les seuls dont les hom-  
mes aient à redouter la Furie, les eaux & les lieux qu’ils  
habitent semblent aussi Conspirer à leur perte. Germa-  
nicusCæsar , ayant transporté son camp en Allemagne  
au-delà du Rhin, dans un endroit où il n’y avoit qu’u-  
ne seule source d’eau douee, *ses* soldats perdirent au  
bout de deux ans toutes leurs dents -, & furent faisis  
d’un relâehement& d’un affaiblissement dans les join-  
tures des genoux. Les Medecins appellent cette mala-  
die *stomacace &scelotyrbe.On* y remédie par le moyen de  
la patience aquatique, ( *britannica,* ) qui est une plante  
extremement falutaire, non-feulement pour les mala-  
dies des nerfs & de la bouche, mais aussi contre l’efqui-  
nancie & le venin des ferpens. Elle porte des feuilles  
noires & oblongues, dont on tire par expression un fuc  
de même que de fa racine; Ses fleurs font appellées  
*viscones.* On prétend qu’étant mangées & cueillies  
avant que le tonnerre fie foit fait entendre, on n’en a  
plus rien à craindre. Les habitans de la Frife qui fer-  
voient dans l’Armée Romaine, la firent connoître à  
nos foldats. Je ne Eai d’où le nom de *britannica* lui est  
venu ; il *se* peut que les peuples qui habitent silr les  
côtes de la mer d’Angleterre le lui aient donné par resi-  
pect pourl’Ifle de la Grande-Bretagne dont ils étoient  
voisins, où cette plante est très-abondante & très-com-  
mune. Ρεινε , *Lise XXV. cap.* 3.

Les vertus que les Anciens attribuent à cette plante, s’ac-  
cordent fort bien avec celles de l’*Hydrolapathum s*Offic. *Hydrolapathum magnum,* Ger. 312. Emac. 389.  
*Hydrolapathum majus*, Parla 1225. *Lapathum aqua-  
ticum isolio cubitali,* C. B. 116. Hist. Oxon. 2. 579..  
Tourn. Inst. 504. Boerh. Ind. A. 2. 85. Dill. Cat. 1 n.  
Buxb. 178. *Lapathum palustre maximum,* Schw. 218.  
*Lapathum maximum aquaticum asive Hydrolapathum,*J. B. 2.986. Raii Hist. 1. 171. Synop. 35. *Lapathum  
maximum aquaticum*, Chab. 309. *Britannica antiquo-  
rum vera, sive Lapathum longifolium nigrum palustre i*Munt. Herb. Brit. 150. DaLe. *Grande Patience aqua-  
tique .*

La racine de cette plante est épaisse, ronde, large, succü-  
lente, spongieusie lorsqu’elle est Vieille, longue enViron  
de la largeur de la main, diVisée parle bas en plusieurs  
parties très-épaisses, & entourée de petites racines fi-  
bresses. Lorsqu’elle est nouVellement cueillie, elle est  
noire par dehors & blanche en-dedans : mais elle de-  
Vient bien-tôt après d’une couleur rouge, jaunâtre com-  
me celle de la Véritable rhubarbe ; & *sa* racine est tout-  
à-fait brune lorsqu’elle est steche.

Ses feuilles font peu nombteufes ; les plus longues font  
communes à toutes les efpeces de *patience*, situées tout  
près les unes des autres Pans être collées, tournées en  
haut,longues d’tm pié & demi ou de deux piés,& de trois  
ou quatre traVers de doigts de large, larges dans le mi-  
lieu & terminées en pointesd’un verd foncé ou de cou-  
leur d’azurjtirantfur un Verd foncé par-dessus,mais plus  
pâle dessous, aVec des fibres d’un Verd pâle, d’une fubse  
tanceépàisse, dure, ferrée , ferme & compacte ; leurs  
bords , principalement dans celles qui fortentde la ti-  
ge, font un peu frisés : elles font portées fur des pédicu-  
les d’une longueur & d’une grosseur médiocre, & quel-  
quefois rouges près la terre. Elles ont un gout astrin-  
gent, mêlé de quelque acidité, & tombent Vers la fin dU  
mois d’Août.

La tige est feule ou multipliée filmant l’âge ou la gros-  
seur de la plante, longue quelquefois de deux ou trois  
piés, droite , ronde , Verte , creuse, couVerte des deux  
côtés de petites feuilles, dont quelques-unes font tour-  
nées en haut & d’autres embas, des aîles defquelles il  
fort par-ci par-là des petits jets chargés de petites feuil-  
les, courtes, tendres & pendantes, & de fleurs pâles  
qui s’otiVrent Vers la fin de Juillet, disposées en petit  
nombre autour des nœuds, mais non point en forme  
A A a a ij

1111 BRI

d’anneaux. Les trois pétales extérieurs de la fleur fe  
font remarquer des deux côtés par deux petites émi-  
nences velues & d’un blanc pâle que l’on ne trouVe  
dans aucune espece de patience , excepté dans la bétoi-  
ne de.Virginie. Sa femence est petite, triangulaire &  
d’un brun chatain.

*Abr. Muntingéius* est persiIadé que cette plante est la Vraie  
*bétoine* des anciens , parce que fa figure & fies Vertus  
s’accordent en tous points aVec la defcription qu’ils en  
ont laissée. Il s’efforce aussi de prouVer que le mot *bri-  
tannica* est Frisien d’origine, parce , dit-il, qu’il n’est  
pas vraissemblable qu’elle ait reçu sion nom de l'Ifle de  
la Grande Bretagne, à qui les habitans de la Frisie la  
dédierent par respect, fuivant la conjecture de Pline.  
*Brit* en langage Frisien signifie consolider, rendre fcr-  
me & compacte : mais *tan* est une *dent, ica* ou *hic a si-*gnifie éjection. D’où il Fuit que *Britannica* Veut dire  
tout autant que plante qui cossolide & raffermit les  
dents ébranlées, ou qui guérit la maladie qui fait tom-  
ber les dents.

Toutes les parties de cette plante, comme les tiges, les  
feuilles, les fleurs , la femence , mais principalement  
la racine, font astringentes, agglutinatÎVes & confoli-  
dantes. De-là Vient qu’elle arrête & remédie à la cor-  
ruption , aux érésipelcs, ioit qu’ils soient ulcérés ou  
non, à l’herpes, aux ulceres phagédeniques & à la gan-  
grene. Elle arrête les hémorrhagies , le flux menstruel  
& hémorrhoïdal , & sait beaucoup de bien dans tous  
les cas où il est besisin d’astringens froids.

Elle guérit toutes les maladies des nerfs, comme les pi-  
cotemens, les contractions , les tremblemens, les con-  
vulsions,les paralysies, les chaleurs fébriles & les frif-  
fons. Elle chasse les ferpens & les autres animaux ve-  
nimeux & guérit leurs morsisres, ce qui l’a sait mettre  
au nombre des plantes alexipharmaques. Elle procure  
du soulagement dans toutes les eEpeces dlesquinancie ,  
le relâchement de la luette, l’enflure des amygdales &  
autres semblables maladies de la bouche & de la gorge  
qui demandent des remedes astringens ; elle guérit aussi  
les tumeurs, les assises & les ulceres. Elle dissipe les  
fluxions, de quelque espece qu’elles floient, & enfin les  
maladies qui proviennent de catsses cachées, comme le  
*stomacacesicscelotyrbe,* ( scorbut qui affecte la bouche &  
les jambes) & les ulceres des jambes.

On applique ses feuilles fraîches fur la partie ulcérée pen-  
dant douze heures; on oint aussi les ulceres aVec fon  
Euc, après l'avoir fait épaissir star le feu ou à la chaleur  
du foleil dans la canicule.

Comme il est rare, dit Muntingius, que la déeoctionde  
*britannica* toute seule guérisse le Ecorbut qui est invé-  
téré, je trouVe à propos d’enseigner à mes Lecteurs la  
préparation d’un remede qui n’a point été encore ren-  
du public, afin qu’ils puissent le préparer eux-mêmes  
dans le besium Ce remede est plus précieux que l'or,  
& on doit le garder dans les massons comme un thré-  
Eor inestimable, & llaVoir à la main contre les atta-  
ques ou le moindre stoupçon de scorbut.

Pulvérisez ces drogues grossierement & faites-les infuser  
dans feize pintes de vin blanc d’Espagne , avec  
trois pintes de vinaigre de stlreau, ou quelqu’au-  
tre vinaigre très-fort.

Et ajoutez-y trois jaunes d’œufs nouvellement pondus.  
Faites macérer le tout dans un vaisseau de terre  
vernissé, bien fermé, pendant vingt-quatre heures  
dans la cendre chaude, la fiente de cheval ou du  
fable chaud , ensorte cependant que la chaleur ne

BRI III2

foit pas plus que tiede, & gardez-le pour l’tssage.

On donnera trois, quatre, cinq ou six onces de cette dé-  
coction au malade tous les matins à jeun pendant qua-  
torze ou vingt jours ou plus. Il boira tous les jours pour  
sie défaltérer , du meilleur vin du Rhin qu’il pourra  
trouver, ou s’il est accoutumé à la biere, on ne lui en  
donnera que de la vieille,après l’avoir bien fait bouillir;  
& toutes les fois qu’il en boira, il prendra trois cuille-  
rées de ce vin.

On observera ici que si le malade étoit attaqué de séche-  
resse , d’une toux violente, ou qu’on le soupçonnât at-  
teint d’une maladie de confomption, il faudroit subf-  
tituer au poivre six onees de réglisse. Lorfque le vin  
fera preEque tout consinné , on verEera sim ces drogues  
la même quantité ou le double de vin.

L’uEage de ce vin guérit avec succès, non-seulement le  
Ecorbut invétéré, pourvu qu’il n’y ait point de fievre  
ni d’inflammation , mais encore toutes les maladies  
scorbutiques , les hernies inVétérées, les paralysies, &  
diminue les Eymptomes de la vérole. RaY , *Hist. Plant.*Les feuilles de *britannica* font styptiques , un peu ame-  
res & rougissent beaucoup le papier bleu. Son écorce  
est épaisse, de couleur de chair, rayée; le cœur est mou  
& d’un jaune pâle.

Il y a apparence que le Eel de cette plante est un composé  
d’alun & de fel ammoniac enveloppé d’une grande  
quantité d’huile fétide. ToURNEFoRT.

Je crois que cette plante est très-efficace dans toutes les  
maladies fcorbutiques, & je fuis convaincu par expé-  
rience qu’elle arrête le saignement des gencives lorf-  
qu’on en mange le matin à jeun.

Muntingius a écrit un volume *in-esi,* siir cette plante.

BRITHOS, βρίθος, *poids,fardeau, Lib. I. TPifi γυναικ. καὶ*βρίθος ἐν τῆ γαστρὶ ἐγγένηται ; « & il y a un sentiment de  
a pésimteur dans le ventre. » Et dans le même Livre :  
βρίθος γένηται ἐν τῆσι μήτρησι, « & il y a une même  
« pésanteur dans l’utérus. » De-là le verbe βρίθω, qui  
dans plusieurs endroits d’Hippocrate, a le même siens.

BRIZA, Offic. *Briza monococcos ,* Ger. 67. Emac. 73.  
*Zea briza dicta,sou monococcos Gerrnanica,* C. B. Pin.  
21. Theat. 41 5. Hist. Oxon. 3. 205. *Zea monococcos ,  
sive simplex, five briza-,* Park. Theat. 1124. *Zea mo-  
nococcos briza quibusdam H.* B. 2. 4I3. Raii Hist. 2.  
1242. *Zea simplex et monococcos briza*, Chab. 174.  
*Hordeum distichum , spicâ nitidâ , zea feu briza nun-  
cupatum,* Tourn. Inst. 513. Boerh. Ind. A. 2. 159. *Spe-  
autre, blé locular, froment locar , froment rouge.*

On cultive ce froment en Allemagne. Sa femence a les  
mêmes vertus que le *zea* ou*spelta*, & on en fait de la  
biere.

**B R O**

**BROCHOS ,** βρόχος, le même que *laqueus, lac.* **Voy.***Laqueus Sc Faseia.*

BROCHTHUS, βρόχθος, dans Hippocrate , *Lib. II. de  
Morb.* est une espece de petit verre à boire. Βρόχθος si-  
gnifie aussi la même chofe que βρὀγχος , la gorge, d’où  
καταβρογχίζω & κατα^ροχθίζω, *eln Coac.* pour exprimer  
l’action de la déglutition.

BROCHUS, βρόχος. On appelle ainsi ceux qui ont la  
levre supérieure fort aVancée, ou fuivant d’autres,  
ceux à qui les dents avancent hors de la bouche. Cas-  
**TELLI.**

BRODIUM, terme de Pharmacie , qui signifie la mê-  
me chofe que *jusculum,* jus. On l’emploie aussi pour  
signifier la liqueur qui siert de véhicule à quelque mé-  
dicament ou dans laquelle on le consierve.

**BROMA,** *Besctaea, alimens sclides s* au lieu que πὸμα est  
employé pour signifier les liquides. Galien, *Lib. I. de  
Aliment. Fac.* rend βρωμα par τὰ ἐσθίομενα , *ii iJ'iÇ'a*, ἢ  
τροφὰς, ἢ σιτία. Dans Hippocrate, *Lib. II. Epidem.* τὰ

1113 B R O

(’ρωματα *asej τὰ* πόματα πείρης δει , ε’ι ἐπὶ τὸ ἰσον μένει .'  
a à en juger par l’expérience, les *alimens* liquides &  
a solides font un tems à peu près égal à parcourir les  
« endroits par lesquels ils passent dans le corps. » Et  
*Lib. VI. Epidem» Sect.* 5. *Aphor.* 35. βρώματα τὰμἐή  
ταχέως κρατῶται, τὰ μἐν ἐναντίως ; « il y a des *alimens*«qui se digerent avec facilité, & d’autres d’une na-  
« ture toute opposée. » Et *Aphorism.* 31. ψυχρόταταν  
βῥῶμα φακοὶ, κεγχροι, *ttoXcrahéloi, «* les lentilles, le mil-  
α le't & les concombres, font des *alimens* d’une qualité  
« froide. » *Lib.* περὶ ἀρχ. laTp‘ ἰχυρὰ €ρῶματα , signi-  
fient « des *alimens* durs & qui font de difficile digese  
« tion : » dans le même Livre ἰχυρὸν βρῶμα signifie a des  
*le alimens* très-nourrissans ; » quelquefois on prend *easi-  
soctrce* pour πλέρωσιν, *plénitude.* Βρῶμα dans le *Livre 1V.  
des Epidémiques*, signifie aussi l’érosion ou la carie des  
dents; & Galien , *Lib. των Loroosculv* , dit καταπλασσε  
τὸ €ρῶμα, « il faut appliquer un cataplafme pour cal-  
α mer la douleur que caufent les dents cariées. »

BROMION , *flosaiov,* nom d’une emplâtre dont on  
trouve la defcription dans Paul Eginete, *Lib. VII. c.*19.

BROMUS , Offic. *Bromiis sterilis s* Ger. 69. Emac. 76.  
Mer. Pin. 16. *Bromus herba sive avena sterilis ,* Park.  
Theat. 1147. *Ægilops,* Chab. 177. *Ægiseps Matthiolo  
forte,* J. B. 2. 439. *Festuca avenacea sterilis elatior s scu  
br ornos Dioscoridis,* C. B. Pin. 9. Theat. 146. Raii  
Hist. 2. 1289. Synop. 3.412. Hist. Oxon. 3. 2I2. *Fef-  
tuca et avena Graeca,* Merc. Bot. 1. 35. Phyt. Brit.  
41. *Gramen avenaceum, panicula sparsa, locustis ma-  
joribus et Aristatis*,Tourn. Inst. 526. Buxb. *14a. Gra-  
men festucaesterile elatius,* Tourn. Flist. Plant, Bar. 91.  
*Avoine sauvage,*

**Le** *bromus* est une plante très\* approchante de l’ægilops.  
Elle est dessicative, de sorte qu’en la faisant bouillir  
toùte entiere dans l’eau jufqu’à la consomption du  
tiers, en coulant la liqueur, y mêlant une égale quan-  
tité de miel , & la faisant cuire de nouveau jufqu’à  
consistance de miel liquide, elle donne un remede ex-  
cellent pour la puanteur du nez, si l’on trempe un mor-  
ceau de linge dans la décoction & qu’on le mette dans  
les narines. Elle produit cet effet d’elle-même , mais  
quelques-uns y ajoutent de l’aloès en poudre, & s’en  
Fervent de la même maniere. Cuite dans du νΐη avec  
des roses feches elle corrige la puanteur de l’haleine.  
DIOSCORIDE, *Lib. IV. cap.* **140.**

On emploie la décoction de *sa* racine pour tuer les vers  
des enfans. DaLE. Voyez *Ægilops.*

BRONCHIA, Βροχίη, est le nom qu’Hippocrate donne  
a la grande artere, ( *Lib.* περὶ ἀναταμῆ; ) ἀπὸ δε' καρδίας  
ες ηπαρ βρογχίη πόλλη καθήκει, καὶ μετὰ βρογχίης φλε'ψ μεγάλη  
ααλευμένη ,δι’ ής ουλον τὸ σκῆνος τρέφεται. « Il y a un grand  
α nombre de rameaux de l’aorte , ( *bronchia* ) qui corn-  
a muniquent du cœur au foie, & avec eux ce qu’on ap-  
« pelle la grande veine *(vena cava* ) lefquels fournise  
« fent de la nourriture à tout le corps. » Galien dans  
son *Exegesis,* paroît avoir ce pafsage en vue lorfqu’il  
traduit le mot βρόγχης par τῆς βργχώδους âpTnpio;, « les  
« arteres bronchoïdales ; » où je crois qu’au lieu de  
βρόγχης il faut lire βρογχίης. Voyez *Bronchos.*

BRONCHOCELE, βρογχοκήλη, de βρόγχος , trachée  
artere, & κηλὴ, tumeur. *Goetre Ougouetre, hernie gut-  
turale.* C’est une greffe tumeur qui croît principale-  
ment à la gorge des femmes, que l’on appelle ordinal.-  
ment *derby neckson* Angleterre, à caufe vraissembla-  
blementque les habitans de cette Ville, ou plutôt de  
cette Contrée y semt fort fujets. Il y a toute apparence  
qu’elle a chez eux la même caufe, que chez les habi-  
tans des Alpes, & autres lieux circonvoisins, chez qui  
elle est si fréquente, que Juvenal en parle d’un© ma-  
niere proverbiale ;

B R O i i 14

*Qels tumidum guttur miratur in Alpibus ?*

Je n’entreprendrai point de déterminer si cette maladie à  
pour caufe la froideur des eaux qui fervent de boise  
fon à ces peuples, ou les matieres minérales dont elles  
s’impregnent dans les entrailles de la terre.

Il croît à la gorge entre la peau & la trachée ârtere uné  
tumeur, appellée par les Grecs βρογχοκήλη ( *Broncho-  
cesse)* qui renferme quelquefois une espece de chair in-  
dftente, quelquefois une efpece d’humeur semblable  
à du miel ou de Peau , & quelquefois aussi des poils  
mêlés avec des petits os. Quelle que foit la matiere  
contenue dans les tuniques de cette tumeur, on doit y  
employer les remedes caustiques , qui pénétrant la  
peau extérieure & la membrane ou enveloppe qui est  
dessous, donnent iffue à la matiere qui s’écoule d’d-  
le-même lorfque c’est une humeur, ou procurent les  
moyens de la tirer avec les doigts, supposé qu’elle soit  
d’une substance plus ferme. Cela fait, on panse la plaie  
avec des tentes de charpie. Mais la voie la plus coute  
est celle du bistouri. On fait dans le milieu de cettè  
tumeur une incision longitudinale qui pénetre jufqu’à  
l’intérieur. On sépare ensuite avec les doigts la partie  
corrompue des parties saines ; & on l’enleve avec la  
tunique qui la renfermé. Après quoi on lave la plaie  
avec du vinai^U| que quelques-uns mêlent avec du fel  
ou du nitre. On joint les levres de la plaie par une sim-  
ple suture, on y applique l’appareil usité dans cessior-  
tes decas, & l’on assure le tout par un bandage que  
l’on ne doit pas trop serrer, de peur d’offenser la par-  
tie. Dans les cas où l’on ne peut point enlever la mem-  
brane ou le kyste qui renferme cette tumeur, on intro-  
duit dans sa cavité des cathérétiques, &l’on passe en-  
fuite la plaie avec de la charpie & des fuppuratifs.  
CELSE, *Lib. VII. cap.* 13.

Il fe forme fouvént au cou une grosse tumeur fphérlque  
qui tire fon nom des parties sur lesquelles elle est si-  
tuée, & qu’on appelle *bronchocèle.* Elle est de deux  
especes *stéatomateufe & évrysmateusc* ( ἐυρυσματώδης. )  
On connoît cette derniere aux mêmes marques que l’a-  
nevrysine , & sa ctrre, pour les mêmes raisims passe pour  
désespérée ; car presque toutes les opérations des ane-  
vrysines font dangereufes, surtout lorsqu’ils semt au-  
tour de la gorge, à cause de la grosseur des arteres.  
Quant à la tumeur stéatomatetsse , on doit la traiter  
de même que le stéatome , en faisant des incisions, &  
la séparant avec circonspection des vaisseaux , aux-  
quels elle peut être adhérente, de la maniere que nous  
avons indiquée dans les cas scrophuleux. P. Εθινετε/  
*Lib. VI. cap.* 38.

Albucasis traite plus au long du *bronchocèle* ou hernie,  
qui siurvient à la partie antérieure de la gorge, que les  
Grecs ou CelEe, & distingue très-bien celui qui est na-  
turel. de celui qui n’est qu’accidentel. On ne doit point  
toucher au premier. Le second est de deux especes.  
L’un est une tumeur qui contient ufie humeur épaissie 5  
l’autre ressemble à un anevrysine. Quoique cet Auteur  
Eoit fort prompt à Ee servir du bistouri, il ne conseille  
cependant l’opération que dans le premier cas, encore  
veut-il qu’on n’y ait recours que lorEque la tumeur est  
mobile, petite & enfermée dans un kyste. Il n’y a au-  
cun doute qu’on puisse dissiper cette forte de tumeur  
par le fecours de Part. Quelquefois ces excroissances  
font pleines d’eau, quelquefois elles ne font remplies  
que d’air, &dans ces deux cas on doit recourir à l’in-  
cision, aux frictions, & à la compression. Quelquefois  
ellesdégénerenten ufie fubstance charnue, qui placée  
entre la peau & la trachée-artere, ressemble à un fan-  
non pareil à celui du coq d’Inde, lorfqu’il est irrités  
Cette maladie est fort fréquente dans les pays où l’on  
boit une grande quantité d’eau froide , furtout dans  
ceux où au lieu de mettre Peau refroidir dans la nei-  
. ge, comme dans les autres climats chauds , on y met  
dedans de la glace, ce qui est ordinaire parmi les peu-  
ples qui habitent les montagnes de la Suisse & du Pié-

1115 B R O

mont. Cela est si vrai, qu’ils n’attribuent eux-mêmes  
cette maladie qu’à llufage qu’ils font de cette eau, &  
pour peu en effet que l’on connoiffe la nature du froid ,  
il n’est pas difficile de rendre raifon de cet effet. Car  
cette liqueur en passant par le gosier doit nécessaire-  
ment en transir les mufcles, c’est-à dire, contracter les  
vaisseaux, épaissir les humeurs qui y circulent, & par-  
là cauEer une stagnation eu obstruction , qui peu de  
tems après est fluvie de l’enflure de ces parties. Il est  
à remarquer que les tumeurs qui doivent leur origine à  
cette cause,Font charnues & continuent de PêtreObu-  
jours, au lieu que les autres *bronchocèles* qui provien-  
nent d’un effort,d’une contusion,' ou autres fembla-  
bles accidens, stuppu-rent souvent, ou Te changent en  
meliceris, en stéatome, &c. comme l’observe Albuca-  
sis. Les Espagnols qui font un ufage immodéré desli-  
queurs froides, font fort sijjets à avoir les glandes de  
la gorge enflées. Il est évidentpar les observations que  
les Auteurs ont faites, que ces fortes de tumeurs font  
beaucoup plus fréquentes dans les contrées du Nord ,  
que dans les pays Méridionnaux, parce que la froideur  
des liqueurs, aussi-bien que celle du climat font très-  
capables de produire ces effets.

Il *se* formesouvent des tumeurs dans les glandes thyroï-  
dales; mais on ne peut proprement les regarder com-  
me un *bronchocèle*, quoiqu’on les appelle quelquefois  
de ce nom ; ce font plutôt des tunÂs scrophuleuses.  
J’ai vu des personnes d’un mauvais tempérament, dans  
lesquelles ces glandes étoient tellement enflées, & d’u-  
ne grosseur si extraordinaire , qu’elles descendoient  
prefque jusqu’aux clavicules ; & dans ces sortes de cas,  
elles deviennent ordinairement skirrheufes. Lorsque la  
tumeur est telle que je viehs de dire , il est aisé d’ap-  
prendre de PAnatomie, que la maladie est incurable  
de *sa* nature ; car je silis persuadé qu’il n’y a point de  
remede interne ni de topique , qui puisse la resoudre ;  
orles répercussifs feroient même très-nuisibles & for-  
ceroient l'humeur à *se* jetter fur quelqu’autre partie. Il  
. n’y a aucun Chirurgien qui osât entreprendre d’extir-  
per une pareille tumeur, à moins qu’il ne voulût s’ex-  
poster à couper une artere ou une veine considérable ,  
ou le nerf recurrant, comme cela arriva à un Opérateur  
ignorant, dont parle Albucasis , lequel ayant voulu  
faire l’extirpation d’une pareille tumeur , ouvrit les  
arteres du cou, & tua le malade fur le champ, EREIND,  
*Histoire dé la Medecine.*

Le *bronchocèle* est une tumeur située soir la membrane qui  
enveloppe la trachée-artere, ou entre elle & les muf-  
cles de cette partie. Elle devient quelquefois d’une  
grosseur si démefurée qu’elle s’étend d’une veine jugu-  
laire à l’autre. Sa figure est demi-fphérique, ou sphé-  
roïdale.

Elle est ordinairement causée par les efforts que l’on fait  
en criant, en toussant & en vomissant, par une fecouf-  
fe violente, ou un mouvement du cou trop précipité ,  
comme me Pont assuré quelques persimnes qui étoient  
affligées de cette maladie.

On l’appelle aussi *hernie bronchiale.* Mais supposé qu’il y  
ait rupture dans ce cas, comme le nom le signifie ; elle  
doit vraissemblablement arriver à quelque vaisseau lym-  
phatique, dont la liqueur venant à sie répandre entre  
les membranes de la trachée-artere & les mufcles qui  
portent dessus , & à s’y accumuler, distend à la fin les  
parties qui la contiennent, & fie revet de leurs fibres  
comme d’une tunique, qui augmente avec elle, de  
même que celles des autres tumeurs enkystées.

D’autres personnes attribuent la casse de ces excroissan-  
ces à un sim nourricier extravasé, qui fie convertit en  
une substance charnue ; de même que dans certains au-  
tres*sarcomes* ; & en effet cela peut être vrai, puisque  
l’on trouve souvent le corps qui les compose fait en  
partie d’une substance fluide, & en partie d’une autre  
plus ferme & d’une nature glanduleuse. Passons au  
pronostic & à la cure de cette maladie.

Le *bronchocèle* est une maladie dont la cure est fort ha-  
fardeufe & sort incertaine à caufe de fa fàcheisse situa-

B RO h 16

tion, patmi dé gros vaisseaux sanguins, les nerfs recur-  
rans,&la trachée-artere, ou pour le moins fa tunique  
qui y fiant intéressées ; lorsqd'on ne peut en venir à  
bout au moyen des remedes diicussifs, il y a peu de  
fond à faire fur les autrés remedes. Quand cette tu-  
meur vient à suppurer, elle laissepour l’ordinaire après  
elle un ulcere sordide & sinueux. Comme on ne peut  
le dilater aussi commodément qu’on le feroit dans une  
autre partie, hi le .passer comme on le voudroit ; on  
expofe le malade à perdre la vie, ou à fe voir dans un  
état .pire que le premier, avec une fistule incurable, ou  
un ulcere dysépulotique. Supposé donc que l’on *se* ha-  
farde à entreprendre Ia cure de cette espece de mala-  
die, il vaut mieux la tenter d’abord par quelque distcuse  
sif convenable. On peut employer pour cet effet l’em-  
plâtre antimoniale du Docteur Fuller, dont on trou ve  
la composition dans *sa Pharmacopoeia extemp.* Si les  
disicussiis ne produisent pas l’effet qu’on en attendoit,  
on aime mieux laisser ces tumeurs telles qu’elles sont,  
parce qu’outre le danger qu’il y a de les ouvrir par  
-une incision, il est encore extremement difficile de  
consolider la plaie , lorsqu’on les a fait venir à fuppu-  
ration. Le plus grand nombre de ceux qui en font in-  
commodés aujourd’hui, connoissant leur nature opi-  
niâtre & l’incertitude du fuccès alment mieux sepaf.  
*ser* du Eecours de la Chirurgie.

Les hommes sont bien moins sujets que les femmes à  
cette incommodité, ou pour le moins *n’y* font pas si  
sensibles, à casse qu’elle est plus cachée , ce qui fait  
qu’ils sie passent plus aisément dü siecours de l’art. Je  
puis assurer que pour un homme, à qui j’ai vu de ces  
fortes de tumeurs, j’ai trouvé six femmes qui en étoient  
incommodées.

Pour que le Lecteur foit mieux au fait de la nature de  
ces tumeurs, je tranfcrirai ici la defcription que M.  
Douglas en a donnée à la Societé Royale en ces ter-  
mes.

J’eus occasion, dit-il, dérnierement d’ouvrir une femme  
d’environ cinquante ans, qui avoit une fort grosse tu-  
meut à la partie antérieure du cou , laquelle occupoit  
tout l’espace qui est entre la machoire inférieure, &  
le haut du sternum. Elle étoit fort élevée dans le mi-  
lieu, sa pointe panchoit vers le côté gauche , quoique  
la partie la plus grosse de la tumeur fût du côté droit.  
La peau qui couvroit la pointe de cette tubérosité,  
étoit mince & ridée , d’une couleur dlfférente du rese  
te, & il fembloit que la tumeur voulût s’ouvrir dans  
cet endroit.

La peau étoit extremement mince, il n’y avoit aucune  
graisse dessous, si ce n’est dans une cavité placée en-  
tre les deux lobes , dont nous parlerons ci-après. **Il**en paroissoit quelque peu fur le côté droit; car la peau  
y étant moins tendue , les cellules de la membrane  
adipeuse n’étoient pas entierement vuidés. Les fibres  
charnues du très-large du cou, étoient à peine visibles,  
le mastoïdien & le coracohyoïdien étoient extreme-  
ment minces, & fortement attachés à la tumeur qui  
étoit dessous. Le sternohyoïdien & le sternothyroîdien  
qui s’étendoient fur la partie antérieure de cette tu-  
meur , étoient si minces & si tendus, surtout le der-  
nier, qu’il eût été difficile de les séparer. L’artere *ca-  
rotide* droite s’étendoit en montant à la tête, le long  
de sian bord extérieur, dont la grosseur devoir né-  
cessairement retarder le cours du sang dans cet en-  
droit.

La jugulaire interne, la paire vague & Ia paire intercose  
tale passaient sim quelqu’une des parties de cette tu-  
- meur en desitendant vers la poitrine. Deux des glandes  
lymphatiques de la veine jugulaire étoient enflées de  
la grosseur d’un petit œuf. Estes étoient éloignées l’une  
de l’autre , & il y avoit entre elles une caVÎté dans la-  
quelle je trouvai quelque peu de graisse. Ces deux le-  
bes rendoient aussi la tumeur fort inégale du côté  
droit.

j117 B R O

Après avoir écarté les musicles, la jugulaire.avec les gIan-  
des qui lui sont adhérentes & les autres vaisseaux dont  
j’ai parlé , il me fut aisé d’obferver la grolseur, lafigu-  
re &lcs bornes de cette tumeur extraordinaire, aussi-  
bien que toutes fes adhérences aux parties voisines. El-  
le me parut deux fois aussi grosse que le poing. Sa figu-  
re étoit prefque triangulaire, fa Base fort large fous le  
menton, elle biassoit un peu de chaque côté en desiten-  
dant vers le sternum, où *sa* pointe étoit fort étroite. Sa  
furEace étoit rendue inégale par trois éminences, dont  
la plus grande étoit tournée vers le coté gauche, laste-  
conde vers le droit, comme on l’a remarqué ci-delsus.  
Elle étoit attachée par des filets membraneux aux glan-  
sdes maxillaires , au muficle digastrique & austylohyoî-  
dien, fous lequel elle s’inséroit du côté droit par une  
petite portion en forme de mamelon fous la langue ;  
elle adhéroit aussi à l’os hyoïde par fa partie supérieu-  
re antérieure.

Elle étoit attachée par fes côtés au rcleveur de l’épaule,  
& plus bas à cette partie du cucullaire qui aboutit aux  
clavicules, à toute la partie antérieure de la trachée-  
artere , entre sim troisieme & son quatrieme anneau  
cartilagineux, à l’os hyoïde, comme aussi à ce muscle de  
la tête appelle le grand droit interne, & à une partie  
du scalene. Sa partie inférieure étoit engagée fous la  
gorge, dans les cornes de l’os hyoïde auquel elle adhé-  
roit. Je n’eus pas de peine à la détacher de toutes ces  
différentes parties : mais il n’en fut pas de même de fa  
connexion aux glandes thyroïdiennes , qui étoit bien  
différente; car dans l’endroit où-ces glandes *se* joignent  
un peu au-deffus du cartilage cricolcle, silr la partie  
antérieure de la trachée-artere , je ne pus la détacher  
fans couper sa substance , d’où il paroît que l’union de  
ces glandes sormoit la racine ou le commencement de  
cette tumeur; & néantmoins, ce qui est très-rem arqua-  
ble, ces glandes avoient conservé leur figure & d'é-  
toient pas plus grosses qu’à l’ordinaire.

Cette tumeur étoit dure, ferme & exactement de la même  
consistance qu’une tétine de vache lorsqu’elle est cuite,  
quoique plus molle dans quelques endroits qui conte-  
noient un siic épais. Sa couleur étoit d’un blanc jaunâ-  
tre, excepté dans quelques-unes de fies parties, que la  
grande quantité de vaisseaux sanguins rendoientextre-  
mement rouges. J’en retranchai toutes les parties mol-  
les , & je fis cuire la substance dure qui restoit. Après  
quoi je la nettoyai bien : mais j’y laissai un corps mou  
prefque cartilagineux, qui selon toutes les apparences  
auroit acquis la même dureté si la malade eût vécu plus  
long-tems. Elle ressemble parfaitement à un morceau  
de corail blanc encore brut, mais je ne déciderai point  
si c’est une fubstance osseufe, ou plutôt l’humeur vise  
queufe des glandes durcie & réduite fous la forme d’u-  
ne fubstance gipfeuse irrégulierement endurcie,

La caufe de cette tumeur fut, comme le difoit cette fem-  
me , une veine qui se rompit dans une couche laborieu-  
fe qu’elle avoit faite trente ans auparavant. Elle grossit  
peu à peu,& ce ne fut que quelques années avant fa mort  
qu’elle augmenta au point qu’on a vu.Comme elle étoit  
Véritablement skirrheuEe , elle ne lui fit jamais grand  
mal.ElleâVoitcmployédifférensremedesqulonlui avoit  
indiqués, mais fans succès. A la fin *sa* grosseur devint  
tellement incommode, qu’elle l’empêchoit de respirer  
& d’avaler , si bien qu’elle l’étoufla à la fin en compri-  
mantla trachée-artere silr laquelle elle postsit. TURNER  
*Chirurgie.*

J’ai autrefois connu une femme qui avoit la réputation  
de réfoudre ces tumeurs. Tout S011 secret consistoit à  
oindre souvent la partie malade avec de l’huile de ca-  
momile faite par infusion.

Le remede le plus fameux que l’on connoisse pour» cette  
maladie, est celui que l’on vend à Coventry, & dont  
la composition est tenue fort fecrete par celui qui le  
possede. On le met fur la langue tous les soirs en fe cou-  
chant.

BRO Iu8

J’ai enfin appris que l’on préparait ce remede.de la ma-  
niere suivante.

*Prenez* parties égales d’éponges, de liege & de pierre-  
ponce calcinées. Mêlez-en demi-dragme avec du  
sucre. Faites-en un bol avec quelque peu de sirop  
ou confierve, & gardez-le toutes les nuits fur la  
langue.

Ce qui me fait croire que c’est la vraie composition de ce  
remede, c’est que Musitanus en ordonne un tout-à-fait  
semblable pour ces sortes de tumeurs. Je me souviens  
aussi d’avoir vu une recette à peu près semblable dans  
un ancien Dispensaire Allemand, avec l’addition de la  
pelotte de mer, *(pila marina)* qu’il ordonne de tenir  
sur la langue, comme un remede pour le *bronchocèle,*

Ronodæus donne aussi un remede pour la même maladie,  
Eous le titre de *Pulvis pro botio D. D. IVolsangi Gabel-  
choverh*

En voici la composition.

Mêlez & pulvérisiez.

Tous ces Auteurs emploient unanimement l’éponge  
comme le principal ingrédient de cette composition.

**BRONCHOTOMIA,** βρογχταμία, de βρόγχος, *lagor-\*  
ge,* & τέμνω , *couper. Bronchotomie.* Voyez *Angina.*

BRONCHUS, Βρόγχος , βρόγχη , *flocyysoi. Bpcytooc,* sui-  
vant Galien au commencement de scm septieme Livre,  
*de C M. S. L.* est la trachée-artere , qui aboutit du la-  
rynx aux poumons. Elle est composée d’une infinité  
de corps cartilagineux, appelles βρόγχια, ( *bronchia su*Ce même Auteur , *Corn. III. in Lib. de Art.* dit que  
βρόγχος est pris ou pour toute la trachée-artere , ou  
seulement pour la gorge. Βρόγχος, dans Hippocrate ,  
signifie la gorge ; de là vient que, *LAe Artic,* ἐξεχέύμγ-  
χοι, est traduit par Galien, τους ἐξέχοντα εις τὸ πρόσω τὸν  
βρόγχον ἔχοντας, « ceux qui ont la gorge fort avancée. »  
Et *Lib.* V. *Epid. oidusoaoTTo* τὸν βρόγχον, « tumeur sous  
« la gorge. Et *Lib. de Rat. Vict. in Morb. Acut. ωσ-irep  
h Tiansiursazii τον flooypecv ,* « rend la gorge étendue  
comme des esipeces d’ailes. » Voyez *Pulmones.*

*Bronchia* ou *bronchi* ; on donne aujourd’hui ce nom aux  
ramifications de la trachée-artere, *aspera arteria.*

BRONTE , βροντὴ, *tonnerre.* Voyez *Tonitru.* Ce météo-  
re n’a rapport à la Medecine qu’autant qu’il purge  
quelques personnes par la peur qu’il leur cause.

BRONTIS , de βροντα, *tonnerres pierre de tonnerre.* V.  
*Belemnites & Ceraunia.*

BROTOS, *steojo'ç* de βρώσκω , *so nourrir.* Epithete que  
l’on donne à l’homme pour signifier le befioin qu’il a  
de boire & de manger,& par conséquent sa nature mor-  
telle. hlaisce mot est plus en ufiage parmi les Poètes  
que chez les Medecins.

BROUILLAMINI, nom que les François donnent a  
ces masses de bol qui siont de la grosseur & de la lon-  
gueur du doigt. Ils les appellent aussi *bel en bille,*

**BRU**

**BRUCHUS; espece de chenille. Forestus rapporte dans,**

11 ip BRU

Ees Observations, qu’un homme vomit un *bruchus* de  
la grosseur d’une petite balle , enfermé dans un mor-  
ceau de chair comme dans une coste. Hartman dans fa  
*Praxis Chymiatrica,* dit que les chenilles *bruchi*, des-  
séchées & données à ceux qui ont été mordus d’un  
chien enragé , les guériffent en peu de tems : mais je  
crains qu’il ne se trompe.

**BRUMA, le** même *asohyems , hivér,* mais particuliere-  
ment cétte partie de l’hiver qui est voisine du folstice &  
dans laquelle les jours font les plus courts.

BRUMASAR , est un terme Alchymique qui signifie  
l’argent ou la Lune. CASTELLI.

**BRUMATI TERREUxM ,** *vaisseau vernissé.* **RULAND.  
BRUNELLA,** le même que *Prunella. Noyez* ce dernier  
mot.

**BRUNSFELSIA ,** est une Plante qui porte le nom de  
Brunsfelsius, fameux Medecin.

Sa fleur consiste en une feule feuille faite en forme d’en-  
tonnoir. Elle est tubuleufe & découpée en plusieurs par-  
ties à fon sommet. Il s’éleve du calyce un pistil qui *se*change en un fruit rond , mou & charnu , dans lequel  
sont enfermées des femences rondes, placées entre la  
chair & l’écorce.

**La** seule espece de cette plante que l’on connoisse est

**B R υ N s** f els **ι** a *flore albo ,fructu croceo molli,* **Plum.  
N. G.**

Cette plante est fort commune dans les Ifles des Barbades  
& dans la Jamaïque, mais on ne lui attribue aucune  
vertu médicinale.

**BRUNUS ,** *feu sucré, feu de S. Antoine s* **ou** *éresipele.*RULAND.

**BRUSATHAER ,** est le nom d’un arbre des Indes, qui  
croît dans la Chine. RaY , *Index â fon Hist. des Plan-  
tes.*

**BRUSCANDULAjle même que** *Lupinus, Lupin.***Voyez** *Lupinus.* **BLANCARD.**

**BRUSCUS ,** *Ruscus* **, Offic.** *Ruscus, sive Bruscus ,* **Ger.**752. Emac. 907. Mer. Pin. 107. *Ruscus,* J. B. 1. 579.  
Chab. 46. C. B. Pin. 470. Parla Theat. 2 5 3. Raii Hist.  
**1.** 664. Synop. 3. 262. *Ruscus myrtifolius aculeatus ,*Tourn. Inst, 79. Elem. Bot. 70. Boerh. Ind. A. 2. 63.  
*Ruscus, Bruscus , Oxymyrsine,* Merc. Bot. 1.65. Phyt.  
Brit. 107. DaLE. *Houx,frelon, petit Houx s Fragon.*

*LOfragon* ou myrte fauvage a fes feuilles femblables à cele  
les ssii myrte cultivé, excepté qu’elles font plus larges,  
& pointues. Il fort du milieu des feuilles un fruit rond  
qui rougit en mûrissant & renferme une ou deux femen-  
ces dures. De fa racine fortentun grand nombre de ti-  
ges hautes d’une coudée , difficiles à rompre, & cou-  
vertes de feuilles. Sa racine est femblable à celle de  
*Fagroste* ; elle est d’un gout acre & un peu amer. Cet  
arbrisseau croît aux lieux rudes & pierreux.

Ses feuilles & fes baies prifes dans du vin excitent l’uri-  
ne & les regles & brifentla pierre dans la vessie. Elles  
guériffent encore la jaunisse , la strangurie&le mal de  
tête; la décoction de fa racine dans du vin, produit les  
mêmes effets. Cet arbrisseau jette de sa racine, au prin-  
tems certains rejetions tendres , que l’on mange com-  
me les asperges. Ils semt diurétiques & d’un gout amer.  
DIosCoRIDE , *Lib. IV. cap.* 146.

Les racines du *petit houx* semt blanches, épaisses, pleines  
de nœuds , entrelacées & fort fibreufes. Ses tiges ont  
environ un pié de haut ; elles font pliantes & difficiles'  
à rompre,striées & couvertes de feuilles roides, fer-  
mes & nerveufes , de la grosseur & de la figure, à peu  
près de celles du petit myrte, terminées en pointe &  
fortement attachées aux tiges. Ses fleurs naissent fur le  
milieu des feuilles , elles font petites , purpurines &  
découpées en six siegmens. Il leur siuccede des baies  
femblables à celles de l’asiperge, qui contiennent deux

BRU 11 ia

Eemences. Cette plante croît parmi les haies & les bois  
& jette un grand nombre de fleurs en été.

La racine du *petit houx ,* qui est la fleule de sies parties dont  
on fait usage dans la Medecine est une des cinq racines  
apéritives. Elle levé les obstructions du foie & de la  
rate , guérit la jaunisse & l’hydropisie. Elle est un puisa  
fant diurétique , elle excite l’urine, chasse le calcul  
& la gravelle , & excite les regles. Toumefort re-  
commande la conferve de ses baies pour arrêter la go-  
norrhée. MILLER , *Bot. Offic.*

Ce que DioEcoride a dit du *Ruscus* ne convient pas mal à  
la plante que l’on appelle aujourd’hui de ce nom; **les**semences qui semt dans les baies fiant fort dures ; ainsi  
je crois qu’il faut lire dans Cefalpin, *quasi corneasubse  
tantia* au lieu de *carnea.* La racine de cette plante est  
une des cinq racines apéritives ordinaires propres pour  
lever les obstructions des vifceres , & pour faire passer  
les urines. Pour l’hydropisie , la cachexie, la jaunisse,  
le calcul & la rétention d’urine ; on l’ordonne dans les  
bouillons , les tisanes , & les apofemes. Pour les tu-  
meurs fcrophuleufes , on fait boire pendant plusieurs  
jours un demi-septier de vin blanc, dans lequel on a  
fait infufer un gros de poudre de racine de *brufcus,avcc*autant de celle de *Scrophularia* & de *Filipendula.* La  
conferve de baies depetit *houx* est fort bonne dans l’ar-  
deur d’urine. On emploie fa semence dans la compo-  
sition qu’on appelle *benedicta laxativa.*

Sa fleur est monopétale, de trois lignes de diametre, ver-  
te, divisée en trois grands & trois petits flegmens. Elle  
a au lieu d’étamines une silique de couleur de violette  
qui soutient six sommités & est relevée de long en long  
par six côtes arrondies. VaILLANT, T0URNEF0RT.

**BRUTA,** est la vertu de l’influence celeste, qui est ma-  
nifestée à l’homme par l’entremise des animaux ; com-  
me la vertu de l’éclaire communiquée aux hommes par  
l’hirondelle ; l’usage du fel dans les lavemens que Pou  
a appris de la cigogne. R.ULAND.

**BRUTIA,** épithete que l’on donne à l’espece de poix **Ia**plus gndse & la plus résineuse, & que l’on croyoit pro-  
pre à la composition d’une huile factice appellée *oleum  
pisinum,* Pline, *Lib.* 15. *cap.* 7. On trouve souvent pla  
*brutia dans* les Anciens Medecins. Elle tiroit fon nom  
de la Brutie , pays situé à l’extrémité de l’Italie, où  
elle naissait.

Les Brutiens étoient un peuple de la Calabre, vis-à-vis  
la Sicile, au-delà des Lucaniens. Pline, *Lib. XVI.cap.***11.** donne la méthode dont *se servaient* les Anciens  
pour tirer la poix du *taeda,* du siapin.

**BRUTOBON,** nom barbare d’un onguent Grec dont on  
ignore la préparation. **CASTELLI.**

BRUTUM, ἄλογον ; épithete des animaux qui sirnt pri-  
vés de raison , qui signifie la même chofie *asoirraij'on-  
nable, Galen. Orat. Suas.or. ad Artes.* Il les appelle en-  
core βοσκύματα ( *Boscemata ),* 4. *de R. V. I. A.* Dans le  
Théâtre Chymique , vol. lVi la pierre philosophale  
est appellée *Cor Brutorum.* CASTELLI.

BRUXÂNELI, H. M. *Baccifera sndica nflofcuUs umbel-  
latis , baccis umbilicatis dicoccis,* est un grand arbre de  
la grosseur d’un pommier qui croît dans les bois & silr  
les montagnes du Malabar. Il fleurit au mois de Juillet  
& d’Aout, & sim Eruit est mûr en Novembre & De-  
cembre. Cet arbre vit long-tems.

On prépare avec le fluc de ses feuilles & du heure frais un  
liniment dont onfe fert dans la cure du charbon.  
La décoction de sim écorce est estimée diuréti-  
que. On fait avec l’écorce de sa racine mêlée avec  
du gingembre , du turmeric & du babeurre, une  
bouillie que l’on recommande extremementpour  
les douleurs du calcul. RaY , *Hist. Plant.*

**Β R Y**

**BRYCHIOS,** βρύχιος , *profond, enfoncé',* le même  
que υπὸίρυ'χιος. Dans le Livre περὶ ὀστὴων φυσ. nous li-  
sons ; auTn δὴ διὰ τῆς ἐπιγουνίδος ἐς τὸ ἐντας διὰ της κνημης

*\* 7\**

II2I . B\*R Y

~ \*

του μυὸς, βρυχίη τέταται. « Cette veine part de la rotule,  
« & passant paj le mufcle du tibia, pénètre fort avant  
« dans les partles internes ». Βρύχιον, dans Erotieri fur  
Hippocrate, est traduit par ὸιονεὶ βύθιον , καὶ κατὰ βάθος  
κείμενον, « comme submergé & coulé à fond ». Hefÿ-  
chius traduit βρύχιον & ὑποβρύ’χιον , par βυθιζομενον ,  
« fubmergé & coulé à fond ».

**BRYGMUS,** βρυγμὸς. Galien dans fon *Exegesis,* traduit  
ce mot par ὸ ἀπὸ τῶν *Ho'vsiwv a-vyryaopelvalv* ψὀφος, « le  
« grincement ou craquement de dents ». Erotien veut  
que βρυγμὸς soit/δίωμα ποιῦ ψόφου, « une espece de bruit  
« particulier»; c’est-à-dire, celui que font les dents en  
frottant les unes contre les autres. Hefychius traduit  
βρυγμὸς par τρισμὸς *oLovlov n dzcvfuriç* μὑλων , « *Stridor  
« dentium,* le grincement des grosses dents ou dés mo-  
« laites». Βρυγμὸς *Lib.* περὶ γυναικ. φυσ. signifie grince-  
ment de dents, *stridor dentium* ; comme καὶ πυρετα'ς ἀυταν  
καὶ βρυγμὸς λαμβάνει, « il sut saisi d’une fievre accompa-  
« gnée de grincemens de dents ». Il a la même significa-  
tien dans plusieurs autres passages d’Hippocrate.

**BRYON,** βρύον, est une mousse qui croît fur l’écorce des  
arbres, & qui est, pour me fervir de l’expression de Pli-  
**ne,** *Lib. XII. cap.* 23. comme leur poil grifon. Elle est  
beaucoup plus abondante furTes chênes. Hippocrate ,  
*Lib.* περὶ γιὶναικ. φυσ. & *Lib. II.* περὶ γυναικ. emploie  
le βρύον & le βρύα dans les fuflumigations pour l’utérus.  
*Bryon Thalajsutm, stfrov θαλλχσ-ιπον ,* est l’algue ou mousse  
marine qu’Hippocrate- appliqua en forme de cataplas-  
**me, à** une femme qui avoit une inflammation de ma-  
trice ; *Lib.* περὶ γυναικ. où il l’appelle βρύον θαλασσιον ,  
ὓ ἐπὶ τους *lasiusu ίΤΓΐβάλλΐυη , «* mûusse marine avec la-  
« quelle on couvre le poisson ». Galien, *Lib. III. Met.  
Med.* veut que le bandage pour les ulceres foit doux &  
fouple comme l’algue, βρυῶδες καὶ*/aeorouelv* ; il lui oppose  
ουτως σκληρὸν *άς* -θπὸβαν , « celui qui est si dur qu’il  
« presse ou comprime trop fortement la partie ».

**Le** *bryon* appelle par quelques-unsesplacûzzow, croît fur les  
cedres, le peuplier blanc & les chênes ; celui qui vient  
fur le cedre est le meilleur , & après lui celui qu’on  
trouve stur le peuplier. Le *bryon* blanc & odorant est  
meilleur & beaucoup plus estimé que le noir.

**Il** a une vertu astringente & une qualité tempérée qui tient  
le milieu entre le chaud & le froid. Sa décoction est un  
excellent demi-bain pour les affections de l’utérus. On  
le mêle avec les pnguens appelles, *unguenta balanina-,*& avec les huiles ou linimens à caufe de *sa* qualité  
épaississante. Il est encore un ingrédient fort utile dans  
la préparation des fuflumigations & des medicamens  
appelles *Acopa.* DIoseoRIDE, *Lib. I. cap.* 20.

Βκυον TkaLassIUM , le *bryon marin* croît sur les rochers  
& silr les coquillages qui sirnt silr le bord de la mer.  
C’est une plante fibresse, grêle, sans tige , d’un gout  
très-astringent, qui est fort efficace dans les inflamma-  
tions , la goute & les autres maladies qui exigent des  
astringens. *Idem , Lib. IV. cap. pp.*

**Le** *bryon* doit être mis au nombre des plantes marines.  
Ses feuilles ressemblent à celles de la laitue, mais elles  
font ridées, fiflle est fort commune fur les rochers & les  
coquillages. Elle a une qualité dessiccative & incrassan-  
**te,** par laquelle elle réprime tous les amas de matières,  
les inflammations , la goute & les autres maladies qui  
demandent du rafraîchissement. PLINE , *Lib. XXVII.  
cap.* 8. Voyez *Alga.*

**BRYONIA AiLBA, Offic.** Ger. 720. Emac. 869. Raii  
Hist. 1. 659. Synop. 3. 261. Merc. Bot. 1. 24. Phyt.  
Brit. 17. Mer. Pin. 16. *Bryonia alba vulgaris,* Park.  
Theat. 178. *Bryonia asperasive alba, baccis rubris,***C.** B. Pin. 297. Tourn,Init. 102. Elem.Bot. 85. Boerh.  
Ind. A. 2. 61. *Bryonia aspera incana albas baccis ru-  
bris,* Hist. Oxon. 24. *Vitis alba, vel Bryonia,* J. B. 2.  
**143.** *Vitis alba, Bryonia,* Chab. **120.** DaLE. *Bryone->***ou** *Vigne blanche.*

La racine de cette efpece de *bryone* est fouvent aussi grosse  
que le bras d’un homme ,J & pénetre fort avant dans la  
*Torne II.*

BR Y ÎI21

terre. Elle est de couleur brune , claire en-dehors I  
blanchâtre en-dedans, & d’un gout amer fort defagréa"  
ble. Elle pousse auprintemsun grand nombre detlges’  
rudes, grêles & velues , garnies de mains ou de longs  
filets tortillés qui s’étendent à une distance considéra-  
ble en s’attachant aux haies qui font autour. Ses seuil-  
les fiant semblables à celles de la vigne, ce qui lui sait  
donner le nom de *vitis alba, vigne blanche:* mais elles  
scmt rudes & velues. Ses fleurs sortent plusieurs enflern-  
ble des aisselles des feuilles. Elles font portées fur uii  
long pédicule d’une feule piece , partagées en cinq  
parties, d’un blanc verdâtre , & il leur fuccede de pe-  
tites baies rouges pleines de semences. Elle croît dans  
les sentiers & le long des haies , & fleurit au mois de  
Juin. Ses baies fiant mures au mois de Septembre.

PaulEginete, *Lib. VII.* c.3. nous apprend, que les jets  
de la *bryone* blanche font une nourriture fort agréable  
à l’estomac. Mais ou il s’est trompé, puifque cela n’est  
vrai que de la *bryone* noire ; otl ceux par les mains de  
qui fes ouvrages ont passé, lui ont fait avancer une  
chofe qui est absolument fausse. Je ne comprens point  
non plus comment la *bryone* blanche peut engendrer  
du lait, à moins qu’on ne dife avec Bauhin qu’elle pro-  
duit cet effet en purgeant les nourrices valétudinaires ὰ  
ou qui font en mauvaise santé; car toutes les parties der  
cette plante ont une qualité acre & corrosive. C’est ce  
que Mefué, *R.* 111. *L. II. c.* 25. paroît avoir en vues  
lorfqu’il dit : « On emploie les jets reçus de la *bryone.*a blanche avec des aromates pour corriger la puanteur  
a de l’haleine, surtout lorsqu’elle a pour cause la cor-  
a ruption des humeurs qui fiant logées dans l’estomac, ».  
Car on corrige en quelque sorte, au moyen des aroma-  
tes , la qualité purgative violente de cette plante. **Ce**même Auteur donne pour purgatif une dragme ou;  
deux du fuc *dc bryone, 8e* depuis une dragme & demie  
jusqu’à trois, lorsqu’il l’emploie en substance. Les Au-  
teurs modernes ont observé, que les racines, les jets &:  
les baies de cette plante font extremement purgatifs,,  
& propres par conséquent pour lever les obstructions..  
On n’emploie aujourd’hui que sa racine en Medecine ;  
& tout le monde convient, je crois, qu’elle est extre-  
mement acre& dégoûtante; qu’elle excite l’urine, &  
purge violemment par haut & par bas. On la met com-  
munément au nombre des médicamens phlegmagogues  
& hydragogues; & la violence de fon opération la sait  
appeller *Rusticorum purgatio* , purgatif des Paysans.  
La dose de cette racine pulvérisée est depuis deuxlessu-  
pules jssqu’à une dragme. On peut prendre une once  
de scm flic, & trois dragrnes de sa décoction oudnsu-  
sion.

Tournefort croit qu’il est à propos , lorsqu’on s’en sert  
intérieurement, de corriger *sa* violence au moyen d’u-  
ne quantité convenable de crêmede tartre, ou de tartre  
tartarisé.

**On** peut, suivant le Mort, préparer avec la *bryoneWs* ex\*  
cellent purgatif de la maniere suivante.

Prenez *bryone récente, une quantité suffisante >*

Pilez-la, exprimez-enlesuc, & faites-la sécher. Pilez-la  
^lune seconde fois, & ajoutez-y à une once de fa ra-  
cine pulvérisée, trois gouttes d’huile de clous de  
girofle, & demi-dragme de vinaigre distilé. Mê-  
lez le tout, & faites-le sécher à petit feu, ou au  
foleil, vous aurez un purgatif excellent dans la  
cachexie, & toutes les obstructions de l’utérus.  
La dofe est depuis cinq grains jsdqu’à un si:rupu\*

*. le. CollÆeyd.*

Bauhin rapporte, après Jo. stoffelius, que si l’on coupe  
la tête de la racine de *bryone* à niveau de la surface de  
la terre , & qu’après avoir creusé la partie qui est restée  
dans la terre on la recouvre avec la pieçe que l’on a  
coupée , on la trouve le lendemain remplie d’un suc  
laiteûx qui s’y conserve jusqu’au troisieme jour, &  
**BBbb**

1123 BR Y

dont une cuillerée purge aVec autant d’efficacité que  
de promptitude. Ray nous apprend aussi , après Do-  
læus,que ce fuc pris tous les matins à jeun, à la dofe de  
deux ou trois cuillerées,sait écouler les eaux des hydro-  
piques , pourVu qu’il ait été cueilli au printems, lorf-  
que la lune est dans fon croissant. Hoffrnan rapporte  
que Platerus prenoit la racine de *bryone* blanche aVant  
qu’elle eût germé ;\*& qu’après en aVoir ôté l’écorce &  
lsaVoir coupée par tranches, il y passoit un fil, & les  
faifoit sécher ou aufoleil, ou au feu ; qu’il les mettoit  
enfuite influer dans de bon νϊη, & les faifoit sécher de  
notIVeau. Il réitéroît plusieurs fois cette opération , &  
dssuroit qu’étant ainsi préparée, elle purge efficacement  
& fans violence.

Ce même Auteur prépare des trochifques de *bryonc* de la  
maniere suivante.

Il réduit la *bryone s* ainsi corrigée , en poudre ; & après  
l’avofr arrosée avec du vin de Malvoisie, dans le-  
quel il a fait influer du gingembre, il en forme de  
petits gâteaux qu’il réduit en poudre & qu’il ern-  
ploie en infusion. Cep Auteur prétend , que lorf-  
.qulelle est ainsi préparée, elle purge de la même  
maniere que les trochifques d’agaric.

Puis donc que cette racine, lorsqu’on en use intérieure-  
ment, agit par son acrimonie intérieure & réfolutÎVe,  
il est éyident qu’on peutla donner avec stuccès dansles  
cas où il est besoin d’échauflèr , d’irriter fortement les  
nerfs, & d’ébranler Violemment tout le genre nerveux.  
C’est encore cefte qualité qui la rend si efficace dans  
les fleVres intermittentes., qui fait qu’elle excite les  
regles, qu’elle guérit Jes maladies utérines auxquelles  
les femmes font fujettes ; quelle tue& chasse les vers-  
qui l'ont logés dans les intestins. Comme elle est extre-  
mement purgatÎVe , elle inciste les Eues VÎstqueux, & le-  
ve les obstructions d’une maniere surprenante. Ray  
assure qu’une dose de la grosseur d’une noix muscade,  
de côrsserVe de cette racine, prise deux fois par jour  
pendant un tems considérable , guérit fouVent l’épilep-  
sie & les passions hystériques, & qu’on obtient le même  
effet en mettant un morceau de cetté raeine dans le  
verre où l’on boit. Bauhin rapporte, après Arnaud de  
VilleneuVe , qu’un épileptique a été guéri dans l’espa-  
ce de trois femaines, en *se* purgeant tous les jours aVec  
le fuc de *bryone* dépuré’, auquel il ajoutoit un peu de  
fucre. Matthiole nous apprend dans fon Commentaire  
sut Dloscoride, qu’une femme de Ea connoissance, qui  
étoit siijette depuis plusieurs années à des accès hysté-  
riques, en fut enfin délivrée , en prenant une Fois par  
Eemaine pendant un an, lorsqu’elle *se* couchoit, du vin  
blanc , dans lequel elle avoit fait infufer une once de  
racine de *bryone.* Forestus, *Obs. Chir. Lib. VI. Obsmz.  
Schol.* dit, après Avicene , qu’on fait cesser le délire  
que caufent les plaies dangeresses, en faisirnt boire au  
malade pendant quelques jours de la racine de *bryone*dans quelque liqueur rafraîchissante & délayante, ou  
. dans quelque aliment propre à en émousser le gout.

Cette racine appliquée extérieurement, a donné dans  
plusieurs cas des preuves de fa qualité réfolutiv^ Etant  
pilée avec du fel & du vinaigre, elle réfout les tumeurs  
froides, & efface les taches causées par un sang extra-  
vasé lorsqu’on l'applique sur la partie. Van-Helmont  
assure , que dans les contusions où il y a extravafation  
de fang, il ne faut que ratisser & appltquer la racine de  
*bryone-,* pour réfoudre le samg en eau en peu de tems,  
& l'évacuer à travers les pores de la peau. SuiVant Et-  
muller, cette racine guérit non-seulement Phydropisie  
étant priPe intérieurement, mais fait écouler encore les  
eaux qui fe font amassées dans le bas-ventre, lorfqtilon  
l’applique en .forme de cataplasine fur la\* région des  
reins, feule ou mêlée avec de la boufe de vache & de la  
fiente de pigeon ou de chevre. On l’applique aussi fur  
les tumeurs œdémate.ufes des piés 8? des jambes , sur  
l'hydrocèle du fcrotum & autres maladies femblables, ।

B R Y . 1124  
parce qu’en évacuant la sérosité elle réfout les tumeurs.  
On l’applique de même siIr les écrouelles, soit qu’elles  
sioient ulcérées ou non.

Prenez *ratine de bryone blanche, une demellivre ;*

Coupez-la par petites tranches, & faites-Ia frire dans une  
poele jnEqu’à ce qu’elle fiait seche. Passez la li-  
queur , & donnez-lui la consistance d’onguent  
aVec demi-lÎVre de résine de Eapin & cinq onces  
de cire. Appliquez cet onguent le matin & le  
Eoir scir les écrouelles.

Cet onguent réfout les écrouelles ou les fait suppurer, &  
guérit les ulceres , comme l’assüre Zacutus Lusitanus  
fur l’expérience qu’il en a faite. Si l’on creufe la raci-  
ne de *bryone* pendant qu’elle est encore en terre &  
qu’on la couVre, il s’y amassera une liqueur excellente  
pour la goute, si on l'applique fur la partie affectée.  
Elle appaife encore la fciatique, étant pilée toute fraî-  
che ayec de l’huile de lin, & appliquée tiede fur la  
partie malade- On continue l’ufage de ce remede juse  
qu’à ce que la matierp morbifique foit résolue & dissi-  
pée. Elle est encore excellente pour les contusions &  
pourdiffoudre les grumeaux de fang.Ses feuilles pilées  
& appliquées, dissipent les taches lÎVides de la peau,  
& discutent le fang grumeleux. De-là vient que Tac-  
kius emploie la racine de *bryone* fraîche pilée ou cou-  
pée par morceaux , feule\*ou mêlée avec du cerfeuil,  
en forme de cataplalme pour guérir les gangrenés &  
réfoudre les tumeurs. Ellepassepour guérir par trans-  
plantation les douleurs vagues de la goute. Pour cet  
ester on attache pendant quelque tems cette racine fin.  
la partie rpalade , après quoi on l’enterre dans le jar-  
din , ou le lieu où elle croît. Enfin, lorsqu’on veut  
purger l’utérus , on peut employer cette racine en for-  
me de pefla-ire, ou de fumigation. Voyez *Etmuller ,  
Lib. I.*

Suivant Bauhin , la racine de *bryone* paffe chez quelques  
Auteurs pour guérir la goute. Ils la coupent par mor-  
\_ ceaux, & la font macérer dans de l’eau-de-vie pour la  
distiler enfuite. On trempe des linges dans cette eau,  
après l'avoir fait tiédir , & on les applique fur la par-  
tie malade.\* Le Docteur Hopper nous apprend, *Eph. N.  
C. D. s. a.* 4. *App. p. nfy.* que les cendres de cette raci-  
ne, mêlées aVec fon fuc , dissipent les verrues, fur  
quelque partie du corps qu’elles foient.

Il ne fera pas hors de propos dans cette occision de re-  
chercher si nous ne pourrions point au moyen de la  
connoiffance des parties qui constituent la *bryone,*rendre raifon des effets qu’elle produit, & déterminer  
la forme fous laquelle on doit la donner pour qu’elle  
réponde aux intentions du Medecin, lorfqu’on juge à  
propos de la donner intérieurement. Suivant Tourne-  
fort, les feuilles de cette plante font fades, gluantes,  
& ne rougiffent pas le papier bleu ; la racine le rougit  
beaucoup.; & elle est amere & fent fort mauvais, ce  
qui fait conjecturer que l’acide du fel ammoniac qui  
domine dans cette plante est plus développé dans les  
racines que dans les feuilles, où il est embarraffé dans  
beaucoup plus de foufre. Par l’analyfe chymique, ces  
racines donnentheaucoup d’huile fétide , beaucoup de  
liqueur acide, & considérablement de fel volatil con-  
cret.

M. Boulduc assure que la racine n’a que des principes  
falins & nulle résine, en quoi elle differe du méchoa-  
can, à qui d’ailleurs elle reffemble beaucoup. Elle a  
plus de vertu prife en substance que de toute autre ma-  
niere. 11 ne faut qu’une dragme de cette racine *serine ,*ou quatre de verte, car pour lors elle est remplie d’hu-  
midité inutile. Mais comme il est a craindre qu’elle  
n’agiffe avec trop de violence , il croit qu’il est beau-  
coup plus sûr d’employer les infusions, les décoctions  
& les extraits. Sulcant lui, l’infusion est à préférer aux  
décoctions, & celle qui fe fait dans le vin blanc, à cel-  
le que l’on fait dans l'eau. Lorfqu’on n’a en vue que

1125 B R Y

de vuider les eaux, l’extrait du fisc Vaut mieux que ce-  
lui de la racine même préparée, sioit par les infusions , ;  
foit par les décoctions. *Hist. Acad. Roy. des Sc. Ann.*

Il est à obserVer que la racine de *bryone* lorsqu’elle est  
récente, passe pour opérer aVec plus de Violence que  
lorsqu’elle est loche. De-là Vient, filmant Pomet, que  
les paysians de France l’appellent *nouveau enragé»*

Lemery dans *sa* Pharmacopée préparé Peau de *bryone*composée, de la maniere sulcante.

Laissez le tout en digestion pendant quatre jours dans un  
vaisseau conVenable, puis faites-en la distilation

- au bain-marie. Quand elle fera à moitié faite, on  
exprimera ce qui aura resté dans l’alembic, on  
continuera à distiler la liqueur exprimée, puis on  
en tirera l’extrait en saifant épaissir ce qui restera  
de liqueur au fond de la cucurbite.

*R E M A R QU E S.*

On aura de la racine de *bryone* nouVellement tirée de  
terre, on la rapera & l’on en tirera le fuc par expres-  
sion. On aura des feuilles de rue & d’armoife récen-  
tes , on les pilera bien dans un mortier , & l’on en ti-  
rcra le fuc de la maniere ordinaire. La siabine doit être  
seche de même que le dictame de Crete & les autres  
feuilles. Ôn les concassera & mêlera avec de l’écorce  
' jaune ou extérieure d’orange amere , la myrrhe & le  
castoreum. On les mettra dans une grande cucurbite ,  
on veTera dessus les siucs & le vin de Canarie ; on bou-  
chera le Vaisseau exactement, on le placera en un lieu  
chaud pour y lasser la matiere en digestion pendant  
quatre jours, puis on la mettra distiler au bain-marie :  
quand on en aura tiré enVÎronla moitié, on exprimera j  
ce qui aura resté clans l’alembic , & l’on fera distiler I  
l’expression comme auparaVant, jusiju’à ce qu’ll ne *res- ।*te plus gueresde liqueur. Alors on fera éVaporer l’hu- '  
midité jtssqu’à consistance folide , & on aura un extrait  
qu’on gardera. On mêlera les eaux distilées ensemble  
& ce Eera l’eau de *bryone* composée, que l’on gardera !  
dans une bouteille bien bouchée.

Cette eau est hystérique, apéritive, propre pour les *va-*- peurs, pour exciter les regles aux femmes, pour résis-  
ter au Venin, pour fortifier le cerveau & les nerfs ,  
pour chasser par la tranfpiration les matiVaifes humeurs.  
La dofe est depuis demi-once jusiqu’à trois onces.

L’extrait est aussi hystérique & propre pour exciter les re-  
gles aux femmes. LEMERY , *Pharm. Univers.*

Dans le Dispenfaire de Londres, d’où M. Lemery a tiré  
la recette précédente, on emploie l'esprit de νΐη pour  
la distilation. Dans celui d’Edimbourg on s’en sert  
aussi , mais l’on rejette le castoreum. Au lieu de l’ex-  
trait, Tournefort recommande l’insusion de la racine  
dans du νΐη qu’il Veut que l’on fasse épaissir. Dans les  
*Collect.Leyd.* on trouVe un extrait de *bryone* que le Mort  
regarde comme un purgatif très efficace, quoique d’un  
prix modique.

BR Y 1126

En voici la préparation.

Prenez *de la bryonescche^ une livre,  
de foemeterre, deux livres »  
de feuilles deféné, quatre dragmes^*

Faites bouillir ces drogues ensemble pendant deux heu-,  
res dans une quantité d’eau fussifante , & réduisiez  
la liqueur que vous tirerez par expression à con-  
sistance d’électuaire. La dofe est depuis demi-  
scrupule jusqu’à demi-dragme.

L’électuaire de *bryone* de Démocrite , dont on trouVe la  
composition dans Mesilé , passe pour très-efficace dans  
l’épilepsie, la paralysie , le Vertige & autres maladies  
froides du cerVeau, de la moelle épiniere & des nerfs  
qui en naissent.

On le prépare comme il suit.

Faites-en un électuaire felon l’art, & laissez-Ie repose?  
six femaines. La dofe en est depuis deux dragmes  
jtssqu’à cinq ou six, quoique Lemery ordonne une  
once& demie.

M. Lemery ayant trouVé que cette composition péchoit  
en plusieurs chosies, il a jugé à propos de lui scibstituer  
la fuiVante finis le nom d’électuaire de *bryone* réformé,  
dont Voici la préparation.

Prenez *du suc de racine de bryone mondée , nouvellement  
tiré , quatre livres,  
du meilleur miel, deux livres,*

Cuifez-les en consistance de miel.

Puisajoutez-y,

Faites-en un électuaire felon l’art, dont la dose *sera* de-  
puis une dragme jnEqu’à une once. Εεμεκυ , *Pharm,  
Univers.*

Mesilé que nous Venons de citer, attribue a Democrite  
PinVention d’un sirop composé de siuc de *bryone ,* d’a-  
romates, de robs de raisins & de miel. Ce sirop passe  
pour être aussi efficace que l’électuaire précédent lorf-  
qu’on en prend deux onees pour doEe.

On trouVe dans le Dispensaire de Brandebourg un sirop  
de *bryone* préparé *avec* le siuc de la racine de cette plan-  
te, du miel & du scicre. On peut le donner aux persion-

3 127 B R Y

nes asthmatiques & hystériques,& dans les cas où l’on  
soupçonne qu’il y a des vers dans l’estomac & les in-  
testins. *Faber, in Myroth. Lib. VI. cap.* 10. prépare un  
sirop de *bryone* avec la décoction épaissie de *sa* racine  
mondée & du fucre, auquel il ajoute le fel qu’il tire de  
*sa* racine en la réduisant en cendres. Il met fur chaque  
livre de sirop demi-once de ce fel. Il nous apprend que  
ce remede évacue sans violence toutes les sérosités , ex-  
cite les regles & guérit la plupart des maladies auxquel-  
les les femmes font sujettes, en levant les obstructions  
& purifiant le sang. On donne demi-once ou une once  
de ce sirop à ceux qui sont d’un fort tempérament, tous  
les matins à jeun dans quelque bouillon convenable ,  
en leur faisant obferver, de même que dans les autres  
cas, un régime convenable.

Quelques-uns donnent au malade une once de fécule de  
*bryone t* ou le sédiment que dépofele fuc exprimé de fa  
racine, comme un remede beaucoup plus sûr que la ra-  
cine même, & extremement propre à lever les obstrue-  
lions de l’utérus. Cependant, commeLudovicus le re-  
marque fort bien dans fa Pharmacopée, cette prépara-  
tion est tout-à-fait inutile & ne produit aucun eflet,  
à moins qu’on n’y joigne des calybés, puifque, fuse  
vantEtmuller, c’est une chaux morte qui n’a aucune  
vertu, fans compter que- celle que l’on vend est ordi-  
nairement falsifiée. Le *nectar succosum de Clossetis,* que  
Schroder dans *sa* Pharmacopée prépare avec une once  
de fuc exprimé de *bryone s* mêlé avec une dragme  
d’huile de vitriol ou de foufre, passe dans l’opinion  
d’Etmuller, pour un purgatif excellent, pourvu que  
ladofe n’excedepas une dragme.

Voici quelques circonstances rapportées par Morison,  
qui serviront à faire voir que le métier d’imposteur  
n’est pas si rare aujourd’hui qu’on le croiroit bien.

« Il est des gens, dit-il, qui font avec la racine de *bryone*« des especes de monstres. Supposé qu’elle foit four-  
« chue au fortir de la terre , comme cela arrive fort  
« fouvent, ils y forment des parties génitales avec le  
« canif, ou y font une fente pour imiter les parties na-  
« turelles du *sexe,* appellées par Laurent, antre sacré.  
« Cela fait, ils enterrent pendant quelque tems cesra-  
α çines dans du fable , ou plutôt dans un lieu fablo-  
« neux , jusqu’à ce que les parties qu’ils ont incisées  
« aient repris leur écorce , après quoi ils les vendent  
a fous le nom de mandragore mâle & femelle.

« On voit tous les jours des racines, celles des carottes,  
« par exemple , & quelques-unes des plantes dont les  
« fleurs sont en parafol , qui croissent naturellement  
«fourchues, & j’ose assurer que pour peu qu’on fe  
«donne de la peine, on peut leur donner la figure  
« de telle partie du corps humain que l’on veut, de.  
« même qu’à la racine de *bryone* lorfqu’elle est vieil-  
« le, grosse & fourchue. Pour rendre l’imposture plus  
« parfaite & empêcher qu’on ne la découvre, ils met-  
« tent de la femence d’avoine dans les ouvertures  
« qu’ils ont faites à la racine de *bryone*, laquelle ger-  
« me dans la terre & fait effort pour pousser des seuil-  
a les. Mais comme ces femences manquent de nourri-  
« ture & que l’air ne peut en approcher , elles dégé-  
« nerent en des petites fibres capillaires. Un Botaniste  
a qui a quelque pénétration, n’a pas de peine à décoti-  
« vrir cette fourberie. Je me fouviens d’avoir vu à  
« Londres & à Paris de ces fortes de productions for-  
« cées que des Charlatans y montroient au public Eous  
« le nom de racines de mandragore. »

DioEcoride décrit la *bryone* blanche de la maniere stii-  
vante.

La *vigne blanche ,* autrement appellée *bryone s oplelosta- |  
phylum , chelidonium , melothrum , psilothrum, arche-  
zostis, agrestis & ce drosse s,* ressemble à la vigne culti-  
vée par fes rameaux, fes feuilles & fes jets , excepté  
qu’elle est plus velue. Elle s’attache par des mains qui

BR Y 1128

sortent de *ses* tiges, aux arbrisseaux qui en font à por-  
tée. Son fruit est en grappes , d’un jaune foncé , &  
fert aux Tanneurs à faire tomber les poils de leurs  
peaux.

Les jets de la *bryone* lorsqu’ils fiant récens , étant cuits &  
mangés, lâchent le ventre & excitent l’urine. Ses seuil-  
. les, fies fleurs & sa racine ont une qualité acrimonietsse,  
& semt propres par conséquent, lorsqu’on en fait des  
cataplasines avec du fel , pour les ulceres chironiens ,  
grangrenés & phagédéniques , & pour les ulceres  
putrides des jambes. Sa racine mêlée avec des ers,  
de la terre de chio & du fœnugrec , efface & dissipe les  
rides, les taches de rousseur, le hâle & les meurtrissu-  
res. Elle produit le même effet étant cuite dans l’huile  
jusqu’à ce qu’elle soit fondue & dissoute. Elle efface  
les marques livides qu’impriment les coups, & dissi-  
pe le *ptérygion* des ongles. Appliquée avec du vin en  
forme de cataplasine , elle dissute les inflammations &  
perce les abfcès. Sa poudre, employée de la même ma-  
niere, attire les efquilles. C’est un fort bon ingrédient  
dans les remedes septiques & maturatifs. Rien n’est  
meilleur pour l’épilepsie, l’apoplexie & le vertige,  
qu’une dragme de cette racine prife tous les matins  
pendant un an dans quelque véhicule convenable.  
Deux dragmes de cette même racine, font efficaces  
contre la morfure de la vipere.

Elle trouble quelquefois extremement la raison : elle ex-  
cite l’urine lorfquson en boit; & chaste le fœtus & Par-  
riere-faix, employée en forme de pessaire. On en corn-  
pose avec du miel un éclegme pour ceux qui ont peine à  
respirer, qui font incommodés de la toux, qui ont des  
douleurs dans les côtés, des ruptures & des convul-  
sions. Prife pendant trente jours à la dofe d’une demi-  
dragme dans du Vinaigre , elle consiime la rate ; elle  
produit le même effet étant appliquée sur la partie avec  
des figues. Sa décoction est bonne pour un demi-bain :  
elle purge l’utérus, & fait fortir le fœtus qui est mort  
dans la matrice.

On tire au printems de fa racine un fuc qui est propre  
aux ufages dont nous avons fait mention, lorsiqulon  
le boit dans de l’hydromel. Il est encore un excel-  
lent phlegmagogue. Son fruit employé en forme de  
liniment ou de cataplafme , est efficace contre la lepre  
& le *psore.* Son fuc mêlé avec du froment cuit, aug-»  
mente considérablement le lait aux nourrisses. Dws-  
C0RIDE , *LibAV. cap.-*184.

Pline, dans le premier chapitre de fonvingt-troisieme  
Livre, attribue à la *bryone* blanche les mêmes vertus  
que Diofcoride.

Il y a plusieurs autres especes de *bryone*, comme,

1. *Bryorna Zseylanicas foliis profundè laciniatis,* B. Les  
habitans de Ceylan l’employent fréquemment dans  
Phydropisie. Elle croît naturellement dans cette Ifle  
fur les vieilles murailles , & autres lieux incultes.  
BoCCLER.

2. *Bryonia alba vulgaris procerior, folio cucurbitae.* Elle a  
les mêmes vertus que la *bryone* blanche.

3. *Bryonia Indica,* ou *Americana.* C’est la même que la  
méchoacanna, comme on peut le voir à fon article.

4. *Bryonia Africana glabra, foliis in profandas lacmiai  
divisis ustore luteos* Ôlden.

5. *Bryonia Americana -, olivae fructu rubro,* Plum. Cat.

6. *Bryonia Africana rsauctu variegato,* Hort. Elth.

7. *Bryonia Africana lactuel at a-, tuberosa radice ustoribus  
herbaceis,* Par.Bat.

ΒκυονιΑ **NIGRA** , Offic. *Gersiii.* Emac. 871. Raii Hisse  
1.660. Mer. Pin. 16. *Bryoniafylveflris nigra, Park.*Theat. 178. *Bryonia laevis sive nigra racemosa,* C. B.  
Pin. 297. Hist. Oxon. 2. 5. *Bryonia nigra, sigillum  
beatae Mariae Officinarum,* Merc. Bot. 1. 24. Phyt. Brit.  
17. *Vitis nigra quibufdam, scuTamnus Plinii folio cy-  
claminis,* J. B. 2. 147. *Votis nigra sive Bryonia nigra  
quibufdam,* Chab. 120. *Tamnus racemosa,flore minori*

*τ* ι 2 0 B R Y

*litteopallescente,* Tourn. Inst.103. Elem.Bot.85. Boerli.  
Ind. A. 2. 62. Raii Synop. 4. 262. DaLE. *Sceau de  
Notre-Dame.*

La vigne noire , appellée par quelques-uns *bryone* noire ,  
& par d’autres vigne *elctronienne,* a les feuilles comme  
celles du liere, mais plus approchantes de celles du  
*smilax,* excepté qu’elles font plus larges. Leurs tiges  
font aussi les mêmes. Cette plante, de même que la  
*bryone* blanche, s’attache par fés jets aux arbres voi-  
sins. Son fruit croît en grappes ; il est d’abord verd,  
mais il noircit à mefure qu’il approche de fa maturité.  
Sa racine est noire par dehors, & de couleur de buis  
en-dedans. On mange ses jets comme les autres herbes  
potageres, lorsqu’ils sirnt jeunes.

Cette plante excite l’urine & les regles, diminue les gon-  
flemens de la rate, & guérit l’épilepsie, le vertige & la  
paralysie. Sa racine a les mêmes vertus que celle de la  
vigne blanche, & produit les mêmes effets, mais dans  
un moindre degré. Un cataplasine de fies feuilles avec  
du vin, guérit les ulceres qui viennent au cou des bêtes  
de charge : on l’applique aussi fur les luxations. Dlus-  
ccRIDE, *Lib.LV.cap.* 185.

La *vigne noire,* proprement appellée *bryone,* est nommée  
par quelques-uns *clelrorna* , par d’autres *gynecanthe* ou  
*apronia.* Elle ressemble à la vigne blanche, excepté par  
*sa* couleur. Ses jets , à ce que prétend Dioclès , sont  
préférables à l’asperge pour exciter l’urine & diminuer  
les gonflemens de la rate. Elle croît parmi les arbrise  
feaux & les rofeaux. Sa racine est noire par-dehors &  
jaurte en-dedans. Elle est beaucoup plus efficace pour  
attirer les esquilles que celle de la *bryone* blanche : elle  
a aussi la vertu de guérir les écorchures qui viennent  
au cou des bêtes de charge. On prétend que les fau-  
cons n’approchent jamais des métairies où il y en a, &  
que la volaille y est en fureté. Cette plante attachée à  
la cheville du pié d’un homme ou d’un animal, guérit  
les fluxions de phlegme ou de fang qui *se* jettent fur la  
partie. Ρεινε, *Lib. III. cap.* 1.

La racine du *sceau de Notre-Dame* est plus petite que  
celle de la *bryone* blanche. Elle est noirâtre par dehors,  
blanche en-dedans, plus solide , mais plus gluante. Ses  
rameaux sont aussi longs que ceux de l’autre, & s’atta-  
chentaux buissons qu’ils rencontrent: mais ils sont sans  
mains. Ils sont lisses, de même que les feuilles qui font  
d’un verd foncé, faites en forme de cœur renversé ,  
mais plus pointues. Ses fleurs sortent des aisselles des |  
feuilles ; elles sont en grappes beaucoup plus petites j  
que celles de la *bryone* blanche, verdâtres , d’une seule  
piece, découpée en cinq à six parties. Il leur fuccede  
des baies rouges comme dans l’autre. Elle croît dans  
les mêmes lieux, & fleurit dans le même tems.

Quelques Auteurs assurent, que la racine de cette efpece  
de *bryone* est extremement purgative. Mais Hoflrnan  
& le Docteur Lister, qui s’en sont servis plus d’une  
fois, ne lui ont jamais trouvé une pareille qualité.  
Elle excite l’urine & chasse le gravier des reins. Un  
cataplasine de fa racine avec du vinaigre & de la botl-  
fe de vache , appaife les douleurs de la goute. On  
l’emploie rarement en Medecine. MILLER, *Bot.Offe*

Il y a plusieurs especes de *Sceau de Notre-Dame* ou *Tam-  
nus ,* comme,

1, *Tamnus racemosa esiore minore luteo pallescente* de Tour-  
nefort.

Elle fleurit au mois de Juin, & l’on n’emploie que fa ra-  
cine. Elle incife & atténue le phlegme vifqueux, fur-  
tout dans les maladies de la poitrine, *R. H. p.* 661.  
Elle excite l’urine & les regles , & chasse le fable des  
reins, lorfqulon la boit dans quelque liqueur convena-  
ble,LOBEL. Je ne me silis jamais appcrçu qtl’elleposse-  
de une qualité purgative, C. Hoffman. Gefner assure  
qu’elle ulcere les parties. Elle est extremement violen-  
te, & tient, à ce qu’on prétend, de la nature du pose

B UH 1130

*son* ; ce qui fait qu’on ne doit jamais l’employer. D aLë  
d’après les Auteurs que nous avons cités.

2. *Tamnus Cretica-, erifldofolio,* Tourn. Cor.

3, *Tamnus Americana tubifera , radice fungiformi >*Plum.

4. *Tamnus Americana racemosa minori* Plum,  
5. *Tamnus Americana racemosa major,* Plum.

6. *Tamnus Americana-> amplis foliis, sabtus purpureis*Plum.

7. *Tamnus Americana anguriaefolio,* Plum,

BRYOPTERIS, ou DRYOPTERIS, de βρθρν, *mousse.*ou δρῦς, *chêne , δεπΊρίξΐς, fougere; Fougere blanche de  
chêne* qui croît fur la mousse du chêne. BLANCARD,  
Voyez *Dryopteris.*

BRYTHIONl. Nom d’yn cataplasine dont on trouve la  
composition dans Paul Eginete, *Lib. VII. c.* 18.

BRYTIA, βρύτια ; ce qui reste des raisins après qu’on en  
a exprimé le moût. GaLIEN , *Lib. II. de Aelm. Fac.  
cap.* 9.

BRYTON, βρύταν ; esipece de boisson faite avec de l'or-  
ge, qu’Aristote appelle soivcr *opsnon.)* Ceux qui s’eni-  
vrentavec cette liqueur, tombent toujours à la renverse  
le ventre en-haut. Hellanicus dit que *lu bryton* est fait  
avec le riz. On petlt encore le faire avec du millet,  
comme nous l’apprend Athenée , qui dit aussi que le  
*bryton, το βρόΊον,* est appelle par quelques-uns χρίθινος  
*οινος,* « vin d’orge. » Il dit dans le même endroit, que  
ce χρίθινος *οινος* est appelle ώινον. Mais Eustathius pré-  
tend qu’il y a cette différence, que de πῶνον est fait avec  
de l’orge, & le *bryton, βξυΊον,* avec dec racines. GûR-  
**RÆUS.**

**Β U B**

BUBALUS, Ossic. Schrod. 5. 272. Gefn. deQuad.iiiÜ  
*Bubalus, Italis Busalo ,* Raii Synop. A. 72. *Buffelus,*Bellon. Obf. edit. Clusi 102. Jonsi de Quad. 38. *Base  
foluasive'Bubalus vulgaris,* Aldrov. de Quad. BisiIl.  
365. DaLE. *Buffle.*

On emploie en Medecine *ses* cornes , ses ongles, sa  
graisse & sa fiente. Les deux premieres font bonnes  
contre les convulsions ; & les autres parties passent pour  
avoir les mêmes vertus que celles du bœuf.

Ceux qui ont écrit l’histoire des animaux à quatre piés ,  
nient que cet animal foit le *bubalus* des anciens , & pré-  
tendent que c’est le bœuf d’Inde sauvage, qu’Aristote  
a décrit fans nous en dire le ηοιρ, & que l’on trOuve,  
à ce qu’on dit, parmi les *arachotae.* Mais Ray est for-  
tement persuadé que le nom de *bubalus* a passé en Ita-  
«lie avec l’animal., à qui on le donne, & qu’il a tirésian  
nom de *bubalus* d’une contrée des Indes ou d’Asie où il  
naît. Bellonius, *Obscrv. L. II. cap. 5.* prend le bœuf  
d’Afrique pour le *bubalus* des Anciens.

BUBON, βουβαν, *Bubon.* Le *bubon lophyn^ç, 8e lephy^  
gethlon s* font des maladies des glandes. Le *phyma* est  
une tumeur inflammatoire qui a fon siégedans les glan-  
des ; le *bubon* est une tumeur de même espece qui tend  
à fuppuration ; au lieu que le *phygethlon* est une tu-  
meur inflammatoire, érysipélateufe de ces mêmes glan-  
des. AeTUARIUs , *Meth. Med. Lib. II. cap.* 12.

Suivant Galien , le *bubon, le pbyma , & le phygethlon ,*sirnt des affections des glandes, *lobubonvmc* inflamma-  
tion, *Sclophyma,* une inflammation de même espece  
qui tend à suppurer. D’autres donnent le nom depûy-  
*mata* à toutes les tumeurs dans quelques parties du  
corps qu’elles viennent. Hippocrate dit que ceux dont  
les conduits urinaires sont assectés de *phymata,* en sont  
guéris en les faisant venir àsuppuration.Les *bubons* qui  
doivent leur origine à des meurtrissures , a des ulceres  
ou des douleurs, ne sont point dangereux : mais ceux  
qui font causés par la fievre, comme il arrive pour l’or-  
dinaire dans les maladies pestilentielles , font d’une  
nature extremement maligne , foit qu’ils viennent à

ιι; ι B U B

la cuisse , sous les aisselles ou à la gorge.

On doit traiter les *bubons* de la premiere espece qui n’ont  
rien de dangereux, comme toutes les autres tumeurs  
inflammatoires, je veux dire, avec des rafraîchissans,  
des astringens &des répercussifs , tels que sirnt l’épon-  
ge trempée dans l’oxycrat, ou la laine imbibée de vin  
& d’huile *omphacinum (Inala Hyiaseéçi)* l’huile de ro-  
sies, celle de coings, de mastic & de myrte. On doit  
tsser ensuite de remedes difcussifs : mais si le malade a  
beaucoup d’humeurs, il faut commencer par les *éva-  
cuer.* Supposé que les purgatifs ne foient point nécese  
faites, on doit travailler à la cure de l’ulcere qui a causé  
*le bubon, 8c* user des mêmes moyens que dans les au-  
tres ulceres, appaiser l’inflammation des glandes, en y  
appliquant de la laine trempée dans quelque huile é-  
molliente, dont on entourera la partie malade. On  
ne doit point *se* hâter d’ouvrirda tumeur qui tend à fup-  
puration , mais tâcher de la réfoudre par des remedes  
en forme de cerat, furtout avec ceux qu’on nomme  
*Diapyrano & Botanicon.* Supposé que cette voie ne  
réussisse point, il faut l’ouvrir de la même maniere que  
les autres abfcès, & y employer le même traitement.  
Dans les *bubons* qui font causés par des fievres ou par  
une surabondance d’humeurs, on doit rejetter les ré-  
percussifs , de peur que la matiere ne *se* jette star quel-  
que partie interne; & en commencer la cure avec des  
maturatifs. Si les forces & Page du malade lepermet-  
tent, il faut le faigner du bras, & ufer enfuite de dé-  
coctions de camomile , d’aneth & autres plantes sem-  
blables. Quant aux autres remedes, ce fiant les mêmes  
que nous avons recommandés pour les parotides & les  
. inflammations. On prétend que l’*aster atticus,* qu’on  
appelle aussi *bûbonium,* a la vertu de guérir cette ma-  
ladie , non-seulement lorsqu’on l’applique silr la par-  
tie malade , mais encore lorsqu’on le porte en forme  
d’amulete. P. Εοινετε , *Lib. I V. cap.* 22.

Il y a quelques especes de tubercules ou tumeurs, qui ne  
paroissent jamais qu’en certains endroits du corps, qui  
leur font, pour ainsi dire , propres. De ce nombre sirnt  
les *bubons* qui ne viennent qu’aux aines, & fous les  
aisselles, & que l’on peut distinguer en benins & en  
malins. Comme ils demandent chacun une cure diffé-  
rente , il ne siera pas inutile de nous y arrêter un peu.  
On donne au *bubon* le nom de *benin.* 1°. Quand il pa-  
roît de lui-même, clest-à-dire , dans un tems que le  
malade jouit d’une scmté parfaite, & qu’il est exempt  
de toute maladie contagieufe ou pestilentielle, de la  
même maniere que le furoncle ou phlegmon vient,  
furtout aux enfans, Bans mettre leur vie en danger.  
2°. On dit qu’un *bubon* est benin, lorsqu’il paroît à la  
fin d’une fievre de bonne efipece, la violence de la ma-  
ladie *se* détournant de ce côté-là, par la force de la na-  
ture. Le *bubon* malin est celui qui doit fon originê à  
quelque maladie pestilentielle ou à la verole, ce qui lui  
a fait donner le nom de *bubon pestilentiel* ou *vénérien.*

Quant aux caufes du *bubon* benin, il faut remarquer qu’il  
provient^ de même que toutes les autres tumeurs in-  
flammatoires\*de la stagnation d’tm fang vssqueux &  
éyais, de sorte qu’il n’en diffère que par les endroits  
où il vient, qui sirnt ordinairement les aines ou les aise  
Eelles, où la grasse est plus abondante , & les glandes  
en grande quantité.

Il n’est pas difficile de distinguer le *bubon* benin , si l’on  
fait attention que ce n’est qu’une tumeur accompagnée  
d’inflammation qui vient aux parties que nous venons  
d’indiquer, fans aucune contagion pestilentielle ou  
vénérienne.

Cette espece *do bubon a* rarement des suites fâcheuses, à  
cause: qu’il se resout ou vient à suppuration. Il arrive  
cependant quelquefois que cette refolution ou suppu-  
ration sont long-tems à se faire , furtout dans les per-  
sonnes d’un mauVais tempérament ; de sorte que ces  
sortes de tumeurs dégénerent en des fistules opiniâtres.  
Le *bubon* qui vient aux aisselles silppure beaucoup plus  
aisément que celui des aines, mais il n’y en a point

B U B 1132  
qui vienne plus mal - aisément à supputation que la  
parotide.

Pour ce qui est des *bubons* qui viennent sans aucune au-  
tre maladie, surtout dans les enfans, le meilleur moyen  
de les dissiper est de donner souvent à ceux qui en fiant  
attaqués, quelque purgatif mêlé avec le mercure doux,  
afin de détourner par réVulsion le fang vi Aqueux & coa-  
gu.lé de la partie affectée, & le dissoudre en même-  
tems. Les remedes qui atténuent le fang, tels que les  
décoctions des bois , ne doivent pas être oubliés dans  
le cas dont nous parlons. Supposé que le *bubon* soit ac-  
compagné de fievre légere , le Medecin doit ordonner  
au malade quelque remede fébrifuge.

Lorfque l’inflammation est médiocre , & qu’on a lieu  
d’efpérer la réfolution du *bubon -,* il est à propos d’y ap-  
pliquer quelque emplâtre digestive, telleque celle de  
diachylon simple, de blanc de baleine, de galbanum ,  
de *diasaponis*, ou *de ranis cum mercurio,* car ces *sor-  
tes* de tumeurs *fe* résolvent souvent au moyen de ces  
sortes de topiques.

Si l’inflammation est violente & la douleur aiguë, &que  
les digestifs ne produifent aucun effet, il faut fans dif-  
férer recourir à la fuppuration , en appliquant silr le  
*bubon* une emplâtre de *diachylon cumgummi*, laquelle  
est extremement utile dans ce cas. Supposé queladou-  
leur augmente au point de devenir insupportable, rien  
n’est meilleur pour l’appaiser , & même pour reEou-  
dre la tumeur, que d’appliquer sisr la partie malade  
des cataplasincs digestifs tiedes, que l’on aura foin de  
changer souvent. Ces cataplasines doivent être com-  
posés de mie de pain & de lait cuits à consistance de ca-  
taplasine avec un peu de siafran , ou de farine de fro-  
ment aVec du miel & de heure frais, auxquels il est bon  
d’ajouter quelque peu de thériaque de Venise. Il saut  
les appliquer chauds & les renouveller fouVent.

Lorfque par le moyen de ces remedes, ou. d’autres de mê-  
me nature,.on a mûri la matiere qui est en stagnation.  
Il faut ufer de quelque caustique, ou du bistouri : mais  
on doit prendre garde en faisant l’incision de ne point  
offensier les Vaiffeaux axillaires qui font sijusses aiffel-  
les, ou les cruraux qui rampent dans les aines ; car on  
causerait par-là une hémorrhagie très-dangereuse.  
Llalucès étant ouVert, on doit le traiter de même que  
les autres absitès; il est bon dlobferver que l’emplâtre  
de diachylon est d’un utilité extraordinaire dans ce cas,  
parce qu’elle est propre à ramollir & à résoudre les du-  
retés ou callosités qui sie forment autour des leVtes de  
Pulcere. HEISTER. .

Guillaume de Salicet qui VÎVoit aVant que Fon connût la  
vérole en Europe, parle d’un *bubon* que l.’on prend en  
couchant avec une femme gâtée , *propter concubitum  
cum foeda muliere.* Le Docteur Freind ne croit point  
que ce foit un *bubon* vénérien, parce que tous ne le semt  
point, & que l’on peut contracter des *bubons*, des tu-  
meurs & des absitès aux parties génitales en voyant  
une femme, qui fans avoir la lepre ou la vérole, a des  
ulceres & desabsitès dans ces parties.

Hippocrate fait mention d’une eEpece de *bubon* causé par  
la suppression des regles, & qui vient à suppuration,  
dans fon Traité *de Natura Pueri.* Il l’appelle φῦμα  
EaTa' τὸν βουβανα πύον γενομενον.

*Des bubons pestilentiels.*

On divise pour l’ordinaire les tumeurs pestilentielles, en  
*bubons, charbons* ou *anthrax.On* comprend sous le nom  
de *bubon,* toutes les tumeurs inflammatoires dont la  
casse est pestilentielle, &qui viennent non-seulement  
sous les oreilles, les aiffelles, & aux aines , mais en-  
core au cou, à la poitrine, aux bras, aux piés , ou telle  
autre partie charnue du corps, la nature détournant la  
matiere corrompue & pestilentielle vers les parties ex-  
térieures.

Le *bubon* pestilentiel diffère des autres tumeurs , en ce  
qu’il paroît ordinairement dans les tems de contaglen  
& qu’il est accompagné d’autres signes pestilentiels.Car

1133 B U B

il faut remarquer que nos meilleurs Auteurs qui ont  
vécu dans le tems des demieres pestes, assurent, que  
ceux qui font attaqués de cette maladie ont de pareil-  
les tumeurs, à moins qu’ils n’en meurent sur le champ.  
Cette éruption fe fait quelquefois plutôt, quelquefois  
plus tard ; car elle vient à quelques-uns avant même  
qu’ils fe sentent malades , ou qu’ils aient le moindre  
soupçon de peste; dans d’autres , ces fortes de tumeurs  
ne paroiflént que deux, trois ou quatre jours apres qu’ils  
semt attaqués de la contagion : mais il est rare qu’elles  
tardent davantage. Quelquefois ces *bubons* font ac-  
compagnés de charbons ou *d’anthrax.*

C’est une ancienne obfervation de la certitude de laquel-  
le on-a eu lieu de s’assurer dans les dernieres pestes ;  
que la plupart de ceux à qui ces tumeurs viennent,  
échappent pour l’ordinaire de la contagion lorsqu’el-  
les ne sont accompagnées d’aucun autre fymptome fâ-  
cheuy, & qu’il n’y a point de complication de maux.  
De là vient que les Medecins modernes sirnt perfua-  
dés, & avec raifon , que leur principal stolo dans le  
traitement de la peste, consiste à hâter par tous les  
moyens possibles la sortie du *bubon,* sans lequel le ma-  
lade ne peut échapper, & qu’en le guérissant on guérit  
ell même tems la peste. Cela étant, les remedes digese  
tifs, dissolvans & répercussifs, la saignée & les purga-  
tifs, bien loin de procurer la guérifon du malade, lui  
causent la mort, en repoussant le virus pestilentiel dans  
lesang.Le Medecin n’a donc autre chofe à faire dans ce  
cas, que d’aider la nature, en facilitant l’éruption des  
tumeurs qui fe font formées dans le corps , & en les  
faisant venir le plutôt qu’il est possible à supputation  
ou maturité.

Pour mieux y réussir, le malade doit, dès qu’il apperçoit  
l’éruption d’une tumeur , s’enfermer chez lui, fe ga-  
rantir de Pair, & même se mettre au lit ; car par cette  
méthode il est plus à couvert de la contagion de Pair,  
*& le bubon* vient plus aisément à suppuration lorsqu’on  
fait employer comme il faut les remedes internes &  
externes.

Quant au traitement extérieur, il est à propos de frotter  
la tumeur avec quelque violence , foit avec les mains  
ou avec un linge, & ce qui est encore plus efficace, y  
appliquer enfuite quelque remede émollient & matu-  
ratifpouren faciliter l'éruption. Pour cet effet, rien  
n’est meilleur qu’un cataplafme de levain chaud , feul 1ou mêlé avec du fel & de la graine de moutarde pilée.  
Par la vertu de ce remede les parties sirnt ramollies &  
aiguillonnées, jufqu’à ce que la matierepestilentielle  
étant attirée du simg vers la partie tuméfiée, ait été  
évacuéeparla silppuration. Les cataplasines sijppuratifs  
des autres tumeurs ont aussi la même vertu, surtout ce-  
lui d’oignons cuits S011S la cendre & préparé avec dela  
thériaque & du heure, ou de .mie de pain cuite avec du  
lait & dusafran. QuelquesAuteurs préserent les emplâ-  
tres émollientes, celle surtout de diachylum simple &  
composé, aux cataplasines précédons, qui ayant besioin  
d’être souvent renouvelés, exposent la partie à Pair ,  
ce qui ne peut manquer d’interrompre les progrès de  
la transpiration.

Barbette, dans le Traité qu’il a composé fur la peste, or-  
donne l’emplâtre suivante, qui paroît être fort bonne.

Mêlez ces drogues & faites-en une emplâtre que vous  
appliquerez fur la tumeur après l’avoir aupara-  
yant bien frottée. On la changera tous les jours ,  
ou de deux en deux jours.

Hodges, Medecin Anglois , dans la defcription qu’il a  
donnée de la peste qui ravagea la ville de Londres en  
1665. recommande beaucoup l’emplâtre Suivante.

B Ü B i i 3 *4*

Faites fondre ces drogues àvêc dé l’huile de camornile &  
faites-en une emplâtre felon Part, que vous ap-  
pliqucrez de la même maniere que la précédente,

On fie Eert aussi d’une emplâtre composée de farine, de »  
miel & de jaune d’œuf, qui n’est pas à mépriser. La  
plupart des modernes les plus expérimentés dans la  
cure de la peste, rejettent les remedes dont les anciens  
fe servoient pour hâter la suppuration, les vésicatoires,  
les cantharides & les ventouses sieches.

Mais une chose singuliere & qui mérite une attentiori  
particuliete est, est que le célebre Beintema, Medecin  
de l’Empereur, assure dans le Traité Latin qu’il a corn-  
posé au siljet de la derniere peste de Vienne, qu’il ne  
haut souvent pour résoudre & guérir les *bubons,* qu’y  
appliquer de la cendré chaude. Quoique cet Auteur  
sciit le seul qui conseille de résoudre les *bubons* pesti-  
lentiels , il est bon de remarquer que le virus d'est  
. point repousse dans le stang par cette pratique, mais au  
contraire attiré hors du corps par le moyen de la cen-  
dre chaude qui l’évacue entierement en s’en imbibant.

Il est encore à propos de joindre aux remedes externes  
précédons, l’ssa-ge des internes , qui peuvent chaffer  
par une sueur douce le venin qui est caché dans le corps.  
Les Medecins modernes ont reconnu le danger des  
remedes trop chauds & des sildorifiques violens , au  
lieu que llusage modéré des liqueurs légerement six-  
dorifiques a souvent produit de très-bons effets, parce  
qu’elles semt propres à exciter la tranfpiration & à mo-  
dérer le mouvement, trop violent du sang. Les reme- »  
des de cette nature sirnt entre autres les infusions dé  
thé avec un peu de safran , ou celles d’autres plantes  
alexipharmaques , comme la fauge , le fcordium , la  
rue, la mille-feuille , la bétoine, comme aussi la tifa-  
ne ordinaire, avec ou fans la racine de fcorzofiere bue  
chaude, afin d’entretenir la fueur.

Les liqueurs froides ne font pas moins dangereuÎes que  
les sildorifiques violens, car non-seulement estes in-  
terrompent la transpiration, mais empêchent encôre  
l’éruption des *bubons* de laquelle dépend la vie du  
malade. L’air de la chambre où le malade couche doit  
être entretenu dans une juste température ; il en est dé  
même du lit, qui doit être aussi commode qu’il est pose  
’sible. Si le malade est soible & abattu, sansaücun de-  
gré de phaleur remarquable, il ne fiera pas hors de pro-  
pos de lui donner deux ou trois sois par jour, trente  
ou quarante gouttes éPélixir de propriété , ou de mé-  
lange simple , de teinture de bézoard, d’essence de  
myrrhe , d’essence de sicordium, dans quelque liqueur  
chaude, ou à la place quelque bonne poudre bézoar-  
diqüe. Rien au contraire n’est plus propre pour ceux  
qui siont d’un tempérament chaud ou qui reffentent une  
chaleur immodérée , que le nitre dépuré , avec les  
pierres d’écrevisses & les poudres testacées, oulesaci-  
des tempérés , tels que le jus de citron, de groseilles &  
de grenades , ou le sirop & Peau de bourache, de bü-  
glofe , ou tel autre remede tempéré & rafralehissant,  
que l’on donnera souvent au malade, en y mettant s  
fupposé que la chaleur foit excessive, quelques goqt->  
tes d’esprit de vitriol dulcifié,

Les remedes que nous venons d’indiquer suffisent pouf  
chaffer le virus pestilentiel des parties internes, com» -.  
me nous l’assurent les Medecins qui ont écrit silr la pesa  
te qui a ravagé dernièrement la Pologne, la Prusse ,  
le Danemârc, l’Autriche, la Hongrie & la ville de R a-  
tisbonne. Il faut donc les répéter souvent jtssqulà cé  
que les tumeurs soient entierement résolue?, ce qui ,  
suivant eux, arrive quelquefois fans suppuration, oü cô  
qui est plus ordinaire, jufqu’à ce qu’elles soient tout-à»  
fait mures. Dans quelques cas la tumeur tend immédia\*

ιϊ3 5 B U B

ment à la suppuration ; quelquefois aussi elle est plu-  
sieurs semaines sans *se* ramollir. Lorsque cela arrive ,  
il faut continuer Ptssage de ces remedes jufqu’à ce  
qu’elle s’ouvre d’elle - même , ou qu’on l'ait percée  
avec le bistouri, que la matierepestilentielle foiten-  
tierement évacuée & ne puisse plus *se* porter dans le  
seing, &la plaie parfaitement détergée.

L’abfcès étant ouvert & la matiere tout-à-fait éVacuée,  
il ne s’agit plus que de cicatriser la plaie par le moyen  
de quelque baume vulnéraire. Le meilleur détersif que  
nous ayons est l’onguent digestif( de térébenthine avec  
le jaune d’œuf) mêlé avec quelque peu de thériaque de  
Venife, & le baume de soufre avec l’huile de térében-  
thine. A chaque panfement, il faut faire sortir le pus  
de llulcere, le nettoyer comme il faut, & le passer  
enfuite avec l’onguent dont nous venons de parler,  
sans employer les tentes , à moins que son orifice ne  
fût trop étroit, appliquer dessusune emplâtre & l'assu-  
rer avec un bandage. Les meilleurs emplâtres pour ces  
fortes de cas, sont celles de diachylum, ou de farine &  
de miel, dont on peut *se servir* jssqu’à ce que la plaie  
soit tout-à-fait consolidée.

Les Medecins ne font point d’accord sim le tems auquel  
on doit faire l’incision. Plusieurs Auteurs modernes  
qui ont écrit de la peste, ne veulent point qu’on ou-  
vre les *bubons*, qu’ils ne soient tout-à-fait mûrs. Car  
outre qu’ils s’ouvrent prefque toujours d’eux-mêmes ,  
comme on l’a observé , iI est à craindre , si l’on en  
croit ces Auteurs, qu’une incision trop précipitée ne  
cause une fistule de mauvaise espece , l’immobilité de  
Ia partie &même la gangrené. D’autres au contraire ,  
soutiennent que le moyen le plus sûr de conserver la  
vie au malade & de le garantir de la contagion, est  
d’ouvrir le *bubon* dès qu’il commence à paroître.

Quoique quelques anciens Medecins aient ordonné l’ex-  
cision totale des *bubons* pestilentiels , afin d’extirper le  
virus, les modernes ont eu d’assez bonnes tassons pour  
ne pas être de leur avis, car une pareille méthode est  
non-seulement violente, mais encore dangereuse, sur-  
tout lolaque le *bubon* est situé dans certains endroits du  
corps.

Les Medecins modernes rejettent de même d’un com-  
mun accord les émétiques de toute efpece, la saignée  
& les remedes internes excessivement échauffans, tels  
que la teinture de bézoard, les huiles distilées, les *es-*prits anti-pestilentiels chauds, volatils , la thériaque  
de VeniEe & le mithridate , quoique les anciens fassent  
beaucoup de fond fur eux. HEISTER.

*Des bubons vénériens.*

Les *bubons* vénériens ou poulains sont des tumeurs des  
glandes conglobées ou lymphatiques des aines, dou-  
loureuses , dures, résistantes , qui viennent difficile-  
ment à suppuration, & qui sirnt produites médiate-  
mentou immédiatement par un commerce impur. Un  
homme ou tme femme qui sont exposés à ce mal, par  
une casse immédiate & à la fuite d’un commerce im-  
pur , ressentent quelques jours après l’action , une lé-  
gere douleur en marchant, dans les glandes, d’un' côté  
ou des deux côtés des aines.. Ces glandes paroissent  
gonflées au toucher. Elles augmentent de volume plus  
ou moins vite, & elles deviennent dures, tendues, ré-  
nitentes , douloureuses. Cependant la peau qui les  
couvre conserve sa couleur naturelle , mais on mar-  
che avec plus de peine. Enfin le poulain fie manifeste;  
il est plus ou moins élevé, d’une figure ronde, oblon-  
gue ou cylindrique, tantôt gros comme un œuf de pi-  
geon ou de poule, & tantôt comme le poing.

On distingue trois especes de poulains.

ι°. Suivant la cause qui les produit. Les uns viennent  
uniquement & immédiatement d’un commerce impur,  
& c’est alors une *maladie essentielle.* Les autres survien-  
nent à une gonorrhée virulente supprimée ou qui cou-  
le peu, ou bien à des chancres de la verge ; & c’est alors

B U B 1136

une *maladie fymptomatique-* D’autres arrivent d’eux-  
mêmes, fans qu’il y ait eu depuis long-tems aucun  
mauvais commerce ; & c’est alors un *signe pathognomo-  
nique* d’une vérole cachée.

20. Suivant leur qualité. Dans les uns il y a beaucoup de  
chaleur, de pulsation & de rénitence, & on les nomme  
*phlegmoneux.* Dans les autres la douleur, la chaleur,  
la pussation & la rénitence sont médiocres, la tumeur  
en est même si peu dure, qu’elle conserve l'impression  
que le doigt y fait en la comprimant, & on les appelle  
*oedémateux.* D’autres sont siins douleur , sans chaleur  
& Eanspulsation, quoique fort rénitens, & on les nom-  
me *ski rr h eux.*

3°. Suivant la maniere dont ils fe terminent. Les uns se  
résolvent & disparaissent peu à peu d’eux-mêmes ou  
par la force des remedes.Les autres suppurent & enfuite  
*sè* cicatrisent d’eux-mêmes dès qu’on a évacué le pus par  
l’ouverture de l’abseès, soit avec le cautere, foit par  
une incision. D’autres enfin résistent aux maturatifs &  
aux émolliens & demeurent durs & rénitens.

CAUSES.

Les glandes inguinales ne peuvent point s’enfler à la suite  
d’un commerce impur , *se* durcir & former des pou-  
lains, à moins que la lymphe qui fe rend des parties  
voisines dans ces glandes, comme dans un refervoir  
commun , & qui pour passer ailleurs, *se* trouve obligée  
d’en traverser les cellules, ne s’y arrête, n’y séjourne  
& ne s’y accumule. Or pour cela, il faut que cette lym-  
phe foit plus épaisse, plus grosticre & plus vifqueufe  
qu’à l’ordinaire. Donc les poulains font produits, par  
l’épaississement, la contagion & le séjour de la lymphe  
dans les glandes inguinales à la stlite d’un maudis  
commerce.

Mais comme ce commerce ne fait point d’autre change-  
ment dans le corps, que d’y introduire le virus véné-  
rien, il s’ensuit que c’est uniquement à ce virus insinué  
dans le corps & mêlé avec la lymphe des glandes ingui-  
nales , qu’on doit attribuer l’épaississement de cette  
lymphe ; & c’est un effet qu’on a d’autant plus de rai-  
son ’de rapporter au virus vérolique, qu’on sait que ce  
virus est d’tme nature sialée acide, & par-là très-propre  
à épaissir & à coaguler les humeurs sulphureusies, tel-  
les que la lymphe.

Le virus, dès qu’il a pénétré une fois dans le corps, peut  
fe mêler avec la lymphe des glandes inguinales par  
deux routes différentes , l’une plus longue & plus dif-  
ficile , qui est celle de la circulation du fang ; l’autre  
plus courte & plus aisée , par le moyen des vaiffeaux  
lymphatiques qui aboutiffent aux glandes inguinales.  
La premiere route paroît peu probable , parce qu’en  
l’admettant on ne fausoit expliquer pourquoi toutes  
les glandes du corps , dont la lymphe vient également  
du sang , ne seroient pas engorgées de même que les  
glandes inguinales ; ce qui est pourtant contraire à l’ex-  
périence.

Comme nous avons distingué trois sortes de poulains, les  
uns qui suivent promptement & immédiatement un  
commerce impur ; d’autres qui surviennent à une go-  
norrhée supprimée ou qui ne coule pas affez , ou bien  
là des chancres; d’autres enfin qui sont produits par une  
vérole cachée, sains qu’il y ait aucune caisse manifeste;  
il est néceffaire d’expliquer un peu plus en détail, les  
différencestpti en réfultent par rapport à la communi-  
cation du virus.

Les parties extérieures de la femme, savoir la vulve, les  
grandes levres & le vagin, font arrosées de la semence  
de l’homme dans l’action. Ainsi si cette femence est  
corrompue , le virus doit pénétrer facilement dans la  
substance de ces parties, fe mêler avec la lymphe qui  
y circule, suivre la même route , & se porter par les  
mêmes vaiffeaux dans les glandes juguinales.

De même les parties de l’homme, favoir le gland , la  
verge , & même le pubis , font arrosées dans l’action,  
d’une humeur séminale & yisqueufe que les femmes  
rendent

1137 BU B

dent alors abondamment ; & par conséquent si cette  
humeur se trouVe infectée d’un Virus Vénérien, ce Virus  
doit s’insinuer dans les pores de ces parties , fe mêler  
aVec la lymphe & fe rendre avec elle dans les glandes  
inguinales.

Quand la gonorrhée est supprimée, ou qu’elle coule trop  
peu , les prostates , les Vésicules feminaires , les glan-  
des de Cowper & les testicules dans les hommes, les  
. prostates, les glandes de Cowper & les glandes vagi-  
nales dans les femmes , restent pleines d’une femence  
virujente ; ainsi les particules qui s’en exhalent doiVent  
se mêler aVec la lymphe qui revient de ces réfervoirs,  
ou des parties voisines , comme du *scrotum 8c* du péri-  
née dans les hommes, du périnée & de toute la vulve  
dans les femmes , fe rendre aVec cette lymphe dans les  
glandes inguinales & y causer bientôt des poulains , à  
moins que l’on ne donne une prompte issue à la femen-  
ce retenue.

De même dans les chancres de la verge ou de la vulve, la  
lymphe qui revient de ces parties ulcérées , doit être  
chargée de plusieurs gouttes d’un pus virulent, qu’elle  
doit transinettre aux glandes inguinales ; & ces gouttes  
purulentes, en épaississant la lymphe & engorgeant les  
glandes qui la contiennent , doivent souvent donner  
lieu à des poulains.

Enfin dans une vérole cachée , la semence des testicules ,  
des prostates , des vésicules feminaires, & des glandes  
de Cowper dans les hommes ; & celle des prostates ,  
des glandes de Cowper & des glandes vaginales dans  
les femmes , qui est infectée du virus vérolique, doit  
communiquer l’infection à la lymphe de ces réservoirs  
& des parties voisines ; d’où elle doit être portée dans  
les glandes conglobées des aines, y déployer fon action  
& y produire des poulains , supposé qu’elle ait assez  
d’activité. Au reste, de quelque catsse que viennent les  
poulains , stoit d’un commerce impur , soit d’une go-  
norrhée supprimée ou qui coule trop peu,foit deschan-  
cres , ou d’une vérole cachée, si la lymphe *se* trouve  
également infectée dans les deux aines , & que d’ail-  
leurs tout foit égal des deux côtés , il est visible qu’il y  
aura alors des poulains de chaque côté ; au lieu qu’il  
n’y en aura que d’un côté , s’il fe rencontre quelque  
inégalité.

Cette inégalité peut venir de trois causes ;

1°. Du vice de la partie qui transinet le virus. C’est ainsi  
qu’il arrive que les glandes d’un côté ou de l’autre font  
plus infectées du virus , fuivant que les prostates , les  
vésicules feminaires , les glandes de Cowper, & les  
testicules dans les hommes; & dans les femmes , les  
prostates , les glandes de Cowper, & les glandes vagi-  
nales, d’un côté ou de l’autre, font plus remplies de fe-  
mence virulente , parce qu’alors la lymphe qui en re-  
vient & qui fe rend dans les glandes du même côté, est  
plus virulente. e

2°. Du vice de la partie qui reçoit le virus C’est ainsi qu’il  
arrive que les glandes d’un côté font plus affectées, sui-  
vant que par leur conformation naturelle , elles font  
plus ferrées, plus remplies de détours & de cellules ; en  
un mot moins aisées à traverser, & par conséquent plus  
siljettes à s’engorger d’une lymphe épaissie.

3°. De quelque cas purement fortuit. C’est ainsi que tout  
étant d’ailleurs égal, & les glandes des deux côtés éga-  
lement inféctées du virus , une simple compression , ou  
une contusion accidentelle donne lieu à la congestion  
de la lymphe, & détermine quelquefois d’un côté , plu-  
tôt que de l’autre la naissance d’un poulain ; ce qui peut  
encore arriver de la maniere dont on fe couche fur un  
côté, plutôt que fur l’autre ; car cette feule différence  
dans la situation, rend le retour de la lymphe plus dif-  
ficile & plus lent du côté où elle trouve moins de pen-  
te.

*Symptômes.*

i°. La lymphe épaissie par le virus vénérien doit s’arrêter  
*Tome II.*

BUB 1ΐ3§

dans les glandes de Faîne , à cause du grand nombre dé  
cellules qui y retardent son cours, & doit y produire  
une legere tumeur,

2°. A mesure que ces glandes viennent à s’enfler par le  
séjour de la lymphe , elles doivent devenir douloureu-  
fes à catsse de la distension qu’elles souffrent. Le degré  
de la douleur qu’on y reffentira , doit répondre au de-  
gré & à la promptitude du gonflement.

3°. On ne sauroit marcher qu’avec douleur, & par consé-  
quent qu’avec peine, parce que les nasscles fléchisseurs  
de la cuiffe, qui doivent fle contracter pour marcher s  
ne peuvent point entrer en contraction , sans compri-  
mer les glandes de Paine , qui Pont enflées, & flans y  
caisser de la douleur.

4°. La lymphe qui aborde & qui s’accumule dans ces:  
glandes, doit les engorger & les grossir aussi de plus en  
plus ,. jusqu’à ce qu’elle ne puisse plus les dilater. Ainsi  
le poulain doit croître & *se* durcir de plus en plus cha-  
que jour, & suivant la différente grosseur , & l’extensi-  
bilité des glandes qu’il occupe , ou le degré de force  
avec lequel la lymphe y aborde , s’élever en pointe en-  
dehors , ou s’étendre obliquement, fuivant la situation  
de ces glandes.

5°. Comme les Vaisseaux sanguins qui traversent la subsi-  
stance de la glande gonflée , se trouVent comprimés  
tout d’un coup , le simg doit être contraint dsp séjour-  
ner , jufqu’à ce qu’il se soit peu à peu frayé de nouvel-  
les routes ; & de-là Vient, du moins dans le commen-  
cernent, la chaleur qu’on ressent dans le poulain,

6°, Que s’il arrÎVe que les progrès rapides de la tumeur  
causée par Voie de fluxion arrête fubitement le cours  
du fang soit à raison de la constitution naturelle du  
corps, ou à causte de la fleVre qui sera sijrVenue ; si le  
*sang* naturellement chaud & bouillant , Vient à fe ra-  
réfier considérablement ; dans ce cas il fe fera une ir-  
ruption de fang dans les Vaisseaux lymphatiques laté-  
raux , ce qui produira une Véritable inflammation ; & le  
poulain flera alors accompagné de douleur , chaleur ,  
pulsation & résistance.

7°. Cependant comme les Vaisseaux sanguins de la peau  
qui cotlVre le poulain, ne sont que peu ou point du tout  
pressés , la circulation-continuera de s’y faire prefque  
aussi librement, qu’à l’ordinaire. Ainsi la peau ne *sera*point enflammée, & même ne changera pas de couleur,  
ou n’en changera que peu.

8°. Que si la tumeur croît lentement, si le battement des  
arteres est foible & lent, si le *sang* est naturellement  
aqueux & dissous , le seing n’abordera que foiblement  
& lentement dans les Vaisseaux de la glande engorgée;  
& s’y engorgera moins. Dans ce cas , comme il ne sé-  
journera point dans les Vaisseaux Voisins, ou qu’il n’y  
séjournera qu’en petite quantité , aussi n’y caufera-t’il  
qu’une chaleur , une douleur & des pulsations médio-  
cres : souvent même , en dilatant peu à peu sies vaif-  
sieaux, ou en s’ouvrant de nouvelles routes, il sie fraye-  
ra de nouveaux chemins où il circulera sans laisser suin-  
ter dans la substance du poulain , ou du moins dans le  
voisinage , qu’une partie de la sérosité ou de la lymphe  
dont il est surchargé. Ainsi le poulain fera alors œdé-  
mateux ; c’est-à dire , que la chaleur, la douleur , la  
pulsation & la résistance y Eeront médiocres, qu’il cé-  
dera facilement à l’impression du doigt, & qu’il en con-  
fervera assez long-tems la marque.

9°. Enfin , si le fang épais & fort *sec* fournit une lymphe  
de la même qualité , & si cette lymphe ne s’amasse que  
lentement, & par voie de congestion dans les glandes  
de Faîne, le poulain fera alors skirrheux,c’est-à-dire ,  
qu’il sera dur & résistant , parce que la lymphe qui le  
produit fera naturellement épaisse, & qu’elle aura eu le  
tems de s’endurcir dans la partie , & qu’il fera fans  
chaleur , fans douleur & seins pussâtion , parce que le  
seing ne séjournera point à l’entour, à cause que la con-  
gestion ne *se faisant* que lentement, les vaisseaux voi-  
sins qui seront comprimés auront le tems de se dilater  
peu à peu, & de regagner ainsi ce que la compression  
leur aura fait perdre,

C C c c

1139 B U B

ro°. Le poulain phlegmoneux ou imflammatoire se resijut  
facilement & parfaitement ; car d’un côté , le fang qui  
contribue à le produire par sim séjour, rentre aisément  
de lui-même dans les voies de la circulation ; & de Pau-  
tre, la lymphe qui est arrêtée dans les glandes, y con-  
serve toujours assez de fluidité pour reprendrefon cours,  
Eoit à raifon de la chaleur de la partie, Toit à catsse de  
l’oscillation des arteres, qui dans cette espece de tu-  
meur semt plus grandes.

n°. Du moins si ce poulain ne peut pas sic résoudre , n’a-  
t’il pas de peine à fuppurer. Car d’un côté, le sang est  
aisément susceptible , par *sa* constitution naturelle ,  
d’une fermentation de suppuration ; & de l’autre la  
lymphe y est facilement difposée par la chaleur vice  
qui l’agite, & par le battement Violent des arteres qui  
la brife.

12°. Le poulain œdémateux fe résout facilement , parce  
que la sérosité qui regorge dans les Vaiffeaux qui envi-  
ronnent la tumeur/reprend avec assez de facilité les  
routes ordinaires de la cirCtilation. Mais cette réfolu-  
tion est imparfaite; parce que la lymphe plus épaisse  
dont la glande est engorgée , ne peut ni être tenue en  
fonte faute de chaleur, ni être brisée & poussée dans  
Ees Vaisseaux, faute d’une oscillation d’arteres suffisem-  
te. Ainsi il reste souvent dans ce poulain une espece de  
noyau dur & difficile à résoudre.

13°. Les mêmes rassons font que ce poulain suppure diffi-  
cilement ; car la lymphe épaissie & dénuée de parties  
falines & actives , se trotiVe de fa nature , peu propre  
à la si-lppuration ; outre qu’il n’y a pas assez de chaleur,  
ni une ofcillation des arteres assez forte pour l'exciter.

14°. Enfin, le poûlain skirrheux ne fauroit fe résoudre ni  
Euppurerque difficilement, & ordinairement il ne fait  
que durcir de plus en plus chaque jour ; ce qui vient tant  
de la grossiereté , de l’épaississement & de la vifcosité  
de la lymphe arrêtée dans les cellules des glandes, que  
du défaut de chaleur & de battement d’arteres.

*Diagnostics et Prognostici.*

Les *bubons* vénériens ressemblent aux *bubons* simples ,  
pestilentiels , fcorbutiques & écrouelleux, par leur si-  
tuation & par lçpr figure : mais il est aisé de les distin-  
guer d’avec ces fortes de *bubons* par des signes particu-  
liers.

1°. Dans les *bubons* simples & dans les *bubons* pestilen-  
tiels, la peau est rouge & enflammée ; ce qui n’arrive  
pas dans les *bubons* vénériens. 2°. Les *bubons* sicorbuti-  
ques , on écrouelleux, sirnt accompagnés de signes ma-  
nifestes d’écrouelles, ou de sicorbut. 3°. Les *bubons* vé-  
nérienssie distinguent encore plus certainement de tous  
les autres , par le rapport des malades qui slaccusient  
d’un commerce impur , ou siuspect ; ou qui avouent  
qu’ils ont une gonorrhée ou des chancres, ou qui sour-  
nissent des preuves évidentes d’un virus vérolique ca-  
ché dans le siang.

Quoique les *bubons* vénériens aient moins de rapport avec  
le bubonocele ou hernie inguinale , cependant on les  
confond quelquefois ensemble , non pas , à la vérité ,  
aVec la hernie formée par l’épiploon , & appellée pour  
cela *épiplocèle,* dont la tumeur est plus molîe;mais aVec  
celle qui est produite par l’intestin, & qu’on nomme  
*entérocele* , qui étant plus dure , .approche plus du pou-  
lain ; encore n’est-ce pas aVec cet *entérocele* où l'intef-  
tin se glisse par les anneaux des mufcles épigastriques,  
parce que l'endroit où tombe l’intestin, & où *se* forme  
la tumeur , fe trouVe trop éloigné des glandes de l’aî-  
ne , & par conséquent du siege des poulains ; mais aVec  
cet autre entérocele où l’intestin tombe dans Paine, en  
suivant la route des Vaisseaux cruraux qui passent sous  
l’arcade des musitles du bas-Ventre; parce que cet enté-  
rocele occupe , ou peu s’en faut, les mêmes endroits  
que les glandes inguinales & les poulains qu’elles sor-  
ment.

Mass de quelque espece que soit Ph^rnie , il est facile

B U B 1140

de la distinguer d’avec le poulain, par les signes fui-  
vans.

ï°. La fuperficie de l’entérocele est unie, la figure en est  
prefique ronde ; & quoique le volume en soit considéra-  
ble, la bafe est fort mince , répond à l'ouverture du  
trou par où fort l’intestin, & fert à la tumeur comme de  
pédicule ; au lieu que la si-lperficie du poulain est iné-  
gale, la figure le plus souvent oblongue, & la base  
large.

2°. La tumeur de l’entérocele cede aisément à la pression :  
mais elle *se* releve dès qu’on ôte le doigt. C’est tout le  
contraire dans le poulain ; car celui qui est phlegmo-  
neux ou skirrheux, résiste à la pression ; & celui qui  
est œdémateux, ou qui est suppuré , conserve la mar-  
que du doigt dont il a reçu l’impression.

3°. En touchant l’entérocele, qui *se* comprime facilement  
&fe releve promptement, on connoît que toute la tu-  
meurcontient des vents, qui font ou seuls, ou mêlés  
avec quelque matiere liquide. Dans le poulain, au con-  
traire, il n’y a point de vents ; & si une fluctuation obf-  
cure y fait découvrir quelque matiere liquide , elle est  
en petite quantité, située profondément, & n’occupe  
que le milieu de la tumeur, comme il arrive dans le  
poulain qui fuppure.

4°. L’entérocele produit de fâcheux fymptomes; savoir,  
la fievre, la douleur de colique, la suppression des fel.  
les, le vomissement des matieres fécales, la passion  
iliaque , &c. au lieu que le poulain ne produit jamais  
rien de semblable. D’ailleurs, il est rare qu’un corn-  
merce impur & fuspect, capable de casser le poulain,  
fe rencontre si juste avec une chute, avec un coup au  
ventre, ou avec un mouvement violent, qui peuvent  
caufer l’entérocele , qu’après un examen sérieux on  
puisse demeurer dans le doute fur la nature & fur la  
catsse de la tumeur qu’on obferve dans Paine.

Au reste, quand on est une fois bien assuré qu’il y a un  
poulain , il est aisé d’en distinguer les différences par  
les signes qui ont été proposés dans la defcription de  
cette tumeur. Car si la douleur, la chaleur, la pulsia-  
tion & la résistance y sont fort grandes, c’est évidem-  
ment un poulain phlegmoneux. Si tous ces accidens  
n’y siont que médiocres, & même si la tumeur est molle,  
& qti’en le comprimant la marque du doigt y reste,  
c’est un poulain œdémateux. Enfin , s’il y a peu de cha-  
leur, de douleur & de pulfation , mais beaucoup de re-  
nitence, c’est un poulain *skirrheux.*

Les causies des poulains *se* découvrent par la relation des  
malades, eu par la connoissance de ce qui a précédé la  
maladie ; d’où l’on juge si le virus s’est communiqué  
aux glandes inguinales par un commerce impur, ou  
par une gonorrhée supprimée , ou qui ne coule pas  
assez, ou par des chancres de la verge, ou par une véro-  
le cachée.

\*

*Prognostec.* Quant au prognostic , le poulain est sans  
danger, pourvu qu’on le traite comme il faut. Néant-  
moins c’est une maladie considérable , parce qu’elle  
demande toujours beaucoup de foins & de remedes ,  
& qu’on est même souvent obligé d’y faire des ind-  
fions.

On peut pourtant regarder le poulain comme dangereux,  
en ce qu’il produit fouvent la vérole , si l’on néglige  
d’évacuer par une longue suppuration & par des purga-  
tifs réitérés, le virus qui a pénétré dans le corps, & de  
corriger par des remedes spécifiques ce qui peut en  
rester dans le seing. Cependant le poulain qui vient  
d’un commerce impur , d’une gonorrhée supprimée ,  
ou qui ne coule pas assez, ou bien de chancres de la  
verge, est moins dangereux que celui qui est produit  
par une vérole cachée. Le premier dépend d’un virus  
récent, qui n’ayant point encore infecté le sang , peut  
être évacué ou corrigé. Le fecond dépend d’un virus  
ancien, qui a corrompu entierement la masse du sang.

ιΐ4ΐ B U B

Le poulain phlegmoneux est plus aisé à guérir que Pœdé-  
mateux,& furtout que le skirrheux.Le premier peut fe  
terminer en peu de tems par résolution ou par fuppura-  
tion. Les deux autres aboutissent ordinairement à un  
véritable skirrhe, qui résiste à tous les remedes, & de-  
vient assez fouvent carcinomateux.

CURATION.

Pour le traitement du poulain , il faut distinguer trois  
différens cas : 1°. Lorfque le poulain vient fans casse  
manifeste : 2°. Lorfqtl’il est joint à une gonorrhée viru-  
lente , ou à des chancres de la verge : 30. Lorsqu’il  
arrive feul , & peu de tems après un commerce im-  
pur.

Dans le premier cas, comme le poulain indique une véro-  
le cachée, il faut, pour guérir radicalement l’une &  
l’autre maladie , en venir fans délai aux frictions mer-  
curielles. Mais si les affaires du malade ne le permet-  
tent pas, ou qu’il ait de la peine à s’y réfoudre, il fau-  
dra employer les remedes qu’on va propofer dans les  
méthodes fui vantes, après avoir averti le malade, com-  
me il convient à un Medecin honnête homme, qtI’une  
pareille cure ne fera point radicale , mais feulement  
palliative.

Dans le second cas, on employera les mêmes remedes ,  
suivant les mêmes méthodes: mais on y joindra ceux  
qui conviennent à la gonorrhée & aux chancres, pour  
guérir en même-tems ces différentes maladies.

Dans le troisieme cas , qui peut servir de regle pour les  
autres parce qu’il est le plus simple, on doit uniquement  
traVailler à détruire ou à évacuer si efficacement le vi-  
rns , qu’il n’en reste point dans le seing qui puisse renou-  
veller le mal ou causer la vérole.

Il y a deux différentes méthodes également propres .à  
remplir ces indications. La premiere consiste à résiou-  
dre les poulains par l’usage des mercuriels & des pur-  
gatifs , fans y appliquer des maturatifs & fans les faire  
suppurer. L’autre tend à procurer la suppuration du  
poulain , en joignant l'application extérieure des ma-  
turatifsà l’usage intérieur des mercuriels, afin decom-  
battre le virus avec plus de succès.

La premiere méthode ne demande point d’opération ; elle  
est plus courte, sans douleur & également sûre : aussi  
plusieurs lui donnent-ils la préférence. Mais elle a cela  
d’incommode, que le malade est obligé de garder la  
chambre pendant tout le traitement, parce qu’il risque-  
roit beaucoup en s’expofant à la froideur de Pair.

La seconde est ordinairement plus longue & plus impor-  
tune, & en même-tems douloureufe , à raifon de l'o-  
pération.qulelle exige. Mais comme le plus fouvent  
elle n’empêche pas le malade de vaquer à Ees occupa-  
tions ordinaires, elle a ses partisims ; & quelquefois  
même le Medecin est obligé, malgré lui, de la suivre,  
lorEque la suppuration est déja commencée.C’est pour-  
quoi, pour ne rien omettre, nous rapporterons ces deux  
méthodes , mais en peu de mots.

Dans la premiere, ι°. On doit siligner dès le commence-  
ment, afin de diminuer l’engorgement des glandes, &  
de prévenir la trop grande inflammation. .Si le poulain  
est phlegmoneux , on tirera plus de fiang ; & on en ti-  
rera moins, s’il est œdémateux ou skirrheux. Mais  
qu’on ne s’avise pas de suivre les décisions ni l’exemple  
des anciens Medecins, qui, fur un préjugé démenti par  
l’expérience, craignoient d’employer la saignée dans  
le traitement du poulain , parce qu’ils s’imaginoient  
qu’elle devoir attirer le virus en-dedans, & casser' la  
vérole.

2°. Il faut purger ensilite le malade, tant pour le dispofer  
là l’usage des autres remedes, que pour évacuer auplu-  
tôt une partie du virus. Si le poulain est inflammatoire,  
on employera un purgatif doux & propre à tempérer  
l’ardeur ; tel que la pulpe de caste , la décoction de  
tamarins , quelque fel purgatif, avec le mercure doux  
ou 1’*aquila alba*, delà maniere suivante.

BU B 1142

Prenez *de mercure doux s quinze grains s  
de pulpe de casse extremement extraite, une once ;*

Faites-en un bol pour prendre à jeun.

Ou bien,

Prenez *de tamarins , tune once et demie>  
de fel végétal, un gros ;*

Faites-les bouillir dans une livre & demie d’eau commu-  
ne. Partagez la décoction en deux dofes, qu’on  
prendra l’une trois heures après l’autre, ayant  
avalé par avance un bol fait avec quinze grains de  
mercure doux, incorporés avec de la conferve de  
roses.

Si le poulain est œdémateux ou skirrheux, on dqnnera  
un purgatif plus fort ; tel que le jalap, le diagrede,  
avec une dofe plus grande *d’aquilaalba,* ajoutant, si  
on le juge à propos, lestroclusques alhandal, comme  
il s’enfuit.

Faites-en un bol avec une suffisante quantité de conserve  
de roses.

Ou bien,

Prenez *de mercure doux, vingt grains*, ou *un scrupule,  
de diagrede, dix grains,  
trochifques alhandal, quatre grains s  
d’hmle d’'anis s trois gouttes ;*

Mêlez cela avec une suffisante quantité de conserve de ro-  
e Ees, & faites-en un bol.

30. On pourra donner enfuite les mercuriels qui ne font  
point purgatifs, & qui pour cette raifon demeurent  
plus long-tems mêlés avec le sang, & combattent plus  
efficacement le Virus.

Tels sont »

La panacée mercurielle, le mercure violet, l'æthiops mi-  
néral préparé sans feu ou avec le feu ; ou , ce qui  
.vaut encore mieux, Pæthiops préparé avec le mer-  
cure & le baume du Pérou ou du Canada, tritu-  
rés ensemble. La dofe de ces préparations mercti-  
« riellcs est depuis quinze grains jusqu’à vingt ou  
vingt-quatre dans de la conferve de roses, deux  
fois le jour,matin &foir,ou bien une fois par jour,  
ou feulement de deux en deux jours, filmant qu’ils  
opéreront plus ou moins promptement ; conti-  
nuant ainsi jusqu’à ce que les gencÎVes s’enflent,  
que la bouche s’échauffe , & qtdon sioit menacé  
d’une salivation prochaine.

4°. Alors pour l’empêcher, on aura Eoin de donner un  
des purgatifs que nous avons prefcrits ci-deffus, afin  
de précipiter par les felles une partie du virus qui cher-  
chc à sortir par les glandes Ealivales. Pour y mieux  
réussir, il faudra même durant quelques jours disconti-  
nuer l’usage des mercuriels , jiffiqu’à ce que l'orage foit  
calmé, & réitérer plusieurs fois , s’il est befoin , la pur-  
gation, afin de prévenir encore plus furement la faliva-  
tion.

5°. Quand il n’y aura plus rien à craindre, on reviendra  
aux mercuriels ; & dès que la salivation voudra repa-  
roître , on l’arrêtera comme auparavant, en répétant  
l’usage des purgatifs , & en cessant abfolument celui  
des mercuriels, ce qu’on réitérera alternativement,  
jusqu’à l’entiere & parfaite guérifon du poulain.

1143 BUB

6°. Pour l’accélérer , on pourra employer utilement les  
topiques emolliens & résolutifs , comme l’emplâtre *de  
Ranis* avec le mercure ou fans mercure , l’emplâtre de  
mucilages, l’emplâtre de blanc de baleine ; ou, ce qui  
est encore mieux, delégeres frictions d’onguent mer-  
curiel, depuis un scrupule jufqu’à un demi - gros,  
qu’on fera sur le poulain ou fur les aines , chaque jour,  
ou de deux jours en deux jours , ou de trois jours en  
trois jours, suivant le bcfoin, & suivant qu’on fera plus  
ou moins menacé de lafalivation. Rien n’est pluspro-  
pre pour fondre & pour réfoudre la lymphe épaissie qui  
séjourne dans les glandes des aines.

7°. De-là vient aussi qu’au lieu des mercuriels pris inté-  
rieurement , qui incommodent & qui gâtent l’estomac,  
& qui alterem le plus souvent le fang, on emploie affez  
communément aujourd’hui les frictions mercurielles  
que l’on fait fur les feffes & sur les aines , avec demi-  
gros d’onguent jusqu’à un gros , de deux jours en deux  
joYlrs, oti de trois jours en trois jours , suivant le degré  
du mal & les effets du mercure. Mais dans ce cas-là, il  
faut au premier signe de falivation difcontinuer les  
frictions & purger le malade, pour précipiter embas la  
matiere qui fe porteroit à la bouche, comme on l’a  
déja dit plus haut. Quand ce,premier orage fera une  
fois calmé, il faudra revenir aux frictions, & arrêter  
de nouveau la falivation , en continuant la même  
manœuvre jusqu’àla parfaite résolution du poulain.

8°. On auroit tort de craindre qu’en agissant ainsi, le vi-  
rus qui restera dans les vaiffeaux lymphatiques, & qui  
refluera dans lesiang avec la lymphe , ne causie la vé-  
role. Car le virus qui *se* remêle alors avec le siang, est  
adouci & corrigé par l’efficacité du mercure, & par con-  
séquent il n’a plus d’activité. D’allleurs , quand il en  
auroit encore, il ne pourroit point infecter le fang ,  
parce qu’il est évacué par les purgatifs, à mefure qu’il  
y entre.

9°. Pendant tout le tems de ce traitement, le malade gar-  
dera la chambre,&fe tiendra chaudement; autrement  
il feroit à craindre que la froideur de l’air , en arrêtant  
tout à coup la tranfpiration & les mouvemens de la *sa-  
livation,* par le refferrement fubit des glandes cutanées  
& falivales, ne causât quelque fâcheux dépôt fur la  
poittine ou dans le cerveau.

lo0. Le malade Ee nourrira d’alimens légers, délayans&  
humectans , de siaupes, de panades, de crêmes de riz,  
de gelées , de bouillons , & tout au plus d’œufs frais,  
s’abstenant de toute forte de viande, même de la plus  
facile à digérer, telle que les poulets & les poulardes,  
ou du moins n’en mangeant que peu. Il faut qu’il évite  
avec la même attention, l'ufage des femmes, les exer-  
cices , l’application d’efprit, & surtout le vin , & qu’il  
*se* réduiEe à l’usilge de la tisime, dont il boira abondam-  
ment, afin que les gouttes mercurielles fie mêlent mieùx  
avec le simg , & divisent plus efficacement la lym-  
phe trop épaissie.

Telle est la premiere méthode. Que si la seconde est plus  
du gout du malade , foit parce que *ses* affaires ne lui  
permettent pas de demeurer renfermé, foit parce que  
ce poulain est déja prêt à suppurer quand on appelle le  
Medecin, on pourra *se* conduire de la maniere qui  
fuit.

1°. On commencera par les remedes généraux , la sai-  
gnée & la purgation , en gardant les précautions re-  
commandées ci-dessus.

2°. Ensuite on donnera, pendant tout le traitement, les  
mercuriels qui ne scmt point purgatifs. La dofe en doit  
être moindre que dans la méthode précédente, mais  
néantmoins assez grande pour détruire le virus ; & il  
doit y avoir entre chaque prise de plus longs interval-  
les. S’il arrive qu’on soit menacé de la salivation , on  
aura recours aux purgatifs , comme on l’a dit plus  
haut.

3°. li faudra en même-tems appliquer fur la tumeur des  
t< piques émolliens & suppuratifs, tels que les cataplase  
.xm. s fuivans.

B TJ B 1144

Broyez cela ensemble dans un mortier de marbre, pour  
faire un cataplalme.

Ou bien

*Prenez de* racine de guimauve, de bryone, & d’oignons  
de lis blancs, de chacun une once. Coupez-les  
menus, & les faites cuire. Ajoutez-y enfuite de  
feuilles de mauve & de branque ursine, de chacun  
une poignée. Faites cuire le tout jusqu’à ce qu’il  
foit réduit en pulpe, que vous passerez par le ta-  
mis; & après l’avoir passée , ajoutez-y de vieux  
levain , & d’onguent basilicum, de dlacun une  
demi-once, ou une once; un oignon blanc cuit  
sous la cendre, & pilé dans un mortier ; d’huile  
de lis, ce qu’il en faut. Faites un cataplasine qui  
*sera* appliqué fur la partie , & renouvelle de tems  
en tems,

4°. Au lieu de cataplasines, on pourra *se* servir d’emplâ-  
tres maturarives, qui s’attachent à la partie, & semt, par  
cette raifon plus commodes. Les plus en ssa-ge sirnt

*le delachylon simple,  
le diachylon avec les gommes, c’est-â-delre avec la,  
gomme ammoniaque,*

*lefagapenum,  
le galbanum »  
. l’opopanax,*

*le diachylon délayé avec les huiles de galbanum et  
de gomme ammoniaque ,*

*le diachylon mèlé avec égale partie de savon noir \*  
la poix noire, mêlée avec une égale partie de poix  
de Bourgogne.*

si. Nonobstant les marques évidentes de pus , il ne faut  
pas se trop presser d’ouvrir le poulain ; mais attendre  
que la fuppuration en ait consumé la plus grande par-  
tie ; car comme les callosités *se* trouveront détruites  
par ce moyen, la cure en sera plus prompte & plus  
heureusie.

6°. On peut ouvrir le poulain ou avec le bistouri, ou avec  
le cautere potentiel. Si l’on *se siert* du bistouri, & que  
le poulain sioitpetit, on *se* contentera d’une incision,  
qui Eera profonde, & fuivra le pli de l’aine : mais pour  
un poulain d’un volume considérable, on fera deux in-  
cisions en forme de croix, & on emportera les angles  
avec les cifeaux. Si l’on emploie le cautere , on fera  
une efearre profonde, en appliquant fur la tumeur ,  
au moyen d’une emplâtre fenêtrée, une traînée de pier-  
res à cautere. Que fi la premiere escarre ne pénétroit  
pas jusi^u’à l’abfèès, on remettra de nouvelles pierres à  
cautere, ou bien on achevera d’ouvrir par une inci-  
sion.

7°. Il est certain que le cautere convient beaucoup mieux  
que l’incision pour l’ouverture des poulains ; non-sieu-  
lement parce qu’en faisant une plus grande ouverture,  
il donne plus de facilité pour découvrir le dedans de  
la tumeur , & y appliquer les remedes ; mais surtout,  
parce qu’en rongeant les callosités & les duretés des  
glandes, il les confume, ou les fait fuppurer; d’où il  
arrive que llulcere fe déterge & se cicatrise plus heu-  
ressement.

8°. Dès qu’on aura évacué le pus, au moyen de l’ouver-  
ture , on remplira de charpie seche le dedans de la tu-  
meur. Le lendemain, après avoir retiré la charpæ, on  
appliquera un digestif ordinaire, fait avec la térében-  
thine, le jaune d’œuf & l’huile de mille-pertuis, au-  
quel, si l’ulcere est fordide, ou pourra ajouter l’on-

1145 B U B

guent Egyptiac, & même la teinture de myrrhe & d’a-  
loès. Enfin, on panfiera la plaie dans la suite avec le  
baume d’Arcæus.

9°. Dès que la suppuration aura un peu diminué la phlo-  
gose , on reconnoîtra soigneusement la cavité de l’ul-  
cere ; & si on y découvre des sinus, il faudra, si l’on peut,  
les ouvrir avec le fer, ou du moins les dilater de telle  
sorte, qu’il ne foit pas difficile de lesdéterger & deles  
guérir. Que s’il reste des callosités , comme il arrive  
fouvent, on les confumera peu à peu avec des plumase  
Eeaux chargés de poudre de pierre à cautere, ou bien  
aVec le précipité rouge , mêlé avec l’onguent *basili-  
cum.*

ip°. On ramollira la bafe du poulain, en la frottant plu-  
sieurs fois d’onguent mercuriel. On employerale bau-  
me verd de Mets, pour rendre plus ferme les chairs  
qui remplissent l’ulcere ; & la charpie fine & iseche ,  
ou l’alun calciné , pour les dessécher & les répri-  
mer, si elles font trop élevées. Enfin /quand les glan-  
des fieront ramollies & désenflées, on consolidera l’ul-  
cere.

**I** ιτε Le malade n’a pas besoin de garder un régime aussi  
exact que dans la méthode précédente , à moins que la  
fievre ne survienne dans le tems de la suppuration, &  
n’oblige de retrancher pour quelques jours les alimens  
folides. Il est à propos néantmoins qu’il s’abstienne  
\* durant tout le traitement, du vin, des Femmes , des  
exercices violens, des alimens stalés , poivrés, diffici-  
les à digérer & dematlvais stuc; & même qu’il ne s’ex-  
poste que rarement & avec précaution à Pair froid, fur-  
tout pendant qu’il usera intérieurement des prépara-  
tions mercurielles.

Les principes qu’on vient d’établir suffisent pour répon-  
dre aux questions suivantes :

**1°.** Vient-il des *bubons* vénériens ailleurs qu’aux aines?

Llexpérience montre qu’il en vient quelquefois fous les  
aisselles, au cou, & aux côtés de la mâchoire inférieure,  
ou du moins qu’il y vient des tumeurs femblables aux  
*bubons* des aines ; puisqu’elles Viennent de la même  
façon, qu’elles ont les mêmes Eymptomes, & qu’elles  
*se* guérissent par les mêmes remedes.

*2°.* Quelles sirnt les causes des *bubons* qui viennent en ces  
endroits ? z

Les mêmes que celles des *bubons* des aines; fçavoir, 1°.  
Un virus vérolique ancien, qui infecte & épaissit la lym-  
phe jufqtffau point de l’obliger à s’accumuler dans ces  
glandes , à l’occasion du froid extérieur, d’un coup ,  
d’une contusion, ou d’une compression fortuite. 2°. Un  
virus récent, qui étant reçu en certains endroits parti-  
culiers , est porté de là, avec la lymphe qui en revient  
dans ces glandes. C’est ainsi que les nourrices infectées  
par les enfans qu’elles allaitent, ont souvent des *bu-  
bons* dans les glandes conglobées, qui sont situées à la  
basie des mamelles, ou dans les glandes axillaires;  
parce que la lymphe qui revient des marnmelons, si?  
rend d’abord dans les premieres glandes, & ensiuite  
dans les autres. C’est ainsi qu’un enfant infecté par fa  
nourrice, ou un amant & une maîtresse, qui fe commu-  
niquent le virus par des bassets tendres & amoureux,  
font fujets à des *bubons* dans les glandes maxillaires,  
ou dans les glandes jugulaires, où *se* porte la lymphe  
qui revient des levres, de la langue, des gencives & de  
l’intérieur de la bouche, qui sont tous les endroits qui  
reçoiVentles premieres impreflions du virus mêlé avec  
le lait ou avec la sillive.

3°. Quelle est la maniere de traiter ces Eortes de *bubons*vénériens ?

BU B 1146

On doit les traiter de la meme maniere que ceux des ai-  
nes , puisqu’ils sont de la même nature. Ainsi Fon s’at-  
tachera d’abord à les résoudre par le moyen des sai-  
gnées , des purgations, & des frictions mercurielles ;  
& si on n’y réussit pas, il faudra les amener à fuppura-  
tion , les ouvrir, les déterger & les cicatrifer de la fa-  
çon que nous avons proposée ci-dessus.

4°. Vient - il quelquefois des *bubons* vénériens dans les  
glandes lymphatiques internes ?

Je n’en ai point vu de cette espece, & je ne sache point  
que perfonne en ait jamais observé. Mais il est assez  
ordinaire aux verolés, d’avoir des tubercules durs &  
skirrheux dans les poumons, & des engorgemens pa-  
reilsstans les glandes du mésentere. Il est vrai que  
ces sortes de tumeurs ne si? terminent pas comme les  
*bubons* ; mais il est sûr qu’elles viennent de la même  
cause.

5°. D’où peut venir cette différence, pussque dans la vé-  
role, le virus qui est mêlé avec tout le simg, & par  
conséquent avec toute la lymphe, devrait, ce semble ,  
produire les mêmes effets également dans toutes les  
glandes ?

Cela vient peut-être de ce que comme les glandes lym-  
phatiques internes sont enfermées dans des endroits  
toujours chauds, la lymphe y conferve mieux fa fluidi-  
té naturelle; de flotte qu’elle s’y épaissit & s’y arrête  
plus rarement; & que si elle vient à s’y épaissir & à s’y  
arrêter, elle s’y épaissit & *s’y* arrête moins, & a plus de  
facilité à fe réfoudre, que dans les glandes externes,  
qui font exposées au froid. A quoi l’on peut ajouter  
que les glandes internes n’ont à craindre ni coup , ni  
contusion , ni compression ; ce qui occasionne fouvent  
le séjour de la lymphe dans les glandes externes.

6°. Ceux qui *se* portent à un commerce antiphysique, ont-  
ils jamais des *bubons* vénériens ? & s’ils en ont, en quel  
endroit les ont-ils ?

Quant à la premiere question, je n’ai point vu, & je ne  
croi' pas que d’autres aient jamais vu non plus dans ces  
gens-là, des *bubons* qui vinffent bien surement de leur  
abominable commerce.

Quant à la seconde , s’ils contractent quelque - fois  
des *bubons* par leur détestable commerce , j’ai peine  
à croire que ce pusse être dans les glandes inguina-  
les, où ne se rend point la lymphe qui revient de l’ex-  
trémité du rectum, & du voisinage de l’anus. Je m’ima-  
gine que ce feroit plutôt dans les glandes lymphati-  
ques qui font situées dans *F abdomen-,* près de la bifur-  
cation de l’aorte descendante, parce que c’est-là le ren-  
dez-vous de la lymphe qui revient de ces parties. Et  
ce qui fait que peut-être ces fortes de *bubons* n’arrivent  
jamais , ou n’arrivent que très-rarement, c’est que la  
chaleur que les parties voisines entretiennent dans ces  
glandes, empêche, comme on l’a déja dit, l'épaississe-  
ment & le séjour de la lymphe. Mais que ces infames  
ne s’en félicitent pas. Car, outre un grand nombre de  
maladies très-fâcheufes, qui font les fuites particulie-  
res de leurs abominations ; ils ont encore en propre  
certains *bubons,* imparfaits , à la vérité, mais cepen-  
dant pires que ceux des aines. En effet, la lymphe qui  
revient de l’extrémité du *rectum,* & du voisinage de -  
*F anus*, étant épaissie par le virus d’une semence infec-  
tée , & feportant d’abord dans les petites glandes qui  
Eont en grafid nombre autour de l’anus, & qui sirnt en-  
sevelies dans la grasse; les gonfle, les distend & les  
tuméfie ; ce qui produit une sorte de *bubon* annulaire,  
qui environne l’anus en forme de cercle , qui est ac-  
compagné de chaleur , rougeur, renitence, & d’une  
très-grande douleur, surtout qtiand il faut aller à la  
Belle, & qui demande les mêmes remedes, & la même  
méthode que les *bubons* vénériens des aines.

1147 B U B

*Des Maladies qui surviennent au Bubon ou Poulain mal  
traitéet premièrement*

*Du Poulainflstuleux.*

Si l’on négIige le poulain lorsqu’il est une fois ouVert, les  
bords qui font mieux détergés que le fondsse refferrent,  
*& le bubon* dégénere en fistule, c’est-à-dire, en un ul-  
cere sinueux & calleux ; ce qui fait les deux caracteres  
effentiels de la fistule.

*Diffeérences.* Cette fistule peut être distinguée en plusieurs  
efpeces.

ι°. Par rapport à fon ouVerture , qui est tantôt plus gran-  
de & demeure toujours sems fe fermer, & qui est tantôt  
plus petite , & fe trouVe quelquefois couVerte d’une  
croûte ou d’une pellicule.

2°. Par rapport à fes sinus qui siont plus ou moins larges,  
plus ou moins nombreux , plus cutanés, ou plus pro-  
fonds , droits , ou tortueux.

3°. Par rapport à l’humeur qui en sort, & qui est en plus  
grande ou en moindre quantité , purulente , sanieuste ,  
ou simplement séretsse.

4°. Par rapport aux callosités qui occupent les côtés des  
sinus, & qui Varient en groffeur, en nombre , & en du-  
reté.

*Causas.* Le simple Vice du siang & surtout le Vice du sang  
qui vient du virus vérollque, produit un pus acre, qui  
peut bien faire dégénerer un poulain ouvert en un ul-  
cere fordide , malin, & difficile à cicatriser ; mais qui  
ne peut jamais le changer en une fistule , à moins que  
le Chirurgien n’ait commis plusieurs fautes par igno-  
rance.

1°. En faisant au poulain fuppuré une trop petite ouver-  
ture, foit avec le fer , foit avec le cautere; car comme  
après la sortie du pus , on ne saurait prefque apperce-  
voir alors ce qui Ee pafle au fond de l’sscere, ni y por-  
ter les remedes nécesta-ires , le dedans demeure fordi-  
de, tandis que les bords , qui font plus à la portée des  
remedes , *se* détergent & *se* resserrent ; ce qui produit  
une fistule.

2°. En laissant, malgré la grandeur de l’ouverture, for-  
mer trop vite la cicatrice , avant la parfaite supputa-  
tion de la glande ulcérée, ou du moins de la portion in-  
férieure de cette glande qui occupe le centre de l’ulce-  
re, & avant la chute des disterentes tuniques avec leE-  
quelles elle tient, & qui lui servent comme de pédi-  
cule : car on sait, par expérience , que l’ulcere ne gué-  
rit jamais parfaitement si le fond n’est bien détergé;&  
qu’il ne peut l’être , tant que la fuppuration n’aura pas  
entierement confumé la glande & fait tomber fes tuni-  
ques.

3°. En ne prenant pas garde à une fusée de pus qui vient  
d’une glande voisine , ou de l’entre-deux des glandes  
d’alentour, & qui pénetre jufques dans le fond de l’ul-  
cere. Ce sinus caché, quelque leger qu’il foit, s’il n’est  
pas promptement dilaté par le bistouri, ou par le cau-  
tere , empêchera toujours la parfaite réunion , quelque  
disposition que les bords aient à fe cicatriser; ainsi il y  
surviendra nécessairement une fistule.

Laquelle de ces fautes que l’on commette, il arrivera de-  
là ,

1°. Que le fond du poulain ulceré n’étant point déter-  
gé par les remedes , ou contenant encore quelque  
partie de la glande ou de fies tuniques , ou étant fans  
cesse arrosé du pus qui y coule d’ailleurs ; il ne sauroit  
fe mondifier ni fe remplir de chairs louables , ni ten-  
dre à la réunion ; mais au contraire , que l’ulcération  
maligne qui le ronge continuellement, y produira à la  
fin une cavité tantôt plus & tantôt moins grande.

2°. Que les bords de l’ulcere qui , étant à la portée des  
remedes, fans être exposés aux memes inconvéniens  
que le fond , peuvent fe nettoyer, *fe* déterger & pouf-  
fer des chairs , fe rapprocheront peu à peu , & ne laisse-  
ront qu’une petite ouverture, qui *se* trouvera quelque-  
fois couverte d’une croûte ou d’une pellicule.

BUB 1148

30. Que cependant le pus retenu dans la cavité de ffalcere  
agira fur les parties qui le renferment, & qu’en com-  
primant ou distendant leurs fibres , & en épaississant la  
lymphe qui les arrofe, il produira en peu de tems , &  
de tous cotés , des callosités différentes en nombre, en  
grosseur & en dureté, à proportion de fon activité , de  
la tension & de la grosseur des fibres fur lesquelles il  
agira , & la grossiereté naturelle de la lymphe.

4°. Que le pus, s’il est long-tems retenu, & qu’il *se* trou-  
ve fort acre, fe creufera de divers côtés , des clapiers  
plus ou moins nombreux , & plus ou moins larges , à  
proportion de fonacreté; droits ou tortueux,profonds  
ou cutanés, fuivant la diverfe résistance que les parties  
feront à fon action.

5°. Que l’humeur qui coulera de ces fistules , fera de dif-  
férente nature : *lymphatique* , si elle ne vient que de  
l’érosion des vaisseaux lymphatiques, qui laissent échap-  
per la lymphe : *fanieuse , si* le sang qui s’échappe des  
vaisseaux fanguins, par leur érosion , fe mêle avec la  
lymphe : *purulente scs* la lymphe & le fang après avoir  
croupi, fe changent en pus : en *grande* ou *enpetite* quan-  
tité , suivant la quantité de semg & de lymphe qui *sQ*ramassera dans la cavité de l’ulcere.

*Diagnostic.* L’existence & l’état de cette fistule paroisi  
fient à l’œil. On reconnoît ces sinus avec la sonde. On  
s’assure des callosités par le toucher. On distingue les  
causies en examinant de quelle maniere le poulain a été  
traité auparavant.

*Prognostic.* Cette maladie est considérable , & jamais on  
ne doit la méprisier ; parce qu’elle est ordinairement  
causée ou entretenue par la vérole, & que pour la gué-  
rir , il Eaut toujours une, opération qui rend le traite j  
. ment long, facheux & difficile.

Cette fistule peut même être dangereuse , 1°. quand elle  
a des sinus qui pénetrent jusqu’aux vaisseaux cruraux,  
ou à leurs branches les plus considérables. 2°. Quand  
elle a des callosités foit douloureusies, & presique car-  
cinomateusies.

*Curation.* S’il y a des preuves certaines, ou seulement de  
fortes conjectures, que la fistule en question est corn-  
pliquée avec la vérole, il faut commencer par employer  
les frictions mercurielles, parce qu’on ne peut détruire  
l’effet qu’en détruisant la catsse qui le produit. On  
pourra ensuite , sisr la fin de la salivation , lorsque le  
fang aura été purifié, s’appliquer au traitement de la  
fistule , afin de guérir en même tems les deux mala-  
dies.

Si au contraire le poulain n’a dégénéré en fistule que par  
la faute du Chirurgien, fans qu’il y ait aucun soupçon  
de vérole , il faut alors , pourvu que la faifon le per-  
mette , en venir fans délai à la curation de la maniere  
sclivante.

1°. On préparera le malade non-seulement par les reme-  
des généraux, c’est-à-dire , par les saignées & les pur-  
gations plus ou moins répétées, suivant *ses* forces &  
sim tempérament, & fuivant la nature de la maladie,  
mais encore par les bouillons délayans & rafraîchissans,  
faits avec un poulet ou du veau, & avec les racines &  
les herbes convenables ; par Fustige du petit lait caly-  
bé ; par Fustige du lait d’ânesse, ou de vache ; & même  
si la faison est propre , par les bains d’eau tiede, ou par  
la boiffon des eaux minérales aigrelettes.

20. Ensuite après avoir reconnu le nombre , la longueur  
& la direction des sinus qui communiquent avec la fisi  
tule , on les ouvrira tous les uns après les autres. S’ils  
scmt cutanés & avec peu de callosité, on pourra se fervit  
du bistouri, ou des cisteaux , en conduisant ces instru-  
mens à la faveur de la fonde cannelée. On emportera  
avec les ciseaux les incisions, afin de découvrir le fond  
des sinus , & pour arrêter le sang , on remplira la plaie  
de charpie feche. Le lendemain , on levera l’appareil,  
s’il se détache facilement, & on passera la plaie pen-  
dant quelque tems avec le digestif simple , & enfuite  
avec le baume d’Arcæus.

**30. Mais si les sinus font plus profonds, ou fort calleux.**

1149 B U B

il *sera* plus à propos de *se servir* du cautere , comme on  
l’a déja dit au chapitre précédent. Ainsi , après avoir  
appliqué siur la fistule une emplâtre fenêtrée , placée de  
telle maniere que la plus grande partie des sinus répon-  
de à l’ouverture pratiquée dans l’eùiplâtre, on range-  
radans cette ouverture une traînée de pierres à cautere,  
capable de faire une profonde efcarre. Que si elle ne pé-  
nétroit pas jufqu’aux sinus , on remettroit de nouvel-»  
les pierres à cautere , après avoir incisé l'efcarre jusc  
qu’au vif, ou même pour abreger, on acheveroit d’ou-  
vrir avec le bistouri.

4°. Il faut travailler là faire tomber au plutôt l’efcarre,  
par l’usage des émolliens & des relâchans ; tels que le  
heure , le jaune d’œuf feul , ou mêlé avec l’huile de  
mille-pertuis , ou avec le *basilicum s* ou avec la téré-  
benthine, & étendu fur des plumasseaux. Dès que l’esa  
carre fera tombée , on panfera Pulcere avec le digestif  
ordinaire , jufqu’à ce que la si-lppuration ait diminué ;  
car alors on pourra employer le baume d’Arcæus.

5°. Quand les levres & le voisinage de l'ulcere sieront une  
fois relâchés par la fuppuration , il faudra examiner  
foigneufement l’état du mal, en fe servant des yeux ,  
du toucher, & de la fonde , pour découvrir s’il ne rese  
teroit point quelque sinus caché , ou quelque callosité  
considérable , à quoi il fallût remédier avant que de  
laisser fermer la plaie ; de peur de tomber dans une  
faute pire que la premiere ,. & de caufer une feconde  
fistule.

6°. Si on découvre quelque sinus , & que ce soit dans un  
endroit où l’on puisse faire une incision fans danger , il  
faudra l’ouvrir aussi-tôt dans toute fa longueur , s’il se  
peut ; ou du moins , il faudra dilater fon orifice par  
l’introduction de quelque eficarotique , de telle manie-  
re qu’on puisse librement en déterger & en panfier le  
fond.

7°. Mais si le virus pénétroit jusqu’auprès des vaisseaux  
cruraux , ou de quelqu’une de leurs branches considé-  
rables , de siorte que l’incision ne pût guere manquer  
d’être dangereusie , on *se* servira pour lors des cathéré-  
tiques ou corrosifs, & même des plus doux, qui en di-  
latant peu à peu l’entrée du sinus, donneront moyen  
de juger chaque jour de l’effet qu’ils auront produit,  
& mettront en état de juger si l’on peut en continuer  
Fustige fans risquer d’ouvrir les vaisseaux voisins. On  
aura grande attention en même tems de n’appliquer  
des cathérétiques que siur les bords du sinus les plus éloi-  
gnés des vaisseaux cruraux, & où il y a par conséquent  
le moins de danger.

8°. Si l’on ne peut point amener à suppuration les callo-  
sités qui sirnt trop dures , on les consumera avec des  
cathérétiques ; comme avec la pierre infernale, la pier-  
re à cautere ordinaire , ou le précipité rouge mêlé avec  
quelque onguent : mais pour aider l’action de ces re-  
medes , il fera bon de fcarifier légerement les callosités  
avec la\*pointe du bistouri.

9°. Dès que les sinus feront remplis & qu’on aura consu-  
mé ou fait Euppurer les callosités, si la chair qui pousse  
est ferme , ferrée , grenue & d’un rouge couleur de ro-  
fe, on laissera cicatriser Pulcere en employant pour cet  
effet, ou des épulotiques , c’est-à-dire, des remedes  
propres à dessécher la superficie de l’ulcere, tels que le  
baume verd , le pompholix , le plomb brûlé , la cérufie,  
les emplâtres faites avec ces droguës; la charpie séche,  
l’alun brûlé , &c. ou des remedes collétiques , c’est-à-  
dire , qui sont propres, par une espece de vernis qu’ils  
forment fur l’ulcere, à garantir la cicatrice encore ten-  
dre , des impressions de Pair. Tels Pont la térébenthi-  
ne mise en poudre après avoir été durcie, en la faisant  
cuire dans Peau bouillante, la sarcoeolle, l’encens mâ-  
le ou Poliban, la myrrhe, &c.

10°. Enfin on preficrira , dès le commencement de la eu-  
ration , un régime convenable. On pourra permettre  
au malade l’usage des Poupes , des panades, des crêmes  
de riz , & même d’un peu de poulet, s’il n’arrive aucun  
accident. Mais si la fievre siurvient , si la sijppuration  
est abondante & fétide, si les bords de l’ulcere s’en-

BU B îiyô

flamment, si Pulcere pousse beaucoup de chairs molles  
& fongueufes , &c. on réduira le malade aux feula  
bouillons légers.

*Du Poulain skirrheux»*

*Description.* Il arrive quelquefois que les remedes font  
inutiles , & que le poulain ne peut être amené ni à la  
résolution, ni à la suppuration. Au contraire, il ne fait  
que s’endurcir de plus en plus, jufqu’à devenir un vé-  
ritable skirrhe : ce qui est surtout ordinaire au poulain  
œdémateux & au poulain skirreux.

*Différences.* Ces Eortes de skirrhes different entre eux :  
1°. Parla figure & par le volume , ce qui varie à Pin-  
fini.

20. Par le nombre & la situation des glandes affectées.  
Les uns n’en occupent qu’une. D’autres en occupent  
plusieurs disposées tantôt en forme de grappe , & tan-  
tôt en forme de chapelet.

3°. Par la maniere dont ils font attachés. Les uns ne tien\*  
nent que peu à la partie où ils font placés, & par là  
font mobiles. Les autres sirnt si fortement adhérenss  
qu’ils semt absolument immobiles.

4°. Enfin , par le degré de sensibilité. Il y en a qui siont  
sians douleur, & véritablement skirrheux. Il y en a d’au-  
tres où l’on restent quelque douleur , mais obsiture, &  
qui par-là approchent du cancer.

*Causes.* Quant à ses caisses, le Poulain ne *se* convertit eri  
skirthe, que parce que la lymphe, à force de séjourner  
dans les cellules desglan des, s’y épaissit, & qu’elle y  
acquiert par cet épaississement une dureté qui augmen-  
te de jour en jour. Plusieurs caufes peuvent contribuer  
à cet épaississement de la lymphe.

1°. Sa grossiereté naturelle qui rend l’effet du virus vé-  
nérien plus grand qu’il nlauroit été dans une autre couse  
titution.

2°. L’abondance ou l’activité du virus , qui augmentent  
l'impression qu’il doit faire fur la lymphe.

3°. La réunion de ces deux causes ; ce qui fait que la lym-  
phe fe trouvant plus épaissie, & le virus plus abondant  
& plus actif, l’épaississement doit en être deux fois plus  
grand.

4°. L’fifage mal entendu des topiques répercussifs que l’on  
s’avife quelquefois d’appliquer fur les poulains com-  
mençans pour les dissiper, ce qui est pernicieux, &  
aboutit ordinairement, en augmentant l’épaissiffement  
de la lymphe, à rendre skirrheux un poulain qui auroit  
pu facilement fe résoudre.

5°. L’abus .des topiques résolutifs ou maturatifs , qui  
n’ayant pas la force de fondre la lymphe arrêtée, con-  
tribuent par accident à la rendre plus épaissie, parce  
qu’ils dissipent les parties les plus ténues & les plus li-  
quides.

6°. L’abus des topiques fort acres, tels que les cataplas-  
mes maturatifs où entre la graine de moutarde pilée.  
Ces cataplafmes causent en irritant, des contractions  
systaltiques dans le tiffu des glandes , qui font quelque-  
fois utiles , lorfque la matiere qui fait l’engorgement  
est capable de fe fondre & de *fe* résoudre, mais qui Eont  
nuisibles toutes les foisquecette matiere est trop dure,  
& quelle résiste à la résolution , parce que les parties  
grossieres qui sortent après la dissipation des plus fines,  
forment une maffe encore plus dure qu’aüparavant.

1°. Tantôt il n’y a de skirrheüfe qu’une feule glande de  
différente groffeur & figure ; tantôt il y en a plusieurs,  
disiposées en forme de grappe ou de chapelet ; ce qui  
dépend de la nature & du caractere de la lymphe, de la  
maniere dont le virus lui a été communiqué, ou de  
la qualité du tiffu plus ou moins lâche des glandes des  
aines.

2°. Le poulain & le skirrhe qui lui fuccede, font tantôt

n5I B U B

mobiles & vacillans, & tantôt fermes & adhérons ; ce  
qui vient de la situation plus ou moins profonde de la  
glande engorgée, ou de la différente longueur & fou-  
pleffe des fibres tendineufes ou des membranes quil’at-  
tachent dans Paine?

3°. Lorfque la lymphe, qui séjourne dans les glandes, est  
dans un parfait repos , les membranes de ces glandes  
ne font alors exposées à aucun ébranlement , & la tu-  
meur est absolument sims douleur & parfaitement  
skirrheufe. Mais dès que la lymphe vient à fe raréfier,  
elle commence à distendre les membranes , & çaufer  
une douleur obfcure ; & c’est alors que la tumeur dégé-  
nere en cancer.

4°. Dans le premier cas, comme le fang & la lymphe ont  
dilaté insensiblement leurs vaisseaux , ou *se* fiant déja  
formé de nouvelles routes dans les vaisseaux colleté-  
raux, la matiere du skirrhe qui demeure en repos , ne  
caisse aucune nouvelle compression fur les vaisseaux, &  
par conséquent il ne doit arriver aucun changement  
dans la couleur, ni dans la chaleur de la partie. Mais  
dans le fecond cas, c’est tout le contraire, comme on  
verra ci-après.

*Diagnostic.* On juge aisément, à l’œil & au doigt, de  
l’existence & des différences du skirrhe inguinal. Pour  
les caufes qui les produisent, on peut les insérer fur  
le détail qu’on vient d’en faire.

*Prognostic.* On ne peut faire qu’un prognostic fâcheux  
du poulain skirreux, parce que le poulain converti  
en skirrhe , ne se réfout & pe sclppure que très-dif-  
cilement. Mais s’il commence à devenir doulou-  
reux, comme c’est alors une marque évidente qu’il  
dégénere en cancer, le prognostic doit être des plus fâ-  
' cheux.

CURATION.

Il y a des Medecins, qui, pour procurer la résolution ou  
la silppuration du poulain devenu skirrheux, propo-  
sent d’y appliquer chaque jourpendant un quart-d’heu-  
re , une ventouse sieche, afin d’échaisser , par l’abord  
du simg, la matiere qui y croupit, & de la rendre plus  
capable de céder à l’action des topiques résolutifs ou  
fuppuratifs. Mais l’expérience a fait voir que cette mé-  
thode étoit toujours inutile , & souvent mêmedange-  
reuse ; parce que le skirrhe ainsi échauffé , tournoit ai-  
sément en cancer.

D’autres veulent qu’on le consonne par des cathérétiques,  
ou qu’on l’extirpe avec le fer, supposé que les résolu-  
tifs & les maturatifs foient fans effet. Mais je ne faurois  
confeiller, tant que le skirrhe est indolent, d’en venir  
à de pareilles opérations, toujours longues, difficiles &  
périlleuses, surtout quand on sie sert des cathérétiques  
dont lassagc aboutit souvent à convertir le skirrhe en  
cancer.

Le meilleur & le plus sûr parti, c’est de recourir aux  
frictions mercurielles. En esset, les parties de mercure  
qui entrent par ce moyen dans le fang , sirnt, d’un côté,  
très-propres à diviser & à fondre la lymphe arrêtée  
dans les glandes ; & de l’autre, à corriger le virus qui  
contribue à l’épaiffir ; & par ce moyen , elles peuvent  
mieux qu’aucun autre remede proeurer laréfolution du  
poulain skirrheux , qui ne doit fon origine qu’à une  
lymphe coagulée par le virus vénérien;

Mais il faut y joindre deux précautions importantes.

1°. On doit préparer le malade par un long usage des dé-  
layans & des relâchans , tant universels que particu-  
liers. Les délayans universels serviront à adoucir & à  
rendre plus fluides le flang &la lymphe, & à les mettre  
en état d’être plus facilement pénétrés & atténués par  
les parties de mercure : tels font les bains tiedes d’eau  
de riviere, les bouillons ou les apozemes rafraîchis- |

B U B nji  
sans , le petit lait calibé, le lait d’âncsse , les eaux mi-  
nérales aigrelettes ou’ferrugineuses, &c. Les délayans  
& humectans particuliers font nécefsaires pour ramol-  
lir & détendre la tumeur, & faciliter un passage à la  
lymphe qui y séjourne : tels font les cataplasines de  
mie de pain, ou de pulpe des racines & des herbes  
émollientes, & l'emplâtre de mucilage , ou celle de  
blanc de baleine, dont il faut continuer long-tems l'u-  
sage.

2°. On ne donnera les frictions qu’à très-pétite dose d on-  
guent, & on ne les donnera que de loin en loin , afin  
que les parties de mercure foient plus long-tems rcte-  
nues dans le sang, & qu’à force d’y rouler, elles puif-  
fent fondre plus efficacement la lymphe qui séjourne  
dans les glandes des aines, & résoudre parfaitement le  
skirrhe.

Si par cette méthode on ne vient pas à bout de refondre  
parfaitement le skirrhe , ce qui est rare , du moins le  
diminue-t’on à un tel point, qu’il ne reste qu’une tu-  
meur à peu près de la groffeur d’une amande ou d’une  
noifette. Il est vrai pourtant que cette méthode n’est  
pas toujours certaine & immanquable. Il arrive quel-  
quefois que le mal est si opiniâtre , qu’il résiste aux  
frictions , administrées même avec le plus de précau-  
tion.

Dans ce cas, pourvu que la tumeur ne foit pas encore  
dure comme une pierre, & qu’elle ne tende pas au  
cancer, il fera à propos d’aller aux eaux de Barege ; de  
faire avec ces eaux plusieurs embrocations fur la tu-  
meur; dsp donner plusieurs fois la douche; d’y appli-  
quer chaque jour du limon qui fe trouve au fond du  
bassin des eaux. De toutes les eaux thermales que je  
connois , ce font celles qui agiffent le plus doucement,  
& qui dissipent le’mieux les engorgemens des glan-  
des.

Il faut cependant prendre garde à l’état du skirrhe ; &  
si ces eaux thermales le raréfioient, & le rendoient  
chaud & douloureux , il faudroit aussi-tôt en difconti-  
nuer l’ufage, de peur d’attirer un cancer. Le feul par-  
ti qu’il y auroit alors à prendre, feroitde ne faire au-  
cun remede, & de lasser à la nature le foin de la gué-  
rifon , en fe contentant d’ordonner un régime couve-  
nable, & d’appliquer fur la tumeur une emplâtre faite  
avec parties égales d’emplâtre diabotanum, & d’em-  
plâtre de mucilages.

*Du poulain carcinomateux.*

Ce n’est que par degrès que le poulain skirreux devient  
carcinomateux.

1°. Il s’échauffe, il devient un peu sensible quand on le  
preste ; il est plus dur & plus rénitent : on\*y ressent  
quelques élancemens par intervalles, mais rarement ;  
& alors on l’appelle *cancer commençant.*

2°. La chaleur, la douleur ,la tumeur &la rénitence aug-  
mentent ensuite. Les élancemens sirnt plus fréquens  
& plus sensibles ; il change de figure , & il s’éleve en  
une poipte qui est couverte d’une peau tendre , unie,  
reluisante, un peu rouge; & alors c’est un *cancer con-  
firmé* , mais *occulte.*

3°. Enfin, la peau qui couvre la pointe de la tumeur se  
déchire & forme un ulcère, d’où il fort des gouttes de  
sang, de sérosité & de fanie : cet ulcere s’accroît infen-  
siblement ; la matiere carcinomateufe s’épanouit &  
*se* montre; les bords de l’ulcere fe renverfent & fe re-  
plient en-dehors ; il croît au milieu une chair fon-  
gueusie & baveuse ; la sérosité, le fang & la fanie cou-  
lent abondamment; la douleur est cruelle, brûlante,  
lancinante ; le voisinage de la tumeur est livide ; en un  
mot, c’est un *cancer confirmé et ulcéré.*

Le cancer, de mème que le skirre, est tantôt vacillant &  
mobile , tantôt adhérent & immobile.

L’expIication

ιΐ53 BUB

L’explication de la nature & des casses du cancer, porte  
uniquement fur ce principe, inconnu jusqu’à préEent,  
& néantmoins très-vrai ; savoir , que la lymphe , dont  
l’épaississement forme le skirrhe , peut fé raréfier par  
la chaleur; & qu’étant une fois échauffée, elle se dilate  
par fon élasticité naturelle , avec d’autant plus de for-  
ce, qu’elle étoit plus serrée & plus condensée.

Les preuves de ce sait, font, que le skirrhe qui commen-  
ce à tourner en cancer , grofllt d’abord, sans qu’il y ait  
cependant aucune suppuration; qu’à mesure qu’il grose  
fit, il s’y forme une élévation en pointe ; enfin, que la  
peau étant une fois déchirée, lamatierecarcinomateu-  
fe, qui étoit cachée au-dedans, trouvant le moyen de  
s’étendre, s’épanouit, dilate peu à peu l'ulcere com-  
mencé, &, en se gonflant de plus en plus, renverse &  
replie en-dehors les levres de l’ulcere.

Ainsi, la chaleur contre nature que contracte la matiere  
skirrheuse, est la casse prochaine & immédiate du  
cancer. Or cette chaleur vient, 1°. De ce que le sang  
est lui-même échaussé par une fievre ou ardente, ou de  
longue durée; par l’ufage d’alimens acres , siales, poi-  
vrés, par des excès de Vin , ou de liqueurs ardentes; par  
un trop grand usage des femmes ; par des exercices &  
des veilles immodérées. 20. De ce que le fang est con-  
traint de s’arrêter & de croupir dans le voisinage du  
skirrhe, à l’occasion de quelque contusion, ou à force  
d’y avoir appliqué des ventoufes , de l'avoir fouvent  
manié, ou de l’avoir exposé à quelque compression, &c.  
3°. De ce qu’on y a appliqué des topiques ou brûlans,  
ou d’une qualité trop échauffante ; qu’on y a fait mal-à-  
propos des embrocations d’eaux thermales , ou qu’on  
s’est fervi dsesitarotiques, &c.

Quant aux Iymptomes,

ï°. Le skirrhe ne dégénere en cancer, que parce que la  
matiere skirrhetsse s’échauffe & se raréfie. Donc le  
skirrhe,en dégénérant en cancer, doit devenir plus  
chaud, plus gros , plus dur.

2°. La matiere skirreufie, en *se* raréfiant, distend avec  
plus de force les cellules & les enveloppes de la glande  
skirrheufe. Donc cette derniere, qui devient carcimo-  
nateuse, doit être douloureufe.

30. Cette matiere, en fe raréfiant de tems en tems avec  
plus de force , doit comprimer plus fortement les arte-  
res voisines ; doit y arrêter le fang en plus grande  
quantité ; doit obliger ces arteres à battre plus forte-  
ment, à ébranler par-là avec plus de violence, & com-  
me par élancement, les parties voisines. Donclaglan-  
de qui devient chancreusie, doit être exposée à une dou-  
leur qui redouble par élancemens.

4°. A mesiure que la matiere skirrhetsse s’échauffe & se  
raréfie de plus en plus, la douleur, la grosseur, la ré-  
nitence & l’élancement augmentent aussi dans la même  
proportion.

5e. Comme la matiere skirrhetsse n’est pas parfaitement  
homogene & uniforme , & qu’elle fe trouve dans les  
différentes cellules de la glande , plus ou moins dsspo-  
sée à s’étendre : comme d’ailleurs ces mêmes cellules  
opposent à l’effort de cette matiere une résistance iné-  
gale & proportionnée à la force de leur restbrt, il s’en-  
fuit que par une ou l’autre de ces casses, & quelquefois  
par toutes les deux, quelques parties du skirrhe qui dé-  
génere en cancer, doivent s’élever au-dessus des autres,  
& former une efpece de pointe.

6'\ Plus cette pointe s’éleve, plus aussi la peau qui la  
couvre est-elle tirée & étendue ; ce qui la rend lisse,  
unie,luisante, mince , & même un peu rouge , parce  
que ces vaisseaux sont si fort tiraillés , que le siang *-n’y*circule qu’à peine.

7°. La peau à force d’être tendue & atténuée, se déchire :  
ce qui forme un ulcere d’abord petit & superficiel,  
mais qui enfiuite par l’efficacité des mêmes caufies, de-  
vient large & profond.

8°. Le cancer ulcéré rend du sang, lorsque les vaisseaux  
fanguins font déchirés : de la sérosité simple, lorsqu’il  
*Tome II.*

*PUB Ü54*

n’y a de déchirés que les lymphatiques : de la sérosité  
purulente , lorsique la matiere songueufe qui couvre la  
siurface de l’sscere, vient en pourriture : enfin de la sa-  
nie, c’est-à-dire, un mélange de fang, de lymphe & de  
pus, quand les trois cas qu’on vient d’exposer *se* trou-  
vent réunis. Mais le cancer ne rend jamais de vrai pus  
bien conditionné, parce que la matiere skirrheuse ne  
peut jamais fe convertir en vrai pus , tant à casse de  
*sa* nature lymphatique, .que de fon degré d’épaississe-  
ment.

9°. Comme la peau ne sauroit s’étendre à proportion que  
le cancer grossit,il arrive de-là que les bords de l’ulcere  
*se* replient en dehors & *se renversent* d’une maniere  
hideuse.

10°. Enfin, les veines étant comprimées, le fiang croupit  
dans la circonférence de la tumetlr ; & comme il perd  
par ce séjour une partie de fa rougeur naturelle & qu’il  
devient noirâtre, il arrive par là que le cancer Ee trou-  
ve environné de vaisseaux livides & variqueux.

Il est aisé de connoître la nature, l’état & les différences  
du poulain carcinomateux , par la description que nous  
en avons donnée. On peut en découvrir les causes par  
la maniere de vivre qui a précédé.

*Pngnostic.* Le poulain carcinomateux est une maladie  
considérable & dangereuse, que l’on guérit rarement\*  
& qu’on ne guérit jamais que par le fer ou par le feu.

Le poulain qui est adhérent ne peut être entierement ex-  
tirpé, ni par le fer, ni par le feu, ni par les cathéréti-  
ques : ainsi il est absolument incurable , & ne souffre  
qu’une cure palliative.

Celui qui n’est pas adhérent peut être radicalement gué-  
ri par l’extirpation, supposé qu’il se trouve assez éloi-  
gné des Vaisseaux cruraux, pour qu’on puisse faire l’o-  
pération sans danger. .

En général un gros cancer est plus fâcheux qu’un moin-  
dre; un cancer fort douloureux , plus fâcheux qu’un  
moins douloureux ; fin cancer ulcéré , plus que celui  
qui est occulte.

*Curation.* La curation radicale du cancer mobile, consiste  
à l’emporter au plutôt, de peur qu’il ne gagne les par-  
ties voisines, ou que grossissant de plus en plus, il ne  
devienne enfin adhérent.

C’est pourquoi, ι°. on préparera incessamment le malade  
à l’opération par les remedes généraux, favoir, lafai-  
gnée & la purgation , les bouillons ou les apofemes al-  
térans, le lait d’anesse ou de vache, ou le petit lait,  
les eaux minérales, les bains, &c. suivant le tempéra-  
ment, l’état, l’âge du malade & la faifon de l’année.  
On donnera même par avance les frictions mercuriel-  
les , si comme il arrive fouvent , on soupçonne une  
vérole cachée.

2°. Quelques-uns conseillent ensclite de Ee servir de ca-  
thérétiques , & principalement de divesses prépara-  
tions ou calcinations de RarEessc, qui font tomber eu  
mortification , à ce qu’ils prétendent, toute la glande  
carcinomateufe, de telle maniere qu’elle s’arrache en-  
fuite avec la derniere facilité. On peut confulter là-  
dessus Fallope , Scnnert, Jean Vigier , Pierre-Jean  
Fabre, Jean-Baptiste Alliot, &c.

3°. Cette méthode pourrait peut-être avoir lieu , lorse  
qu’il s’agiroit de petites glandes cutanées, où il ne  
faudroit employer qu’une très-petite dofe de ce reme-  
de; mais pour un cancer d’une grandeur considérable »  
ou un peu profond, je la crois dangereuse & peu sûre,  
1°. parce que les cathérétiques employés en grande do-  
fe , ne siiuroient manquer, en irritant & en rongeant la  
partie, de cauEer beaucoup d’inflammation & de fie\*  
vre; ce qui n’est jamais flans danger; 2°. parce que les  
douleurs aiguës qu’ils attirent, peuvent rendre carci-  
nomateuses les parties voisines qui sont faines ; &  
qtl’ainsi le cancer augmente, & que de mobile qu’il  
étoit, il devient adhérent ; 30. parce que l’arsenic est un  
remede toujours dangereux, de quelque maniere qu’il  
soit préparé, calciné,corrigé. On a plusieurs expériences  
des Enites funestes qu’a fouvent eues l’ufage externe  
de ce remede : témoin, entre autres, la femme dont

DDdd

ιι55 B U B

parle *Fernel, Method. Medendi, Lib. XV.I. cap.* 18.  
qui ayant un cancer à la mamelle , où l’on appliqua  
de Parfenic & dufublimé, mourut au bout de six jours  
accablée des mêmes accidens qu’eIle auroit eues, si  
elle eût avalé ces drogues.

4°. C’est pourquoi il vaut mieux fe fervir du fer pour ex-  
tirper le cancer mobile. L’ayant donc faisi avec les  
doigts ou avec des pincettes circulaires , ou avec les  
tenettes Helvétiennes, ou Payant foulevé par le moyen  
d’une ligature, on coupe avec un rafoir armé ou avec  
un bistouri, la peau & la bafe de la tumeur, ayant foin  
de tout emporter & de ne rien laisser de carcinomateux.  
On arrête le simg par la ligature des vaisseaux , s’ils  
font gros, ou par l’application d’tm bouton de vitriol ,  
s’ils fontpetits. On remplit la plaie de charpie seche ,  
que l’on tient quelque tems comprimée avec la main ,  
jusqu’à ce que le fang ne coule plus. Le lendemain ou  
le si.ir-lendemain, on ôte ce premier appareil s’il *se* dé-  
tache facilement, & on passe la plaie avec le digestif  
ordinaire, enfuite avec le baume d’Arcæus, puis avec  
le baume verd, fuivant les regles de Part & suivant l’é-  
tat du mal.

'5°. L’unique attention du Chirurgien doit être, ι6. d’ex-  
tirper foigneusement jufqu’à la moindre glande can-  
cinomateuse ou prête à le devenir, qui pourroit fie ren-  
contrer dans le voisinage de la tumeur ; car le cancer  
est une hydre qui repousse toujours de nouvelles têtes  
si on ne les abat toutes en même tems ; 2°. de procurer  
une régénération de chairs louables , en passant Pul-  
cere avec grand foin, pour qu’il ne dégénere pas en  
fistule, comme il n’arrive que trop souvent aux ulce-  
rès carcinomateux.

6°. L’ulcere étant guéri ou prêt à *se* cicatriser, il faut  
corriger la mauvaife qualité que le cancer a communi-  
quée au fang , ou qui entrefenoit elle-même le can-  
cer, afin que ce vice du sang ne produise point ail-  
leurs un nouveau cancer. On peut *se* Eervir pour cela  
des remedes que l’on va proposer pour la cure palliati-  
ve du cancer adhérent : car tout ce qui fert à adoucir ce  
mal, fert aussi à le prévenir.

Quand donc l’adhérence de la tumeur en rend l’extirpa-  
tion absolument impossible, on doit renoncer à l’opé-  
ration, parce qu’elle seroit inutile & même nuisible,  
& il faut se réduire à Pufage des feuls remedes pallia-  
tifs.

ι°. Il ne laisse pas de fe trouver des gens qui promettent,  
même dans ce cas, une guérsson radicale par l’usage  
des cathérétiques & surtout des arsénicaux. Mais les  
malades qui *sè* laisseront éblouir par ces magnifiques  
promesses, payeront bien-tôtpar une fin cruelle & mi-  
sérable, la peine de leur folle crédulité. On vient de  
prouver, que cette méthode est pernicieufe dans le can-  
cer mobile, & par conséquent elle ne sauroit être uti-  
le dans le cancer adhérent.

2°. Ainsi, au lieu de repaître le malade de l’espérance  
chimérique & dangereufe d’une guérifop parfaite, il  
faut uniquement travailler à empêcher l’accroissement  
du cancer , à corriger le vice du fang, à modérer la  
violence des douleurs, enfin à prolonger la vie autant  
qu’il est possible, & à rendre plus supportable des jours  
infortunés, en quoi consiste toute la cure palliative.

3°. Pour cet effet, on purgera de tems en tems le mala-  
de , non pas avec de violens purgatifs, comme quel-  
ques-uns le veulent mal-à-propos , mais avec les pur-  
gatifs les plus doux, comme la casse, la manne, la rhu-  
barbe, le sirop de fleurs de pêcher , &c. qui font pro-  
pres à évacuer doucement les impuretés que le chyle  
laisse dans les premieres voies , & la bile trop acre qui  
y coule.

4°. On fera quelques faignées de tems en tems de l’un ou  
de l’autre bras, si la douleur & la chaleur augmentent.  
En défemplissant ainsi les vaisseaux , les arteres qui  
font autour de la tumeur seront moins pleines de sang,  
battront plus foiblement,& causeront moins de chaleur  
& de douleur.

5°. On interdira au malade le vin, les femmes, les grands

BUB 1156

exercices, les passions violentes, les alimcns acres, sa-  
lés, poivrés & toutes fortes, de ragouts. -

On le nourrira d’alimens légers , humectans & tempé  
rans, comme de gruau d’orge & d’avoine, de crêmes  
de ris, de soupes, de bouillons légers, de gelées &  
tout au plus de jeunes poulets, de poulardes , de veau ,  
&c.

6°. On lui fera prendre de tems en tems des bouillons ou  
des apofemes rafraîchissans & délayans, des eaux fer-  
rugineufes très-légeres, des bains ou des demi-bains  
d’eau douce & tiede , du lait d’anesse ou de vache, du  
petit lait,&c.Et pour faire encore mieux,on le mettra au  
lait de vache pour toute nourriture, pour toute l’année  
ou du moins très-fouvcnt. Mais afin que le lait ne char-  
ge pas l’estomac, on pourra ajouter à la prife du ma-  
tin, de la seconde eau de chaux, depuis une once jusi  
qu’à trois, ou de la décoction amere de feuilles d’ab-  
sinthe, de centaurée, degermandrée, &c. depuis trois  
onces jufqu’à cinq. Ou bien on donnera au malade,  
tous les matins avant la prife du lait un bol absorbant,  
composé avec le corail rouge, les yeux d’écrevisses, le  
quinquina , la pierre hématite, la terre sigillée , la  
craie & d’autres semblables drogues. La dose de cha-  
cune de ces drogues pourra être d’un scrupule , lorsi  
qu’on n’en mettra que deux ou trois ensemble.

70. Il ne faut appliquer aucun topique, quel qu’il foit,  
silr le cancer occulte. Les topiques acres, chauds, ré silo  
lutifs , ne feroient en l’échauffant, qu’augmenter le  
mal. Les topiques rafraîchissans, anodyns , gras , adou-  
cissans , produiroient un aussi mauvais effet, en bou-  
chant les pores & en arrêtant la tranfpiration. Il fuffit  
de garantir la tumeur du froid & de l’humidité de  
Pair ; ce qui est aisé dans une tumeur placée à l’aine.

8°. Mais si le cancer est ulcéré, il faudra le panfer chaque  
jour, le nettoyer doucement avec de la charpie feche,  
le laver avec la décoction d’aigremoine ou d’herbe à  
Robert, & corriger, ou du moins adoucir l’humeur cor-  
rosive qui en découle, par des topiques anodyns ou  
abforbans, mais nullement huileux. Entre un grand  
nombre qu’on vante pour cela, ceux qui me paroiffent  
les meilleurs font :

Un *nutritum* fait avec le suc de morelle nouvel-  
lement exprimé & lefucre,ou plutôt le magistere  
de Saturne,en les battant enfemble dans un mon  
tier de plomb, aVec un pilon de même métal ;  
l’huile d’œuf fraîche & battue dans un mortier de  
plomb jusqu’à ce qu’elle deVlenne noire ; une pla-  
que de plomb, ou feule ou enduite de mercure,  
la chair dlescargots ou d’écreVÎffes de riVÎere ,  
bouillie & pilée dans un mortier de plomb jusqu’à  
ce qu’elle soit réduite en pulpe, des tranches de  
chair de veau encore chaude , de petits chiens  
nouveaux nés, fendus par le milieu & appliqués  
tout chauds, l’huile de grenouilles vertes, disti-  
*léeper deseens.um,* en y ajoutant la poudre de ces  
mêmes grenouilles ou celle d’écrevisses de rivie-  
re, tous les remedes préparés avec la tuthie, le  
pompholyx, le plomb, &c.

90. Si la douleur est violente, acre, mordicante , lanci-  
nante, il faut mêler dans ces remedes les narcotiques,  
comme l'opium, depuis un grain jufqu’à deux ou trois,  
qu’on doit même employer intérieurement à une dofe  
convenable, pour calmer plus efficacement la douleur :  
ce qu’il faut aussi pratiquer dans le cancer mobile &  
dans le cancer occulte, si la douleur est aiguë.

IOS.’Enfin il faut réprimer de tems en tems, par un doux  
cathérétique, l’accroiffementtrop abondant des chairs  
fongueufes. Le baume d’acier est excellent pour cela.  
Il ronge & confume les chairs fongueufes, mais d’une  
maniere douce , parce que les pointes corrosives de  
Pesiprit de nitre font brisées par la fermentation ,  
émoussées par les parties d’acier, & embarrassées par  
les foufres de’l’huile d’olive. On pourra même, s’il  
en est befoiss rendre ce baume aussi foible & aussi peu

ϊΐ 57 B U B

corrosif que l’on voudra, en le lavant plusieurs fois  
avec de Peau tiede, pour emporter la plus grande par-  
tie des acides de l’efprit de nitre. AsTRUC.

*Baume d’Acier.*

**Prenez** *de bonne eau-forte s trois onces.*

Jettez-y quelques aiguilles qui foient d’acier pur, ce que  
vous connoîtrez aisément par la facilité qu’elles  
auront à fe casier. Dès qu’il *se* fera la plus légere  
ébullition, ajoutez-y

*de la meilleure huile d’olive s trois ou quatre onces»*

Mêlez tout cela enfemble. Il s’en formera un onguent ou  
un baume. Quand il fera refroidi, lavez-le plu-  
sieurs fois pour l’adoucir.

**Ce** baume est bon pour confumer les chairs fongueufes  
des cancers & des ulceres chancreux. On peut, si l’on  
veut, le rendre moins corrosif, par de nouvelles lo-  
lions qui emporteront une grande partie des pointes  
acides de Peau-forte.

Tel est le fentiment de M. Astruc ; mais je dois faire ob-  
ferver à mes Lecteurs, que la méthode de guérir les *bu-  
bons* vénériens par la suppuration , est préférable à  
tous égards à celle où l’on a recours à la réfolution ;  
car la premiere est moins incommode au malade, fup  
posé même que la cure réussiffe également par toutes  
les deux, & beaucoup moins sujette à lasser après elle  
d’autres symptomes vénériens de très-mauvaise eEpece,  
que j’ai prefque toujours vus succéder à la résolution  
du *bubon* vénérien.

**Je** n’ignore point qu’Heister est d’un sentiment tout-à-  
fait contraire : mais je crois qu’on n’en peut rien con-  
clurre contre la pratique constante de ceux qui font les  
plus versés dans la cure de ces fortes de maladies. Je  
Puis cependant persuadé qu’il n’est pas impossible de  
guérir un *bubon* ^nérien par la réfolution : mais je  
crois cette méthode moins Eure & moins aisée. Cepen-  
dant comme Heister a beaucoup de réputation; je vais  
rapporter la méthode qui lui est particuliere, & qu’il  
recommande dans ces sortes de cas.

Plusieurs Medecins ne veulent pas qu’on tente la méthode  
de résiolution à l’égard des *bubons* vénériens, parce que  
le virus vénérien, contre l’intention de la nature, re-  
tourne par ce moyen dans les veines , infecte la masse  
du fang & occasionne la vérole. Ils défendent pour la  
même raifon Pssage des purgatifs & la faignée, & or-  
donnent de pousser la supputation autant qu’il est pof-  
sible. Quant à moi, bien que j’aie pour ces Auteurs  
tous les égards qui leur fiant dus , je tiens une conduite  
tout-à-fait différente. Comme la méthode par la silppu-  
ration est non-feulement lente & ennuyetsse, mais su-  
jette encore à plusieurs autres inconvéniens , il est  
beaucoup plus sûr, comme je l’ai souvent éprouvé, de  
commencer immédiatement par les purgatifs, les re-  
medes mercuriels, & ceux qui font propres à purifier le  
fang , tels que les décoctions des bois & autres siibstan-  
ces de même nature. On chasse par ce moyen le virus  
d’une maniere plus prompte & plus sûre que par la fup-  
puration, outre que l’on peut résoudre la tumeur sians  
appréhender la vérole , ou telle autre maladie stem-  
blable.

Soit donc que les *bubons* foient accompagnés de la gonor-  
rhée ou non, le mieux que l’on puisse faire est de purger  
le malade avec des dofes copieufes & fréquentes de  
mercure doux,comme on le pratique dans la gonorrhée:  
car les *bubons* ne sauroient jamais être parfaitement gué-  
ris qu’on n’ait entierement chassé le virus vénérien hors  
du corps. Supposé qu’il y ait une inflammation consi-  
dérable , il est nécessaire, furtout si le malade est jeune.  
& d’un tempérament sanguin, de lui tirer quelques on-  
ces de siang, & de lui donner ensiuite quelques purgatifs

BUB 1158

mercuriels, avec des essences propres à purifier le sang,  
& des décoctions des bois fudorifiquee. On doit appli-  
quer extérieurement fur la tumeur des emplâtres digese  
tives; celles de mélilot, par exemple, *de Ranis* avec le  
mercure, de diachylum & autres de même nature. Le  
malade doit en même-tems observer un régime très-  
exact,& fe borner furtout à l’usage des alimens liquides  
préparés avec de Peau d’orge, du gruau d’a voine & au-  
très semblables. Sa boisson ordinaire doit être une ti-  
sane faite avec l’orge, la réglisse , le fenouil, ou une  
feconde décoction des bois , ou de la petite biete. II  
doit s’abstenir surtout du vin, de l’eau-de-vie, & de  
toutes les liqueurs fortes , qui ne font qu’augmenter  
l’inflammation. Onpeut,en obfervant exactement les  
regles que je viens de prefcrire, résoudre les *bubons vé-  
nériens ,* pourvu qu’ils ne soient point invétérés, sans  
mettre le malade en danger.

LorEque le Medecin est appelle trop tard , que les *bubons*ont trop de malignité pour être guéris par la résolution,  
ou que de certaines raisons obligent à en tenter la cure  
par la suppuration , le principal soin doit être de hâter  
la suppuration autant qu’il est possible , afin d’évacuer  
la matiere virulente. Outre les emplâtres suppuratives,  
il ne sera pas inutile de frotter fouvent & fortement le  
*bubon* avec un linge , ou avec les doigts enduits de  
beurre ou d’huile jusqu’à ce qu’il rougisse , &d’y appli-  
quer immédiatement une emplâtre maturâtÎVe ; ce qui  
est le vrai moyen de hâter la supputation. Ces sortes  
d’emplâtres, c’est-à-dire le diachylum avec les gom-  
mes, ou l’emplâtre de galbanum, semt à propostant  
que le malade peut marcher stans inconvénient; &l’on  
peut les renouveller deux, trois ou quatre fois par jour,  
suivant que l’occasion l’exige, & frotter le *bubon* autant  
de fois & de la maniere que nous l’avons dit.

Les exercices violens, tels que la danse, l’efcrime ou a  
lutte, font encore des moyens très propres pour accélé-  
rer la suppuration. Mais supposé, comme il arrive fou-  
vent,que la douleur empêche le malade de marcher,on  
peut appliquer fur le *bubon* quelque cataplasine matu-  
ratif, d’une plus grande efficacité que les emplâtres  
dont nous venons de parler. Lee cataplafmes qui con-  
viennent le plus dans de pareils cas , font ceuxd’oig-  
nons cuits fous la cendre, ceux de miel & de farine de  
froment ou de levain ; ou, fans parler de plusieurs au-  
tres , de mie de pain blanc, cuite avec du lait & du sia-  
fran. On peut faire ufage de ces cataplafmes de tems à  
autre après les frictions.

On doit joindre à ces topiques les remedes internes, &  
donner au malade deux ou trois fois par jour, une po-  
tion de huit, dix ou douze onces d’une décoction des  
bois , avec trente ou quarante gouttes d’essence dé  
pimprenelle blanche, de fumeterre , degermandrée,  
& quelques grains de mercure doux par jour. Ces re-  
medes , en atténuant le sang & en corrigeant le virus  
vénérien , contribuent autant à la réfolution qu’à la selp-  
puration des *bubons.*

On doit persister dans Ptssage des remedes, jssqu’à ce  
que la matiere soit tout-à-fait réfoute, ou qu’elle foit  
parvenue à maturité. Dans ce dernier cas, on doit ufer  
du bistouri, & faire une incision à la tumeur, mais avec  
beaucoup de précaution, de peur d’ouvrir les vaisseaux  
des aisselles ou des aines , & d’occasionner par-là unà  
hémorrhagie dangereufe.

La meilleure précaution dont on puisse ufer dans ce cas \*  
est de faisir avec les doigts la tête du *bubon*, & le tirer  
en-dehos. L’incision ne doit point être faite ni trop tôt,  
ni trop tard ; l’un & l’autre est dangereux. Car, comme  
une incision trop hâtée caufe des douleurs, des inflam-  
mations dangereufles & plusieurs autres accidens fâ-  
cheux; de même un trop long délai, commeHildanus  
l’assure , donne presique tou jours occasion a la matiere  
du *bubon* de *se* mêler avec le siang, d’en corrompre là  
masse & de causer la vérole.

Supposé que le malade appréhende le bistouri, on petit  
ouvrir le *bubon* aVec quelque caustique , comme on le  
। pratique à l’égard des absicès. Après que lepus est éva-  
D D d d ij

H59 B U B

cuéz, on doit déïerger parfaitement llulcere avec quel-  
que digestif mêlé avec un peu de thériaque de Venife  
& du précipité rouge , & y appliquer une emplâtre de  
diachylum avec de la gomme pour ramollir les bords  
*do bubon* ; & lorfque l'tilcere est suffisamment détergé,  
le consolider avec quelque baume vulnéraire & de la  
charpie.

Ces sortes d’ulceres sont quelquefois si opiniâtres , qu’au-  
cun remede ne peut les confolider ni les dessécher, &  
qu’ils rendent continuellement une grande quantité de  
fanie. Dans ce cas, fupposé que les remedes que nous  
avons indiqués, ni le précipité rouge , ni l’alun brûlé ,  
ne produisent aucun effet, il rt’y a , fuivant moi , autre  
choEe à faire que de cautériser la partie corrompue avec  
un fer chaud ; ce qui ferme fouvent avec succès les vaise  
feaux lymphatiques.

Il paroît clairement, je crois , par ce qu’on vient de dire,  
qu’il est toujours plus sûr de dissiper les *bubons* véné-  
riens dès qu’ils commencent à paroître, & d’en tenter  
la cure par la résolution plutôt que par la suppuration.  
Mais lorsque le simg est une fois infecté & corrompu  
par le virus vénérien, & que la vérole fe manifeste par  
des signes certains, il faut se conduire tout Autrement,  
& fuivre la méthode de la fuppuration qui convient le  
mieux à cette maladie. HEISTER.

**BUBONIUM.** Voyez *Aster atelcus-,*

**BUBONOCELE ,** Βουβανοκήλη, de ^ουβα'ν , *aine , & κ,ήλν ,  
tumeur',* est une tumeur molle qui vient à Paine, &qui  
est causée par une plaie ou rupture du péritoine qui  
n’a pas été consolidée. Quelques Medecins lui donnent  
le nom d’exomphale, lorsqu’elle fe forme autour du  
nombril.

La chute des intestins qui est occasionnée par la rupture  
du péritoine, est fort difficile à guérir : mais on y *re-  
médie* plus aisément lorfqulelle ne vient que de la té-  
nuité de fon tissu, surtout dans les enfans qui ont beau-  
coup plus d’humidité que les hommes faits.

Tant que la defcente est bornée au pli de Paine, la mala-  
die fe nomme *bubonocele :* mais on l’appelle *entérocele*IorEque l’intestin deseend jusques dans le scrotum.  
**P.** EGINETE , *Lib. III. cap.* 53.

L’entérocele, qui est causé par la distension dtl péritoine,  
est toujours précédé du *bubonocese* ; car le péritoine  
étant distendu, l'intestin tombe dans Paine, & forme  
*le bubonocele.* P. EGINETE, *Lib. VI. cap. 66.*

Voici quelques remarques du Docteur Freind fur le *bubo-  
nocele* ou hernie inguinale, qui fiant trop curieuses pour  
que je les passe sejus silence.

L’hernie inguinale, suivant tous les Auteurs, n’est que le  
commencement de l’entérocele. L’intestin , à ce qu’ils  
diEent, doit descendre par Paine avant de tomber dans  
le scrotum; & de-là vient que Paul Eginete avance que  
*le bubonocele* précede toujours l’entérocele.Sur ce prin-  
cipe, tous les Anatomistes conviennent que dans le *bu-  
bonocele* l'intestin Eort par ce qu’on appelle les anneaux  
des mufcles épigastriques. Quoique je ne doute point  
que cela n’arrive souvent,peut-être trouverons-nous,en  
examinant la chose scrupuleusement , que l’intestin  
peut prendre une autre route que celle que l’on con-  
noît pour catsser le *bubonocele.* La cavité qui est dans la  
cuisse entre le puctiné & le couturier , par où les vaif-  
Eeaux cruraux desitendent, est très-remarquable ; & les  
tendons des muscles épigastriques fiant si déliés , qu’ils  
ne siont séparés du bas-ventre que par un peu de graisse  
\*& quelques fibres membraneuses. Il n’est donc pas dif-  
ficiîe au péritoine de descendre , pour peu qu’on le  
presse, par cet interstice dans la cavité que nous avons  
décrite, puisqu’elle est plus à plomb , eu égard à la si-  
tuation droite de notre corps , que les anneaux de ces :  
tendons. Bien plus , si l’on compare les descriptions  
des Auteurs , qui prétendent que le *bubonocele* se forme  
toujours dans les extensions du péritoine, nous trouve-  
rons qu’elles ne conviennent fouvent qu’à l’endroit  
dont je viens de parler.

BU B 1160

Aquapendente remarque qu’on a souvent pris le *bubono-  
cele* &la varice de la veine crurale pour un bubon; de  
Eorte qu’ayant voulu y faire une incision on a coupé la  
veine ou l’intestin & exposé le malade à perdre la vie.  
Tout le monde fait que les bubons Ee forment mu-  
jours dans les glandes qui font situées fur les vaisseaux  
cruraux. Il est donc évident qu’il croit que le bubon &  
*le bubonocele* viennent au même endroit, c’est-à-dire,  
dans celui dont nous venons de parler. De-là vient en-  
core, à ce qu’il semble, que Cesse appelle le *bubonoce-  
le , varix inguinis.*

Feu M.Bernard Sergeant avoit un *bubonocele* dans lequel  
l’intestin destcendoit par-dessous la peau jufqulau mi-  
lieu de la cuisse.Il falloit dans ce cas qu’il passai par l’in-  
terstice dont j’ai parlé, Eous les tendons des mufcles épi-  
gastriques ; car s’il étoit storti par les anneaux, il eût  
tombé directement dans le sinorum & non point dans  
la ctlisse. Barbette paroît avoir connu cette route quoi-  
qu’il en parle avec quelque obscurité de même que les  
autres Auteurs, en ces termes : *Experimur etiam pro-  
cessum peritonaei ita posse difrumpi s ut intestina non in  
scrotum,sied inter cuelm et musculos, versasfoemur,sese  
urgeant.* S’il entend par ces mots*proceffumperitonaeilcs*allongemens de la tunique vaginale, nous avons fait  
voir que l’intestin ne fauroit prendre la situation qu’il  
décrit. Peut - être recevrons - nous plus d’éclaircisse-  
ment fur cette matiere si nous examinons l’hernie in-  
gùinale dans les femmes. Fallope la déduit des liga-  
mens ronds de la matrice , qui fortent par les ouver-  
tures des aponévroses des muscles du bas-ventre : mais  
ces anneaux dans la femme sont placés directement  
fur l’os pubis, & les ligamens qui y passent vont s’atta-  
cher avec les tendons à cet os. Ce passage paroît donc  
trop étroit pour qu’il puisse s’y former une hernie; &  
fupposé que cela arrive, l’intestin doit descendre sifr  
l’os pubis & même jusqu’aux levres des parties natu-  
relles , ce qui en effet est affez fréquent. Mais je crois  
que dans le *bubonocele* ou l’hernie inguinale chez les  
femmes, l’intestin doit se porter plus à côté vers l’os  
des îles ; & de-là vient que Celfe dit expressément que  
l’hernie dans les femmes fe fon^e principalement cir-  
*ca ilia.* On ne peut douter que le péritoine ne puisse *se*distendre dans cet endroit, après l’histoire que Nuck  
rapporte d’une hydropisie dans cette membrane ,  
qui s’étendoit, à ce qu’il dit, & formoit une poche  
dans la cuiffe , *per vacua musculorum spatia ; &*Hildanus expliquant les casses de l’hernie utérine,  
croit que l’extension du péritoine s’étoit faite *circa fo-  
ramina illa , circa quae bubonocelesit in mulieribus.* Si  
nous comparons ces paroles, qui font affez ambiguës,  
avec la description que l’Auteur donne de l’endroit  
où la tumeur étoit située, nous trouverons qu’on ne  
peut les appliquer qu’à Pespaee dont nous parlons.  
Elastice sieule suffit pour nous convaincre que le péri-  
toine peut *se* dilater considérablement, & l’on trouve  
dans les Auteurs qui ont écrit sur la Chirurgie, des  
preuves suffisantes que cette Eorte de distension, qui  
est ordinaire dans les cas dont nous parlons , peut *se*faire sans aucune rupture, non-feulement à l’endroit  
des aines, mais encore à celui du nombril. Barbette  
rapporte des exemples de pareilles hernies dans le dos,  
au-dessus & au-dessous du nombril, *longe supra ilia s*qu’il dit avoir été pril.es & ouvertes pour des absitès.  
Paul distingue l’hernie intestinale qui vient d’une rup-  
ture, de celle qui a pour caul.e la distension du péri-  
toine , & dit expressément, que l’on ne doit employer  
le bistouri que dans le dernier cas. Je sclis cependant  
persi.ladé que quiconque considérera attentÎVement la  
structure & la situation de ces parties, siera d’un sienti-  
ment tout-à-fait contraire ; car si dans la rupture du  
péritoine on fait l’opération,& que l’on réduife 1 intese  
rin,il est facile de concevoir que toutes les parties dupé-  
ritoine, de même que toutes les autres, peuvent slunir  
tellement, qu’elles empêchent l’intestin de defcendre  
une Teconde fois.. Mais dans le cas d’une distension ,  
fupposé que le péritoine reste dans le même état après

ίι6ι BUB

l’opération, comme cela ne peut manquer d’arriver,  
quel moyen employer pour prévenir une seconde des-  
cente ? Pour *se* former une idée distincte de cette forte  
de distension , on n’a qu’à voir les préparations de  
Douglas, qui nous a donné le premier la vraie idée de  
la structure & de la disposition du péritoine , qui est  
une partie extremement intéreffante, & dont il est né-  
cesia-ire de connoître parfaitement la structure, non-  
feulement dans eette opération , mais encore dans le  
haut appareil. Fa εινD , *Histoire de la Médecine.*

Voyez la defcription de Phernie crurale dans la derniere  
partie de cet Article.

Toute tumeur causée par la chute de l’intestin ou del’é-  
piploon ou de tous les deux ensemble , hors du bas-  
ventre & bornée au pli de Paine , est appellée par les  
Medecins *bubonocele,* du mot *bubon, bubo,* auquel elle  
reffemble. Quelques-uns l’appellent avec Cesse ruptu-  
re de Paine , ou hernie inguinale, *hernia inguinalis ,*d’autres *hernie incomplete -,* pour la distinguer de *sher-  
nie coptplete,* dans laquelle l’intestin defcend jufques  
dans le Pcrotum aux hommes, quoiqu’à dire vrai, la  
premiere de ces maladies ne diffère en rien de *Phernie  
complete.* Ce ne scmt pour l’ordinaire que les intestins  
grêles qui descendent, mais quelquefois cela arrive au  
*colon* & au *cæcum-,* furtout dans Paine droite, comme  
j’en ai vu quelques exemples. Les femmes ne font pas  
moins fujettes que les hommes à ces sortes de desiten-  
tes, & elles font quelquefois si considérables chez elles  
que l’intestin defcend jusqu’aux levres des parties na-  
turelles. Ruyfch , Petit & Arnaud ont souvent vu des  
hernies où une partie de la vessie étoit renfermée ; &  
Hildanus aussi-bien que Ruyfch, font mention d’une  
defcente de matrice dans Paine. On doit donc prendre  
garde de ne point confondre un *bubonocele* avec le bu-  
bon ou telle autre tumeur femblable, de peur qu’en  
lassant une incision à la partie on ne coupe l’intestin &  
on ne causie la mort au malade. C’est un avis que Fa-  
bricius ab Aquapendente & plusieurs autres Auteurs  
nous donnent.

Le *bubonocele* peut avoir deux différentes caisses ; car  
quelquefois les anneaux des mufcles épigastriques qui  
donnent paffage aux allongemens du péritoine & aux  
vaiffeaux spermatiques, ou les arcades à travers deE-  
quelles la veine & l'artere crurale paffent, Ee relâchent  
insensiblement, & par différentes causies, au point d’oc-  
casionner la chute de l'intestin & de la lame interne du  
péritoine. Quelquefois des casses violentes, les fauts ,  
par exemple, une chute, un coup , les efforts que l’on  
fait, pour lever ou remuer quelque fardeau, en touffant,  
en criant, en jouant des instrumens à vents, l’exercice  
du cheval, le cahottement du caroffe , llufage immo-  
déré des plaisirs vénériens, le vomiffement ou telle au-  
tre chofe semblable, déchirent le péritoine à l’endroit  
dont nous venons de parler, ou suivant le sentiment  
général des modernes, le distendent tellement, que  
les intestins descendent quelquefois feuls & d’autres  
fois aussi avec l’épiploon. Quelquefois il n’y a que le  
bord de l’intestin opposé à celui qui touche le mésen-  
tere qui foit engagé dans les anneaux, comme Morga-  
gni & Ruysi:h l’observent. On trouve l'histoire d’tm  
cas semblable rapportée par M. Littre dans les Mé-  
moires de PAcadémie Royale des Sciences , année  
1700.

Lorsiiue la maladie ne vient que peu à peu & par degrés,  
elle n’incommode pas beaucoup : mais si elle vient tout  
d’un coup, si ceux qui y Pont siljets depuis long-tems  
s’exposent au froid, font quelque exercice violent, fe  
laissent emporter à la colere eussent avec excès d’ali-  
.mens grossiers & de mauvais fuc, ilsen ressentent bien-  
tôt les fâcheux effets. Non-feulement les intestins sirnt  
distendus par lesexcrémens; mais quelquefois encore  
les anneaux à travers defquels passent les intestins , fe  
rétrécissent tellement, qu’ils les pressent d’une maniere  
extraordinaire, jtssqu’à empêcher la matiere qu’ils  
contiennent de s’y faire un passage, & à arrêter la circu-  
lation du sang dans leurs vaisseaux. Cela ne peut arri-

BUB issi

ver sans une violente inflammation des intestins & sans  
casser des douleurs , des anxiétés, des vomissemens  
violens & la passion iliaque, appellée communément  
colique de *miserere,* de même que dans *ï’omphalocele*ou *gastrocele , Se* par-là il fe forme une espece d’hernie  
que les Medecins appellent *hernia incarcerata,* hernie  
avec étranglement. Il est bon de remarquer en passant  
que ceux qui ont une hernie qui defcend dans le fcro-  
tum font souvent exposés aux mêmes inconVéniens.  
C’est pourquoi tous ceux qui ont des hernies de quel-  
que espece qu’elles soient, ne doivent jamais demeurer  
sans bandage, ni le quitter même après la réduction,  
s’ils ne veulent s’exposer au danger d’tme pareille her-  
nie dont la mort est souvent la suite; il arrive même  
quelquefois que ceux qui font munis d’un bandage  
sont souvent exposés à ces accidens lorsqu’ils vont à  
cheval ou qu’ils font quelqu’autre exercice violent,  
car le bandage ou fe rompt, ou change de place ou fe  
relâche au point de donner passage à l’intestin. Cet ac-  
cident arriva au Maréchal de Villeroi tandis qu’iï  
étoit à la chasse, comme le rapporte Dionis dans fort  
Traité des Opérations de Chirurgie au chapitre des  
hernies. Ceux qui ont de pareilles incommodités ne  
doivent donc point aller à cheval , ou du moins n’y  
monter qu’avec beaucoup de précaution.

On connoît pour l’ordinaire le *bubonocele* ou hernie in-  
guinale aux marques suivantes.

Il se forme une tumeur dans Paine qui s’étend jusqu’aux  
anneaux des mufcles épigastriques , & qui quand il n’/  
a point d’étranglement, rentre & ressort plusieurs fois  
fuivant les différentes situations & les divers mouve-  
mens du corps. Lorfqu’on touche la tumeur elle paroît  
également dure partout, de même que l’est un intestin  
enflé. Amefure que la maladie augmente, la tumeur,  
lorsqu’on la preste avec la main, furtout lorfque le mala-  
de est couché sifr le dos, s’évanouit entierement, & ren-  
tre dans le bas-ventre avec une espece de bruit. Lorfque  
c’est l'épiploon Eeul qui est destcendu, la tumeur est pour  
l’ordinaire plus molle , paroît au toucher comme de la  
graiffe, ne change point de groffeur , comme dans  
Phernie intestinale, mais paroît pour l’ordinaire tou-  
jours la même. Dans le cas où l’épiploon & l’intestin  
scmt tombés , il reste toujours une espece de tumeur  
molle, même après qu’on a réduit l’intestin.

On connoît Phernie qui survient tout d’un coup avec  
étranglement, aux marques suivantes.

La tumeur extérieure est quelquefois extremement rouge  
avec dureté & inflammation. Le malade restent des  
douleurs externes & internes très-cruelles , accompa-  
gnéesd’une chaleur excessive & de la ficvre ; pour l'or-  
dinaire il survient un vomiffement violent & opiniâtre,  
d’abord des alimens & ensuite des excrémens avec des  
angoiffes & des agitations extremes qui affoibliffent  
beaucoup le malade & le jettent dans des défaillances  
fréquentes. A ces accidens fuccedent des fueurs froi-  
des & un refroidiffement de tout le corps qui casse in\*  
sailliblement la mort au malade , à moins qu’on ne lui  
procure à tems les fecours convenables.

Une pudeur mal entendue est fouvent caisse que ceux qul  
ont des hernies les tiennent fecretes. L’événement de  
ces maladies est pour l’ordinaire incertain & dange-  
reux , furtout lorsqu’elles dégénerent en un *bubonocele*avec étranglement. Si les intestins ne font point enga-  
gés, & que Phernie vienne peu à peu, elle est beaucoup  
moins fâchetsse & bien moins dangereuse , surtout si  
après avoir réduit l’intestin, on a soin de llaffurer par  
un bandage, que l’on ne doit quitter de long-tems.  
Cette maladie est cependant très-incommode & rend  
ceux qui en sont affectés inhabiles à bien des choses ;  
outre qu’il est à craindre que la pression de la tumeur  
occasionnée par le bandage, ne causie a la fin un étran-  
glement accompagné de tous les fâcheux fymptomes  
dont nous avons parlé. Dans l’hernie avec étrangle-  
ment, si l’on n’a foin de dégager & de réduire l’intese

nsi; BU B

tin à propos , il survient pout l’ordinaire au bout de  
deux ou trois jours & même plutôt , une Violente in-  
flammation aux parties engagées, qui tue le malade en  
très-peu detems. On ne doit donc point perdre de  
tems , & fupposé que la maladie\* soit trop opiniâtre  
pour céder aux remedes,& qu’il y ait du danger, il faut  
aVant que vingt-quatre heures soient expirées recou-  
rir à l’opération ; car lorsque les forées du malade font  
épuisées & qu’il paroît des taches noires & rouges fur  
la tumeur, le sphacele est déja formé, il furvient des  
fueurs froides & un friffon partout le corps dont la  
mort esttou jours la fuite. Dans ces circonstances, le *se-  
cours* du Chirurgien est non-seulement inutile , mais  
il est même à craindre que le malade ne meure dans  
l’opération qui est affez dangereuEe par elle-même, &  
qu’on ne le rende responsable d’tme mort qui n’est que  
Ia luite du sphacele des intestins.Mais lorsque ces Eymp-  
tomes font moins Violens & les forces du malade fuse  
fisimtes, on ne doit point appréhender l’ssage du bif-  
tourl.

L’opération est beaucoup moins dangereufe lorfque l’épi-  
ploon est forti aVec les intestins , que quand il n’y a  
qu’un étranglement de l’intestin seul, bien souvent la  
chûte de l’épiploon seul a occasionné tous les siympto-  
mes de l’hernie aVec étranglement , comme llont ob-  
ferVé plusieurs Auteurs, qui après l'incision n’ont trou-  
vé que l’épiploon feul de sorti. Dès que l’on Voit la  
tumeur platfe, molette, sans ressort, que la marque du  
doigt y reste quand on la touche , qu’il est arricé un  
changement notable dans la couleur de la peau, & que  
de rouge & Vermeille qu’elle étoit auparaVant, elle est  
devenue lÎVÎde ou d’un brun tirant Eut le noir, que le  
malade ne sent point de douleur à l’endroit de la tu-  
meur, & que les autres accidens, comme la fieVre & le  
vomissement subsistent toujours , que le pouls est con-  
centré, & les yeux égarés , tous ces signes ne nous font  
que trop connoître que la gangrene s’est emparée de la  
partie , & que le malade est en grand danger de périr.  
Enfin lorfque l’inflammation a gagné les parties inté-  
rieures du bas-ventre, ce que l’on connoît en le Voyant  
extremement tendu , & le nombril s’élever en pointe,  
on peut preflque dléEespérerde la Vie du malade. Lors-  
que l’intestin a formé une adhérence aVec les autres  
parties, l’opération est non-seulement douteuse , mais  
encore fort difficile, à caufe qu’on ne peut réduire l’in-  
testin sans le détacher aVec le bistouri, des parties aVec  
lesquelles il est adhérent ; ce qu’il est quelquefois im-  
possible de faire , surtout dans *Ϊ’hernie crurale,lorsque*l’intestin est adhérent à l’artere & à la veine crurale,  
fuivant l’observation de Garengeot.Ceux-là n’ont donc  
pas tort qui croyent que les Anciens n’ont jamais hafar-  
dé cette forte d’opération; car il n’en est fait mention  
ni dans Celfe, ni dans Paul Eginete, ni dans aucun au-  
tre Auteur ancien , que je seiche. Cependant com-  
me cette méthode a quelquefois réussi, quoiqu’accom-  
pagnée de grandes difficultés, je crois qu’il y adesoc-  
casions où l’on ne doit pas la négliger.

La Chirurgie nous offre trois différentes méthodes , &  
c’est à l’opérateur à choisir celle qui convient le mieux  
à la nature & aux degrés de la maladie. Si l’hernie est  
récente & qu’on puisse réduire commodément l’intese  
tin , on s’y prendra de la maniere fuivante.

On fera coucher le malade fur le bord de fon lit, la tête  
un peu plus basse que les fesses , les cuisses & les genoux  
à demi pliés , afin que la peau ait plus de jeu, après  
quoi on embrassera la tumeur avec les cinq doigts de  
la main , & en la comprimant doucement, on fera ren-  
trer les parties qui étoient forties de leur place ; il ne  
faut rien précipiter , & il est plus à propos d’employer  
quelque tems à repousser les parties que de les meur-  
trir en fe hâtant trop de les rétablir.

On mettra enfuite fur la partie qui donne passage à l'in-  
testin, une emplâtre agglutinative avec une compresse  
que l'on aflurera par le moyen d’un des bandages à

BU B 1164

écusson , dont lqn peut voir la figure , *Planche IX-*Cet instrument en comprimant pendant plusieurs mois de  
fuite, le ventre &les parties relâchées , guérit souvent  
parfaitement lesenfans & même les personnes adultes,  
ou du moins comprime & resserre tellement les parties  
par lefquelles étoient fortis l’intestin ou l’épiploon,que  
l’intestin ne peut plus sortir , ce qui donne le moyen  
au bas-ventre & à la partie relâchée de reprendre fon  
ton & *sa* force. Il est certain que les enfans , les jeunes  
gens & ceux qui n’ont pas plus de vingt ans peuvent  
être parfaitement guéris par cette méthode fans la moin-  
dre incommodité. Il est donc inutile de leur faire fouf-  
frir l’opération , puisqu’on peut les guérir avec moins  
de peine. Les vieillards qui ont une fois été guéris par  
le moyen du bandage doivent bien fe garder de le quit-  
ter , à moins qu’ils ne veuillent retomber dans le mê-  
me accident ; & silrtout éviter toute agitation violente.  
Un grand nombre de personnes sujettes aux hernies ont  
été en état de vaquer à leurs affaires, & sirnt parvenues  
à un âge fort avancé fans autre secours que le .bandage  
& certaines précautions convenables. Quant aux jeunes  
gens & à ceux qui n’ont pas passé trente ans , j’en ai vu  
plusieurs qui ont été parfaitement guéris de leur defcen-  
tes par le moyen d’un bandage : mais je dois ajouter  
qu’ils avoient eu foin d’y remédier sim le champ. HEIs-  
TER , *Chirurg,*

*Bubonocele ou hernie ingmnale avec étranglement.*

Lorsqu’il y a étranglement,& que l’intestin *se* trouve enga-  
gédans les anneaux des mufcles épigastriques,ou comme  
le Dran l’a observé , dans l’orifice du sac herniaire qui  
renferme l'intestin , & que les circonstances font telles  
que non-seulement le malade souffre les douleurs les  
plus aiguës, mais encore, qu’on ne peut réduire com-  
modément les parties : quelques Chirurgiens ont re-  
cours à l’opération , & prennent le parti d’inciser l’an-  
neau qui sait l’étranglement, de la même maniere que  
dans *ï’ornphalocele.* Cependant, comme la cure de Cette  
espece d’hernie consiste à réduire l’intestin ou l’épi-  
ploon dans leur premiere situation , il est de la pruden-  
ce du Medecin de tenter d’abord les moyens les plus  
doux avant que de soumettre le malade à une opéra-  
tion aussi dangeretsse que cruelle ; c’est pourquoi outre  
la saignée , qui est fouvent très-utile dans le cas dont  
nous parlons , & que l’on réitérera s’il le faut, on ap-  
pliquera fouvent fur la partie,des huiles, des emplâtres  
ou .des cataplasines émolliens , on donnera des lave-  
mens au malade ,jtssqu’à ce que les intestins & les an-  
neaux par où ils sont sortis étant suffisamment ramol-  
lis, on pusse avec les doigts remettre les parties dans  
leur place.

Voici la meilleure maniere de *se* conduire dans cette opé-  
ration.

Après .avoir fait uriner le malade , on le couchera fur le  
dos si.lr le bord de sim lit, les fesses un peu élevées, &  
la cuiffe du côté affecté un peu fléchie , on comprimera  
doucement la tumeur,& l’agitant circulairement, on  
repouffera l'intestin du côté de l’os des iles pour le faire  
rentrer : mais de peur que les parties ne retombent, il  
faut qu’un Aide tienne la main fur la partie du bas-  
ventre qui donne passage à l’intestin jusqu’à ce qu’on y  
ait appliqué une emplâtre agglutinative sur laquelle on  
mettra deux ou trois compreffes triangulaires, que l’on  
assurera par le moyen du *spica* de l’aîne. On ne doit  
quitter ce bandage qu’avec beaucoup de précaution :  
mais il faut le porter long-tems & même toute la vie,  
si l’âge du malade l’exige. Supposé que par cette mé-  
thode on ne puisse point réduire l’intestin, on pourra  
tenter la cure par un lavement de fumée de tabac très-  
fort que l’on injectera dans le fondementpendant un  
tems fuffifant au moyen de la machine reprefentée, *PL*X. *flg.* 13. J’ai guéri plusieurs personnes aVec sim se-  
cours , & entre autres un homme fur lequel tous les au-

1165 BU B

tres lavemens n’avoient rien fait, qui pendant trois  
jours de fuite avoit souffert toutes les douleurs les plus  
cruelles de l’étranglement, & de la vie duquel on dé-  
seEpéroit à cause de l’odeur insupportable des excré-  
mens qu’il vomissait, & de la foiblesse dans laquelle  
il étoit. J’ai employé plusieurs fois depuis la fumée du  
tabac avec le meme fuccès , de forte que souvent le bise  
touri m’a été inutile dans ces sortes de cas. Clacius  
croit que l’on peut réduire aisément l’intestin en appli-  
quant souvent fur la tumeur des compreffes trempées  
dans l’eau froide. Cette méthode me paroît avoir fon  
utilité tant que la maladie est récente : mais je la crois  
inutile lorsque les intestins ont déja commencé à fe  
corrompre.

Lorsqu’on ne peut réduire l’intestin par la méthode pré-  
cédente, ce qui arrive quelquefois, quand la tumeur  
est devenue trop dure, que l’inflammation, lesdou-  
leurs & le vomissement des matieres stercorales sont  
excessifs ; il est de la prudence du Medecin d’avertir  
les amis & les parens du malade, du danger où il fe  
trouve , & de la nécessité où l’on est de recourir à l’opé-  
ration, sems oublier de leur représenter en même tems  
l’incertitude du siiccès. Mais on ne doit pas attendre  
que le malade soit affoibli, & que l’intestin foit gan-  
grené , de peur que par un trop long délai on nechan-  
ge llespérance que l’on pouvoir avoir de lui siiuver la  
vie, en une crainte trop bien sondée de lui catsser la  
mort, & afin qu’on n’impute point au Chirurgien un  
malheur dont il n’est point responsable. Après donc  
que le malade se sera résidu à l’opération avec le con-  
sentement de ses amis, on doit le faire uriner avant  
toutes chofes, de peur que la vessie étant gonflée par  
l’urine ne s’oppofe au retour de l’intestin & l’expofe à  
être offensé par le bistouri. On lui donnera enfuite une  
situation convenable. Celle qui est dans cette occasion  
la plus conforme à nos indications, est de l’approcher  
du bord defon lit, de le coucher fur le dos , de lui te-  
nir les fesses un peu élevées , de faire enforte que le  
ventre & la poitrine soient plus bas , enfin lui rafler le  
poil de peur qu’il n’incommode dans l’opération. On  
fera tenir le malade par deux ou trois aides, & la cuisse  
du côté affecté étant un peu fléchie pour relâcher la  
peau , le Chirurgien la pincera avec la grasse à l’en-  
droit de la tumeur avec *sa* main gauche, & fera faire la  
même manœuvre à un aide, en élevant la peau autant  
qu’ils pourront. Il fera ensuite une incision en long fur  
**le** milieu de la tumeur, & agrandira la plaie en haut &  
**en** bas autant qu’il le jugera nécessaire. Mais s’il arri-  
voit que la peau fût si tendue & si enflammée qu’on ne  
pût la pincer, alors l’Opérateur poferoit le doigt du  
milieu & le pouce aux deux côtés de la tumeur, antici-  
pant même dessus, & tendroit la peau transiverfale-  
ment, afin de la couper par une incision longitudinale,  
qui doit êtr^très-légere ; car la peau étant pour l’ordi-  
naire fort nllnce dans ces fortes de tumeurs, on pour-  
roitssans cette précaution, offenser l’intestin, & ex-  
poser le malade à perdre la vie. L’incision faite, com-  
me on vient de le dire; il faut d’abord qu’on apperçoit  
le corps graisseux quitter le bistouri, & substituer en *sa*place une simde crénelée fermée par le bout, & la pouf-  
fer de force fous la, peau en lafoulevant, & introduire  
dans la crénelure de la sonde une branche de cifeaux  
mousse pour couper la peau. On fait la même manœu-  
vre en bas , fupposé que cette derniere incision ait été  
faite en haut. Cela fait, on éloignera les levres de la  
plaie avec deux crochets, l’on évitera de fe fervit d’insi-  
trumens tranchans , de peur d'offenser l’intestin, &  
l’on détachera avec une fonde, avec les ongles, le man-  
che dubistourl.ou avec un déchauffoir, la grasse ou la  
portion des membranes cellulaires qui est adhérente  
au Eac, jusqu’à ce qu’on découvre l’intestin, ou ce qui  
arrive plus fréquemment, fon enveloppe, qui est une  
dilatation du péritoine, à laquelle on donne le nom  
de fac herniaire. Les Chirurgiens François modernes ,  
comme blessure Garengeot, coupent & déchirent les  
membranes cellulaires ou feuillets , non point avec un

BUB *ïluê*

dé'chaussoir, mais avec le bistouri, qu’ils couchent press  
que à plat, le tranchant tourné vers la verge, car si où  
lemettoitperpendiculairement fur la tumeur, la vue  
étant bornée au dos de l’instrument, on pourroitfort  
bien ouvrir le fac & l’intestin. Cette méthode est beau-  
coup plus prompte, mais elle demande une grande pré-  
caution. Supposé que l’on trouve à propos d’ouvrir le  
fac , il faut pour la fureté de |’intestin qui est dessous,  
le pincer avec le pouce & le doigt indice, & y donner  
un coup léger de bistouri ou de ciseaux. Le Chirurgien  
ne doit point s’étonner s’il voit sortir aussi-tôt.une eau  
limpide ou rouffâtre, ni craindre d’avoir percé Pintesu  
tin; car cette poche contient presijue toujours une pa-  
reiHe sérosité , mais continuer sim opération & ouvrir  
*le sac* dans toute sim étendue -jusqu’à ce qu’il sioit par-  
venu aux anneaux du bas-ventre , ce qu’il fera ou avec  
des cisieaux ou par le moyen d’un bistouri droit ou cour-  
be qu’il conduira avec une simde crénelée , ou avec **un**bistouri dont la pointe est armée d’un bouton, ( Voyez  
*Planche 5. du premier Volumes sig.* 3. 4. et 5.) & que  
Garengeot présure à tout autre instrument, ou bien  
avec des cisieaux ou un bistouri ordinaire qu’il dirigera  
avec le doigt. S’il arrivoit en lassant cette incision què  
l’on vînt à ouvrir quelques petits vaisseaux, & que l’hé-  
morrhagie empêchât de continuer l’opération , il fau-  
droit les faire comprimer par un aide , ou avec **les**doigts feulement ou avec une compresse, ou y faire une  
ligature & essuyer le fang avec un linge ou une éponge.  
Il faut enfuite faire rentrer l’intestin en le pressant dou-  
cement avec les doigts, supposé qu’il foit sorti par les  
anneaux des mtsscles épigastriques. Mais lorsqu’il en  
est empêché par les excrémens ou les vents qui y **semt**enfermés; le Chirurgien tirera un peu l’endroit del'in-  
testin qui paroît le dernier forti, afin de donner plus  
d’espace auxmatierespour s’étendre, il maniera tout  
doucement l’intestin pour divifier les matieres qui y  
ont croupi. Mais si cette méthode ne réussit point, il  
faut fans tarder davantage dilater aveole bistouri, Pen-  
stroit qui s’oppofe à la réduction , c’est-à-dire, les an-  
neauxdes mtsscles épigastriques autant qu’il est nécese  
saire , mais avec précaution & en dedans, ou vers la  
ligne blanche , de peur d’ouvrir l’artere épigastrique  
& catsser une hémorrhagie abondante. Si par malheur  
cela arrivoit, il faudroit fe rendre maître du fang **au**moyen de deux ou trois petits tampons trempés dans  
quelque liqueur styptlque que l’on pousseroit du côté  
de l’os des îles. Si par hafard l'intestin formoit une ad-  
hérence, avec lefcrotum, il faut l’en détacher le plus  
doucement qu’il fera possible. Les instrumens propres  
à faire la dilatation de Panneau font le bistouri &ceux  
dont nous avons parlé ci-devant. On ptut aussi *se* ser-  
vir pour la si.lreté des intestins d’une sonde qui a sous  
le milieu de sim corps une plaque en forme de cœur  
*(Pl. X. sig.* 8. ) du bistouri de M. Morand, *(Plan-  
che Xasig. p.* ) ou de celui de M. le Drand, *hPl.* **X.***sig.* 10.) dont la lame est enfermée dans une espece de  
fonde creuEe. On a fait beaucoup de cas pendant quel-  
que-te ms des bistouris représentés dans la pl. *IX. sig.*1. & 2. qui fiant enfermés dans une gaine; Le premier  
deces instrumens (*sig.* 1. ) est enfermé dans Ion étui  
*( A C* ) Après l’avoir introduit dans les anneaux, il  
ne faut que presser la plaque *(B)* pour l’en faire for-  
tir, comme on le voit dans la *sig.* 2. *A ,* & faire  
une incision dans l’endroit de la descente, foit que l’é-  
tranglement de l’intestin foit formé par les anneaux  
des mufcles épigastriques, ou par l’orifice du *sac.* Mais  
comme les parties intérieures font plus sujettes à être  
offensées par la pointe de l’instrument, que celle qui  
comprime les intestins, on *se* stert des premiers instru-  
mens préférablement à tout autre : De peur que les in-  
testins , qui font extremement glissims , ne viennent à  
Eortir & à tomber silr la pointe du bistouri lorsqu’on se  
sert de la scinde simple crénelée ou du bistouri de M.  
Morand ( *Planche X. fig.* 9. ) il saut avoir sioin de les  
repouffer & les faire tenir par un aide. De-là vient que  
l’on a mis fous le milieu du corps de l’instrument ree

ιι67 B U R

présenté ( *Plan. IX. sig.* 2. ) une plaque ( *D* ) que Mef-  
sieurs Petit & le Dran ont imitée & tâchée de corriger  
dans la suite , le premier dans la sonde représentée  
*{Plan. X.sig.* 8. ) & l’autre dans celle qui est décrite  
*{Plan.* X. *sig.* ïo.) Après avoir dilaté l’endroit de'  
l’étranglement, on réduira les intestins, & on les assu-  
rera avec des bourdonnets, des compresses triangulai-  
res , & par le moyen du bandage , appelle le *Spica*( Voyez *Faseia.* ) Quelques Chirurgiens commencent  
par scarifier Panneau pour former une cicatrice plus  
forte , & prévenir une nouvelle defcente. Cette mé-  
thode me paroît avoir fon utilité dans le cas où cespar-  
ties sont extremement relâchées. Il y en a d’autres qui  
bouchent l’ouverture qui a donné passage aux parties  
du bas-ventre avec une tente de linge en forme de grof-  
fe cheville , fur laquelle ils appliquent des compresses :  
mais cette pratique me paroît nonsseulement inutile ,  
mais encore nuisible lorsque la maladie est simple &  
récente. Cependant, je crois que les tentes peuvent  
avoir leur utilité lolssque la maladie est invétérée &  
compliquée : que les humeurs sont vitiées & putréfiées  
& qu’il y a un abfcès interne.

Quoique l’on puisse réduire les intestins avec succès par  
les méthodes que je viens de proposer, il ne sera pas  
inutile de décrire ici quelques autres moyens que plu-  
sieurs fameux Chirurgiens ont mis en ufage. On en  
trouve, qui, à l’imitation de M. Arnaud, célebre Chi-  
rurgien de Paris, après avoir fait une incision à la peau,  
poussent une sonde crénelée & mousse par le bout,  
comme on la voit représentée ( *Plan.* 2. M. & *N.* ) Eous  
la peau, & conduisant dans sa crénelure une branche  
deciEeatlx mousses, donnent à la plaie une grandeur  
fuffiEante. Après que la peau de dessus le milieu de la  
tumeur est coupée longitudinalement, le Chirurgien  
prend avec le pouce & le doigt indice d’une de ses  
mains, les levres de la plaie l’une après l'autre, & avec  
l’indicateur de l’autre main, il disseque la peau à la  
circonférence de la tumeur ; ensuite il glisse fur sim  
doigt des ciseaux mousses pour agrandir l’ouverture au-  
tant que le volume de l’intestin l’exige. Cela fait, l’O-  
pérateur pofe le doigt du milieu & le pouce de la main  
gauche fur la tumeur, & prenant de la droite un bss-  
touri courbe bien tranchant qu’il couche preEque à plat,  
pour mieux voir ce qu’il fait, & pour ne point ouvrir  
le sac ou l’intestin , il fait une incision dans les feuillets  
de la lame cellulaire du péritoine qui couvrent le fac ,  
& qui font en plus ou moins grand nombre, suivant  
que la tumeur est plus ou moins invétérée. Supposé  
qu’il Ee présente quelques vaisseaux sanguins, on y sait  
une ligature en deux endroits avant de les couper, de  
peur qu’une\*hémorrhagie n’interrompe l’opération ,  
& l'on a sisin d’essuyer avec du linge le sang qui sort de  
la plaie. On coupe avec des ciseaux mousses que l’on  
conduit avec une sonde crénelée, où l’on déchire avec  
les doigts, les membranes ou feuillets qui adhèrent au  
fac. Ces opérations faites, fuivant les regles de l’art,  
il ne s’agit plus que de pincer avec le pouce & l’indi-  
cateur la partie supérieure de la peati qui couvre la tu-  
meur ouS3C & l’élever. Ce facainsi découvert, M. Pe-  
tit introduit une scmde crénelée & fermée par le bout,  
dans l’anneau qui a donné passage à l’intestin, & le  
dilate de la maniere que nous avons décrite ci-dessus. Il  
prend enfuite la partie inférieure du fac avec fes mains,  
repousse doucement l’intestin du côté del’osdesîles,&  
le remet peu à peu dans *sa* premiere place. L’intestin  
étant ainsi réduit, pour prévenir une fecondedefcente, ,  
il replie le siic & le fait aussi rentrer par la même ou-  
verture, assurant qu’il s’y durcit peu à peu & que le  
trou fe réunit promptement. Il met enfuite par-dessus ,  
je veux dire , à l’entrée du trou qui a donné passage à  
la descente une petite pelote de linge dont voici la desi-  
cription.

On prend un morceau de linge quson coupe en rond &  
qu’on cout à sa circonférence comme si onvouloit  
faire un bouton. On tire le fil par une des extré-

BUB 1168

mités , après avoir arrêté l’autre, & le rouleau de  
linge fe ferme en fe plissant comme une bourEe.  
On met dans cette bourse de la charpie & de pe-  
titsmorceaux de toile fine & usée; & quand elle  
est remplie on serre davantage le fil, tournant  
tout à l’entour, de même que si l'on arrêtoit un  
bouton. On trempe cette pelotte dans un mélange  
fait avec le blanc & le jaune d’un œuf que l’on  
bat avec un peu d’eau-de-vie. On l’exprime en-  
fuite & on la roule dans les mains pour lui don-  
ner une figure ovale ou cylindrique. On la pousse  
à l’entrée de l’anneau ou du trou qui a donné paf  
siige aux parties, puis on la couvre de bourdon-  
nets & de lambeaux de toile. On met sisr cet ap-  
pareil trois ou quatre compresses triangulaires  
trempées dans de l’esprit de vin, qui font une  
élévation considérable , afin de presser toutes les  
parties, & on foutient le tout par le bandage ap-  
pellé*spica de l’aine.*

S’il faut que j’avoue ici la vérité, cette derniere méthode  
qui ne permet point l’ouverture du sac herniaire n’est  
point de mon gout, ni de celui de plusieurs Chirurgiens  
qui en favent beaucoup plus que moi.

Premierement, parce que pour l’ordinaire ce sac adhere  
de tous côtés avec les vaisseaux spermatiques, que l’on  
offense facilement en les séparant de ce fac. (2) A cau-  
se que l’épiploon ou les intestins qui sont sortis , con-  
tractent souyent une corruption qu’il est impossible de  
connoître & de guérir lorsqu’on fait rentrer le fac dans  
le bas-ventre, & qui par conséquent peut causer la mort  
au malade. (3) Il arrive quelquefois que le fac contient  
une grande quantité de simie fétide , que l’on ne peut  
repouifer dans le bas-ventre fans un préjudice considé-  
table ; car Chefelden , un des plus célebres Chirur-  
giens Anglois de notre siecle, rapporte avoir trouyé  
environ deux chopines de matiere fétide femblable à  
de la lie d’huile ( *amurca )* dans une hernie de cette *es-  
pèce ,* qui n’eût pas manqué de tuer le malade s’il l’eût  
ensserméedansle ventre. (4) Les intestins & l’épiploon  
dans ces sortes de cas, forment souvent une adhérence  
avec les parties externes, & il est impossible de les sé-  
parer & de les réduire si l’on n’ouvre le sac. (5) Ce fac  
demeurant entier , surtout s’il est considérable, peut  
aisément causier une nouvelle hernie , parce qu’il en-  
tretient le chemin par où les parties ont sorti. (6) Cette  
méthode n’est d’aucune utilité dans les cas où il y a  
rupture du péritoine. Telles semt les objections que  
Manchart , Professeur de Medecine dans PUniversité  
de Tubingen, a faites à M. Petit, & elles ne me pa-  
roissent pas mal fondées. M. le Dran, que nous avons  
si fouvent cité, n’approuve point non plus cette métho-  
de pour les raisons fuivantes, (1) parce qu’on ne s’ap-  
perçoit point qu’il en résiIlte aucun aV^mtage considé-  
rable, & en second iieur parce que si l’étranglement  
subsiste depuis plusieurs jours , l’intestin est souvent  
gangrené, de sorte que dans ce cas ses parties qui sirnt  
viciées *se* séparent d’elles-mêmes, comme cela arriVe  
souvent, & pour lors le chyle & les excrémens venant à  
*se* décharger dans la cavité du bas-ventre, il faut de  
toute nécessité que le malade pétsse. Cela étant, je  
crois qu’il est beaucoup plus sûr , sijrtout lorEque la  
maladie est invétérée, d’ouvrir le sac que de le laisser  
entier; & je sciis perEuadé que la méthode de M. Petit  
ne peut avoir lieu que dans le cas où la maladie est ré-  
cente, que les intestins ne Pont point gangrenés,& qu’il  
n’y a ni concrétion ni alucès; Garengeot même dans  
la seconde édition de sim Traité des Opérations de  
Chirurgie, restraint cette méthode dans les limites de  
ces observations.

Cyprien , célebre Medecin & Chirurgien HoUandois qui  
a passé les derniers jours de *sa* vie en Angleterre,& à  
qui je suis redevable de ce que je sai Eur çette matiere,  
se servait de la méthode que j’ai décrite ci-dessus, je  
veux dire, qu’il ouvroit la peau & le *sac* herniaire du  
péritoine : mais il n’employoit d’autre sonde ni d’autre  
conducteur

1169 B U B

conducteur que sies doigts, pour dilater la plaie du sac  
& de la peau. Lorsique l'anneau des musicles épigastri-  
ques n’étoit point assez dilaté pour réduire l'intestin,  
il y introduisoit une l'onde crénelée par le moyen de la-  
quelle il condussoit le bistouri; ensuite ily glissent sur  
fon doigt des csseaux mousses, avec lesquels il coupoit  
la peau, la graisse, les mufcles & le peritoine autant  
qu’il est nécessaire pour réduire l’intestin stans aucun  
effort. Il recommande dans ces scirtes de cas de faire  
l’ouverture fort large, enforte que la réduction pusse  
*se faire* fans la moindre peine & presque fans aucune  
pression ; parce que si la dilatation n’est pas fuffifante ,  
on ne peut faire cette opération fans comprimer extre-  
mement l’intestin , ce qui peut aisément occasionner  
une inflammation dangereufe, la gangrene & la mort  
même. Dans les cas où les intestins forment une adhé-  
rence avec les parties externes , il les sépare adroite-  
mentavec le bistouri & les remet dans le bas-ventre;  
après quoi il réunit les levres de la plaie par le moyen  
d’une suturé nouée, comme on le pratique dans la gaf-  
troraphie. Cesse n’est pas le seul qui ait recommandé  
cette espece de future dans la cure de cette maladie ;  
Rouset s’en est servi dans l’hernie avec étranglement ;

& ily a environ cinquante ans que Roolfincius, Me-  
decin Allemand, l’a employée avec succès dans la mê-  
me occasion.

Chefelden Chirurgien Anglais , avoit coutume, à l’e-  
xemple de Rotsset , dans l’hernie avec étranglement  
lorsique l’intestin étoit farti avec l’épiploon , de faire  
une ouverture au bas-ventre, c’est-à-dire, de faire une  
incision longitudinale dans la peau, la grasse, les muf-  
cles épigastriques & le péritoine au-deffus des anneaux  
des mufcles du bas-ventre, jufqu’à l’endroit de la des-  
cente, & de réduire avec fes doigtspar cette plaie les  
parties qui étoient sorties. Lorsque l’épiploon for-  
moit une adhérence, il y faifoit une ligature avec une  
aiguille enfilée d’un fil en double, & le séparoit avec le  
bistouri, & rendoit par ce moyen la santé au malade.  
Il a publié ce procédé dans scm Traité d’Anatomie, &  
l’a accompagné de figures, sans nous apprendre le  
-moyen dont il *se* Eervoit pour réunir la plaie. Il seroit  
à souhaiter pour le bien public & l’utilité des Chirur-  
giens,qu’il eût donné une description plus étendue d’u-  
ne opération aussi extraordinaire.

Les intestins étant réduits de façon ou d’autre, comme je  
viens de dire , quelques Chirurgiens font avec le bif-  
touri des incisions & des fcarifications fréquentes à la  
partie supérieure des anneaux, pour que la cicatrice de  
la plaie Eoit plus ferme & plus folide, & que le malade 1ne soit plus exposé à une seconde descente : mais il faut^  
prendre garde dans cette opération que l’intestin ne re-  
tombe point, car on courroit riEque de le couper.  
Pour éviter ce malheur, il faut avoir foin de le tenir  
dans fa place avec une ferviette chaude ; après quoi on  
séparera ce qui reste de la tunique du sac ; on y fera une  
ligature près de l’anneau & on le coupera au-deffous.

Il faut de même couper toute la peau fuperflue. On  
panfera enfuite la plaie avec des plumaffeaux de char-  
j>ie, silrtout on y appliquera la pelote de M. Petit. On  
mettra par-deffus de fortes compreffes triangulaires, &  
on soutiendra le tout avec le*fptca* de'l’aine. On mettra  
le malade au lit, & quelques heures après on le sai-  
gnera , à moins qu’il ne Eoit déja trop affoibli. Pen-  
dant tout le cours de la cure le malade doit rester cou-  
ché, la tête un peu basse, manger peu, & n’ufcr que  
d’alimens faciles à digérer, de même que dans les au-  
tres grandes plaies. Supposé qu’il n’aille point à la felle  
autant qu’il le faut, pn aura soin de lui donner tous les  
jours des lavemens émolliens. S’il ne furvient aucuns  
fâcheux fymptomes les quatre ou cinq premiers jours  
après l'opération , on peut raisonnablement si? flater  
du fluccès de la cure. Il ne sera pas même inutile pour  
la hâter de débarrasser les intestins dont on a fait la ré-  
duction , de toutes les humeurs vicieufes qui peuvent  
s’y trouver, au moyen de quelque remede laxatif que  
l’on donnera au malade pendant les premiers jours : ,  
*Tome II.*

B U B 1170

mais s’il est attaqué du hoquet & de la fievre, on peut  
être assuré que sa vie est en grand danger ; il est fouvent  
impossible de le sauver alors, quelque remede qu’on  
emploie pour cet effet.

Voici les précautions qu’il faut obferver à l’égard du  
panfement de la plaie.

Premierement, on ne doit point ôter l’appareil pendant  
les deux ou trois premiers jours , à moins qu’il ne s’y  
foit amassé quelque humeur nuisible, ou que quel-  
qu’autre casse suffisante n’y oblige. Après avoir dé-  
couvert la plaie, il faut la nettoyer des ordures qui  
peuvent s’y trouver, avec du vin chaud ou de l'eau-de-  
vie, & sclivre pour tout le reste la même méthode que  
dans les autres plaies. Il faut avoir foin toutes les fois  
qu’on panfera le malade, ce qu’on ne doit faire qu’une  
fois par jour ou de deux jours l’un, de le placer de fa-  
çon que la tête foit beaucoup plus basse que les han-  
ches, & faire comprimer par un Aide la partie siIpé-  
rieure de la plaie pour empêcher la sortie de l'intestin,  
& obsterver la même précaution «Equ’à ce que la cure  
soit finie. La cicatrice étant fermee , il faut, si le mala-  
de est encore jeune, qu’il porte un bandage convena-  
ble un ou deux ans de fuite : mais si c’est un adulte ou  
une persionne avancée en âge, elle ne le quittera de sa  
vie. Quelques Chirurgiens trouvent à propos aussi-tôt  
après que l'opération est faite, & avant de panfer la  
plaie , d’oindre toute la région du bas-ventre avec de  
l’huile de rofes chaude , & de mettre par-dessus des  
ferviettes chaudes. Mais cela ne me paroît point abso-  
lument nécessaire.

Quelques-uns des plus célebres Chirurgiens de Paris,  
tels que Dionis , Mery, Arnaud, Thibault, veulent  
qti’après l’opération & la réduction de l’intestin, on  
bouche l’ouverture qui a laissé passer les parties , avec  
une tente de linge en forme d’une grosse cheville à la-  
quelle on attache un fil, afin de donner issue à la séro-  
sité qui fe trouve dans le ventre. Widenman Chirur-  
gien Allemand , & Dionis , donnent à cette tente un  
pouce & demi de long, & un pouce d’épais, & veulent  
qu’on la laisse dans l'anneau jufqu’à ce qu’elle tombe  
d’elle-même par la suppuration. Mais M. Petit rejette  
Pusilge de cette tente, parce qu’elle irrite les parties  
& fait communiquer l’air extérieur avec l’intérieur, ce  
qui peut avoir des fuites fâcheuses. Je ne la crois pas  
cependant inutile lorfqu’il s’est amassé dans le bas-ven-  
tre des sérosités qu’il est befoin d’évacuer, M. le Dran  
l’approuve aussi dans ce cas ; autrement on peut s’en  
passer, & il suffit d’appliquer à l’entrée de l’anneau ,  
suivant la méthode de M. Petit , la pelote avec les  
compresses & le bandage dont nous avons parlé.

Si l'on s’apperçoit, après avoir ouvert le sac, que l’épi-  
ploon l'oit dans un état de suppuration,ou ait augmenté  
de volume, essorte qu’on ne puisse le réduire; il saut  
y faire une ligature, retrancher la partie qui est gâtée,  
& réduire celle qui est faine , en laissant pendre le fil  
hors de la plaie. Il faut pratiquer pour le reste du pan-  
sement la même méthode que pour les autres plaies  
du bas-ventre , en faisant attention à la suppuration de  
l’épiploon. Supposé que l’épiploon n’ait point aug-  
menté de volume, & qu’il ne foit que gâté, on réduira  
la partie saine , & on laissera l'autre hors de la plaie  
sims y faire de ligature. Elle tombera d’elle-même par  
la suppuration.

Si l'intestin qui est sorti, *se* trouve mortifié ou gangrené,  
comme cela arrive quelquefiois lorfiqu’on a différé trop  
long-tems l’opération , le malade est en danger de per-  
dre la vie ; car dans de semblables circonstances , il  
meurt dans l’opération , ou peu de tems après. Les  
Chirurgiens ont coutume pour lors d’abandonner leur  
malade , dans la supposition qu’il n’y a plus d’espérance  
de le guérir,& que l’opération estinutile.Mais comme  
il vaut mieux tenter une cure douteuse que de livrer le  
malade à une mort certaine, & que ce seroit la lui pro-  
curer que de réduire l’intestin dans cet état, le Chirur-  
gien doit séparer la partie gangrenée de celle qui est

**E E e e**

uyt B U B

saine , & coudre l’extrémité de cette dernière avec les  
levres de la plaie, comme on le pratique dans les plaies  
du bas-ventre ; car on a connu plusieurs personnes à qui  
on a rendu la vie par ce moyen, quoique leur situatlon  
fût des plus déplorables. Je conleille cette méthode  
avec d’autant plus de confiance , que je sijis convaincu  
de sim utilité autant par mes propres expériences, que  
par celle des autres Chirurgiens qui l’ont mife en tssa-  
ge. M. Méry dit avoir été témoin de la guérison d’un  
homme à qui on coupa quatre ou cinq piés d’intestin  
gangrené : mais on eut soin de coudre les bords de la  
partie saline aVec les leVres de la plaie des mufdes épi-  
gastriques. Garengeot rapporte aussi l’histoire d’un  
homme , dans lequel on trouVa à llouVerture du siac  
\* l’intestin mortifié. Les Chirurgiens ne laisserent pas  
de le remettre dans le ventre ; & peu de tems après, il  
fortit par la plaie des matieres fécales. Cet écoulement  
dura environ vingt-cinq ou trente jours, après quoi  
non-feulement il diminua considérablement, mais les  
levres de la plaie se réunirent de telle sorte, quoiqu’on  
ne l’eût pansée qu’avec des bourdonnets liés, que le  
malade fut parfaitement guéri, à la *réserve* d’une peti-  
te fistule qui lui resta.

Μ. le Dran obferve que c’est le malheur ordinaire des  
pauvres gens qui ont une hernie inguinale, de lapren-  
dre pour un abfcès & de la traiter comme telle, fans  
appeller le Chirurgien que lorfque la partie étant ve-  
nue à fuppuration après des douleurs insupportables,  
il en siart des excrémens & des vers , comme je l’ai  
quelquefois observé. Il ne faut, à ce qu’il dit, dans ces  
sortes de cas, que nettoyer l’ulcere tous les jours , le  
panser avec quelque baume vulnéraire , & mettre par-  
dessus une emplâtre de même espece. Plusieurs mala-  
des ont obtenu leur guérifon par ce moyen plutôt par  
le fecours de la nature que par celui de l’art, & l’ulcere  
s’est entierement fermé ; au lieu qu’il est resté à d’au-  
tres une fistule dans l’aine par laquelle il fort quelque-  
fois des matieres fécales & même des vers,comme par  
l’anus. C’est à l’imitation de la nature, qui produit  
souvent dans de pareils cas les effets les plus heureux,  
que le Dran, *Obs.* 60. veut que l’on lasse dehors Pin-  
testin gangrené , de peur qu’en fuivant une méthode  
opposée, les parties corrompues & les excrémens ne  
tombent dans la cavité du bas ventre, ce qui canseroit  
Infailliblement de fâcheux fymptomes & la mort mê-  
me. Il ne veut pas non plus que l’on coupe l’intestin :  
mais il ordonne de dilater Panneau qui cause l’étran-  
glementpour que le Eang reprenne sim cours , & d’ou-  
vrir la partie gangrenée de l’intestin pour évacuer les  
matieres stercorales qu’elle renferme. Il applique fur  
Ia partie des onguens vulnéraires & des compreffes  
trempées dans l’esprit de vin camphré ; il soutient le  
tout d’un bandage , & attend la suppuration des par-  
ties corrompues , & l’agglutination de l’intestin avec  
les lejores de l’ulcere, & par ce moyen s’évite beau-  
coup de peines inutiles. Enfin , si en ouvrant le siac le  
Chirurgien a eu le malheur d’ouvrir l'intestin , il veut  
qu’on l'attache par une future avec les levres de la  
plaie; car l’inflammation qui siurvient, rend leur union  
beaucoup plus forte.

On peut joindre à l’exemple précédent celui de M. Ram-  
dohr, Chirurgien du Duc deBrunfwick, qui entre-  
prit de guérir, fans le secours d’un anus artificiel, une  
femme incommodée d’une hernie inguinale qui avoit  
été fiuivie d’une inflammation considérable, & de la  
pourriture d’une très-grande partie de l’intestin & du  
mésentere. Il coupa cette partie gangrenée, qui étoit  
de la longueur d’environ deux piés , & qui étoit sortie  
.par une ouverture que la suppuration s’étoit faite d’elle-  
même. Il rapprocha les deux extrémités faines de Pin-  
testin, il les fit entrer l'une dans l’autre, & les tint en  
cet état par le moyen d’un point d’aiguille. Le silccès  
fut si heureux, que dès le lendemain de l'opération les  
excrémens reprirent leurs cours ordinaire : ainsi lama-  
lade fut bien-tôt guérie. Après avoir vécu un an en  
bonne santé, elle mourut d’une pleurésie. A llouvertu-

B U B 1172

re de fon cadavre , on trouva que les deux extrémités  
de l’intestin qu’on aVoit rapprochées étoient parsaite-  
ment réunies & adhérentes à la cicatrlce. Je les garde  
dans de l'efprit de vin pour convaincre les incrédules,  
& ceux qui font d’un sentiment contraire.

Si l’intestin tombe dans le scrotum , & qu’il y sisit telle-  
ment embarrassé qu’on ne puisse en faire la réductlon,  
le Chirurgien doit dans ce cas recourir à l’opération.  
On trouvera plusieurs olsserVations utiles Eur ce fujet  
dans SaVÎard , *Observ. Chirurg.* 19. et 20. Courtial,  
*Observeseag.* 1 50. le Dran, *Observ. Chir. 8c* dans trois  
autres Dissertations ou descriptions de cas., *Commerc.  
Litterar. Norimb. ann. ly^^.pag.* 3. par Werlhof,  
Medecin du Roi d’Angleterre , qui font très-EaVantes  
& dignes de l’attention du Lecteur. HEIsTER.

M. Sharp nous apprend que l’hernie inguinale & celle  
du fcrotum , sirnt appellées du nom commun de *bubo-  
nocele,* quoiqu’il ne convienne proprement qu’à la pre-  
miere. Comme cet Auteur fait quelques obfervations  
dont on n’a point parlé, & que le sentiment de ce Chi-  
rurgien Anglais est d’tm grand poids dans ce qui con-  
cerne une opération aussi difficile que celle dont nous  
parlons, j® trouve à propos d’en faire part à mon Lec-  
teur, persuadé que ceux qui ont dessein de s’instruire  
excuferont les redites dans lesquelles je pourrai tom-  
ber.

L’hernie inguinale ou du scrotum , est la plus commune,  
& les enfans y font pour l’ordinaire très-sujets : mais  
il est rare qu’elle ait des fuites fâcheuses dans ceux-ci.  
Car le plus fouvent l’intestin rentre de lui-même dans  
le bas-Ventre toutes les fois que le malade se couche,  
ou pour le moins le plus petit degré de compressicn  
silffit pour le réduire. Pour s’oppofer à la sortie de  
l’intestin après qu’on la remis dans *sa* place, on a in-  
venté des bandages d’acier faits avec tant d’artifice,  
qu’ils tiennent lieu de compresses & de bourdonnets,  
fans caisser la moindre demangeaisim ni la moindre  
incommodité au malade. Ces bandages sont d’une  
si grande utilité , qu’il est rare que ceux qui sont  
si-ljets à des descentes, & qui en usent, meurent de cet-  
te maladie; car on s’apperçoit tous les jours en faisant  
l’opération du *bubonocele,* qu’on Pauroit évitée , si on  
n’avoit point négligé d’en porter.

L’application de ces siortes de bandages demande beau-  
coup de jugement; & c’est pour en avoir manqué que  
l’on voit tous les jours des Chirurgiens en mettre Pur  
des bubons, des duretés de testicules , des hydroceles,  
&c. Quant à leur usage dans les descentes, je vais don-  
ner deux ou trois regles qui serviront à faire connoître  
quand il est à propos ou non de les employer.

Lorfqu’il *n’y* a que l’intestin qui foit sorti, il est aisé,  
après en avoir fait la réduction, de l’empêcher de sortir  
une feconde fois. Alais si c’est l’épiploon, quoique  
l’on puisse le réduire aussi , je n’ai jamais trouvé que  
cela fût de quelque utilité ; car il ne peut que former  
> une masse fort incommode dans la cavité du bas-ven-  
tre, & retombe enfuite quand on quitte le bandage.  
Cela étant ainsi , comme cette espece de desicente est  
peu dangeretsse , & ne cause pas beaucoup de douletîr,  
je n’ordonne autre chose à ceux qui en fiant attaqués,  
qu’un sisspensoire pour l’empêcher, s’il fe peut, d’aug-  
menter. La différence de ces tumeurs est facile à distin-  
guer au toucher; car celle de l’épiploon est flafque &  
ridée , au lieu que l’autre est plus égale, plus polie &  
plus élastique.

Il arrive quelquefois que l’on peut réduire l'intestin,  
quoiqu’il soit forti avec l’épiploon : mais ce dernier  
reste presi^ue toujours dans le sorotum , &pour lors les  
Chirurgiens n’ordonnent qu’un suspenfoire, dans la  
supposition que la pression du bandage ne peut qu’ar-  
rêter la circulation du siang dans les Vaisseaux de l'épi-  
ploon, & le faire tomber en mortification. Mais  
l’expérience m’a appris que le bandage fuffit, lorsqu’il  
est bien fait, pour contenir l'intestin, & qu’il n’cst pas  
assez dur pour offenfer l’épiploon ; de sorte que quand

ιι73 B U B

même ce dernier seroit ibrti aVec une grande quantité  
d’intestin , le bandage ne laisseroit pas que d’être très-  
utile.

J’ai considéré jusqu’ici fa descente comme réductible :  
mais il arriVe souVent que l’intestin , après être sorti  
par les anneaux des muscles épigastriques, s’enflamme ;  
& qu’augmentant de Volume , il ne peut plus rentrer  
dans *sa* place ; de sorte que l'étranglement croissant  
toujours de plus en plus, il tombe en mortification , à  
moins qu’on ne dilate le passage par où il est sorti, afin  
depouVoirle réduire; & c’est dans cette dilatation que  
consiste l’opération du *bubonocele.*

Il est rare que les malades fe soumettent à cette opéra-  
tion avant que l’intestin soit gangrené , & pour lors  
elle leur devant le plus souvent inutile , quoiqu’on ait  
vu des exemples de personnes qui ont furvécu à des  
gangrenés légeres, & qui ont joui après avoir été guéris  
d’une seinté parfaite. J’ai été moi-même témoin de la  
cure de deux malades, qui, quelque tems après l’opé-  
ration,& après que l’efcare fut tombée, rendoient leurs  
excrémens par la plaie. Mais au bout de quelques *se-  
maines* l’intestin fit corps avec la plaie, & ils furent  
parfaitement guéris.

Il est assez ordinaire dans l’hernie ombilicale accompa-  
gnée de la mortification de l’intestin, de vd^r celui-ci fe  
séparer de la partie faine,& le malade rendre enfuite *ses*excrémens par le nombril. On a même quelques exem-  
plesd’hernies completes dans lesquelles , ensuite d’une  
mortification, les excrémens ont pris leur cours par une  
fistule formée au fcrotum, le malade se portant bien  
d’ailleurs. Je ne rapporte ces faits que pour faire voir  
la possibilité de ces fortes d’accidens, & non point pour  
que les Chirurgiens en tirent des conséquences pour  
fe tranquilifer fur les suites de la gangrene des intes-  
tins , qui pour l’ordinaire est toujours mortelle.

Il est à propos , avant de fe déterminer à l’opération du  
*bubonocele,* que l’on ne doit jamais faire que dans un  
pressant danger, de mettre en ufage les moyens qui  
paroissent les plus doux. Tels font ceux qui peuvent  
appaifer l’inflammation ; car pour ce qui est de ramol-  
lir les matieres stercorales , je doute que Pileum, qui  
est l'intestin affecté, contienne une matiere assez dure  
pour former une obstruction. En effet, les Opérateurs  
qui ont eu le malheur d’ouvrir l’intestin , ont reconnu  
aux dépens du malade, par l’écoulement de matieres  
liquides qui a fuivi l’incision , que cette dureté n’est  
occasionnée que par la tension des parties, & non point  
par la dureté des matieres stercorales.

Il n’y a peut-être point de maladie , si on en excepte la  
pleurésie, que l’on guériffe plus promptement par des  
laignées copieufes que celle-ci. Leslavemensréitérés  
l’un après l’autre, trois ou quatre fois de fuite, fuppo-  
sé que le premier & le second tardent trop long-tems  
à produire leur effet , ou que le malade les rende trop  
promptement, fiant aussi très-essicaces ; car outre qu’ils  
débarrassent les gros intestins des excrémens & des  
vents qui y fiant enfermés , & qui font extremement  
dangereux , ils produisent encore l’effet d’une fomen-  
tation confortative en circulant dans le colon tout au-  
tour du bas-ventre. On doit aussi pendant que le lave-  
ment est encore dans le corps, fomenter le fcrotum &  
les aînes avec quelque liqueur émolliente , & si l'on  
pratique la même chofe fur la partie affectée , on peut  
espérer de réduire la descente. Pour cet effet on cou-  
chera le malade sur le dos , les fesses beaucoup plus  
hautes que la tête, afin que les intestins en fe retirant  
du côté du diaphragme, sassent^place à ceux qu’on veut  
faire rentrer. Si ces tentatives font inutiles, on peut au  
bout de deux ou trois minutes les réitérer de nouveau.  
Il m’est fouvent arrivé de réduire en moins d’un quart-  
d’heure des descentes qui paroissoient incurables. Mais  
cette méthode demande beaucoup de précaution, car  
une compression trop Violente ne manqueroit pas de  
nuire à l’intestin.

Si ces moyens ne procurent aucun soulagement au mala-  
de, & que les symptomes continuent fans qu’on ait lieu

BU B 1174  
d’appréhender une mortification, on appliquera un *car*taplasine émollient scir le scrotum. Celui dont je nie  
*sers* dans de pareils cas est composé de parties égales  
d’huile & de Vinaigre, auxquels je donne une confise  
tance conVenable avec du gruau d’aVoine. On réitére-  
ra au bout de quelques heures les fomentations & les  
remedes dont on a parlé ,& supposé qu’ils soient inu-  
tiles , je Eerois d’aVisque Pon piquât l’intestin en cinq  
ou six endroits aVec une aiguille ,.fuivànt la méthode  
de Pierre Lowe , ancien Auteur Anglais , qui dit en  
aVoir souVent éprouVé l’effet dans des hernies inguina-  
les, après aVoir inutilement tenté tous les autres reme-  
des.

Enfin, si malgré toutes ces précautions , la douleur & la  
tension de la partie continuent toujours , que le mala-  
de sioit sciisi du hoquet & rende les excrémens par la  
bouche , on doit recourir à l’opération; car si Ponat-  
tend que Pon pouls basse , qu’il tombe dans des siaeurs  
froidbs , que la tumeur s’affaisse & deVÎenne emphyEe-  
mateisse , il ne sera plus tems , ces symptomes étant  
une marque certaine de mortification.

Pour mieux conceVoir les accidens qui peuvent survenir  
dans cette opération , il faut fe fouvenir que dans tou-  
tes les defcentes , le péritoine sort toujours avec les  
parties qui forment l’hernie ; car les vifceres du bas-  
ventre étant enveloppés dans cette membrane , ils ne  
peuvent sortir Eans en entraîner une partie avec eux.  
Dans le *bubonocele* la tumeur est située dans le scrotum  
sur la tunique vaginale & le cordon des vaiffeaux sper-  
matiques.

La meilleure méthode déplacer le malade est de le cou-  
cher sim une table d’environ trois piés , quatre pouces  
de haut, les jambes pendantes & de le faire tenir par  
deux ou trois Aides. On commencera l’incision au-  
deffus des anneaux des musclas épigastriques au-dessus  
de la tumeur, & on la continuera jufques vers le mi-  
lieu du fcrotum à travers la membrane adipetsse, que  
Pon séparera Pans peine du prolongement du péritoine  
à qui l’on donne le nom de sac herniaire, ce qui met-  
tra le Chirurgien en état d’opérer avec plus de facilité.  
Mais je le répété , il est extremement important de  
commencer l’incision assez au-dessus des anneaux, parce  
qu’elle d'est point à craindre dans cet endroit ; c’est  
souvent pour ne point l’avoir faite assez grande que les  
Chirurgiens les plus habiles font si long-tems à faire la  
dilatation. Si l'on coupe par hafard quelque artere , il  
faut s’assurer du fàhg ayant que de passer plus aVant.

Le péritoine étant découVert, il faut llouVrir aVec précau-  
tion de peur de blesser l’intestin , quoiqu’à dire Vrai ,  
cela n’est pas si facile que bien des gens fe l’imaginent ;  
car pour Pordinaire Peau qui s’est amassée dans le *sac*le souleVe assez pour mettre l’intestin à couVert de cet  
accident. L’écoulement dé cette eau après qu’on a ou-  
vert le péritoine, jointe à l’ignorance où Pon est de la  
structure de la tunique vaginale, ont fait croire à plu»  
sieurs perfonnes que les parties qui forment la hernie,  
tombent dans la cavité de cette tunique.

Bien des Chirurgiens modernes ont cru perfectionner  
cette opération en défendant d’ouVrifl le péritoine & \*  
ordonnant de remettre le fac dans la caVité du bas-Ven-  
tre , dans la croyance que la cicatrice est beaucoup plus  
ferme , & que Pon préVÎent plus Purement par - là une  
seconde defcente. Mais cette pratique n’est sondée self  
aucune rasson Valable. D’ailleurs , comment peut - on  
la concilier aVec ces préceptes : qu’il est nécessaire de  
faire fortir des eaux qui font pour l’ordinaire fétides ,  
de retrancher la partie mortifiée de l’épiploon, ce que  
l’on ne peut faire que par l’incision, & enfin de laisser  
une ouverture pour la sortie des êxcrémefis, en cas que  
l’efcarre vienne à tomber ?

Le fac étant ouvert on découvre les parties qu’il contient,  
& c’est leur nature qui doit .nous guider dans ce qui  
reste à faire ; car si l’intestin est feul, on doit le réduire  
fur le champ ; mais si quelque partie de l’épiploon est  
mortifiée , il faut la retrancher ; pour cet eflet, on con-  
seille de faire une ligature au-dessus de la partie que

Ε E e e i j

*u7y* BUB

l’on retranche, pour prévenir l’hémorrhagie ; mais elle  
**est** entierement inutile & même nuisible, car elle com-  
prime l’intestin , & dérange sa situation , si on la fait  
trop serrée. Comme je fuis fortement perfuadé que les  
plaies de l’épiploon fopt très-dangereufes, je confeille  
au Chirurgien de n’en rien couper, à moins qu’il ne  
foit gangrené ; & dans ce cas même, je trouve à propos  
qu’on ne coupe qu’une portion de la partie gangrenée,  
& qu’on remette l’autre dans le bas-ventre où elle fe  
séparera d’elle-même , car cette méthode est aussi sûre  
que si on laiffoit la même quantité au deffous de la li-  
gature.

Après avoir écarté l’épiploon , il ne s’agit plus que d’a-  
grandir la plaie. On a inventé un grand nombre d’inse  
trumens pour cet effet : mais je n’en trouve point de  
plus commode que le bistouri, que je conduis beaucoup  
mieux avec mon doigt, qu’avec le conducteur dont on  
*se* siert pour l’ordinaire. Ce bistouri doit être un peu  
courbe & moufle à fon extrémité de même qu’ufte fon-  
de. Supposé que le Chirurgien ne *se* sente point assez  
d’adresse pour se servir du bistouri, il peut lui silbsti-  
tuer des cifeaux mousses dont il introduira une bran-  
che entre l'intestin & Panneau qu’il dilatera par ce  
moyen. Lorsqu’on n’emploie que le doigt & le bistou-  
ri , il faut baisser l'intestin avec le doigt indice & in-  
troduire le bistouri entre lui & Panneau des mufcles ,  
que l’on dilate d’environ un pouce , ce qui fait une ou-  
verture suffisante.

La dilatation étant faite , il faut réduire peu à peu l’intese  
tin, & réunir les levres de la plaie par le moyen d’tine  
suture. Quelques Chirurgiens se fervent de l’enchevil-  
lée & d’autres de l’entre-coupée. Mais comme il n’est  
pas à craindre que l’intestin retombe une seconde fois  
lorsqu’on l’a assuré par le moyen de l’appareil & d’un  
bandage convenable , & que le malade demeure cou-  
ché fur le dos ; je crois qu’il suffit de faire un ou deux  
points à la peau, d’autant plus qu’une future faite à ces  
parties tendineufes ne peut être qd'extremement dan-  
gereufe.

J’ai supposé jusqu’ici dans la description que j’ai donnée  
du *bubonocele,* que les parties ne formoient aucune ad-  
hérence avec le sac & le scrotum ; mais il arrive quel-  
quefois que le péritoine adhere non-seulement à la tu-  
nique vaginale & aux vaisseaux spermatiques, mais en-  
core aux intestins par *sa surface* interne, ce qui oblige  
souvent le Chirurgien à extirper le testicule pour pou-  
voir débrider l’étranglement. Il vaut mieux cependant  
redonner la santé au malade & à tous fes membres, que  
de le guérir en lui lassant perdre une partie de lui-mê-  
me. Il est rare que cet accident arrive , à moins que la  
desitente ne foit invétérée, & pour lors l’opération est  
si dangereuse & si incertaine, que je ne saurois *m’y ré-  
soudre ,* si ce n’est dans les cas où il y a menace d’in-  
flammation à l’intestin. J’ai connu deux personnes tel-  
lement incommodées du poids que leur caufoit la chû-  
te de l’intestin & de l’épiploon dans le fcrotum qui y  
étoient adherens au cordon des vaisseaux spermati-  
ques, quoiqu’il ne leur causât aucune douleur, qu’elles  
se résolurent à l’opération, mais elle leur fut funeste.  
Cet évenement doit nous apprendre à ne point expo-  
fer la vie des malades mal-à-propos, & à eux de fe con-  
tenter lorsqu’ils font dans cet état d’un suspenfoire.

L’opération du *bubonocele* dans les femmes est si fembla-  
ble à celle que l’on fait fur les hommes, qu’il est inu-  
tile d’en donner une defcription particuliere. Leurdesc  
cente diffère feulement de celle des hommes en ce que  
l’intestin ou l’épiploon demeurent ordinairement dans  
Faîne après être fortis par Panneau qui donne passage  
au ligament rond , ou defcendent jssspsa une des gran-  
des levres des parties naturelles. Comme leur étrangle-  
ment dans cet endroit est accompagné des mêmes  
fymptomes , il faut pour réduire les parties , recourir  
à la dilatation de ce passage. SkaRP,

*De la Hernie crurale.*

Rien ne ressemble davantage au *bubonocele* que la maladie

BUB 1176

à qui les Medecins modernes donnent le nom *de hernie  
Crurale* ou *fémorale* ; car elle a scm siége dans la partie  
supérieure & antérieure de la cuisse , près de llaîne, ou  
l’artere & la veine crurale descendent du ventre dans  
la cuisse. Quoique cette maladie fiait très-commune,  
siIrtout dans les femmes, il y a cependant peu d’Au-  
teurs qui fe foient donnés la peine de l’examiner & de  
la décrire, & elle a généralement passé pour un *bubo-  
nocele* ou *bernie inguinale.* Vetheyen est je crois le pre-  
mier qui en ait parlé ; quoique Barbette femble en avoir  
eu quelque connoissance. Palfyn est après Verheyen ,  
celui qui a décrit le plus au long cette maladie. Ga-  
rengeot dans fon Traité des Opérations de Chirurgie,  
chapitre des hernies ; Koch dans fa Dissertation sur  
la hernie crurale; & le Dran dans le fécond tome de  
fes Observations de Chirurgie, en parlent aussi fort au  
long , & Garengeot prétend que Paul Eginete a eu  
connoissance de cette espece de hernie, mais il ne eite  
point l’endroit où cet Auteur en parle , & je n’ai ja-  
mais pû le trouver, quelque peine que j’aie prife pour  
cet ester. Il rapporte à cette occaslon un passage de  
Barbette, que je n’ai point trouvé dans le chapitre où  
cet Auteur traite des hernies.

Il ne Eera pas inutile pour mieux connoître la nature &  
les propriétés de cette maladie , de remarquer avec  
les Anatomistes, quç l’endroit par où glissent les ten-  
dons des muscles pfças & iliaque, & les vaisseauxcru<-  
raux dans la cuisse , d'est point assez fort pour soutenir  
le poids de l’intestin, ce passage m’étant fermé en de-  
dans que par le péritoine & couvert en dehors que par  
quelques fibres *dufaseialata, 8c par* les tégumens corn-  
muns, qui font la peau & la graisse. Bien plus, en exa-  
minant le Equelete de l'homme , on découvre dans  
llos des îles au-dessus de la cavité cotyloïde, une peti-  
te sinuosité qui est recouverte par la partie inférieure  
de l’oblique defcendant en forme de bande ligamen-  
teufe ou arcade , que quelques-uns appellent ligament  
de Véfale & d’autres ligament de Poupart. C’est par  
ce petit passage ou arcade que les intestins ou l’épi-  
ploon fortent quelquefois, & cassent une hernie cru-  
rale. Garengeot assure que cette efpece de hernie est  
plus fréquènte que les autres : mais pour moi, quoi-  
que j’aie guéri une infinité de hernies de toute espece,  
je ne me fouviens pas d’avoir vu deux exemples de cel-  
Îe-ci,

Quoiqu’il y ait beaucoup de rapport entre la hernie in-  
guinale & la hernie crurale , il est pourtant aisé de les  
distinguer par l’inspection des endroits particuliers  
qu’elles occupent ; car la premiere fe forme auprès des  
parties de la génération, à l’endroit où font les an-  
neaux des mufcles épigastriques, & par où la produc-  
tion du péritoine, dont il est nécessaire de connoître  
la structure, descend dans le scrotum, & la tumeur  
même s’étend depuis les anneaux jusqu’à cette partie.  
La hernie crurale au contraire, affecte la partie exté-  
rieure de Paine, & Ee forme pour l’ordinaire dans sa  
partie supérieure & antérieure, au-dessus de la caVÎté  
cotyloïde ou à l’endroit de l.larticulation de la cuisse  
avec llos des îles.Cette espece de hernie est encore assez  
fouvent plus petite & plus ronde que l’inguinale, &  
par conséquent plus scljette à être confondue aVec le  
bubon, car la hernie inguinale est pour l’ordinaire d’ssi-  
ne figure oblongue. Néantmoins comme les Alle-  
mands n’ont point de nom particulier pour désigner  
la hernie crurale, je crois qu’il ne fera pas hors depro-  
pos de diVÎfer la hernie inguinale en deux efpeces, *sa-  
voir* en hernie inguinale intérieure , & en hernie in-  
guinale extérieure, qui sera la même que la hernie cru-  
rale.

Quant à la cure de cette maladie, elle ne diffère pas beau-  
coup de ce que nous avons obfervé & indiqué ci-dessus  
touchant Phernie inguinale: il est bon feulement de  
remarquer que ceux qui ont une hernie crurale courent  
plus fouvent rifque de perdre la vie, que ceux qui sont  
incommodés d’une hernie inguinale. Il faut encore ob-  
ferVer, en réduifant l’intestin, de le pousser doucement

H77 B U B

vers la ligne blanche & non point vers l’os des îles ,  
comme dans la hernie inguinale.Supposé que l’on puise  
se réduire l’intestin, la meilleure méthode de le rete-  
nir dans sia place, est d’y appliquer une emplâtre con-  
tre les ruptures, & de l’assurer avec un bandage , com-  
me nous l’avons indiqué pour les hernies inguinales.  
Mais supposé qu’il y ait étranglement, & que les hui-  
les, les onguens , les cataplasines, les lavemens & les  
injections de la fumée de tabac que nous avons recom-  
mandées ci-devant ne foient d’aucun effet, & que les  
fymptomes fassent craindre pour la vie du malade , on  
doit recourir à l’opération comme nous Pavons ordon-  
né pour le *bubonocele.* Après avoir ouverf le sac , on  
doit dilater l’arcade qui a donné passage à l’intestin ; &  
si la maladie est récente, remettre aussi le fac dans le  
bas-ventre, fuivant l'exemple & le conseil de M. Pe-  
**tit,** sans y toucher que le plus doucement que l’on  
pourra. Il n’est pas difficile pour l’ordinaire de faire  
cette réduction, à caufe, comme Verheyen l’observe  
fort bien dans fon Anatomie, qu’il nfe sort ordinaire-  
ment qu’une petite portion d’intestin. Les intestins  
étant ainsi réduits, on doit bander la plaie avec foin ,  
de même qu’après l’opération du *bubonocele-,* car c’est  
le sieul moyen d’en hâter la cicatrice. Supposé qu’il  
foit sorti une partie considérable de l’intestin , qu’il ait  
formé une adhérence avec les parties voisines , que  
quelqu’autre circonstance empêche de pouvoir le ré-  
duire commodément sans ouvrir le siac, ou qu’il sioit  
gangrené ; dans ces cas, il faut ouvrir le fac, mais avec  
précaution , de la maniere que nous avons dit ci-dese  
lus. Si l’intestin n’est point altéré, il faut le réduire ,  
**ou le** détacher des parties avec lesquelles il forme une  
adhérence, en prenant garde de ne point ouvrir les  
vaisseaux cruraux, ce qui expoferoit le malade à per-  
dre la vie Lorfque les intestins ou l’épiploon siont gan-  
grenés, il saut procéder de la maniere que j’ai dit ci-  
dessus. HEISTER. Voyez *Hernia.*

BUBULA, scribonius Largus, *N°.* 188. 189. emploie  
ce mot comme silbstantif, c’est-à-dire, Eans le joindre  
à *caro.* Cesse en sse de.même dans plusieurs endroits ,  
furtout dans le *Lib. II. cap.* 18. où il dit, *inter domese  
ticas quadrupedes levissimasmlla est , gravissima bubu-  
la t* « le cochon est de tous les animaux domestiques à  
«quatre piés, celui dont la chair est la plus légere;  
a celle du bœuf au contraire est extremement pefan-  
« te. »

**M.** Theodore Mayence recommande la préparation sui-  
vante de la chair de bœuf, dans les cas où la gonorrhée  
a dégénéré pour avoir été négligée en un fltlx de fe-  
mence habituel.

*Prenez^* dit-il, de la chair de bœuf endurcie à la fumée ,  
& après en avoir ôté la fuperficie, divifez-la par  
filets que 'vous laverez à plusieurs reprifes pour  
**en** détacher le fel. Essuyez cette chair avec une  
serviette ; mettez-la au four après qu’on en a tiré  
le pain & laissez Py jufqu’à ce qu’elle puisse être  
réduite en poudre, dont vous mêlerez deux par-  
ties avec une de poudre de baies de lierre mûres :  
donnez une dragme de cette poudre au malade  
pendant plusieurs matins de stlite, & faites-lui  
boire par dessus un verre d’hydromel ou de décoc-  
tion de racine de chardon roland. Lorsque le ma-  
lade est d’un tempérament phlegmatique, il fuffit  
de faire sécher le bœuf fans le laver du tout.

BUBULCA, *Bouvier* ou *pétease,* est un petit poisson de  
riviere long de trois ou quatre doigts, plat & large  
d’un doigt & demi, de couleur d’argent. Il se tient or-  
dinairement dans le bourbier & il est toujours selle  
quand on le pêche; il est couvert d’écailles grandes,  
larges ; *sa* gueule est petite, sans dents , sa queue est  
fourchue. Il est apéritif. LEMERY, *des Drogues^*

BUC . ii7g

**BUC**

**BUCCA,** γνάθος, *creux des jotees.* GalIEN , *Comm. II.  
de Artic.*

On donne aussi ce nom à la *joue* même & quelquefois à  
la bouche.

**BUCCACRATON,** βουκκάκραταν, *Buccea* ou *buccellas,*morceau de pain trempé dans le vin avec lequel on dé-  
jeunoit anciennement. CasTELLI,

**BUCCATUM,** *Vernissé* RULAND.

**BUCCEA , BUCCELLA,** βουτικα , ψωμὸς, mot **Grec**barbare, qui signifie un morceau de telle chose que ce  
foit, que l’on peut mettre dans la bouche & manger  
tout à la fois. CasTELLI. Voyez *Bolus..*

Paracelm donne le nom de *buccella* à l’excroissance char-  
nue ou polype qui se forme dans le nez, parce qu’il  
fuppose que c’est une portion de chair qui partant de  
la bouche , s’insinue dans le nez. *Lib. de Apostem.  
cap.* 20.

*Buccellare* dans Ruland & Johnston, c’est mettre dans  
sa bouche de gros morceaux.

**BUCCELATON,** *Buccella purgatori a suuccellatus pur-  
gatorius , stéetAhotelov* ; médicament purgatif fait en for-  
me de pain, lequel consiste en fcammonée préparée  
avec fes correctifs , que l’on fait fermenter avec de la  
farine & que l’on fait cuire au four, fuivant *Aétius »  
Tetrab. I. Serm.* 3. *cap.* 100. Mais Paul Eginete veut  
qu’on lui donne la forme d’un électuaire folide avec  
du miel, ou d’une talmouse, après l’avoir fait cuire.  
**C’est** un composé de fcammonée. rôtie, de semences  
d’ache, d’anis , de fenouil & de poivre. *Lib. VII.  
cap. y.*

**BUCCELLA.** Voyez *Buccea.*

**BUCCELLARE.** Voyez fous *Buccea.***BUCCELLATUS.** Voyez *Buccelaton.*

**BUCCINA,** κήρυξ , le même que *bucdnum ,* dont où  
peut voir l’article.

**BUCCINATOR ,** *Buccinateur s* est un musitle dont la  
sijbstance forme les joues.

On lui a donné ce nom parce qu’il s’enfle & s’éleve chez  
ceux qui fonnent de la trompette. Il n’est point atta-  
ché par un bout aux gencives de la mâchoire fupérieu\*  
re & par l’autre à celles de l'inférieure. Il n’a point non  
plus la figure que certains Anatomiftés lui donnent  
pour l’ordinaire, & n’est point composé de différens  
rangs de fibres, comme d’autres le prétendent. Il fort  
large & charnu de la partie antérieure de l’apophyse  
coronaire de la mâchoire inférieure , d’où s’avançant  
avec des fibres directes, il s’attache aux gencives des  
deux mâchoires, & va s’insérer dans les angles de la  
bouche.

Dans le milieu de ce muficle passe le conduit salivaire su-  
périeur, *ductussalivalissuperior,* que Placentinus, qui  
en a fait la découverte , appelle *vinculum robustum* s  
comme l’écrit Caspar Bauhin. Outre l’ufage que les  
Trompettes font de ce mufcle, il tire les levres & là  
bouche de côté. CowPER.

BUCCINUM, Offic. *Buccinum album laevemaAmunr o  
feptem minimum spirarum,* List. Hist. A. A. 13 5. su/c-  
*cinum rostratum, majus crasseum, orbibus paululum pulr  
vinatis,* Ejusd. Hist. Conclu 4. Sect. 14. N. 4. .FWce-  
*laine* ou *Buccine.*

K

Les *buccines* calcinés produisent les mêmes effets que le  
pourpre, excepté qu’ils ont une qualité plus caustique.  
Remplis de sel,& calcinés dans un pot de terre crue,  
ils donnent un excellent detersif. On les applique  
avec succès dans les brûlures : mais on doit les laisser  
durcir silr la partie ; car dès que la cicatrice est for-  
mée, ce remede tombe de lui-même. On en compo-  
ste une eEpece de chaux vive. DIoseoRIDE, *Lib, II.  
cap.* 5.

Le *buccine Ose* un poisson à coquille , dont il y a plusieurs  
especes : mais elles semblent posséder toutes les mê\*

1179 BU F

jmes vertus médicinales ; car elles font alcalines & ab-  
sorbantes, & *se* convertissent en chaux par la calcina-  
tion. Ces propriétés leur fiant communes avec tous les  
, autres coquillages.

BUCCULÂ ; la partie charnue qui est sous le menton.

\* CasteILT»

BUCELLATIO ; maniere d’arrêter le fang en appli-  
quant un bourdoiinet de charpie fur la veine ou Parte-

, re. Casthlu.

BUCERAS, BUCEROS, Γβουκερας , βύκερως. Voyez  
*Bouceras.*

BUCRΑΝΙΟΝ ', *stüitgctvKV* , de βῦς , *bœuf*, & κράνιον ,  
*tète.* Le *mussle de veau*, en latin *antirrhinUni,* ainsi ap-  
pellé, parce que la face extérieure de la fleur resteinble  
à une tête de veau.

BUCTON. Nom que Severinus Pinæus, *de Nous Vir-  
ginitatis , Lib. I. cap.* 5. donne à cette partie que l’on  
appelle *Hymen* dans les filles. Voyez *Hymen.*

B U F

BUFFELI ; anneau fait de la corne d’un buffle, que l’oh  
prétend être bon pour la crampe. JoNHsoN.

BU FO, *Crapaud* ; est un animal très-connu, que l’on  
diftingue de la maniere suivante.

*Base,* Offic. Schrod. 5. 272. Mer. Pin. Idp.Rondel. de  
Aquat. 2. 221. Aldrov.de Quad. Ovip. 609. Jonsi de  
Quad. 131. Charlt. Exer. 27. *Bufo sive Rubeta*, Raii  
Synop. A. 252. Ind. Med. 23. *Bufo terrestris major,.*Schw. Rept. 159. *Rana rubeta, tum palustris, tum ter-  
restris '}* Gesu. de Quad. Ovip. 64. DaLE.

Cet animal est appelle *rubeta* par les Latins , φρῦνος &  
φύσαλος parles Grecs. Il est du nombre des animaux  
qui n’ont qu’un ventricule au cœur , & de la même *es-  
pece* que les grenouilles, mais plus gros ; ce qui l’a fait  
appeller par quelques-uns, *Rana terrestris -s omnium  
maximal et venenosa.* H a le corps gros, le dos plat &  
large, & le ventre enflé. 5a peau est couverte de tuber-  
cules de différentes grosseurs, & si dure, & si forte,  
qu’on a toutes les peines du monde à la percer avec un  
pieu. Elle est de couleur de cendres, parsemée de ta-  
ches noires, brunes & jaunâtres. Cet animal est fort  
lent à fe mouvoir; il est amphibie, il s’accouple & pond  
fes œufs de même que les autres grenouilles, à l’excep-  
tion de celui de Surinam appelle *Pipa ,* dont la femelle  
dépofe ses œufs sur le dos du mâle pour qu’il nourrisse  
les petits. Le *crapaud* vit d’infectes, d’herbe, mais non  
point de terre. Il ne croasse point comme la grenouil-  
le : mais il forme une espece de fon obfcur & confus,  
quelque peu approchant du motgru, ou plutôt *bu* ; ce  
qui, fuivant quelques-uns, lui a fait donner le nom de  
*b use.* En hiver & pendant le jour, furtout lorfque le  
soleil luit, il *se* cache dans les lieux sombres, dans les  
marais, dans les étables : il *se* tapit parmi les pierres,  
les planches de jardin, & surtout sous la seuige. On le  
trouve quelquefois dans le cœur des pierres : mais ces  
circonstances font plutôt du ressort des Naturalistes  
que des Medecins. Quelques Auteurs assurent que le  
*crapaud* vit très-long-tems. D’autres prétendent que  
le nom de *rubeta* lui vient de *rubus,* parce qu’on le  
trouve parmi les buissons dans les pépinieres & les  
haies : d’autres enfin veulent que le fiom de *rubeta* ne  
lui ait été donné qu’à caufe des taches rouges dontson  
ventre est quelquefois parfemé : mais ce feroit abufer de  
la patience du Lecteur que de nous arrêter plus long-  
tems à de pareilles recherches.

Le *crapaud* meurt lorsqu’on le couvre de goudron, qu’on  
le saupoudre de sel de tartre , ou qu’on le met fur le fel  
commun ; voyez *Oligarus Jacobaeus de Ranis, Eph. N.  
C. D.* ou dans du fisc de tabac. Etmuller a remarqué  
que lorsqu’on verse de l’huile de tartre par défaillance  
fur le *crapaud,* il entre dans des mouvemens qui mar-  
quent assez *sa.* douleur, & meurt peu de tems après.  
Les Jardiniers chassentles *crapatids* de leurs jardins en  
y brûlant du vieux cuir ; voyez *Jo. Baptista Ferrarius,*

B Ü F 1180

*de Florum eteltara.* On peut voir fur ce qui concerne  
l’antipathie qu’il y a entre le *crapaud 8c* le serpent,  
les *Eph. Ν. C D.* 1. *a.* 1. p. 135. Celle qu’il y a entre  
cet animal & l’araignée est si connue, qu’il suffit d’en  
faire mention : mais il ne fera pas hors de propos d’a-  
jouter une circonstance rapportée par Van-Helmont,  
qui est , que lorfque le *crapaud* Ee sent piqué par lla-  
raignée & qu’il commence à enfler, il prévient la mort  
en *se* frottant contre la troisieme efpece de plantain  
dont la feuille est étroite. Mais Vallifnerus paroît dou-  
ter de la vérité de cette obfervation. Voyez *Aranea.*

Kircher , *Mund. subt. T II.* prétend que le *crapaud* ne  
fort jamafc lorfqu’il faispec, & que le foleil paroît, Eans  
*se* munir de rue , de peur de rencontrer l’araignée, ce  
qu’il attribue à l’antipathie qui regne entre ces deux  
animaux. Je nedéciderai rien là-dessus : mais, ce qu’il  
y a de certain, est, que les Jardiniers sont si sort per-  
suadés que la rue déplaît au *crapaud*, qu’ils ont filin  
d’en planter avec leur sauge, pour la garantir du venin  
de cet animal. Il répugne à l’expérience que les *cra-  
pauds* naissent, comme on le prétend des corps des ca-  
nards lorsqu’ils *se* pourrissent : ces derniers en sont  
leur principale nourriture. Voyez *Kircher.* Il paroît  
par cette circonstance que les *crapauds* ne sont point un  
posson pour les canards. Les fourmis n’en reçoivent  
aucun mal non plus ; car le même Auteur rapporte  
qu’on n’en a pas plutôt jetté un dans les nids de ces  
infectes, qu’il en est dévoré. Il est certain que les ca-  
nards ni les sourmis fie possedent aucune qualité véni-  
meuEe.: mais il paroît par un grand nombre d’exem-  
ples, que le *crapaud* est un poison pour l’homme. On  
prétend même que ceux qui habitent dans les lieux *secs  
font* beaucoup plus dangereux que ceux qui vivent dans  
les lieux humides & marécageux,& ceux qui demeurent  
dans les lieux froids & sombres, beaucoup plus que les  
autres. Les Auteurs nous apprennent que les fraifes &  
autres végétaux qui ont été fouillés par la bave ou Pu-  
rine du *crapaud ,* produisent des effets très-fâcheux par  
leur qualité vénimeufe, lorsqu’on les mange sims les.  
laver. Voyez là-dessus *Francisai JoeTts Opera Medica.*Quant aux accidens funestes qui font arrivés à plusieurs  
perscmnes , pour avoir manié trop souvent les pierres  
avec lesquelles on avoit frappé des *crapauds,* voyez  
*Eph. H. CD.* 2, *a.* 1. *o.* 134. *a. 5. App.p.* 29.*a. 6. o.*

H3;

On voit par les *Ephémérides des Curieux, de la Nature ,  
Cent.* 3. p. 256. que Peau dans laquelle *lus crapauds*vivent, produit les mêmes effets que le poifon fur le  
corps de ceux qui ssp baignent. Valentin, *Pandectae  
Medico-Legales,* prétend que Pair des endroits où il ÿ  
a beaucoup de *crapauds t* est très-nuisible aux poumons.  
On prétend que lorsique le *crapaud* est irrité , il lance  
fon urine dans les yeux de ceux qui le poursuivent, &  
se vange par-là de l’injure qu’on lui a faite ; car elle  
paffe pour pofleder une qualité extremement nuisible à  
la vue. Brown doute de la vérité de ce fait, & il pré-  
tend qu’on ne peut pas dire proprement que *lu crapaud*piste, puifque femblable aux oiseaux, il rend sim urine  
& ses excrémens par le même endroit ; *Brown, erreurs  
vulgaires.* Suivant Valltsnerus, le *crapaud* rend une  
urine jaune & huileuse par un orifice qui n’est destiné  
qu’à cet usage. Mais il paroît par des faits incontesta-  
bles , que cette urine ne poffede aucune qualité véni-  
meufe, foit qu’on la prenne intérieurement oü qu’ort  
l’applique à l’extérieur. Bien au contraire, elle poffede  
une vertu ophthalmique, comme nous l’assure unMe-  
decin qui en avoit fait lui-même l’expérience sans le  
vouloir. Il rapporte, que regardant de près un *crapaud*qu’il avoit enfilé avec fon épée, il lui lança avec im-  
pétuosité fon urine contre le visage & l’œil droit ; que  
d’abord il sentit pendant l’espace d’une demi-heure  
une demangeasson très-incommode : mais qu’ensiûte  
il s’apperçut que *sa* vue avoit augmenté & étoit deve-  
nue plus nette , & que la rougeur à laquelle il étoit au-  
paravant sujet s’étoit dissipée. Voyez *Eph.* M *C D.  
a> o- Hy* Un autre Medecin prouye le contraire par

ιΐ8ι BUE

un accident qui arriva à Veniste à un Charlatan , qui  
ayant irrité un *crapaud* pour le faire pister dans sa bou-  
che, perdit la vie demi-heure après , quoiqu’il eût pris  
de fon orviétan pour prévenir les si.lites qui pouvoient  
en arriver. Ce Medecin croit que la liqueur que lance  
*le crapaud* lorsqu’il est poursuivi, n’est point sim uri-  
ne, mais une liqueur qu’il darde de Ees yeux. Il ajoute  
qu’une pessonne ayant reçu de cette liqueur dans l’œil  
gauche en frappant un *crapaud,* elle fentit für le champ  
une démangeaifon qui sut aussi-tôt suivie d’une chaleur  
brûlante, d’une inflammation , d’une enflure & d’une  
eflpece d’aveuglement, accompagné de douleurs lan-  
cinantes. Mais tous ces flymptomes furent enfin dissi-  
pés au moyen de fréquentes instilations de fuc exprimé  
de joubarbe & de plantain à larges feuilles. Voyez  
*Eph.H. C. Cent.* 4. *o.* 107. D’autres attribuent une  
qualité venimeufe au fang & à la bave du *crapaud,*massi particulierement à la derniere. Voyez *Forest. Obs.  
Med. L.XXX. Obs.* 6. et 7. *in Schol.* 11 y a des per-  
Fonnes qui prétendent que la nature a distingué les  
animaux venimeux par la couleur hideuse & horrible  
qu’elle leur a donnée. D’autres ont avancé, que lcrse  
qu’on regarde long-tems & fixement *wacrapaud,* on  
devient pâle & d’une couleur jaune. S’il est vrai que  
cela soit , je stuis persuadé que cet accident n’est pas  
tant causé parles *efffuvia* ( exhalaisims) qui SC commu-  
niquent de l’animal à la perscmne , que par la terreur  
que cause la vue d’un animal que l’on sait être veni-  
meux , & communiquer *ses* mauvaises qualités à une  
distance considérable ; car l’on appelle communément  
*lu crapaud, la bourse magnétique du poison.*

Diosicoride, *Lib. VI. c.* 31. dit que le *crapaud>* lorsqu’on  
l’avale, fait enfler le corps, & qu’il rend la peau aussi  
pâle '& à la fin aussi jaune que le buis; que le malade a  
de la peine à respirer, que fon haleine devient puante,  
qu’il a le hoquet & quelquefois un écoulement invo-  
lontaire de femence. On remédie, selon lui, à ces fâ-  
cheux accidens par le vomissement, en buvant beau-  
coup de vin, & en prenant deux dragmes de racine de  
roseau ordinaire, ou une égale quantité de souchet. Le  
malade doit silr le champ s’efforcer de marcher ou de  
courir pour dissiper l’engourdiffement dont il est saisi.  
Il doit aussi *se* baigner tous les jours.

PaulEginete, *Lib.* V. *cap. su.* dit la même chose. Caspar  
Caldera assure que les œufs de *crapaud* tuent ceux qui  
lesavalent, causent des douleurs violentes d’estomac,  
& une enflure de ventre prodigieufe, fuivant Bartho-  
lin, *art. Haffu, le crapaud* tenu dans la main, guérit  
le mal qu’un autre a fait. Boerhaave dans fes *Institu-  
tions de Médecine* §. 1144. place *lu crapaud* au nombre  
des poisons hétéroclites dont on ne connoît point en-  
core bien les vertus, qui tuent d’une maniere dont il  
n’est pas aisé de rendre raisim, & qui demandent ou-  
tre les antidotes généraux, tels que les émétiques, les  
substances aqueuses, émollientes, relâchantes & hui-  
lesses, des matieres acides spirituenses , salines & pro-  
pres à resister à la putréfaction. Parmi les animaux les  
plus remarquables par leurs qualités venimeufes, on  
compte le *crapaud* de Surinam , appellé par les habi-  
tans du Bresil *Cururu ,* & par les Portuguais *Capo,* qui a  
aux deux côtés de fa tête des excroissances semblables  
àdes grosses verrues. Cet animal est très-grand & une  
fois aussi gros que le *crapaud* d’Europe lorsqu’il est en-  
flé. Il est de couleur de cendre ; fon urine & sa bave  
produisent de très-fâcheux accidens, foit qu’on en use  
intérieurement ou extérieurement. Mais rien n’est  
plus terrible que les effets que produisent sim fang, *sa*grasse, & sclrtout scm fiel lorsqu’on l’avale. Quelques  
malheureux font calciner ces *crapauds 8e* préparent  
avec leur poudre un poifon dont la moindre quantité  
catlfe une inflammation & une sécheresse de gosier,  
une difficulté de refpirer, le hoquet, le vomiffement,  
la dyssenterie, la défaillance, des vertiges, des con-  
vulsions, le délire & la pâleur. Supposé qu’on ait affez  
**de** temspour remédier à ces accidens , il faut évacuer

BUP 1182

par les émétiques & les purgatifs, chasser ce qui peut  
être resté de poison dans le corps par l’exercice & le  
bain, & mettre le malade dans un four chaud, ou dans  
le véntre d’un animal nouvellement tué. On doit ufci  
pendant quelques jours des antidotes généraux, & faire  
boire au malade des infusions ou des décoctions des  
racines qui naissent dans ce pays & qui passent pour un  
antidote contre- cette efpece de poifon. On doit lui  
donner furtout de la plante appellée *Nhanelel ,* à qui  
la nature a donné une vertu capable de gvérir , ou du  
moins d’appaifer cette formidable maladie. Ceux de  
ces barbares qui font les plus endurcis dans le crime,  
font sécher cette efpece de *crapaud* au foleil, ramase  
fent fa bave & S01I fiel, & les gardent comme unpoi-  
fon lent, auquel il est d’autant plus difficile de rcmé-  
dier qu’il est caché. On peut voir la figuré de ce *cra-  
paud* dans Albinus Sebà.

Turner parle du *crapaud* delà maniere suivante :

Il y a des gens parmi nous qui prétendent que la peur que  
l’on a des *crapauds* est mal fondée ; & l’on a trouvé  
des perfonnes qui *se* sont familiarisées avec eux, & qui  
après en avoir mangé par gageure ou par boutadè, ont  
assuré les avoir trouvés aussi bons que les grenouilles. **Il**ne faut pas cependant que la témérité de quelques par-  
fonnes, qui par un accident extraordinaire, comme  
une plénitude d’estomac, ou quelque *idios.ynctrase* , ont  
échappé de ce danger , induise les autres à tenter la  
même avanture ; car il pourroit *se* faire que ceîte folié  
leur contât cher, comme cela arriva il y a quelques an-  
-nées à une perfonne de ma connoissance , qui avant  
tenu pendant quelque-tems la tête d’un *crapaud* dans  
Ea bouche, eut la même nuit & le jour fuivant, la lan-  
gue& les levres si extraordinairement enflées, sioit que  
cet animal l'eût mordu, ou n’eut fait que répandre sa  
bave fur ces parties, qu’il lui sut impoffible pendant  
plusieurs jours de prononcer un feul mot. Elle courut  
même rifque de mourir de faim à caufe que l’enflure  
avoit affecté les parties postérieures de la gorge avec  
les muscles qui servent à la déglutition.

Redi rapportant plusieurs exemples de persionnes qui  
mangent des *crapauds,* ajoute, qu’ertcore que cet ani-  
mal puisse n’être pas absolument venimeux, il peut ce-  
pendant le devenir pour ceux qui le touchent. Il cite  
entre autres celui d’un enfant, qui ayant rencontré un  
*crapaud,* s’amufa à lui jetter des pierres, mais malheu-  
reusement pour lui, quelques gouttes de sim silc ayant  
réjailli fils fies levres, elles s’enflerent de la grosseur de  
deux pouces, sans qu’elles aient jamais pu se remettre  
dans leur état naturel, parce qu’on négligea d’y appli-  
querles remedes convenables. *Philos. Transact. aser-  
vol.* 2.

Ardoynus rapporte que revenant de Boulogne en Italie ,’  
où il venoit de recevoir le grade de Docteur à Pcsiîro,  
il vit un jeune homme qui pour avoir percé un *crapaud*de Ea lance, tomba dans un engourdissement général,  
& fut pendant deux jours entiers fans pouls. Si j’avois  
eu, dit-il, pour lors les connoissances que j’ai acquifes  
depuis, je ne doute point que je ne l’eusse guéri. D’où  
l’on peut conjecturer que le malade mourut.

Voici un exemple rapporté par Ferdinand Pontellus, qui  
n’est pas moins remarquable que le précédent.

«Un homme, dit-il, s’amusa en *se* promenant fur ses  
« terres à percer d’un rofeau qu’il tenoit dans sa main,  
« tous les *crapauds* qu’il rencontroit & les jetter dans  
« le grand chemin. Lorfqu’il vint à se rfiettre à table,  
«il vomit tout ce qu’il prenoit, & sim vomissement  
« ne cessa que lorsqu’il eut changé de main pourman-  
α ger. »

On ne peut rien voir de plus tragique, que l’histoire rap-

1183 B U F

portée par Mizaldus dans la premiere Centurie de fes  
faits remarquables.

« Un jeune Gentilhomme étant à se promener avec set  
« maîtreffe dans un jardin où il y avoit beaucoup de  
« sauge , en cueillit quelques feuilles dont il fe frotta  
« les dents & les gencives, mais il ne l’eut pas plutôt  
« fait qu’il mourut fur la place. Le l'oupçon de sa mort  
« tomba fur *sa* maîtreffe, que l'on fit venir devànt les  
« Magistrats. Elle leur dit que sim amant avoit frotté  
« fes dents avec les mêmes feuilles que celles qu’elle  
« avoit apportées , & fur le champ elle fit la même ex-  
«périence fur elle, aimant mieux mourir que d’être  
« foupçonnée d’avoir ôté la vie à celui qui seul pouvoit  
« la lui faire aimer. Les Magistrats ordonneront d’ar-  
« racher & de brûler cette fauge , & comme l'on re-  
« muoit la terre pour cet effet, on y trouva un *crapaud*a aussi gros que hideux; ce qui doit d’autant moinsfur-  
« prendre que l'on prétend que cet animal aime beau-  
« coup cette plante. Il y a toute apparence, dit notre  
« Auteur, que celui qui a compilé le vers suivant, n’i-  
« gnoroit point cette particularité. »

*Cur moriatur homo , ciel salvia crefelt in horto ?*

*Il est plus naturel cependant d’attribuer ces effets de la sau-  
ge aux œufs que ces infectes venimeux dépofent fur scs  
feuilles.*

Quoique les *crapauds* n’aient point de dents, dit Paré,  
il ne laissent pas de presser la partie qu’ils faisissent avec  
leurs gencives qui font dures & rudes, avec assez de for-  
cepour y insinuer leur venin à travers les pores de la  
peau. Ils empoifonnent aussi par leur urine & leur ba-  
ve , les plantes & furtout les frasses qu’ils aiment pasc  
sionnément. C’est en mangeant de ces fruits que plu-  
sieurs perfonnes fe sirnt données la mort sans le savoir.  
Il rapporte que deux Marchands des environs de Tou-  
lonse , étant à fe promener en attendant le dîner dans  
le jardin de l’hôtellerie où ils étoient, cueillirent quel-  
ques feuilles de fauge qu’ils mirent Eans les laver dans  
le vin qu’on devoir leur servir. Ils n’avoient pas encore  
fini leur dîner qu’ils furent faisis d’un vertige, & de  
convulsions , ils perdirent la vue, tomberent en foi-  
blesse, ilsbégayerent, leurs langues devinrent noires,  
leurs yeux effarés, ils furent faisis d’un vomissement  
continuel, auquel silccéderent des siueurs froides, avant-  
coureurs de la mort qui sitivit bien-tôt après. Leurs  
corps étant venus à s’enfler considérablement, on ne  
douta plus qu’ils n’eussent été empoifonnés. On saisit  
donc tous ceux qui étoient dans PAuberge, fans en  
excepter même les conviés , on les interrogea : mais  
totls soutinrent qu’ils étoient innocens , qu’ils avoient  
usé des mêmes mets que les défunts, à la réferve qu’ils  
n’avoient point mis, comme eux , de la fauge dans  
leur vin. Un Medecin à qui l’on demanda s’il Ee pou-  
voit faire que cette plante pût être empoifonnée, sou-  
tint l’affirmative, ajoutant qu’il ssetoit pas impossible  
que quelque animal venimeux l’eût infectée de fa bave  
**ou** de fa fanie. L’événement justifia la conjecture du  
Medecin ; car l’on trouva vers la racine de ce lit de  
sauge, un trou rempli de *crapauds* que l’on fit sortir  
**en** y velant de l’eau bouillante, ce qui ne permit plus  
de douter que cette plante avoit été empoisonnée par  
leur bave ou leur urine venimeuse. On ne sauroit  
donc trop blâmer l’indiscrétion de ceux qui mangent  
des herbes ou des fruits nouvellement cueillis , fans les  
laver auparavant.

Paré met au nombre des fymptomes que caisse le venin  
du *crapauds* la couleur jaune de la peau, l’enflure,  
la difficulté de refpirer, le vertige , les convulsions ,  
les scieurs froides, la défaillance, &c. Sennert y joint  
1a pâleur, le vomissement, l’écoulement involontaire  
de femence, la chute du poil, & quelquefois celle  
des dents , avec l’engourdissement. Haffenreffer dit,  
qu’il caufe ce dernier non-seulement par sim urine &

B U F 1184

I soi bave , mais encore par sim haleine lorsqu’on *se* met  
trop près de lui.

Quant à la cure , supposé que l’on ait avalé le venin, il  
faut l’évacuer par des émétiques & des lavemens, &  
ufer enfuite d’antidotes convenables , comme peut  
être la thériaque de Venise dissoute dans un verre de  
bon vin , afin de dispofier le malade à filer. D’autres  
ordonnent pour le même effet quelque exercice vio-  
lent ou Pufiagè des bains chauds. Sennert traite le mal  
extérieur de la même maniere que-Paré ; il veut que  
l’on lave la partie avec de l’urine , de l’eau & du fel. &  
qu’on Poigne essuite avec de l’huile de iaune d’œufs,ou  
de l’huile rofat. Les antidotes qui ont le plus de réputa-  
tion sont le fuc de betoine , de plantain & d’armoise.  
Suivant Pline, le cœur& le foie de cet animal résistent  
au venin : mais l’on prétend que le *crapaud* pilé ou  
quelqu’une de fes préparations appliquées à propos,  
attirent par fympathie, de même que celles des autres  
animaux venimeux, le venin qui s’est insinué dans la  
partie.

Rondelet, dans fon Traité *de Piscibus,* dit la même  
chofeque les Auteurs dont nous avons parlé des qua-  
lités nuisibles de cet animal. 11 prétend néantmoins  
qu’il mord rarement, mais qu’il lance fon urine qu’iI  
a foin de ramasser en grande quantité dans une vessie  
destinée à cet usage, ou *sa* bave, ou même fon halele  
ne, contre ceux qui le poursuivent. Les plantes qu’il  
a infectées de fon haleine, furtout de sa bave ou de sim  
urine, fiant plus que suffisantes pour causer la mort à  
ceux qui les mangent.

Haffenreffer, que nous avons déja cité , veut que l’on  
traite les morsures & les piquures du *crapaud* de la mê-  
me maniere que celles des viperes & des ferpens. On  
doit, dit cet Auteur, laver la bave, l’urine ou la sa-  
nie du *crapaud-,* avec de l'urine ou de l’eau & du *sci,*ou si on a avalé sim venin, en procurer l’évacuation  
par les émétiques. Il ne trouve rien de plus efficace  
pour faire ceffer les Eymptomes que la *confection de  
foufre,* dont Serapion donne la description suivante.

*1185* RUE

On peut encore appliquer sur la partie les squilles cuites  
avec de la farine de seigle ou de la farine d’orobe  
mêlée avec du vinaigre. Ou,

Prenez *nitre,  
moutarde i ।*

*sel commun s  
fel ammoniac.*

Faites-en un Uniment avec du vinaigre très-sort. Ou,

Mêlez ces drogues & faites-en une emplâtre. ΤυκΝζη ,  
*de Morbis Cutaneis.*

Puis donc qu’il paroît par ce que nous venons de dire que  
*le crapaud* est regardé par toutes les nations comme un  
animal venimeux, il ne nous reste plus qu’à faire men-  
tion de certaines circonstances relatives à cet animal.  
*Borelli, Cent. II. Obs. yy.* assure que l’on peut manger  
*le crapaud* fans danger , pourvu qu’on n’avale point  
fa I#eur, *sa* bave ou sim urine. Ceux qui ont eu le mal-  
heur de manger des *crapauds* au lieu de grenouilles ,  
en sirnt quittes pour avoir les levres, le palais, la lan-  
gue & le gosier légerement écorchés, d’où Vallisireri  
conclud que la chair du *crapaud* ne possède aucune  
qualité venimeuse, mais qu’elle contient une grande  
quantité de Eel diurétique qui étant pulvérisé, peut  
être d’une grande utilité dans FhydrOpisie. Mundius  
assure que le *crapauds* cet animal si haï de tout le  
monde, n’est point absolument inutile; car, dit-il, on  
guérit dans quelques Ifles de l’Amérique la vérole avec  
nlccès par l'tifage de la chair du *crapaud*, aidé de la  
bonté naturelle de Pair. Nous lisons dans les *Eph. N.  
C. D.* 2. *a.* 7. *o. 16g.* qu’un homme assuroit d’après  
l’expérience qu’il en avoit faite , qu’on peut manger  
en fureté le *crapaud,* pourvu qu’on en ôte la tête. La  
raifon qu’il en donne est que , lorfque le *crapaud* est  
épouventé par la vue d’une persimne, il ramasse toute  
la force de fon venin dans fes yeux & dans la partie  
antérieure de fa tête, de forte qu’il n’en reste pas la  
moindre partie dans tout sim corps. Si cela est, les  
Charlatans ont tort de contrefaire des *crapauds* en  
remplissant avec du vin la peau de ces animaux, pour  
faire croire à la populace ignorante qu’ils mangent de  
vrais *crapauds,* comme nous l’apprenons de *Borelli,  
Cent. II. Obs.* 74.

Vallifneri nous apprend que les excrémens de cet ani-  
mal ne font point un poifon & qu’ils possedent une  
qualité extremement diurétique. Au contraire ,Etmul-  
ler prétend que la qualité venimeuse du *crapaud* con-  
siste entierement dans ses excrémens , furtout dans  
sem urine, qui est imprégnée d’tm fel volatil , acre &  
caustique , dont l'acrimonie paroît venir des alimens  
dont il fe nourrit, savoir des efcarbots que l’on trouve  
dans sim estomac. Si nous silbstituons à l’urine qui ne  
paroît point venimeisse par les circonstances que nous  
avons rapportées, la liqueur qui fe porte du corps de  
cet animal dans soi tête & surtout dans ses yeux, cette  
conséquence ne paraîtra pas mal-fondée. H ne s’enfuit  
pas cependant qu’on doive exclurre le *crapaud* de la  
classe des animaux venimeux; car quoiqu’on mange la  
vipere & qu’on l’emploie en Medecine à divers tssa-  
gcs après en avoir ôté la tête qui contient auprès des  
dents une vessie remplie de venin , elle ne laisse pas  
cependant d’appartenir à cette classe.

Il nous reste maintenant à examiner les cas dans lesquels  
l’issage du *crapaud,* est salutaire. Etmuller prétend que  
*le crapaud* étant pilé tout en vie est un remede effica-  
ce contre la morfure de la vipere & des autres efpe-  
ccs de serpens , lorsqu’on l’applique silr la partie affec-  
tée. *Vels.elJ. Hecat.* ι. *Obs.* 53. rapporte qu’un paysim  
*Tome II.*

B U F ir8<

fut mordu par un ferpent avec tant de violene, qüé  
falmain & sim bras slenflerent aussi-tôt extraordinaire-  
ment ; le poifon ayant atteint le cœur , il tomba dans  
des foiblesses si fréquentes qu’on ne doutoit point qu’il  
ne mourût en peu de tems. Tous les remedes en ufagé  
dans pareils cas ayant été inutiles , on s’avifa enfin d’ap-  
pliquer sur la plaie un *crapaud* desséché qui s’énflà  
considérablement en attirant à lui tout le venin. Ori  
ne négligea point cependant l’usage interne des anti-  
dotes. Quelques Auteurs, entre autres Van-Helmont,  
assurent qu’un *crapaud* Vivant appliqué fur les deux  
reins guérit l’hydrcpisie par une décharge abondante  
d’urine. Paracelfe assure que les *crapauds* font d’une  
utilité admirable dans la cure des bubons pestilentiels  
qui viennent à l’aine , & de ceux auxquels les femmes  
sont fujettes. Toute leur préparation consiste , felon  
lui, à leur percer la tête avec un morceau de bois & à  
les laisser pendus jufqu’à ce qu’ils soient parfaitement  
desséchés, à les faire macérer & ramollir enfuite dans  
l’eau rose & à les appliquer sim le bubon. Il assure qu’ils  
attirent le virus pestilentiel, puisque ceux qu’on ap-  
plique successivement au nombre de quatre ou cinq s  
s’enflent considérablement en attirant à eux le venin  
contenu dans le bubon. Helmont de qui nous tenons  
ces circonstances, nous assure qu’il n’a jamais appliqué  
des *crapauds* siur les bubons & autres tumeurs inflam-  
matoires formées fur la tête, la gorge & autres parties  
de l’un & de l’autre fcxe , qu’ils n’aient .appaisé la  
douleur & apporté un foulagement considérable : mais  
il ne s’est jamais apperçu, à ce qu’il ffit, qu’ils fe foient  
enflés en aucune maniere. Je vais maintenant rappor-  
ter les vertus antipestilentielles du *crapaud* dans les mê-  
mes termes dont le favanfKramer s’est fervi,

« M. Steikarte, Medecin à Vienne & moi, avons connu  
« plusieurs habitans de la campagne, qui pour avoir  
« assisté des perfonnes attaquées de la peste,ont eu tous  
« les fymptomes de cette maladie, si l’on en excepté  
« des charbons, surtout des bubons qui n’étoient point  
a encore parfaitement formés. Les feuls moyens qu’ils  
a employent pour fe guérir font de mettre fur eux des  
« bonnes couvertures & d’appliquer fous leurs aisselles,  
« fur leurs cuisses & leur périné, entre le scrotum & l’a-  
« nus des *crapauds* entiers séchés à l’air & enveloppés  
« dans du linge. » Ils ont foin de ne rien faire qui puise  
fe empêcher la tranfpiration de la matiere, & pour l’é-  
vacuer plus efficacement, ils laissent les *crapauds* silr  
les parties dont nous avons parlé , jusqu’à ce qu’ils ne  
s’enflent plus par le venin qu’ils attirent. On ôte les  
premiers & l’on en met d’autres à leur place trois ou  
quatre fois de fuite, jusqu’à ce que le malade foit en-  
tierement guéri.

François Joël assure que le *crapaud* séché à Pair après l’a-  
voir percé avec une simde, trempé dans le vinaigre &  
appliqué fur les charbons pestilentiels, attire tout le  
venin qui est dans le corps. Van-Helmont prépare avec  
*le crapaud* un amulete pour la peste. D’autres, com-  
me nous l’apprend Etmuller, employent pour cet effet  
les os de cet animal ou le *crapaud* entier mêlé avec du  
talc, & assurent que cet amulete pendu au cou atti-  
re le venin &fert de préservatif contre la peste. D’au-  
tres pilent le *crapaud,* le sent bouillir dans du vinai-  
gre de rofes ou de rue, & en font avec du mucilage de  
gomme adraganth un trochifque qu’ils portent au cou.  
D’autres enfin veulent que l’on fasse sécher un *crapaud*i l’air dans le mois de Juin & de Juillet, & qulon le  
porte pendu fur la région du cœur , assurant que cet  
amulete est un excellent préservatif contre la conta-  
gion. Mais ce dernier Auteur ajoute immédiatement  
après qu’un fameux Medecin lui avoir dit qu’il étoitné-  
cessaire dans l’application des *crapauds s -* de favoif  
distinguer les différentes especes de pestesi Que dans  
les cas où la contagion étoit causée par le *gas* terrestre  
qui s’exhale des mines & cavernes fouterralnes , rietl  
n’est plus utile que ces fortes d’amuletes , à cause que  
le *crapaud* attire,*cegas* comme une nourriture qui lui  
FFff

n87 BUF

**est** propre. Mais que lorsque la peste est causée par les  
malignes influences des astres , les meilleurs amuletes  
font ceux que l’on prépare aVec des araignées qui atti-  
rent le Venin contenu dans Pair. Voyez *Etmuller.*

VallistIeri ne doute point que le *crapaud* ou *sa* peau ne  
puisse étant appliqué stir les bubons otl autres tumeurs  
semblables, contribuer considérablement à leur résiolu-  
tion , & déterger les ulceres sordides: mais il ne croit  
point qu’il garantisse ceux qui le portent de la conta-  
gion. Nous apprenons d’Etmuller qu’un *crapaud* des-  
séché pendu au cou, appliqué silr le creux de l’esto-  
mac , fous les aisselles & même gardé dans la main, ar-  
rête toutes *sortes* d’hémorrhagies , celles principale-  
ment qui surviennent dans les fieVres malignes, dans  
la petite vérole & autres maladies semblables.

« Rien n’est plus infensé , dit Willis , *Pharmaceutice Ra-  
« tionaels*, que de croire qu’un *crapaud* desséché & en-  
« fermé dans un sac d’étoffe , sioit capable d’arrêter &  
« de prévenir les hémorrhagies, lorsqu’on l’applique  
« sur le creux de l’estomac, a moins, filmant la théo-  
« rie de Van-Helmont,que ce topique n’eflraie telle-  
« ment *Varchée* , que le fang Toit obligé de reculer &  
« de ne pas couler daVantage. » La poudre de *crapaud*séché au soleil, dont il est parlé dans le DispenEaire de  
Brandebourg sous le nom de *Pulvis bufonum siccato-  
rum ,* lorsqu’on 1a garde dans un lieu fec & tempéré ,  
est à ce que prétendent plusieurs Auteurs, un remede  
admirable dans plusieurs maladies, soit qu’on en use  
intérieurement, mais pourtant aVec précaution, dans  
quelque véhicule conVenable, ou qu’on l’applique ex-  
térieuremeüt enfermée dans un siichet, ou mêlée aVec  
dés emplâtres , des iinimens ou des cataplasines. Ky-  
perus Te servoit de la poudre des *crapauds* desséchés,  
comme d’un secret admirable pour la cure de llascite.

11 la préparait de la maniere suivante.

*Prenez* des *crapaudi*, ôtez-en la tête & les intestins ; &  
après les aVoir fait sécher au soleil, rédussez-les  
en poudre. La dose est de dix ou quinze grains  
dans la même quantité de sucre. On peut user de  
ce remede trois ou quatre fois, mais enforte ce-  
pendant qu’il y ait trois ou quatre jours d’inter-  
valle entre chaque dofe, car il purge avec beau-  
coup de violence.

On peut aussi faire, sécher les *crapauds* au four & les pul-  
vérifer enfuite. Etmuller est d’avis, pour que cereme-  
de produife *ses* effets avec plus de si-ireté , que Pon  
tue les *crapauds* au mois de Juillet. Le *crapaud* dessé-  
ché & enfermé dans un fachet d’étoffe avec une quan-  
tité convenable de mousse de prunier fauVage, arrête  
les hémorrhagies de l’utérus, quelques violentes qu’el-  
les foient, lorsqu’on l’applique sisr le nombril & qu’il  
commence à s’échauffer. On trouve ce secret dans les  
*Epb. N. CD.* I. *a. p.p. su 6.*

La cendre de *crapaudasiiifonum cinis du* Dispensaire de  
Brandebourg; le *crapaud* préparé, *bufo praeparatus,* de  
celui d’Edimbourg , & la poudre Ethiopique de Bates,  
*pulvis Æthyopicus de Bates*, à laquelle il donne ce nom  
à cause de sa noirceur, ne font autre chofe que des gros  
*crapauds* que Pon fait calciner tous vivans dans un pot  
de terre neuf. La dofe , filmant Bates , est de demi-  
dragme & plus , dans la petite vérole. Cet Auteur asi-  
fure qu’elle guérit le malade , quand même il n’auroit  
plus qu’un instant à vicre , & que quelques-uns l’esti-  
ment un remede efficace dans la cure de Phydropisie.

Il y a des Auteurs qui veulent qu’on enferme le *crapaud*desséché dans un fac d’étoffe ou de toile & qu’on l'appli-  
que fur la poitrine dans les incontinences d’urine çau-  
sées par la lésion de quelque partie. *Eph. N. C. Vol. I.  
o .‘i.iy.* Musitanus veut qu’on mette le *crapaud* tout vi-  
Vant dans un four , afin qu’il fe desseche en mourant,  
qu’on le puhlerife , & qu’on en forme un cataplafme  
aVec de la farine d’orge, de la falÎVeou de l’urine. On  
doit, fuivant lui, l’étendre fur un linge & l’appliquer

BU F 1188

sur les charbons ou bubons pestilentiels. Il dit qu’un  
quart-d’heure âpres l’application , la douleur cesse en-  
tierement, & que la suppuration se fait au bout de deux  
heures.

Ce même Atlteur fait mention d’un autre aeantagecon-  
sidérable que les habitans de Naples retirent de l'usa-  
ge de ce cataplafme , qui est , que par sian moyen ils  
peuvent connoître si les maladies qui ont les mêmes  
symptomes que la peste , fiant pestilentielles ou non.  
« Dans les cas , dit-il, où l’on n’est point assuré de la  
« nature de la maladie , on doit appliquer ce cataplaf-  
« me fur les charbons,les bubons ou autres tumeurs fem-  
« blables. Si elles sirnt véritablement pestilentielles , la  
et douleur cessera au bout d’un quart-d’heure , la fup-  
« puration *se fera* au bout de deux, & le bubon ou char-  
a bon venant à s’ouvrir , il donnera issue au virus pesti-  
« lentiel répandu par tout le corps, si le Medecin y ap-  
a porte les foins convenables. Au contraire si la tumeur  
« d'est que maligne , sians être contagieusie, Papplica-  
« tion de l’emplâtre nlappaisiera point la douleur , la  
« sijppuration ne *se* fera point non plus : mais la tu-  
a meur demeurera dans fon premier état & sera suivie  
« des symptomes qui accompagnent pour l’ordinaire  
« les tumeurs malignes qui ne scmt point contagieu-  
« ses. »

Quant à la préparation de ce cataplasine, Kramerlassure  
que l’urine de la persimne sur laquelle on doit l’appli-  
quer est préférable à toute autre. Il nous apprend en-  
fuite que ce qui l’engagea à faire ufage du remede de  
Musitanus fut, 1°. l’obfervation qu’il avoit faite , que  
les bubons pestilentiels cédoient difficilement aux au-  
tres topiques. 2°. Que ce cataplafme cause une grande  
douleur dès le moment qu’on l'applique silr le bubon.  
3°. Que ce cataplasine à mesijre qu’il seche s’attache si  
fort au bubon & aux parties voisines qu’on a de la pei-  
ne à l’en détacher avec les doigts. 4°. Qu’il ne caufe  
plus de douleur lorsqu’il est une fois sec. 5°. Que les bu-  
bonsne viennent jamais à suppuration au bout de vingt-  
quatre heures. 6°. Qu’il faut au plus trois ou quatre  
jours pour cela avec ce cataplafme, au lieu que les au-  
tres topiques , ne sauroient ramollir ces bubons , ni les  
amener à suppuration en moins de quinze jours , ou  
peut-être de trois ou quatre semaines. Aussi-tôt que le  
cataplasine est fec , & ne caisse plus de chaleur, il faut  
le renouveller, jufqu’à ce que les bubons foient ramol-  
lis, & n’y plus rien mettre pour lors. Quoique ce cata-  
plasine ne ramollisse ni n’amene pas toujours à supputa-  
tion les bubons pestilentiels , comme Kramer l’a une  
fois ôbfervé fur un vieillard d’un tempérament robuste  
& dont la peau étoit fort épaisse, il corrode cependant  
assez leur superficie pour faciliter l'évacuation d’une  
certaine fanie. Ce cataplafme, lorsqu’on l’emploie dans  
les bubons vénériens & autres semblables , ne cause ni  
les douleurs dont on a parlé,ni ne les amène à sijppura-  
tion ; toutes ces circonstances jointes ensemble ont obli-  
gé Kramer à *se* déclarer en faveur des vertus antipesti-  
lentielles spécifiques du *crapaud.* Il en laisse l’examen  
aux autres Medecins,& renvoie le Lecteur à l’Appen-  
dix de fion Traité si.ir la peste adressé à Behren, lequel  
fut imprimé en Allemand en 1713. C’est dans cet Ou-  
vrage qu’il recommande comme un excellent préferVa-  
tifcontre la contagion, un topique préparé avec le *cra-  
paud Sc* la racine de carline pulvérisés & enfermés dans  
un fachet convenable.

Le *crapaud* calciné ou séché au point qu’on puisse le ré-  
duire en poudre est , si l’on en croit Etmuller, d’une  
utilité admirable dans la cure des cancers , surtout de  
ceux qui viennent au sein des femmes & qui ne font  
point ulcérés. La méthode d’appliquer cette poudre ne  
consiste qu’à en faupoudrer la partie affectée. On peut  
encore la mêler avec de l’orpin & de la siuie & l’appli-  
quer avec un plumasseau après l’avoir humectée aVec  
de la sialiVe. Nous apprenons aussi qu’un grand nombre  
de malades affligés de dyssenterics épidémiques, en ont  
été guéris par l’ufage de cette poudre , qui opère com-  
me fudorifique. Quelques Auteurs veulent qu’on en

1189 BUE

donne une dragme & plus dans la petite vérole. Le  
Docteur Carlius recommande la poudre de *crapaud* cal-  
cinée mêlée avec celle de toile bleue dans l’épilepsie  
des adultes, qui est accompagnée de l’épaississement des  
liqueurs , & assure qu’elle a produit les effets les plus  
furprenans silr quelques malades de cette espece , quoi-  
que la dose ne fût pas au-dessus de ce qu’on en peut  
prendre à deux fois avec la pointe d’un petit couteau.  
Il asiure encore que la poudre de *crapauds* calcinée don-  
née intérieurement à la dofe de dix ou vingt grains,  
appaife efficacement les douleurs de la goute , celles  
furtout dont les plaies sirnt accompagnées. *Com, Lit.*pour l’année 1733. p. 210.

Il est parlé dans ce même Ouvrage , pour l’année 1735.  
de deux jeunes gens, qui stur la fin d’üne maladie pesti-  
lentielle pendant laquellç ils aVoient été affligés de  
charbons & de bubons jomts à une anasarque & une  
hydropisie universelle , furent entierement guéris par  
un flux abondant d’urine excité par la poudre de *cra-  
pauds* mêlée avec le fel d’absinthe , dont ils faifoient  
ufage tous les jours.

La vertu diaphorétique de cette poudre, qui ne contri-  
bue pas peu à la cure de Phydropisie , fut découverte  
par hafard, à ce que rapporte Boeder après Solenander  
de la maniere suivante. « Un habitant de Rome ayant  
a eu le malheur d’être attaqué d’une hydropisie, *sa* fem-  
« me qui craignoit la dépense Ee résolut à RempoTon-  
a ner : pour cet effet elle lui donna une dose de poudre  
« de *crapauds,* calcinés dans lin pot de terre, qui lui fit  
« rendre une quantité copietsse d’urine. Cette femme  
« toujours plus empreffée à se débarraffer d’un mari qui  
« lui étoit autant inutile que coutéux, lui donna une  
« feconde dose de cette poudre, qui évacua les eaux par  
« les urines & rendit la santé à ce malheureux. » C’est  
ainsi que la fortune fe joua de l’avarice & de Pimpudi-  
- cité de cette femme , & que ce qu’elle avoit destiné  
pour empoifonner sim mari, devint pour lui un reme-  
de efficace.

Il y a toute apparence que les effets què produisent la pou-  
dre & les cendres de *crapauds* ne viennent que de leur  
acrimonie & de la qualité résolutive & alcaline qu’elles  
possedent. De-là ces éVacuations copietsses d’urine, &  
ces sileurs abondantes qu’elles excitent suivant le tem-  
pérament du malade & le régime dont il sse. Ces rai-  
sons ont porté un grand nombre de Medecins à ordon-  
ner deux dragmes de poudre de *crapauds,* à ceux qui  
sont attaqués de maladies pestilentielles. Quelques Au-  
teurs, du favoir & de la bonne foi desquels on ne peut  
douter , prétendent que cette poudre est un excellent  
antidote. HelVetius appelle la poudre des *crapauds* cal-  
cinés, *poudre sudorifique.* La qualité fudorifique du *cra-  
paud* est suffisamment confirmée, par ce qui arriva à un  
certain vilageois , qui se croyant attaqué de la peste ,  
fit bouillir un *crapaud* avec tous ses intestins dans du  
vinaigre , le mangea enfuite & en but le bouillon. Ce  
remede'tout affreux qu’il est, produisit l’effet le plus  
heureux, il occasionna une évacuation abondante d’u-  
rine & des sueurs copieusies qui continuerent un jour  
entier,& qui en détruisant la causie de la contagion,ren-  
dirent la santé au malade.

Je crois que l’on peut encore attribuer à ces qualités la-  
Vertu qu’a le cœur du *crapaud* de guérir quelquefois les-  
fievres quartes, lorfqu’on le donne après l’avoir fait cal-  
ciner , une heure avant le retour de l’accès. Je ne dois  
point oublier dans cette occasion de parler d’un autre  
remede que l’on prétend infaillible pour la guérifon de  
ces fortes de fievres. Il consiste à boire du lait, dans le-  
quel on a fait bouillir un *crapaud* desséché. Ce remede  
évacue efficacement la matiere fébrile parle vomisse-  
ment, les urines & les fueurs. *Eph. N. C. D.* 2. *a.* 8.  
*0.* 104. *a.* 5. *App. p.* 40. Les petits osselets des jambes  
antérieures ou postérieures du *crapaud,* qui, lorsqu’on  
les donne intérieurement produisent, suivant Etmul-  
ler, des effets si extraordinaires dans la cure de l'épi-  
lepsie , paroiffent agir aussi par le moyen de leur quali-  
té résolutive. Ceux qui appliquent des *crapauds* dessé-

B U P 1190

chés à la plante des piés, en forme d’épifpastiques dans  
les fievres & les maladies de la tête, ne le font sans deu-  
te que parce qu’ils font instruits des qualités que posse-\*  
de cet animal. Nous listons dans les *Eph. N. C. D. 2..  
a. 5. o* 114. qu’un *crapaud* desséché & appliqué siir la  
couronne de la tête a appaisé les accès de la rage & pro-  
.curé à la fin la guérison du malade. Si l’on me deman-1de comment les cendres du *crapaud* , employées en  
forme dlamulete , peuvent guérir l’incontinence d’ù-  
rine , j’avouerai franchement avec Schulzius , que cela  
passe mon intelligence. Je ne fuis pas plus en état de  
rendre raifon d’un effet queVan-Hclmont attribue à l’os  
de la jambe antérieure du *crapaud ,* & dont il prétend  
avoir été témoin oculaire : il dit qu’il ne faut que tou-  
cher avec cet os la dent qui fait du mal, pour en ap-  
paifer la douleur fur le champ. J’ai bien de la peine à  
ajouter foi à ce que rapporte Etmuller, que cet os atta-  
ché au poignet & fur le pouls d’un enfant fujet à l’épi-  
lepsie pour avoir teté sa mere après un violent accès de  
frayeur, en appaife l'accès silr le champ. Je ne com-  
prends point non plus d’où peut venir l’efficacité qu’à  
cet os de guérir les fievres intermittentes , lorsqu’on  
l’applique de la même maniere.

L’huile de *crapauds, oleum bufonum ,* dont il est parlé  
dans le Dispensaire de Brandebourg, *se* sait en mct-  
tant infuser & faifant cuire des *crapauds* dans l’huile  
d’olives , ou dans celle d’amandes douces. On croit  
communément que le *crapaud* par une espece de Vertu  
magnétique attire le Vehin qui est dans le corps ,& de-  
là Vient que l’on emploie l’huile dont nous parlons clans  
les cataplasines destinés à conduire à fuppuration les  
bubons pestilentiels.

Voici la préparation de-l’huile de *crapauds,* telle qu’on  
la trouve dans le Difpensaire de Bates.

*Faites* bouillir quatre *crapauds* VÎVans dans deux livres  
d’huile d’olive pendant l’espace d’une heure juse  
qu’à ce qu’ils aient crevé.

Coulez la liqueur & gardez-la pour l’usage.

Cette huile est excellente pour les pustules des levres &  
pour les cancers des mamelles. Elle fait beaucoup de  
bien dans Phydropisie, en excitant une décharge abon-  
dante d’urine , lorsqu’on en oint la région des reins.  
Suivant Schulzius dans fes *Praelectiones*, cette huile est  
admirable dans la cure des plaies empoisonnées. Musi-  
tanus assure qu’elle remedie à la chûte & aux autres  
maladies des cheveux. Il ne faut qu’en oindre fouvent  
la tête, après l’avoir rasée & s’être fait purger. Suivant  
Jacobæus elle déterge les ulceres , dissipe les taches dti  
vifage & les tumeurs fcrophuleufes beaucoup plus effi-  
cacement qu’aucun autre remede.

Voici ce que dit Borelli de l’usage de cette huile dans les  
maladies fcrophuleufes.

a On doit commencer par excorier les écrouelles par  
« llappllcation de quelque caustique ; il faut les corro-  
« der enfuite avec le sublimé,& fe servir après de l’hui-  
a le dont nous parlons, que l’on rendra beaucoup plus  
« efficace en y ajoutant du Pel de *crapaiid-* » H y a des  
Auteurs qui recommandent cette huile pour la lepre &  
les autres maladies de la peau. Etmuller en donne la  
description suivante : Quelques personnes, dit-il, pré-  
parent une huile anodyne excellente en faisant infuser  
des *crapauds* dans de l'huile commune. On peut aussi la  
préparer en mettant des *crapauds* vivans dans de l’eatl  
où l’on a fait dissoudre du fel marin ou du fel ordinaî-.  
re , & en les y laissant jissqulà ce qu’ils soient morts.  
On coule la liqueur, l’on fait enfuite calciner les *cra-  
pauds* avec du Eel & 011 les met en fusion avec de la  
chaux. On dissout enfuite cette derniere dans l’eau  
pour potiVoir l'en séparer , après quoi on mêle les *cra-  
pauds* calcinés avec de l’huile d’amandes douces.

FFffij

1191 BUF

Ce remede réfout les tumeurs de toute espece & appaise ,  
les douleurs, de quelque nature qu’elles soient , lors-  
qu’on en oint la partie affectée. On trouve dans la  
Pharmacopée de Schroder la préparation suivante de  
**l’***huile de crapaud composée*, que l’on prétend être ad-  
mirable pour discuter les tumeurs & guérir l.icydro-  
pisie.

Prenez *huile depiés de brebis , telle quantité qu’il vous  
plaira.*

Faites-y bouillir du soufre pulvérisé, jufqu’à ce qu’elle  
ait acquis une couleur rougeâtre : séparez le fou-  
fre de l’huile ; & tandis qu’elle est encore chau-  
de jettez-y des *crapauds* vivans. Coulez cette li-  
queur & foumettez-la à la distilation.

On prépare l’emplâtre de *crapauds de* Knpffelius, de la  
maniere suivante.

Prenez *du meilleursuccin en poudre s demir-onces  
crapauds desséchés et pulvérisés, une once.*

*f*

Mettez-les dans un alembic avec de l’esprit devin, en-  
forte qu’ils si-irmontent la matiere de deux doigts.  
Faites-en la distilation au bain-marie, jusqu’à ce  
que la matiere qui reste dans l’alembic ait acquis  
la consistance du marc. On peut y ajouter de  
l’esprit de vin à trois différentes reprises , & *ré-  
duire* plus commodément ce qui reste après la  
distilation en consistance d’emplâtre, en y ajou-  
tant de l’emplâtre de mélilot.

Ce remede est d’une efficacité extraordinaire étant ap-  
pliqué dans dés cas convenables à quelqu’un des émonc-  
toires ; appliqué siur la gorge il contribue aussi à la gûé-  
rison de la fausse esquinancie.

On prépare encore un cérat de *crapauds* pour Pinconti-  
nence d’urine,'de la maniere fuivante.

Prenez *une livre de crapauds s  
d’htelle d’olives, demi-livre ,  
de dre , trois onces,*

Faites bouillir ces drogues dans un pot jssqu’à la dimi-  
nution de la moitié ou jusqu’à ce qu’elles aient  
acquis la consistance d’un cérat que l’on étendra  
star une piece de linge pour l’appliquer stur la ré-  
gion des reins.

Quelques persimnes suffoquent des *crapauds* vivans dans  
de l’esprit de vin ou dans du vin de Malvoisie ; elles  
les retirent ensiiite, les mettent dans une retorte pour  
en tirer un esprit, un fel volatil & une huile. Cet esc  
prit étant rectifié avec le fiel volatil, est un sisdorifique  
& un diurétique excellent , & un remede admirable  
contre la peste. L’esprit de vin , d’un autre côté , ou  
le vin de Malvoisie dans lequel on a noyé des *crapauds*paffe aussi pour un antidote admirable contre cette ma-  
îadie, étant pris intérieurement. L’esiprit volatil non  
rectifié de *crapauds* appliqué tiede , deux ou trois fois  
par jour fur un linge en trois ou quatre doubles fur les  
cancers, paffe dans les *Eph. N. C. Cent.* 4. *0.* 179. pour  
avoir guéri un grand nombre de malades. Faber dans  
Fon *Myrothecium* recommande une dragme de Eel de  
*crapauds* calcinés jssqu’à blancheur, extrait avec de  
l’eau de chardon-béni ou de scabiesse , ou d’écorce  
d’oranges & mêlé avec de Peau thériacale, comme un  
antidote excellent contre toutes Portes de possons, sioit  
qu’on les ait avalés ou qu’ils viennent de l’impureté de  
Pair. On doit le prendre le matin à jeun avec de Peau  
de canelle. Il prétend que cette préparation employée  
extérieurement en forme de liniment, guérit les char-  
bons pestilentiels & les cancers.

Quant au fel volatil que l’on tire des *crapauds* par la dif-

B U F 1192

tilation, je ne faurois croire , lorfqu’il est parfaitement  
épuré, qu’il diffère des fels des autres animaux delà  
même claffe & de la même nature. Mais je doute beau-  
coup que l’on puisse tirer un fel des cendres des *cra-  
pauds* parla lessive. Pour ce qui est du fel de *crapaud*& des autres préparations de cette efpece, Daniel Lu-  
dovicus dans sion Traité *de Pharmacia* , pense que la  
plupart de ces préparations ont passé jusqu'à nous Eans  
autre mérite que leur ancienneté, & Eans que leurs ver-  
tus aient été attestées par l'expérience.

On trouve dans l’*Amphitheatre Zootomique* de Valentin ,  
une description anatomique du *crapaud.* On a beau-  
coup disputé parmi les Auteurs pour savoir si les *cra-  
pauds* peuvent *se* former dans l’estomac d’un homme.  
Quelques-uns soutiennent l’affirmative, & prétendent  
qu’ils s’engendrent des œljfs de *crapauds* que l'on avale  
avec l'eau, qu’ils vivent & grossissent dans l'estomac  
jusqu’à ce qu’on les rende par le vomissement ou par  
les l'elles. Mais Valllmeri non-seulement doute delà  
vérité des histoires que l’on rapporte à ce sistet, il nie  
même que cet animal puisse s’engendrer dans l’estomac  
de l’homme au moyen de la semence ou des œufs de  
ces animaux qui s’y sont introduits.

Quelques curieux & quelques subtils que puissent paroî-  
tre les raisonn^mens que l'on fait contre cet epossibili-  
té, il est certain que les œufs des animaux imprégnés  
avec leurs embryons, peuvent se passer des foins & de  
la nourriture de la mere, comme cela paroît non-deu-  
lement par les poissons ovipares, mais encore jarla  
plupart des insectes, dont les œufs déposés clans un cn-  
djoit convenable, peuvent éclorre & produire des ani-  
maux parfaits sans que la mere y ait eu aucune part.  
C’est une opinion universellement reçue de nos jours,  
que les vers qui s’engendrent dans nos intestins vien-  
nent des œufs de ces animaux qu’on a avalés : pourquoi  
donc trouveroit-on impossible que des œufs de *cra-  
pauds* que l’on auroit avalés en buVant de l’eau bour-  
beuse & marécageuEe, produisissent ces *crapauds* qui se  
siont quelquefois engendrés dans l'estomac & les intes-  
tins de certains hommes,& qui ont enfuite Eortiparles  
Eelles , à moins qu’on n’avance avec Vallifncri, que  
les vers que l'on trouve dans le corps humain y ont  
été engendrés par ceux que nous avons apportés du  
l'ein de nos meres.

L’obEervation qu’on nousla laissée d’un *crapaud* vivant  
trouvé dans un absitès , non-seulement favorise cette  
opinion, mais paroît la confirmer absolument : on pour-  
roit cependant rapporter pour la réfuter , des histoires  
de certaines parties de végétaux & autres fubstances  
femblables, qui après avoir été avalées ont été trouvées  
dans des absitès. Voyez *Eph. N. CD.* 1. *a. 2.0.* 103.  
On trouve dans les *Eph. Ν. C. Cent. III. 0.* 163. &  
*Cent.* 8. θ. 84. des exemples de *crapauds* que des per-  
scmnes ont avalés en dormant, avec le détail des symp-  
tomes qu’ils ont occasionnés.

BUFONITES ou BU FONTUS LAPIS , *Crapaudsne.*On l’appelle encore'/upis *rubetae, myoxoelthus & b aura-  
chites.*

Quelques Auteurs asserent que l'on trouve ces pierres  
dans la tête des vieux crapauds qui ont vécu dans des  
lieux siecs, & qu’elles ont beaucoup plus de vertu lorse  
qu’on les tire d’un crapaud nouvellement tué, que de  
celui qui est mort depuis long-tems. D’autres veulent  
que pour avoir cette pierre on exposie un crapaud à l'ar-  
deur du sioleil jusiqu’à ce qu’il sioit brûlé de soif; carils  
prétendent que devenant un fardeau incommode pour  
lui il la vomit. Il y en a qui enferment un gros crapaud  
vivant dans up pot de terre percé de plusieurs petits  
trous, & le mettent pendant un mois dans un lieu où il  
y a beaucoup de fourmis. Ils asserent que ces infectes  
mangent entierement *sa* chair & ne laissent que les os &  
la pierre qui est dans la tête; mais ces mensonges sont  
trop palpables pour qu’on puisse y ajouter soi. M.  
Brown dans ses *Erreurs vulgaires ί* croit que le peuple  
n’a pas absolument tort de chercher ces sortes de pier-  
res dans les têtes de *crapauds*, parce qu’il sii forme

1193 BUG

fouvent des concrétions pierreuses dans celles de plu-  
sieurs autres animaux, furtout dans celles des poissons  
& des anguilles : mais il doute que cette pierre fe trou-  
ve réellement dans la tête du crapaud; & supposé que  
cela soit, ce ne peut être que le crane durci & pétrifié.  
D’autres ont avancé que cette pierre est formée de l’é-  
cume vifqucufe que dépofent fur la tête d’tm gros cra-  
paud ceux qui font retirés avec lui dans le même trou  
pendant l’hiver.ChristopheSalvcldensis rapporte qu’en  
France & en Espagne cette pierre ne *se* trouve que  
dans une espece de crapaud à cornes appelle *borax,*dont le corps est couvert de taches de couleur de selfran  
entre-mêlées de raies d’un noir livide. Lanzonus avan-  
ce silr le rapport d’Alb. Seba , que l’origine de *sacra-  
pattdine* est fort incertaine & enveloppée de ténebres  
impénétrables , puisque malgré le nombre d’Auteurs  
qui ont écrit sur cette pierre, & travaillé à découvrir  
La nature, il ne s’en est trouvé aucun qui ait osé avan-  
cer qu’il avoit tiré cette pierre de la tête d’un crapaud  
ni en montrer une qu’il eût eue de cette maniere. Val-  
lisileri après des recherches infinies n’a jamais ptl en  
venir à bout, d’où il conclud qu’il est faux que l’on  
trouve cette pierre dans la tête du crapaud , & que  
tout ce qu’on en dit n’est que pour en impofer à la  
crédulité des ignorans. Merret dans son *Pinax rerum  
naturalium,* assure que les pierres appellées *crapaudi-  
nes ,* que l'on regarde comme des pierres précieufes ,  
ne font que les dents màchelieres du loup marin, ou  
*lupus marinus.*

Sehroder, comme Dale nous l’apprend, recommande la  
*crapaudine* comme le remede le plus efficace que l’on  
puisse employer contre la peste & le poifon.

Quelques personnes osent avancer que la *crapaudine, bu-  
fonites*, garantit celui qui la porte de toutes sortes de  
poisim, & qu’elle change de couleur lorsqu’on l’ap-  
proche d’un verre où il y en a. Mais comme ces faits  
ne sont appuyés d’aucune autorité, il suffit , je crois ,  
d’en faire mention. J’obserVerai seulement avec Boe-  
der que la *crapaudine* étant d’tme nature alcaline ,  
peut abforber les acides & guérir la diarrhée & la dyf-  
fenterie.

**BUG**

**BUGANTIÆ;** *Engelure.* CasTELLI. Voyez *Perrno.*

BUGLOSSUM, Offic. Park. Farad. 249. *Buglosseum  
vulgare,* Raii Hist. 1. 495. Chab. 515. *Buglosseum vul-  
gare malus ,* J. B. 3. 578. *Bugloffum angasiisoelum ma-  
jus,O.* B. Pin. 256. Tourn. Inst. 134. Boerh. Ind. A.  
188. *Buglosseum perenne malus sativum,* Η ist. Oxon. 3.  
438. *Biiglojsa vulgaris*, Ger.655. Emac. 798. DaLE.  
*Buglose.*

La *buglose* ressemble au bouillon : mais sa feuille est rude  
& noire, faite comme la langue du bœuf, & fort lon-  
gue. On prétend qu’elle excite la joie étant prife dans  
du vin. DI0SCQRIDE, *Lib. IV. cap.* 128.

Cette plante pousse de Ea racine, qui est longue, épaisse &  
brune, des feuilles amples, rudes, velues, moins gar-  
niés de pointes que celles de la bourrache, longues d’un  
dçmi-pié, étroites & fort pointues. Ses tiges font'hau-  
tes de deux ou trois piés, fort velues ^& jettant des  
feuilles longues , étroites & sans queues. Ses fleurs  
croissent plusieurs enfemble à l’extrémité des bran-  
ches dans un calyce composé de cinq pieces oblongues  
& étroites : elles font d’une seule piece, partagées en  
cinq quartiers obtus ou arrondis , de couleur de pour-  
pre au commencement, & d’tm bleu brillant à messure  
qu’elles restent fur la plante. Il leur silccede quatre se-  
mences anguletsses & rondes.

Cette plante, que l’on cultive pour l’ordinaire dans les  
jardins, fleurit aux mois de Juin & de Juillet. On em-  
ploie en Medecine Ees feuilles, fes fleurs & quelque-  
fois fa racine.

La *buglofe* tient beaucoup de la nature de la bourache :  
elle passepour être cordiale & pour fortifier les esprits.

BUG 1194

Elles est bonne contre les affections hypocondria-  
ques & hystériques.

On met ses fleurs au nombre des quatre fleurs cordiales.  
**MILLER ,** *Boa Offic.*

Les racines de cette plante font fort gluantes , & rougif-  
sent beaucoup le papier bleu. Les fleurs le rougissent  
tant foit peu, les feuilles ne le rougiffent presque pas ;  
ce qui fait conjecturer que le fel ammoniae qui est dans  
cette plante, est enveloppé par un suc gluant où la terre  
& le soufre dominent.

La *buglofe* humecte , rafraîchit & foulage beaucoup les  
méfancoliques. Elle est propre pour dissiper les fluxions  
de poitrine & la toux opiniâtre. On en sait boire le fuc

\* depuis trois onces jufqu’à six. La tisiane *se* prend par  
verrées. On emploie les racines & les feuilles dans les  
bouillons rafraîchissans ; & cette plante ne rafraîchit  
‘qu’en rétablissant le mouvement du fang qui croupit &  
qui échauffe les parties où il circule avec peine. 0η fie  
sert des fleurs de *buglofe* à la maniere du thé. On fait de  
la consserve de ces mêmes fleurs que l’on compte ordi-  
nairement parmi les fleurs cordiales. Le sirop fait avec  
le fuc des feuilles de *üuglose,* foulage beaucoup les  
mélancoliques : ce si.lc est employé dans le sirop By-  
santin simple, & composé de Mefué. Il entre aussi dans  
le sirop de SColopendredeFemel. T0URNEF0RT. *Hist,  
des Plantes.*

Faber, dans fon *Myrotbecium,* exalte beaucoup la cou-  
Eerve, le sirop & Peau distilée de *buglose* Etmuller est  
persuadé que l’on peut tirer des feuilles ou des fleurs  
de *buglose* une liqueur ophthalmique , égale en vertus  
à celle du bleuet, ou à telle autre femblable. Forestus  
rapporte, fur la foi d’Angetius, que plusieurs perfon-  
nes ont été guéries de la vérole, en buvant pendant  
trente jours de la décoction de *bugloso* , & en fe pur-  
geant tous les si?pt jours avec de la caste feule , ou mê-  
lée avec la confection *Hamecb.* La poudre de *buglose*de Mynsicht, dont on trouve la defcription dans la  
Pharmacopée universelle de Lemery, est composée  
de drogues irritantes & absorbantes , de For potable de  
Mynsicht, de sucre & d’écorce de racine de *buglose.*Cette poudre passe pour être cordiale, & bonne pour  
dissiper la mélancolie. On peut en donner la dosie d’une  
dragme.

BUGLOSSUM SYLVESTRE, Offic. *Buglosseumsolvestre mhnuss*C. B. Pin. 256. Park. Theat. 765. Tourn. Inst. I34.  
Boerh. Ind. A. 188. Elem. Bot. 110. *Buglosseumsolvestre  
asperum minus annuum,foliis undulatis,* Hist. Oxon. 3.  
439. *Bngloscfaseylvestris minor,* Ger. Emac. 799. Raii  
Flss. 1.494. Synop. 3. 227. Merc. Bot. 1. 24. Phyt.  
Brit. 17. Mer. Pin. 17. *Eelelum Fucbsii seu Boragoseyl-  
vestrisAÆ.* 3. 581. DaLE. *Buglosesauvage.*

Cette plante est beaucoup plus petite que celle des jar-  
dins ; elle n’a pas plus d’un pié de haut *: sa* racine est  
petite & blanchâtre, & meurt tous les ans : sies feuilles  
font longues & étroites, mais plus larges que celles de  
la précédente, arrondies à leurs extrémités, rudes &  
armées de piquans comme celles de la bourache. Ses  
tiges sont épaisses , succulentes & hérissées de pointes,  
couvertes de feuilles étroites & fort pointues, fans  
queues. Ses fleurs naissent à l’extrémité des rameaux;  
elles ressemblent à celles de la *buglose* de jardin , mais  
plus petites, d’un fort beau bleu : ses femences ne diffe-  
rent point des précédentes. Elle croît dansjes haies le  
long des chemins & parmi le bled , & fleurit au mois  
de Mai.

On emploie rarement la *buglose* Fauvage, quoiqu’elle  
passe pour avoir les mêmes vertus que celle de jardin,  
mais dans un moindre degré, & qu’elle sijpplée quel-  
quefois atf défaut de l’autre. MILLER, *Bot. Offic.*

Tragus fe servoit de cette plante faute de bourache ; &  
les Apothicaires d’Anvers l’employent, à ce que dit  
Lobel, à la place *de la buglose.* T0URNEF0RT, *Hist. des  
Plantes.*

1195 BUG

Les autres especes de *buglosc* dont il est parlé dans les  
Auteurs , siont,

*Buglossetm laelfolitimscmper virens,* B. *Buglosseumsolio Bo- .  
raginis, Hîispanicum : Borragoscmpervirens.*

Cette plante possède une qualité astringente , qui est  
beaucoup plus grande dans la racine que dans les feuil-  
les. Prife dans du vin, elle arrête les flux de quelque  
espece qu’ils foient.

*Buglosseum radice rubra.*

*Buglossetm fylvestre, cauliculis procumbentibus.*

*Buglosseum Orientale ustore luteo,* T. Cor.

*Buglossum Creticum verrucosum perlatum qielbus.dam*, H.

**R. Pan**

*Buglosseum angustifolium rnasos,flore albo*, C. B. P.  
*Buglosseum angustifolium malus, flore rubro aut variegato >*

*Tugloffeim foliis sinuosis,* C. B. P.

*Buglossetmfylvestre majus nigrum,* C. B. P.

*Buglossetm Creticum majus,flore caeruleo purpurante*, H.

*Buglossetm Lusitamcum, Echiifolio undulato,* Inst. R. H-  
*Buglossetm Creticum minimum odoratum score vario elegan-  
ti* ,H.R. Par.

*Buglosseum Creticum humisus.um acaulon perenne s Echii  
solio angustissimo,* Tourn. Cor.

*Buglossetm Samium frutescens Spoliis roris marini obscurè  
virentibus , lucidè hirsutis,* Tourn. Cor.

*Buglosseum Orientale erectum Spoliis undulatis, flore ameenè  
caeruleo*, Tourn. Cor.

*Buglosseum Orientale angustifolium altissimum s* Tourn.  
Cor.

BUGLOSSUS ; espece de poisson. Le même que la sisse.  
Voyez *Solea.*

BUGONES, βουγόνες , βουγενέις, de βῦς, *bœuf,* & γ/νομαι,  
*être engendré.* Epithete que les Anciens donnoient aux  
abeilles , dans la croyance où ils étoient qu’elles naif-  
soient de la corruption dlun bœuf. V aRRo *, de ReRusa  
tica, Lib. II. cap. 5.*

BUGULA, CONSOLIDA MEDIA, Offic. *Bugula,*Ger. 500. Emac. 63 1. Merc. Bot. 1.24. Phyt. Brit. 17.  
Raii Hissa 1. 575. Synop. 3.245. Mer Pin. 17.Dill.  
Cat. Giss 49. Buxb. 46. Rupp. Flor. Jen. 187. Tourn.  
Inst. 208. Elem. Bot. 177. Boerh. Ind. A. 184. Rivin.  
In\*. Mon. *Bugula vulgaris fylvaelca caerulea* , Hist.  
Oxon. 3. 391. *Bugula vulgaris, flore caeruleo ,* Park.  
Theat. 525. *Bugula confondit media pratensis caerulea,*C. B. Pin. 2’60. *Consolida media, qielbus.dam Bugula,*J. B. 63. 430. *Consolida media, Jymphitum medium,  
Bugula*, Chab. 474. DaLE. *Bugle s ou petite Con-  
soude.*

Sa racine est menue & fibreufe , & pousse plusieurs tiges  
de différentes formes ; les unes font rondes , rempan-  
tes sur terre, & y formant de nouveaux piés ; les au-  
tres font droites, quadssangulaires , & couvertes dlun  
petit nombre de feuilles opposées : celles d’embasont  
des queues plus longues que celles d’en-haut. Elles  
font longues d’un pouce & demi, légerement décou-  
pées , larges d’un pouce, d’un verd foncé , & quelque-  
S01S puspurines à leur partie inférieure. Ses tiges ont  
huit à neuf pouces de haut, & portent à leurs extré-  
mités des fleurs difposées par anneaux ou verticillées,  
avec deux petites feuilles brunes sous chaque anneau.  
Elles sont bleues & de l’efpece des fleurs en gueule ;  
leur casque est si petit , qu’on l’apperçoit à peine.  
Lorfque ces fleurs fiant paffées, il leur fuccede de pe-  
tites femences oblongues, arrondies, renfermées dans  
une capfule à cinq pointes qui a fervi de calyce à la  
fleur. Elle croît dans les bois & les haies, & fleurit au  
mois de Mai.

» B U G 1196

La *bugle* est estimée vulnéraire. & on l’emploie intérieu-  
rement & extérleurcment pour les meurtrissures , les  
plaies & les contusions, pour les ulceres, le crache-  
ment de fang & toutes les hémorrhagies. Elle est en-  
core apéritive & diurétique , bonne pour lever les obf  
tructions des reins & pour provoquer l’urine. MILLER,  
*Bot. Offic.*

Cette plante est amere, détersive, & rougit le papier bleu.  
On l’emploie dans les potions vulnéraires, dans les ti-  
fanes, dans lesapofemes que l'on ordonne pour le cra-  
chement de sang, pour la dyffenterie , pour les fleurs  
blanches , pour les maux de gorge , pour les ulceres &  
pour lesaphthes de la bouche. Le fuc de *bugle* clarifié  
a les mêmes vertus : on s’en fert dans les emplâtres.  
Camèrarius & Dodonée l’ordonnoient pour les obf-  
tructions du foie : elle contient du fel ammoniac en-  
veloppé de soufre. T0URNEF0RT, *Hist. d s Plantes.*

La qualité astringente qu’elle poffcde , la fait paffer pour  
un excellent vulnéraire : aussi s’en fert-on fouventnon-  
ieulemént dans les potions vulnéraires , mais encore  
dans les emplâtres, fiirtout en France où l'on a enpro-  
verbe , que celui qui a de la *bugle* & de la fanicle , n’a  
que faire de Chirurgien. Elle est regardée à caufe de  
fa qualité détersive, comme un remede excellent pour  
les aphthes & les ulceres de la bouche. Parkinfon  
nous apprend que rien n’est meilleur pour guérir toutes  
siartes d’ulceres, les contusions & les plaies, qu’un  
onguent fait de feuilles de *bugle,* de fcabieufe & de  
fanicle, pilées & cuites avec du sain-douy, jusiqulace  
qu’elles soient seches , & essuite exprimées. Konigs  
assure que fon amertume la rend propre à guérir lesul-  
ceres scrophuleux qui viennent au cou. Ce que nous  
venons de dire silffit pour nous faire comprendre la  
raifon pour laquelle on attribue une qualité diurétique  
à cette plante , & pourquoi on la recommande dans le  
crachement de fang, la dyssensérie & les fleurs blan-  
ches ; car lorsqu’on a une fois atténué lès fubstances  
ténaces & vifquenses, & levé les obstructions pour fa-  
ciliter aux liqueurs le moyen de circuler , non-seule-  
ment les émonctoires s’ouvrent, mais on fait encore  
cesser ces maladies en remédiant aux contractions fpase  
modiques qui en sont la cause immédiate. La meilleu-  
re maniere de se servir de la *bitgle,* est d’en faire une  
décoction. On peut aussi en tirer par expression un fuc  
qui est extremement savoneux & apéritif. L’eau disti-  
lée de cette plante ne possede pas de vertus médicinales  
fort éminentes.

Poterius recommande fort dans la phthisie & les ulceres  
internes la décoction de *bugle* dans du bouillon de mou-  
ton. Il assure aussi qu’elle convient merveilleufement  
pour le foie, qu’elle lâche doucement le ventre & sur-  
tifie les autres parties. Etmuller rapporte que les Ita-  
liens mangent au printems sa racine en falade, qu’outre  
qu’elle est extremement agréable au gout, elle paroît  
encore propre à prévenir la cachexie. 11 assure aussi que  
fon fuc est excellent pour les ulceres malins. R1 e-  
**GER.**

Les différentes especes de *bugle* dont il est parlé dans les  
Auteurs outre les précédentes, font, ♦

*Bugulaflore cinereo vel albo*, Inst. R. H.

*Bugula Alpinérmaxima 3* Inst. R. H.

*Bugulaflylvesuris villosa,flore caeruleo,* Inst. R. H.

*BugulaJylvestris villosa,floresaaverubente,* Inst. R. Η.  
*Bugulascylvestris villesu , florgalbo,* Inst. R. H.

*Bugula samia verna éboraginis folio, flore inverso ,et caeso ,  
rideo flavescente* , Tourn. Cor.

*Bugula Orientalis villosa nflore inversa caeruleo, alba mxsu  
cula notato,* Tourn. Cor.

*Bugula Orientalis villesu nflore inversa candido, cum oris  
purpureis,* Tourn. Cot.

*Bugula Orientalis , flore ex violaceo purpurascente,* Tour-  
nef. C.

*Bugula Orientalis longifolia s flore majore intense caeruleo,***Tourn. Cor.**

*9*

ιι97 BUL

**B U L**

**BÜLAPATHUM ,** Βουλάπαθον , de βῦ, particule aug-  
mentative , & λάπαθον, sorte d’ozeille ou de patience.  
Voyez *Lapathum.*

**BULBÂSPHODËLUS,** Asphodele dont la racine **est**bulbeuse. Voyez *Asphodelus.*

**BULBINA, BULBINE;** diminutif de *Bulbus.* Voyez  
ce mot.

**BULBOCASTANUM ,** Offic. **J. B.** 3. 30. Ger. 906.  
Phyt. Brit. 17. Buxb. 47. Raii Hist. 1. 440. Synop.

**3.** 209. Chab. 385. Mor.Umb. 5. *Bulbocastanum ma-  
jus et minus*, Ger. Emac. 1065. *Bulbocastanum minus i*Mer. Pin. 17. *Bulbocastanum malus,folio Apiis* C. B.  
Pin. 162. Hist. Oxon. 3.274. Boerh. Ind. A. 70. Tourn.  
Inst. 307. Elem. Bot. 257. *Nucula terrestris major et  
minor Aark.* Theat. 893. DaLE. *Terre-noix,*

La racine de cette plante est un tubercule gros comme une  
grosse noix , charnu, dur & de couleur blanchâtre, jet-  
tant plusieurs fibres de *sa* basie & de fes côtés ; les. feuil-  
les inférieures font aîlées, partagées en plusieurs feg-  
mens,plus minces & plus petites que celles du faxifra-  
ge des prés ; fes tiges ont plus d’un pié de haut, & pouf-  
fent de leur milieu une feuille ; elles font aussi grêles  
que celles du fenouil, & portent les mêmes feuilles à  
chaque division des rameaux ; elles soutiennent à leur  
Eommets des ombelles ou parafols garnis de petites  
fleurs blanches auxquelles silccedent deux graines me-  
nues un peu longues & lisses. Cette plante croît aux  
lieux fabIoneux & pleins de gravier , & fleurit au mois  
de Mai.

On mange sa racine rôtie ou bouillie, elle est fort agréa-  
ble au gout, elle passe pour nourrissante, & pour exci-  
ter aüx plaisirs de l’amour. On la recommande dans la  
strangurie & le pissement de fang. MILLER , *Bot. Offic.*

La racine de cette plante après qu’on en a ôté la peau ,  
nourrit beaucoup , mais elle engendre des vents & des  
crudités, à caisse qu’elle est très-difficile à digérer. Elle  
**est** auffi émolliente & propre à épaissit les liqueurs , ce  
qui fait qu’on l’ordonne fouvefit à ceux dont les fluides  
semt trop trop atténués , aux phthisiques,à ceux qui ont  
des maladies de confomption & qui font trop exténués.  
Alexandre Trallien , *Lib. y. cap.* 2. nous apprend que  
*la terre-noix* est fort falutaire à ceux qui crachent le  
Eang étant préparée avec les alimens. Bauhin rajpotte  
fur la foi de Tragus , que la racine mondée de cette  
plante cuite dans du bouillon de viande avec un peu de  
poivre , est un aliment agréable & fort nourrissant. Ses  
semences font diurétiques, si l’on en croit certains Au-  
teurs.

Miller compte six especes de *terre-noix\*,*

**BULBOCODIUM** *vulgatius s* **J. B.** *Bulbocodium\**Theoph. *Codianum vel Codiaminum , flore Codii*, i. <?.  
*Campanulae,* Gefn. Hort. *Bulbitsfolvestris et Codiam:~  
num*, Gefn. Hort. *Narcisseus lutetisflylvestrisJDOd. Pscu-  
do-Narcisses , Ossic. et Anglicus*, Ger. 115. Emac.  
**113.** *Pseudo-Narcisseus Anglicus vulgari* s, Parla Parad.  
100. *Narcisses luteus s* Merc. Bot. 1. 53. Phyt. Brit.  
79. *Narcisseus seu Pseudo- Narcisses Anglicus* , Merc.  
**Ριη.** 83. *Narcisseus felvestrispallidus , calyce luteo ,* **C.  
B.** Pin. 52. Raii Hist. 2. 1131. Svnop. 3. 371. Dill.  
Cat. Giss. 40. Tourn. Inst. 356. *Bulbocodium* , Chab.  
**2. 2.** LEMERY , DaLE. *Campane jaune.*

La *campane jaune* est une espece de narcisse sauvage , ou  
une plante haute d’environ demi-pié. Ses feuilles font  
longues , étroites : fa tige porte en fon fommet une.  
belle fleur à une seule feuille évasée en *campane,* pâle,  
foutenue par un calyce jaune, doré , luifant, envelop-  
pé d’une gaine membraneufe & entouré de six feuil-  
les pointues,pâles.Quand cette fleur est passée,le calvce  
deVÎent un fruit rond & relevé de trois coins, lequel est  
divisé intérieurement en trois loges contenant des fe-  
**mences prefque rondes,noires. Sa racine est bulbeuse,**

BUL 1198

visqueufe alt toücher & au goût, avec quelque douceur  
mêlée d’un peu d’acrimonie. Cette plante croit aux  
bords des champs , dàns les prés , aux lieux humides  
dans les bois, dans les jardins. Elle contient beaucoup  
d’huile & de SH essentiel.

Sa racine est purgative & apéritive ; elle évacue la pitui-  
te visquêuse. La dofe en est de deux .dragmes en infu-  
sion. LEMERY, *des drogue s.*

Elle a les mêmes vertus que le narcisse.

Sa racine est purgative & ne Vaut rien pour les nerfs ,  
mais on prétend qu’étant appliquée extérieurement ,  
elle est bonne pour les brûlures. les blessures & les her-  
nies, Clusius assure après plusieurs expériences que la  
racifie de quelque espece de narcisse que ce Foi t excite  
le vomissement, & les paysians , au rapport de Lofeel ,  
sie servent de la racine de *campane jaune ,* comme dluft  
vomitif. M. Herman assure que fes feuilles pilées font  
bonnes pour l’érésipele. RaY , *Hist. Plant.*

BULBONACH , Offic. Phyt. Brit. 18. *Bulbonac an-  
nelumt filiquâ rotundiore i* Rupp. Flor. Jen. 70. *Bulbo-  
nac vulgatissime, Viola Lunans , V.ela ldelfoba,* Phyt.  
Brit. 129. *Viola Lunaris sive Bulbonach ,* Ger. 377.  
Emac. 464. Park. Theat. 1366. *Viola Lunaris vulga-  
ris t* Ejusd, Parad. 265. *Viola Lunaria major-asiliquel  
rotunda*, C B. Pin. 203. Raii Hist. 1. 787. *Lunaria  
malorsiliqua rotundiore* , J. B. 2. 881. Tourn. Inst,  
218. Elem. Bot. 187. Boerh. Ind. A. 2. 5. *Leucoiurn  
Lunatum ,seu Lunarium latifolium mesis annmim, se-  
liquâ rotundâ,sure violaceosueusubcaeruleo* , Hist. Οχόη.  
2. 245. Herm. Cat. 368. D a LE. *Bulbonaelo* ou *Lu-  
naire.*

La tige de cette planté croît à la hauteur d’une coudée &:  
demie , ou plus ; elle est quelquefois de la grosseur du  
petit doigt, bleue ou d’un rouge foncé & velue. Ses  
feuilles ressemblent à celles de l’ortie, excepté qu’elles  
font quelquefois deux ou trois sois plus larges ; velues,  
dentelées , quelquefois opposées , & quelquefois feu-  
les , placées à l’endroit de la division des branches,  
ayant le même goût que les herbes potagères;

Les rameaux & les fommets des tiges font chargés de  
fleurs difposées à peu prèsdans le même ordre quecel-  
les du chou , purpurines, de la grandeur de celles **du**chou ordînaire , & plus petites que celles du *Leuceltum»*quoiqu’elles leur ressemblent à d’autres égards, d’une  
odeur foible, avec un onglet blanc & remarquable en-  
dedans. Quatre étamines verdâtres surmontées de som-  
mités jaunes sortent du calyce qui est de figure oblon-  
gue , rouge & composé de quatre feuilles dont deux  
font plus petites que les autres, & semblable à celui dû  
*Leucoium.* Les cosses fiant larges , rondes , plates , &  
les lames extérieures sirnt traVersées des deux côtés par  
un bord de couleur d’argent. Il semt de leur extremité  
un filament, & elles contiennent un double rang de se-  
mences orbiculaires & plates. Sa racine est glanduleu\*  
*se, ce* qui lui a fait donner le nom de *Bulbonach.* Sa  
graine est d’un rouge foncé , & très-grosse pour cette  
espece, d’un gout très-acre mêlé d’amertume. Ses seuil-  
les fubsistent pendant l'hiver. La seconde année sa tige  
*se* fane & meurt lorEque la semence est mûre. Cette  
plante est fort commune dans plusieurs endroits de  
î’Allemarne & de la Hongrie. On la cultiVe dans les  
Jardins en Angleterre.

Cette plante , furtout fa femence, est d’un gout chaud  
amer & aromatique, quoique l’on mange *ses* racines en  
salade. Elledéterge, éChauffe médiocrement & excite  
l’urine comme la ralponEe. On puluérise *sà s mence &*on la donne dans une eau appropriée pour 1 épilepsie.  
Un Chirurgien Suisse préparoit avec les feuilles piléeJi  
du *Bulbonach* ou *Lunaire* & la fanlcle un onguent vul-  
néraire qui n’étoit pas à méprifer. RAY, *Hiest Plana*

BULBLS, *Bulbes oignon.* Le *bulbus esc alens,* s, étantunê  
plante dont tout le monde faitufage, il est inutile d’en  
donner la description. Le rouge qu’on nous apporte  
d’Afrique est ami du ventre & de l’estomac : mais celui

1199 B U L

qui est amer & de la nature dtt fquille, est plus ami de  
l’estomac & aide la digestion.

Les oignons, *bulbi,* sont acrimonieux, échauffent, exci-  
tent la semence, rendent la langue & le palais rudes ,  
ils nourrissent, augmentent les chairs, ils caufent quel-  
quefois des bouffissures. Employés en forme de\* cata-  
plafmes, ils font efficaces pour les luxations\*, les contu-  
siohs , pour tirer les dards & autres instrumens qui Eont  
restés dans les chairs, & pour appaifer les douleurs des  
articulations. Ils Eont bons aussi pour la gangrene &  
pour la goute, soit qu’on les emploie seuls, ou mêlés  
avec du miel. Un cataplasine d’oignons, *b elflo* avec du  
miel & du poivre pulvérisé, est un excellent topique  
pour les tumeurs œdémateufes des perionnes hydro-  
piques , &pour lamorsuredes chiens. Ils moderent la  
sueur, & appaifent les douleurs dlestomac. Mêlés avec  
du nitre détoné, ils détergent la teigne & les *achores* de  
la tête Seuls ou mêlés aVec des coques d’œufs ils dissi-  
pent les meurtrissures , ou les taches (ιὸνθους ) du. Vifa-  
ge, & aVec du miel ou du Vinaigre , les taches de touf-  
feur. Mêlés aVec de la farine d’orge séchée au four  
*(Polenta)* ils guérissent les fentes ou gersures (θλάσ-  
ματα ) qui furviennent autour des oreilles & les con-  
tusionsdes ongles. Cuits dans la cendre chaude, & ap-  
pliqués aVec les cendres des têtes calcinées d’anchois  
(Mae«ae) ils guérissent les fongqsités. Calcinés & mê-  
lés aVec *alcyonium*, ils dissipent le hâle & les taches,  
lorfqulon en frotté les parties qui ont été exposées au  
foleil. Cuits dans du Vinaigre & mangés ensuite, ils  
sont très-efficaces pour les hernies. Il est dangereux  
d’en faire un trop grand tssage, parce qu’ils affectent  
le systeme nerVeux. DrosCoRIDE, *Lib. II. cap.* 200.

Il y a une efpece de *bulbe,* qui, comme Alpagus l'obfer-  
ve dans sim *Lexicon,* est appellée par les Arabes *arzi  
alnell,* ou *arz arnil.* Il explique ce que c’est d’après  
quelques Auteurs Arabes, qui distent que c’est une ef  
pece d’oignon sort doux, qui croît dans les montagnes  
& que les habitans de Damas appellent *arzi ainisa* ou  
*basais* On en mange au printems à catsse de *sa dou-  
ceur.* Alpagus ajoute, que cet oignon est de la grof  
feur & de la figure de la poire qu’on appelle commu-  
nément muficade, qu’il est enVeloppé dans un tégument  
mince & Velu en forme d’un filet, d’où sortentun grand  
nombre de feuilles longues & minces ; qu’il croît dans  
les montagnes, &est appelle *bulbus* par les Naturalif-  
tes Arabes ; c’est le *bulbus* d’AVÎcenne qu’il prétend  
être le même que le *bulbus esculentus* des Grecs , il est  
de la figure & de la grosseur du *bulbe* du nantisse, fes  
feuilles reffemblent à celles du poireau , & *sa* fleur à la  
violette.

Dloscoride ne nous a laiffé aucune description dti *bulbus  
esculentus*, ce qui a obligé les Botanistes à la chercher  
ailleurs, sims qu’ils aient pu venir à bout de la trou-  
ver. Avicenne croit que c’est ce que nous aVons dit ci-  
deffus; mais il fait voir en même-tems que cette ma-  
tiere n’est pas moins douteufe parmi les Arabes. Quel-  
ques uns, dit-il, croient que c’est *Fazzir,* qui est une  
espece *d’oignon*, dont les vertus , à ce qu’il prétend ,  
font les mêmes que celles d’un autre *oignon* appelle  
*basseel alfar.* D’autres, continue-t-il , Veulent que ce  
Eoit le *cepe althalcair,* ce qii’Alpagus dans sim *Lexi-  
con,* interprete par une espece *d’oignon* fort petit & de  
figure oblongue, que les Venitiens appellent commu-  
nément*scalogna ,* & qui est le *cepa Ascalorelca* des An-  
ciens.

Les efpeces de *bulbtts* (oignons) étant aussi nombreufes  
qu’elles le sont, il n’est pas surprenant que les Arabes  
ne sachent point à laquelle fixer le βολ^ος έδώδιμος ,  
*bulbus esculentus j* des Grecs. AVÎcenne le prend com-  
me ci-deffus, & l’appelle *basal macul. Basal* est un  
nom commun à toutes les différentes especes *d’oignons,*il Vient de PHebreu , qui signifie un *oignon.* Se-  
rapion prend le *basal azziri* pour le *bulbus,* & cite  
l’endroit où Diofcoride en parle fions ce mot, qu’il tra-  
duitparun *oignon sans tuniques.* Mais les Traducteurs  
Arabes dont Alpagus rapporte le sentiment, ont cosse

E U L 1200

fondu le *bulbe* du *lotos* d’Egypte, ou nenufar du Nil s  
appelle *arz elmil, on has.nil avec* ce *bulbe* bon à man-  
gcr , que les Arabes appellent simplement *bulbe.*

Diolcoride femble admettre deux cspecesde *bulbus escu\*  
lentus s* un doux & l'autre amer, & du même gout que  
l’oignon marin ou Equille. AVÎcenne silr la fin du Cha-  
pitre où il traite du *bulbus esculentus ,* cite les termes  
de 1 ioficoride, & en admet comme lui deux efipeces ,  
une douce & l’autre amere. La premiere, qui est rouge  
est bonne pour l. estomac, maislaseconde estbeaueoup  
meilleure. Pline nous apprend que les *bulbes, bulbi*d. flerent en grosseur , couleur & douceur. Il y en a que  
l’on mange crus,& qui pour cette raifion doÎVentêtre  
doux ; ceux-là croissent, à ce qu’il dit dans la *Cherso-  
nese Iduriqtuu* Les meilleurs après fiant ceux d’Afrique  
& de la Pouille. Il sanfuit donc que l’espece d’Afrique  
doit être douce. SuÎVant Diofcoride , le *bulbe* d’Asii-  
que est rouge & doux. Heraclide de Tarante dit au  
contraire dans Athenée qu’il est blanc & amer. Voilà  
bien des fentimens contraires; cependant Diosiioride  
cite Heraclide de Tarentc pour un de *ses* Auteurs. Les  
Anciens Grecs sont grand cas du *bulbe* de Megare.  
Theophraste écrit que les *bulbes* dans certains endroits  
semt si doux qu’on les mange crus, comme dans la Cher-  
Eonefe Taurique. On ne connoît aujourd’hui ni le *bul\*  
bus esculentus* des Anciens, ni les deux autres esp eces.  
Nos Botanistes ne sie siont pas apperçus non plus que  
Dloscoride admet deux eEpeces de *bulbes*, outre le *bul-  
bus vomitorius y* qui sirnt le doux & le rouge que l’on  
apporte d’Afrique , & l’amer que tout le monde con-  
noît.

Il y aVoit aussi une efpece de *balbine* douce , que Theo-  
phraste ne met point au nombre des *flore*όι, *(bulbi)*mais desβολβαδη *(bulbodea. )* En effet, la *bulbine,* βολ-  
Civn est ainsi appellée à caisse *de sa* ressemblance aVec le  
βολβὸς. C’est ainsi que l’on t/ouvc καρδαμίνη, ἐλλείοοίν»,  
*(cardamine, hell.borine* ), & autres mots semblables.^  
Heraclide de Tarente que nous ayons dit ci-dessus être  
cité dans Athenée, prétend que ce que nous appellons  
*bulbine* est d’un meilleur suc que le *bulbus,* mais moins  
ami de l’estomac , à catsse de *sa* trop grande douceur.  
Peut être que cette *bii'bine* est le *bulbus* doux que Diose  
coride dit être moins agréable à l’estomac que celui  
qui est amer.

Pline, *Lib. XX. cap.* 9. écrit que les Grecs donnent le  
nom de *bulbine a* une plante qui a des feuilles sembla-  
bles à celles du poireau , & le *bulbe* rouge. Au contrai-  
re, Marron dans Athenée, lui donne un *bulbe* plus  
blanc que la neige, & Theophraste met la *bmIninesxt*nombre des plantes *bulbeus.es* qui fiant blanches & Eans  
tuniques, telles que celles, dit-il, qui croissent dans la  
CherEonese Taurique.Ceux qui prennent le *cepa Asca-  
lonica* pour le *bulbus* des Anciens , Ee trompent grose  
sierement. Ces derniers distinguent fort bien ce qu’on  
appelle proprement βολίὸς des diflérentes especcs d’oi.»  
gnons ; & Theophraste met au nombre desβcλβα,οNcer-  
taines plantes qui different tout-à fait desβcλCόι, pro-  
prementdits. Il les appelle *bulbodea*, à catsse que leur  
racine est ronde comme celle du *bulbus.* Le *bulbus* est  
composé de plusieurs tuniques posées les unes fur les  
autres. Il dit dans un autre endroit de la racine dunar-  
cisse, qu’elle est fort approchante du *bulbus , ὑ*λεπαρώδης, α mais sans écailles ou tuniques. » Les A-  
rabes n’ont pas mieux connu le *bulbus* que les Moder-  
nes, comme cela paroît par le Chapitre d’AVÎcenne fur  
*le bulbus esculentus.* Ils ont même mieux aimé eonfer-  
ver le terme Grec βολβας, que de donner un nem à une  
chose qu’ils ne connoisseient point. SaUMAIsb , *de Ho-  
monym. Hyl. Iatr. cap.* 114.

Paul Eginete , *Lib. I. cap. y6.* nous apprend « que les  
*« bulbes* ou oignons ont une qualité astringente & dé-  
« tersive, qu’ils excitent l'appétit , fortifient l’esto-  
« mac & facilitent l’expectoration des humeurs VÎf-  
« qucufcs ; qu’ils font plus nourrissans lorfqu’on les  
« fait cuire deux fois , mais qu’ils perdent leur qualité  
« émolliente,